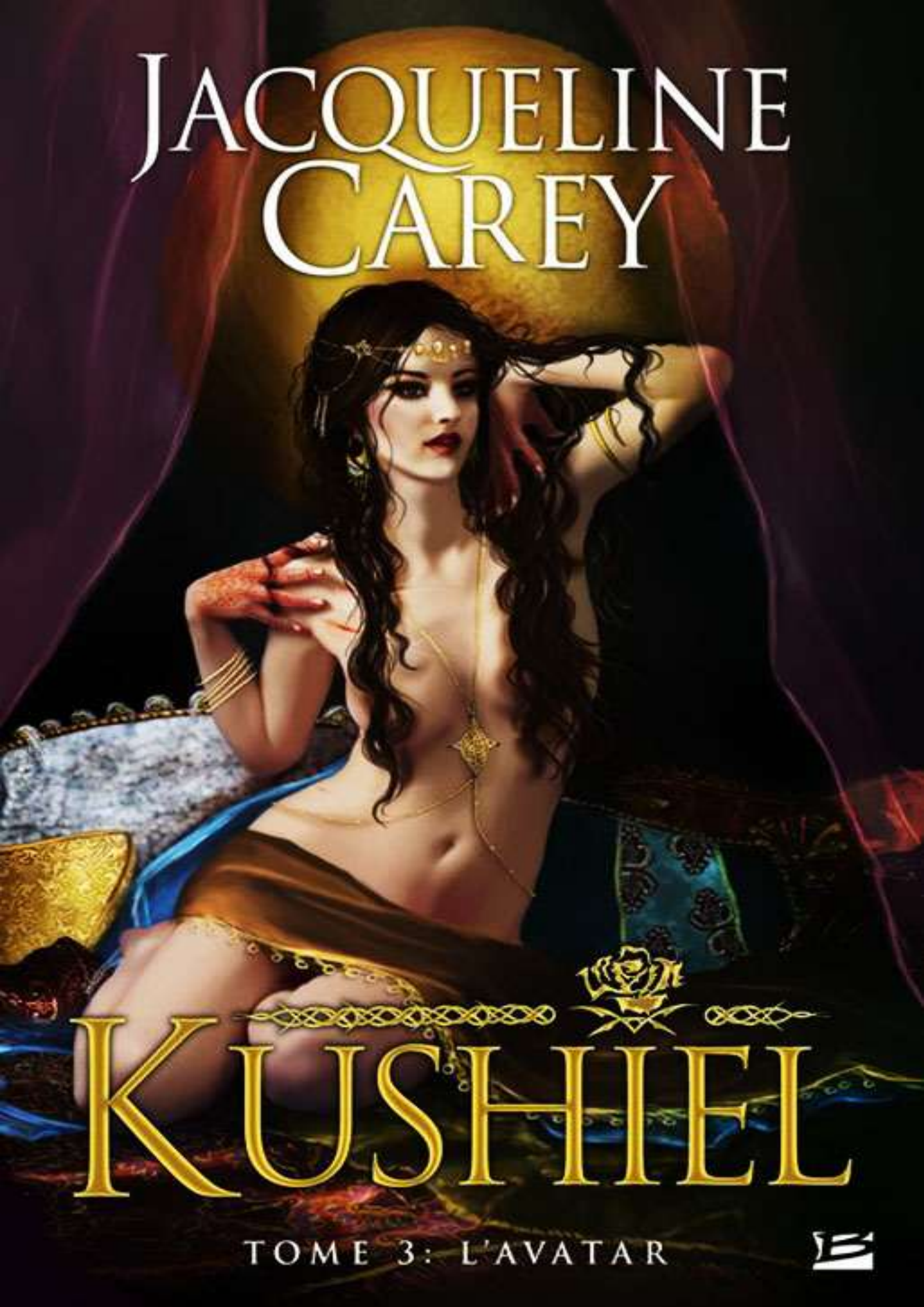

JACQUELINE CAREY
KUSHIEL
TOME 3: L'AVATAR

Jacqueline Carey

L'Avatar

Kushiel – tome 3

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frédéric Le Berre

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved -
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team Alexandriz
teamalexandriz.org

Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Kushiel's Avatar*
Copyright © 2003 by Jacqueline Carey

© Bragelonne 2009, pour la présente traduction.

Illustration de couverture :
Photo de Marcus J. Ranum ; illustration et adaptation de Anne-Claire Payet

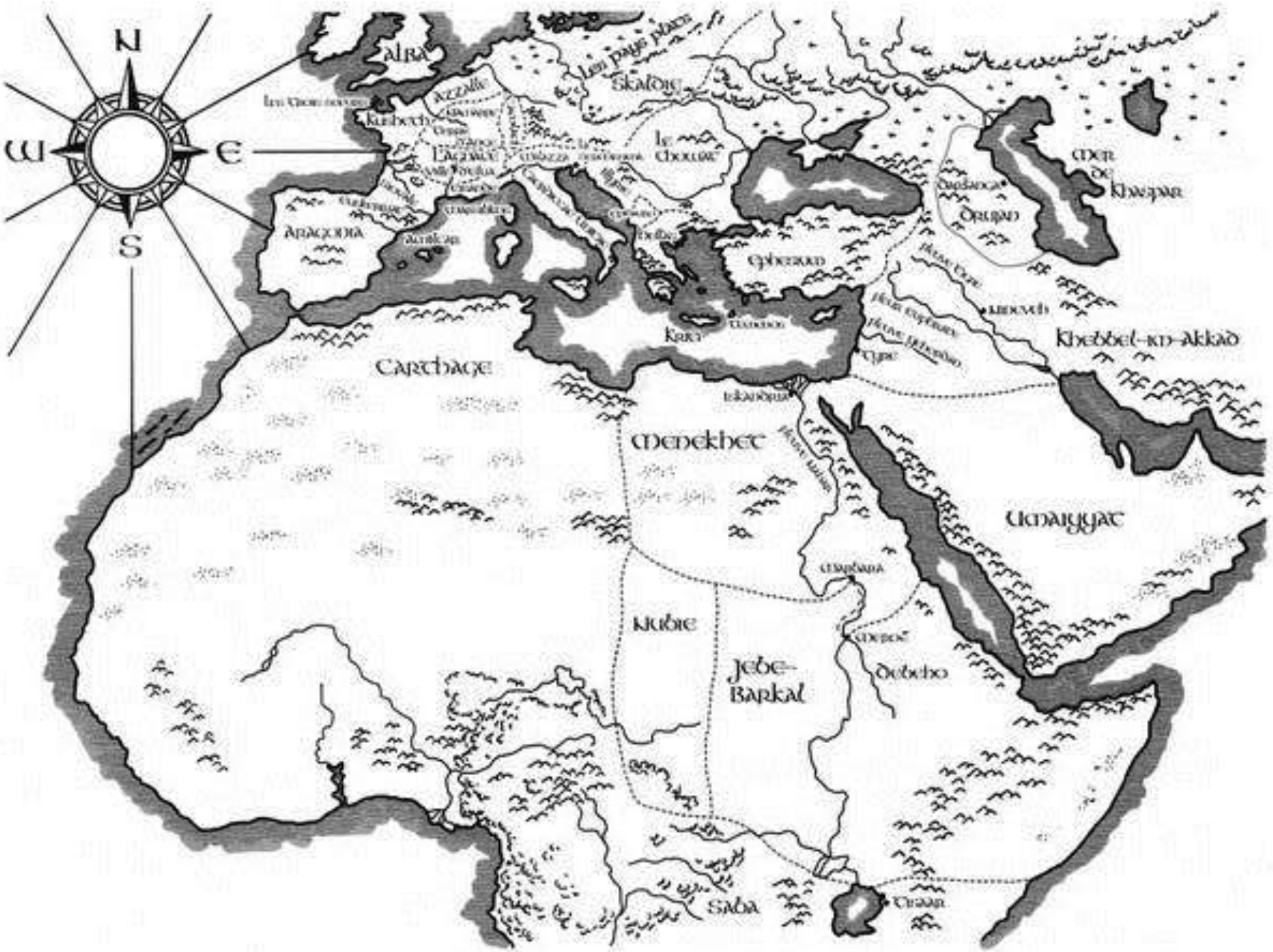
Carte :
Cédric Liano

ISBN : 978-2-35294-415-7

Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance - 75008 Paris

REMERCIEMENTS :

Ma gratitude va à toutes les personnes qui ont contribué au succès de la trilogie de *Kushiel* – à mon premier agent, Todd Keithley, qui a eu la foi et sans qui rien de tout cela n'aurait été possible, et à mon agent Jane Dystel, dont l'indéfectible soutien a permis à cette trilogie d'aboutir – puis aux portes de s'ouvrir. À tous ceux qui œuvrent chez Tor, et en particulier à mon éditrice Claire Eddy, pour sa passion et son savoir-faire.
Et enfin – et surtout – aux lecteurs.
Merci.


N
W
E
S
Alba
Skaldig
Aragonia
Carthage
Menekhet
Khebbel-ku-Akkad
Kush
Jebe-Barkal
Saba

DRAMATIS PERSONAE

MAISON DE PHÈDRE

Anafiel Delaunay de Montrève (†) : mentor de Phèdre
Alcuin nó Delaunay (†) : élève de Delaunay
Phèdre nó Delaunay de Montrève : comtesse de Montrève, *anguissette*
Joscelin Verreuil : consort de Phèdre, frère cassilin (originaire du Siovale)
Fortun, Rémy (†) : chevaliers
Ti-Philippe : chevalier
Hugues : écuyer
Eugénie : régisseuse de la maison de Phèdre dans la Ville d'Elua
Purnell Friote : intendant de Montrève
Richeline Friote : épouse de Purnell
Benoît : palefrenier

MEMBRES DE LA FAMILLE ROYALE DE TERRE D'ANGE

Ysandre de la Courcel : reine de Terre d'Ange, épouse de Drustan mab Necthana
Sidonie de la Courcel : fille aînée d'Ysandre
Alais de la Courcel : fille cadette d'Ysandre
Barquiel L'Envers : oncle d'Ysandre, duc L'Envers (Namarre)

ALBA

Drustan mab Necthana : Cruarch d'Alba, époux d'Ysandre de la Courcel
Necthana : mère de Drustan
Breidaia, Moiread (†), **Sibeal :** sœurs de Drustan, filles de Necthana

TROIS SŒURS

Hyacinthe : apprenti du Maître du détroit, prince des voyageurs **Tilian, Gildas** : serviteurs

LA SERENISSIMA

Benedici de la Courcel (†) : grand-oncle d'Ysandre, prince du sang
Melisande Shahrizai de la Courcel : épouse en secondes noces de Benedict de la Courcel
Imriel de la Courcel : fils de Benedict et de Melisande
Severio Stregazza : fils de Marie-Celeste de la Courcel et de Marco Stregazza, prince du sang
Cesare Stregazza : Doge de La Serenissima
Ricciardo Stregazza : fils cadet du Doge
Allegra Stregazza : épouse de Ricciardo
Benito Dandi : noble, membre des Immortali

VERREUIL

Chevalier Millard : père de Joscelin

Ges : mère de Joscelin
Luc : frère aîné de Joscelin
Yvonne : épouse de Luc
Mahieu : frère cadet de Joscelin
Marie-Louise : épouse de Mahieu
Jehane : sœur aînée de Joscelin

AMÍLCAR

Nicola L'Envers y **Aragon** : cousine de la reine Ysandre
Ramiro Zornín de Aragon : consul du roi, époux de Nicola
Fernan : comte d'Amílcar
Vitor Gaitán : capitaine de la garde du port
Mago, Harnapos : esclavagistes carthaginois

MENEKHET

Fadil Chouma (†) : esclavagiste
Nesmut : garçon du port d'Iskandria
Raife Laniol, comte de Penfars : ambassadeur de Terre d'Ange au Menekhet
Juliet de Penfars : épouse de Raife
Ptolémée Dikaios : pharaon du Menekhet
Clytemne : épouse du pharaon
Rekhmire : secrétaire au trésor du pharaon
Nicolas Vigny : membre de la délégation de messire Amaury
Baron Victor de Chalais : membre de la délégation de messire Amaury
Denise Fleurais : membre de la délégation de messire Amaury
Radi Arumi : guide jebéen
Général Hermodorus : ennemi du pharaon

KHEBBEL-IM-AKKAD

Sinaddan-Shamabarsin : Lugal du Khebbel-im-Akkad
Valère L'Envers : épouse du Lugal, fille de Barquiel L'Envers
Tizrav : guide persian
Renée de Rives : membre de la délégation de messire Amaury
Nurad-Sin : capitaine akkadian

DRUJAN

Le Mahrkagir : « Conquérant de la mort », maître du Drujan
Gashtaham : maître *skotophagotis*
Tahmuras : guerrier
Nariman : chef des eunuques du zénana
Rushad : eunuque persian
Erich : prisonnier skaldique
Drucilla : prisonnière tibérienne
Kaneka : prisonnière jebéenne
Uru-Azag : eunuque akkadian
Jolanta : prisonnière chowati
Nazneen : prisonnière éphésienne
Jagun : chef des Tartares kereyits
Arshaka : grand Magus

JEBE-BARKAL

Wali : guide sur le fleuve
Mek Timmur : maître caravanier
Zanadakhete : reine de Meroë
Ras Lijasu : prince de Meroë
Nathifa : sœur de Lijasu
Tifari Amu : guide
Bizan : guide

Nkiku : porteur
Yedo : porteur
Shoanete : grand-mère de Kaneka, conteuse d'histoires

SABA

Hanoch ben Hadad : capitaine de la milice de Tisaar
Yevuneh : veuve, sœur de Hanoch
Bilgah : Ancien du Sanhédrin
Abiram : Ancien du Sanhédrin
Ranit : femme de Saba
Semira : femme de Saba
Morit : femme de Saba, astronome
Ardath : fille de Yevuneh
Eshkol ben Avidan : soldat

AUTRES

Évrilac Duré : capitaine de la garde de la Pointe des Sœurs
Guillard, Armand : hommes d'armes de la garde de la Pointe des Sœurs
Bérengère du Namarre : prêtresse du grand temple de Naamah
Eleazar ben Enokh : mystique yeshuite
Adara : épouse d'Eleazar
Michel Nevers : prêtre de Kushiel
Audine Davul : érudite d'Angeline, grande connaisseuse du Jebe-Barkal
Emile : membre de l'ancienne bande de Hyacinthe, personnage de premier plan au sein de la communauté tsingana de la Ville d'Elua
Frère Selbert : prêtre, chef du sanctuaire d'Elua (Siovale)
Liliane : acolyte au sanctuaire d'Elua (Siovale)

Honore, Beryl, Cadmar, Ti-Michel : enfants du sanctuaire d'Elua (Siovale)
Kristof, fils d'Oszkar : chef d'une *kumpania* tsingana
Cecilie Laveau-Perrin : ancienne adepte de la maison du Cereus, professeur de Phèdre et Alcuin
Roxanne de Mereliot : dame de Marsilikos (Eisande)
Thelesis de Mornay : poétesse de la reine
Quintilius Rousse : amiral de la marine royale

Chapitre premier

Un rêve me vint… et tout prit fin…

« Dix ans de répit », voilà ce que la vieille prêtresse d'Asherat de la mer m'avait promis. Et j'avais eu dix ans de répit. Dix années au cours desquelles j'avais connu la prospérité, tout comme Terre d'Ange, mon pays bien-aimé. Bien souvent, c'est après coup seulement que l'on reconnaît un grand bonheur pour ce qu'il était. Pour cela, je bénis l'oracle de m'avoir avertie, car j'ai goûté la grâce de chacune de ces journées. J'avais toujours pour moi la jeunesse et la beauté – la seconde plus intense à mesure que la première s'éloignait. Cecilie Laveau-Perrin, mon amie et mentor, m'avait annoncé qu'il en serait ainsi, et si j'avais fait peu de cas de ses paroles dans l'insouciance de mes vingt ans, je mesurais désormais tout ce qu'elles comportaient de vérité.

« Une pensée bien superficielle », diront certains, mais je suis une D'Angeline et je ne m'excuserai jamais d'être ce que je suis. J'avais beau être comtesse de Montrève, héroïne du royaume – mes hauts faits n'avaient-ils pas été chantés par le successeur de la poétesse de la reine ? -, je demeurais avant tout Phèdre nó Delaunay, servante de Naamah, l'Élue de Kushiel, une *anguissette*, la courtisane la plus accomplie que notre royaume avait jamais connue. Je n'ai jamais prétendu être dénuée de toute vanité.

Pour le reste, je jouissais de certaines choses que je place au-dessus de tout, et en particulier l'estime de ma souveraine, Ysandre de la Courcel, qui m'avait distinguée de l'étoile du compagnon pour ce que j'avais accompli dix années plus tôt afin de sauver son trône. En ces jours sombres, j'avais vu chez elle la marque d'une grande reine en devenir ; depuis lors, tout le royaume l'a constatée. Pendant dix années, Terre d'Ange avait

connu une période de paix et d'opulence, tout comme Alba sur laquelle régnait l'époux d'Ysandre, Drustan mab Necthana, le Cruarch d'Alba, que j'avais l'immense honneur de tenir pour mon ami. Incontestablement, la main d'Elua le béni s'était posée sur cette union, pour faire naître l'amour là où seules les graines de la politique avaient été semées. L'amour avait été plus fort que tout, triomphant même du détroit qui les séparait.

Mais il avait fallu que Hyacinthe se sacrifiât pour cela.

D'où le rêve que je fis.

J'ignorais en m'éveillant, tremblante et le souffle court, les yeux gonflés de larmes derrière mes paupières closes, que ce rêve-ci marquait le début de la fin. Même au plus fort des jours heureux, jamais je n'avais oublié Hyacinthe. Certes, c'était la première fois qu'il visitait mes songes, mais il était toujours demeuré présent à mon esprit. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il était mon plus vieil ami, et le plus cher – le compagnon de mon enfance. Même mon seigneur Anafiel Delaunay, lui qui m'avait accueillie dans sa maison lorsque j'avais eu dix ans, lui qui m'avait formée aux arts de la clandestinité, lui dont je porte le nom aujourd'hui, oui, même lui ne me connaissait pas depuis si longtemps. Ce que je suis devenue et la position que j'occupe, c'est à Anafiel Delaunay que je le dois, à lui qui d'une phrase sut transformer mon défaut en une marque sacrée – le signe de Kushiel. Mais j'avais déjà fait la connaissance de Hyacinthe auparavant, à une époque où je n'étais rien d'autre que le fruit non désiré des amours d'une traînée, une orpheline de la Cour de nuit qu'une tache rouge dans l'œil gauche rendait impropre au service de Naamah, et qui me valait d'être montrée du doigt et traitée de tous les noms par le peuple superstitieux.

C'était de Hyacinthe que je venais de rêver. Non pas du jeune homme que j'avais laissé à un sort pire que la mort – un sort qui aurait dû être le mien – mais du garçon que j'avais connu, le petit Tsingano aux boucles brunes et au sourire joyeux qui m'avait tendu une main complice de dessous un étal renversé au milieu des fruits écrasés.

Je pris une profonde inspiration, la gorge agitée de tremblements et les joues encore trempées de larmes ;

lentement, les images refluaient. Avec quelle facilité l'horreur m'avait submergée ! Dans mon rêve, je me tenais à la proue d'un navire, l'un de ces petits vaisseaux illyriens rapides que je connaissais si bien, tétanisée par le chagrin tandis que le courant m'emportait, m'éloignant de la grève d'une île perdue d'où m'appelait le petit Hyacinthe, les bras tendus, criant mon nom dans le vent. Il venait de résoudre une énigme en nommant la source du pouvoir du Maître du détroit. J'avais moi aussi trouvé la réponse, mais Hyacinthe avait eu recours au *dromonde,* le don de double vue des Tsingani, si bien qu'il avait donné des détails que je ne pouvais pas connaître. Grâce à lui, nous avions pu franchir le détroit au plus crucial des moments, mais le prix avait été écrasant, condamné qu'il était à rester à jamais sur l'îlot désolé ; à moins que la Geis pût être brisée. C'était à cette tâche que je m'étais consacrée pendant des années ; dans mon rêve, comme dans la réalité, j'avais échoué. J'entendais l'équipage derrière moi, jurant de désespoir face au vent qui nous repoussait ; l'étendue d'eau grise entre nous s'élargissait inexorablement. Les cris de Hyacinthe nous suivaient. Sa voix d'enfant appelait la femme que j'étais devenue. « Phèdre, Phèdre ! »

La seule évocation fit courir un frisson dans tout mon être. Sans même y penser, je me retournai pour trouver du réconfort, pelotonnant mon corps apeuré dans la chaleur de celui de Joscelin, nichant ma joue humide contre son épaule. L'amour était le dernier des dons que m'avait faits la vie, celui que je chérissais entre tous. Depuis dix ans, Joscelin Verreuil était mon consort, et si nous nous étions chamaillés, querellés et même blessés jusqu'au vif des milliers de fois, je ne regrettais aucune des journées passées avec lui. Le royaume pouvait bien rire – et il ne s'en privait pas – de l'union d'une courtisane et d'un Cassilin ; nous savions tous deux ce que nous étions l'un pour l'autre.

Joscelin ne s'éveilla pas, bougeant seulement un peu dans son sommeil pour accueillir mon corps contre le sien. La lueur de la lune pénétrait dans notre chambre surplombant le jardin – une clarté pâle qui mettait des reflets d'argent sur ses cheveux blonds. Des parfums mêlés de roses et de plantes aromatiques

l'accompagnaient, qui faisaient l'air doux et léger. Un endroit agréable pour y dormir et y faire l'amour. Doucement, je posai mes lèvres sur l'épaule de Joscelin et me laissai aller contre lui. Si les choses avaient tourné autrement, Hyacinthe aurait pu être à sa place. Nous en avions rêvé, lui et moi.

Personne ne peut savoir ce qui aurait pu être.

Rêvassant ainsi, je finis par m'endormir – pour rêver que mon esprit rêvassait. Puis je m'éveillai, au milieu d'une flaque de soleil sur les draps blancs ; Joscelin était déjà sorti dans le jardin. Ses dagues traçaient des arabesques d'acier tandis qu'il exécutait les séries de mouvements accomplis chaque jour depuis l'âge de dix ans – l'entraînement des frères cassilins. Lorsqu'il me rejoignit, j'avais eu le temps de prendre un bain et de m'attabler pour déjeuner. Le regard de ses yeux bleus était sombre.

— Des nouvelles sont arrivées, dit-il. De l'Azzalle.

Je suspendis mon geste, puis reposai délicatement le morceau de pain recouvert de miel que je portais à ma bouche. Le souvenir de mon rêve flottait dans mon esprit.

— Quelles nouvelles ?

Joscelin prit place en face de moi, posant ses coudes sur la table, puis son menton sur ses mains.

— Je ne sais pas. Cela a quelque chose à voir avec le détroit. Le messager d'Ysandre n'a rien voulu dire d'autre.

— Hyacinthe, murmurai-je en sentant mon sang quitter mes joues.

— Peut-être, répondit-il d'un ton grave. Nous sommes attendus à la cour au plus vite.

Joscelin savait aussi bien que moi. Il était présent lorsque Hyacinthe avait pris sur lui le terrible destin qui aurait dû devenir le mien, en recourant au *dromonde* pour surpasser mes déductions et s'abandonner à un exil éternel. Un sort bien ironique pour le prince des voyageurs, condamné à une existence étriquée sur un rocher perdu au milieu des eaux entre Terre d'Ange et Alba, héritier désigné du Maître du détroit.

Telle était la nature de l'arrangement, car le Maître du détroit ne pouvait s'affranchir de sa malédiction qu'en trouvant quelqu'un pour le remplacer. L'un d'entre nous devait rester.

J'avais compris qu'il en était ainsi ; j'étais prête à l'accepter. Et le sacrifice en valait la peine, car jamais sans cela les navires albans n'auraient pu franchir le bras de mer – et Terre d'Ange serait tombée sous le joug des conquérants skaldiques.

J'avais deviné ; j'avais donné la clé de l'énigme : le Maître du détroit tirait son pouvoir du Livre perdu de Raziel. Mais le *dromonde* permet de voir ce qui fut autant que ce qui sera, et Hyacinthe donna une réponse plus précise encore que la mienne. Il avait vu la genèse même de la Geis – l'amour que l'ange Rahab vouait à une mortelle qui ne l'aimait pas. Rahab l'avait tenue captive et lui avait fait un fils, mais elle s'était enfuie avec son aimé et avait péri avec lui. Le Dieu unique avait alors puni Rahab de sa désobéissance, faisant retomber toute la colère et l'amertume d'un cœur trahi sur son fils, le condamnant à devenir le Maître du détroit. Mais Rahab avait remonté des profondeurs abyssales les pages du Livre perdu de Raziel pour les donner à son fils, pour l'investir du pouvoir de commander aux eaux et l'asservir à une petite île des Trois Sœurs, exigeant de lui qu'il tînt Terre d'Ange séparée d'Alba aussi longtemps que durerait le châtiment de Rahab.

Tel était le maléfice retombé sur les épaules de Hyacinthe.

Pendant plus de dix années, j'avais cherché un moyen d'y mettre fin, m'immergeant dans l'étude des textes yeshuites dans l'espoir d'y trouver la clé qui lui rendrait sa liberté. Si un tel sésame existait, c'était dans les enseignements des suivants de Yeshua ben Yosef – le fils du Dieu unique – qu'il fallait le traquer. Mais s'il existait, je ne l'avais pas trouvé.

C'était l'un des rares échecs de ma vie.

— Allons-y, dis-je en repoussant mon assiette, l'appétit coupé. S'il s'est passé quelque chose, il faut que je le sache.

Sur un hochement de tête, Joscelin appela le garçon d'écurie pour faire préparer notre attelage. Je me retirai pour passer une tenue appropriée à une visite à la cour – une robe de soie couleur ambre avec, piquée au revers du décolleté, l'étoile du compagnon, le diamant enchâssé dans une étoile d'or, orné du sceau d'Elua. Cette broche est un ornement bien encombrant, mais si la reine m'avait fait appeler, je ne pouvais pas paraître

sans le porter. Ysandre était fort sourcilleuse sur la question des honneurs qu'elle dispensait.

Avec sur ses flancs les armes de Montrève revues et stylisées, mon fiacre était bien connu dans la Ville d'Elua. Le long des rues, on m'envoyait des baisers et des saluts joyeux ; je refoulai mon angoisse pour répondre d'un sourire à ces hommages, car mes admirateurs n'étaient en rien responsables de l'état de mes nerfs ce matin-là. Pour sa part, Joscelin accueillait ces effusions avec son stoïcisme coutumier. Naguère, cela avait été une pierre d'achoppement entre nous ; avec le temps, une certaine sagesse nous était venue.

Si je rencontrais encore des clients, ceux-ci étaient plus rares et plus choisis. Trois fois l'an, j'acceptais de servir Naamah ; pas plus, mais pas moins. Après bien des débats et des querelles, c'était un compromis auquel nous étions parvenus. Je n'y peux rien si le signe de Kushiel fait naître en moi des désirs violents ; je suis une *anguissette,* condamnée à connaître les plus grands plaisirs dans la douleur uniquement. Joscelin ne pouvait qu'admettre qu'il était constitué autrement.

Nous savions tous deux que deux personnes au monde seulement étaient capables de véritablement nous séparer. Et l'une d'elles…

Personne ne peut savoir ce qui aurait pu être.

Hyacinthe.

Quant à l'autre… Nous ne parlions jamais de Melisande Shahrizai, hormis sous l'angle des aléas politiques. Mieux que quiconque, Joscelin savait quelle haine je nourrissais pour elle ; pour le reste, je portais en silence le fardeau de ma nature maudite. J'avais proposé une fois de m'offrir à elle, en échange du lieu reclus où elle cachait son fils. C'était un prix que Melisande n'était pas disposée à payer. En fait, je crois qu'elle n'aurait pour rien au monde livré ce secret connu d'elle seule et que nul être vivant ne partageait. Je le sais ; j'ai cherché.

C'est l'autre quête dans laquelle j'ai échoué.

Depuis lors, les choses avaient perdu de leur acuité ; du moins, quelque peu, mais pouvait-on jamais savoir avec Melisande Shahrizai ? À un certain moment, Ysandre avait pensé que mes craintes étaient exagérées, exacerbées par mes

émotions d'*anguissette,* mais c'était avant qu'elle découvrît que Melisande avait épousé son grand-oncle Benedict de la Courcel et donné le jour à un fils, en lice pour la succession au trône de Terre d'Ange. Depuis, elle m'écoutait, mais je n'avais plus rien à porter à sa connaissance. Benedict était mort depuis longtemps – et Percy de Somerville avec lui – et Melisande Shahrizai vivait recluse dans le sanctuaire d'Asherat de la mer. Son fils Imriel demeurait introuvable et je ne pouvais concevoir à quelle manigance elle œuvrait.

Les craintes de ma souveraine Ysandre s'étaient néanmoins apaisées depuis la naissance de sa première fille, huit années auparavant, puis de la seconde, deux ans plus tard. Désormais, dans l'ordre de succession, deux héritières avaient préséance sur le fils de Melisande, toutes deux gardées chaque jour de leur vie. En fait, la succession au trône d'Alba – où s'appliquait encore la règle de la descendance par ligne maternelle – était une plus grande source d'inquiétude. À moins qu'il se décidât à rompre avec la tradition cruithne, Drustan mab Necthana devait accepter que son successeur fût le fruit des entrailles d'une de ses sœurs et non pas issu de ses reins. Telles étaient les règles de ceux de son peuple, le Cullach Gorrym, qui se considèrent comme les plus anciens enfants de la Terre. Deux de ses sœurs étaient encore en vie – Breidaia et Sibeal – et aucune n'avait épousé un descendant d'Elua.

Après dix années de paix, telle était la situation politique de Terre d'Ange, le jour où je me rendis au palais pour entendre les nouvelles en provenance de l'Azzalle.

La province de l'Azzalle est la plus septentrionale du royaume, sise le long des côtes bordant le détroit qui nous sépare d'Alba. Autrefois, ces eaux étaient infranchissables, territoire inviolable sous l'autorité de celui que nous appelions le Maître du détroit. Les choses étaient tout autres cependant depuis le sacrifice de Hyacinthe et le mariage d'Ysandre et Drustan, mais nulle embarcation n'avait jamais pu aborder aux rives des îles connues sous le nom des Trois Sœurs. Les conditions avaient été assouplies, mais le sortilège né de la désobéissance de l'ange Rahab demeurait. Aussi longtemps que

son châtiment n'aurait pas été levé, la malédiction continuerait d'agir.

Comme l'avait fait observer le Maître du détroit, le Dieu unique a bonne mémoire.

Un pressentiment m'étreignit le cœur lorsque nous pénétrâmes dans la cour du palais, et je frissonnai. N'eût été le rêve que j'avais fait, j'aurais pu être portée par l'espoir. Une fois déjà, mes songes avaient donné corps à mes angoisses, même s'il m'avait fallu l'aide d'un adepte initié de la maison de la Gentiane pour les reconnaître ; cette fois-là, mes visions s'étaient révélées horriblement fondées. Ce jour-là, je me souvenais de m'être éveillée en larmes ; je n'oubliais pas. Les mots d'une vieille femme aveugle et un souffle d'effroi sur mon âme m'avertissaient qu'une décennie bénie était sur le point de toucher à sa fin.

Chapitre 2

Ysandre nous reçut dans l'un de ses petits salons de réunion, une haute pièce voûtée occupée en son centre par une grande table entourée de huit chaises à haut dossier. Trois hommes portant la livrée de la maison Trevalion avaient pris place de part et d'autre de la reine, assise à une extrémité.

— Phèdre, dit Ysandre en s'approchant pour me donner le baiser de bienvenue. Messire Verreuil, poursuivit-elle à l'intention de mon consort qui exécutait son salut cassilin, ses canons d'avant-bras d'acier croisés devant lui. (Ysandre l'avait toujours aimé, et son sentiment s'était renforcé depuis qu'il avait détourné la lame d'un assassin pour la défendre.) Je suis heureuse de vous voir. J'ai pensé que vous voudriez être les premiers à apprendre cette nouvelle étonnante.

— Ma da…, commençai-je avant de me reprendre pour peut-être la millième fois. (L'étoile du compagnon m'autorisait à m'adresser en égale aux descendants d'Elua, une familiarité à laquelle ma nature et mon éducation m'avaient bien peu préparée, même après toutes ces années.) Ysandre, mille mercis de cette attention. Il y a donc des nouvelles en provenance du détroit ?

Ysandre se tourna vers les trois hommes qui s'étaient levés.

— Voici Évrilac Duré de Trevalion et ses hommes d'armes Guillard et Armand, annonça-t-elle. Au cours de l'année écoulée, ce sont eux qui ont maintenu la surveillance à la Pointe des Sœurs pour messire Ghislain nó Trevalion.

Je sentis mes genoux faiblir.

— Hyacinthe, dis-je dans un souffle.

Située dans le nord-ouest du Kusheth, dans le duché de Trevalion, la Pointe des Sœurs est la terre émergée la plus proche de ces îles que les D'Angelins appellent les Trois Sœurs ;

c'était là que le Maître du détroit était condamné à exercer son pouvoir – et Hyacinthe à lui succéder.

— Nous n'avons aucune nouvelle du Tsingano, comtesse, répondit Évrilac Duré d'un ton tranquille en s'avançant pour m'accorder une courte révérence. (C'était un homme de haute taille, d'une quarantaine d'années, avec aux coins de ses yeux gris des rides nées d'une longue contemplation de la mer.) Je suis désolé. Nous avons tous entendu parler de son sacrifice.

Bien sûr, tout le monde connaissait cette histoire en Azzalle. C'était dans cette province que nous avions rejoint la terre, D'Angelins, Cruithnes et Dalriada, portés jusqu'à l'embouchure du Rhenus par l'immense vague toute-puissante soulevée par le Maître du détroit, l'âme encore en berne du déchirement que nous venions de vivre. C'était Ghislain nó Trevalion qui nous y attendait – lui qui s'appelait encore Ghislain de Somerville. Depuis, il avait abjuré le nom de son père, ce dont je n'aurais su le blâmer.

— Asseyez-vous et écoutons, dit Ysandre en désignant la table d'un ample mouvement du bras.

Même si le royaume est en paix, ceux de l'Azzalle maintiennent une vigilance constante à la Pointe des Sœurs ; ils ont l'orgueil au cœur et n'oublient jamais que ce promontoire rocheux se trouve aux portes du Kusheth. Il est bien connu que les descendants des compagnons d'Elua ne cessent jamais de se quereller entre eux. Elua le béni, né du sang de Yeshua ben Yosef et des larmes de Magdelene, fruit des entrailles de la Terre, n'a jamais cherché à imposer sa domination là où il fut accueilli à bras ouverts au terme de ses pérégrinations. Cette terre devint la sienne et fut baptisée Terre d'Ange en son honneur. « Aime comme tu l'entends », dit-il simplement à tous les hommes. En revanche, il en allait tout autrement entre ses compagnons – Azza, Naamah, Anael, Eisheth, Kushiel, Shemhazai et Camael –, ces anges déchus qui garantissaient sa liberté et l'assistaient dans ses voyages ; ce furent eux qui se partagèrent le royaume. Ils nous ont laissé bien des dons – mais le goût de la dissension aussi. Seul Cassiel ne prit jamais part aux divisions, demeurant à jamais aux côtés d'Elua – le Parfait Compagnon.

Ils ne sont plus ici désormais, mais dans la véritable Terre d'Ange, celle qui est au-delà des perceptions mortelles. Pour une fois qui jamais ne se reproduisit, il y eut la paix entre le Dieu unique et la Terre afin que fût créé cet éden dans l'au-delà. Et nous, leurs descendants, demeurons seuls pour appliquer de notre mieux le précepte d'Elua le béni ; notre histoire continue. Et voici l'histoire qui survint, telle que racontée pour la première fois par Armand, de faction la nuit où se produisirent les événements dont il fut témoin.

— Des éclairs, décrivit Armand de la maison Trevalion, comme je n'en avais jamais vu. Des zébrures bleu et blanc, ma dame, d'immenses traînées qui jaillissaient d'un seul nuage à deux lieues au large de la côte. (Il haussa les épaules.) Je ne peux être affirmatif, car il faisait sombre, mais cela se passait dans la direction des Trois Sœurs. Autant qu'un homme puisse en juger, je crois que ce nuage était positionné au-dessus des trois îles.

— Un orage n'est pas chose si rare, observa Joscelin d'une voix calme.

Armand secoua la tête.

— J'ai vu bien des tempêtes, messire Cassilin, d'origine naturelle ou non. C'est le troisième engagement que j'accomplis à la Pointe des Sœurs. Mais là, il ne s'agissait pas d'un orage. Je n'avais jamais rien vu de tel. C'était une douce nuit de printemps, calme et tranquille. Toutes les étoiles étaient visibles sur le noir du ciel, hormis à l'endroit où ce nuage les cachait. À chaque éclair, je discernais le ventre du nuage, noir et violet, tout parsemé d'éclats d'or. Je me tenais sur le chemin de ronde et je voyais tout cela parfaitement. Ensuite, je suis allé prévenir le commandant.

— Sa description est exacte, confirma Évrilac Duré. Tout était calme autour de nous. Les vagues ondulaient doucement à la Pointe des Sœurs et l'on entendait les insectes dans la nuit, mais, autour des Trois Sœurs, les cieux et la mer étaient en furie. (Il croisa les mains sur la table.) J'ai vu bien des choses étranges dans le détroit, comme tous ceux qui y vivent, hommes ou femmes, Albans ou D'Angelins. Des marées qui défient la force de la lune, des eaux qui remontent le sens du courant, des

remous, des tourbillons et des vagues immenses. Vous-mêmes, vous avez vu le Visage des eaux, n'est-ce pas ?

— Oui.

C'est un spectacle que l'on n'oublie jamais.

— C'est ce que j'avais entendu dire, murmura Duré. Toujours est-il que, moi, je n'avais jamais vu ou entendu parler d'une chose pareille. Nous sommes restés une bonne partie de la nuit à observer les éclairs, de plus en plus nombreux et de plus en plus violents. C'était magnifique – et terrifiant à la fois. Un peu avant l'aube, il y a eu un dernier fracas, un éclat si intense que le ciel tout entier est devenu tout blanc, et puis un cri énorme. On aurait dit une voix humaine, mais si puissante qu'elle a couvert le bruit de la mer et des vagues. Un seul cri. (Il se tut un instant.) Puis plus rien.

— Toute la garnison en a été réveillée, intervint le troisième homme, Guillard. Je suis sorti le premier. Le ciel blanchissait à l'est et j'ai alors vu la vague arriver et se briser sur la grève – la vague et tout ce qu'elle apportait avec elle. Des poissons, des milliers de poissons, qui s'agitaient et mouraient sur les rochers. C'était une lame gigantesque comme celle que forme un rocher jeté dans l'eau. (Il secoua la tête.) Partout le long de la côte, aussi loin que l'œil portait, un tapis de poissons venus s'échouer. Je n'avais jamais vu ça.

— En résumé, dis-je en fronçant les sourcils, vous avez vu un nuage, des éclairs étranges, puis une vague qui a déferlé en apportant des poissons. Et les îles ? Avez-vous tenté de rallier les Trois Sœurs ?

Les hommes de Trevalion échangèrent des regards ; les mains d'Évrilac Duré se crispèrent.

— Non, répondit-il sèchement. Notre mission est d'observer et de rendre compte. J'ai envoyé un message à messire Ghislain, qui m'a donné l'ordre de venir informer Sa Majesté au plus vite. C'est ce que j'ai fait.

Il était terrifié. Je le vis dans ses yeux et dans les rides autour de sa bouche. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Des hommes de la maison Trevalion avaient péri dans le détroit ; en grand nombre, sous le commandement de Ghislain plus d'une dizaine d'années auparavant. Ghislain n'y avait été pour rien ; c'étaient

les ordres de l'ancien roi, le grand-père d'Ysandre, Ganelon de la Courcel. Néanmoins, ils étaient morts, et nul n'aurait pu blâmer Duré de ses craintes. Moi aussi, j'avais peur.

Ysandre s'éclaircit la voix.

— J'ai envoyé des messagers prévenir Quintilius Rousse, Phèdre, mais il est en expédition au Khebbel-im-Akkad et son retour n'est pas prévu avant la fin de l'été. J'ai pensé que vous voudriez être informée. J'ai cru comprendre que vous avez longuement étudié le mystère du Maître du détroit.

— Effectivement.

J'enfouis mon visage dans mes mains, regrettant que l'amiral fût au loin. Quintilius Rousse était présent lorsque Hyacinthe avait choisi son destin – et un vieux contentieux l'opposait depuis longtemps au Maître du détroit. En outre, c'était Rousse qui, année après année, avait éprouvé les défenses des Trois Sœurs. S'il existait un homme capable de les mettre une nouvelle fois à l'épreuve, il était celui-là. Pour ma part, je n'avais guère de lumière sur ces questions-là, et Joscelin n'était pas la plus précieuse des aides sur les mers. Hélas ! mon parfait compagnon n'avait pas le pied marin et, sur un navire, on le trouvait plus souvent qu'à son tour en train de vomir par-dessus bord.

— Que pensez-vous de tout ça ?

Ysandre avait posé sur moi un regard plein de bonté. Elle avait naguère fait la connaissance de Hyacinthe – même si brièvement – et elle connaissait les liens d'amitié qui nous unissaient.

— Je ne sais pas. (Je relevai la tête.) Le Maître du détroit a dit que l'apprentissage serait une longue épreuve. Peut-être ne s'agit-il que d'une démonstration de sa puissance, un phénomène de cet ordre. Mais, au fond de mon cœur, une voix me dit que c'est autre chose. Avec votre permission, je voudrais aller voir.

— Vous l'avez. (Le regard d'Ysandre dériva jusqu'à Évrilac Duré ; une note d'autorité y était apparue.) Messire Duré, je n'ordonnerai pas à des hommes de la maison Trevalion de partir à l'assaut des Trois Sœurs… mais je vous en fais la

demande. Si Phèdre nó Delaunay souhaite se rendre là-bas, l'y mènerez-vous ?

Évrilac Duré déglutit, puis releva le menton. Les hommes de l'Azzalle ont leur fierté, et Ysandre l'avait piquée au vif. Depuis son accession au trône, ma souveraine avait notablement progressé dans l'art de manipuler les autres.

— Majesté ! répondit-il sèchement. Nous le ferons.

La décision était prise. Ysandre congédia les soldats de l'Azzalle, afin qu'ils allassent se restaurer et se reposer, puis ordonna au secrétaire de la Cassette royale qu'ils fussent dûment rétribués et que notre expédition fût libéralement dotée. Ensuite, elle nous convia, Joscelin et moi, à partager un petit en-cas avec elle dans le jardin – ce dont je me réjouis, affamée que j'étais d'avoir dû interrompre mon petit déjeuner.

Le soleil de la fin de matinée baignait de lumière le vert des feuillages du parc – au moins deux fois plus grand que le mien, et trois fois mieux entretenu. Tout en dégustant un verre de délicieux posset, du petit-lait servi tiède, accompagné des premiers fruits du printemps, nous partageâmes un moment exquis d'intimité. Rares étaient les personnes en son royaume à qui la reine accordait spontanément sa confiance. De tous les honneurs dont elle m'avait comblée, c'était celui-là que je chérissais le plus.

Le chambellan des nourrices fit venir Sidonie et Alais, les deux filles d'Ysandre, afin qu'elles saluassent leur mère pendant qu'elle se restaurait ; quel tableau charmant ! Sidonie, l'aînée, était une fillette toute de gravité, aux longs cheveux d'un blond foncé, et qui avait hérité des yeux noirs de son père cruithne. Je retrouvais de nombreux traits de ses parents chez la jeune Dauphine, bien plus que chez sa cadette, Alais, petite et brune, et prompte à la facétie. Elle eut tôt fait de grimper sur les genoux de Joscelin pour venir nicher ses bouclettes sous son menton. Mon consort rit et la laissa jouer avec les boucles de ses canons d'avant-bras. Il était très doué avec les enfants – bien plus que moi.

Ysandre sourit avec toute l'indulgence résignée d'une mère, tout en caressant les cheveux brillants de Sidonie, agenouillée à

côté d'elle, occupée à entortiller des tiges de violette autour de l'un des pieds ouvragés de la table de fer forgé.

— Alais ne se comporte pas ainsi avec tout le monde, messire Cassilin. Peut-être devriez-vous songer à devenir père. Vous semblez avoir la fibre.

— Ah ! ma dame ! s'exclama Joscelin en enserrant l'enfant dans ses bras pour qu'elle se tînt tranquille tandis qu'il attrapait un fruit sur le plateau. J'ai déjà bien trop manqué à mes serments pour insulter encore la grâce de Cassiel.

La reine tourna la tête vers moi en haussant les sourcils. Je soutins son regard sans ciller.

Bien sûr, nous y avions songé ; comment aurait-il pu en être autrement ? Ce que Joscelin avait dit était vrai, mais il y avait encore une autre vérité dont je ne dis rien à Ysandre. Je porte un nom frappé du sceau du malheur, le nom donné par une mère experte dans les arts de Naamah et dans guère autre chose. Mon seigneur Kushiel m'a marquée ; je lui appartiens en tout – plus encore que j'aurais jamais pu le rêver. Qui peut savoir si le très discutable don d'une *anguissette* n'est pas héréditaire ? Je n'avais jamais entendu dire qu'il le fût ; je n'avais jamais entendu dire le contraire non plus. Je suis ce que je suis et rien ne sert d'en concevoir du regret. Je crois pouvoir dire que je n'aurais pas survécu aux aventures qui me sont arrivées sans ce lien unique qui m'unit à la douleur. *Lypiphera,* ainsi m'avaient-ils nommée sur l'île de Kriti. « Celle qui endure la douleur. »

Quoi qu'il en fût, je n'avais nulle envie de transmettre ce don à un enfant né de ma chair ; aussi n'avais-je jamais invoqué la bénédiction d'Eisheth pour ouvrir les portes de mes entrailles. Il est plus dur de voir un autre souffrir que de souffrir soi-même. Il est des souffrances que même une *anguissette* ne souhaite s'infliger – et celle-ci en faisait partie.

— Qu'il en soit donc ainsi, murmura Ysandre d'une voix douce, avant de poursuivre en désignant l'étoile du compagnon sur ma poitrine. J'ai toujours pensé que vous réserviez la faveur que je vous ai promise pour votre enfant, Phèdre. Un duché, une fonction royale. Et même des fiançailles… Je vous ai donné ma parole.

— Non. (Mes doigts vinrent toucher la broche. Je secouai la tête et répondis en toute sincérité.) Non, ma dame, il n'y a rien dont j'aie besoin ou que je puisse désirer – hormis des choses que vous n'avez pas le pouvoir de m'accorder. (Je souris tristement. Nous autres D'Angelins sommes passés du mauvais côté du monde divin, et le Dieu unique se lave les mains du sort des descendants d'Elua. C'est une réalité à laquelle même une reine ne saurait rien changer.) Pouvez-vous ramener à la vie ceux qui sont morts, ou me livrer le secret qui mettra un terme à la vengeance du Dieu unique ? Pour le reste, vous m'avez déjà offert tout ce que je pouvais souhaiter.

— Je regrette de ne pouvoir faire plus. Ma dette envers vous est immense. (Ysandre se leva, fit quelques pas et s'arrêta pour contempler la calme beauté de son sanctuaire de verdure. Ses jardiniers ne cultivaient aucune herbe aromatique ici, mais uniquement des fleurs pour son agrément. Près de la porte, quatre hommes de la garde de la reine flânaient, vigilants malgré tout sous leur tranquille nonchalance ; le chambellan des nourrices avait rejoint les serviteurs revêtus de la livrée de la maison Courcel. Assise en tailleur sur les dalles, la Dauphine, Sidonie, tressait une couronne en chantonnant, tandis que la jeune princesse Alais demeurait fourrée dans les jambes de Joscelin.) Toujours aucune nouvelle du fils de Melisande ?

— Non, répondis-je doucement en secouant la tête, quand bien même elle ne pouvait pas me voir. Je n'aurais pas manqué de vous en avertir, ma dame.

— Phèdre ! s'exclama-t-elle en se retournant. Vous ne cesserez donc jamais d'oublier, ma presque cousine ?

— Probablement. (Je lui souris, puis me penchai pour attraper quelques-unes des violettes posées sur la robe de Sidonie et tresser rapidement une couronne. C'était un jeu auquel je m'étais beaucoup adonnée, enfant, lorsque je servais les adeptes de la Cour des floraisons nocturnes.) Tiens, dis-je en posant mon œuvre sur la tête de l'enfant.

Souriant de plaisir, Sidonie courut à pas prudents pour se montrer à sa mère.

Il y a des choses qu'une courtisane sait faire et qu'une reine ignore.

— Très jolie, dit Ysandre en déposant un baiser sur le front de sa fille. Remercie la comtesse, Sidonie.

— Merci, comtesse, dit la fillette, obéissante, en se tournant vers moi.

Sa petite sœur Alais émit soudain un gloussement en tirant l'une des dagues de Joscelin de son fourreau. L'acier siffla et les gardes tournèrent la tête vers nous, avant de se détendre en voyant un Cassilin retirer piteusement sa lame des petits doigts. Sidonie semblait consternée du manque de tenue de sa cadette ; Alais, elle, était aux anges.

La marque de la résignation apparut sur le visage d'Ysandre de la Courcel.

— Sans doute est-ce vous qui êtes dans le vrai, dit-elle avec un sourire forcé. Que la bénédiction d'Elua vous accompagne dans votre quête, Phèdre. Et si vous croisez le vaisseau amiral du Cruarch en chemin, demandez-lui de se hâter.

Chapitre 3

J'ai connu des pertes aussi considérables que le sacrifice de Hyacinthe – et d'autres pires encore à certains égards. L'horrible assassinat de mon seigneur Anafiel Delaunay et de son protégé, Alcuin, est un événement que je ne peux oublier. Tout comme je ne peux bannir de ma mémoire le souvenir du meurtre de mes chevaliers Rémy et Fortun, perpétré sur l'ordre de Benedict de la Courcel – l'image de leurs corps transpercés sous mes yeux impuissants, pour le seul crime de leur loyauté.

Leur loyauté envers moi.

Mais le destin de Hyacinthe était particulièrement atroce parce que le temps ne pouvait en rien l'adoucir. Il n'était pas mort, mais damné pour l'éternité. Depuis huit cents ans, le Maître du détroit commandait aux eaux depuis son piton rocheux perdu dans la mer – huit cents années ! Et Hyacinthe était devenu son héritier. Aucun chagrin ne parviendrait jamais à atténuer la cruauté de sa sentence ; tandis que je vivais, je riais, j'aimais, je ne pouvais oublier ce qu'il endurait, perdu et seul dans l'immensité.

Il ne nous fallut que deux journées pour nous préparer. Je tenais certes l'un des salons les plus renommés de la Ville d'Elua, célèbre pour la qualité des divertissements qu'il offrait et la haute élévation des discussions qu'on y tenait, mais le goût et l'esprit de l'aventure ne m'avaient jamais quittée. Avisé comme à son habitude, Joscelin avait, dès l'instant où le messager d'Ysandre avait paru sur notre seuil, dépêché un cavalier à Montrève pour demander à Philippe, mon cher chevalier Ti-Philippe, de nous rejoindre et nous accompagner. S'il n'avait tenu qu'à moi, je lui aurais épargné le dérangement ; et j'aurais eu tort. Ti-Philippe, l'unique survivant des hommes de la

Section de Phèdre, arriva à bride abattue dans la Ville, avec dans l'œil une lueur reconnaissable entre toutes.

— Je dois ma vie au Tsingano, ma dame, tout comme vous et Joscelin, expliqua-t-il tout en reprenant son souffle dans mon petit salon. J'ai presque fait crever trois chevaux pour le prouver. Que votre intendant s'occupe tout seul des moutons et des agneaux, moi, je vous accompagne à la Pointe des Sœurs ! Et puis d'abord, vous aurez sûrement besoin d'un marin.

Après cela, je n'avais plus rien à objecter. Ti-Philippe avait amené un compagnon avec lui, un robuste berger des montagnes de Montrève, de dix-huit ou dix-neuf ans à peine, avec des joues rouges et de grands yeux écarquillés de la couleur des campanules, et répondant au nom d'Hugues. Ti-Philippe me sourit lorsque le garçon s'inclina en bégayant, le visage tout empourpré de me rencontrer.

— Il a entendu des histoires, ma dame, comme tout le monde. Comme vous ne venez pas assez souvent à Montrève, je me suis dit que j'allais l'amener avec moi à la Ville. Et puis, ajouta-t-il encore, non sans un certain à-propos, il est fort comme un bœuf.

Je n'avais aucun mal à le croire, à voir la largeur de ses épaules. En réalité, je me rendais chaque année à Montrève pour y résider plusieurs mois, mais mon domaine prospérait sans que j'eusse à m'en occuper. Je pouvais compter sur un intendant fort habile en la personne de Purnell Friote, ainsi que sur sa femme Richeline. Pour sa part, Ti-Philippe appréciait de pouvoir jouer les hobereaux en mon absence et de folâtrer avec les jeunes gens et les jeunes filles du Siovale. J'avais entendu dire – car je prête l'oreille à ce genre de choses – qu'un quart au moins des enfants illégitimes nés sur les terres de Montrève étaient à mettre au crédit de mon chevalier. Au moins, je ne pouvais reprocher à leurs mères d'avoir mauvais goût. Mon Philippe était un héros du royaume, qu'Ysandre elle-même avait distingué en lui remettant la médaille de la valeur.

C'était de l'adoration que je voyais briller dans les yeux gris-bleu du jeune Hugues lorsqu'ils se posaient sur Ti-Philippe – et flamber littéralement lorsqu'ils venaient sur Joscelin et moi.

— Sois le bienvenu, Hugues du pays de Montrève, dis-je d'un ton empreint de toute la solennité de la position que le destin m'avait donnée. Tu as bien compris que nous ne partions pas pour une promenade d'agrément, mais pour une affaire de la plus haute importance ?

— Oh ! oui ! (Il déglutit et bégaya encore, tandis que le sang rosissait une nouvelle fois ses joues sous sa peau claire.) Oui, ma dame, oui ! J'ai parfaitement compris !

— Parfait. (Je fixai mon regard sur lui.) Sois prêt à partir à l'aube.

Hugues confirma son obéissance de quelques mots que je ne saisis pas. Comme il s'éloignait, je l'entendis glisser à Ti-Philippe dans un murmure : « Je la voyais plus grande. »

J'ignorai la remarque, mais je vis les joues de Joscelin se plisser sous l'effort qu'il fit pour ne pas rire.

— Comment cela ? demandai-je en me tournant vers lui avec irritation lorsque nous fûmes seuls. Ma taille te donne donc à sourire ?

— Non. (Joscelin apaisa mon courroux d'un sourire, tout en glissant ses mains sous la masse de mes boucles brunes.) Ta réputation l'éblouit, Phèdre nó Delaunay. Mais pour être à la hauteur de tes exploits, il faudrait que tu mesures sept pieds – et moi, je devrais monter sur un tabouret pour t'embrasser. (Et il m'embrassa, en se penchant sur moi. Je nouai les bras autour de son cou.) Une véritable Grainne mac Conor, murmura-t-il contre mes lèvres.

— Tu me taquines, dis-je en attirant sa tête. Je ne suis pas une guerrière, Joscelin.

— La guerrière de Naamah. (Il m'embrassa de nouveau et entreprit de délacer ma robe.) Ou de Kushiel. Au moins, l'un de nous sait se servir d'une lame.

Voilà quelque chose que Joscelin faisait à la perfection, mon parfait compagnon. Tout comme Ysandre, je devais à sa maîtrise des dagues et de l'épée d'être toujours en vie. Terre d'Ange tout entière avait entendu conter son combat contre le Cassilin renégat et assassin en puissance, David de Rocaille. À ma connaissance, jamais un autre duel à l'épée n'avait amené des dizaines de combattants à cesser de se battre pour regarder.

En revanche, bien plus rares étaient ceux susceptibles de savoir qu'il était tout aussi doué dans le maniement de ce glaive dont la nature a doté les hommes. Personne ne l'aurait pensé de la part d'un frère cassilin naguère voué au célibat.

Je ne l'avais pas pensé moi-même – mais j'étais désormais bien mieux informée.

Les mains de Joscelin étaient douces sur ma peau ; son cœur ne lui commandait jamais d'être autrement que doux et délicat avec moi, quand bien même je suis une *anguissette,* l'Élue de Kushiel, et qu'à ce titre j'éprouve le plaisir dans la douleur. Mais nous avions appris à nous connaître, lui et moi, et il savait à la perfection user de la suavité de ses gestes pour me tourmenter à l'envi. La discipline des Cassilins est d'une rigueur implacable. Je pouvais la ressentir dans les callosités de ses paumes, le bout de ses doigts, tandis qu'il me déshabillait. Avec science et patience, il éveilla tous mes sens, jusqu'à ce que le désir me brûlât et que je me misse à le supplier de mettre fin à cette torture délicieuse. Lorsque, enfin, il pénétra en moi, un soupir de gratitude m'échappa et je nouai mes jambes autour de ses reins. Contempler son visage contre le mien était comme regarder le soleil en face ; l'amour qu'il exprimait était presque impossible à supporter.

— Phèdre, murmura-t-il.

— Je sais. (J'enfouis mon visage contre son épaule pour le serrer contre moi de toutes mes forces, emplissant ma mémoire de la sensation de son corps sur le mien, de sa chair en moi, palpitante de désir comme la lueur d'un phare dans la nuit. Il était la boussole sur laquelle j'avais réglé les élans de mon cœur ; inondée de son amour, j'étais comblée. Je le serrai encore plus fort. Ma voix était déchirée de sanglots et il y avait des larmes dans mes yeux ; je ne savais pas pourquoi.) Ah ! Joscelin ! Ne t'arrête pas. Pour l'amour de moi ! ne t'arrête pas.

Je sentis qu'il souriait, sans cesser d'aller et venir en moi.

— Je ne m'arrêterai pas, promit-il.

Et il poursuivit, longtemps. Très longtemps.

Ainsi fîmes-nous l'amour cette nuit-là – la dernière nuit de notre longue période de paix. Je crois pouvoir dire que Joscelin décelait tout comme moi le subtil changement porté par le vent.

Nous étions ensemble depuis trop longtemps pour ne pas penser à l'unisson ; le lien qui nous unissait avait été forgé au cœur des brasiers les plus forts. Ensuite, je plongeai comme une masse dans un sommeil sans rêves. L'air de la nuit sécha toutes les larmes que j'avais pu pleurer ; je m'éveillai avec le soleil d'un petit matin de printemps.

À l'instant de commencer une quête, si sombre soit-elle, on éprouve toujours un certain sentiment de liberté. Lorsque je me suis mise en route, mon cœur s'est chaque fois gonflé d'espoir et d'envie ; cette fois-là ne fit pas exception. Mon entourage, fort compétent, avait veillé à tout préparer, et Eugénie, chargée de la bonne marche de ma maison, se préoccupa longuement de nos provisions. Nous ne manquerions de rien.

En dix années, ma fortune avait considérablement grandi. Mon père, dont je n'avais que de vagues souvenirs, était un panier percé qui ne se souciait nullement de son argent. Eût-il été plus avisé que je n'aurais pas été cédée à la maison du Cereus, première des treize maisons de la Cour de nuit. Pour me prémunir face au destin, j'avais toujours procédé à des investissements judicieux, suivant les bons conseils de l'agent chargé de mes affaires, de mes relations à la cour et d'autres sources encore.

En outre, être la courtisane la plus en vue du royaume ne nuisait pas à ma bonne santé financière. Il était arrivé qu'on offrît des sommes extravagantes pour prix de mes faveurs – et il était arrivé que je les acceptasse. J'avais toujours généreusement versé au temple la part de Naamah ; le reste, je l'avais gardé.

Bien remis de leur voyage, Évrilac Duré et ses hommes considéraient leur retour en Azzalle d'un bien meilleur œil que lors de notre entrevue dans la salle du conseil d'Ysandre. Messire Duré observa notre petite troupe les sourcils froncés ; nous n'étions que quatre en tout et pour tout, avec des mules bâtées pour porter notre bagage.

— Seulement quatre, ma dame ? demanda-t-il. J'aurais pensé que vous emmèneriez au moins une servante.

— Messire Duré, répondis-je d'un ton léger, nous allons traverser le pays jusqu'à un poste avancé abandonné de tous

pour aller défier le Maître du détroit dans son propre domaine, sans même une visite de courtoisie au duché de Trevalion. J'ai déjà traversé les plaines skaldiques à pied, au plus fort de l'hiver, et été jetée par la tempête sur les côtes de Kriti en compagnie de pirates. Ne m'accorderez-vous pas le crédit d'une certaine expérience ?

Il rit, découvrant la blancheur éclatante de ses dents ; les gens de l'Azzalle apprécient qu'on montre un certain orgueil. Et ainsi nous partîmes, à travers la campagne qui verdissait avec l'arrivée du printemps. Tandis que les murailles de marbre blanc de la Ville d'Elua s'amenuisaient derrière nous, j'emplissais mes poumons du bon air ; je vis Joscelin faire de même. Guillard et Armand jetaient des coups d'œil emplis d'admiration dans ma direction ; le jeune Hugues chantait sous l'effet d'une joie exubérante. Son poitrail massif abritait des poumons de vaste capacité, et sa voix était ferme et juste.

— Il me rappelle Rémy, confessa Ti-Philippe en freinant sa monture pour que je vinsse à sa hauteur. (Une ombre de tristesse voila son sourire.) Il m'a supplié de le laisser venir et je n'ai pas pu dire « non ».

Je hochai la tête ; une boule de chagrin s'était formée dans ma gorge. Rémy avait été le premier de mes chevaliers, le premier des hommes de la Section de Phèdre à se mettre à mon service. Je l'avais vu mourir. Je ne m'étais toujours pas libérée des chaînes de la culpabilité, forgées au cours de la cérémonie du *thetalos* au fond d'une grotte de Kriti, et du poids du sang. Mais je n'en oubliais pas pour autant les vivants, dont nul ne peut jamais connaître le nombre. Aurait-il chanté si gaiement ce jeune gaillard dans une Terre d'Ange placée sous la férule de Melisande Shahrizai ? Je ne le pensais pas. Mais pouvais-je en être sûre ?

— Je suis heureuse que tu l'aies fait venir, dis-je gentiment à Ti-Philippe, dont le sourire s'élargit.

— Il écrit des vers d'une poésie insondable, reprit-il, dont la plupart vous sont dédiés, ma dame. Tenez, ceux-ci ont deux jours à peine : « Ô fleur des dieux ! aux cheveux comme le jais ; Aux yeux aux reflets comme des étoiles aux cieux. »

Je ris à ses paroles – ce qui était exactement le but recherché. Une chose de sûre en tout cas, la présence d'Hugues à nos côtés contribua au plaisir de notre voyage et à notre bonne humeur. Nous avançâmes rapidement en direction du nord, le long de la rivière qu'on nomme l'Aviline, pour obliquer ensuite vers l'ouest, une fois entrés dans la province du Namarre, cap sur la Pointe des Sœurs. Le soleil nous accompagna tout du long. Dans les vignobles, les griffes d'un beau vert tendre commençaient à lancer leurs vrilles le long des ceps bruns, tandis que les petites feuilles argent bruissaient dans les oliveraies. Plusieurs fois, nous croisâmes des Tsingani qui s'en revenaient de l'Hippochamp, la foire aux chevaux qui se tient au début du printemps dans le Kusheth. Nous ne pouvions pas manquer de les reconnaître, avec leurs dents éclatantes de blancheur dans leur visage foncé, leurs femmes portant leur fortune en pièces d'or en écharpes lourdement brodées, en pendentifs aux oreilles et en colliers autour de leur cou, pépiant dans leur langue mâtinée de d'Angelin.

Hyacinthe était un prince de son peuple, selon ce que sa mère lui avait toujours affirmé ; le prince des « voyageurs », car ainsi se nomment-ils, eux qui sont condamnés à errer toujours à la surface de la Terre. Je l'avais cru, lorsque j'étais enfant ; plus tard, j'avais pensé que c'était le mensonge d'une mère aimante, car elle était une paria parmi les siens, une femme déclarée *vrajna,* déchue pour avoir aimé un D'Angelin et ainsi perdu son honneur. En fait, seul l'amour avait été une tromperie. La mère de Hyacinthe avait été déshonorée par la faute d'un cousin, contraint de livrer la fille de son chef à cause d'un pari perdu avec quelqu'un de la maison de la Bryone.

En fin de compte, le grand-père de Hyacinthe, Manoj, était bel et bien le roi des Tsingani, le *Tsingan Kralis*. Et il avait accueilli à bras ouverts son petit-fils depuis si longtemps disparu.

De cela aussi Hyacinthe avait dû faire le sacrifice. Mon prince des voyageurs avait commis un acte *vrajna* en utilisant pour moi le *dromonde,* le don de double vue qu'il tenait de sa mère et qui lui permettait de déchirer les voiles du temps, vers

le passé comme vers l'avenir. Hyacinthe l'avait fait et le *Tsingan Kralis* l'avait banni de nouveau.

Tous ces souvenirs me revinrent tandis que nous voyagions ; je vis aussi le regard de Joscelin s'assombrir lorsque nous croisâmes les chariots bariolés des compagnies de Tsingani.

Nous contournâmes les villes, dormant dans les modestes auberges le long des chemins, où les tenanciers habitués à ne voir que des coursiers poussiéreux s'ébaubirent de ma mise et murmurèrent d'étonnement, sans jamais poser la moindre question. Vingt années auparavant, bien rares étaient les D'Angelins capables de reconnaître la marque de Kushiel ; aucun vivant n'avait jamais croisé une *anguissette*. Depuis, la tache rouge dans l'œil était devenue un signe connu. J'avais même entendu dire que, par désir de se tailler une réputation dans le service de Naamah, des jeunes femmes se piquaient elles-mêmes dans le blanc de l'œil pour y faire éclore une pointe carmin. Je ne sais si cela était vrai ; j'espère que non. Les habitants de la Ville d'Elua s'y seraient laissé prendre, quand n'importe quel galopin des ruelles du Mont de la nuit aurait reconnu la tromperie. Enfant au sein de la Cour de nuit, je me serais sans doute réjouie d'avoir mon nom vanté dans tout le royaume ; devenue femme, je veillais soigneusement à ne rien dire de ma renommée, et je pensais à autre chose.

Il nous fallut quelques jours pour rallier la Pointe des Sœurs où nous fûmes accueillis avec une grande révérence ; d'une manière ou d'une autre, nous appartenions à la légende sur laquelle ils étaient chargés de veiller. Guillard et Armand, les hommes d'Évrilac Duré, affectèrent des postures crânes et faussement désinvoltes, goûtant l'importance de leur rôle d'escorte, sous l'œil indulgent de leur commandant.

La garnison de la Pointe des Sœurs était des plus solitaires ; la forteresse surplombe la mer et il n'y a aucun village à trois lieues à la ronde. Ils étaient affamés de visites aimables et de nouvelles du monde. Pour autant, je ne crois pas qu'ils s'attendaient à des nouvelles telles que celles que nous apportions ; un lourd silence s'abattit sur la troupe lorsque Duré demanda des volontaires pour notre expédition.

— Avez-vous peur ? s'écria le solide Guillard à l'intention de ses compagnons, railleur et plein de défi. Écoutez-moi, la reine elle-même, Ysandre de la Courcel, a dit au commandant : « Messire Duré, qu'elle a dit, je n'ordonnerai pas à des hommes de la maison Trevalion de partir à l'assaut des Trois Sœurs… mais je vous en fais la demande. » Qu'avons-nous à redouter ? Les poissons ? (Il abattit son poing fermé sur son torse.) Écoutez-moi bien, moi j'y vais ! Je ne veux pas rester derrière pour entendre plus tard des histoires que d'autres raconteront autour du feu !

Après ces fortes paroles, les volontaires s'avancèrent par groupes de deux ou trois, jusqu'à ce que Duré eût à décliner leurs offres. Le jeune Hugues observa tout, bouche bée, le visage luisant de plaisir. Je souris de son enthousiasme, me demandant néanmoins ce qu'il allait trouver.

Ensuite, après une légère collation, Armand et Guillard nous firent les honneurs de la citadelle et des environs. Du chemin de ronde, on m'expliqua comment la vague était venue se briser, chargée de vie marine agonisante. Lentement, je parcourus le parapet, contemplant la grève en contrebas où séchaient les corps des poissons morts. Armand désigna un point vers le nord-ouest, une ombre posée sur l'horizon, par-delà les eaux grises : la plus proche des Trois Sœurs. C'était là, m'expliqua-t-il, que le nuage s'était tenu, immobile dans le ciel, tandis que les éclairs zébraient la voûte céleste. Plus rien ne s'était produit depuis leur départ.

J'écoutai en hochant la tête avec gravité. Ici, en haut des murailles, l'air salé était empli des cris des mouettes ; nous parvenaient également les bruits sourds des hommes de Duré en train de préparer un navire pour le lendemain, contrôlant l'état des gréements et d'autres détails.

— Que tires-tu de tout cela ? demanda Joscelin ce soir-là dans la chambre qu'on nous avait octroyée.

Il était occupé à cirer son baudrier de cuir pour le protéger contre le sel dans les temps à venir. Je relevai la tête du rouleau yeshuite que j'étais en train de lire – le Sh'moth, qui racontait la fuite de Moishe de la terre du Menekhet et les eaux de la mer s'ouvrant devant lui. Mon vieux professeur, le Rebbe, aurait

certainement mordu sa barbe de voir mes mains nues posées sans façon sur un texte sacré, mais il était mort sept ans auparavant, emporté dans son sommeil.

— Rien. (Je secouai la tête.) Peu de choses ont été consignées au sujet de Rahab, et je ne trouve rien en rapport avec la progéniture d'Elua. Quelques analogies, rien de plus. Et toi ?

Joscelin haussa les épaules, son regard fixement posé sur moi ; ses mains puissantes allaient et venaient pour faire pénétrer le gras dans le cuir.

— Je protège et je sers, dit-il doucement.

À une certaine époque, il en connaissait plus que moi sur le monde des adorateurs de Yeshua, dont les membres de la Fraternité cassiline sont très proches – eux que les Yeshuites appellent les « apostats ». De tous les compagnons d'Elua le béni, Cassiel est le seul à l'avoir suivi toujours et partout, motivé uniquement par la pureté de son cœur – une adoration que le Dieu unique, dans sa colère, condamna. Les Yeshuites estiment que c'est par arrogance que les autres suivirent Elua et défièrent les règles du Dieu unique – Naamah par désir, Azza par orgueil, Shemhazai par goût des choses de l'esprit, et ainsi de suite. Kushiel, qui m'a marquée et à qui j'appartiens, fut en un temps très ancien l'un des punisseurs des damnés ; on dit qu'il prenait trop de plaisir à accomplir ses devoirs. Peut-être est-ce vrai, mais Elua le béni avait dit à chacun d'eux : « Aime comme tu l'entends. » Lorsque le Dieu unique et notre mère la Terre firent la paix pour créer un lieu comme il n'en avait jamais existé, Cassiel choisit de suivre Elua dans la Terre d'Ange de l'au-delà ; ainsi, lui seul parmi tous les Compagnons connut la damnation, et accepta son sort comme un dû.

Il avait estimé que le prix en valait la peine. Ni les Yeshuites ni les Cassilins ne savent expliquer cette partie de la vie de Cassiel. Je crois même qu'ils n'ont jamais véritablement essayé.

Désormais, j'en savais plus que n'importe quel Cassilin – et même que bien des Yeshuites. Mais mon savoir demeurait insuffisant. Je me levai du lit pour venir m'agenouiller aux côtés de Joscelin, posant mon front sur ses genoux. Il n'aimait pas que je fisse pareille chose, mais j'étais incapable de contenir l'appel de la pénitence dans mon cœur.

— Je pensais trouver un moyen de le libérer, murmurai-je. Je le pensais sincèrement.

Au bout d'un moment, je sentis la main de Joscelin qui me caressait les cheveux.

— Et moi aussi, l'entendis-je murmurer. Qu'Elua me pardonne, Phèdre, mais moi aussi.

Chapitre 4

Le lendemain matin, nous fîmes voile.

La traversée n'est pas longue de la Pointe des Sœurs jusqu'aux Trois Sœurs, mais un fort vent de face se leva, nous contraignant à tirer des bords. Notre galère était un bon navire, avec un faible tirant d'eau et de larges ponts ; les couleurs de la maison Trevalion flottaient en haut du mât – trois navires et l'étoile du navigateur. Les ondulations de la mer sous mes pieds firent remonter en moi une sensation familière et je renouai rapidement avec l'habitude de me balancer d'un pied sur l'autre pour conserver mon équilibre.

Duré et ses hommes étaient d'habiles marins, mais quand bien même ne l'eussent-ils pas été, je crois pouvoir affirmer que Ti-Philippe aurait pallié toute difficulté, tant il s'activait de la poupe à la proue, plein d'allant et d'énergie. Naguère, il avait été marin lui-même, sous les ordres de l'amiral de la flotte royale, Quintilius Rousse. Le jeune Hugues, frappé de stupeur et d'émerveillement, allait partout dans son sillage, tandis que mon parfait compagnon était penché par-dessus le bastingage, pâle et couvert d'une sueur glacée.

Comme je l'ai déjà dit, Joscelin n'avait vraiment pas le pied marin.

Malgré une approche au vent lente et difficile, il ne nous fallut que quelques heures pour apercevoir les côtes de la Troisième Sœur dressées sur l'horizon. Debout à la proue, je scrutais l'île qui peu à peu se rapprochait, comme en une séquence inversée du terrible cauchemar qui m'avait réveillée un peu plus d'une semaine auparavant.

Totalement absorbée dans ma contemplation, je ne vis pas que nous n'étions pas seuls sur la mer.

Ce fut d'abord un cri venu de la nacelle de vigie qui m'alerta, mais nous ne tardâmes pas à tous voir ce qui se passait. Dansant sur les vagues grises, une flottille de sept navires venue de la direction opposée convergeait vers le même point que nous.

« Et si vous croisez le vaisseau amiral du Cruarch en chemin, demandez-lui de se hâter. » Ysandre de la Courcel avait prononcé ces paroles sur le ton de la plaisanterie. C'était au printemps que Drustan mab Necthana venait traditionnellement la visiter, et une récompense était accordée à la personne qui la première apercevait ses voiles. Il n'y avait pas à s'y méprendre ; la grand-voile écarlate du vaisseau de tête était ornée du sanglier noir d'Alba.

— Drustan, dis-je dans un souffle avant de m'élancer vers Évrilac Duré, abandonnant ma vigie à la proue.

Les yeux du commandant me dirent d'abord son incrédulité, puis il regarda la mer et constata par lui-même. Il cria ensuite à son homme de barre de virer pour intercepter le vaisseau amiral du Cruarch d'Alba. Il nous fallut avancer à la rame sur les eaux agitées.

Ils nous aperçurent finalement et affalèrent leurs voiles pour nous attendre, tandis que nos rameurs peinaient et grognaient ; les six autres navires jetèrent l'ancre. De loin, je reconnus la mince silhouette du Cruarch, reconnaissable à son manteau écarlate et à l'éclat de l'or à son cou.

— Drustan ! s'exclama Ti-Philippe à mes côtés, les sourcils subitement froncés. Au nom des sept enfers ! pourquoi donc le Cruarch d'Alba peut-il bien aller aux Trois Sœurs ? Il devrait plutôt faire route vers le port et la chambre de la reine.

— Je l'ignore.

Il y avait une seconde silhouette à côté de Drustan, plus petite et plus frêle. *Ce n'est pas un de ses guerriers,* songeai-je. Il fallut encore que nous nous approchâmes pour que je distinguasse qu'il s'agissait d'une femme, et ce ne fut que lorsque nous fûmes bord à bord que je m'aperçus que je la connaissais. C'était la plus jeune des sœurs de Drustan, la puînée, Sibeal.

Je le vis sourire et lever la main pour nous saluer ; ses yeux noirs et graves dans son visage orné de tatouages bleus ne paraissaient pas le moins du monde étonnés.

— Phèdre nó Delaunay, mon frère Joscelin, cria le Cruarch d'Alba depuis son bord. Bienvenue !

Son d'Angelin était excellent – ce qui était bien normal puisque c'était moi qui le lui avais enseigné. Mes mains se crispèrent sur le bastingage ; les hommes de Duré murmuraient derrière moi.

— Messire Drustan, criai-je d'une voix pleine d'étonnement. Que faites-vous donc ici ?

D'une inclinaison de la tête, Drustan mab Necthana désigna sa sœur, qui releva le menton pour m'observer par-delà la petite étendue d'eau qui nous séparait. Elle avait les mêmes yeux que son frère, rendus plus grands encore par les deux lignes de points bleus ornant ses joues.

— Sibeal a fait un rêve, répondit-il simplement.

Dès lors, nous décidâmes tout naturellement d'unir nos forces. La manœuvre de transfert imposa aux deux bâtiments de se frotter l'un à l'autre, mais la mer devint étrangement calme et tout se déroula sans véritable difficulté. Quelques-uns des hommes d'Évrilac Duré se joignirent à nous ; la plupart, toutefois, demeurèrent à bord, avec des sentiments de soulagement d'intensité variable. Duré ordonna qu'on mît la galère à l'ancre. Drustan m'aida à le rejoindre, puis me rendit chaleureusement mon étreinte lorsque je jetai mes bras autour de son cou pour lui donner le baiser de bienvenue. Bien rares étaient ceux que j'appréciais et admirais autant que le Cruarch d'Alba.

Après les effusions, nous entendîmes le récit du rêve de sa sœur.

Les femmes de la lignée de Drustan ont toutes le don de double vue. La première fois que nous avions rallié les côtes d'Alba, c'était sa plus jeune sœur, Moiread, qui nous avait accueillis ; elle était venue, nous avait-elle expliqué, guidée par un rêve qu'elle avait fait. Moiread était morte, transpercée par une lance du Tarbh Cró, à la bataille de Bryn Gorrydum, bien des années plus tôt, à l'issue de laquelle Drustan avait reconquis

son trône. J'avais assisté à son trépas. Bien d'autres encore seraient morts sans l'intervention de Joscelin. Depuis lors, le Cruarch le considérait comme son frère.

— J'ai vu un rocher planté dans la mer, raconta Sibeal en cruithne, sur lequel se tenait un corbeau. J'ai vu les cieux s'ouvrir et des éclairs en jaillir, et le corbeau déployer ses ailes en proie à l'agonie. J'ai vu les eaux bouillonner furieusement, pleines de serpents, et le corbeau ne pouvait pas s'envoler. Puis j'ai vu le ciel se déchirer et une colombe blanche venir se poser sur le rocher. (Elle serra ses bras autour d'elle ; ses yeux dérivèrent vers la Troisième Sœur.) J'ai vu les eaux monter et les serpents fouetter la mer de leur queue, et le corbeau ne pouvait pas s'envoler. J'ai vu la colombe se poser et ouvrir son bec pour vomir un diamant. Ensuite, je me suis éveillée. (Son regard troublé vint se poser sur moi.) Tu l'as rêvé toi aussi.

— Non, murmurai-je. (Comme animée d'une volonté propre, ma main vint se poser sur ma gorge à l'endroit où il y avait eu un diamant naguère. Melisande l'y avait placé.) Plus exactement, j'ai rêvé, dame Sibeal. J'ai rêvé de Hyacinthe, rien de plus.

— Hyacinthe. (Elle avait prononcé son nom avec un accent cruithne. Une ride apparut sur la peau veloutée entre ses sourcils.) Oui.

— Il y a une quinzaine de jours, intervint Drustan mab Necthana, des témoins ont vu des éclairs dans le ciel et les eaux ont monté. Alors je suis venu voir.

— Messire ! m'exclamai-je d'un ton sec. Il n'est pas seyant que vous preniez des risques en vous exposant ainsi ! En cet instant même, la reine vous attend dans la Ville d'Elua. Laissez-nous y aller, messire. C'était ce qui était entendu.

Évrilac Duré se trémoussa d'un pied sur l'autre derrière moi. Joscelin et Ti-Philippe, qui m'encadraient, avaient parfaitement conscience des risques que posait la situation. Drustan mab Necthana, Cruarch d'Alba, se contenta de fixer sur moi son regard tranquille. Lui aussi était là lorsque Hyacinthe avait payé le prix pour notre liberté. S'il avait pu lui-même en payer le prix, il l'aurait fait. Il n'avait rien oublié lui non plus.

— Alors, allons-y ensemble, Phèdre, répondit-il d'une voix tranquille. Une dernière fois. Sibeal a fait un rêve qui est une énigme demandant une réponse. C'est quelque chose que je dois faire.

Ainsi donc, pour la deuxième fois de ma vie, je gagnai l'île connue sous le nom de « Troisième Sœur » à bord du vaisseau amiral du Cruarch d'Alba comme cela avait été le cas la première fois. Je ne saurais dire si les marins albans étaient effrayés ou non ; c'étaient des hommes choisis par Drustan lui-même, et dont la valeur se mesurait à l'ampleur des tatouages ornant leurs bras et leur visage. En tout cas, ils hissèrent les voiles sans montrer le moindre signe de peur. Les D'Angelins présents à bord échangèrent des murmures lorsqu'une soudaine saute de vent gonfla notre voile écarlate et que le sanglier noir parut bondir. Joscelin était pâle comme un linge, sans que je pusse dire si c'était la peur ou le mal de mer. Les traits de Ti-Philippe se figèrent tandis que son regard se fixait sur les impressionnants escarpements de la Troisième Sœur. Le jeune Hugues piaffait littéralement d'excitation.

Drustan était concentré et sa sœur parfaitement sereine. Je me sentais sur le point d'être malade.

J'avais oublié la sensation de l'île se ruant vers nous, l'entrée dissimulée derrière les falaises. C'était une immense vague qui nous avait amenés ici la première fois. Cette fois-ci, ce fut le vent qui nous prit comme un jouet d'enfant pour nous conduire à l'intérieur de la petite rade flanquée de hautes murailles rocheuses. J'avais oublié aussi le temple ouvert posé au sommet de l'île, ainsi que l'interminable escalier de pierre qui en descendait jusqu'à un promontoire.

Un promontoire sur lequel une silhouette solitaire nous attendait.

Je le reconnus immédiatement, malgré la distance. Ma bouche s'ouvrit pour laisser s'échapper un cri involontaire, né d'un serrement de mon cœur, aussi subit que douloureux.

Hyacinthe.

Il leva une main, et le vent cessa. Notre navire poursuivit sur son élan, porté par des vaguelettes frémissantes. Il abaissa les deux mains, et une lame de ressac bouillonnante s'éleva dans le

mince espace entre la coque de notre navire et les rochers. Il n'avait pas bougé, plus seul que jamais, vêtu de chausses et d'un pourpoint de velours sombre, avec des manchettes et un jabot de dentelle raidis par le sel.

Mon souffle s'arrêta dans ma gorge et il me fit un petit sourire triste. Je vis ses yeux – les yeux de Hyacinthe, noirs et pénétrants dans son visage si familier et tant aimé. Ses doigts demeuraient impérieusement tendus vers les vagues. Ses boucles toujours brunes lui tombaient dans le dos, bien plus longues que le jour où je l'avais quitté. De petites pattes-d'oie étaient apparues au coin de ses yeux, qui toujours paraissaient vouloir sourire. Ses yeux, oh ! Elua !

— Bonjour, Phèdre, dit-il doucement. Je suis heureux de te voir. (Son regard devint plus profond et plus sombre que je l'avais jamais vu ; ses pupilles n'étaient plus que deux gouffres de ténèbres infinies, entourées d'iris d'ombres concentriques, semblables à des étendues océanes sur lesquelles se seraient reflétées des myriades de lueurs. J'entendis Joscelin retenir une exclamation en apercevant ces yeux devenus d'outre-tombe.) Et toi aussi, Cassilin. (Hyacinthe s'inclina profondément, en un mouvement plein d'ironie.) Messire Drustan. (Sa voix avait changé.) Sibeal.

Hyacinthe ! Je pris une profonde inspiration ; mes ongles étaient plantés dans le bois du bastingage.

— Oh ! Hya… Au nom d'Elua, fais-nous venir à terre !

Il secoua la tête, faisant voler ses boucles autour de lui. Ses doigts restaient fermement tendus en direction des eaux ; un sourire amer tordit sa bouche.

— Je ne peux pas, Phèdre. Tu ne le vois pas ? Je n'ose pas. Vous êtes les seuls que j'aie laissé approcher si près, et je ne l'aurais pas fait si je n'avais pas confiance en vous. Dès l'instant où vous posez le pied ici, la Geis est invoquée. (Il s'inclina une nouvelle fois, en direction de Drustan cette fois-ci.) L'énigme est à moitié résolue, messire Cruarch. Vous avez épousé Ysandre – Alban et D'Angeline unis en un mariage d'amour. Pour le reste… (Il haussa les épaules.) Je ne demanderai à personne de prendre ma place.

Je pleurais, les yeux grands ouverts ; les larmes coulaient le long de mes joues. La voix de Drustan me parvint comme venue d'une grande distance.

— Il y a eu une tempête qui n'était pas une tempête, il y a de cela dix jours ou plus. De quoi était-elle le signe ?

— Il est mort. (La voix de Hyacinthe était calme et posée, mais elle paraissait provenir de partout et nulle part à la fois. D'aussi loin que je me souvenais, elle n'avait jamais sonné ainsi.) Celui que vous appeliez le Maître du détroit. Ce que vous avez vu, c'était la transmission de son pouvoir.

— Alors viens ! (L'air s'engouffra dans mes poumons et je recouvrai la maîtrise de ma voix pour m'écrier avec force.) Viens avec nous ! Mets un terme à tout cela.

Hyacinthe sourit, d'un sourire terrible qui ne mettait aucune joie dans ses yeux.

— Crois-tu vraiment que je puisse faire cela ? demanda-t-il en relâchant la tension dans ses doigts pour s'avancer d'un pas dans notre direction sur les vagues écumantes qui nous cernaient.

Soudain, le monde fit une embardée. Je ne trouve pas de mot plus exact pour décrire ce qui survint alors. Nous demeurâmes fixes sur les eaux, Hyacinthe s'efforçait de faire un pas vers l'avant, mais la masse du monde tout entier bascula d'une horrible façon. Dans les quelques pieds d'eau devant nous, quelque chose se modifia, s'ouvrit. Un abîme plus profond et plus noir que ce que j'avais vu dans les yeux de Hyacinthe, un vide infini et terrifiant autour duquel tout mon univers se mit à tourner ; dans les profondeurs, une atroce présence se fit sentir – une rage gorgée de défi et de volonté destructrice. Pendant un instant, je crus qu'il avait réussi, qu'il avait fait un pas pour traverser le vide qui nous séparait… puis tout revint à sa place. Nous étions de nouveau debout sur les eaux ; l'abîme et la présence avaient disparu. Ne restait plus que Hyacinthe courbé en deux sur la digue, luttant pour recouvrer son souffle. Il leva son regard hanté et, lorsqu'il parla, j'entendis la voix qui appartenait au petit Tsingano de mes souvenirs.

— Tu vois ? dit-il, pantelant, le front inondé de sueur. C'est impossible. Le simple fait d'essayer est pire que la mort. Je le

sais. Je l'ai tenté tant de fois. (Il se redressa lentement, comme si le moindre mouvement lui infligeait une terrible souffrance.) Puisque vous êtes venus jusqu'ici, reprit-il d'un ton solennel, entendez ce que je proclame. Le détroit a un nouveau Maître. Et je proclame que tous ceux qui voudront passer seront les bienvenus. La trêve du Cruarch tient toujours. Aussi longtemps que l'amour régnera entre Albans et D'Angelins, le détroit demeurera ouvert.

— Hyacinthe. (Je sentis le regard de Sibeal posé sur moi tandis que je prononçais son nom comme une prière désespérée.) N'y a-t-il aucun moyen de te libérer ?

Il leva son visage vers moi, si proche que j'aurais pu le toucher ; le chagrin dans ses yeux était plus profond que le plus profond des océans.

— Je ne l'ai pas trouvé, Phèdre. Et toi ? (Muette de tristesse et de stupeur, je secouai négativement la tête. Il me répondit par son terrible sourire ; de petites rides apparurent au coin de ses yeux.) Alors que l'on enterre et oublie à jamais la malédiction qui me touche. Si tu m'aimes, Phèdre, fais en sorte que tous m'oublient. Car, vois-tu, je suis encore suffisamment jeune et suffisamment neuf dans ce rôle pour avoir des scrupules à le passer à un autre. Aussi longtemps que ma résolution demeurera ferme, aucun vaisseau ne sera autorisé à venir jusqu'ici. (Hyacinthe écarta les bras.) Mais je vieillis aussi, tu le vois bien, poursuivit-il doucement. Le Maître du détroit était fils de Rahab et d'une femme issue de la lignée d'Elua. Moi, je ne suis pas comme lui, avec dans les veines trois mesures d'ichor divin pour une mesure de sang humain, capable de supporter l'éternité sans vieillir. (Je le vis déglutir ; sa gorge était serrée.) Que tous m'oublient. Ensuite, lorsque tous ceux que j'ai connus et aimés s'en seront allés de ce monde, lorsque je ne serai plus qu'une carcasse desséchée, lorsque le temps aura tempéré mes scrupules, ma conscience sera moins exigeante.

Le souvenir de mon rêve me revint à cet instant, avec une terrible clarté – l'étendue d'eau s'élargissant entre nous, la silhouette de Hyacinthe s'estompant dans le lointain, et sa voix d'enfant criant mon nom, en vain.

— Qu'était-ce au juste, Hyacinthe ? demandai-je en luttant pour que ma voix demeurât ferme. Lorsque tu as tenté de faire un pas hors de l'île, j'ai perçu une présence dans les eaux. Était-ce Rahab ?

— Oui. Lui ou une invocation de lui. (Hyacinthe se tenait immobile. Notre navire tanguait doucement sur les petites vagues.) Tu as trouvé quelque chose ?

— Oui et non. (Je pris une profonde inspiration et levai les yeux vers le bleu limpide du ciel.) Il y a un mot. Les Yeshuites affirment que le Dieu unique ne peut être ni connu ni nommé, mais ce n'est pas exact. Ils le nomment « Adonai » ou « Seigneur » ; c'est tout. Mais Il a un nom. Et quiconque prononcera ce nom se fera obéir de tous ses serviteurs. Même Rahab. (Mon regard revint se poser sur Hyacinthe.) J'ai découvert cela, mais… (je secouai la tête)… je n'ai pas découvert le nom de Dieu. Je n'ai pas cette connaissance.

Quelque chose bougea fugacement dans les yeux étonnamment mouvants de Hyacinthe. Un pouvoir, peut-être, en train de s'agiter dans les profondeurs… ou était-ce seulement de l'espoir ?

— Tu peux le trouver.

— Hyacinthe. (Je sentis ma gorge se serrer.) J'ai passé dix ans à le chercher ! Depuis un temps antérieur encore à l'arrivée d'Elua le béni sur cette Terre, des lignées ininterrompues d'érudits yeshuites ont consacré leur vie à cette quête. Je ne cesserai jamais – jamais – de chercher, je te le promets, mais, au bout de dix années, je n'ai plus guère d'espoir.

Hyacinthe détourna la tête.

— Tsingano. (C'était la voix de Joscelin, calme et pragmatique, qui venait de rompre le silence.) Tu as le don du *dromonde*. Que te dit-il ?

— Le *dromonde*. (Hyacinthe lui fit son sourire empreint d'une désolation infinie.) Je vois une île, Cassilin. Je vois le vent et la mer. Que croyais-tu ? Je ne vois plus rien d'autre depuis que je suis ici.

— Et au sujet de Phèdre ?

La question demeura comme suspendue dans l'air entre eux. Le noir intense des pupilles de Hyacinthe se brouilla.

— Phèdre, murmura-t-il. (Autrefois, il n'acceptait jamais d'user du *dromonde* pour lire ce qui m'attendait.) Ah ! Phèdre ! Elle est au cœur d'une trame trop vaste pour que je puisse la discerner tout entière. Il y a des ramifications au-delà desquelles je ne puis aller ; chacune d'elles se perd dans les ténèbres. Kushiel m'interdit le passage, sombre et inflexible. Ses mains sont tendues. L'une d'elles tient une clé d'airain, et l'autre… (Soudain, son regard devint d'une précision insoutenable.) L'autre tient un diamant attaché à un cordon de velours.

Ma main vint se poser sur ma gorge nue.

— C'est mon rêve, murmura Sibeal en cruithne. C'est ça que j'ai vu.

Chapitre 5

Le retour à la Pointe des Sœurs se fit dans une ambiance bien sombre.

Nous quittâmes la flottille de Drustan mab Necthana en haute mer ; il mettait cap à l'est en direction du port de Trevalion, où l'attendaient Ghislain et sa femme Bernadette. Le moral des hommes d'Évrilac Duré était meilleur, même s'ils s'efforçaient de demeurer impassibles ; ils n'avaient pas forcément tout saisi de ce qui s'était passé, mais ils étaient heureux d'avoir survécu. Le regard perdu dans les eaux que notre proue fendait comme une lame, je réfléchissais.

Joscelin ne me tira de mes réflexions qu'à une unique reprise, en venant s'accouder à côté de moi. La poignée de son épée entre ses deux épaules jetait une ombre en forme de croix sur la surface de la mer.

— Je ne connais qu'un seul diamant de cette sorte, dit-il doucement. Melisande…

— Je sais, répondis-je en l'interrompant sèchement.

Quel lien pouvait-il bien y avoir entre Melisande et le destin de Hyacinthe ? Aucun. Le sort de mon ami n'était pas du nombre des griefs que je nourrissais à son endroit. La malchance seule était en cause, une fatalité tragique enfantée huit siècles plus tôt, et de laquelle le prince des voyageurs se trouvait désormais prisonnier. Je ne parvenais pas à chasser de ma mémoire l'ultime image que je conservais de lui. Hyacinthe avait levé les mains et la mer avait obéi ; une vague limpide s'était soulevée pour nous prendre et nous emporter par le goulet étroit en direction du grand large. J'avais vu ses lèvres bouger en silence, murmurant les mots qui commandaient aux eaux.

Comment lui, qui détenait un tel pouvoir, pouvait-il attendre de moi une quelconque aide ? Au cours de toutes ces années, le rôle qui était le sien était devenu quelque chose d'irréel. Je l'avais vu, j'en avais pris la mesure, et je doutais désormais de mes maigres capacités. En dix ans, qu'avais-je trouvé ? Une rumeur, rien de plus ; une fable perdue au milieu d'une légende. Le Rebbe me l'avait racontée bien longtemps auparavant – avant La Serenissima. Lilit, la première femme d'Edom, avait fui sa domination ; et le Dieu unique avait envoyé ses serviteurs pour la ramener. Elle avait ri et prononcé Son nom pour les chasser.

Et puis ? Rien. Je n'avais pas menti ; j'avais longuement discuté avec d'innombrables érudits yeshuites. La mystique des suivants de Yeshua compte bien des écoles différentes ; il y en a même qui affirment que les cinq livres de la Tanakh composent le nom de Dieu écrit en code. Ils attribuent une valeur à chacune des lettres de chaque mot et étudient sans fin la résonance de chaque mot avec les mots de valeur comparable. Pour autant, je n'en avais jamais rencontré un seul qui affirmât connaître le nom de Dieu.

La Ville d'Elua et le royaume tout entier ne comptaient plus autant de Yeshuites que par le passé ; leurs pensées étaient tout entières tournées vers le nord. L'exode entamé une dizaine d'années plus tôt s'était poursuivi, et, selon une rumeur venue des terres lointaines du Nord-Est, ils bâtissaient une nation dans les territoires gelés. Bien sûr, tous n'estimaient pas que c'était cela précisément qu'indiquaient les prophéties de Yeshua ben Yosef – mon vieux maître le Rebbe était de ceux-là – mais le nombre des sceptiques diminuait chaque année. Ce qu'il craignait par-dessus tout avait fini par arriver : les Enfants d'Ysra-el étaient divisés. Quant à ceux qui restaient, leurs yeux étaient de plus en plus tournés vers l'avenir, et de moins en moins vers le passé. Quant à moi… je suis d'Angeline. Lorsque le Dieu unique invita Elua à le rejoindre dans son éden, Elua et ses Compagnons refusèrent. Je suis une enfant d'Elua, l'Élue de Kushiel et une servante de Naamah ; il ne m'appartient pas de me mêler de leurs problèmes.

Mais pour Hyacinthe…

Un mythe hellène raconte l'histoire d'un homme auquel les dieux avaient accordé un vœu. Il demanda l'immortalité, mais oublia de demander la jeunesse éternelle. Moqueurs, les dieux l'exaucèrent en s'en tenant à la lettre. Il ne mourut jamais, mais vieillit éternellement. À la fin, lorsqu'il se fut réduit à une petite chose toute craquelée, de tendons et d'os, ils eurent pitié et le transformèrent en criquet. Combien de temps s'écoula-t-il ? Le mythe ne le dit pas. Aujourd'hui encore, je ne peux entendre la complainte d'un criquet sans frissonner.

Nous passâmes une nuit paisible à la Pointe des Sœurs, d'où nous repartîmes le lendemain matin. Évrilac Duré proposa une escorte, offre que nous déclinâmes, mais je le remerciai gracieusement de l'aide qu'il nous avait accordée. Nous déjeunâmes à l'aube et prîmes congé moins d'une heure après.

Ayant pris la mesure de mon humeur, Joscelin demeura prudemment silencieux ; Ti-Philippe était suffisamment avisé pour suivre son exemple. Seul le jeune Hugues, avec son babillage incessant, revint encore et encore sur le sujet.

— On dit que sa mère était la reine des Tsingani, avec de l'or à tous les doigts et une étole d'or différente pour chaque jour. Il paraît que, si elle lançait un sort à un homme, il tombait raide mort. Est-ce vrai, ma dame ? demanda-t-il d'un ton exalté. On raconte aussi qu'il disait la bonne aventure sur les marchés lorsqu'il était enfant, et que les nobles du palais faisaient la queue pour le consulter !

— Il volait des friandises, répondis-je sèchement, sur la place du marché. Et sa mère lavait le linge des autres.

— Mais, on raconte…

— Hugues. (Je tirai sur la bride de ma monture pour me mettre face à lui.) Oui. Hyacinthe avait le don du *dromonde*, et sa mère avant lui. Elle lisait l'avenir et les gens lui donnaient parfois de l'argent, mais ils étaient pauvres. Elle louait des chambres aux Tsingani qui ne méprisaient pas une femme ayant perdu sa *laxta,* sa vertu, et faisait aussi des lessives et elle achetait de l'or avec l'argent qu'elle gagnait, pour s'en faire un collier comme en portent la plupart des femmes tsingana que tu as vues sur les routes. Crois-tu vraiment que son fils était marqué pour vivre pareille destinée ?

Le sang lui monta aux joues.

— Je ne voulais pas…

Je poussai un soupir.

— Je sais. C'est une histoire magnifique et terrible, et tu as eu le privilège d'en voir une partie. Au-delà des frontières de l'Azzalle, je ne pense pas que quiconque la raconte jamais. Mais n'oublie pas une chose, Hughes : ce sont des êtres de chair et de sang qui vivent ces histoires. Et si elles sont racontées, eux en paient le prix en chagrin et en culpabilité.

Dès lors, il se tut et tint son charmant visage baissé. J'éprouvai du remords de lui avoir ainsi fait honte. Cette nuit-là, nous logeâmes dans une auberge dans la ville de Seinagan ; Hugues quitta très tôt la grande salle pour se retirer dans sa chambre. Sans rien dire, Ti-Philippe partit avec lui.

La grande pièce de l'auberge était des plus agréables, avec ses murs peints à la chaux, un grand feu dans l'âtre pour chasser la fraîcheur des nuits printanières, et de délicieux fumets dans l'air.

— Tu as été dure avec le garçon, déclara Joscelin d'un ton posé sans me regarder. (Ses doigts caressaient la terre cuite embuée d'un pichet ventru.) Il est excité, c'est tout. Il ne voulait pas être blessant.

— Je sais. (J'enfouis mon visage dans mes mains.) Je sais. Tout cela me met les nerfs à vif, Joscelin, c'est tout. Voir Hyacinthe et ne rien pouvoir faire me déchire le cœur – sans que j'en éprouve le moindre plaisir.

— Ah ! comme j'aurais voulu que ce soit moi qui aie répondu à l'énigme, s'exclama Joscelin en relevant brusquement la tête. N'est-ce pas ce que tu voulais entendre ? Sincèrement, Phèdre, j'aurais voulu que ce soit moi. Tout le monde serait plus heureux si cela avait été le cas. Si je pouvais échanger ma place avec lui et t'épargner ce chagrin, je le ferais. Mais je ne peux pas, ajouta-t-il avec une certaine sauvagerie. Je ne suis pas aussi intelligent que toi, et je n'ai aucun don de double vue pour m'aider. Je n'ai que ça. (Il tendit ses mains devant lui, montrant ses paumes couvertes de cals.) Cela a été suffisant jusqu'à présent. (L'expression de son visage se transforma.) Et cela pourrait l'être encore, si tu parvenais à le convaincre, dit-il en

détachant chaque mot. Je connais la réponse, n'est-ce pas ? Plus besoin d'être sage ou voyant maintenant. Il suffit que Hyacinthe me laisse poser le pied sur son île.

— Joscelin, non ! (Je fixai intensément sur lui mes yeux agrandis par l'horreur.) Comment peux-tu même penser une chose pareille ?

— Ah bon ! (Il m'accorda un petit sourire forcé.) Cela résoudrait pourtant tes problèmes.

— Idiot ! (Je saisis ses mains dans les miennes et les serrai très fort.) Joscelin Verreuil, si tu penses ne serait-ce qu'un instant que j'éprouverais un tant soit peu moins de chagrin de te perdre toi plutôt que Hyacinthe, c'est que tu es un fieffé imbécile, dis-je avec exaspération. Il est mon plus ancien et mon plus cher ami, et je l'aime bien, mais toi… (Je secouai la tête.) Tu es un idiot. Et si tu crois que je vais m'enfoncer dans les ténèbres sans toi à mes côtés, tu es trois fois plus idiot. Tu ne te débarrasseras pas de moi si facilement.

Ses doigts se refermèrent sur les miens.

— Alors je resterai à la croisée des chemins, dit-il tranquillement. Et je choisirai encore et encore, où que tes pas doivent te mener. Je protège et je sers.

C'étaient des paroles qui devaient être dites entre nous. Le lendemain matin, je m'éveillai avec le cœur bien plus ferme et je fis des efforts pour me montrer gracieuse avec ceux qui m'entouraient. Le reste du chemin se déroula pour le mieux et nous ralliâmes la Ville d'Elua pour constater que la nouvelle de l'arrivée de Drustan nous avait précédés d'une journée, portée par des messagers de l'Azzalle venus à bride abattue pour emporter la récompense d'Ysandre.

La reine nous écouta avec gravité et compassion, prenant bonne note de la transmission du pouvoir à Hyacinthe et de la déclaration qu'il avait faite. Elle était sincèrement désolée du sort de mon ami, mais il y a des choses pour lesquelles même une reine ne peut rien. Ysandre avait un royaume à gouverner, et son mari bien-aimé, le père de ses enfants, était sur le point d'arriver. Il n'y avait rien qu'elle pût faire. Dans le cas contraire, je lui aurais demandé son aide ; j'y aurais consacré le vœu

qu'elle m'avait octroyé si longtemps auparavant, en me remettant l'étoile du compagnon.

Mais il n'y avait rien.

Par courtoisie, j'aidai le maître des cérémonies à la préparation de l'entrée de Drustan dans la Ville. C'était devenu l'un des grands événements rituels du printemps – à la mise en place duquel j'avais participé. À une certaine époque, nous n'étions que quelques D'Angelins à parler le cruithne. Depuis, les échanges s'étaient multipliés avec Alba et son idiome était enseigné dans les écoles ; Ysandre ne manquait pas de traducteurs. Les enfants du royaume n'avaient plus besoin de mon enseignement pour saluer le Cruarch dans sa propre langue.

Dans les jours qui précédèrent son arrivée, j'eus l'occasion d'une distraction avec la réunion du conseil de la Guilde des servants de Naamah. Ce poste au sein du conseil était l'unique nomination que j'avais acceptée de ma vie ; j'y siégeais depuis mon retour de La Serenissima, à titre de chargée des relations avec la cour. Au début, mes pairs s'étaient estimés chanceux de me compter parmi eux – cela faisait plus de cent ans qu'un membre de la noblesse n'avait plus servi la Guilde – mais ils n'avaient pas apprécié toutes les réformes que j'avais proposées. Ce jour-là, nous votâmes une motion qui conduisit Jareth Moran, le Dowayne de la maison du Cereus, à s'arracher les cheveux.

— Si on engloutit quatre mille ducats dans la marque et la formation d'un apprenti, ma dame, dit-il d'un ton patelin et prudent, et qu'ensuite ce jeune homme ou cette jeune fille se révèle impropre au service de Naamah, il faut que nous ayons un moyen de récupérer notre investissement ! Sinon, c'est la banqueroute assurée.

— Alors, choisissez-le avec plus de sagesse, messire Dowayne, répondis-je impitoyablement. Ou alors, prenez meilleur soin de vos adeptes. Car ceux qui sont impropres au service n'ont aucun moyen de récupérer le temps perdu.

Jareth me lança un regard noir, mais s'abstint de répondre ; il se souvenait de ma propre histoire.

J'avais grandi au sein de la maison du Cereus, puis été déclarée impropre pour le service de Naamah à cause de la tache rouge dans mon œil. La reconnaissant pour le signe de Kushiel, mon seigneur Anafiel Delaunay racheta ma marque et veilla à ma formation dans les arts de Naamah comme dans celui de la clandestinité. Ensuite, grâce aux présents de mes clients, je parvins à racheter ma liberté en payant le marquiste pour qu'il inscrivît dans ma peau, pouce après pouce, ma marche vers l'affranchissement. Après chaque rendez-vous, je payais une somme jusqu'à ce que ma marque fût achevée. Depuis, une rose sauvage orne mon dos, de la base de la colonne vertébrale jusqu'à ma nuque, entrelacs de lignes noires rehaussées de quelques taches carmin.

Si elle dit que je suis une servante de Naamah, elle clame également que je suis une D'Angeline libre, sans aucune dette qui me vaudrait d'appartenir à un autre. La conquête de ma marque ne s'était pas faite sans sacrifice, mais j'avais mis la stature qu'elle m'avait conférée au fil du temps au service d'une amélioration de la situation. Désormais, les treize maisons de la Cour de nuit n'étaient plus fondées à fixer le prix de la marque des enfants qui leur étaient cédés – comme moi-même je l'avais été. Il n'y avait plus que des apprentis désormais, ou des enfants nés au sein même de la Cour de nuit et élevés là de manière librement consentie. Sous ce nouveau régime, Anafiel Delaunay n'aurait pas été en mesure d'acheter ma marque, comme il l'avait fait au jour de mes dix ans.

Tout cela était mon œuvre également, et j'en éprouvais de la fierté. Car si mon seigneur Delaunay possédait ma marque, il avait été le premier à m'enseigner qu'il était détestable de traiter les gens comme des meubles. Lui n'autorisait pas qu'il en fût ainsi au sein de sa maison. Chaque servant de Naamah doit embrasser son destin de son propre chef, mais je doutais que le choix fût aussi libre au sein de la Cour de nuit qu'il l'était dans la maison de Delaunay. Désormais, il l'était, et la reine elle-même, toute jeune maman lorsque j'avais proposé ma réforme, l'avait soutenue avec énergie.

Je ne crois pas que ces mesures avaient eu pour effet de diminuer les effectifs des servants de Naamah. Au contraire,

depuis que j'étais devenue un personnage de premier plan, ils allaient s'étoffant.

— Naamah couchait avec des étrangers dans les bouges du Bhodistan pour qu'Elua le béni puisse manger à sa faim, intervint la prêtresse du grand temple de Naamah, non sans un certain amusement. Pas pour engraisser la bourse des Dowaynes de la Cour de nuit, messire Jareth. Pour notre part, nous trouvons cette proposition tout à fait appropriée. Si un apprenti est jugé impropre au service de Naamah, il est souhaitable que le ou la Dowayne de sa maison lui offre un moyen de souscrire aux obligations de son contrat dans le temps imparti. Pas plus et pas moins.

— Vous nous demandez donc de trouver un emploi à des personnes dont on estime qu'elles ne peuvent pas servir Naamah ? demanda la Dowayne de la maison de la Bryone. Ce n'est pas raisonnable. Nous n'avons pas les moyens de faire office d'agence de placement pour des adeptes défaillants.

— Voulez-vous dire que la maison de la Bryone ne serait pas en mesure de trouver une poignée de tâches administratives à confier à un apprenti dûment formé ? demandai-je d'une voix aux accents teintés de cynisme. (Tout le monde connaît le degré de compétence qu'acquièrent les adeptes de la Bryone pour tout ce qui touche aux questions financières.) En fait, ce que je veux dire, c'est que le système tel qu'il existe est imparfait. Légalement, il revient à faire d'un apprenti un véritable esclave de sa maison.

Mes paroles furent accueillies par un lourd silence. Nous, D'Angelins, sommes prompts à nous considérer supérieurs au reste du monde, en vertu d'une plus grande proximité avec les fondateurs originels de notre nation. Le plus humble de nos paysans peut remonter la lignée de ses ancêtres jusqu'à Elua ou l'un de ses Compagnons – à qui nous devons tant de bontés. Or, depuis l'époque où Elua le béni vint parcourir notre sol, Terre d'Ange n'a plus jamais pratiqué l'esclavage. « Aime comme tu l'entends », nous dit-il ; et, par sa nature même, l'esclavage est contraire à ce précepte sacré. Pour autant, sans moyen de recevoir des présents de ses clients, n'importe quel apprenti se

trouve dans la position d'un esclave à cause de la dette immense due à sa maison pour prix de sa marque.

J'ai une couturière, douée et dotée d'une langue acérée, qui n'a jamais pu devenir adepte à cause d'une cicatrice qui la rendait impropre au service de Naamah, en vertu des principes de la Cour de nuit. Il aurait fallu quinze années au moins à Favrielle nó Églantine pour achever sa marque sur les seules commissions que sa Dowayne voulait bien lui accorder ; pendant ce temps, sa jeunesse s'en serait allée, et son génie avec elle, tout entier consacré à aider ses anciens compagnons à conquérir leur indépendance. Cela n'arriva point, puisque je payai pour sa liberté et lui permis de réaliser sa marque sur mes propres deniers. Mais il y en avait d'autres comme elle – et ma bourse n'était pas extensible à l'infini.

Même ma propre liberté avait été achetée. Et c'était à Melisande que je le devais.

À son diamant… Le diamant qu'elle m'avait offert en présent.

Pour finir, la disposition fut adoptée à une courte majorité. J'avais calculé qu'il en serait ainsi ; les représentants de la Guilde des rues n'avaient rien à y perdre, et le temple de Naamah avait déjà donné son accord. Seule la Cour de nuit pouvait trouver à y redire… mais dans la mesure uniquement où les Dowaynes étaient prêts à s'opposer à tous les autres servants de Naamah.

Et à moi en particulier – moi, la favorite de la reine.

Ensuite, j'échangeai quelques mots avec Bérengère du Namarre, la prêtresse du grand temple, pour la remercier de son soutien. D'une certaine manière, je la connaissais depuis mon enfance ; elle était déjà au temple, en tant qu'acolyte, le jour où je m'étais vouée pour la première fois au service de Naamah. Lorsque je m'étais vouée pour la seconde fois, c'était elle qui avait accompli les rites.

— Ce n'est rien, répondit-elle simplement en glissant ses mains dans les manches de son élégante robe écarlate. C'est une bonne mesure. Tu as accompli de bonnes choses au sein de cette instance, Phèdre nó Delaunay.

— J'ai fait de mon mieux.

Je rosis sous son compliment. Cela arrive lorsqu'il émane d'un membre de la prêtrise.

Bérengère sourit et ses yeux verts s'étirèrent vers le haut comme ceux d'un chat. Me revint alors sur la langue le goût du gâteau au miel – et celui de son baiser ; et passa devant mes yeux l'image de ma colombe battant des ailes pour s'envoler par l'oculus au sommet de la coupole du temple.

— Ceux qui servent Naamah ont au cœur un sentiment de fierté ; de la fierté et de la passion, dit-elle en regardant les Dowaynes de la Cour de nuit qui s'en allaient. Je ne déprécie pas ces choses, ni ne leur tiens grief de la gloire et l'argent. Mais, au cœur de tout, il y a l'amour. (Son regard revint sur moi.) Il y a des milliers de raisons pour lesquelles Naamah choisit de coucher avec des étrangers, de donner et recevoir du plaisir comme elle le fit. Dévotion, avidité, modestie, perfection, consolation, génie, expiation, domination, désir… (Elle nomma les attributs des treize maisons.) Toutes sont valables, mais la plus grande d'entre elles reste et demeure l'amour. Toujours l'amour.

— Je sais, murmurai-je.

Et je le savais effectivement. J'avais aimé chacun de mes clients, au moins un petit peu. Ce n'était pas une chose que je disais à Joscelin – il ne l'aurait pas comprise. Quand bien même avait-il été prêtre à un moment de sa vie, il s'était voué à Cassiel – et Cassiel ne comprend pas ces choses-là. Les prêtresses de Naamah, elles, comprennent.

— Ils ont oublié, au sein de la Cour des floraisons nocturnes, poursuivit-elle. Toutes les grandes maisons, le Cereus, l'Héliotrope, la Valériane, le Jasmin… même la Gentiane, malgré leurs visions. Ils ont oublié, ou bien ils ne comprennent qu'une partie du tout. Toi, tu te souviens encore. Souviens-toi toujours. (Bérengère du Namarre tendit une main pour poser délicatement ses doigts légers sur mon cœur.) C'est dans l'amour que se donne l'offrande véritable.

Je frissonnai sous ses doigts, de peur et de désir mêlés, presque comme si elle eût été une cliente.

— Ma dame, dis-je en m'efforçant de parler sans que ma voix tremblât. On m'a dit que mon chemin s'enfonce dans les

ténèbres. Que voyez-vous ? Est-ce la volonté de Naamah que je souffre ?

Elle secoua tristement la tête ; ses cheveux couleur abricot brillaient sur la soie de sa robe.

— Je suis une prêtresse, Phèdre nó Delaunay, pas une voyante. Je ne peux rien te dire, hormis que ton savoir te servira, à la fin, si tu ne crains pas l'offrande. (Elle retira sa main pour la glisser de nouveau dans sa manche.) Aime comme tu l'entends, dit-elle. Même les servants de Naamah suivent Elua le béni, à la fin.

Ce n'était pas le plus réconfortant des conseils.

Chapitre 6

Drustan mab Necthana arriva à la Ville d'Elua.

Il y eut des fêtes et des divertissements. Bien évidemment, Joscelin et moi allâmes à sa rencontre, en tant que membres de l'entourage de la reine. J'arborais l'étoile du compagnon sur ma poitrine, et Ti-Philippe me servait d'escorte, avec son ami Hugues, aux yeux plus écarquillés que jamais. Nous lançâmes des pétales de rose sur son passage et soupirâmes, charmés comme tous les autres, lorsque la jeune princesse Alais s'élança vers son père aux portes de la Ville. Elle s'accrocha à son cou comme un petit singe, enserrant sa taille entre ses jambes. Drustan sourit, enfouit son visage dans les cheveux de sa fille, et marcha ainsi toute la distance jusqu'au palais, sans montrer la douleur que devait lui infliger son pied atrophié.

En toute sincérité, c'était un spectacle propre à réchauffer le cœur d'une pierre.

En tout cas, il réchauffa celui d'Ysandre, je le sais ; et je ne trouvais rien au fond du mien pour le lui reprocher. Aucun monarque avant elle n'était jamais parvenu sur le trône de Terre d'Ange dans des conditions aussi épouvantables, et aucun n'avait assumé sa charge avec autant de courage et de compassion. Si je donne à croire que je mesure chichement les lauriers que je tresse à ma reine, telle n'est pas mon intention. Je suis bien placée pour connaître la force du caractère d'Ysandre, et nul n'aurait pu en rêver de meilleur.

Non, en fait, ma maussaderie venait de l'ombre qui planait sur mon âme.

Ce n'est la faute de personne, sinon la mienne, si j'ai subi la cérémonie du *thetalos* sur l'île de Kriti, et s'il m'a ainsi été donné de contempler la longue chaîne des tourments et des souffrances créée par mes propres actions. Si je n'avais pas

commis là une transgression, j'en serais ressortie rénovée et absoute, prête à repartir dans la vie purgée de tout souvenir. Je le sais, car j'ai vu ce qu'il advint dans le cœur de Kazan Atrabiades, qui était alors mon ami – mon ami, mon amant et même mon ravisseur. Mais j'avais transgressé la règle et je ne pus recevoir l'absolution. Le mystère au cœur duquel j'étais venue m'embourber ne m'était pas destiné. Tout ce que j'avais vu, il me fallait désormais m'en souvenir et l'endurer.

C'était ce que j'avais fait pendant dix années, au cours desquelles la douleur de cette connaissance était demeurée enfouie. Mais la situation de Hyacinthe avait rouvert les plaies et mon âme saignait de nouveau.

Lorsque j'en avais le temps, je rendais visite à mon dernier allié parmi les Yeshuites, l'érudit mystique Eleazar ben Enokh.

Les siens le redoutaient et le regardaient avec dédain. Ils le redoutaient, car Eleazar ben Enokh était l'un des derniers représentants de sa caste, et son savoir était prodigieux, en dépit du fait qu'il ne s'y consacrait pas depuis longtemps. Et ils le regardaient avec dédain, car son étude le portait à s'interroger sur lui-même et sur le passé, à méditer sur des mystères à moitié oubliés, tandis que sa communauté avait de plus en plus les yeux tournés vers le nord et vers l'avenir. C'était auprès d'Eleazar que j'avais commencé à étudier la langue akkadianne. Et, pour cette raison également, les Yeshuites le méprisaient.

Ils avaient tort, je crois – et Eleazar le croyait aussi. Bien rares sont les langues plus anciennes que celle parlée par les descendants de la maison de Ur, dont le héros Ahzimandias conduisit son peuple en exil dans le désert pour reconquérir leur terre ancestrale ; le Khebbel-im-Akkad, ainsi la nomme-t-il, « Akkad revenu à la vie ». Bien longtemps auparavant, les Akkadians et les Yeshuites étaient presque frères. On les appelait les Habirus, les Enfants d'Ysra-el, et le nom « habiru » désigne leur langue encore aujourd'hui. Lorsque les Akkadians les conquirent, les Enfants d'Ysra-el furent éparpillés aux quatre vents et leurs douze tribus dispersées. Dix des douze tribus furent perdues et la pureté de leur langue originelle disparut.

Du moins, c'était ce que rapportait l'histoire.

Lorsque l'empire de Persis prit son essor et imposa sa domination aux Akkadians, la cour royale de la maison de Ur s'enfuit, s'enfonçant dans les terres de l'Umaiyyat. Le Khalifat d'Umaiyyat leur accorda l'asile et, pendant un millier d'années, ils vécurent là, préservant leur langue et leurs traditions, rêvant de se venger. Au fond de son cœur, Eleazar ben Enokh nourrissait la conviction qu'à un certain point du passé très lointain les Akkadians et les Enfants d'Ysra-el étaient issus d'une même lignée unique. « El », ainsi nommaient-ils leur divinité. « El », autrement dit « Dieu », dont nul ne peut prononcer le nom véritable. Depuis, les Yeshuites étaient moins focalisés sur le nom de Dieu, leur foi allant désormais vers son fils Yeshua ben Yosef, tandis que les Akkadians se souciaient moins de El, depuis qu'ils avaient reconquis Persis au nom de Shamash, le « Lion du soleil », selon la vision qu'avait eue Ahzimandias.

Mais Eleazar ben Enokh – Yeshuite résidant dans la Ville d'Elua – conservait le cœur tourné vers son Dieu unique, qu'il vénérait par le jeûne, la méditation et des prières en habiru et en akkadian, s'efforçant en métissant les deux de retrouver les mots originels, le Premier Mot de la Création qui donna naissance au monde à l'instant où il fut prononcé – et dont il avait la certitude qu'il n'était nul autre que le nom de Dieu.

Je m'asseyais à côté d'Eleazar, car nous étions devenus amis, si improbable que cela pût paraître. Je m'agenouillais sur un tapis dans sa salle de prière, *abeyante*, comme on me l'avait appris bien des années plus tôt au sein de la Cour de nuit, assise sur mes talons, ma robe de velours étalée autour de moi. Eleazar s'agenouillait lui aussi, se balançant sans cesse d'avant en arrière, chantant une mélopée de sa voix puissante. Par moments, il se levait et dansait tout autour de la pièce, sautant et tournant sur lui-même, les poings posés sur les hanches sous sa tunique noire, la tête jetée en arrière sous l'effet de l'extase.

Je dois bien admettre que ces scènes pouvaient paraître drôles ; je sais qu'elles faisaient sourire sa femme, Adara. Elle pénétrait dans la salle de prière la tête baissée pour le dissimuler, apportant de l'eau et du pain croustillant, tout juste acheté au marché, à son mari dont l'appétit serait celui d'un

loup lorsqu'il romprait son jeûne. À son crédit, je dois toutefois dire qu'elle ne parut jamais troublée que son mari tînt compagnie à la plus célèbre courtisane de la Ville d'Elua.

— Père des nations ! haletait Eleazar en habiru, Seigneur de l'expression divine ! Entends Ton misérable adorateur et accorde-moi de voir le plus petit éclat de Ton trône ! Ah ! (Son corps se raidit et il tomba à genoux, les bras tendus devant lui.) *Abu,* murmura-t-il en repassant à l'akkadian. *Abu El, anaku bašû kussû.*

« Dieu, mon père, laisse-moi paraître devant ton trône. »

Un air de béatitude flottait sur son visage ; les bouts épars de sa longue barbe noire frémissaient. Je demeurai à genoux, patiemment, les yeux fixés sur Eleazar ben Enokh tandis qu'il redescendait lentement des royaumes célestes yeshuites pour revenir en ce bas monde. Lorsqu'il ouvrit ses yeux bruns emplis de bonté et secoua la tête, je sus qu'il était revenu les mains vides.

— Je n'ai pas de nom.

Il prononçait ces paroles avec une désolation devenue coutumière. Eleazar ben Enokh croyait qu'il percevait la présence de Dieu dans ses transports, et qu'un jour il en reviendrait avec le Nom sacré écrit dans le cœur. Je hochai la tête, avant de m'incliner profondément devant lui.

— Je vous sais gré de vos efforts, père, dis-je avec solennité. Eleazar soupira et croisa les jambes ; ses genoux cagneux saillaient sous sa tunique.

— Que Yeshua ait pitié de nous, dit-il tristement. Nous avons perdu le don depuis que nous suivons le Mashiach. Il a envoyé Son fils pour renouer l'alliance rompue. (Il prit un morceau de pain et s'abîma dans sa contemplation comme s'il se fût agi d'une chose tout à la fois étrange et merveilleuse, puis le déposa sur sa langue et entreprit de le mâcher lentement.) Il est dit… (il avala sa bouchée de pain)… qu'une seule tribu n'a jamais failli – la tribu de Dân. (Eleazar secoua une nouvelle fois la tête.) Adonai est miséricordieux, Phèdre, poursuivit-il d'une voix douce. À nous, il a envoyé Son fils, Yeshua ben Yosef. J'ai entraperçu Son trône, Son pied tout-puissant. Rien de plus. Pour le reste, nous avons Yeshua. (Il sourit ; la joie et le chagrin

se mêlaient sur ses traits.) C'est de son sacrifice que dépend désormais notre rédemption. Je ne crois pas qu'Adonai permette que Son Nom sacré soit de nouveau connu des Enfants d'Ysra-el. Peut-être accordera-t-il ce don à un enfant d'Elua.

— Elua ! (Ma voix était amère.) Adonai s'en souciait si peu qu'Elua le si mal né erra cent années, oublié, tandis qu'Adonai pleurait votre Yeshua ! Je ne crois pas qu'il partagera le secret de Son nom avec quelqu'un comme moi.

— Alors peut-être la tribu de Dân détient-elle ce savoir. (Eleazar ne releva pas l'acrimonie de mon ton ; il passa ses mains sur son visage, épuisé de sa longue prière.) Si tu parviens à la trouver.

Je ne répondis rien à ça ; tous les Yeshuites connaissent la légende des tribus perdues. La plupart de ceux qui se risquent à émettre une opinion pensent qu'elles sont parties vers le nord, par-delà les steppes arides, là où doit être fondée la nation de Yeshua pour préparer son retour. Je n'aurais su dire si cela était vrai ou non. Tout ce que je savais, c'était que, dans les écrits des sages habirus antérieurs à la venue de Yeshua, la tribu de Dân n'était jamais mentionnée parmi les exilés.

— Et peut-être l'anneau de Shalomon se trouve-t-il quelque part au fond de mon coffre à bijoux, dis-je. Mais je ne le crois pas. (Je me levai, déjà repentante de ma mauvaise grâce. Je me penchai pour déposer un baiser sur sa joue.) Continuez à chercher, Eleazar. Votre Dieu a bien de la chance d'être servi avec une telle dévotion.

Il hocha la tête et préleva un nouveau morceau de pain pour le mettre dans sa bouche. Je le laissai là, en train de mâcher d'un air méditatif ; la réminiscence de la gloire entraperçue illuminait encore son long visage. Adara me raccompagna jusqu'au seuil de leur maison ; je glissai une bourse dans sa main.

— Un modeste gage de ma gratitude, dis-je. En remerciement de votre hospitalité.

C'était ce que je disais chaque fois. Eleazar n'aurait jamais accepté – ou, s'il l'avait fait, il l'aurait donnée à quelqu'un dans l'heure – mais Adara connaissait le prix du pain et de ce qui lui

était nécessaire pour permettre à son époux adoré de poursuivre ses contemplations.

— Vous êtes toujours la bienvenue chez nous, ma dame. (Son sourire était empreint de la plus douce des gentillesses.) Son cœur est déchiré de savoir ce qu'endure votre ami à cause de la cruauté de Rahab.

Telle est là l'insouciance des dieux, songeai-je en rentrant chez moi. *Et nous sommes totalement démunis. Même ici, dans le royaume béni où Elua et ses Compagnons nous ont fait le don inestimable de la grâce, de la beauté et du savoir, engendrant des musiciens, des chirurgiens, des architectes et des constructeurs navals, des peintres, des poètes et des danseurs, des paysans et des vignerons, des guerriers et des courtisans, personne n'a le pouvoir de déjouer une malédiction oubliée lancée par le serviteur du Dieu unique.* Tout l'amour de mon cœur n'était qu'un petit bruit futile face à la clameur de la haine de Rahab. Et pourquoi ? Tout ça parce que le seigneur des profondeurs avait aimé une femme qui en avait aimé un autre que lui.

Elua le béni, priai-je, *ces choses-là ne devraient pas être permises. S'il existe une solution, permets-moi de la trouver, car je ne crois pas être capable de vivre le temps qui m'est imparti en sachant ce qui est. Je ne crois pas pouvoir supporter de rire et d'être heureuse, de vivre et d'aimer pendant que Hyacinthe est condamné à commander aux vents et aux vagues, à regarder dans un miroir et à attendre que le temps fasse de lui une monstruosité. Où que le chemin doive m'emmener, j'irai. Quel que soit le prix à acquitter, je paierai.*

Ce fut dans cette humeur, et avec au cœur un sentiment de malheur, que je parvins à ma demeure, où Joscelin et Ti-Philippe m'attendaient dans le salon, la mine grave. Le jeune Hugues n'était pas là, ni aucun des serviteurs. Je m'arrêtai, m'interrogeant sur leur posture, côte à côte devant la table basse.

— Que se passe-t-il ?

Joscelin s'écarta, montrant une missive scellée posée sur le plateau. Ce n'était pas une incongruité, car je reçois du courrier

presque chaque jour – des lettres, des propositions de rendez-vous, des invitations, des poèmes d'amour.

— Un messager l'a apportée de La Serenissima.

Allegra Stregazza, songeai-je. *Ou peut-être Severio ?* L'un comme l'autre m'écrivaient de temps à autre ; Joscelin d'ailleurs n'était pas démesurément heureux de mon amitié avec Severio, n'ayant jamais tout à fait oublié que j'avais, même brièvement, envisagé de donner suite à sa proposition de mariage. Même s'il avait renoncé à la jalousie, Joscelin n'en demeurait pas moins humain. Cependant, tout cela n'expliquait pas la mine de Ti-Philippe.

Lisse et granuleux, le vélin blanc se détachait sur le bois sombre et poli de la table ; un sceau doré le tenait fermé. Je m'agenouillai et pris la lettre pour en examiner le cachet.

Mes mains se mirent à trembler et je la reposai ; mes yeux demeuraient fixés sur elle.

J'avais vu une couronne d'étoiles ; la couronne d'Asherat, celle qui orne le sceau dogal et les portes du temple d'Asherat de la mer. Et, juste en dessous, gravées en miniature, trois clés emmêlées – les armes de la maison Shahrizai.

La lettre m'avait été envoyée par Melisande Shahrizai.

Chapitre 7

Je pris une profonde inspiration et brisai le sceau.

Un silence de mort tomba sur la pièce tandis que je lisais. Joscelin et Ti-Philippe échangeaient des coups d'œil par-dessus ma tête ; aucun d'eux n'osait demander. Le message était bref – quelques lignes à peine de la main de Melisande. J'aurais reconnu son écriture élégante entre toutes. Je l'avais vue lorsque j'étais enfant, dans la maison de Delaunay, à une époque où ils échangeaient une correspondance nourrie – amis et rivaux qu'ils étaient. Je l'avais aperçue encore une fois dans le bastion du seigneur de guerre skaldique, Waldemar Selig, à l'instant où j'avais pris conscience avec une horreur indicible de l'ampleur de sa trahison.

Et, ce jour-là, je la lisais chez moi, dans ma propre demeure. Lorsque j'eus fini, je reposai le parchemin et pressai un doigt incertain sur mes lèvres.

— Au nom d'Elua ! explosa Ti-Philippe. Que veut donc cette maudite catin ?

Je levai mon visage vers lui.

— Mon aide, répondis-je simplement.

— Quoi ?

Incrédule, Joscelin s'empara du message pour le parcourir, avant de le passer à Ti-Philippe. Ensuite, il se laissa choir dans un fauteuil. Bouche bée, il fixait les yeux sur moi en secouant la tête sans même s'en rendre compte.

— Phèdre. Non. Elle est folle. Elle a forcément perdu toute raison.

« Ma chère Phèdre, disait la lettre, je t'écris pour solliciter ton aide dans une question de la plus haute importance. Il n'y a personne d'autre au monde en qui je puisse avoir confiance. Au nom de Kushiel, je te jure qu'il ne s'agit pas d'un mauvais tour,

et je te promets que ma demande ne met en péril ni tes allégeances ni ta loyauté. Viens au plus vite à La Serenissima, et je t'expliquerai. »

Rien de plus. J'entendis Ti-Philippe émettre un juron étouffé lorsqu'il eut fini sa lecture.

— Non, affirma de nouveau Joscelin, alors même que je n'avais encore rien dit. (Un peu de couleur reparut sur son visage.) Phèdre, tu ne peux quand même pas envisager ça. Quels que soient ses motifs, il s'agit forcément d'un piège.

— Non. (Mes yeux se fixèrent derrière lui sur le buste d'Anafiel Delaunay, posé sur un socle de marbre noir dans mon salon. Mon seigneur Delaunay soutenait mon regard, aussi silencieux que de coutume ; une douceur un peu triste tempérait ses traits austères. Le souvenir me revint de ma première rencontre avec Melisande Shahrizai dans le gymnase de la maison de Delaunay, de sa main sur mon visage, de mes genoux subitement devenus incapables de me porter. Elle était la seule qu'il avait autorisée à me voir avant que je me vouasse au service de Naamah. À une certaine époque, ils avaient été amis ; et amants aussi. N'eût été sa traîtrise, peut-être serait-il encore en vie – et tant d'autres avec lui. Je ne me suis jamais risquée à compter les morts imputables aux seules manigances de Melisande.) Elle a juré sur le nom de Kushiel. Même Melisande respecte certaines règles.

— Tu ne peux pas sérieusement croire cela.

Il y avait une note de désespoir dans la voix de Joscelin que je n'avais plus entendue depuis plus de dix ans. Les larmes me piquaient les yeux lorsque mon regard vint se poser sur lui ; une boule s'était formée dans ma gorge.

— C'est le rêve de Sibeal, ne le vois-tu pas ? Et la vision de Hyacinthe aussi. Joscelin, je ne prétends pas comprendre, mais je dois y aller.

Il demeura silencieux pendant un instant.

— Et tu la laisserais remettre sa laisse sur toi.

— Non. (Je repris la lettre que Ti-Philippe avait jetée sur la table ; mon pouce caressait le sceau de cire.) Melisande reste sous l'autorité du temple d'Asherat. Elle n'a pas la liberté

d'exiger quoi que ce soit de moi. Et je ne lui offrirai pas ce que je lui ai donné une fois.

— Melisande Shahrizai n'a pas besoin d'être libre pour exiger quelque chose de toi, murmura Joscelin. Et tu n'as pas besoin d'offrir. Crois-tu que j'ignore cela ?

— Joscelin. (Je lâchai la lettre pour me masser les tempes. Ma tête était devenue atrocement douloureuse.) Que veux-tu que je fasse ? Que je reste ici pour sombrer lentement dans la folie en pensant à Hyacinthe ? Que je passe mes journées à prier pour qu'un mystique habiru habité par son Dieu finisse par découvrir le Nom sacré ? Je ne veux pas voir Melisande. Qu'Elua le béni me soit témoin ! je ne veux pas l'aider ! Mais il y a eu des rêves et des visions qui tous m'indiquent le chemin. J'ai prié Elua pour qu'il me le montre. Et ma prière a été exaucée. Cette lettre est un présage. Que dois-je faire ? L'ignorer ? (Je laissai mes mains tomber sur mes genoux en secouant la tête.) Je ne peux pas.

— J'irai. (Les paroles de Ti-Philippe avaient une tonalité abrupte.) Le Tsingano nous a dit que le chemin passait par les ténèbres. Eh bien, je n'ai pas peur du noir. (Il s'éclaircit la voix.) Je n'imagine pas que nous puissions découvrir quoi que ce soit de pis que ce que nous avons déjà vu, ma dame. Et je ne crains pas votre tête-à-tête avec Melisande Shahrizai. Quoi qu'il puisse y avoir entre vous, vous l'avez déjà défaite par deux fois. (Il lança un coup d'œil en direction de Joscelin.) Certains ont tendance à l'oublier.

— Je ne l'oublie pas ! répliqua Joscelin en haussant le ton. (Autrefois, il leur était souvent arrivé de se quereller ; là, c'était la première fois depuis La Serenissima.) Mais je ne crois pas non plus que la chance puisse durer éternellement – même celle de Phèdre. Et si tu crois avoir vu tous les lieux de ténèbres de la Terre, tu te trompes lourdement, chevalier.

— Tout ça parce que je ne suis pas un Cassilin qui médite pendant des heures sur la damnation de son…

— Assez ! (Je les interrompis avant que leur prise de bec pût dégénérer.) Joscelin, repris-je en fixant mon regard sur lui. Je vais le faire. Es-tu décidé à m'accompagner ?

Son sourire avait tout l'air d'une grimace.

— J'en ai fait le serment. Jusqu'à la damnation et au-delà, ajouta-t-il en lançant un coup d'œil acéré en direction de Ti-Philippe. Mais je commencerai par le seuil de Melisande.

— Ma dame, vous seriez mieux servie..., commença Ti-Philippe.

— Non. (Je secouai la tête.) Philippe, j'estime ton courage et ta loyauté encore plus que je saurais le dire, mais si quelqu'un doit être à mes côtés, c'est Joscelin. Quant à toi, j'ai besoin que tu sois ici. J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour veiller sur ma maison et mes domaines. Et j'ai besoin de savoir, conclus-je d'un ton doux et amical, que quelqu'un est ici, en sécurité, à veiller sur la flamme pour qu'elle demeure allumée en attendant notre retour.

Cette fois-ci, c'était Ti-Philippe qui avait le regard embué.

— Ma dame, dit-il, vous savez que je ferais face à n'importe quel danger pour vous.

— Je sais. Mais je te demande précisément de ne courir aucun risque – et peut-être est-ce un plus grand sacrifice. (Je ris.) Oublions cela ! De quoi parlions-nous ? D'un petit voyage de printemps à La Serenissima ? Nous serons revenus dans un mois – trois fois rien à l'aune des dangers de ce monde.

— Il n'y a pas de danger négligeable lorsqu'il s'agit de Melisande Shahrizai, murmura Joscelin. Qu'elle soit en captivité ou non.

Comme de juste, Ysandre en conçut un vif déplaisir. Je n'avais pu faire autrement que l'avertir ; je devais bien cela à ma reine. Elle fronça les sourcils et se mit à arpenter d'un pas nerveux la salle de dessin où elle m'avait reçue ; son humeur et ses actions auraient été plus à leur place dans un cabinet de travail officiel. J'attendis patiemment que passât son irritation, bien heureuse de sentir la présence rassurante de Joscelin à mes côtés. Pour quelque raison mystérieuse, elle avait toute confiance en lui et l'absolue certitude qu'il n'entreprendrait rien de téméraire – une conviction bien erronée selon moi. Ysandre n'était pas là lorsque Joscelin s'était glissé sous un pont suspendu pour prendre d'assaut la prison-forteresse de la Dolorosa, seul et avec ses dagues pour seules armes. Après tout, peu m'importait ; si Ysandre de la Courcel voulait croire qu'un

Cassilin était moins intrépide qu'une courtisane, eh bien, soit. Moi, ma conviction était faite.

Pour sa part, Drustan mab Necthana ne dit rien. Assis, il demeurait abîmé dans ses réflexions ; ses yeux noirs étaient graves et pensifs. Il avait navigué jusqu'aux Trois Sœurs poussé par le rêve de Sibeal ; il ne trouverait rien à redire à mes choix.

— Fort bien, dit finalement Ysandre avec irritation, en venant se planter devant nous. Allez-y. J'ai déjà tenté de vous dissuader une fois et j'avais tort ; j'ai juré de ne plus commettre la même erreur. Seulement, n'oubliez pas que Melisande s'est jouée de vous en permanence, et que ce n'est qu'à la bénédiction d'Elua que nous devons d'être encore en vie. Si vous pensez que les choses sont différentes aujourd'hui, vous commettez une deuxième fois la même erreur. (Elle posa sur moi un regard inquisiteur.) Avez-vous au moins la moindre idée du jeu auquel elle joue aujourd'hui ?

— Non, répondis-je d'une voix tranquille. (Je tenais les mains croisées devant moi pour ne pas montrer qu'elles tremblaient. En vérité, c'était précisément cette ignorance qui me terrifiait ; avant, je savais toujours de quoi il retournait. Peut-être avais-je mal évalué ses actions – avec des conséquences presque fatales, comme venait de le faire observer Ysandre – mais au moins je saisissais la nature de son jeu. Ce jour-là, j'étais incapable de deviner. « Je t'écris pour solliciter ton aide… » Cela ne ressemblait en rien à Melisande ; et ce simple fait me rendait nerveuse.) Mais lorsque je le saurai, je vous le dirai. C'est promis.

— Elua ! soupira Ysandre. (Elle prit ensuite mon visage entre ses mains pour déposer un baiser sur mon front.) Je vous jure, ma presque cousine, que vous me causez plus de tracas que dix courtisans Shahrizai et ma fille Alais réunis, dit-elle. Messire Cassilin, je vous charge d'entreprendre tout ce qui sera nécessaire pour me la ramener saine et sauve.

Joscelin s'inclina ; l'ombre d'un sourire flottait aux coins de ses lèvres. Il m'arrivait de penser que ces deux-là s'entendaient trop bien. Drustan se leva pour venir prendre mes mains dans les siennes.

— Les rêves des filles de Necthana sont toujours vrais, dit-il. Ma sœur Moiread connaissait ta voix avant même que tu poses le pied sur la terre d'Alba. Nous attendrons ton retour.

Et nous partîmes.

Nous voyageâmes léger, Joscelin et moi, coupant en ligne droite à travers les Caerdiccae Unitae. C'était une sensation étrange de passer par les mêmes territoires que ceux que nous avions traversés dix ans plus tôt dans l'entourage d'Ysandre, animés de la volonté désespérée de parer l'ultime coup mortel du complot de Melisande. Et voilà que je volais à son secours… parce qu'elle me le demandait ; étrange pour le moins. Ce fut au cours de cette chevauchée que nous entendîmes les histoires qui se racontaient au sujet de la marche d'Ysandre, la glorieuse compagnie de D'Angelins qui passa comme le vent par la route nord entre Milazza et La Serenissima. Joscelin et moi écoutâmes ceux qui les contaient dans les auberges, en échangeant des regards et en nous souvenant du goût métallique de la peur dans nos bouches, des douleurs innombrables de tant rester en selle, et des querelles permanentes entre Ysandre de la Courcel et messire Amaury Trente.

C'est de cette matière que sont faites les légendes.

Notre voyage passa en un instant et le temps demeura clément presque tout du long, hormis quelques averses pour nous rafraîchir l'esprit. La route nord était sûre désormais, plus sûre qu'elle l'avait jamais été. Naguère, la menace des razzias skaldiques était permanente, mais la frontière sud de la Skaldie avait été pacifiée ; un certain nombre de tribus avaient même formé une fédération informelle et commerçaient avec les Caerdiccins. D'une certaine manière, c'était là l'œuvre de Waldemar Selig. Même si sa grande ambition s'était soldée par un échec – qu'Elua le béni en soit remercié ! -, il avait apporté une certaine nouveauté au sein des peuples skaldiques : un chef qui réfléchit. Il leur avait donné le goût de l'ambition et le désir d'accéder au meilleur de la civilisation ; il leur avait appris que, ensemble, ils pouvaient accomplir ce qui était inaccessible isolément. Détruits par la défaite infligée par les D'Angelins, les Skaldiques étaient devenus circonspects et s'efforçaient

désormais d'obtenir par l'effort et les échanges ce qu'ils cherchaient auparavant à obtenir par la puissance des armes.

J'avais la conviction qu'un jour ils s'y essaieraient de nouveau ; mais, pour l'heure, nous vivions en paix.

J'ai déjà abondamment décrit La Serenissima ; je me contenterai donc de dire que la ville était toujours la même – magnifique et inondée de la lumière du soleil reflétée sur les eaux de ses innombrables canaux. Ici et là, ces mêmes canaux exhalaient des odeurs corsées ; nauséabondes. C'était une ville où j'avais bien trop de souvenirs, fort déplaisants pour la plupart.

Dans d'autres circonstances, je me serais sans doute présentée au palais dogal ou à la Petite Cour, où j'aurais joui de l'hospitalité qu'on m'y aurait libéralement accordée. Si étonnant que cela pût paraître, Cesare Stregazza était toujours Doge de La Serenissima. Il devait bien compter quatre-vingt-dix ans d'âge – une longévité encore inédite pour quelqu'un comme lui. Il faut dire que les membres de la famille Stregazza ont rarement l'occasion de vivre fort vieux. Je crois pouvoir dire qu'il se serait souvenu de moi, sachant que c'était moi qui avais sauvé son trône. Son fils cadet Ricciardo – qui assurait déjà la gestion des affaires de la ville, comme me l'avait écrit sa femme Allegra – viendrait très certainement à lui succéder. En tout cas, je l'espérais, car c'était un homme de grande valeur.

Depuis trois ans, la Petite Cour appartenait à Severio. On ne l'appelait plus ainsi désormais, mais le Palazzo Immortali – du nom de son cercle. Il y avait donc toujours une présence d'Angeline – comment aurait-il pu en être autrement, d'ailleurs, puisque Severio était le petit-fils du prince Benedict de la Courcel ? – mais ce n'était plus une cour en exil. En dépit d'un quart de sang d'Angelin, Severio était sérénitien jusqu'au bout des ongles. Quelques années plus tôt, il avait épousé une noble sérénitienne, fille de l'une des cent familles, et il paraissait heureux de son sort. À ce que j'avais compris, elle n'était pas tout à fait réfractaire aux jeux un peu rugueux dans la chambre à coucher ; un hasard plus qu'heureux pour ce que je pouvais en juger. Severio avait été de mes clients et ses appétits le portaient volontiers à la rudesse.

Je n'avais aucune envie de m'immiscer dans leurs affaires au cours de ce voyage. Le ressentiment demeurait vif au sujet de la trahison du prince Benedict et du complot ourdi par Marco et Marie-Celeste Stregazza. On tenait toujours l'influence d'Angeline pour responsable de ce qui était arrivé – à tort selon moi, car Marco Stregazza était tout de même le fils aîné du Doge… Mais bon ! les choses étaient ainsi.

Le mauvais génie dans cette histoire avait surtout été Melisande.

Et moi, je venais de chevaucher jusqu'à La Serenissima pour répondre à son appel à l'aide.

Compte tenu de tous ces éléments, Joscelin et moi descendîmes dans l'une des meilleures auberges non loin du Campo Grande. La Serenissima est avant tout une ville où l'on commerce ; rien d'étonnant donc à ce qu'un couple d'Angelin y voyageât. En fait, c'était essentiellement dans mon esprit que résidait le sentiment d'étrangeté – l'écho des souvenirs que réveillait la vue du marché grouillant sous notre balcon, les rayons du soleil matinal sur les eaux du Grand Canal et le dôme doré du temple d'Asherat. Joscelin vint s'accouder à côté de moi contre la balustrade ; nous contemplâmes la Grand-Place et nos pensées étaient à l'unisson.

— Là, dit-il en désignant un point. C'est là que se tenait le marchand de perroquets, l'homme du Jebe-Barkal. Tu te souviens ?

— Le Yeshuite, répondis-je. Les Immortali avaient commencé à lui chercher querelle et Ti-Philippe avait fini avec le nez en sang. (Je fronçai les sourcils.) Comment en étais-tu arrivé à défendre le vendeur d'oiseaux ?

— Je ne me souviens plus. (Il se pencha en avant, arrimant ses mains à la lisse.) Elua ! quel idiot j'étais alors ! C'est un miracle que tu m'aies jamais pardonné.

— Non. (Mes doigts se posèrent sur son avant-bras.) Nous étions idiots tous les deux, et moi j'étais cruelle. J'étais si aveuglée par ma quête que je ne me souciais même plus du mal que je pouvais te faire. Au lieu de cela, j'en venais même à me délecter de la douleur. Appelons cela la folie d'une *anguissette*.

Le regard de Joscelin revint sur la place du marché.

— Mais tu avais raison, dit-il. Alors que je pensais que tu divaguais. J'étais trop orgueilleux pour admettre à quel point j'étais terrifié à l'idée de te perdre. Les choses auraient été bien différentes si j'avais été capable de me l'avouer.

— C'est ainsi. (Je posai ma tête sur son épaule.) Par la volonté d'Elua, nous sommes plus vieux désormais, et un peu plus sages. Quoi qu'il puisse advenir… (Je me reculai pour le regarder en face.) Joscelin, tu sais que je ne te quitterai jamais ?

— Je sais, répondit-il doucement. Je le sais, Phèdre. Mais ce qu'il y a entre toi et Melisande m'emplit d'effroi, car c'est la main de Kushiel qui fait tout. Tu es son Élue, il t'a marquée et tu lui appartiens… et moi, je ne suis qu'un servant de Cassiel, rien de plus. Qu'est-ce que cela peut bien représenter aux yeux de celui qui fut le Punisseur de Dieu ?

De tous les Compagnons d'Elua, Cassiel était le seul à n'avoir aucun don, aucun pouvoir terrestre. Aucune province ne porte son nom ; il n'a laissé aucune lignée mortelle, uniquement les frères cassilins, les enfants puînés, voués à une loyauté stérile. Qu'est-ce que cela pouvait bien représenter en effet pour la puissance impitoyable de Kushiel, seigneur de l'expiation, gardien des portes d'airain de l'enfer ? Ce n'est pas chose facile que d'être l'Élue de Kushiel.

— L'amour, répondis-je. Rien que l'amour. Et si ce n'est pas suffisant, qu'Elua ait pitié de nous !

Joscelin frissonna et ses bras m'enveloppèrent.

Chapitre 8

Nous nous présentâmes au temple d'Asherat de la mer.

Si les prêtresses qui étaient sur place à notre arrivée savaient qui j'étais, elles n'en laissèrent rien paraître. Ce fut un autre instant intensément étrange que d'être de nouveau dans ce temple et de contempler l'immense statue de la déesse. Debout, entourée de vagues, Asherat tenait devant elle son regard impassible. Une fois, je m'étais tenue sur le balcon en face de son visage, prétendant que ma voix était la sienne, criant pour qu'un traître ne reçût pas l'onction qui aurait fait de lui son bien-aimé. Doge de La Serenissima.

On appela l'une des Élues, qui vint nous accueillir. Ses pieds nus produisaient comme un murmure sur le sol ; des perles de verre serties sur les fils de son voile d'argent jetaient des lueurs. Je ne pouvais dire si je la connaissais ou non. Elle s'inclina, faisant se mouvoir sa robe de soie bleue sous sa résille.

— Dame Melisande va vous recevoir.

Joscelin et moi suivîmes la prêtresse des Élues, flanqués d'eunuques portant leur lance de cérémonie. Je me souvins comment la jeune Habiru Sarae avait tué l'un d'eux d'un carreau d'arbalète, comme les hommes de Kazan en avaient massacré d'autres tout juste tirés de leur sommeil ; je ne pus retenir un frisson.

Tout ce sang sur ma conscience ; ce sang innocent.

Nous passâmes par de nombreux couloirs, suivant un trajet plus long que lors de ma visite avec Ysandre. Malgré tout ce qui s'était passé, les prêtresses d'Asherat avaient traité Melisande comme une reine en exil. En dix années, la tendance n'avait fait que s'accentuer. Je ne doutai pas un instant que c'était par pure vénération religieuse qu'elles honoraient leur vœu d'accorder asile ; et je ne doutai pas non plus que la manière qu'elles y

mettaient devait beaucoup à la fortune de Melisande qui venait remplir leurs coffres. Lorsque Melisande avait été déclarée traîtresse, Ysandre avait fait saisir tous ses biens pour les reverser à la couronne, mais toutes les liquidités avaient déjà été transférées vers des banques de La Serenissima. À l'instar des adeptes de la maison de la Bryone, les Shahrizai savaient depuis toujours que l'argent est la source du pouvoir ; même dans la défaite, Melisande avait pris soin de préserver le sien.

Avec un double bruit sec, les vastes portes aux poignées d'or furent ouvertes de l'intérieur par une acolyte qui tenait le regard baissé, puis la douce voix aux accents caerdiccins de la prêtresse des Élues nous annonça.

— La contessa Phèdre nó Delaunay de Montrève et monsignor Joscelin Verreuil.

Et nous fûmes admis en présence de Melisande.

Adjacent à une petite cour intérieure, le salon baignait dans une douce lumière tamisée ; il y régnait une température agréable. Quelques canapés bas et une petite table meublaient la pièce, agencée avec la nonchalante élégance caractéristique des intérieurs d'Angelins ; des bouquets de fleurs fraîches disposés dans des vases embaumaient l'air.

Quelque part, une petite fontaine faisait entendre sa note cristalline.

Debout au milieu de la pièce, Melisande Shahrizai nous attendait.

Le choc de sa vision me frappa avec la puissance d'un raz-de-marée, figeant l'air dans mes poumons. Des émotions enfouies depuis longtemps resurgirent ; la plus forte d'entre elles était une amertume teintée de haine que rien ne paraissait pouvoir effacer. Personne ne m'avait jamais plus cruellement trahie, plus profondément blessée ; je ne pouvais pas la regarder sans penser à mon seigneur Delaunay, ses traits austères devenus comme l'ivoire dans la mort, et son propre sang, tout noir, dans lequel baignait sa tresse. Et pourtant, malgré cela, malgré le souvenir de ses mains sur ma peau, de sa voix à mon oreille ordonnant que mon corps réagît tandis que mon cœur se déchirait et saignait… malgré tout, le désir arriva.

J’avais nourri l’espoir que le temps aurait été cruel pour Melisande Shahrizai ; il était réduit à néant.

Sa beauté éclatante comme un diamant dix années auparavant n’avait fait que s’enrichir, pour atteindre une résonance encore plus profonde et plus suave. Pour notre entretien, Melisande avait repoussé le voile d’Asherat ; ses traits pâles conservaient leur implacable symétrie, ses yeux la teinte du saphir dans la lumière du crépuscule, ses cheveux leur long drapé somptueux d’un noir si intense qu’il en tirait sur le bleu, et sa silhouette la perfection d’une statue.

Et pourtant…

Lorsqu’elle parla, sa voix mélodieuse avait quelque chose de retenu ; l’expression de son visage était grave.

— Phèdre, dit-elle. Je ne savais pas si tu allais venir.

Je me balançai d’un pied sur l’autre, consciente de la présence de Joscelin à mes côtés ; son amour était comme une dague, une aiguille sur laquelle je réglais mon cœur.

— Je ne l’aurais pas fait, répondis-je avec une légèreté que je n’éprouvais aucunement, si cela avait été uniquement pour répondre à votre demande, ma dame. Mais voilà, il y a une prophétie…

— Ah ! (Une syllabe, une seule. Sa physionomie ne trahissait rien. Melisande inclina sa tête vers Joscelin.) Messire Verreuil, poursuivit-elle.

La dernière fois qu’ils s’étaient vus, il avait pointé son épée sur elle ; il n’y avait vraiment aucune sympathie entre eux.

— Dame Shahrizai.

La voix de Joscelin était parfaitement neutre, son salut strictement cérémonieux. Cette fois-ci, il n’avait pas ses armes avec lui ; ce qui était autorisé en Terre d’Ange au champion de la reine n’était pas permis pour une visite privée au temple d’Asherat.

— Je vous en prie, dit Melisande en désignant les canapés, prenez place. (Elle attendit que nous nous fussions installés sur l’un des sofas, avant de s’asseoir en face de nous. Puis elle remercia et congédia la prêtresse des Élues et ses aides.) Tu te demandes, reprit-elle à mon intention, pour quelle raison je t’ai demandé de venir.

La fontaine que nous ne voyions pas poursuivait son murmure.

— Oui, répondis-je. En effet.

Melisande prit une profonde inspiration. Son regard quitta mon visage pour se fixer sur un point quelque part loin derrière nous.

— Mon fils a disparu.

Je faillis rire. Je crois que j'émis un bruit de gorge involontaire.

— Ma dame, dis-je. Ce n'est pas vraiment une nouvelle. Cela fait dix ans que votre fils a disparu.

Ses yeux revinrent se poser sur moi ; une lueur d'impatience y était apparue.

— Pas pour moi.

Il me fallut une minute entière pour saisir le sens de ses paroles ; et j'eus alors l'impression que le monde s'effondrait sous mes pieds. À mes côtés, Joscelin remua.

— Vous voulez dire… (Je déglutis lentement, prenant le temps de choisir mes mots avec soin.) Vous voulez dire que vous ne savez plus où il est. Votre fils.

— Oui. (Melisande hocha la tête.) C'est exactement ce que je veux dire.

Cette fois-ci, je ris – incrédule.

— Bien, dis-je en me levant sans même y penser pour me mettre à faire les cent pas. Votre fils, que vous dissimulez au monde entier depuis dix ans, a disparu. Et vous êtes assise ici, entourée de fontaines et d'eunuques. Eh bien, vous étiez prévenue, ma dame. Ysandre de la Courcel vous l'a dit, il y a dix années de cela. Si vous ne le lui remettiez pas, afin qu'il soit sous sa garde pour être élevé selon son rang de prince du sang et de descendant de la maison Courcel, alors vous en faisiez une arme susceptible de tenter tous ceux qui voudraient l'utiliser. (Je passai mes deux mains dans mes cheveux.) Et c'est ce qui s'est passé, poursuivis-je d'un ton qui s'accélérait. C'est arrivé. Et qu'attendez-vous de moi, ma dame ? Que voulez-vous que je fasse ?

Melisande fixait ses yeux sur moi sans faire le moindre mouvement.

— Je veux que tu le retrouves.

Je m'arrêtai.

— Pourquoi ?

— Parce que tu en es capable, répondit tranquillement Melisande.

Je ris de nouveau, à gorge déployée, le regard braqué sur elle.

— Vraiment ? Et pourquoi devrais-je vous aider ?

Une ombre indéfinissable passa dans le bleu profond de ses yeux.

— Mon garçon est innocent.

— Non. (Je secouai négativement la tête, faisant preuve d'une volonté que j'ignorais avoir.) Non, repris-je avec plus de fermeté encore. Pardonnez-moi, ma dame, mais ce n'est pas suffisant. (Je sentais la présence de Joscelin derrière moi, aussi solide que s'il m'avait tenue dans ses bras.) Parce que je suis humaine, je pleure le sort qui est le vôtre, ma dame, mais je ne suis ni votre alliée ni votre servante. Ma loyauté va à Sa Majesté Ysandre de la Courcel et c'est à elle seule que j'obéis. (Je puisais de la force dans la certitude de l'amour que me portait Joscelin – mon parfait compagnon ; mes paroles étaient marquées du sceau de la confiance, certaine que j'étais qu'elle n'y pouvait rien répondre.) Je vous repose donc la question : pourquoi devrais-je vous aider ?

Dans le silence qui suivit, je sentis mon cœur battre trois fois, lentement et avec une parfaite régularité.

Et Melisande piétina toute ma volonté, la réduisant à néant.

— Tu cherches le nom de Dieu. Je peux te dire où le trouver.

J'entendis le souffle subitement bloqué de Joscelin ; quelque part, très loin, je pris conscience que mes genoux refusaient de me répondre. Je fixais mon regard sur le visage magnifique et implacable de Melisande.

— Vous ne savez pas ça, dis-je d'un ton un peu stupide. Ce n'est pas possible.

Melisande ne cilla pas.

— Il y a treize ans, Anafiel Delaunay entama son étude du mystère du Maître du détroit. Crois-tu que je ne me sois jamais demandé pourquoi ? (Un sourire lugubre apparut sur ses

lèvres.) Je me suis tout d'abord fourvoyée, croyant qu'il cherchait à obtenir l'aide de Maelcon l'usurpateur pour protéger le trône d'Ysandre. C'était ce que moi j'aurais fait. C'est ce que Lyonette de Trevalion tenta de faire pour son fils Baudoin. Mais peu importe. (L'expression de son visage se fit plus dure.) Je savais ce qu'il cherchait et j'ai suivi le même chemin. Lorsque ton ami le Tsingano a payé le prix de l'énigme, j'ai compris que tu continuerais à chercher la clé de sa liberté.

Je m'assis. Je sentais l'écho du choc éprouvé dans tout mon corps résonner aussi dans celui de Joscelin.

— Et vous voulez me faire croire que vous l'avez trouvée ?

— Non. (Melisande secoua la tête presque avec gentillesse.) Pas la clé, non. Mais je sais où elle pourrait se trouver. Tu es trop semblable à Anafiel, Phèdre, prisonnière de l'étude et d'un certain académisme. Moi, je lui ai appris à utiliser les autres, et j'ai d'ailleurs cru que mon enseignement avait porté lorsqu'il vous a formés à l'art de l'espionnage, toi et ce garçon qui s'appelait Alcuin, sous le masque du service de Naamah. Mais, en vérité, je n'avais pas été assez bon professeur. S'il ne rechignait pas à vous utiliser, il répugnait à acheter les yeux et les oreilles qui lui auraient été utiles. (Elle poussa un long soupir.) Moi, je n'ai jamais eu ces réticences. Et j'ai disposé d'infiniment plus de temps. C'est bien la tribu de Dân que tu recherches, non ?

— Oui, répondis-je, le cœur en lambeaux.

Hyacinthe.

— Eh bien, reprit Melisande, je peux t'indiquer où la trouver. À condition que tu trouves d'abord mon fils, Imriel.

Le sang battait à mes oreilles, avec un bruit semblable à celui qu'auraient produit d'immenses ailes de bronze. Une brume rouge envahit ma vision. Le visage de Kushiel dansait devant mes yeux, à la fois cruel et empli de compassion. « L'une de ses mains tient une clé d'airain, et l'autre un diamant attaché à un cordon de velours… » Je percevais également posé sur moi le regard de Melisande, qui m'observait et attendait. Je sentis mes poignets enserrés, comme pris dans des fers ; c'étaient les mains de Joscelin.

— Non, murmura-t-il. Phèdre, ne fais pas ça.

Je clignai des yeux et ma vision s'éclaircit. Melisande, assise, immobile sur le canapé, me regardait.

— Pourquoi ? demandai-je. Pourquoi moi ? Elua sait que le monde est empli de vos espions, ma dame. Niez-le et je franchis cette porte quel que puisse être l'appât que vous agitez sous mon nez.

— J'ai des espions. (L'une des commissures de ses lèvres s'ourla fugacement.) Crois-tu que je n'ai pas déjà tenté quelque chose de ce côté-là, Phèdre nó Delaunay ? Ils n'ont rien trouvé. J'ignore qui il est, mais celui qui a pris mon fils est incontestablement un stratège hors pair. (Son regard fit le tour de sa confortable prison.) Et moi, je suis ici, entourée de fontaines et d'eunuques. Si j'étais libre… (Elle secoua la tête.) Je ne peux pas me rendre en Terre d'Ange. Pas ouvertement. Or, c'est là-bas que la piste commence. J'ai besoin de quelqu'un qui soit mes yeux et mes oreilles, quelqu'un qui la suive pour moi. J'ai besoin de quelqu'un capable de jouer avec autant de subtilité que celui qui m'a pris Imriel. Et ce quelqu'un, c'est toi et nul autre.

Je levai le regard vers Joscelin ; lentement, ses mains relâchèrent mes poignets.

— Ne pose pas la question, dit-il. J'ai juré. Tu le sais.

— Je ne ferai rien qui aille à l'encontre de la volonté de ma reine, dis-je à Melisande.

— Bien sûr, répondit-elle en inclinant gracieusement la tête. Je te demande de retrouver mon fils. N'est-ce pas ce qu'Ysandre t'a demandé elle aussi ?

— Oui. (Je soutins son regard.) Vous savez qu'il serait de mon devoir de le lui présenter. C'est son vœu depuis toujours, de l'adopter au sein de sa maison. Quel que soit le plan que vous avez ourdi… (je secouai la tête)… je n'y prendrai aucune part. Si je le retrouve, vous en serez avertie, mais c'est à ma souveraine que je rendrai compte de ma mission.

Elle hocha la tête.

— Je n'en attendais pas moins. Alors, le feras-tu ?

Je passai une nouvelle fois mes deux mains dans mes cheveux, peu soucieuse du désordre que j'y mettais.

— Jurez-moi, demandai-je avec une détermination tout empreinte de désespoir, au nom de Kushiel, au nom d'Elua le béni, que vous n'êtes pas en train de vous jouer de moi en quoi que ce soit.

— J'aimerais tellement être en train de me jouer de toi, répondit Melisande avec un sourire d'ironie amère. Mais je te jure qu'il n'en est rien.

— Alors, je vais le faire, dis-je.

Le doux murmure de la fontaine se mêla au soupir de Joscelin.

Chapitre 9

— Ici. (Le doigt de Melisande désignait le sanctuaire d'Elua sur la carte. Je me mordis les lèvres pour retenir une exclamation. Ses yeux dérivèrent vers moi.) Eh oui. Aussi près que cela…

Pendant dix ans, son fils – Imriel de la Courcel, prince du sang, troisième dans l'ordre de succession au trône d'Ysandre – avait été élevé dans un sanctuaire d'Elua dans le sud du Siovale, à trois heures de cheval à peine de mon propre domaine de Montrève.

— Je t'avais bien dit que nous aurions dû passer plus de temps là-bas, murmura Joscelin.

Je lui retournai un regard lourd d'exaspération.

— Non, répliqua Melisande en traçant du doigt un trajet partant de Montrève en direction du nord jusqu'à un autre sanctuaire. Vous seriez plutôt allés ici, Cassilin, si l'envie vous était venue de faire des dévotions. Landras est trop éloigné pour faire l'aller-retour dans la journée. J'ai soigneusement établi mes plans.

— Sous notre nez, dis-je, stupéfaite de sa brillante audace. Ou presque. Où était-il lorsque nous avons fouillé la Petite Cour ?

— Caché à l'arrière du temple d'Elua. (Il n'y avait pas la plus petite trace de satisfaction dans la voix de Melisande ; juste la froide neutralité qu'on met dans le compte-rendu d'un simple fait.) Les hommes d'Ysandre ne l'ont pas fouillé. Ils se sont contentés d'interroger le prêtre.

— Il a donc menti pour vous, observa Joscelin. Il a menti ! Puis emmené l'enfant de l'autre côté de la frontière d'Angeline pour le faire élever en secret dans un sanctuaire d'Elua ? (Il

secoua la tête.) Je n'arrive pas à y croire. Pourquoi ? Cela n'a aucun sens.

— Demandez à frère Selbert si vous voulez connaître ses raisons. (Melisande se pencha pour gommer du plat de la main un pli sur la carte.) Il estimait que ma demande ne contrevenait à aucun de ses serments. (Elle se redressa pour poser son regard sur Joscelin. Ses yeux bleus étaient limpides et tranquilles.) Messire Verreuil, Imriel est mon fils et il n'a commis aucune faute. Ysandre de la Courcel n'a aucun droit sur lui et les prêtres d'Elua n'ont aucun compte à rendre à la couronne de Terre d'Ange. Cela peut ne pas vous plaire, mais les actions de frère Selbert n'avaient rien de répréhensible.

— Il a menti pour vous ! répéta Joscelin.

Melisande ne lui répondit rien.

Pour ma part, je ne discutai pas la question ; pas encore. Au lieu de cela, j'examinai la carte, m'abîmant dans la réflexion. En toute sincérité, Melisande avait bien choisi en optant pour le sanctuaire de Landras. Il était éloigné de toute ville et de toute intrigue politique qui interdisent de maintenir bien longtemps un secret. Un sanctuaire provincial bien tranquille, dévolu à parts égales aux activités pastorales et aux études que les habitants du Siovale, descendants de Shemhazai, adorent tant.

— Comment est-ce arrivé ? demandai-je à Melisande.

Elle secoua la tête.

— Personne ne sait. Les enfants – ils étaient cinq placés sous la garde du sanctuaire – avaient conduit le troupeau du temple aux pâturages de printemps. Au crépuscule, quatre seulement sont rentrés. Imriel n'était plus avec eux.

— Votre fils ! m'exclamai-je. Un berger !

— Un prince perdu élevé en secret par les prêtres d'Elua, répondit Melisande avec un pauvre sourire. Innocent de ses origines, lavé de la tache des péchés de ses parents. Terre d'Ange l'aurait reçu à bras ouverts.

Elle disait vrai ; c'était exactement ce que nous aurions fait. Je frissonnai et chassai toute pensée relative aux stratégies retorses et machiavéliques dont ce plan devait être assorti.

— Les quatre autres n'ont rien vu, rien entendu ?

— Non. (Son visage perdit de son expressivité.) Ils étaient disséminés dans les collines, avec ces petites flûtes qu'utilisent les pâtres pour rester en contact. Après avoir interrogé les enfants, frère Selbert a mobilisé tout le sanctuaire pour lancer des recherches à la lueur des torches. Ils n'ont trouvé que quelques chèvres égarées, c'est tout. (Elle demeura un instant silencieuse, puis reprit.) Ils ont poursuivi leurs recherches le lendemain. Au début, ils pensaient qu'Imriel s'était peut-être blessé, ou qu'il était coincé quelque part – dans une faille ou une grotte. Mais ils n'ont rien trouvé.

— Alors, le prêtre a envoyé un message pour vous prévenir, dis-je.

— Il a d'abord fouillé la région, en demandant dans les fermes et les villages, et sur les chemins, si un garçon répondant au signalement d'Imriel n'avait pas été aperçu. Lorsqu'il a eu des certitudes, il est venu en personne m'informer.

— Et vous le croyez ? demandai-je en haussant les sourcils.

— Parce qu'il a menti aux hommes d'Ysandre ? (Les yeux de Melisande sondaient les miens, lisant mes pensées.) Les prêtres d'Elua jurent de servir l'amour, pas la vérité. Oui, je crois ce qu'il m'a dit. Je n'ai pas oublié comment repérer les signes du mensonge, Phèdre nó Delaunay.

Je rougis – mais j'aurais été bien incapable de dire pourquoi.

— Et c'est à ce moment-là que vous avez envoyé vos espions à sa recherche.

— Oui. (Elle battit des cils.) Mes espions.

— Qui n'ont… rien trouvé ?

— Rien. (Melisande prit une profonde inspiration.) Pas un cheveu, pas une trace, pas la moindre rumeur d'une quelconque conspiration. Mon fils s'est évanoui comme s'il n'avait jamais existé. Tu comprends maintenant pourquoi je fais appel à toi ?

— Oui.

Je me remis debout pour arpenter la pièce et réfléchir, sourcils froncés – une bien mauvaise habitude, de celles qui font venir des rides. Au sein de la Cour de nuit, elle m'aurait valu d'être réprimandée, mais je n'aimais pas la direction dans laquelle couraient mes pensées.

— Est-ce que quelqu'un d'autre savait où se trouvait votre fils ? demanda Joscelin.

— Non. (C'était extrêmement déroutant d'entendre sa voix débarrassée de sa touche menaçante enrobée dans des intonations de miel. Ce que j'avais d'abord pris pour de la retenue était en fait une note de chagrin tout à fait inhabituelle – voire de peur. Je crois que personne d'autre que moi n'aurait été en mesure de l'identifier – mais elle ne m'échappa pas.) Certains des prêtres et prêtresses avaient peut-être deviné. Je ne saurais dire.

— Donc, quelqu'un d'autre pouvait savoir, poursuivit Joscelin, qui me regardait aller et venir.

— Oui. (Le regard de Melisande suivit le sien.) C'est toujours une possibilité. On ne peut jamais bannir tous les risques. Phèdre, à quoi penses-tu ?

Mon nom… prononcé par sa bouche. Les petits cheveux à la base de ma nuque se dressèrent. Je m'arrêtai devant un bouquet dans un vase et caressai les pétales du bout de mes doigts.

— Bien rares sont les personnes capables de vous donner la réplique en matière de jeu pervers et impitoyable, ma dame, répondis-je. Combien pensez-vous qu'il y en ait, en Terre d'Ange ?

— Quelques-unes, peut-être.

C'était une estimation bien généreuse.

— Ceux de votre maison ? demandai-je.

— Non, répondit Melisande avec une hésitation. Personne de la maison Shahrizai n'aurait fait le moindre mal à Imriel, quand bien même ils me traînent plus bas que terre. Il offre bien trop de perspectives pour nous. Si l'un de mes parents avait su le trouver, j'en aurais été avertie. D'une manière ou d'une autre.

Je la croyais. Je soupirai, puis me retournai pour lui faire face.

— Il y a un nom qui me vient à l'esprit.

— Barquiel L'Envers.

Les yeux de Melisande rencontrèrent les miens et je sus que nos pensées suivaient le même cours.

Nous sommes alliés, l'oncle maternel d'Ysandre et moi, mais chacun de nous demeure sur ses gardes vis-à-vis de l'autre. À

une certaine époque, il était le plus grand ennemi de mon seigneur Delaunay ; à cause de cela, j'avais mis du temps à lui accorder ma confiance. Pour finir, j'y étais venue, et j'avais même remis le sort du trône d'Ysandre entre ses mains ; il s'était acquitté de son rôle avec héroïsme en tenant la Ville d'Elua face à la vile rébellion de Percy de Somerville, jusqu'au retour d'Ysandre. Pour autant, je n'oubliais pas les autres actions qu'il avait commises pour préserver la couronne de sa nièce, qui n'étaient ni nobles ni conformes à la loi.

— Il ne ferait pas cela, protesta Joscelin.

— Il a fait assassiner Dominic Stregazza, lui rappelai-je. Il l'a pratiquement reconnu.

— Dominic était le meurtrier de sa sœur. (Les joues de Joscelin s'empourprèrent.) Je ne veux pas dire par là que c'était justifié, Phèdre, mais il avait des motifs pour chercher à se venger.

— Barquiel L'Envers est ambitieux et intelligent, intervint Melisande. Et il n'a aucun scrupule à faire ce que la reine se refuserait à envisager. Si le secret concernant Imriel était parvenu à ses oreilles, je ne crois pas qu'il serait allé le déposer aux pieds d'Ysandre. Je crois plutôt qu'il prendrait toutes les mesures qu'il jugerait nécessaires pour préserver son trône dans l'intérêt de la lignée L'Envers.

Sa voix conservait un ton impassible, mais son visage avait pâli sans qu'elle en pût mais.

— Je ne crois pas qu'il ait quelque chose à y voir, dis-je. Il n'aurait pas fait cela. Néanmoins, il est l'une des rares personnes que je pense capables d'un tel acte. Je m'efforcerai de glaner tout ce que je pourrai. (Je fixai un instant mes yeux sur elle sans rien dire.) Vous savez qu'il y a de grandes chances que votre fils soit mort.

Malgré toute la haine que j'éprouvais pour elle, je fis de mon mieux pour que mes paroles fussent aussi douces que possible. Le visage de Melisande ne montra rien. Je n'imaginais pas, sachant déjà ce que je savais, qu'elle ne fût pas parvenue à la même conclusion.

— Je sais. (Les mots tombèrent doucement dans l'espace qui nous séparait.) Si tel est le cas, le responsable, quel qu'il soit,

sera livré à la bienveillance de Kushiel. Mais je n'en honorerai pas moins notre accord.

Des mots effilés et à double sens. J'étais l'Élue de Kushiel, mais elle en était une descendante. S'il y avait eu meurtre, celui-ci serait vengé – d'une manière ou d'une autre. Une nouvelle fois, je laissai échapper un soupir. Le poids de la tâche qui m'échoyait était comme un rocher autour de mon cou.

— Madame, il va falloir que je m'entretienne avec vos… espions. L'autre possibilité est que l'un d'entre eux a pu vous trahir.

— Non. (Le menton de Melisande se redressa légèrement ; son regard s'étrécit.) Je m'en suis déjà assurée, Phèdre nó Delaunay. Celui qui a fait ça ne m'était pas loyal. Et ceux qui le sont ont déjà assez souffert lorsque mon cousin Marmion m'a trahie. Je ne condamnerai personne d'autre à subir l'inflexible justice de la reine.

— Vous allez entraver mes recherches, dis-je.

— Je vais t'épargner de perdre ton temps. (Son ton était implacable.) Crois-tu vraiment que je maintienne des alliances avec des personnes sur qui je ne pourrais que si peu compter ? Non, cette affaire a été montée de l'extérieur, Phèdre. De cela, je suis certaine. J'ai dit quel prix j'étais prête à acquitter pour ton aide. Ne cherche plus à marchander.

— Nous pourrions aussi repartir, dit Joscelin en se laissant aller contre le dossier, pas le moins du monde perturbé.

— En effet, vous pourriez. (Melisande fixa un instant les yeux sur lui, puis son regard revint se poser sur moi.) Mais je ne crois pas que vous le ferez.

— C'est vrai. (C'était inutile de chercher à travestir la réalité. Je ne pris même pas la peine d'essayer.) Mais il vous reste encore à tenir votre part du marché, ma dame. Comment entendez-vous procéder ?

— Ah ! (Melisande se leva d'un mouvement gracieux, puis traversa la pièce pour aller ouvrir un petit coffre. Elle en tira un petit étui de bois huilé, qu'elle me tendit.) Tiens.

Je l'ouvris et en tirai un rouleau, que je déroulai en le tenant par ses montants. C'était un vélin d'une incomparable finesse, orné d'un texte écrit dans un alphabet que je ne connaissais

pas – avec de hautes lignes verticales noires, rehaussées ici et là d'enluminures aux vives couleurs. C'étaient des scènes toutes différentes. Ici, un roi sur son trône donnait audience à une femme vêtue d'une parure sublime. Plus loin, il lui donnait un anneau. Plus loin encore, il y avait du feu, des épées et la dévastation. Là, deux hommes se tenaient mains levées devant un autel, puis il y avait un temple en ruine, et encore un voyage sur un fleuve. Sourcils froncés, je le scrutais sans comprendre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce document est écrit en jeb'ez. C'est le *Kefra Neghast,* la *Gloire des rois*. (Melisande se pencha tandis que je m'asseyais pour l'examiner. Elle posa un doigt sur le parchemin.) Regarde, ici. Cette scène dépeint la rencontre entre Shalomon et Makeda, la reine de Saba. Et voici l'anneau qu'il lui remet, en témoignage de son souvenir.

— L'anneau de Shalomon, murmurai-je.

Le parfum de Melisande troublait ma concentration.

— Peut-être. (Melisande me lança un regard.) Shalomon est ici, et ceci est un anneau. Tu vois ? Et cet homme est Melek al'Hakim, prince de Saba, le fils de Shalomon, venu au temple pour récupérer le trésor de son père pendant une guerre. Il porte l'anneau de son père. Et cet homme… (Elle tapota le rouleau.) C'est Khiram, fils de Khiram, l'architecte du temple de Shalomon. (Melisande s'agenouilla pour s'asseoir sur ses talons, avec l'aisance d'une adepte de la Cour de nuit ; ses yeux bleus étaient pensifs.) Né au sein de la tribu de Dân.

— Non. (Sans y penser, je posai mes deux mains à plat sur le vélin.) Dans la tribu de Naftali. C'est ce qui est écrit dans le Livre des rois.

— Dans le Livre des rois, oui. Mais pas dans le Paraleipomenon. (Melisande avait utilisé le mot hellène, en l'accompagnant d'un petit geste d'agacement tout à fait inusité chez elle.) Comment dit-on en d'Angelin ?

— Les Chroniques, répondis-je. Le Dibhere Hayyamin, le Récit des jours. (Je m'efforçai de me souvenir ; en vain. Peut-être était-ce ainsi. Peut-être le Livre des Chroniques attribuait-il une autre filiation à l'architecte de Shalomon.) Ma dame, où voulez-vous en venir ?

— À ce qu'on m'a dit – rien de plus, rien de moins. (Melisande me tint sous le feu de son regard.) Qu'une légende raconte, dans le lointain Jebe-Barkal, que Melek al'Hakim, fils de Shalomon, et Khiram l'architecte fuirent là-bas la chute de l'Empire habiru, il y a de cela plus de mille ans. Tout d'abord au Menekhet sous les auspices du pharaon, puis en Saba au sud-est. Et la tribu de Dân partit avec eux.

— Vous lisez donc le jeb'ez, remarquai-je, incrédule.

— Non, répondit Melisande avec un sourire. J'ai fait traduire le rouleau, et j'ai gardé en mémoire ce qu'on m'a dit. (Elle se releva.) Prends-le. Je t'invite à le faire traduire à ton tour. Ensuite, lorsque tu reviendras me rendre compte de ce que tu auras appris au sujet de la disparition de mon fils, je te donnerai le nom d'un homme dans la ville d'Iskandria, au Menekhet, qui affirme pouvoir t'emmener au sud, dans le Jebe-Barkal, jusqu'à l'endroit même où le fils de Shalomon a fondé sa dynastie.

Je roulai soigneusement le rouleau, en veillant à ne pas craqueler le vernis des enluminures.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je ne pourrais pas trouver toute seule un guide, ma dame ?

— Tu pourrais, admit Melisande. Encore que de telles personnes ne se trouvent pas si facilement – l'empire du fils de Shalomon a depuis longtemps disparu et son histoire est tombée dans l'oubli. Mais, surtout, tu m'as donné ta parole, et tu es l'élève d'Anafiel Delaunay. Je ne crois pas que tu reviendras dessus.

— En effet. (Je remis le rouleau à l'intérieur de son étui.) Si vous m'aviez appris à utiliser les autres mieux que vous l'avez fait pour mon seigneur Delaunay, je prendrais ce rouleau et je partirais. Mais, tout bien pesé, au bout du compte, je ne suis pas comme vous. (Je replaçai le couvercle sur l'étui cylindrique, puis le revissai.) Vous avez dit vrai en faisant remarquer que votre fils était innocent. Si ce doit être pour quelque chose, c'est au moins pour cela que je vais chercher à savoir ce qui lui est arrivé.

— Merci, dit Melisande d'un ton absolument gracieux, en redressant sa haute silhouette.

Je ressentis comme une pointe au creux de l'estomac de l'entendre prononcer ce mot à mon intention. Je n'avais rien contre quoi m'opposer ; je ne savais plus que faire de toutes mes émotions. Joscelin s'arracha du canapé d'un mouvement d'une absolue fluidité, puis m'aida à me remettre debout.

— Nous reviendrons quand nous aurons quelque chose, annonça-t-il. Ma dame.

Chapitre 10

N'ayant aucune raison d'y rester, nous quittâmes La Serenissima le jour même.

Pendant un long moment, nous n'abordâmes ni l'un ni l'autre la question, n'échangeant que des banalités pratiques relatives à notre voyage. Je dois dire que j'aurais été incapable de supporter quoi que ce fût. Mon esprit chancelait, lancé dans une vaine tentative pour mettre un semblant de logique dans tout ce que j'avais appris. Mais je ne parvenais à rien.

— Tu t'en es bien tirée.

Ce fut Joscelin qui le premier brisa le silence, quelque part à l'extérieur de Pavento.

Je me tournai pour voir son profil ; son regard demeurait obstinément fixé sur la route devant lui. Ses mains tenaient les rênes avec une grande fermeté.

— Joscelin. J'ai accepté de l'aider.

— Je sais. (Il lança un coup d'œil en biais.) Et qu'Elua ait pitié ! mais je ne vois vraiment pas ce que tu aurais pu faire d'autre. Crois-tu qu'elle ait dit la vérité au sujet de cette légende jebéenne ?

— Je ne sais pas. (Mes doigts touchèrent l'étui de bois contenant le rouleau, fermement attaché au pommeau de ma selle.) C'est possible. Ce serait bien dans sa manière d'avoir conservé cet atout dans sa manche pendant des années.

— À quelle fin ? demanda Joscelin, d'une voix où perçait la curiosité. Je comprendrais qu'elle ait pu chercher à faire de l'ombre à Delaunay au début, mais, aujourd'hui, quel intérêt peut bien présenter le Maître du détroit à ses yeux ?

— Que crois-tu que ferait Drustan mab Necthana si Melisande tentait de mettre son fils sur le trône d'Ysandre ?

— Il amènerait une armée de l'autre côté du détroit pour l'arrêter.

— Exactement. (Je caressai le long étui huilé.) À moins que le Maître du détroit interdise tout passage. Et, pour prix de sa liberté, peut-être serait-il disposé à considérer la question.

— Hyacinthe ? (C'était étrange d'entendre ainsi parler de lui.) Jamais.

— Jamais. (J'éprouvai la saveur de ce mot dans ma bouche.) Il y a dix jours, j'aurais juré ne jamais accorder mon aide à Melisande Shahrizai de mon propre chef. Et mon « jamais » représente une éternité bien moins longue que pour Hyacinthe. (S'imposa alors à ma mémoire le souvenir du regard désespéré du petit Tsingano que j'avais adoré plaqué sur les traits du Maître du détroit – un pouvoir immortel prisonnier dans un corps mortel. Quelque part tout au fond de mon esprit, j'entendis la stridulation d'un criquet comme un lugubre avertissement.) Aujourd'hui, non. Dans dix ans… peut-être.

Joscelin pesa longuement mes paroles ; les sabots de nos chevaux martelaient rythmiquement la poussière de la route. Chaque voyage comporte un tempo unique – une cadence qui lui est propre.

— Tu as probablement raison, dit-il finalement, avant de me lancer de nouveau un coup d'œil. Peu importe. Cela n'a plus d'importance maintenant. Et je crois que tu t'en es bien tirée avec elle.

— J'ai essayé.

C'était vrai ; j'avais fait de mon mieux. Au cours de ma carrière d'*anguissette* vouée au service de Naamah, je n'avais donné qu'une fois – une unique fois – mon *signal,* ce mot de passe qui supplante toutes les formes de protestation et impose au client de cesser. C'était à Melisande Shahrizai. J'avais eu des clients plus brutaux, qui m'appliquaient avec vigueur et allégresse leur autorité et laissaient des marques sur mon corps qui mettaient des semaines à guérir. Mais jamais je n'en avais eu un seul qui sût jouer de mon être avec un art si achevé. Pourtant, je m'étais bien comportée en sa présence ; oui. Hormis le choc initial provoqué par sa requête – et qui n'en aurait pas été choqué ? -, j'étais parvenue à rester maîtresse de

moi-même, sans montrer le moindre signe de cette faiblesse que le destin m'avait infligée.

Et maintenant, je brûlais littéralement de désir jusque dans la moindre de mes fibres.

L'aiguillon de Kushiel était redoutable.

Joscelin finit par s'en rendre compte ; cela faisait bien trop longtemps que nous étions ensemble pour qu'il en fût autrement. Naguère, bien avant que nous fussions devenus amants, il me méprisait pour cela. C'était Joscelin qui m'avait récupérée le lendemain matin, après la nuit la plus longue au cours de laquelle j'avais donné mon *signal* à Melisande après qu'elle eut noué à ma gorge son diamant au bout d'un cordon de velours noir. Et c'était Joscelin encore qui était à mes côtés lorsque je m'étais éveillée, brisée et trahie, après que Melisande nous eut vendus comme esclaves à des Skaldiques. Même là, même dans les profondeurs les plus sombres de la trahison et de la haine de moi-même, j'étais incapable de lutter contre le désir ardent qu'elle faisait naître dans mon ventre. Elle était une descendante de Kushiel comme le monde n'en avait jamais vu, et moi, j'étais l'Élue de Kushiel, l'unique *anguissette* venue au monde de mémoire d'homme vivant. Nous étions reliées par un fil qu'aucune pensée rationnelle et logique ne pouvait concevoir.

Je ne pouvais pas plus m'interdire de la désirer que j'aurais pu arrêter les marées.

Après ce terrible second matin, je crois que Joscelin comprit ce qu'il en était – au moins un petit peu. Puis il y eut la Skaldie… et la Skaldie changea tout entre nous. Quand découvris-je que je l'aimais ? Je ne saurais dire. Même lorsque je le sus, ce fut comme de me souvenir de quelque chose dont j'avais conscience depuis très, très longtemps. D'une certaine manière, la vie sans lui m'était devenue une chose inconcevable.

Mais cela ne changeait rien à mes désirs.

À son honneur infini, Joscelin ne me fit aucun reproche, mais s'efforça cette nuit-là, dans notre chambre d'auberge, de m'apporter tout le soulagement qu'il pouvait. Sur la couverture rêche, il mit de côté sa discipline pour me faire l'amour avec toute la sauvagerie de son cœur.

Cela me fit un certain bien. Mes mains étaient accrochées à son dos ; je sentais ses muscles tressauter violemment sous sa peau tandis qu'il s'enfonçait en moi. Mon visage était enfoui dans le creux de son épaule ; ses cheveux tombaient sur nous comme des rubans étincelants, tandis que mes joues étaient trempées de mes larmes salées. Mais ce n'était pas assez. Tout guerrier invincible qu'il était, Joscelin ne recélait aucune cruauté en lui. Comment pouvais-je l'ignorer ? C'était pour cela que je l'aimais. Même à l'instant où tout son corps s'arqua au-dessus de moi, soutenu par ses bras raidis, tandis que mon propre corps embrasé répondait à son plaisir répandu en moi, ce n'était pas assez. Ma peau soupirait après le baiser d'un fouet, la morsure d'une lame. Je brûlais de m'agenouiller, de me soumettre avec un sentiment de délicieuse abjection, de murmurer des suppliques obscènes.

Je n'aurais pas pu être plus misérable.

Quelque part au-dessus de nous, Kushiel souriait, impitoyable.

Tout aurait été différent si n'importe qui d'autre que Melisande avait été la source de cet état de fait. De temps en temps, des envies de cette nature me venaient ; alors, nous savions tous deux, Joscelin et moi, qu'il était temps pour moi de prendre un client. N'étant plus seulement l'*anguissette* de Delaunay, je n'avais que l'embarras du choix ; trois fois l'an, je sélectionnais quelqu'un selon mon cœur et mes inclinations du moment. Mais là, j'en avais le cœur dévoré, je me haïssais de constater que la simple vue de Melisande avait suffi à remuer mes désirs les plus noirs.

Si je n'avais pas été ce que j'étais, si je n'avais pas connu Melisande aussi bien que je la connaissais, jamais je n'aurais pu contrer ses manigances contre le trône de Terre d'Ange. Je le savais. Mais pourquoi fallait-il que tout cela revînt à cet instant ? Je ne parvenais pas à discerner l'objectif qui pouvait se cacher derrière les faits.

Après tout, qui peut deviner les buts poursuivis par les dieux ? Au prix d'un immense effort, j'obligeai mon esprit à cesser de contempler mes chagrins intérieurs pour se concentrer sur notre problème du moment – Imriel de la

Courcel, un fils de prince élevé en berger, comme dans une légende des temps anciens. La hardiesse du plan de Melisande me stupéfiait encore. J'étais réticente à l'idée d'aller me confronter au duc L'Envers, mais je ne parvenais pas à ne pas le considérer comme mon principal suspect. Il m'avait sauvé la vie en une occasion, sur le champ de bataille de Troyes-le-Mont ; et il avait sauvé le trône d'Ysandre. Néanmoins, Melisande avait dit vrai : si Barquiel L'Envers avait eu vent de la retraite secrète du garçon, il n'aurait certainement pas utilisé cette information et ramené l'héritier au sein de la famille, tout cela pour permettre à Ysandre de concrétiser son rêve de mettre un terme à l'impitoyable guerre qui déchirait la lignée de la maison Courcel. Barquiel L'Envers voyait cette ambition comme une erreur, une faiblesse. Non, s'il avait trouvé l'enfant, il ne l'aurait sans doute pas tué – ô Elua ! qu'il s'en soit gardé – mais il aurait certainement veillé à le faire disparaître.

Et, tout au fond de mon cœur, je n'étais pas absolument certaine qu'il fût dans l'erreur sur ce point. Les sentiments d'Ysandre étaient nobles, mais j'avais vu Melisande menacer la reine de toute son inimitié si celle-ci venait à prendre son fils. Et j'avais le sentiment qu'Ysandre, qui avait longtemps considéré Melisande Shahrizai comme son ennemie, n'appréciait pas à sa juste mesure la nuance.

Moi, je ne m'y trompais pas. Si Melisande oubliait les objectifs du jeu auquel elle se livrait depuis toujours pour se consacrer tout entière à la vengeance, alors tout le monde aurait à y perdre. Ysandre pensait sans doute que son ennemie était sous bonne garde. Je l'avais cru moi aussi lorsque Melisande avait été conduite devant la justice royale à la citadelle de Troyes-le-Mont. Mais elle s'en était échappée, et bien des personnes en étaient mortes – dont certaines très chères à mon cœur. Non, je ne m'y trompais pas.

Et Barquiel L'Envers lui non plus.

Ainsi se déroula notre voyage de retour, méditatif et triste. Je m'abîmais de longues heures durant dans la contemplation du rouleau jebéen et des révélations qu'il contenait, me demandant quelle part de vérité pouvaient bien comporter les spéculations de Melisande. Après tant de temps, j'étais presque effrayée de

laisser l'espoir éclore en moi… Et l'énormité des tâches qui m'attendaient me terrorisait – je n'ai pas honte de le dire. Je n'étais plus une enfant, téméraire et insouciante, avec au cœur le sentiment d'éternité que donne la jeunesse. J'avais trente-deux ans, et j'occupais une position que je n'aurais jamais rêvé de conquérir dans mes jeunes années. Première courtisane de la Ville d'Elua – sans être tout à fait un pair du royaume éminemment respecté –, distinguée de l'étoile du compagnon, confidente de la reine, Élue de Kushiel, devant qui la troupe des Impardonnés s'était agenouillée. Oui, j'étais tout cela.

Et je mourais de peur à l'idée de tout perdre.

Le Jebe-Barkal. C'était un lieu sur une carte – un marchand d'oiseaux sur le Campo Grande. Je n'en connaissais guère plus. On reproche souvent à Terre d'Ange son attitude volontiers « insulaire » ; et ce n'est pas faux. Nous étions alliés des villes-États caerdiccines et de l'Aragonia parce que nous partagions une frontière avec elles ; par la suite, nous nous étions alliés avec Alba parce qu'Ysandre de la Courcel avait épousé le Cruarch et brisé la malédiction pesant sur le détroit. Nous gardions nos frontières contre les Skaldiques, car ils avaient tenté de s'emparer de ce qui nous appartenait ; nous avions fait la guerre au Khebbel-im-Akkad, puis conclu une paix avec lui, simplement parce qu'il représentait une puissance trop importante pour être ignorée. Tout cela, mais rien de plus.

Les choses évoluaient lentement cependant. Ysandre se tournait vers l'extérieur bien plus qu'aucun monarque d'Angelin avant elle, établissant des relations et favorisant les échanges. Dans une petite mesure, je crois, c'était à moi que l'on devait d'avoir noué des liens formels avec l'Illyrie et l'île Kriti en Hellas. Ysandre n'avait pas craint d'envoyer des ambassades en Ephesium, au Menekhet, à Carthage et même en Umaiyyat.

Pour autant, le Jebe-Barkal ! *Quel territoire bien lointain*, songeai-je lugubrement comme nous traversions la frontière menant en Terre d'Ange.

Notre retour fut accueilli par d'innombrables effusions non seulement de la part de Ti-Philippe, mais de ma maison tout entière. Eugénie était la maîtresse de mon foyer depuis plus de dix années et j'en étais venue à apprécier à sa juste valeur son

impeccable efficacité autant que ses perpétuelles inquiétudes. Je n'avais jamais oublié l'indéfectible loyauté montrée par la domesticité de mon seigneur Delaunay, et je m'étais toujours efforcée de suivre son exemple. Si j'y étais parvenue, c'était en grande partie grâce aux gages que je versais à mes gens et à l'équité et au respect que je leur montrais, mais aussi et surtout à l'excellence du travail d'Eugénie. L'une comme l'autre, nous ne tolérions pas les ragots ; la seule et unique fois que j'avais renvoyé un serviteur, cela avait été à cause de ses indiscrétions. J'en avais été désolée, mais c'était un mal nécessaire.

Après avoir pris un bain et changé de vêtements, Joscelin et moi vîmes Ti-Philippe dans le jardin pour lui faire le récit de notre rencontre avec Melisande. Ses yeux s'agrandirent sous l'effet de l'étonnement.

— Vous vous moquez de moi, c'est ça ?

— Pas du tout, répondis-je en secouant la tête. J'ai juré de l'aider.

— Bien. (Il tendit la main pour prendre une amande et la lancer dans sa bouche.) Qu'allez-vous faire, ma dame ? Et, plus important encore… (il avala sa bouchée et sourit)… que puis-je faire ?

— Je vais poser des questions, dis-je. De manière judicieuse, bien sûr. Quant à toi… (Je souris.) Tu pourrais essayer de me trouver un érudit jebéen. Je suis en possession d'un document à traduire.

Il fit une grimace.

— Aller traîner dans les bibliothèques poussiéreuses, hein ? Pas très excitant.

— Peut-être bien. (Je haussai les épaules.) Mais cela te conduira probablement jusqu'à Marsilikos. Je doute qu'ici, d'ans la Ville, quiconque sache déchiffrer le jeb'ez.

— Marsilikos. (Ce simple nom l'enthousiasma. Marsilikos est un port que mes marins adorent, un lieu où l'on peut croiser le monde entier. S'il existait un seul érudit spécialiste de l'étude du Jebe-Barkal, c'était là-bas qu'il se trouvait.) Puis-je emmener Hugues avec moi, ma dame ? Il rêve de voir la mer de nouveau.

— Pourquoi pas ? Autre chose encore, Philippe, je voudrais que tu fasses venir Emile, du Seuil de la nuit.

— Le Tsingano ? demanda Ti-Philippe, l'air perplexe.

Joscelin me lança un regard empli de curiosité.

— C'était le plus proche compagnon de Hyacinthe. Les Tsingani sauront. En outre, ils vont partout et ils entendent des choses. Demande-lui de venir me voir.

J'ignore d'où m'était venue cette idée. Un pressentiment ; la possibilité de demander un service. L'une des dernières demandes de Hyacinthe avait été que je fisse léguer la maison de sa mère et son écurie à Emile.

— Comme vous voudrez. (Ti-Philippe tendit de nouveau la main à l'instant même où parut Eugénie, portant un plateau de petites bouchées de caille en croûte.) Eugénie, mon idole ! Tu as lu dans mes pensées – ou du moins dans mon estomac !

— Messire chevalier, voulez-vous laisser cela ! le réprimanda-t-elle en chassant sa main avide. Pour ma maîtresse d'abord. (Elle mit le plateau sous mon nez et je compris que je ne m'en tirerais pas sans prélever au moins deux ou trois pièces. Si Eugénie prenait la peine de venir nous servir en personne, c'était probablement qu'elle les avait elle-même confectionnées. Elle posa sur un moi un regard hautement désapprobateur.) Il va falloir manger plus que ça, ma dame, si vous comptez repartir courir le monde et vous transformer en appât vêtu de guenilles.

Force m'est d'admettre que les serviteurs de Delaunay ne s'adressaient jamais à lui sur ce ton. Mais, bien sûr, mon seigneur Delaunay n'était pas une *anguissette*. Je repris donc les pincettes d'argent pour me servir deux bouchées supplémentaires.

— Je ne suis pas encore partie, Eugénie.

— Non, répondit-elle en reniflant. Mais vous allez le faire. Vous avez de nouveau ce regard.

Joscelin rit.

— Je ne savais pas que tu devinais ces choses-là, Eugénie.

— Au bout de dix ans, alors que je la considère comme ma fille ? répliqua-t-elle en lui retournant un regard acerbe. Je n'oublie pas, messire Cassilin. Et plutôt que de rire, vous feriez mieux de la suivre partout comme son ombre.

— Fort bien. (Joscelin adorait Eugénie.) Mais il faut que je songe à mon serment.

— Votre serment ! (Eugénie agita les pincettes d'un air menaçant.) Et moi je fais le serment de vous tanner la peau du dos si vous ne me ramenez pas ma maîtresse saine et sauve. Et n'imaginez pas que je n'en serais pas capable, messire Cassilin. J'ai des petits-enfants aussi grands que vous.

Sa tirade fit hurler de rire Ti-Philippe, qui se pencha sur le plateau pour le nettoyer de son contenu. Même Joscelin sourit ; mais moi, j'avais senti l'inquiétude sous le comique.

— Je serai prudente, Eugénie, dis-je doucement. Quoi que je sois amenée à faire, c'est promis.

— Vous avez déjà dit ça la dernière fois et ça a failli vous tuer. (La maîtresse de mon foyer posa sur moi un regard lourd de sous-entendus. Sa silhouette massive se détachait dans la lueur du crépuscule.) L'amour, c'est aussi un foyer, ma dame. Ne l'oubliez pas.

— Je ne l'oublierai pas.

Je la regardai s'éloigner, roulant d'un bord sur l'autre comme un navire sur la mer. La chaleur était encore lourde en ce début de soirée ; l'air était empli du parfum de la lavande et du romarin. Une nouvelle servante – une nièce d'Eugénie – se glissa dans le jardin avec une bougie allumée pour bouter le feu aux lumignons dans des boules de verre suspendues ; une lumière féerique se répandit alentour. Lorsque je recevais ici, je faisais venir des musiciens, avec des harpes, des flûtes et des tambourins.

Le Jebe-Barkal. Mon cœur se déchirait à la simple pensée de quitter cet endroit – cette maison délicieuse qui était la mienne. Eugénie avait raison : l'amour, c'était aussi cela. Et, pourtant, alors même que cette idée s'imposait à mon esprit, je ressentais une autre douleur, ailleurs – l'appel viscéral et impérieux de l'*anguissette* qu'aucune bonté, aucune compassion ne peut jamais apaiser. J'étais prisonnière de ma nature aussi sûrement que des menottes d'un client. Melisande aurait tout aussi bien pu me mettre son diamant autour du cou, songeai-je, tandis qu'un rire amer montait dans ma gorge.

— Phèdre. (C'était la voix de Joscelin, calme et familière.) Va au temple.

— Au sanctuaire d'Elua ?

— Non, répondit-il en secouant la tête. Au temple de Kushiel.

Chapitre 11

J'avais beau être l'Élue de Kushiel, je ne me rendais que rarement à son temple. Moi qui ressens son aiguillon à chaque instant de chaque jour, je n'avais pas besoin de l'aide de ses servants pour expier. Mon seigneur Kushiel a toujours veillé à offrir à son *anguissette* des occasions en quantité plus qu'amplement suffisante. Il était bien rare que j'eusse à venir faire pénitence à ses pieds. Pour moi, son autel est partout.

Joscelin ne m'avait donné ce conseil qu'une seule fois auparavant – après notre fuite à travers les immensités skaldiques. Et cette fois-là également m'était revenu en mémoire un fait que j'oubliais bien trop fréquemment : Joscelin était un prêtre autant qu'un guerrier.

Dans les deux cas, j'avais suivi sa recommandation.

Les prêtres de Kushiel ne me posèrent aucune question, se contentant de hocher la tête en me voyant. Même si mon visage n'avait pas été connu dans toute la Ville, ils m'auraient identifiée à la tache rouge dans mon œil ; ils tiennent pour sacré tout le savoir qui se rattache à Kushiel. Vêtus de tuniques stygiennes, les traits dissimulés derrière de grands masques cérémoniels de bronze, ils m'escortèrent jusqu'aux bains purificateurs, puis à l'intérieur du temple lui-même ; les lourdes portes se refermèrent dans un claquement derrière nous.

C'est un lieu dénudé, aux plafonds hauts et voûtés, et aux murs épais de pierre noircie par la fumée des cierges qui y brûlent depuis des temps immémoriaux. Je fis l'offrande d'une bourse d'or, puis répandis de l'encens sur un brasero. Un nuage de fumée à la fragrance musquée s'éleva, me piquant les yeux. Le visage de la grande statue de Kushiel dansait devant mes yeux, enveloppé de volutes, serein et sévère ; ses mains croisées sur son torse tenaient le bâton et le fouet. Lorsque je fus prête,

les prêtres m'aidèrent à me dévêtir, jusqu'à ce que je me tinsse nue devant lui.

J'entendis un halètement de surprise derrière un masque – sans distinguer lequel. Même les prêtres de Kushiel ne sont pas totalement insensibles. Je savais ce qu'ils voyaient – ma peau nue, blanche à la lueur des bougies, les lignes noires de ma marque le long de ma colonne vertébrale, entrelacs de courbes et d'épines rehaussées de gouttes écarlates. C'était le maître marquiste Robert Tielhard lui-même qui l'avait réalisée avant de mourir ; aujourd'hui, c'est un crime de la reproduire pour toute autre qu'une *anguissette*. Ainsi en a décidé la Guilde des marquistes.

Et je suis la seule et unique.

Je nouai mes cheveux sur la nuque en un vague chignon qu'on appelle la « hâte des amants », puis m'agenouillai sur les dalles parfaitement récurées au pied du poteau de flagellation. Sans aucune autre violation du protocole, un prêtre masqué lia mes poignets très serrés au poteau à l'aide d'une cordelette rêche. Mes bras étaient étirés à l'extrême, mes articulations sur le point de se démettre ; mon souffle devint court.

Puis la flagellation débuta.

Les prêtres de Kushiel sont des maîtres dans cet art – et il s'agit bien d'un art quoi que puissent en penser les ignorants. Au premier coup des lanières aux pointes d'acier sur mon dos, je criai, tout mon corps tressautant. La douleur – reçue comme une bénédiction – éclata sur toute la surface de ma peau.

— Seigneur Kushiel, gémis-je dans un hoquet. Pardonnez-moi. Je n'ai pas écouté votre volonté.

Les lanières s'abattirent de nouveau, trop vite pour que j'eusse eu le temps de m'y préparer ; j'y vis la marque d'une main masculine. Des traînées de feu zébrèrent ma vision ; mes poumons brûlèrent lorsque mon souffle jaillit pour un cri involontaire. Ma joue raclait contre le bois rugueux du poteau. Il frappa une nouvelle fois, et encore une autre. En moi, l'agonie de douleur s'épanouit en une fleur de plaisir insoutenable. J'entendis ma propre voix gémissante, puis le murmure sifflant d'un prêtre au-dessus de moi.

— Livre maintenant ta confession.

— Seigneur Kushiel. (Effondrée sur mes genoux, je redressai la tête vers l'arrière ; devant mes yeux, j'aperçus mes bras et, plus loin, le visage austère, serein et impitoyable de Kushiel, noyé dans une brume écarlate.) Ah ! (Les lanières s'enroulèrent autour de ma cage thoracique ; les pointes mordirent profondément.) Le chemin est trop noir, seigneur. J'ai peur !

Aucune pitié. Le fouet s'abattit, implacable – un claquement sifflant suivi d'une moiteur épaisse lorsque ma chair reçut son baiser. Ma tête retomba, pendante, sur ma poitrine ; je sanglotai de honte.

— Seigneur Kushiel, murmurai-je. (J'entendis ma voix, brisée et toute petite, emplie de sanglots. Un frisson agita tout mon corps submergé par l'extase de la douleur à l'instant où je prononçai les mots tant redoutés.) Au fond de mon cœur, je voudrais ne plus être votre Élue.

Il y eut une pause ; le rythme du châtieur demeura un instant suspendu… puis l'air vibra de nouveau et le fouet s'abattit violemment. Une explosion de douleur courut sur ma peau lacérée. Une fois… deux fois… trois fois… Puis ce fut fini et je restai haletante, vidée, sans force, accrochée au bout de mes liens – en paix.

— Sois-en libérée, murmura une voix.

J'entendis ensuite le bruit d'une louche plongée dans un récipient, avant de ressentir l'insoutenable brûlure de l'eau salée qu'on versait doucement, à gestes tendres, sur mes plaies à vif. Une fois encore, mon corps se cabra ; je rejetai la tête en arrière et aperçus, à travers mes larmes, le visage inaltéré de Kushiel.

C'était fini. Je retombai, assise sur mes talons ; tandis que les prêtres défaisaient mes liens, je sentis la lassitude s'emparer de tous mes membres. Avec un soin parfaitement impersonnel, ils m'aidèrent à me rhabiller. Le contact avec mes vêtements déclencha de nouvelles vagues de douleur.

À ma grande surprise, l'un des prêtres congédia tous les autres d'un signe. Lorsqu'ils furent sortis, il rabattit en arrière la capuche de sa tunique et retira son masque de bronze. Un visage de mortel, sévère et massif, encadré de cheveux gris acier, me regardait.

— Phèdre nó Delaunay, comtesse de Montrève. (Lorsqu'elle n'était plus étouffée, sa voix était profonde et vibrante.) Je suis Michel Nevers, premier des prêtres de Kushiel dans la Ville d'Elua. Il faut que je vous parle.

— Messire prêtre. (J'exécutai une petite courbette, serrant les dents pour ignorer la douleur.) Comme il vous plaira.

La pièce où Michel Nevers me conduisit n'était guère luxueuse ; quelques rares lampes l'éclairaient chichement et des tapisseries pendaient aux murs ici et là. Des rangées d'étagères étaient chargées de lourds grimoires, dont les dos de cuir craquelé avaient été à maintes reprises soigneusement réparés. J'aperçus une copie illustrée de l'*Histoire du Namarre* de Sarea, qui contait la vie de Mara, la fille de Naamah devenue domestique de Kushiel – et d'après certains la première *anguissette*.

— Buvez. (Le prêtre me servit un verre de vin rouge, épais et fort.) Cela régénère le sang. Et vous avez besoin de toutes vos forces.

Obéissante, je pris une première gorgée timide, puis une seconde ; et je trouvai dans le vin la vie intense du raisin, gorgé de soleil et de pluie, nourri par la terre noire qu'enrichit l'humus gras et putride – le sol de Terre d'Ange sur lequel s'était répandu le sang d'Elua le béni. La Terre avait été les entrailles d'où il était né ; le sang et les larmes la semence qui l'avait enfanté. Je goûtai tout cela, ainsi que la fin violente de la grappe, foulée joyeusement par les pieds de vendangeurs exubérants et sauvages, le patient savoir-faire du maître de chais, la lente sagesse du temps transformant le jus en nectar, le fût de chêne chantant la vie de l'arbre immense qu'il avait été avant de subir la morsure de la hache.

— Vous voyez. (Il remplit un autre verre qu'il leva devant ses yeux.) Il faut tant de choses pour faire un verre de vin.

— Messire. (Je reposai mon verre ; une grimace m'échappa lorsque ma robe frotta mes épaules.) Comptez-vous vraiment me faire un exposé ?

— Non. (De manière tout à fait inattendue, Michel Nevers me sourit aimablement.) Uniquement vous rappeler que, tout comme la grappe de raisin, nous ne savons pas à quelle fin notre

brève existence est destinée. Vous souhaitez ne plus être une *anguissette* ?

— J'en ai peur. (Je croisai les mains devant mon ventre et rivai résolument mon regard au sien.) Mon chemin passe dans les ténèbres, et l'aiguillon de Kushiel me pousse vers des désirs dont je ne veux pas. Je blesse celui que j'aime à chaque choix que je fais, chaque fois que je respire. Oui, messire prêtre. Je voudrais que Kushiel en choisisse une autre. Ne l'ai-je pas bien servi ? J'ai juré sur mon honneur de mener cette quête, pour libérer un homme qui était mon ami. N'est-ce pas assez ? Faut-il que je sois aiguillonnée à chacun de mes pas ?

Il inclina la tête ; ses cheveux gris acier tombèrent sur son front.

— Vous parlez de Melisande Shahrizai ?

— Oui.

Le prêtre s'avança pour examiner les ouvrages de sa bibliothèque ; ses doigts en touchèrent quelques-uns.

— Au cours de l'histoire de Terre d'Ange, il y a toujours eu des moments où sont apparues des histoires d'*anguissettes*. Les lignées des Compagnons d'Elua sont porteuses de dons, mais ceux-ci ne sont pas sans dangers. Et c'est tout particulièrement vrai pour la lignée de Kushiel. Imposer la souffrance sans éprouver de compassion… (Il leva les yeux au ciel.) C'est une abomination. D'où la nécessité d'une *anguissette,* afin de rétablir l'équilibre. Capable d'endurer la souffrance sans rien dire, avec une infinie compassion…

— Pourquoi moi ? le coupai-je. Messire prêtre, je comprends toutes ces choses. Melisande Shahrizai est une descendante de Kushiel, sans doute la plus mortelle que le royaume ait jamais connue, et moi j'ai tenu mon rôle dans les actions pour la contrer. Pourquoi ? Je n'ai aucune ascendance divine dont je puisse me prévaloir. Je ne suis pas Mara, conçue par Naamah elle-même avec un assassin condamné. Ma mère était une adepte de la maison du Jasmin et mon père un fils de marchand, dépensier et inconséquent. Je ne veux pas endurer la souffrance sans rien dire, avec une infinie compassion…

— Phèdre ! (Le prêtre leva une main.) Pardonnez-moi, je ne voulais pas dire que tel devait être votre lot. Pourquoi vous ? (Il

secoua la tête.) Je ne sais pas. Chacun d'entre nous peut passer bien des vies ici-bas avant qu'Elua le béni l'autorise à franchir les portes menant dans la véritable Terre d'Ange, celle qui est au-delà des perceptions mortelles. Dans son infinie bonté, peut-être Kushiel vous permet-il d'expier quelque crime indicible. Je ne sais pas. Tout ce dont je suis sûr, c'est qu'il a choisi avec sagesse. Et si sa touche s'attarde quelque peu, c'est que son œuvre n'est pas encore achevée. (Il se baissa alors pour déposer sur mon front un baiser étonnamment tendre.) Élue de Kushiel, servante de Naamah. Vous portez les deux marques, et vous avez fort bien servi chacune d'elles. N'oubliez pas qu'ils n'étaient que des Compagnons d'Elua le béni, dont tous suivaient l'ombre étincelante – même Cassiel.

— C'est dur, messire, murmurai-je.

— Oui. (Michel Nevers hocha la tête et je vis dans son regard quelque chose qui ressemblait à une infinie compassion.) C'est dur.

Ainsi s'acheva ma visite au temple de Kushiel ; et si je n'en partis pas plus avisée, au moins étais-je bizarrement réconfortée, à la fois par les paroles du prêtre et par la pénitence que j'avais endurée. Après la douleur, mon corps était calme et mon esprit éclairci. Si le désir ne s'en était pas allé-il ne me quitte jamais tout à fait –, la tempête déclenchée par ma rencontre avec Melisande s'était apaisée.

Joscelin prit soin de moi cette nuit-là, étalant délicatement des onguents sur mes plaies. Je me sentais bien sous la caresse de ses mains. La tête posée sur mes bras, je me laissai aller au plaisir de la sensation.

— Et tout cela au nom de l'amour, murmura-t-il. Je ne prétends pas comprendre, Phèdre.

— Non, répondis-je dans un souffle, les paupières lourdes. (Le baume piquait aux endroits où la peau s'était déchirée. C'était délicieux.) Mais tu as eu raison de m'envoyer au temple.

— Je sais. Comment pourrais-je l'ignorer après tout ce temps ? Et comment avons-nous pu survivre l'un à l'autre ? C'est un vrai mystère. (Il y avait dans sa voix une tendresse et un humour que nul autre au monde ne pouvait comprendre hormis nous deux – dont l'amour devait bien faire sourire Elua

le béni.) Je crois qu'il va te falloir aller voir le marquiste, mon amour. (Du bout du doigt, il suivait le tracé de ma marque.) Il faudrait une retouche ici. (Son doigt bougea.) Et ici.

Je frissonnai sous sa caresse qui transformait la douleur en désir. Si nous n'étions guère en mesure de donner libre cours à nos envies, il y avait comme une forme de tourment dans le fait de le savoir – dans la nécessité de voler notre béatitude par quelque moyen détourné. Mon corps devenait tout alangui. Je prononçai son nom, riant à moitié de l'entendre si rauque dans ma gorge.

— Joscelin…

— Tu voudrais… ? murmura Joscelin, tandis qu'une de ses mains glissait doucement sur l'arrondi de mes fesses.

— Oui. (Je roulai sur le dos pour l'attirer sur moi.) Oh oui !…

Chapitre 12

Le lendemain matin, j'affermis mon courage et allai me présenter à la cour.

Je pensais bien qu'Ysandre n'allait pas apprécier les nouvelles que nous rapportions ; je n'avais pas tort. Son visage devint blanc et elle se mit à arpenter la salle de dessin à grands pas, comme une lionne en cage ; ses lèvres bougeaient, prononçant des imprécations silencieuses. Joscelin se tenait un pas plus près de moi qu'à l'ordinaire en présence de notre souveraine, et je me félicitais que Drustan et Sibeal fussent là avec nous.

L'histoire ne retiendra pas que la reine Ysandre de la Courcel était dotée d'un caractère emporté. Jusqu'alors, je l'avais rarement vue relâcher le strict contrôle sous lequel elle le tenait – et jamais sans qu'elle eût d'abord été provoquée. Qu'elle se laissât aller à nous montrer l'étendue de sa colère était une marque de sa confiance à notre égard et de l'estime dans laquelle elle nous tenait.

Pour autant, cela me rendait bien nerveuse.

— Qui ? demanda-t-elle en s'arrêtant, les poings sur les hanches. Qui ferait pareille chose sans rien m'en dire ?

J'ouvris la bouche pour parler, avant de la refermer prudemment sans rien dire.

— Les Shahrizai. (Les lèvres de la reine s'étrécirent.) Devront-ils toujours être la plaie de mon règne ? Je vais aller faire chercher le duc Faragon…

Elle s'arrêta et je vis que le souvenir lui revenait. La dernière fois qu'elle avait ordonné au duc de Shahrizai de paraître devant elle, cela avait été à cause de l'intervention fort peu orthodoxe de son propre oncle Barquiel L'Envers.

— Ma dame, dis-je. Ysandre. Melisande est certaine que ce n'est pas quelqu'un de sa famille qui a fait cela.

— Et qu'en penses-tu ? me demanda Drustan mab Necthana.

— Je crois qu'elle dit la vérité.

— Toute la vérité ?

Ysandre tenait fixé sur moi un regard dur.

— Probablement pas. (Je haussai les épaules.) C'est le moins qu'on puisse supposer de la part de Melisande. Mais ce qu'elle m'a dit était incontestablement marqué du sceau de la vérité.

Le regard d'Ysandre glissa vers Joscelin.

— Qu'en pensez-vous, Cassilin ?

— Majesté, répondit-il en s'inclinant, les avant-bras croisés devant lui. Je suis de l'avis de ma dame Phèdre. Melisande Shahrizai est aussi dangereuse qu'une vipère, et deux fois plus retorse, mais je ne crois pas qu'elle ait menti.

— L'enfant, reprit Ysandre, à moitié pour elle-même. Ce pauvre petit garçon. Je l'avais bien mise en garde.

Drustan murmurait à l'oreille de Sibeal, détaillant en cruithne la teneur de nos échanges. Sur le visage de la jeune femme, je vis soudain apparaître quelque chose d'étonnant : l'espoir, ainsi qu'une limpide certitude visionnaire.

— C'était un vrai rêve, dit-elle dans son d'Angelin accentué lorsque Drustan eut fini. (Ses grands yeux bruns se tournèrent vers moi.) Tu trouveras un moyen de le libérer.

Hyacinthe.

Le Jebe-Barkal.

— Dame Sibeal, dis-je. Je prie pour qu'il en soit ainsi. Mais j'ai fait une promesse qu'il me faut d'abord tenir. Il se pourrait bien que la vie d'un enfant soit en jeu.

— Et il se pourrait bien qu'il soit déjà trop tard. (Ysandre ne mâchait pas ses mots.) Qui que soit le responsable de tout cela.

— Je sais. (Je soutins son regard.) Mais je dois chercher malgré tout.

— Et qui que soit le responsable de tout cela… (Elle prit une profonde inspiration.) Peu importe de qui il s'agit, il lui faudra en répondre devant ma justice, Phèdre. Comme n'importe quel criminel. Cela n'est pas une vaine promesse, vous m'entendez ?

— Oui, madame. Ysandre.

Je comprenais ce qu'elle disait – et mon cœur saignait pour elle. Ysandre de la Courcel n'était pas sotte. Inévitablement, elle avait songé à son oncle et à ses « méthodes ».

— Depuis le jour de sa naissance, reprit-elle d'un ton méditatif, cet enfant, Imriel de la Courcel, constitue une menace pour mon trône et l'héritage de mes filles. Je l'ai toujours su, et je me suis toujours préparée à y faire face, à ma manière, dans le respect des préceptes d'Elua le béni. Je ne ferai preuve d'aucune clémence à l'égard de ceux qui chercheront à procéder autrement.

— Je comprends.

— J'ose espérer que vous viendrez me rendre compte du fruit de vos recherches avant d'aller voir Melisande Shahrizai, ma presque cousine ? demanda Ysandre en haussant les sourcils.

— Ma dame ! protestai-je. Oui, bien sûr.

Et, sur ce, nous nous retirâmes.

Dans les couloirs du palais, Joscelin et moi débattions à voix basse de notre entrevue avec la reine, sans oublier de saluer avec courtoisie les nobles que nous croisions. Quelques semaines auparavant, nous nous serions mêlés à eux – tous ces pairs d'Angelins venus là pour se promener, se montrer, se croiser dans les couloirs, les salons ou le hall des jeux, échanger des ragots et des madrigaux, se séduire et se livrer à tous les jeux de pouvoir auxquels les murs de marbre blanc étaient depuis toujours accoutumés. Depuis lors, ces activités avaient pris une note bien triviale à nos yeux.

— Tu as vu son visage ? murmurai-je à Joscelin. Elle ne l'a pas dit, mais je suis sûre qu'elle pensait à Barquiel L'Envers.

— J'ai vu.

Il s'interrompit, tandis que nous approchions du marquis d'Arguil et son épouse, un joli couple d'une quarantaine d'années fort en vogue. Derrière eux, à un pas et demi en retrait, se tenait un frère cassilin, un jeune homme vêtu de gris, avec sur son visage intelligent un air de suprême hauteur.

— Le bonjour, messire, dit Joscelin, poliment. Ma dame.

— Comtesse ! s'exclama la marquise d'Arguil en prenant mes mains dans les siennes pour m'offrir le baiser de bienvenue. Nous vous avions invités à notre fête des cerisiers en fleur, vous

et votre somptueux consort, mais vous aviez quitté la Ville, créatures sans cœur. Promettez-nous que vous serez des nôtres la prochaine fois.

— Je ferai de mon mieux, ma dame, mais je ne puis rien promettre. (Du coin de l'œil, j'aperçus leur Cassilin en train d'exécuter un salut des plus ostentatoires à Joscelin ; ses canons d'avant-bras jetèrent des lueurs d'acier lorsqu'il les croisa devant lui avant de s'incliner.) Parfois, mes affaires m'obligent à voyager.

Dix ans plus tôt, après le duel de Joscelin dans le temple d'Asherat, les familles nobles avaient renoué en masse avec l'ancienne tradition consistant à envoyer leur fils puîné à la Fraternité cassiline. Même si la reine avait renoncé à sa garde cassiline, il était devenu très à la mode chez les nobles de haute lignée de louer les services d'un moine-guerrier pour s'en faire accompagner. Je crois que l'ancien Préfet, sous la férule duquel Joscelin avait été formé, aurait refusé la plupart des offres et des demandes. Le nouveau Préfet les acceptait toutes. La majorité des impétrants cassilins n'allait pas au terme de la formation, mais un certain nombre tenaient bon, pour finir par escorter les riches familles, voués à protéger et servir.

Et chacun de ceux-là regardait Joscelin avec un mélange désespéré de vénération et de mépris. Sa victoire sur le Cassilin félon qui voulait tuer la reine était une action devenue légendaire ; mais il avait quitté la Fraternité pour moi – et été frappé d'anathème pour cela. Ceux qui restaient et honoraient leur vœu de célibat lui en voulaient.

— Vos affaires, reprit le marquis d'Arguil avec un sourire entendu. Vous voulez dire les affaires de Naamah !

— Comme vous dites, messire, répondis-je avec un sourire, en posant deux doigts sur mes lèvres pour intimer la discrétion à Joscelin qui roulait des yeux. Et je ferai de mon mieux pour me montrer digne d'elle.

Après d'aimables salutations, nous partîmes chacun de son côté ; le Cassilin des d'Arguil fit un nouvel étalage de sa courtoisie sourcilleuse, s'inclinant si profondément qu'il nous montra le catogan retenant ses cheveux sur sa nuque. Il portait des dagues, mais pas d'épée ; Ysandre avait banni leur présence

de l'intérieur du palais. Cette fois-ci, Joscelin lui accorda un petit hochement de tête. La poignée de son épée, gainée de cuir soigneusement ciré, dépassait entre ses deux épaules – témoignage de la confiance de la reine.

— Qu'Elua me pardonne ! dit Joscelin lorsque nous fûmes seuls, mais ai-je vraiment été un tel poseur ?

— Pire, répondis-je en lui prenant le bras.

Il rit.

— Peut-être bien, après tout. Rappelle-moi d'avoir quelque chose à faire la prochaine fois que les d'Arguil nous inviteront à une fête, Phèdre. (Il y eut comme un subtil changement dans le ton de sa voix et je levai les yeux vers son visage.) As-tu prévu d'aller interroger L'Envers en personne ?

— Oui. (Je scrutai un instant sa mine pensive aux sourcils froncés.) Tu crois qu'Ysandre va envoyer le faire chercher ?

— Hmm. (Il baissa les yeux sur moi.) Il est son parent le plus proche. Je crois qu'elle va lui parler en privé avant de porter la moindre accusation aux yeux du monde. À quel point préfères-tu aller le voir avant ?

J'examinai la question. Si Ysandre avait un défaut, c'était certainement de penser le meilleur des personnes qu'elle aimait.

— Un certain point. Où est-il ?

— Champs-de-Guerre, répondit Joscelin en haussant un sourcil, en guise de commentaire muet sur le maintien de Barquiel L'Envers au poste de commandant de l'armée royale. (Cela avait été une nomination provisoire, décidée en réponse à la trahison de Percy de Somerville. Mais Ysandre n'avait jamais révoqué son oncle, ni nommé quelqu'un d'autre à sa place.) C'est à moins d'une journée de cheval. En partant cet après-midi, nous pourrions y être avant même qu'elle décide d'y envoyer un messager.

— Parfait, dis-je en lui reprenant le bras. On dirait bien que nos affaires nous obligent à voyager.

Si j'avais pensé que nous pourrions partir sans plus de contretemps, j'avais été dans l'erreur. Ti-Philippe attendait notre retour avec des nouvelles à nous dire. Il eut bien du mal à attendre que j'eusse fini de donner mes instructions à Eugénie

afin qu'elle nous préparât un petit bagage pour une nuit sur le terrain d'entraînement de l'armée royale.

— Ma dame ! s'exclama-t-il avec un sourire d'une oreille à l'autre. Vous aviez tort. Il y a bien un érudit dans la Ville qui a étudié la culture jebéenne, mais il s'agit d'une musicienne et pas d'un linguiste. Son père était un maître des tambours au sein de la maison de l'Eglantine il y a une cinquantaine d'années. Une fois sa marque achevée, il a voyagé à travers le monde entier et étudié pendant de nombreuses années au Jebe-Barkal. Elle a fait une copie du rouleau et pense pouvoir le traduire d'ici à demain. Et sinon, le Tsingano Emile a promis de venir vous voir dans la matinée.

— Demain ? (Je fis une grimace.) J'ai prévu d'aller à Champs-de-Guerre. Dis à l'érudite spécialiste du jeb'ez… Comment s'appelle-t-elle ?

— Audine Davul.

— Dis à dame Davul que j'irai la voir à mon retour, et dis à Emile… dis-lui la même chose.

— Dans le Seuil de la nuit ? demanda Ti-Philippe d'un ton sceptique.

Je ris.

— Pourquoi pas ? Cela fait bien longtemps que je ne suis pas allée boire à l'auberge du *Jeune Coq*. C'était le paradis pour moi, autrefois. Tu ne te souviens pas, c'est là que je vous ai amenés lors de votre arrivée dans la Ville ? Cela fait peut-être trop longtemps que je fréquente exclusivement les cercles les plus fermés.

— Je le lui dirai. (Ti-Philippe resta silencieux un instant.) Ma dame, il m'a demandé de vous dire que Manoj était mort, et que les *kumpanias* de Tsingani chantent le nom de Hyacinthe, fils d'Anasztaizia, sur les routes.

Je restai interdite. Manoj était le grand-père de Hyacinthe, le *Tsingan Kralis,* le roi des Tsingani. Anasztaizia était sa fille et la mère de Hyacinthe, trahie et injuriée par les siens. Pour Hyacinthe, cela serait plus important encore que des mots de savoir que les Tsingani ne l'avaient pas oublié, lui le prince des voyageurs, et qu'on se souvenait de lui en tant que fils de sa mère.

— Dis-lui…, dis-je doucement. Dis-lui que je le remercie de l'information.

— Comme vous voudrez, répondit Ti-Philippe en gardant pour lui-même les réserves qu'il avait à formuler.

Une fois nos affaires en ordre, et munis des multiples recommandations d'Eugénie, Joscelin et moi nous remîmes une nouvelle fois en route ; les murailles blanches de la Ville disparurent derrière nous tandis que nous avancions vers le nord – vers Champs-de-Guerre. Pendant que nous chevauchions, je lui racontai ce que Ti-Philippe m'avait appris. Contrairement à mon chevalier, Joscelin comprit. Lui avait vu Hyacinthe choisir son destin, tourner le dos à l'héritage qui l'attendait pour déposer à mes pieds le don du *dromonde* et soulager mes terreurs.

— Le prince des voyageurs, dit Joscelin en secouant la tête. Tu sais, je ne l'avais jamais vraiment compris avant cela. Avant que nous rencontrions le *Tsingan Kralis,* je pensais que ce n'était qu'un mensonge tsingano de plus.

— Moi aussi, murmurai-je. Qu'Elua me pardonne !

— En fait, je ne suis pas certain que Hyacinthe ait vraiment su la vérité avant cet instant. (Il éperonna sa monture pour venir à ma hauteur et me lancer un regard en biais.) Maître du détroit. C'est difficile de penser à lui en tant que Maître du détroit. Tu sais qu'elle est amoureuse de lui ?

Je regardais la route juste devant moi – entre les deux oreilles de ma monture.

— Sibeal ?

— Hmm, hmm.

Je songeai à l'espoir que j'avais lu sur son visage lorsqu'elle avait prononcé ces paroles. « Tu trouveras un moyen de le libérer. » Je me demandai si Hyacinthe savait, et ce qu'il pouvait bien en penser. Je me demandai ce que je pouvais bien en penser. Mais je ne dis que deux mots.

— Je sais.

Chapitre 13

Nous passâmes la nuit dans une auberge agréable, où nous dînâmes dans une cour intérieure en devisant avec les autres voyageurs. Le lendemain matin, nos bêtes parfaitement reposées, le poil brossé jusqu'à en devenir luisant, nous fûmes amenés jusqu'à un montoir par un garçon d'écurie aux mains et aux pieds bien trop grands pour sa stature dégingandée. Il rougit et s'inclina lorsque Joscelin lui remit une piécette d'argent ; par en dessous ses cils longs comme ceux d'une fille, il jetait des coups d'œil dans ma direction. *Un jour,* songeai-je, *il brisera des cœurs. Mais ce temps n'est pas encore venu.*

Puis nous repartîmes, le long d'une piste bordée d'arbres, à travers le cœur fertile de la campagne d'Angeline.

Le soleil n'était pas encore au zénith lorsque nous atteignîmes Champs-de-Guerre – ces immenses étendues où stationne et s'entraîne l'armée de Terre d'Ange. Dans les quartiers des officiers, on nous dit que le duc Barquiel L'Envers passait en revue un régiment d'infanterie sur le terrain principal.

— Attendons-nous ? demanda Joscelin. Ils auront bientôt fini, pour le repas du midi.

— Non, répondis-je avec détermination. Allons voir messire Barquiel sur le terrain.

Un lieutenant obligeant nous conduisit là-bas – bien que nous eussions trouvé sans peine au seul bruit que faisait la troupe. C'était un vaste champ, à l'herbe ravagée par le piétinement d'un millier de bottes ; l'air inondé de soleil était empli du grognement des hommes à la manœuvre, et du fracas des armures contre les armures, les épées et les boucliers.

Il ne nous fut pas difficile de repérer Barquiel L'Envers, marchant à grands pas à la lisière de l'escarmouche, un long

manteau du violet L'Envers enveloppant son armure d'acier, criant après les sous-officiers et les fantassins. Je tirai sur les rênes et Joscelin fit de même.

Barquiel nous aperçut et ordonna à ses porte-étendards de donner le signal de la fin de l'exercice. Ensuite, il vint lui-même à pied jusqu'à nous.

— Tiens, tiens, tiens. (Les pieds solidement campés, il leva la tête vers moi.) Comtesse Phèdre nó Delaunay de Montrève. Que me vaut ce plaisir inattendu ?

— Votre Grâce. (J'inclinai la tête sans démonter de ma selle. Éclairée par le soleil, l'étoile du compagnon sur ma poitrine brillait de mille feux – manière peu subtile de lui rappeler que je pouvais m'adresser à lui en égale.) Il y a une question dont je souhaite vous entretenir.

Sous son casque surmonté d'un turban – une coquetterie datant du temps qu'il avait passé comme ambassadeur au Khebbel-im-Akkad – Barquiel L'Envers haussa les sourcils.

— Vraiment ? Et que m'offrez-vous, comtesse, pour bénéficier d'un accès libre à mes pensées ?

Je me laissai aller sur ma selle, interloquée.

— Et que désirez-vous, messire duc ?

S'il voulait un « rendez-vous », je n'avais aucune intention de le lui accorder ; mais Barquiel L'Envers était bien trop intelligent pour quelque chose de si évident. Son regard violet, si semblable à celui de sa nièce Ysandre, glissa de côté pour se poser sur Joscelin.

— Il existe une légende, dit-il d'un ton tranquille, fort prisée de mes hommes, selon laquelle un Cassilin nu-tête, armé uniquement d'une épée et de canons d'avant-bras, peut vaincre en combat ouvert un soldat en armure avec épée et bouclier. Moi, je tiens cela pour pure romance. Qu'en pensez-vous, messire Verreuil ? Vérifierions-nous le bien-fondé de cette histoire ?

— Votre Grâce, répondit Joscelin tout aussi tranquillement. Je ne saurais répondre à l'honneur que vous me faites. J'ai été frappé d'anathème par la Fraternité cassiline.

— Ah oui ! bien sûr. (L'Envers sourit.) Le champion de la reine, le consort de dame Phèdre, l'éternel apostat. Et pourtant,

messire Verreuil, lorsque les gens disent « le Cassilin », c'est de vous qu'ils parlent. Vous ne croiseriez pas un peu le fer avec moi ?

Joscelin et moi échangeâmes un regard. Aucun mot n'était nécessaire entre nous, pas même un haussement d'épaules ; nous nous comprenions tout à fait, et c'était à lui que la décision appartenait.

— Comme vous dites, Votre Grâce. Je suis toujours le servant de Cassiel, à ma manière. (Il secoua la tête.) Et, à ce titre, je ne tire l'épée que pour tuer, messire. Je ne la tirerai pas contre vous.

— Un interdit bien commode, fit remarquer Barquiel L'Envers à ses hommes qui s'étaient approchés et suivaient l'échange avec intérêt.

— Messire L'Envers. (Joscelin bondit à terre en souplesse et tendit les rênes à un soldat stupéfait. Puis, se tournant vers Barquiel L'Envers, il salua avec une précision toute cassiline ; lorsqu'il se redressa, ses dagues jaillirent de leur fourreau dans un sifflement serpentin. Une ombre de sourire relevait les commissures de ses lèvres.) J'ai dit que je ne tirerais pas l'épée. Je n'ai pas dit que je déclinais votre proposition.

Une grande clameur s'éleva parmi les fantassins attroupés ; bien vite, ils formèrent un vaste demi-cercle, ménageant un espace pour les combattants. Un écuyer partit à toutes jambes à travers le champ pour passer le mot dans tout le campement ; un sous-officier, les yeux brillant d'une joie carnassière, tapota l'épaule d'un autre. Sous le coup de la surprise et de l'incrédulité, les sourcils de Barquiel L'Envers disparurent sous le rebord de son casque.

— Vous envisagez de me combattre armé de vos dagues uniquement ?

— Votre Grâce souhaite combattre un Cassilin, non ? demanda Joscelin. Le Cassilin ?

Il y eut un instant de silence, puis L'Envers rit à gorge déployée en se tapant sur les cuisses.

— Fort bien ! Qu'il en soit ainsi ! Jusqu'au premier sang, ou jusqu'à ce que l'un de nous crie qu'il se soumet. Au premier des deux termes. Anton, mon bouclier ! (Il sourit, exposant ses

dents immaculées, puis secoua la tête.) Par les nichons de Naamah ! tu as des couilles, Cassilin. Je t'en aimerais presque pour cela.

Joscelin sourit poliment, puis croisa ses dagues dans la position d'attente.

La situation aurait pu être pire. L'Envers portait une cuirasse d'entraînement de fantassin, des jambarts et des gantelets – mais pas une armure complète. Néanmoins, le bouclier en forme de voile, dans les lanières duquel il passa son bras gauche, allait lui assurer une bonne protection ; sans compter sa longue épée qui lui procurait une allonge trois fois supérieure aux dagues de Joscelin. C'étaient des lames d'acier froid, au tranchant parfaitement affûté. Je me calai sur ma selle, en proie à une crainte immobile, et m'efforçai de montrer un visage placide ; le duc L'Envers agita son écu pour en éprouver l'équilibre et fit quelques passes avec son épée. Champs-de-Guerre tout entier résonnait de cris ; des bottes et des sabots martelaient la terre et les rangs de l'assistance grossissaient. Une garde d'honneur impromptue se rassembla autour de moi ; les soldats jouaient des coudes pour se rapprocher. L'écuyer de L'Envers ajusta la mentonnière du casque de son maître.

— Pouvons-nous commencer ? demanda L'Envers.

Joscelin se contenta de saluer.

Le combat démarra lentement, chacun des deux adversaires tournant pour conquérir la position la plus avantageuse. En dépit de son arrogance, Barquiel L'Envers avait l'expérience d'innombrables batailles ; il n'était pas du genre à s'élancer tête baissée. Il lança une première attaque prudente, et son regard s'étrécit lorsque l'avant-bras gauche gainé d'acier de Joscelin écarta son épée ; mon consort avança, pivota sur lui-même et lança sa dague droite à une vitesse stupéfiante. La lame glissa sur le bouclier ramené *in extremis* par L'Envers pour protéger son flanc découvert. Joscelin recula, le poids sur sa jambe arrière ; ses deux dagues avaient repris leur position défensive et il attendait l'attaque suivante.

Je connaissais par cœur ses mouvements, les pivots fluides des techniques cassilines et les dagues traçant des arabesques brillantes dans l'air. Je l'avais vu pratiquer des milliers de fois,

seul dans notre jardin. À petits pas prudents, Barquiel L'Envers avançait de biais, présentant son côté gauche protégé. Sans aucun signe avant-coureur, son bras d'épée se détendit pour un coup latéral en ligne assez basse, visant le ventre de Joscelin. Un petit cri m'échappa… mais Joscelin avait anticipé, voltant déjà sur sa gauche ; sa dague intercepta l'épée entre le quillon courbe et la base de la lame, tandis que son coude droit mettait l'élan à profit pour venir frapper L'Envers sur la gorge.

Barquiel L'Envers toussa, les yeux subitement emplis de larmes ; le coup avait meurtri son larynx.

— Tu ne ferais pas ça sur un homme portant un gorgerin, Cassilin, dit-il d'une voix devenue rauque.

— En effet, messire, répondit Joscelin avec un petit sourire. Je ne le ferais pas.

L'Envers prit une profonde inspiration et s'élança dans une charge sans retenue – des coups courts et rapides qui repoussèrent Joscelin sans lui ménager le moindre espace où riposter. J'assistais à tout cela le cœur dans la bouche ; chaque attaque ou presque aurait pu être fatale. Aujourd'hui encore, j'ignore si le duc aurait été capable de retenir son épée si Joscelin avait manqué une parade. Elua merci ! il n'en manqua aucune.

Mais s'il apparut que l'épée de Barquiel ne parviendrait pas à franchir l'imperméable tourbillon des dagues et canons d'avant-bras, il devint tout aussi évident que Joscelin ne pourrait jamais arriver à portée du duc, de l'autre côté de sa longue épée et de son bouclier. Ils tournaient et tournaient encore, réduisant en boue la glèbe du champ ; les paris allaient bon train parmi les rangs des soldats et une sueur glacée coulait entre mes omoplates.

Pour finir, Barquiel L'Envers recula d'un pas, releva légèrement le bouclier à son bras gauche et hissa l'épée dans sa main droite au-dessus de sa tête pour charger en l'abattant furieusement en direction de la tête de Joscelin. Dans un seul mouvement fantomatique, Joscelin leva ses deux dagues croisées pour bloquer l'attaque en coinçant l'épée entre ses propres lames. Pendant un instant, ils demeurèrent immobiles, leurs armes verrouillées, poussant chacun de leur côté, puis

L'Envers releva brutalement son écu pour en assener un coup violent dans la face découverte de Joscelin.

Mon consort recula, rejetant l'épée de L'Envers ; les soldats hurlèrent. Effrayée, ma monture se cabra, redressant la tête, m'empêchant de voir. Le temps que je la maîtrisasse, les deux hommes étaient de nouveau au contact, agrippés l'un à l'autre. Joscelin tenait l'épée du duc vers le bas, bloquée par le quillon courbe d'une de ses dagues. L'Envers pesait de tout son poids sur son bouclier, luttant pour l'amener sous le menton de son adversaire. Leurs jarrets étaient tendus à craquer ; leurs pieds poussaient dans la boue.

Ce fut Joscelin qui faillit. Tandis qu'ils poussaient et luttaient, je vis son pied glisser, presque comme s'il avait été animé d'une volonté propre ; je vis son genou gauche céder. Bousculé par le bouclier de L'Envers, ses lames coincées, il chuta sur le sol. Avec un hurlement de victoire, Barquiel L'Envers dégagea son épée et la dressa bien haut, la pointe vers le bas, en direction de la gorge de Joscelin.

— Vous soumettez-vous, messire Cassilin ?

Sur le dos, Joscelin leva ses deux mains.

— Messire, je me soumets.

Les soldats rugirent de satisfaction et je laissai filer le souffle que je retenais, heureuse que tout fût fini. Gloussant de satisfaction, Barquiel L'Envers remit son épée et son bouclier à son écuyer. Il retira son casque, le coinça sous un bras et tendit l'autre main à Joscelin, avant de l'aider à se remettre sur ses pieds.

— Beau combat, messire Verreuil, même si je pense que votre mie ne me saura pas gré de l'état de votre tenue. Mais bon ! vous lui avez gagné le droit de me poser ses questions. Accompagnez-moi dans mes quartiers que je vous accueille comme il sied. Je vais demander à mon valet de faire quelque chose pour cette boue.

Et, sur ce, l'intermède fut conclu.

Les quartiers du commandant de l'armée royale à Champs-de-Guerre étaient spacieux et agréablement meublés, sans être luxueux. Quelques coussins et tapis akkadians disséminés dans la pièce lui donnaient la marque L'Envers. Nulle part je ne

relevai le moindre signe d'une présence féminine. Pendant toutes les années où il me fut donné de le rencontrer, je n'ai vu qu'une seule fois l'épouse du duc – une femme solide et pleine d'autorité, apparemment satisfaite de s'occuper de leur fief ancestral dans le Namarre, tandis que son ambitieux mari trouvait à employer ses talents ailleurs.

Conformément à sa parole, L'Envers fit donner à Joscelin l'une de ses paires de chausses propres ; son valet emporta les chausses et le pourpoint maculés. Un repas de poulet froid fut servi, accompagné de tranches de melon salées, de pain croustillant et d'un fromage piquant. Ensuite, Joscelin s'assit en tailleur sur le sol, vêtu uniquement de sa chemise et de ses chausses d'emprunt, et entreprit de nettoyer méthodiquement ses armes et son attirail, tandis que je m'entretenais avec Barquiel L'Envers.

— Ma dame Phèdre. (Toujours empli du bonheur de sa victoire, le duc était d'humeur expansive.) De quelles questions vouliez-vous m'entretenir ?

— Votre Grâce, répondis-je en inclinant la tête. Que savez-vous d'Imriel de la Courcel ?

— Le fils de Melisande ? (Le duc me lança un regard acéré.) Pourquoi ? Que savez-vous, comtesse ?

Je haussai les épaules.

— Vous l'avez cherché, messire. Je sais au moins cela.

Il fit une moue, les yeux perdus au fond de son verre, pesant soigneusement ce qu'il allait me dire.

— Oui, dit-il finalement. Je l'ai cherché. (Il reposa son verre pour fixer franchement les yeux sur moi.) Vos méthodes diffèrent des miennes, *anguissette* ; de cela nous sommes déjà convenus. La dernière fois, nous n'avons pas su nous faire confiance l'un l'autre, et nous avons failli offrir le royaume à Melisande Shahrizai. Si je vous dis ce que je sais, me retournerez-vous la courtoisie ?

Les bruits du nettoyage de Joscelin s'interrompirent un instant, puis reprirent.

— Je le ferai, répondis-je.

— Très bien. (Barquiel L'Envers prit une profonde inspiration, avant de passer une main dans ses cheveux taillés

court.) Vous savez que j'ai des relations au Khebbel-im-Akkad et en Aragonia. J'ai dépêché des agents dans ces deux contrées pour y rechercher des indices, puis à partir de là en Ephesium, à Carthage et en Umaiyyat. Personne n'a trouvé trace du garçon. Je suppose que vous usez de vos propres relations pour faire de même à La Serenissima, en Hellas et en Illyrie ?

— Oui. (Sa voix n'était absolument pas contrainte ; ses yeux ne cillaient pas ; il ne montrait aucun des signes du mensonge.) Et j'ai cherché l'existence de rumeurs en Terre d'Ange également.

L'Envers hocha la tête.

— C'est bien ce que j'avais pensé. Anafiel Delaunay vous a bien formée. Si quelqu'un proche d'Ysandre était impliqué, je suis sûr que vous l'auriez découvert en dix années.

— Ce n'était pas le cas.

Il fixa intensément ses yeux sur moi. Je vis ses pupilles se dilater à mesure que la réalité s'imposait à lui. La peur et l'excitation sont très semblables lorsqu'on les observe de près ; je ne savais pas au juste ce que je voyais.

— Vous savez. (Son souffle se bloqua dans sa gorge douloureuse et il toussa avec agacement ; ses mains se refermèrent sur mes poignets. Non loin, Joscelin tint ses dagues prêtes.) Vous savez ! (Les yeux de L'Envers luirent et ses lèvres s'étirèrent en un sourire gourmand.) Qui est-ce ?

— Peu importe, messire, répondis-je, sans tenir compte de sa poigne. Le garçon a disparu.

Il relâcha mes poignets et lança une bordée de jurons montrant l'étendue de son émoi. Sur le sol, Joscelin se décontracta et reprit son nettoyage. J'attendis que le duc eût fini, avant de lui narrer l'essentiel de l'histoire de Melisande.

— Et vous pensiez que c'était moi ? demanda-t-il lorsque j'eus fini.

— Messire duc a les moyens et la ruse qu'exige une telle action, répondis-je diplomatiquement. Cette idée est venue à Melisande également. Et, ajoutai-je encore, je pense que vous aurez bientôt des nouvelles de la reine.

— Je prendrai cela comme un compliment – un peu discutable. (Barquiel L'Envers sourit et agita la tête.) Le

sanctuaire d'Elua ! Je pensais qu'elle avait fait disparaître le garçon en Skaldie. C'est le seul endroit que nous n'ayons aucun moyen de fouiller, et il y a fort à parier qu'elle y a encore des relations depuis l'époque de Selig. Mais je n'aurais jamais cru qu'elle avait des alliés chez les prêtres d'Elua.

— Moi non plus, messire, dis-je. Moi non plus.

Tout en briquant les boucles de ses canons d'avant-bras, Joscelin émit un soupir hautement désapprobateur.

— Eh bien, reprit L'Envers en lançant un regard pensif dans sa direction. Si elle nous a damé le pion à tous les deux, ma chère Phèdre, il semblerait qu'elle se soit damé le pion à elle-même. Je ne prétends pas que je serais désolé d'apprendre le trépas du garçon. Il est peut-être innocent, mais, aussi longtemps qu'il vivra, il sera une arme utilisable contre les descendants de la maison L'Envers. Mais je ne détesterais pas apprendre à qui appartient la main qui pourrait le manipuler, poursuivit-il en reportant ses yeux sur moi. Ysandre a-t-elle convoqué le prêtre responsable ?

— Pas encore.

— Elle le fera. (Il se laissa aller contre le dossier de sa chaise.) Il lui faudra peut-être un certain temps pour se résoudre à affronter les prêtres d'Elua, mais elle le fera. Je connais ma nièce.

Je hochai la tête, prenant ses paroles pour un avertissement.

— Je prends bonne note, messire. Je vous remercie de votre franchise.

— Ah ! (L'Envers sourit en regardant la tête baissée de Joscelin.) Vous avez payé un prix équitable pour l'avoir. Je suppose que vous êtes satisfaite que je ne vous aie pas montré autre chose que de la franchise ? À moins que vous préfériez que je jure… sur la « rivière de feu » ?

Je rougis. Il parlait de l'ancien mot de passe de la maison L'Envers – le serment qui obligeait ses membres à prêter secours et à dire la vérité. C'était par ces mots que je l'avais contraint de défendre la Ville d'Elua contre le traître Percy de Somerville ; des mots à moi révélés par sa parente Nicola L'Envers y Aragon.

— Le feriez-vous si je vous le demandais ?

Le regard du duc ne cilla pas.

— Je le ferais.

— C'est inutile, dis-je. Je vous crois.

L'après-midi était bien avancé lorsque Joscelin et moi quittâmes Champs-de-Guerre. Nous avions calculé pouvoir rallier la Ville d'Elua au crépuscule si nous chevauchions sans nous arrêter ; les journées avaient rallongé avec l'arrivée imminente de l'été. Le valet de Barquiel L'Envers avait parfaitement nettoyé les vêtements de Joscelin ; ils étaient secs et les taches avaient pratiquement disparu. Mon consort était de fort bonne humeur malgré sa défaite.

— Si ce n'est pas L'Envers, dit-il en spéculant à voix haute, alors qui ?

— Je ne sais pas. Tu crois qu'il a dit la vérité ?

— Aussi sûrement que toi tu l'as dite. (Ses yeux se posèrent sur moi.) Cela augmente les chances que le garçon soit encore en vie. L'Envers a raison : Imriel est une arme redoutable dans les mains de celui qui le détient.

— J'aimerais savoir à qui elles appartiennent. (Je poussai un soupir.) Tu sais qu'il va nous falloir aller au sanctuaire d'Elua à Landras pour y poser des questions avant qu'Ysandre se décide à convoquer frère Selbert.

— Hmm, hmm.

— Joscelin ? (Je tournai la tête vers son profil impassible.) Tu l'as laissé l'emporter, n'est-ce pas ?

Un coin de sa bouche se redressa subrepticement.

— Quel Cassilin digne de ce nom ferait une chose pareille ?

— Je n'en connais qu'un, répondis-je en haussant les sourcils.

Joscelin rit – et ne répondit rien.

Chapitre 14

Dès notre retour à la Ville d'Elua, j'envoyai un court message à Ysandre, lui exposant la teneur de notre rencontre avec le duc L'Envers, et l'assurant de ma conviction qu'il était parfaitement innocent. Je lui faisais également part de mon intention de me rendre dans le Siovale, au sanctuaire d'Elua à Landras, afin d'y interroger les prêtres au sujet de la disparition d'Imriel.

Si Ysandre voulait m'y devancer, eh bien, libre à elle. D'ici là, j'entendais bien poursuivre mon enquête à ma manière.

Avant toute chose, je pris le temps d'aller voir Audine Davul à l'académie de la Ville d'Elua.

J'y étais déjà allée quelques fois, mais jamais encore dans la nef des musiciens – où l'on me conduisit par un long couloir desservant des salons d'où provenaient des airs tantôt mélodieux, tantôt cacophoniques. Des étudiants de tous âges faisaient leurs gammes sur leur harpe, leur lyre ou leur mandoline, leur tambour ou leurs timbales, leur flûte ou leur fifre – et, bien évidemment, sur leurs percussions aussi. Le bureau d'Audine Davul en contenait plus d'exemplaires de toutes sortes que j'aurais cru qu'il pouvait en exister : des petites, des grandes, des courtes et trapues, des longues et étroites, avec une simple peau de chèvre tendue sur un fût de bois, de cuivre ou de terre cuite, des chaudrons d'acier sur lesquels on frappait avec de petits maillets, ou encore des cymbales et clochettes à agiter en cadence. Et chacun de ces instruments avait sa voix propre, m'apprit-on.

Petite femme pleine de vigueur et d'énergie, aux yeux gris et à la peau de miel, Audine Davul était le fruit de la liaison de son père avec une danseuse éphésienne. Sa mère était morte en lui donnant la vie, et son père l'avait emmenée avec lui dans ses pérégrinations maritimes ; il payait ses embarquements avec

son art, jouant pour le plaisir des équipages ou donnant la cadence pour les rameurs. On disait qu'une galère avait des ailes lorsqu'Antoine Davul était au tambour des bancs de nage. De l'âge de cinq ans à l'âge de dix ans, Audine avait vécu avec son père au Jebe-Barkal. Elle avait grandi en s'exprimant, à l'oral comme à l'écrit, en jeb'ez, tandis que son père étudiait les secrets de la rythmique des « messagers des montagnes », le langage produit par les grands troncs évidés sur lesquels on frappait dans les hautes terres du Jebe-Barkal.

Audine Davul avait traduit le rouleau que Melisande avait appelé le *Kefra Neghast*.

— Oui, l'information qu'on vous a donnée est exacte, confirma-t-elle en désignant le parchemin qu'elle avait préparé. (Elle avait non seulement donné une traduction en d'Angelin en regard de chaque ligne, mais elle avait aussi précisé en phonétique la prononciation de cette étrange écriture.) Il s'agit bien de l'histoire de Melek al'Hakim, le prince de Saba. On ne la raconte plus guère aujourd'hui.

Avec grande précaution, je pris le précieux document et lus sa transcription d'Angeline.

— Alors c'est vrai ? Il est bien le fils de Shalomon ?

— Oui. (Le professeur de musique sourit, écartant largement les mains, ses paumes calleuses tournées vers le ciel.) Mais qu'est-ce qui est vrai ? Il est vrai qu'on raconte cette légende au Jebe-Barkal, où fuirent les habitants de Saba après leur querelle avec le pharaon du Menekhet et où ils régnèrent pendant bien des années. J'ai traduit ce qui est écrit le plus fidèlement possible, et je ne peux rien vous dire de plus, comtesse.

— Merci. (Jusqu'à cet instant, je m'étais refusée à y croire véritablement. Je posai le parchemin pour jeter mes bras autour de son cou et l'embrasser sur les joues sous le coup de l'impulsion.) Maîtresse Davul, merci !

Elle rit et me rendit mon étreinte.

— Et maintenant, toute l'académie va jaser. On va dire que j'ai obtenu les faveurs de Phèdre nó Delaunay. (De petites rides joyeuses apparurent au coin de ses yeux.) Et peut-être que cela incitera plus d'élèves à venir étudier les percussions.

— Je l'espère. (Je pris l'étui de bois qu'elle me tendait, contenant l'original du rouleau jebéen.) Vous n'êtes jamais retournée au Jebe-Barkal, n'est-ce pas ?

— En effet, confirma Audine Davul en secouant la tête. Les pieds de mon père suivaient un rythme que lui seul entendait. Moi, je ne faisais que l'accompagner. Lorsque, enfin, il m'emmena en Terre d'Ange, je sus que j'étais arrivée chez moi. J'avais emporté ses rythmes avec moi, jusqu'ici dans la Ville d'Elua ; et je n'ai nulle envie de la quitter.

Je déposai une bourse sur la table devant elle.

— Je vous en prie, acceptez ce gage en remerciement de votre excellent travail. Avec votre permission, j'aimerais venir discuter avec vous du Jebe-Barkal à l'occasion. Je suis d'ailleurs désolée que mon emploi du temps m'interdise de le faire maintenant.

Elle s'inclina profondément ; les rides provoquées par son sourire s'étaient encore approfondies.

— Selon votre bon plaisir, comtesse. Je ne vais nulle part.

Comme j'aimerais être à votre place, songeai-je dans le fiacre qui me ramenait. C'était étonnant de voir à quel point la soif de voyage de son père avait évolué chez sa fille à moitié d'Angeline. Étonnant également que la fille d'un ancien adepte de la maison de l'Églantine et d'une danseuse éphésienne s'adonnât ainsi totalement à l'étude et au savoir académique. Et je songeai à mes propres parents – ma mère, magnifique et langoureuse, et mon père, inconséquent et dépensier ; pour la millième fois de ma vie, je me demandai s'ils avaient jamais appris ce qu'il était advenu de moi, s'ils avaient jamais fait le lien entre la comtesse de Montrève – l'*anguissette* de Delaunay, la confidente de la reine – et la jolie petite fille à la tache dans l'œil dont ils avaient vendu la marque à la Dowayne de la maison du Cereus. Ils avaient renoncé à tout droit sur moi au profit de la Cour de nuit et, jusqu'à l'âge de dix ans, c'est là-bas que je vécus sans connaître d'autre vie. Je n'avais plus jamais revu mes parents.

Globalement, la vie n'y était pas désagréable. Chacune des treize maisons a sa propre spécialité ; dans celle du Cereus, c'est le goût pour la nature éphémère de la vie et de la beauté. Les

adeptes étaient gentilles dans l'ensemble, et j'y ai appris le caractère sacré du service de Naamah. Bon nombre des grâces qui sont les miennes aujourd'hui me viennent de mon éducation au sein de la maison du Cereus. Néanmoins, la vie des adeptes était tout entière vouée au plaisir de leurs clients, tandis que la mienne… La mienne était bien plus vaste. Je ne peux toujours pas m'empêcher de me demander s'ils l'ont jamais su.

Dans l'affirmative, ils ne se sont pas manifestés – et c'est pour cela d'ailleurs que j'avais la conviction qu'ils étaient morts. Bien des gens avaient quitté ce monde lors du plus amer des hivers, douze années auparavant – entre la maladie qui avait ravagé le pays, et les envahisseurs skaldiques qui avaient fait de même. J'aime à penser qu'ils seraient venus me voir s'ils avaient été en vie après cela, lorsque mon nom commença à être cité par toute la Ville d'Elua, par les poètes et par mes clients. Ma mère avait sangloté le jour où elle m'avait abandonnée aux mains de la Dowayne. Je me souviens très bien de ses larmes. Et je me demandais si elle se serait extasiée que la chair de sa chair fût devenue une adepte de l'art de la clandestinité. À bien y songer, j'étais au bout du compte bien plus la création d'Anafiel Delaunay que de mes parents.

Et mes pensées dérivèrent vers Imriel, le fils de Melisande Shahrizai, élevé par les prêtres d'Elua.

Je me demandai à quoi il pouvait ressembler.

Si j'en avais eu le temps, j'aurais passé chaque heure des jours qui suivirent absorbée dans l'étude de la traduction qu'avait faite Audine du *Kefra Neghast*. Malheureusement, je ne l'avais pas. Malgré l'horreur que m'inspirait cette pensée, force m'était d'admettre que la destinée de Hyacinthe était la moins urgente des deux affaires. Tout comme la maîtresse des percussions, Hyacinthe n'allait nulle part. Le cas d'Imriel de la Courcel était autre chose.

Une nouvelle fois, Joscelin et moi nous préparâmes à partir.

N'ayant eu aucune nouvelle de la part d'Ysandre, je pris cela pour un signe encourageant et m'autorisai donc à retarder notre départ d'une demi-journée pour faire les visites que j'avais repoussées. Je me rendis donc au Seuil de la nuit pour voir Emile, l'ancien compagnon de Hyacinthe.

À dire le vrai, il s'agit incontestablement du plus malfamé des quartiers de la Ville d'Elua – un fouillis de tavernes, de gargotes et de maisons de jeu entassées au pied du Mont de la nuit, la colline sur laquelle se trouvent les treize maisons de la Cour de nuit. S'il lui manque la sophistication de la Cour des floraisons nocturnes, il la compense largement par son enthousiasme impudique et paillard ; depuis toujours, il sert de terrain de jeu, au vague parfum de danger, aux jeunes nobles aventureux de la Ville. Les habitants du cru connaissent des milliers de manières pour vider les poches de la noblesse d'Angeline.

Hyacinthe, mon plus cher ami, avait été l'un d'eux… Et c'était pour cette raison que je considérais le Seuil de la nuit, cette antichambre bon marché des plaisirs civilisés, comme un véritable sanctuaire. C'était là que j'allais me réfugier lorsque je fuyais les rigueurs de la maison du Cereus – et plus tard celles de Delaunay. Mon prince des voyageurs gagnait son or en disant la bonne aventure aux nobles enivrés, grâce au don du *dromonde,* mais aussi en vendant des informations et autres faveurs, et plus pragmatiquement en exploitant une écurie et une maison meublée.

C'étaient ces dernières qu'il avait léguées à Emile, le premier de ses hommes. Ti-Philippe avait organisé notre rencontre ; nous nous retrouvâmes à une table de l'auberge du *Jeune Coq*.

— Ma dame Phèdre nó Delaunay ! s'écria Emile lorsque je franchis le seuil de l'établissement bondé. (Il mit un genou en terre, les bras tendus devant lui.) Vous m'honorez de votre présence ici !

Ignorant les murmures qui commençaient à circuler parmi les clients, je m'approchai de lui, tout sourires, pour prendre ses mains dans les miennes et le saluer.

— Emile. Je suis si contente de te voir.

— Et moi donc ! (Il embrassa mes mains et se releva ; il n'était guère plus grand que dans mon souvenir, mais considérablement plus massif. Cela faisait huit années au moins que je ne l'avais pas vu ; je ne l'avais rencontré qu'une seule fois depuis mon retour de La Serenissima.) Chevalier Philippe,

messire Cassilin… venez, asseyez-vous, mes amis ! Parlons du bon vieux temps et des anciennes connaissances.

Un espace se fit autour de la table, pour nous ménager une place confortable. Je ne saurais dire si cela était à mettre au compte de ma renommée, du caractère volcanique de mon chevalier Ti-Philippe, des armes cassilines et de la mine de Joscelin, ou de la présence d'Emile. À l'évidence, il avait fait son chemin au sein du Seuil de la nuit ; il était désormais un éminent personnage, au moins dans cette auberge.

Lorsqu'on eut apporté un pichet et servi du vin, Emile se pencha en avant, les coudes sur la table.

— Vous avez des nouvelles de Hyacinthe ?

— Oui, répondis-je.

Je pris une profonde inspiration, puis lui fis le récit de notre voyage jusqu'aux Trois Sœurs, de la transmission du pouvoir du Maître du détroit, et de la triste tournure du sort qui frappait notre ami.

À la fin, des larmes brillaient dans les yeux noirs d'Emile.

— Ah ! mon cœur se brise de nouveau. Vous ne le savez peut-être pas, mais il était comme un frère pour moi.

— Je sais, dis-je avec compassion. Mais il y a autre chose que tu dois savoir, Emile. J'ai peut-être une clé pour le libérer – ou, du moins, je sais peut-être où la trouver. C'est un voyage long et difficile, et il y a d'abord autre chose que je dois faire avant de l'entreprendre. Je sais que les Tsingani vont partout, entendent tout, bien plus que le pensent les *gadje*. As-tu suffisamment de relations pour utiliser leurs oreilles pour moi ?

M'entendre utiliser le mot tsingano pour désigner les étrangers lui fit venir un sourire.

— Suffisamment, je pense. Les choses sont différentes de ce qu'elles étaient à l'époque de Hyacinthe. Le chevalier vous a dit que Manoj était mort ? Aujourd'hui, les *kumpanias* ont plus de contacts avec ceux d'entre nous établis dans les villes. Et ils ne méprisent plus les *Didikani* comme par le passé.

Tout comme Hyacinthe, Emile était un sang-mêlé, moitié d'Angelin, moitié tsingano – ceux qu'on appelle les *Didikani*.

— Donc, tu entends ce qui se dit.

— J'entends. (Emile frotta son pouce contre son index, comme s'il avait tenu une pièce de monnaie entre ses doigts.) Parfois, je dis. (Il referma sa main en un poing serré.) Et parfois, je ne dis rien. Mais pour vous… (Il ouvrit sa main.) Pour vous, je chanterai comme une alouette. Que voulez-vous entendre, Phèdre nó Delaunay ?

— Tout ce qui se rapporte à Imriel de la Courcel, répondis-je. Ou à un garçon correspondant à sa description.

Il y eut un instant de silence, puis nous nous penchâmes tous en avant – Joscelin, Ti-Philippe et moi – mais Emile secoua la tête comme à regret.

— Je suis désolé. Cela fait au moins cinq ans que personne n'a engagé un pari dans tout le Seuil de la nuit sur l'endroit où pourrait se trouver le prince disparu. Sur ce mystère, les maisons de jeu vous offriront la cote que vous voudrez avant de prendre votre argent en riant. Mais j'écouterai… (Il me lança ensuite un regard plein de sagacité.) Un garçon correspondant à sa description, c'est ce que vous avez dit ?

— Un garçon, répondis-je, qui a disparu du sanctuaire d'Elua de Landras dans le sud du Siovale. Un garçonnet d'une dizaine d'années avec les yeux de sa mère. (Je tendis une main pour la refermer sur la sienne.) Et cette information n'est à vendre à aucun prix.

— Je ne ferai pas ça ! (Il prit un air blessé.) Hyacinthe était mon ami, ma dame. Et il a toujours été d'une absolue loyauté envers ceux à qui il donnait son amitié – Tsingani, *Didikani,* D'Angelins, sans distinction. Qu'en ai-je à faire, moi, des héritiers disparus ? Je ne vendrai pas cette information pour de l'argent si elle peut vous servir à gagner la liberté de mon ami.

— Parfait, dis-je en me détendant. Si tu entends quoi que ce soit…

— Si j'entends quoi que ce soit, je viendrai vous voir. (Emile vida son verre d'un trait, pour le remplir de nouveau.) Ce que j'ai dit est vrai. L'histoire a enflé lentement, mais elle a pris de l'importance et s'est répandue. Maintenant que Manoj est mort et qu'il n'y a plus de *Tsingan Kralis,* les *kumpanias* murmurent son nom sur les chemins. Hyacinthe, fils d'Anasztaizia.

— Il a suivi le long chemin jusqu'au bout, murmura Joscelin, à mon étonnement.

— Le *Lungo Drom,* reprit Emile avec un soupir. Certains d'entre nous suivent le chemin intérieur quand d'autres parcourent les routes. Je ne connais personne qui ait été aussi loin que le fils d'Anasztaizia.

Aucun d'entre nous ne connaissait quelqu'un qui eût été si loin. Ti-Philippe leva son verre.

— À Hyacinthe.

— À Hyacinthe, reprit Emile en écho, avant de choquer son verre contre celui de Philippe, puis de se lever d'un bond, le brandissant bien haut. À Hyacinthe, fils d'Anasztaizia ! cria-t-il. Que tous ceux qui se souviennent de son nom approchent ! Je lève mon verre au prince des voyageurs !

La clameur qui en résulta fut assourdissante, et même si la moitié d'entre eux ne saluaient rien d'autre qu'une tournée de vin gratuite, je sentis néanmoins une boule se former dans ma gorge. Je me souvenais de Hyacinthe et de sa petite cour dans la salle du *Jeune Coq,* le visage illuminé par l'allégresse… et je me souvenais de lui sur son île, et du désespoir dans ses yeux noirs d'une profondeur insondable.

Quel que pût être le sort que l'avenir nous réservait, je craignais bien que le joyeux compagnon de la jeunesse d'Emile fût parti à jamais.

Je bus à sa mémoire ; et je sentis le goût salé de mes larmes.

Chapitre 15

— Tu te souviens maintenant pourquoi nous ne sortons pas plus souvent dans le Seuil de la nuit.

— Tais-toi, murmurai-je, en louchant sous l'effet de l'impitoyable soleil d'Angelin qui faisait naître des épingles douloureuses derrière mes paupières.

Ma tête résonnait comme l'un des tambours d'Audine Davul et j'aurais été prête à jurer que ma jument au sabot léger avançait avec la lourdeur d'un cheval de trait.

— Nous aurions pu attendre jusqu'à demain pour partir.

— Pas question que je perde une journée à cause de la piquette du *Jeune Coq !*

Il faut dire que bien d'autres tournées avaient suivi la première – libéralement offerte par Emile à la taverne tout entière. Je m'étais sentie obligée d'offrir la mienne – il n'est pas bon d'être considérée comme pingre lorsqu'on a une réputation dans la Ville – et, entre mes chagrins personnels et la nostalgie collective, j'avais suffisamment bu pour le regretter amèrement le lendemain. Avec sa retenue cassiline coutumière, Joscelin s'était abstenu après le premier toast, pour ne boire que de l'eau.

— Tu as le teint un peu vert, Phèdre, dit-il en me regardant.

Au prix d'un effort, j'ouvris en grand les paupières pour lui lancer un regard peu amène.

— Je vais bien !

Malgré ma migraine, nous soutînmes une bonne allure ; le deuxième jour, j'avais à peu près récupéré des effets regrettables de l'excès de boisson. Nous avions quitté les riches pâtures de L'Agnace pour entrer dans les collines des contreforts du Siovale. Comme chaque fois, quelque chose se détendit en Joscelin lorsqu'il se retrouva dans la province de son enfance –

sa ligne d'épaules paraissait moins tendue, son sourire venait plus volontiers à ses lèvres. J'adorais voir cette transformation chez lui, même si elle me faisait éprouver la culpabilité de l'obliger à rester avec moi à la Ville. Le troisième jour, nous attaquâmes les petits chemins sinueux au flanc des montagnes.

Le village de Landras est bâti au pied d'une montagne ; là, on nous apprit que le sanctuaire d'Elua, qui porte le nom du village, se trouvait en fait au-delà du col, au fond d'une vallée profonde. Nous passâmes la nuit dans le petit bourg, agréablement reçus par les édiles ; en retour, nous relatâmes les dernières nouvelles de la Ville à une population avide. Ceux du Siovale sont gens étonnants, de la lignée de Shemhazai pour la plupart, fort enclins à méditer sur les mystères de la nature humaine et à étudier la dynamique du monde sensible. Il n'est pas rare de rencontrer chez eux un berger tout prêt à débattre des mérites de la philosophie hellène, ou un tisserand lancé dans la conception d'une roue à aubes améliorée pour son moulin. Et puis, ils adorent parler de politique. Cela me fit penser, avec un petit pincement au cœur, que je n'aurais guère de temps à passer cet été-là sur mes terres de Montrève.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route sur la piste ; nos mules bâtées ployaient sous les innombrables présents que les gens du village nous avaient chargés d'offrir au sanctuaire. L'air devenait plus vif à mesure que nous montions ; les forêts de pins cédèrent le pas à des pâtures. Nous contournâmes de vastes étendues d'affleurements rocheux fortement pentues. Les yeux de Joscelin pétillaient ; il prenait un immense plaisir à me montrer ici et là la faune d'altitude – des lagopèdes, des pinsons des neiges, des merles à plastron et même une horde de chamois accrochés à la falaise qui nous observèrent de leurs yeux curieux.

— Là, dit-il en désignant un point dans le lointain lorsque nous atteignîmes le sommet. (Très loin en dessous, la vallée étirait ses coteaux verts parsemés de l'écarlate d'une profusion de coquelicots ; un frais torrent la traversait. Je retins mon souffle en apercevant les murs de pierre grise du sanctuaire, couronnés d'une statue d'Elua, minuscule depuis notre promontoire. De l'autre côté, des sentiers sillonnaient les

montagnes en direction de plateaux herbus et de sommets dans le lointain. Les yeux de Joscelin scrutaient les flancs escarpés.) Les pistes des chèvres, murmura-t-il d'un ton rêveur. C'est là-bas que l'enlèvement a dû se produire. Pas étonnant que personne n'ait rien vu.

Très haut au-dessus de nos têtes, un aigle planait dans le ciel en cercles immenses ; soudain, il poussa son cri perçant, avant de plonger en piqué. Je songeai à sa proie et frissonnai.

— Descendons, dis-je.

Même à cheval, il nous fallut pratiquement une heure entière pour accomplir notre descente. Je n'étais pas novice en montagne, mais je laissai quand même Joscelin ouvrir la voie, heureuse de pouvoir compter sur sa connaissance du terrain. Lorsque nous atteignîmes le fond de la vallée, il apparut clairement que nous avions été repérés et étions attendus.

— Bienvenue, voyageurs ! cria une jeune acolyte, toute fraîche et jolie, en nous accueillant dans la cour. (Elle s'inclina devant nous, les mains glissées dans les manches de sa courte tunique brune. Épuisée, ma jument baissa la tête et s'ébroua en exhalant un long souffle par les naseaux.) Oh ! la pauvre, dit l'acolyte en posant doucement une main consolatrice sur l'encolure de ma monture.

— Sœur prêtresse, dis-je. Je suis Phèdre nó Delaunay de Montrève, et voici mon consort, Joscelin Verreuil. Nous serait-il possible de voir frère Selbert ?

L'acolyte, qui avait posé une joue contre celle de ma jument, releva subitement la tête.

— Oh ! Mais oui, bien sûr. (Elle sourit.) Je crois qu'il vous attend. Du moins, il attend quelqu'un. Je vais m'occuper de vos chevaux et vous pourrez aller le voir à l'intérieur… De vos chevaux et de vos mules, bien sûr ! Vous nous avez apporté… Que nous avez-vous apporté au juste ? Des lentilles, on dirait bien… et des anchois au sel. Ah ! merci. Merci, ma dame !

Tout en mettant pied à terre, je l'observai en train d'explorer les paniers accrochés aux flancs de nos bêtes. Une vieille cicatrice ornait l'une de ses tempes ; une marque irrégulière en forme de croissant que le temps avait blanchie.

— Y a-t-il un endroit où nous pourrions nous rafraîchir, sœur prêtresse ?

— Oh ! (Elle sursauta et rit.) Il me le répète sans cesse et j'oublie chaque fois. « Liliane, apporte-leur de l'eau. » (Ses yeux immenses étaient aussi innocents que ceux d'une enfant ; je compris alors qu'elle était un peu simple.) Oui, ma dame, il y a une citerne là-bas, ajouta-t-elle en tendant le bras devant elle. Et je ne suis pas encore prêtresse. Je suis juste Liliane.

— Merci Liliane.

— Je vous en prie ! (Elle nous gratifia d'un sourire, avant de poursuivre d'une voix prudente.) Et je prendrai bien soin d'eux, c'est promis. De vos chevaux et vos mules.

Et sur ce point je n'avais aucun doute, car, lorsqu'elle partit d'un pas léger et joyeux en direction de l'écurie de l'autre côté de la cour, nos montures et nos bêtes de somme emboîtèrent tout naturellement le pas, en une chaîne d'animaux à la queue leu leu, à la jeune femme aux pieds nus vêtue d'une tunique brune.

Joscelin cligna des yeux.

— En voilà une, dit-il, qui a vraiment été touchée par la grâce d'Elua le béni.

L'eau de la citerne était des plus vivifiantes – presque glacée. Nous bûmes longuement à la louche, avant de nous asperger le visage et les mains. On accédait à l'intérieur du sanctuaire d'Elua par un petit couloir étroit et voûté, sombre et frais, débouchant sur la somptueuse perspective que nous avions vue depuis le sommet.

La statue d'Elua, que la distance n'écrasait plus, se tenait au milieu d'un champ, immense sous la voûte infinie de l'azur. Ses bras étaient tendus devant lui ; des coquelicots fleurissaient à ses pieds de granit. Je me penchai pour dénouer les boucles de mes bottes de cavalière, puis retirai mes bas en les roulant. Le sol était sec et craquant sous mes pieds nus.

— Nous n'avons rien à offrir, murmurai-je à Joscelin.

Il rangea ses propres bottes dans l'un des casiers à l'entrée.

— Nous avons nous.

Les lieux sacrés sont toujours baignés d'une atmosphère immobile qui dégage un sentiment d'éternité. Main dans la main, nous traversâmes le champ de coquelicots ; nos pieds

foulaient l'herbe grasse et les jeunes pousses d'un beau vert tendre. Elua nous souriait – d'un sourire aussi doux et aussi bon que celui de son acolyte ; nous pénétrâmes dans son ombre. La paume de sa main gauche tendue montrait la profonde plaie qu'y avait tracée la dague de Cassiel. C'était la réponse qu'il avait faite à l'archihéraut du Dieu unique, qui le suppliait de rejoindre sa place en éden. Elua avait souri et emprunté la lame de Cassiel pour en passer la pointe sur sa main ouverte ; le sang en avait coulé en grosses gouttes écarlates, et des anémones avaient fleuri là où elles étaient tombées. « Le paradis de mon grand-père est sec alors que le sang coule dans mes veines. Qu'il m'offre un meilleur endroit, un lieu où nous pourrons nous aimer et chanter, nous multiplier comme nous en avons coutume, où nos enfants et les enfants de nos enfants pourront se joindre à nous, et alors je m'en irai. » Je m'agenouillai devant la statue pour m'abîmer dans une prière muette. Comme une fleur, ma robe étala autour de moi sur l'herbe verte ses pétales de satin écarlate, avec ses étamines de velours noir – aussi saisissante que la tache dans mon œil. J'inclinai la tête pour venir poser mes lèvres sur les pieds d'Elua en granit chauffés par le soleil.

— Phèdre nó Delaunay.

Une voix d'homme venait de prononcer mon nom – aussi douce et caressante qu'une brise. Je me relevai et me tournai ; le prêtre d'Elua, vêtu d'une tunique bleue comme un ciel d'été, me faisait face. Son visage avait la beauté austère des hommes du Siovale. Ses yeux étaient de la même teinte que les feuilles des coquelicots, un vert argent très clair ; sa natte de cheveux brun clair lui tombait au milieu du dos.

— Frère Selbert ? demandai-je.

— Oui. (Il sourit.) Je vous attendais.

Du coin de l'œil j'aperçus Joscelin qui se relevait sans y avoir été invité, pour saluer à la cassiline, les mains croisées posées sur la poignée de ses dagues.

— Moi ? m'étonnai-je. Comment cela ?

— Oui, vous, dit-il. Ou quelqu'un d'autre. Vous n'êtes pas la première. (Il releva la tête et j'entendis dans le lointain le son

des flûtes des bergers qui se répondaient d'un côté à l'autre.) C'est la reine qui vous envoie ?

Toujours dans l'ombre d'Elua le béni, je fixai mes yeux sur sa silhouette inondée de soleil.

— De qui croyez-vous que je sois l'émissaire, messire prêtre ?

— Ah ! (Frère Selbert échangea un sourire énigmatique avec l'effigie d'Elua.) Sur ce point, je suppose qu'il s'agit de Kushiel. (Il tendit un bras en un geste d'invitation.) Venez, nous avons à parler.

Nous suivîmes donc le prêtre, Joscelin et moi, avec la même obéissance que nos montures derrière Liliane. À l'entrée, nous nous arrêtâmes pour renfiler nos bottes. Frère Selbert attendit, patient et calme. Comme les autres membres de son ordre, il n'était pas chaussé, et ses pieds nus étaient calleux et tout craquelés, oints de la poussière de mille voyages.

— Venez, répéta-t-il lorsque nous eûmes fini.

Nous le suivîmes jusque dans ses appartements, où il nous invita à nous asseoir.

— Vous êtes venus au sujet du garçon, dit-il ensuite.

J'ouvris la bouche pour répondre, mais Joscelin me prit de vitesse, laissant libre cours à la colère qu'il contenait depuis longtemps.

— Comment avez-vous pu faire ça ? demanda-t-il. Comment avez-vous pu trahir le royaume pour aider cette… cette femme ?

— Melisande. (Frère Selbert avait prononcé son nom d'une voix égale, en inclinant légèrement la tête sur le côté.) Melisande Shahrizai de la Courcel. (L'évocation de ce nom lui fit venir un sourire.) En quoi cela vous offense-t-il, jeune Cassilin ?

Joscelin posa sur lui un regard empli d'incrédulité.

— Pourquoi ? Voyons, par où pourrais-je commencer, messire prêtre ? Je suppose que vous savez au moins que c'est elle qui a manigancé l'invasion skaldique ? qu'elle a conspiré avec le chef de guerre Waldemar Selig ? qu'elle a fait chanter le commandant de l'armée royale, Percy de Somerville, qu'elle a épousé Benedict de la Courcel sous un prétexte fallacieux, qu'elle a suborné la loyauté de la Fraternité cassiline en…

— Oui. (Le prêtre avait levé une main pour couper court à l'énumération des griefs.) Elle a fait tout cela, Joscelin Verreuil.

Mais aucune de ces actions n'aurait été possible sans l'avidité, la peur, la haine irraisonnée et la soif de vengeance de ceux qui ont conspiré avec elle.

Le sens de ses paroles passa sur moi comme le bout d'une aile effrayante, et un frisson me parcourut l'échine.

— Vous voulez dire qu'elle n'a pas violé le précepte d'Elua le béni.

— Exactement. (Frère Selbert pencha la tête vers moi.) « Aime comme tu l'entends. » Pour le meilleur ou pour le pire, Melisande Shahrizai est la seule à avoir ourdi ses plans pour l'amour du jeu – et rien d'autre.

— Mais, murmurai-je, ses plans ont eu des conséquences terribles.

— C'est vrai. (Le prêtre hocha doucement la tête.) Mais il ne m'appartient pas d'en juger ; l'intention seule importe. (Il y avait dans son regard aux reflets vert et argent la même lueur que celle que j'avais vue dans les yeux de Michel Nevers au temple de Kushiel – une compassion infinie.) Tel est le don des descendants de Kushiel : voir les faiblesses dans l'âme des autres. Et je ne peux rien y faire, si ce don s'exerce par amour.

Je sentais ma gorge se serrer.

— Même si c'est un amour dénué de compassion ?

— Oui. (J'entendis un océan de chagrin dans la voix de frère Selbert.) Je ne puis que souffler sur les braises lorsque je les vois. Et je les ai vues dans le regard de dame Melisande sur son enfant.

— Vous avez menti à la reine ! protesta Joscelin d'une voix sourde d'angoisse.

— Oui, bien sûr. (Le prêtre lui lança un regard mi-railleur mi-interrogateur.) La reine voulait prendre l'enfant pour des motivations qui lui sont propres. Et, certes, jeune Cassilin, celles-ci sont admirables – fondées sur son amour de Terre d'Ange, son désir de vivre en paix. Mais elles ne sauraient prendre le pas sur l'amour d'une mère pour son fils. La reine ne connaît pas l'enfant. C'est le garçon de dame Melisande. Peu importe ce qu'elle a pu commettre, le message d'Elua m'a dicté mon choix.

— Le message d'Elua. (Je pressai mes mains sur mes tempes.) Frère Selbert, vous saviez que l'intention de Melisande était de cacher l'enfant ici jusqu'à ce qu'il atteigne un âge où elle aurait pu révéler son identité, lui donner les atours d'un héros de légende, et faire valoir son droit au trône.

— Telle était effectivement son intention. (Ses yeux avaient la couleur du soleil couchant vu à travers un feuillage.) Mais il aurait pu la surprendre au bout du compte.

— Il aurait pu, dis-je d'une voix devenue dure. S'il n'avait pas disparu… par la grâce de votre interprétation du message d'Elua.

— Ah ! soupira frère Selbert. Nous y voilà. (Il écarta les bras en un geste d'impuissance ; son expression devint sombre.) Que puis-je vous dire, dame Phèdre ? Même en cet instant, en sachant ce que je sais et alors que la culpabilité me déchire, je crois que j'ai fait le bon choix. Si j'avais quelque vanité, je pourrais penser qu'Elua le béni s'est moqué de moi et de mon orgueil – mais Elua n'est pas cruel au point d'utiliser un enfant pour chapitrer l'un de ses prêtres. Néanmoins, Imriel a disparu et je n'ai aucune réponse à mes questions.

Je fixai un instant mes yeux sur lui.

— Vous nous avez dit que nous n'étions pas les premiers. Parlez-nous un peu des émissaires de Melisande.

— Deux hommes sont venus, porteurs de ses insignes. (Il enserra un de ses genoux entre ses mains croisées.) C'était après mon voyage à La Serenissima pour lui apporter la mauvaise nouvelle. Ils ont prétendu être d'Eisande, mais je ne crois pas qu'ils aient dit la vérité. Tout cela, c'est de la politique – sans aucun rapport avec Elua. Si vous le souhaitez, je peux vous les décrire et vous communiquer les noms qu'ils m'ont donnés – mais je pense qu'ils sont faux.

— Oui, s'il vous plaît. Ont-ils fait des recherches ?

— Ils m'ont questionné, ainsi que tous les autres membres du sanctuaire. Puis ils ont exploré les montagnes où la disparition s'est produite. (Les yeux de frère Selbert dérivèrent vers la fenêtre.) Je crois qu'ils ont poursuivi leurs recherches dans les villes et villages de la région, et interrogé les gens d'ici. (Il secoua la tête.) Nous l'avions fait nous aussi. Nous avons

passé au peigne fin toutes les collines et montagnes, pendant des jours. Nous avons fouillé chaque grotte, chaque crevasse… J'y ai moi-même veillé. Nous avons apporté toute l'aide possible aux émissaires de dame Shahrizai pendant leur séjour ici. (Sa voix changea quelque peu ; une note de chagrin perçait sous le calme apparent.) Je vous en prie, dame Phèdre, ne vous méprenez pas sur moi ! S'il existait une solution – n'importe laquelle –, je donnerais ma vie sur l'instant pour qu'Imri revienne sain et sauf. Au bout du compte, je crois que Melisande Shahrizai elle-même n'a jamais mis en doute ma sincérité.

— En effet, dis-je distraitement. Elle n'en a jamais douté. Votre discrétion, en revanche, c'est une autre question.

— Personne ne savait. (Le prêtre leva les mains, puis les laissa retomber sur ses genoux.) Je n'ai aucun moyen de le prouver, pour l'instant. Personne ne s'est posé de question lorsque j'ai conduit le garçon à La Serenissima. Je leur ai dit que nous allions ailleurs. Après sa disparition… certains ont deviné.

— Vous… (Je me tus un instant.) Vous avez emmené le garçon à La Serenissima ?

— Lorsqu'il a eu huit ans, répondit frère Selbert en hochant la tête. Dame Melisande souhaitait le voir. Je vous le jure, j'ai protégé son identité du mieux que j'ai pu. Si quelqu'un l'a appris, ce n'est pas parce que j'ai manqué de prudence.

— Et… (J'avais du mal à imaginer que ce fût à cause de l'imprudence de Melisande ; et, pourtant, elle avait pris un risque en le faisant venir. *Un risque,* songeai-je, *dont elle n'a pas jugé utile de parler*.) Et le garçon ? Savait-il qui il était ?

— Non, affirma le prêtre, catégorique. Imri croit qu'il est orphelin, que ses parents sont morts d'une peste sérénitienne à bord du navire qui me ramenait en Terre d'Ange, et qu'ils m'ont supplié de l'élever au sein du sanctuaire. Personne n'a jamais eu de motif de mettre en doute cette version.

— Personne ne douterait des paroles d'un prêtre, observai-je. Melisande comptait là-dessus. Elle vous a utilisé pour servir ses propres fins, frère Selbert.

— C'est ce qu'elle croyait, murmura-t-il. Et moi, je croyais qu'Elua le béni m'utilisait pour que les choses soient ainsi. Peut-être ai-je été un idiot. Si c'est le cas, j'en suis puni aujourd'hui.

— Imriel n'a-t-il pas trouvé étrange de rencontrer sa mère à La Serenissima ? demandai-je.

— Il n'a jamais rien su, répondit frère Selbert en secouant la tête. On lui a dit qu'elle était une noble très riche, amie de ses parents, qui deviendrait sa protectrice lorsqu'il atteindrait l'âge d'homme.

— Peut-être, intervint Joscelin en sortant de son mutisme. Mais il s'en est forcément vanté. Ce n'est qu'un garçon ! Vous avez menti à vos frères, vous l'avez emmené à La Serenissima et présenté à cette dame extraordinaire… Mais qu'avez-vous fait là ? Vous lui avez demandé de garder le secret ? Un garçon de huit ans ? Vous pouvez être sûr qu'il en a parlé à ses amis à la seconde même de son retour.

— Pas Imri. (Le prêtre nous fit son petit sourire énigmatique.) Vous ne le connaissez pas, messire Verreuil ! Il pensait que la dame qu'il avait rencontrée serait menacée s'il disait quoi que ce soit – et, en vérité, c'était le cas. Non ! (Il secoua la tête une nouvelle fois, agitant la tresse dans son dos.) Imri serait plutôt mort avec son secret. Huit ans ou pas, il a ce… ce… (il chercha le mot juste)… cette touche de noblesse inflexible qui est la marque de son appartenance à la maison Courcel.

Je songeai à Ysandre de la Courcel avançant à cheval entre deux rangées d'Impardonnés, fendant la masse de l'armée rebelle du duc de Somerville, le menton haut, les yeux fixés sur la Ville d'Elua. Je comprenais ce qu'il voulait dire.

— Et s'il a ne serait-ce que la moitié de l'esprit de sa mère, messire prêtre, il aura sûrement deviné l'identité de sa protectrice.

— C'est possible, reconnut frère Selbert. Mais il faudrait pour cela qu'il ait connu toute l'histoire. Or, nous n'avons pas encore étudié la période contemporaine, et je veille à tenir ces connaissances hors de portée.

Ainsi donc, le garçon avait vraiment grandi libre et sans attaches, convaincu d'être un véritable orphelin, l'enfant d'Elua, en parfaite harmonie avec le rythme de sa vie simple dans ce sanctuaire au fond d'une vallée protégée. Je poussai un soupir.

D’une certaine manière, cela ne faisait que rendre ma tâche encore plus douloureuse.

— Quand lui auriez-vous dit ?

— À seize ans. (Le prêtre m’observa.) C’était l’âge dont nous étions convenus.

Seize ans. Cela semblait loin encore.

— Frère Selbert, dis-je en me concentrant. Je suis désolée de vous imposer cette épreuve de nouveau, mais si je pouvais m’entretenir avec les autres prêtres et tous ceux qui résident ici – en particulier les enfants –, cela me serait très utile.

— Certainement. (Il se leva et lissa sa tunique, puis marqua une hésitation.) Vous ne m’avez pas dit si c’était la reine qui vous avait envoyée.

— La reine est informée de ma visite ici. Mais c’est Melisande qui m’a demandé de venir.

Chapitre 16

À l'heure où les ombres étaient devenues longues dans la vallée, nous observâmes les enfants qui ramenaient les chèvres des alpages ; ils n'étaient plus qu'au nombre de quatre désormais. Ils émergèrent par groupes de deux des plateaux invisibles tout en haut pour s'engager sur l'étroit sentier ; un acolyte en tunique brune accompagnait chaque groupe. Leurs voix claires et flûtées portaient loin dans l'air léger. Les bêtes aux longs poils rêches, bruns et blancs, allaient d'un pas sûr et nerveux sur leurs sabots fendus, faisant tinter les cloches à leur cou ; les enfants suivaient, à peine moins agiles. Au bas de la pente, ils se déployèrent en éventail, un long bâton à la main, pour guider habilement leurs protégées vers le pont de bois enjambant la rivière. Les acolytes marchaient en retrait, d'un pas tranquille, à la fois sereins et vigilants.

— Les choses se sont passées ainsi le jour de la disparition d'Imriel ? demandai-je à frère Selbert.

— Non, répondit-il de sa voix posée. Pas tout à fait. À ce moment-là, nous laissions les enfants se débrouiller, et les plus grands pouvaient même aller seuls s'ils le voulaient jusqu'aux pâturages les plus élevés. Désormais, nous leur interdisons de se perdre de vue les uns les autres, et un acolyte accompagne systématiquement chaque groupe.

Je haussai les sourcils.

— Imriel était considéré comme l'un des « grands » ?

Les pommettes saillantes et austères du prêtre s'empourprèrent.

— Il… non. Mais il est impulsif. Cadmar et Beryl sont les plus âgés.

Je repérai leurs deux silhouettes tandis qu'ils faisaient entrer le troupeau dans la bergerie – un grand garçon aux cheveux

luisants comme le feu dans le soleil couchant et une fille aux cheveux noirs ornés d'une guirlande de fleurs. Les deux autres étaient plus jeunes – un garçon et une fille approximativement de l'âge des filles d'Ysandre.

— Soyez gentille avec eux, dame Phèdre, dit frère Selbert. La disparition d'Imri les a effrayés, et d'autant plus depuis que les hommes de Melisande sont venus les interroger. (Il les suivit du regard, la mine grave, tandis qu'ils pénétraient à l'intérieur du sanctuaire, riant et bavardant.) Là, c'est Honore, reprit-il en désignant la petite fille, âgée de six ans à peine. Pendant un mois, elle a refusé de s'occuper des chèvres, de peur que ce qui avait emporté Imriel l'emporte à son tour. Et Cadmar… Il s'efforce d'être brave, mais il ne s'approche plus de la moindre crevasse et marche toujours au milieu du chemin. Quant à Ti-Michel, cela ne fait pas bien longtemps qu'il ne se réveille plus la nuit en appelant Imri. Et Beryl, ah !… (Il poussa un soupir.) Beryl en veut à Elua d'avoir permis qu'une telle chose arrive. C'est elle qui m'inquiète le plus.

— Vous devriez leur dire, dit Joscelin. Dites-leur la vérité. La peur et les mensonges s'enveniment dans le noir. La vérité peut faire mal, mais la plaie au moins est franche et nette.

— Peut-être avez-vous raison, servant de Cassiel, murmura le prêtre. J'y réfléchirai. Venez, nous nous rassemblons pour le dîner.

Au sein du sanctuaire d'Elua, les repas étaient pris en commun dans la grande salle voûtée. Nous mangeâmes une cuisine simple, mais bonne – une soupe de lentilles et d'oignons, un ragoût de légumes et de poissons tout juste péchés dans la rivière, le tout accompagné de pain noir et d'un fromage de chèvre au goût fort. Les acolytes, au nombre de six, cuisinaient à tour de rôle et participaient à toutes les tâches. Frère Selbert dînait à une table en compagnie des huit autres prêtres et prêtresses ; la plus ancienne était une femme âgée au visage si doux qu'on éprouvait immédiatement l'envie d'aller se blottir contre elle, et le plus jeune un garçon dont les vœux venaient tout juste d'être prononcés.

Tout au long de la soirée, je parlai à chacun d'eux, sans rien glaner d'intéressant. J'appris tout de même qu'Imriel était un

enfant magnifique, aux cheveux noirs, si foncé qu'ils tiraient sur le bleu, à la peau blanche comme l'ivoire et aux yeux d'un bleu foncé somptueux ; le portrait de sa mère, même si personne ne le dit. J'appris également qu'il était fier et aimable, et un peu sauvage aussi. J'entendis le récit de sa disparition une bonne dizaine de fois ; si des détails variaient parfois, les faits rapportés étaient toujours les mêmes. Si leurs témoignages avaient été strictement identiques, j'en aurais conçu des soupçons. Ainsi en avait-il été lorsque j'avais interrogé les gardes disparus de Troyes-le-Mont – ceux qui avaient tenu secrète la terrible trahison de Percy de Somerville, qui avait aidé Melisande à fuir la forteresse. Dix années plus tôt, l'exacte similitude de leurs récits avait trahi le mensonge. Ici, il était évident que les membres du sanctuaire rapportaient la triste vérité.

Frère Othon, le jeune prêtre, me raconta comment ils avaient fouillé la montagne pendant des jours, sans trouver la moindre trace. Né au village de Landras qu'il n'avait jamais quitté, il avait lui-même dirigé les recherches ; le chagrin que lui inspirait cet échec était écrit sur son visage.

— À quel point êtes-vous sûr de vous, frère Othon ? demanda Joscelin d'un ton aimable. Je ne mets pas en doute vos capacités, mais les montagnes sont vastes. Je suis du Siovale moi-même, et je sais qu'il y a des coins et des recoins des terres de mon enfance, à Verreuil, que ni mon frère Luc ni moi n'avons jamais explorés.

— C'est possible. (Le prêtre posa sur lui son regard voilé de tristesse.) Il y a toujours une possibilité. Je cherche toujours, imaginant que je pourrais trouver son corps dans une crevasse d'où la neige de printemps se serait finalement retirée. J'espère toujours. Mais s'il est parti de son propre chef… (Il secoua la tête.) Il a pu s'écouler des jours avant qu'il lui arrive quoi que ce soit. Nous avons mis du temps à élargir nos recherches, convaincus qu'il devait être tout près. Je ne sais pas.

Je passai ainsi de longs moments à écouter, sans véritablement être plus éclairée. Bien sûr, les prêtres et les acolytes savaient qui nous étions. Je le vis aux coups d'œil en coin qu'ils échangeaient, et aux murmures étouffés lorsqu'ils

pensaient que je n'écoutais pas. Les prêtres d'Elua sont des gens bien informés ; ils savaient parfaitement que Phèdre nó Delaunay était l'Élue de Kushiel et la confidente de la reine. S'ils ignoraient jusqu'alors que leur Imri était en réalité Imriel de la Courcel, fils de Melisande Shahrizai, je crois pouvoir dire que la plupart l'avaient deviné désormais. Mais là-bas, dans le sanctuaire d'Elua, personne n'en parlait. *En cela,* songeai-je, *ils ont tort. Leur silence est une gangrène qui trouble la sérénité de ce lieu sacré.*

La jeune acolyte Liliane – dont le sourire illuminait autour d'elle comme un rayon de soleil – était l'unique exception ; Liliane et les enfants. Je parlai avec eux après le dîner, lorsque les pupilles du sanctuaire eurent gagné la bibliothèque pour étudier.

— Dame Phèdre et son consort Joscelin veulent vous parler d'Imri, avait dit frère Selbert avant de nous laisser seuls avec eux.

— Pourquoi ? demanda Cadmar de but en blanc, avec la suspicion butée de ses douze ans. Qui êtes-vous ?

— Je suis une amie de la reine, expliquai-je.

— La reine se préoccupe de ce qui est arrivé à Imri ? demanda Beryl, de sa voix haut perchée pleine d'incrédulité.

Je fixai mes yeux sur elle avec gravité. C'était la plus âgée de tous, d'une année, déjà au seuil de la féminité, avec ses cheveux noirs aussi fins que de la soie, l'amorce d'une jeune poitrine, et des yeux verts emplis de dédain. Je me demandai si elle était la fille de frère Selbert ; il n'était pas rare en effet que les enfants de prêtres finissent ainsi par devenir pupilles de leur sanctuaire.

— Oui, répondis-je. Elle s'en préoccupe.

La petite Honore avait grimpé sur les genoux de Joscelin – qui la maintenait en place d'un bras léger passé autour d'elle. En vérité, je me demandais bien pourquoi les enfants l'adoraient tant ; les adultes, eux, le trouvaient généralement distant et de caractère rebutant.

— Imri m'a appris à monter dans les arbres, annonça Honore en s'installant commodément avec une tranquille assurance de propriétaire. Il m'a aussi donné du miel alors que Beryl lui avait

dit « non ». Il a été piqué dix-sept fois et sœur Philippa l'a couvert de boue des pieds à la tête.

— Tiens-toi tranquille, Honore, murmura Cadmar. La dame n'a que faire de tes histoires.

— Non, c'est intéressant, dis-je en me penchant en avant pour poser le menton sur mes mains. J'aime bien le miel, moi aussi, et je veux tout savoir sur Imriel.

— Imriel, chanta Honore en remuant sur les genoux de Joscelin. Im-ri-el ! Il a mis Cadmar en colère parce qu'il a dit qu'il aimait Beryl. Cad-mar est amoureux de Ber-yl !

— Tais-toi !

Le garçon rougit jusqu'à la racine de ses cheveux de feu.

— C'est une vraie ? (Décidé et hardi, le jeune Ti-Michel tendit un bras par-dessus la tête de Joscelin pour saisir la poignée de son épée.) Je peux la voir ?

— Chut ! (Joscelin le hissa sur son autre genou, et maintint fermement les deux bambins en place.) Je te la montrerai plus tard si tu veux. Michel, qu'est-ce que tu sais, toi, au sujet d'Imri ? Étais-tu là le jour où il a disparu ?

— Oui. (La voix de l'enfant s'étrécit jusqu'à n'être plus qu'un murmure ; l'expression sur son visage était subitement devenue celle d'un grand désarroi.) Il est allé… Il voulait aller dans un pré plus haut encore, plus loin que l'éboulement. J'ai joué de ma flûte, joué, joué ! Mais il n'a pas répondu, et je n'ai pas… Je n'ai pas…

— Ti-Michel est venu me chercher, dame Phèdre, intervint Beryl. J'étais avec Honore dans une pâture un peu plus basse. Nous sommes allées chercher Cadmar, et lui et moi avons fouillé la montagne aussi loin que possible, pendant que les petits surveillaient les chèvres. Nous ne l'avons pas trouvé et nous sommes allés voir frère Selbert.

— Êtes-vous allés plus loin que l'éboulement ? demandai-je.

Elle marqua une hésitation, puis secoua la tête.

— Pas à ce moment-là. La corniche est étroite et dangereuse. Il y avait eu un autre glissement, et nous étions bloqués. Frère Othon a travaillé à dégager le passage cette nuit-là.

— Cadmar avait peur !

Ti-Michel descendit des genoux de Joscelin, toute détresse oubliée, le menton relevé en signe de défi.

— Et toi aussi tu avais peur ! répliqua le garçon plus âgé. Tu es parti en courant chercher Beryl !

— Cad-mar avait peur ! s'écria Honore en gigotant, avant d'ajouter d'un air catégorique : Imri, lui, n'a peur de rien.

— C'est vrai ? demandai-je en me tournant vers Beryl.

— Non, répondit-elle en me regardant d'un œil pondéré. Bien sûr que non. Personne n'a peur de rien. Mais il est assurément courageux pour un garçon de son âge. (Elle fit une moue.) Plus courageux que Cadmar. Imri aime bien prendre des risques, pour voir ce qui peut se passer. Et, lorsqu'il se fait mal, il ne se plaint jamais. Mais il avait peur – oui, il avait peur que quelqu'un le voie pleurer.

— Une fois, dit Ti-Michel, une fois, je suis tombé dans la rivière et Imri…

— Oh ! tais-toi ! s'exclama Cadmar avec une moue de dédain. Tu aurais pu sortir tout seul de l'eau si tu avais cessé de t'agiter pour te mettre debout sur tes pieds. L'eau n'était pas si profonde à cet endroit-là.

— Imri nous a appris à nager. (Honore se laissa glisser des genoux de Joscelin pour s'approcher de moi et me dévisager ; ses petites mains empoignèrent le bas de ma robe sans même qu'elle parût y penser.) Nous avons tous retiré nos vêtements. J'aime bien nager. Pourquoi y a-t-il une tache rouge dans ton œil ?

— Parce que, répondis-je en posant un index sur le bout de son nez, parce que je suis née avec. Et toi, pourquoi as-tu des taches de rousseur ?

La fillette loucha pour tenter de voir son propre visage, puis gloussa de rire.

À cet instant, mon oreille entendit des mots tout juste murmurés.

— « Cingle Kushiel tout-puissant, Des portes d'airain jusqu'ici, Trace ton signe de sang, Dans l'œil des mortels choisis. »

Je relevai la tête et croisai le regard de Beryl, devenue pâle ; ses yeux étaient emplis de défi.

— Je sais qui vous êtes, dit-elle. Frère Selbert pense que je suis trop jeune pour savoir, mais c'est faux. Je les entends murmurer. Ils passent leur temps à se dire des choses à voix basse depuis la disparition d'Imri. Je vois les livres qu'ils lisent lorsqu'ils pensent que nous ne faisons pas attention. Je vois les rouleaux qu'ils cachent. Je sais qui vous êtes. Qu'êtes-vous venue faire ici ? Pourquoi posez-vous des questions au sujet d'Imri ?

Joscelin et moi échangeâmes un coup d'œil.

— Beryl, dis-je d'une voix douce. Ce que j'ai dit est vrai. Je suis l'amie de la reine, et la reine se préoccupe d'Imriel. S'il arrive du mal à l'un des enfants d'Elua le béni, Sa Majesté veut savoir comment et pourquoi. Et s'il y a autre chose encore… (Je secouai la tête.) Il ne m'appartient pas de te révéler ce que frère Selbert ne juge pas bon de te dire. Il faudra que tu lui demandes toi-même. Mais si tu sais quoi que ce soit qui peut m'aider à retrouver Imri, je te supplie de me le dire. Je te jure que je veux uniquement l'aider.

— Non. (Ses épaules s'affaissèrent.) Il a seulement disparu ! Et Elua n'a rien fait pour le protéger. (Une vague d'amertume et de chagrin crispa fugacement son visage.) Frère Selbert dit que nous sommes tous dans la main d'Elua ! Et où était-il, Elua, quand Imri avait besoin de lui ?

Dans le silence qui suivit, Honore se mit à sangloter – plus perturbée par la colère de Beryl que par le sentiment d'une divine injustice. La lèvre inférieure de Ti-Michel tremblotait, et Cadmar serrait les dents, la mine renfrognée. Je n'avais guère réussi à suivre les recommandations du prêtre. Joscelin s'assit sur le sol, en tailleur, et prit Honore dans son giron, où elle ne tarda pas à se calmer.

— Beryl, repris-je. Elua ne peut pas empêcher que certaines choses tristes se produisent. Il ne peut que nous donner le courage d'y faire face avec amour.

— Ce n'est pas suffisant ! s'écria-t-elle.

— Si, répondis-je. C'est tout ce que nous avons.

Qui étais-je pour faire un cours de théologie aux pupilles du sanctuaire d'Elua ? Pourtant, Joscelin avait dit vrai. La vérité qui est au cœur de la foi peut être bien douloureuse. J'observai

Beryl tandis que son esprit mesurait cette vérité à l'aune des omissions et des demi-mensonges dans lesquels ils baignaient depuis la disparition d'Imriel de la Courcel. Elle se ressaisit quelque peu, puisant du courage dans l'acceptation de cette vérité. Lentement, ses épaules se redressèrent et elle se tint plus droite ; ses yeux se fixèrent sur moi.

— Et si je prie pour lui ? Pensez-vous qu'Elua acceptera encore d'entendre mes prières ?

— Oui, je le crois, répondis-je d'une voix ferme, comme si jamais de ma vie je n'avais douté moi-même.

Que cela pût ou non aider Imriel, j'avais au moins la certitude que Beryl y trouverait du réconfort.

— Alors je le ferai, dit-elle.

Pour le meilleur ou pour le pire, ainsi se déroula notre rencontre avec les enfants du sanctuaire d'Elua. Lorsque nous partîmes, leurs angoisses s'étaient considérablement atténuées ; je ne pensais pas que frère Selbert en serait heureux, mais une nouvelle résolution était apparue dans les yeux verts de Beryl, et j'estimais pour ma part que ce n'était pas foncièrement une mauvaise chose.

Ce ne fut qu'une fois que nous eûmes gagné la modeste chambre réservée aux hôtes de passage que je laissai libre cours à mon irritation.

— Au nom d'Elua ! dis-je en lançant un coussin contre le mur de pierre. Frère Selbert, les prêtres, les acolytes, les enfants… ils disent tous la vérité, n'est-ce pas ?

— Hmm…

Prudemment, Joscelin écarta la lampe à huile posée sur une petite table, loin de ma robe que je faisais virevolter autour de moi en arpentant la pièce à grands pas rageurs.

— Ils disent tous la vérité, poursuivis-je en énumérant sur mes doigts tous ceux qui ne mentaient pas. L'Envers dit la vérité, les espions de Melisande… Melisande, pour l'amour de Kushiel ! Melisande dit la vérité ! Qu'est-ce que je ne vois pas, Joscelin ? Je ne discerne aucune trame ! Où est le mensonge ? Qui avons-nous oublié ?

— La Serenissima ? (Il prit la carte rangée dans notre bagage et la déroula sur notre petit lit étroit.) Selbert a emmené le garçon à Melisande. Quelqu'un a peut-être deviné.

— Severio m'en aurait parlé s'il avait eu vent de quoi que ce soit. (J'examinai la carte, traçant du doigt un demi-cercle au nord de Landras.) S'ils sont passés par Marsilikos, quelqu'un a pu les apercevoir sur la route.

— Peut-être ne sont-ils pas passés par là. (De l'index, Joscelin traça un itinéraire vers le sud.) Peut-être ont-ils pris la voie des montagnes.

— Et ils seraient passés en Aragonia ? L'Envers a fait des recherches là-bas. (Je méditai un instant, puis haussai les épaules.) Nous pourrions aller vers le sud pour voir. Cela nous ferait passer non loin de Verreuil, Joscelin. Ce serait l'occasion d'aller voir ta famille.

Ses yeux brillèrent un instant, puis la lueur s'estompa.

— Je ne voudrais pas nous retarder. Si nous devons faire étape quelque part, ce sera à Montrève.

— Ce n'est pas le moment de discuter. Il faudra qu'on trouve à se loger en route. (Je me levai pour ramasser le coussin que j'avais lancé.) Montrève n'est pas sur le chemin, contrairement à Verreuil.

— Comme tu voudras, dit-il avec un sourire exprimant une joie sans mélange, tout en roulant la carte.

Au moins, j'avais la satisfaction de faire plaisir à quelqu'un.

Chapitre 17

Le lendemain matin, nous fîmes nos adieux à frère Selbert dans la cour.

— Je suis désolé, dit-il, que nous ne vous ayons pas apporté les réponses que vous cherchiez.

— Vous avez donné ce que vous aviez, messire prêtre. (J'inclinai la tête vers lui.) Et de cela, je vous suis reconnaissante. Il se peut que la reine vous convoque pour discuter de votre rôle dans la disparition d'Imriel de La Serenissima. Je parlerai en bien de vos intentions.

Frère Selbert déglutit ; sa gorge s'était manifestement nouée.

— Je n'ai jamais voulu qu'il arrive du mal au garçon. Je pensais… Je pensais qu'il pourrait grandir librement dans la grâce d'Elua, sans que son esprit soit empêtré dans les méandres de la politique.

— Je sais, répondis-je.

— Dites-leur qui est Imriel, dit Joscelin en ajustant les boucles de ses canons d'avant-bras et de son baudrier. Cela les aidera à mettre un peu de logique dans tous ces événements, frère Selbert. Ils doivent comprendre que même la grâce d'Elua ne les rend pas invulnérables à la méchanceté du cœur des hommes. (Il fixa son regard sur le prêtre.) Ou aux folies de l'orgueil.

— Je le leur dirai, répondit frère Selbert en soutenant le regard de Joscelin sans ciller. Ne me jugez pas trop vite, Cassilin. Pouvez-vous prétendre connaître complètement la volonté d'Elua ?

— Non, répondit tranquillement Joscelin. (À l'autre bout de la cour, la jeune acolyte Liliane sortit des écuries par la porte voûtée, levant la tête pour sourire au soleil matinal. Nos chevaux et nos mules marchaient derrière elle, comme des

canetons derrière leur mère.) Il y a des mystères que personne ne peut percer.

— Précisément. (Le prêtre hocha la tête.) Et des visées trop vastes pour qu'on en appréhende les contours.

Au lustre de leur robe et à leur vigueur renouvelée, j'aurais pu jurer que nos bêtes venaient de passer un mois et non pas une journée dans les écuries baignées de soleil du sanctuaire d'Elua. Fringante comme une pouliche, ma jument s'engagea en caracolant sur le pont de bois, jouant à s'effrayer des échos que ses sabots éveillaient.

— Savais-tu que Liliane était le nom de ma mère ? demandai-je à Joscelin.

— Vraiment ? (Il avait l'air surpris.) Tu ne me l'avais jamais dit.

— Et pourtant.

Ainsi débuta notre pérégrination à travers les montagnes du Siovale. Nous passâmes par les pâtures les plus basses où Beryl et Ti-Michel nous montrèrent l'éboulement dont ils nous avaient parlé – une étroite corniche au bord d'un précipice, avec d'énormes blocs menaçants en surplomb. Après avoir prudemment traversé la zone, nous montâmes aux pâtures d'altitude, de vastes plateaux où l'herbe poussait dru, idéales pour y mener les bêtes au printemps et y faire les foins à l'automne. Il n'y avait rien à y voir, mais cela nous faisait un point de départ.

Nous avions relevé sur notre carte les villes et villages visités, et frère Othon avait laissé des signes sur les sentiers – la marque d'Elua gravée sur des arbres et des rochers le long des pistes qu'il avait explorées. Il n'avait pas menti : les recherches avaient été menées avec conscience. Pendant deux jours, Joscelin et moi chevauchâmes en arcs de cercle concentriques, toujours à la recherche des marques d'Othon. Cela me rappela notre voyage sur les pistes tsingana, lorsque nous suivions le *chaidrov,* les signes secrets qu'ils laissent derrière eux pour indiquer par où ils sont passés.

Ensuite, nous ne trouvâmes plus de traces d'Othon, et je commençai à me dire que nos recherches seraient vaines. Néanmoins, nous poursuivîmes, jusqu'à ce que j'en eusse plus

qu'assez de dormir dans les prés et de me baigner dans des torrents glacés.

— Il y a un village… ici. (Joscelin releva le nez de la carte, tandis que je luttais pour passer un peigne dans mes cheveux désespérément emmêlés.) Nous devrions pouvoir l'atteindre d'ici à la nuit, et rallier Verreuil demain vers le milieu de la journée.

— Faisons cela. (Mon peigne demeurait obstinément prisonnier de mes boucles ; je l'arrachai en murmurant un juron.) Je ne peux pas me présenter à ta famille en donnant l'impression que j'ai dormi dans le nid d'un oiseau.

Il sourit.

— Tu ressembles à une jeune femme tout droit sortie d'une légende – et tout juste culbutée par Elua.

— Et moi j'ai l'impression que je viens de culbuter dans une haie d'aubépines, répliquai-je.

Joscelin rit.

— Tu es magnifique. Allons-y. Ce soir, au village, nous demanderons l'hospitalité s'ils n'ont pas d'auberge. Je n'aurais rien contre un bain moi-même.

Nous avançâmes à bonne allure pendant la matinée, et atteignîmes au milieu du jour l'embranchement d'où une piste partait vers le sud en direction de l'Aragonia. Puis nous perdîmes du temps en une longue conversation avec les marchands d'une caravane ; ils n'avaient aucune nouvelle d'un garçon errant correspondant à la description d'Imriel, mais moult plaintes à formuler contre des Tsingani qui leur avaient vendu des chevaux et les avaient floués. Je me mordis la langue pour ne rien dire, mais ce n'était pas l'envie qui me manquait de répliquer. Certes, il n'est pas faux que les Tsingani prennent un malin plaisir à tirer le meilleur des *gadje,* mais n'est-il pas tout aussi exact que les *gadje* cherchent à faire de même en tenant cela pour une vertu ?

Ensuite, nous poussâmes un peu trop nos bêtes pour rattraper notre retard, et l'une de nos mules se blessa à un antérieur sur un éboulis. Notre allure ralentit et il devint manifeste que nous n'atteindrions pas le village avant la nuit. Le

crépuscule approchant, Joscelin se mit en quête d'un terrain où établir notre campement ; il revint de belle humeur.

— Nous sommes plus près que je le pensais, annonça-t-il. Il y a une bergerie tenue par un couple dans la vallée suivante. Ils font du fromage qu'ils vendent au marché. J'ai parlé au mari et ils nous accorderont le gîte et le couvert pour quelques pièces. Et un bain chaud, ajouta-t-il tout sourires. Je leur ai demandé.

— Elua merci ! m'exclamai-je avec ferveur.

L'obscurité tombait lorsque nous atteignîmes notre halte ; le berger, venu à notre rencontre muni d'une lanterne, nous conduisit jusqu'à une écurie à côté de l'étable. Nous déchargeâmes nos bêtes, et empilâmes nos selles et nos paquets sous un appentis. Taciturne et réservé, l'homme nous dit s'appeler Jacques Écot, mais guère plus. Son épouse, prénommée Agnès, me surprit par son allure. C'était une petite femme dont le visage aurait pu être plein de vie, n'eût été l'intense chagrin qui hantait son regard.

Ils vivaient seuls tous les deux dans leur petite ferme. Agnès s'activa, faisant chauffer de l'eau pour le bain et sortant son meilleur linge pour la table. Elle nous conduisit jusqu'à une chambre très propre aux murs blanchis à la chaux, meublée d'un petit coffre d'enfant et d'un lit recouvert d'une jolie courtepointe brodée. Je passai la main sur l'édredon ; des questions se bousculaient à mon esprit, mais je ne dis rien.

Nous prîmes notre bain ; Joscelin aida à transporter l'eau, puis à vider le cuveau. J'observai les muscles noueux de ses avant-bras qui jouaient sous la peau ; le souvenir me revint de la première fois où je l'avais vu exécuter de simples tâches ménagères. Nous étions esclaves ensemble, lui et moi, vendus à un bastion skaldique. Cela me paraissait si loin, maintenant.

Ensuite, nous dînâmes en compagnie de Jacques et Agnès Écot, autour de la table de leur cuisine agréable et rustique. La lanterne jetait des lueurs chaudes sur nos assiettes remplies d'un plat de jambon aux haricots, accompagné d'une purée de navets, le tout arrosé d'un pichet d'eau fraîche tirée du puits. Tout cela aurait pu être charmant et convivial, mais il pesait sur cette maisonnée une lourde chape de tristesse qui me mettait mal à l'aise.

— Cela ne me regarde pas, murmura Agnès en picorant sans appétit, mais c'est étrange de voir un seigneur et sa dame ici dans les collines reculées du Siovale.

— Pas si étrange que cela, répondit Joscelin avec un sourire. Mon père est le chevalier Millard Verreuil. Peut-être le connaissez-vous ? Le domaine familial n'est pas très loin d'ici.

— Oh oui ! (Son visage s'éclaircit.) Il est venu une fois au marché… Plusieurs fois, même. Il nous a félicités pour nos fromages. Maintenant que vous le dites, je trouve effectivement que vous lui ressemblez – à lui et à ses grands garçons. Comment s'appellent-ils déjà ?

— Luc, répondit Joscelin. Luc et Mahieu. Mes frères.

— Luc et Mahieu, répéta Agnès, l'air songeur. Ils doivent être des hommes, maintenant, avec épouse et enfants.

— En effet.

La voix dure de Jacques Écot troubla cet instant de nostalgie.

— Vous n'êtes pas arrivés du bon côté si vous venez de la Ville d'Elua. (Ses yeux me détaillèrent de la tête aux pieds.) Et à voir comment vous êtes richement vêtus, je dirais que c'est de là que vous venez.

— Messire Écot. (J'inclinai la tête vers lui, bien décidée à ne pas prendre offense de ses paroles.) Vous avez parfaitement raison. En fait, nous arrivons du sanctuaire d'Elua de Landras. Nous sommes à la recherche d'un jeune garçon d'une dizaine d'années, la peau très claire, avec des cheveux bruns et des yeux bleus. Auriez-vous vu un enfant correspondant à cette description, seul ou accompagné de quelqu'un d'autre ? Il a disparu voici environ trois mois.

La fourchette d'Agnès tomba dans un fracas et tout son sang parut se retirer de son visage.

— Jacques, murmura-t-elle.

— C'est une plaisanterie ? (Le fermier s'était dressé d'un bond, les poings serrés, les muscles bandés, la bouche tordue par la rage.) Vous vous moquez de notre chagrin, hein ?

Je me redressai sur ma chaise, le dos droit contre le dossier.

— Messire Ecot, intervint Joscelin d'une voix placide, en se glissant entre nous, une main posée sur l'épaule du fermier pour le convaincre de se rasseoir. Je vous en prie, nous ne voulions

pas vous offenser. Ma dame Phèdre dit la vérité – nous sommes bien à la recherche d'un garçon disparu. Asseyez-vous et racontez-nous ce qui vous chagrine.

L'homme se laissa faire, comme frappé de stupeur. Il posa une main sur ses yeux.

— Agnette, murmura-t-il. Agnette !

— Votre fille ? demandai-je en me tournant vers sa femme.

Elle hocha la tête, le visage toujours exsangue, semblable à celui d'une poupée de porcelaine.

— Notre fille. Onze ans, bientôt douze. (Elle déglutit.) Elle a disparu, ma dame, il y a trois mois environ.

— Oh non ! (Une vague de chagrin gonfla en moi, immense.) Non.

Un sentiment de terreur m'enveloppa et une brume rouge emplit ma vision. Un bourdonnement emplit mes oreilles, semblable à celui d'un nid de frelons. Et je vis enfin, dans la forme mouvante qui se dessinait devant moi, la chose que j'avais manquée, la main que j'avais oubliée, terrible et implacable.

Kushiel.

Ce fut Joscelin qui parvint à leur tirer le récit complet de la disparition de leur fille – une histoire devenue malheureusement familière. Les pluies de printemps avaient été peu abondantes, si bien qu'Agnette avait conduit une partie de leur troupeau de chèvres vers des pâturages dans la vallée voisine. Et leur Agnette, belle et douce, avec le même visage vif que sa mère, n'était jamais revenue. Son père l'avait cherchée ce soir-là dans les collines à la lueur d'une lampe, parmi les chèvres qui s'en revenaient, escorté du jeune garçon de ferme qu'ils louaient à la journée.

Elle avait disparu sans laisser la moindre trace.

« Elua n'est pas cruel au point d'utiliser un enfant pour chapitrer l'un de ses prêtres… »

C'était ce que frère Selbert avait dit, et il croyait à ses propres paroles. Mais Elua n'était pas celui qu'on appelait jadis le Punisseur de Dieu. C'était Kushiel. Et je connaissais trop bien la cruauté de sa justice pour croire qu'il ne s'agissait que d'une coïncidence. « Une trame trop vaste pour que je puisse la

discerner tout entière. » Voilà ce que m'avait dit Hyacinthe en lisant le *dromonde* pour moi. Et, en vérité, c'était exactement ça. Je m'étais attendue à tout – à tout – sauf à ça. Tétanisée sur ma chaise, j'écoutai Jacques Écot raconter ses recherches, son courage stoïque qu'il avait fini par oublier, livré à la flamme dévorante de son chagrin. Ils avaient songé à un ours, ou un loup, mais les créatures de la nature auraient forcément laissé des traces, des empreintes, des taches de sang. Avec désespoir, il avait conclu que ce devaient être des humains qui avaient enlevé Agnette. Des Tsingani sans doute. Tout le monde savait qu'on ne pouvait pas faire confiance aux Tsingani, qu'ils volaient les bébés d'Angelins dans leur berceau pour les élever parmi eux.

— Ils n'auraient pas fait ça, murmurai-je.

Mais personne n'entendit ma voix, balayée par le flot d'angoisse que notre enquête avait libéré.

Joscelin prit les affaires en main, ce soir-là, recueillant le terrible récit, présentant nos excuses et notre sympathie, et m'emmenant vers notre chambre en prétextant la fatigue du voyage. La chambre d'Agnette, le lit d'Agnette, recouvert d'une courtepointe brodée par une mère aimante pour l'unique fruit de sa chair. Je m'assis sur le lit et levai mon regard vide vers celui de Joscelin.

— Oh ! Joscelin ! Et si… Si cela n'avait rien à voir avec la politique, avec le trône et avec Melisande. S'il ne s'agissait que de… (je cherchai mes mots – en vain)… d'une chose terrible ?

— Nous le découvrirons. (Il s'agenouilla devant moi ; une lueur farouche brillait dans ses yeux. Il prit mes mains dans les siennes.) Phèdre, si quelqu'un enlève les enfants d'Angelins, nous le découvrirons. Demain matin, nous partons pour Verreuil. Mon père ne prendra pas cela à la légère. Je te le promets ! Il nous fournira toute l'aide nécessaire. Il mettra ses hommes d'armes à notre disposition, il mobilisera son fief. Nous les retrouverons.

Je frissonnai jusqu'à la moelle. Je n'osais pas encore imaginer à quelles fins ces enfants avaient été enlevés. La violence du chagrin des Écot était insupportable. Si cela avait été mon enfant, je ne sais pas si j'aurais été capable de le

supporter. Que savais-je des souffrances d'un père ou d'une mère ? C'était cette peur qui m'avait toujours fait renoncer à la maternité – et cette perte était encore pire, bien pire, que tout ce que j'avais imaginé.

— Ces pauvres gens…

— Je sais. (Joscelin mit ses deux bras autour de moi. Je sentais son souffle tiède dans mes cheveux.) Je sais, répéta-t-il. Je sais.

Chapitre 18

Lorsque nous quittâmes la modeste demeure des Écot, une petite pluie fine arrosait les montagnes. En selle sur ma jument, les cheveux rendus brillants par les gouttelettes, j'attendais pendant que Joscelin discutait du sort de notre mule boiteuse avec notre hôte. Nous irions plus vite sans elle et le fermier allait gagner une mule dans l'affaire, dès lors qu'elle serait rétablie. Je pouvais me permettre cette largesse.

Debout sur le seuil, Agnès Écot fixait sur moi des yeux emplis d'espoir.

— Nous la trouverons, dis-je, tandis que Joscelin vérifiait la longe de notre dernière bête de bât. En tant qu'Élue de Kushiel, je vous le promets. Nous trouverons votre fille.

Joscelin se mit en selle sans rien ajouter, puis tourna bride en direction de l'ouest – et de Verreuil. Nous étions partis.

Une heure s'écoula avant que nous abordions la question.

— Tu n'aurais pas dû lui dire ça, dit-il sans me regarder. Ce que j'ai dit la nuit dernière… Toi et moi savons de quoi il retourne. Je l'ai dit pour te donner du courage. Toi, tu lui as donné de l'espoir – et une vaine espérance est plus cruelle que la gentillesse.

— Je sais. (Je ne pouvais pas lui expliquer que les mots m'étaient venus de quelque coin mystérieux au fond de moi ; que je ne savais même pas que j'allais les prononcer avant que j'ouvrisse la bouche et qu'ils sortissent d'eux-mêmes.) Joscelin, c'était plus fort que moi.

Cette fois-ci, il tourna la tête vers moi, mais sans rien répondre. Bientôt, notre piste nous ramena sur les versants escarpés et caillouteux où toute conversation était impossible. Joscelin ouvrait la marche et je suivais derrière la mule, qui roulait des hanches à chaque pas. Je dirigeai ma jument avec

prudence, tout en examinant l'étrange émotion qui avait envahi toute ma poitrine.

La colère.

Ma vie durant, j'avais été marquée comme l'Élue de Kushiel – et j'en avais souffert, tout comme ceux qui avaient eu à souffrir du poids terrible de mon destin. Alors que j'avais toujours admis la folie de mes choix, la culpabilité du sang que je portais, je n'avais jamais oublié que chacun d'entre nous porte la responsabilité de ses propres actions. Croire qu'il en est autrement est pure vanité. Si j'avais douté de la sagesse de Kushiel pour avoir fait de moi son Élue – d'ailleurs, n'avais-je pas prié pour qu'il me libérât du fardeau de ma nature ? -, je n'avais jamais remis en question sa justice.

Jusqu'à cet instant.

Qu'avait bien pu commettre la fille d'un couple de fermiers pour être prise dans l'épouvantable filet du châtiment ? Rien. Quel péché avaient bien pu commettre ses parents pour que leur enfant unique devînt l'instrument innocent d'une vengeance ? Avaient-ils vendu du fromage moisi sur les marchés ? Je n'y comprenais rien. J'avais trouvé la dernière chose à laquelle je m'étais attendue : le hasard, le cruel hasard. S'il y avait un but derrière tout cela, ce ne pouvait être que l'œuvre de Kushiel – ou d'Elua lui-même. Or, je ne concevais pas d'objectif si puissant qu'il justifiât pareille cruauté. J'étais en colère jusqu'au plus profond de mon âme.

La pluie avait cessé lorsque nous atteignîmes le sommet d'un massif – un vaste plateau battu par les vents. Les flancs de la montagne s'étiraient en dessous en vagues brunes. Joscelin décréta une pause pour faire souffler nos chevaux.

— Phèdre, murmura-t-il comme j'arrivais à sa hauteur. Tu l'as dit toi-même. Même Elua le béni ne peut pas prévenir les maux et les calamités qui frappent ce monde. Il ne peut que nous donner le courage d'y faire face avec amour.

Un rire amer monta dans ma gorge.

— Et que nous a répondu la fille ? Elle avait raison. Ce n'est pas assez.

— Il faut pourtant que ce le soit. (Ses yeux étaient fixés sur moi.) C'est tout ce que nous avons.

— C'est l'œuvre de Kushiel. (Je repoussai les cheveux emmêlés qui me tombaient dans la figure. En contrebas, j'aperçus le bleu d'un lac qui marquait le début du domaine de Verreuil.) Je le sens, Joscelin. Je le sens dans la moelle de mes os. J'ai été stupide de ne pas le voir plus tôt.

— Peut-être est-ce cela. (Ses mains demeuraient immobiles sur le pommeau de sa selle ; ses yeux étaient aussi bleus que le lac.) Mais même Kushiel sert Elua le béni au bout du compte. Même lui doit recourir à des instruments mortels pour accomplir sa volonté. Et tu es son Élue.

— Oui. (Je me souvins de la promesse faite à Agnès Écot, et ravalai la boule qui m'obstruait la gorge.) Allons-y.

Nous arrivâmes à Verreuil l'après-midi. J'étais déjà venue, mais d'une visite à l'autre j'oubliais l'atmosphère de chaos tranquille qui régnait dans la demeure où Joscelin avait passé son enfance. C'était un domaine magnifique, édifié sur la rive du lac – le lac Verre –, décrépit dans sa partie la plus ancienne et aux lignes parfaitement taillées dans la partie la plus récente où la famille s'était agrandie. Nous émergeâmes de l'ombre des sapins pour tomber sur l'une de ses nièces qui jouait à la lisière.

— Oncle Joscelin ! (J'entraperçus une frimousse enfantine, toute barbouillée de terre et aux yeux écarquillés, puis Joscelin rit de bonheur, et se pencha sur sa selle pour attraper la fillette qui courait vers lui et la serrer sur son cœur. Ensuite, elle se tortilla et s'enfuit ; ses cris aigus résonnèrent dans toute la maison.) Oncle Joscelin, oncle Joscelin est ici !

Nos chevaux n'avaient pas fait dix pas que les portes du manoir s'ouvrirent à la volée, livrant passage à tous les habitants du lieu – adultes, enfants et même des chiens qui aboyaient, surexcités. Les larmes me piquèrent les yeux. Je ralentis ma monture pour que Joscelin arrivât le premier.

— Dame Phèdre ! (Luc Verreuil, le frère aîné de Joscelin, de deux ans plus âgé et plus grand de deux pouces, s'approcha de moi, tout sourires. Ses larges mains enserrèrent ma taille, pour me soulever de ma selle. Ses bras m'étreignirent à la seconde même où mes pieds touchaient le sol.) Soyez la bienvenue !

— Je suis heureuse de vous voir… espèce d'ours ! (L'air avait été expulsé de mes poumons et c'est le souffle court que je saluai

sa femme, Yvonne, une grande femme svelte aux yeux gris fendus comme ceux d'un renard.) Ma dame.

— Oh ! Luc, laisse-la respirer, veux-tu !

Avec un sourire, elle se pencha sur moi pour me donner le baiser de bienvenue.

Je repris ma respiration pour saluer les parents de Joscelin.

— Messire Millard, dame Ges, merci de votre hospitalité. Vous pardonnerez notre intrusion, mais nous n'avons pas eu le temps d'envoyer le moindre mot.

— Fariboles. (Dame Ges me sourit chaleureusement, tandis que son époux s'inclinait.) Vous êtes toujours la bienvenue ici, comtesse.

— Merci. (J'emplis une nouvelle fois mes poumons ; ils paraissaient avoir recouvré leur fonctionnement normal.) Je suis néanmoins désolée de vous apprendre qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'une visite de courtoisie, ma dame.

Millard Verreuil me lança un regard interrogateur. C'était un homme de haute taille – comme d'ailleurs tous les membres de la famille de Joscelin – dont les traits présentaient le même type de beauté un peu surannée que ceux de son fils puîné. Je ne sais ce qu'il vit à cet instant sur mon visage, mais il parut le prendre au sérieux.

— Venez, nous parlerons à l'intérieur.

Je hochai la tête, puis Joscelin m'amena son frère cadet Mahieu pour que je le saluasse, puis la femme de celui-ci, Marie-Louise, et ils n'eurent de cesse qu'ils ne m'eussent présenté de nouveau chacun de leurs enfants, puis ceux de Luc et Yvonne, puis leur sœur aînée Jehane en visite au manoir avec ses deux grands fils – des adolescents qui traînaient des pieds et rougissaient jusqu'aux oreilles d'être en ma présence. Et, tout autour, des chiens aboyaient et sautaient partout, des créatures aux longs poils blancs, qui m'arrivaient largement à la taille, immenses comme tout le reste à Verreuil.

Pour finir, dame Ges parvint à nous faire tous entrer dans le salon, en convainquant toutefois chiens et enfants de rester au-dehors, puis à nous présenter des choses à grignoter et du vin. *On retrouve quelque chose d'elle,* songeai-je, *dans la tranquille maîtrise de Joscelin, même s'il est indubitablement tout le*

portrait de son père. Parfois, il m'arrivait de me demander quel type d'homme il serait devenu s'il avait grandi à Verreuil, au lieu d'être envoyé subir l'austère rigueur de la Fraternité cassiline à l'âge de dix ans. Je me demandais également s'il en concevait du ressentiment ; mais, si tel était le cas, il n'en avait jamais rien dit.

Il y eut ensuite le bruit bien agréable des chaises et des fauteuils qu'on déplaçait à la ronde pour que chacun pût prendre place. Le salon des Verreuil offrait le confort simple et chaleureux des maisons anciennes – les meubles étaient beaux, mais patinés et usés, et les tapis étaient élimés jusqu'à la trame par endroits. Il flottait une délicieuse odeur d'encaustique à la cire d'abeille et des bouquets de fleurs fraîches étaient disposés çà et là dans des vases.

Le chevalier Millard Verreuil prit la place d'honneur – un fauteuil à haut dossier droit semblable à un trône. Je ne pouvais pas m'empêcher de lancer des coups d'œil à son bras gauche, posé sur l'accoudoir. Il se terminait en un moignon dissimulé sous une manchette de fine batiste. Il avait perdu la main gauche à la bataille de Troyes-le-Mont, au cours de l'ultime charge désespérée d'un groupe de Skaldiques, coupé de l'arrière du reste de l'armée en fuite. Il inclina la tête vers moi, donnant avec un certain formalisme le signal du début de la conversation.

— Alors, en quoi la maison Verreuil peut-elle servir Sa Majesté la reine ?

— Messire, répondis-je en secouant la tête. Nous ne sommes pas ici en mission pour la reine – du moins, pas exactement.

Ses yeux cillèrent.

— Je pensais…

— Père. (Joscelin se pencha en avant, les coudes posés sur ses genoux.) Vous souvenez-vous de l'héritier Courcel disparu ?

— L'enfant de Melisande.

Le chevalier avait prononcé ces mots comme s'ils lui avaient empesté la bouche.

— Imriel de la Courcel, dit Jehane, la sœur de Joscelin. Fils de Melisande Shahrizai et du prince Benedict de la Courcel,

frère de Ganelon, oncle de Roland, grand-oncle de la reine. Disparu depuis l'attaque de La Serenissima.

Je me souvins à cet instant qu'elle était la généalogiste de la famille. Je ne l'avais jamais rencontrée auparavant. Joscelin avait été lui rendre visite sur le domaine de son mari, mais au même moment Ysandre avait eu besoin de mes services d'interprète pour recevoir une délégation illyrienne, si bien que je n'avais pu l'accompagner.

— Exactement. (Joscelin hocha la tête.) En fait, il était au sanctuaire d'Elua à Landras. (Il ne tint aucun compte des sursauts et murmures de surprise.) Il y a trois mois environ, il a disparu, purement et simplement, alors qu'il gardait des chèvres dans la montagne. Nous avons pensé qu'il s'agissait de quelque conspiration, mais hier soir… Hier soir, nous avons eu vent d'une autre disparition d'enfant. La fille d'un fermier, âgée de onze ans, disparue elle aussi d'une pâture à une lieue environ du village de Harnis.

— Des ours, intervint Luc. Ou des loups, certainement. Ils sont nombreux au printemps, lorsque les vaches, les brebis et les chèvres mettent bas et qu'eux-mêmes sont toujours affamés de l'hiver.

— Je ne crois pas, répondit Joscelin en secouant la tête. Il y aurait eu des traces, des restes, des traînées de sang. Le fermier a mené des recherches, et les prêtres également de leur côté. Ils connaissent tous très bien la montagne. Non, cela sent l'intervention humaine.

— Mais qui ferait une chose pareille ? s'exclama Marie-Louise, la femme de Mahieu, devenue livide. (Jolie et un peu replète, elle contrastait singulièrement avec son mari, aussi grand que le reste du clan, et efflanqué.) Et surtout, pourquoi ?

— Nous ne savons pas, répondis-je doucement. (Je me tournai alors vers Millard Verreuil.) C'est pour cette raison que nous sommes venus ici, messire. Pour solliciter votre aide et vous demander de nettoyer le Siovale, au moins toute la zone d'ici à Landras.

— Vous l'avez. (Il se redressa dans son fauteuil. Son visage devenu pâle sous l'effet de la colère montrait un air farouche ; ses yeux luisaient comme ceux d'un vieil oiseau de proie.) Au

nom d'Elua, je mènerai moi-même les recherches. Je retournerai la campagne tout entière. Chaque fermier, chaque berger, chaque métayer… non, attendez ! je vais faire mieux encore. Je vais écrire au marquis de Toluard pour voir combien d'hommes il mettrait à ma disposition.

— Je porterai votre message, proposa Yvonne. Il est le cousin de ma mère. Il m'écoutera.

— Il écoutera de toute façon ! (Millard Verreuil martela l'accoudoir droit – de son bras valide.) Par le sang d'Elua ! Aucun fils de la lignée de Shemhazai ne peut demeurer sans rien faire lorsque survient pareille abomination dans le Siovale !

Dame Ges posa sur moi des yeux emplis d'inquiétude ; de profondes rides sillonnaient son agréable visage.

— Vous n'avez pas la moindre idée de qui a pu faire ça ?

— Non, ma dame, répondis-je en tournant les paumes de mes mains vers le ciel.

— Les Euskerri pourraient bien être impliqués, dit Jehane en réfléchissant à voix haute. S'ils ont pensé que cela pourrait les aider à forcer la main de la reine dans leur querelle avec la maison d'Aragonia. (C'était un conflit dont je ne savais pas grand-chose, hormis que l'Euskerria est une province du nord-ouest de l'Aragonia, annexée par les descendants de Tiberium, dont la maison d'Aragonia. Pour finir, Jehane secoua la tête.) S'ils avaient eu vent de l'identité du garçon, cela pourrait tenir debout, mais pas pour la fille du fermier.

— Personne ne connaît les montagnes aussi bien que les Euskerri, observa Mahieu en repoussant une mèche de son front. Et ils sont assez rusés pour enlever un autre enfant et nous envoyer sur une fausse piste.

À l'instar de sa sœur, il avait un penchant pour l'étude – et une grande connaissance de l'histoire de la région.

— Non, reprit Jehane, sourcils froncés. La reine en aurait entendu parler depuis le temps. Des Tsingani, peut-être. J'ai lu des choses au sujet d'enfants d'Angelins enlevés par des Tsingani. Elua sait qu'ils sont nombreux à emprunter les passes entre ici et l'Aragonia. Ils se prétendent chaudronniers ou marchands de chevaux, mais qui sait ce qu'ils cachent dans leurs chariots ?

— Non ! (La véhémence de mon propre ton me surprit. Je poussai un soupir, puis m'excusai.) Ma dame Jehane, pardonnez-moi. Mais les Tsingani n'y sont pour rien.

— Si vous le dites, comtesse. (Jehane m'examina avec un tranquille intérêt.) Ou ma presque sœur devrais-je dire. Je dois bien avouer que vous n'êtes pas telle que je vous avais imaginée.

— Ah ? répondis-je en haussant les sourcils.

— Vraiment. (Les commissures de ses lèvres se relevèrent pour une ombre de sourire qui m'était familière.) L'esprit vif et la ferme volonté, je m'y attendais ; Joscelin n'aurait pas été conquis à moins. Et puis, je sais qui vous êtes. Mais je ne m'attendais vraiment pas à vous voir arriver à cheval du fin fond du Siovale sous les traits du plus délicat des boutons de la Cour des floraisons nocturnes.

Je rougis ; et Jehane rit.

— Jehane ! (S'arrachant un instant du conciliabule dans lequel il était déjà plongé avec Luc et Joscelin pour établir le plan des recherches à mener, son père lui lança un regard réprobateur.) Sois courtoise, je te prie.

Elle se contenta de sourire, avant de se lever pour venir l'embrasser sur la joue. Ensuite, ses yeux revinrent vers moi.

— Ils en ont pour des heures. Voulez-vous que je vous montre votre chambre ? À votre mine, on dirait bien que vous n'auriez rien contre un peu de repos avant le dîner. Avec votre permission, mère, ajouta-t-elle en se retournant.

— Mais certainement. (Absorbée dans ses pensées, dame Ges fit un geste d'une main, tandis qu'elle comptait sur les doigts de l'autre.) Je vais être occupée jusqu'à ce soir à calculer comment le garde-manger pourra bien approvisionner pareille expédition.

Je suivis Jehane dans les couloirs erratiques de Verreuil, jusqu'à la chambre que nous avions déjà occupée lors de notre dernière visite – une pièce vaste et claire, traversée de poutres soutenant la charpente, et dotée d'une fenêtre donnant sur les montagnes. Elle contenait quelques souvenirs datant de l'enfance de Joscelin – un livre de caerdicci à la couverture toute craquelée, un ouvrage en vers du poète-guerrier Martin

Leger, une petite trompe de chasse. Jehane s'attardait ; elle prit la trompe et l'observa.

— C'est moi qui la lui avais offerte, murmura-t-elle. Pour son neuvième anniversaire. J'avais dû supplier Luc de me donner l'argent pour l'acheter. Je savais qu'il n'aurait qu'une année pour en profiter, avant de partir chez les Cassilins. Parle-t-il de son enfance à Verreuil ?

Je m'assis sur le lit.

— Pas souvent.

— C'est lui qui me manque le plus, je crois bien. (Jehane reposa la trompe.) Mahieu était trop jeune, et Luc… Luc n'en a jamais rien dit, mais je suis sûre qu'il était bien heureux que ce ne soit pas lui. Saviez-vous que père était furieux que Joscelin rompe ses vœux pour vous ? Il a failli en mourir lorsqu'il a appris que Joscelin avait été condamné par contumace pour le meurtre de votre maître Delaunay. Il refusait d'y croire, mais cela a bien failli le tuer quand même.

Joscelin et moi étions réduits en esclavage en Skaldie à ce moment-là, trahis par Melisande Shahrizai – mais personne ne le savait. Lorsque les corps d'Anafiel Delaunay et de son apprenti Alcuin avaient été retrouvés dans sa demeure, alors que son *anguissette* et son garde cassilin avaient disparu, quelle autre conclusion aurait-on pu tirer ? Je me souvins du chagrin que Joscelin avait éprouvé, la veille de la bataille, à l'idée que son père avait pu penser qu'il était coupable.

— Je m'en doutais, répondis-je. Mais il ne m'a jamais rien dit. Il s'est toujours montré courtois envers moi.

— Courtois. (Elle fit une grimace.) Oui. Père est courtois. Au moins a-t-il eu le bon sens de voir que ce destin finirait par disparaître, après Troyes-le-Mont. Mère était heureuse, quant à elle. Elle avait toujours été chagrinée que son second fils soit parti chez les Cassilins. (Jehane fixa ses yeux sur moi, menton levé.) Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je en hochant la tête. Plus que je saurais le dire.

— Bien. (Elle s'épousseta les mains, avant de les essuyer sur sa robe.) Protégez-le bien, d'accord ? (Elle émit un petit rire embarrassé.) Cela a l'air idiot, je sais. Lui, avec son épée dans le

dos et ses dagues aux côtés, qui connaît plus de manières de les utiliser qu'on saurait les compter, et vous… Mais c'était mon petit frère autrefois, et il a remis son cœur entre vos mains.

— Je comprends, ma dame.

Jehane me laissa seule et je m'allongeai sur le lit. Elle avait raison, j'étais lasse ; plus lasse que je l'avais jamais été. Certes, voyager peut se révéler épuisant, mais j'éprouvais une lassitude de l'âme bien plus que du corps. La révélation du fermier avait été un véritable coup. À aucun moment au cours de mes efforts pour percer le mystère de la disparition d'Imriel je n'avais pensé qu'il pût s'agir d'un crime gratuit. C'était la dernière chose – la toute dernière – à laquelle je me serais attendue. Celle à laquelle personne n'aurait pensé. Toutes mes réflexions, mes stratégies, tous mes calculs subtilement échafaudés, tout cela se révélait vain. Désormais, il appartenait à Millard Verreuil et aux siens de traquer la vérité par la seule force du nombre. Si j'étais libérée du poids de ma responsabilité – et c'était bien le cas –, je n'en restais pas moins un peu perdue et désorientée ; totalement vidée.

Bercée par ces pensées, je m'endormis, pour ne me réveiller que lorsqu'une main me secoua. J'ouvris les yeux et découvris les rayons de soleil d'or qui entraient à flots dans la chambre – ainsi que Joscelin assis au bord du lit, qui me souriait.

— Tu ne comptes pas dormir jusqu'au dîner, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Cela dit, je ne pourrais pas vraiment t'en vouloir – c'est l'enfer sur Terre en bas – mais quelques-uns des membres de la famille seraient mortellement déçus.

— Non, répondis-je en bâillant. J'arrive.

Joscelin n'avait pas exagéré. La salle à manger de Verreuil était bondée à craquer, avec la famille Verreuil et sa progéniture pléthorique, mais aussi huit hommes d'armes et une dizaine d'autres, fils de fermiers ou de bergers vêtus de grosse laine, assis coude à coude avec la petite noblesse du Siovale. Millard Verreuil n'avait pas perdu de temps – et il ne s'embarrassait pas de cérémonial. Malgré sa courtoisie très formelle, c'était un égalitariste dans l'âme.

Toutes les discussions tournaient autour de l'expédition qui se mettrait en route le lendemain matin. Yvonne était déjà

partie avec une petite délégation en direction du domaine du marquis de Toluard, pour solliciter son aide. Mahieu et Jehane avaient passé la fin de l'après-midi dans la bibliothèque à établir un relevé de la région à quadriller, avec l'aide de certains des enfants les plus âgés. Dame Ges et Marie-Louise avaient quant à elles passé l'après-midi à superviser le travail des cuisiniers surmenés et à préparer des sacs de provisions pour chacun des groupes qui partiraient le lendemain. *Pas étonnant,* songeai-je, *que le dîner ait été un peu bâclé.* Le rôti d'agneau était carbonisé à l'extérieur et bien trop rouge à l'intérieur.

Pour autant, personne ne paraissait s'en soucier. Je mangeai et laissai la conversation m'emporter, me montrant gracieuse avec tous alentour, ignorant les coups d'œil par en dessous des nouveaux arrivants. Les fils de Jehane demandèrent à accompagner un groupe et la permission leur fut accordée ; la fille aînée de Luc fit la même demande, mais se vit opposer un ferme refus – dont je me réjouis. Âgés respectivement de quatorze et quinze ans, les garçons étaient suffisamment grands pour se défendre : la fillette ne comptait guère que dix ans.

— Nous partirons à l'aube, me dit Joscelin, d'une voix suffisamment basse pour être couverte par le brouhaha. Mahieu et Jehane ont établi un point de rendez-vous où les groupes se retrouveront le troisième jour. Si quelqu'un découvre quelque chose, nous pourrons donc partir de là. Quel que soit le résultat, un messager reviendra au manoir pour chercher les nouvelles du marquis qui seront sans doute arrivées d'ici là, mais cela permettra également de t'informer de l'avancement de nos recherches.

— Quoi ? (Je fixai les yeux sur lui.) Es-tu fou ? Je viens avec toi.

— Phèdre. (Son visage s'était durci ; des lignes blanches étaient apparues de part et d'autre de son nez.) Non. Tu ne ferais que nous ralentir. (Il leva une main pour couper court.) Écoute, ces hommes sont nés dans ces montagnes. Ils savent comment se déplacer rapidement et sans prendre de risques. Je ne prendrai même pas la tête d'un groupe. Je serai sous les ordres de Reynard parce que je ne connais pas suffisamment

bien le terrain. Cela fait longtemps que je ne vis plus ici. Et toi… tu resteras à Verreuil.

— Vous ralentir ? demandai-je, totalement incrédule. Joscelin, j'ai traversé les montagnes du Camlach en plein hiver, avec toi !

— Oui, répondit-il d'une voix basse et tendue. Parce qu'il le fallait. Ici, c'est différent. Phèdre, au nom d'Elua ! Je n'ai pas si souvent l'occasion de te tenir éloignée des dangers inutiles. Me refuseras-tu celle-ci ?

J'ouvris la bouche pour répliquer, mais le souvenir me revint à cet instant de Jehane me disant que je tenais le cœur de son frère entre mes mains. Je poussai un soupir. Joscelin disait vrai : il n'était pas absolument nécessaire que j'allasse avec eux. Même si je ne les ralentissais pas – et, en réalité, je les aurais ralentis un petit peu, il était bien meilleur que moi en montagne –, je ne serais guère utile par ailleurs.

— D'accord, dis-je, en cédant de bonne grâce. Je resterai ici.

— Merci, dit-il, avec une absolue sincérité.

Chapitre 19

Une aube vive et claire se leva sur les montagnes du Siovale ; le manoir du domaine de Verreuil bruissait depuis longtemps d'une intense activité. Je n'avais rien à faire et je ne me sentais pas à ma place. Joscelin était aux écuries en compagnie de Mahieu, pour s'assurer que tout était prêt. Sur le chemin des cuisines, je tombai sur Marie-Louise titubant en direction de la salle à manger sous le poids d'une énorme marmite de bouillie d'avoine.

— Tenez, dis-je en tendant les bras, donnez-moi cela.

— Vous êtes sûre ? demanda-t-elle en roulant des yeux. Cela serait utile en tout cas. Tout le monde est mobilisé en cuisine et il n'y a plus personne pour servir. Attention, c'est lourd.

— Je la tiens.

Je calai le chaudron sur ma hanche gauche en enroulant mon bras autour. J'avais appris à servir à table avant de quitter la Cour de nuit, et ce n'est pas quelque chose qu'on oublie. Je souris de voir les regards stupéfaits des hommes tandis que je faisais le tour de la table pour les servir, à grandes louches généreuses dans leurs écuelles de bois. Le service à table est tout un art ; il faut un équilibre parfait, une approche fluide et une ligne élégante. Je manquais de pratique depuis un certain temps, mais je fis un pari avec moi-même tout en circulant derrière les convives. *Si je parviens à faire le tour de la table sans renverser une goutte, sans faire tinter la louche ne serait-ce qu'une fois, alors ils les trouveront. Oh ! Elua le béni, faites qu'ils les trouvent.*

J'étais si concentrée que je n'entendis pas Joscelin faire son entrée et tirer une chaise au bout de la table. L'amusement sur son visage me surprit ; un peu de bouillie coula le long de son bol – à l'extérieur.

— Désolée ! Je n'avais pas vu que c'était toi.

— Je ne m'attendais pas à te voir ici non plus. (Il sourit et recueillit adroitement avec sa cuiller la coulée de bouillie.) Voilà un bon démarrage pour la journée : une nourriture qui tient au corps et un service digne d'un roi.

Je redressai le chaudron, dont je sentais la chaleur à travers mes jupes.

— Un petit baron tout au plus ; j'ai un peu perdu la main ces derniers temps. Alors, tout est prêt ?

— Aussi prêt que possible. (Joscelin enfourna une cuillerée et prit le temps de l'avaler avant de poursuivre.) Les chevaux sont sellés et chargés et le soleil est sur le point de paraître à l'horizon. Père revoit une dernière fois le plan de marche avec les chefs des groupes. Nous partirons dès la fin du repas. (Il mit une nouvelle fois la cuiller dans sa bouche.) Je te promets que tu auras des nouvelles dans trois jours au plus tard. Et plus tôt si nous les trouvons avant. (La bouche de nouveau pleine, il désigna le mur du fond d'un coup de menton.) Pourquoi ne poses-tu pas cette marmite sur la desserte ? Elle a l'air…

Sa phrase resta en suspens. Instinctivement, je suivis son regard.

Mahieu se tenait dans le couloir, un air ahuri plaqué sur le visage.

— Phèdre, dit-il d'une voix crispée. Il y a des… des Tsingani dans la cour. Et ils voudraient vous parler.

Pendant un instant, je restai tétanisée sur place, les yeux fixés sur lui, le chaudron de bouillie dans les bras. Ce fut le raclement d'une chaise sur le sol, suivi du juron poussé par l'un des hommes d'armes, qui me permit de me ressaisir.

— Je reviens, dis-je en posant la marmite sur la desserte.

Joscelin était déjà en train de se lever.

— Vous, dis-je en pointant un index sur l'homme qui avait juré en entendant parler des Tsingani. Restez ici ! Je ne veux aucune interférence.

Il répondit d'un simple hochement de tête ; ses mâchoires étaient crispées. Qu'il le voulût ou non, il allait devoir obéir. Je sortis dans la cour.

Le ciel au-dessus de nos têtes était déjà nimbé de l'or du levant, mais les pavés demeuraient plongés dans l'ombre des montagnes. En fait, à quoi bon me soucier d'un homme à l'intérieur ? Un attroupement s'était déjà formé à l'extérieur. Cinq hommes, parmi lesquels Millard et Luc Verreuil, s'étaient déployés en demi-cercle face à la *kumpania* tsingana, l'épée à moitié tirée. Je passai devant eux, pour m'approcher des Tsingani ; Joscelin marchait à côté de moi.

C'était une petite *kumpania* – aussi petite que celle avec laquelle nous avions quitté l'Hippochamp, des années auparavant. Elle ne comprenait qu'un unique chariot couvert, dont la peinture, naguère de couleur vive, s'était peu à peu délavée et écaillée ; les rayons de bois de ses roues étaient tout éraflés et abîmés. Même sur les anciennes routes tibériennes, voyager dans les montagnes n'était pas chose aisée. Assis sur le banc haut, au niveau du toit, le cocher observait, impassible. Les femmes et enfants devaient être à l'arrière, dissimulés derrière les rideaux tirés.

À l'avant, deux cavaliers tenaient leurs montures parfaitement immobiles ; l'un des deux était avancé. C'étaient des Tsingani de pure lignée, au teint sombre et aux yeux noirs, tendus tous deux comme des cordes.

— *Tseroman,* dis-je au premier, en inclinant la tête. (En entendant le salut traditionnel, ses épaules se détendirent un peu, mais son regard demeurait suspicieux et vigilant.) Je suis Phèdre nó Delaunay. Comment saviez-vous me trouver ici ?

— Tu as la marque. Ce que les Tsingani ne voient pas, ils l'entendent. Ton voyage jusqu'ici a été remarqué. (Il parlait d'une voix enrouée marquée d'un fort accent.) Je suis Kristof, fils d'Oszkar. Ceci est ma *kumpania*. (Il s'inclina pour une profonde révérence ; la poussière des chemins s'était déposée sur ses cheveux noirs et sa chemise jaune.) Le *Didikani* de la Ville d'Elua dit que l'amie du petit-fils du *Tsingan Kralis* cherche un garçon.

— C'est vrai. (Mon cœur battit plus vite.) L'avez-vous vu ?

— Là-bas. (Le chef tsingano se retourna sur sa selle, pour désigner un point précis en direction du sud.) Dans la passe

d'Aragonia, avant que les feuilles des hêtres soient complètement sorties. Deux hommes et trois enfants.

— Des enfants d'Angelins ?

Kristof hocha la tête.

— Une fille et deux garçons. (Il abaissa une main, paume vers le sol.) Grands comme ça. Et ils n'étaient pas en bon état.

— Malades ? demandai-je. Blessés ?

— Peut-être blessés. (Il détourna les yeux.) Drogués.

Quelque part derrière moi, Luc jura. J'entendis le sifflement de l'acier contre le cuir, puis sentis Joscelin, plus que je le vis, se retourner et secouer la tête en guise d'avertissement silencieux. Les visages des Tsingani étaient de plus en plus crispés, mais ils ne fléchissaient pas.

— Avez-vous vu l'enfant décrit par le *Didikan* ? demandai-je à Kristof.

— L'un des garçons était comme ça, oui. Un bijou *gadje* avec des cheveux noirs et des yeux comme la mer.

Un frisson me parcourut l'échine.

— Kristof, qui étaient les hommes avec eux ? Et où allaient-ils ?

Une nouvelle fois, ses yeux dérivèrent vers le lointain.

— Nous ne savions pas lorsque nous les avons rencontrés. C'était le printemps. Cela ne fait que deux jours que nous avons entendu les mots du *Didikani*. Ces hommes voulaient nous acheter notre chariot. (Sa bouche se tordit en un rictus de mépris.) Nous ne l'avons pas vendu.

— Kristof, insistai-je avec désespoir. Je vous en prie. Qui étaient-ils ?

Il ne me répondit pas, mais désigna Millard Verreuil d'un coup de menton.

— Toi, le seigneur d'Angelin ! Crois-tu comme les autres que les Tsingani ne sont que des menteurs et qu'ils volent les enfants *gadje* ?

— Je l'ai entendu dire, répondit Millard sans se départir de son attitude composée, ni détourner les yeux. Je l'ai entendu dire par des membres de ma propre maison. Je ne l'ai jamais dit moi-même. Si j'ai donné à penser le contraire aux tiens par mon silence, j'en suis désolé. Mais c'est dame Phèdre qui pose les

questions, et j'ai entendu de mes propres oreilles à quel point elle était prompte à défendre le nom des Tsingani.

— Toi. (Kristof se retourna vers moi.) Tu as suivi le *Lungo Drom* avec le fils d'Anasztaizia.

— Oui. (Je compris en cet instant le prix de cette information, et je prononçai les mots qu'il voulait entendre.) *Tseroman,* je le suis encore. Jusqu'à ce que Hyacinthe, fils d'Anasztaizia, petit-fils du *Tsingan Kralis* soit libre, je suis le long chemin pour lui. Ainsi l'a-t-il vu. Et lui (je touchai le bras de Joscelin) voyage avec moi.

— Si le *dromonde* a parlé, alors les choses sont ainsi. (Il prit une profonde inspiration.) Ces hommes étaient des marchands d'esclaves carthaginois, en route pour Amílcar, en Aragonia.

— Des Carthaginois ! explosa Luc. Mais que feraient des Carthaginois dans le Siovale ? Si tu mens, Tsingano, je prendrai moi-même ta tête !

Kristof sourit, mais des lèvres uniquement ; ses yeux demeurèrent parfaitement impassibles.

— Que sais-tu du commerce, grand *gadje* ? Il y a des gens prêts à payer une fortune pour un enfant esclave d'Angelin. Si les Aragonais interdisent ce trafic, les Carthaginois ont toutes les ruses pour de l'or. Et quel meilleur endroit qu'ici pour aller les chercher ? Si un enfant disparaît dans les montagnes, vous, les *gadje,* vous dites que c'est un loup, un ours, ou… des Tsingani puants.

Et, sur ces mots, il fit demi-tour pour partir. L'autre cavalier suivit, tandis que le cocher tirait ses rênes sur la droite en faisant claquer sa langue pour activer son attelage. Je fis un pas derrière lui.

— Vous saviez. Vous auriez pu donner l'alerte, Kristof.

Le chef tsingano s'arrêta et tourna la tête pour parler par-dessus son épaule.

— Oui, je savais, dit-il doucement. Mais auprès de qui aurais-je pu donner l'alerte ? Quelqu'un comme lui ? demanda-t-il en désignant Luc d'un coup de tête. Il irait jusqu'en Amílcar et s'il n'y trouvait pas de marchands d'esclaves carthaginois, il se mettrait à mes trousses l'épée à la main.

— Non. (Je secouai la tête.) La justice de la reine protège les Tsingani autant que les D'Angelins. Je peux le jurer sur ma vie.

— Peut-être bien. Mais la Ville d'Elua est loin d'ici, *chavi,* et même une reine peut croire un mensonge. Je ne tenais pas à risquer ma vie pour cela. Un jour, peut-être, les choses seront différentes, lorsque nous aurons un *Tsingan Kralis* de nouveau. (Kristof leva une main.) Phèdre nó Delaunay. Je dirai ton nom et je me souviendrai de toi.

— Et moi du vôtre, fils d'Oszkar. Que le *Lungo Drom* vous soit profitable. (Je demeurai un instant à les regarder s'éloigner, sourde aux murmures qui montaient derrière moi. Le soleil s'était élevé au-dessus des montagnes, inondant la cour de sa chaude lumière. Je suivis des yeux la petite *kumpania* jusqu'à ce qu'elle disparût après la première courbe du chemin. Puis je me retournai pour faire face aux habitants du domaine de Verreuil.) Eh bien, dis-je en les examinant tous. (À mes côtés, j'entendis Joscelin pousser un soupir.) Qui veut aller en Amílcar ?

Deux heures suffirent à nous préparer pour le départ ; les membres de la maison Verreuil passèrent le plus clair de ce temps à se disputer. Pour ma part, je fus prête en un clin d'œil, et je mis à profit le temps restant pour écrire une lettre à Ysandre, détaillant de manière subtile les derniers développements. Pour finir, ce fut Luc qui nous accompagna, avec deux hommes d'armes et un jeune palefrenier. De l'avis même de Millard, c'était au tour de Mahieu d'aller courir l'aventure, mais ce dernier céda sa place à son aîné. Je crois bien que Jehane nous aurait volontiers accompagnés – je le vis dans ses yeux – mais il était prévu qu'elle rentrât chez elle peu après. Je souhaitai presque qu'elle envoyât son bonnet par-dessus les moulins pour venir avec nous ; j'aurais assez apprécié une compagnie féminine. Néanmoins, je ne pouvais lui tenir rigueur d'opter pour la prudence ; et puis, elle se chargerait de remettre ma missive à un courrier royal, ce dont je lui savais gré.

Il y eut d'interminables discussions pour savoir si la parole des Tsingani valait d'être crue – ce dont je n'avais pas la moindre idée. Millard Verreuil décréta que les recherches dans les montagnes seraient menées comme prévu, même si à une

moindre échelle. C'était une sage décision. Qu'ils accordassent foi ou non à l'histoire de Kristof, la présence signalée de marchands d'esclaves carthaginois justifiait quelques mesures.

Qu'ils fissent donc de leur mieux pour apprendre ce qu'ils pouvaient ; moi, j'allais en Amílcar.

Je savais que c'était la vérité.

Oh ! Kristof avait peut-être omis quelques détails ; peut-être même s'était-il trompé sur l'origine carthaginoise des hommes qu'il avait vus – même si j'en doutais. Mais j'avais l'absolue certitude que c'était bien Imriel qu'il avait vu. Il y avait dans son récit une atroce symétrie qui trahissait la main de Kushiel. C'était exactement comme l'avait décrit Hyacinthe : une trame trop vaste pour être pleinement saisie. Personne ne peut deviner ce que sont les desseins des dieux et des anges lorsqu'ils pétrissent nos vies mortelles ; mais je sentais une volonté à l'œuvre et je ne pouvais que prier qu'elle fût moins horrible que ce qu'elle paraissait être. Lorsque Joscelin et moi étions tombés en toute innocence au cœur de la conspiration de Melisande, elle aurait fort bien pu nous éliminer. Elle ne l'avait pas fait ; elle s'était débarrassée de nous en nous vendant comme esclaves aux Skaldiques. Nous avions survécu. Imriel de la Courcel avait peut-être une chance de survivre lui aussi.

Je partais pour Amílcar.

Nous nous mîmes en route un peu avant la mi-journée, par les cols et les pistes les plus rapides que connaissaient les hommes du Siovale. Sur le plat, quelques jours auraient suffi pour couvrir la distance ; par la montagne, il nous en faudrait trois fois plus – et à condition que le temps demeurât clément.

Personne ne parla de la nécessité d'aller vite, mais nous poussâmes nos bêtes jusqu'à leurs limites. Trois mois et plus s'étaient déjà écoulés. À supposer que nous pussions trouver une piste, celle-ci serait devenue froide. Néanmoins, j'avais bon espoir d'obtenir de l'aide en Amílcar. Deux ans plus tôt, Ramiro Zornín de Aragon avait été nommé consul du roi dans cette ville, c'est-à-dire légat royal auprès du comte d'Amílcar. Avec la bénédiction d'Elua, sa femme serait présente ; or, Nicola L'Envers y Aragon était tout à la fois une parente de la reine et

une amie. Si Nicola était là, je ne doutais pas un instant qu'elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour nous aider.

C'était le bon côté d'Amílcar.

En Aragonia, il était interdit de détenir des esclaves aragonais ou d'Angelins d'origine – voilà au moins une chose dont j'étais sûre. Et bien téméraire l'Aragonais qui se serait risqué à transgresser cet édit. Terre d'Ange est le principal allié de la nation aragonaise. Sans notre puissance pour le soutenir, le royaume d'Aragonia serait bien vulnérable face à l'empire de Carthage au sud. « Que sais-tu du commerce, grand *gadje* ? » *Assez,* songeai-je, *pour savoir que le commerce illicite va partout*. Toutefois, si les esclavagistes carthaginois se risquaient à importer des enfants d'Angelins en Aragonia, il y avait fort à parier qu'ils cherchassent à s'en débarrasser au plus vite.

Et Amílcar était un port.

Et ça, c'était le mauvais côté d'Amílcar.

Le troisième jour, nous croisâmes la piste menant à la passe orientale vers l'Aragonia et notre voyage en fut simplifié. Nous progressâmes dès lors le long d'une rivière au fond d'une vallée, à l'ombre des pics. Ce soir-là, pendant que les hommes de Verreuil dressaient le camp, Luc partit pêcher. Il lança ses lignes dans les eaux vives et cristallines et fit plusieurs touches dès que la lumière diminua.

— Tu saurais encore vider un poisson, petit frère ? demanda-t-il à Joscelin, en s'en revenant tout sourires de la berge avec ses prises.

— Ça se pourrait, répondit laconiquement Joscelin en haussant un sourcil.

Tout en étudiant la traduction de mon rouleau jebéen, je surveillais du coin de l'œil les fils de Millard Verreuil en train de s'activer – plutôt maladroitement pour l'un d'eux – à la lueur de notre feu de camp. Luc s'écorcha un doigt en retirant un hameçon, jura, fourra son doigt dans sa bouche, pour le retirer aussitôt en jurant de plus belle, avant de cracher pour chasser l'horrible goût des entrailles de poisson.

— Vous ne devriez pas rire, ma dame, dit-il, peiné. Je m'efforce d'être galant. C'est votre consort qui m'a dit que vous aimiez la truite.

— C'est vrai, répondis-je. Et je vous remercie de votre attention.

— De rien. (Luc lança un coup d'œil maussade à son jeune frère qui levait son deuxième poisson, parfaitement vidé et préparé.) Oh ! continue, je t'en prie ! Vide-les tous puisque tu es si bien parti. Je ne savais pas qu'on péchait à la Ville d'Elua.

— Je ne pêche pas là-bas, répondit Joscelin en attaquant sa troisième truite. Je ne pêche qu'à Montrève.

— J'aurais dû m'en douter. (Luc s'assit à côté de moi ; machinalement, il frottait ses mains l'une contre l'autre pour en chasser les restes de chair de poisson.) Ma dame… Phèdre… je ne voulais pas me montrer offensant, à Verreuil. Avec le Tsingano. Je ne lui aurais pas fait de mal. Même si je suis certain de la culpabilité d'un homme, je fais venir un magistrat pour lui garantir un jugement équitable. J'étais en colère, c'est tout.

— Je sais. (Je posai le parchemin.) Luc, je sais. Le problème, c'est qu'il y en a d'autres qui ne le savent pas, et quantité d'autres encore qui se contenteraient de regarder sans rien dire. Un Tsingano comme Kristof ne courra pas le risque de prendre le temps de voir quel genre d'homme vous êtes. Je connais leur réputation. En partie, elle n'est pas usurpée ; mais en toute petite partie seulement. Je leur ai demandé leur aide. Il en a fallu du courage à Kristof pour venir jusqu'à moi. Et cela n'a pas vraiment aidé que vous le menaciez.

— Je suppose, murmura-t-il. Mais comment pouvez-vous être sûre qu'il n'a pas menti ?

Je lui expliquai alors comment repérer les neuf signes du mensonge ; ses yeux en étaient tout écarquillés.

— C'est si… complexe. (Contrairement à son frère, Luc Verreuil était un homme fort peu compliqué. Il se releva en secouant la tête.) Je vous crois sur parole. Pour ma part, je me tiendrai à ce que je connais – c'est-à-dire aux poissons pour l'instant. Joscelin, puisque tu es si doué avec un couteau, tu pourras évacuer les abats. Dame Phèdre, avec votre permission, je vais aller me rincer les mains à la rivière et ramasser des pierres pour le foyer.

— Permission accordée.

Lorsqu'il fut parti, Joscelin gloussa tout en essuyant dans l'herbe sa lame barbouillée de sang.

— Tu sais, il ruminait cela depuis notre départ. Je suis content qu'il ait fini par te parler. Peut-être réfléchira-t-il à ce que tu lui as dit.

— Peut-être. (Je regardai Luc au bord de l'eau.) Malgré toute leur énergie et leur esprit, il semble bien que les membres de ta famille ne soient guère pressés de changer leur manière de voir les choses.

— En effet. (Accroupi sur ses talons devant le feu, Joscelin s'assura qu'aucune oreille à la ronde n'était à portée de voix.) Les vieilles croyances ont la vie dure dans les campagnes reculées. Cela me frappe chaque fois que je viens ici. Je les aime, Elua le sait, mais… mon enfance est loin désormais, et elle s'est achevée trop tôt. (Il tendit devant lui sa main salie, contemplant les cals qu'y avaient laissés les poignées de ses dagues et de son épée.) Verreuil est à jamais dans mon cœur, dit-il d'une voix songeuse, mais Verreuil a continué de vivre sans moi, sans jamais changer. En fait, c'est moi qui ai changé.

— Tu le regrettes ?

C'était une question que je devais poser.

— Non. (La lueur du feu de camp brilla fugacement dans ses yeux ; puis elle s'évanouit lorsqu'il bougea la tête pour me sourire.) Et toi ?

— Non, répondis-je. Oh non ! (Je caressai son avant-bras du bout des doigts.) Je n'ai pas vraiment eu d'enfance non plus, du moins pas d'enfance telle que l'entendent les gens comme les membres de ta famille. Mais il y a eu Delaunay et Alcuin. Hyacinthe. J'ai eu leur amour. Puis je t'ai eu, toi. Et rien que cela en valait la peine.

— Oui. (Le regard de Joscelin se perdit au loin vers le sud.) Et puis, il y a pis pour sortir de l'enfance que d'entrer dans la Fraternité cassiline ou au service d'Anafiel Delaunay.

Je frissonnai.

— Je sais. Ah ! Elua !

— Le fils de Melisande. (Il demeura silencieux un instant.) Après tout, peut-être le prêtre a-t-il bien fait de l'élever ainsi. Au moins, il y avait une certaine joie dans sa vie. Et maintenant,

c'est fini. Même si nous le retrouvons sain et sauf, c'est un rude chemin qu'il lui faudra encore parcourir lorsqu'il apprendra qui il est. Contrairement à la fille du fermier, aucune famille aimante ne l'attend.

— Ysandre veillera sur lui, dis-je.

— Elle fera de son mieux, je sais. Malgré tout… (Joscelin haussa les épaules.) Le chemin sera rude.

Je songeai à Imriel de la Courcel. Que pourrait-il ressentir, à dix ans, en apprenant que tout ce qu'il avait cru jusqu'alors n'était qu'un mensonge ? En apprenant qu'il était le fils d'une traîtresse, que sa naissance elle-même faisait partie d'un plan machiavélique, et que des gens dont il ignorait tout seraient ravis d'apprendre la nouvelle de sa mort ?

— Pauvre petit, murmurai-je.

— Oui, pauvre petit. (Les yeux de Joscelin se portèrent sur les abats de poisson.) Bon ! je crois que je ferais bien d'évacuer tout ça. À moins que tu préfères t'en charger ?

Je haussai un sourcil.

— C'est toi qui adores pêcher.

Il me gratifia de son petit sourire ironique.

— C'est bien ce qui me semblait.

Chapitre 20

Il nous fallut presque deux semaines pour rallier Amílcar. Nous avions perdu deux journées à cause de violents orages d'été ; Jean-Richard, le plus capé des hommes d'armes, avait jugé imprudent de poursuivre sous les éléments déchaînés. J'avais piaffé d'impatience, mais, après avoir vu les pluies torrentielles gonfler les eaux de la rivière au point de la faire sortir de son lit pour venir jusqu'à l'entrée de la grotte où nous avions trouvé refuge, j'avais admis le bien-fondé de sa sagesse.

Nous nous arrangeâmes pour arriver en début de matinée ; nous prîmes des chambres dans l'une des meilleures auberges, non loin du port bouillonnant d'activité. Luc, qui parlait couramment l'aragonais, se chargea des négociations. Je comprends cette langue – ni plus ni moins qu'une variante du caerdicci, fluide et mélodieuse, avec des voyelles allongées et des sifflantes légèrement chuintées – mais, à ma plus grande honte, je dois admettre ne l'avoir jamais étudiée.

Une fois logée, je rédigeai un court billet à l'intention de Nicola L'Envers y Aragon. J'y apposai le sceau de Montrève et chargeai Donan – le plus jeune des hommes d'armes – de le porter à la demeure du consul, sur la Plaza del Rey. Ensuite, je demandai un bain et fis venir une repasseuse pour faire disparaître les plis de ma meilleure tenue – une robe de soie grise, avec un corsage finement brodé au fil d'argent. Elle ferait fort bien l'affaire. Je n'avais pas fait mes bagages en pensant qu'il me faudrait rendre visite au consul du roi en Amílcar.

Si elle est chez elle, songeai-je, *sa réponse me parviendra bien vite*. Et de fait, elle l'était ; et sa réponse m'arriva encore plus vite que je l'avais pensé. À peine avais-je fini de souligner mon regard d'une touche de khôl et de coiffer mes cheveux dans une résille parsemée de semence de perles, qu'un jeune

Aragonais aux yeux écarquillés, un serviteur de l'auberge, frappa à ma porte pour m'annoncer que la voiture du roi m'attendait devant l'auberge.

Ce n'était pas un attelage de souverain, bien sûr, sinon celui de son consul, mais il était impressionnant pour sûr, avec un cocher et un laquais, et des portières ornées des armes de la maison d'Aragonia peintes à la feuille d'or. Luc prit nerveusement place sur la banquette tendue de velours, jouant machinalement avec les rideaux de la fenêtre ; il prenait bien de la place pour un seul homme.

— Par Elua ! on étouffe ici ! dit-il en tirant sur le col orné de brandebourgs de son pourpoint. (Ses yeux d'un bleu de ciel d'été, si comparables à ceux de son frère, et pourtant si différents, trahissaient son anxiété.) Êtes-vous sûre que ma tenue convient ? Je n'ai encore jamais rencontré de nobles étrangers. Phèdre, comment doit-on s'adresser à un dignitaire de la maison d'Aragonia ? Dois-je m'incliner ou mettre un genou en terre ?

— Dame Nicola est d'Angeline, et c'est une amie, lui rappelai-je. Et Ramiro n'est que consul. Ce n'est pas le roi. Faites comme si vous saluiez le marquis de Toluard, Luc. Accordez-leur la même courtoisie.

— Tibault de Toluard me traînerait sur les remparts pour me montrer les dernières améliorations apportées par ses ingénieurs à ses machines de guerre, répondit Luc d'une voix lugubre. Je n'imagine pas Ramiro Zornín de Aragon faisant de même.

— Effectivement, intervint Joscelin d'un ton détaché, confortablement affalé sur les coussins. Il te montrerait plus sûrement le dernier jeu de hasard à la mode. Et si d'aventure tu as oublié tes dés, je suis sûr qu'il en a à te prêter. Ne t'inquiète pas, Luc. Tu ne feras pas honte à Verreuil.

— J'espère bien, murmura son frère.

Amílcar est une ville agréable, mais nous n'en vîmes pas grand-chose à travers les rideaux, avant d'arriver à la Plaza del Rey. Une solide construction de granit gris, rehaussée d'ornementations en volutes de fer forgé – le palais du comte d'Amílcar – flanquait l'un des côtés de la place, en face des

quartiers du consul du roi, établis dans un bâtiment moins haut et plus modeste. Deux gardes nous firent entrer par un passage voûté à l'intérieur de la cour, où nous accueillit un majordome vêtu de la livrée de la maison d'Aragonia.

— Comtesse de Montrève, dit-il en d'Angelin, tandis que je descendais de la voiture. Messires Verreuil. Dame Nicola va vous recevoir.

Nous le suivîmes dans le hall d'entrée de marbre, où régnait une température bien plus fraîche qu'à l'extérieur. La lumière du jour pénétrait par des fenêtres aux montants ouvragés, jetant des ombres aux motifs alambiqués. De grands palmiers en pot conféraient au lieu une atmosphère d'oasis. Il nous conduisit jusqu'à un salon de réception aux murs ornés d'or à profusion et d'une frise montrant le roi d'Aragonia accordant son pardon au prince de Carthage. Le sol était recouvert d'un tapis d'une saisissante teinte écarlate.

— C'est un peu voyant, n'est-ce pas ? (Tout sourires, Nicola L'Envers y Aragon s'avançait pour nous saluer.) On ne m'a pas autorisée à changer la décoration du salon de réception. Phèdre, ma chère, soyez la bienvenue. (Elle leva une main pour toucher mon visage, faisant tinter un sceau porté à un bracelet d'or à son poignet, avant de me donner le baiser de bienvenue.) Et Joscelin.

— Dame Nicola, répondit mon consort, avec une pointe d'amusement dans la voix.

Il se pencha pour l'embrasser.

— Vous devez être Luc, dit Nicola en considérant avec intérêt le frère de Joscelin. L'air de Verreuil favorise la croissance.

— Ma dame, répondit Luc en s'inclinant, les joues empourprées.

Nicola rit.

C'était un rire que je connaissais bien, grave et familier, un rire qui faisait battre mon cœur plus vite lorsque je l'entendais – même là, même en cet instant. Mais j'étais une *anguissette* depuis toujours ; j'avais appris à maîtriser ces émotions.

— Nicola, dis-je, je regrette qu'il n'en soit pas autrement, mais nous ne sommes pas ici pour une visite d'agrément. Une affaire des plus graves nous amène.

— Je m'en doutais un peu. (D'un signe de tête, elle désigna des chaises surchargées de dorures groupées autour d'une table basse en ébène. Du vin et des olives étaient disposés sur un plateau.) Ramiro devrait rentrer avant le coucher du soleil. Il s'entretient avec le chancelier de Fernan. Voulez-vous me raconter maintenant ce qui vous amène, ou préférez-vous attendre ?

— J'aimerais autant vous entretenir tout de suite, répondis-je.

Nicola écouta toute l'histoire sans m'interrompre ; son visage ne trahissait aucune de ses pensées. C'était une sensation étrange de la voir ici en Amílcar, avec sa beauté et son maintien d'Angelins, vêtue d'une robe à la mode aragonaise à col carré. Ses cheveux de la couleur du bronze étaient ramenés en un chignon élaboré, piqué d'une longue épingle maintenant en place la couronne d'or de la maison d'Aragonia. Luc ne la quittait pas des yeux, totalement subjugué ; je ne pouvais pas lui en vouloir. Je poursuivais mon récit, relatant notre traversée du Siovale. Ce fut uniquement lorsque je rapportai ce que nous avait dit le Tsingano, Kristof, que Nicola montra de l'étonnement.

— Quoi ?

La stupéfaction outragée agrandissait ses yeux violets.

— C'est ce qu'il nous a dit, ma dame, confirmai-je. Des esclavagistes carthaginois en route pour Amílcar. Diriez-vous que c'est impossible ?

— Je ne sais pas. (Nicola posa son poing sur son menton, sourcils froncés. Le bracelet à son poignet luisait de mille feux dans la lumière tombant des fenêtres ; le cabochon grenat du fermoir irradiait.) Non, je ne dirai pas que c'est impossible. Le comte Fernan veille à ce que des patrouilles circulent en permanence sur le port, mais des trafics en tous genres s'y trament tout de même.

— Le port, oui, releva Joscelin. Mais pour le reste de la ville ? S'ils n'ont fait que passer ici sur leur route vers Carthage ?

Nicola fit « non » de la tête.

— S'ils ont pris le risque d'amener des captifs d'Angelins en Amílcar, c'était pour les conduire au port. Ça ne peut être que ça.

— Pouvez-vous nous aider ? demandai-je. J'ai envoyé une lettre à Ysandre au cas où il deviendrait nécessaire d'en faire une affaire d'État. Elle demandera certainement l'aide de l'Aragonia. Néanmoins, il faudra un certain temps avant qu'une délégation arrive, et, chaque jour qui passe, la piste devient un peu plus froide.

— Oh ! bien sûr que je peux vous aider. (Sa jolie mâchoire se contracta et un regard de froide détermination apparut dans ses yeux – un regard que connaissaient bien tous les familiers de la maison L'Envers. Moi, je l'avais déjà vu dans les yeux de la reine et du duc Barquiel.) Vous pouvez compter sur moi. (Nicola prit une petite clochette d'or sur la table et sonna. Un serviteur en livrée arriva promptement ; elle s'adressa à lui en aragonais.) Je fais envoyer un message à Ramiro pour lui demander de rentrer toutes affaires cessantes, ajouta-t-elle à notre intention, en d'Angelin. Il va encore traîner le nez dans son verre si je ne le fais pas. Cela devrait être l'affaire de une heure, pas plus.

— Dame Nicola, dit Joscelin en se levant. Avec votre permission, il y a un certain nombre de choses que Luc et moi devons nous procurer sur le marché. Pouvons-nous revenir d'ici à une heure ?

Luc ouvrit la bouche pour protester, puis se ravisa. Nicola fixa son regard sur Joscelin, pour un échange muet dont je ne devinai pas la teneur. Pour finir, elle inclina la tête.

— Comme il vous semble bon, messire Cassilin. J'ai donné l'ordre de vous laisser libre accès aux quartiers du consul.

— À dans une heure alors.

Joscelin salua et sortit, emmenant Luc dans son sillage.

Je les regardai partir.

— Il a gagné en grâce et en manières, observa Nicola, en nous resservant du vin.

Elle se laissa ensuite aller contre le dossier de sa chaise, plus détendue maintenant que nous étions seules.

— Il vous apprécie, murmurai-je par-dessus le rebord de mon verre. Je ne crois pas qu'il l'ait vraiment voulu, mais c'est ainsi.

— Et pourquoi pas ? demanda-t-elle en me gratifiant de son sourire de félin en chasse – le même que celui de son cousin Barquiel, mais en plus subtil. Ne suis-je pas digne d'être appréciée ?

— Oh si ! vous l'êtes. (Je relevai la tête et mes yeux croisèrent les siens.) Sincèrement, je suis désolée de vous rendre visite dans ces conditions, ma dame. Cela n'a jamais été mon intention.

— Phèdre. (Il y avait un mélange de résignation et de véritable affection dans sa voix.) Malgré tout le désir que j'en avais, je n'ai jamais escompté que vous paraissiez à ma porte pour une petite partie de plaisir. Je sais ce que vous êtes. Je l'ai toujours su – l'Élue de Kushiel. C'est folie de vouloir pour soi quelqu'un que les dieux ont marqué comme étant à eux. Et, contrairement à d'autres, je ne suis pas sotte au point de prendre ce qui brûle au toucher. Ce que vous m'avez donné… (elle leva une main, faisant tinter son bracelet)… je le tiens sur la paume de ma main ouverte.

Ce geste m'évoqua Emile refermant son poing dans la salle du *Jeune Coq ;* et aussi la vision qu'avait eue Hyacinthe, de Kushiel tenant une clé et un diamant dans sa main. Il me rappela que j'avais connu trop peu de personnes dans ma vie ayant le courage et la sagesse de tenir sur leur main ouverte ce qui leur était cher. Et il me remit en mémoire la raison pour laquelle j'avais commandé que l'on fit grenat le sceau de Nicola L'Envers y Aragon.

— Vous le portez, dis-je doucement.

— Oui. (Elle rit.) Ah ! Phèdre ! je le porte en permanence. Après tout, il est unique. Les Aragonais ne savent peut-être pas ce qu'il signifie, mais moi je sais.

Un cabochon grenat, aussi flamboyant que la tache dans mon œil gauche, avec un emblème gravé en relief : un aiguillon à la pointe effilée, finement représenté dans le moindre détail.

L'aiguillon de Kushiel.

Une seule fois dans ma vie j'avais offert un gage d'amour ; et c'était ce sceau donné en présent à dame Nicola. Elle avait été ma cliente, une fois ; par la suite, elle était devenue mon amie. Je n'avais jamais oublié le fait que, si j'avais eu foi dans son conseil, si je n'avais pas laissé mes suspicions me dominer, alors bien des souffrances auraient pu être évitées. C'était une époque où Barquiel L'Envers et moi étions aux antipodes l'un de l'autre ; nous cherchions tous deux Melisande Shahrizai, et aucun de nous ne voulait croire l'autre. Comme Melisande avait dû rire alors, bien à l'abri au sein de la Petite Cour de La Serenissima, à nous regarder tourner l'un autour de l'autre dans la plus grande défiance ! Si seulement nous avions mis en commun nos informations, si nous avions uni nos forces, nous l'aurions trouvée bien plus vite.

Et Fortun et Rémy, mes chevaliers bien-aimés, ne seraient pas morts – et tant d'autres avec eux. Imriel de la Courcel n'aurait pas été envoyé au sanctuaire d'Elua, et il n'aurait pas disparu, enlevé par des esclavagistes.

Avec son regard extérieur d'exilée à la cour d'Aragonia pour cause de mariage, Nicola avait vu notre folie. Elle avait tenté de m'en avertir, mais je ne l'avais pas entendue. Et alors que je ne lui accordais pas encore ma confiance, elle m'avait fait le don du mot de passe sacré de la maison L'Envers – la phrase qui imposait à ses membres d'apporter leur aide à celui qui les prononçait. « Rivière de feu… »

La reine elle-même n'avait jamais trahi le protocole de la maison de sa mère pour me communiquer ces mots. Seule Nicola l'avait fait. J'en avais tiré un enseignement qu'aucune autre expérience ne m'avait apporté. Quelque huit années plus tard, je lui avais retourné le compliment en lui offrant ce que je n'avais jamais donné à quiconque.

— Je suis heureuse, dis-je, que vous y accordiez quelque prix.

— Et moi, dit Nicola en faisant tourner machinalement le bracelet autour de son mince poignet, je suis heureuse que vous ne regrettiez pas votre geste. Je suis assez entichée de votre Cassilin également, mais c'est un consort jaloux.

— Joscelin… (J'écartai les mains en un geste exprimant la fatalité.) Joscelin est Joscelin.

— Oui. (Elle sourit.) Et probablement un plus grand tourment pour vous que je saurais l'imaginer. Je suppose que le fait que vous serviez la volonté de Melisande dans cette affaire doit être difficile à supporter pour lui.

— Difficile ? (Je réfléchis un instant, puis secouai la tête.) En vérité, Nicola, je ne sais plus au juste quelle volonté je sers. Que penser lorsque la volonté de Melisande coïncide avec celle d'Ysandre ? Je suis servante de Naamah, deux fois vouée – et, pourtant, Naamah ne tient aucun rôle ici, du moins aucun rôle qui m'apparaisse. Je suis l'Élue de Kushiel, certes, et Kushiel… (Je frissonnai.) Kushiel est l'architecte de cette horreur, si je ne me trompe pas. Se pourrait-il que je serve sa volonté en m'efforçant de lutter contre ? Au début, j'ai pensé que c'était ma propre volonté que je servais – mon objectif personnel de libérer Hyacinthe, mon ami.

— Et maintenant, murmura Nicola, vous n'en êtes plus si sûre.

— Non. (Je vidai mon verre et le reposai sur la table.) Maintenant que j'ai parlé aux tuteurs, aux compagnons et aux parents des enfants, des enfants innocents, qui ont tous eu à souffrir de la justice de Kushiel, je n'ai plus aucune certitude ; je ne sais plus qui je sers. Il se trame quelque chose derrière tout cela ; et je ne sais pas ce que c'est.

Une amie moins proche et moins sincère m'aurait prodigué des paroles de réconfort. Nicola n'en fit rien.

— Je ne peux rien promettre, Phèdre. Comme vous dites, la piste est froide. Mais si quelque chose peut être découvert en Amílcar, les hommes du comte Fernan le trouveront. (Puis elle me sourit.) Peu m'importe que cela serve la volonté de Melisande Shahrizai ou du Khalif du Khebbel-im-Akkad. Si des êtres humains d'Angelins sont victimes de trafic en Amílcar, je veillerai à ce qu'il y soit mis fin.

— Merci, dis-je simplement.

Nicola haussa les épaules.

— Inutile de me remercier. Je jouis d'une certaine influence. Je me réjouis d'avoir un bon motif de l'utiliser – ils sont bien trop rares.

— À ce sujet… (Je lui lançai un coup d'œil.) Marmion Shahrizai réside-t-il ici ?

— Marmion ? (Nicola se détendit de nouveau ; un air amusé flottait sur son visage.) Non, messire Marmion est à la cour, au service du roi. Il s'est taillé une place de choix. Et puis, de toute façon, nous nous querellons toujours lorsque nous sommes ensemble trop longtemps au même endroit.

Je l'avoue, cette nouvelle me soulagea. C'était Marmion Shahrizai qui avait trahi Melisande, bien des années plus tôt, en la livrant à Quincel de Morhban, duc souverain du Kusheth, qui l'avait ensuite traînée devant la reine à Troyes-le-Mont. Pour finir, il avait payé pour sa propre trahison, puisque son alliée, sa propre sœur Persia, s'était révélée fausse, et Marmion avait accidentellement provoqué sa mort – du moins l'avait-il prétendu. De fait, ses hommes d'armes avaient fortuitement déclenché l'incendie qui lui avait coûté la vie. Je ne saurais dire si Marmion avait dit vrai ou non ; toujours est-il que son geste lui avait valu le bannissement. Et la maison Shahrizai aurait à coup sûr pris sa tête si Nicola ne lui avait pas offert l'asile en Aragonia.

Cela avait été un geste juste, car, quelle que fût la vérité concernant son crime, Marmion s'était montré loyal envers la reine. En tout cas, j'étais bien aise de ne pas avoir à le rencontrer.

J'avais déjà fort à faire avec une seule Shahrizai de retour dans mon existence.

Chapitre 21

Une heure plus tard, je racontai de nouveau toute l'histoire au consul du roi – le mari de Nicola.

Ramiro Zornín de Aragon était un moindre seigneur de la maison d'Aragonia, et un ivrogne pour faire bonne mesure. Pour toutes ces raisons, il m'était assez sympathique. Il était de bonne composition et totalement inoffensif, capable au demeurant de se laisser aller à la passion lorsqu'on l'y poussait.

La nouvelle de la présence possible d'esclavagistes carthaginois en Amílcar produisit très précisément cet effet.

Je ne doute pas un instant que Nicola aurait su le stimuler si cela avait été nécessaire, mais messire Ramiro n'avait nul besoin d'être secoué. Certes, il prisait par-dessus tout son confort et sa tranquillité, mais il savait parfaitement où allaient les alliances de sa patrie, et n'oubliait pas non plus que son épouse était la cousine de la reine de Terre d'Ange, ni que ses fils – deux garçons que je n'avais jamais vus – étaient à moitié d'Angelins eux-mêmes. À peine avais-je achevé mon récit qu'il criait qu'on allât prévenir le comte Fernan, ainsi que le capitaine de la garde du port.

J'appris qu'il était bien rare que Ramiro exerçât pleinement les prérogatives de sa fonction de consul du monarque, mais il le fit en cet instant. Ses joues creusées s'étaient empourprées sous le coup de l'émotion, et ses yeux bruns lançaient des éclairs. Nicola le couvait d'un regard empli d'une fierté teintée d'affection ; j'avais été surprise, la première fois que je l'avais rencontré, de constater qu'une véritable tendresse les unissait. En Terre d'Ange, elle ne m'avait parlé que de ses défauts, mais les liens entre eux étaient plus solides que je l'avais pensé alors. Après tout, Nicola était d'Angeline et, quels que pussent être les

intérêts politiques, aucun enfant d'Elua ne serait resté bien longtemps dans une union dépourvue d'amour.

Et l'amour prend bien des visages.

Nous eûmes le temps d'un rapide déjeuner avant l'arrivée du comte et du capitaine de la garde. Puis Fernan arriva – homme à la barbe noire et aux larges épaules, lent à la colère, mais à l'évidence fort mécontent d'être ainsi convoqué par un homme qu'il considérait comme le consul docile du souverain. Je le vis reconsidérer la sagesse de son jugement lorsqu'on me présenta à lui, puis une nouvelle fois lorsqu'il fit la connaissance de Joscelin et Luc, les fils de Verreuil. Le tranquille salut cassilin de Joscelin – canons d'avant-bras d'acier luisant croisés devant lui – aurait tempéré l'ardeur de n'importe quel homme sensé, et Luc… Béni soit son cœur d'homme du Siovale ! Luc était un franc spécimen de tout ce qui était beau et bon dans la vieille noblesse provinciale d'Angeline, avec ses yeux bleus limpides et toute la courtoisie de son père qu'il exprimait dans son aragonais péniblement appris.

À nous deux, nous parvînmes à amener le comte à une colère sans retenue. Cela nous prit un certain temps néanmoins, car le comte Fernan était aussi flegmatique de caractère que sa stature était grande, sûr de ses positions et ennuyé de cette soudaine insistance du consul. Mais il avait sa fierté également, et les conséquences de nos révélations achevèrent de l'indigner.

— Des Carthaginois, grommela le comte Fernan en caerdicci, la langue que nous avions tous en commun. Qu'en dites-vous, capitaine Vitor ? Y a-t-il des esclavagistes carthaginois ici, en Amílcar ?

Vitor Gaitán, capitaine de la garde du port, haussa les épaules. C'était un homme mince au visage grêlé.

— Les Tsingani de la comtesse le disent, mais les Tsingani mentent. Permettez-moi de me retirer, messire comte, et je vous dirai ce qu'il en est au crépuscule.

— Vous retirer. (Le comte Fernan abattit son poing massif sur la table.) Vous retirer ! Par Mithra ! retirez-vous et allez mettre Amílcar sens dessus dessous !

Et ainsi fut fait.

Nous sortîmes ce soir-là pour en voir les effets. Considérant que c'était une sottise d'aller observer ces cinglantes manœuvres, Nicola ne nous accompagna pas – et je ne l'en blâmai point. C'était un spectacle bien désagréable. Néanmoins, j'en étais à l'origine et j'estimais de mon devoir d'en être le témoin. *Allons voir,* songeai-je, *quelle part de vérité comportent les paroles des Tsingani de la comtesse. Un jour, peut-être, les Aragonais seront-ils moins prompts à condamner le peuple de Hyacinthe.* Nous sortîmes avec messire Ramiro et une escouade de sa garde, ainsi que Jean-Richard et Donan, les hommes d'armes de Verreuil.

C'était une nuit éclairée, traversée de la lueur des torches et des éclats de l'acier ; l'air était empli des parfums de l'eau salée et des suppliques d'hommes désespérés. Les troupes du capitaine Vitor ne faisaient pas dans la dentelle ; sur les quais, leur masse compacte investissait un vaisseau après l'autre, vidait les auberges et les hôtels borgnes de tous leurs habitants, et les interrogeait à la pointe de l'épée.

En selle sur ma placide jument, je ne pus retenir un frisson en apercevant trois soldats de la garde du port en train de rosser un marin carthaginois, de la garde de leur épée sur la tête et les épaules ; ils le soupçonnaient de mentir.

— Ma dame ! cria l'homme en m'apercevant. (Sa bouche était en sang.) Gracieuse dame, prenez pitié !

J'aurais voulu ne pas comprendre son sabir mêlé d'aragonais ; mais j'avais tout saisi. Mon oreille était assez exercée pour cela. Je détournai la tête pour ne plus voir.

— Faut-il qu'ils l'interrogent avec autant de violence ? demandai-je à messire Ramiro.

À son honneur, le consul du roi avait l'air passablement retourné, mais pas autant que Luc.

— J'ai sollicité l'aide du comte Fernan, comtesse. Je ne peux faire autrement que le laisser prendre les mesures qu'il juge nécessaires. (Il sortit une flasque d'argent de sa poche et but une bonne rasade d'alcool. Il me la tendit ensuite.) Tenez. Cela aide.

Nous assistâmes donc jusqu'au bout. Mais, pour brutales qu'elles avaient été, les méthodes du capitaine Vitor et de ses

hommes ne s'en révélèrent pas moins efficaces. Une confidence lâchée par un Carthaginois aux lèvres fendues en entraîna d'autres. Face à l'adversité, la loi du silence finit par se lézarder. Les membres de la garde revenaient de tous les coins avec des bribes d'aveux obtenues par la force. Il y avait un homme – non, deux, ou peut-être trois – qui louait des chambres dans une méchante ruelle. Des Carthaginois, oui, sûrement, qui habitaient un galetas pour quelques pièces de cuivre, et dont on savait qu'ils avaient rencontré l'esclavagiste du Menekhet, Fadil Chouma, oui, celui qui achetait de l'opium…

De nous tous, je dois avouer que c'était Joscelin qui supportait tout cela avec le plus grand stoïcisme. Tandis que je détournais les yeux, que Luc se penchait sur l'encolure de son cheval pour vomir, que les hommes de Verreuil soufflaient fort et que messire Ramiro vidait consciencieusement sa flasque, Joscelin observait avec une impassibilité toute cassiline.

Je lui avais vu ce même masque aux tout premiers jours, lorsqu'il m'escortait à mes rendez-vous.

Lorsque l'aube parut, blafarde et grise, et que les dauphins souriants arrivèrent dans le port, projetant par leur évent des geysers de brume blanche, le capitaine Vitor avait sa réponse. Après avoir mené ses hommes par les ruelles sinueuses, il se tint prêt devant une porte ; ses yeux luisaient dans son visage grêlé et un sourire de loup barrait son visage. Une femme parut à un balcon au deuxième étage lorsque ses hommes entreprirent d'enfoncer la porte en dessous. La garde du port l'ignora, poussant de toute sa masse contre le vantail. Le verrou céda dans un nuage d'éclats de bois.

Toujours sur nos montures, nous vîmes les deux Carthaginois échevelés, hébétés, qu'on tirait dans la ruelle, les bras entravés ; leurs yeux papillotaient sous l'effet de la surprise. Le capitaine Vitor s'approcha de nous.

— Messire, dit-il en aragonais en s'inclinant devant Ramiro. Ma dame. (Il se tourna vers moi et je vis sur son visage farouche et piqueté la fureur d'un père.) Il faut que vous voyiez ça.

Je n'avais pas besoin de traduction. Je me laissai tomber à bas de ma jument et, retroussant le bas de ma robe, je lui

emboîtai le pas jusqu'au seuil ; Joscelin suivait, un pas derrière moi, les mains posées sur ses dagues.

L'intérieur était plongé dans la pénombre ; il flottait une odeur de choux et de viande avariée. Une table, des chaises et quelques effets personnels étaient dispersés dans la première pièce ; une cruche de vin vide gisait, renversée sur le côté. Un soldat de la garde du port passa devant moi, une torche brandie bien haut. Je découvris la pièce du fond qu'il éclairait, où régnaient les ténèbres et une atroce pestilence. Deux paires d'yeux accrochèrent les lueurs de la flamme au niveau du sol. Je retins mon souffle, incapable de me contenir.

C'étaient deux enfants, aux traits délicats et indubitablement d'Angelins. Un garçon et une fille, âgés de dix à douze ans, au plus. Ils s'accrochaient l'un à l'autre, recroquevillés sur l'immonde paille gorgée d'urine qui leur servait de matelas. Leur peau était pâle et leurs pupilles immensément dilatées.

Derrière moi, j'entendis Joscelin murmurer un juron comme s'il se fût agi d'une prière.

Je m'agenouillai ; ma robe de cavalière se répandit autour de moi sur le sol infect.

— Agnette Écot ? demandai-je d'une voix douce, en fixant mon regard sur le visage de la fille.

Dans ses yeux vides et ses joues creuses, j'avais discerné comme un écho du visage de l'épouse du fermier.

Tassée dans un coin autant qu'elle le pouvait, la fillette hocha lentement la tête ; une fois, deux fois. Oui. Le garçon, plus jeune, tentait de se frayer un chemin derrière elle ; il tenait la tête baissée et ses cheveux de la couleur des feuilles à l'automne tombaient en rideau sur son front.

Je ne savais pas qui il était, mais il n'était pas Imriel de la Courcel.

— Agnette, repris-je en affermissant mon accent d'Angelin. Je m'appelle Phèdre. Je suis venue te chercher, et ces hommes sont tes amis. (Je m'assis sur mes talons et tendis une main vers elle.) Tu es en sécurité maintenant. Tu veux bien sortir dehors ?

Un instant s'écoula, puis ils secouèrent leur tête de conserve, faisant voler leurs cheveux autour d'eux, en proie à la peur et à la méfiance. Joscelin s'avança et s'accroupit sur la paille. La

lueur rouge des torches luisait sur ses canons d'avant-bras rutilants.

— Vous voyez ça ? Personne ne vous fera de mal désormais, dit-il d'une voix parfaitement calme. Au nom de Cassiel, je le jure. Sous peine de mourir.

Avec un sanglot, Agnette Écot se jeta dans ses bras, enfouissant son visage contre son torse, s'accrochant à lui comme l'aurait fait un petit singe. Joscelin se releva, avec la fillette toujours dans ses bras. Il l'emporta ; sa tête frôlait les poutres du plafond.

— Viens, dis-je au garçon.

Je sentis mon cœur se déchirer en voyant la terreur dans ses yeux d'être abandonné seul. Il prit ma main dans la sienne, la serrant à la briser, puis me laissa l'emmener loin de l'antre des Carthaginois. Dans la rue baignée de lumière grise, Luc s'approcha, le visage hagard et défait ; le garçon l'observa avec un cri muet, puis enserra sa taille de ses bras. Il venait de reconnaître quelque chose – les traits d'un homme du Siovale comme lui.

Moi, je restai debout dans la rue, seule.

— Alors, dit le capitaine Vitor Gaitán, en selle sur son cheval, le regard baissé sur moi. (Ses hommes gardaient de très près les deux Carthaginois.) C'est fait. Vous avez les enfants. (Il parlait le caerdicci avec un accent légèrement zézayant.) Et le comte… (son regard dériva vers messire Ramiro)… a sa réponse.

— Une réponse. (Ramiro Zornín de Aragon resserra son manteau autour de lui, convoquant ce qui lui restait de dignité.) Nous ne prendrons aucun repos avant d'avoir découvert comment tout cela a pu se produire.

Trois enfants ; les Tsingani avaient vu trois enfants. Je croisai le regard de Joscelin par-dessus la tête de la fillette qu'il portait.

— Agnette, appelai-je d'une voix douce en caressant ses boucles emmêlées. Y avait-il un autre enfant avec vous ? Étiez-vous trois ? N'y avait-il pas un autre garçon ?

Elle murmura quelques mots en saccades indistinctes. Ce fut l'autre garçon qui répondit en geignant entre les bras réconfortants de Luc.

— Imri, gémit-il. (Tout son corps était secoué de sanglots.) Imri !

L'un des prisonniers carthaginois dit quelque chose, et l'autre rit avant de cracher sur le sol de terre battue de la ruelle. Je n'avais pas compris ce qu'il disait, mais j'avais distinctement entendu le nom de Fadil Chouma.

Le marchand d'esclaves du Menekhet.

— Messire Ramiro dit vrai, dis-je au capitaine de la garde du port en caerdicci, l'esprit tourneboulé par la colère et le désespoir. Il nous faut tout découvrir. Il y avait trois enfants – trois enfants d'Angelins enlevés. Nous en avons retrouvé deux. Demandez à ces hommes ce qu'ils ont fait du troisième.

Vitor Gaitán inclina la tête.

— Je vais m'en occuper.

Chapitre 22

Et il s'en occupa.

Dans le plus exact esprit de la loi aragonaise – qui est inflexible et des plus rigoureuses. Si j'avais su, à cet instant, ce qu'impliquait ma demande, je ne sais pas si j'aurais eu le cran de la formuler.

Le comte Fernan fit torturer les Carthaginois.

Et je m'obligeai à y assister, car de cela également j'étais la cause et l'origine. La séance se déroula dans le cachot de la prison comtale – une salle toute de fer et de pierre humide.

Nicola L'Envers y Aragon m'accompagna.

Cela me surprit quelque peu – mais c'était une chose différente d'assister à l'exécution d'une sentence strictement encadrée plutôt qu'aux voies de fait sauvages et brutales sur le port. Au fond, peut-être craignait-elle de me laisser y aller seule ; ou bien était-ce d'avoir vu l'état des enfants lorsque nous les avions ramenés dans les quartiers du consul ? Je ne saurais dire. Je sais une chose en revanche – je lui étais reconnaissante d'être là.

Les deux hommes avaient des noms – Mago et Harnapos. Ils subirent leur châtiment à tour de rôle. L'un était tenu enchaîné, tandis que l'autre était assis sur un chevalet de bois, les chevilles entravées. Deux hommes du comte lui tenaient les bras pendant que le bourreau du comte appliquait une torche enflammée sur la plante de ses pieds. Ils livrèrent leur confession, qu'un quatrième homme nota scrupuleusement sur une tablette de cire, d'un stylet perpétuellement alerte.

Faut-il le préciser, ils crièrent ; mais je le précise néanmoins. Ils crièrent lorsque leur peau gonfla et noircit avant de se déchirer ; des liquides s'écoulèrent et la flamme crépita ; l'air s'emplit de l'odeur de la viande calcinée. Il fallut toute la

puissance des deux hommes du comte pour maintenir en place Harnapos – le plus fort des deux ; son torse se dilatait à l'extrême et sa gorge était tendue comme une corde. Il hurla jusqu'à ce que sa voix en fût déchirée et il faillit bien se déboîter les épaules dans la lutte.

Je sentais le sang me battre aux oreilles ; je voyais tout à travers une brume rouge.

Nicola traduisit pour moi ; sa voix basse murmurant en d'Angelin était l'ultime fil auquel se rattachait ma raison. Parfois, les mots restaient bloqués dans sa gorge, mais elle poursuivait sans faillir ; et de cela aussi je lui savais gré. Sans elle, je crois que je n'aurais pas pu supporter. Toute ma vie, j'avais joué à reproduire pareilles scènes, mais il n'y a rien de commun entre le jeu et la réalité.

La réalité, je l'avais connue également ; je n'avais aucune envie de m'en souvenir.

Voici ce que les Carthaginois nous apprirent. En Carthage, ils avaient rencontré un homme, l'esclavagiste Fadil Chouma du Menekhet, et bu d'innombrables pots de bière en sa compagnie. Il leur avait dit connaître des acheteurs, de mystérieux personnages animés d'un bien sombre désir, et tout homme capable de leur procurer des D'Angelins à vendre aurait fortune faite. Natif des montagnes, Mago avait des amis chez les Euskerri. Il avait une carte. Il avait un plan. Il ne leur restait plus qu'à se retrouver en Amílcar.

C'était aussi simple que ça.

Et Mago et Harnapos s'étaient mis en route vers le nord, vers l'Aragonia, profitant des droits commerciaux dont jouissait Carthage. Ils avaient échappé aux rares patrouilles sur la frontière, pour pénétrer dans les montagnes du Siovale, avec leur carte et leur plan, et s'emparer ensuite de leurs proies. Des troupeaux de chèvres, des troupeaux de vaches et des enfants de bergers ; ils avaient choisi ceux qui ne manqueraient à personne, ceux qu'on pleurerait en silence. Ils les avaient enlevés discrètement. Dans un râle, Harnapos avait décrit le bâton garni de cuir et lesté avec lequel ils frappaient leurs victimes à la base du crâne. Ensuite, ils fuyaient et effaçaient leurs traces – selon la tactique enseignée par les Euskerri.

Enfin, ils utilisaient de la teinture d'opium pour maintenir les enfants tranquilles.

À cet instant, je posai des questions, que Nicola traduisit au bourreau. Où avaient-ils agi dans le Siovale ? Combien d'enfants avaient-ils enlevés ? Où les avaient-ils emmenés ? La séance de torture fut suspendue un moment, le temps que l'un des hommes de Fernan allât chercher une carte. D'un doigt tremblant, Mago pointa divers points sur la carte ; de grosses gouttes de sueur dévalaient le long de son visage. « Ici, ici et là. » Oui, trois enfants. Il y en avait eu trois. Un garçon, oui, magnifique, aussi rétif qu'un chat sauvage, avec des cheveux noirs et des yeux bleus somptueux ; la prise de choix.

— Et où est ce garçon maintenant ?

Aucun d'eux ne voulut répondre ; je crois qu'ils savaient que la mort les attendait quoi qu'ils pussent dire ou faire. J'ignorais tout des lois aragonaises, mais je savais lire sur les visages ; et je ne voyais rien d'autre que la mort dans l'expression des hommes du comte Fernan ou dans l'attitude grave de Nicola – épouse du consul du roi. Pour autant, rien n'est plus tenace que l'espoir et les hommes s'y accrochent à toute force, même dans la pire des situations. Dans un coin, Harnapos gémissait, faisant racler sur le sol les chaînes qui l'entravaient. Affalé sur le chevalet, couvert de sueur et pantelant, Mago releva la tête et croisa mon regard.

C'était un homme – et rien d'autre qu'un homme – bêtement cruel et avide, condamné par sa folie à endurer une peine abjecte, les pieds réduits à un tas de suif informe. Pris dans les filets de la justice de Kushiel, il avait agi de son propre chef. Mais j'avais été moi aussi à sa place, dans une terrible prison de pierre où la folie emportait jusqu'au souvenir de ma propre humanité. Malgré ce qu'il avait fait, malgré sa culpabilité, je voyais comme une étincelle de connivence qui nous rapprochait.

Une victime reconnaît toujours une autre victime.

Qu'êtes-vous prête à me donner ? clamait son regard désespéré. *Qu'êtes-vous disposée à m'offrir contre les réponses que vous cherchez ?* Il ne parlait pas ma langue, mais il savait ; il avait entendu ma voix poser les questions.

Je perçus la présence des ailes de bronze de Kushiel – le Punisseur de Dieu, le manieur du bâton et du fouet, à la fois méprisé et irrésistible. Ah ! Elua, une tempête soufflait sous mon crâne. À travers la brume rouge devant mes yeux, je vis le bourreau du comte hocher la tête, les deux hommes saisir les bras de Mago, et la torche descendre vers ses pieds.

— Attendez ! (Le mot avait jailli de ma gorge ; j'avais parlé en caerdicci sans même y penser. Les hommes du comte avaient compris ; ils suspendirent leur geste.) Une mort rapide, dis-je en respirant difficilement. Une mort propre et rapide s'il répond honnêtement.

C'était là tout ce que j'avais à offrir ; et encore ne m'appartenait-il pas de l'offrir. Le bourreau lança un regard interrogateur à Nicola qui, Elua merci ! n'avait pas marqué le moindre étonnement. Le menton impérieusement dressé, elle s'adressa à eux en aragonais.

— La comtesse de Montrève, favorite de Sa Majesté Ysandre de la Courcel, reine de Terre d'Ange, a parlé. Le consul du roi de la maison d'Aragonia confirme. Qu'il en soit ainsi.

Mago laissa filer un long soupir spasmodique – le même soupir que le mien, me sembla-t-il. Ses mains, tenues par les hommes du comte, s'ouvraient et se fermaient convulsivement. Un homme et rien d'autre. Je ne connaissais rien de sa vie, de son histoire, des rigueurs du destin qui l'avaient poussé – lui comme Harnapos – à commettre un acte si barbare. Sa tête s'affaissa vers l'avant ; il acceptait l'offre. Dans un murmure brisé, il raconta le reste des faits.

C'était une véritable folie. Les Tsingani avaient refusé de leur vendre leur chariot, mais ils avaient fini par s'en procurer un pour faire entrer les enfants drogués en Amílcar au nez et à la barbe des hommes de la garde du port, qui s'étaient contentés d'un coup d'œil superficiel. Ensuite, direction le port et entrevue avec Fadil Chouma, où tout avait été l'habituelle perfidie menekhetie enrobée de paroles de miel. Certes un bateau était en partance pour Iskandria, mais son chargement était prévu à l'automne et pas au printemps. Alors oui, lui, Fadil Chouma, pourrait s'arranger avec des acheteurs de l'autre côté, mais l'affaire était délicate ; il fallait qu'ils comprennent. Le sang

d'Angelin allait parler, d'autant que Terre d'Ange était notoirement sans pitié avec les esclavagistes… Alors, bien sûr, le Menekhet était loin, mais le Khebbel-im-Akkad était très puissant, et le fils du Khalif était marié à une femme de la famille de la reine… Oui, peut-être pourrait-il consentir à faire l'effort d'en prendre un, oui, celui-là, incomparable, mais ce visage… Aïe ! et farouche avec ça, plus fort qu'il en avait l'air, mais Fadil Chouma songeait à quelqu'un, un acheteur. Mais un seul, et attention, uniquement pour de l'extraordinaire… Encore une bouffée d'opium peut-être ? Oui, un acheteur, et capable de dompter un jeune diable des montagnes. Non, non, pas de nom ! Surtout pas de nom…

Voilà ce que je glanai, recollant peu à peu les morceaux de l'histoire décousue de Mago ; j'en restai malade de désespoir.

— Et tu n'as pas la moindre idée de l'identité de l'acheteur ? L'acheteur en Iskandria ?

Mago n'en savait rien ; et Harnapos non plus. Le bourreau s'en assura à l'aide de sa torche – malgré mes protestations. Ils crièrent et se tordirent de douleur, mais ils ne savaient rien de plus ; uniquement que le Menekheti avait acquitté le prix pour le garçon, moins que convenu, mais avec la promesse de revenir à l'automne chercher les deux autres si cette transaction-ci se déroulait sans anicroche. Et, entre-temps, Mago et Harnapos furent laissés seuls pour veiller sur deux enfants d'Angelins de plus en plus faibles, pour les garder cachés, les tenir silencieux, dilapidant leur argent en nourriture et en opium pour les tenir assommés. Et non, jurèrent-ils à l'unisson, ils n'avaient pas touché les enfants – ils n'étaient pas assez fous pour abîmer une marchandise de valeur ; et ils ne les avaient pas battus non plus, rien d'autre que le strict nécessaire pour les faire obéir.

— Strict nécessaire. (Je massai mes tempes devenues douloureuses.) Cela suffit. Qu'ils disent tout ce qu'ils savent au sujet de Fadil Chouma et des dispositions convenues pour son retour. Je n'ai pas d'autres questions.

Nicola parla au bourreau et je ne fis aucun effort pour suivre leur échange. La présence de Kushiel s'était dissipée ; je restai vide, épuisée jusqu'à la moelle, malade de ce que j'avais vu.

— Ce sera fait, m'expliqua Nicola lorsqu'elle eut fini. (Sa voix était ferme ; j'y puisai du courage.) Le greffier vous fera parvenir une transcription complète de leur confession.

— Merci, murmurai-je. Et les Carthaginois ?

— Exécutés à l'aube – et en public, répondit-elle. Mais proprement.

Je hochai la tête et regardai une dernière fois les deux hommes.

— Allons-y.

À l'extérieur, le soleil couchant mettait de l'or sur la Plaza del Rey. Le bleu foncé du ciel paraissait infini ; le parfum du sel se mêlait à la fraîcheur apportée par le vent du nord. Nicola frissonna, puis emplit ses poumons.

— Par Elua ! je ne suis pas pressée d'assister de nouveau à pareille scène.

— Moi non plus, répondis-je.

— On est bien loin des jeux avec des cordelettes de soie et un martinet de fines lanières de daim, dit-elle pensivement. (Un frisson involontaire passa sur ma peau et je fermai les yeux. Lorsque je les rouvris, Nicola m'observait.) Même après ce que nous venons de voir, Phèdre ? demanda-t-elle.

— Tout le temps, répondis-je, dents serrées. Tout le temps.

— Ah ! (Ses yeux demeurèrent sur moi un instant. Notre escorte patientait à distance respectueuse.) D'une certaine manière, je comprends un peu mieux pourquoi vous avez choisi de donner votre cœur à ce maudit Cassilin.

Étonnamment, sa remarque me fit sourire.

— Il n'a jamais été question de choix.

— Pour lui, je suppose. Eh bien, mettons cela sur le compte de la sagesse d'Elua le béni. (Nicola se ressaisit.) Venez. J'ai besoin d'un bon bain et d'un verre – et pas forcément dans cet ordre.

Dans la salle à manger privée du consul du roi, nous retrouvâmes nos compagnons, qui avaient pris de l'avance sur nous. Les reliefs d'un repas jonchaient la table ; le vin avait coulé à flots. Pour une fois, Joscelin avait suffisamment bu pour que cela se vît.

— Je suis désolé, dit-il d'un ton mal assuré en me serrant dans ses bras. (Son corps conservait une tension que le vin n'avait pas atténuée.) Phèdre, je suis désolé. Je n'ai pas été capable de venir avec toi. Je n'aurais pas supporté. Je savais que tu ne craignais rien. Sans cela, je serais venu.

— Je sais. (Je mis la main sur un verre propre et une carafe et bus une rasade ; l'alcool me réchauffa délicieusement.) Ce n'était pas un spectacle pour toi.

— Sûrement. (Sa bouche se tordit et ses narines battirent.) Mais j'étais presque assez en colère pour avoir envie d'y aller. Et cela me terrifiait. Qu'as-tu appris ? Qu'ont-ils fait d'Imriel ?

— Vendu. (Je me servis un autre verre et allai m'asseoir sur un sofa pour m'abandonner à la lassitude.) Vendu à un esclavagiste menekheti qui l'a emmené à un acheteur en Iskandria. Comment vont les enfants ?

Joscelin prit place à côté de moi, la tête dans les mains.

— Menekhet, murmura-t-il. Par Elua ! Ils dorment, ajouta-t-il à contretemps en désignant d'un vague hochement de tête le quartier des invités. Pas trop mal compte tenu des circonstances. Le chirurgien de Ramiro qui les a examinés a dit qu'ils ne paraissaient pas avoir trop souffert. Ils ont surtout eu peur. Et ils ont manqué de nourriture et de lumière. Le mal de l'opium est ce qu'ils ont de pire. Il leur faudra plusieurs jours avant d'être en mesure de voyager. Plusieurs semaines, peut-être.

— Des semaines. (Je regardai dans la direction de Nicola, Ramiro et Luc en pleine conversation.) Nous ne pouvons pas attendre tout ce temps. Si nous trouvons un bateau demain, nous pourrons être en Iskandria avant que Fadil Chouma en reparte. Il a dit aux Carthaginois qu'il reviendrait, mais il n'est pas exclu qu'il ait menti. Dès que le greffier du comte m'aura fait parvenir leur confession…

— Non. (Joscelin leva la tête pour fixer son regard sur moi.) Phèdre, es-tu folle ? Cela a déjà été assez loin. Nous avons retrouvé leur trace ici, en Amílcar, grâce à Nicola et messire Ramiro. Jusqu'où crois-tu que nous pourrions aller en Iskandria, toi et moi, juste nous deux ? Nous ne parlons pas la langue et nous avons à peine de quoi payer notre passage. (Il

secoua la tête.) Non, cela suffit. Nous rentrons à la Ville d'Elua pour tout raconter à Ysandre. Elle est la reine, Phèdre. Si elle veut poursuivre, elle dispose des ressources nécessaires.

— Je pourrais trouver un agent en Iskandria auprès de qui emprunter…

— Non ! (De l'autre côté de la pièce, Luc sursauta en entendant la voix de son frère. Joscelin poussa un soupir.) Au nom d'Elua ! tu es comme un chien de chasse sur une piste. Phèdre, écoute-moi. Luc est d'accord pour rester jusqu'à ce que les enfants soient en mesure de voyager. Ramiro lui offre l'hospitalité. Luc et les hommes de Verreuil veilleront sur les enfants. Et si ce Menekheti revient en Amílcar, ils mettront la main sur lui. Toi et moi, nous prenons un bateau pour Marsilikos et nous rentrons.

— D'accord. (Je fermai les yeux. La douce chaleur de l'alcool se répandait en moi, diffusant une infinie lassitude dans tous mes membres. Je n'avais pas dormi depuis la nuit avant notre arrivée en Amílcar. Il avait raison bien sûr – parce qu'il était Joscelin et qu'il parlait juste lorsqu'il s'agissait de ma sécurité, et pour d'autres raisons encore que lui et moi, dans notre immense fatigue, avions oubliées.) Et ensuite ?

— Ensuite, nous rendons compte de nos recherches à Ysandre et ce sera à elle de décider, répondit-il d'un ton lugubre.

— Et après ? (J'ouvris les yeux pour le regarder.) J'ai promis d'aller à La Serenissima, Joscelin, pour informer Melisande. Te souviens-tu de ce qu'elle a promis en échange ?

Il fixa les yeux sur moi un instant, puis commença à rire – de ce petit rire dénué de tout humour d'un homme vaincu par l'ironie.

— Un guide, dit-il en se servant un verre pour le vider d'un trait. Le nom d'un homme en Iskandria qui jure pouvoir nous conduire au peuple de Shalomon dans le sud du Jebe-Barkal.

Hyacinthe.

Consciente de la présence d'une trame invisible en train de se refermer sur moi, je hochai la tête.

— C'est cela même.

Chapitre 23

La joue de Nicola, douce et parfumée, s'attarda contre la mienne lorsque nous nous embrassâmes à l'instant de nous quitter.

— Prenez soin de vous, Phèdre nó Delaunay, murmura-t-elle. Vous me manqueriez s'il venait à vous arriver quelque chose.

— J'y veillerai. (Elle relâcha son étreinte et je lui souris.) Venez me voir à la Ville lorsque tout sera fini. Comment puis-je croire que je vous manque si je ne vous vois jamais ?

— Toujours aussi servante de Naamah. (Elle rit.) Je viens dès que je peux, vous le savez bien. C'était plus simple avant que Ramiro obtienne sa charge. J'avais peut-être moins d'argent, mais j'avais du temps. Vous avez ma lettre pour Ysandre ?

— Oui, répondis-je en tapotant l'un de nos sacs.

— Parfait. (Son visage se fit soudain plus grave.) Je vous promets que la garde du port restera sur le qui-vive. Le Menekheti sera dans nos filets avant même de poser un pied sur notre sol – et un messager partira dans l'heure.

— Merci, dis-je. Pour tout. Comptez sur moi pour qu'Ysandre fasse état auprès de la maison d'Aragonia de l'efficacité de l'intervention de votre époux en tant que consul du roi.

— Cela ne nuira pas. (Nicola tourna alors la tête pour voir Luc Verreuil entrer dans le grand hall, un enfant à chaque main.) Mais ce n'est pas une nécessité non plus. (Ses yeux revinrent sur moi.) J'espère que vous le trouverez.

J'ouvris la bouche pour protester, puis me ravisai.

— Avec l'aide d'Elua, nous le trouverons, dis-je à la place.

Elle me sourit avec tendresse, levant une main pour me caresser le visage ; le cabochon grenat brillait à son poignet.

— Par la rivière de feu, ma chère. Ne l'oubliez pas, quelle que soit votre quête. Vous pourriez en avoir de nouveau l'usage. On ne sait jamais.

— Promis.

Je fis ensuite mes adieux à messire Ramiro et au comte Fernan, hiératiquement fier du travail de ses hommes, avant de rejoindre Joscelin pour saluer son frère et nos petits protégés – deux enfants bien différents désormais de ceux que nous avions trouvés deux jours plus tôt. Ils n'étaient pas au mieux de leur forme – on devinait le mal de l'opium à leur pâleur et à leurs tremblements – mais la peur s'en était allée ; ils ne s'accrochaient plus aux adultes en gémissant.

— Agnette, Sébastien, dit Luc d'une voix douce. Dites au revoir à dame Phèdre et à mon frère Joscelin, qui sont venus de la Ville d'Elua pour vous chercher.

Ils s'exécutèrent d'une toute petite voix.

— Tu vas t'en tirer ? demanda Joscelin à son frère.

Luc confirma d'un hochement de tête.

— Donan est parti pour Verreuil. Une troupe viendra à notre rencontre, et messire Ramiro nous fera escorter jusqu'à la passe. Père va faire prévenir les Écot et rechercher les parents de Sébastien. À ce que j'ai compris, ils gardent des moutons non loin de La Crange. Mahieu les trouvera. (Il sourit.) Ne t'inquiète pas, petit frère. Cela a été une belle aventure de chevaucher à tes côtés – et, pour une fois, c'est moi qui rentre en héros. Yvonne va me tirer les oreilles pour ça.

Ces paroles firent rire le petit Sébastien – une petite cascade de notes argentines qui me mirent du baume au cœur. Oui, ces enfants survivraient, par la grâce d'Elua. Aucun enfant ne devrait jamais avoir à endurer l'atroce expérience qu'ils avaient vécue, mais ils étaient jeunes et pleins de ressources ; ils avaient une chance de s'en remettre.

— Portez-vous bien, dis-je à Luc, et soyez prudent. Faites-nous savoir lorsque vous serez arrivés.

— Je n'y manquerai pas. (Il prit mes mains dans les siennes et les porta à ses lèvres.) Et, de ce jour, je ne parlerai plus qu'en bien des Tsingani. Je vous le promets, ma dame.

Et donc, nous dîmes adieu à nos amis, notre famille et à Amílcar.

La remontée le long des côtes jusqu'à Marsilikos fut un voyage agréable, d'autant plus que le temps estival se maintenait, chaud et ensoleillé, avec une brise suffisante pour gonfler nos voiles et maintenir notre allure. Après notre éprouvante traversée des montagnes, c'était une impression étrange que de n'avoir plus rien à faire. Entre deux accès de nausée, au cours des deux ou trois premiers jours, Joscelin allait voir comment se portaient nos montures dans la cale – n'étant pas marin lui-même, il estimait que ce n'était pas un bon moyen de voyager pour des chevaux ; néanmoins, nos bêtes supportaient la traversée bien mieux que lui.

Une fois qu'il eut surmonté le plus gros de son mal de mer, Joscelin me considéra avec des yeux incrédules.

— Tu es en train d'apprendre le jeb'ez, n'est-ce pas ?

— Peut-être bien, répondis-je en haussant les sourcils. Tu l'as dit toi-même, Joscelin. Nous serons perdus au Menekhet puisque ni toi ni moi ne savons parler la langue. Les descendants de Shalomon parlent peut-être l'habiru, mais comment puis-je traverser le Jebe-Barkal si je ne comprends pas le jeb'ez ?

Il s'accroupit et s'assit à côté de moi, sur le pont baigné de soleil.

— Melisande ne parle pas le jeb'ez et elle est quand même parvenue à trouver un guide. Il doit au moins parler le caerdicci.

— Il parle hellène. (Je roulai le parchemin, puis le glissai dans son étui.) L'hellène est la langue des érudits au Menekhet. Elle a étudié la Tanakh en hellène, tu n'avais pas remarqué ?

— Non. (Repoussant un rouleau de corde, il se laissa aller en arrière, en appui sur ses coudes.) Après tout, peut-être irons-nous au Menekhet.

— Peut-être. (Mes yeux se perdirent dans l'immensité ondoyante de la mer.) Mais nous serions alors totalement dépendants du guide de Melisande au Jebe-Barkal. Et, qu'elle dise ou non la vérité, ce sont des dispositions qui ne m'inspirent guère confiance. Mon ignorance m'a déjà suffisamment coûté en Amílcar.

— Eh bien, ajoute aussi l'aragonais à la liste des langues que tu dois apprendre, dit Joscelin d'un ton tranquille. « Toute connaissance est bonne à prendre », n'est-ce pas ce que disait toujours Delaunay ? Si Luc peut le parler, alors tout le monde en est capable. D'ailleurs, l'aragonais est assez proche du caerdicci. Je l'apprendrai si tu n'en as pas le temps. Phèdre, d'après toi, que va faire Ysandre ?

— Si seulement je le savais.

— Barquiel lui conseillera d'abandonner, dit-il. Selon toute vraisemblance, le garçon est devenu un esclave que quelque noble menekheti utilise pour son plaisir dans son sérail. Il ne sait même pas qui il est. Il n'aurait pas disparu plus nettement s'il avait été assassiné.

— Oui, répondis-je doucement. C'est exactement ce que Melisande avait pensé en nous vendant aux Skaldiques.

— C'est vrai.

Joscelin se rassit, enserrant ses genoux dans ses bras.

— Et cela a failli nous tuer – ou du moins, me tuer. (Joscelin se souvenait ; son visage demeurait tranquille.) Je serais mort dans le bastion de Selig si tu ne m'avais pas exhorté à vivre en me faisant honte, en piquant mon orgueil. Je voulais mourir. Et moi, j'étais un homme fait alors ; et j'avais déjà subi l'entraînement cassilin. Comment crois-tu qu'Imriel supportera l'épreuve ? Ce n'est qu'un enfant. (Il haussa les épaules ; son ton se fit plus dur.) Tu as vu les autres.

— Oui, je les ai vus. (Je n'avais pas de réponse à sa question. Imriel de la Courcel était un garçon solide et déterminé. Tous les témoignages concordaient sur ce point ; et puis, n'était-il pas issu de deux lignées exceptionnelles ? Il était le fils de Melisande, et, quoi que l'on pût penser d'elle, le courage ne lui avait jamais fait défaut. Allait-il plier ou rompre ? Je n'aurais su dire.) Est-ce cela qui a provoqué une telle colère chez toi ?

— Oui. (Il frotta ses mains sur ses genoux, comme si à cet instant encore une furieuse envie de frapper le démangeait.) Tu te souviens… tu m'as dit une chose une fois. C'était dans le Morhban, après que tu avais… Enfin… Alors que nous repartions.

— Je me souviens.

C'était lors de notre course effrénée pour gagner Alba, pour rejoindre Drustan mab Necthana et ramener une armée de Cruithnes sur le sol d'Angelin pour arrêter l'invasion skaldique de Selig. J'avais accordé mes faveurs au duc Quincel de Morhban en échange d'un droit de passage sur ses domaines ; un troc que ni lui ni moi ne regrettions, je pense. Joscelin en avait été moins heureux. Nous n'étions pas amants alors, mais mes appétits d'*anguissette* offensaient sa sensibilité.

— Tu essayais de m'expliquer le plaisir – le soulagement – qu'on éprouve à se soumettre à la volonté d'un client. Tu m'as demandé si je n'avais pas ressenti quelque chose du même ordre à l'instant du défi, lorsque j'avais combattu contre des Skaldiques, le baron de Gunter, ou Selig lui-même, en sachant pertinemment que j'allais perdre.

— Et tu as reconnu que tu avais eu ce sentiment. (Je souris.) Je t'ai alors accusé d'avoir un fichu caractère.

— Sous le vernis de la discipline cassiline, compléta Joscelin en hochant la tête. Tu avais raison, même si je ne voulais pas l'entendre. Néanmoins, je n'avais jamais ressenti cette rage qui ne peut trouver à s'apaiser que dans la souffrance infligée à quelqu'un d'autre. Jamais – jusqu'à l'autre jour, lorsque nous avons retrouvé les enfants. À cet instant, j'aurais voulu voir les Carthaginois saigner pour ce qu'ils avaient commis. Cela m'effraie, Phèdre, de savoir que j'ai cela en moi.

— Et pourtant, c'est normal. (Je posai une main sur son bras.) Joscelin, ce qui est en toi n'est pas pire que ce qui est en chacun de nous ; plutôt meilleur, en fait. Simplement, tu te détestes plus que quiconque de tes faiblesses humaines. Mais au bout du compte, la seule chose qui importe, c'est ce que tu fais de ces faiblesses.

Il me lança un coup d'œil en biais.

— Je t'ai acceptée, n'est-ce pas ?

— Pour finir…, répondis-je d'un ton posé.

Joscelin rit.

— Oui… La question que je me pose, Phèdre, c'est de savoir ce qui arriverait si je me laissais aller à ces sentiments. À cette rage.

— Je ne sais pas. (J'y réfléchis un instant, puis secouai la tête.) Qui peut savoir ? Tout ce que je sais, c'est que si cela t'arrivait un jour, tu aurais vraiment une sacrée bonne raison.

— Je suppose. (Il se détendit quelque peu.) J'espère que cela n'arrivera jamais.

Ainsi se déroula notre voyage, en longues journées ensoleillées et tranquilles. L'équipage aragonais était agréable et de bonne composition. Nous dînâmes quelques soirs à la table du capitaine, dans sa carrée d'une propreté immaculée. C'était un homme de bonne éducation, originaire d'Amílcar, s'exprimant couramment en caerdicci. Il se disait homme du comte Fernan, mais il parla en bien également de messire Ramiro et de son épouse d'Angeline. Je savais à quel point Nicola savait être une hôtesse délicieuse. Je crois pouvoir affirmer que Ramiro devait certainement sa position à l'habileté de sa moitié – mais au moins semblait-il s'acquitter fort honorablement de sa tâche.

Pour finir, nous arrivâmes à Marsilikos.

Si je n'avais pas été si pressée, j'aurais rendu visite à Roxanne de Mereliot, la dame de Marsilikos. Elle était mon amie depuis des années – et l'une de celles en qui j'avais toute confiance. Seulement, l'idée de perdre encore du temps après tant de semaines passées sur les sentiers et les flots me faisait horreur. Nous avions laissé une mule dans le Siovale et l'autre en Amílcar ; désormais nous n'avions plus que nos chevaux et un petit bagage. Cela ferait l'affaire ; il y avait des villages et des auberges tout au long de la Voie d'Eisheth jusqu'à la Ville d'Elua. Et en utilisant judicieusement les quelques pièces qui nous restaient, nous n'aurions pas à nous embarrasser de provisions.

Voyageant léger et ne nous arrêtant guère, nous avançâmes vite, pour rallier la Ville d'Elua par une glorieuse journée d'été.

Je n'avais pas mesuré à quel point j'allais être heureuse de rentrer chez moi.

Les murailles blanches de la Ville brillaient comme une promesse sous le soleil paresseux de l'après-midi. Les gardes nous reconnurent et nous firent entrer par la porte sud avec force saluts. Nous avions manqué à bien du monde. Je vis

Joscelin sourire et lever une main pour répondre ; l'acier de son canon d'avant-bras brilla de mille feux. *Oui,* songeai-je, *ici est sa demeure. Ici, il a une place qu'il n'a plus à Verreuil.*

La nouvelle de notre arrivée se propagea devant nous, portée par l'un de ces garçons qui passent leurs journées aux portes de la Ville, à attendre que survienne quelque événement d'importance. Je ne doute pas un instant qu'Eugénie le rétribua généreusement pour sa peine, car, lorsque nous arrivâmes à ma charmante demeure, blottie au fond d'une rue toute en courbes au pied de la colline du palais, une joyeuse réception nous attendait.

— Au nom d'Elua ! (Les pieds de Ti-Philippe ne touchaient plus terre sous l'effet de l'excitation.) Il était grand temps que vous rentriez, ma dame ! Je ne sais pas quelle lettre vous avez bien pu envoyer à la reine, mais la cour bourdonne comme un essaim depuis un mois et plus, tandis qu'elle garde la bouche fermée comme une huître. Vous auriez pu nous donner quelques nouvelles, vous savez. Alors ? Avez-vous trouvé le garçon ?

J'ouvris la bouche pour répondre.

— Oh ! mais laissez-la donc tranquille ! gronda Eugénie en poussant Ti-Philippe hors de son chemin pour venir m'embrasser. Entrez, ma dame, entrez. Ne l'écoutez pas. J'ai mis de l'eau à chauffer pour un bain ; ce sera prêt dans un instant. Ensuite, vous souperez. Julien a filé au marché voir ce qu'il pouvait encore trouver de frais…

Ainsi se déroula mon accueil – interminable litanie de comptes-rendus domestiques. J'étais chez moi.

Ti-Philippe pouvait bien attendre. Avant toute chose, je pris mon bain, me laissant voluptueusement aller dans l'eau chaude parfumée aux huiles ; une poignée de lavande flottait à la surface et des bougies allumées étaient disséminées dans toute la pièce. Au bout du compte, n'étais-je pas toujours et avant tout une courtisane ? Nicola avait bien raison sur ce point. Si aucun client ne l'a jamais vue, je partageais ma chambre à coucher avec Joscelin. En revanche, ma salle de bains était mienne – exclusivement mienne.

Après cela, je m'allongeai sur la table de massage et Clory, la nièce d'Eugénie, vint oindre mon corps éprouvé par le voyage d'une huile bienfaisante à base d'infusion de menthe. Je connaissais à peine la jeune Clory. Elle avait été engagée au printemps. Cela faisait quelque temps déjà ; c'était moi qui avais été absente.

— Tes mains sont douces et habiles, Clory, murmurai-je, les yeux mi-clos.

— J'ai étudié avec un masseur de la maison du Baume, ma dame. (Sa voix était hésitante, alors que ses gestes étaient sûrs ; ses pouces appuyaient fortement dans le creux de mes reins, gommant les douleurs causées par tous ces jours passés sur le dos d'un cheval.) Tante Eugénie m'a dit que vous apprécieriez.

— Ta tante est une sage. (Au sein de la Cour de nuit, la maison du Baume est vouée au bien-être et au soulagement. Ce fut à regret que je me relevai.) Merci, Clory.

Elle rougit de plaisir, puis me présenta une robe de soie à enfiler, en un geste précis et gracieux.

— Vous avez apprécié ? Maître Lugard m'a pourtant dit qu'une simple apprentie n'était pas faite pour s'occuper de l'Élue de Kushiel.

— Comment ? (Je regardai par-dessus mon épaule, tout en nouant mes cheveux mouillés en torsade.) Eh bien, voilà qui n'est guère intelligent de sa part. Écoute plutôt ta tante, mon enfant ; elle a plus de sagesse que lui. J'ai grandi au sein de la Cour de nuit et je sais à quel point cancanent tous ceux qui y servent. J'en ai fait partie moi-même. Tes talents constituent un plus bienvenu, mais ici, chez moi, comme Eugénie le sait parfaitement, la discrétion est la qualité que je place au-dessus de toutes les autres. Tu comprends ?

— Ma dame. (Clory exécuta une révérence pleine de ferveur, ses mains luisantes d'huile jointes devant elle comme pour tenir quelque chose.) Je comprends, ma dame. Et je ne trahirai jamais votre confiance, jamais !

— Parfait. (Je lui souris. En moi, je songeai : *Elua, je l'ai appelé « mon enfant » !* Jamais je n'aurais cru possible que pareils mots pussent franchir la barrière de mes lèvres.) Et la

prochaine fois que quelqu'un ose dire que tu n'es pas assez bonne pour me servir, dis-lui que j'ai, moi, un autre avis.

— Je le ferai, ma dame. (Elle exécuta une nouvelle révérence ; une lueur d'adoration brillait dans ses yeux.) Merci, ma dame.

Ah ! Elua. Je congédiai Clory et m'assis devant mon miroir. Mon propre visage me dévisageait, l'air interrogateur, avec son teint de miel chaleureux à la lueur des bougies, ses grands yeux noirs, dont un rehaussé d'une tache écarlate, et sa beauté toujours là, mais qui n'était déjà plus celle d'une jeune fille. Une bouche faite pour l'amour, des cils longs et courbes, des sourcils pareils à de petites ailes. *Combien de temps,* songeai-je en scrutant mes traits dans le miroir encore embué, *combien avant qu'elle commence à pâlir et s'en aller ?* Au sein de la maison du Cereus, la beauté à son apogée est l'une des qualités éphémères les plus prisées – juste avant le tout premier baiser de l'automne. Si j'étais une véritable adepte, pimpante et choyée, je serais certainement capable de faire durer cette beauté pendant des années. Mais sur la route, sur la sombre route qui m'attendait… qui pouvait dire ?

— Phèdre, dit Joscelin en se penchant par l'embrasure. Ti-Philippe paraît sur le point de mourir d'impatience si tu ne descends pas dîner. Et puis, Clory a fait tomber un plat de melon dans les géraniums d'Eugénie. Qu'as-tu donc fait pour mettre cette pauvre fille dans cet état ?

— Moi ? (Je levai les yeux vers lui.) Rien.

— Vraiment ? (Il sourit.) Il n'en faut pas beaucoup avec toi. Allez ! viens manger. J'ai cru comprendre également que le jeune Hugues avait composé une dizaine de poèmes au moins en ton honneur. Tu ne voudrais pas manquer ça.

Chapitre 24

Après un excellent repas – et un certain nombre de vers pour le moins approximatifs –, nous parlâmes jusque tard dans la nuit, Joscelin, Ti-Philippe et moi. Je pense que nous serions restés ainsi jusqu'à l'aube si Ysandre n'avait pas laissé des instructions m'intimant d'aller me présenter à elle dès mon retour.

Pour finir, je sacrifiai le peu qui me restait à consacrer au sommeil. Peut-être était-ce une folie, mais n'en est-il pas toujours ainsi en amour ? Chaque fois que je rentrais chez moi, je me souvenais combien était précieuse la vie qu'il m'était donné de vivre – et si rares les moments de lui rendre l'hommage qui lui était dû. J'étais l'Élue de Kushiel, oui ; mais servante de Naamah également. Et Naamah aime à récompenser de temps à autre ceux qui la servent.

Par la fenêtre du jardin filtrait la lueur de la lune ; les draps de fin satin blanc, embaumant la lavande, nous tendaient les bras. Debout dans un rai de lumière blanche, je laissai choir ma robe sur le sol et dénouai des deux mains les cheveux de Joscelin, nu lui aussi. La pointe de mes seins frottait contre son torse puissant ; ses longues mèches soyeuses se répandirent sur mes mains, ses épaules. Ma bouche vint au creux de son cou goûter le sel de sa peau ; ma langue suivit la ligne de ses clavicules.

— Phèdre, murmura-t-il en me portant jusqu'au lit.

J'usai de tout mon art, oui ; ce n'était pas la première fois. En cet instant, l'insupportable présence de Kushiel me laissa un répit ; ses désirs impérieux s'estompèrent. Au-dessus du jardin, la lune était pleine – la lune de Naamah, une lune d'amoureux, ronde et aux reflets argentés. Je la laissai m'emporter, nous emporter tous deux ; les vagues du sang dans mes veines

épousaient parfaitement le rythme lent de ses marées. C'était un appel, simple et délicieux, de nos cœurs et de nos corps. Je pratiquai sur lui le *languissement* jusqu'à ce que son phallus, dressé et palpitant, fût aussi luisant qu'un poisson tout frais tiré de l'onde ; une goutte de sa semence était apparue à son extrémité.

Et lui, Joscelin, souriant, la paupière mi-close sous la clarté de la lune, d'une patience infinie venue de sa discipline cassiline, me hissa jusqu'à lui pour capturer ma bouche de la sienne, pour inviter sa langue à danser langoureusement avec la mienne. Ses mains suivirent les contours de ma marque, modelèrent ma chair dans la nuit de Naamah, écartèrent doucement les pétales au bas de mon ventre. Je soupirai sous la caresse de ses lèvres, de sa bouche sur mes seins, de ses dents sur leur pointe, de sa langue se frayant un chemin sur le pourtour de mes cuisses, pour aller dénicher la perle cachée.

Puis je l'allongeai sur le lit pour le chevaucher, guidant en moi son phallus avec un frisson exalté, trempée et brûlante de désir. Joscelin rit doucement. Ses cheveux sur l'oreiller faisaient comme un soleil d'argent. Ses mains sur mes hanches accompagnaient mes mouvements, tandis que des vagues de plaisir me submergeaient l'une après l'autre.

— Mon *anguissette*.

— Tu t'en plains ? demandai-je en haletant.

— Non. (Il s'assit sans se retirer de moi ; ses bras m'enserrèrent. Je nouai mes jambes autour de sa taille et pris son visage entre mes mains pour l'embrasser.) Je prends tes dons tels qu'ils sont, murmura-t-il comme je rejetai la tête en arrière. Je ne pose pas de questions.

Et je n'en posai pas non plus.

Un jour peut-être serai-je assez sage pour pénétrer le mystère des voies de nos dieux. En cet instant, je me contentai de prendre ce qui m'était donné, miséricordieusement purgée de mes envies de douleur ; il n'y avait que le plaisir, le don de Naamah, pur et sans mélange, magnifié par la présence de l'amour.

La présence d'Elua le béni. « Tiens-le tout près de ton cœur », murmurait-il.

Ce que je fis, et fis encore, jusqu'à ce que nous nous fussions repus et épuisés. Ma tête reposait sur la poitrine de Joscelin ; la brise fraîche caressait nos peaux couvertes de sueur. Toujours éveillé, Joscelin jouait avec mes cheveux, emmêlés aux siens, tressant rêveusement nos boucles ensemble.

— Regarde, dit-il en lissant la natte de mèches blondes et brunes. Le clair et l'obscur mêlés, comme le sont nos vies.

Sa phrase fit remonter un souvenir. J'avais fait exactement la même chose – douze années plus tôt – dans le bureau d'Anafiel Delaunay, avec Alcuin, qui était comme un frère pour moi. Alcuin aux cheveux blancs comme le lait. Peut-être l'aurais-je oublié si Delaunay n'était pas entré à cet instant pour annoncer que Melisande Shahrizai offrait de louer mes services pour la nuit la plus longue.

Et au cœur même de cette offre se dissimulaient la trahison et l'horreur – le bureau transformé en abattoir, Delaunay mort et Alcuin mourant, ses cheveux blancs tout imprégnés de sang.

Je ne savais pas alors ; comment aurais-je su ? Je n'avais pas le don du *dromonde* pour lire l'avenir comme un livre. J'avais seulement sursauté à l'entrée de Delaunay et tiré sur mes cheveux emmêlés, en me sentant du dernier ridicule.

Cette fois-ci, je pris le présage au sérieux.

La beauté à son apogée, juste avant le tout premier baiser de l'automne.

Je n'avais besoin d'aucun rêve, d'aucun don de voyance pour saisir l'avertissement. Sous la langueur du plaisir, je ressentais la lassitude de notre long voyage, et des milliers de lieues à parcourir qui m'attendaient… Et sur le chemin, pareil à des cors de chasse claironnant, l'appel de la justice de Kushiel. « Tiens-le tout près de ton cœur. » Nos mèches emmêlées, nos destins unis reposaient sur son torse. J'observai le visage de Joscelin, détendu et apaisé, comme pour le graver à jamais dans ma mémoire.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? demanda-t-il.

— Parce que je t'aime, répondis-je.

Comme de juste, je dormis trop longtemps, pour m'éveiller alors qu'il faisait déjà grand jour et que l'escorte de la reine

attendait. Au palais, on nous fit entrer promptement pour nous conduire en présence d'Ysandre et Drustan.

Le visage de ma souveraine était indéchiffrable. Pour une fois, elle ne me fit aucune réprimande lorsque j'exécutai une révérence. J'aurais été bien incapable de deviner si elle était froissée que je me fusse soustraite à son autorité. Elle avait reçu la lettre envoyée de Verreuil et, à mon attitude, je crois qu'elle savait que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— Racontez, dit-elle en tout et pour tout.

Je pris une profonde inspiration et livrai un récit complet, en n'omettant absolument aucun détail ; de temps à autre, Joscelin compléta d'un commentaire. Lorsque j'eus fini, je lui remis la lettre de Nicola. Ysandre la lut sans rien dire, avant de la passer à Drustan.

— Je suis désolée, ma dame, me risquai-je à dire, incapable de supporter le silence plus longtemps.

— Ne le soyez pas. (Le regard d'Ysandre perdit l'insondable distance monarchique qu'il avait conservée jusqu'alors.) Vous avez bien fait d'aller le chercher. Je vous en suis reconnaissante.

— Merci.

— Néanmoins, reprit-elle d'un ton où perçait une note tranchante, je ne suis pas entièrement satisfaite que vous ayez jugé bon d'aller interroger mon oncle le duc sans m'en référer au préalable, puis le prêtre Selbert dont les actes frisent dangereusement la trahison. Pour autant, j'ai appris, Phèdre nó Delaunay, à discerner à quel moment il est inutile pour moi d'intervenir. (Je ne répondis rien et Ysandre soupira.) Comment se fait-il donc que vous ne puissiez pas résoudre une énigme sans venir en déposer une plus grande encore à mes pieds ?

— Je suis désolée, ma dame, répétai-je.

— Oh ! cessez. (Ysandre posa son menton sur un poing et tourna la tête vers son époux qui reposait la lettre de Nicola.) Qu'en dites-vous ? Comment le Cruarch d'Alba gérerait-il pareille affaire ?

Drustan fit un petit sourire mi-figue mi-raisin, étonnant dans son visage tatoué de bleu.

— Et vous, qu'en pensez-vous, ma mie ? Nous ne sommes que des barbares, après tout. Si un prince du Cullach Gorrym

était enlevé, le Cullach Gorrym partirait à la guerre. Mais ce n'est pas si simple en Terre d'Ange, et cet enlèvement n'est pas l'œuvre d'une tribu rivale, mais d'un marchand d'une terre lointaine qui n'a aucune idée de la valeur de sa prise. Vous pouvez difficilement partir en guerre contre le Menekhet sur ce seul prétexte.

— En effet, répondit sobrement Ysandre. Et je ne crois pas que le Parlement appuierait cette motion. Quant à Carthage… le sang va s'échauffer contre eux pour ce crime. Je crois que je ne verrais aucune objection à ce que nous demandions réparation à l'oligarchie. Il faut que nous le fassions, au risque sinon que de pareils actes se reproduisent. Pour autant, qu'est-ce que cela nous apporterait pour ce qui est de récupérer le garçon ? D'après ce que m'écrit Nicola, les voleurs carthaginois sont morts, exécutés sur ordre du comte d'Amílcar. Avez-vous assisté à l'exécution ?

L'exécution avait eu lieu ; nous n'y avions pas assisté. J'en avais vu assez, même pour ma conscience.

— Ce fut une exécution publique, ma dame, expliquai-je. Leurs têtes ont été exposées sur des piques sur la Plaza del Rey, à titre d'avertissement. Et elles, nous les avons vues.

— Pas très subtil, dit Ysandre. Prions pour que ce soit efficace. Néanmoins… (Elle secoua la tête.) Le Menekhet. Ils ne sont pas très puissants, mais la nation est ancienne – et rusée. Peut-être l'esclavagiste, ce Fadil Chouma, reviendra-t-il en Amílcar ; mais peut-être pas. Je dois partir du principe que c'est cette deuxième option qui prévaudra – et agir en conséquence. Nous avons une alliance avec le Khebbel-im-Akkad, mais elle est bien ténue, et je soupçonne fort que mon oncle Barquiel s'opposerait à moi sur cette question. C'est sa propre fille qui a épousé le fils du Khalif. Or, sans lui, je doute fort que nous obtenions un appui des Akkadians. Si j'offrais une rançon pour le retour du garçon… Que se passerait-il ? Sans une démonstration de force de notre part, cela équivaudrait à un aveu de faiblesse. À quel risque exposé-je mon peuple – mes propres enfants ?

— Traitez le problème comme une simple question commerciale, suggéra Drustan. (Ysandre fixa son regard sur

lui ; il répondit par un haussement d'épaules.) Une affaire privée inscrite dans une affaire plus vaste, le caprice d'une reine exaucé pour favoriser la bonne marche du commerce. S'il y a une chose que j'ai apprise depuis qu'Alba s'est enfin ouverte au monde, c'est qu'aucune nation ne dédaigne le commerce. Le Parlement n'autorisera sans doute pas une menace contre le Menekhet – je pense que vous avez raison sur ce point ; pour le fils de Melisande, il n'acceptera jamais –, mais il ne verrait probablement aucune objection à envoyer une délégation commerciale. Et en particulier, ajouta-t-il, si vos délégués vont y proposer des produits de la nation albane. Dans ce cas précis, c'est l'affaire du Cruarch, et non plus celle du Parlement.

— Une stratégie bien fine pour un barbare, dit Ysandre d'une voix douce. Vous feriez cela ?

— Nos produits, votre délégation. Pourquoi pas ? (Drustan sourit.) Nous pourrions procéder dans le cadre d'un échange. Pensez-vous pouvoir convaincre des constructeurs navals de l'Azzalle de venir passer l'hiver en Alba ?

— Je le crois.

Ysandre lui rendit son sourire. *Comme cela doit être étrange,* songeai-je, *d'être à la fois mari et femme, reine et Cruarch, et d'échanger la vie de ses sujets et la richesse de sa nation comme des marques d'affection*.

Je ne dis rien de cette pensée, mais posai tout de même une question.

— Qui enverriez-vous ?

— Amaury Trente, répondit Ysandre sans la moindre hésitation. Il trouvera à y redire, mais il finira par y aller et je peux compter sur son absolue discrétion. S'il y avait la moindre fuite, j'aimerais autant que cela ne fasse pas de vagues. Bien trop de personnes aimeraient voir l'affaire échouer.

— Bien sûr, dis-je en inclinant la tête.

C'était un choix judicieux. J'avais chevauché aux côtés de messire Amaury Trente lors de notre retour de La Serenissima ; il était son capitaine de la garde. Certes, il ne manquerait pas de récriminer contre la décision de la reine, mais il ferait tout son possible pour retrouver Imriel de la Courcel et le ramener en Terre d'Ange. Sa loyauté était absolument indéfectible.

— Qu'en pensez-vous, messire Cassilin ? demanda Ysandre, sincèrement curieuse d'avoir l'opinion de Joscelin. Est-ce une manœuvre judicieuse ?

Joscelin s'inclina, avant-bras croisés.

— Assurément. Et si vous faites parvenir un message à Verreuil, je vous donne ma parole que la discrétion de ma famille sera égale à la nôtre.

— Je n'en doutais pas. (La reine se tourna vers moi.) Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Maintenant ? (Je me redressai comme pour mieux supporter le poids du fardeau qui m'attendait.) J'ai quelques affaires à régler dans la Ville, ma dame. Je dois consulter un érudit yeshuite, et quelques autres personnes également. Ensuite… (Je pris une profonde inspiration.) Ensuite, je dois me rendre à La Serenissima. J'ai une promesse à tenir et un nom à obtenir. Avec l'aide d'Elua, nous serons en Iskandria peu de temps après messire Trente.

— Je m'en doutais. (L'expression sur le visage d'Ysandre s'adoucit.) Ah ! Phèdre ! Si vous devez vraiment faire cela, faut-il que vous le fassiez aux conditions de Melisande ? Un messager pourrait lui porter la nouvelle, et vous pourriez trouver un autre guide. Je ne l'exigerai pas de vous, mais si vous allez en Iskandria, je serais assurément heureuse de votre présence aux côtés d'Amaury. Que devez-vous à Melisande pour vous sentir obligée de lui porter vous-même la nouvelle ?

Elle me prenait de court ; je ne m'étais attendue ni à son offre ni à sa question. Tous me regardaient, attendant ma réponse. J'entendais mon cœur battre, à coups sourds et lents dans ma poitrine ; le sang battait à mes oreilles.

— Je ne sais pas, répondis-je. (Ma voix sonnait faiblement à mes oreilles. Machinalement, ma main vint chercher le diamant qui n'ornait plus ma gorge.) Excusez-moi, ma dame, mais je ne sais vraiment pas.

— Qu'il en soit ainsi. (Ysandre soupira.) Vous vous lancez dans cette quête pour libérer le Tsingano ?

Je hochai la tête sans rien dire.

— Et vous irez avec elle ? ajouta-t-elle en portant son regard sur Joscelin.

— J'en ai fait le serment, répondit-il d'une voix monocorde.

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour vous aider ? demanda-t-elle en haussant les sourcils.

Joscelin secoua la tête.

— Prier pour nous, Majesté.

— Attendez. Il y a quelque chose. (Mes yeux cherchèrent ceux de Drustan.) Vous retournerez en Alba à l'automne ? Et Sibeal vous accompagnera ?

— Oui, nous repartirons, répondit-il lentement, saisissant le sens de ma question. Vous pensez que le Maître du détroit entendra ma sœur ?

— Je crois, oui. (J'avalai ma salive.) Ils ont le don de double vue tous deux – le fils d'Anasztaizia et la fille de Necthana. Je n'avais pas compris lorsque nos bateaux se sont rencontrés sur la mer – pas compris son rêve. J'y vois plus clair aujourd'hui. Si vous… Si vous ne cherchez pas à débarquer, mais seulement à discuter, je crois qu'il acceptera. Je pourrais lui donner un message à transmettre. Le chemin va être long, très long. Nous serons partis une année au moins. Un message d'espoir… cela l'aidera peut-être à supporter son sort.

— Parlez avec Sibeal, dit Drustan mab Necthana. Si telle est sa volonté, je veillerai à ce qu'elle soit accomplie.

Chapitre 25

Je rencontrai Sibeal, la sœur de Drustan, dans la grande volière du palais.

Selon les bruits qui me parvinrent, au cours de son séjour en Terre d'Ange, la sœur du Cruarch d'Alba avait reçu bien des déclarations enflammées et autres propositions de mariage. Jusqu'alors, elle les avait, semblait-il, toutes déclinées – avec une grâce sereine devant laquelle nul ne pouvait prendre ombrage. En fait, elle préférait consacrer son temps aux occupations les plus improbables.

Ce jour-là, elle visitait la volière.

Sans conteste aucun, le maître fauconnier – un homme brun et mince, au profil aquilin des plus seyants pour sa charge – était en adoration devant elle. Il la couvait d'un regard énamouré, tandis qu'elle nourrissait les jeunes de l'année, un panier rempli de petits morceaux de viande sous le bras. Maladroits et le corps encore en duvet ou fort peu emplumé, les oisillons dressaient leur tête vers elle, le bec ouvert, le gosier béant.

— Drustan m'a dit que vous vouliez me voir, dit Sibeal dans son d'Angelin teinté d'accent cruithne, en posant son panier.

— Oui. (Le grelot attaché aux tarses d'un faucon perché tinta à mon oreille droite lorsque l'oiseau se dressa pour se lisser les plumes. Je sursautai vers la gauche.) J'ai un message pour Hyacinthe.

Tranquilles et impassibles, ses yeux noirs ne marquèrent nulle surprise.

— Et vous voulez… ?

— Je voudrais que vous le lui portiez, répondis-je d'un ton ferme.

Le maître fauconnier passa devant nous en faisant claquer sa langue, puis tendit sa dextre revêtue d'un gantelet, avant de dénouer la longe de l'animal et de l'encourager à monter sur sa main. L'endroit n'était pas vraiment à mon goût, mais je n'avais guère de temps devant moi.

— Je ne crois pas, dit Sibeal avec un air pensif, que le Maître du détroit accepte de laisser le moindre vaisseau approcher.

— Il donnera sa permission pour le vôtre. (Du coin de l'œil, je surveillais le faucon, tandis que l'homme de l'art l'installait sur une perche près du passage conduisant vers la cour.) À moins que je me trompe.

— Peut-être le fera-t-il, murmura-t-elle, la tête penchée en avant. Je ne sais pas.

— Vous l'aimez. (Mon ton était brusque. C'étaient des mots qu'il me coûtait de prononcer, plus encore que je l'avais escompté. Ils touchaient un point sensible dans mon propre cœur. Sibeal releva la tête ; ses yeux étaient étonnés.) Il est d'Angelin, Sibeal, Tsingano ou pas. « Aime comme tu l'entends. » Je l'ai vu, en Alba, il y a des années de cela.

— Moiread. (Elle avait chuchoté le nom de sa sœur ; la plus jeune de toutes, tuée au cours de la bataille et toujours pleurée des années après.) C'était Moiread qui rendait son cœur heureux. Il aurait pu l'aimer, et elle aussi. Qui peut savoir ? Il y avait vous aussi, à cette époque et encore aujourd'hui. Et moi, je ne suis que…

— Vivante, dis-je. Vous êtes vivante et vous l'aimez. Sibeal, nous sommes sœurs en cela, car Hyacinthe est cher à mon cœur. Mais Moiread est morte et moi… un long chemin m'attend. Hyacinthe comprendra, lui mieux que quiconque. Dites-lui que nous suivons le *Lungo Drom* pour lui, Joscelin et moi. Il avait raison à ce sujet. Il l'a vu avant moi. Dites-lui… Dites-lui que je suis partie à la recherche du nom de Dieu. Ferez-vous cela pour moi ?

— Oui. S'il me laisse venir, je le lui dirai. (Sibeal tendit une main vers l'un des jeunes pour caresser son duvet d'un doigt long et brun.) On appelle les jeunes des « niais », le saviez-vous ? Des « niais ». C'est un joli mot, je trouve.

— C'est vrai. (Je repensai à l'acolyte Liliane, au sanctuaire d'Elua, et à nos chevaux et nos mules qui la suivaient docilement. Je repensai à la bataille de Bryn Gorrydum où Moiread avait perdu la vie, et au sanglier noir qui avait jailli des fourrés et offert aux forces de Drustan l'élément de surprise. Sincèrement, il y avait dans ce monde des choses qui échappaient à ma compréhension.) Merci Sibeal.

— Revenez. (Ses yeux noirs qui voyaient l'invisible étaient fixés sur les miens.) C'est ce qu'il vous dirait. Aussi loin que vous alliez, que vous trouviez ou non ce que vous cherchez. Quoi qu'il puisse advenir de nous tous. Revenez.

Un souffle passa sur ma peau – celui d'une magie qui était déjà ancienne quand Elua était jeune. « Les plus anciens enfants de la Terre », ainsi se nommaient-ils eux-mêmes. Des « barbares », avait dit Drustan en riant, mais, en vérité, ils étaient plus vieux que nous.

— J'essaierai, promis-je.

Puis j'inclinai la tête devant la fille de Necthana et partis.

Joscelin m'attendait dans la cour – celle où les fauconniers entraînaient leurs oiseaux avant de les lâcher en vol libre. Une pièce de cuir enveloppait son canon d'avant-bras, dans laquelle un faucon pèlerin avait planté ses serres ; l'un des aides du maître fauconnier l'instruisait.

— Phèdre ! (Tout sourires, il leva le bras pour me présenter l'oiseau.) Qu'en penses-tu ? Ne devrait-on pas construire une volière à Montrève ?

— Si Elua le veut. (Je demeurai à distance prudente, observant l'œil rond et farouche du faucon, et son bec de rapace. J'avais déjà vu pareil air chez mes clients ; je n'avais aucune envie de le supporter de la part d'un oiseau.) Nous pourrons construire tout un bestiaire si tu veux, à condition de revenir en un seul morceau. Es-tu prêt ?

À regret, Joscelin rendit le faucon à son maître, et nous partîmes. C'était là l'un des quelques rendez-vous que j'avais pris avant notre départ ; et c'était le suivant que je craignais le plus.

Au cours de ma vie, j'avais appris à traiter avec des monarques et leurs pairs, avec des voyants et des érudits, des

prêtres et des pirates. Mais s'il y avait une personne capable de mettre la peur dans mon cœur, c'était ma couturière, Favrielle nó Églantine.

Pourtant, elle me devait bien, au minimum, une certaine gratitude ; mais pas un seul instant elle ne me laissait oublier combien cette dette lui pesait, quelle que pût être la valeur qu'elle accordait à ce qu'elle en avait retiré – en l'occurrence, sa liberté et sa renommée. Si je n'avais pas acquitté le prix de sa marque à la maison de l'Églantine, elle aurait été condamnée à l'obscurité jusqu'à un âge avancé de sa vie. Et je ne crois pas que ce soit une dette dont il était difficile de s'acquitter.

Mais Favrielle abhorrait le fardeau de la gratitude.

— Sans même me prévenir, dit-elle dès le vestibule de son salon. Quelle surprise, comtesse. (Comme si je n'avais pas pris la peine de prendre rendez-vous.) Auriez-vous besoin d'une robe pour le tournoi de piquet de la reine, ou bien s'agit-il d'un nouveau client que vous voudriez impressionner ?

— Ni l'un ni l'autre. (Je luttai pour rester courtoise, ignorant les efforts de Joscelin pour ne pas céder à l'hilarité.) Je ne viens pour rien qui nécessite une intervention personnelle de votre part. J'ai seulement besoin de deux tenues de cavalière, rien de plus. Quelque chose qui supporte un long voyage.

— Rien de plus ! (Favrielle nó Églantine haussa les sourcils, du même roux doré que ses boucles et ses taches de rousseur sur son nez mutin. Sur n'importe qui d'autre, cela aurait été charmant, mais Favrielle parvenait à exprimer perpétuellement un indicible dédain.) Le monde entier a les yeux tournés vers Terre d'Ange pour connaître la mode du moment, et Terre d'Ange tout entière a les yeux fixés sur la Ville d'Elua. Et, dans la Ville d'Elua, tout le monde regarde Phèdre nó Delaunay, la comtesse de Montrève, parce que tout le monde sait que c'est moi qui l'habille, que ce soit pour la route ou pour la salle de bal. Ne soyez pas présomptueuse, comtesse, au point de prétendre savoir ce qui requiert ou non mon attention personnelle. Donc, où allez-vous ?

— La Serenissima et le Menekhet, répondis-je d'un ton empreint d'humilité. Et ensuite, le Jebe-Barkal.

— Le Jebe-Barkal ! (L'annonce la prit de court, mais pour un bref instant seulement. Le regard vert de Favrielle s'étrécit sous l'effet de la réflexion.) Il vous faudra donc quelque chose de léger, et de pas trop ajusté, mais de solide également. Des couleurs claires, mais rien qui laisse voir les taches et les marques du voyage. (Elle hocha la tête.) Suivez-moi, je vais vous montrer quelques échantillons.

Je lançai un regard à Joscelin par-dessus mon épaule, puis suivis Favrielle vers l'intérieur de son antre. Il occupait deux étages désormais – un bâtiment entier dans le quartier des tailleurs, qui lui appartenait en propre. Ses drapières, découpeuses, brodeuses, tailleuses et couturières nous regardèrent, l'air amusé ; à l'évidence, elles éprouvaient une grande tendresse pour leur irascible maîtresse.

Pour finir, je choisis deux tissus – une laine couleur safran, d'une grande finesse et légère comme un nuage, et une soie brute d'un vert céladon très pâle.

— Oui, vous pouvez le porter, estima Favrielle d'un ton critique, en tenant un coupon devant mon visage. Mais ce n'est pas la couleur qui vous va le mieux. (Elle me détailla des pieds à la tête, en tordant sa lèvre mutilée.) Je suppose qu'il va me falloir reprendre vos mesures.

— Elles n'ont pas changé depuis la dernière fois, répondis-je avec un semblant d'humeur.

— Si vous le dites.

Elle haussa une nouvelle fois les sourcils ; je soupirai et la laissai procéder, me soumettant patiemment à ses mains tandis qu'elle passait sa cordelette autour de ma poitrine, de ma taille et de mes hanches. Favrielle nota soigneusement ses relevés sur un bout de papier.

— Alors ? demandai-je.

Tête baissée sous la masse de ses boucles rousses, elle dissimula un sourire.

— Il semblerait bien que vos mensurations n'aient pas varié, comtesse.

— Je vous l'avais dit.

— Oui, c'est vrai. (Sans même relever la tête, elle traça en quelques longs traits élégants une rapide ébauche d'une tenue

de cavalière.) Voilà ce à quoi j'ai pensé. Quelque chose de classique, mais avec une certaine amplitude dans la coupe pour un meilleur confort et pour que l'air puisse circuler. Et par-dessus, un manteau à manches larges et à capuche, pour vous protéger de la lumière du soleil et de la fraîcheur de la nuit. Cela vous convient-il ?

— Oui. (Je contemplai son esquisse et poussai un soupir.) Magnifique. Quand est-ce que cela pourra être prêt ?

— Revenez dans deux jours pour un dernier essayage. (Elle dessina une délicate garniture de broderie, puis releva la tête pour me regarder. La lumière indirecte faisait ressortir la curiosité dans son regard vert – et mettait en évidence la cicatrice déformant sa lèvre supérieure. Sans elle, Favrielle serait devenue une adepte de la maison de l'Églantine, une servante de Naamah à part entière.) Pourquoi le Jebe-Barkal ?

— Parce que, répondis-je. J'ai quelque chose à y faire. Une dette envers un ami.

— Une dette. (Elle releva la tête ; sa bouche se tordait.) Vous avez un faible pour les dettes, comtesse.

Une colère, née d'une longue frustration, s'épanouit en moi ; je plantai mon regard dans le sien.

— Moquez-vous de moi si vous voulez, mais vous êtes et demeurez fille de la maison de l'Églantine, où vous avez reçu la formation d'une adepte. Vous connaissez l'art de raconter des histoires aussi bien que celui de créer des vêtements ; c'est vous et nulle autre qui m'avez conté l'histoire de Mara, la fille de Naamah, la première *anguissette*. Connaissez-vous celle du Tsingano de sang mêlé qu'on appelait le prince des voyageurs, qui devint le Maître du détroit ?

Pour la première fois, je vis dans l'œil de Favrielle nó Églantine un quelque chose qui me considérait comme un être humain, et non plus comme une gêne – la désagréable réminiscence d'une faveur accordée sans avoir été demandée.

— Je la connais, dit-elle doucement. Je l'ai entendu raconter.

— Bien. (Je fis passer un coupon de tissu doré entre mes doigts.) Elle n'est pas terminée. Et c'est la raison pour laquelle il me faut aller au Jebe-Barkal.

— Donc. (Elle reprit son crayon pour ajouter à son dessin une petite touche d'embellissement tout à fait superflue.) Deux jours. Et… (Les yeux de Favrielle brillèrent d'une étonnante lueur.) Vous devriez aller voir le marquiste, comtesse. Vous auriez besoin de quelques retouches.

À sa manière exaspérante, Favrielle était dans le vrai. C'était une visite que j'avais inscrite sur ma liste des choses à faire avant notre départ pour La Serenissima. J'y songeai avec un sentiment mêlé de contrariété et d'amusement en m'allongeant sur la table de l'échoppe du marquiste. Les aiguilles perçant ma peau pour redonner éclat et netteté à ma marque me procurèrent une délicieuse douleur. Quelle que pût être l'emprise de Kushiel sur moi – et c'était une emprise formidable –, je demeurais une servante de Naamah, deux fois vouée de ma propre volonté. Il n'aurait pas été convenable que je me misse en route pour un voyage de cette ampleur avec une marque abîmée.

Lorsque le marquiste eut fini, je m'observai dans le miroir de son atelier surchauffé, regardant par-dessus mon épaule. Il avait fait un travail somptueux. Les vrilles aux noires épines dessinées par maître Robert Tielhard ressortaient admirablement sur ma peau blanche, tout au long de ma colonne vertébrale, rehaussées çà et là de pétales écarlates. Le marquiste s'inclina, rendant hommage au chef-d'œuvre bien plus qu'à celle qui le portait. Je ne l'en payai pas moins généreusement ; la Guilde des marquistes acquittait la dîme au temple de Naamah. Un don à l'une était un don à l'autre.

Naamah, dis-je en une prière muette, *n'oublie pas ta servante*.

Il me restait encore bien des choses à faire – dont une bonne part ennuyeuses et fort peu excitantes. Je rendis visite à mon agent, Jacques Brenin, pour discuter avec lui de mes finances. Nous convînmes de divers arrangements pour l'année à venir – ou, plus précisément, je dis « oui » à toutes ses suggestions, qui étaient toujours excellentes – et il me remit plusieurs lettres de change tirées sur le Banco Tribuno à La Serenissima, ainsi que sur une maison de commerce qu'il connaissait de réputation en Iskandria.

Je rendis visite, de jour et sans rien boire, à Emile dans son quartier du Seuil de la nuit. Je le remerciai du fond du cœur et lui glissai une bourse d'or qu'il voulut refuser.

— Non, dis-je en refermant ses doigts dessus. J'insiste, Emile. La moitié pour toi, ou le *Didikani* de la Ville si tu préfères, et l'autre pour Kristof, le fils d'Oszkar. Dis-lui que c'est une marque de gratitude, en l'honneur de Hyacinthe, le fils d'Anasztaizia. Je ne demande rien en retour, hormis le silence.

— Les Tsingani ne se mêlent pas des affaires des *gadje,* répondit Emile par réflexe, avant de sourire. Du moins ceux qui suivent le *Lungo Drom*. Ainsi donc, vous avez trouvé le prince disparu ?

— J'ai trouvé sa piste, et je la croiserai de nouveau si Elua le veut. J'ai accompli ma tâche du mieux que je le pouvais. C'est la quête pour Hyacinthe que j'entreprends maintenant.

Chapitre 26

Le lendemain, je ne fus pas plus oisive. Je rencontrai Audine Davul à l'académie de la Ville pour l'écouter, envoûtée, me dire tout ce qu'elle savait du Jebe-Barkal. Dans mon ignorance, j'avais pensé qu'il s'agissait d'une immensité déserte, comparable à l'Umaiyyat ; mais il y avait des montagnes, m'assura-t-elle, et des vallées couvertes de forêts, des lacs immenses et l'une des chutes d'eau les plus extraordinaires que l'esprit pût imaginer.

À ce que je crus comprendre, notre voyage nous ferait passer par tous ces types de terrain – et bien d'autres encore.

— Ne montrez aucune faiblesse, nous exhorta Audine Davul. Vous rencontrerez des peuples incroyables, fiers, capables de la plus grande générosité, comme de la plus grande cruauté. Je ne sais rien précisément de ces descendants de Shalomon dont vous me parlez – hormis ce qu'en disent les histoires. Mais au nord… les Jebéens ont l'orgueil et la jalousie à fleur de peau. Faites toujours preuve de la plus grande courtoisie à leur égard, et ne montrez jamais votre peur.

Nous la remerciâmes, et Joscelin s'inclina profondément devant elle. Je m'efforçai de l'imaginer montrant de la peur – sans y parvenir. Puis me revint en mémoire le souvenir de Joscelin enchaîné au fond d'une hutte dans le bastion de Waldemar Selig, les poignets mis à vif par les fers, les cheveux filasse et les yeux fous.

Rien n'est jamais impossible.

Même le pire.

À notre retour à la Ville d'Elua, j'avais fait une copie de la traduction d'Audine du rouleau jebéen, pour l'envoyer à Eleazar ben Enokh, mon érudit yeshuite préféré. Et c'était Eleazar que j'avais l'intention d'aller voir cet après-midi-là – avec, je l'avoue,

une grande excitation. J'avais consacré dix années de ma vie à rechercher le nom de Dieu. Certes, j'étais encore bien loin de l'avoir trouvé, mais je brûlais d'envie d'entendre le fruit des réflexions passionnées de l'érudit.

— J'enverrai la voiture te rechercher, promit Joscelin en déposant un baiser sur mon front. (Une amorce de sourire apparut sur ses lèvres.) J'ai grand hâte d'entendre le compte-rendu abrégé des impressions du Rebbe Eleazar. Je crains que la version complète soit une épreuve un peu longue pour un simple servant de Cassiel.

— Menteur, dis-je d'un ton affectueux.

Il rit et s'en alla.

À l'intérieur de sa demeure, je trouvai un Eleazar frémissant et exalté. Assis en tailleur sur son tapis de prière, le *Kefra Neghast* traduit déroulé par terre devant lui, il tapait d'enthousiasme sur ses genoux cagneux.

— Phèdre nó Delaunay ! s'exclama-t-il. Quel trésor tu as trouvé ! Viens que nous en discutions.

Je m'agenouillai en face de lui et déroulai l'original somptueusement illustré, lestant soigneusement chacun des coins.

— Vous pensez qu'il présente une certaine valeur, père ?

— Une certaine valeur ? Mais bien sûr. C'est une histoire, n'est-ce pas ? (Il haussa les épaules.) En fait, ce que tu me demandes, c'est si cette histoire est vraie. Qui peut savoir ? Tu dois y aller et voir par toi-même.

— Mais vous pensez qu'elle pourrait l'être.

Eleazar ben Enokh se tut un instant, puis hocha la tête.

— Je crois qu'elle pourrait l'être, au moins en partie. Dans les temps anciens, la nation habiru et le Jebe-Barkal commerçaient et se faisaient la guerre. Cette reine, Makeda… (Il désigna du doigt le rouleau.) Oui, cela peut avoir été. Shalomon avait de nombreuses femmes, y compris la fille du pharaon. L'anneau… (Machinalement, il se tapota le menton.) Le folklore nous raconte qu'il portait inscrit le nom de Dieu, grâce auquel Shalomon ordonna aux démons de construire le temple. Quel est l'éclat de vérité autour duquel s'est constituée cette perle, hein ? Peut-être Melek al'Hakim a-t-il pu commander

l'architecte Khiram, dont le père appartenait à la tribu de Dân, grâce à l'autorité que lui conférait l'anneau de son père. Et sa mère… ah ! (Ses yeux noirs brillèrent.) Peut-être suivait-elle une autre foi, hein ? Et les ouvriers de Khiram également ? Peut-être adoraient-ils Asherat de la mer, ou Baal ?

— Peut-être, répondis-je doucement. (L'idée n'était pas dénuée de sens, même si j'étais réticente à la faire mienne.) Vous pensez donc que c'est un mythe et rien de plus ?

— L'anneau de Shalomon. (La voix d'Eleazar s'était faite plus douce, plus aimable.) Pardonne-moi. Ton rouleau apporte des réponses à des questions immenses, et dans ma joie j'en ai oublié que ce n'étaient pas les réponses que tu cherchais. Si tu me demandes si je crois au fond de mon cœur que le nom de Dieu était bien inscrit sur l'anneau de Shalomon… ma réponse est « non », Phèdre nó Delaunay. Je ne le crois pas. J'ai passé trop de temps à le chercher dans la prière pour croire qu'il pourrait être inscrit sur un bijou. (Il se pencha en avant pour toucher du doigt le diamant de l'étoile du compagnon accrochée à mon revers.) Le sceau d'Elua est inscrit ici, n'est-ce pas ? Il confère un grand pouvoir, mais c'est un objet humain ; c'est la reine qui se soumet à lui, et pas Elua le béni lui-même. Cela, je sais que c'est vrai. Et je crois qu'il en va de même pour l'anneau de Shalomon.

Ma main se referma sur ma broche ; mes yeux se fixèrent sur le parchemin.

— Donc, vous ne croyez pas que ce Melek al'Hakim soit parti en emportant le nom de Dieu ?

Eleazar secoua la tête.

— Ce n'est pas ce que je dis. Il y a des manières de prier que les Enfants d'Ysra-el ont oubliées. Peut-être Melek al'Hakim et la tribu de Dân s'en souviennent-ils ? Et puis, ajouta-t-il en montrant une ligne du doigt, il y a ça.

— « … et Melek al'Hakim reçut l'onction du prêtre Zadok et devint Melek-Zadok, et avec Khiram fils de Khiram et son peuple, de la tribu de Dân, et vingt autres de la tribu de Levi, c'est-à-dire de la lignée d'Aaron, ils pillèrent le temple de Shalomon de ses vaisseaux et ses trésors, et s'enfuirent parmi

les querelles du Menekhet », lus-je à voix haute. (Je me rassis ensuite sur mes talons.) Qu'y voyez-vous, père ?

— Quoi que Melek al'Hakim ait pu emporter avec lui, il avait la bénédiction du prêtre, répondit Eleazar. Je ne sais pas. Peut-être prit-il le nom de Dieu. Quel autre trésor mériterait plus d'être protégé ?

— Le temple avait été bâti pour abriter les Signes de l'Alliance, dis-je.

— Oui, répondit Eleazar en hochant la tête. Les Tables de Moishe, le bâton d'Aaron et une jarre de la manne. Ainsi est-il écrit. Et il est écrit aussi que l'arche qui les contenait fut emportée dans les montagnes et cachée au temps de Judah Maccabeus. (Il haussa les épaules.) Peut-être est-ce ainsi. Si tel est le cas, elle est passée au-delà des connaissances mortelles. Mais cet objet… (Il désigna, sur le rouleau jebéen original, l'illustration montrant deux hommes portant un coffre posé sur deux perches et recouvert d'un drap.) Un linceul l'enveloppe, non ? À mes yeux, cela ressemble beaucoup à l'arche décrite dans la Tanakh. Ne vois-tu pas, ici, deux chérubins se faisant face ?

Je louchai pour mieux voir.

— Oui, c'est possible.

— C'est possible. (Un sourire apparut sur le visage ingrat d'Eleazar, le rendant beau pendant un instant.) Qui peut savoir, Phèdre nó Delaunay ? C'est un mystère – l'un de ceux auxquels nous, qui suivons les enseignements de Yeshua ben Yosef, avons renoncé. Qui a besoin de la voix d'Adonai tonnant parmi les anges lorsque le Mashiach a foulé la terre, homme de chair et de sang, et de quelque chose d'autre encore ? Qui a besoin du nom de Dieu lorsque son fils a prononcé la parole de rédemption et appelé à une nouvelle alliance ?

Je songeai au terrible pouvoir et à l'angoisse immense contenus dans les yeux de Hyacinthe, au gouffre béant qui s'était ouvert dans la mer entre nous, et à la terrible présence au courroux infini qui hantait les profondeurs.

— Toutes les créatures d'Adonai n'ont pas accepté l'alliance de Yeshua, père. Rahab, le prince des profondeurs, ne l'a pas fait. Et Hyacinthe souffre aujourd'hui à cause de cela. Si les

enseignements d'Elua et de Yeshua sont impuissants face à lui, si le nom de Dieu est l'unique pouvoir capable de soumettre Rahab, alors il me le faut.

— Peut-être est-ce ainsi. (Eleazar demeura silencieux un instant.) Tu réponds à tes propres questions, et je ne peux rien te dire de plus. L'histoire sur ce rouleau a-t-elle quelque valeur ? Je ne sais pas. Tu dois aller au Jebe-Barkal et voir par toi-même. Il n'y a qu'une seule chose que je peux te dire, Phèdre nó Delaunay, une vérité. (Il croisa les doigts de ses mains ; l'expression sur son visage était grave.) Adonai est au-delà de nos perceptions mortelles. Pour recevoir Son nom, il faut aller à Lui dans un état de confiance et d'amour parfaits – faire de soi un réceptacle où soi n'est plus.

— Eleazar, dis-je en avalant ma salive. Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Moi non plus, dit-il doucement, même si cela fait des années que je m'y efforce. Je sais seulement que c'est la vérité, car elle m'a été enseignée par mon maître, qui la tenait de son maître avant lui, et ainsi de suite depuis que vivent les Enfants d'Ysra-el. Tu n'adores pas Adonai, Phèdre, mais tu es l'enfant d'Elua ; et, à ce titre, tu sais quelque chose de l'amour. Peut-être la voie te sera-t-elle révélée.

— Merci, Eleazar, dis-je en me relevant. Je prie pour que vous ayez raison.

C'était moins que ce que j'avais souhaité, mais c'était suffisant – suffisant pour maintenir la flamme de l'espoir. Cela me paraissait étrange qu'un peuple pût être si dispersé, que son histoire et son savoir pussent être ainsi oubliés ; mais peut-être me montrais-je injuste d'avoir pareille pensée. Nous autres D'Angelins étions différents, mais ce que nous avions, nous pouvions fort bien le perdre tout aussi aisément. L'invasion de Waldemar Selig l'avait amplement prouvé.

Oui, songeai-je, *et avec quelle fermeté supporterions-nous l'adversité, en nous en remettant à l'amour d'Elua le béni pour nous soutenir pendant mille ans, en préservant notre foi ?* Quelles histoires garderions-nous de la justice de Kushiel, de la force de Camael, de la compassion d'Eisheth, de la sage économie d'Anael, de l'intelligence de Shemhazai, de la fierté

d'Azza et de la générosité de Naamah ? Admirerions-nous toujours la loyauté de Cassiel ou bien la tiendrions-nous pour folie ? Et Elua, Elua le béni… Quel réconfort trouverions-nous dans notre divinité illégitime et perpétuellement errante, dont l'unique province était l'amour ?

J'eus honte à cet instant de mes pensées, et donnai ma bénédiction à Eleazar ben Enokh. Il me serra dans ses bras à l'instant de mon départ et son aimable épouse, Adara, fit de même. Ses ultimes paroles demeurèrent à mon esprit et je méditai dessus. Comment faire de soi un réceptacle où soi n'est plus ? Tout bien pesé, c'était un mystère comme tous les autres mystères – impénétrable. *Je m'en préoccuperai,* songeai-je, *lorsque nous serons au Jebe-Barkal.*

— Alors ? demanda Joscelin lorsque je rentrai à la maison. Qu'a dit le Rebbe ?

— Peu de chose, répondis-je. Moins que ce que j'avais espéré. Mais plus que ce que j'aurais pu craindre. Il a dit que nous devions y aller pour voir par nous-mêmes.

Il hocha la tête ; un petit rictus flotta sur ses lèvres.

— Bien. Melisande Shahrizai avait raison sur un point, au moins. L'art des érudits t'a conduite aussi loin qu'il pouvait. Nous verrons donc quelles réponses le Jebe-Barkal peut offrir.

L'instant de notre départ arrivait – vite, si vite après notre retour ; mais tout était prêt, mes affaires en ordre, et mes adieux réitérés. Ce soir-là, nous dînâmes dans le jardin ; un dîner tranquille, à trois, Joscelin, Ti-Philippe et moi, dans une atmosphère de grande mélancolie. Non loin, le jeune Hugues jouait un air triste et doux sur sa flûte. Il était meilleur musicien que poète ; les notes plaintives et languissantes montaient dans l'air du crépuscule, portées par les parfums des herbes chauffées par le soleil.

Eugénie nous servit elle-même, comme elle le faisait auparavant ; sa mine demeurait réservée, mais ses yeux étaient lourds de reproche. Je me sentais déchirée comme jamais je ne l'avais été, soupirant de rester et en même temps pressée d'être partie.

— Laissez-moi venir avec vous, finit par dire Ti-Philippe en abattant son verre sur la table. (Un peu de vin déborda, tachant

la nappe immaculée. L'émotion faisait briller ses yeux à la lueur des torches.) Je vous en prie, ma dame. C'est un sombre chemin qui vous attend – le Tsingano lui-même l'a dit. Et il a déjà pris un tour que vous n'auriez jamais pu deviner. Qui peut dire ce qui vous attend encore ? Pouvez-vous vraiment vous permettre de refuser une aide librement offerte ? Même un Cassilin peut avoir besoin de quelqu'un pour surveiller ses arrières.

Le son de la flûte s'arrêta. Joscelin me regardait sans rien dire ; je compris qu'il ne désapprouvait pas.

Je me tournai vers le visage de Ti-Philippe, ouvert et franc. De tous les hommes de la Section de Phèdre, il avait toujours été le plus direct – le moins capable de dissimuler ses pensées et ses sentiments. Des années auparavant, il m'avait juré sa loyauté sous le coup d'un caprice, d'une plaisanterie ; et pourtant, il m'avait prouvé sa sincérité des centaines de fois. Je songeai à ses compagnons, Rémy et Fortun, et à leur mort. Il avait fallu pas moins d'une demi-douzaine d'hommes de Benedict pour abattre Rémy – lui qui chantait si bien et était mort en jurant. Et Fortun, ah ! mon Fortun, solide et coriace, qui avait presque réussi à atteindre la porte, une dague dans les reins, une autre dans le cœur.

Je pensai à tout cela, les yeux fixés sur le visage de Ti-Philippe, jusqu'à ce qu'il m'apparût mouvant et flou dans les lueurs ; je le vis mort et livide, la gorge tranchée, barrée par un sourire de sang.

— Non. (Le mot avait jailli plus dur que je l'avais voulu. Je frissonnai ; mes yeux papillotaient.) Non, répétai-je avec une fermeté adoucie. Ce chemin n'est pas pour vous, chevalier.

Je ne saurais dire ce qu'il entendit dans ma voix – mais cela suffit. Ti-Philippe inclina la tête ; ses mèches rebelles jetaient une ombre sur son front. Ses mains se refermèrent sur son front ; ses phalanges étaient blanches.

— Qu'il en soit donc ainsi, dit-il rudement. Ma dame, je garderai votre foyer jusqu'à votre retour. Mais sachez que, dans mon cœur, je serai à vos côtés.

Sur le banc de pierre où il jouait de la flûte, Hugues fondit en sanglots.

Ainsi en fut-il décidé.

Cette nuit-là, je dormis et fis un cauchemar – le même que celui que j'avais déjà fait, identique presque jusque dans le moindre détail. Une nouvelle fois, je me tenais à la proue d'un navire, l'un de ces petits vaisseaux illyriens rapides à voile triangulaire, le cœur brisé tandis que s'éloignait la grève, et la voix du petit Hyacinthe qui m'appelait les bras tendus. « Phèdre, Phèdre ! » Sa voix vivait dans ma mémoire ; c'était celle qui m'avait joyeusement accueillie, qui m'avait défiée de voler des friandises sur le marché bondé du Seuil de la nuit, qui m'avait avertie de l'arrivée des hommes de la Dowayne venus pour me ramener à la maison du Cereus. Sa voix – désormais emplie de terreur et de solitude.

Mais le garçon, celui qui pleurait sur la grève en tendant les bras en une vaine supplique, ce garçon avait une peau de la couleur de l'ivoire et des cheveux d'un noir intense tirant sur le bleu, et des traits qui n'étaient pas ceux de Hyacinthe.

— J'arrive, murmurai-je en une promesse désespérée, la bouche sèche, à moitié réveillée dans la lueur grise de l'aube. J'arrive.

Puis je m'éveillai et vis que j'étais dans mon lit, avec Joscelin à mes côtés, plongé dans un sommeil apaisé. Tant que je suis en sûreté, aucun rêve ne trouble jamais son repos ; je lui donne suffisamment de cauchemars lorsqu'il est éveillé. Allongée, les yeux ouverts, je les fixai sur le plafond, me demandant à quel garçon j'avais parlé – le Hyacinthe de mes souvenirs, ou Imriel de la Courcel que je n'avais jamais rencontré. Tout comme le nom de Dieu, la trame du destin est trop vaste pour être pleinement pénétrée.

Toute à mes pensées, je m'endormis et rêvai de moi, éveillée. Puis je ne pensai plus rien jusqu'à ce que Joscelin me secouât doucement le bras. J'ouvris les yeux ; le soleil brillait.

L'heure était venue de nous en aller.

Chapitre 27

Nous fûmes attaqués par des bandits sur la piste nord passant à travers les Caerdiccae Unitae.

Si je signale cette péripétie, c'est qu'elle contribua à me rappeler les limites de ma sagesse. J'avais une telle confiance dans mon triste destin, j'étais si certaine d'avoir fait le bon choix en interdisant à Ti-Philippe de nous accompagner, que je ne prêtais quasiment plus attention aux dangers habituels auxquels s'exposent deux voyageurs solitaires sur les routes.

La nouvelle tenue de cavalière que j'avais commandée à Favrielle nó Églantine était tout ce qu'elle avait promis : fluide et confortable, avec une élégance dans la coupe et une qualité du tissu qui clamaient mon appartenance à la noblesse d'Angeline. De toute évidence, ce fut ce message qu'entendirent nos agresseurs, voyant en nous une noble d'Angeline et un unique homme d'armes en escorte – autrement dit, des proies faciles.

Nous étions à une journée de cheval de Pavento lorsque l'attaque survint. Ironiquement, elle se produisit à l'endroit exact où les messagers d'Ysandre lancés aux trousses de Melisande avaient été assassinés bien des années plus tôt. En fait, nous avions été bien plus vigilants lors de notre premier voyage. Toujours est-il que l'agression se déroula sur un tronçon de piste parfaitement dégagé, à une allure telle que nous eûmes à peine le temps d'en prendre conscience.

Joscelin et moi chevauchions tranquillement côte à côte, avec nos chevaux de bât tout juste achetés derrière nous, et, la seconde suivante, huit hommes avaient surgi comme par magie des collines.

C'étaient des Caerdiccins, à en juger par leur allure, mais quelques-uns avaient peut-être du sang skaldique. Des brigands

pauvres et affamés, sans armure et médiocrement armés. Deux d'entre eux arrivèrent en courant dans notre dos pour couper la longe de nos bêtes bâtées et s'en emparer. L'un d'eux fut à côté de moi avant que j'eusse même le temps de cligner des yeux, sa grosse patte attrapant ma robe, tandis que l'autre pointait une lame sur mon ventre. Un autre saisit les rênes de ma jument. Le hongre de Joscelin se cabra ; il avait été dressé pour aller au combat. Avec un juron, Joscelin le maîtrisa. Trois hommes se déployèrent autour de nous, avec des couteaux, des lances bricolées et une épée ébréchée. Leur chef enfin s'avança sur la route devant nous.

Il tenait une arbalète, flambant neuve, dont je ne doutais pas un instant qu'elle fût volée. Pour autant, il avait épaulé et son carreau visait directement Joscelin.

— Donnez-nous tout ce que vous avez, ordonna-t-il en caerdicci, d'un ton lent et prudent, comme pour s'adresser à des enfants. Et nous vous laisserons partir sans vous faire de mal. Si vous résistez, la femme sera…

Aucun autre son ne sortit de sa bouche, car, dans un mouvement trop rapide pour être vu, Joscelin avait tiré l'une de ses dagues de son fourreau pour la lancer sur le chef des rançonneurs. Les lèvres de l'homme continuèrent à bouger et l'une de ses mains vint à tâtons incrédules toucher le manche qui saillait de sa gorge. Puis son corps s'effondra sur le côté.

Dans l'instant de surprise qui s'ensuivit, je joignis mes deux mains pour les abattre de toutes mes forces sur la tête de l'homme dont le couteau visait mes côtes. Il tituba en arrière et leva des yeux stupéfaits, mais j'avais déjà piqué des deux dans les flancs de ma jument en entendant Joscelin tirer son épée.

— Cassiel !

Son cri monta haut dans l'air de cette fin de matinée. La ligne de sa lame traça des courbes comme l'aurait fait une faux, taillant dans la chair et les os, faisant jaillir des gerbes écarlates. Son visage exprimait la fureur absolue. À bonne distance, j'arrêtai ma jument ; je tremblais. Trois hommes gisaient et un quatrième était blessé – et encore, Joscelin n'était pas entraîné au combat à cheval. Il bondit pour fondre sur les quatre derniers. J'en vis un qui se précipitait pour récupérer l'arbalète ;

comme je prenais une grande inspiration pour crier, Joscelin pivota, son épée tenue à deux mains au bout de ses bras tendus ; sa natte vola derrière lui formant un trait parfaitement droit.

Le bandit de grand chemin ferma les yeux et appuya sur le mécanisme, en murmurant une prière à l'intention de la divinité caerdiccine qui voudrait bien l'entendre. Il n'y en eut aucune. Le carreau fila, les canons d'avant-bras de Joscelin jetèrent leurs lueurs, et dévièrent le projectile. Les frères cassilins s'entraînent toute leur vie à réaliser de tels exploits. Joscelin avança et se fendit en un mouvement parfait, touchant son adversaire qui tentait maladroitement de réarmer. Courbé en deux, l'homme s'écroula sur la poussière de la piste au milieu d'une mare de sang.

Les autres s'enfuirent. L'un de nos chevaux de bât se déroba, relevant violemment la tête, au point d'arracher la longe des mains de son voleur ; l'autre partit droit devant lui. Deux des derniers bandits couraient derrière en criant et en agitant les bras pour l'effrayer et le pousser à se perdre dans les collines. Le blessé suivait tant bien que mal en boitant.

Pendant un moment, je crus que Joscelin allait remonter en selle et les poursuivre, mais il se ressaisit. Au lieu de cela, il porta ses doigts à sa bouche pour siffler – le long trille modulé et strident auquel répondent toutes nos bêtes. C'était un secret des éleveurs tsingani ; ils nous l'avaient enseigné, mais il avait fallu que je jurasse de ne jamais le révéler. Notre cheval errant revint en trottinant et les oreilles de ma jument se dressèrent. Je l'éperonnai.

Joscelin se tenait au milieu de la route, le souffle court ; le sang formait des rigoles sur sa lame en s'écoulant vers la pointe.

— Tu vas bien ? demanda-t-il sans me regarder.

— Ça va.

Je n'étais pas certaine que ma voix fût vraiment ferme.

Il hocha la tête, avant d'essuyer son épée à la tunique de grosse laine du corps le plus proche ; puis, sans qu'aucun signe l'eût annoncé, il s'agenouilla dans la poussière. Tête baissée, il déposa son épée devant lui, croisa ses avant-bras et murmura une prière cassiline. Les chevaux de bât et moi attendîmes en silence, mais le hongre de Joscelin, curieux, pencha la tête pour

souffler dans ses cheveux. Lorsque Joscelin se redressa, l'angoisse avait empli son regard.

— C'est de plus en plus facile, tu sais. (D'un mouvement fluide, il remit son épée au fourreau dans son dos, avant d'aller rechercher sa dague plantée dans la gorge du chef des bandits ; ses yeux se détournaient de moi.) Trop facile.

— Je suis désolée.

Il n'y avait rien d'autre que je pusse dire.

— Je sais.

Il nettoya et remisa sa dague, puis entreprit d'épisser notre longe qui avait été sectionnée.

— Tu veux bien m'aider, s'il te plaît ? Tu es bien plus douée que moi avec les nœuds.

Je m'exécutai sans faire le moindre commentaire. Lorsque nous en eûmes fini, nous repartîmes pour Pavento, où nous logeâmes pour la nuit. Nous allâmes signaler l'incident à la garde du prince. Par la suite, aucune autre agression ne vint perturber notre voyage. Si la pègre des détrousseurs disposait du moindre réseau d'information, je crois que le mot se répandit le long de la piste du Nord que circulait un couple de D'Angelins d'apparence inoffensive, mais qu'il était préférable de laisser tranquille.

Le lendemain, nous atteignîmes La Serenissima.

Le crépuscule teintait de bleu la brume flottant au-dessus des canaux, et de rose les façades des palais tout autour du Campo Grande, avec çà et là un éclat d'or allumé par un dernier rai de soleil. Des éclats de rire et des chansons couraient à la surface des eaux. Les bissones peintes et les gondolines y glissaient ; les jeunes gens des cent familles les plus riches courtisaient les jeunes femmes selon la manière de la noblesse sérénitienne.

Tout cela aurait pu être mon monde. Des années auparavant, j'avais joué avec cette idée – une seule fois et l'espace d'un battement de cœur uniquement. Severio Stregazza, le petit-fils du Doge, avait demandé ma main, ici même, dans cette ville. Bien sûr, sa famille n'aurait jamais donné son accord à une telle union, mais lui l'ignorait encore lorsqu'il m'avait parlé.

Je contemplai le profil de Joscelin qui se découpait contre le bleu foncé de la nuit approchante.

Jamais. Jamais je n'avais douté d'avoir fait le bon choix.

Et tout cela ne faisait que rendre plus difficile la demande que je m'apprêtais à lui faire, le soir même, dans la salle à manger de l'élégante auberge où nous avions déjà séjourné. Pas plus que la fois précédente je n'avais envie d'aller déranger l'une ou l'autre de mes connaissances à La Serenissima. Les chambres étaient belles, le service parfait et la nourriture exceptionnelle pour les prix caerdiccins.

— Joscelin.

Au milieu du bruit des conversations et du tintement des couverts, il perçut la note d'hésitation dans ma voix.

— Qu'y a-t-il ?

D'un signe, je demandai au serviteur impeccablement stylé de nous resservir du vin de muscat moelleux que l'auberge proposait avec les desserts. Il s'inclina, un mince sourire sur les lèvres, puis remplit mon verre. Je pris une gorgée, puis une autre encore, retardant l'instant.

— Je voudrais y aller seule demain.

Joscelin demeura imperturbable un instant, puis cligna des yeux.

— Voir Melisande ? Pourquoi ?

— Parce que… (Je fis tourner mon verre dans ma main, observant les lueurs des bougies réfractées sur le rebord. C'était une véritable œuvre d'art. Un travail sérénitien à n'en pas douter, réalisé sur l'Isla Vitrati.) Ce que j'ai à lui dire… concerne son fils. Et c'est une question entre elle et Kushiel. Et personne d'autre.

— Oh ! Phèdre. (La note de chagrin dans sa voix m'obligea à relever la tête.) Te soucies-tu à ce point-là de sa fierté ? Encore aujourd'hui ?

— Ce n'est pas seulement ça. Pas la fierté. (Je secouai la tête.) Joscelin… tu as vu les enfants, ceux que nous avons sauvés. Ce sont ceux-là qui ont eu de la chance. Il faut que je lui annonce cela.

— C'est la justice de Kushiel, dit-il doucement. Tu l'as dit toi-même.

— Oui. (Je vidai mon verre et le reposai sur la table.) Lorsque nous avons trouvé les enfants en Amílcar, as-tu pensé que ce qu'ils avaient subi était juste ?

Il ne répondit pas immédiatement.

— Il ne m'appartient pas de juger.

— Ni à moi. Mais je crois… Je crois que personne au monde ne méprise Melisande Shahrizai avec la même pureté de sentiments que toi. (Ma voix tremblait un petit peu.) Et je crois aussi que lorsqu'elle apprendra que Kushiel a choisi de la punir de ses péchés en exerçant sa sanction sur son fils… Je crois que même Melisande mérite d'être seule à cet instant.

La voix de Joscelin était dure.

— Crois-tu qu'elle te montrerait la même compassion ?

« Imposer la souffrance sans éprouver de compassion. »

— Peu importe. (Ma bouche était sèche.) Joscelin, je ne suis pas à l'aise sur cette question au fond de mon cœur. J'ai servi Kushiel toute ma vie, sans jamais remettre en question sa volonté. Je le fais aujourd'hui. Je ne vois pas en quoi la fin justifie les moyens. Et puis, je suis née pour endurer la souffrance, pour en jouir – pas pour l'infliger. Lui apporter cette nouvelle en sachant que, par-dessus mon épaule, tu tiens ton regard farouchement braqué sur elle… je ne crois pas que je pourrais le supporter.

— Je ne ferais pas cela, répondit-il mécaniquement, avant de pousser un soupir en appuyant la paume de ses mains sur ses yeux. D'accord. D'accord, d'accord. Fais comme tu penses devoir faire. J'attendrai dans le temple. (Il retira ses mains pour fixer sur moi des yeux légèrement injectés.) C'est suffisant comme ça ?

— Oui, murmurai-je. Merci.

— Ne me remercie pas. (Il secoua la tête.) Je crois que ta compassion est un simple gâchis avec Melisande.

« D'où la nécessité d'une *anguissette,* afin de rétablir l'équilibre. »

— Je sais, dis-je misérablement. Et peut-être as-tu raison. Mais je dois agir en accord avec ma nature – pas avec la sienne.

— « Aime comme tu l'entends », dit Joscelin en soupirant de nouveau.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes au temple d'Asherat de la mer.

Poètes et philosophes ont souvent écrit sur le sentiment d'étrangeté qui parfois nous saisit et nous donne l'impression de vivre de nouveau un instant déjà vécu ; un lieu, une personne, un mot qui déclenchent quelque chose dans la mémoire. Je me souviens que c'est exactement ce qui se passa ce jour-là – exactement. J'avais lu des ouvrages sur ce sujet, mais jamais je n'avais éprouvé la sensation. Je la ressentis ce jour-là. J'étais déjà venue ici, dans cette ville édifiée sur l'eau, sous les coupoles dorées du temple. J'avais déjà croisé, et plus qu'une unique fois, le regard vide de la grande statue de pierre d'Asherat, immense au-dessus de l'autel, les pieds cernés de vagues sculptées.

La première fois, j'avais apporté des gâteaux de miel. La deuxième, j'avais usurpé sa voix.

C'était un accord que nous avions conclu, la déesse et moi.

Puis j'étais venue encore avec Ysandre, qui avait le droit de m'en donner l'ordre, car elle était ma reine. Enfin, j'étais venue avec Joscelin, comme je venais ce jour-là, parmi les prêtresses, avec leur tunique bleue et soyeuse, leur voile de résille d'argent dissimulant leur visage et constellé de perles de verre brillantes comme des larmes au bout d'un fil, et leurs pieds nus qui glissaient sans faire le moindre bruit sur le sol.

— J'attendrai, dit Joscelin en exécutant un salut cassilin des plus formels. Ses poings étaient serrés sous les mailles de ses gantelets. Au milieu des prêtresses et de leurs murmures flûtés, des eunuques du temple, farouches et délicats, armés de leur lance d'apparat, Joscelin était comme un être tombé du siècle, dur, tendu et éminemment viril.

— Je reviendrai, promis-je.

Il me pensait folle ; je sais qu'il tenait ma compassion pour une folie. Étais-je folle ? Je ne sais pas. Je suivis la prêtresse des Élues le long des méandres d'un long couloir, plongée dans mes réflexions. « Que devez-vous à Melisande pour vous obliger ainsi à lui porter vous-même la nouvelle ? » m'avait demandé Ysandre – à juste titre d'ailleurs. Elle était ma souveraine, Ysandre de la Courcel ; elle avait eu foi quand n'importe qui aurait douté. Elle m'avait relevée et donné tous les honneurs,

remis l'étoile du compagnon à épingler sur ma poitrine, et fait l'honneur de m'appeler sa « presque cousine ». Lorsque je pensais au courage, à la loyauté, je voyais le visage d'Ysandre tel que je l'avais vu lors de notre retour de La Serenissima, à l'instant où elle avait fendu les troupes de Percy de Somerville pour avancer sans faillir jusqu'aux murs de la Ville d'Elua.

Et quand je pensais à l'amour, c'était le visage de Joscelin que je voyais.

« Phèdre ! »

Mais il y avait aussi la voix de Melisande dans ma mémoire, éraillée par le choc et la surprise, ses yeux somptueux agrandis par la peur après que je m'étais ouvert le crâne contre le mur de ma cellule à la Dolorosa. Je l'avais vu, à l'instant de m'écrouler sur le sol.

Un baiser, un seul baiser avait suffi à emporter toute la volonté que j'avais de m'y opposer.

Depuis, elle ne m'avait touchée qu'une fois ; de la pointe d'une dague – une dague de Joscelin. Je l'aurais laissé me tuer si elle avait pu. Elle n'en avait pas été capable.

C'était la même chose ; exactement la même chose. Les vastes portes aux poignées d'or, la prêtresse des Élues frappant deux fois et annonçant mon nom, dans le dialecte mal articulé qu'ils emploient dans cette ville. C'était la même pièce, emplie de la lumière du soleil et du doux murmure de la fontaine. Le bruit de la porte se refermant derrière moi était le même. L'air lui-même embaumait le même parfum, un peu plus prononcé peut-être, fait de l'odeur de l'eau, du marbre chauffé par le soleil, des bouquets de fleurs, et puis le délicat effluve un peu musqué, un peu épicé, que j'aurais reconnu n'importe où, que j'aurais trouvé les yeux fermés au milieu d'une foule, la fragrance unique de Melisande – qui m'attendait, debout.

Et la vague d'émotions fut la même – haine, amour, désir ; mon cœur était brisé et les fragments réduits en poussière.

Seulement, cette fois-ci, je vis la peur dans ses yeux.

Et, cette fois-ci, je m'agenouillai.

Chapitre 28

— Parle. Dis-moi.

Melisande ferma les yeux ; ses paupières foncées veinées de bleu descendirent pour ne pas voir la douleur. J'ai déjà fait ce geste moi-même. J'ai vu d'autres le faire. Mais jamais encore Melisande. J'avais eu raison de venir seule. Ses cils étaient longs et courbes, semblables à des vagues d'ébène. Je suis d'Angeline. Je ne peux pas ne pas remarquer ce genre de choses.

— Il n'y a eu, répondis-je en cherchant mes mots, aucune conspiration.

Elle rouvrit les yeux.

— Quoi, alors ?

Et je lui racontai tout.

À quoi m'étais-je attendue ? Je ne saurais dire au juste. Elle supporta mon récit ; elle le supporta bien. Je ne crois pas que quiconque la connaissant moins bien que moi – qui que cela pût être – eût pu la voir fléchir, eût pu noter l'horrible compréhension qui peu à peu emplissait ses yeux bleus. La révélation la frappa au cœur. Elle aurait pu déjouer les plans de n'importe quel ennemi. Mais pas ça. Pas le pur hasard et l'ombre de Kushiel planant au-dessus.

— Est-il vivant ?

Ce fut la première chose qu'elle dit – la première qu'elle fut en mesure de dire entre ses dents serrées.

— Je le crois, oui. (Le sol de marbre était bien dur sous mes genoux ; l'inconfort m'aidait à rester concentrée.) Le Menekheti a vu sa valeur. Il a payé en or. À ce détail, je crois qu'Imriel est encore en vie.

Melisande avança d'un pas, puis d'un deuxième. D'une main plongée dans mes cheveux, elle me força à relever la tête. Le cou tordu, je plongeai mon regard dans ses yeux fulminants. Je

sentis mon souffle s'arrêter et mon cœur se mettre à cogner. J'aurais dû fuir sa main, m'écarter d'elle ; même pour sauver ma vie, je n'y serais pas parvenue. Elle avait été ma cliente, une fois ; la seule et unique à qui je me fusse jamais totalement soumise. D'une manière dont la seule idée me faisait frissonner, la touche de Melisande s'était imprimée dans mon âme – et je ressentais sa peine comme si elle avait été la mienne.

— Tu es sûre ? demanda-t-elle d'une voix douce en scrutant mon visage. Tu es vraiment, vraiment sûre, Phèdre nó Delaunay ?

— Les Carthaginois ont été soumis à la torture, murmurai-je. Ma dame, j'y ai assisté moi-même. C'est moi qui ai posé les questions. Je suis désolée, mais je suis vraiment, vraiment sûre.

Elle me relâcha, puis se détourna. Privée de son appui, je chancelai sur mes genoux. Je regardai son dos et je l'entendis murmurer un mot, un seul.

— Kushiel.

— Oui.

Ma voix était rauque de désir et de compassion mêlés.

Melisande inclina la tête. On pouvait lui reprocher bien des choses, mais pas de manquer de courage. Je demeurai silencieuse ; je savais ce qu'elle savait. J'avais vécu l'épreuve du *thetalos* dans la grotte de Temenos. Je savais ce que c'était que d'être confrontée à la culpabilité du sang.

Mais pas pour un enfant né de mes entrailles ; cela, c'était quelque chose qu'il ne me serait jamais donné de connaître.

— Ils paieront. (Sa voix était atone ; ses mains serrées formaient des poings.) Les Carthaginois, ceux qui ont commencé tout ça… ce sont des hommes morts.

— Ma dame. (Je m'éclaircis la voix.) C'est fait. Leurs têtes ornaient des piques sur la Plaza del Rey avant même que nous quittions Amílcar.

— Bien. (Ses épaules s'affaissèrent ; une fraction de seconde uniquement. C'était suffisant – j'avais vu. Elle se redressa et traversa la pièce pour aller ouvrir un coffre, celui précisément qui avait contenu le rouleau jebéen.) Je t'ai promis le nom d'un guide.

D'un seul mouvement souple et élégant, appris au sein de la Cour de nuit, je me relevai pour aller le chercher. Elle me tendit un morceau de vélin et nos doigts se touchèrent. Un nom et une adresse tout à fait étonnants y étaient inscrits.

— Il loue ses services pour escorter des caravanes entre le Menekhet et le Jebe-Barkal, dit Melisande sans marquer la moindre inflexion. Et on m'assure qu'il sait où trouver les descendants de Saba. Je ne peux pas jurer que c'est vrai, mais mes informations sont bonnes. D'ici, je ne peux rien faire de plus.

— Merci.

Ce mot avait l'air stupide. Je me sentais stupide. Elle me répondit par un sourire amer.

— Tu as fait ce que je t'avais demandé, Phèdre nó Delaunay. J'avais vu juste en te choisissant. (Une nouvelle fois, ses yeux scrutèrent mon visage.) Parle-moi de la délégation de la reine en Iskandria.

Je m'exécutai et la regardai aller et venir dans la pièce. La vie revenait en elle ; son esprit fonctionnait de nouveau une fois le choc passé. Derrière son beau visage, elle calculait. Et qu'Elua me pardonne ! mais je l'aimais pour cela. Un peu…

— Melisande.

Ma voix l'arrêta. Elle se retourna vers moi.

Je secouai la tête.

— Vous ne pouvez pas faire cela. Je sais à quel point cette prison ne vous retient guère ; croyez-moi, je le sais. Cela me donne des cauchemars. Mais si vous allez en Iskandria, si vous quittez cet endroit… (Je m'arrêtai un instant.) Je le saurai. Je suis ici contre la volonté de ma reine. Contre la volonté de tout le monde. Il y a une condamnation à mort sur votre tête, Melisande, si vous quittez la protection d'Asherat. Et si vous le faites, l'honneur m'obligera à faire mon possible pour vous faire échouer.

— C'est mon fils ! cracha-t-elle, le visage déformé.

— Je sais. (Ma voix tremblait, mais je demeurai ferme.) Mais je suis l'Élue de Kushiel, et Ysandre de la Courcel est ma suzeraine. Je vais rejoindre messire Amaury Trente en Iskandria. J'irai voir le pharaon si besoin est. Que pourriez-vous

faire maintenant qu'eux ne peuvent pas faire ? Vos ressources sont minces, et elles le seront encore plus si vous devez éviter d'être capturée. Nous avons déjà joué à ce jeu, ma dame. Voulez-vous vraiment vous mesurer à moi ?

Melisande rejeta la tête en arrière ; son regard brillant parcourut en tous sens les murs de son salon. Oh ! Elua ! même au fond du désespoir, elle était magnifique ! Jusqu'alors, je ne m'étais pas rendu compte que c'était une prison. Je vis à cet instant les barreaux subtilement dorés qui la retenaient. Un frisson la parcourut et elle s'arrêta, maîtrisée.

— Tu me brises le cœur, Phèdre.

— Oui. (Un calme étrange et apaisé m'envahit. Nous étions enfin sur un pied d'égalité. Je fixai mes yeux sur elle en y songeant.) Vous avez brisé le mien il y a de cela fort longtemps, ma dame.

— Élue de Kushiel. (Elle s'approcha et posa une main sur mon visage.) Servante de Naamah. (Sa main était douce, et indéchiffrable l'expression de son visage.) Au début, je pensais que tu n'étais qu'un jouet – et rien de plus. Une babiole dangereuse. Je crois que même Anafiel Delaunay ne pensait pas autrement, mais il t'a vraiment bien instruite. Par la suite… j'ai vu plus clair. Un défi, peut-être. Je me suis dit que tu étais un gant jeté par les dieux.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Maintenant ? (Quelque chose remua au fin fond des yeux de Melisande, derrière son visage, la beauté aiguisée par le chagrin, une cruauté vindicative. Notre histoire y était écrite – avec ses trahisons, sa haine et ses violentes extases. Fragile et transitoire, l'impartialité vola en éclats. Sa voix se fit plus grave, plus rauque, et pleine de miel. Comment avais-je pu oublier son pouvoir ?) Maintenant. (Mon sang se rua dans mes veines et mes joues s'empourprèrent ; ma peau brûlait à l'endroit où sa main la touchait. Une pointe de douleur familière s'insinuait dans mon cœur, et puisait entre mes cuisses. Je sentais mes paupières s'alourdir et mes lèvres s'épanouir. La sentir de nouveau, sentir sa chaleur, le poids de son corps, ses seins contre les miens, son toucher savant et cruel. Ah ! Elua ! Je

luttais pour ne pas tomber vers l'avant. Melisande retira sa main.) Maintenant, je ne sais pas, Phèdre.

Cette fois-ci, son retrait me fit l'effet d'un gouffre ; je faillis tituber vers lui, brûlant d'avancer vers elle. La pointe dans mon cœur pinçait plus fort qu'un vent d'hiver. Je lui avais fait une faveur en n'amenant pas Joscelin ; elle me rendit la pareille en me tournant le dos, pour parler par-dessus son épaule.

— Je n'ai jamais voulu avoir de conscience. Et voilà que notre seigneur Kushiel semble juger bon de me pourvoir de ce dont j'étais privée à la naissance. Mais si j'ai pareille chose, c'est en toi qu'elle est incarnée, Phèdre. (Melisande se retourna ; ses traits étaient composés et ses mains glissées dans ses manches.) J'ai entendu parler de messire Amaury Trente. Un homme capable, à ce qu'on dit, et loyal à la reine ; mais je ne crois pas qu'il soit intelligent.

— Suffisamment, répondis-je sans réfléchir.

Un coin de la bouche de Melisande se releva fugacement.

— Il aurait couru chez le duc de Milazza pour lever une armée si Ysandre l'avait laissé faire. C'est toi qui as suggéré les Impardonnés, n'est-ce pas ? J'ai entendu dire qu'ils avaient mis un genou en terre devant toi.

C'était suffisamment exact pour que je ne pusse nier. Si Amaury Trente avait eu gain de cause dix ans auparavant, nous aurions conduit une armée étrangère sur le sol d'Angelin. Les Impardonnés… Oui, cela avait été mon idée. Et ils s'étaient agenouillés devant moi. Je haussai les épaules avec un stoïcisme que j'étais loin d'éprouver.

— Ils ont juré fidélité à Kushiel. Ils ont beaucoup à expier.

— Tellement que l'armée royale les a laissé passer sans les défier. (Le visage de Melisande était parfaitement lisse et impassible – un véritable camée d'ivoire.) Tu as lancé des pièces, dit-elle. (Elle haussa les sourcils ; une note d'amusement distant perçait dans sa voix.) Des pièces.

C'était exact. Des pièces d'argent, avec sur une face le profil pur et gracieux d'Ysandre de la Courcel. Lancées par les frondes des hommes d'Amaury Trente, elles avaient chu comme une pluie d'argent. Je me souvenais encore du visage perplexe des soldats, leurs yeux allant de cette manne jamais vue tenue sur

leurs mains calleuses, au visage de la femme qui fendait leurs rangs ; son visage était pur et gracieux tandis qu'elle avançait inexorablement vers la Ville d'Elua.

— Oui, répondis-je. Nous avons lancé des pièces.

Melisande hocha la tête comme si j'avais dit autre chose.

— Et c'était toi, aussi.

Personne n'avait encore franchi cette ligne, établi le lien. Dans les histoires, on ne m'attribuait jamais le mérite de cette idée. Je fixai les yeux sur son visage.

— En Illyrie, dis-je, toutes les pièces ornées du portrait du Ban sont déclarées hors la loi. Je m'en suis souvenue. D'ailleurs, il faut que je vous remercie du temps que j'ai passé là-bas en tant qu'otage.

— Je n'en attendais pas moins. Kushiel utilise sa conscience efficacement. (Le regard de Melisande demeurait inchangé.) Tu es en route pour Iskandria. Les Menekhetis sont subtils, tandis que messire Amaury ne l'est pas. Toi, tu as le don de la connaissance et tu maîtrises l'art de la discrétion. Peu importe que tu me voues de la haine, mon fils est innocent. Si tu es déterminée à me voir pourrir dans cette cage dorée, alors je te charge de veiller sur son bien-être.

« Imposer la souffrance sans éprouver de compassion. »

— Vous ne pouvez pas faire cela. (Ma voix tremblait.) J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. La dette entre nous est effacée.

— Non. (Melisande secoua la tête avec une atroce gentillesse.) Elle ne sera jamais effacée, Phèdre nó Delaunay. Nous sommes liées. Ne l'as-tu pas encore compris ?

Je détournai le regard ; le souvenir de mon cauchemar remonta à ma mémoire – le garçon qui criait avec la voix de Hyacinthe, le visage d'Imriel – puis vint celui des enfants en Amílcar, terrorisés et éblouis.

— Je ferai tout mon possible pour votre fils, ma dame. Je ferais de même pour n'importe quel autre enfant. Au-delà de cela, je ne promets rien. La question excède mon pouvoir.

— Mais pas le pouvoir de la reine, murmura Melisande. (Elle rit, et ce fut un son horrible, pareil à du verre qui se brise.) La reine qui, au bout du compte, revendiquera l'autorité sur mon fils, mon Imriel, pour salir la mère qui l'a condamné à un tel

destin. Quelle magnifique ironie que je n'en sois pas responsable.

— Je sais, dis-je en soutenant son regard.

Que pouvais-je dire d'autre ? Je savais…

— Alors, fais en sorte qu'il vive ; pour me haïr, d'accord, mais fais en sorte qu'il vive. (La peur avait fait son retour ; nue et vulnérable.) Je t'ai offert un présent pour garantir ta marque. Ne promettrais-tu pas d'en faire autant ?

« Capable d'endurer la souffrance sans rien dire, avec une infinie compassion… »

J'avalai ma salive.

— Vous en demandez trop et je suis bien folle d'écouter. Ma dame, Melisande, il n'y a aucune dette entre nous. Quoi que j'aie jamais pu vous devoir, votre trahison suffit amplement à l'acquitter. J'éprouve du chagrin pour les souffrances de votre fils, mais il n'y avait qu'un simple accord entre nous et j'ai tenu mon engagement…

— Tu es l'Élue de Kushiel, dit-elle abruptement. Tout cela est son œuvre. Suis-je dans l'erreur, Phèdre ? Tu ne le croyais pas tout à l'heure. Kushiel choisit de punir ses descendants – d'accord. Mais quels que soient mes crimes, mon fils est innocent. Je te demande de m'aider uniquement pour veiller à son retour. Tu as un don pour ces questions, et tout ce qui touche aux arts de la clandestinité. Est-ce trop te demander de trouver dans ton cœur la force de veiller à ce qu'il ne souffre pas plus à cause de mes péchés ?

— Non, soufflai-je dans un murmure.

La voix de Melisande demeura calme.

— C'est une petite chose que je te demande.

Et parce que je ne trouvai aucun argument à lui opposer, parce que la douleur de sa perte pesait lourdement sur moi, parce que j'avais vu les enfants en Amílcar, je jurai, comme une idiote, le cœur empli d'un sentiment d'agonie qui paraissait ne jamais cesser d'enfler. Pourtant, à cet instant, je croyais encore qu'il s'agissait uniquement de superviser les plans de messire Amaury Trente, et de veiller à ce qu'Imriel soit rendu, avec la bénédiction du pharaon, à la place qui était la sienne au sein de

la maison Courcel. Je plongeai mon regard dans les yeux bleu foncé de Melisande et jurai.

— Qu'il en soit ainsi. Au nom d'Elua le béni, je le promets. Je ferai ce qui est en mon pouvoir.

— Merci, dit-elle simplement. J'en dormirai mieux. (Elle se tut un instant ; lorsqu'elle reprit la parole, sa voix avait changé.) Je te souhaite bonne chance, Phèdre, pour ta propre quête. Le Tsingano… (Melisande secoua la tête.) Il se trouve prisonnier d'une bien ancienne malédiction. Même moi, je n'aurais pas pu prévoir pareille chose.

— Lui l'avait prévue. (Les mots étaient sortis, chargés d'émotion. Il ne m'était pas facile d'admettre qu'elle m'avait extorqué une promesse alors que le destin de Hyacinthe était dans la balance.) Hyacinthe a vu sa propre fin, et il y est allé sans sourciller – pour moi, pour nous tous. C'est vous qui nous avez mis sur cette route, Melisande, quand bien même vous ne le saviez pas, quand bien même ce n'était pas votre intention. Et vous l'auriez utilisé si vous aviez pu. Le rouleau, le guide… (Je levai la main ; mes doigts serraient son morceau de vélin.) Vous aviez tout prévu depuis le début.

— Pas depuis le début. (Il y avait une franchise étonnante dans ses paroles.) Bien rares sont les armes qui me restent, Phèdre. Que voulais-tu que je fasse ? Ce n'est pas moi qui suis à l'origine de cette malédiction.

Je détournai les yeux en secouant la tête. Aussi longtemps que je vivrai, jamais je ne parviendrai à la comprendre.

— Pas plus que vous êtes à l'origine de l'esclavage, ma dame. Et pourtant, ils ont pris votre fils.

— Oui. (Le mot tomba comme une pierre de ses lèvres. Je fixai de nouveau les yeux sur son visage, pâle et imperturbablement tranquille.) Ne te méprends pas. J'ai joué un jeu et perdu, et Kushiel réclame des comptes. Veux-tu que je le dise ? (Les stigmates de l'horrible nouvelle que je lui avais portée étaient encore visibles sur elle.) Je vais le faire. Oui, j'ai été idiote ! Je n'avais jamais pensé que Kushiel prendrait son dû en sang innocent.

— Vraiment ? (Les larmes me piquaient les yeux ; je clignai pour les chasser, riant sans la moindre gaieté.) Mais, ma dame, vos jeux ont toujours fini baignant dans le sang des innocents.

Melisande se tenait très droite, immobile, les yeux fixés sur moi ; j'aurais été incapable de deviner ses pensées, même pour sauver ma vie. Avec une douceur terrifiante, elle posa ses mains sur mes épaules, inclina la tête et posa ses lèvres sur les miennes ; légèrement et rapidement. Un baiser comme un papillon.

— Tu as toujours offert le tien de bon cœur, Phèdre. Et cela, ma chère, c'est toute la différence.

Au bout du compte, elle me connaissait beaucoup, beaucoup trop bien.

Je titubai, touchée au cœur par la douceur de son baiser ; je comprenais enfin pourquoi Benedict de la Courcel avait accepté de son plein gré de commettre pour elle une haute trahison – et pourquoi tant d'autres avaient suivi.

Melisande souriait, tristement, les yeux emplis d'un regret infini.

— Je n'ai fait que ce pour quoi je suis née. Si les dieux ne le voulaient pas, ils n'avaient qu'à ne pas me créer. Il semblerait qu'ils se repentent de leur erreur, puisqu'ils t'ont créée, toi. Tu as ton mythe et ton guide, Phèdre nó Delaunay. Va en Iskandria et libère mon garçon des filets de la vengeance de Kushiel. Tu m'as fait part de ton avertissement. Je vais en tenir compte et rester ici. Les enjeux sont trop élevés maintenant, et j'ai peur de perdre.

— Ma dame. (J'inclinai la tête ; je portais le poids de son chagrin et le souvenir de son baiser s'attardait sur mes lèvres. J'avais envie de pleurer, sans savoir pourquoi.) Ma dame, je vous le jure, il sera retrouvé.

Comme au début de notre rencontre, Melisande Shahrizai ferma ses yeux magnifiques.

— Fasse Elua le béni qu'il en soit ainsi ! murmura-t-elle. (C'était la prière la plus sincère que je l'avais jamais entendue prononcer. Puis elle rouvrit les yeux et ne dit qu'un seul mot.) Pars.

Et je partis.

Chapitre 29

Joscelin attendait dans le temple.

Il releva la tête à l'instant même où j'arrivais, et son visage fut pour moi comme l'apparition d'une étoile au cœur d'une nuit de ténèbres. Je courus me nicher dans ses bras et les laissai m'envelopper – édifier un mur entre le monde et moi. Les prêtresses et leurs aides s'arrêtèrent pour nous regarder ; je laissai aller mon front contre son torse. Il me serrait fort contre lui, sa joue posée sur mes cheveux.

— Alors, c'est fini ? demanda-t-il dans un murmure.

Je m'écartai de lui à regret et pris ses mains dans les miennes.

— Oui, c'est fini, merci. (Je pris une profonde inspiration.) J'ai le nom d'un guide et une adresse en Iskandria. Nous devons maintenant aller voir l'homme de maître Brenin au Banco Tribuno au sujet des lettres de change, puis réserver un passage. Et puis, il serait… Il serait sage d'aller voir Ricciardo Stregazza. Je compte sur lui pour doubler la garde autour de Melisande.

Joscelin haussa les sourcils.

— Tu penses qu'elle pourrait s'enfuir ?

— Je ne sais pas. (Je secouai la tête.) L'envie de prendre les choses en main est inscrite au plus profond d'elle-même. Je crois que je l'ai convaincue de n'en rien faire, mais je ne suis pas assez folle pour croire sa parole.

— Alors nous veillerons à ce qu'elle soit bien gardée, dit Joscelin d'une voix posée.

Et nous y veillâmes.

Par la mer, le trajet de La Serenissima à Iskandria est un long voyage – le plus long que j'avais jamais entrepris. De plus, nous n'avions pas trouvé de passage sur un navire capable d'emmener aussi nos chevaux – et nous avions dû les laisser aux

bons soins de Ricciardo. Il nous le proposa de bonne grâce ; si je fus triste de les abandonner derrière nous, je savais qu'on prendrait bien soin d'eux dans son domaine de la Villa Gaudio sur le continent sérénitien. Je passai un moment agréable avec Allegra, la femme de Ricciardo, avec qui j'avais correspondu régulièrement au cours de ces dix dernières années.

Ce furent leurs enfants qui m'étonnèrent le plus – Sabrina et Lucio. La dernière fois que je les avais vus, ils n'étaient guère que des bambins. La première était devenue une jeune femme grave et sérieuse de quelque dix-sept années, tandis que le second, grand garçon exubérant de quinze ans, bavardait indéfiniment au sujet du cercle de jeunes nobles qu'il choisirait de rejoindre lorsqu'il en aurait l'âge, énumérant sur ses doigts les mérites respectifs de chacun d'eux.

— Vous n'avez donc pas d'enfants ? demanda Allegra en observant mon étonnement avec un amusement attendri. Ils grandissent vite, vous savez.

— C'est ce que je vois, répondis-je. C'est seulement que tout cela arrive si vite.

Elle rit, puis amena la conversation sur les dernières évolutions de la Scholae des courtisanes. Au début, cela avait été le projet de Ricciardo, mais c'était Allegra qui en grande partie l'avait porté à bout de bras. En Terre d'Ange, le service de Naamah est un appel sacré ; il n'en sera jamais de même à La Serenissima où l'on ne révère pas Elua et ses Compagnons, mais au moins le statut des courtisanes était-il mieux considéré depuis que la Scholae avait été constituée. La force vient du nombre, mais du savoir aussi. Rien ne pourra jamais égaler la splendide élégance de la Cour de nuit d'Angeline, mais les courtisanes bien éduquées de La Serenissima commençaient à être prisées dans les Caerdiccae Unitae.

J'étais heureuse de l'apprendre ; c'était mon idée à l'origine.

Nous en parlâmes à bord du bateau, Joscelin et moi, au cours de nos longues heures de *farniente* – une fois passés, bien sûr, les premiers assauts de son traditionnel mal de mer. Cette fois-ci, les nausées lui durèrent moins longtemps. Je crois qu'il s'accoutumait à la navigation. La fin de l'été cédait le pas peu à peu à l'automne, mais les journées restaient chaudes. Notre

heure favorite était le soir, lorsque le soleil descendait sous l'horizon lointain, et que le crépuscule rafraîchissait l'air.

— C'est une bonne idée que tu as eue là, dit-il. Naamah doit en être heureuse.

— Peut-être, dis-je en lui lançant un regard étonné. Autrefois, tu méprisais ce que je faisais, tu te souviens ? Crois-tu toujours que c'était mal ?

— Mal ? (Joscelin haussa les épaules.) Oui, c'est ce que l'on m'a enseigné chez les Cassilins. Que le service de Naamah, mais aussi chacune des manières de vivre d'Elua et de ses Compagnons n'étaient que pure folie. Seul Cassiel demeurait fidèle à la vérité et, un jour, il guiderait Elua le béni lui-même à la rédemption, et alors Terre d'Ange tout entière suivrait – non seulement la Terre d'Ange terrestre, mais aussi celle qui est au-delà des perceptions mortelles. (Il eut un pauvre sourire ; son regard se perdit dans l'immensité au-dessus de l'horizon où apparaissait la première étoile.) J'y croyais la première fois que je t'ai vue.

Cela, je le savais déjà.

— Et maintenant ?

— Maintenant ? (Il tourna la tête pour me regarder.) Non. Pas lorsqu'il s'agit d'un accord librement consenti pour honorer Naamah. J'ai vu tout ce qu'il comporte de sincérité. Il existe des mystères que je ne comprends pas, mais que j'admets néanmoins. Quant à mes croyances… elles aussi ont changé. Aujourd'hui, je crois que c'est au sein de la Fraternité cassiline que se cache la plus grande hérésie. Qu'à la fin Cassiel choisit de suivre Elua par amour. Et pas un amour né de l'adoration du divin, mais simplement… (ses doigts jouèrent avec mes boucles)… de l'amour.

Je soupirai et me laissai aller contre lui.

— C'est exactement ce que j'ai toujours pensé.

— Toi, tu le ferais certainement, observa-t-il d'un ton aimable.

— C'est vrai. (Un moment s'écoula avant que me vînt une nouvelle question.) Joscelin, regrettes-tu que nous n'ayons jamais eu d'enfants ?

Je sentis son corps se contracter fugacement, puis se détendre lorsque je le regardai en face.

— Honnêtement, cela m'arrive. (Il me caressa les cheveux.) J'aimerais beaucoup, je crois… Je ne sais pas. Et pourtant… (Il secoua la tête puis la détourna.) Je ne t'ai jamais menti. Quelle que soit la véritable nature de Cassiel, mes serments, je les ai faits avec la plus parfaite sincérité.

— C'est par amour que tu en as rompu certains. Et par amour uniquement, dis-je doucement.

— Je sais. (Ses yeux contemplaient la lueur mourante sur l'horizon.) Et je crois également que je servais toujours Cassiel à ces moments-là. Mais je parlais vrai en disant que tu n'abuserais plus de sa grâce. Si notre enfant… si un enfant né de mes œuvres était marqué par Kushiel… (Un frisson agita ses épaules.) Sincèrement, il y a des choses que je n'aurais jamais la force de supporter.

— Je sais, dis-je. Mon amour, crois-moi, je le sais.

— À toi toute seule, tu pourrais déjà me tuer. (Une note d'humour était revenue dans sa voix.) Ah ! Phèdre… Suis-je désolé de tout cela ? Oui, parfois. Il y a plein de choses pour lesquelles je me désole parfois, et pour la plupart ce sont des choses que je ne peux pas changer – ou que je ne changerais même pas si j'en avais le pouvoir. Cela ne t'arrive-t-il jamais ?

— Si. (J'observai les étoiles qui s'allumaient une à une tandis que la voûte des cieux devenait velours noir.) Nous ne serions pas ici, à des milliers de lieues de chez nous, si nous avions des enfants.

— Effectivement, reconnut équitablement Joscelin. Nous ne serions probablement pas ici.

Un vent doux et régulier soufflait ; les marins sérénitiens traversèrent le pont, allumant des lampes à la proue et à la poupe. *De pauvres étincelles de lumière contre les ténèbres immenses,* songeai-je, *solitaires sur le sein ondulant de la mer, sous la frondaison des étoiles.* J'essayai d'imaginer une vie de plaisirs simples à l'image de celle de la famille de Ricciardo et Allegra à la Villa Gaudio – une vie rendue plus profonde par la bonté et les actions charitables dont tous deux faisaient preuve. C'était ainsi, sûrement, que nous aurions vécu nous aussi.

Joscelin m'avait lâchée ; ses mains recouvertes des mailles de ses canons d'avant-bras s'accrochèrent au bastingage. Je contemplai son profil, le haut de son épée entre ses épaules pointant vers le ciel. Regretterait-il de raccrocher ses lames ? Je ne le pensais pas.

Et pourtant… Sous ce même ciel étoilé, il y avait un piton rocheux surmonté d'un temple ouvert à tous les vents, et d'une tour solitaire depuis laquelle mon prince des voyageurs regardait le soleil se lever et se coucher, alors que les jours devenaient des années. Peu à peu, la lente progression de la décrépitude et de la folie devenait son unique horizon.

Et ailleurs encore, il y avait aussi un garçon de dix ans aux yeux de saphir, vendu comme esclave dans un pays étranger. En quoi étaient-ils liés ? Je ne parvenais pas encore à le discerner. Tout ce que je savais, c'était qu'ils l'étaient.

Nous étions bel et bien à notre place, Joscelin et moi.

Ainsi se déroula notre voyage.

Pour ceux qui ne l'ont pas vue, Iskandria est une ville magnifique, majestueuse et éternelle, fille de nombreuses cultures. À l'aune des critères menekhetis, c'est une jeune cité, car elle a été fondée par le conquérant hellène qui a libéré le Menekhet du joug persian. Les Menekhetis le baptisèrent Al-Iskandr et le couronnèrent avec les cornes d'Ammon. Ses héritiers y installèrent le siège du pouvoir, mais, moins d'une génération après sa mort, ils cessèrent de régner en son nom pour revêtir les atours du pharaon – mariant la tradition menekhetie avec le sang hellène.

Comme bien d'autres nations, le Menekhet tomba sous la coupe de l'empire de Tiberium ; mais, contrairement à d'autres, il conserva son statut souverain, tout en se soumettant à son puissant voisin et en lui versant en tribut une part de ses récoltes. Alors que la domination de Tiberium était à son apogée, une reine fort rusée en était la pharaonne ; elle sut habilement jouer des querelles opposant les généraux tibériens, jusqu'à ce que leurs forces fussent dispersées au point de ne plus pouvoir conserver la main sur leur conquête menekhetie. Mon seigneur Delaunay avait toujours été un fervent admirateur de cette souveraine – Cleopatra Philopater. Par la

suite, les difficultés de Tiberium ne firent qu'empirer en Alba, et le Menekhet recouvra son indépendance.

Bien sûr, les choses étaient différentes alors. C'étaient les coureurs de désert de l'Umaiyyat qui menaçaient les frontières du Menekhet, ainsi que l'immense puissance du Khebbel-im-Akkad. Entre ces deux voisins, la marge de manœuvre du Menekhet était bien étroite ; il composait avec eux deux, tout en maintenant des liens avec les villes-États des Caerdiccae Unitae – en particulier La Serenissima et sa puissante marine – et avec Carthage. Nous, D'Angelins, étions tout nouveaux venus dans cette arène, mais sans être quantité négligeable pour autant. Je crois que personne au Menekhet n'avait oublié la victoire de Terre d'Ange sur les Akkadians dans un fameux combat naval quelque vingt ans auparavant.

Nous pénétrâmes dans le grand port à l'heure du coucher du soleil. Nous découvrîmes une véritable splendeur en contournant l'îlet sur lequel était édifié le célèbre phare d'Iskandria – un colosse massif de quelque cinq cents pieds de haut, dont les murs de marbre blanc étaient rougis par les feux du couchant. Trois étages étaient élevés sur une base vaste comme une forteresse. Le capitaine nous dit qu'un escadron de cavalerie le défendait. Je dus lever la tête pour en apercevoir le sommet, coiffé d'un mince plumet de fumée montant vers le ciel.

À mon grand désappointement, le feu paraissait bien maigre dans la chaude lumière, mais le capitaine m'assura que les ténèbres le rendraient bientôt aussi brillant qu'une étoile, visible à des lieues sur la mer. Il montra l'inscription figurant sur son socle.

— Nous ne sommes pas assez près pour la lire, ma dame, mais elle dit ceci : « Sotrates, fils de Dexiphanes de Knidos, au nom de tous les marins, à nos sauveurs les dieux », dit-il. L'architecte Sotrates devait inscrire le nom du pharaon sur la pierre, mais il y grava le sien qu'il recouvrit de plâtre, puis y inscrivit la dédicace au pharaon. En un peu moins d'un siècle, le plâtre fut emporté et le nom du pharaon oublié. C'était un architecte ingénieux, dont le nom demeurera pour l'éternité. Et

ce n'est que justice, car le phare d'Iskandria est un chef-d'œuvre unique.

Joscelin sourit ; l'anecdote flattait agréablement son esprit d'homme du Siovale. Tous les descendants de Shemhazai ont un faible pour les architectes et les ingénieurs – les esprits fins et éclairés. Je remerciai le capitaine, qui s'inclina et partit superviser notre entrée dans la rade. Il s'était montré d'une exquise courtoisie lors de notre traversée, mais je ne m'étais jamais sentie à l'aise en sa présence. En toute sincérité, il n'avait rien fait pour le mériter, mais, la dernière fois que je m'étais retrouvée à bord d'un vaisseau sérénitien, j'avais été à deux doigts de finir décapitée. C'est une chose difficile à oublier.

Le ciel avait pris une teinte violine foncé lorsque nous arrivâmes à quai ; la forme étrange des grands dattiers créait des silhouettes en forme d'aigrettes au-dessus des toits. Si loin au sud, le soir n'apportait guère de fraîcheur et l'air demeurait épais et moite, empli d'odeurs. J'ai voyagé dans bien des endroits, de mon propre gré ou non, mais Iskandria était différente, loin de tout ce que j'avais connu jusqu'alors. L'heure était avancée et, hormis l'équipage du navire, les gens sur le débarcadère – des hommes et des garçons uniquement – étaient tous foncés de peau et vifs d'allure ; ils ne parlaient aucune langue que je reconnaissais.

C'est une chose que de voyager à pied ou à cheval, avec le temps d'observer les transformations graduelles du paysage et des cultures ; c'en est une autre que d'arriver par la mer, sans autre forme de cérémonie, dans une ville étrangère. J'observais Joscelin sur le quai, debout à côté de nos malles et nos paquets, hébété et désorienté. Pendant un instant, je regrettai de n'avoir pas emmené Ti-Philippe. L'ancien marin et aventurier aurait passé son temps à bord à jouer et échanger des histoires, et il serait arrivé paré pour nous conduire directement dans le plus confortable des logis à louer en Iskandria.

— Ma dame. (C'était le capitaine sérénitien qui approchait avec une courbette, un jeune garçon menekheti tout sourires dans son sillage.) Comme vous ne m'avez rien dit des dispositions que vous auriez prises, j'ai pris la liberté de faire venir le jeune Nesmut pour vous aider. Il est… (il lança un

regard au garçon)… l'un des plus fiables blancs-becs qui traînent sur le port, et il parle un peu l'hellène. Il dit qu'une délégation d'Angeline est logée dans la rue des Oranges. Il peut vous trouver une voiture et vous y conduire pour vingt oboles – un prix raisonnable.

— Nous acceptons, dis-je, en hochant la tête en direction du garçon. Merci.

Il sourit et ses dents firent comme un éclair blanc dans le noir ; puis il partit en courant. Son sourire m'avait rappelé, avec un pincement de cœur, celui de Hyacinthe lorsqu'il était enfant. Il revint en un rien de temps, ramenant un chariot ouvert en se donnant des airs de grande importance. Le cocher perché sur son siège affichait une mine taciturne ; le cheval avait l'air exténué.

— Nesmut est un bon garçon, dit le capitaine lorsque toutes nos affaires furent chargées. Si vous avez besoin d'un guide dans la ville, il conviendra très bien. J'ai déjà eu affaire avec lui, et il sait que je viendrai lui tirer les oreilles si j'apprends qu'il a floué mes passagers.

— Merci, messire capitaine, dis-je avec plus de chaleur et de sincérité que j'en avais montré jusque-là. Vraiment, je vous suis reconnaissante de votre amabilité.

— Ce n'est rien. (Il se dandina d'un pied sur l'autre en détournant le regard, subitement mal à l'aise.) J'ai entendu quelques histoires, vous savez. Les marins parlent beaucoup. Vous êtes… celle qui est tombée de la falaise de la Dolorosa et qui a survécu. On dit qu'Asherat de la mer vous a prise dans sa main pour vous remonter dans les vagues. Je sais… que Marco Stregazza avait ordonné votre assassinat. Je ne vous tiens pas rigueur d'en garder un mauvais souvenir. En tout cas, sachez que je vous emmènerai en quelque endroit où vous voudriez aller. Je reste deux semaines à quai. Faites-moi signe si vous en avez besoin.

Que pouvais-je répondre à cela ? Je le remerciai une nouvelle fois, toujours mal à l'aise. À mes côtés, Joscelin riait silencieusement. Nesmut s'agitait impatiemment, tenant d'une main les rênes du cheval.

— Gracieux seigneur, gracieuse dame, dit-il en hellène. Nous partons maintenant ou vous manquez le repas du soir, oui ? Kyria Maharet, elle sera fâchée.

Répondant à son exhortation, nous fîmes nos adieux et nous hissâmes à bord du chariot ; le capitaine sérénitien s'inclina une ultime fois, longuement et profondément. Je ne connaissais même pas son nom. Puis le cocher fit claquer son fouet et nous partîmes dans l'air chaud ; les sabots du cheval résonnaient le long des rues larges et droites. Assis face à nous, Nesmut avait enserré ses genoux et souriait. Il portait une tenue blanche semblable à une tunique, usée mais propre ; ses cheveux noirs et rêches coupés au bol lui tombaient dans les yeux. Je lui donnais treize ans environ.

Il est difficile de se faire une idée d'une ville dans le noir de la nuit, je relevai quelques éléments : Iskandria était une cité parfaitement et strictement conçue, avec des temples élégants, des parcs et des palais somptueux édifiés le long de rues propres et aérées qui se coupaient à angle droit. Comme nous tournions à un carrefour, Nesmut huma le vent en agitant l'une de ses mains graciles.

— La rue des Oranges, annonça-t-il. Vous sentez ?

De fait, un parfum d'agrume emplissait l'air. Un peu plus loin, le cocher tira sur les rênes pour arrêter son chariot devant une porte basse et voûtée, sous laquelle brûlaient deux torches posées dans des flambeaux. Il n'y avait personne. Nesmut bondit à terre pour se ruer à l'intérieur ; ses pieds ne produisaient aucun bruit. Il revint tout aussi vite, toujours souriant, escorté de deux solides portefaix.

— Gracieux seigneur, gracieuse dame, vous y êtes, oui ? dit-il en tendant la main.

Je le payai en monnaie sérénitienne. Je m'étais renseignée sur sa valeur d'échange avant notre départ ; je fais attention à ces choses-là. Il examina attentivement les pièces, s'assurant de leur qualité en mordant leur bord. Une nouvelle fois, je songeai à Hyacinthe. Joscelin supervisa le transport de nos bagages à l'intérieur.

— C'est bon, finit par dire Nesmut. (Il donna la moitié de la somme au cocher, avant de glisser le reste dans une poche

dissimulée à l'intérieur de sa tunique.) Je viens demain matin, oui ? La gracieuse dame a besoin d'un guide dans la ville.

J'allais pour objecter, puis me ravisai.

— D'accord, répondis-je en hellène. Merci Nesmut. Je ne te promets pas que j'aurai besoin de ton aide, mais je te paierai quand même.

Il sourit, exécuta une révérence étonnamment élégante, puis s'en fut. Je suivis des yeux sa mince silhouette qui se fondait dans la nuit. Ensuite, je suivis Joscelin à l'intérieur.

Au bout du passage voûté, nous fûmes accueillis par une solide femme d'une quarantaine d'années, enveloppée dans plusieurs couches de soie. Ses yeux calculateurs étaient soulignés de khôl et ses cheveux ramenés en chignon à la base de sa nuque étaient recouverts d'une coiffe dorée très élaborée. Elle joignit les mains devant elle et s'inclina, nous saluant dans un hellène parfait.

— Messire et ma dame, je suis Metriche. Nesmut m'a dit que vous vouliez une chambre ?

— Oui, répondis-je. Vous avez d'autres clients d'Angelins ici ?

— Oui. (Metriche s'inclina une nouvelle fois. Ses yeux étaient aux aguets.) Kyrios Trente et ses gens logent ici. Nous sommes tout près de la résidence de votre ambassadeur. Puis-je vous montrer votre chambre ? L'heure du dîner… (ses yeux flamboyèrent)… est presque passée.

— Je vous en prie, répondis-je d'un ton d'humilité.

Notre hôtesse Metriche – Nesmut l'avait appelée Maharet – nous conduisit jusqu'à une grande pièce agréable et joliment meublée, rafraîchie par l'air du soir. Venue d'une cour qu'on n'apercevait pas, une odeur de citron montait jusqu'à nous.

— Le pot à eau est ici, dit-elle en montrant une tablette du doigt, si vous voulez vous baigner le visage. Si vous ne descendez pas d'ici au quart d'une heure, vous ne mangerez pas.

Et, sur ces mots, elle nous laissa.

Je m'assis sur le lit en poussant un soupir. Le matelas était ferme et agréable, et le drap de coton extraordinairement doux. Après des semaines en mer, la terre ferme paraissait mouvante sous mes pieds. J'envisageais le sommeil avec bien plus d'envie

que l'idée de la nourriture. Joscelin versa de l'eau du pot dans une vasque de marbre, avant de s'asperger.

— Ah ! (Il rejeta la tête en arrière ; son visage était rafraîchi d'une manière qui me paraissait surnaturelle.) Phèdre, tu viens ? demanda-t-il, avant de poursuivre d'un ton plaintif. Tu n'en as peut-être pas besoin, mais moi, j'ai une faim de loup.

— J'arrive, répondis-je en soupirant de nouveau.

Je fis un effort immense pour m'arracher du lit. Je me sentais crasseuse, empoissée de sel et épuisée. Je lissai ma tenue – celle en soie céladon – du plat de la main et remerciai silencieusement Favrielle nó Églantine pour son génie aussi irascible qu'incontestable.

La salle à manger était un vaste espace aux plafonds voûtés parsemé de minces colonnes. Des lampes jetaient une douce lumière, et des serviteurs vêtus de blanc circulaient en silence. Une grande tablée occupait la majeure partie de l'espace, rassemblée autour d'un homme qui en était à l'évidence le chef. Sa tête était penchée et ses deux mains avaient chacune saisi une poignée de ses cheveux bouclés ; autour de lui, ses compagnons s'efforçaient de lui prodiguer des conseils.

Ce ne fut que lorsqu'il releva la tête que je le reconnus.

— Phèdre nó Delaunay ! s'exclama messire Amaury Trente. Elua le béni, merci ! J'ai bien cru que vous n'arriveriez jamais.

Chapitre 30

Fadil Chouma était mort.

Ainsi était la situation, telle que nous parvînmes à la saisir au cours d'une heure de conversation tandis que les serviteurs menekhetis nous apportaient un plat après l'autre d'une nourriture riche et épicée – aubergines grillées, fèves, agneau cuisiné aux oignons et au persil, citrons confits, pois chiches et sésame, poisson mariné dans une sauce à l'ail très relevée, le tout servi sur du pain plat et accompagné d'une bière d'orge adoucie au miel.

J'avais cru ne pas avoir faim, mais mon appétit se réveilla de manière inattendue, et je mangeai de bon cœur tandis que messire Trente dévidait son histoire.

Partie de Marsilikos, la délégation avait connu une traversée rapide et sans histoires, et cela faisait une petite semaine qu'elle était arrivée. Raife Laniol, comte de Penfars, l'ambassadeur d'Ysandre en Iskandria, lui avait réservé le meilleur accueil et avait pourvu à son logement chez dame Metriche – une veuve de sang mêlé, moitié menekhetie, moitié hellène. À ce que je saisis, il existait un système de castes en Iskandria, les Menekhetis de souche étant tenus pour moindre quantité que les descendants d'Hellas.

Le comte Raife avait bien vite saisi tout l'épineux de la situation et aidé utilement aux négociations avec le grand trésorier du pharaon en présentant la proposition albane comme une occasion des plus intéressantes. Amaury Trente avait fait une présentation convaincante des échantillons apportés : du plomb, des broches et bracelets d'or d'un travail d'une grande finesse et, surtout, des plantes en pot de la flore albane, car les pharaons du Menekhet étaient depuis longtemps connus pour leur goût pour la botanique exotique.

Tout s'était déroulé remarquablement bien, et la délégation avait été présentée à Ptolémée Dikaios, le pharaon lui-même, qui s'était extasié sur les présents reçus et avait exprimé son vif intérêt à l'ouverture d'échanges avec Alba. Amaury Trente avait énuméré les marchandises que le Cruarch entendait importer – lin, dattes et blé – puis évoqué, à titre d'à-côté, un caprice du Cruarch pour complaire à son épouse, en l'occurrence récupérer un jeune D'Angelin vendu par erreur comme esclave en Iskandria.

Je n'avais que le récit d'Amaury Trente et ses compagnons pour me faire une idée, mais je n'avais aucune raison de douter du succès de sa manœuvre. Dans l'ensemble, il avait géré l'affaire avec un doigté dont Melisande elle-même aurait été satisfaite. Le pharaon l'avait écouté d'une oreille distraite, avant d'agiter une main couverte de bijoux, ordonnant à son grand trésorier de veiller à ce que cette question triviale fût réglée au mieux, pour revenir aux sujets autrement sérieux des dattes et du lin.

Ainsi aurait-il dû être fait. Dédaignant de se salir lui-même les mains, le grand trésorier avait confié l'affaire à l'un de ses secrétaires, qui avait trouvé la maison du marchand d'esclaves Fadil Chouma dans la rue des Crocodiles. Au nom de son maître, il s'était présenté à ladite demeure, escorté d'un escadron de la garde du pharaon, prêt à ordonner que fût restitué le garçon d'Angelin au nom de l'intérêt supérieur de la nation – avec possiblement quelque dédommagement envisageable, ou bien la mort en cas de refus.

Mais Fadil Chouma était déjà mort.

Et le jeune D'Angelin vendu depuis longtemps.

Je compris mieux alors pourquoi messire Trente en était à s'arracher les cheveux. Les gens de Chouma se souvenaient très bien du garçon, mais il n'y avait nulle trace dans les livres de la vente d'Imriel de la Courcel. Or, Fadil Chouma avait été un homme très pointilleux sur la question de la tenue des livres. Mais il y avait peut-être une bonne raison à tout cela. En effet, le jeune D'Angelin était une marchandise que Fadil Chouma aurait été bien inspiré d'oublier ; c'était Imriel lui-même qui l'avait tué.

D'une certaine manière, il fallait y voir la main du hasard et de la chance, mais je crois que le garçon avait bel et bien eu l'intention de le tuer. Parce qu'il était beau, les femmes de Chouma le dorlotaient, l'autorisant à venir manger des douceurs dans la cuisine ; c'était là que tout s'était déroulé. Imriel avait agi avec une promptitude sidérante que personne n'aurait pu prévenir ; il s'était emparé d'un couteau posé là pour découper un poulet, puis l'avait plongé dans la cuisse de Fadil Chouma.

Une chose de sûre, la blessure n'était pas mortelle ; Chouma beugla comme un taureau, puis on retira la lame et la plaie fut bandée. Imriel fut battu, puis vendu dans les deux jours ; Fadil Chouma ne dit pas à qui. Sa blessure s'infecta ; quatre jours plus tard, sa jambe était toute raide, brûlante et gonflée. Des marques rouges et purulentes progressaient.

— Il n'a pas voulu que le chirurgien prenne sa jambe, expliqua Amaury Trente d'un ton lugubre. On m'a raconté qu'il était mort en hurlant, et je n'en ai pas été outre mesure apitoyé. Seulement, personne ne sait ce qu'il a fait du garçon.

Notre table avait été débarrassée. Les serviteurs menekhetis patientaient non loin avec des pichets de bière, espérant de toute évidence que nous ne tarderions pas à nous retirer. Amaury Trente et ses délégués tenaient fixés sur moi leurs yeux emplis d'espoir. *Que ferait Delaunay ?* me demandai-je.

— Pensez-vous que les gens de Chouma aient dit la vérité ? demandai-je.

— J'ai de bonnes raisons de le penser, répondit Amaury. D'après ce que j'ai compris, les hommes du pharaon ont posé leurs questions à la pointe du couteau et sans grand ménagement. Le secrétaire, Rekhmire, nous a donné un compte-rendu détaillé. Les marchands d'esclaves acquittent des taxes au Menekhet, comme n'importe qui d'autre. (Il haussa les épaules, la mine dégoûtée.) Ses livres indiquaient l'achat du garçon en Amílcar, mais il n'y avait rien en regard concernant sa revente. Il n'était nulle part mentionné qu'il était d'Angelin, mais la description correspondait. Rekhmire est un homme précis et méticuleux, surtout lorsqu'il s'agit de défendre les intérêts du trésor du pharaon. Il a continué son enquête ces derniers jours, auprès des marchands d'esclaves, des libertins et

des maisons de plaisir. En vain. Et croyez-moi, ma dame, ajouta-t-il sombrement, même en Iskandria, un garçon d'Angelin de dix ans ne passe pas inaperçu.

— Je suppose que non, en effet, dis-je. (Qu'aurait fait Delaunay ? « Toute connaissance est bonne à prendre. » *Anafiel aurait analysé la situation,* songeai-je, *et tiré des conclusions.* Mais lesquelles ? Fatiguée par le voyage, assaillie par la somnolence après ce riche repas, je luttai pour concentrer mon esprit.) Chouma, dis-je en réfléchissant à voix haute.

Fadil Chouma était un homme organisé et intelligent. Il avait noté l'achat d'Imriel, mais pas sa revente. Pourquoi ? Peut-être parce que la maladie l'en avait empêché… Néanmoins, il avait eu la présence d'esprit de dissimuler l'information à ses gens, ce qui tendait à démontrer autre chose. Qui pouvait connaître ce qu'étaient ses intentions ? Sur la seule foi des informations dont je disposais, rien ne me donnait à penser qu'il eût rendu compte à quiconque de sa volonté.

Pourquoi ?

Par prudence politique sans doute. Le trafic de ressortissants d'Angelins n'était pas sans risque… mais pas au point toutefois d'inciter Chouma à ne pas faire figurer Imriel dans ses registres. Non, c'était autre chose sûrement. Pourquoi avait-il refusé de dire ce qu'il était advenu du garçon ? L'explication la plus évidente rôdait à la lisière de mon esprit, écœurante et tellement plausible à la fois. Imriel avait poignardé l'esclavagiste. Si Chouma l'avait tué dans un accès de sa rage, sachant que toute sa maisonnée en était entichée… alors, quoi de plus normal que de garder le silence ?

Non. Au prix d'un effort de volonté, je rejetai cette idée, faisant appel à toute ma logique pour le justifier. Fadil Chouma était un marchand d'esclaves – un marchand. Il avait trop bien ourdi son plan, investi trop d'argent pour se débarrasser ainsi d'un bien de valeur sous le seul coup de la colère. Il fallait que j'eusse raison – il le fallait à tout prix ; sinon, tout était vain, mes recherches aussi bien que le serment amer que j'avais fait. La justice toute-puissante de Kushiel ne pouvait pas se satisfaire de ça – un petit corps égaré dans une ruelle sordide d'une ville inconnue.

Cette pensée m'évoqua les enfants retrouvés en Amílcar ; une ruelle, une petite pièce enténébrée. Je repensai aux Carthaginois, ces deux brutes stupides, et Mago, les pieds atrocement brûlés, en train de hurler.

« Fadil Chouma songeait à quelqu'un, un acheteur. Mais un seul… »

J'avais alors songé que tout cela n'était que ruse de marchand pour se tirer d'un accord qu'il n'avait aucune intention d'honorer. Et pourtant… si ce n'était en fait que la plus exacte vérité ? Fadil Chouma avait bien un acheteur en tête. Il avait protégé ses arrières, inscrit l'achat dans ses livres – mais pas la vente. Pourquoi ? Très loin, quelque part sous le niveau de mes pensées conscientes, les pièces du puzzle trouvèrent leur place.

— Chouma protégeait ses propres intérêts, dis-je. Depuis le début, il songeait à un acheteur, et qui que soit cette personne, c'est une personne dangereuse – dangereuse pour lui. Quelqu'un qu'il est dangereux de connaître, dangereux de nommer. Il n'était pas certain de conclure l'affaire – raison pour laquelle il a consigné l'achat d'Imriel. Mais le marché a été bouclé et l'acheteur s'est manifesté. S'il n'avait pas sombré dans la maladie, Chouma aurait modifié ses livres.

Je clignai des yeux et m'aperçus qu'Amaury Trente et les autres fixaient leur regard sur moi. J'avais débité tout cela d'une traite.

— Et… ? demanda Amaury. Que fait-on de tout cela ?

— Il faut demander… le nom de cet acheteur. À l'ambassadeur ? (Mon esprit devenait vide sous le coup de la fatigue.) Raife ? oui. Raife Laniol, comte de Penfars. Demandez-lui, messire. Le pharaon est un homme puissant ; et les puissants ont des ennemis. C'est le travail de l'ambassadeur que d'être capable de les nommer. Cela nous donnera au moins un point de départ.

L'une des femmes de la délégation – Denise Fleurais – s'éclaircit la voix.

— Les connaissances de l'ambassadeur de Penfars, dit-elle avec une certaine délicatesse, se limitent aux couches supérieures de la société menekhetie.

— Aux Hellènes, murmura quelqu'un au bout de la table. Elle veut dire aux Hellènes.

S'ensuivit une discussion sur les mérites de la civilisation hellène par rapport à la composante de la société constituée des Menekhetis de souche. Je suivis d'une oreille distraite, tout en observant les serviteurs menekhetis circulant avec leurs pichets de bière, attendant avec une impatience bien dissimulée que les hôtes d'Angelins voulussent bien aller se coucher.

— L'ambassadeur de Penfars, dis-je en songeant aux masques polis que nous montrait le personnel, dispose sûrement de contacts chez les Iskandriens de souche.

Un instant de silence accueillit ma déclaration.

— Pas tant que cela, finit par dire dame Denise. (Ses cheveux étaient auburn, de la couleur de l'acajou, et il y avait sur son visage une acuité et une finesse qui me plaisaient.) Il y a le secrétaire, Rekhmire, mais l'ambassadeur de Penfars lui-même ne parle pas la langue du cru.

— Quoi ?

Le mot avait jailli de ma bouche avec plus de vigueur que j'en avais eu l'intention, mais, en toute sincérité, j'étais choquée. Cela faisait plus de deux ans que Raife Laniol était en poste en Iskandria ; bien plus de temps qu'il en fallait pour apprendre la langue. Et pourtant… À voir le visage des délégués, je compris que bien peu d'entre eux partageaient mon étonnement.

— Phèdre, intervint Joscelin d'un ton calme et méditatif. Si tu es dans le vrai, alors il y a une piste immense qui n'a pas été suivie. Les gens de Chouma doivent partager ses craintes. Qui serait un client dangereux au point d'interdire à tous de le nommer ? (Je fixai un instant mes yeux sur lui ; il haussa les épaules.) Je suis sûr que personne ne leur a posé cette question, mais… (il me retira mon verre des mains, pour s'absorber dans la contemplation de la lie de bière d'orge)… il est trop tard pour poursuivre ce soir.

— Bien dit. (Posant les deux mains à plat sur la table, je me levai ; la fatigue me faisait tituber.) Messires, mes dames, je propose d'ajourner…

Personne ne trouva à y redire, ce dont je leur sus gré. Joscelin me prit le bras d'une main pleine de sollicitude pour

me reconduire jusqu'à notre chambre ; l'entêtant parfum d'agrume entrait par les fenêtres ouvertes. Là, il s'appuya contre le mur, m'observant avec un air amusé tandis que je m'allongeais sur le matelas accueillant. Des pensées tourbillonnaient dans mon esprit – et en chassaient le sommeil.

— Alors ? demanda-t-il finalement.

Avec un soupir, je me redressai sur un coude.

— Que veux-tu que je te dise ? Que je m'accroche à un espoir bien ténu ? Que c'est un crime que l'ambassadeur ne parle pas la langue d'ici ?

— C'est un début, répondit-il en haussant les sourcils.

— Le sort de Hyacinthe avant tout. (Je raffermis ma voix, m'efforçant de ne pas penser à la promesse que j'avais faite à Melisande.) Nous allons prendre les dispositions qui conviennent. Ensuite… peut-être verrons-nous ce qu'il y a à découvrir en Iskandria au-delà de la frange hellène de la société menekhetie.

Joscelin sourit.

— Je pensais bien que tu dirais cela.

Chapitre 31

Le lendemain matin, nous nous retrouvâmes autour du petit déjeuner, composé de gâteaux de caroube un peu âcres, frits dans l'huile et accompagnés d'une compote de figues ; un mélange de saveurs étonnant, mais pas désagréable. Amaury Trente avait déjà envoyé un message à l'ambassadeur de Penfars, sollicitant une entrevue. Il affichait un optimisme bien plus grand que la veille ; mes suggestions lui avaient au moins donné des objectifs à poursuivre.

Pour notre part, nous allions explorer Iskandria ; et peu m'importaient les promesses que j'avais pu faire à Melisande, mon intention était d'abord et avant tout de régler la question de notre guide pour le Jebe-Barkal. Une fois les dispositions prises, je pourrais, l'esprit libre, consacrer mon énergie à aider Amaury dans ses recherches du mystérieux acheteur d'Imriel.

Fidèle à sa parole, Nesmut arriva, joyeux et l'œil pétillant, alors que nous étions encore en train de manger.

— Vous avez du travail pour moi, oui ? demanda-t-il avec un large sourire. Gracieux seigneur et gracieuse dame, vous avez besoin d'un guide pour visiter la ville ? Je vous montre les meilleurs endroits !

Je tirai de la bourse à ma ceinture le morceau de vélin que Melisande m'avait remis, et le lui montrai.

— Je cherche un homme nommé Radi Arumi, qui réside à cette adresse, rue des Crocodiles. Connais-tu l'endroit ?

Nesmut jeta un coup d'œil.

— Gracieuse dame, je ne sais pas lire, mais je connais la rue des Crocodiles. Si vous me dites le numéro, je vous y conduis, oui.

Après une rapide négociation, nous nous mîmes d'accord.

Au sortir de l'auberge de Metriche, la chaleur du jour nous frappa comme l'haleine d'une forge. *Bien difficile d'imaginer ici,* songeai-je, *qu'en ce moment même le chaume est dans les champs en Terre d'Ange et que tombent les pluies d'automne.* Au Menekhet, le soleil brillait et le ciel était d'un azur immaculé, frangé d'or sous l'effet de la touffeur caniculaire. Les rues étaient propres, balayées du jour ; un goût de poussière envahissait ma bouche.

Malgré tout, la ville bruissait d'une intense activité. Nesmut nous informa que la chaleur allait encore augmenter ; au milieu du jour, tout le monde se retirerait jusqu'à ce que le frais revînt. Nous avions bien fait de nous lever tôt. Tout en nous menant par les rues, il ne cessait de nous entretenir de son babil, s'arrêtant pour saluer des connaissances à chaque coin de rue – serviteurs, cochers, ménagères ou porteurs d'eau. Apparemment, tout le monde avait un mot aimable à glisser au garçon.

Et tous lui parlent en menekheti, songeai-je.

— Voici la rue des Usuriers, annonça Nesmut. Si vous voulez, je vous conduis à un homme pour changer vos pièces sérénitiennes en pièces menekheties, oui ? Plus dur après pour les marchands de vous tromper. Je connais un homme honnête.

Je lançai un regard à Joscelin, qui haussa les sourcils.

— Tu ne nous tromperais pas, n'est-ce pas, Nesmut ? demanda-t-il en hellène. Parce que si tu nous trompes… (D'un seul mouvement trop rapide pour être distingué par l'œil, ses dagues jaillirent de leur fourreau pour se retrouver pointes croisées sous le menton du garçon.) Je serai très en colère.

Les yeux noirs de Nesmut s'agrandirent immensément.

— Gracieux seigneur, souffla-t-il. Jamais !

— Parfait, dit Joscelin en pointant ses lames vers lui avant de saluer, les avant-bras croisés. (Une ombre de sourire passa sur ses lèvres, que moi seule pouvais voir.) Alors nous suivrons ton conseil. Merci, Nesmut.

— Gracieux seigneur, reprit prudemment Nesmut. C'est par ici.

C'était bien une bonne initiative qu'avait prise Joscelin, car nous obtînmes un taux plus qu'équitable, en grande partie dû, je

crois, à l'impression que véhiculait Nesmut à notre sujet. La transaction fut rondement menée ; nous convertîmes nos solidi sérénitiens en une considérable quantité de pièces menekheties. Nesmut nous mena à la rue des Crocodiles, avec un air d'importance plus majestueux que jamais.

L'adresse donnée par Melisande était en plein dans le quartier des bijoutiers, et correspondait à la boutique d'un joaillier. Un petit grelot de bronze tinta à notre entrée ; nous passâmes de la chaleur de la rue à la fraîcheur relative maintenue à l'intérieur par les épais murs de pierre. Pour mes yeux éblouis, l'échoppe parut aussi sombre que la nuit. Je distinguai néanmoins la silhouette d'un homme penché sur un petit établi sous la lumière du jour tombant d'une fenêtre. Il releva la tête et je l'entendis retenir son souffle ; en hâte, ses mains posèrent un certain nombre de gemmes devant lui en les retournant, puis il se redressa pour nous accueillir.

— Ma dame, dit-il en hellène, en joignant les mains devant lui avant de s'incliner. (Lorsqu'il se redressa, son visage exprimait une profonde crainte respectueuse.) Je suis Karem. Comment puis-je vous aider ?

— Karem, répondis-je en clignant des yeux. (Ma vue s'accoutumait à la pénombre. Il était jeune, le menton orné d'une barbe encore clairsemée, et de toute évidence menekheti.) Je suis Phèdre nó Delaunay, comtesse de Montrève en Terre d'Ange. Je cherche un homme nommé Radi Arumi, le connais-tu ?

— Le Jebéen ? (Le visage de Karem trahissait sa déception.) Oui, je le connais, ma dame. Il loue une chambre à l'arrière de la maison de mon père lorsqu'il est en Iskandria. Attendez ici, je vous en prie, je vais aller le prévenir.

Sur une nouvelle courbette, il sortit par une porte. Nesmut s'approcha d'un petit coin salon, à droite de la boutique, où quelques fauteuils bas entouraient une table basse. Il s'assit à son aise dans l'un d'eux, les jambes croisées. Karem demeura longtemps parti. J'examinai les pierres semi précieuses sur son établi – des cornalines, améthystes et calcédoines – en me demandant pour quelle raison il les avait retournées, face cachée. Ses outils étaient de véritables œuvres d'art en eux-

mêmes – lames et ciseaux minuscules, magnifiquement réalisés, qui me rappelèrent avec un sentiment bien inconfortable les fléchettes de Melisande, aux lames exquises capables d'infliger une souffrance divine.

Je suis et je demeure une *anguissette ;* tel est le lot de l'Élue de Kushiel. Aucune quête, aucun objectif ne peut rien changer à la nature de ce que je suis – pour le meilleur et pour le pire.

Au bout d'un certain temps, Joscelin et moi nous assîmes à notre tour. Pour finir, Karem revint, escorté d'un homme d'un âge indéterminé, à la peau noire tannée par le grand air et le soleil, un bonnet brodé posé sur ses cheveux crépus.

— Radi Arumi, dis-je en me levant et en inclinant la tête. *In'demin aderq*.

Un large sourire fendit son visage, révélant ses dents blanches.

— Ha ! c'est l'esprit d'un rêve qui me parle en jeb'ez, dit Radi Arumi dans un sabir d'hellène. Suis-je en train de rêver ? En tout cas, mon ami Karem, lui, vit un rêve et couvre le bas de son ventre pour dissimuler son embarras.

Je rougis – mais certainement pas autant que le pauvre Karem.

— Messire Arumi, dis-je sans tenir compte de sa remarque, je suis à la recherche des descendants de Melek al'Hakim, le fils de la reine de Saba. On m'a dit que vous saviez où ils se trouvent.

— Ah !... (Radi Arumi s'assit ; ses yeux nous scrutèrent, moi et mes compagnons. Il portait une ample tunique aux couleurs vives, élimée sur les bords.) Il y a un homme, un Hellène, qui m'a demandé cette même chose, il y a un peu plus d'un an environ. Il m'a dit que sa maîtresse était une dame de La Serenissima. Il voulait savoir si la légende était vraie. Moi, je guide des caravanes jusqu'à Meroë. Il voulait savoir si je pouvais le conduire aux descendants de Saba. Je lui ai dit que oui.

— Vous lui avez dit « oui ». (C'était Joscelin qui avait parlé, en bougeant dans son fauteuil juste ce qu'il fallait pour découvrir ses dagues et montrer son épée.) Et le pouvez-vous ?

Nesmut remonta ses genoux ; ses yeux allaient de l'un à l'autre, brillant d'intérêt.

— Oui, kyrios, répondit Radi Arumi en accordant à Joscelin une inclinaison du buste. C'est un lieu très, très loin vers le sud, mais je peux vous le montrer. Toutefois… (Il leva une main, paume claire vers nous, un doigt dressé.) C'est un voyage long et difficile. Voulez-vous vraiment l'entreprendre ?

— Oui, répondis-je d'une voix ferme, devançant toute autre réponse que Joscelin aurait pu formuler. Nous avons quelques affaires à régler en Iskandria, messire guide, mais soyez assuré que nous sommes très intéressés par les descendants de Saba. Pouvez-vous prendre des dispositions pour nous conduire jusque là-bas ? Nous vous paierons.

Nesmut émit une protestation étouffée. Maussade et renfrogné, Karem alla jusqu'à son établi et retourna l'une des pierres pour en examiner la face cachée. Radi Arumi m'observait à travers ses paupières mi-closes.

— Il y a, dit-il, une caravane qui part pour Meroë d'ici à quinze jours. J'ai été engagé pour servir de guide. Voulez-vous la rejoindre ? De Meroë, nous partirons pour Saba où vivent et souffrent les descendants de Melek al'Hakim. Cela vous convient-il, ma dame ? Si c'est le cas, nous parlerons d'argent.

Je lançai un regard à Joscelin, qui haussa les épaules.

— Oui, messire guide, cela me convient. Parlons d'argent.

Ainsi procédâmes-nous, dans une profusion de langues différentes, car il n'aurait pas été seyant que Nesmut, notre agent de liaison autoproclamé, n'eût pas son mot à dire ; Karem apporta sa pierre à l'édifice lui aussi, tandis que Joscelin et moi conférions en d'Angelin. Au fil du temps, je découvris que c'était tout un art – et un processus sans lequel il ne saurait y avoir de bon accord. À un moment, on apporta un plateau de petites tasses de thé à la menthe, très fort et sucré au miel. Nous le dégustâmes lentement tout en défendant nos positions sur un ton d'extrême politesse. Quand tout fut fini, Joscelin et moi nous étions engagés à accompagner une caravane menekhetie jusqu'à la capitale jebéenne de Meroë, puis à payer une certaine somme à Radi Arumi pour qu'il nous conduisît au sud jusqu'aux descendants de Saba.

— Qu'Amon-Re sourie à vos projets, dit Radi d'un ton formel en se levant. Je vous attendrai à la porte sud dans deux semaines à compter d'aujourd'hui. Nous partirons à l'aube.

Ainsi fut conclu notre marché, qui nous laissait quinze jours pour fouiller Iskandria et trouver la piste d'Imriel. Je conservai un visage solennel et impassible, mais j'étais satisfaite du résultat obtenu. *C'est un délai suffisant*, songeai-je. *Et s'il ne suffit pas, alors aucun délai ne suffira jamais.* Voilà ce que je pensais à cet instant.

— Gracieuse dame, intervint Nesmut avec tact. La mi-journée approche. Comptez-vous prendre du repos ? Il y a une maison près d'ici qui sert une très bonne bière, oui.

— Oui. (Je me levai, les membres tout engourdis d'être restée si longtemps assise. Je m'approchai de l'établi de Karem, pour tenter de voir son travail.) Karem, c'est très joli ! Qu'est-ce que c'est, un camée ? C'est un bijou digne des artisans de Terre d'Ange.

Karem s'avança de manière tout à fait étonnante, tentant de faire écran avec son corps pour m'empêcher de voir.

— Oh non ! vous êtes trop bonne, ma dame, murmura-t-il. Ce ne sont que de petites choses. Vraiment de petites choses. Rien de plus.

— Gracieuse dame. (Nesmut s'approcha de moi pour me tirer par la main, son regard franc fixé sur moi.) Partons.

Dans la rue, une fois la porte de l'échoppe refermée, il se détendit. J'échangeai un coup d'œil perplexe avec Joscelin, qui haussa les épaules. Le soleil était haut au-dessus de nous et la chaleur avait encore gagné en intensité.

— Venez, dit Nesmut. Allons nous reposer.

L'établissement où il nous conduisit était de facture intégralement menekhetie, avec des murs épais pour y garder la fraîcheur dans la pénombre, de hauts plafonds et des tables et fauteuils bas, tout proches des dalles du sol. Nous marquâmes un temps d'arrêt sur le seuil voûté. Plusieurs hommes jouaient à un jeu sur un plateau incrusté de marqueterie. Ils levèrent la tête, nous considérant d'un air ni hostile ni accueillant. Nesmut dit une longue phrase en menekheti au tenancier, qui hocha la

tête et nous désigna une table d'un geste. Ensuite, il nous apporta un pichet de bière de grès brun et trois coupes.

Il nous servit et les hommes reprirent leur partie, en nous lançant furtivement des regards de temps à autre.

— Nesmut, demandai-je, es-tu sûr que nous soyons les bienvenus ici ?

D'une gorgée, il prit la moitié de son verre dans sa bouche, hocha vigoureusement la tête, puis avala.

— Oui, gracieuse dame. Ce n'est pas un lieu pour les femmes – les femmes menekheties. Mais j'ai expliqué à Hapuseneb que vous étiez étrangère, et différente. N'ayez crainte, il n'y a pas de problème. Je connais les habitudes des étrangers, ajouta-t-il en se rengorgeant.

— Et tu connais aussi les Menekhetis et les Hellènes ? demanda Joscelin.

Nesmut se resservit un verre.

— Je connais tout, gracieux seigneur. Je sais tout ce qui se passe en ville. Mais vous allez au Jebe-Barkal, oui ?

— Oui, confirmai-je. Dans quinze jours. (Je bus une gorgée de bière ; elle était délicieusement rafraîchissante, adoucie au miel et parfumée d'une pointe de menthe.) Nesmut, nous avons grand besoin d'un guide, quelqu'un qui connaît les dessous de la ville. Mais ce qui nous amène ici est une affaire délicate, et le guide qu'il nous faut… doit être quelqu'un en qui nous pouvons avoir confiance. Quelqu'un qui sait garder un secret.

Ses yeux étaient devenus ronds comme des billes.

— Je sais garder un secret ! dit-il, très excité en tapotant sa poitrine. Je sais, oui !

Je secouai la tête.

— Non. Une promesse ne suffit pas. C'est trop grave.

— Je le jure sur Serapis, le dieu de la Mort. (Nesmut frissonna et s'agenouilla sur son fauteuil bas, ramenant ses pieds nus sous lui.) Je suis prêt à faire le serment le plus puissant que je connaisse, gracieuse dame !

Je méditai un instant, puis hochai la tête en conservant une expression terrible et grave sur le visage.

— D'accord. Jure. (Il s'exécuta, récitant une longue litanie en menekheti, une main levée, avec tout le sérieux de son jeune

âge.) Bien, dis-je ensuite. Nesmut, nous recherchons un garçon, un D'Angelin, qui a été vendu comme esclave en Iskandria.

— Oh ! (La mine terriblement désappointée, il se laissa aller dans son fauteuil.) Oui, gracieuse dame. Celui qui a mis un coup de couteau au marchand Chouma ?

— Tu es au courant de cette histoire ? demandai-je en haussant les sourcils.

Nesmut renifla.

— Tout le monde est au courant. Le secrétaire Rekhmire a traversé toute la ville jusqu'à la maison de Chouma avec suffisamment d'hommes pour constituer une armée. Tout le monde sait. Ah ! non…, ajouta-t-il avec dédain, pas les seigneurs ni les dames. Ils sont trop occupés à singer les Hellènes, à chercher à obtenir des faveurs. Ils ne se soucient pas de savoir ce que les hommes du pharaon font à un marchand d'esclaves menekheti. Ils ne se soucient pas de savoir que la troisième concubine de Chouma gardera toujours des marques.

— Tant pis pour la discrétion, dit Joscelin.

— Oui, répondis-je. Nesmut, que disent encore les gens à ce sujet ? Savent-ils où l'on pourrait trouver le garçon ?

— Non. (Il secoua la tête, tout en s'efforçant de remplir son verre sans rien renverser. Notre pichet était vide ; notre jeune guide avait un goût assez prononcé pour la bière. D'un coup d'œil, il sollicita l'aval de Joscelin, puis fit signe au tenancier de resservir.) Non, gracieuse dame, personne ne sait. Mais on dit…

Il nous lança un coup d'œil en biais et se tut. L'aubergiste apporta un nouveau pichet. Nesmut le regarda s'éloigner.

— Nesmut, appelai-je gentiment. (Son regard se leva vers le mien, avec réticence.) Je ne sais pas ce que tu crains de nous dire, mais je te jure que je ne divulguerai jamais que c'est toi qui nous l'as dit. Je te le jure au nom d'Elua le béni, et cela, c'est un serment qu'aucun D'Angelin ne trahira jamais.

Le garçon contempla le fond de son verre, baissant la tête jusqu'à ce que ses cheveux fissent rideau devant son visage.

— On dit, murmura-t-il, que les D'Angelins qui sont venus – les autres – recherchent le garçon. Pourquoi, sinon, Rekhmire ne serait-il pas allé plus tôt à la maison de Chouma ? Alors, c'est vrai. Quel est le nom qu'on ne peut dire aux hommes du

pharaon sous peine de mort ? (Sa voix s'amenuisa jusqu'à n'être plus qu'un murmure.) Le pharaon.

C'était logique ; mais j'aurais préféré qu'il en fût autrement. J'aurais dû y penser moi-même. Terre d'Ange n'autorisait pas qu'on réduisît en esclavage des D'Angelins. À l'évidence, si le pharaon avait un goût pour les garçons esclaves d'Angelins, le secret se devait d'être bien gardé.

« Fadil Chouma songeait à quelqu'un, un acheteur. Mais un seul… »

Si le pharaon avait acheté Imriel, cela avait été fait dans la plus grande discrétion, avec l'assurance que le garçon n'était rien ni personne, un berger que personne ne pleurerait. Je songeai alors aux autres enfants que nous avions délivrés en Amílcar ; ce postulat aurait été vérifié pour n'importe lequel d'entre eux. Mais non, cela avait été Imriel, et il y avait maintenant une délégation d'Angeline à la porte du pharaon, qui apportait avec elle des perspectives commerciales lucratives, mais exigeait le retour de l'enfant.

— Elua ! soupira Joscelin. (Il paraissait sur le point d'être malade.) Si c'est vrai, il ne pourra jamais le reconnaître.

— Effectivement, dis-je. Il montrera tous les signes de la meilleure volonté du monde, et je crois que celui qui mettrait en doute sa coopération risquerait sa tête. Non, repris-je, il est trop tard pour la diplomatie. Mais nous devons d'abord établir si tout cela est vrai.

— Et si c'est le cas ? demanda Joscelin en haussant les sourcils.

— Alors, il nous faudra l'enlever. (Nesmut ne put retenir un petit cri effrayé. Je lui lançai un regard désolé.) Je t'avais prévenu que c'était grave au point de justifier un serment.

À en juger par sa mine, je crois pouvoir affirmer qu'il partageait mon point de vue.

Chapitre 32

La première chose à faire consistait à déterminer si Imriel de la Courcel était effectivement retenu dans le palais du pharaon. Une fois surmonté le premier choc, Nesmut se révéla un allié de valeur ; je ne m'étais pas trompée en lui faisant confiance. Le serment qu'il avait prêté était sacré et, à cette époque de sa vie à la lisière de l'âge adulte, Nesmut le considérait avec la solennité de l'enfant et le sens du devoir de l'homme fait.

Dès l'instant où son esprit fut mobilisé sur la question, il se souvint d'un nombre considérable de contacts à l'intérieur du palais : une lavandière, un commis aux cuisines, un jardinier, un goûteur de bière. La liste paraissait interminable. Nesmut était bien tel que je l'avais vu le matin même – aimable et d'esprit vif ; en outre, il connaissait pratiquement toute la ville comme sa poche. Lorsqu'il n'escortait pas des étrangers en visite en Iskandria, il portait des messages, des paquets et des ragots pour un peu d'argent.

C'était exactement ainsi que Hyacinthe vivait lorsqu'il était enfant.

À mesure qu'il se piquait au jeu de la conspiration, les yeux de Nesmut devenaient de plus en plus brillants d'excitation ; à plusieurs reprises, je dus lui rappeler de parler moins fort et d'évoquer notre plan de manière un peu plus cryptée. Je ne savais pas si les autres clients de la taverne parlaient hellène, mais je n'avais aucune envie de courir le moindre risque. La voix de mon seigneur Delaunay résonnait dans mon esprit ; combien de fois ne m'avait-il pas fait les mêmes recommandations ? Et combien de fois avais-je omis de l'écouter ?…

— Je vous entends, gracieuse dame. (Nesmut hocha vigoureusement la tête.) Aucun risque. Il suffit d'observer.

Cette phrase aussi éveillait bien des réminiscences – celles de l'assurance bravache de ma jeunesse. Je voyais bien toute l'ironie de la situation. Melisande Shahrizai avait appris à Delaunay à utiliser les autres pour servir ses propres fins ; et il nous avait utilisés, Alcuin et moi, à la fois impitoyable et bourrelé de remords coupables, uniquement pour honorer un vœu que le reste du monde avait oublié. Il n'avait guère eu le choix, cependant, puisque les portes de la société dont il voulait percer les secrets lui avaient été fermées.

Et, à mon tour, je n'avais d'autre choix que d'utiliser Nesmut pour accéder aux couches les plus humbles de la société menekhetie, pour mettre au jour les secrets par la seule voie possible – et tout cela pour respecter mon serment fait à Melisande Shahrizai.

Oui, je percevais bien toute l'ironie.

— Nesmut, demanda Joscelin en changeant de sujet, avec une note délibérément inquisitrice dans la voix. (Je lui lançai un regard empli de gratitude, sachant pertinemment qu'il avait suivi le fil de mes émotions.) Pourquoi Karem a-t-il retourné les pierres qu'il était en train de travailler lorsque nous sommes entrés dans sa boutique ?

— Oh ! cela. (Nesmut sourit.) Gracieux seigneur, Karem fait des… comment avez-vous dit ? Des camées ? Des portraits gravés, oui, de la reine, épouse du pharaon, pour ses admirateurs. Mais qu'une femme aussi belle que la gracieuse dame pose les yeux dessus… (Il fit claquer ses doigts.) La pierre se briserait d'un coup sous l'effet de la jalousie.

— Ah ! dit Joscelin en me lançant un regard amusé. Je vois.

— C'est bien connu, confirma Nesmut d'un ton sérieux. Ces choses-là arrivent.

Au ton que prenait la conversation, j'estimai qu'il était grand temps pour nous de rentrer à l'auberge de Metriche pour conférer avec Amaury Trente. D'ailleurs, Nesmut lui-même avait la tête pleine d'idées et de plans pour entreprendre sa quête ; il n'avait donc rien contre le fait que nos chemins se séparassent pour la journée. Nous réglâmes notre dû à l'aubergiste et Nesmut nous accompagna jusqu'à la porte… uniquement pour s'arrêter net, un bras tendu pour nous retenir.

— *Skotophagotis !* siffla-t-il en s'aplatissant contre le mur et en nous indiquant à grands gestes de faire comme lui. Joscelin tira ses dagues en s'accroupissant en un mouvement réflexe. Coincée derrière eux, je regardai par-dessus leurs épaules.

Au bout de la rue, qui croisait un canal, j'aperçus une haute silhouette masculine emmitouflée dans une tunique noire, illuminée par le soleil couchant. Les rayons se reflétaient bizarrement sur sa tête, mais je ne parvenais à distinguer pour quelle raison ; soit sa tête était rasée et huilée, soit il portait un curieux bonnet. Il s'arrêta, regarda ici et là autour de lui, avant de reprendre sa marche, appuyé sur un long bâton à pointe d'acier et surmonté d'une boule d'obsidienne à son sommet.

La silhouette disparut hors de notre vue ; Nesmut poussa un soupir et se détendit, abaissant son bras dressé.

— *Skotophagotis ?* demandai-je d'un air interrogateur. (Joscelin se redressa, rengainant ses dagues. C'était un mot hellène, que je comprenais mais que je n'avais jamais entendu.) Mangeur de ténèbres ?

— Gracieuse dame. (Un long frisson parcourut l'échine du garçon.) Ne me demandez pas. Ces choses sont connues. Ne regardez pas le portrait de la reine ou la pierre se brise de jalousie. Ne croisez pas l'ombre d'un *Skotophagotis* ou vous mourrez avant le lever du soleil. Venez, je vais vous conduire chez kyria Maharet.

Ce doit être, songeai-je, *un prêtre de Serapis, le dieu de la Mort.* Les Menekhetis sont pour le moins obsédés par cette question, et ils passent une bonne partie de leur vie à la préparer. Cela avait été un coup de génie de la dynastie ptolémaïque d'unir cette adoration à celle de Dis, la divinité hellène. Désormais, les souverains descendants d'Hellas eux-mêmes ne savaient plus où commençait l'une et où finissait l'autre. Les Ptolémées étaient devenus plus menekhetis qu'ils le pensaient. Et comment aurait-il pu en être autrement en plus de mille cinq cents ans ? Mais moi, j'avais subi les mystères du *thetalos* sur l'île de Kriti et j'avais quelques notions sur l'adoration pratiquée par ses plus anciens descendants.

Après tout, peut-être Serapis était-il semblable à mon seigneur Kushiel qui gardait jadis les portes d'airain de l'enfer

pour le Dieu unique des Yeshuites. *S'il en est ainsi,* songeai-je avec une once de culpabilité, *je lui dois une prière.* Néanmoins, j'étais toujours fâchée après Kushiel dont la justice me demeurait obscure et hermétique. Si un plus grand dessein était à l'œuvre, je ne parvenais toujours pas à en saisir le sens.

Ces pensées occupèrent mon esprit jusqu'à la rue des Oranges où Nesmut nous remit aux bons soins de l'hospitalité de dame Maharet – ou Metriche. Il nous quitta sur la promesse de revenir le lendemain matin ; je dus me contenter de cela, en me demandant si mon seigneur Delaunay avait éprouvé la même sensation de commettre une erreur lorsque je le quittais, toute joyeuse, pour quelque rendez-vous plein de passion et de violence.

Je l'aurais éprouvée pour Hyacinthe, si j'avais su où le *Lungo Drom,* la longue route des Tsingani, finirait par le mener. Mais j'étais plus jeune alors ; et plus ignorante.

— Tu sais qui il me rappelle ? demanda Joscelin tandis que le jeune Menekheti s'en allait, sur un ultime sourire éblouissant dans la lumière du crépuscule.

— Oui, répondis-je doucement. Je sais.

— Bien. (Ses yeux se posèrent sur moi.) Nous devons aller parler à messire Amaury Trente.

À la table du dîner, nous trouvâmes ce soir-là un messire Amaury encore tout plein de sa conversation avec l'ambassadeur de Penfars. Apparemment, les candidats au titre de plus grand ennemi du pharaon étaient légion, mais le général Hermodorus était le favori de Raife Laniol. C'était un cousin du souverain menekheti par la lignée ptolémaïque, et un prétendant au trône si celui-ci venait à être vacant.

— Ma dame, le comte Raife suggère que messire Joscelin et vous-même preniez contact avec le général, m'informa Amaury. Pour nous, c'est impossible sans offenser le pharaon, mais c'est une initiative que vous pouvez sans doute vous permettre. Si l'aristocratie menekhetie en est avisée, on supposera que nos missions sont rivales et que vous êtes venus voir les opposants du pharaon.

— Nous enverrons une lettre d'introduction dès demain matin, messire, répondis-je. Sinon, messire Trente, une

nouvelle théorie nous a été soumise aujourd'hui par une source menekhetie.

— Vraiment ?

J'aperçus dame Denise Fleurais – qui la veille avait évoqué la division entre les composantes hellène et menekhetie de la société – s'intéresser soudain et tendre l'oreille. Je notai également que le serviteur menekheti qui rôdait autour de notre table avec un plat de poisson était le même que celui qui était resté la veille au soir avec un pichet de bière. La tablée discutait en d'Angelin ; je poursuivis dans cette même langue en m'efforçant de ne pas modifier le ton de ma voix.

— Messire, dis-je, il y a un serpent dans le coin.

Une bonne moitié de la compagnie réunie m'entendit et réagit, se tournant pour regarder. Joscelin avait jailli, une dague tirée, tenue par la lame, parée pour le jet. Je gardai les yeux fixés sur le Menekheti ; il n'avait pas bronché à mes paroles, observant nos réactions avec perplexité, avant de jeter des coups d'œil à la ronde.

La prudence ne peut pas nuire.

— Quel serpent ? demanda Amaury Trente, à moitié dressé de sa chaise, avec une certaine humeur. Quel coin ?

— Veuillez m'excuser, messire, répondis-je. J'avais cru voir quelque chose dans l'ombre et… (je hochai imperceptiblement la tête en direction du Menekheti)… je voulais être sûre.

Amaury se rassit ; un semblant de compréhension parut sur son visage. Melisande avait raison ; ce n'était pas le plus subtil des hommes. De toute éternité, la noblesse avait eu ce travers d'oublier que ceux qui nous servent ont des yeux et des oreilles, et un esprit pour réfléchir. Joscelin secoua la tête, remit sa dague au fourreau, puis reprit place à table. J'attendis que chacun se fût rassis.

— Le petit peuple de la ville, expliquai-je à voix basse, pense que le pharaon a pris le garçon pour lui et joue à nous le dissimuler.

Aucun d'eux n'y avait pensé ; je le vis à leur visage. Je ne pouvais leur en tenir rigueur ; je n'y avais pas songé moi-même. Si Amaury Trente manquait de subtilité, ce n'était pas un

imbécile. Il saisit bien vite toutes les implications et son visage s'assombrit.

— Si tel est le cas, le garçon est perdu pour nous, dit-il sombrement. Ptolémée Dikaios n'admettra jamais une chose pareille. Et nous n'avons pas assez ouvert le jeu pour menacer maintenant de renoncer à l'accord pour un simple esclave. (Il secoua la tête.) Ysandre a été claire sur ce point. Elle ne veut pas que l'identité du garçon soit révélée. Si son importance venait à se savoir… Elua ! Il est une véritable cible et elle n'a aucun moyen de le protéger. Et si quelqu'un venait à l'utiliser contre elle…

— Je sais, messire, dis-je. Croyez-moi, je sais. Je fais mon possible pour découvrir quelle part de vérité comporte cette rumeur.

— Et si elle est fondée ?…, se risqua à demander dame Denise Fleurais.

Je la regardai en face.

— Nous ferons tout ce qui est nécessaire. Les servants de Naamah savent tous qu'il existe bien des moyens d'entrer dans un palais. Et ce qui a été volé peut être repris. Si le pharaon n'admet pas son gain, il ne peut pas se plaindre de sa perte.

— Comment feriez-vous…, commença messire Amaury, avant de s'interrompre. Non, peu importe. Nous en reparlerons plus tard, si nécessaire.

— Merci, messire, dis-je avec une petite inclinaison de la tête.

Amaury soupira et fixa son regard songeur sur Joscelin et moi.

— Je reparlerai à Raife Laniol demain, pour voir si cette rumeur a quelque fondement. Vous me direz ce que vous voudrez, comtesse, mais il semble bien que les ennuis vous suivent avec l'assiduité d'un amant, vous et le sire Cassilin ici présent.

Ni Joscelin ni moi n'en disconvînmes.

Ce ne fut pas avant l'heure du coucher que Joscelin aborda de nouveau la question.

— Et si nous devons en arriver là, Phèdre ? demanda-t-il en s'appuyant sur un coude pour me regarder. Accepterais-tu un

rendez-vous pour avoir accès au sérail du pharaon ? Est-ce si important pour toi de sauver le fils de Melisande ?

Je jouai avec une boucle de ses cheveux, évitant de croiser son regard assombri. Je ne lui avais pas encore révélé que j'avais fait une promesse à Melisande. Avec tout ce qu'il y avait entre nous deux – entre nous tous –, c'était un aveu bien difficile.

— En vérité, il n'y a pas besoin d'en passer par un rendez-vous. Il suffit de convaincre l'entourage du pharaon qu'un rendez-vous est pris. J'essaierai d'abord cette voie.

— Et si cela ne suffit pas ? demanda-t-il doucement.

— Je ne sais pas. (Je plongeai alors mes yeux au fond des siens.) Joscelin, ce n'est qu'un enfant. Tu as vu ceux que nous avons sauvés en Amílcar. Là, ce sera pis, bien pis. Est-ce si important de savoir de qui il est le fils ? Naamah a couché avec des hommes du commun dans des bouges du Bhodistan lorsque Elua le béni avait faim. Devrais-je… (Ma voix se brisa.) Devrais-je avoir des scrupules pour moins que cela ?

Il demeura silencieux un instant, puis secoua la tête.

— Non.

— Et il te reviendrait à toi de le sortir de là sain et sauf, dis-je. Par tous les moyens.

— Douterais-tu de mes capacités ? demanda Joscelin avec un sourire.

— Non, répondis-je avec ferveur en nouant mes bras autour de son cou. (Je n'avais pas le moindre doute. Il était venu me chercher à la Dolorosa, l'inexpugnable prison-forteresse. Joscelin l'avait fait ; il avait rampé sous un pont suspendu au-dessus du vide. S'il nous fallait aller chercher Imriel de la Courcel au cœur du palais du pharaon, ce ne serait rien à côté de cela.) Non, pas un instant.

— Alors nous sommes d'accord.

Il pencha la tête pour m'embrasser.

Je le tins serré contre moi, priant pour qu'il en fût ainsi.

Chapitre 33

Nesmut arriva le lendemain matin en nous annonçant qu'il avait passé le mot, et que ses contacts à l'intérieur du palais du pharaon allaient ouvrir l'œil. Une amie de sa mère – la lavandière – avait une fille dont la fonction consistait à veiller à ce que les lampes et lumignons d'or et d'argent fussent toujours impeccablement briqués, et qui, selon elle, pourrait sûrement combiner un entretien au sein même du quartier des concubines. Nesmut parlait à qui mieux mieux, sans guère se soucier de se contenir un tant soit peu.

Je l'avertis de nouveau de la manière la plus ferme possible ; alors même qu'il hochait la tête en signe d'obéissance soumise, ses yeux pétillaient littéralement d'une flamme pleine de jubilation. Joscelin ajouta son avertissement au mien, mais avec ses propres arguments ; la main sur ses dagues, il fit comprendre au garçon qu'il saurait qui aller blâmer si notre entreprise venait à être découverte. Au regard que lui retourna Nesmut, je crois pouvoir dire que les paroles de Joscelin eurent plus de poids que les miennes.

Tout cela aurait pu être amusant si je n'avais pas été autant rongée par l'inquiétude. Bien entendu, Joscelin se serait coupé la main plutôt que de faire mal au garçon, mais Nesmut ne pouvait pas le savoir ; mon consort pouvait avoir l'air sacrément féroce lorsqu'il le voulait. Dix ans de vie à mes côtés n'avaient en rien émoussé chez lui ce tranchant implacable de la discipline cassiline.

Nous envoyâmes Nesmut en mission pourvu d'une bourse rondelette, lestée de pièces de cuivre pour l'essentiel, mais aussi de quelques oboles d'argent. Il partit d'un trot joyeux, un immense sourire sur le visage ; ses doigts jouaient avec les cordons du petit sac renfermant son trésor. Je secouai la tête, le

cœur un peu lourd, puis j'entrepris de rédiger une lettre d'introduction à l'intention du général Hermodorus et de sa femme.

Ensuite, n'ayant rien d'autre à faire, j'accompagnai dame Denise Fleurais aux bains.

Iskandria comptait bien des établissements de bains, mais celui que nous choisîmes nous était recommandé par dame Metriche, fréquenté, nous avait-elle dit, par les femmes de la moyenne aristocratie. Il était agencé dans le style tibérien, avec plusieurs bassins, d'eau froide, d'eau tiède et d'eau très chaude.

Là, je découvris un monde tout différent de celui que j'avais vu la veille avec Nesmut. Il n'y avait aucun homme, hormis les serviteurs calmes et discrets, mais les salles étaient emplies de femmes, jeunes et vieilles. Mille conversations se croisaient, en hellène le plus souvent, mâtiné d'interjections menekheties. Nous demandâmes au cocher de nous attendre, puis acquittâmes le prix demandé. À l'entrée du vestiaire, un serviteur cérémonieux nous remit une serviette d'épais coton et une tunique de lin d'une grande finesse.

À la tibérienne, on commence par l'eau froide du *frigedarium* ; je me suis toujours passée de cet usage, que je trouve par trop rigoureux. Nous nous rendîmes donc directement au grand bassin d'eau chaude du *caldarium*. C'était là que flânaient la plupart des clientes. Ce ne fut pas exactement que les conversations s'arrêtèrent à notre entrée, mais il y eut un instant de silence suspendu auquel succéda le murmure des discussions qui reprenaient. En voyant faire Denise, je devinai pourquoi. Avec ses hautes pommettes, son visage intelligent dégageait une grande beauté ; même à travers les volutes de vapeur, je voyais ses yeux noisette qui brillaient. La grâce nonchalante avec laquelle elle avait relevé ses cheveux, la manière dont une petite boucle rebelle balaya son épaule à l'instant où elle retira sa tunique…

Nous étions d'Angelines ; et cela suffisait.

Les carreaux décorés de poissons, qui par leur forme rappelaient les blasons d'Angelins, étaient glissants sous mes pieds ; ils étaient chauffés d'en dessous par un hypocauste invisible. Je laissai glisser ma tunique le long de mes épaules,

puis descendis quelques marches pour entrer dans l'eau chaude, ignorant toutes les femmes alentour qui retenaient leur souffle.

— C'est votre marque, comtesse. (Tout en se laissant aller avec un soupir de plaisir, dame Denise me considérait l'œil mi-clos, avec un air amusé.) Jamais elles n'ont eu l'occasion de voir votre pareille auparavant.

Parfois, il m'arrive d'oublier…

Riant et pouffant, deux nobles menekheties se risquèrent à s'approcher ; la plus brave des deux vint tout près et s'adressa à nous en un hellène excellent.

— Kyria, dit-elle, mon amie et moi nous posions une question. Est-il habituel pour les femmes d'Angelines de… (elle me désigna d'un coup de menton)… de se décorer ainsi ?

J'ouvris la bouche pour répondre, mais Denise me devança.

— C'est la marque de Naamah, qui est notre déesse du Plaisir, expliqua-t-elle en toute ingénuité. Et la comtesse Phèdre nó Delaunay de Montrève est vouée à son service. N'avez-vous pas de choses semblables au Menekhet ?

— Non ! s'exclama la plus réservée. (Elles se mirent à glousser en se tenant l'une l'autre.) Alors c'est vrai ? poursuivit-elle. Vos dieux exigent que vous les serviez… (sa voix baissa de volume)… dans la chambre à coucher ?

Je haussai les sourcils et tournai la tête vers Denise.

— Oh oui ! répondit-elle d'un ton affable. Mais uniquement les plus nobles et les plus belles d'entre nous, telles que dame Phèdre. Vous voyez bien, n'est-ce pas, qu'elle est faite pour servir les princes et les rois ?

La joie excitée qui s'empara d'elles le prouva amplement. L'une d'elles, particulièrement hardie, me demanda si elle pouvait toucher. Si je l'y autorisais, toutes les autres voudraient faire de même. Je supportai de bonne grâce ses papouilles, debout jusqu'à la taille dans l'eau chaude, tandis que ses mains hésitantes caressaient ma peau, suivant les lignes noires serpentant tout le long de ma colonne vertébrale, effleurant les taches écarlates. C'était un tourment inédit pour une *anguissette*.

— On ne sent pas de différence ! s'exclama-t-elle, étonnée. Je pensais qu'il y aurait comme un bourrelet, une cicatrice… Ma

tante, approchez, venez toucher sa peau douce comme la soie, ajouta-t-elle en passant au menekheti pour héler une vénérable grand-mère aux seins desséchés, et aux yeux brillants de curiosité.

Toutes les femmes s'approchèrent et touchèrent en poussant des « oh ! » stupéfaits.

— C'est pour cela que vous m'avez fait venir ici ? demandai-je à Denise Fleurais.

— Ma mère était une adepte de la maison de la Bryone, répondit-elle en d'Angelin en inclinant la tête. (Un sourire perspicace flottait sur ses lèvres.) Amaury Trente ne se soucie peut-être pas de savoir comment vous allez faire pour accéder aux quartiers du pharaon, mais moi je crois deviner. Si vous comptez emmener votre Cassilin avec vous, il faut œuvrer à apaiser les doutes en accréditant l'idée que vous êtes une perle inestimable – qui mérite d'être gardée avec la plus grande vigilance. Pour obtenir la meilleure main dans un échange, il faut fixer un prix exorbitant dès le début.

— Ah !... (Je me retournai face à mes admiratrices et inclinai la tête poliment. Leur curiosité satisfaite, elles reçurent tacitement le message et se retirèrent, riant et s'éclaboussant.) Je n'ai pas encore pris cette décision, dis-je à Denise. Il serait prématuré de l'envisager.

— De la prendre, certainement. (Elle haussa ses épaules couleur crème.) Mais pas de poser les jalons. (Ses yeux se fixèrent sur moi à travers la brume moite.) Sa Majesté m'a nommée au sein de cette délégation pour mes dons en matière de commerce, expliqua tranquillement Denise Fleurais. Quoi qu'il puisse arriver, elle ne tient certainement pas à ce que le Cruarch conclue un accord boiteux à cause d'elle. Or, c'est une véritable bénédiction pour un marchand de savoir ce qu'un client désire plus que tout au fond de son cœur. Et Sa Majesté veut que cet Imriel soit rendu à la place qui est la sienne. Je le sais. Je ne prétends pas comprendre quelles sont vos motivations, comtesse, mais vous vous êtes engagée à retrouver le garçon. Si vous êtes disposée à payer le prix pour cela, ne dédaignez pas mon aide.

Les voix des femmes se répercutaient à la surface de l'eau du *caldarium,* joyeuses et folâtres. Je fixai mes yeux sur Denise, en silence. Je songeai aux enfants que nous avions retrouvés en Amílcar. Je songeai au pharaon, couvert de bijoux et mystérieux. Ma peau gardait le souvenir de toutes ces mains étrangères. Je songeai au sourire plein de vaillance de Nesmut, qui me rappelait tant Hyacinthe. Et je songeai, aussi, à Melisande Shahrizai fermant les yeux de douleur, et à ses lèvres sur les miennes.

Et à Joscelin. Toujours, Joscelin.

— Je ne sais pas si je suis disposée à en payer le prix, dis-je en toute honnêteté.

— Vraiment ? (Denise Fleurais sourit – d'un sourire où une tristesse vint se mêler à sa perspicacité.) La plupart des gens pensent ne pas être prêts, jusqu'à l'heure fatidique où l'accord est conclu. Je ne peux pas répondre à votre place. Je ne suis pas assise à la table des discussions. Je ne fais que la dresser.

Ses paroles demeurèrent dans mon esprit tandis que j'allais me plonger dans les eaux du *tepidarium* ; et longtemps après encore. J'y avais pensé, bien sûr ; dame Denise disait vrai. Mais cela faisait bien longtemps que je ne m'étais pas vendue pour autre chose que l'amour ou le plaisir du service de Naamah. *Lorsque j'étais jeune,* songeai-je, *je l'aurais fait sans même y penser*. Désormais, les choses étaient différentes.

Pour autant, la question n'était pas encore d'actualité ; cela ne servait à rien de se ronger les sangs à ce sujet aussi longtemps que nous n'aurions pas la certitude qu'Imriel de la Courcel était bien détenu dans le palais du pharaon. Et sur ce point – à mon regret – nos investigations commencèrent à marquer le pas.

Le lendemain, Nesmut vint nous rendre compte de ses efforts, la mine lugubre. Malgré un désir ardent – ô combien ! – de contribuer aux recherches menées en secret de l'aristocratie, personne au sein du palais n'avait pour l'heure vu quiconque correspondant à la description du jeune D'Angelin. Et pourtant, m'assura-t-il, tous se figuraient désormais bien mieux ce que pouvait être son apparence, depuis que circulaient des récits décrivant mon anatomie, suite à ma visite aux bains.

Malgré mes inquiétudes, je recrutai Nesmut pour qu'il nous prêtât main-forte dans l'exploration de la maison du général Hermodorus – et l'interrogatoire de ses serviteurs.

Notre lettre d'introduction avait été reçue et une invitation à dîner en compagnie de ses amis nous arriva bien vite. Naturellement, nous acceptâmes – et engageâmes Nesmut comme porteur de torche pour la soirée.

Je ne m'étendrai guère sur cet événement, hormis pour dire qu'il se révéla finalement assez fastidieux et fort peu fécond. Nous fîmes la connaissance ce soir-là d'un grand nombre de Menekhetis mécontents, tous très désireux de connaître les motifs de notre visite en Iskandria. Je souris et fis poliment allusion au fait qu'Ysandre de la Courcel, la sage et gracieuse reine de Terre d'Ange, voulait qu'il fût bien entendu qu'elle ne souhaitait nullement interférer dans les affaires politiques du Menekhet, mais uniquement commercer librement avec quiconque y détenait le pouvoir. Qui sait ? Peut-être était-ce la vérité.

Ils adressèrent la plupart de leurs questions à Joscelin, l'interrogeant sur les alliances d'Angelines et nos tactiques de combat. Ce qu'il ignorait, il l'inventa, décrivant des machines de guerre et armes de siège fabuleuses qui, j'en suis pratiquement sûre, n'existaient pas.

Le général Hermodorus était un homme ventru et aux jambes arquées, doté d'un regard aigu sous des sourcils broussailleux qui se rejoignaient au-dessus de son nez en bec d'aigle. Ses compagnons l'appelaient Horus, selon un humour menekheti qui m'échappa. Il ne me plut ni ne me déplut. Sa femme, Gyllis, parlait d'une petite voix qui n'était guère plus qu'un murmure ; je songeai que j'aurais pu avoir pitié d'elle si je l'avais mieux connue. Nous dînâmes donc et entretînmes une conversation un peu vide, et, pendant tout ce temps, mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine à l'idée de Nesmut en train de souper de pain et de bière dans la cuisine pour questionner innocemment les gens du général.

En fait, je m'étais fait des cheveux pour rien. Nesmut nous attendait à la porte tandis que nous faisions nos adieux, portant une torche tout juste allumée pour éclairer notre chemin jusqu'à

l'auberge. Nos regards se croisèrent lorsqu'il s'inclina ; il secoua imperceptiblement la tête, l'air dépité. Je ne peux dire que je fus surprise. Qu'il portât ou non le pharaon dans son cœur, le général Hermodorus ne m'avait pas particulièrement paru homme à prendre des risques pour satisfaire quelque passion charnelle.

Tant pis pour cette piste.

L'unique élément intéressant de cette soirée passa presque inaperçu – excepté pour moi. Mais ce n'était qu'une petite chose, qui valait à peine d'être relevée. L'une des servantes du général Hermodorus était hellène, native d'une île, enlevée au cours de quelque escarmouche. Jamais je ne m'en serais aperçue si elle n'avait pas marqué un temps d'arrêt infime en déposant un plat sur la table devant moi, tête inclinée ; à l'instant où je la remerciai, elle murmura un mot, « *lypiphera* ». Puis elle repartit.

Celle qui endure la douleur.

Une seule fois auparavant j'avais été appelée ainsi – sur l'île de Kriti et par des esclaves.

J'ignorais comment ils pouvaient le savoir alors.

Chapitre 34

Une semaine s'écoula sans que nous fissions le moindre progrès. Plus qu'une semaine et il nous faudrait partir ou renoncer à notre place dans la caravane de Radi Arumi.

Messire Amaury Trente s'était remis à s'arracher les cheveux.

En désespoir de cause, je demandai à Nesmut d'arranger un entretien avec la veuve de Fadil Chouma et de nous servir d'interprète. Il s'acquitta fort bien de sa tâche, mais cette initiative se révéla aussi stérile que les autres. Nous avions apporté des douceurs, du tissu d'Angelin et des jarres de bière menekhetie, puis passé un après-midi à plaisanter et poser des questions qui ne menaient nulle part, dans la cour de feu Chouma, où sa femme conservait un maintien stoïque, tandis que ses concubines gloussaient en murmurant derrière leurs mains. À l'exception d'une seule, dont le visage était dissimulé derrière un voile et qui ne disait rien. « Ils ne se soucient pas de savoir que la troisième concubine de Chouma gardera toujours des marques », avait dit Nesmut.

Moi, je m'en souciais.

Mais la troisième concubine de Fadil Chouma restait obstinément silencieuse derrière son voile. Elle ne dirait rien contre le pharaon ; pas plus que la veuve de Chouma ou les autres concubines, malgré leurs chuchotis. Nesmut secoua tristement la tête. L'unique fait marquant de cette journée fut notre rencontre une nouvelle fois avec l'un des prêtres épouvantables qui effrayaient tant Nesmut. Il descendait de son pas implacable la rue du Canope, marchant au milieu sous le soleil de midi.

C'était la plus grande artère d'Iskandria, bordée d'immenses effigies des divinités menekheties – dont les visages trahissent

l'influence hellène. Cette fois-ci, j'aperçus le prêtre avant que Nesmut nous avertît.

— *Skotophagotis !*

Nous, D'Angelins, sommes des bâtards dans la lignée du Dieu unique, élevés dans le respect des dieux de tous les lieux. Sans même y penser, je m'écartai vers le côté de la rue, et Joscelin suivit, sans tirer ses dagues. Nesmut s'accroupit, les dents serrées comme à l'instant d'un défi. Cette fois-ci, je distinguai plus nettement le prêtre, jusqu'au passage du char qui le suivait. De près, il ne semblait pas menekheti. À ma grande surprise, je notai en effet sa peau d'une pâleur qui n'était pas celle des gens d'ici, ainsi que sa barbe carrée qui frisottait. Je vis tout cela, de même que la raison pour laquelle le soleil se reflétait bizarrement sur sa tête : il portait un heaume en os, un crâne de sanglier ou quelque chose de ce genre qui enveloppait sa tête, avec des plaques d'ivoire cousues dessus au fil d'or.

Puis arriva le char, annonçant les jeux qui se déroulaient chaque semaine dans le grand amphithéâtre d'Iskandria ; le conducteur, dont les bras étaient ornés de rubans verts, tira sur les rênes en jurant. Son attelage stoppa net, rongeant le frein.

C'était une paire d'alezans. Aujourd'hui encore, je me souviens parfaitement comment ils agitèrent leur tête, écumant ; je me souviens de la chaleur et de la poussière. Je me souviens de l'odeur forte des chevaux et je me souviens comment le *skotophagotis* se figea, bâton levé. Sous le soleil au zénith, son ombre tranchait comme une lame en travers de la rue, noire comme le jais et immobile, coupant la trajectoire du char.

Nesmut émit une petite plainte, qu'il jugula en se mordant le dos de la main.

Le cocher jura en menekheti et fit claquer son fouet.

Et le *skotophagotis* hocha la tête et s'écarta ; les rayons du soleil faisaient luire l'os jauni qui coiffait sa propre tête. En un instant, ce fut fini, et le cocher repartit. Tirant sur ma main, Nesmut murmurait une mise en garde.

— Ne regardez pas, ne regardez pas, ma dame. Ne croisez pas son ombre.

À cet instant, cela ne signifiait rien pour moi. Je compris plus tard.

Ce soir-là au dîner, à l'auberge de Metriche, messire Amaury Trente était de fort méchante humeur – ce qui était pour le moins compréhensible. La recherche d'Imriel de la Courcel n'enregistrait pas le moindre progrès et, dans le même temps, les négociations devaient être menées tambour battant, au risque sinon de perdre toute crédibilité auprès des Menekhetis. Les trois derniers jours, je n'avais pratiquement pas eu l'occasion de parler avec Denise Fleurais – la personne qui était la plus proche de ce que je pouvais considérer comme une amie au sein de la délégation. Pas question qu'Ysandre réalisât un marché bancal pour le compte de son époux le Cruarch ; tel était le mot d'ordre sacro-saint.

De toute évidence, les ragots avaient été bon train depuis ma visite aux bains, et l'on se demandait dans tout Iskandria si j'envisageais d'offrir mes dons au pharaon pour faciliter la conclusion de l'accord. À ce qui se murmurait, une telle proposition de ma part ne serait pas contemplée avec dédain.

Cela était revenu aux oreilles de Joscelin – et je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pouvait bien en penser. Au moins, depuis notre conversation, il pouvait cerner ce qu'étaient mes motivations, mais nous n'en avions pas reparlé. Je laissai dire et gardai mes impressions pour moi. Pas un seul des contacts du très vaste réseau de Nesmut ne pouvait confirmer la présence d'Imri au palais, et je n'avais aucun désir de mettre mon prix sur la table des négociations s'il n'avait pas à y être.

— Il veut vous rencontrer, Phèdre. (Messire Amaury leva son verre de bière, avec une moue un peu écœurée.) Par Elua ! que ne donnerais-je pas pour un verre de rouge du Namarre ! Nous aurions dû apporter plus de fûts. Mais, baste ! Il semblerait que le pharaon ait eu vent de votre existence, et il a fait part aujourd'hui à l'ambassadeur de Penfars de son désir de poser les yeux sur ce trésor de la féminité d'Angeline qu'on lui a tant vanté. En particulier depuis que le général Hermodorus vous a vue.

Délicatement, je retirai quelques arêtes de la chair tendre du poisson dans mon assiette.

— Bien ! Il me verra donc. Si le souverain du Menekhet me demande de venir devant lui, je peux difficilement l'ignorer.

— Et s'il exige plus ? demanda Amaury. Le comte Raife pense que la chose est probable. Apparemment, il a entendu parler du service de Naamah.

À l'autre bout de la table, Denise Fleurais émit une petite toux discrète dans sa main. Je ne relevai pas et fixai plutôt mon regard dans celui d'Amaury.

— Je suis une D'Angeline libre, sans aucune obligation envers Ptolémée Dikaios. L'ambassadeur de Penfars suggère-t-il que je devrais accéder à son désir ? Pense-t-il que le pharaon sera saisi par ma beauté au point de nous remettre le garçon ?

— Non. (Messire Amaury affichait une mine des plus misérables.) Mais nos options se réduisent comme peau de chagrin, ma dame. Et il a pensé… à vos dons dans l'art de l'action clandestine. Les hommes parlent dans les feux de la passion… Oh ! Elua ! Je ne sais pas. Lorsque vous êtes arrivée, je me suis dit… (Il haussa les épaules.) Je pensais que nous l'aurions trouvé depuis lors.

— Je le pensais moi aussi, messire, murmurai-je.

Amaury soupira et vida son verre, s'abîmant ensuite dans la contemplation du fond du récipient, jusqu'à ce qu'un serviteur s'approchât pour le remplir de nouveau. Je repoussai mon assiette et tournai les yeux vers Joscelin, qui soutint mon regard ; l'expression de son visage était indéchiffrable. Moins concernés, les autres délégués se restauraient joyeusement, conversant et riant au milieu du brouhaha et des cliquetis des couverts. Un petit noble d'Angelin contait l'affaire du jour à une audience frappée d'horreur.

— … tiré sur cinquante pas au moins, disait-il. Lorsqu'on coupa enfin les rênes enroulées autour de sa taille, sa propre mère ne l'aurait pas reconnu.

— Peut-être devriez-vous envoyer une lettre d'introduction, déclara abruptement Amaury en redressant la tête. Au moins cela. Raife Laniol est bien fol de ne l'avoir pas suggéré plus tôt.

— … deux alezans formant le plus bel attelage qui se puisse imaginer, avec une ligne d'encolure à faire pleurer une femme.

Et l'un d'eux avec son antérieur brisé qui pendait… J'en aurais pleuré moi-même…

— Bien sûr, répondis-je distraitement, subitement captivée par l'autre conversation. Si vous pensez que c'est préférable. Messire Amaury, de quoi parlent-ils ?

— Pardon ? (Amaury Trente fixa un instant ses yeux sur moi sans comprendre.) Oh ! cela. Un homme a été tué lors des courses de chars, je crois. L'un des conducteurs. Un horrible accident.

— Portait-il des rubans verts ? demandai-je d'une voix incertaine.

— Des rubans verts ?

Amaury fronça les sourcils, puis posa la question à la ronde. Elle circula tout le long de la tablée, puis la réponse vint, enrobée d'une foule de détails inutiles. Oui, les bras du conducteur étaient ornés de rubans verts. Du moins en avait-il avant l'instant fatidique. Il s'était retrouvé prisonnier de ses rênes et avait été traîné par terre après que son char eut versé. Ensuite, qui pouvait encore dire la couleur de ses rubans détrempés de sang ?

Dans tous les cas, l'homme était mort.

Ce fut à cet instant précis que l'aile d'un mauvais pressentiment effleura mon âme.

— Messire Amaury, demandai-je, qui sont ces prêtres que les gens d'ici appellent les « mangeurs de ténèbres » ?

Il apparut que personne ne savait précisément ; certains n'avaient encore jamais croisé la route d'un seul et d'autres supposaient, comme je l'avais fait moi-même, qu'il s'agissait de prêtres menekhetis, servants de Serapis, le seigneur de la mort. Je les écoutai tous, sans apprendre grand-chose. Je commençai à m'interroger. Joscelin avait pensé la même chose que moi ; il écouta lui aussi et je vis apparaître sur son visage une expression d'inquiétude grandissante qui faisait écho à ma propre angoisse. Quelque part, dans le maelström de tous ces événements, une trame invisible était en train de se resserrer autour de nous.

Cette nuit-là, je fis un nouveau rêve.

Cette fois-ci, il fut différent. Je ne rêvai pas du bateau et de l'île, mais de la rue du Canope, longue et droite, inondée de la lumière de midi, aux dalles recouvertes d'une épaisse couche de poussière. En son milieu était agenouillée la silhouette solitaire d'un garçon, tête baissée. Un collier d'acier, trop grand pour lui, enserrait cruellement son cou ; ses boucles brunes lui tombaient sur les épaules.

— *Skotophagotis !* s'exclama une voix, que je savais être celle de Nesmut.

Je m'avançai d'un pas ; mes pieds étaient comme de plomb. Une ombre noire tomba sur les dalles, passa sur le garçon agenouillé. Il releva la tête. Le trait sombre d'une ombre barrait son visage, projeté par un bâton que je n'apercevais pas. À genoux, il demeurait immobile ; j'aperçus alors la lourde chaîne allant de son collier d'acier à ses poignets. Au-dessus de l'ombre du bâton, ses yeux avaient la teinte bleue des saphirs.

— *Lypiphera,* dit-il avec la voix de Hyacinthe.

Je m'éveillai, tremblant et pleurant, avec les bras de Joscelin autour de moi, et sa voix chaude et vivante murmurant des paroles rassurantes à mon oreille. Il me tint ainsi jusqu'à ce que la crise fût passée. Mon cœur affolé ralentit et ma respiration s'apaisa. Je me dégageai pour aller me poster devant la fenêtre ouverte ; la brise nocturne sécha ma peau trempée de sueur.

— Depuis quand as-tu des cauchemars ? demanda-t-il derrière moi.

— Depuis la Ville, murmurai-je. J'ai rêvé de Hyacinthe avant que tout commence.

— Tu aurais dû m'en parler.

— Je sais. (Je me retournai pour le regarder, assis sur le lit, son visage magnifique assombri par l'inquiétude) Mais ce n'est pas important… enfin, pas tout à fait. J'ai déjà eu des cauchemars auparavant. Avant La Serenissima. Mais je ne suis pas voyante ; ils ne m'apprennent jamais rien que je ne sache déjà. Uniquement des choses que je me refuse à admettre.

— Et que t'a dit celui-ci ? demanda-t-il, avec une gravité enfantine.

Jamais Joscelin ne rirait de mes rêves – que je les lui racontasse ou non. Cela faisait bien trop longtemps que nous

nous connaissions. Je frissonnai et resserrai mes bras autour de moi.

— Je ne sais pas, murmurai-je, mais j'ai vu l'ombre de ce prêtre.

— Le *skotophagotis*. (Il demeura silencieux un instant.) Phèdre, reviens te coucher. Je crois qu'il est préférable d'avoir cette conversation à la lumière du jour.

J'acceptai de grand cœur et revins me nicher dans la chaleur de ses bras. La tête posée sur son épaule, je me rendormis. À l'instant où le sommeil me prit, ses yeux étaient toujours grands ouverts, fixés sur le plafond ; je ne sais quelles ténèbres personnelles il pouvait ainsi contempler.

Le lendemain matin, nous n'en parlâmes pas avant que Nesmut fût là.

Il arriva à la toute fin de notre déjeuner, comme il en avait coutume, en flânant tranquillement dans la salle à manger de l'auberge de Metriche. Il prit un siège et s'assit à la table, où ne restaient plus que Joscelin et moi ; la délégation de messire Amaury était déjà partie. Il se servit une part de gâteau de caroube, qu'il recouvrit d'une généreuse couche de compotée de figues. Je remarquai qu'il portait une tunique neuve de coton blanc avec une bande brune, dont le tissu crissait encore. Nesmut vivait une période de prospérité depuis qu'il travaillait pour nous. J'éprouvai un sentiment de culpabilité à l'idée d'y mettre fin.

Mais il y avait mon rêve.

— Nesmut, dis-je en affermissant ma voix. (Il leva ses grands yeux, la bouche encore pleine de gâteau.) J'ai pris une décision. Notre accord prend fin aujourd'hui. Je ne veux plus que tu risques ta vie et celle des autres à fouiller le palais du pharaon.

— Gracieuse dame ! s'exclama-t-il, à la fois consterné et effaré, en postillonnant quelques miettes. (Il avala sa bouchée avant de poursuivre.) Gracieuse dame, nous venons seulement de commencer…

— C'est fini, vous arrêtez ! repris-je, implacable. Jure-le ! Jure-le par Serapis.

Haussant les sourcils, Joscelin bougea de façon à montrer la poignée de son épée.

— Je le jure, murmura Nesmut. (Avec un air lugubre sur le visage, il leva la main et débita son serment en menekheti.) La gracieuse dame est contente ? Vous voulez que je m'en aille ?

Culpabilité ou pas, je sentis un grand poids se décharger de mes épaules. Je cherchai une obole d'argent dans ma bourse.

— Ce n'est pas que ton travail m'ait déplu, Nesmut, juste que…

— Attends, dit Joscelin d'une voix pondérée. (Il se pencha en avant.) Nesmut, ma dame Phèdre craint de t'exposer au danger – toi ou n'importe qui d'autre. Cela ne signifie pas pour autant que nous n'avons plus besoin de tes lumières. Réponds donc à ma question, et entends les inquiétudes attentionnées de ma dame comme elles doivent l'être. Qui est l'homme que vous appelez le « mangeur de ténèbres » ?

Nesmut ne put retenir un frisson ; il lança des regards à la ronde et répondit à voix basse dans la blanche lueur du matin.

— Gracieux seigneur, il est dangereux de les nommer ! Ce sont des ombres, des prêtres d'un royaume mort et qui vit encore, Persis qui fut. En Iskandria, et partout dans le monde, ils vont où ils veulent. On dit que les Akkadians les détestent comme la peste, mais même eux craignent de croiser l'ombre d'un *skotophagotis*. Nombreux sont ceux qui s'y sont risqués ; et tous sont morts.

— Comme le conducteur de char, dis-je.

Nesmut hocha vigoureusement la tête, puis tendit la main vers un autre gâteau ; sa peur s'atténuait.

— La gracieuse dame a entendu, oui. Nous l'avons vu, et il est mort avant le coucher du soleil. C'était un ignorant de la campagne ; il ne savait rien.

— « Persis qui fut » ? demanda Joscelin, sourcils froncés. Tu veux dire que ce sont des descendants des Persians ?

— Non. (Nesmut mâcha, avala, puis se servit un verre d'eau.) Enfin, si, gracieux seigneur. Ils appartiennent à l'ancienne lignée, mais il y a encore de nombreux Persians aujourd'hui au Khebbel-im-Akkad. Les *skotophagotis*… (sa voix se fit de nouveau plus sourde)… appartiennent au royaume mort et qui vit encore.

Joscelin tourna vers moi ses sourcils interrogateurs ; je secouai la tête. Grâce à l'enseignement d'Eleazar ben Enokh, j'avais quelques notions concernant l'histoire akkadianne, et je maîtrisais plus ou moins la langue, mais je ne savais rien d'un « royaume qui mourut et vit encore ». De Persis, je ne savais pas grand-chose non plus, car cet empire jadis puissant avait été détruit par Ahzimandias et la maison de Ur quelque cinq cents ans auparavant. Les Akkadians ne s'étaient guère montrés magnanimes, faisant de leur mieux pour éradiquer jusqu'au souvenir de la culture persiane.

Néanmoins, il y avait une histoire qui demeurait vivace dans la mémoire d'Angeline. C'était le roi de Persis qui avait emprisonné Elua le béni lorsqu'il parcourait la Terre… et c'était Naamah qui avait racheté sa liberté en offrant en échange une nuit de plaisir au souverain. C'était en souvenir de cela que nous révérions Naamah et nous vouions à son service.

Cette pensée me mit mal à l'aise.

— Nesmut…, commençai-je.

Mais je ne pus jamais finir ma question, car, à cet instant, messire Amaury fit irruption dans la salle, flanqué de deux délégués, et la parcourut des yeux.

— Phèdre ! s'exclama-t-il en m'apercevant. (Il vint vers moi à grands pas.) Ma dame, je suis bien aise de vous trouver ici. Le pharaon a envoyé un message par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Penfars. Vous êtes convoquée à une audience, dit-il d'une traite, avant d'ajouter : Immédiatement !

Chapitre 35

Qu'il soit d'Angelin libre ou non, nul ne saurait ignorer la convocation d'un souverain régnant – dans sa propre capitale qui plus est. Je me changeai donc pour passer l'unique robe présentable que j'avais apportée – de soie d'un rose profond, parsemée de petites perles de cristal. Elle datait d'une bonne année déjà, mais elle était l'œuvre de Favrielle nó Églantine et ses lignes ajustées et son ourlet long presque comme une traîne étaient toujours furieusement copiés.

Je l'avais choisie pour son faible encombrement dans mon bagage.

— Très jolie, dit Joscelin d'un ton neutre en me regardant tandis que je tressais mes cheveux en couronne.

— Il est tout de même pharaon du Menekhet, Joscelin. (Je glissai quelques épingles piquées de diamant pour maintenir mes tresses en place, puis examinai mon profil dans le bronze sombre du miroir de notre chambre.) Devrais-je aller me présenter à lui en tenue de cavalière ?

Joscelin haussa les épaules sans rien répondre. Il avait passé des chausses et un pourpoint d'un velours gris tourterelle, orné sur la poitrine de l'emblème de Montrève. S'il avait ramené ses cheveux en catogan sur la nuque, il aurait pu passer pour un frère cassilin.

Je lui lançai un regard résigné.

— Tu ne pourras pas prendre tes armes avec toi en présence du pharaon, tu sais.

— Je sais. Je les laisserai lorsqu'on me le demandera.

Qu'il en soit donc ainsi. Je soupirai et vins l'embrasser avant d'appliquer une délicate touche de rouge sur mes lèvres. Peut-être trouvait-il quelque sombre motif de sourire du besoin que j'avais de parer ma beauté de ses plus beaux atours pour

paraître devant un souverain étranger, mais lui n'avait jamais été décrit comme un trésor de la féminité d'Angeline. Quelles que pussent être les informations qui avaient circulé, les négociations commerciales allaient sans aucun doute se poursuivre, mais, grâce à l'initiative de dame Denise, j'avais désormais une crédibilité à défendre.

L'ambassadeur m'avait envoyé sa voiture et, d'ailleurs, le comte Raife Laniol m'accueillit en personne dans la cour, accompagné de son épouse. C'était un homme de haute taille aux cheveux bruns, tirant sur le gris, aux manières affables et au parler distingué. Comme on me l'apprit par la suite, c'était un excellent érudit en hellène ; certes, je pouvais l'admirer pour cela, mais je ne l'en tenais pas moins pour sot de n'avoir pas appris le menekheti. C'est toujours un travers chez les érudits que de se spécialiser trop. Je préférais sa femme, Juliette, à l'austère beauté qui subitement s'illuminait lorsqu'elle souriait.

— Comtesse, murmura-t-elle, en me donnant le baiser de bienvenue. C'est un honneur de faire votre connaissance. Nous aurions voulu vous avoir à dîner, vous et messire Verreuil, mais je craignais de vous gêner dans votre mission.

Je l'assurai que tout le plaisir aurait été pour nous, puis son époux ouvrit la porte et nous nous tassâmes dans l'espace exigu. Amaury Trente paraissait inquiet ; bien qu'il ne m'en eût rien dit, je savais que mon plan le rendait quelque peu nerveux.

Pour ma part, j'éprouvais uniquement un calme pour le moins indu. J'écoutai Raife Laniol nous instruire sur le protocole à suivre en présence du pharaon, notant tout cela dans un coin de ma mémoire. Tout d'abord, il nous faudrait nous arrêter au seuil de la salle du trône, puis marcher trois pas derrière le chambellan après avoir été annoncés, immédiatement derrière l'ambassadeur et sa femme. Ensuite, nous exécuterions une révérence à genoux, avant de nous redresser en veillant à conserver le regard baissé jusqu'à ce que le pharaon nous adressât la parole. Pour repartir, nous attendrions le passage du chambellan et marcherions trois pas derrière lui, dans l'ordre de notre arrivée.

Il y avait encore d'autres détails, que j'écoutai jusqu'au bout.

— Messire ambassadeur, que savez-vous de ces prêtres que les gens d'Iskandria appellent les *skotophagotis ?*

Le comte Raife cligna des yeux avec perplexité. Sa femme murmura quelque chose à son oreille.

— Ah ! oui, dit-il, son visage s'éclairant soudain. Il s'agit d'une superstition locale, à ce qu'on m'a expliqué. Comme toute nation, le Menekhet compte son lot de devins et de prophètes. Ils vous causent quelque inquiétude ?

— C'est possible, répondis-je. D'où viennent-ils ? On m'a dit de Persis.

— Persis ! (Il rit.) Quelqu'un vous aura raconté des sornettes.

— Avez-vous jamais entendu parier d'un « royaume mort et qui vit encore » ?

— Ah ! (Le comte Raife me lança un regard charitable.) Vous voulez parler du Khebbel-im-Akkad, ma chère. Je crois savoir que ce nom lui-même signifie…

— Akkad, revenu à la vie, l'interrompis-je. Oui, messire, je sais cela. Il s'agit de quelque chose de différent.

Il secoua la tête, interloqué.

— Je ne crois pas, ma dame.

Mais nous n'avions plus de temps pour la conversation ; nous étions arrivés au palais des pharaons – une bâtisse somptueuse, intégralement recouverte de marbre blanc, qui s'avançait dans le port. Les gardes du pharaon connaissaient l'ambassadeur de vue, mais ils ne prirent aucun risque et s'assurèrent de nos identités, en compulsant une liste sur une tablette de cire. L'autorisation fut confirmée et l'on nous fit signe d'entrer.

À l'intérieur, les pièces du palais étaient vastes et aérées, sous de très hauts plafonds, avec d'innombrables fenêtres orientées de façon à favoriser la circulation de la brise marine. De toute évidence, il avait été conçu pour être défendu de l'extérieur plutôt que de l'intérieur. On nous fit pénétrer dans une antichambre où l'on nous servit une eau fraîche dans laquelle baignaient des pétales d'hibiscus ; des esclaves impavides agitaient d'immenses feuilles de palmier. Ensuite, le chambellan vint nous chercher, escorté de deux aides. C'était un

homme grand et maigre, aux épaules légèrement voûtées, dont le maintien était dépourvu de la plus petite once d'humour.

— Messire ambassadeur, dit-il en saluant Raife Laniol en hellène.

Le comte Raife s'inclina.

— Messire chambellan. Vous connaissez messire Amaury Trente et ses compagnons, messire Nicolas Vigny et le baron de Chalais. Et voici la comtesse Phèdre nó Delaunay de Montrève et son consort, Joscelin Verreuil.

Les yeux du chambellan clignèrent légèrement. Au Menekhet, la coutume ne permettait pas aux femmes de prendre un consort, comme l'usage l'autorise en Terre d'Ange – du moins, pas ouvertement.

— Le pharaon sera enchanté, dit-il en tout et pour tout. Messire Verreuil, consentirez-vous à nous confier vos armes ?

Joscelin exécuta un salut cassilin, puis tira ses dagues de leur fourreau avant de déboucler son baudrier avec l'aisance que confère une longue pratique. L'un des aides du chambellan s'avança et déplia un drap du lin menekheti le plus fin pour y recevoir les trois lames. Sur le linge somptueux, l'acier froid et le cuir huilé dégageaient une impression de morne utilité.

— Ces lames ont sauvé la vie de Sa Majesté Ysandre, expliqua le comte Raife. Prenez-en soin, messire chambellan.

Il n'est donc pas tout à fait dénué de sens diplomatique, songeai-je. Le chambellan lança à Joscelin un regard où perçait une nouvelle note de respect.

— Ce sera fait, dit-il en s'inclinant. Et maintenant, si vous voulez bien me suivre, le pharaon vous attend.

Nous le suivîmes donc. Le comte Raife et sa femme marchaient trois pas derrière le chambellan, suivis d'Amaury Trente et des délégués ; enfin, Joscelin et moi fermions la marche. Je gardai les yeux baissés, avançant d'un pas mesuré. J'évaluai l'immensité de la salle du trône à l'écho que percevaient mes oreilles. L'air circulait, doucement agité par les esclaves aux feuilles de palmier, portant partout des senteurs de camphre et de santal. Le petit bruit métallique d'une armure m'indiqua que des gardes étaient présents – une dizaine au moins, et peut-être plus. J'entendis nos noms annoncés et

aperçus le comte Raife et Juliette qui s'agenouillaient. Messire Amaury et les délégués les imitèrent. Une voix masculine s'adressa à eux sur un ton agréable, puis une autre voix, féminine, jeune et flûtée.

Puis vint notre tour. Je m'approchai du trône et tombai à genoux ; je sentis la fraîcheur du marbre à travers la soie de ma robe. Je m'inclinai profondément, puis me relevai en gardant les yeux baissés. À côté de moi, Joscelin faisait de même.

— Dame Phèdre. (C'était la voix de l'homme qui s'adressait à moi. Je relevai la tête et croisai son regard. Malgré sa tunique incrustée d'or, Ptolémée Dikaios, pharaon du Menekhet, n'était qu'un homme dans la force de l'âge. Le diadème d'or de sa charge reposait sur sa tête dont la chevelure allait s'éclaircissant. Il me sourit.) Voici donc le trésor de Terre d'Ange.

— Messire pharaon. (J'inclinai la tête.) Je laisse aux autres le soin de le dire.

— Oh ! on me l'a abondamment signalé. (Il tendit la main pour prendre celle de la femme à ses côtés ; à peine plus qu'une jeune fille en vérité.) N'est-ce pas, ma chère Clytemne ?

La deuxième épouse du pharaon, et reine en titre, gloussa.

— C'est vrai ! Mes dames me l'ont rapporté. Dites-moi… (Elle se pencha en avant, les yeux écarquillés par la curiosité.) Prenez-vous des bains de lait d'ânesse pour avoir la peau si douce ? C'est ce qu'on m'a dit.

— Non, ma dame. (J'exécutai une courte révérence en m'efforçant de conserver mon sérieux. Pour tout dire, l'assemblée n'était pas exactement ce à quoi je m'étais attendue. Du coin de l'œil, je voyais Joscelin se mordre les lèvres tout en fixant son regard sur le sol.) J'utilise un onguent à base de suint de la première tonte clarifié à l'essence de rose. Il assouplit merveilleusement la peau. Je suis sûre que messire Amaury pourra vous en faire parvenir si tel est votre désir, ma dame.

— Oh oui ! s'exclama la reine Clytemne en battant des mains. (Ptolémée Dikaios affichait un air amusé et plein d'indulgence. Pour sa part, Amaury Trente était frappé de stupeur et parvenait bien mal à le cacher.) Et pour donner un tel lustre à

votre regard, poursuivit la jeune reine avec enthousiasme, vous utilisez de la teinture de belladone, n'est-ce pas ?

— Non, ma dame. (Je secouai doucement la tête en lui souriant gentiment.) Cela rend les yeux sensibles à la lumière et je craindrais que l'éclat de Votre Majesté m'éblouisse.

— Oh ! (Clytemne rougit de plaisir sous le compliment ; le rose monté à ses joues embellit fugacement son teint brouillé.) Mais vos yeux… (Elle se pencha pour mieux m'observer.) Oh ! vous avez un étrange petit défaut, dame Phèdre. Une tache écarlate…

— C'est la marque de Kushiel, intervint l'ambassadeur Raife Laniol de Penfars, en s'avançant d'un pas pour s'incliner. Du moins est-ce ce que nous disons en Terre d'Ange.

— « Cingle Kushiel tout-puissant, Des portes d'airain jusqu'ici, Trace ton signe de sang, Dans l'œil des mortels choisis. » (Les mots étaient prononcés en hellène, mais leur source était incontestablement d'Angeline. Je vis Joscelin redresser la tête, tandis que ses mains se croisaient en un geste réflexe pour aller chercher ses dagues absentes. Ptolémée Dikaios affichait un large sourire.) Allons, messire de Penfars, poursuivit le pharaon avec une pointe de moquerie. Vous êtes un érudit. Tiberium avait sans doute des prétentions, mais le monde entier sait que c'est en Iskandria que se trouve la plus belle des bibliothèques. Pendant mille ans, le Menekhet n'a survécu que par la puissance de son esprit. Pensiez-vous vraiment que j'allais recevoir une délégation d'Angeline sans apprendre au préalable tout ce que je pouvais ? Pensiez-vous que j'ignorais l'identité de vos invités, qui ont eu le plaisir de dîner avec mon très cher général Hermodorus ? (Son attention se détourna de nous un instant pour se porter sur sa jeune épouse.) Clytemne, ma chère, tu as vu la beauté d'Angeline. Veux-tu nous laisser maintenant pour que nous discutions ?

À regret, elle descendit de son trône, pour suivre l'escorte qui déjà l'attendait.

— Vous n'oublierez pas l'onguent ? me dit-elle, pleine d'espoir, en partant.

Je lançai un regard appuyé à Amaury Trente, qui tressaillit avant de se lancer dans une flamboyante révérence.

— Ce sera un honneur pour moi d'y veiller personnellement, Majesté.

Puis nous nous retrouvâmes seuls en compagnie de Ptolémée Dikaios, pharaon du Menekhet dont, semblait-il – à mon grand désarroi –, j'avais considérablement sous-estimé l'intelligence. Il croisa sur son ventre ses doigts ornés de bagues étincelantes, et nous considéra tranquillement.

— Elle avait grand désir de vous voir, ma dame, et d'apprendre les secrets de la beauté d'Angeline. Nous vous savons gré de votre indulgence.

— Tout le plaisir et tout l'honneur sont pour moi, messire.

Il agita l'une de ses mains.

— Clytemne est une jeune écervelée, mais son cœur est bon. Et puis, elle a apporté dans notre mariage l'allégeance de l'île de Cythera, à laquelle je ne peux guère me permettre de renoncer. Pour ma part, en tout cas, je suis ravi de cette union. Dites-moi, y a-t-il quelque chose que je puisse vous offrir en retour ?

Cela faisait bien des années que je servais Naamah, et je savais reconnaître une question à double sens. Celle-ci en était une. Et j'avais étudié l'art de la dissimulation pendant presque aussi longtemps ; je savais interpréter les intonations et les messages silencieux transmis par le corps. « Je sais qui tu es », me disaient les traits du visage de Ptolémée Dikaios. « Je sais qui tu es et ce que tu fais. Je sais ce que tu cherches et ce que tu pourrais demander. Oseras-tu ? »

Comment peut-il savoir tout cela ? Puis je songeai à Melisande Shahrizai qui, depuis son exil sérénitien, était parvenue à trouver des traductions hellènes de textes habirus et des manuscrits jebéens rarissimes. Melisande, qui était prête à partir sur l'instant en Iskandria à la recherche de son fils disparu. Jusqu'alors, je ne m'étais pas demandé d'où pouvait lui venir la certitude de trouver de l'aide dans cette ville.

Ni de qui elle pourrait l'obtenir. Melisande n'était pas du genre à choisir ses alliés ailleurs qu'au sommet.

— Messire pharaon, répondis-je. Vous savez qui je suis. Savez-vous ce que je cherche ?

Ptolémée Dikaios remua sur son trône ; ses bagues lancèrent des lueurs. Son visage s'était fait impassible.

— Je sais que ce n'est pas dans les murs de ce palais que se trouve ce que vous cherchez.

Je scrutai son visage comme si ma vie en avait dépendu ; et d'ailleurs, si la mienne n'en dépendait pas, celle d'Imriel peut-être. Le pharaon me dissimulait quelque chose, mais quoi ? Une information ou le garçon ? Si je me trompais, je perdais l'ouverture qui s'offrait à moi. C'était un pari. Conscient de sa position inexpugnable, le pharaon conservait un visage parfaitement lisse. *Il ne serait pas si sûr de lui s'il s'agissait du garçon. Une alliance secrète est plus facile à dissimuler qu'un garçon de dix ans.* Je songeai à mon rêve, au trait d'ombre s'abattant sur le visage tourné d'Imriel. Amaury Trente me dévisageait ; ses lèvres bougeaient en silence, priant pour que je ne fisse rien d'inconsidéré. En vérité, je ne savais que faire.

— Alors je vais poser une question, messire pharaon, puisque je crois comprendre que vous êtes un érudit de ce monde. (Je pris une profonde inspiration.) Qu'est-ce que le royaume mort et qui vit encore ?

Le pharaon du Menekhet devint pâle.

— Le Drujan.

— Le Drujan, répétai-je en appréciant la saveur de ce mot – tout comme la subite pâleur du pharaon et les gouttes de sueur apparues sur son crâne dégarni. Dites-moi, messire, qu'est-ce que ce Drujan ?

L'un des gardes fit un pas en avant, ainsi qu'un devin de la cour au front traversé de profondes rides. Ptolémée Dikaios se ressaisit et leur ordonna d'un signe de la main de reculer.

— Le Drujan, dit-il d'un ton lugubre, était naguère une satrapie de l'empire de Persis. C'est aujourd'hui un royaume, tout au nord du Khebbel-im-Akkad.

— Un royaume ? (Le comte Raife haussa ses élégants sourcils gris argent.) Un royaume souverain, messire pharaon ?

Il y eut un instant de silence.

— Oui, répondit Ptolémée Dikaios. Du moins est-ce ainsi que je le pense. Les Drujani se sont rebellés contre leurs seigneurs akkadians il y a une trentaine d'années et ils ont été écrasés sans pitié. Tous les survivants de sang royal ont été passés au fil de l'épée, les femmes violées et tuées. Et puis… (Il écarta les mains

en un geste d'impuissance, en dépit de tout l'or qui les ornait.) Il y a huit ans, quelque chose a changé. Je ne sais pas ce que c'était, car les Akkadians répugnent à en parler. Mais c'est à cette époque que les prêtres au crâne d'os, les *skotophagotis*, sont arrivés. Parfois seuls, parfois accompagnés, de marchands ou de mercenaires.

— Et vous les avez accueillis, messire pharaon ? (Je laissai transparaître une trace d'incrédulité polie dans ma voix.) J'ai entendu dire que les Akkadians les détestaient comme la peste.

— Et ils les craignent tout autant. (Il secoua la tête.) Je ne les ai jamais accueillis. Traiter avec eux, les héberger ou leur apporter secours sont des actes passibles de mort. Ainsi en ont décrété les Akkadians. Telle est la proclamation d'Ishme-la-Ilu, le grand vizir du Khalif du Khebbel-im-Akkad ; et je m'y suis conformé. Les Drujani et leurs prêtres au crâne d'os ne sont pas les bienvenus en Iskandria, ni n'importe où ailleurs au Menekhet. Mais… (un mince sourire flotta sur ses lèvres)… croiser leur route est aussi puni de mort, et non pas par l'acier akkadian. Une mort ignoble – de maladie, de la morsure d'un aspic ou piétiné par un cheval paniqué. Croyez-moi, ajouta-t-il en promenant son regard à la ronde, j'ai consulté mes prêtres. J'ai consulté également notre grande bibliothèque. Personne n'a de réponse. Il y a des talismans, des rouleaux de prière… (Il agita une main.) Les ennemis des prêtres drujani meurent dans tous les cas.

— Alors, ils vont où ils veulent ? demandai-je lentement.

Ptolémée Dikaios hocha la tête.

— Nous faisons comme les Akkadians l'ont ordonné. Nous les évitons, en remerciant les dieux qu'ils ne soient pas plus nombreux. Ils ne sont pas violents si on les laisse tranquilles. (Son mince sourire reparut.) Le Menekhet est une nation ancienne, dame Phèdre. Il a connu bien des tempêtes. Quelle que soit la querelle qui oppose le Drujan au Khebbel-im-Akkad, nous pouvons attendre qu'elle passe.

— Oui, mais pour l'heure… (Je réfléchissais à voix haute.) Messire pharaon, que viennent faire les Drujani ici ? (Je laissai s'écouler un instant.) Achètent-ils des esclaves ?

Son visage se figea.

— C'est possible, même si c'est interdit.

— Bien sûr, dis-je mécaniquement. Mais s'ils le faisaient… y aurait-il quelqu'un pour les arrêter ? Vos gardes ? Quelqu'un tenterait-il de les arrêter aux portes de la ville ?

Un nouvel instant de silence s'écoula, puis le pharaon secoua la tête.

— Non. Pas si un *skotophagotis* est avec eux.

— Et quelle peine encourt un marchand menekheti qui commerce avec un Drujani ?

Le pharaon vrilla son regard au mien.

— La mort, dit-il doucement.

Je frissonnai ; Amaury Trente émit un gémissement de dépit, qui me parvint de très loin. Mes oreilles étaient emplies du fracas d'immenses ailes de bronze ; une brume rouge avait envahi ma vision. La trame invisible était en train de se refermer sur moi. À travers un écheveau de fils écarlates, j'aperçus le visage de Kushiel, souriant et cruel, et ses mains puissantes. L'une d'elles, contre son cœur, tenait une clé ; l'autre, tendue, offrait un diamant au bout d'un cordon de velours noir.

— Phèdre ! (Des mains de nouveau, les mains de Joscelin, posées fermement sur mes épaules, et qui me secouaient. Je battis des paupières ; ma vision s'éclaircit. Je compris que j'étais en train de vaciller sur mes jambes.) Tu te sens bien ?

— Oui. (J'agrippai ses avant-bras. Par-dessus l'épaule de Joscelin, je scrutai Ptolémée Dikaios.) Messire pharaon, je vous demande une faveur.

Il esquissa un petit geste.

— Parlez.

Du coin de l'œil, j'apercevais messire Amaury en train de grimacer et Raife Laniol qui s'efforçait de me dissuader en secouant la tête. Je ne tins compte ni de l'un ni de l'autre.

— Messire pharaon, vous savez que Sa Majesté nous a demandé de chercher un garçon d'Angelin enlevé par des Carthaginois et vendu contre son gré comme esclave au Menekhet. Vous nous avez apporté votre aide dans nos recherches. Je vous demande de nous aider une fois encore en demandant à vos gardes si un enfant correspondant à ce

signalement n'a pas été vu quittant la ville, emmené par des prêtres drujani.

Ptolémée Dikaios se détendit légèrement.

— Ce sera fait, dit-il en esquissant un signe à l'intention d'un officier de sa garde, resplendissant dans son pagne blanc et sa cuirasse dorée.

Il lui communiqua ensuite ses instructions en menekheti.

— Dame Phèdre, siffla Amaury à mon oreille en serrant mon bras dans sa main. Pensez un peu à ce que vous faites ! Vous vous mettez…

— Chut ! (D'un geste, je lui intimai de se taire, tout en tendant l'oreille pour saisir ce que le pharaon disait à son garde. Il parlait bas en s'efforçant à la discrétion, mais j'ai un don pour les langues et une mémoire formée par Anafiel Delaunay.) Amaury, avez-vous donné au pharaon une description d'Imriel de la Courcel ? lui demandai-je à voix basse et en d'Angelin.

— Une description ? (Il relâcha mon bras, la mine stupéfaite.) Non, bien sûr que non. Le pharaon ne s'inquiète pas de ces détails. Même son grand trésorier n'a pas daigné les entendre. J'ai donné une description au secrétaire Rekhmire – et à personne d'autre.

L'ambassadeur de Penfars nous observait tous deux, à peine déconcerté par le regard d'avertissement de Joscelin. Je ne lui prêtai aucune attention, occupée à considérer la clé qu'Amaury venait de me donner, et à mesurer le levier que j'allais pouvoir en tirer.

— Voilà, c'est fait, annonça le pharaon du Menekhet, mettant un terme à nos petites chamailleries à voix basse. (Il me regardait avec une lueur rusée dans l'œil ; un large sourire étirait sa bouche.) On dirait bien que Terre d'Ange s'intéresse de très près à ce jeune esclave, n'est-ce pas ? Et donc, ma dame, quelle faveur m'accorderez-vous en retour ?

Amaury Trente poussa un soupir, levant les mains de désespoir, avant de se retourner. L'un des délégués sourit. Juliette de Penfars posa sur moi un regard empreint de compassion, tandis que son mari, l'ambassadeur, luttait pour faire bonne figure… Joscelin, quant à lui, esquissa tout juste un

froncement de sourcils, comme un homme qui écoute le bruit d'une bataille dans le lointain.

— Messire pharaon, dis-je. Puis-je vous parler en privé ?

Chapitre 36

Bien évidemment, il accéda à ma demande.

Aujourd'hui encore, je ne saurais dire si Ptolémée Dikaios crut sincèrement que j'allais coucher avec lui en échange de la faveur bien insignifiante qu'il m'avait accordée. Peut-être bien. Ou peut-être croyait-il que j'allais juger ce prix acceptable pour acheter son silence au sujet du jeune esclave d'Angelin que notre reine voulait tant. Après tout, il connaissait sa valeur.

Dans un cas comme dans l'autre, je le détrompai.

— Messire pharaon, dis-je lorsque nous eûmes gagné son salon de réception privé, en présence uniquement de serviteurs impassibles agitant leurs immenses feuilles de palmier. Voici la faveur que je vous propose : en échange de votre aide, je ne dirai pas à l'ambassadeur de Penfars, ni à messire Amaury Trente, que vous vous êtes ligué avec dame Melisande Shahrizai de la Courcel.

Il resta un long moment les yeux fixés sur moi, sans rien dire, allongé sur un divan, la tête appuyée sur une main.

— Et pourquoi diriez-vous une telle chose ?

— Parce que, répondis-je en haussant les sourcils, personne ne vous a décrit le garçon, messire. Or, je vous ai entendu dire au garde qu'il s'agissait d'un garçon d'Angelin d'une dizaine d'années, avec les cheveux noirs et les yeux bleus. Alors, soit vous avez vu l'enfant vous-même… soit quelqu'un d'autre vous l'a décrit. Et je ne vois qu'une seule personne susceptible d'avoir fait cela.

Il eut alors la bonne grâce de blêmir un petit peu.

— Vous ne parlez pas menekheti.

— En effet, reconnus-je. Je ne le parle pas. Mais j'ai écouté un jeune homme traduire pour moi ces mêmes paroles en

menekheti à la veuve de Fadil Chouma et à ses concubines. J'ai un certain don pour les langues, messire, et une oreille aiguisée.

— Je vois ça. (Au bout d'un certain temps, Ptolémée Dikaios se releva pour se mettre à arpenter la pièce, les mains croisées dans le dos. Il contempla son divan, ses esclaves impassibles, ses murs décorés de fresques. Pour finir, ses yeux se posèrent sur moi.) Je n'ai jamais vu cet enfant. Iskandria commerce librement avec La Serenissima. Cette femme dont vous me parlez était l'épouse de l'unique présence d'Angeline dans cette ville-État. Nous nous connaissons de longue date.

— Sa fortune a subi quelques revers depuis la première fois où vous l'avez rencontrée.

— La prison. (Il balaya cette notion d'un revers de main négligeant.) Ou le sanctuaire, si vous préférez. Oui. Mais même, j'ai cru comprendre que son… fils… (il donna à ce mot une subtile emphase)… est troisième dans l'ordre de succession au trône d'Angelin.

— C'est exact, répondis-je. Et c'est précisément pourquoi Sa Majesté Ysandre de la Courcel aimerait tant le savoir en sûreté. Mais tout cela n'enlève rien au fait que sa mère a été condamnée pour trahison – et promise à une mort immédiate si elle venait à mettre un pied hors de son sanctuaire.

À ma grande surprise, Ptolémée Dikaios rit – et fit même plus que rire. Ce fut un formidable rugissement remonté du plus profond de son ventre, qui le secoua jusqu'à ce que des larmes lui vinssent et qu'il lui fallût se tamponner les yeux de l'extrémité frangée de sa ceinture.

— Ah ! Phèdre nó Delaunay ! Pourquoi votre reine ne vous a-t-elle pas envoyée la première ? Nous nous serions épargné une bien pénible danse. J'ai entendu parler de vous, oh oui ! Cette femme dont vous m'avez parlé m'a mis en garde contre votre esprit.

J'attendis que son hilarité se calmât.

— J'ai d'autres affaires à régler en Iskandria. Ma reine veut uniquement que l'enfant soit rendu.

— Oui, bien sûr. Sa mère non plus n'en demande pas plus. (Il se rassit sur son divan avec un soupir et s'essuya de nouveau les

yeux.) Oh ! les dieux eux-mêmes pleurent de rire. Vous pensiez que je l'avais ?

— Jusqu'à aujourd'hui.

— Ah ! si seulement je l'avais eu. (Ptolémée Dikaios poussa un nouveau soupir, puis reprit un air composé.) Je l'aurais rendu, ma dame, d'une manière ou d'une autre. Je l'ai promis à… notre amie. Et je sais qu'elle ne m'aurait guère tenu rigueur si j'avais commis un péché sans le savoir. Ah ! quel dommage ! Elle m'avait promis une formidable alliance si son fils venait à monter sur le trône. Mais non, mes goûts ne me portent pas vers les garçons – pas même les garçons d'Angelins.

— J'aurais préféré que ce soit le cas, messire pharaon, dis-je d'une voix posée. Même si le garçon était reparu un peu hébété et surpris, avec quelque histoire étrange et sauvage à nous raconter… aucune question n'aurait été posée. Nous n'aurions eu que de la gratitude.

— Pouvez-vous me le garantir ? demanda-t-il avec un regard aiguisé. Pouvez-vous le jurer ?

Je songeai à la broche qu'Ysandre m'avait remise, l'étoile du compagnon, et la faveur que je n'avais jamais demandée.

— Oui, messire, répondis-je. Je pourrais le jurer. Si telle était bien la situation.

Nos regards se rivèrent l'un à l'autre ; ce fut le pharaon qui, le premier, détourna les yeux.

— J'ai dit la vérité, reprit-il. Je n'ai jamais vu ce garçon, ni même entendu parler de sa présence ici avant que votre messire Amaury aborde la question. Une lettre m'est parvenue de La Serenissima, apportée par le même bateau que celui que vous avez pris. C'est comme cela que j'en ai appris un peu plus. Croyez-moi, j'ai mené des recherches de mon côté, sans rien découvrir. Et maintenant… (Ses yeux revinrent se poser sur moi.) Si j'étais vous, je prierais tous les dieux qui veulent bien écouter. Car si la conclusion à laquelle vous parvenez se révèle fondée, si le garçon a été emmené par les Drujani… (Il secoua la tête.) Alors je ne peux rien faire. Et personne ne le peut.

— Bien. (La tête me tournait sous l'effet du désespoir.) Nous verrons. Avons-nous un accord, messire pharaon ? Mon silence contre votre aide ?

Il attendit un instant, puis hocha la tête.

— Nous avons un accord. Pour ce qu'il vaut.

Ce fut à cet instant qu'il y eut un petit coup discret frappé à la porte. Puis le capitaine de la garde entra, porteur de la nouvelle qui allait briser mon monde en deux.

Mon accord était venu trop tard. Imriel de la Courcel était parti – bien au-delà des limites de toute l'aide que le pharaon du Menekhet pouvait m'apporter. Une fois encore, je marchais trois pas derrière, et Kushiel seul savait dans quelles horribles ténèbres s'enfonçait le chemin.

Les Drujani, songeai-je avec un frisson.

Ptolémée Dikaios me regarda avec un air empreint de pitié – qui m'effraya plus encore que je pourrais le dire.

À son honneur, messire Amaury Trente reçut la nouvelle avec un aplomb fataliste.

— Je le savais, dit-il d'un ton lugubre lorsque nous nous fûmes ensuite réunis et que je leur eus fait le compte-rendu du témoignage des gardes. (Il prit sa tête dans ses mains et recommença à se tirer sur les cheveux.) Par Elua le béni ! Ma dame, les choses deviennent toujours compliquées lorsque vous êtes dans les parages ! Je suppose qu'il n'y a aucune chance qu'ils se soient trompés.

— Non, répondis-je tristement en remplissant moi-même son verre de bière. J'ai bien peur que non.

En fait, tout bien pesé, il n'y avait jamais eu de grand secret. Bien sûr que le garçon était passé en Iskandria – mais personne ne s'en était inquiété. Oui, les gardes du pharaon avaient bien vu une troupe de Drujani quitter la ville par sa porte orientale, quelque cinq mois plus tôt – au plus fort de l'été. Il y avait un *skotophagotis* et trois guerriers, ainsi qu'un garçon d'Angelin qu'ils emmenaient avec eux. Les gardes en avaient donné une description des plus précises : un visage beau comme un joyau, marqué par la peur et la colère, une peau blanche comme le lait, oui, des cheveux noirs tirant sur le bleu qui tombaient sur ses épaules en vagues ondulées, et des yeux de la teinte du ciel au crépuscule.

Je traduisis fidèlement leur compte-rendu, afin qu'aucun doute ne subsistât dans l'esprit de messire Amaury.

Mais il ne doutait pas.

— Donc, dit-il en m'observant entre ses mains accrochées à ses cheveux. Il semblerait que je ne puisse faire autrement que me rendre au Khebbel-im-Akkad pour voir à quel point les liens du mariage prennent le pas sur la loyauté du sang. Oserais-je vous demander de m'accompagner, comtesse ? Je ne veux présumer de rien, mais… il se murmure que vous auriez appris la langue akkadianne. J'ai bien peur d'avoir besoin de vos lumières.

Je ne répondis rien, du moins pas immédiatement. Ayant appris que nous avions été reçus par le pharaon, notre hôtesse, Metriche, avait décidé de nous servir elle-même ce soir-là. Avec moult apparat et l'assistance de nombreux serviteurs, elle apporta à notre table un quartier d'agneau, qu'elle déposa devant moi en inclinant ostentatoirement la tête. On lui avait rapporté que j'avais eu l'honneur d'une audience privée. De biais, j'observai son visage, et le délicat couvre-chef doré posé sur son chignon. J'avais eu l'intention d'en acheter un pour moi, pour le porter ou le faire parvenir à Favrielle nó Églantine, qui ne manquerait pas de le trouver intéressant.

La caravane jebéenne de Radi Arumi partait le surlendemain ; notre place y était déjà réservée, et nous avions versé une somme pour être conduits jusqu'à Meroë.

Dans ma vision, Kushiel avait mis en avant le diamant.

« Phèdre ! » criait la voix dans mon rêve… Était-ce celle de Hyacinthe ou celle d'Imriel ? Je n'avais plus aucune certitude. « *Lypiphera* », avait encore dit la voix – et, cette fois-là, cela aurait pu être celle de Nesmut, avec sa prononciation hellène doucement accentuée. Nous l'avions retrouvé sur les quais, Joscelin et moi ; et nous l'avions payé pour une ultime tâche, retournant une fois encore à la demeure de Fadil Chouma. Je ne savais même pas au juste pourquoi. Nous avions le témoignage des gardes, mais je voulais l'entendre de mes propres oreilles pour être sûre.

— Demande-lui, avais-je dit à Nesmut. Demande-lui si son mari connaissait un *skotophagotis*.

Si la veuve de Chouma savait quoi que ce fût à ce sujet, elle l'avait bien caché, secouant frénétiquement la tête avec une

moue horrifiée. C'était sa concubine – la troisième concubine, celle qui cachait ses cicatrices derrière un voile – qui s'était effondrée au sol en gémissant, la tête entre ses mains. J'avais posé mes questions avec autant de douceur que possible et Nesmut avait obtenu son récit à force de patience et de cajoleries. D'une voix entrecoupée de sanglots, elle avait avoué que les choses étaient bien ainsi. Tel était le secret qu'elle avait gardé, même lorsqu'on l'avait interrogée à la pointe du couteau. Par deux fois, elle avait vu Chouma en train de s'entretenir avec un *skotophagotis*. La première, il l'avait battue et menacée de la tuer si elle osait en parler. La seconde, elle s'était enfuie terrorisée devant l'ombre du prêtre au crâne d'os, sans rien entendre de ce qui se disait. Mais elle avait vu l'argent échangé – et Imriel était parti. Elle n'avait aucun doute sur la nature de l'échange.

Je n'en avais pas non plus.

« Fadil Chouma songeait à quelqu'un, un acheteur. Mais un seul… »

Pas étonnant qu'il eût cherché à maintenir le secret. Ma première intuition avait été la bonne ; ici, au Menekhet, c'était sa vie qu'il risquait en révélant son acte. N'importe qui aurait risqué sa vie. Le pharaon avait décrété que serait puni de mort tout marchand pris à commercer avec un Drujani.

Et la caravane jebéenne de Radi Arumi partait toujours le surlendemain.

Amaury Trente attendait toujours une réponse.

Je songeai à Hyacinthe et au désespoir infini dans ses yeux. À quel point sa vie allait-elle s'étioler à mesure qu'il subirait la lente agonie de ses espérances ? Six mois de plus, un an de plus – à quel point ? Puis je songeai aux enfants que nous avions sauvés en Amílcar ; à leur petit visage hanté. Dans quelle mesure ce qu'Imriel de la Courcel endurait était-il pire ? Sans moi, Amaury Trente n'aurait jamais retrouvé sa piste. Et Amaury s'apprêtait à partir pour le Khebbel-im-Akkad et ses intrigues, sans même l'assistance d'un interprète de confiance. Un homme capable, mais pas intelligent ; ainsi l'avait décrit Melisande. Il ne pourrait donc rien faire sans Valère L'Envers, qui avait épousé le fils du Khalif. J'avais le sentiment qu'une

fille de Barquiel L'Envers ne se montrerait guère empressée de se démener pour qu'Imriel fût retrouvé. Or, contrairement à Amaury, j'avais le moyen d'obliger Valère à m'aider. Et contrairement à lui, j'avais le talent voulu pour démêler le fil de la vérité de l'écheveau des faux-semblants et des demi-mensonges.

« Au nom d'Elua le béni, je le promets. Je ferai ce qui est en mon pouvoir. » Si j'avais su qu'il me faudrait faire pareil choix, jamais je n'aurais promis. Mais je l'avais fait, et la vie d'un enfant était en jeu. En esprit, je revis l'ombre du *skotophagotis* et je frissonnai. Hyacinthe avait parlé de ramifications dont chacune se perdait dans les ténèbres. J'avais peur – très peur – qu'Imriel de la Courcel fût déjà engagé sur l'un de ces chemins. Je ne pensais pas être capable de voir son visage hanter mes rêves pour le reste de ma vie.

Hyacinthe, suppliai-je silencieusement, *pardonne-moi pour le choix que je vais faire.*

— Phèdre ? reprit Amaury Trente. M'accompagnerez-vous ?

Je regardai Joscelin ; les larmes me piquaient les yeux.

— Je pensais… sincèrement, je pensais que nous en avions fini ici. Je pensais que nos routes allaient se séparer ici. Sincèrement, je le pensais. Joscelin, mon aimé, si je te dis que j'ai juré à La Serenissima…

Je tremblais. Je savais que je tremblais.

Joscelin me considéra un long moment, puis exécuta son salut cassilin – impeccable et rigide.

— Je protège et je sers, ma dame, dit-il doucement. C'est ce que tu voulais entendre ? Si tu crois que c'est utile, alors c'est utile. En outre… (Une ombre de sourire passa sur sa bouche.) Je ne suis pas pressé de voir ton Tsingano libéré au point de ne pas t'accompagner.

Je ris à travers mes larmes. *Oh ! Hyacinthe !* Mon cœur était douloureux, comme s'il avait été chauffé au rouge.

— Oui, messire, répondis-je à Amaury Trente. Je vous accompagnerai au Khebbel-im-Akkad.

Et ainsi fut décidé.

Le lendemain, nous nous rendîmes à l'échoppe du joaillier pour voir Radi Arumi. Là, Karem nous servit du thé à la menthe

et nous exposâmes la situation au guide jebéen – du moins tout ce qu'il nous était possible de dire sans nous montrer imprudents. Radi Arumi nous écouta attentivement et avec gravité.

— Je comprends, kyria, dit-il avec une note de regret dans la voix. Je ne peux cependant pas vous rendre votre avance. J'ai déjà pris certaines dispositions, acheté des provisions et loué des chameaux. Vous voyez.

J'indiquai poliment que je voyais fort bien, convaincue que le maître caravanier allait dès lors veiller à nous restituer le moins possible. Après d'innombrables tasses de thé et autant de palabres, nous convînmes d'une petite somme qu'il nous restituerait, le solde de l'avance lui restant acquis.

— Revenez dans six mois, ma belle. (Radi Arumi sourit ; ses dents blanches étaient éblouissantes dans son visage foncé.) Je serai en train de préparer une nouvelle caravane. Si vous avez toujours le désir d'y aller, j'aurai toujours le désir de vous y emmener !

Par la négociation, j'avais obtenu l'autorisation de visiter à volonté la bibliothèque royale. Au cours des jours suivants, je ne me privai pas d'en user pleinement, même si je n'en tirai pas grand-chose. Il y avait quantité d'ouvrages historiques. J'appris que le Drujan était une petite province située sur les bords de la mer de Khaspar, gardée sur ses flancs nord, ouest et sud par des chaînes de montagnes. Fort de cette position aisément défendable, le Drujan jouissait d'une longue tradition d'indépendance, quand bien même ses satrapes étaient-ils les vassaux des grands rois de Persis. J'appris également que c'était un lieu sacré pour les anciens Persians, qui l'appelaient également Jahanadar – la Terre des feux – à cause d'un phénomène sur la péninsule qui se jetait dans la mer. Là, au fond de certaines crevasses dans le rocher, des geysers de flammes jaillissaient vers le ciel.

Le philosophe hellène Stratophanes les avait vus de ses propres yeux, et avait estimé qu'il s'agissait d'un événement naturel, produit par des gaz volatiles piégés sous la croûte terrestre. Pour autant, reconnaissait-il, cela n'en était pas moins un spectacle prodigieux. Les Persians, adorateurs d'Ahura

Mazda, le seigneur de la lumière, édifièrent des temples tout autour, où ils entretenaient les feux sacrés.

Même les Akkadians – qui œuvrèrent tant à détruire la culture persiane au cours de leur conquête – n'éteignirent jamais les feux sacrés, mais s'inclinèrent devant au contraire, clamant que c'était le feu solaire de Shamash descendu sur Terre pour sceller leur victoire. Les prêtres persians – les « Magi », selon le nom qu'on leur donnait – furent autorisés à les entretenir… mais au nom de Shamash désormais.

Voilà donc ce que j'appris, et guère plus au sujet des siècles qui suivirent, jusqu'à ce que le Drujan, terre docile pendant des centaines d'années, entrât soudain en rébellion. Selon mon sentiment, je conclus que le Drujan, pauvre en ressources naturelles et ignoré de ses suzerains tournés vers des régions plus luxuriantes, était peu à peu revenu à ses anciennes mœurs et pratiques.

Un prince de l'ancienne lignée, Hoshdar Ahzad, s'imposa comme chef des Drujani ; ce fut en son nom que les siens tirèrent l'épée et assassinèrent le vizir akkadian et sa garnison. Tout le long de la frontière, ils s'emparèrent des forts ; et sur la péninsule, ils prirent le palais fortifié de Daršanga, où Hoshdar Ahzad s'établit comme souverain et rétablit le culte d'Ahura Mazda.

Il aurait été mieux inspiré de se tenir tranquille et de préserver ses frontières, car à peine le nom d'Ahura Mazda eut-il été prononcé sur la Terre des feux que la vengeance akkadianne s'abattit sur eux pour les noyer dans le sang.

Je lus tout cela dans une chronique akkadianne, dont l'auteur n'épargnait aucune description des rétorsions atroces qu'ils infligèrent, donnant force détails qui me glacèrent le sang. Ce fut à Daršanga que les pires actes furent commis. Hoshdar Ahzad et sa famille furent pris vivants. Le souverain autoproclamé fut contraint d'assister au viol de sa femme et de ses filles. Lorsque ses cris de douleur se firent trop forts, on lui coupa la langue. Son fils fut embroché et grillé, et sa chair donnée aux chiens. Ensuite, on décréta qu'il en avait vu assez et on lui arracha les yeux. Et tandis qu'il errait, aveugle et rendu fou, le général akkadian ordonna un bain de sang. Les choses se

déroulèrent telles que le pharaon les avait décrites. Tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfants, alliés ou parents de Hoshdar Ahzad, de haute lignée ou de basse extraction, furent passés au fil de l'épée. Toute la ville de Daršanga était devenue rouge. Les corps furent empilés comme le bois d'un bûcher.

Pour finir, le général akkadian autorisa ses archers à utiliser Hoshdar Ahzad comme cible d'entraînement, en commençant par les membres. Comme le soulignait le chroniqueur avec un plaisir manifeste, son agonie dura très longtemps.

J'en avais lu assez moi-même. Repoussant le manuscrit, je restai assise dans la fraîcheur de la bibliothèque voûtée, malade de ce que je venais de lire. Les fresques murales représentaient Thoth, le dieu à tête d'ibis des scribes et des érudits, portant une balance dans l'une de ses mains humaines. Je savais déjà que les Akkadians pouvaient faire preuve de brutalité ; je n'en avais toutefois jamais pris l'exacte mesure. Le secrétaire timide et effacé qui m'avait aidée dans mes recherches s'approcha avec une courbette et s'adressa à moi en hellène. Si les dieux d'Hellas n'avaient jamais pénétré au cœur de la bibliothèque royale, la langue hellène, pour sa part, y avait fait souche.

— Désirez-vous autre chose, gracieuse dame ?

— Y a-t-il autre chose sur le Drujan ? demandai-je.

— Non, rien d'autre, répondit-il en secouant la tête. Ce volume est le plus récent. Il n'y a plus rien ensuite.

— Avez-vous cherché des références sur Jahanadar ?

— J'ai regardé dans tous les index, comme vous me l'aviez demandé, dit-il avec une patience qu'on devinait chez lui innée et infinie. Pour Drujan comme pour Jahanadar, gracieuse dame. Il n'y a rien d'autre. Les prêtres m'ont déjà fait pareille demande.

— Les *skotophagotis,* dis-je. (Le secrétaire ne répondit rien, mais une lueur effrayée était apparue dans ses yeux noirs. Je soupirai et passai mes mains sur mon visage, comme pour chasser la vision du bain de sang akkadian.) Le « royaume mort et qui vit encore », ainsi l'appellent-ils. Au moins, j'ai appris comment il était mort. Mais ce que je voudrais savoir, c'est comment il vit encore.

— Je ne sais pas, gracieuse dame. (La voix du secrétaire s'était faite un peu éraillée ; il déglutit tout en touchant machinalement un talisman porté en collier à son cou.) Mais je ne crois pas que les érudits écrivent ces choses-là. Pas s'ils sont sages en tout cas.

Chapitre 37

Nous partîmes pour le Khebbel-im-Akkad.

Il nous fallut une semaine pour préparer montures et provisions pour notre voyage, sans compter bien sûr la poursuite des négociations en cours. Tout compte fait, j'avais été bien inspirée de conclure un marché avec Ptolémée Dikaios, car il m'accorda son aide sans jamais se montrer chiche. Je crois pouvoir dire qu'il restait néanmoins gagnant dans l'affaire. Dès lors qu'il n'était plus question d'Imriel de la Courcel, le Menekhet avait bien plus à gagner que Terre d'Ange dans cet accord. Or, si Amaury Trente avait su que le pharaon avait conspiré avec Melisande, il n'aurait eu aucun scrupule à retirer son offre de la table.

J'avais été parfaitement claire avec Ptolémée – qui m'avait fort bien entendue. Il avait compris également qu'il n'y avait pas grand-chose à retirer d'une alliance avec Melisande Shahrizai, et bien des risques à la maintenir. De son point de vue, Imriel pouvait être considéré comme mort ; partant, les chances qu'avait Melisande de conquérir le trône étaient réduites à néant. Dès lors, il fit le serment de traiter exclusivement avec Ysandre. Je goûtai un plaisir amer à déjouer ainsi l'un des derniers coups de Melisande.

Denise Fleurais resterait pour mener les négociations à leur terme, et j'estimais qu'elle accomplirait en la matière un bien meilleur travail que messire Amaury. Le comte Raife défendait bec et ongles la thèse selon laquelle le pharaon serait contrarié de traiter avec une femme ; j'étais d'un avis contraire et, pour une fois, Amaury était d'accord avec moi. Or, comme Ysandre l'avait nommé chef de la délégation, la décision lui revenait. Dame Denise conclurait donc l'accord, avant de rentrer en Terre

d'Ange avec la moitié de la délégation, où elle rendrait compte de la poursuite de notre quête.

Nous nous étions également mises d'accord pour qu'elle veillât à faire parvenir, à titre de présent, une cargaison d'onguents et autres baumes et cosmétiques d'Angelins à l'épouse du pharaon, la pauvre Clytemne un peu fofolle. J'éprouvais une certaine pitié pour elle, et j'entendais que la promesse que j'avais faite fût tenue.

Ptolémée Dikaios organisa pour nous une rencontre avec le consul akkadian au Menekhet, un certain seigneur Mesilim-Amurri. Il nous prit de haut au début, pensant que nous étions des marchands, mais, dès que fut prononcé le nom d'Ysandre de la Courcel, le seigneur Mesilim se montra bien plus diligent, allant jusqu'à nous détacher quatre de ses hommes pour nous servir de guides et nous aider à établir une route.

Notre intention était de gagner Nineveh, qui avait l'avantage d'être la ville la plus proche du Drujan. Plus important encore, c'était la ville sur laquelle régnait le fils du Khalif, Sinaddan-Shamabarsin – le Lugal comme on l'appelait, autrement dit, le prince. Mais le plus important de tout était que le Lugal du Khebbel-im-Akkad était marié à Valère L'Envers, fille du duc Barquiel, cousin de la reine – d'où la fragile alliance entre nos deux nations.

Une chose étonnante à bien y songer. Je me souvenais du moment où cette union avait été décidée. De fait, j'avais été parmi les premières personnes à l'apprendre, des lèvres de Rogier Clavel, un petit noble au service du duc L'Envers. Un client que j'affolais littéralement, rien de plus. Mon seigneur Delaunay l'avait utilisé comme point d'appui pour parvenir jusqu'à son vieil ennemi L'Envers. Et moi, j'avais été… quoi donc au juste ? L'*anguissette* de Delaunay, rien d'autre.

Tout cela me paraissait si loin désormais.

— Tu te souviens du moment où a été faite l'annonce officielle de leur mariage ? demandai-je à Joscelin à bord du bateau qui nous emportait d'Iskandria à Tyre. C'était juste avant que tu sois affecté au service de Delaunay.

— Je me souviens, répondit-il. C'était il y a si longtemps déjà ? poursuivit-il après un instant de silence.

— Oui. C'est après cela uniquement que le duc Barquiel est rentré en Terre d'Ange. Et la première fois que tu m'as accompagnée, ce n'était pas à un rendez-vous, mais à un entretien avec Childric d'Essoms pour lui présenter l'offre de Delaunay au duc, et solliciter une rencontre.

— Je me souviens. (Il eut un petit sourire forcé.) Il a mis une dague sur ta gorge. J'ai voulu rendre mon épée à Delaunay après cela, mais il ne l'a pas acceptée.

— Effectivement, dis-je. Il n'aurait jamais fait cela. Puis les hommes de Barquiel sont venus et ont insisté pour qu'Alcuin les accompagne.

— … et tu as insisté pour y aller aussi, et Delaunay m'a demandé de venir. Et Alcuin, toi et moi avons fini en train de manger du pain et du fromage dans les cuisines du duc pendant que lui-même discutait d'affaires d'État avec Delaunay. (Joscelin rit.) Par Elua ! Étions-nous jeunes et hardis à ce point-là ?

— Oui. (Je me laissai aller contre lui.) Et tu pensais que j'étais la créature la plus obstinée et la plus dépravée qu'il t'avait jamais été donné de voir.

— Tu l'étais, dit-il amicalement en passant un bras autour de ma taille. Si je me souviens bien, lorsque Delaunay t'a menacée de vendre ta marque si tu n'obéissais pas, tu lui as rétorqué que Melisande Shahrizai pourrait se montrer intéressée.

Je fis la grimace.

— J'ai dit cela, oui. J'ignorais alors qui elle était vraiment.

— C'est vrai. (Joscelin fixa son regard sur moi.) Mais tu le sais aujourd'hui. Phèdre, pourquoi lui as-tu fait une promesse à La Serenissima ?

Je restai silencieuse un long moment, les yeux perdus sur la mer. Elle était ici semblable à ce qu'elle était ailleurs ; interminablement, des vagues se soulevaient et le vent faisait naître une écume blanche sur leur crête. J'aurais dû me réjouir, je suppose, que le ciel plombé au-dessus de nos têtes se contentât d'être menaçant. Nous n'allions guère que jusqu'à la côte akkadianne, mais la saison était déjà bien trop avancée pour les marins.

— Je ne sais pas, répondis-je finalement. C'était uniquement pour l'aider à retrouver son fils. Je n'avais pas imaginé que cela nous mènerait si loin.

— Je sais. (Sa voix était d'une douceur incroyable.) Et puis, tu y serais probablement allée de toute façon. Crois-moi, mon amour, je sais ce que sont tes émotions. Peu importe qui est sa mère, il n'est qu'un enfant. J'ai vu moi aussi ceux d'Amílcar, et mes mains brûlent de saisir mon épée lorsque j'y songe. Mais Phèdre, c'est à elle que tu as juré – à elle.

— Je sais, je sais. (Elle m'avait extorqué une promesse et avait quand même écrit au pharaon dans mon dos. Et puis… à quoi d'autre m'étais-je attendue ? Peut-être aurait-il rendu son fils. Et moi, loyale à ma souveraine, je l'aurais ramené à Ysandre. Je n'avais rien promis d'autre, et Melisande savait pertinemment que c'était cela que j'aurais fait. Je fermai les yeux ; je sentais sur mes lèvres le souvenir de son baiser évanescent.) Elle m'a dit que j'étais la conscience qu'elle n'avait jamais voulue.

— Et tu l'as crue ?

Je ne pouvais lui en vouloir de son incrédulité. Je rouvris les yeux et les fixai sur lui.

— Oui. Non. Je ne sais pas, Joscelin. Le prêtre de Kushiel, la dernière fois que je suis allée au temple… (je ne pus retenir un frisson de plaisir à cette évocation)… m'a rappelé que tous les Compagnons, même Kushiel, et même Cassiel, Joscelin, ne faisaient que marcher dans l'ombre d'Elua le béni. Je ne peux que croire que nous faisons de même.

— Aime comme tu l'entends, murmura Joscelin. Et prie pour que cela soit suffisant.

Je hochai la tête ; ma gorge était trop nouée pour que je pusse encore parler. Je m'absorbai de nouveau dans la contemplation des vagues, jusqu'à ce que cela passât.

— Que puis-je faire d'autre ? Je déteste savoir que mon cœur tombe à mes pieds dès que je la vois, mais c'est ainsi. Cela me chagrine plus que je saurais le dire de m'être détournée de ma quête pour libérer Hyacinthe, lui qui a si longtemps souffert. Je suis terrifiée par mes rêves, je suis terrifiée par les *skotophagotis*, et je suis terrifiée par les Akkadians, qui sont

pourtant censés être nos alliés. Et je suis brouillée avec mon seigneur Kushiel dont la justice me paraît monstrueuse. Si je ne peux pas croire à la compassion d'Elua…

Je frissonnai, incapable de finir ma phrase.

— Phèdre. (Joscelin m'enveloppa de ses deux bras pour me serrer contre lui.) Hyacinthe a supporté une dizaine d'années et il en supportera dix autres encore s'il le faut. Il est plus solide que tu veux bien le penser. Il est comme toi ; il n'a pas d'autre choix. Tes rêves ne sont que des rêves, rien d'autre. Et les Akkadians, si féroces soient-ils, sont bel et bien nos alliés. Quant à Melisande… (Il haussa les épaules.) Qui sait ? Peut-être es-tu effectivement sa conscience. Ce qui est sûr, c'est que son fils ne doit pas souffrir pour ses crimes. Il ne doit pas endurer cela. Personne. C'est une question de fierté d'Angeline que d'aller le libérer.

— De fierté. (Je riais tout en pleurant.) L'un de nos péchés, diraient les Yeshuites. Le péché d'Azza était l'orgueil, mais nous avons tous notre part. Joscelin, tu n'as rien dit au sujet des *skotophagotis*.

— Ah ! les prêtres au crâne d'os. (Il sourit ; je sentis le mouvement de sa bouche contre mes cheveux.) Je suis un servant de Cassiel, mon amour, quoi qu'il advienne. S'il ne suit pas l'indéchiffrable plan d'Elua le béni aussi précisément que tu le demandes à Kushiel, alors nous sommes perdus. Mais, comme je dois te protéger, je ne crains pas d'éprouver mon acier contre n'importe quel ennemi, mangeur de ténèbres ou pas.

Je me retournai entre ses bras et murmurai contre sa poitrine.

— Joscelin Verreuil, je mourrais sans toi.

— Probablement, répondit-il en souriant de nouveau. De mélodrame, si ce n'est d'autre chose.

À mon corps défendant, sa remarque me fit rire ; je frappai son torse d'une main – qu'il attrapa pour l'embrasser. Puis il m'embrassa moi, jusqu'à ce que les marins menekhetis se missent à murmurer en nous lançant des regards obliques ; j'avais alors oublié l'objet de notre conversation, et même la raison pour laquelle j'étais si tourmentée à l'origine.

Notre voyage se déroula sans incident et nous ralliâmes Tyre, pour poser le pied pour la première fois sur le sol akkadian. Tyre était une puissante cité autrefois, du temps des anciens empires d'Akkad et Persis, mais elle avait été mise à sac par le conquérant hellène Al-Iskandr et n'avait jamais recouvré sa splendeur d'avant. Néanmoins, c'était toujours un port prospère, où nous trouvâmes tout ce dont nous avions besoin pour notre voyage par la terre.

Malheureusement, l'une des choses nécessaires était un voile.

Amaury Trente avait longuement discuté pendant la traversée avec les hommes de messire Mesilim, l'un d'eux parlant hellène. Au Khebbel-im-Akkad, les règles de conduite imposées aux femmes sont très différentes de celles du reste du monde ; en tout cas, très différentes de celles de Terre d'Ange. Je le savais bien sûr ; j'avais juste oublié que ces règles s'appliquaient aussi à moi.

— Les dames de haut rang ne montrent pas leur visage en public, dit Amaury d'un ton ferme. Les étrangères comme les autres. Si vous ne voulez pas être prise pour une femme du commun ou une prostituée.

— Messire, dis-je en pointant un doigt sur lui, ma mère était une adepte de la Cour de nuit et mon père un marchand. Moi, je suis deux fois vouée au service de Naamah. Je suis une femme du commun et une prostituée, et je n'ai honte d'aucune de ces deux conditions.

— Vous êtes aussi la comtesse Phèdre nó Delaunay de Montrève, conseillère et presque cousine de la reine de Terre d'Ange. Et je crois pouvoir vous affirmer qu'au Khebbel-im-Akkad vous préférerez qu'on vous traite ainsi.

Il avait raison. Je me rangeai à ses arguments et acceptai le voile. Il n'y avait qu'une seule autre femme dans le reste de la délégation, Renée de Rives, la fille d'un baron, maîtresse de l'un des petits nobles, Royce Guidel. Ils étaient jeunes et considéraient notre expédition comme une farce – l'occasion de passer de longs mois ensemble, sans avoir à subir les récriminations de la légitime épouse de Guidel. Je n'étais pas absolument certaine de discerner pour quelles raisons messire

Amaury les avait choisis, hormis le fait qu'ils formaient un joli couple et que Royce Guidel avait la réputation d'être habile à l'épée.

En tout cas, Renée de Rives accueillit la perspective du voile d'aussi mauvaise grâce que moi, ce qui contribua à nous rapprocher. En l'occurrence, c'était plutôt une bonne chose, car nous chevauchâmes de conserve quasiment tout le temps jusqu'à Nineveh, entourées de notre escorte. Sur les conseils des Akkadians, messire Amaury n'avait pas regardé à la dépense, et notre petite troupe était richement caparaçonnée. Nos chevaux étaient des bêtes hautes et magnifiques, à la robe brillante. Je m'entichai sérieusement du mien, un bai foncé docile de caractère, avec une tache blanche. Nos selles étaient à la mode akkadianne, c'est-à-dire que ce n'étaient quasiment pas des selles, plutôt des couvertures brodées, festonnées de riches franges en fils de soie, avec une paire d'étriers au bout de longues lanières. En revanche, les harnais étaient pour le moins élaborés, avec des mors rehaussés d'or et de hautes têtières emplumées. J'aurais cru regretter ma jument grise, mais mon bai se révéla un excellent compagnon.

Après deux voyages par la mer, il va sans dire que nous étions tous raides en selle pendant les premiers jours – et perclus de douleurs et courbatures. J'étais assez heureuse que messire Amaury se fût montré suffisamment prodigue pour engager un train de mules et des serviteurs qui dressaient le camp, cuisinaient et lavaient pour nous. Pendant la première partie du voyage, nous longeâmes la côte en direction du nord, le long de collines et de montagnes, et du désert qui s'étendait derrière. Puis, nous traversâmes le fleuve Yehordan, pour nous enfoncer ensuite dans les terres.

À l'instant où nous franchîmes le majestueux cours d'eau, je ne pus m'empêcher de penser à mes études d'habiru, car il revient souvent dans leurs écrits et évoque leur terre à tous ceux qui sont en exil. À dire le vrai, la nation après laquelle ils soupiraient était infiniment plus au sud qu'ils le pensaient, car ce fleuve était bien celui de leurs écritures. À mes yeux, c'était une terre étrange et rude, avec des poches de grande fertilité sur

les rives, entrecoupées d'immensités arides. Néanmoins, je savais ce que c'était que de se languir de sa patrie.

Nous traversâmes donc le Yehordan, pour nous engager ensuite dans une passe à travers les montagnes, et nous élancer dans les vastes plaines incultes. C'était un voyage à oublier, car la pluie s'abattit, inondant le sol rouge. Nos mules et nos chevaux pataugeaient jusqu'aux fanons dans une boue ocre, dont nous étions tous éclaboussés. C'était l'hiver au Khebbel-im-Akkad, et je n'avais même plus le goût de m'y intéresser. La fine soie de mon voile trempé collait à mon visage, m'empêchant presque de respirer.

— Retirez-le, marmonna Renée. (Je vis alors que son visage était découvert sous la capuche de son manteau.) Qui s'en soucie ici et sous ce déluge ? Les muletiers ? Qu'ils parlent donc.

Il pleuvait toujours à verse lorsque nous arrivâmes en vue du premier des deux grands fleuves du Khebbel-im-Akkad, et la traversée de l'Euphrate ne fut pas une sinécure. Les Akkadians avaient sûrement certains savoir-faire – ils étaient peut-être d'excellents tisserands ou éleveurs de chevaux – mais la construction de ponts n'était pas leur fort. Gonflées par les pluies, les eaux de l'Euphrate étaient trop rapides et trop profondes pour être franchies à gué. Nous dûmes donc traverser sur des radeaux de roseau, halés à la main le long de cordes tendues en travers.

Après tant de voyages sur les mers, cela paraissait idiot de craindre un fleuve ; mais celui-ci était semblable à une bête vivante, énorme et furieuse. Au printemps, nous raconta l'un des guides avec une inhabituelle bonne humeur, il sortirait de son lit pour déposer le limon nourricier dans les plaines inondées ; les Akkadians le considéraient comme une source de vie. *Eh bien,* songeai-je en montant sur le radeau*, j'espère que je ne serai pas ici pour le voir*. Ce fut encore pis pour les bêtes, contraintes de traverser à la nage. Je regardai mon pauvre bai, dont le plumet dépenaillé de la têtière s'agitait en cadence tandis qu'il luttait pour maintenir ses naseaux hors de l'eau. Les Akkadians à la manœuvre tapaient dans leurs mains et criaient pour les encourager ; eux ne paraissaient pas le moins du monde perturbés par la traversée.

Au bout du compte, nous parvînmes tous sains et saufs sur l'autre rive, mais nos vêtements en avaient pris un coup. Messire Amaury ordonna la halte assez tôt ce jour-là et nous mîmes à profit les dernières heures du jour pour nettoyer la boue et nous sécher du mieux que nous pouvions. Nos guides nous assurèrent que la traversée du Tigre serait bien plus simple. Je leur lançai un regard, tout en m'évertuant à sécher mon voile en l'agitant dans l'air. Habitués à voir des femmes nobles non voilées au Menekhet, ils ne paraissaient pas perturbés.

À l'aube du jour suivant, le ciel était limpide et l'air un peu vif. À partir de ce moment-là, je dois bien dire que je découvris, lieue après lieue, un paysage plaisant de riches plaines cultivées, d'orge et de blé essentiellement – même si ce n'était pas la saison. Il y avait des routes, non pavées mais en bon état, ainsi qu'un système complexe de petits fossés d'irrigation alimentés par les eaux des grands fleuves. Nous vîmes de nombreux villages, et pûmes nous ravitailler en nourriture : du lait, des dattes et du chevreau. Cependant, il n'y avait aucune auberge, du moins, aucune capable d'accueillir une troupe telle que la nôtre. On n'en trouvait que dans les villes, qui étaient plutôt rares.

Puis nous fûmes presque arrivés à Nineveh.

Nous l'aperçûmes sur l'autre rive du Tigre – un fleuve deux fois plus profond que l'Euphrate et au courant deux fois plus rapide ; c'était une solide ville posée sur la plaine, massive et ceinte d'une muraille. On ne penserait jamais qu'une ville construite de briques de boue rouge pût être impressionnante, mais elle l'était pourtant – et bien plus encore que mes mots le laissent entendre. Le Khebbel-im-Akkad n'offre guère d'autres matériaux de construction ; les Akkadians étaient passés maîtres dans l'art d'utiliser ce qu'ils avaient.

J'avais douté de la sincérité de nos guides, mais la traversée du Tigre se faisait sur un système bien plus élaboré : un véritable pont flottant. Il était conçu sur le même principe que le radeau, mais était considérablement plus grand – immense plate-forme de planches de cèdre capable d'embarquer d'un coup une dizaine de chevaux et autant d'hommes. Un dispositif

complexe de cordes et de poulies permettait de le faire aller d'une rive à l'autre. J'ignore pour quelle raison les Akkadians étaient si réticents à édifier des ponts, mais leur système fonctionnait bien. Nous traversâmes en trois voyages, pour être déposés sains et saufs, et relativement secs, au pied des portes extérieures de Nineveh.

— Bien, dit messire Amaury en jaugeant sa troupe déguenillée. Je crois que nous devrions trouver à nous loger pour la nuit avant d'aller nous présenter au fils du Khalif.

Et, sur ce point, je n'avais absolument rien à redire.

Chapitre 38

Une chose de sûre, la ville de Nineveh n'était pas dépourvue d'un certain luxe.

Amaury Trente veilla à nous loger dans la meilleure auberge ; et de fait, elle était excellente. Elle n'employait pas moins d'une dizaine de palefreniers, et nos montures avaient plus de place qu'il leur en fallait. Les chambres étaient vastes, somptueusement décorées de tapis de haute laine et de coussins aux motifs éminemment complexes.

L'unique inconvénient était que les hommes et les femmes étaient logés dans des quartiers séparés.

— Cela pourrait être pis. (Renée de Rives, vêtue de sa seule chemise, se jeta sur l'un des grands lits surchargés de coussins et de couvertures, avant d'étirer ses bras au-dessus de sa tête avec une indolence de chatte. Elle m'observait par-dessous ses longs cils, un sourire aimable sur les lèvres.) Et puis, nous pouvons toujours nous occuper l'une de l'autre, Phèdre.

Je lui rendis son sourire et marquai mon hésitation devant sa proposition.

— Merci. C'est gentil de proposer, ajoutai-je.

— Ce n'est pas de la gentillesse. (Renée roula sur le côté et posa sa tête sur un bras.) En fait, je meurs de curiosité – et de désir insatiable. Ce serait vraiment dommage de ne pas rendre hommage à ces jolis lits. Est-ce à cause de Joscelin ?

Je réfléchis un instant, assise en tailleur face à elle.

— En partie.

Elle fit une petite moue.

— Pfff ! Et pourquoi a-t-il fallu que vous tombiez amoureuse d'un Cassilin ? Nous voilà bien avancées maintenant.

Je ris.

— Soyez bien assurée que je ne l'ai pas prémédité. Avez-vous eu votre mot à dire sur ce sujet avec messire Royce ? C'est toujours plus simple lorsque celui qu'on aime n'est pas marié.

— Et si je l'avais rencontré plus tôt, il le serait quand même. (Renée rit.) Ce n'est pas tout à fait la même chose cependant, Phèdre. Tout le monde sait que Joscelin ne s'offusque pas à l'idée de vous partager. Quant à Royce… Si j'avais la chance de pouvoir partager votre lit, Royce m'y pousserait joyeusement ! Et je ferais de même pour lui.

— Eh bien, alors… (Je me dressai pour l'embrasser en passant.) Peut-être aura-t-il sa chance.

— Oh ! c'est injuste ! dit-elle avec un grand sourire. (Elle bâillait et s'étirait.) Par Elua ! vous ne pouvez pas m'en vouloir d'essayer. Si Joscelin ne représente qu'une partie de vos réticences, quelles sont les autres ? Vous ne me l'avez pas encore dit.

— Vraiment ? (Je cessai un instant de défaire mon bagage, une robe toute froissée posée sur mon avant-bras ; et je fronçai les sourcils. Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas tendrement badiné, mais je n'avais jamais nié en avoir parfois envie. Et si Renée n'était pas de celles que je choisirais comme clientes, cela ne signifiait pas pour autant qu'elle n'était pas désirable. Non, le manque d'entrain venait de moi – d'une étrange sensation de retrait et d'attente. C'était pour le moins étonnant de la part d'une servante de Naamah ; et pour une *anguissette*, c'était tout à fait inédit.) En fait, je ne sais pas.

— Ah ! bien. (Renée poussa un soupir paresseux.) J'espère que cela passera.

Inhabituellement inquiète à l'idée de ce qui surviendrait alors, je ne répondis rien.

Ainsi passai-je une nuit chaste. Le lendemain matin, messire Amaury envoya une lettre d'introduction au palais, adressée à Valère L'Envers, l'épouse du Lugal Sinaddan-Shamabarsin. La réponse vint rapidement, sous forme d'une invitation des plus impatientes. Après quelques semaines passées au Khebbel-im-Akkad, je n'en étais pas surprise. Luxe ou pas luxe, Nineveh devait être un bien triste exil pour une noble d'Angeline – et des visiteurs d'Angelins devaient être un plaisir bien rare.

Baignés et vêtus de propre et de frais, nos montures pansées et pomponnées, nous nous rendîmes au palais de Nineveh. Le petit peuple au long des rues s'inclinait bas à notre passage, le front posé au sol. À l'inverse, on reconnaissait immédiatement les nobles akkadians, même ceux allant à pied, au fait qu'ils ne daignaient pas même nous voir, se contentant d'un simple coup d'œil jeté en coin dans notre direction. Nous passâmes devant de nombreux temples dédiés à des divinités mineures, puis aperçûmes la grande ziggourat de Shamash, avec son disque solaire posé à son sommet. Représenté sous les traits du Lion du soleil, le dieu avait un visage léonin auréolé d'un vaste cercle. Devant le temple était érigée une statue d'Ahzimandias, trois fois grande comme un homme mortel. Il tenait sa lance dans une main – la lance de Shamash – et son visage barbu était empli de la même férocité que celui du dieu. Son regard fulminant contemplait les toits de la ville.

En passant, je lus l'inscription rédigée en akkadian. « Mon nom est Ahzimandias, roi des rois. Contemple mon œuvre, ô tout-puissant, et désespère ! » Un frisson me parcourut le dos. Après les chroniques que j'avais lues sur la destruction du Drujan, je considérais la maison de Ur avec une certaine appréhension.

Le palais de Nineveh était ceint de murs épais et d'un cordon de gardes vêtus d'une longue tunique par-dessus leur grande cuirasse. Un turban enveloppait leur casque. Pour entrer, il nous fallut au préalable nous défaire de toutes nos armes, y compris celles de Joscelin ; ensuite, une escorte nous fut donnée. Faute de marbre en abondance suffisante, le palais était intégralement carrelé à l'intérieur, ce qui conférait fraîcheur et élégance aux lieux, dans une ambiance toutefois un peu sombre.

Je vis de très nombreux serviteurs, vaquant à leurs affaires l'air pressé ; c'étaient des hommes, ou des eunuques à en juger par leur absence de barbe. Le port de la barbe est un usage en vogue chez les Akkadians. Il n'y avait aucune femme, et je me sentis soulagée que Renée et moi fussions voilées. Quel que fût le statut que nous conférait ce carré de soie devant notre visage, il était le bienvenu.

Pour finir, on nous fit entrer dans un petit hall de réception, et le chef de notre escorte alla se présenter d'un pas alerte à la porte, annonçant notre arrivée à un eunuque replet, vêtu d'une tunique richement décorée, avec une chaîne d'or à la taille. Celui-ci s'inclina profondément, avec un coup d'œil méfiant aux hommes de notre petite délégation. Puis les gardes ouvrirent les portes et nous fûmes autorisés à entrer.

— Sa Majesté la Lugaline Valère-Shamabarsin, annonça l'eunuque en akkadian, d'une voix à la fois puissante et haut perchée. Nous nous inclinâmes tous profondément devant la silhouette assise sur l'estrade, éblouissante dans sa robe incrustée de joyaux, le visage voilé et dissimulé.

Les portes se refermèrent derrière nous et la silhouette releva son voile ; pendant une horrible fraction de seconde, son geste me rappela celui de Melisande à la Petite Cour. Mais non ! Cette femme-ci jeta un coup d'œil anxieux en direction des portes, s'assurant qu'elles étaient bien closes ; n'importe où, j'aurais reconnu en elle une descendante de la maison L'Envers, à ses incomparables yeux violets.

— Messire Trente, dit Valère L'Envers en descendant de son estrade pour prendre ses mains dans les siennes et lui accorder le baiser de bienvenue. (Sous sa coiffe élaborée, ses cheveux étaient de la couleur du miel ; elle avait la mâchoire volontaire de son père, mais plus joliment dessinée.) Soyez le bienvenu ! (Avec une précision infaillible, elle se retourna vers moi, et j'exécutai une deuxième révérence, en repoussant mon voile à la hâte.) Comtesse Phèdre nó Delaunay de Montrève, dit-elle en souriant. Nos maisons ont une longue histoire commune. C'est un honneur pour moi de vous rencontrer.

— C'est moi qui suis honorée, Majesté, murmurai-je tandis qu'elle se penchait pour m'embrasser.

— Et messire Joscelin Verreuil ! (Valère saisit ses mains dans les siennes avec un plaisir évident.) Vous ne pouvez pas savoir combien de fois j'ai écouté « Le duel des Cassilins » du *Cycle sérénitien*. C'est ma partie préférée. Je suis si heureuse que vous soyez là.

— Majesté. (Joscelin retira ses mains pour exécuter son salut cassilin ; ses canons d'avant-bras jetèrent des lueurs.) Je suis heureux qu'il vous ait procuré du plaisir.

— En effet. (Son sourire se teinta d'une ombre de tristesse.) Mais je crains que vous ne soyez pas venus jusqu'ici pour mon plaisir. Messire Trente, poursuivit-elle en se tournant vers Amaury. Brisons là le cérémonial. J'en ai plus qu'il en faut ici. Qu'est-ce qui vous amène à Nineveh ? (Elle le vit jeter un regard en direction de l'eunuque.) Burnabash m'est loyal. Sans cela, vous ne seriez pas ici. Allons, messire Amaury, dites-moi tout.

Amaury Trente prit une profonde inspiration et dévida son histoire.

— Comme vous appréciez le *Cycle sérénitien*, Majesté, vous vous souvenez sans doute que nous n'avions pas retrouvé le fils de Benedict de la Courcel lorsque nous avons pris possession de la Petite Cour…

Il raconta tout, du moins tout ce qu'il savait. Ysandre lui avait dit uniquement que j'avais appris la disparition de l'enfant d'un sanctuaire du Siovale et que j'avais suivi sa piste jusqu'en Amílcar. Valère L'Envers écouta en silence – jusqu'à ce qu'il évoquât le Drujan.

— Le Drujan ! (Le mot sonna comme une imprécation dans sa bouche ; ses traits s'étaient durcis.) C'est donc pour cela que vous êtes ici.

— Oui, Majesté. (Amaury s'inclina.) Je suis ici au nom de Sa Majesté Ysandre de la Courcel, reine de Terre d'Ange, pour solliciter votre aide afin de récupérer l'enfant aux mains des Drujani, par quelque moyen qu'il vous semble judicieux d'employer – la négociation, la corruption ou la force des armes.

Toute trace du plaisir enfantin qu'elle avait éprouvé à nous voir avait disparu du visage de Valère L'Envers. Raide dans sa robe surchargée de gemmes, elle reprit place sur son trône, semblable à une statue. Seules ses lèvres bougèrent lorsqu'elle nous répondit d'un seul mot.

— Non.

Amaury Trente cligna des yeux et ouvrit la bouche pour protester.

— Majesté, vous avez ma parole que…

Elle leva un doigt impérieux.

— Écoutez-moi, messire Trente. Tout d'abord, je n'ai pas le pouvoir de donner suite à votre demande. Vous êtes ici au Khebbel-im-Akkad. Je ne commande qu'aux eunuques et aux femmes de quartiers. Je n'ai aucune garde sous mes ordres, et je n'ai aucune autorité pour négocier, hormis les conseils que mon époux accepte d'entendre en privé, plus le fait que je suis la mère de ses fils. Ensuite, je ne suis pas certaine du bien-fondé de l'entreprise dans laquelle vous vous lancez. Ce garçon, cet Imriel de la Courcel, est le fils d'une femme deux fois traîtresse. Et plus il s'approche du trône, moins je l'apprécie. Enfin… (Elle eut un petit sourire totalement dénué d'humour.) Que savez-vous du Drujan, messire ?

— Pas grand-chose, reconnut Amaury. Uniquement que ses prêtres sont craints, même des Akkadians.

— Jahanadar, dis-je. La Terre des feux, consacrée à Ahura Mazda, et à Shamash ensuite. Il y a trente ans, la région est entrée en rébellion, emmenée par Hoshdar Ahzad. Mais, sous le commandement du général Chus-sar-Usar, l'armée akkadianne a écrasé la révolte, massacré des milliers de personnes et passé toute la famille de Hoshdar Ahzad au fil de l'épée. Puis, quelque vingt ans plus tard, quelque chose s'est produit ; et depuis, le Khebbel-im-Akkad refuse d'en parler, hormis pour interdire le commerce avec les Drujani.

— Oui. (Valère L'Envers me gratifia d'un nouveau petit sourire amer.) Nous pouvons encore faire cela – du moins, pour le moment. Vous avez fait des recherches, comtesse.

J'inclinai la tête.

— J'ai compulsé ce qui était disponible. Nous parleriez-vous du Drujan, Majesté ?

Son regard violet, si semblable à celui de la reine, était indéchiffrable.

— Le Drujan a éteint ses feux sacrés. Savez-vous ce que cela signifie ?

— Non, répondis-je.

— Et moi non plus. (Sa voix était devenue sinistre.) Ni personne au Khebbel-im-Akkad, hormis les Persians aux yeux malveillants qui murmurent des choses au sujet d'anciennes

prophéties. Je ne saurais dire s'il y a quoi que ce soit de vrai là-dedans, mais il est certain que les hommes meurent si les prêtres drujani en décident ainsi.

— Le Drujan est-il souverain ? demandai-je.

Valère L'Envers hocha la tête.

— Depuis neuf ans. Ils se sont soulevés une nouvelle fois, toujours moins nombreux, toujours plus désespérés. Ils ont massacré les garnisons non seulement à Daršanga, mais aussi dans tous les forts le long de la frontière. Le Khalif a donc envoyé une immense armée. Trois mois plus tard, elle revenait en lambeaux, parlant d'eaux empoisonnées, de glissements de rochers et de maladies.

— La guerre est chose brutale, murmura Amaury Trente. Ces choses-là arrivent.

— Oui. (Valère posa sur lui un regard dur.) C'est pourquoi le Khalif a levé une seconde armée, guidée par les meilleurs des montagnards et spécialement pourvue d'un convoi d'eau saine. Ils sont entrés dans le Drujan. Voulez-vous savoir ce qui leur est arrivé ? Ils ont été piégés dans une vallée et massacrés les uns après les autres. Trois survivants seulement sont revenus – tous trois à moitié fous. Sous la torture, tous ont raconté la même histoire ; dans la nuit, le Mahrkagir et son armée drujani étaient descendus des collines pour leur tomber dessus, taillant leurs forces en pièces. Les soldats akkadians se défendirent avec vaillance et désespoir. Et lorsque parut l'aube, lorsque le visage du Lion du soleil se pencha sur la vallée… (Elle ne put retenir un frisson.) Il n'y avait aucun Drujani. Uniquement des Akkadians, tous morts, tués de leurs propres mains, les frères contre les frères. Notre armée s'était massacrée elle-même.

Il n'y avait pas grand-chose à répondre à cela. Nous échangeâmes des coups d'œil. Amaury Trente donnait l'impression d'avoir envie de s'arracher les cheveux. Renée de Rives s'était serrée contre Royce Guidel ; sa main étreignait celle de son consort. Les autres délégués paraissaient saisis par l'effroi. Seul le visage de Joscelin demeurait calme. Je réfléchis, sourcils froncés.

— Le Mahrkagir, ma dame ?

— Ainsi s'appelle-t-il lui-même, celui qui est assis sur le trône de Daršanga et qui règne sur le Drujan.

Le persian ancien est aussi proche de l'akkadian que de l'habiru. J'examinai la sonorité du mot, m'efforçant d'en faire émerger un sens.

— Le conquérant de la mort.

— Quelque chose comme cela. (Valère avait pâli ; elle hocha la tête.) Maintenant, vous mesurez toute l'inutilité de votre demande. Même si j'étais encline à entendre votre requête et à implorer pour vous l'appui de Sinaddan, il n'enverrait aucun homme de Nineveh au Drujan.

— Avez-vous tenté la voie diplomatique ? demandai-je.

— La diplomatie ? (Elle eut un rire dur.) Le Khalif a dépêché là-bas une délégation porteuse du drapeau blanc, afin de discuter des conditions d'une paix après la destruction de deux armées. Le Mahrkagir a renvoyé leurs têtes dans un sac ; leurs yeux et leur langue avaient été arrachés. Je ne vous recommande pas la diplomatie.

— Donc, vous ne nous accorderez aucune aide, Majesté ? demanda une dernière fois Amaury Trente, d'un ton déchiré entre la résignation et le soulagement.

Je ne pouvais pas lui en vouloir. La mission qui lui avait été confiée n'était pas des plus faciles – d'autant que j'avais la nette impression qu'il ne l'avait pas acceptée de grand cœur. Le refus de Valère L'Envers y mettait fin. Malgré toute l'envie qu'Ysandre pouvait avoir de récupérer le garçon, jamais elle ne demanderait à des ressortissants d'Angelins de pénétrer sur un territoire violent et hostile pour aller l'y chercher.

— Effectivement. (Le ton de Valère s'était adouci.) Pardonnez-moi, messire Amaury, mais ce n'est pas possible. Et, au bout du compte, je crois que c'est le mieux pour notre nation.

À bien y réfléchir, c'était probablement vrai… Mais j'avais fait une promesse et, à mon corps défendant, j'étais hantée par une vision : deux yeux bleus levés pour une supplique et l'ombre d'un bâton tombant sur le visage d'un garçon. Et je me souvenais aussi de la lumière du soleil jouant sur le bijou que Nicola L'Envers y Aragon portait à son poignet lorsque je lui avais fait mes adieux. « Vous pourriez en avoir de nouveau

l'usage. On ne sait jamais. » C'était pour cela que j'étais venue au Khebbel-im-Akkad. Je soupirai, puis m'adressai à Valère L'Envers en akkadian, sachant que les autres n'allaient pas comprendre.

— Ma dame, je comprends que vous ayez bien peu d'aide à nous apporter, mais je vous demande néanmoins de supplier votre époux en notre nom. Par la rivière de feu, je vous demande de le faire.

Elle se figea littéralement, le regard braqué sur moi ; en cet instant, elle ne ressemblait en rien aux autres femmes de sa famille.

— Vous utiliseriez le mot de passe de ma maison pour me commander ? demanda-t-elle en un akkadian parfaitement fluide.

— Pardonnez-moi, murmurai-je. Il le faut.

Valère détourna le regard.

— Ma maison, dit-elle d'un ton plein d'amertume, placée sous la houlette de mon père bien-aimé, qui m'a littéralement vendue à mon époux pour servir ses ambitions. Vous pensez vraiment que je vais honorer son code ?

— Je ne sais pas. (Je luttai pour conserver une voix calme et posée.) Le ferez-vous ?

Un long moment s'écoula, puis elle hocha la tête – mais sans soutenir mon regard.

— Je reste d'Angeline, murmura Valère. Et j'ai consenti à cette union. Fort bien, je demanderai à Sinaddan. Et je vous ferai connaître sa décision. (Elle refusa encore de me regarder, tendue et en colère.) Mais sachez que sa réponse sera la même. Vous m'avez forcé la main pour rien, comtesse, et je n'apprécie pas.

— Je sais, répondis-je tristement. Mais je ne pouvais faire autrement que vous demander.

Chapitre 39

Sinaddan-Shamabarsin, Lugal du Khebbel-im-Akkad et potentat de la ville de Nineveh, organisa une fête pour célébrer notre venue. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était l'œuvre de Valère, mais, en toute sincérité, le Lugal était un homme hors du commun – du moins pour un Akkadian. Au cours des douze ans qu'avait duré leur union jusqu'alors, il avait conquis le respect de son épouse d'Angeline, mère de ses fils, pour les qualités de son esprit. Il avait pris un certain goût pour les mœurs d'Angelines et, même s'il ne le reconnaissait pas publiquement, il n'avait rien contre le fait de les adopter en privé.

D'où la fête, à laquelle participèrent quelques nobles de haut rang, et où les femmes – les trois qui étaient venues – pouvaient paraître non voilées sans avoir à subir d'opprobre.

Ce fut un événement tout à la fois maniéré et un peu étrange, sachant que personne d'autre que moi parmi nous ne parlait l'akkadian, et que le Lugal ne parlait pas le d'Angelin, ni aucune autre langue que nous aurions pu avoir en commun. Comme je l'appris à cette occasion, l'apprentissage de langues étrangères était tenu pour une marque de faiblesse – une concession – hormis pour les diplomates et les envoyés pour qui c'était une nécessité. Comme Valère L'Envers ne daigna pas jouer les interprètes, le rôle m'échut.

Sinaddan-Shamabarsin, dont le nom signifiait « exalté par Shamash », était un bel homme à la manière akkadianne, âgé d'une quarantaine d'années, aux yeux noirs brillant d'intelligence et à la barbe soigneusement taillée. Sa tunique toute brodée d'or brillait de mille feux et une grosse émeraude était piquée dans son turban. Néanmoins, il bougeait comme un guerrier, sec et agile. En termes courtois, que je traduisis, il

remercia messire Amaury d'avoir porté les salutations de la reine à sa parente à Nineveh, et vanta longuement la grâce du sens artistique d'Angelin.

Malgré le malaise qu'il éprouvait, messire Amaury fit preuve d'une courtoisie équivalente, répondant par des propos aimables que je traduisis également. Lorsqu'il avait appris ce que j'avais fait, il n'avait pas été très heureux. Aucun des délégués ne l'était d'ailleurs – ce que Valère L'Envers perçut parfaitement. Lorsqu'elle présenta ma requête, elle indiqua sans ambiguïté qu'elle était mienne – et exclusivement mienne.

— Messire mon époux, lui dit-elle tandis que nous dégustions en dessert des pétales de rose confits au sucre et un délicat sorbet confectionné avec de la neige rapportée des sommets, puis-je me permettre de vous demander une faveur pour la comtesse Phèdre de Montrève ?

Le prince Sinaddan me sourit.

— Pour une traductrice si jolie, on peut demander, ma dame mon épouse.

— Il semblerait, reprit-elle sur un ton de grande déférence, que le Mahrkagir du Drujan ait acheté un jeune garçon d'Angelin vendu comme esclave. Bien que je lui aie dit qu'une telle chose était impossible, la comtesse sollicite votre aide pour récupérer le garçon, messire mon époux.

Son visage s'assombrit ; ses épais sourcils se rejoignirent.

— Hélas ! dit-il d'une voix où perçait une lourde note de regret. Je n'aimerais rien tant que mettre à l'épreuve la puissance des Drujani, mais cela a déjà été tenté, sans succès. Je n'enverrai plus aucun homme de mon peuple mourir sur cette terre maudite. Je suis désolé de cette disparition qu'il vous faut subir, comtesse, et il m'en coûte de ne pouvoir agréer votre demande. Si cela peut vous être d'un quelconque réconfort, sachez que ce garçon n'est pas le seul. On dit que les prêtres infâmes du Mahrkagir lui ont amené des esclaves de tous les pays pour son sérail.

Valère m'avait prévenue. Je lui avais forcé la main pour rien – et j'avais perdu sa bienveillance dans l'affaire.

— Savez-vous pourquoi, messire ? demandai-je. Pourquoi les rassemble-t-il ainsi ?

— Je sais ce que disent les Persians. (Le prince Sinaddan me considéra, l'air pensif.) Avez-vous l'estomac bien accroché, jolie traductrice ?

J'aurais pu rire mais je m'abstins.

— Une fois, un homme a tenté de m'écorcher vive. Cela vous parait-il assez ?

Il rit, révélant ses dents éblouissantes dans sa barbe.

— Aïe ! Shamash ! les femmes d'Angelines sont toujours pleines de surprises, n'est-ce pas ? Après tout, si vous êtes ici, je suppose que vous pourrez le supporter. Les Persians disent que le Mahrkagir a détourné le Drujan de l'adoration d'Ahura Mazda, le seigneur de la lumière, pour celle d'Angra Mainyu, le seigneur des ténèbres. (Il haussa les épaules.) D'après eux, la bataille fait rage entre eux depuis l'éternité. Et leurs prophéties disent qu'Angra Mainyu sera vaincu à la fin, mais qu'il aura régné pendant dix mille ans auparavant.

— Le Mahrkagir est en place pour dix mille ans ?

— Cela y ressemble. (Sinaddan hocha la tête.) Et, pour s'attirer les bonnes grâces d'Angra Mainyu, il a éteint les feux sacrés et relevé les prêtres des ténèbres. Tout ce qu'il a pu faire pour repousser la lumière, il l'a fait. Quant à l'acte d'amour qui donne la vie… (Un sourire lugubre passa sur ses lèvres.) Il en a fait un acte de haine qui ne donne rien d'autre que la mort. Telles sont les graines dont il veut ensemencer les nations du monde et imposer à la chair mortelle de ses sujets. D'où le sérail. On dit aussi, poursuivit-il, que le Mahrkagir cherche la parfaite victime, une offrande incomparable, dont la profanation garantira la descendance de Mainyu. (Il haussa les épaules.) Tout cela n'est que folie, disent les prêtres de Shamash, de la folie et du théâtre. Mais, lorsque les prêtres au crâne d'os passent dans les rues, ceux de Shamash se cachent dans les maisons et prient.

Mon sang se glaça dans mes veines. Tout cela n'était pas, je suppose, les pires choses que l'on pût commettre. J'avais déjà entendu bien pis en matière d'atrocités, à commencer par celles commises par les Akkadians. Mais je suis d'Angeline, descendante d'Elua le béni, et je ne saurais concevoir pire

blasphème. Et je me souvenais aussi des enfants que nous avions laissés derrière nous en Amílcar.

Fadil Chouma n'avait cherché qu'un enfant – un seul. Incomparable ; « un bijou *gadje »,* avait dit le Tsingano au sujet d'Imriel de la Courcel.

Et sa mère avait veillé à ce qu'il fût élevé dans la plus parfaite innocence.

— Que dit-il ? demanda messire Amaury en plaçant une main péremptoire sur mon poignet. Enverra-t-il des hommes au Drujan pour nous ?

Je secouai la tête ; j'étais incapable de parler.

— Eh bien, qu'il en soit ainsi ! (Un lourd soulagement transparaissait dans la voix d'Amaury.) Messires, dame de Rives, écoutez tous ! Nous nous sommes démenés pour accomplir les ordres de la reine. Nous avons été au-delà de ce qu'exigeait notre devoir. Malgré toute la peine que je ressens à l'idée de l'échec, nous sommes parvenus au point extrême où nous pouvions aller. Par l'autorité de la reine dont je suis investi, je décrète que nos recherches s'achèvent ici et maintenant.

Ce fut une explosion de joie sans mélange. Ce n'était pas qu'ils étaient indifférents au sort d'Imriel, loin de là, mais la peur du Drujan s'était puissamment ancrée dans leur cœur. J'observai leur visage heureux et soulagé. Pensant qu'il s'agissait de quelque forme d'hommage, les Persians souriaient de plaisir. Penchée à l'oreille du prince Sinaddan, Valère lui expliquait ce qui venait de se passer. Renée de Rives était toute joyeuse, les joues rosies ; sa jeunesse et sa beauté brillaient comme une flamme dans la grande salle des réjouissances. *C'est étrange,* songeai-je, *que sa proposition m'ait si peu émue.* Jamais encore ma propre nature ne s'était ainsi laissé oublier.

Tout a une fin.

Mes yeux glissèrent vers Joscelin ; debout, il tenait un verre de bière au miel entre ses mains puissantes. Il ne prenait pas part à la liesse, attendant ma réaction ; tout en lui exprimait la plus profonde compassion. Je songeai à mon rêve, à mes vœux, au diamant dans la main de Kushiel. Je songeai à l'absence de désir en moi, à ce vide, terrible, qui attendait. Et, à cet instant,

la trame qui flottait au-dessus de ma tête depuis ce premier moment horrible dans le Siovale, lorsque j'avais compris qu'il n'y avait aucun complot, aucune intrigue derrière la disparition d'Imriel, se déploya complètement pour me révéler son atroce visage.

Des ramifications qui toutes se perdent dans les ténèbres.

« On dit aussi que le Mahrkagir cherche la parfaite victime… »

Et qu'était donc l'Élue de Kushiel, sinon cela ?

Ah ! non ! songeai-je. *Elua, non ! C'est trop demander, trop !*

Et, à la seconde même où cette pensée se formait dans mon esprit, le vide fut comblé par une présence immense de joie, d'amour et de lumière ; c'était plus que j'en pouvais supporter. Elle grandit en moi, magnifique et intolérable à la fois. J'étais emplie de cette présence qui élargissait ma conscience ; je percevais une structure sous-jacente qui englobait la vie tout entière – tout l'amour de l'Univers. L'amour et tout ce qu'il implique ; les liens complexes qui nous unissent les uns aux autres, qui engendrent la vie, la loyauté, la compassion et le sacrifice, dans son sens le plus pur. Jusqu'alors, je n'avais jamais cru que cela fût possible. Je n'avais jamais pensé qu'un être mortel pût contenir tant de gloire. Qu'était-ce donc qui m'emplissait ainsi ? Pas Kushiel, non, ni Naamah, mais Elua, Elua le béni, l'ombre étincelante qu'ils suivaient tous, qui me révélait enfin l'immensité de son plan, qui m'emplissait et m'enveloppait, doré et irrésistible, qui baignait mon âme de lumière irradiante, qui mettait dans ma bouche un goût de miel, qui faisait battre mon cœur comme les ailes d'un oiseau de paradis, oui, oui, oui.

Non, songeai-je. Les larmes me piquaient les yeux. *Non.*

C'est trop.

Je pris une profonde inspiration ; le filet d'air râpa mes poumons comme une toile abrasive. La présence s'atténua, relâchant son étreinte, comme s'évanouissent dans l'air les ultimes notes d'un chant sublime. *Pardonnez-moi,* songeai-je, désespérément reconnaissante, *pardonnez-moi, Elua mon seigneur, merci de votre compassion, de votre compréhension, je jure de vous suivre dans chacune de mes actions, je verserai*

de l'encens chaque jour sur votre autel, je dirai un millier de prières et de bénédictions…

La présence continuait à refluer, se retirant à regret. *Adieu,* entendis-je ; un adieu murmuré à mon esprit d'un ton qui ne se discutait pas. *Adieu.* Et ce n'était pas uniquement Elua, Elua le béni, mais tous les autres également – Kushiel dont les ailes de bronze battaient pour la dernière fois dans le sang charrié par mes veines, Naamah dont l'énigmatique sourire disparaissait.

Tous ! Ils me quittaient tous à jamais.

Et le vide gris attendait pour les remplacer.

— D'accord ! (Je serrai les poings et mes ongles s'enfoncèrent dans mes paumes ; je ne m'étais même pas aperçue que j'avais parlé à voix haute.) Je vais le faire.

— Phèdre ?

C'était la voix de Joscelin, sourde et inquiète. Je clignai des yeux, l'apercevant à travers mes larmes, vacillant sur ma chaise tandis que la présence immense m'envahissait de nouveau, élargissant douloureusement ma conscience ; mais elle était là. Je n'étais pas abandonnée, non, et j'étais moi.

— Oui, murmurai-je.

— J'ai cru… (Son visage tant aimé était perplexe.) Tu fixais le regard sur le vide, et pendant un instant j'ai cru… (Il secoua la tête.) J'ai cru voir la marque dans ton œil, la marque de Kushiel, la tache rouge… en train de disparaître. Je te le jure, elle rétrécissait sous mes yeux. Je l'ai vue devenir pas plus grosse qu'une tête d'épingle, et… (Joscelin toucha ma joue, perplexe.) Et puis elle est revenue.

— Oui. (L'étourdissement et le désespoir donnaient d'étranges sonorités à ma voix.) Je suppose que c'est arrivé. Oh ! Joscelin… tu ne vas pas aimer ceci. (Avant qu'il pût demander quoi, je me tournai vers le Lugal.) Messire Sinaddan, demandai-je en akkadian, connaîtriez-vous par hasard quelqu'un qui accepterait de nous conduire à Daršanga ? non pas en tant qu'ambassade, mais en tant que marchands ayant des êtres humains à vendre ?

Valère L'Envers avait déjà commencé à sourire, anticipant le refus de son mari, lorsque le Lugal du Khebbel-im-Akkad hocha pensivement la tête.

— Oui, ma belle interprète, répondit-il. En l'occurrence, je pourrais bien connaître une telle personne, pour la quantité d'or voulue.

D'une certaine manière, je n'en étais pas étonnée.

Ainsi s'acheva notre fête à Nineveh, avec une aimable compagnie plongée dans le plus grand désarroi.

Ce fut messire Amaury qui me parla le plus rudement lorsqu'il eut saisi la nature de mon plan.

— Vous comprenez bien que je ne peux pas l'approuver ? dit-il, sourcils froncés, en marchant de long en large. Cela frise ni plus ni moins la folie, Phèdre. Si j'avais une once de bon sens, je vous ferais mettre aux fers.

— Je comprends, messire, répondis-je tranquillement.

Il secoua la tête.

— Vous savez que la reine ne donnerait jamais son accord à pareille entreprise ? Au nom d'Elua ! je ne suis même pas sûr que cette diablesse de Shahrizai oserait vous le demander !

— Je sais, messire, dis-je. Ce n'est pas Melisande Shahrizai qui me le demande.

Messire Amaury soupira.

— D'accord. Alors écoutez-moi bien, Phèdre nó Delaunay. J'ai accepté de verser le prix demandé par le guide du prince Sinaddan – qui soit dit entre nous est un maudit bâtard de brigand persian qui vendrait sa mère pour de l'or. C'était l'un des montagnards qui ont guidé la dernière expédition ; lui a pris la fuite avant le massacre. J'ai par ailleurs obtenu de Sinaddan qu'il vous accorde une escorte armée jusqu'à la frontière drujani. Et je vous accompagnerai jusque-là, ajouta-t-il. Après, vous serez seule. Tout cela à condition… (Il leva un index péremptoire.) À condition que Joscelin Verreuil vous accompagne. Comprenez-moi bien, Phèdre. Si le Cassilin n'est pas d'accord, je ne vous laisserai pas partir.

Je hochai la tête.

— Je comprends, messire. Et je vous suis reconnaissante d'accepter de courir un tel risque.

Amaury Trente me lança un coup d'œil sévère.

— Ne vous méprenez pas. Je ne suis vraiment pas heureux de tout cela.

Voilà pour messire Amaury.

Ne restait plus que Joscelin, qui n'avait pas desserré les dents depuis deux jours – depuis qu'il avait deviné la nature de mon plan. Qu'avait-il fait pendant ce temps ? Je ne saurais dire, hormis qu'il marcha beaucoup dans la ville de Nineveh. Personne ne vint lui chercher des noises – ce qui n'est guère étonnant si l'on songe à la mine sombre qui devait être la sienne, ainsi qu'à son épée dans le dos et à ses dagues aux côtés. J'attendis jusqu'à ce qu'il revînt à moi. À une certaine époque, sans doute ne l'aurait-il pas fait. Dix ans plus tôt, à La Serenissima, il m'avait ainsi tourné le dos sans que je pusse dire s'il allait revenir.

Cette fois-ci, je savais.

J'entendis des cris dans le quartier des femmes de notre auberge, et je compris. Pas plus, pas moins. Lorsqu'il avait fait son choix, des notions telles que la propriété n'étaient pas faites pour l'arrêter. Je tournai la tête vers Renée, qui contemplait la porte, les yeux grands écarquillés.

— C'est Joscelin, dis-je. Ma chère, vous n'avez probablement pas envie de voir ce qui va se passer.

Elle ne discuta pas, mettant son voile à la hâte pour se faufiler hors de la chambre sous le nez de Joscelin, à l'instant même où il y entrait.

— Phèdre, dit-il d'un ton qui faisait peser sur ce mot tout un monde de souffrance. (Un mot, mon nom. Ce nom qui porte malheur – je l'ai toujours dit.) As-tu vraiment idée de ce que tu me demandes ?

— Oui, répondis-je tranquillement. Je te demande de me conduire à Daršanga pour me vendre au sérail du Mahrkagir du Drujan.

Il se détourna, les poings serrés ; j'entendis le cuir des boucles de ses canons d'avant-bras qui protestait sous la tension.

— Un homme qui donne la mort comme d'autres donnent la vie.

— Oui. (Ma voix tremblait.) Par Elua ! tu crois que je ne suis pas terrifiée ?

— Alors, pourquoi ? (Joscelin me fit face ; ses yeux, innocents comme un ciel d'été, lançaient des éclairs, emplis de tout son amour et du sentiment de révulsion qu'il ressentait.) Pourquoi ? au nom d'Elua ! pourquoi ? Phèdre, m'aimes-tu si peu ? Le fils de Melisande compte-t-il tant pour toi ? Le désir qui s'empare de toi est-il si insupportable ? Pourquoi ?

— Non, répondis-je, le corps agité de tremblements. Non. (Mes yeux se fixèrent sur lui, alors même que le regarder était une douleur.) Te souviens-tu de ce dont nous avons parlé sur le bateau ? Joscelin, c'est Elua lui-même qui me demande de le faire. Je n'accepterais pas pour moins que cela.

Avec un cri rauque et guttural, comme un animal aux abois, Joscelin se laissa tomber à genoux et enfouit son visage dans ses mains.

— C'est trop dur, dit-il d'une voix étouffée.

— Je sais, répondis-je doucement en traversant la chambre pour venir poser mes mains sur sa tête. Crois-moi, mon amour, je sais.

Les bras de Joscelin vinrent s'enrouler autour de ma taille, et serrèrent.

— Jusqu'à la damnation et au-delà, murmura-t-il. (Je sentis la chaleur de son souffle sur mon ventre.) Je l'ai juré. (Le son qui resta bloqué dans sa gorge aurait pu être un rire.) Comme si j'avais la moindre idée de ce que cela signifie.

— Joscelin, dis-je dans un souffle. Le simple fait d'y penser me prend jusqu'à ma dernière parcelle de courage. Dis-moi maintenant si tu vas m'aider ou pas.

Toujours à genoux, il releva la tête. Les longs cils frangeant ses yeux bleus étaient tout emperlés de larmes – comme une lointaine réminiscence de mon rêve, hormis que l'unique ombre sur lui était la mienne.

— Je préférerais te servir mon cœur sur un plateau, mon amour. Mais ce n'est pas ce que tu demandes. Alors, qu'il en soit ainsi. Je vais te vendre à cet homme qui s'appelle lui-même le conquérant de la mort – et qu'Elua lui vienne en aide après cela !

Je ne demandais rien d'autre.

Chapitre 40

Bien des larmes furent versées lorsque nous fîmes nos adieux avant notre départ pour le Drujan.

Personne n'en était heureux, ce que je n'aurais pu reprocher à quiconque. Dès l'instant où j'avais imposé ma volonté, les doutes m'avaient assaillie. Dix fois par jour, je remettais en cause mon jugement, essayant de toutes mes forces de faire revivre ce sentiment d'ineffable certitude qui m'avait assuré que j'accomplissais le plan d'Elua – cette présence dorée qui m'avait envahie et au nom de laquelle j'étais si sacrément sûre.

Cela ne se produisit jamais.

Le baron Victor de Chalais ramènerait la délégation en Terre d'Ange, traversant les deux grands fleuves avant les crues d'été. C'était un homme bon et fiable ; j'étais satisfaite de ce côté-là. Messire Amaury Trente, Nicolas Vigny et deux autres restaient pour nous accompagner jusqu'à la frontière du Drujan avec l'escorte du prince Sinaddan. Ensuite, ils resteraient six mois. Passé ce délai, ils nous considéreraient comme morts ou perdus.

Renée de Rives enfouit son visage dans mon cou, sanglotant et m'embrassant, laissant entendre par là même qu'elle n'avait absolument aucun espoir de me revoir vivante. Malgré la barrière de la langue les D'Angelins de la délégation étaient parvenus à recueillir leur lot d'histoires sur le Drujan – suffisamment pour qu'ils fussent certains que nous marchions vers un destin fatal.

Une mort était survenue à Nineveh pendant que nous faisions nos préparatifs – un homme du commun, un potier, écrasé par ses propres œuvres lorsqu'une étagère avait cédé dans son échoppe, après qu'il avait maudit un *skotophagotis* venu sur son seuil.

C'était suffisant pour alimenter toutes les peurs.

Joscelin ne disait rien, affûtant sans fin ses lames à la pierre, huilant ses fourreaux et faisant disparaître les derniers vestiges de la rouille laissée par notre chevauchée sous le déluge. Le plan que nous avions arrêté était le suivant : l'homme du Lugal, un certain Tizrav, nous guiderait jusqu'au palais de Daršanga. Si nous y parvenions sans encombre, Joscelin lui verserait la moitié de la somme convenue sur sa propre bourse. D'après notre histoire, Joscelin était un seigneur d'Angelin renégat ayant enlevé la femme d'un pair – en l'occurrence, moi. Lassé de fuir la traque des parents et alliés de mon mari, qui l'avaient poursuivi de leur vindicte à travers plusieurs pays, il était maintenant disposé à négocier mes faveurs contre l'asile au Drujan – où personne ne se risquerait à aller le chercher.

Un plan simple ; un bon plan. Pour plus de sûreté, messire Amaury lui-même conserverait l'autre moitié de la somme promise à Tizrav, pour ne la lui remettre qu'après son retour du Drujan, porteur du mot de passe défini. Joscelin et Amaury étaient convenus d'un mot que Joscelin communiquerait au Persian uniquement lorsqu'il aurait la certitude que nous n'aurions pas été trahis.

— Quel mot choisissons-nous ? avait demandé Amaury, les sourcils froncés.

— Hyacinthe, avait répondu Joscelin en me regardant.

Un choix tout à fait approprié.

Il vient un moment où la peur est si immense qu'elle en perd toute substance, pour n'exister que dans l'abstraction. J'atteignis ce stade pendant nos préparatifs. La trame était trop vaste pour que je pusse la saisir – alors je me contentai de vaquer à mes occupations. Je rencontrai Tizrav, fils de Tizmaht, un homme rude et sale qui n'était pas du genre à inspirer confiance ; la flèche d'un braconnier avait emporté l'œil qui lui manquait, nous dit-il. Pour ma part, j'étais à peu près sûre que c'était lui qui braconnait. Néanmoins, le Lugal du Khebbel-im-Akkad répondait de lui.

— Tizrav connaît les montagnes, nous dit-il. C'est un lâche, certes, mais rusé ; et il ne vous trahira pas, aussi longtemps qu'il y aura de l'or à la clé.

Je n'avais d'autre choix que de le croire.

— Accepteriez-vous de m'enseigner le vieux persian pendant notre voyage ? demandai-je. La route est longue jusqu'à Daršanga.

— Bien sûr, dit-il en inclinant poliment la tête. (Il sourit et passa un doigt sous son bandeau pour gratter à l'endroit de son œil absent.) Tout ce que ma dame voudra. C'est ma langue d'adoption. Je la parle aussi bien qu'un natif ! C'est pour ça qu'aucun Drujani ne viendra nous faire des ennuis. Non, jamais quand c'est Tizrav qui fait le guide.

J'avais des doutes ; j'avais des milliers de doutes. Je les gardai pour moi. Joscelin me regardait sans rien dire, et continuait à affûter ses lames.

De manière assez ironique, Valère L'Envers m'avait pardonné d'avoir usé du mot de passe de sa maison, et en était venue à m'apprécier beaucoup plus dès lors qu'elle avait pensé que j'étais marquée par la mort. N'ayant personne d'autre vers qui me tourner, je lui demandai de garder pour moi le rouleau jebéen contant l'histoire du fils de Shalomon, ainsi que la traduction d'Audine Davul. Non seulement elle accepta, mais elle me fit une autre faveur.

— Tenez, dit-elle en jetant sur mes épaules un manteau de soie rouge, doublé de peau de martre. C'était un cadeau de Sinaddan, qui l'a reçu en hommage, mais les manches sont trop courtes et je ne me suis jamais soucié de le faire retoucher. Il devrait vous aller, comtesse. Et il fait froid dans les montagnes.

Je le passai ; il m'allait à la perfection.

— Merci, dis-je doucement. (La fourrure brune du col se lovait contre ma joue.) Vous êtes bien bonne, ma dame.

— Je ne suis pas bonne ! (Les larmes gonflaient ses yeux violets.) Par Elua ! pourquoi ne pouvez-vous pas être différente ? Je connais votre histoire ! La reine écoute vos conseils, ma cousine Nicola vous adore, et même mon père reconnaît vos mérites ! Pourquoi faut-il que je sois le membre de la maison L'Envers qui vous envoie à la mort – et tout cela pour le garnement d'une vipère ?

— Je ne suis pas encore morte, Majesté, murmurai-je.

— Non. (Valère L'Envers se détourna, fouillant dans sa garde-robe.) Mais vous pourriez bientôt l'être, et je dois m'y

préparer. En tout cas (elle renifla), il ne sera pas dit que j'ai laissé une noble d'Angeline partir vers son trépas mal habillée.

Favrielle nó Églantine apprécierait votre attention, ma dame, songeai-je. Je n'étais pas certaine qu'Ysandre aurait partagé son point de vue, mais cela n'avait plus guère d'importance.

Notre départ de Nineveh donna lieu à une certaine agitation et les prêtres de Shamash organisèrent même une cérémonie particulière. Un feu fut allumé à l'aube et on sacrifia deux moutons. Ma gorge se serra à ce spectacle ; on ne fait pas ces choses-là en Terre d'Ange. Des bols dorés furent placés sous leur gorge tranchée, et le sang fut soigneusement recueilli. Chacun des Akkadians qui nous accompagnaient plongea son épée dans les flammes du bûcher jusqu'à ce que la lame rougît.

Ensuite, ils trempèrent la lame dans le sang des moutons, en murmurant une invocation tandis que l'acier brûlant crépitait et que l'odeur du sang emplissait l'air.

— Par la volonté du puissant Shamash, que la prochaine fois que je plonge ma lame dans le sang, ce soit dans celui de mon ennemi !

Bien sûr, songeai-je, *ils ne vont pas faire un voyage d'agrément au Drujan.*

Joscelin suivit toute la cérémonie sans dire un mot, ni murmurer une prière. Son épée avait été consacrée depuis bien longtemps, par son oncle et son grand-oncle avant lui, une lame d'acier toute simple, avec une poignée de cuir usée maintes fois remplacée. Pour lui, tirer l'épée équivalait à une prière ; jusque-là, elle était restée au fourreau. Il portait un nouveau manteau de peau de mouton, brodé à l'extérieur, avec la laine à l'intérieur. Je me demandai si c'était un cadeau ou s'il en avait fait l'acquisition lui-même. Ses cheveux tombaient librement, en petites tresses entortillées, tenues par de petits lacets de cuir. Je ne l'avais plus vu ainsi depuis notre fuite de la Skaldie.

Cela lui donnait des airs… Elua ! cela le faisait ressembler à un renégat d'Angelin, féroce et désespéré.

Sur une ultime prière, les prêtres de Shamash achevèrent la cérémonie, et s'inclinèrent bien bas ; la lumière de l'aube faisait briller leurs cuirasses dorées, sur lesquelles était incrusté le

Lion du soleil. Les hommes du prince Sinaddan s'inclinèrent en réponse, et le Lugal lui-même, debout sur un balcon de son palais, leva les deux mains au ciel pour saluer le soleil. Tout était fini, nous étions prêts à partir.

— Elua le béni, murmurai-je en me baissant pour toucher la terre – la terre rouge de Nineveh, au Khebbel-im-Akkad. Protège-nous !

Aucune réponse ne me fut donnée – mais je n'en attendais pas vraiment une.

Et nous partîmes.

Après plusieurs jours, les plaines devinrent des contreforts, puis les contreforts des collines. Souriant, avec son bandeau sur l'œil, Tizrav nous conduisit par la route la plus courte. S'il escomptait nous trahir, je doutais que ce fût là, en territoire akkadian. Je chevauchais voilée, entourée par Joscelin, Amaury Trente et ses hommes. Les Akkadians échangeaient des plaisanteries, dont aucune ne me concernait ; elles parlaient de sang et de bataille.

C'est bien normal, me disais-je, *ils sont jeunes*. Cela faisait huit ans que le Khalif avait perdu une armée au Drujan et qu'il n'avait plus osé y retourner. Ces hommes étaient jeunes et sûrs d'eux. Néanmoins, à la nuit tombée, ils se regroupaient autour des feux, scrutaient le visage du voisin et se rassuraient les uns les autres. Nous sommes les hommes d'Akkad – Akkad revenu à la vie –, nous sommes braves et intrépides, nous ne craignons pas les ombres de la nuit.

— Ce sont des idiots. (Tizrav cracha avec précision entre ses dents ; le feu crépita. Il hocha amicalement la tête en direction des hommes du Lugal.) Des idiots et des enfants qui sursautent en voyant leur ombre.

— Tu veux dire que les ombres n'ont aucun pouvoir ? demanda Joscelin, dans son akkadian hésitant.

Il s'était mis tard à l'étude de la langue, mais sa connaissance de l'habiru lui avait été bien utile.

— Du pouvoir. (Tizrav sourit, révélant la béance dans sa dentition. Les lueurs du feu jouaient sur le cuir graisseux du bandeau sur son œil manquant.) Qu'est-ce que le pouvoir ? Ces jeunes fous abandonnent le leur au premier battement de cœur

provoqué par la peur. Plus les ombres grandissent, plus elles volent le pouvoir. Qu'est-ce que la peur sinon l'ombre du courage ?

— Du bon sens, peut-être, répondit Joscelin en s'enroulant dans sa couverture, paré pour dormir.

— Vous êtes plus avisée que lui. (Tizrav me lança une œillade, en dépit du fait que je portais un voile.) La lumière jette une ombre ; plus la première brille, plus la seconde est sombre. Ceci n'est qu'un feu, domestiqué et surveillé. Les choses seront différentes au Drujan. Vous verrez.

Je l'observai à travers mon voile.

— Nous ne sommes pas encore au Drujan, Persian. Voulez-vous perdre votre bourse ?

— Non. (Il haussa les épaules.) La lumière, l'ombre, peu importe. C'est la même chose pour Tizrav, si l'or est bon. J'ai promis de tenir ma part du marché, et je vous conduirai là où je dois vous conduire. Mensonge, vérité, peu m'importe. Après… (Il haussa de nouveau les épaules.) Vous verrez bien quelle taille a l'ombre de votre courage. Pour moi, tout se vaut.

Les collines devinrent des montagnes ; l'air était vif et clair. C'est là que nous atteignîmes les limites de la terre akkadianne et fîmes nos adieux à notre escorte ; en fait, ces hommes ne rentraient pas à Nineveh, mais partaient renforcer une garnison sur un avant-poste.

Après cela, il n'y aurait plus que Joscelin, moi et notre guide Tizrav.

— Je dois avoir perdu la tête, dit Amaury Trente d'une voix lugubre, en me serrant dans ses bras. (Son souffle faisait naître un petit nuage blanc devant sa bouche.) Qu'Elua le béni vous protège, Phèdre nó Delaunay.

— Messire. (Je frissonnai malgré la peau de martre du manteau de Valère L'Envers. J'avais l'impression d'être condamnée à ne connaître que les montagnes et l'hiver.) Pourquoi avez-vous accepté de venir ?

— Pourquoi ? (Il contempla le paysage de mauvais augure, un sourire absent sur les lèvres.) Je ne sais pas, ma dame. Ce lieu en vaut bien un autre. (Ses yeux revinrent se poser sur moi et son expression changea.) Je chevauchais derrière Ysandre de

la Courcel lorsqu'elle a fendu les rangs de l'armée de Percy de Somerville. Vous vous souvenez ? Vous y étiez. À aucun moment elle ne s'est retournée. Vous le saviez ? Pas une seule fois. Si elle l'avait fait, elle m'aurait vu. J'étais là, et la garde royale était derrière moi. Mais elle n'avait même pas besoin de regarder. (Il posa une main sur mon épaule.) Si vous regardez, ma dame, vous nous verrez. Juste là, à l'endroit où vous nous avez laissés, en train de couvrir vos arrières. Quelle que soit la course folle dans laquelle vous vous êtes lancée, où qu'elle puisse vous mener, je reconnais que Terre d'Ange vous doit bien cela.

— Merci, murmurai-je, les yeux embués de larmes. (Ce n'était pas assez – loin de là – mais c'était plus que j'aurais pu en demander.) Je vous suis reconnaissante, messire.

— Eh bien ! (Messire Amaury sourit et retira sa main.) Ce n'est pas grand-chose au bout du compte. Mais si quelqu'un peut sortir vivant du cœur des ténèbres, c'est bien vous et ce Cassilin à moitié fou.

Je ravalai la boule dans ma gorge.

— Nous nous y efforcerons, messire.

Et nous demeurâmes seuls.

Chapitre 41

Une patrouille de Drujani nous trouva le premier soir.

C'était le crépuscule, juste avant la tombée de la nuit. Nous avions établi notre campement au fond d'une petite crevasse peu profonde, à l'abri du vent. À l'évidence, ce furent les lueurs de notre feu qui les attirèrent. Tizrav nous avait garanti que c'était pure folie d'imaginer que nous pourrions traverser le Drujan sans être repérés. « Autant faire en sorte qu'ils nous trouvent, nous avait-il dit. Nous mourrons très vite – ou pas du tout. »

Ils étaient cinq, qui surgirent des ombres comme des apparitions ; des hommes silencieux montés sur de petits chevaux à longs poils et très résistants, armés d'arcs courts et très cintrés. Joscelin était debout à la seconde même où ils parurent, pour s'intercaler entre eux et moi. Les flammes jetaient des lueurs rouges sur ses canons d'avant-bras et ses dagues croisées. Je me demandai un instant s'il serait capable d'intercepter cinq flèches tirées en même temps ; j'étais dubitative.

— Les loups d'Angra Mainyu sont de puissants chasseurs ! salua Tizrav en vieux persian. Voulez-vous partager notre feu ? Nous avons de la bière, ajouta-t-il en brandissant une outre de peau.

— Pourquoi êtes-vous entrés au Drujan ? demanda le chef en abaissant son arc.

Les quatre autres gardèrent le leur en joue.

— Pourquoi ? (Tizrav sourit.) Ce joli seigneur d'Angelin que voici a quelques ennuis et aucun autre endroit au monde où aller se cacher. Allez voir si vous ne me croyez pas. La garde du fort de Demseen a doublé et les hommes de la famille de la dame l'y attendent. Mais ce noble seigneur préférerait encore

donner la femme au Mahrkagir si celui-ci acceptait son épée à son service.

Les Drujani conversèrent entre eux à voix basse ; mon oreille n'était pas encore suffisamment accoutumée au vieux persian pour saisir tout ce qu'ils disaient. L'un d'eux rit et fit avancer son cheval.

— Pourquoi devrions-nous te croire, Akkadian buveur de crachats ? demanda-t-il en caressant la joue de Tizrav de la pointe de sa flèche encochée. Pourquoi devrions-nous aller jusqu'à la frontière alors qu'il y a de quoi s'amuser ici ?

Justice lui soit rendue, Tizrav ne fléchit pas un instant, même lorsque la pointe de la flèche racla le bandeau de cuir cachant son orbite morte.

— Mes ancêtres parcouraient ces montagnes lorsque la maison de Ur était allée se tapir dans les déserts de l'Umaiyyat. Me méprisez-vous à cause d'une ligne tracée sur une carte, fils des ténèbres ?

Un autre Drujani parla depuis l'ombre, au-delà du cercle de lumière de notre feu de camp. Je ne voyais pas son visage, mais je distinguai nettement la ceinture d'os à sa taille, des os de doigts humains. Il leva une main pour la pointer sur moi.

— Poussez-vous, murmura Tizrav à Joscelin. Poussez-vous !

Joscelin marqua un temps d'arrêt, puis s'exécuta, saluant le Drujani à la cassiline. Tizrav s'approcha de l'endroit où j'étais agenouillée près du feu.

— Pardonnez-moi, marmonna Tizrav dans sa barbe en arrachant mon voile d'un coup sec.

Sans l'écran de la fine soie devant mes yeux, la lumière du feu m'apparut plus brillante. Je clignai des yeux, puis levai la tête vers le Drujani. Deux des cavaliers sursautèrent ; l'un rit. Celui qui m'avait montrée du doigt tripota sa ceinture d'os, et un sourire envahit lentement le visage du chef. Ce n'était pas un sourire agréable.

— Elle est pour le Mahrkagir ? demanda-t-il.

— Je l'ai promis, dit Joscelin d'une voix rauque dans un persian un peu rude.

Le Drujani à la ceinture d'os glissa quelque chose à l'oreille de son chef, qui écouta attentivement avant de hocher la tête. Je

conclus que celui à la ceinture devait être un genre de novice – un apprenti prêtre.

— Les braises du désespoir coulent dans ton esprit, petit seigneur, dit le chef à Joscelin. Alors, c'est vraiment comme dit le voleur de chèvres ? Tu veux vraiment mettre ton épée au service des ténèbres ?

Je me mordis la langue pour ne pas traduire à Joscelin, mais il comprit assez bien. La peau de ses pommettes était toute tirée.

— Le Drujan est mort et vit encore. Moi, je suis mort pour les miens. Si je peux vivre encore au service du Mahrkagir, mon épée est sienne.

Il y avait une véritable angoisse dans ses paroles. À quel point exprimaient-elles la réalité ? Mon cœur saignait de se poser la question. Je commençais à peine à mesurer le prix de ce que je lui avais demandé.

En tout cas, ce fut suffisant pour convaincre l'apprenti prêtre.

— Les hommes embrasseraient n'importe quoi pour continuer de vivre, dit-il de sa voix jeune et dure. Même les ténèbres. Même la mort. Et la femme ?

— Voyez-la. (Joscelin me désigna d'un geste.) Aussi infidèle qu'elle est belle, servante de notre déesse des… (le mot lui écorcha la bouche)… des Putains.

C'était le mot habiru qu'il avait utilisé, mais apparemment il était suffisamment proche du persian pour être compris. Les Drujani conférèrent et s'entendirent sur le sens de ce qui avait été dit. L'apprenti prêtre rit jusqu'à en perdre le souffle, puis alla murmurer quelque chose à son chef.

Qui eut de nouveau son bien désagréable sourire.

— Le Mahrkagir sera satisfait, dit-il en relevant son arc. Tu vois, sa mère était une putain. (Il donna un coup de menton en direction de Tizrav.) Nous te croyons pour l'instant, buveur de crachats. Nous allons jusqu'au fort de Demseen compter les gardes. Si tu mens, nous te retrouverons et tu souffriras. Si tu ne mens pas… (Il sourit de nouveau.) Eh bien, peut-être priera-t-elle pour que tu aies menti.

Et, sur ces paroles, ils partirent, se fondant dans les ombres aussi rapidement qu'ils en étaient sortis ; seul le bruit d'un caillou délogé par le sabot d'un cheval indiqua qu'ils étaient passés.

Tizrav poussa un énorme soupir, avant de prendre l'outre à deux mains pour s'octroyer une longue rasade.

— Est-ce fini ? demandai-je.

— Non. (Il rabaissa l'outre et s'essuya les lèvres d'un revers de main.) Mais ça vient de commencer et nous sommes toujours en vie.

Nous avançâmes encore quatre jours dans les montagnes, sans apercevoir âme qui vive ; il y avait des oiseaux de proie dans le ciel, volant en cercles au-dessus des crevasses, et des lièvres, parfois des martres aussi, qui fonçaient sans bruit sur les rochers. Il faisait froid, mais pas au point de geler les cours d'eau. Là où nous ne trouvions pas d'eau, nous faisions fondre de la neige trouvée au fond de quelque anfractuosité. Dans les vallées, nos montures grattaient du sabot l'herbe rase et paissaient l'herbe jaunie, fanée ou desséchée par le gel, mais néanmoins nourrissante. Tizrav posait des collets le soir, attrapant un lièvre de temps à autre, qui venait améliorer l'ordinaire de nos provisions d'aliments secs.

Nous ne parlions guère en avançant. Je chevauchais sans me plaindre, avec au cœur le sentiment que je n'étais pas en droit de le faire. Engoncé sous des couches de laine feutrée, Tizrav n'était guère visible ; menton rentré dans la poitrine, son visage ingrat passait de temps à autre sous le rebord de son épais chapeau de laine pour observer à la ronde. Dédaignant le froid, Joscelin allait nu-tête et en silence ; sa bouche formait une ligne implacable.

— Parlais-tu pour de vrai ? demandai-je finalement, deux nuits après le passage des Drujani.

— De quoi parles-tu ? répondit-il d'un ton sec.

— Ce que tu as dit. (J'hésitai un instant.) Que j'étais aussi infidèle que je suis belle.

— Ah ! cela…, répondit-il d'un ton détaché. (Il m'observa quelques secondes sans rien dire.) Peut-être, Phèdre… Ce que tu

m’as demandé de faire… je ne sais pas si je vais pouvoir. Tout ce que je peux faire, c’est trouver un moyen, et le moyen est cruel.

Pourquoi fallait-il que je comprisse ce qu’il me disait ? Mais je comprenais parfaitement.

— Qu’ai-je fait de nous ? murmurai-je.

— Je ne sais pas. (Inclinant la tête, Joscelin bricola nerveusement une boucle raidie par le froid sur la ceinture de ses dagues.) Veux-tu faire demi-tour ?

Oh ! oui ! j’en avais envie. Du plus profond de mon cœur.

— Non, répondis-je.

Il hocha la tête sans relever les yeux.

— Alors ne me pose pas de questions auxquelles je ne peux pas répondre. Je suis un prêtre de Cassiel et j’ai brisé tous mes serments, un seul excepté. Et tu me demandes d’entrer dans la bouche de l’enfer pour le préserver. Je fais ce que je peux. Contente-toi de cela et reste silencieuse.

Ainsi allaient les choses entre nous.

Le cinquième jour, nous pénétrâmes dans les plaines du Drujan. Peut-être l’endroit est-il plus accueillant en été ? Je ne saurais dire. Mais si les plaines étaient moins rudes que les montagnes, elles étaient aussi plus lugubres, car des gens y vivaient et y travaillaient, et nous pouvions voir l’ombre sous laquelle ils ployaient. Les terres y étaient cultivables et des villages étaient installés au milieu de champs de céréales et de pâtures pour les moutons et les chèvres.

Nous n’y étions pas les bienvenus.

Je le vis sur le visage des villageois lorsque nous traversions les hameaux ; nous progressions désormais sur les anciennes routes, défoncées mais encore praticables, de ce qui avait naguère formé le réseau des voies de communication du puissant empire de Persis. Ils nous regardaient avec haine, et je ne savais même pas pourquoi. Dans un village – qui avait certainement un nom, mais Tizrav ne le connaissait pas –, une femme, debout au bord de la route, tenait un enfant apathique dans ses bras et nous contemplait avec des yeux affamés, son regard enfoncé empli de désespoir et de mépris.

Bien trop de champs étaient en friche, morts et gris ; et l’hiver n’y était pour rien.

Bien trop de troupeaux erraient, les bêtes maigres et décharnées, les côtes saillantes sous leur peau tavelée.

— Que s'est-il passé ici ? demandai-je à Tizrav d'une voix tremblante. Comment un royaume qui fait trembler le Khebbel-im-Akkad peut-il être dans un tel état ?

Le Persian haussa les épaules.

— Vous vouliez venir au Drujan, ma dame ; le royaume mort et qui vit encore. Voyez ! La vie dans la mort.

Je n'aimais pas cela. *Demi-tour !* Les mots étaient sur mes lèvres à chaque pas de nos montures ; je ne les prononçai pas cependant. À la place, je repensai au retrait lent et affreux de la présence d'Elua – et au vide qui m'attendait après. « Adieu. » Et je contemplais le visage amer et haineux des Drujani affamés, et mon cœur saignait à l'intérieur de ma poitrine. *Ils n'ont pas voulu cela*, songeai-je. Qui voudrait cela ? Pris entre le marteau de la guerre et l'enclume de la survie, ils souffraient – souffraient et haïssaient, en nous regardant avancer de notre propre plein gré vers l'enfer, sur nos chevaux bien nourris, avec de l'or à notre ceinture et de la soie et des fourrures sur le dos.

Il n'y avait pas de feu non plus. Jahanadar, la Terre des feux, était triste et éteinte.

— Parlez-moi de la foi de vos aïeux, demandai-je à Tizrav, un soir au campement.

Il me regarda de son œil unique, semblable à une cendre froide.

— Ma dame a soif d'apprendre ?

— Oui, répondis-je. Sincèrement, fils de Tizmaht, je veux savoir.

Il hocha la tête et déglutit, puis se détourna et se consacra à allumer un feu, jusqu'à ce qu'il ronflât comme un bûcher, projetant des colonnes d'étincelles vers les cieux.

— Vous voyez ? demanda-t-il tranquillement, en regardant les flammèches qui s'envolaient. Dans le feu, il y a la lumière, la chaleur… la vie. C'est la Vérité. Ahura Mazda est tout cela. Seigneur de la lumière ; la Vérité. (Sa bouche se tordit en un rictus désapprobateur.) De bonnes pensées, de bonnes paroles, des actes bons. Telles sont les trois voies – la triple vertu – enseignées en secret par mon père, et par son père avant lui. Et

le feu… Ah ! le feu est la preuve, une flamme vivante et brûlante posée devant nous pour purifier le Mensonge.

Au cœur du brasier, deux branches croisées s'effondrèrent et les flammes baissèrent.

— Et, reprit Tizrav, la bouche amère, les ténèbres reviennent. Même le grand prophète Zoroastre n'a pas nié qu'elles reviendraient sur cette terre.

— Et alors ? L'aube revient, dis-je. Et, avec elle, le matin.

— L'aube, hein ? (Il réalimenta le feu sans me regarder.) Le Lion du soleil, le visage de Shamash. Les Akkadians ont volé la lumière du jour, pour la décréter leur. Et Ahura Mazda n'a pas protesté, mais au contraire a laissé son peuple mourir sous les épées akkadiannes. Vous étonnez-vous si les Drujani s'en sont remis aux ténèbres ?

— Non, répondis-je. Non, fils de Tizmaht.

Tizrav haussa les épaules.

— Mon père était un fou, tout comme le père de son père. Moi, je place ma foi dans la seule lumière qui brille sans jamais faiblir. Le bel éclat de l'or.

Et, à cela, je n'avais rien à répondre.

Chapitre 42

Le *skotophagotis* savait que nous arrivions. Bien sûr, ce n'était pas ainsi qu'ils les appelaient, mais comme c'était le premier nom par lequel on me les avait désignés, je continuais à l'utiliser. Après tout, n'avais-je pas entendu ce mot prononcé dans un rêve ? Celui-ci, nous le vîmes venir de loin ; il ne se souciait nullement de se dissimuler. Non, il descendait l'ancienne route royale ; la ville de Daršanga dressait derrière lui ses remparts et ses tours. Leur silhouette se découpait sur le fond de la mer hivernale.

Il allait monté à cru sur un âne, sans selle ni étriers, les jambes pendantes de chaque côté ; il aurait composé un tableau des plus comiques, s'il n'avait pas été si terrifiant. Les rayons du soleil provenant de l'est allumaient des lueurs sur son casque formé d'un crâne de sanglier ; le bâton symbole de sa fonction était posé en travers du garrot de sa monture. Je vis qu'il portait une ceinture lui aussi, d'os de doigts humains. En Iskandria, je n'avais pas remarqué pareil ornement chez les *skotophagotis*, mais jamais je n'en avais vu un de si près.

— Vous êtes venus voir le Mahrkagir.

De son bâton, il nous désignait tous les trois. La boule de jais fichée à son extrémité allait et venait nonchalamment devant nous trois ; elle parut s'attarder plus longuement sur moi. J'étais bien heureuse de porter le voile ; je n'étais pas obligée de croiser son regard.

— C'est le cas. (D'une pression des genoux, Joscelin fit s'avancer son cheval, un hongre noir aux longues jambes, avec une tache blanche sur trois paturons. La poignée de son épée saillait entre ses épaules, par le col de son manteau de mouton. Son regard était aussi bleu et froid qu'un ciel d'hiver drujani.) Me recevra-t-il ?

Le *skotophagotis* lui lança à peine un regard. Il demeurait tranquillement assis sur son âne ; son ombre un peu courte était projetée devant lui, menace mortelle sur l'ancienne route royale dont les pavés et les briques se désagrégeaient au fil du temps, faute du moindre entretien.

— Oui, répondit-il enfin. Le Mahrkagir te recevra.

Chevauchant derrière lui, nous entrâmes dans la ville de Daršanga.

Il y avait plus de vie là que nous en avions vu dans la campagne et les villages… Plus de vie, mais plus de peur aussi. Comment aurait-il pu en être autrement, quand nous étions aux côtés d'un mangeur de ténèbres ? À notre passage, les gens se tassaient à la hâte sur les bords des rues, se prosternant devant le prêtre, le front tenu baissé contre la terre. Le *skotophagotis* ne semblait même pas les remarquer.

En apparence, il n'y avait ni marché, ni échoppes, mais l'on commerçait néanmoins, furtivement et sans le moindre enthousiasme ; de la nourriture essentiellement, du poisson, du pain et de l'huile. Un homme poussant un chariot à main à deux roues vendait de mauvaises chandelles de suif ; un autre, des épingles et des écheveaux de fil. Un cordonnier assis sur un tabouret de bois mesurait le pied d'un soldat drujani pour lui confectionner des bottes. Le soldat ne s'agenouilla pas à notre passage, mais s'inclina profondément néanmoins.

Ici et là, j'entendais le bruit des forgerons à l'ouvrage, le fracas du marteau sur l'enclume ; l'air était empli de l'odeur âcre du métal chauffé au rouge. Daršanga était peut-être pauvre et affamée, mais elle avait de quoi nourrir ses forges. Tout cela sentait la guerre.

Au cœur de la ville, nous passâmes devant une petite place qui avait sans doute été jolie autrefois. Des colonnes étaient disposées aux quatre coins, mais elles avaient été renversées et brisées. Au milieu, un genre de puits à margelle de marbre avait été édifié de niveau avec les dalles de la place. Un dôme le surmontait jadis, une structure à trois grandes ouvertures voûtées. Désormais ne subsistaient plus que des débris qui bouchaient le puits, et des moignons de fondations.

— C'était un temple du feu, expliqua Tizrav à voix basse.

À l'extrémité de la place, trois vieillards étaient accroupis à côté d'un banc de marbre dévasté, vêtus de tuniques de la couleur indéterminable de la crasse. Leur longue barbe non entretenue leur arrivait presque à la taille ; l'odeur qu'ils dégageaient était abominable. Tout d'abord, je ne vis pas les fers qu'ils portaient, jusqu'à ce que le *skotophagotis* s'arrêtât devant eux, bâton pointé. Ils activèrent alors leurs membres raidis pour tomber à genoux et je distinguai les fers enserrant leurs chevilles et la chaîne pitonnée dans les dalles. Tous trois se prosternèrent. Le *skotophagotis* hocha la tête, abaissa son bâton et repartit.

— Qui sont-ils ? demandai-je à Tizrav.

— C'étaient des Magi. (Derrière son bandeau qui le dissimulait en partie, son visage était impassible.) Des prêtres du seigneur de la lumière. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des mendiants. Le Mahrkagir préfère les laisser vivre et susciter la peur.

Je me retournai une dernière fois sur ma selle tandis que nous nous éloignions. Les Magi s'étaient de nouveau resserrés les uns contre les autres. Ils s'étaient confectionné un gourbi sous le banc de marbre à l'aide de déblais et de bouts de tissu. À l'extrémité de leurs chaînes se trouvait un tas de fumier à l'infâme pestilence. Je m'interrogeai sur leur ténacité à vivre à tout prix dans ces conditions effroyables. « Les hommes embrasseraient n'importe quoi pour continuer de vivre », avait dit le soldat drujani. Peut-être était-ce vrai.

Puis nous atteignîmes le palais.

Cela avait été une fort belle bâtisse dans le passé, à la fois charmante et puissamment protégée, installée sur le promontoire rocheux surplombant la mer de Khaspar. Il y avait une époque, m'avait expliqué Tizrav, où les grands rois de Persis en avaient fait leur palais d'été ; les princes du Drujan les y accueillaient et ils chevauchaient ensemble sur la péninsule et chassaient au faucon dans les montagnes. Les fenêtres étaient alors ouvertes pour laisser entrer le vent frais de la mer, les plafonds étaient décorés de somptueuses faïences bleues et des bannières flottaient sur les tours.

Depuis, les plafonds et les toits avaient été noircis à la poix, les tours dépouillées de tout ornement, chaque fenêtre condamnée et les hauts murs hérissés de créneaux. Le palais de Daršanga attendait, sous un ciel gris et plombé. Je repensai à la chronique akkadianne que j'avais lue, au sang qui avait envahi ses grandes salles. La peur avait asséché ma bouche.

Un escadron de soldats drujani vint à notre rencontre dans la cour – armés jusqu'aux dents et bardés de cuir et d'acier. Leur équipement était disparate, mais uniformément efficace. Ils s'inclinèrent devant le *skotophagotis* et ménagèrent un passage dans leurs rangs pour nous laisser avancer. Le *skotophagotis* mit pied à terre, et nous fîmes de même. Quelqu'un passa une corde autour du cou de l'âne, en veillant à échapper à la morsure de ses dents agressives. Nos chevaux furent emmenés vers des écuries. Personne ne demanda à Joscelin d'abandonner ses armes. Les soldats plaisantaient à voix basse, lançant des coups d'œil fort désagréables. L'un d'eux frappa sur les portes massives du pommeau de son épée, et transmit le mot de passe.

De l'autre côté, une barre fut retirée et un verrou repoussé. Dans un grincement, les portes s'ouvrirent sur les ténèbres qui attendaient de l'autre côté.

— Venez ! dit le *skotophagotis* avant de s'avancer.

Je demeurai sur place, tétanisée par la peur. Avec un juron craché entre ses dents, Joscelin saisit mon poignet dans sa poigne de fer, pour me tirer derrière lui, dans le sillage du prêtre. Tout était sombre à l'intérieur, et mon voile obscurcissait encore ma vision. Je titubai, marchant sur l'ourlet de ma robe, m'efforçant tant bien que mal de suivre les longues foulées de Joscelin, emplie d'une terreur si immense qu'elle m'empêchait presque de respirer. Derrière nous, Tizrav trottinait pour rester au contact.

Le froid régnait à l'intérieur du palais de Daršanga – le froid et les ténèbres. À cet instant, je pensai que le bâtiment avait été médiocrement conçu, ou bien qu'il n'y avait plus de bois dans la ville. Par la suite, je compris mieux. C'étaient les ordres du Mahrkagir, qui haïssait le feu et la lumière. Dans les longs couloirs, les torches des flambeaux n'étaient pas allumées, ou

guère plus qu'une sur trois ou quatre ; tout baignait dans une bien chiche lueur grise. Les murs étaient nus ; aucun tapis n'ornait les sols. J'aperçus des taches sombres dans les interstices entre les dalles – et je frissonnai.

On dit que la Dolorosa, la forteresse sur l'île noire de La Serenissima, est l'un des lieux les plus emplis de désespoir sur cette Terre. Je le confirme ; j'y ai été retenue prisonnière. Mais le palais de Daršanga était pire. Malgré les horreurs terribles, le chagrin et la folie qui imprégnaient ses murs, la Dolorosa n'était que le fruit de la complainte éternelle d'Asherat de la mer. Les mortels ne sont pas faits pour supporter le chagrin des dieux.

En revanche, il émanait des murs de la citadelle de la capitale drujani une puanteur – celle de la cruauté humaine délibérée.

Et celle-ci avait invoqué quelque chose de pire – de bien pire.

Je le sentais sur ma peau, la présence envahissante et obscure des ténèbres ; elle s'insinuait jusque dans ma bouche, pour y déposer un goût de remugle monstrueux. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas mesuré ce que cela allait être de pénétrer au cœur de la citadelle d'Angra Mainyu, l'ennemi de la vie, le seigneur des ténèbres. J'étais d'Angeline, j'avais déjà été mise en présence d'autres dieux, mais sans jamais connaître pareille terreur. J'avais éprouvé du respect, oui, et de la peur aussi. Mais jamais – jamais – je ne m'étais sentie si pareillement méprisée. C'était… C'était quelque chose que je ne saurais décrire avec des mots.

Le monde compte un millier de dieux ; des dieux en colère, des dieux vengeurs, des dieux jaloux. Certains se délectent de la cruauté et de la pure méchanceté ; d'autres exigent leur tribut en sang, et d'autres encore punissent le faible et récompensent le tyran. Des dieux, oui, et des déesses aussi. Je savais que ces choses étaient vraies. Certains dieux dévorent leurs enfants, des dieux dont les adorateurs massacrent en chantant, des dieux qui font déborder les mers et trembler la terre dans leur colère, sans tenir aucunement compte des mortels.

Mais cette présence était différente.

C'étaient toutes ces choses réunies en une seule – la colère, le châtiment, la jalousie et la faim. Elua ! la faim ! Elle avait une

soif de sang que jamais rien ne saurait étancher – pas même si elle dévorait un millier de vies, des centaines de milliers de vies –, car sa satisfaction venait de la destruction bien plus que de l'accomplissement. Si le monde entier finissait nu et désolé, elle hurlerait encore pour en obtenir plus, son gosier déployé pour en avaler encore et encore. C'était la destruction, pure et simple, presque… magnifique dans sa dimension absolue.

Dépourvue d'esprit, elle aurait été terrifiante… mais elle ne l'était pas. C'était une présence qui pensait, rusée et consciente.

— Angra Mainyu, murmurai-je.

— Ah ! (Le *skotophagotis* s'arrêta devant les portes de la grande salle du palais, les yeux étirés par une satisfaction pensive.) La dame sent sa présence. Alors, entrez, venez rencontrer son plus grand serviteur – qui deviendra votre maître.

Nous entrâmes.

Comme de juste, l'obscurité régnait, au milieu des courants d'air. Un feu agonisant dans l'âtre au fond de la pièce ; quelques lampes disséminées jetaient çà et là de maigres flaques de lumière. La salle était immense, et vide pour l'essentiel. Une frise sculptée faisait le tour des murs, décrivant une procession ; les visages des personnages avaient été réduits en charpie. Il y avait des trous et des espaces vides le long des murs ; les meubles avaient été emportés.

Le trône était installé sur une estrade à une extrémité, mais personne ne l'occupait. Des gardes traînaient non loin, et une poignée d'hommes conversaient debout. L'un d'eux était entièrement vêtu de fourrures ; les autres portaient un long manteau de brocart par-dessus pantalon et tunique. Ils se turent lorsque le *skotophagotis* entra ; les gardes rectifièrent la position. L'un d'eux, un géant avec une cage thoracique massive comme celle d'un taureau, surplombait littéralement le seigneur drujani à côté de lui.

Tous s'inclinèrent devant le *skotophagotis*.

Tous, excepté le seigneur à côté du géant.

— Daeva Gashtaham, dit celui-ci avec un air intéressé. Que m'as-tu donc apporté ?

Et cette fois-ci, ce fut le prêtre qui s'inclina, abaissant sa tête recouverte d'un casque d'os ; sa ceinture de doigts fit entendre un sinistre cliquetis.

— Mahrkagir, dit-il doucement. Ce seigneur de Terre d'Ange sollicite une audience.

Le Mahrkagir du Drujan ne portait ni couronne, ni diadème, ni aucune autre marque de sa fonction ; il était tout de noir vêtu, hormis le brocart argent ornant son manteau élimé. De taille moyenne, il n'était pas très imposant de stature ; et surtout, il était jeune, plus jeune que je l'avais escompté – à peine plus âgé que moi.

— Parle.

Joscelin relâcha mon poignet et s'inclina, canons d'avant-bras croisés devant lui.

— Messire Mahrkagir. (Sa voix était dure ; il avait pensé à ce qu'il allait dire.) Moi, Joscelin Verreuil, demande l'asile au Drujan. En échange, j'offre mon épée, mise à votre service, et… (sa voix ne trembla pas)… cette femme pour votre sérail.

Le seigneur drujani vêtu de fourrure s'esclaffa, les autres plaisantèrent. Deux des gardes rirent aussi, et le géant croisa ses bras massifs sur sa poitrine bardée de cuir. Le Mahrkagir maintint sans ciller son regard braqué sur Joscelin.

— Pourquoi ?

Joscelin conféra un instant avec Tizrav, qui l'aidait à choisir les mots à dire.

— Mahrkagir, dit le prêtre *skotophagotis* Gashtaham. Ce seigneur a commis un viol sur cette femme. (L'une de ses mains toucha son oreille sous le crâne d'os.) Le vent de la nuit a parlé ; les parents de la femme sont à la frontière, avec une compagnie d'hommes de Sinaddan venus de Nineveh. Ils agitent leurs lances et hurlent de vains défis.

— Donc, dit le Mahrkagir en relevant la tête. Une épée et une femme. J'ai déjà des épées et des hommes pour les brandir ; j'ai aussi des femmes et des garçons. J'ai déjà acheté très cher de la chair d'Angeline, pure et inviolée. Pourquoi accepterais-je les restes d'un petit seigneur ? Peut-être cette offre ne vaut-elle pas le prix proposé pour ta tête, « Jossalin Veruy ». Après tout, j'ai une dette à recouvrer. (Son ton demeurait absolument

tranquille.) Quoi qu'il en soit, Angra Mainyu se réjouit, et des espoirs futiles ne rendront le banquet que meilleur.

Tizrav murmura quelque chose à l'oreille de Joscelin, qui le repoussa. Tizrav trébucha pour s'affaler sur les dalles. Joscelin explosa de rire – un rire terrible empli d'un sauvage désespoir.

Je compris alors que je l'avais conduit jusqu'au plus profond de son enfer personnel.

— Vous n'avez pas d'épée comparable à la mienne, messire, ni aucune femme comme celle-ci. (Il arracha le voile masquant mon visage et sa main crocha dans mes cheveux ; tirant violemment, il m'obligea à me mettre à genoux. J'obéis, le souffle bloqué dans ma gorge, tandis que le désir me mordait au ventre, ignoble et inattendu.) Rien à voir avec mes restes. Cette femme est Phèdre nó Delaunay, servante de Naamah, Élue de Kushiel, la véritable reine des putains, ma grande passion, mon unique faiblesse. Je vous offre, messire Mahrkagir, ce que Terre d'Ange compte de plus précieux. Pensez-vous pouvoir trouver une seule femme qui l'égale ?

Tout était là, en suspension dans l'air crépusculaire de la salle, la vérité et le mensonge cousus ensemble aussi subtilement que les pièces d'un manteau de Mendacant, dans un mélange d'habiru, d'akkadian et de vieux persian. Les dalles du sol griffaient mes genoux, et mon cou, tordu par la poigne de Joscelin, me faisait mal. J'entendis le bruit que fit Tizrav en rajustant son bandeau sur son œil. J'étais agenouillée aux pieds de Joscelin ; le bas de son manteau de mouton frottait contre ma joue. Sa main tirait mes cheveux.

Et je sentis la présence, non pas celle d'Elua – Elua le béni – mais celle du cruel Kushiel dans le sang charrié par mes veines.

J'entendis les pas du Mahrkagir.

Il tendit le bras pour toucher ma joue ; sa main était froide – si froide. Il faisait glacial dans la grande salle du palais de Daršanga, mais sa paume sur ma peau alluma un brasier entre mes cuisses. D'un simple contact, il avait pénétré jusqu'au fond de mon âme. Je serrai les dents pour retenir un gémissement. Le Mahrkagir n'était ni vilain, ni dénué de charme, avec ses traits réguliers, et son visage rasé de près. Seuls ses yeux étaient somptueux, éclatants, frangés de longs cils, avec des pupilles

dilatées au point que le noir avait complètement avalé l'autre teinte.

Somptueux… et complètement, complètement fous.

— Voilà donc ce que tu m'offres. (Le Mahrkagir du Drujan releva ses yeux magnifiques et fous de mon visage pour les tourner vers Joscelin. Son sourire révélait des dents blanches et régulières.) Messire Veruy de Terre d'Ange, je crois bien que je vais accepter.

Joscelin relâcha mes cheveux et je m'effondrai en tas à ses pieds ; je m'aperçus à peine qu'il exécutait son salut cassilin au-dessus de ma tête.

— Messire Mahrkagir, vous ne le regretterez pas.

— Espérons que non. (Le Mahrkagir baissa son regard sur moi, vautrée sur les dalles de pierre.) Tahmuras, emmène-la au zénana.

Chapitre 43

Le zénana, autrement dit le quartier des femmes, du palais de Daršanga était un univers en lui-même. Tahmuras, le géant du Mahrkagir, m'escorta jusque là-bas. Il ne dit rien de tout le chemin et, n'eût été la promptitude avec laquelle il avait obéi, j'aurais pu le croire sourd et muet. Tahmuras traversa la grande salle, puis descendit un escalier, sans prêter attention à ma personne, tandis que j'avançais hagarde derrière lui.

Quant au sort de Tizrav et Joscelin, je ne pouvais que conjecturer – et espérer. J'avais fait mes propres choix et je m'étais livrée, et, de crainte sans doute que j'oubliasse, le désir allumé par la main du Mahrkagir continuait à pulser entre mes jambes. Je fixai mon regard sur le large dos de Tahmuras, en me concentrant de toutes mes forces pour le suivre. Il ne portait aucune lame, mais une seule arme passée à sa ceinture : une étoile du matin, un fléau d'armes, fait d'une boule hérissée de pointes reliée par une chaîne à un manche, qui battait contre sa cuisse. Aucune armure n'aurait pu lui aller ; pas à un homme pareil. Il portait un gilet de cuir garni de plaques d'acier.

Mon esprit était glacé, pris entre la peur et le désir. Je n'entendis pas ce que Tahmuras dit après avoir gratté au treillage de la porte du zénana. Elle s'ouvrit – de cela je me souviens – puis je fus propulsée en avant et livrée aux bons soins du chef des eunuques.

Je commençai alors à prendre la mesure véritable du zénana.

Il fallait que ce fût un immense édifice pour contenir tant de personnes ; un vaste bassin cerné de ténèbres. Et il y faisait chaud, Elua merci. La porte se referma derrière moi et je poussai un soupir ; je sentis la chaleur des lieux s'insinuer dans mes os. Le chef des eunuques me surveillait, une moue sur les lèvres.

— Tu vois ? demanda-t-il dans l'espèce de sabir métissant le persian, le caerdicci et l'hellène qu'on appelait le zenyan – mais cela, je l'appris plus tard. (D'un large geste, il désigna la salle, les eaux stagnantes du *tepidarium*, les banquettes sur le pourtour posées comme des îlots sur des tapis.) Tu restes ici. Trouve-toi une place.

— Messire. (Je déglutis et passai ma langue sur mes lèvres.) Je parle persian, un peu.

— Vraiment ? (Il haussa les sourcils.) Eh bien, trouve-toi une place. Il y en a qui meurent sans arrêt. Tu ne devrais pas avoir de mal.

J'observai l'espace devant moi – les nœuds d'intrigue et les petits complots qui avaient rassemblé les femmes entre elles. Il y avait des femmes partout, plus encore que j'aurais pu le deviner, de toutes les nations de la Terre. Il y avait des Persianes et des Akkadiannes à la peau ivoirine, et des Éphésiennes aux yeux aguicheurs. Il y avait des Bhodistani à la peau couleur d'ambre, et des femmes de Ch'in, dont je n'avais encore jamais vu les pareilles, avec leurs longs cheveux bruns et raides retenus par des peignes et leur peau de la couleur du miel. Il y avait des Caerdiccines de toutes les teintes et des Hellènes aussi ; des Illyriennes modestes, et des Chowati, aux cheveux blonds et aux yeux clairs fendus en amande. Il y avait de fières Umaiyyati au nez aquilin, et des Menekheties. Et puis encore des Carthaginoises et des Aragonaises, ainsi que des Jebéennes et des Nubiennes à la peau d'ébène.

Et puis, il y avait des garçons, peu nombreux – quelques-uns à peine – et terrifiés, les yeux pleins de méfiance, accrochés aux banquettes des femmes du même pays qu'eux. Aucun d'eux n'était d'Angelin.

— On m'a dit qu'il y en avait un ici, dis-je au chef des eunuques. Un garçon, grand comme ça… (de la main, je donnai une vague indication de la taille probable d'Imriel)… du même pays que moi. Il ne parle pas la langue d'ici, mais il a des cheveux noirs presque bleus, et des yeux… (je marquai une hésitation)… de la couleur du crépuscule.

— Ah ! celui-là. (Le chef des eunuques roula des yeux.) Le Shahryar Mahrkagir en voulait un comme ça de ton pays pour

suivre le chemin des trois voies. Je regrette que l'Âka-Magus n'en ait pas trouvé un moins pénible. Oui, il a été mis à l'écart pour un temps ; il a poignardé un serviteur avec une fourchette. Maintenant, tu as entendu ce que j'ai dit : trouve-toi une place.

Et, sur ces paroles, il repartit.

Je fis le tour du bassin, dont les parois étaient recouvertes d'un limon verdâtre. L'eau exhalait des miasmes fétides. Des eunuques solides gardaient chacun un angle de la pièce ; leur visage exprimait la plus grande amertume. J'en ignorais la raison à l'époque ; par la suite, je sus. C'étaient des membres de la garnison akkadianne que le Mahrkagir avait capturée ; il les avait tous fait châtrer. Un grand nombre avait préféré mourir ; les autres étaient devenus les gardes de son sérail. Et ils se soumettaient, s'accrochant à la vie, remplis de rage.

Tout cela servait Angra Mainyu, qui se nourrissait de la haine aussi bien que de la mort, mais plus longuement.

Je passai de groupe en groupe, demandant dans toutes les langues si on connaissait un garçon répondant à la description.

On le connaissait ; de toute évidence, on le connaissait. À ce que je pus glaner, les enfants ne duraient pas bien longtemps au sein du zénana du Mahrkagir ; ils étaient trop fragiles pour les attentions qu'il leur prodiguait. Mais celui-ci avait duré bien plus longtemps qu'escompté ; apparemment, le Mahrkagir voulait le garder vivant pour quelque événement particulier. Avec un sentiment d'horreur, je compris que les femmes avaient placé des paris sur la durée de sa survie.

Un univers à part – et sans pitié.

J'étais neuve dans ce rôle. Je ne sais pas si je saurais rendre avec justesse tout ce qu'implique de vivre dans cet espace clos. Cela n'avait rien à voir avec un harem ou un zénana traditionnel – où l'on cherche à attirer l'attention du maître et où l'obtenir est un motif de fierté. Là, l'attention du maître était synonyme de mort – ou tout comme. Mais en même temps… quel autre moyen pour les femmes de s'élever dans la hiérarchie ? Les favorites du Mahrkagir jouissaient de certains privilèges – une chambre pour elles seules, des serviteurs. C'était un statut qui suscitait à la fois la pitié et l'envie.

Pour le reste, les femmes établissaient leur propre hiérarchie, fondée sur la force de caractère.

— Parle à celui-ci, me répondit une femme du Chowati – qui avait daigné comprendre mon illyrien – en me désignant d'un coup de menton un jeune homme couché en position fœtale tout au bord du plus éloigné des tapis. Lui pourra te dire comment le Mahrkagir traite les garçons.

Je m'efforçai de faire cela, en m'accroupissant à ses côtés, pour distinguer son visage qu'il cachait. Avec un choc, je reconnus en lui un Skaldique, à ses traits et ses cheveux de la couleur du beurre qui tombaient en rideau devant son visage. Je m'adressai à lui dans sa langue, mais il ne me répondit que par un grognement. Mains crispées sur son bas-ventre, il me tourna le dos.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez lui ? demandai-je à l'un des serviteurs, sous le coup d'une indignation telle qu'elle en obscurcissait mon bon sens. Pourquoi n'appelle-t-on pas un médecin ?

— Il a été coupé, répondit le serviteur. Et il n'a plus envie de vivre. (Ses yeux fiévreux luisaient. À son accent, je reconnus en lui un Akkadian – et ce fut à cet instant que je commençai à comprendre, au moins un petit peu.) Vous lui en voulez pour cela ? Moi pas. Il n'est plus un homme désormais.

Je comprenais, même si je n'avais aucune envie de comprendre. Le jeune Skaldique voulait mourir ; et moi, je ne lui en voulais pas pour cela. Il était seul, unique représentant de sa nation. Ce n'était pas juste, mais il n'y avait rien à y faire. Ce qui lui était arrivé n'arriverait pas à un autre ce jour-là. Il était seul, et je l'étais moi aussi.

Je me mis donc en quête d'une place libre, où je me roulai en boule sur mon propre désespoir absolument parfait. J'avais atteint mon but – le but que je n'avais jamais voulu – en devenant la concubine du Mahrkagir du Drujan. J'avais couvert des milliers de lieues pour détruire l'unique amour que j'avais connu. J'avais condamné Hyacinthe à vieillir à jamais sur son île. Et tout cela, de mon propre chef. Et, au bout du compte, je n'avais pas trouvé Imriel de la Courcel, dont le visage avait hanté mes rêves. C'était épouvantable de voir ce qu'il avait pu

subir dans cet endroit ; je ne pouvais que prier que le pire lui eût été épargné. Pourquoi le Mahrkagir le gardait-il en vie ? « Pour suivre le chemin des trois voies », avait dit le chef des eunuques. Je repensai au jeune Skaldique et frissonnai. Si le Mahrkagir avait une idée précise en tête, la situation risquait d'empirer encore.

Je ne puisai aucun réconfort dans le souvenir désormais éloigné de la présence d'Elua le béni. Les dieux sont cruels de mettre pareils fardeaux sur les épaules de leurs héritiers mortels. Comment les immortels peuvent-ils seulement imaginer ce que peut endurer la chair ? Je ne savais même plus si j'allais être capable de supporter tout cela.

Je m'endormis en priant pour me réveiller ailleurs.

Cela n'arriva pas.

Je m'éveillai, le corps raide et épuisé, sur l'une des banquettes du zénana de Daršanga, recroquevillée dans mes vêtements de voyage tout tachés et le manteau en peau de martre de Valère L'Envers. *Bon,* songeai-je, *je reste et demeure Phèdre nó Delaunay et je me comporterai comme telle.* Le zénana commençait à s'agiter ; les serviteurs apportaient des plateaux, avec de la bouillie de céréales – et du miel pour quelques-unes. Je n'avais pas d'appétit, mais je m'obligeai à manger. Des braseros chassaient la fraîcheur de la nuit, même si l'hypocauste utilisé pour chauffer l'eau stagnante du bassin maintenait une certaine température dans le zénana. Je me souvenais avec nostalgie et regret de ma visite à la maison de bains en Iskandria.

— Est-il possible de se baigner ? demandai-je à l'un des serviteurs.

Il me regarda un moment, puis désigna le bassin d'un coup de menton avant de débarrasser mon plateau. Je secouai la tête. J'avais senti l'infâme odeur de cette eau, et il faudrait que je fusse sacrément plus désespérée encore pour la laisser toucher ma peau.

Certaines femmes étaient mieux loties ; ici et là, quelques-unes bénéficiaient de petits luxes – un broc d'eau propre, un peigne, une bouteille d'huile parfumée. Celles-ci tenaient une cour sur leur banquette, partageant leurs trésors, se démêlant

mutuellement leur chevelure ou baissant leur robe pour tamponner quelques gouttes parfumées entre leurs seins, avec l'impudeur détachée qu'ont les femmes condamnées à vivre ensemble sans intimité. Il n'y avait aucune joie dans tout cela, et bien peu de plaisir.

— Vous êtes nouvelle ?

C'était l'un des eunuques qui venait de s'adresser à moi en zenyan. *Persian,* supposai-je à son accent. Il était jeune et élancé, avec un air aimable sur le visage.

— Oui, répondis-je.

Il fit porter sur une hanche le plateau qu'il portait.

— Si vous voulez… Si vous voulez, je vous apporte une bassine et du savon.

S'il avait eu les mains libres, je l'aurais embrassé. Au lieu de cela, j'inclinai la tête pour répondre gracieusement.

— Ce serait très aimable à vous.

Il partit et je m'assis en tailleur sur ma banquette pour observer autour de moi. Au sein de la Cour de nuit, on joue fréquemment des scènes pour nos clients les plus généreux ; *Le Harem du pacha* était un classique, dans lequel des adeptes langoureusement allongées sur des coussins batifolaient dans des jeux érotiques sur une musique d'accompagnement jouée par des musiciens. Ce que j'apercevais était une parodie effrayante de cette fantaisie sensuelle. Le seul plaisir qu'on prenait ici consistait à fumer de l'opium ; des pipes à eau étaient disséminées dans toute la salle, et les femmes qui tiraient dessus tombaient à la renverse dans quelque rêverie. Je vis une femme éphésienne calmer un garçon de huit ans en proie à une crise de larmes en lui soufflant dans la bouche un filet de fumée bleue. Il se calma et demeura serein contre son sein.

— Cela paraît être un geste tendre, dis-je à voix haute.

— Et c'en est un, répondit l'eunuque persian en déposant devant moi sur le tapis une bassine d'eau plus ou moins chaude. Jusqu'à ce que le Mahrkagir le supprime. Alors, ils endureront de nouveaux tourments et voudront de nouveau mourir. (Il leva les yeux vers moi.) Je m'appelle Rushad, ma dame.

— Merci, Rushad.

Comme il n'y avait rien d'autre à faire, je me déshabillai avec l'aisance que confère une longue pratique, pour m'agenouiller devant la bassine, en lui tournant le dos. En apercevant ma marque, Rushad ne put s'empêcher de retenir son souffle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une marque indiquant que je suis vouée au service de notre déesse Naamah. (Je plongeai mes deux mains dans l'eau jusqu'au coude, puis pris le savon et entrepris de le faire mousser.) Je suis Phèdre nó Delaunay de Montrève du pays de Terre d'Ange.

— Terre d'Ange, répéta-t-il. Oui, il y en a un autre ici… un garçon… qui est comme vous. Qui a votre beauté. Mais il ne parle pas notre langue. Comment se fait-il que vous la parliez ?

— Vous l'avez vu ? demandai-je en suspendant mes ablutions.

— Oui, bien sûr. (Rushad eut l'air surpris.) Pour l'instant, il est… à l'écart.

— Pour avoir poignardé quelqu'un avec une fourchette, à ce que j'ai entendu. (Je me rassis sur mes talons pour réfléchir.) Pouvez-vous me mener jusqu'à lui ?

— Non ! (Il secoua la tête, avec un air effrayé.) Je n'oserais pas. Je ne suis pas comme les Akkadians qui n'ont pas peur de mourir. Je vous ai fait une faveur. Vous ne devez pas me demander des choses pareilles.

— Pourquoi l'avez-vous fait, d'ailleurs ? demandai-je en reprenant ma toilette.

Rushad réfléchit, les yeux fixés sur le jeune Skaldique auquel j'avais parlé la veille. Il était maintenant assis adossé contre un mur, les jambes repliées contre lui et la tête entre les genoux.

— Elles disent… Elles disent que vous lui avez parlé hier soir – à Erich. Que vous lui avez parlé dans sa langue. Il était mon ami, avant, même si nous ne pouvions pas parler, pas même en zenyan. Maintenant… (il haussa les épaules)… il ne veut même plus essayer. Alors, je me suis dit que…

— Il parle le skaldique, dis-je. Je crois qu'il n'y en a pas une trace dans le… zenyan, c'est bien ça ? Il ne peut rien y comprendre. Mais il n'a pas voulu me parler non plus.

— Avec le temps, peut-être, murmura Rushad.

— Peut-être. (À contrecœur, je renfilai la tenue dans laquelle j'avais voyagé.) Je continuerai à essayer, si tu m'aides à parler à ce garçon d'Angelin.

— Il sera bientôt de retour au zénana. (Rushad joua un instant avec la bassine, évitant mon regard.) Vous le verrez si… (Sa voix se tut.) Si vous êtes ici, vous le verrez.

Puis il repartit.

S'il existe pire que la terreur, c'est bien la terreur et l'ennui mélangés. Assise sur ma banquette, occupée à peigner mes cheveux mouillés et emmêlés avec les doigts, j'observai le zénana et ses dizaines de vies condamnées à se dévider sous l'ombre immense et écrasante du palais du Mahrkagir. *À quoi pensent-elles ?* songeai-je. *Ressentent-elles, elles aussi, la sombre présence que j'ai perçue en ces murs ? Connaissent-elles son nom ? Prient-elles leurs dieux ?*

Certaines le faisaient ; je les vis, ce jour-là et plus tard.

Une grande femme jebéenne, qui tenait sa cour sur un tapis, lisait l'avenir dans des os. Parfois, à grand renfort de gestes cérémonieux, elle arrachait un fil écarlate de son vêtement élimé pour en faire un talisman qu'elle remettait en échange de quelque petit présent.

Il y avait une femme chowati assise sur le sol, les mains sur les genoux, qui se balançait d'avant en arrière en priant sans cesse, les yeux hermétiquement fermés ; des cicatrices marquaient ses joues en diagonale.

Plus loin, trois Bhodistani, les yeux creux, les joues hâves, avaient tout simplement pris la résolution de se laisser mourir ; leur peau avait la transparence qu'elle prend lorsqu'on ne s'alimente plus. Elles s'étaient mises à genoux en triangle, face à face, et leurs mains s'étreignaient. Je leur enviais leur sérénité. Personne ne semblait vouloir les arrêter.

L'espoir avait irrémédiablement déserté ces lieux.

Et pas une seule d'entre elles, songeai-je, *n'a éprouvé de désir sous la main du Mahrkagir.*

C'était une pensée qui ne m'était pas agréable.

Si Imriel avait été là… qu'aurais-je fait ? Malgré mes talents tant vantés dans l'art de l'action clandestine, j'étais venue là sans le moindre plan, me remettant totalement entre les mains

d'Elua le béni. Le zénana était gardé ; les eunuques akkadians portaient de courtes lames courbes à leur ceinture. Peut-être Joscelin aurait-il pu en vaincre une dizaine à lui seul… mais il ne pouvait pas m'aider là où j'étais. Non, il était maintenant au service du Mahrkagir, entouré d'hommes qui avaient défait et châtré les Akkadians, vêtus de cuir et d'acier, et lourdement armés.

Même s'il tentait quelque chose, ils étaient suffisamment nombreux pour l'arrêter ; suffisamment et même plus.

Et puis, il y avait les *skotophagotis*.

Elua le béni, songeai-je, *qu'ai-je fait ?*

Et que m'avez-vous fait ?

Chapitre 44

— Vous n'avez pas encore pleuré ?

Le son d'une voix parlant caerdicci – une langue civilisée, la langue des érudits, quasiment ma langue maternelle – me réveilla en sursaut. Je n'avais même pas eu conscience de m'assoupir. Sans comprendre, je dévisageai la femme qui se tenait devant moi, belle et aux traits expressifs. Du sang avait giclé sur sa robe de laine, coupée à la mode tibérienne ; elle portait un châle par-dessus.

— Pardonnez-moi, dis-je en bégayant presque. Dame… ?

— Drucilla. (Elle s'assit d'autorité à l'autre extrémité de ma banquette, en me détaillant de son regard gris-bleu étonnamment calme.) Ce sera très bien. Vous êtes d'Angeline.

— Oui. (Je me redressai et passai les mains sur mon visage.) Je suis Phèdre nó Delaunay.

— Phèdre. (Drucilla hocha la tête.) C'est un nom qui porte malheur.

— On dirait bien, répondis-je en la détaillant à mon tour. (Elle supporta l'épreuve en conservant son maintien ; à un moment, toutefois, elle glissa ses mains dans les plis de son châle avec une grimace. Juste avant, je vis qu'il lui manquait la dernière phalange à l'annulaire et l'auriculaire des deux mains.) Vous êtes blessée, ma dame ?

— Non. (Elle secoua la tête.) Je viens de voir Hiu-Mei, qui revient d'avoir bénéficié des délicates attentions de son maître. Elle est sa favorite. Sous le coup de la colère, il l'a frappée au visage avec… (Me voyant blêmir, elle changea son propos au milieu de sa phrase.) Ce n'est pas mon sang. J'étais médecin autrefois. Je fais de mon mieux pour soulager les vivants.

— Ah ! (Je sentis ma gorge se serrer.) Sincèrement, c'est admirable, ma dame.

— Cela permet de repousser le désespoir, dit Drucilla sur le ton de l'évidence. On s'accroche à ce qu'on connaît, jusqu'à… (Elle considéra ses mains dissimulées sous le tissu.) Jusqu'à ce qu'on ne puisse plus s'accrocher. Des femmes parlaient de vous et cela a éveillé ma curiosité.

Je me souvins alors des paroles qui m'avaient éveillée.

— Parce que je n'ai pas pleuré ?

— À cause de cela et d'autres choses. Un garde dit que vous n'avez pas été enlevée, mais amenée. D'autres l'ont été également, mais aucune femme telle que vous. Et maintenant, il y a un seigneur d'Angelin parmi les hommes du Mahrkagir, un léopard parmi les loups. Il y a eu une querelle hier soir dans la salle des festivités.

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Est-il mort ?

— Non, répondit la Tibérienne. Mais l'un des soldats drujani a trépassé.

Je détournai la tête pour masquer mon profond soulagement.

— Vous vous demandez pourquoi je n'ai jamais pleuré. C'est parce que j'ai usé toutes mes larmes voilà bien longtemps. Il m'a dit que les miens ne traverseraient jamais la frontière pour venir me chercher au Drujan. Je le crois désormais.

— Vous pleurerez, annonça Drucilla d'un ton tranquille.

C'était infiniment plus vrai encore qu'elle le croyait.

— Que va-t-il m'arriver ? demandai-je.

Elle haussa les épaules.

— Le Mahrkagir enverra vous faire chercher lorsqu'il sera prêt. Cela peut prendre des jours, des semaines ; des mois peut-être. Mais dans votre cas… je ne crois pas qu'il oubliera.

Mon sang se glaça dans mes veines ; et, quelque part, tapie dans mon ventre, je sentis l'horrible montée du désir.

— Et ensuite ?

— Vous pleurerez, et souhaiterez peut-être mourir. (Dans cet endroit, c'étaient des paroles de compassion.) Si vous ne mourez pas, si vous survivez… il y a différentes options. Nous mettons en commun nos talents. Mais il y a d'autres… d'autres consommateurs – des seigneurs de guerre drujani et autres, des

invités du Mahrkagir. (D'un geste du bras, elle désigna les femmes qui jouissaient de certains privilèges.) C'est une autre option pour repousser le désespoir. Ce n'est pas la mienne, mais j'ai entendu dire que vous portiez la marque de celles qui sont vouées à votre déesse du Plaisir.

Je hochai la tête ; je commençai à comprendre.

— Comment les choses se passent-elles ?

— Parfois, le Mahrkagir décide de partager ses concubines avec ses alliés. S'ils en veulent plus… (Elle haussa de nouveau les épaules.) Les serviteurs akkadians se laissent corrompre, parfois. Ils n'ont guère de loyauté envers la fonction qui est la leur.

Elle m'expliqua alors pourquoi.

Donc, le zénana n'était pas totalement imperméable, et je pouvais nourrir l'espoir d'obtenir des faveurs sous la forme d'huiles parfumées ou de douceurs – ou, mieux encore, d'opium brut – pour peu que j'acceptasse de me donner à un nombre indéterminé de seigneurs de guerre drujani. Je ne dis rien, écoutant plutôt tout ce que Drucilla avait à me dire – ce qui n'était vraiment pas rien.

Je crois que ce fut un véritable soulagement pour elle, qui ne s'était pas totalement abandonnée au désespoir, de parler à quelqu'un qui n'avait pas encore abandonné tout espoir. Par la suite, je m'aperçus qu'elle faisait systématiquement l'effort d'aller parler aux nouvelles arrivantes. La plupart d'entre elles, ou plutôt d'entre nous, étaient des victimes du commerce des esclaves ou des prises de guerre ; certaines étaient même des présents, offertes en tribut. Drucilla était une exception. Aventureuse et indépendante, elle avait quitté sa terre natale pour aller découvrir les splendeurs d'Hellas. Tombée amoureuse du pays, elle s'était établie comme médecin à Piraeus. C'était là qu'un *skotophagotis* escorté d'une compagnie de Drujani, sur le point de faire voile vers Ephesium, s'était entiché de l'idée d'avoir une femme médecin à son bord. Ils l'avaient donc purement et simplement enlevée.

J'étais stupéfaite au-delà de ce que je saurais dire de constater à la fois l'ampleur des incursions des *skotophagotis* et le fait que Terre d'Ange n'en soit que si peu informée. Drucilla

avait appelé à l'aide, mais les Hellènes avaient fait la sourde oreille. Le capitaine du navire éphésien avait ignoré ses cris, alors même qu'elle avait frappé sur la porte de sa cabine jusqu'à s'en faire saigner les mains.

— Mais elles ont saigné bien plus depuis lors, ajouta-t-elle avec un pauvre sourire.

— Le Mahrkagir ?

Drucilla hocha la tête et détourna les yeux ; ses mains jouaient avec les plis de son châle.

— Il se demande ce que je ferai lorsque je n'aurai plus de doigts pour administrer mes soins. Heureusement, il ne se souvient pas trop souvent de chercher la réponse. Il est complètement fou, vous savez.

— Je sais. (Et je savais, ô combien !) En connaissez-vous la raison ?

— Peut-être. (Elle baissa la tête et des boucles de cheveux bruns firent écran devant son visage.) Il a survécu à la purge après la rébellion. Hoshdar Ahzad, ce nom vous dit-il quelque chose ? (Je hochai simplement la tête, de crainte sinon de tarir le flot de ses paroles.) Il en est un fils illégitime, un bâtard né d'une prostituée des rues que son père avait fait venir au zénana et élevée au rang de concubine. (Drucilla releva la tête, désignant un mur dans le fond, précisément celui au pied duquel se tenait le jeune Skaldique, Erich.) C'est là-bas que c'est arrivé. C'est Rushad qui m'a raconté l'histoire… vous connaissez Rushad ? On ne peut jamais être tout à fait sûre lorsqu'on s'exprime en zenyan, mais il sait, c'est sûr. Il tient le récit de son vieux maître akkadian, qui commandait ici même voici des années, jusqu'à la seconde rébellion.

Au bout du compte, c'était une histoire des plus simples. Âgé de quatre ou cinq ans, le Mahrkagir avait survécu au massacre ; il avait reçu un coup à la tête et on l'avait laissé pour mort. Saignant d'une plaie à la tempe, les yeux grands ouverts, il avait assisté à l'enlèvement et au meurtre systématique des femmes et enfants du zénana – les épouses de second rang, les concubines, ses propres demi-frères et demi-sœurs – jusqu'à ce que les eaux du bassin fussent devenues rouges de sang.

Selon la chronique, les corps avaient été empilés comme des bûches. Dans le zénana, ils avaient été empilés sur le corps d'un enfant de quatre ou cinq ans qui respirait toujours, jusqu'à ce qu'il ne vît plus rien d'autre qu'une masse de cadavres sur lui. Ce fut Tahmuras, le géant, alors âgé de quatorze ans et que les Akkadians avaient laissé en vie pour nettoyer derrière eux, qui l'avait sorti de là, retirant les corps un à un pour l'arracher des entrailles de la mort.

— Il l'a protégé, dit Drucilla. Et il le protège encore nuit et jour. D'après ce qui se dit, c'est le peuple lui-même qui lui a donné son nom, le peuple de Daršanga.

— Le conquérant de la mort, murmurai-je.

Drucilla hocha la tête.

— Personne ne savait quel nom sa mère avait bien pu lui donner, et il était incapable de parler – pas après ce qu'il avait vécu. Je crois que c'était à cause du coup à la tête. Par la suite, les pupilles de ses yeux sont toujours demeurées dilatées, et il ne supporte pas la lumière. On dit qu'il n'a aucun souvenir antérieur à sa seconde naissance. Uniquement la mort. Et il est fou. Complètement et totalement fou. De cela, je suis sûre.

J'étais incapable de parler, submergée par un sentiment de pitié. Je déglutis pour chasser la boule qui me nouait la gorge.

— Il y a un autre garçon, coassai-je. Un garçon d'Angelin…

— Imri. (Drucilla glissa ses mains mutilées sous son châle, en me lançant un regard en coin.) Vous avez demandé après lui. J'ai entendu cela aussi.

— Vous le connaissez.

Le soulagement me submergeait.

— Il parle caerdicci, et il a été bien élevé… avant.

Je songeai à frère Selbert et au sanctuaire d'Elua, niché dans les montagnes du Siovale, là où on a le sentiment que rien ne peut arriver.

— Va-t-il… bien ? demandai-je.

— Il est vivant et il n'a pas été mutilé. (Sa bouche se fit dure.) Ici, on considère que c'est aller bien.

Je m'efforçai de contenir ma voix pour ne pas paraître trop impatiente.

— J'aimerais pouvoir lui parler, si cela est possible.

— Pas avant que Nariman s'adoucisse, dit-elle sans ambages. Cela peut prendre des jours. C'est le chef des eunuques ici, et la punition d'Imri est son domaine réservé. Je ne vous conseille pas de le froisser. On raconte que c'est Nariman qui a ouvert les portes du zénana aux forces akkadiannes, voici plus de trente ans. Le Mahrkagir a trouvé amusant de le laisser à son poste. Je me demande bien pourquoi. (Drucilla se mit debout et s'étira avec un soupir.) Phèdre nó Delaunay, n'en attendez pas trop du garçon. C'est toujours un réconfort de trouver quelqu'un de sa patrie, mais cela fait longtemps qu'il s'en passe et il a subi bien des cruautés. Je fais ce que je peux, mais il ne paraît pas accueillir favorablement la pitié.

— Oui. (Je repensai au visage de Melisande lorsque je lui avais porté la nouvelle ; la terrible fureur dans ses yeux.) J'imagine bien qu'il ne doit pas apprécier.

Puis Drucilla me laissa, poursuivant sa tournée à travers tout le zénana. J'observai et constatai qu'elle était accueillie avec respect par certaines ; avec indifférence ou dédain par d'autres. Elle posa une main sur l'épaule d'une des trois Bhodistani qui jeûnaient. Je n'entendis pas ce qu'elles dirent ; Drucilla hocha la tête, puis reprit sa marche, un voile de chagrin apparu sur ses traits. Elle se pencha pour parler au jeune Skaldique, mais il tourna son visage vers le mur. Il n'y avait pas grand-chose à faire de ce côté-ci.

Un soldat drujani gratta à la porte du zénana. Un silence de mort s'abattit sur tout le *tepidarium*. Nariman, le chef des eunuques, conféra un instant à la porte, puis revint accompagné de deux aides akkadians. Son œil aigu balaya la pièce, et je vis des dizaines de femmes tenter de se rendre invisibles.

En vain. Nariman désigna – ici, ici et là encore, et six femmes et un garçon prirent soudain le masque du désespoir. L'une d'elles se mit à se lamenter ; derrière la porte, je vis le Drujani sourire. Le garçon était menekheti, frêle de stature et vacillant sur ses jambes. Avec un sentiment d'angoisse, je songeai à Nesmut. Les femmes dont il partageait le tapis sanglotèrent, se couvrant la tête et déchirant leurs vêtements.

Quoi qu'on fasse, songeai-je, *lorsqu'il y a la guerre, les femmes pleurent*.

L'une des Bhodistani avait été choisie, une belle femme vêtue de soie violet et orange. La chaude teinte de sa peau et ses longs cheveux noirs me rappelaient étrangement ma mère ; on dit qu'il y a du sang bhodistani dans la maison du Jasmin. Les Akkadians attendaient, dans une attitude presque respectueuse. Ses jambes cédèrent sous elle quand elle voulut se mettre debout et l'un des eunuques l'aida aimablement en la tenant par le bras. Avec la langueur que leur procurait leur mort approchante, ses deux amies embrassèrent sa main, des larmes dans les yeux. Elle s'éloigna d'un pas chancelant, en leur lançant un ultime sourire lucide.

Elua le béni, son geai-je, *faites que je parte avec autant de grâce lorsque mon heure de mourir arrivera.*

Et je considérai cette pensée avec horreur.

Puis elles partirent, et le zénana bruissa de mille conversations soulagées. Elles étaient parties pour la salle des festivités, pour le plaisir du Mahrkagir ; Drucilla m'avait expliqué. Certaines rentreraient, selon l'humeur du maître et de ses hommes. Et certaines ne rentreraient pas. Je ne pensais pas qu'il nous serait donné de revoir la femme du Bhodistan, qui s'était résolue à mourir. Pour les autres, je n'avais aucune certitude – pas plus que pour le garçon.

Trop énervée pour rester en place, je me levai pour errer dans le zénana. N'ayant rien d'autre à faire, je passai un moment assise à côté du Skaldique, Erich.

— À quelle tribu appartiens-tu ? lui demandai-je dans sa langue. Où se trouve ton bastion ?

Engoncé dans sa douleur comme dans un manteau, il roula sur le côté pour regarder le mur. Je lui chantai alors en skaldique les chants des femmes, des mères et des sœurs, ceux que j'avais appris lorsque j'étais esclave – la première fois que j'avais été esclave, car qu'étais-je d'autre maintenant ? – au bastion de Gunter Arnlaugson, après que Melisande m'eut vendue. Je chantai pour lui jusqu'à ce que je visse ses larges épaules secouées de sanglots silencieux. J'en restai confondue d'étonnement.

— Tu manques à ton ami Rushad, murmurai-je. Il ne veut pas que tu meures.

Erich le Skaldique ne répondit rien, ne montra aucun signe.

Je repris ensuite mon errance, songeant à l'étrangeté de tout cela. Dehors, cela pouvait être le jour comme la nuit ; j'étais incapable de le dire. Le zénana vivait au rythme des caprices du Mahrkagir. Si les serviteurs n'avaient pas apporté de nourriture à intervalles réguliers, s'ils n'étaient pas venus de temps à autre chercher des femmes et des garçons pour le plaisir du maître, comment aurions-nous su quel moment nous vivions ? Autrefois, il y avait eu un jardin où les femmes du prince drujani pouvaient se détendre ; désormais, il n'y en avait plus. Son riche humus avait été salé et rendu stérile, et de lourds madriers bloquaient les portes ; on ne pouvait même plus apercevoir le ciel. Les fenêtres étaient condamnées elles aussi. Le jour, la nuit… cela n'importait plus. Nous vivions là à la lueur de quelques lampes, et au gré des lubies aberrantes du Mahrkagir.

Et je chantais les chansons de ma captivité, les chants avec lesquels j'avais acheté le droit de franchir le détroit mortel, à un garçon skaldique du sang de mes ennemis, châtré par l'homme à qui j'avais été vendue par Joscelin, à ma propre demande.

Sincèrement, c'était pour le moins étrange.

Je m'arrêtai sur le tapis où s'étaient regroupées les Jebéennes et les Nubiennes. La grande femme, dont l'autorité faisait d'elle la chef, me regarda d'un air hostile et interrogateur. Un vêtement usé orné d'un étonnant motif enveloppait son corps. De longues épingles d'ivoire étaient plantées dans ses cheveux noirs crépus.

— *Selam !* dis-je respectueusement selon la formule en jeb'ez, en m'inclinant les mains jointes devant moi.

Ses yeux restèrent fixés sur moi une minute entière, puis elle éclata d'un long rire, en disant quelque chose à la cantonade que je ne compris pas.

— Tu crois que tu parles le jeb'ez ? demanda-t-elle en un sabir des plus rustres.

— *Yequit'a,* dis-je, excusez-moi. Un petit peu seulement, mais j'en apprendrai plus si vous me l'enseignez, ajoutai-je dans mon meilleur zenyan.

Cette fois-ci, elles rirent toutes, et sans aucune amabilité.

— Tu as de l'opium ? demanda la grande femme en s'allongeant sur sa banquette. Des bijoux ? du kumis ? des friandises, peut-être ?

— Non. (Je secouai la tête.) Pardonnez-moi, Fedabin, répondis-je en lui accordant le titre donné à la reine de Saba sur le rouleau jebéen – la femme sage. Je ne vous importunerai plus.

— Attends. (Sa voix m'arrêta à l'instant où je me retournai pour m'éloigner ; une trace de curiosité était apparue dans ses yeux qui affectaient l'indifférence.) Pourquoi souhaites-tu connaître le jeb'ez, toute-petite ? Tu es venue ici pour mourir, *gebanum* ? Tu comprends ? C'est la seule chose qui compte – cela et la quantité de souffrances que tu auras à endurer avant la fin.

— Je comprends, Fedabin. (J'inclinai la tête devant elle.) Mais j'ai tout de même envie d'apprendre.

Une autre femme se pencha à l'oreille de la plus grande – en l'appelant Kaneka. Kaneka écouta, les yeux mi-clos, puis se redressa.

— Safiya a eu une idée, annonça-t-elle. Pour t'être agréable, je vais te faire un présent. Je vais te livrer un savoir. (D'une main, elle ouvrit une petite bourse accrochée à un cordon autour de son cou, de laquelle elle tira trois dés de forme étrange.) Agenouille-toi ici, dit-elle en désignant le tapis. Agenouille-toi et apprends.

Je m'agenouillai et attendis. Avec des gestes pleins de solennité, l'une des femmes apporta un plateau de sable finement balayé, puis l'agita jusqu'à ce que la surface en fût uniformément lisse. Elle le posa devant moi. Kaneka s'agenouilla en face de moi, le visage aussi impassible que celui d'un guerrier ; d'un doigt, elle traça un petit cercle dans le sable.

— Jours, dit-elle, avant d'en tracer un autre, concentrique et un peu plus grand. Semaines. (Elle me lança un coup d'œil pour s'assurer que je comprenais bien, puis traça un troisième cercle englobant les deux autres.) Mois. (Ensuite, elle saisit mon poignet pour présenter ma main, paume vers le ciel. Elle y déposa les dés.) Tiens-les jusqu'à ce qu'ils prennent ta chaleur.

C'étaient des dés d'ambre à six sommets et à huit faces, sur lesquelles étaient gravés un certain nombre de points. Je refermai ma main. Les Jebéennes et les Nubiennes s'étaient massées tout autour et observaient intensément ; d'autres femmes s'étaient également approchées.

— Voyez ! dit Kaneka d'une voix forte en s'adressant à toutes. À Daršanga, la mort est un homme, et le seigneur de la mort attend en permanence, ici, dans le zénana. Combien de temps attendra-t-il avant de vous faire venir à lui ? À quel point a-t-il envie d'enfoncer sa tige d'acier en vous ? Si c'est trois jours, s'écoulera-t-il ensuite cinq semaines ou deux mois avant qu'il vous fasse revenir ? Voilà, conclut-elle en reportant sur moi son regard, l'unique question qui importe.

Dans mon poing serré, les dés octaédriques étaient devenus chauds. Je les rendis à Kaneka qui les secoua entre ses deux mains au-dessus du plateau, en murmurant une longue prière en jeb'ez. Elle ouvrit les mains d'un grand geste, lançant les dés sur le sable.

L'ambre jeta quelques lueurs, tandis que les dés tombaient un par un dans les cercles concentriques, pour former une ligne aussi droite qu'une flèche. Chacune des faces visibles ne montrait qu'un seul point.

Le goût de la peur envahit ma bouche.

Une femme retint son souffle ; plusieurs reculèrent. Kaneka posa son regard sur moi. Autour des pupilles noires, le blanc de ses yeux avait pris une teinte jaune.

— Tu es marquée par la mort, toute-petite. Et c'est pour bientôt.

Je regardai fixement l'alignement parfait des dés – trois yeux posés sur le sable.

— Est-ce que cela dit quand je vais mourir ?

— Non ! (La terreur rendait la voix de Kaneka rauque.) Cela dit quand le seigneur de la mort enverra te faire chercher. (Du doigt, elle montra chacun des dés.) Jour après jour, semaine après semaine, mois après mois. Sans aucun répit. Quand mourras-tu ? (Elle haussa les épaules.) Comme nous toutes. Lorsqu'il te tuera, ou lorsque ton corps ne pourra plus rien endurer.

— Je vois. (Je me remis debout.) Merci, Fedabin. *Amessaganum*. Si vous voulez m'enseigner le jeb'ez, je l'apprendrai volontiers. Mais je n'ai rien à offrir en échange.

Kaneka ramassa ses dés et se leva à son tour.

— Tu es folle, toute-petite, murmura-t-elle entre ses dents. Crois-le ou non, mais les dés ne mentent pas. Et je viens juste de te dire ce que n'importe quelle femme ici redouterait d'entendre plus que n'importe quoi au monde. Utilise judicieusement le temps qui te reste. Mets-toi en paix avec tes dieux, tant que tu le peux encore !

— Mes dieux ! (Mes yeux contemplèrent, derrière elle, le zénana tout entier qui nous observait.) Ce sont eux qui m'ont marquée, Fedabin Kaneka. Et non pas pour la mort, mais pour la douleur. Comment puis-je être en paix avec cela ?

Elle n'avait aucune réponse à me donner.

Chapitre 45

Après cela, on me regarda avec une crainte respectueuse dans le zénana.

Cela dura une journée, puis tout changea.

Je crois pouvoir affirmer que les choses se seraient produites de toute façon. Avec ou sans la prophétie de Kaneka, le Mahrkagir m'aurait fait venir et il se serait ensuivi ce qui s'ensuivit. Je suis une *anguissette* ; les choses ne pouvaient être autrement. Les dés avaient eu pour unique effet de faire de moi l'objet de toutes les peurs et de toutes les spéculations. Ensuite, dans une communauté régie par la terreur, il n'y a qu'un pas jusqu'à la haine.

Le sort de Hiu-Mei, la favorite du Mahrkagir, avait pris mauvaise tournure. Drucilla s'occupait d'elle du mieux qu'elle pouvait, mais, sans médicaments, il n'y avait pas grand-chose qu'elle pût faire. À ce que je compris, ce n'était pas tant le coup à la face qui lui était fatal, mais une maladie qu'elle avait depuis longtemps – une variole, me jura l'une des Illyriennes, que les hommes attrapaient au contact des chèvres. De notoriété publique, on savait que les tribus tartares, que le Mahrkagir courtisait pour obtenir leur aide, en étaient porteuses.

Que cela fût vrai ou non, je n'en avais pas la moindre idée. Ce qui était sûr, en revanche, c'était que la femme originaire de Ch'in était bel et bien malade – l'occasion d'une joie bien amère au sein du zénana. De la joie, car toute favorite est toujours méprisée ; et de l'amertume, car toute favorite doit toujours être remplacée. La malchance allait donc s'abattre sur l'une d'entre nous.

Elles m'épiaient et murmuraient des choses au sujet des dés de Kaneka.

Pour ma part, je me sentais absolument vide à l'intérieur. La présence d'Elua le béni m'avait désertée ; seul son objectif demeurait, tracé en lignes aussi droites et implacables que l'alignement des dés de Kaneka, qui toutes conduisaient à la chambre à coucher du Mahrkagir.

Une nouvelle agita le zénana ; la Bhodistani était morte. L'un des hommes du Mahrkagir – les loups d'Angra Mainyu, comme les avait appelés Tizrav – avait parié que la femme mangerait si on lui donnait à choisir entre la pointe d'une dague et de la nourriture. Le Mahrkagir avait accepté la gageure. Et la Bhodistani n'avait pas flanché lorsque la dague drujani lui avait transpercé le cœur.

Cela passait pour un divertissement dans la salle des festivités ; le Mahrkagir était content.

J'entendis également d'autres échos – celui notamment concernant le seigneur d'Angelin qui ne souriait jamais et dont la beauté rayonnait comme une étoile dans les couloirs sombres et glacés de Daršanga. Dans le zénana, Joscelin suscitait déjà des convoitises. Cela fit naître en moi un triste amusement. Hormis cela, je ne ressentais rien.

Rushad s'approcha de ma banquette à pas de loup, m'apportant un cadeau tenu serré dans sa main droite.

— Tenez, dit-il en l'ouvrant pour me montrer une boulette noire et résineuse. De l'opium ! Si vous le prenez par la bouche, les effets durent plus longtemps, beaucoup plus longtemps, et la… douleur est moins forte, comme si tout se passait dans un rêve.

— Je vois. (Avec un sourire, je secouai la tête, refermant sa main sur son trésor.) Tu es gentil, Rushad, mais ce n'est pas nécessaire. Garde-le.

Il me lança un regard consterné.

— Le Mahrkagir a parlé de vous. Il va vous faire venir ce soir. Je le sais. Tout le monde le sait !

— Je sais. (Sourcils froncés, j'écoutais les bruits du zénana. Quelqu'un soupira, quelqu'un cria. La porte des lieux d'aisances claqua. J'avais l'impression d'avoir entendu une voix murmurer en hellène. *« Lypiphera. »* Celle qui endure la douleur. Ce

devait être le fruit de mon imagination.) Je sais, Rushad. Mais je ne peux pas m'offrir le luxe de rêver éveillée.

Il repartit, totalement abattu. En vérité, je n'étais pas certaine de la sagesse de mon choix. Bien sûr, j'avais besoin de toute ma tête… mais pourtant. Je n'avais aucun plan ; je ne savais même pas où Imriel pouvait être au juste. Il n'y avait rien que je pusse entreprendre. Même à supposer que je pusse parler avec Joscelin – et je n'étais pas prête à courir ce risque de sitôt –, qu'aurais-je bien pu lui dire ? Que les eunuques akkadians méprisaient leur maître et se laissaient corrompre ? C'était déjà cela, mais ce n'était pas grand-chose. Ce n'était rien de plus que ce qu'il pouvait découvrir par lui-même. Peut-être aurait-il été préférable finalement de rencontrer le Mahrkagir l'esprit enveloppé d'un nuage.

Ou pas.

Je regardai une femme carthaginoise tirer langoureusement sur une pipe à eau ; tout son corps était infiniment détendu. Ceux qui pénétraient dans le monde des rêves n'en sortaient que par la force. Oui, cela ressemblait fort à une consolation. « Jusqu'à ce que le Mahrkagir le supprime. Alors, ils endureront de nouveaux tourments et voudront de nouveau mourir. »

J'avais déjà bien plus qu'il me fallait de raisons de mourir. Inutile de m'en chercher d'autres.

J'attendis donc en proie à une morne sensation de vide, jusqu'à ce que la porte s'ouvrît et que Nariman, le chef des eunuques, s'entretînt avec les gardes drujani. Un lourd silence s'abattit. Ses grosses lèvres purpurines frémissaient ; une note de méchanceté était apparue dans ses yeux. Sa grosse main se dressa pour me désigner la toute première.

J'avais beau m'y être attendue, mon cœur manqua un battement.

Personne ne se lamenta sur mon sort – comme cela avait été le cas pour les autres femmes, la veille. Fort bien ; j'étais Phèdre nó Delaunay de Montrève, et je n'avais besoin de la pitié de personne. Je me levai de ma banquette avec dignité, puis inclinai la tête à l'intention de l'escorte akkadianne.

— *Khannat*, murmurai-je dans leur langue, en prenant le bras de l'un d'eux – merci.

Je sentis tout son corps se raidir, saisi par une émotion inconnue ; il inclina la tête à son tour, brièvement.

Cinq autres femmes furent choisies, ainsi qu'un garçon – le petit Menekheti déjà appelé la veille. Il était toujours en vie, mais ses yeux étaient plus creux et vides que devraient jamais l'être ceux d'un enfant. Cette fois-ci, les femmes menekheties qui partageaient son tapis se contentèrent de gémir, à voix basse et sur un ton d'agonie.

Ainsi fûmes-nous emmenés.

Nos gardes drujani affectaient une attitude détachée, faisant cliqueter leur amure et parlant entre eux comme si nous n'avions pas été là. Nous gravîmes l'escalier étroit. Je perçus dans leur voix une excitation sous-jacente – dont je connaissais la cause. J'étais différente ; j'étais inédite. Les yeux de mon garde akkadian luisaient dans la pénombre ; sa bouche était figée en une grimace. Au sommet de l'escalier, nous attendîmes, tandis qu'on nous fouillait pour s'assurer que nous n'étions en possession d'aucune arme.

Naamah, songeai-je spontanément en attendant mon tour. *Gracieuse dame, maîtresse de mon âme, j'ai consenti à tout cela. Consenti comme vous-même l'avez fait. Pour l'amour d'Elua le béni, vous avez couché avec le grand roi de Persis. Parce qu'Elua me l'a demandé, je fais de même. Mais Persis n'est plus et le seul roi qui demeure, dans son coin isolé, se complaît à se voir comme le seigneur de la mort. Ma dame, si vous aimez un tant soit peu votre servante, ayez pitié de moi en ce lieu.*

Pendant un instant – mais un instant seulement –, j'eus l'impression de sentir le parfum d'une rose et d'entendre le battement des ailes d'une colombe s'envolant. Puis ce fut mon tour et les mains dures du garde drujani me palpèrent, s'attardant sur mon corps ; ses yeux me dévoraient.

C'était le cauchemar d'une *anguissette.* Je conservai le menton droit, ne trahissant aucun signe.

— Allez, dit-il aux autres en persian avec un signe de tête. Il attend.

Nous remontâmes les couloirs obscurs, uniquement éclairés d'une torche. Deux des autres femmes pleuraient et traînaient

des pieds. L'un des eunuques – pas celui qui m'escortait, mais un autre – poussa un juron et donna une bourrade dans le dos de l'une d'elles. Les autres avançaient d'un pas lourd. Le garçon menekheti titubait littéralement, d'un bord à l'autre du couloir. Les gardes drujani le poussèrent en riant, plaisantant et pariant sur l'endroit où le déporterait son prochain trébuchement.

— Suffit ! dis-je d'une voix farouche, incapable de me contenir plus longtemps. Vous ne voyez donc pas qu'il est blessé ?

— Tais-toi ! (Celui qui portait la torche l'agita sous mon nez, et rit lorsque je sursautai.) Il a amusé quelques-uns des amis du Shahryar, c'est tout. Toi, tu auras de la chance si tu peux encore marcher lorsqu'il en aura fini avec toi !

« Shahryar », le souverain. Nariman avait lui aussi utilisé ce mot. Au Drujan, ils reconnaissaient en lui le fils bâtard de Hoshdar Ahzad. Je tins ma langue, de crainte d'encourir pire châtiment. Avec un coup d'œil en biais, l'Akkadian qui m'escortait s'approcha du garçon pour l'aider à marcher.

Nous approchions de la salle des festivités.

Je l'imaginais déjà, avec un maigre feu dans un coin et quelques torches disséminées çà et là, pratiquement la copie conforme de la salle des audiences. Il y avait une différence toutefois ; cette pièce-ci avait été totalement vidée et implacablement soumise. Nous étions à mi-chemin dans le couloir lorsque nous entendîmes le rugissement. Il y avait des hommes là-bas, beaucoup d'hommes, et de l'alcool à profusion. Tout d'abord, je ne compris pas où nous étions.

Puis je vis les hauts plafonds voûtés, qui s'élevaient jusqu'à un dôme fermé, et le puits comblé de remblais, à l'aplomb, juste en dessous – et je compris. Des hommes, des vieillards à longue barbe blanche et vêtus d'une tunique puante, attendaient à quatre pattes, une corde passée autour du cou, une expression de désespoir absolu sur le visage. C'étaient des Magi. Je le savais ; j'en avais déjà vu dans la ville.

Nous étions dans ce qui avait été un temple du feu – le temple privé des princes de Daršanga.

Qui était désormais la salle des festivités du Mahrkagir.

De longues tables de bois avaient été dressées dans le temple et des hommes y étaient installés. Des Drujani pour la plupart, mais d'autres également au visage dur et aux yeux bridés, que j'estimais être des Tartares. Ils étaient attentifs et sur le qui-vive. Des chiens allaient et venaient sous les tables, avalant les restes tombés là.

— Seigneurs ! cria l'un des gardes en persian, en levant bien haut sa torche. Voici l'offrande de ce soir, en provenance du zénana du Shahryar Mahrkagir.

Quelqu'un me poussa violemment dans le dos ; je titubai vers l'avant, marchai sur le bas de ma robe et tombai à genoux. Les hommes hurlèrent leur joie en frappant leurs verres sur les tables. Le bruit résonnait à mes oreilles, semblable au bruit d'un battement d'ailes. Ce n'était plus une colombe cette fois-ci, mais Kushiel.

Au bout de la salle, sortant d'un recoin obscur, une silhouette s'avança.

Je relevai la tête et croisai ses yeux.

De petits éclats de lumière illuminaient la broderie argent ornant son manteau noir. Il souriait. Son sourire s'élargit encore lorsqu'il tendit une main. Ses yeux, rivés aux miens, étaient noirs et brillants. Totalement noirs ; totalement fous. Mon sang se glaça dans mes veines ; une vague de chaleur déferla entre mes cuisses. Je posai mon front sur les dalles froides, puis me relevai. Son sourire me disait que j'étais arrivée là où je devais être. Je fis un pas en avant, puis un autre ; mes jambes semblaient appartenir à quelqu'un d'autre. J'étais là où je devais être. Je mis ma main dans la sienne ; ses doigts se refermèrent dessus, froids et secs. Un étrange filet d'énergie courut entre nous. J'avais le goût de la peur et du désir dans ma bouche. Je voyais son sourire dément ; je me perdis dans ses yeux dilatés.

J'étais là où je devais être.

En une abominable parodie de courtoisie, le Mahrkagir m'accompagna jusqu'à sa table, et me fit asseoir à son côté. Je faisais face à la salle plongée dans l'obscurité, face aux hommes exaltés. Les femmes qui m'avaient accompagnée commencèrent à circuler parmi eux – apparemment pour remplir leurs verres de bière, de vin ou de kumis, le lait de jument fermenté âcre et

rance que les Tartares appréciaient. En réalité, elles étaient des objets que tout homme suffisamment audacieux pouvait attraper et utiliser comme bon lui semblait. Un groupe déchaîné avait déjà mis le jeune Menekheti sur sa table pour l'obliger à exécuter contorsions et sauts périlleux au milieu d'une haie de gantelets et de lames ; il avait naguère été formé à l'art de l'acrobatie.

Assise, en état de choc, je regardai sans bouger. Le Mahrkagir souriait, une main posée à la base de ma nuque ; le contact de ses doigts sur ma peau suffisait à me tenir rivée. J'entendais mon cœur battre comme un tambour dans ma poitrine, et pulser entre mes cuisses. *Elua le béni, que m'avez-vous fait ?* Le garçon menekheti gémissait ; tous ses membres tremblaient sous l'effort qu'il était en train d'accomplir. Les Drujani riaient ; deux d'entre eux piquetaient son dos arqué de leur dague. Ailleurs, un homme bougeait son verre pendant qu'une femme éphésienne tentait de le lui remplir, l'obligeant à se pencher de plus en plus sur lui. Il la mordit à la naissance d'un sein, suffisamment fort pour laisser dans sa chair la marque de ses dents. Elle poussa un cri et laissa choir son pichet. Lorsqu'il se fracassa au sol, le Drujani rit furieusement et l'obligea à se mettre à genoux pour laper la bière répandue avec sa langue.

La bile me remonta dans la gorge au point que je crus que j'allais vomir ; mais l'insupportable pulsation du désir ne faiblissait pas.

Et là, une table plus loin, Joscelin était assis entouré de compagnons drujani. Je ne sais comment il faisait pour supporter cela. Même lorsque nos regards se croisèrent, son visage demeura absolument dénué de toute expression. J'avais déjà vu des cadavres montrer plus d'émotion.

Et moi, qui étais là, palpitante sous la main du Mahrkagir, je ne pouvais l'en blâmer.

Un hurlement affreux emplit l'air, au milieu d'une nuée d'étincelles ; quelqu'un avait attaché un brandon allumé à la queue d'un chien. Je plaçai une main devant ma bouche pour retenir un cri, tandis que la pauvre bête courait en tous sens, et que le feu gagnait sa fourrure.

— Les chiens sont sacrés pour les suivants d'Ahura Mazda, murmura une voix douce à mon oreille. Car ils sont loyaux et ne mentent pas.

Je relevai la tête et croisai le regard du *skotophagotis,* retenant un frisson en constatant que son ombre tombait sur moi.

— Daeva Gashtaham, dis-je en me souvenant du nom que lui avait donné le Mahrkagir.

Le prêtre inclina la tête ; les lueurs de la torche rougeoyaient sur son crâne de sanglier parfaitement poli.

— Vous avez bonne mémoire. (Il contempla le misérable cabot dont le corps tressautait, en proie à l'agonie. Le bruit était atroce.) *Duzhmata,* dit-il d'une voix placide. *Duzhûshta, duzhvarshta.* De mauvaises pensées, de mauvaises paroles, des actes néfastes. Les trois voies d'Angra Mainyu.

— Va-t'en, Gashtaham. (C'étaient les premiers mots que prononçait le Mahrkagir ; ses doigts caressaient toujours ma nuque. Il sourit à son prêtre.) Tu me l'as amenée et maintenant elle est à moi. Elle n'a pas besoin de tes conseils. (Il tourna son sourire vers moi et je le toisai sans pouvoir m'en empêcher.) Elle a déjà de mauvaises pensées. Je les entends qui lèchent les miennes, qui les supplient. N'est-ce pas ? ajouta-t-il à mon intention.

Hypnotisée par mon double reflet dans ses yeux pareils à des lunes noires, je répondis d'un murmure.

— Oui.

— Tu es la première. (Il suivit des yeux le prêtre qui s'en allait sur une courbette, la mine froissée.) J'ai envoyé mes prêtres, les Âka-Magi d'Angra Mainyu, à l'étranger, très loin, pour voir si un dieu osait se dresser devant eux. Au puissant Khebbel-im-Akkad, au Menekhet, en Ephesium et même en Hellas, tous les servants des dieux tremblent de peur, et mon zénana s'agrandit. Les seigneurs de la Ch'in et du Bhodistan m'ont envoyé des tributs en pensant bêtement qu'un jour je pourrais devenir leur allié. Ils ne comprennent pas que je sème les graines de la mort dans mon zénana. Mais toi, ah ! (Le Mahrkagir prit mon menton dans une main pour scruter mon visage ; ses yeux dilatés s'attardèrent sur la tache rouge dans

mon œil gauche.) Toi, reprit-il en me caressant la joue, tu es différente. Je sens le sang dans tes veines qui suit ma caresse. (Sa main descendit le long de ma gorge, pour se poser en coupe sur mon sein.) *Duzhvarshta,* murmura-t-il en en pinçant la pointe dressée de toutes ses forces. (Même à travers l'étoffe de ma robe, ses doigts demeuraient glacés.) Des actes néfastes.

Un éclair de douleur explosa en moi, et je retins un gémissement.

— De mauvaises pensées, de mauvaises paroles, des actes néfastes. (Il me sourit tout en maintenant la pince de ses doigts sur la pointe de mon sein. La douleur était comme un fil chauffé au rouge ; mes hanches bougèrent, animées de leur volonté propre, avançant sans même que je m'en rendisse compte.) Tu adores ces choses-là. Je le sais. Je l'ai su dès que tu t'es agenouillée devant moi. Phè-dre. (Mon nom demeura un instant sur ses lèvres et je geignis en réponse, le souffle court.) Tes dieux t'ont choisie pour être souillée. C'est bien ça ?

Je fermai les yeux.

— Oui.

Le Mahrkagir me relâcha et la disparition subite de la douleur me causa un manque.

— Pendant longtemps, j'en ai cherché une comme toi. Mais voilà que les dieux de Terre d'Ange tremblent de peur maintenant et m'envoient un tribut sur l'autel d'Angra Mainyu ! (Son souffle s'était fait court. Je rouvris les yeux pour voir son visage empourpré et exalté à la fois.) Ils sont doux et faibles, mais ce sont des dieux quand même ! (Il rit, d'un rire enfantin et décomplexé.) Tu es la première appelée ici, dit-il en me caressant passionnément. La première.

Si dissipée fût-elle, la salle des divertissements restait à l'écoute de son maître. À un certain moment, ils s'étaient tous tus pour suivre ce qui se passait entre nous. Ils n'entendaient pas ce qui se disait, mais ils voyaient… Ils voyaient ce qu'il me faisait, et voyaient l'effet que cela produisait sur moi. Les hommes avaient l'air vaguement stupéfaits ; les femmes affichaient presque ostensiblement un air de mépris sans mélange.

Et Joscelin…

Joscelin.

Au cours de toutes les années que nous avions passées ensemble, en tant que consort et maîtresse, en tant qu'amants, en tant que courtisane et Cassilin, jamais il ne m'avait vue avec un client… du moins pas vraiment, pas comme l'*anguissette* que j'étais.

À cet instant, il me voyait.

Nos regards se croisèrent. Aucun de nous deux ne cilla ; Joscelin détourna les yeux le premier.

— Amusez-vous, mes seigneurs. (Le Mahrkagir se leva, en me tirant derrière lui. De sa main libre, il fit un large salut. Ses yeux noirs étaient immenses et sauvages.) Ce soir, ce qui est à moi est à vous ! Angra Mainyu m'a donné un signe. Que vos actes réjouissent son cœur.

Et, sur ces paroles, il m'emporta.

Chapitre 46

Je n'aime guère parler de cette nuit-là, ni des nombreuses autres qui suivirent.

Avant le Drujan, j'avais cru avoir quelques notions sur la noirceur du cœur humain, le mien y compris. J'avais tort. Je ne connaissais rien.

Les quartiers du Mahrkagir étaient froids et dénués de vie, comme le reste de Daršanga d'ailleurs, avec des murs dépouillés de tout ornement et des pièces de butin empilées sans ordre sur le sol. Son fidèle garde Tahmuras nous y escorta, avant de monter la garde dans le hall une fois les portes refermées. Je frissonnai dans ma robe, la tenue de cavalière safran réalisée par Favrielle nó Églantine en laine légère pour le climat jebéen, puis regardai autour de moi.

De la saleté et des débris de toutes sortes s'entassaient dans les coins ; des taches diverses constellaient le sol nu, que ne décorait aucun tapis. Il y avait une installation de flagellation… Je suppose que c'est par ces mots qu'on désignerait cela. En Terre d'Ange, les instruments de plaisir, violents ou non, étaient amoureusement entretenus. Les fouets étaient nettoyés et huilés, les fers lustrés, les mécanismes des billots, des chevalets et des roues parfaitement entretenus. Les aides d'amour étaient rangées dans des coffres tendus de velours. Même Melisande… Je me souvenais de ses fléchettes, immaculées et brillantes, affûtées jusqu'à trancher aussi nettement qu'un rasoir.

Là, rien de tout cela.

Je jetai un œil dans l'armoire du Mahrkagir, pour y découvrir des instruments de toutes sortes fourrés là en tas, le cuir séché et craquelé, l'acier piqué de rouille, le tout couvert de sang écaillé. Je me mordis la langue pour ne pas pleurer.

— *Duzhvarshta,* dit-il gentiment en dénouant mes cheveux dans mon dos, avant d'y faire courir ses deux mains. Des actes néfastes. Tu comprends ? (Il me retourna face à lui, posant une main sur mon entrejambe.) Rien qui donne la vie.

Je hochai la tête, les yeux emplis de larmes. Et, pour lui montrer que je comprenais, je tombai à genoux devant lui, tirai sur le cordon de ses chausses et exécutai sur lui le *languissement*.

Je ne sais ce qu'il avait pu connaître dans l'adoration d'Angra Mainyu, mais je crois que rien n'avait jamais préparé le Mahrkagir du Drujan aux attentions d'une courtisane d'Angeline formée par l'une des plus grandes adeptes de la Cour de nuit. Je sentis tout son corps frissonner lorsque je le pris dans ma bouche. Contrairement à ses mains, son phallus était chaud ; gorgé de sang, palpitant et en parfaite érection. Un étrange sentiment de soulagement m'envahit lorsque ses mains saisirent ma tête sans ménagement et que ses doigts s'enfoncèrent dans mes cheveux pour me forcer. J'appliquai mon savoir-faire avec un art consommé, œuvrant des lèvres, de la langue et des petits muscles au fond de ma gorge, reconnaissante des grognements de plaisir qu'il poussait.

Jusqu'à ce qu'il me repoussât violemment sur les dalles froides.

— Je décide, dit le Mahrkagir, avant de m'assener un coup au visage du dos de la main, si violent que mes oreilles résonnèrent et que je sentis le goût du sang dans ma bouche. (Il sourit calmement, sans plus se soucier de son phallus dressé, si tendu qu'il en frottait contre son ventre, et me frappa de nouveau. Ma lèvre inférieure explosa.) Tu comprends ?

— Oui, seigneur, murmurai-je.

Le sang coulait sur mon menton.

— Parfait. (Il se pencha sur moi, prit mon visage entre ses deux mains, puis lécha le sang sur mon menton et mes lèvres d'un seul coup de sa langue gourmande.) Mmm.

Je fus choquée et désespérée plus profondément que par tout ce que j'avais connu jusqu'alors ; et pourtant, malgré tout, j'en fus excitée. Il y a des milliers de raisons pour lesquelles je

préférerais oublier toutes ces nuits, mais celle-ci est la plus essentielle. Non pas ce qu'il me fit, mais ce que j'en ressentis.

— De mauvaises pensées, murmura-t-il. (J'aperçus mon propre sang, écarlate sur sa langue ; sa main gauche s'insinua sous ma robe, sous mes dessous. Froide, si froide ! Ses doigts écartèrent mes lèvres intimes, et me trouvèrent tout humide et affamée.) De mauvaises paroles, putain des dieux. (D'une soudaine poussée, il enfonça deux doigts en moi. Je laissai échapper un gémissement et m'avançai au contact de sa main.) Des actes néfastes. (Son pouce me pénétra adroitement par l'arrière ; d'une main, il tenait mon intimité tout entière dans un véritable étau. J'avais mal, et la puissance de mon extase me secoua de la tête aux pieds. Le Mahrkagir me sourit tendrement, m'observant de ses yeux fous.) Maintenant tu comprends.

Je hochai la tête sans rien dire, léchant ma lèvre éclatée.

— *Ishtâ*. (Murmurant un mot tendre persian, il retira sa main de moi.) Je crois que tu vas devenir très, très spéciale pour moi. Déshabille-toi, maintenant.

C'était le début.

Il y eut plus, beaucoup plus ; douloureux le plus souvent. Ce n'était pas qu'il fût particulièrement doué dans l'art d'infliger la douleur. Au contraire. J'avais connu bien meilleur – ou bien pire, c'est selon. Je ne sais pas moi-même. « Tes dieux t'ont choisie pour être souillée », avait-il dit, et là résidait l'art dans lequel il excellait. Au fil du temps, il m'obligea à le supplier de me faire subir ce qu'il me faisait subir. De mauvaises paroles. Et je le fis. Je dis tout ce qu'il voulut entendre. C'était froid, c'était sombre et sale ; et je pensai chacune des paroles que je dis.

Puis les choses empirèrent.

Tout d'abord, je ne distinguai pas ce qu'il prit dans son armoire ; uniquement qu'il le manipulait avec révérence. Cela faisait plusieurs heures, je crois, qu'il s'occupait de moi, et ma vision était devenue floue sous l'effet de l'épuisement et des larmes. Tout mon corps me faisait mal sous les assauts conjugués des violences et des accès de plaisir.

— Tu vois ? demanda-t-il en caressant les lanières de cuir aux larges boucles, en me montrant complaisamment l'intérieur creux, doublé d'une garniture de fine peau de chevreau

délicatement huilée. (De tous ses accessoires, celui-ci était le seul entretenu avec soin.) Un forgeron l'a fait pour moi. Tu vois ?

Je hochai la tête, incapable de parler. Un nœud de terreur s'était glissé dans mon ventre. Je voyais.

Souriant, le Mahrkagir glissa son phallus à l'intérieur, avant de refermer les boucles massives. L'acier froid luisait, hérissé de centaines de petits picots épointés. Il saillait de son aine comme quelque terrible instrument de guerre.

— C'est pour toi, *ishtâ,* dit-il doucement en me caressant les cheveux. Tout entier pour toi.

Mes lèvres s'arrondirent pour dire mon *signal*. Non, assez !

Hyacinthe.

Il me prit par-derrière en m'enfonçant, d'une main, le visage dans les draps tachés. Je n'ai pas de mots pour décrire la douleur. « À quel point a-t-il envie d'enfoncer sa tige d'acier en vous ? » Idiote que j'étais ! J'avais cru qu'il s'agissait d'une figure de style. Mais il n'en était rien. Au premier coup de ses reins, je crus que j'allais mourir, déchirée en deux. Mon souffle se bloqua dans ma gorge ; j'entendis une sorte de miaulement, sans comprendre qu'il venait de moi. C'était le petit cri d'un animal terrorisé par la douleur. Seules l'agonie et la mort pouvaient arriver maintenant.

Si seulement il avait pu en être ainsi.

Même cela… même cela. Mon corps me trahit, s'accommodant à la douleur de mes chairs intérieures déchirées, détrempées de désir et de sang… s'adaptant à lui, cet acier monstrueux qui m'éventrait en deux. Je posai ma joue sur le drap rêche, qui me grattait au rythme de ses coups ; mes yeux se fixaient sur les ténèbres. *Qu'il me tue avec ça,* songeai-je. *Qu'il me tue.* Le plaisir montait, inexorable, indicible. Mes doigts s'accrochèrent aux draps – s'accrochèrent, et les relâchèrent. Un voile écarlate envahit totalement ma vision. J'entendais son souffle court derrière moi, qui allait s'accélérant. Il avait relâché ma nuque ; ses deux mains étaient agrippées à mes hanches et ses reins allaient et venaient. Les petites bosses d'acier… Ah ! Elua ! quels dégâts étaient-elles en

train de commettre ? Je voulais qu'il ne s'arrêtât jamais. J'espérais mourir.

Dans la brume rouge, le visage de Kushiel m'apparut, aimant et implacable, les yeux mi-clos et baissés. Dans l'une de ses mains… il tenait un diamant au bout d'un cordon de velours. Je le dévisageai, clignant des yeux tandis que le Mahrkagir me besognait. Des vagues de ténèbres passèrent sur moi lorsque Kushiel se pencha sur moi pour murmurer une tendre bénédiction sur mon visage offert. Le diamant pendait de sa main, réfractant la lumière en une myriade de points blancs qui envahissaient toute ma vision. Et le plaisir atroce montait, montait…

Jusqu'à ce que j'inspirasse violemment et que jaillît de ma gorge un cri… qui fit voler en éclats le diamant. La lumière, Elua le béni, la lumière, éblouissante, aveuglante, un millier d'étoiles entrées par ma bouche ouverte pour pailleter le sang dans mes veines, éclater à l'intérieur de moi, ouvrir une fenêtre sur un univers plus vaste, plus intensément difficile à embrasser.

Le Mahrkagir émit un grognement et tout son corps se cabra sous la puissance de son transport. Lorsqu'il eut fini, il s'écroula sur moi un instant, son visage contre mon dos ; ma peau blanche ornée de l'œuvre d'un maître marquiste marquée des zébrures d'un fouet.

— Phèdre, murmura-t-il en se retirant de moi. Ah ! Phèdre !

Il s'était retiré et la présence de Kushiel me désertait. Je roulais sur le côté, luttant pour que s'atténuassent les ultimes sursauts du désir. Le plaisir était parti ; la douleur arriva derrière lui. Une douleur incommensurable. Le Mahrkagir s'assit à côté de moi pour me caresser le visage, heureux de lui, heureux de moi.

— Tu m'aimes, dit-il. Au moins un petit peu. N'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je faiblement, incapable de lever la tête. Au moins un petit peu. C'est bien ainsi, seigneur.

— Je le savais ! (Il se leva du lit, absolument pas gêné du phallus d'acier toujours accroché à sa taille. Il en défit les boucles.) Celui-ci, dit-il en le hissant devant lui d'un geste plein de révérence, avant de goûter de la pointe de sa langue tous les

fluides mêlés dont il était oint. Dorénavant, celui-ci sera pour toi uniquement et aucune autre.

— Comme mon seigneur voudra.

Je détournai les yeux, incapable de regarder plus longtemps.

Sans se préoccuper de moi, il partit farfouiller dans un coffre, jetant à la ronde divers cadeaux reçus en tribut : des fourrures, des chaînes d'or, une boîte d'épices bhodistani.

— Ah ! (Satisfait d'avoir trouvé ce qu'il cherchait, le Mahrkagir revint s'asseoir sur le lit ; il tenait dans une main une petite statuette de jade représentant un chien.) Tiens, dit-il en me la présentant. Un cadeau pour toi. Cela vient de Ch'in, je crois. Tu es ma favorite à partir de maintenant.

Je fis un effort pour m'agenouiller, contraignant mes membres endoloris à prendre position, luttant contre les frissons glacés qui avaient commencé à s'emparer de moi.

— Mon seigneur est trop bon.

— Oui. (Il sourit au museau renfrogné et farouche du chien de jade.) Il y avait un chien ce soir, tu te souviens ? Il a brûlé. (Je hochai la tête, incapable de parler ; une boule d'horreur restait coincée dans ma gorge.) C'est pour que tu n'oublies pas.

— Je ne crois pas, seigneur, dis-je au prix d'un immense effort, que je pourrais jamais oublier cette nuit.

— Moi, j'oublie des choses parfois. (Le regard flou du Mahrkagir parcourut la pièce.) Tahmuras dit que j'ai eu un chien une fois. C'était dans le zénana où il m'a trouvé. Quelqu'un l'avait balancé contre un mur. Mais il avait du sang sur ses babines. (Il rit.) Je crois qu'il avait mordu un Akkadian.

— Vous ne vous rappelez plus rien avant cela ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— Uniquement le poids des corps empilés sur moi. Il y avait le visage d'une femme tout près de moi. (Il plaça une main contre son nez.) Elle avait été étranglée et ses yeux sortaient de leurs orbites. J'en sentais un contre ma joue. Peut-être était-ce ma mère. Je ne sais pas.

Une immonde vague de nausée et de pitié me submergea ; mon cœur fit une étrange embardée.

— À l'âge de quatre ans, dis-je, j'ai été vendue comme esclave dans un bordel.

— Et puis tu es revenue au monde en étant quelqu'un d'autre. (Le visage du Mahrkagir luisait de compréhension.) Quelqu'un de plus grand. (Il prit mon visage entre ses mains froides, glacées.) Tes dieux t'ont pétrie pour te donner forme, Phèdre. Il y a des forces en toi, dont je n'avais même pas osé rêver. Mais Angra Mainyu savait ! Oh oui ! il savait. Nous sommes pareils, toi et moi. Je t'ai fait venir par les trois voies. Tu es faite pour moi.

Je vis mon propre reflet dans chacun de ses yeux noirs et brillants, mon visage trempé de larmes, ma bouche gonflée ; je hochai la tête sans pouvoir m'en empêcher. Il sourit et me relâcha.

— Tahmuras va te raccompagner, dit-il. N'oublie pas ton chien, ajouta-t-il encore.

Et ainsi partis-je, une main crispée sur la statuette de jade en forme de chien.

Un passage conduisait des quartiers du Mahrkagir directement dans les salles à côté du zénana. Je marchais avec difficulté, m'appuyant de ma main libre contre le mur. Tahmuras m'attendait sans montrer d'impatience, s'assurant qu'il n'avait pas besoin de me porter. Je crois qu'il avait déjà fait cela bien des fois. Mes membres étaient devenus lourds comme du plomb ; mon corps me faisait souffrir en des milliers d'endroits. L'intérieur de mes cuisses, tout poisseux de sang, n'était plus qu'un immense champ d'agonie. Serrant les dents, j'ignorai les élancements – ainsi que le vertige qui, lentement mais sûrement, s'emparait de moi.

Puis nous fûmes arrivés ; Tahmuras gratta à la porte, et Nariman, le chef des eunuques, me reçut. Ses petits yeux luisaient d'un plaisir cruel. Il avait déjà reçu ses ordres ; je ne m'étais pas attendue à cela.

C'était le matin et le zénana était déjà animé. Je ne m'étais pas attendue à cela non plus. Je titubais sur mes jambes flageolantes, priant pour ne pas vomir, ni m'écrouler. Une centaine d'yeux m'observaient avec un mépris absolu. Toutes et tous savaient. On m'avait vue dans la salle des festivités ; on avait assisté à tout et on avait tout raconté. J'avais commis le pire blasphème imaginable à leurs yeux – j'avais éprouvé du

désir pour mon propre avilissement, j'avais soupiré d'être salie par les mains de la mort elle-même. Rien n'aurait pu être pire.

— Et voici Phèdre de Terre d'Ange ! s'écria Nariman d'une voix triomphante. Le Shahryar Mahrkagir l'a choisie pour nouvelle favorite. (Personne ne dit rien ; Nariman me poussa dans le dos.) Va chercher tes affaires. La chambre de Hiu-Mei est à toi. Elle est morte, ajouta-t-il d'un ton léger, au cours de la nuit.

J'avançai, plaçant pesamment un pied devant l'autre. Personne n'accepta de croiser mon regard – pas même Drucilla. Je restai concentrée sur mes pas. Marcher me faisait mal. L'eau croupie du bassin fit monter en moi une nausée. Mon regard était fixé sur les faïences du sol, visibles entre les tapis. À un moment, mes pas titubants m'amenèrent tout près d'une banquette ; la silhouette assise dessus se recroquevilla bien vite, ramenant sa robe autour d'elle, de crainte sans doute que mon contact la contaminât.

Elua le béni, qu'avez-vous fait de moi ?

Je m'arrêtai un instant pour me ressaisir, puis je repartis. Je ne devais plus être loin désormais ; ma banquette devait être par là. Je relevai la tête pour m'orienter…

Et je le vis.

Il se tenait en travers de mon chemin, les poings serrés, tremblant de rage à peine contenue. Une mince silhouette qui m'arrivait à peine à l'épaule, le visage pâle et hâve, d'une beauté confondante. Dans cette figure au teint de craie, ses yeux d'un bleu de saphir lançaient des éclairs. Plats et sales, ses cheveux conservaient leur nuance unique de noir tirant sur le bleu.

— Imriel, murmurai-je tout doucement.

Avec la vitesse foudroyante d'une vipère, il bondit vers l'avant pour me cracher au visage, et se retira avant que je pusse réagir, pour se réfugier derrière une banquette.

Quelque part dans le zénana, quelqu'un applaudit ; une autre émit un rire strident.

Un long crachat, chaud et gluant, coulait le long de mon nez. Je pris une profonde inspiration, fixai mon regard sur ma banquette, à quelques pas de là. Le manteau de martre de Valère L'Envers gisait en boule. Je fis un pas, puis un autre. La

pièce tourbillonnait follement devant moi. Je vis soudain la banquette jaillir vers le plafond – et je compris que je tombais.

Je vis encore une dernière chose avant que le sol vînt à la rencontre de mon visage : quelqu'un avait déféqué sur mon manteau. Puis les ténèbres m'enveloppèrent et je ne vis ni n'entendis plus rien.

Chapitre47

— Ça va faire mal.

La voix de Drucilla était parfaitement impersonnelle. Toute sa chaleur de la veille – était-ce seulement la veille ? – s'était envolée. Agenouillée, immobile, je la laissai m'enduire d'un onguent à l'odeur âcre, sur diverses coupures et blessures. Je ressentis une furieuse brûlure.

— Du camphre ? demandai-je.

— Du camphre, de l'huile de bouleau et du saindoux. (Elle referma son flacon.) Les Tartares l'utilisent sur leurs chevaux et sur eux-mêmes. C'est l'unique remède que j'aie pu me procurer. (Un petit muscle le long de la ligne de sa mâchoire se crispa de dégoût lorsqu'elle désigna, d'un signe de tête, mes régions intimes.) Je ferais mieux de vous examiner. Il est déjà arrivé que des femmes fassent un choc septique et en meurent.

Je la laissai faire, adoptant une position qui lui offrait un meilleur accès, serrant les dents pour endurer la brûlure. Drucilla n'avait pas essuyé le liniment camphré sur ses doigts ; la sensation fut… ah ! Elua !

— Cela pourrait être pis. C'est généralement le cas. (Elle se redressa et s'essuya les mains comme si elle venait de toucher une charogne.) Le fait que vous ayez été… bien disposée à l'égard du traitement infligé… a certainement facilité les choses. Vous paraissez déjà en voie de guérison.

— Je guéris toujours très vite, murmurai-je avec amertume.

Je laissai aller ma tête contre le mur de ma chambre privée. C'était vrai. C'était l'unique bienfait que Kushiel avait jamais jugé bon de m'accorder.

Drucilla hocha la tête d'un geste brusque.

— Vous vous êtes baignée ?

— Oui.

Il y avait quelque avantage à être la favorite du Mahrkagir. Rushad m'avait apporté une bassine sans que j'eusse à rien demander. J'avais également obtenu qu'il fit bouillir les draps du lit ; Hiu-Mei était morte dedans – d'une variole inconnue.

— Alors ce sera tout.

Rassemblant ses affaires dans un panier, Drucilla s'apprêtait à partir.

Tout en me débattant avec ma robe, je la regardai s'éloigner ; un subit sentiment d'abandon s'abattit sur moi. Personne ne m'avait adressé la parole ; même Rushad refusait de croiser mon regard. J'étais certaine que Drucilla ne l'aurait pas fait non plus si elle ne s'était pas accrochée à sa fonction de médecin pour préserver ce qui lui restait de raison.

— Drucilla, dis-je à l'instant où elle écartait le rideau de perles qui faisait office de porte. (Elle s'arrêta, sans se retourner vers moi.) Drucilla, je suis une *anguissette*. J'ai été choisie par les dieux pour éprouver du plaisir dans la douleur.

Ce coup-là, elle se retourna – sans lâcher pour autant son panier. Elle fronçait les sourcils.

— Mais pour quelle raison vos dieux feraient-ils cela ?

— Pour préserver l'équilibre. (Je soutenais son regard en m'efforçant de conserver une voix calme, luttant de tout mon être pour dissimuler l'urgence dans laquelle je me trouvais de me faire une amie – une alliée.) C'est ce que disent les prêtres de Kushiel, le dieu qui m'a marquée comme lui appartenant. Parce qu'il y a dans ce monde des personnes nées – ou devenues – incapables d'éprouver la moindre compassion, et dont l'unique plaisir consiste à posséder, amasser et détruire. Je suis là pour souffrir. (Je repensai au prêtre, Michel Nevers.) Pour « endurer la souffrance sans rien dire, avec une infinie compassion ». Voilà ce qu'est l'équilibre, disent-ils.

Drucilla déglutit ; une fois, deux fois. Le sang parut se retirer totalement de son visage.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-elle en me dévisageant comme si elle me voyait pour la première fois. Et pourquoi êtes-vous ici ?

— J'avais un ami autrefois, répondis-je doucement, en espérant n'avoir pas été trop loin dans mes révélations. J'étais

captive… ailleurs, en un autre temps. C'était un Hellène, un esclave, petit-fils d'un médecin de Tiberium, libéré par des pirates. Et vous voici maintenant… une femme médecin tibérienne enlevée comme esclave en Hellas. (Je levai la tête ; elle se tenait droite, ses mains mutilées crispées sur l'anse de son panier.) Si j'avais une réponse à votre question, Drucilla, je risquerais ma vie à vous la donner.

— Premièrement, ne faire aucun mal. (Sa voix s'était raffermie ; un semblant de vigueur avait reparu sur ses traits tendus. Elle posa son panier.) Qui que vous soyez, Phèdre nó Delaunay, sachez tout d'abord une chose. Je suis médecin. J'ai prêté le serment d'Hippocrate, dont l'obligation de ne faire aucun mal est le premier commandement. Le jour où j'y manquerai sera le jour de ma mort. Je ne peux pas vous promettre que cela ne m'arrivera pas dans cet endroit – uniquement que ce ne sera pas de ma propre volonté.

Je hochai la tête. C'était suffisant ; il fallait que cela fût suffisant.

— Je suis venue pour le garçon.

— Imri ? (De surprise, la voix de Drucilla avait grimpé dans les aigus ; ses genoux fléchirent et elle s'assit d'un coup sur le lit, avant de partir d'un rire empli d'étonnement.) Êtes-vous folle ? demanda-t-elle en roulant des yeux incertains. (Elle posa une main sur mon front.) Cela peut venir de la fièvre ou des violences que vous avez subies… Phèdre, vous ne seriez pas la première à trouver refuge dans les songes et l'imagination.

— Non. (Je saisis ses mains dans les miennes.) Demandez-lui, si vous ne me croyez pas ; à moi, il ne parlera pas. Demandez-lui s'il n'a pas été élevé par des prêtres dans un sanctuaire d'Elua, s'il n'a pas été capturé par des esclavagistes carthaginois pendant qu'il gardait des chèvres. (Mes doigts relâchèrent les siens.) Ils l'ont emmené en Amílcar et vendu à un Menekheti, Fadil Chouma. C'est Chouma qui l'a vendu à un *skotophagotis* – l'un des prêtres du Mahrkagir.

Drucilla posa une main sur sa bouche. Ses yeux étaient écarquillés de stupéfaction.

— Comment pouvez-vous savoir tout cela ?

— J'apprends des choses. (Pour quelque raison obscure, je songeai à cet instant à mon seigneur Delaunay.) C'est ce à quoi j'excelle – plus le fait de jouir de la douleur.

Pendant un long moment, elle ne dit rien, jouant avec les plis de son châle.

— Vous avez un plan ?

Je secouai lentement la tête.

— Alors vous êtes folle. (Cette fois-ci, il n'y avait plus le moindre doute dans sa voix.) Et d'abord qui est-il pour que vous vous jetiez dans la gueule du loup pour lui ? Il ne vous connaît même pas !

— Je sais. (Je changeai de position sur le lit, expérimentant prudemment. Le liniment faisait effet ; la douleur refluait. Quelques heures de sommeil avaient fait le reste. J'étais l'Élue de Kushiel ; je guérirais que cela me plût ou non.) Mais peu importe. Il ne se connaît pas lui-même. Il faut que j'essaie.

— Vous savez qu'il n'y a rien que je puisse faire pour vous aider. (Drucilla tendit ses deux mains devant elle, usées et mutilées ; la cicatrice était rose à l'extrémité de ses annulaires et auriculaires.) Voici tout ce que j'ai. Cela et un baume tartare pour les chevaux.

— Vous avez l'oreille d'Imriel, dis-je. Si vous le pouvez, convainquez-le de m'écouter. Et puis, vous pouvez me regarder autrement que si j'étais quelque chose ramassé par la semelle d'une chaussure.

Drucilla hocha la tête, la mine dubitative ; manifestement, elle doutait de pouvoir satisfaire ne fût-ce qu'une seule de mes demandes.

— Et le seigneur d'Angelin ? demanda-t-elle en se levant. Celui qui a juré de mettre son épée au service du Mahrkagir.

Il y avait encore des limites à ma confiance. J'étais prête à risquer ma vie, mais pas celle de Joscelin. Je secouais la tête, répondant d'une voix où perçait encore une note glacée.

— Ce qu'il fait ne regarde que lui.

Ainsi s'écoula ma première journée en tant que favorite du Mahrkagir.

Le soir même, il envoya me faire chercher. Bien sûr, j'y allai. Mes compagnons d'infortune n'étaient pas les mêmes que la

veille. Le garçon menekheti était mort – de quelque blessure interne, pensait Drucilla. Un chirurgien aurait peut-être pu le sauver, mais pas forcément.

Cette fois-ci, les choses furent bien différentes. La nouvelle s'était rapidement propagée dans Daršanga ; mais, dans tous les cas, ils savaient. Tout comme les femmes du zénana, ils m'avaient vue la veille. Je n'étais plus la même désormais. J'étais la putain de la mort. Les Drujani m'accueillirent par des cris obscènes. Les Magi agenouillés relevèrent leur visage à mon passage, pour me regarder, les yeux emplis de dégoût et d'horreur. Le prêtre Gashtaham sourit pour lui-même, avec la mine d'un chat devant un bol de crème. Quant au Mahrkagir… il souriait lui aussi, de son sourire de dément ; il m'aperçut et tendit une main. Ses yeux brillaient. Je pris place à côté de lui.

Combien de nuits vins-je m'asseoir à cette place, à la table d'honneur de la salle des festivités ? Je ne saurais dire. Je ne supportais pas l'idée d'en tenir le décompte. En vérité, je ne suis pas sûre de savoir ce qui était le pire de la chambre à coucher ou de la salle des festivités. Ce qui se passait entre nous en privé était absolument horrible. Dans cet espace clos et froid, je découvris jusqu'à quelles profondeurs j'étais capable de descendre, à quelles dépravations je pouvais accepter de me soumettre. Et plus je devenais la chose la plus haïssable à mes propres yeux, et plus je désirais ardemment ces horreurs, plus je soupirais après punitions et humiliations. Ce ne sont ni une période ni un lieu que j'apprécie de revisiter en souvenir, encore aujourd'hui.

Dans la salle des festivités… il y avait Joscelin.

Et c'était le plus dur à supporter.

Je ne pouvais faire autrement que de le voir – son visage tant aimé, aussi impassible qu'un rocher et deux fois plus dur. Je savais qu'il voyait tout, entendait tout. Inévitablement, je le voyais dans cette vaste salle, sombre et morose. Ses cheveux blonds brillaient ; les traits fiers et austères de son visage étaient aussi somptueux que la ligne des crêtes et sommets dans le lointain. Et je savais, à chacune de mes respirations, qu'il vivait un enfer.

Il tenait sa place parmi les lieutenants ; oh ! oui ! Joscelin la tenait. Et pourtant, ils le défiaient. Un Tartare s'y risqua cette seconde nuit – féroce et ivre de kumis, et surtout très dangereux. Je ne vis pas comment tout commença ; j'entendis uniquement le rugissement de plaisir lorsque le combat s'engagea. Un espace fut dégagé entre les tables, et des paris engagés dans un brouhaha furieux. Le Mahrkagir observait avec un plaisir sans mélange, une main posée sur son verre, une autre sur moi, aussi gourmand et excité qu'un garçon au spectacle. Moi, je regardais, le cœur dans la gorge, les ongles plantés dans les paumes de mes mains ; mon visage demeurait impassible.

Le Tartare était tout hérissé d'armes, vêtu de fourrures et bardé de cuir et d'acier. Dans une main, il tenait une courte lance, et une épée dans l'autre. Tapant des pieds, il hurla son défi dans une langue inintelligible. Jamais je n'appris à parler le tartare ni aucun des innombrables dialectes qui en étaient dérivés. Joscelin s'inclina légèrement ; ses canons d'avant-bras étaient visibles sous les manches de son manteau de mouton. La poignée de son épée dépassait de sa ligne d'épaules ; il n'y avait pas touché, optant plutôt pour ses dagues.

— Tu penses qu'il va l'emporter ? demanda le Mahrkagir.

— Oui, messire, répondis-je d'une voix neutre. Il va l'emporter.

Le Tartare s'avança, avec le pas incertain d'un ivrogne. En appui bas sur ses jambes, Joscelin glissa sur sa gauche, ses dagues tenues bas. Avec un aplomb d'homme à jeun, le Tartare leva sa lance, pour la lancer de toutes ses forces, pratiquement à bout portant.

Les dagues de Joscelin jaillirent vers le haut, et se croisèrent pour saisir le trait en plein vol, par le milieu. Ses lames affûtées comme des rasoirs avaient mordu profondément dans le bois du manche ; la pointe n'était qu'à quelques pouces de son visage. Les Drujani rugirent de plaisir. Au bout du compte, et tout bien pesé, Joscelin Verreuil n'avait jamais manqué d'un vrai talent pour se mettre en scène. Je me mordis les lèvres pour contenir mes larmes, terrifiée à l'idée de montrer combien je l'aimais.

Après cela, l'issue était jouée d'avance.

Un léopard parmi les loups ; ainsi l'avait décrit Drucilla. Au cours de ce combat, je vis à quel point c'était vrai. Avec ses seules dagues contre une épée, ses canons d'avant-bras face à une cuirasse, Joscelin se joua de son adversaire tartare, bougeant avec grâce selon les techniques cassilines éminemment complexes. Après tout, le combat en espace réduit était sa véritable force – ce pour quoi il était entraîné.

Et il souriait en combattant – d'un sourire mortel. Ce fut l'unique fois que je le vis sourire à Daršanga. Je ne saurais dire au juste combien d'estafilades il infligea à son adversaire. Joscelin déviait chacune de ses attaques, puis le piquait aux cuisses, glissant la lame de ses dagues dans les interstices entre les plaques de son armure sommaire. Un très grand nombre. Suffisamment en tout cas pour que le Tartare commençât à tituber sous l'effet conjugué de la douleur et du sang qu'il avait perdu ; il levait et lançait son épée avec une inefficacité des plus comiques.

C'était cruel. Les Drujani crièrent et frappèrent leurs verres sur la table pour marquer leur approbation ; les Tartares se contentèrent de grommeler. Joscelin continua à sourire jusqu'au moment où il ouvrit la gorge de son adversaire de ses dagues croisées, traçant un sillon sanglant de part et d'autre de son cou. Le Tartare ouvrit la bouche toute grande, comme un poisson péché à la recherche de l'eau. Il lâcha son épée et tomba à genoux ; ses mains se levèrent en vain. Le Mahrkagir riait à gorge déployée en proie à un bonheur d'enfant.

Jusqu'alors, je n'avais pas mesuré ce que Joscelin aurait à faire pour survivre en ces lieux – ni ce que cela lui coûterait.

Avec un soin étudié, il essuya ses dagues couvertes de sang sur les fourrures du Tartare, puis se tourna vers le Mahrkagir pour s'incliner devant lui à la cassiline, de nouveau totalement impassible.

— Shahryar. Cet homme doutait du savoir-faire des loups d'Angra Mainyu.

Son persian est devenu assez bon, songeai-je. *Tout à fait acceptable.* Il avait appris bien plus que je le pensais au cours des leçons dispensées par Tizrav sur la route jusqu'à Daršanga.

Elua le béni seul savait ce qu'il avait encore pu apprendre depuis.

— Vous entendez ça ? (Le Mahrkagir se dressa avec une lueur fiévreuse dans les yeux, en levant son verre bien haut.) Ce serait folie d'attendre encore, mes amis ! Angra Mainyu règne et son temps approche. Dès que les Tartares auront donné leur accord – Kereyit, Kirghiz, Ouïgours, toutes les tribus – et que Daeva Gashtaham et les autres Âka-Magi auront décrété que le temps est venu, les forces du Drujan se répandront sur le monde. Alors les armées tomberont ! Alors les prêtres des dieux étrangers fléchiront devant nous ! N'est-ce pas ainsi ? Un tribut nous a déjà été donné. Jossalin Veruy, annonça-t-il avec un geste plein de magnanimité, porteur de présages, je t'autorise à choisir n'importe quelle femme du zénana ! Si aucune de celles ici présentes ne te convient, va en chercher une autre.

Je perçus le bruit de mon souffle entre mes dents.

Joscelin se tenait immobile devant nous. Son regard se posa sur moi.

— Shahryar Mahrkagir, je vous ai donné l'unique femme qui vaille la peine, déclara-t-il d'une voix morne. Après elle, aucune autre ne compte.

— Amène-lui un garçon alors, dit en riant le Mahrkagir à Tahmuras. Qu'en dis-tu ? Pourquoi ne pas lui donner le garçon d'Angelin, dont les souffrances sont montées jusqu'aux oreilles de ses dieux apeurés ? Pourquoi pas maintenant ? Peut-être serait-ce un bon pas sur le chemin des trois voies !

Derrière lui, Daeva Gashtaham s'agita.

— Shahryar, murmura-t-il pour l'avertir.

Je ne sais au juste ce qu'il voulait dire ; j'étais perdue dans le regard de Joscelin, incapable de m'en détacher. Pendant un instant, une fraction infime de temps, j'avais vu quelque chose d'humain passer fugacement dans ses yeux. Une question. « Sait-il ? » Je bougeai imperceptiblement la tête sur le côté en réponse. Si j'avais pu, je lui aurais dit d'accepter l'offre, puis d'informer Imriel de notre identité et des motifs de notre présence. Mais tout ce que je pouvais faire, c'était répondre muettement à sa question silencieuse.

— Shahryar, dit Joscelin en s'inclinant. Je ne désire rien.

Le Mahrkagir haussa les épaules, oubliant déjà l'impulsion qui l'avait fait parler.

— Qu'il en soit donc ainsi ! Tu vois, Gashtaham ? ajouta-t-il à l'intention du prêtre. Tout est pour le mieux.

Je relâchai mon souffle ; j'avais l'impression que cela faisait des heures que je le retenais. Les amusements de la nuit reprirent. J'aurais pu pleurer de cette occasion manquée – de l'éclair fugace de l'âme de mon aimé aperçu derrière le masque d'étranger que Joscelin s'était composé. Mais je ne dis rien. Assise silencieuse à côté du Mahrkagir, j'observai l'atroce licence que ma seule présence avait déclenchée. Son décret de la veille restait valable ; les femmes du zénana n'étaient que du gibier. Les hommes les saillirent sur place, pareils à des chiens impudiques. Une file s'était formée devant la plus belle. *Pas étonnant,* songeai-je, *qu'elles me méprisent autant.*

Au bout d'un moment, nous nous retirâmes dans ses appartements.

Mon cœur battait la chamade ; j'avais l'impression de manquer d'air dans sa chambre sombre et glacée. Cette fois-ci, je savais ce qui m'attendait ; je savais ce que je craignais. Ce serait pire cette fois-ci, dans mes chairs déjà dévastées. Je ne pouvais m'empêcher de lancer des coups d'œil effrayés en direction de l'armoire. Le Mahrkagir m'observait en souriant.

— C'est cela que tu crains, *ishtâ,* dit-il en le sortant pour poser la surface de picots d'acier sur ma joue. C'est cela dont tu as envie.

Il sentait la mort et le désir.

— Non, murmurai-je. Ce n'est pas ce dont j'ai envie.

— Cela viendra. (Il le remisa dans son armoire. Je me concentrai sur mon immense sentiment de soulagement, ignorant la pointe de déception qui me vint aussi. Le Mahrkagir sourit et me caressa les cheveux.) C'est assez simple de détruire ton corps. Il est plus difficile de consumer ton âme. J'attendrai. Et viendra le moment où ce sera toi qui me le demanderas. N'ai-je pas raison ?

— Non, murmurai-je de nouveau – en sachant cette fois-ci que c'était un mensonge.

Mais peu importait au fond ; Angra Mainyu se repaissait du mensonge. Je sentais les ténèbres omniprésentes de Daršanga se réjouir de mon désir réticent ; le plaisir d'un dieu, infini et indéchiffrable. Le Mahrkagir rit – révélant dans ses yeux noirs, tout noirs, quelque chose de très ancien et très sauvage – avant de me sodomiser uniquement, très vite et très brutalement, pour me renvoyer au zénana, où je me couchai en boule sur mon lit, dans ma chambre, toute vibrante d'un désir honni et insatisfait.

Je maudissais le nom de Kushiel.

Chapitre 48

Imriel de la Courcel refusait de me parler.

Je tentai de l'approcher en un certain nombre d'occasions. À ce qu'elle me dit, Drucilla avait essayé de son côté en venant lui parler en caerdicci pour le convaincre de me voir. Hélas ! elle n'avait pas osé lui révéler le motif d'une telle rencontre, et Imri s'était contenté de lui opposer une fin de non-recevoir plutôt sèche en zenyan, puis de l'éviter soigneusement par la suite.

Force m'est de reconnaître qu'il est pratiquement impossible de coincer un garçon de dix ans plutôt agile dans un vaste espace surpeuplé. Je goûtai une satisfaction amère dans le fait qu'Imriel conservait suffisamment de vivacité pour m'échapper, malgré ce qu'il avait enduré. Aucun des autres garçons n'en était capable. En fait, il n'y en avait plus que deux autres, et le jeune Ephésien était perdu dans des rêves opiacés.

J'ignorais encore à ce moment à quel point Imriel avait été molesté, ni au juste ce que le Mahrkagir comptait faire de lui. Je puisais un certain réconfort dans le souvenir de la réticence dont Gashtaham avait fait preuve à l'idée de prêter le garçon. Peut-être… Peut-être avait-il évité le pire. Je ne pouvais pas savoir sans parler à Imriel – mais cela, il s'y refusait.

Combien de tentatives lançai-je ? Une dizaine au moins – à la grande joie des femmes du zénana. À la fin, j'étais systématiquement obligée de renoncer. Nous étions les deux seuls D'Angelins, mais j'étais une paria, dans une mesure telle que personne ne s'interrogea sur mon désir de parler au garçon. Mais dans une certaine mesure seulement. Si je m'étais escrimée hors d'haleine à ses trousses au point de perdre la face, sans doute aurait-on commencé à se poser des questions.

Et ma position était déjà bien précaire.

Il n'y avait eu aucun autre incident depuis la souillure de mon manteau – tant bien que mal récuré – mais le risque demeurait. Il n'y avait aucune logique. Cependant, si les mauvaises manières empiraient dans la salle des festivités, j'avais libéré toutes les femmes du zénana des attentions autrement redoutables du Mahrkagir. On aurait pu penser qu'elles m'en seraient reconnaissantes, mais tel n'était pas le cas.

— Il en va toujours ainsi, m'expliqua Drucilla. La favorite est toujours méprisée, et vous doublement.

Et Imriel de la Courcel était celui qui me méprisait le plus.

Je ne lui en tenais pas rigueur ; je ne l'ai jamais fait. Qu'il en fût informé ou non, le sang de deux maisons nobles courait dans ses veines, dans tout son splendide orgueil. Les éleveurs de chevaux disent que les qualités sont transmises par le sang ; et je crois que c'est vrai. Tout au long de son périple solitaire, Imriel était resté en vie grâce à sa fierté et sa colère. Or, à l'instant où une compatriote apparaissait, elle se comportait en esclave avide de s'humilier – la putain de la mort, l'abject tribut offert par des dieux faibles, selon ce qu'on pensait de moi dans le zénana. Non, je ne pouvais pas lui en vouloir.

Je tentai de l'adoucir par la gentillesse, puis de l'attraper par surprise. Aucune de ces deux approches ne fonctionna. S'il n'y avait pas eu le Skaldique, à coup sûr je serais encore en train de lui courir après aujourd'hui.

Je le surpris en revenant du lieu d'aisances, en train d'essayer d'arracher une planche de la porte condamnée donnant sur le jardin rendu stérile.

— Imriel, dis-je en bloquant le bas du petit escalier menant à l'entrée du jardin. Je veux seulement te parler.

Surpris, il se redressa pour me montrer les dents, et bondit sur le côté pour glisser le long du mur, cherchant des yeux l'ouverture par laquelle il pourrait fuir.

— Imriel. (Je le suivais pas à pas, sans cesser de le guetter.) Écoute-moi…

Comme il approchait de l'endroit où le jeune Skaldique était vautré, abattu, le long du mur, Imriel tenta sa chance,

enjambant Erich comme s'il n'avait été rien d'autre qu'un meuble.

Sans prononcer un seul mot, Erich tendit une main pour saisir Imriel par sa chemise et le tenir en place. Ses yeux gris-bleu sous sa tignasse blonde broussailleuse et sale croisèrent les miens.

— Merci, murmurai-je en skaldique. (Il ne répondit rien, tournant la tête pour regarder le garçon, qui me regardait.) Imriel, repris-je en d'Angelin, certaine que personne à moins de cent lieues n'était capable de comprendre. Je suis Phèdre nó Delaunay de Montrève…

Elua sait qu'il était vif ; je l'avais déjà vu à l'œuvre et je ne doutais pas un instant qu'il lui avait fallu être rapide pour planter un couteau dans la cuisse de Fadil Chouma – ou une fourchette dans un serviteur. Les descendants d'Elua sont toujours très doués. Mais j'étais d'Angeline moi aussi, et, si le sang dans mes veines n'était pas aussi noble que le sien, il n'en était pas moins issu de la lignée d'Elua et ses Compagnons. Ma mère était une adepte de la Cour de nuit et, en Terre d'Ange, il n'y a pas de différence entre la fille d'une prostituée et le fils d'un prince. À l'instant où son bras se détendait, je réagis. Je m'y étais plus ou moins attendue ; après tout, n'était-il pas le fils de Melisande ?

Je saisis son poignet – ses doigts en griffes visaient mes yeux – à quelques pouces à peine de mon visage.

— C'est ta mère qui m'envoie te chercher.

Pendant un instant, il resta les yeux fixés sur moi, comme un animal dans un collet, piégé et vulnérable. Puis la rage envahit ses traits ; le sang transparaissait dans sa chair sous sa peau d'albâtre.

— Tu mens ! siffla-t-il en se contorsionnant. (Il échappa à ma main et s'arracha de la poigne d'Erich. Une fois libre, il cracha violemment au sol entre nous.) Ma mère est morte !

— Non. (Je le regardai reculer, et j'ouvris mes mains vides pour lui montrer que je ne lui voulais pas de mal.) Imriel, je dis la vérité. C'est frère Selbert qui t'a menti.

Cela l'arrêta net et, pendant un instant, il comprit que je disais vrai. Nos yeux étaient rivés les uns aux autres. Puis, avec

un gémissement sourd, Imriel pivota sur lui-même pour détaler – comme un lapin fuyant le piège. Je le laissai partir pour m'agenouiller à côté du Skaldique.

— Merci, dis-je avec gravité. S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire, quoi que ce soit qui puisse améliorer ta vie…

Sans rien répondre, Erich se tourna vers le mur. Je poussai un soupir, puis me penchai sur lui pour l'embrasser sur le front. Ensuite, je regagnai ma chambre.

Après cela, Imriel me suivit à distance, à la fois craintif et curieux. Je le laissai faire. Quelles que pussent être les horreurs auxquelles il avait survécu – et je frémissais rien que d'y penser –, il n'était qu'un garçon, plein d'une douleur et d'une rage que bien des adultes seraient incapables de supporter. Si on le poussait, il frappait ; et si je le poussais avant qu'il fût prêt, ce serait moi qui aurais à en souffrir. Un mot, un seul mot de trahison et c'en serait fait. Je ne voulais pas courir le risque que celui-ci tombât des lèvres d'un garçon blessé et furieux.

Une bonne chose sortit néanmoins de cette rencontre : l'allégeance renouvelée de l'eunuque Rushad à mon égard. Son Erich bien-aimé avait réagi ; il avait entrepris une action qui affirmait qu'il voulait vivre. C'était suffisant pour lui. Il vint me voir par la suite et me fit même l'offrande d'une amabilité.

— Drucilla m'a dit que tu étais ici lorsque c'est arrivé, lui demandai-je un jour. Tu étais au service du commandant akkadian. Comment est-ce arrivé, Rushad ? Comment le Mahrkagir s'est-il hissé au pouvoir ? Qui sont les *skotophagotis*, les Âka-Magi ? Commandent-ils vraiment à la vie et à la mort ?

— Vous demandez beaucoup de choses, ma dame, murmura-t-il en prenant machinalement le chien de jade pour l'examiner. Je n'étais qu'un esclave ; je m'occupais de ma maîtresse dans le zénana. Tout ce que je sais, je l'ai entendu dire.

— Et qu'as-tu entendu ? demandai-je d'un ton cajoleur.

À ce que je compris, la rébellion s'était pour une bonne part déroulée de manière souterraine, parmi les échelons les plus bas de la société drujani. La famille de Hoshdar Ahzad avait été massacrée, ainsi que l'essentiel de la vieille noblesse persiane. Sauvé par Tahmuras, le Mahrkagir avait été élevé en secret parmi la légion des serviteurs du général Zaggisi-Sin, le

commandant akkadian de la place de Daršanga ; un jeune garçon étrange, aux yeux qui n'étaient que pupilles, qui ne supportait pas la lumière et riait aux moments les plus incongrus. Pour autant, il était le fils de Hoshdar Ahzad ; lorsqu'il grandit, des histoires commencèrent à circuler.

Et elles arrivèrent à d'autres oreilles. C'était le prêtre Gashtaham qui avait su lire les signes, et déterminer ce que présageait l'étrangeté du Mahrkagir. D'une certaine manière, je ne fus pas étonnée d'entendre cette histoire. Alors qu'il n'était qu'un simple Magus en devenir, il avait été le premier à proposer de tourner le dos à Ahura Mazda, le seigneur de la lumière, pour embrasser le culte d'Angra Mainyu.

— Il a tué son propre père, murmura Rushad, baissant la voix dans la relative intimité de ma chambre. C'est ce que l'on dit. C'était l'offrande, la glorification ; le *vahmyâcam* comme ils l'appellent. La consécration à Angra Mainyu : détruire tout ce qui est pur et bon. Tuer ceux que l'on chérit le plus. (Il regarda nerveusement autour de lui ; sa voix baissa encore d'un ton.) Il a mangé le cœur de son père ; et ce sont les os de ses propres doigts qu'il porte à la ceinture.

— Je les ai vus, dis-je, le cœur au bord des lèvres. Et c'est ainsi que des pouvoirs lui sont venus ?

— Oui, répondit Rushad, toujours murmurant. Tous. Ils ont appelé la mort, et la mort leur a répondu. Daeva Vahumisa a mangé le cœur de son frère, et Daeva Dâdarshi celui de sa femme… oh ! ils sont nombreux ainsi. Et le peuple… le peuple était en colère contre Ahura Mazda qui ne l'avait pas protégé. Lorsque le peuple vit que les Âka-Magi possédaient des pouvoirs, le peuple suivit. Il y eut une immense rébellion. Les Âka-Magi firent se lever le Mahrkagir, et le peuple suivit. Tout d'abord… (Il déglutit.) Tout d'abord, ils mirent les temples à bas. Puis des cavaliers partirent dans tout le pays ; des cavaliers allèrent jusqu'aux frontières, aux forteresses et éteignirent les feux…

— Ils prirent les frontières, dis-je, et massacrèrent la garnison de Daršanga.

Rushad hocha la tête, soulagé de n'avoir pas à détailler.

— Il riait, dit-il. Le Mahrkagir riait tout en combattant, trempé de sang de la tête aux pieds. Personne ne parvenait à l'atteindre. L'Âka-Magus ne laissait personne approcher et Tahmuras le protégeait – Tahmuras et son étoile du matin. Des ombres passèrent en criant et en rasant les murs, et les Akkadians se combattirent entre eux. Mon seigneur Zaggisi-Sin mourut, étouffé par sa propre langue, que quelqu'un avait coupée et repoussée au fond de sa gorge. Et dans le zénana… (Il se tut, les yeux fixés au mur.) Ils ne m'ont pas tué parce que j'étais persian. Parfois, je regrette qu'ils m'aient laissé la vie sauve… je sais ce qui s'était passé trente ans plus tôt, lorsque le général Chus-sar-Usar défit les forces de Hoshdar Ahzad. J'ai entendu ces histoires, même si elles remontent à avant ma naissance. Mon seigneur… Mon seigneur n'était pas comme ça. Et sa femme… (Rushad secoua la tête.) Ils sont morts maintenant. Et le Mahrkagir règne. Et bientôt, ajouta-t-il, je crois qu'il régnera au-delà des frontières du Drujan.

Je réfléchis à tout cela, sourcils froncés.

— Qui règne sur qui, Rushad ? Est-ce le Mahrkagir qui règne sur les Âka-Magi, ou est-ce l'inverse ?

— Sincèrement ? (Il haussa les épaules, enserrant ses genoux dans ses bras, assis sur un tapis.) Ma dame… qui peut dire ? Le peuple… (Il lança son regard inquiet à la ronde.) Le peuple craint les Âka-Magi, et les soldats suivent le Mahrkagir. Chacun a besoin de l'autre. Mais qui règne sur qui ? Je ne sais pas.

— Donc, le Mahrkagir ne possède pas le pouvoir d'un Âka-Magus, dis-je.

— En effet, répondit Rushad. C'est impossible pour lui, car il ne peut pas accomplir le *vahmyâcam,* l'offrande. Le Mahrkagir n'a aucun souvenir de l'amour ; il ne se souvient que de la mort. Malgré ses recherches, il n'a rien de pur à offrir sur l'autel. Rien qui lui appartienne en propre. Daeva Gashtaham… Daeva Gashtaham dit qu'il est le passage. Que la volonté d'Angra Mainyu passe à travers lui pour se manifester dans les Âka-Magi. (Il tenait toujours ses genoux serrés contre lui ; il frissonna.) Il serait absolument effrayant s'il détenait un tel pouvoir !

Effrayant, songeai-je. *C'est le mot.*

Puis je me souvins comment le prêtre Gashtaham souriait – avec la mine d'un chat devant un bol de crème.

Cette simple pensée me glaça les sangs.

Mon seigneur Delaunay m'ayant naguère formée à chercher des réponses, et à penser que toute connaissance était bonne à prendre – quel que fût le prix à payer –, je poursuivis mes recherches. Ce n'était pas chose bien difficile. Dans la salle des festivités, Daeva Gashtaham était toujours là ; l'Âka-Magus résidant de Daršanga étendait le manteau invisible de sa protection sur le Mahrkagir. En vérité, il me débusquait sans cesse, planant au-dessus de mon épaule comme une mouche sur un cadavre. Je ne sais pas pourquoi. Parce que cela faisait partie d'un plan plus vaste, oui ; parce que j'allais finir par comprendre. Mais il y avait une attraction plus obscure encore. Peut-être était-ce tout simplement parce qu'il appréciait de me voir blêmir lorsque son ombre passait sur ma chair.

Ou alors, quelque chose de plus profond encore, quelque chose que le prêtre drujani lui-même ne comprenait pas. Je ne sais pas. C'est une question à laquelle les théologiens doivent répondre ; moi, je n'aime pas y songer. Quoi qu'il en soit, je me forçai à lui parler.

Le prêtre était assis à ma gauche le soir où je me décidai, occupé à contempler l'attraction du jour, en l'occurrence une course de chars impromptue mise en scène par deux des plus tapageurs des jeunes soldats. Les Magi – les vrais Magi, les prêtres d'Ahura Mazda – faisaient office de chevaux. C'était un spectacle pénible à regarder. Les vieillards avançaient dans une posture indigne, à quatre pattes, une corde tenue entre leurs dents, leur tunique relevée révélant leurs jambes maigrelettes et fatiguées. Les soldats trottaient derrière eux, tenant les cordes comme des rênes, criant et s'esclaffant, cinglant les Magi à la cravache lorsqu'ils faiblissaient.

— Ah ! Arshaka. (Gashtaham sourit en secouant la tête ; le plus vieux des Magi venait de s'écrouler après avoir marché sur sa propre barbe.) Vieil homme, dit-il en caressant son bâton couronné de jais, tu aurais dû avoir le courage de mourir.

Comme s'il avait entendu, l'ancien Magus releva la tête, pour regarder Gashtaham. Sans cesser de sourire, le prêtre caressait

son bâton, et des ombres noires se rassemblaient dans les orbites excavées du crâne de sanglier sur sa tête. Quelque chose dans le regard du Magus brilla fugacement, puis s'évanouit. Baissant la tête, il reprit sa course, sans parvenir à éviter la botte d'un soldat sur son derrière décharné. À ma droite, le Mahrkagir rit en battant des mains.

— Le Magus vous craint, Daeva Gashtaham, dis-je à voix basse.

— Et il a raison, non ? (Le prêtre tourna son sourire vers moi. Il ne montrait aucune folie, uniquement la promesse de choses affreuses tapies dans les ténèbres.) C'était un homme sage autrefois, le grand Magus.

— Et les hommes sages savent craindre. (Je soutins son regard, luttant contre la tentation de fuir.) Au Menekhet, ils vous appellent les « mangeurs de ténèbres », et ils croient qu'ils mourront avant le coucher du soleil si votre ombre touche leur chair.

— Tu as déjà été touchée par mon ombre, dit Gashtaham. Et tu vis. Y crois-tu ?

— Je ne sais pas, répondis-je en toute sincérité. À Daršanga, on dit seulement que les Âka-Magi exercent un pouvoir sur la vie et la mort. Je ne sais pas si c'est vrai, Daeva Gashtaham.

— Ah ! dit-il en hochant la tête. Alors regarde, puisque tu veux savoir.

Il se leva et tendit son bâton devant lui, pointé entre les tables sur l'espace ouvert, directement sur le second Magus-cheval, qui avançait frénétiquement à quatre pattes sur les dalles du temple profané, une corde entre les dents. Je vis le Magus se raidir et se redresser sur ses genoux ; la corde tomba de sa bouche subitement ouverte en grand. Ses mains tavelées par l'âge agrippèrent sa tunique au niveau de son cœur. Jurant et criant, le soldat derrière lui le fouettait sur la tête et les épaules.

C'était inutile ; un frisson parcourut le Magus et ses yeux devinrent vitreux. Son corps s'effondra sur le côté avec un petit bruit.

— La mort, murmura rêveusement Daeva Gashtaham en se rasseyant, ignorant mon expression horrifiée et les murmures

dépités des Drujani privés de leur jeu. Sa présence est constante parmi nous. Tu ne crois pas, Phèdre nó Delaunay. À chaque instant, dans la veille comme dans le sommeil, elle n'est qu'à un pas de nous. Chacune de nos respirations la tient éloignée, mais… (Il tendit un long index pour le poser sur mon sternum.) Un défaut dans le cœur peut céder à tout instant. Ou tu peux marcher sur ta robe… (il tira sur le tissu de mon vêtement d'un geste presque timide)… et te fendre le crâne en deux en tombant. Une maladie peut faire de même, oui. Une variole, une fièvre, la fatigue. Si une femme tousse dans le zénana, la mort est-elle présente dans ses crachats ? Peut-être. Peut-être ton cheval trébuchera-t-il et tirera-t-il ton corps sur la piste. Peut-être le radeau chavirera-t-il et peut-être seras-tu emportée. Ou peut-être… (il sourit et me caressa la joue)… peut-être est-elle à l'intérieur.

Je frissonnai jusqu'à la moelle et parvins à n'en rien laisser paraître.

— Vous avez fait de la mort votre alliée.

— Oui. (Gashtaham me considéra avec quelque chose qui ressemblait à une note de regret.) Quel dommage que tu sois une femme. Si mes apprentis étaient à moitié aussi intelligents que toi, j'en serais ravi. Cependant, tu peux quand même contribuer et œuvrer à l'accomplissement de mon objectif.

Je ne lui demandai pas de quoi il s'agissait.

Je craignais de connaître déjà la réponse.

Chapitre 49

Je n'ai rien dit du désir qui taraudait, ni du temps pendant lequel je parvins à résister à son appel.

Sans doute vaut-il mieux taire ces choses-là. Parfois, je parvenais à m'en abstraire, à le tenir éloigné ; pendant de longues heures certains jours. Dans le zénana, je comptais sur mon esprit, observant en permanence les flux et les reflux de la haine, évaluant les alliances secrètes, les courants sous-jacents de désespoir. Lorsqu'une petite étincelle d'insoumission refusait de s'éteindre, j'en prenais note. J'en avais vu une briller dans le combat de Drucilla pour soigner et soulager, dans les efforts amers du guerrier eunuque akkadian pour survivre, dans les pratiques superstitieuses de Kaneka. Je l'avais vue aussi chez les Bhodistani qui avaient jeûné jusqu'à mourir, et chez quelques femmes ici et là, en particulier les farouches Chowati. Je l'avais vue dans un geste unique d'Erich le Skaldique – et dans le fait qu'il n'avait pas encore renoncé à vivre.

Mais, plus que n'importe où, je la voyais chez Imriel de la Courcel, fâché avec toute chose et tout le monde, et qui continuait à se dissimuler en lisière de mon existence.

J'avais fait installer un tapis devant ma chambre, sur lequel je m'asseyais ou m'agenouillais pour observer le zénana. Cela suscita des commentaires – que j'ignorai. Je ne pouvais pas me permettre de rester cloîtrée dans ma chambre et de ne rien apprendre. Je vis donc Imriel retourner encore et encore du côté du passage vers le jardin, pour examiner les planches qui l'obstruaient. À l'instar de sa mère, il haïssait sa cage et brûlait d'apercevoir le ciel. Lorsque Nariman, le chef eunuque, faisait sa tournée, les serviteurs akkadians faisaient partir Imriel. Il luttait contre eux, se débattait toutes griffes dehors ; c'était l'un des Akkadians à qui il avait mis un coup de fourchette. Je vis

qu'Imriel bénéficiait d'une certaine indulgence de leur part. Peut-être était-ce lié aux plans du Mahrkagir pour le garçon – mais je crois qu'en fait ils appréciaient l'esprit de rébellion dont faisait preuve le garçon.

Une fois, l'un d'eux m'apporta Imriel, tout ruant et crachant, porté comme un sac sur ses épaules. C'était le serviteur de la première nuit – Uru-Azag de son nom –, celui qui avait guidé le garçon menekheti.

— *Khannat,* Uru-Azag, dis-je en inclinant la tête sans me lever. Merci.

Une lueur brilla dans les yeux noirs de l'Akkadian.

— *Yamodan*, répondit-il en agitant son avant-bras dans lequel Imriel venait de mordre. Ce n'est rien.

Imriel s'accroupit, une main posée au sol, pour m'observer avec circonspection.

— Uru-Azag n'est pas ton ennemi, dis-je en d'Angelin. Tu as tort de te battre contre lui.

— Putain de la mort ! (Il gronda en découvrant ses dents. Ses cheveux bruns formaient une masse embrouillée sur son front.) Mère des mensonges ! Je sais qui sont mes ennemis !

— Vraiment ? demandai-je. Moi aussi. Fadil Chouma était ton ennemi, n'est-ce pas ? Il est mort aujourd'hui, tu ne savais pas ? Tu l'as poignardé en Iskandria – piqué à la cuisse avec un couteau de cuisine. Sa blessure s'est infectée et il est mort. Je connais tes ennemis mieux que toi, Imriel.

L'effroi agrandit ses yeux couleur de crépuscule ; sa bouche remua sans émettre le moindre son. Faute de mots appropriés, il cracha une nouvelle fois sur le sol entre nous, et s'enfuit, renversant au passage la pipe à eau d'une Éphésienne – qui l'agonit d'injures embrumées. Il les ignora pour se réfugier sur le tapis de femmes hellènes, trop heureuses de récupérer un garçon à cajoler. Mais ses yeux – répliques exactes des yeux de sa mère – ne me lâchaient pas, évaluant mes réactions.

Cela, c'étaient les bons moments du zénana.

Pendant les mauvais moments… Pendant les mauvais moments, je ne parvenais pas à oublier le désir. Je me souvenais – du sang qui puisait, des ailes de bronze de Kushiel à mes oreilles, de la lumière, la lumière éblouissante, et des picots

d'acier froid qui déchiraient mes chairs. Je voulais retrouver tout cela ; Elua, j'en avais envie ! Lorsque j'étais faible, lorsque je me souvenais, horrifiée, du visage du pauvre Magus figé en un rictus de mort, je savais que la chaîne de la culpabilité et du sang pesait lourdement sur mon âme. J'avais subi le *thetalos*. Je savais. Et je revoyais Joscelin et son sourire mortel, jouant au chat et à la souris avec le Tartare. Ma faute ; tout était ma faute. Dans ces instants, j'avais le sentiment que rien ne pourrait me racheter ; que l'unique rédemption que je pouvais espérer se trouvait dans la chambre à coucher du Mahrkagir – l'air vicié et ses doigts glacés griffant mes flancs, le craquement du cuir huilé, et ma chair accueillant l'acier monstrueux.

Mon nom, mon titre, ma volonté elle-même… tout cela posé sur l'autel de la destruction.

Alors seulement, tout cesserait.

Pour finir, je lui demandai. Non, ce n'est pas exact. Pour finir, je le suppliai. Je ne prétendrai pas être plus que je suis. Parfois, dans ce lieu, les marées de mon âme me laissaient contempler des immensités de ténèbres et de désespoir – et uniquement cela. « Faire de soi un réceptacle où soi n'est plus », m'avait dit Eleazar ben Enokh ; et c'était ce que je cherchais, non pas dans l'amour parfait, mais dans la plus pure haine de moi. Bien sûr, le Mahrkagir m'avait soufflé l'idée, la susurrant à mon oreille tandis qu'il usait sur moi de ses instruments de torture rouillés, tandis qu'il me prenait par un autre orifice… « N'est-ce pas plutôt cela que tu veux ? » Il savait. Il y a une certaine ruse dans la folie. Comme il murmurait à mon oreille, Angra Mainyu murmurait à la sienne ; et le vent noir nous traversait tous deux.

Je le suppliai.

Et le Mahrkagir satisfit à mon désir.

J'avais tort cependant ; tort sur un point. Cela ne fit rien cesser du tout. Pendant un moment, les choses s'estompèrent, mais un moment limité par l'endurance de ma chair – et de la sienne. Fou ou pas, le Mahrkagir n'était qu'un mortel. Lorsque ce fut fini, ce fut fini, et moi j'étais toujours Phèdre. Je restai là, sur le lit, roulée sur le flanc, toute palpitante encore de douleur et de satisfaction ; il caressa mes cheveux trempés de sueur,

dont les boucles moites faisaient comme des vrilles sur mon front, murmurant de petits mots tendres en vieux persian. « *Ishtâ* », me disait-il, mon aimée ; il souriait de me voir trembler. « *Srîra* », ma jolie.

Il était mortel ; rien d'autre qu'un homme.

« Le Mahrkagir n'a aucun souvenir de l'amour ; il ne se souvient que de la mort… Il serait absolument effrayant s'il détenait un tel pouvoir ! »

Je me souvenais des paroles de Rushad et du sourire de Gashtaham, et le Mahrkagir caressait ma chair frémissante, imprimant sa marque dans chacune de ses fibres, tout mon corps marqué par l'aiguillon de Kushiel vibrant sous sa main glacée. Je me perdais dans le noir insondable de ses yeux, brillants de folie et de fierté ; et je maudissais l'inévitable retour de la conscience dans mon crâne, cette tête formée par Delaunay qui ne pouvait que clamer la conscience de « soi ».

Et, sachant tout cela, je ne pouvais pas ne pas reconnaître l'émoi naissant chez le Mahrkagir ; la ligne tendre de sa bouche, l'alanguissement de la lueur dans ses yeux, autant de signes qui annonçaient avec la vigueur de trompettes embouchées l'apparition chez lui de ce qu'il n'avait jamais connu, ce mystère sacré qui est le domaine d'Elua le béni lui-même.

L'amour.

L'unique bénédiction dans tout cela, c'était qu'il n'en avait pas la moindre idée. Je m'en rendis compte la nuit où il voulut découper mon visage, passant doucement la pointe rouillée d'un poinçon sur mes pommettes.

— *Ishtâ,* murmura-t-il. (Je frissonnai et m'imposai de demeurer parfaitement immobile. La pointe d'acier rampait sur ma peau.) Une telle beauté ! Ce serait *duzhvarshta* assurément de la flétrir.

Des actes néfastes. Je fermai les yeux, incapable de le supporter. Des larmes chaudes et piquantes coulèrent sous mes paupières. Je sentais le poinçon, trempé de mes sanglots silencieux, traçant des motifs de rouille sur mon visage. La pointe piquait ma joue. *Ah ! Elua ! faut-il que je perde cela aussi ?*

Lorsque le poinçon résonna dans un coin de la chambre, je ne compris pas immédiatement. Je rouvris les yeux pour découvrir son visage, son regard noir immense empli d'étonnement.

— Je n'ai pas pu le faire ! dit-il en contemplant ses mains vides. (Un rire lui échappa.) Tu as vu, *ishtâ,* je n'ai pas pu ! Comme c'est étrange.

À ces mots, je nouai mes bras autour de son cou pour l'embrasser sur tout le visage.

D'une certaine manière, ce furent les pires instants.

Dans le zénana, lorsque je n'avais rien à faire, je faisais tirer mon tapis pour m'asseoir près des banquettes des Jebéennes pour écouter leurs conversations ; peu à peu, j'enregistrais leurs mots dans mon esprit. Kaneka et les autres me lançaient des coups d'œil irrités, mais elles n'osaient rien dire ou faire. Comme d'habitude, Imriel traînait non loin. J'anticipais avec horreur le jour où le Mahrkagir le ferait venir dans la salle des festivités. Drucilla m'apprit qu'à une certaine époque, à l'automne, Imriel avait été un favori régulier ; le Mahrkagir le gardait près de lui et interdisait à quiconque de le toucher.

— L'a-t-il… (Je fermai les yeux.) L'a-t-il eu ?

Drucilla garda le silence un instant.

— Je ne sais pas, répondit-elle finalement. Je ne crois pas. Mais il ne m'a pas laissé l'examiner. Il le ferait peut-être aujourd'hui. Et puis un jour, Gashtaham, le prêtre, est venu au zénana. Il a dit quelque chose à Nariman, et depuis lors Imriel n'a plus jamais été appelé.

— Savez-vous pourquoi ? demandai-je.

Elle secoua la tête.

— Le Mahrkagir le garde pour quelque chose de… spécial. Il attendait le printemps. Mais depuis votre arrivée… Phèdre, je ne suis plus sûre de rien. Jamais encore il n'avait montré une telle inclination pour quelqu'un.

— Je sais, dis-je. Qu'Elua me vienne en aide ! je sais.

Il y avait de la pitié dans ses yeux.

— Cela ne le sauverait pas pour autant, vous savez. (Elle me parla alors de Jagun, un seigneur de guerre des Tartares kereyits, les plus féroces, attendu après le dégel, lorsque les

plans de conquête du Mahrkagir seraient prêts. Jagun avait un penchant pour les garçons, et un faible tout particulier pour Imriel qu'il convoitait.) Il a fait une offre, précisa-t-elle à contrecœur. Le Mahrkagir a refusé, mais…

Un garçon d'une insurpassable beauté, valant peut-être l'allégeance d'une tribu entière de Tartares.

— Alors il pourrait le garder pour Jagun ? demandai-je.

Drucilla marqua une hésitation, puis hocha la tête.

— Je pense que oui. Si vous n'étiez pas arrivée, sans doute les choses auraient-elles été différentes. Pendant un certain temps, lorsqu'on venait le chercher très souvent, j'ai pensé qu'Imri voulait mourir. Maintenant… (Elle tordit la bouche.) Maintenant, il n'est que rébellion. Or, cela ne fera que rendre meilleure la destruction de tous ses espoirs. Le Mahrkagir, ajouta-t-elle avec un regard en direction du jeune Skaldique, adore cela. Vous devriez le lui rappeler.

Comme s'il y avait eu un risque qu'il l'oubliât.

Agenouillée sur mon tapis, je me remémorais ce qu'elle avait dit – tout en laissant les mots jebéens s'imprégner en moi en les répétant à voix basse. J'en étais malade. Ah ! Elua ! Je recouvrais espoir d'avoir appris qu'Imriel n'avait sans doute pas souffert ce que moi j'endurais entre les mains du Mahrkagir – mais quelle amère plaisanterie si j'avais pris sa place uniquement pour le condamner à vivre en giton du Tartare. Au printemps. En quelle saison étions-nous déjà ? *L'hiver encore, sans doute,* songeai-je. Je ne pouvais vraiment savoir. Le jour, la nuit… Le temps ne signifiait rien dans le zénana. Drucilla disait se souvenir que c'était en automne, mais elle était incapable de préciser une date. Longtemps, très longtemps. Elle mesurait le temps passé au tissu cicatriciel de ses doigts coupés. C'était un calendrier qui en valait un autre, mais tout à fait adapté pour Daršanga. J'observais Imriel en train de rôder dans le zénana, infatigable, perpétuellement attiré vers la porte condamnée du jardin, toujours à jeter des coups d'œil par-dessus son épaule pour voir si Nariman n'arrivait pas. *Dans le jardin, stérile ou pas, on pourrait dire en quelle saison nous sommes,* songeai-je.

— Pourquoi ?

Kaneka se tenait devant moi, les poings sur les hanches, exaspérée. Distraite dans mes pensées, je ne l'avais pas entendue se lever pour approcher. Je déglutis en constatant que ma voix avait monté, et qu'elle répétait toujours les mots de leur conversation.

— *Yequit'a,* Fedabin, dis-je poliment. Je ne voulais pas vous déranger.

— Amon-Re ! (Elle avait craché le nom du dieu comme un juron. *Un dieu menekheti,* songeai-je. *C'est étonnant de voir comment les Jebéens ont adopté la foi et les coutumes que les Menekhetis ont abandonnées.* Kaneka me regardait en roulant des yeux.) Tu vois ? Pourquoi tu persistes ? Le jeb'ez ! Pourquoi veux-tu apprendre le jeb'ez ?

Les Jebéennes et les Nubiennes observaient, chuchotant et riant sous cape ; je les ignorai. Kaneka ne plaisantait pas. La situation l'exaspérait.

— Fedabin, dis-je en zenyan, en relevant la tête. (Je répondis alors la vérité la plus sincère, en m'accrochant de toutes mes forces à l'espoir contenu dans mes paroles.) Je veux apprendre le jeb'ez pour aller chercher les descendants de Makeda et Melek al'Hakim.

— Tu quoi ?

Son ton exprimait la plus intense incrédulité.

Redressant le menton, l'esprit empli de l'image de Hyacinthe, je structurai ma réponse.

— Il y a un homme, Fedabin, qui est frappé par une terrible malédiction. Et cet homme est mon ami, mon plus vieil ami.

En jeb'ez et zenyan mélangés, en cherchant mes mots, je lui racontai alors l'histoire de Hyacinthe et du Maître du détroit, la malédiction de Rahab. Et, peu à peu, l'ire de Kaneka s'estompa, jusqu'à ce qu'elle s'assît en face de moi pour écouter, avec sur le visage une expression songeuse.

Je laissai bien des détails de côté – notamment l'invasion skaldique et le rôle que j'y avais joué. Ce n'était guère important. En revanche, je livrai le récit complet de la vie de Hyacinthe. C'était suffisant. J'y étais un peu partie prenante – en tant que vieille amie, maîtresse d'un unique soir, partie en

quête d'une clé trouvée dans un rouleau jebéen, avec au cœur plus d'espoir que de raison.

Et puis, j'omis aussi de parler de Melisande. Elle appartenait à l'histoire d'Imriel désormais. Si nous survivions, il en entendrait parler. Mais pas ici ; pas toute la vérité. Il y avait des choses que le garçon ne pourrait supporter.

Lorsque j'eus fini, Kaneka rit.

Ce n'était plus son rire dur, mais un rire profond et libre – qui lui appartenait totalement. Elle se plia en deux de rire ; des larmes de joie coulaient le long de ses joues, semblables à du bronze sur sa peau foncée.

— Ah ! toute-petite ! Un visage à la surface de l'eau ; un tourbillon qui parle ! Et cet homme avec des tempêtes dans les yeux qui vieillit sans jamais mourir. C'est une bonne histoire, vraiment.

— C'est la vérité, répliquai-je sur un ton de dignité offensée.

— Peut-être. (Kaneka s'essuya les yeux.) Peut-être. Alors donc, tu cherches les Melehakim ? (Le mot me fit tressaillir, ce qui provoqua chez elle une nouvelle crise d'hilarité.) Ah ! tu plairais à ma grand-mère, toute-petite ! Je ne l'aurais jamais cru. Tu racontes les histoires aussi bien qu'elle.

— Vous les connaissez, dis-je. Les descendants de la reine de Saba.

— Et pourquoi ne les connaîtrais-je pas ? Ma grand-mère était la raconteuse d'histoires du village de Debeho. Eh bien, toute-petite, ma putain de la mort, si telle est ta quête, je t'aiderai. Tends l'oreille, apprends le jeb'ez, je ne t'en empêcherai pas.

— Merci, dis-je en inclinant la tête.

Kaneka me considéra étrangement, en palpant du doigt la bourse contenant ses dés.

— Tu crois à cette histoire, à cette malédiction ?

— Oui, Fedabin. (« Ne montrez aucune faiblesse », avait dit Audine Davul en parlant des Jebéens. « Faites toujours preuve de la plus grande courtoisie à leur égard, et ne montrez jamais votre peur. ») Et si vous ne me croyez pas… (je désignai d'un signe de tête le zénana tout entier)… demandez aux Aragonaises et aux Carthaginoises s'il n'est pas exact que le détroit a été

ouvert pour la première fois depuis huit cents ans, et que le trafic a été rétabli avec Alba. Elles ne sauront peut-être pas pourquoi, mais elles sauront qu'il en est bien ainsi. Moi, je sais pourquoi. J'y étais.

— Si tu étais là-bas, demanda Kaneka, et si ce que tu cherches est au Jebe-Barkal, toute-petite, qu'est-ce que tu fais ici ?

À son ton, il était manifeste qu'elle pensait qu'aucune réponse ne pouvait être donnée à cette question. Je soutins son regard sans broncher. Ce n'était pas facile, car c'était une figure imposante, qui tenait toute la volonté du zénana en son pouvoir.

— Vous êtes la seule ici à prétendre que vos dieux vous répondent lorsque vous leur parlez. Posez-leur la question, Fedabin Kaneka. S'ils répondent, nous serons toutes deux fixées.

— Ah ! (Un sourire dur retroussa ses lèvres.) Et que me donneras-tu pour ça ?

— Rien. (Je secouai la tête.) C'est vous qui avez posé la question.

Pas moi.

Regardant par-dessus son épaule, elle prit conscience à cet instant seulement des regards incrédules de ses compatriotes – et d'une bonne part du zénana. Notre conversation durait depuis bien trop longtemps pour n'être que la mise sur la sellette de ma personne qu'elles avaient escomptée. Et, de fait, Kaneka s'était assise sur mon tapis et avait écouté mon histoire ; et elle avait ri. Je vis ses épaules se raidir et ses narines se pincer.

— Je n'ai pas besoin de demander ! Tout le monde sait. Les dieux de Terre d'Ange sont faibles et lâches. Ce sont les derniers-nés. Alors que les anciens dieux cherchent comment résister au seigneur de la mort, les serviteurs de Terre d'Ange lui envoient un tribut !

Des cris et des applaudissements montèrent de la banquette des Jebéennes. Kaneka s'était levée pour me toiser du haut de toute sa majesté. Moi, je restai agenouillée, les mains croisées sur mes genoux. Je levai le visage vers elle, sourcils froncés.

— C’est ce que dit le Mahrkagir également. Vous pensez donc qu’il dit la vérité ?

Sa colère dura encore un moment, puis s’évanouit ; Kaneka soupira, la mine triste et lugubre.

— Putain de la mort, murmura-t-elle. Tu as dit vrai, toute-petite, la première fois. Quoi qu’ils puissent être par ailleurs, tes dieux sont bien cruels.

Et, sur ce point, nous étions parfaitement d’accord.

Chapitre 50

Tout commença lorsque je convainquis Erich, le Skaldique, de retirer les planches de la porte du jardin.

Non pas toutes, mais seulement les deux du bas, pour ménager une ouverture suffisante pour qu'un adulte agile pût s'y faufiler. C'était le jour où Nariman, le chef des eunuques, était parti pendant plusieurs heures discuter des comptes du zénana avec le trésorier de Daršanga. On ne nous alimentait guère, mais demeurait toujours la question de l'approvisionnement et des cuisiniers, des porteurs d'eau et des serviteurs qui vidaient et récuraient les latrines.

Comme à son habitude, Imriel était dans le renfoncement de la porte, occupé à arracher des échardes de bois des planches massives. Je vis l'eunuque akkadian, Uru-Azag, qui l'observait, impassible.

— Le salut, Uru-Azag, dis-je. Dis-moi, que se passerait-il si le garçon parvenait à ses fins pendant que Nariman n'est pas là ?

Il tourna son visage imperméable vers moi.

— Il n'y arrivera pas, ma dame.

— Mais s'il y parvenait quand même ?

L'Akkadian haussa les épaules et détourna les yeux.

— Les murs du jardin sont hauts et il n'y a aucune porte conduisant à l'extérieur. Les fenêtres de Daršanga sont condamnées ; personne à l'extérieur ne le verrait.

— Donc il ne serait pas puni, dis-je.

Les yeux d'Uru-Azag brillèrent. De toutes les personnes présentes dans le zénana, les Akkadians étaient ceux qui me méprisaient le moins ; ils tournaient leur mépris vers eux-mêmes. Pour la plupart, leurs compagnons, les soldats de Zaggisi-Sin, étaient morts dignement, au combat – même si cela avait été aux mains d'une folie que nul ne pouvait comprendre.

Ceux qui étaient restés, les serviteurs du zénana, avaient choisi de vivre, mais au prix de leur virilité.

— Pour un morceau de ciel ? demanda-t-il. Non. Pas tant que Nariman est absent.

— *Khannat,* dis-je avec une inclinaison de la tête. Merci.

Et je partis voir Erich.

D'ordinaire, je lui parlais d'un ton aimable et cajoleur en skaldique. Cette fois-ci, je me tins devant lui sans rien dire. Pendant un long moment, il m'ignora. J'attendis jusqu'à ce qu'il se remuât, levant la tête vers moi ; ses yeux gris-bleu papillotaient derrière ses mèches blondes et sales. Dans le renfoncement, Imriel se tenait tapi, sur le qui-vive comme un animal.

— Va l'aider, dis-je à Erich.

Je ne pensais pas qu'il allait le faire… puis j'entendis un bruit à l'instant où il se levait. C'était Rushad, de l'autre côté du zénana, portant son poing fermé devant sa bouche pour retenir un cri. Le jeune Skaldique se redressa lentement. Depuis combien de temps – des semaines ? des mois ? – ne s'était-il levé qu'en de rares occasions pour se traîner jusqu'aux latrines ? L'immobilité avait raidi ses articulations. Néanmoins, il était jeune – et fort.

Un silence se fit dans le zénana lorsqu'il gravit la petite volée de marches. Je retins mon souffle. Qu'un mot, un seul, fût prononcé et c'en serait fini. Quelqu'un nous trahirait ; quelqu'un irait chercher Nariman. Et nous serions tous punis, tous – Erich, Imriel et moi, et les Akkadians peut-être aussi.

Personne ne dit rien. Je sentais la curiosité picoter ma peau ; l'éveil de l'intérêt. La vie.

Pour la première fois, j'eus une réminiscence de la présence dorée d'Elua le béni.

Les clous de fer gémirent dans le bois lorsqu'Erich entreprit de tirer ; les muscles noueux faisaient des bosses sur ses épaules et les tendons de ses bras saillaient. La première planche céda, résonnant sur la première marche ; un souffle d'air froid s'engouffra, frais et vif, porteur d'odeurs de la mer. Je luttai pour refouler une envie de rire, ou de pleurer. Erich posa sa tête contre le bois rugueux, le souffle rendu court par l'effort. Collé

au mur, Imriel contemplait l'ouverture avec une incrédulité affamée.

La seconde planche, bien mieux clouée, fut plus difficile à retirer. Erich parvint à faire céder un côté, mais l'autre ne voulait rien entendre ; ses doigts ne trouvaient aucune prise. Silencieux comme toujours, Erich secoua la tête.

— *Shamash !* (Le juron venait de derrière. Je pivotai sur moi-même pour découvrir un Uru-Azag tirant la dague courbe qu'il portait à la ceinture, comme tous les Akkadians.) Ma dame, dit-il en me la tendant. Donnez-lui ça.

Erich parvint à glisser la fine lame sous la planche, puis à peser sur la poignée. Le bois craqua et les clous reculèrent, mais d'un pouce seulement. C'était suffisant néanmoins pour qu'il pût glisser ses doigts derrière. Sa force fit le reste. Et ainsi, il y eut une ouverture, suffisante pour laisser passer une personne.

— Dites-lui d'agrandir les trous des clous, dit une voix de femme en zenyan. (Je me retournai et vis une Carthaginoise qui observait, avec quelques autres.) Mon père était un charpentier, expliqua-t-elle. S'il agrandit les trous, on pourra remettre les planches et Nariman ne verra rien.

Avec un hochement de tête, je relayai ses instructions en skaldique. Erich glissa la pointe de la lame dans les trous pour les élargir. Malgré la fraîcheur de l'air, des gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Comme ça, dit la Carthaginoise en lui prêtant main-forte. (Ensemble, ils remirent la planche du haut en place ; elle tenait. Celle du bas se révéla plus têtue ; deux des clous étaient tordus.) Là, dit-elle en reprenant la planche et en mimant le geste de donner des coups de marteau. Quelqu'un. Les clous doivent être droits.

Deux Éphésiennes prirent doucement la planche, la posèrent au sol et entreprirent de redresser les clous tordus à coups de talon de leur chaussure. À ce stade, presque la moitié du zénana s'était rassemblé pour observer. Une Chowati tenta de leur décrire une meilleure méthode. L'un des eunuques akkadians s'agenouilla à côté d'elle, tira sa dague et frappa les clous à l'aide de la poignée.

— Rushad, murmurai-je en traversant les femmes massées pour aller le voir. Il faudrait que quelqu'un guette le retour de Nariman.

— C'est fait, ma dame.

Du doigt, il désigna la porte où deux Menekheties montaient une garde attentive.

Un cri de joie étouffé monta du groupe ; les clous avaient été redressés et la planche tenait parfaitement en place. Pour un observateur non averti, rien ne paraissait avoir changé. Erich retira les planches ; elles venaient sans difficulté. Il les posa contre le mur et revint s'asseoir silencieusement à sa place, le dos au mur.

Tous les autres restaient debout, comme envoûtés par ce rectangle de deux pieds de haut d'air froid et de lumière grise.

Les yeux d'Imriel, dans lesquels brillait une supplique, croisèrent les miens ; il était haletant, tendu comme une corde.

— Oui, dis-je en hochant la tête. Vas-y.

En un éclair, il se glissa dans l'ouverture. Une fois notre geste achevé, plus personne n'osait suivre ; l'audace de ce que nous avions fait nous laissait tétanisés. Pour ma part, je flottais dans l'indécision, brûlant de sortir et réticente à l'idée de me mettre en avant. Ce qui venait de se passer entre nous tous demeurait une alliance bien fragile. Si jamais ils se souvenaient à quel point ils me méprisaient, je risquais de mourir bien plus vite que prévu.

— Ma dame, dit Uru-Azag en pointant un doigt sur moi. Votre place est la deuxième.

Cela était mieux venant de sa part ; mais je n'avais plus le choix. D'un pas lent, je fendis la petite foule massée, puis gravis les marches en serrant ma robe autour de moi. Il me fallut me pencher bien bas pour franchir l'obstacle, et les planches rugueuses accrochèrent mes cheveux.

Puis je fus de l'autre côté ; la terre était gelée sous mes genoux et je sentais une immensité enivrante au-dessus de ma tête. Je me relevai et emplis mes poumons d'un air froid et abrasif. Par Elua ! le ciel ! C'était un ciel gris et hivernal, absolument somptueux. Imriel, claquant des dents, se tenait au

point le plus extrême du jardin, les bras serrés autour de lui ; un air de pur ravissement flottait sur son visage.

D'autres suivirent ; mais pas tant que cela au bout du compte. La fille du charpentier carthaginois en fut, ainsi que deux femmes chowati. Une femme akkadianne aux sourcils arrogants, mais aucun des eunuques. Pour autant, personne ne pouvait leur en vouloir ; ils avaient déjà fait tout leur possible. L'une des Éphésiennes passa la tête dans l'ouverture, puis la rentra bien vite en frissonnant. Il faisait froid, bien sûr, terriblement froid. Pour une fois, je n'en avais cure, pas plus que de l'aspect désolé du jardin, à la terre rendue stérile. C'était un espace carré d'une vingtaine de pas de côté, ceint de murs de pierre deux fois hauts comme un homme, avec une fontaine au milieu. Je vis des larmes dans les yeux de la fille du charpentier tandis que ses pieds foulaient le sol gelé et que ses yeux se perdaient au fond du ciel.

Dans un tel lieu, c'était un paradis.

— Vous sentez ? dit l'une des Chowati. Le printemps arrive derrière l'hiver.

Sa remarque me remit en mémoire l'avertissement de Drucilla, mais cela ne suffit pas à atténuer l'excitation. Pourtant, quelqu'un ne tarda pas à lancer un coup de sifflet – Uru-Azag, certainement ; un sentiment de terreur nous saisit et nous nous précipitâmes pour rentrer dans le zénana. Je me forçai à attendre pour rentrer la dernière. Personne n'y trouva à redire. Pendant une seconde, je craignis qu'ils remissent les planches en place pour me laisser dehors, mais non ; Rushad à l'intérieur, les yeux agrandis par la peur, tendit la main pour m'aider à passer. Ensuite, Uru-Azag remit les planches en place ; la sueur rendait son visage luisant.

Ce soir-là, avant l'heure du Mahrkagir, Imriel vint me voir dans ma chambre.

Il hésita un long moment dans la petite entrée masquée par le rideau de perles, indécis, fronçant les sourcils sous la lumière de la toute petite lampe à huile. Assise jambes croisées sur le lit, j'attendais. Je n'avais pas le don de Joscelin avec les enfants, mais celui-ci, je le comprenais.

— Pourquoi avez-vous dit que c'était ma mère qui vous avait envoyée ? demanda-t-il.

— Parce que c'est vrai, répondis-je. Elle m'a demandé de te retrouver.

— Non. (Imriel secoua la tête ; son regard s'était fait suspicieux.) Ma mère est morte et mon père aussi. La fièvre les a emportés à bord d'un navire sérénitien. Avant de mourir, ils ont demandé à frère Selbert de prendre soin de moi. Je le sais, il me l'a dit. Et pourquoi frère Selbert mentirait-il ? Et comment le connaissez-vous ?

— Ton père est mort, cela au moins est vrai. Mais lorsque tu avais huit ans, dis-je, ignorant ses questions, frère Selbert t'a emmené à La Serenissima et tu as rencontré une dame là-bas.

— Non. (Un air effrayé était apparu sur son visage ; sa bouche n'était plus qu'une mince ligne.) Jamais.

Je me souvenais de ce qu'on lui avait raconté – que la dame en question était sa protectrice et qu'elle serait en grand danger s'il révélait l'histoire.

— C'était en partie vrai, Imriel. Et le mensonge était uniquement destiné à te protéger. Frère Selbert estimait que ses actes étaient en accord avec le précepte d'Elua le béni.

— Elua ! (Le mot sonnait comme une injure dans sa bouche.) Elua est un mensonge !

Je ne savais que répondre à cela ; je n'avais aucune parole adaptée à lui dire. Un prêtre ou une prêtresse auraient peut-être su trouver les mots ; peut-être. Je n'en connais aucun qui ait jamais eu à endurer Daršanga.

— Elle est ta mère, Imriel, répondis-je à la place. Dame Melisande.

— Pourquoi ?

Un mot ; une seule question. C'est celle que les enfants posent le plus souvent, m'a-t-on dit. C'était une question d'une portée immense venant d'Imriel de la Courcel, et je ne pouvais répondre à la plupart des interrogations qu'elle soulevait. Je ne connaissais pas la volonté des dieux. Si Elua le béni avait voulu qu'Imriel fût là à cet instant, j'étais incapable de dire pourquoi. En revanche, Melisande Shahrizai, je connaissais, et c'était d'elle que j'entendais parler. J'avais longuement réfléchi à la

réponse que j'allais donner à sa question sans révéler l'histoire dans toute son horreur.

— Ta mère a un jour fait une chose folle et stupide, Imri, dis-je gentiment. C'est pour cette raison qu'elle ne peut pas quitter La Serenissima, et c'est pour cette raison aussi qu'elle a des ennemis. Comme elle t'aime, elle ne voulait pas que ses ennemis deviennent les tiens. C'est pourquoi elle et frère Selbert ont cherché à te protéger par un mensonge.

Il détourna la tête et je vis un frémissement dans ses yeux bleus, mais il serra les dents et aucune larme ne coula. Je me souvins de Beryl, la jeune fille du sanctuaire d'Elua, dont les paroles montraient une grande maturité. « Il avait peur que quelqu'un le voie pleurer. » Mon cœur se serrait pour lui.

— Je ne vous crois pas, dit-il entre ses dents serrées. Je ne vous crois pas ! Et même si c'était vrai, pourquoi ma mère choisirait de vous envoyer, vous ? (Sa voix exprimait clairement tout le mépris qu'il ressentait.) Putain de la mort !

— Peut-être, répondis-je sans rien montrer. Mais, quoi qu'il en soit, je t'ai trouvé.

Puis Nariman vint me chercher et nous n'eûmes plus l'occasion de parler ce soir-là.

C'était un début.

Chapitre 51

Le *skotophagotis* savait.

Je n'avais encore aucune certitude – jusqu'à la nuit où il incita le Mahrkagir à me partager avec ses hommes. Si je ne l'ai pas encore précisé, qu'il me soit donné de le faire maintenant : Gashtaham était intelligent. Parfois, le Mahrkagir l'écoutait ; à d'autres moments, il ne l'écoutait pas. Le prêtre avait un vrai talent pour deviner à quels moments il pouvait imposer sa volonté au souverain du Drujan ; il en jouait avec une maîtrise rare.

Je n'entendis pas tout ce qu'il dit. Le prêtre parlait tout bas, à l'oreille de son suzerain. J'entendis un mot ici et là – suffisamment en tout cas pour saisir la substance du propos. J'étais devenue hautaine, bien trop fière, certaine de mon statut de favorite ; je régnais sur le zénana comme une reine, menaçant toutes celles qui s'opposaient à moi d'invoquer sur elles le déplaisir de mon seigneur.

C'était un mensonge, bien sûr. Rien n'avait changé au sein du zénana, hormis que certaines me considéraient maintenant avec un scepticisme prudent, et non plus avec un mépris sans appel. L'esprit de conspiration qui avait conduit à l'ouverture de la porte du jardin n'était pas mort, mais en sommeil. Il attendait son heure, mais je n'avais aucun plan pour le réveiller – et encore moins pour l'utiliser.

— Pas de favorite, seigneur, mais une proie que la volonté du Mahrkagir peut juger digne des loups d'Angra Mainyu, dit le prêtre d'une voix onctueuse. Ce serait assurément *duzhvarshta* de briser cette creuse arrogance.

Énervé par le vin et l'ennui, le Mahrkagir donna son accord, avec une lueur de folie dans les yeux.

— Ce soir alors ! cria-t-il en abattant son verre sur la table. Faisons-le ce soir ! (Il attrapa mon poignet et se leva, m'entraînant avec lui, brandissant mon bras au-dessus de ma tête comme pour exposer un trophée. Mes lèvres s'arrondirent pour protester, mais il coupa court.) Voici la festivité de ce soir ! Que les loups d'Angra Mainyu se battent entre eux, et celui d'entre vous qui l'emporte emmènera ma dame Phèdre !

Ils furent debout dans l'instant, poussant des hurlements – tous farouches guerriers puants bardés de cuir et de métal. Ce soir-là, il n'y avait que des Drujani ; aucun Tartare parmi eux. Pendant un instant, je vis le choc terrible s'inscrire sur le visage de Joscelin.

— Seigneur, non, murmurai-je, alors qu'il me tirait déjà par le poignet vers le vide entre les rangées de tables. (Il me poussa au cœur de la mêlée qui s'empoignait déjà.) Non !

Ensuite, ce fut le chaos. Un guerrier drujani m'attrapa dans ses bras, pour me tirer à lui en riant, mais un autre lui assena un coup sur la tête de la poignée de sa dague et un autre me saisit par-derrière. Je ne sais ce qu'il advint de lui. Du coin de l'œil, je vis Joscelin assailli par un essaim de Drujani. L'un d'eux avait bondi d'une table sur ses épaules ; il n'eut jamais l'occasion de tirer son épée. Je crois qu'il l'aurait fait ce soir-là. Un tas informe de cuir, d'acier et de membres s'agitait sur le sol, preuve de la vigueur qu'il mettait à se défendre. Les autres se pressaient autour de moi, et j'eus envie de faire comme Imriel – de mordre et de griffer pour les repousser. J'étais tour à tour saisie, serrée et tirée, de bras en bras et de mains en mains.

Soudain, un Drujani maniant une large épée dégagea un large espace autour de lui, puis jeta sa lame au sol pour m'attraper et me coucher le dos sur une table, la paume d'une main poussant sous mon menton.

— Fais-le, Kishpa ! cria une voix derrière lui avant de s'esclaffer. On te revaudra ça si tu nous en laisses un peu !

Le bord de la table appuyait contre mes fesses ; mon cou était durement repoussé vers l'arrière. Les larmes me montèrent aux yeux, tandis qu'il pesait de tout son poids entre mes cuisses, insinuant maladroitement une main sous ma robe.

Puis il y eut un cri et le bruit d'un nouvel entrant dans la bataille. La pression sous mon menton disparut et mes membres furent libres de nouveau. Je me redressai et vit Tahmuras au cœur de la mêlée ; manié avec une dextérité tranquille, son fléau d'armes décrivait des cercles mortels. La sphère hérissée de pointes était à peine visible à l'œil. Les hommes esquivaient en glapissant. Un était déjà mort, à terre, la moitié du crâne emportée. Derrière le géant, le Mahrkagir suivait, sans armes, calme et tranquille au milieu du chaos ; ses yeux fous observaient tout. Personne ne posait un doigt sur lui ; personne n'aurait osé. En premier lieu, il y avait Tahmuras – mais aussi, quelques pas derrière, Gashtaham en train de caresser son bâton, appelant les ténèbres autour de lui. Aucun d'entre eux ne paraissait se soucier de tuer ou mutiler des Drujani.

Et moi, j'étais tétanisée au milieu de tout cela. Un grand guerrier tituba en arrière et faillit me faire tomber. Puis quelqu'un d'autre fit une embardée sur ma gauche et… Je ne sais même pas comment les choses se produisirent, mais l'instant suivant je me retrouvai collée contre Joscelin – qui d'une manière ou d'une autre s'était défait de ses assaillants pour retrouver la verticale.

Je savais. Avant même de le voir, je savais. Ses mains se refermèrent sur mes épaules et je levai les yeux vers son visage. Comme la Carthaginoise contemplant les étoiles, j'aurais pu me mettre à pleurer.

— Phèdre. (Il parla vite et en d'Angelin ; son visage ne montrait rien.) Si je pensais pouvoir frapper avant d'être tué par le *skotophagotis,* j'exécuterais le *terminus*. Mais ce n'est pas possible. Elua ferait bien de nous faire connaître sa volonté avant que je devienne fou ici. Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir encore.

La volonté d'Elua. Ce fut à cet instant que le premier terrible éclair de suspicion s'insinua en moi.

— J'ai besoin de temps, murmurai-je. Je crois… Je t'en prie. Encore un peu de temps.

Joscelin ne dit rien ; il me relâcha et salua, regardant derrière moi le Mahrkagir. La bataille avait cessé. Un mort à

terre et un autre mourant ; une demi-douzaine d'autres étaient vautrés en train de grogner. Le Mahrkagir souriait.

— J'ai changé d'avis, dit-il tranquillement, en me prenant la main pour me ramener à la table. Gashtaham, c'était une idée idiote.

Tout comme Joscelin, le prêtre se contenta de répondre d'une inclinaison du buste. La ceinture d'os à sa taille fit entendre son sinistre cliquetis. Il avait tué son propre père et dévoré son cœur ; son visage ne trahissait aucune contrariété d'avoir été réprimandé par le Mahrkagir – uniquement la satisfaction intérieure de celui qui vient de vérifier une théorie depuis longtemps échafaudée. Je sentis ma peau se hérisser en voyant cela, et je détournai les yeux. À l'autre bout du banc, Tahmuras essuyait le sang, les chairs et les humeurs de sa masse hérissée. Il me lança un long regard scrutateur ; il y avait de la haine dans ses yeux.

Lui aussi savait.

Et la nouvelle ne lui plaisait pas du tout.

Cette nuit-là, le Mahrkagir se montra zélé dans ses attentions ; il y avait une note nouvelle dans ses manières – excitée et triomphante. De ses dents et de ses mains, il déchira mes chairs, imprimant sa marque sur ma peau. C'était une conquête non pas seulement de moi, mais de tous ceux qui avaient cherché à me posséder ; me posséder était sa victoire. Je connaissais parfaitement tout cela, car bon nombre de mes clients s'étaient montrés possessifs. Qu'il en connût ou non le nom – et je ne crois pas qu'il l'eût connu – le Mahrkagir du Drujan venait de découvrir cette nuit-là l'élixir brûlant de la jalousie.

C'était cela que Gashtaham avait cherché à confirmer.

Plus tard, dans le zénana, je demandai à Rushad en quoi consistait le *vahmyâcam*.

— Je ne saurais trop dire, ma dame. Je sais juste que le disciple Âka-Magus consacre son offrande, et ils sont alors liés à la vue d'Angra Mainyu. Ensuite… (Il marqua une hésitation.) L'opération est menée seul, dans les ténèbres. J'ai entendu dire qu'il fallait qu'elle soit réalisée à mains nues ou avec un couteau

de fer. Et puis que la victime devait être étranglée à l'aide de la ceinture d'un Magus vivant. Je ne sais pas.

— Mais les autres, les autres Âka-Magi ne sont pas présents.

— Pour la consécration. Pour l'offrande… (Il secoua la tête.) Non. Le pacte doit être conclu seul. Aucune aide, aucune assistance. Seules la mort et les ténèbres.

Je hochai la tête.

— Merci Rushad.

À l'extérieur de Daršanga, le printemps arrivait sur le Drujan. Le chef des eunuques, Nariman, n'était pas très souvent absent du zénana suffisamment longtemps pour que quiconque pût s'aventurer dans le jardin – mais cela arrivait. J'y allais lorsque je le pouvais pour évaluer la température de l'air et l'humidité des vents, pour tenter de deviner quand arriverait le dégel dans les passes du Nord. Et je mesurais aussi la hauteur des murs du jardin. C'était une voie d'évasion un peu vaine, puisqu'elle ne conduisait qu'aux toits pentus des bâtiments intérieurs du palais. Muni d'un grappin et d'une corde, un homme parviendrait sûrement à les escalader. Je me demandais si Joscelin oserait.

Sûrement.

Mais je ne pensais pas que cela en valait la peine.

Il aurait été assez simple, je crois, de lui faire parvenir un message, pour peu qu'un soir on eût conduit à la salle des festivités une femme en qui j'aurais pu avoir confiance. Mais il n'y avait personne en qui j'avais confiance ; pas encore. J'attendais donc, regardant les jours s'écouler lentement dans mon enfer personnel. Drucilla soignait mes blessures sans jamais faire le moindre commentaire. Chaque fois, ma chair guérissait sans difficulté, pour être de nouveau déchirée et ravagée. Je m'accoutumais à la douleur ; pas aux nuits de fer et de sang – non, à cela, jamais – mais à l'inévitable hébétement qui s'ensuivait. J'en faisais alors abstraction pour explorer les coins et les recoins du zénana, à la recherche de la meilleure voie d'évasion.

Malheureusement, il n'y en avait pas.

— Vous êtes folle, dit Drucilla. Vous allez tous nous faire tuer !

— Pour quel motif ? Parce que je marche et que je réfléchis ? (Je relevai le menton.) Drucilla, quelqu'un a-t-il déjà tenté de tuer le Mahrkagir ?

— Quoi ? (Son visage devint tout pâle.) Vous êtes vraiment folle.

— Ils nous fouillent systématiquement pour voir si nous n'avons pas des armes. Quelqu'un a forcément essayé.

— Effectivement, dit-elle sombrement. Et cela ne s'est pas bien terminé. Son châtiment… Disons qu'il y a peut-être pire manière de mourir, mais je n'en connais pas. Demandez à quelqu'un d'autre si vous voulez les détails. Moi, je n'ai pas envie de me les remettre en mémoire. Le Mahrkagir a beau être fou, il n'en est pas moins un combattant aguerri, fort prudent pour sa sécurité lorsque ses prêtres ne sont pas autour de lui pour le protéger.

À moins que l'attaque vienne de quelqu'un en qui il a confiance, songeai-je. *Quelqu'un qu'il aime.*

L'évidence me submergea comme une tempête, au point que je baissai la tête et me mis à sangloter, marmonnant une vague excuse à Drucilla au sujet d'une intolérable douleur. Ensuite, je restai roulée en boule sur mon lit, à fixer les yeux sur le petit chien de jade sur l'étagère. Naguère, le Mahrkagir avait été un petit garçon avec un chien. Je ne savais pas si je serais jamais capable de le faire. *Elua le béni,* priai-je, *est-ce là votre volonté ? Ne peut-il pas lui aussi être racheté par l'amour ?*

Je connaissais déjà la réponse. Le petit garçon au chien était devenu un monstre. Et, malgré la douleur qu'il en éprouverait, malgré les larmes qui monteraient dans ses yeux noirs immenses, il viendrait déposer le don de l'amour sur l'autel d'Angra Mainyu. Il me conduirait à le supplier de me donner la mort, pour en faire son ultime offrande ; il murmurerait ses petits mots tendres pendant qu'il me mangerait le cœur.

À moins que je le tuasse d'abord.

Cette simple pensée me terrifiait, si bien que je me concentrai sur d'autres choses – comme la possibilité de nous enfuir tous si je parvenais à l'assassiner. Mais je n'avais aucune réponse. Si ce que Rushad m'avait dit était vrai, alors le Mahrkagir était le prisme par lequel passaient les pouvoirs des

skotophagotis – les Âka-Magi. Sa mort annihilerait leurs pouvoirs. Fort bien ; ne resterait plus ensuite qu'à faire face à l'armée drujani tout entière.

Et si nous parvenions à nous emparer de Daršanga, songeai-je, *et si nous la tenions quelque temps. Le temps par exemple d'affréter un navire et de fuir le long des côtes de la mer de Khaspar jusqu'aux rives du Khebbel-im-Akkad – ou à tout le moins d'y envoyer un message.* Si la nouvelle parvenait au Lugal Sinaddan, j'avais la conviction qu'il fondrait en toute hâte sur le Drujan. Ensuite, il n'y aurait plus qu'à prier que cela ne fût pas l'occasion d'un nouveau bain de sang tel que celui qui avait accouché du Mahrkagir.

Prendre Daršanga était l'unique difficulté.

Et, bien sûr, commettre un meurtre.

Un après-midi où Nariman était absent, j'observai le zénana, assise sur mon tapis, évaluant l'humeur qui y régnait. Un effort collectif avait été lancé pour profiter du jardin ; un système d'alerte avait été mis en place et certaines femmes faisaient le guet. Pas toutes bien sûr – une bonne part préférait encore s'évader dans les vapeurs d'opium – mais un certain nombre quand même. Abîmée dans la contemplation des volutes bleues montant d'une pipe à eau éphésienne, je me demandai quelle quantité d'opium pouvait bien circuler dans le zénana – et combien il en faudrait pour assommer la garnison. Je me souvins de la boulette que Rushad était venu m'offrir. *Serait-il possible d'en glisser dans la nourriture, ou d'en dissoudre dans la boisson ? Oui,* songeai-je, *le kumis masquerait n'importe quel goût.*

— Tu marches et tu réfléchis, s'exclama Kaneka depuis sa banquette. Tu passes ton temps à marcher et réfléchir, toute-petite. Et tu ne pratiques pas le jeb'ez alors que je t'ai donné la permission.

— *Yequit'a,* Fedabin. (J'exécutai une révérence.) Je pensais à autre chose.

— Ton seigneur de la mort ? demanda-t-elle en riant.

Les autres rirent avec elle.

— Non, Fedabin Kaneka. (Sous le coup d'une inspiration subite, je lui dis la vérité.) Je me demandais si l'opium pouvait se dissoudre dans un liquide.

Kaneka haussa les sourcils.

— Et pourquoi donc ? Tu crois que personne ne partagerait une pipe avec la favorite du Mahrkagir ? Eh bien, supplie-le de t'en donner une, ou mange-le en boulettes si tu préfères.

— C'est juste une question que je me posais. Rien de plus.

Le sujet la tracassait ; je vis ses pensées s'agiter derrière son front.

— Non. Il faut l'infuser dans l'eau pour le boire. La résine de pavot doit bouillir très longtemps.

— Ah ! répondis-je. Merci, Fedabin.

— Approche un peu. (Son ton était péremptoire. Je me levai pour aller m'agenouiller sur le tapis des Jebéennes. Kaneka fixa sur moi ses yeux mi-clos.) C'est toi qui as fait cela, dit-elle en pointant du doigt la porte du jardin et les sentinelles postées. Je l'ai vu. J'ai vu comment cela s'est passé. Les autres oublient, mais moi pas. Pourquoi ?

— Pour Imri, répondis-je. Je voulais qu'il puisse voir le ciel.

— Ce garçon. (Sa voix se fit plus sourde.) Il ne t'aime même pas.

C'était vrai. Après avoir fait deux pas en avant vers moi, il en avait fait un grand en arrière, refusant d'admettre la vérité que je lui avais dite. Je haussai les épaules.

— Peu importe.

— Cela importe ici, dit Achara, l'une des Nubiennes.

— Ce n'est qu'un enfant, dis-je, en songeant aux paroles de Melisande.

« Fais en sorte qu'il vive ; pour me haïr, d'accord, mais fais en sorte qu'il vive. »

Kaneka eut un rire dur et sombre.

— Il n'y a pas d'enfants ici, dit-elle. Dans le vin de qui veux-tu mettre ton opium, toute-petite ? Celui de ton seigneur de la mort ?

— Non. (Je lui souris.) Il y a beaucoup d'opium dans le zénana, Fedabin Kaneka ; suffisamment pour embrumer toute

la garnison de Daršanga pendant une nuit entière. Je réfléchissais, c'est tout.

Quelque chose se ferma derrière les yeux de Kaneka ; son visage devint pareil à un masque. Elle me considéra longuement sans rien dire.

— De dangereuses pensées, murmura-t-elle finalement. De dangereuses paroles.

— Et des actes plus dangereux encore, dis-je doucement. Oui, Fedabin. C'est pour cela que je dis que ce ne sont que des pensées, et rien d'autre. En parler mettrait en danger tout le zénana, n'est-ce pas ? Et les convertir en actes… (Je haussai les épaules.) Certains d'entre nous mourraient, c'est sûr. Et nous mourrions tous en cas d'échec.

Sa main jaillit pour saisir une poignée de mes cheveux ; elle tira ma tête en avant pendant qu'elle-même se penchait, jusqu'à ce que nos visages fussent à un pouce l'un de l'autre. Je distinguai les petites veines rouges dans le blanc de ses yeux.

— Je ne mourrai pas pour tes dangereuses pensées, toute-petite, tu m'entends ? dit-elle. (Je sentais son souffle chaud sur mon visage. L'odeur de sa sueur aigrelette sentant la peur me montait jusqu'aux narines.) Et personne ne le fera ! L'espoir tue, ici, et la trahison tue encore plus vite. Seuls ceux d'entre nous qui ont appris à vivre avec le seigneur de la mort, à le tenir éloigné un jour après l'autre, sont capables de durer. Mieux vaudrait pour nous tous que tu gardes ces pensées pour toi !

— Vous mourrez ici, Kaneka. (Malgré son visage contre le mien, j'avais réussi à prononcer ces paroles sans fléchir.) Quand ? Voilà la seule question qui importe. Un jour, vos dés sortiront votre numéro, et vos petits charmes de fils et d'os ne vous protégeront pas.

Kaneka me relâcha avec un juron jebéen.

— Pas tant que tu vivras ! cracha-t-elle. Je ne crains pas les hommes du seigneur de la mort – ces imbéciles. Je ne crains que lui. Mais tant que tu vivras, il n'en appellera aucune autre, putain de la mort ! Je le sais. Les dés ne mentent pas.

— Mon numéro est déjà sorti, dis-je. Qui sera la suivante ?

Et, sur ces mots, je les laissai ; j'entendis le murmure des commentaires en jebéen dans mon dos. Au milieu des réactions

pleines de colère, j'entendis une voix – celle de Safiya, je crois – dire pensivement que l'un des cuisiniers du zénana était notoirement épris de Nazneen l'Éphésienne, et qu'il accepterait sûrement de préparer une infusion d'opium pour elle. Mais Kaneka lui intima le silence, et elles n'en parlèrent plus.

Je retournai dans ma chambre, m'asseoir sur mon lit, tremblante du risque que je venais de prendre.

Le petit chien de jade sur mon étagère fixait sur moi ses petits yeux bombés – me rappelant qu'une trahison de l'intérieur du zénana était la cadette de mes terreurs. Pour autant, Kaneka avait dit vrai – ici, l'espoir tuait, et la trahison encore plus vite.

Mais si je devais mourir à Daršanga, ce serait des mains de l'amour.

J'avais connu l'amour dans ma vie. Je savais ce que c'était que d'aimer et d'être aimée. Tout d'abord, j'avais eu l'amour de Hyacinthe, mon plus ancien ami ; puis de mon maître Delaunay, qui m'avait rachetée, et d'Alcuin aussi, le frère de mon enfance. En vérité, c'est en perdant une chose qu'on en découvre la véritable valeur.

Il y a des amours que je n'ai jamais connues et que j'ai pleurées – l'amour de mes parents, qui m'avaient sacrifiée sur l'autel de leur passion, l'amour des enfants que je n'avais pas osé porter. Mais j'avais connu l'amour de bons camarades et d'indéfectibles compagnons, et aussi l'amour d'une reine que j'admirais et révérais jusqu'au plus profond de mon être.

J'avais connu l'amour dans toute sa cruauté ; du moins le pensais-je avant d'être là. La voix de Melisande hantait ma mémoire. « Nous sommes liées. » Tout bien pesé, c'était vrai ! Mais, à Daršanga, il y avait des blasphèmes dont elle-même n'avait jamais osé rêver. L'amour peut être cruel, mais même sa cruauté peut être profanée.

Et j'avais connu un amour qui défiait et transcendait tout.

De penser à Joscelin, ma gorge se serra. Son visage, figé par le désespoir, dansait devant mes yeux. Le rôle qu'il jouait là-bas était plus dur, bien plus dur que tout ce que j'avais pensé. La folie déjà rôdait autour de lui. J'avais trop exigé de lui, et j'ignorais combien de temps encore il pourrait le supporter.

Tout ce que je pouvais faire, c'était prier.

Chapitre 52

Le printemps arriva à Daršanga.

Dans le jardin du zénana, quelques pousses vert tendre apparurent, des brins d'herbe entêtés pointant çà et là, aux endroits où la terre rendue stérile par le sel avait conservé un semblant de vie. Il y avait parmi nous une fille un peu simple originaire de l'île de Cythera qui s'occupait d'elles chaque fois que possible, en leur fredonnant des chansons et en les arrosant de l'eau croupie du bassin apportée dans une petite tasse. J'aurais pensé que cela les tuerait plutôt qu'autre chose, mais elles poussaient – petits rejets grimpant vers le soleil.

Parfois, Imriel l'aidait, avec une patience étonnante ; je me souvenais de l'acolyte simplette du sanctuaire d'Elua et de son don avec les animaux – Liliane, qui portait le même nom que ma mère. Imriel l'avait connue presque sa vie durant. Je me souvenais de nos montures marchant docilement derrière elle. Et je me souvenais aussi comment le *skotophagotis* montait son âne buté sans même l'aide d'un licou.

Les dons d'Elua le béni.

Le pouvoir d'Angra Mainyu.

L'un d'eux devait l'emporter ici, à Daršanga. Et moi, qui portais seule ce savoir sur mes épaules, je frissonnai. « Les dieux de Terre d'Ange sont faibles et lâches. Ce sont les derniers-nés. » Ainsi avait parlé Kaneka. Même Imriel les méprisait, et Joscelin… Je ne savais plus ce que Joscelin pensait. Naguère, il avait été un prêtre de Cassiel. Désormais, il vivait la damnation à laquelle il pensait avoir consenti en choisissant l'amour plutôt que le devoir.

Tout autour de moi, le palais de Daršanga exsudait la haine et les ténèbres ; la faim d'Angra Mainyu se réveillait avec le printemps, avec la promesse de toute cette vie nouvelle à

détruire. Les rangs de ses suivants grossissaient. De tous les coins du Drujan et de plus loin encore, les Âka-Magi s'en revenaient au palais – au Mahrkagir. Tout d'abord, ils furent trois dans la salle des festivités, puis cinq, puis huit. Les apprentis arrivaient aussi, revêtus de leur ceinture d'os ; ils se préparaient pour leur ultime ordination.

Et les hommes des tribus tartares arrivaient en masse.

Et notamment Jagun, des Tartares kereyits.

Rushad eut d'abord vent de la rumeur – et je priai pour qu'elle ne fût pas vraie, pour qu'Elua le béni intercédât enfin. En vain. Nariman, le chef des eunuques, mit fin à mes espoirs. Ses joues rondes et grasses tremblotaient de satisfaction lorsqu'il pointa un doigt sur Imriel pour le convoquer à la salle des festivités.

— Toi, tu vas t'occuper du seigneur de guerre kereyit, siffla-t-il. Et veille à ce qu'il soit bien satisfait lors du banquet !

Le visage d'Imriel se figea comme celui d'une statue. Personne ne pleura pour lui. Et moi, je n'osai pas.

Dans le long couloir, il marcha comme un condamné allant à l'échafaud ; mon cœur saignait pour lui. Uru-Azag me lança un regard empreint de sympathie. Il ne pouvait rien faire de plus.

La salle des festivités était bondée ; nous étions un grand nombre à avoir été convoqués. Je pris ma place à côté du Mahrkagir ; c'était devenu une coutume bien établie. Il me gardait là, tout comme si j'avais été sa reine ; il me gratifia même d'un baiser, les yeux fous et amoureux. À ses côtés, c'était comme si je présidais moi aussi au déchaînement des forces de l'enfer.

Les Kereyits occupaient une place d'honneur à l'une des tables de devant. Je reconnus Jagun au premier coup d'œil à la manière dont les autres lui marquaient leur déférence. Il était resplendissant dans son armure festonnée de fourrure, avec de larges épaules et des jambes arquées de cavalier ; il hurla sa satisfaction et fracassa son verre de kumis sur la table lorsqu'on fit venir Imriel pour qu'il s'occupât de ses désirs.

Au moins, songeai-je, *les Tartares ne sont pas intentionnellement cruels – pas comme les Drujani qui ont embrassé les trois voies d'Angra Mainyu. Et pas comme le*

Mahrkagir, Elua merci ! pour qui la nuit est le jour, le froid le chaud et l'atrocité un plaisir innocent. Pour autant, ils étaient farouches et sauvages ; je vis des larmes de rage impuissante apparaître dans les yeux d'Imriel lorsque Jagun des Kereyits entreprit de le cajoler ; le chef de guerre rugissait sa joie lorsque le garçon résistait.

— Jagun veut le garçon, me confia le Mahrkagir en le regardant faire. (Il rit.) S'il fait allégeance, tous les Kereyits suivront, et les Kirghiz et les Ouïgours suivront à leur tour ! Alors, nous marcherons sur Nineveh ! (Ses yeux brillèrent d'un nouvel éclat.) Le Khebbel-im-Akkad sera à nous, *ishtâ*. Et ce n'est que le début. Nous balaierons la surface du monde comme un vent de ténèbres. Tu verras. (Il me sourit.) Tes dieux lâches et craintifs sont pressés de s'agenouiller devant Angra Mainyu, comme toi tu t'agenouilles à mes pieds. Dis-leur que j'arrive, *ishtâ*. Cela ne tardera plus. Lorsque Jagun et les Tartares auront donné leur accord, j'irai m'occuper d'eux. Et je ferai de leur destruction un acte néfaste merveilleux et insurpassable.

— Vous allez donc donner le garçon à Jagun, mon seigneur ? demandai-je au prix d'un immense effort.

— Pas encore. (Il haussa les épaules.) Gashtaham dit que nous ne pourrons partir qu'après le *vahmyâcam*. Après les offrandes, il y aura encore plus d'acolytes, et de nouveaux Âka-Magi seront ordonnés – et chacun d'eux vaut mille guerriers. Et il m'a dit qu'il y aurait encore autre chose, quelque chose de spécial. Je crois que j'ai su de quoi il s'agit, mais c'était avant… Regarde, *ishtâ* ! (Il rit de nouveau.) Regarde comment ton seigneur d'Angelin, Jossalin, regarde le garçon ! Je crois qu'il est jaloux, mon porteur de présages. Je savais qu'il aurait envie du garçon s'il le voyait.

— Alors envoyez-le-lui. (Ma voix sonnait étrangement creux à mes oreilles. Je me forçai à sourire au Mahrkagir.) Comme cela, Jagun sera jaloux. Si son sang est échauffé, il n'en sera que plus prompt à donner son accord.

— C'est une idée intelligente, dit-il en hochant la tête. Je le ferai peut-être, bientôt. Mais pas tout de suite. Je veux que Jagun reste avec sa faim. Je lui ai accordé quelques privilèges dans cette salle, mais la récompense suprême lui reste interdite.

Nous avons encore du temps avant le *vahmyâcam*. Ensuite, lorsque ce sera fait, il pourra jouir du garçon totalement. (Il me caressa la joue de ses doigts froids.) Tu vois comme tu m'as bien appris ce qu'était le désir, *ishtâ* ! J'ai fait bien des progrès sur ce sujet.

Je hochai la tête et fermai les yeux pour oublier l'ignoble frisson que provoquait sa main sur moi.

— Quand le *vahmyâcam* doit-il avoir lieu, mon seigneur ?

— Oh ! cela. (Le Mahrkagir caressa mes seins, excitant les tétons jusqu'à ce qu'ils fussent dressés et durs, avant de les pincer méchamment ; il eut un petit rire lorsque je me mordis les lèvres pour retenir un gémissement de plaisir. C'était toujours l'un de ses jeux préférés.) Dix jours.

La salle se mit à tourbillonner devant mes yeux, au milieu d'une brume rouge ; le désir puisait lourdement dans mes veines. Je m'accrochai au plateau de la table, les ongles plantés dans le bois. L'un des Âka-Magi vint parler au Mahrkagir, qui me relâcha. L'Âka-Magus m'observa du coin de l'œil, un sourire satisfait sur les lèvres.

Et Joscelin me regardait sans montrer la moindre expression sur son visage de marbre.

Je levai les mains de la table, les doigts écartés. Dix jours.

Sur un bref signe de tête à peine perceptible, il détourna les yeux.

Le reste de la soirée est flou dans ma mémoire, mélangé à celui d'autres soirées – tant d'autres. Rien n'était véritablement différent, hormis la présence d'Imriel – et d'Âka-Magi, de Drujani et de Tartares toujours plus nombreux. Ce que j'étais incapable de voir sans que mon visage me trahît, je l'évitai. Je sais, l'excuse est un peu lâche, mais j'en avais trop supporté jusque-là pour me trahir alors. Ensuite, le Mahrkagir me conduisit dans ses appartements, et j'eus droit au répit que m'accordaient mes talents d'*anguissette,* oubliant tout dans un tourbillon exquis de douleur et d'humiliation, jusqu'à ce qu'il prît fin et que la conscience me revînt, et avec elle un sentiment misérable de mépris pour moi-même.

J'étais rentrée au zénana avant Imriel.

D’ordinaire, au retour des séances chez le Mahrkagir, je gagnais directement ma chambre pour quelques heures de sommeil. Cette fois-ci, je restai agenouillée sur mon tapis, à supporter les élancements lancinants de la douleur. Rushad et Drucilla rôdaient tous deux, en proie à la détresse. Je les ignorai, maintenant mes yeux rivés sur la porte.

Il s’écoula une heure encore avant qu’il revînt, escorté par Uru-Azag ; et le jeune garçon Imriel que je vis à cet instant n’était plus le même que celui que j’avais connu jusque-là, celui qui avait craché à mon visage et que j’avais poursuivi dans tout le zénana. Celui-là se tenait droit, le visage blême et hébété, sans plus la moindre lueur de défi dans les yeux, mais uniquement une douleur infiniment étonnée. Uru-Azag lui relâcha le bras, puis exécuta une imperceptible courbette tandis qu’Imriel titubait d’un pas de plomb en direction de sa couche.

Un tapis de Chowati faisait obstacle sur son chemin. Certes, Imri les avait tourmentées plus souvent qu’à leur tour, en dérobant leurs minuscules trésors ou en les insultant. Il ne leur voulait aucun mal en vérité, mais la cruauté engendre la cruauté. Je ne vois pas d’autre raison pour laquelle Jolanta, la plus irascible d’entre elles, choisit précisément cet instant pour lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Hé ! petit coq, dit-elle vicieusement en zenyan. On ne t’entend pas chanter, hein, mon coquelet ? Qu’est-ce qui ne va pas ? Les Tartares t’auraient-ils châtré ? (Elle éclata de rire, la tête renversée en arrière, rendue hilare par le regard d’angoisse d’Imri.) Allez, garçon, dit-elle en écartant les jambes et en passant une main à l’intérieur de ses cuisses. Jeune ou pas, tu ferais mieux d’utiliser tes couilles tant que tu en as encore. Avant de finir comme le Skaldique.

— Je dirais qu’il les a déjà perdues, renchérit une autre en se redressant sur sa banquette. (Imriel cligna des yeux, repoussant les mains avides qui tentaient de dénouer ses chausses. Une autre Chowati lui saisit les bras dans le dos. Paniqué, il se débattit ; un son terrible et strident montait dans sa gorge.) Qui veut parier ? Est-ce que le bâton du jeune coq fonctionne toujours ?

Peut-être rendue ivre par la fureur, je ne sais pas, je me levai. Le monde baignait dans une brume écarlate qui m'était familière. Mes oreilles étaient emplies des cris horribles d'Imriel, et puis d'une autre chose encore – quelque chose qui me poussait comme le vent, une tempête levée par de grandes ailes de bronze.

Je pris une inspiration qui fit entrer le feu dans mes poumons et criai.

— Lâchez-le !

Mes mots claquèrent comme un coup de fouet dans le zénana, et un lourd silence s'abattit. Et, dans ce silence, une centaine de paires d'yeux étaient fixées sur moi.

Jolanta des Chowati n'était pas une lâche. Dans le silence, elle se leva et traversa tout le zénana pour venir se planter juste devant moi.

— Et pourquoi devrait-on faire cela ? Qui es-tu pour donner des ordres ?

Je me mordis les lèvres pour ne rien répondre.

— Son nom…, dit une voix d'homme, rauque et dure, dans un zenyan haché. Son nom est Phèdre nó Delaunay. Et un jour, elle a traversé un champ de bataille, elle a marché vers la torture et la mort pour sauver son pays. (Les lèvres d'Erich se tordirent, comme il se laissait aller contre le mur.) Pour le sauver des Skaldiques.

— Tu savais, murmurai-je en tournant mes yeux vers lui.

— J'avais six ans, dit-il. Les vaincus n'oublient jamais.

Les yeux de Jolanta papillotèrent ; sa bouche s'ouvrait et se fermait sans émettre le moindre son. Pareille à une ombre, Kaneka apparut à ses côtés, tirant l'une des épingles d'ivoire de la masse de ses cheveux crépus. La pointe en était effilée comme une dague. Elle l'agita devant elle, un sourire sur les lèvres.

— Retourne à ta place, Chowati.

— Imriel, dis-je.

— Je m'en occupe. (C'était Drucilla qui venait de parler, calme et efficace.) Vous ne pouvez rien faire pour lui pour l'instant. Kaneka, Nariman approche !

D'un geste fluide, la Jebéenne remit l'épingle d'ivoire dans ses cheveux, et Jolanta repartit sans bruit vers sa banquette.

Nariman venait de son dandinement lourd qu'il voulait plein de majesté.

— Ma dame, dit-il, le souffle court, une lueur courroucée dans ses petits yeux. On ne crie pas dans mon zénana.

La main de Kushiel ne m'avait pas totalement quittée.

— Écoute-moi, mon gros, dis-je en vieux persian. Que cela te plaise ou non, je suis la favorite du Mahrkagir. Si tu ne te tiens pas hors de mon chemin, je lui demanderai ta tête sur un plateau. Et s'il est de bonne humeur, il pourrait bien me l'accorder. Crois-tu qu'il t'apprécie tant que cela d'avoir ouvert la porte aux Akkadians il y a trente ans ? Ta position ici est une plaisanterie amère qui a largement vécu son temps.

Il blêmit.

— Les favorites changent. Ou meurent. Des accidents arrivent dans le zénana.

— Oui, répondis-je, pas le moins du monde impressionnée. Et si un accident m'arrive, tu auras ici une armée d'Âka-Magi fous de colère qui voudront savoir pourquoi.

Nariman repartit.

Kaneka croisa les bras sur sa poitrine et fixa son regard sur moi.

Je l'ignorai.

— Erich, dis-je. Rushad m'avait dit que tu ne parlais pas le zenyan.

— Un petit peu, répondit-il en skaldique. Pas plus. J'ai appris à écouter en vous regardant. Et cela fait longtemps que je suis ici. (Ses yeux brillaient derrière sa frange dorée.) Vous vous êtes enfuie du bastion de Waldemar Selig au plus fort de l'hiver. Je le sais. On raconte encore l'histoire chez nous. Je vous ai reconnue à la marque rouge dans votre œil. Avez-vous un plan pour fuir d'ici ?

— Peut-être, répondis-je. Mais il faudra l'aide du zénana tout entier.

— Le prêtre de l'épée est-il avec vous ? demanda-t-il. Celui qui a vaincu Selig dans le holmgang.

J'hésitai un instant.

— Oui.

— Parfait. (Erich sourit – d'un sourire glacé comme la mort.) Je ferai tout ce qu'il faudra. Et… ne vous inquiétez pas pour le garçon. Il survivra à ce qui vient de lui arriver, si sa volonté est ferme. Le seigneur de la mort et ses prêtres des os lui ont dit qu'il ne serait pas châtré s'il faisait ce qui lui était demandé. Qu'ils le gardaient pour quelque chose de spécial. (Un rictus tordit sa bouche.) Ils attendront qu'il y croie dur comme fer pour le châtrer.

Les larmes m'étaient montées aux yeux.

— Je suis désolée, Erich.

Il haussa les épaules.

— Je paie pour les péchés d'un autre. Ceux de Selig, peut-être ; qui sait ? J'avais six ans, mais qu'importe pour les dieux. Si je survis, j'irai demander à un prêtre d'Odhinn, le père de toute chose, pourquoi j'ai été choisi. Et si je meurs… (Il haussa de nouveau les épaules.) Permettez-moi de mourir l'épée à la main, et je mourrai en prononçant votre nom, que vous soyez mon ennemie ou non. Et maintenant, vous devriez aller parler à la grande femme noire avant qu'elle vous étrangle. Elle pourrait diriger un bastion, celle-là. Bien des femmes ici la suivraient.

Par réflexe, je lançai un coup d'œil à Kaneka, qui répondit en haussant les sourcils.

— Je vais le faire, Erich, merci. Et je te jure que je ne suis pas ton ennemie. Pas ici, pas en cet endroit – et pas après non plus. Je ne tiens pas rigueur aux Skaldiques de la guerre de Waldemar Selig.

— Peu importe. (Il ferma les yeux.) Vous m'avez chanté des chansons de chez moi. Et rien que pour cela, je mourrais en bénissant votre nom.

J'allais ajouter quelque chose, mais les mains de Kaneka se refermèrent sur mes épaules.

— Il est grand temps, toute-petite, dit-elle d'un ton sec en me retournant vers elle. Grand temps que nous parlions.

— Oui. (Je fixai mon regard sur ses épingles.) Il est grand temps, Fedabin.

Je la fis entrer dans ma chambre et battis le briquet à amadou pour allumer la lampe à huile. Kaneka tira l'unique tabouret et s'assit pour m'observer ; ses yeux brillaient dans la

pénombre ambiante. Finalement, la mèche de la lampe s'enflamma et une chaude lumière emplit la pièce. Je m'assis sur mon lit avec un soupir, le corps sale et perclus de contusions et de douleurs ; la conscience de mon état m'envahissait tout entière depuis que la présence de Kushiel m'avait désertée.

— Qui es-tu ? demanda Kaneka. Pourquoi es-tu ici ?

Je fixai mon regard au fond du sien.

— Erich a dit vrai. Je suis Phèdre nó Delaunay, comtesse de Montrève, servante de Naamah et Élue de Kushiel. Et je suis venue pour le garçon, Imriel.

— Le Skaldique te connaissait.

— Son pays a envahi le mien autrefois, et j'ai fait quelque chose qui a permis de les arrêter.

Kaneka sourit de toutes ses dents éclatantes.

— Une chose dont on raconte encore l'histoire.

— Oui, répondis-je. C'est le cas apparemment.

— Tu devais être une enfant à cette époque. (Elle m'examina un instant.) Est-ce qu'on raconte l'histoire dans ton pays également, toute-petite ?

— Certains la racontent, répondis-je en songeant à la partie qui me concernait dans le Cycle ysandrin des poèmes épiques de Thelesis de Mornay, aux poèmes de Gilles Lamiz, aux histoires de la Cour de nuit et aux ragots dans les couloirs du palais et les rues de la Ville d'Elua. Oui, certains parlent de moi.

— Le garçon ne sait rien.

— Non, répondis-je en secouant la tête. Il a été élevé par des prêtres qui ont veillé à ce qu'il n'entende jamais ces histoires.

— Alors il ne te connaît pas et tu es quand même venue pour lui. Pourquoi ?

— Parce que j'en ai fait la promesse à sa mère, répondis-je. Et parce que mes dieux l'exigent de moi. (Je m'accordai un petit sourire teinté d'amertume.) Mes dieux faibles et lâches.

Les yeux de Kaneka demeuraient fixés sur moi.

— Tu dois vraiment beaucoup aimer l'un d'entre eux, dit-elle. Tes dieux ou la mère du garçon.

Je ris ; ce fut plus fort que moi.

— Fedabin Kaneka, dis-je en passant mes doigts dans mes cheveux emmêlés, en m'efforçant de recouvrer mon sang-froid.

Finissons-en. Je n'ai plus de temps à perdre en vaine manœuvre. Dans neuf jours… neuf jours ! Les Âka-Magi du Drujan feront leur sacrifice, leur *vahmyâcam*. Et à moins que je me trompe – ce qui n'arrive pas aussi souvent que vous voulez bien le croire –, je crains fort que le Mahrkagir ait décidé de faire de moi son offrande. Voyez-vous, poursuivis-je sans lâcher son regard, contre toute attente, il a appris à aimer. Et s'il peut sacrifier cela sur l'autel d'Angra Mainyu, il acquerra un pouvoir tel que tout ce qu'il y a eu avant ne paraîtra guère plus qu'un jeu d'enfant par comparaison.

La peau sombre de Kaneka ne pouvait pas blêmir ; elle devint grise. Pour autant, elle ne détourna pas les yeux.

— Tu n'envisages pas de le laisser faire.

— Non, répondis-je en portant mon regard sur le sommet de son crâne. J'envisage de vous emprunter vos épingles à cheveux.

Les mains que Kaneka tenait nouées entre ses genoux se mirent à trembler.

— Tu veux tuer le seigneur de la mort.

Prononcer les mots était au-dessus de mes forces ; je me contentai de confirmer d'un hochement de tête. Cette fois, Kaneka détourna la tête. Des larmes perlaient aux coins de ses yeux.

— Que va-t-il advenir de nous ? demanda-t-elle. Que va-t-il advenir du zénana ? Quelle vengeance – le mot était très fort en zenyan – vont-ils exercer sur nous ?

— Aucune, murmurai-je. S'ils sont morts ou dans l'incapacité de réagir. Kaneka, écoutez-moi. Les pouvoirs des Âka-Magi sont catalysés par la personne du Mahrkagir. S'il disparaît, alors il n'y a plus de sorciers – uniquement des soldats. Et si le zénana se mobilise… (Je déglutis.) Si toutes les femmes ici rassemblent leur opium, si le cuisinier épris de Nazneen l'Éphésienne en fait une infusion, et si les femmes du zénana la servent à la garnison dans le kumis, la bière et le vin le soir du *vahmyâcam,* lorsque tout le monde sera aux réjouissances… Kaneka, nous pouvons nous emparer de Daršanga.

— Nous. (Ses yeux revinrent se poser sur moi ; son visage n'était qu'un masque. Les larmes coulaient et elle ne s'en souciait pas.) Une poignée de femmes désarmées, un garçon.

— Et Erich. Et les Akkadians qui ont des couteaux. Ils se battront, je le sais.

— Tu es si sûre de toi, toute-petite, murmura-t-elle.

— Non. (Je déglutis de nouveau, tentant de déloger la boule de peur coincée dans ma gorge.) Je suis désespérée, Fedabin. Je ne peux rien tenter seule – et nous sommes tous morts si j'échoue, vous, moi, Imriel et tous ceux du zénana. Et je ne sais pas où tout cela s'arrête, car, si j'échoue, je mourrai de sa main, et, si cela arrive, il n'y aura plus un endroit sur Terre où le pouvoir d'Angra Mainyu pourra être arrêté. Et si je suis absolument terrorisée, je crois que c'est pour cette raison même que mes dieux m'ont envoyée ici. Fedabin Kaneka, tout ce que je vous ai dit est l'absolue vérité. Si je mets entre vos mains ce que je chéris plus encore que ma vie, me prêterez-vous vos épingles ?

Kaneka me tenait sous le feu de ses yeux sans rien dire. D'un geste sec, presque abrupt, elle retira ses deux épingles d'ivoire pour les poser sur mes mains ouvertes. J'observai les deux longues tiges à la pointe acérée, puis refermai les mains dessus. Elles avaient conservé sa chaleur. Jusque-là, il n'y avait qu'une seule chose que je n'avais pas réussi à échafauder – comment me procurer une arme capable de franchir le barrage des gardes et de tuer.

— J'étais effrayée, souffla Kaneka. Trop effrayée pour le tenter.

Je hochai la tête ; je comprenais.

— Il vous aurait tuée si vous aviez essayé. Fedabin Kaneka, je ferai ce que j'ai dit. Et nous avons une autre arme. Une arme sur laquelle on raconte aussi des histoires en Skaldie.

Chapitre 53

Les jours qui suivirent demeurent parmi les plus terrifiants de mon existence. Il était déjà bien difficile de porter seule mon secret, mais il était infiniment pire de l'avoir partagé – et d'exposer ainsi autant d'entre nous. Les murmures étaient permanents ; l'ambiance de conspiration allait croissant. À tout moment, j'avais l'impression que quelqu'un allait commettre une imprudence devant Nariman – et que nous serions tous perdus.

Rien de tout cela n'aurait été possible sans Kaneka. À force de bourrades, de cajoleries et de menaces, elle avait à elle seule converti les autres à notre cause, et les avait même convaincues de nous remettre leur précieuse réserve d'opium. Pas toutes, mais un grand nombre quand même ; suffisamment en tout cas. Drucilla se chargea de la collecte, transportant dans son panier de médecin la boule de résine qui grossissait à chaque heure. Lorsqu'elle atteignit la taille de deux poings d'homme réunis, elle estima qu'elle serait suffisante pour plonger toute la garnison dans la torpeur.

Rushad aussi se révéla un précieux allié. Quand bien même la perspective de ce que nous entreprenions le rendait blême et l'empêchait presque de parler, il m'apportait un flot ininterrompu d'informations sur la cérémonie et les réjouissances qui suivraient. En outre, c'était Rushad lui-même qui apporterait l'infusion d'opium dans la salle des festivités et la verserait dans les innombrables pichets de bière et de kumis.

Sans Erich, je ne crois pas qu'il aurait eu assez de courage en lui. Le retour du Skaldique dans le monde des vivants l'emplissait de joie – et il m'en vouait une reconnaissance infinie. Ils formaient la plus improbable des paires d'amis – le jeune guerrier skaldique et le mince eunuque akkadian.

Toujours était-il que Rushad était en adoration devant lui, ce qu'Erich tolérait avec une certaine tendresse.

Pour les Akkadians, je me résolus à en parler moi-même à Uru-Azag – non sans une bonne part de nervosité. Il m'écouta en silence, longuement, immobile, les yeux fixés devant lui, une main posée sur la poignée de son poignard courbe.

— L'opium ne suffira pas, dit-il finalement. Il y aura des combats et les hommes pris dans les vapeurs sont dangereux.

— Dangereux, mais affaiblis et moins précis.

Il hocha la tête, pensif.

— Si nous pouvions arriver aux bateaux de pêche, cela pourrait suffire. Le Drujan n'a pas de flotte pour nous poursuivre. Pour autant, les dagues ne suffisent pas opposées à des épées. Et il y aura deux gardes postés à l'entrée supérieure du zénana. Même ce soir-là.

— Les gardes seront morts, répondis-je. Vous pourrez prendre leurs épées et leurs armures.

Uru-Azag fronça ses épais sourcils, qui se rejoignirent au-dessus de son nez aquilin.

— Et qui les tuera ? Vous ?

— Non. (Je secouai la tête.) Celui que le Mahrkagir appelle le porteur de présages.

Uru-Azag eut un rire chargé d'une joie dure.

— Lui ! Ah ! alors je comprends.

— Le ferez-vous ?

Il fixa son regard sur un point dans le lointain, au-dessus de ma tête, pesant le pour et le contre.

— Vous êtes folle, vous savez ? Il y a toutes les chances que nous mourions tous.

— C'est possible, dis-je. (Je repensai aux paroles d'Erich. Tout comme le Skaldique, les Akkadians avaient été des combattants et des soldats dans le passé.) Ce serait une mort de guerrier, Uru-Azag. Pas une mort d'esclave.

— En effet. (Ses yeux revinrent sur moi.) Nariman sera un problème. Je le tuerai moi-même. Ce sera un plaisir d'ouvrir sa gorge pleine de graisse.

Je retins mon envie d'exploser de joie et hochai la tête uniquement.

— Et les autres ?

— Ils se battront. (Il eut un sourire lugubre.) Ils mourraient de honte de ne pas en être. Ma dame, votre dieu doit être un puissant guerrier pour inspirer un tel courage.

Un rire hystérique monta dans ma gorge.

— Non, répondis-je en m'étouffant à moitié. Mais il est un amant prodigieux. Et croyez-moi, Uru-Azag, ici, l'amour est la plus dangereuse des armes.

L'Akkadian me jeta un regard stupéfait, puis repartit à ses occupations. Peu importait finalement. Ils me pensaient folle, touchée par une main divine. Cela m'avait valu de devenir une paria ; désormais, cela faisait de moi une icône, un catalyseur. Les signes avaient parlé… Les dés de Kaneka, la puissance de la présence de Kushiel dans ma voix, le retour du Skaldique à la vie. C'était suffisant. Il se battrait ; ils se battraient tous.

Il me restait à en parler à Imriel. Je ne l'avais pas encore fait.

Le premier jour, j'avais été le voir après mon entrevue avec Kaneka. Drucilla l'avait examiné – il l'avait laissé faire cette fois-ci. Il avait été fouetté et des signes avaient été inscrits dans la peau de ses fesses – des runes kereyits indiquant qu'il était la possession de quelqu'un. Imriel avait été marqué comme un animal. Jagun n'était pas encore autorisé à le posséder, mais il avait déjà fait ce qu'il fallait pour indiquer qu'il lui appartenait. Selon les critères du zénana, il n'était pas grièvement blessé – c'est-à-dire qu'il ne mourrait pas de ses blessures. Elle avait badigeonné ses zébrures et brûlures du liniment que les Tartares utilisaient pour leurs chevaux, puis administré une dose de valériane, tirée de la réserve qu'elle gardait d'ordinaire pour les mourants.

Imriel n'était déjà plus tout à fait conscient lorsque je l'avais vu, et je n'avais pas eu le cœur de le réveiller. Je m'étais assise au bout du lit pour le regarder.

— Phèdre, avait-il murmuré. Ma mère vous a-t-elle réellement envoyée ?

— Oui, Imri. (J'avais caressé ses cheveux noirs aux reflets bleus.) Elle l'a vraiment fait.

— Comment savait-elle que j'étais ici ?

— Elle ne le savait pas, mais Elua le béni, lui, savait.

J'avais alors pensé qu'il allait protester, mais son regard flou avait seulement erré autour de moi.

— Lorsque vous avez crié… j'ai pensé au sanctuaire, à la statue d'Elua dans le champ de coquelicots… l'une des chèvres avait l'habitude de me suivre là-bas… Niniver elle s'appelait… elle rampait sous la clôture… elle était si petite… lorsque sa mère est morte, c'est moi qui l'ai nourrie… et Liliane m'aidait, et elle rampait sous la barrière… elle me suivait…

Sa voix avait diminué, puis il s'était tu et s'était endormi. J'étais restée avec lui pour m'assurer qu'il dormait bien ; une bouffée de tendresse impuissante et douloureuse était montée en moi. Moi aussi j'avais déjà eu pareilles marques sur moi – mais j'étais l'Élue de Kushiel et c'était de ma propre volonté que je les avais reçues. J'étais entrée au service de Naamah à un âge adulte, consciente de mes choix. Un tel destin n'est pas fait pour les enfants. J'avais attendu jusqu'à ce que sa respiration devînt tranquille et régulière, puis j'étais enfin allée me baigner.

La fois suivante, Imriel était fiévreux – des suites du choc subi et pas d'une infection, avait expliqué Drucilla, mais il parlait dans son sommeil, divaguait, et je craignais qu'il en dît trop.

— Estimez-vous heureuse qu'il ne fasse que parler, dit sombrement Drucilla.

Je ne compris pas ce qu'elle voulait dire ; pas encore.

Pour le Mahrkagir, peu importait l'état d'Imriel ; il l'envoya servir le seigneur de guerre kereyit la nuit suivante et encore celle d'après. Les réjouissances se poursuivaient – et avec elles les jeux de combat. Joscelin dut se battre de nouveau. Il fit vite cette fois-ci, conscient, je crois, du lourd regard d'Imriel sur lui. De fait, le garçon se réfugia presque contre Jagun lorsque Joscelin passa devant lui. J'aurais pu pleurer de voir cela, mais je comprenais. La trahison de Melisande avait produit le même effet sur moi. Pour un D'Angelin, trahir sa patrie est un crime innommable.

Après ce combat, quelqu'un suggéra à Joscelin de combattre Tahmuras et, bien vite, tout le monde se mit à crier et à parier. Je ne crois pas que le colosse persian aurait trouvé à y redire. Son visage luisait sous ses cheveux ; un léger sourire flottait sur

ses lèvres tandis qu'il jouait avec le manche de son étoile du matin. Je l'avais déjà vu se battre et j'en savais assez pour avoir peur. Tout escrimeur hors pair qu'il était, Joscelin n'avait jamais eu à combattre pareille arme ; et puis, le géant était surnaturellement doué. Joscelin s'inclina tranquillement devant le Mahrkagir, attendant qu'il fit connaître son bon plaisir ; seule une infime crispation de la mâchoire trahissait les réserves qu'il éprouvait face à cette perspective.

— Qu'en dites-vous ? demanda le Mahrkagir en riant. L'accoucheur de ma renaissance de la mort, mon protecteur Tahmuras, contre mon porteur de présages ? Voilà un combat qui pourrait faire trembler tout le palais ! (Il attendit que les cris se calmassent avant de briser tous les espoirs, une lueur espiègle dans les yeux.) Non. Ces deux-là, j'en ai trop besoin. Trouvez-en d'autres qui peuvent mourir !

Ce qui fut fait. Les hommes mirent deux femmes du zénana face à face, armées d'une dague et obligées de se battre à coups de lance dans le dos. L'une d'elles était Jolanta, la Chowati ; et l'autre, une Tartare kereyit, offerte par Jagun – qui avait bien espéré obtenir Imriel en retour. Je n'ai même jamais su son nom.

Aucune des deux ne voulait. Elles tournèrent l'une autour de l'autre, leur robe relevée et nouée pour faciliter leurs mouvements ; les Drujani frappaient leurs jambes nues. Pour finir, il leur parut préférable de se battre que de mourir transpercées par une lance drujani ; elles se battirent. Toutes deux savaient manier le couteau ; Jolanta savait mieux.

Lorsqu'elle se redressa, je vis les larmes qui brillaient dans ses yeux – et le sang de la Tartare sur sa robe. Si j'avais pu détester Jolanta pour avoir tourmenté Imriel, j'avais pitié d'elle maintenant. Nos regards se croisèrent à travers la salle des festivités, tandis que la foule des invités du Mahrkagir criait la joie que lui inspirait le spectacle. À l'instant où elle se détourna, elle brandit son poing rougi, puis l'appuya contre son front ; je compris qu'il s'agissait d'une déclaration de loyauté.

— Viens, dit le Mahrkagir en souriant. La soirée sera courte aujourd'hui. Les jeunes partent chasser le sanglier demain matin, pour le *vahmyâcam*.

Je le suivis.

Il ne savait pas encore. De cela, j'avais la certitude. Je m'interrogeais pour savoir à quel moment les Âka-Magi allaient l'avertir ; et je me demandais aussi s'ils craignaient qu'il refusât si d'aventure il avait le temps d'y réfléchir. J'espérais de tout mon cœur ne pas me tromper ; j'étais certaine d'être dans l'erreur. J'étais sa bénédiction, son inestimable présent, qui l'émerveillait et le ravissait, tellement désireuse de se vautrer dans la pire des dépravations. Oui, cela le peinerait de me déposer sur l'autel d'Angra Mainyu. Mais il le ferait, certain de commettre ainsi son acte néfaste le plus parfait.

Les Âka-Magi nous regardèrent partir ; tous souriaient.

Cette nuit-là, tout le monde rentra tôt au zénana, à cause de la chasse du lendemain. Je regrettais de ne pas l'avoir appris plus tôt. Cela aurait sans doute été préférable de tenter quelque chose en l'absence d'une bonne part des résidants du palais. C'était ainsi que Joscelin et moi avions fui du bastion de Selig. Mais, bien sûr, si nous avions utilisé l'opium ce soir-là, ils ne seraient pas partis le lendemain… Au fond, peu importait désormais ; la date avait été arrêtée. Le jour du *vahmyâcam*, lorsqu'ils s'y attendraient le moins, lorsqu'ils boiraient comme des trous pour fêter l'événement, lorsque les Âka-Magi seraient occupés, et lorsque Angra Mainyu lui-même serait suffisamment repu de sacrifices pour n'être plus si prompt à réagir – du moins priais-je pour qu'il en fût ainsi.

Je ne réveillai pas Rushad et procédai à une toilette rapide avec l'eau de la bassine du matin, avant de m'écrouler sur mon lit. Je demeurai là, éveillée, à écouter les bruits du retour des autres ; ce n'était pas si fréquent que j'eusse cette chance. Je reconnus leurs pas – les Akkadians, plus lourds ; Nazneen l'Éphésienne et son pas de danseuse ; le pas vif et plein de colère de Jolanta. J'entendis Imriel parmi eux ; sa démarche avait perdu son agilité et son pas s'était fait de plomb.

Mais il était vivant. Je posai ma tête sur le drap et m'endormis.

Pour être éveillée par des cris perçants.

Le son était indescriptible ; assourdissant. Si je n'en avais pas été témoin moi-même, jamais je n'aurais cru qu'une gorge

mortelle, celle d'un garçon, pût émettre un bruit pareil ; et moi qui dis cela, j'ai enduré l'infernale complainte de la Dolorosa pendant des jours et des jours. Là, il n'y avait aucun chagrin ; juste une terreur absolue. Je me levai d'un bond ; mon cœur affolé battait comme si j'avais été à bout de souffle. Je savais que c'était lui.

Dans le zénana, les femmes grognaient, gémissaient, se plaignaient, lançaient jurons et invectives, se couvraient la tête de coussins. Vêtue d'une simple chemise, je me précipitai entre les tapis.

— Cauchemars, me dit Drucilla en caerdicci lorsque je la croisai à mi-chemin. (Elle tenait son châle serré autour d'elle ; ses yeux étaient tout collés de sommeil.) Il en a déjà eu cet automne. J'ai de la valériane.

— Non, dis-je. J'y vais.

Au bout d'un moment, elle hocha la tête et s'écarta.

Les stridences ne faiblissaient pas, se répercutant sur les murs ; je dus serrer les dents pour supporter le bruit. Seules quelques lampes brûlaient. À la faible lueur, j'aperçus Imriel roulé en boule, les poings serrés, les yeux hermétiquement clos, la bouche déformée par un rictus de terreur. Les muscles et tendons de sa gorge étaient comme des câbles. Il criait et criait encore, sans jamais paraître reprendre son souffle.

— Imriel, murmurai-je en d'Angelin, m'agenouillant à ses côtés, sans oser le toucher, craignant ce qu'il pouvait invoquer dans son rêve. Imriel, je suis là. Tout va bien, je suis là.

Ses yeux s'ouvrirent et le bruit cessa. Il me dévisageait sans comprendre. Puis il prit une longue inspiration saccadée et fondit en larmes.

Ce fut comme lorsque cède une digue. Ses bras enserrèrent mon cou, à le briser, et je le tins contre moi pendant qu'il pleurait et hoquetait. Tout son corps en était secoué. Les larmes montèrent à mes propres yeux, tandis que je lui murmurais des petits mots rassurants sans queue ni tête. Sa joue à la peau douce de l'enfance était contre la mienne, collante et fiévreuse d'angoisse. Ses épaules tressautaient.

« Il avait peur que quelqu'un le voie pleurer. »

Je ne suis pas très forte, mais suffisamment quand même ; et puis, il n'avait que dix ans et n'était pas bien épais. Je le pris dans mes bras pour l'emmener dans ma chambre – la chambre privée de la favorite du Mahrkagir ; ses bras étaient toujours serrés autour de mon cou et son chagrin emplissait mon oreille. Et là, je me couchai sur le lit avec lui ; et là, il s'accrocha à moi, le fils de Melisande, le visage enfoui dans mon cou, toujours tremblant de l'infernal chagrin qui l'avait submergé, trempant ma chemise de ses grosses larmes chaudes. Puis ses sanglots se calmèrent et ses membres s'amollirent, et il entra doucement dans le sommeil avec la grâce de l'enfance, tout chagrin apaisé, vaincu par l'épuisement, une main toujours accrochée à ma chemise et l'autre dans mes cheveux.

— Imriel, murmurai-je en déposant un baiser sur son front. Oh ! Imriel !

Je demeurai un long moment éveillée, consciente de ce poids inhabituel à mes côtés, celui d'un enfant, les bras accrochés à moi. Cette nuit-là, je compris que ma vie avait changé. Je ne savais pas au juste comment ni pourquoi. Et comme les dieux ne me donnaient aucune réponse – pas plus le cruel Kushiel que Naamah ou Elua le béni lui-même –, je m'endormis à mon tour.

À mon réveil, je sentis qu'on m'observait.

Il était assis sur le tabouret, les talons posés sur le barreau, les coudes sur ses genoux ; il me regardait dormir. C'était une sensation étrange pour moi d'ouvrir les yeux pour découvrir le regard saphir de sa mère dans le visage grave d'un enfant.

— Elua vous a-t-il envoyée ici pour mourir ? demanda-t-il.

Il n'y avait que dans le zénana de Daršanga qu'une telle question pouvait paraître si naturelle.

— Non, répondis-je. Je ne crois pas.

Et je lui exposai mon plan.

Il écouta attentivement, sourcils froncés ; son visage ne montrait plus aucune trace des terreurs enfantines de son cauchemar. Je n'insistai pas sur nos chances de réussite. Cela faisait trop longtemps qu'Imriel était à Daršanga – plus longtemps que moi – pour ajouter foi à une fiction plaisante. En outre, je ne jugeai pas sage de travestir la réalité, à quelque moment que ce fût, au fils de Melisande – par ailleurs cousin

d'Ysandre. Pour la première fois, je relevai chez lui les signes de son appartenance à la maison Courcel.

Dans un premier temps, je lui racontai uniquement la partie concernant le zénana.

— Imriel, écoute-moi. Le Mahrkagir veut instiller le doute dans l'esprit de Jagun, et le forcer ainsi à prêter allégeance. De mon côté, je l'ai incité à jouer sur la jalousie du Kereyit. Ce soir, ou peut-être demain soir, le Mahrkagir t'enverra à Joscelin Verreuil, le guerrier d'Angelin. Je veux que tu lui dises…

Je n'eus pas le temps d'aller plus loin ; ses yeux s'étaient agrandis, redevenant ceux d'un enfant effrayé.

— Lui ! cracha-t-il. Lui, je le déteste ! Il me regarde et son visage ne bouge même pas. Je préférerais encore aller avec Jagun…

— Imriel. (Je le pris par les épaules.) Il est mon consort. Il ne te touchera pas.

Son visage tressauta tandis qu'il s'efforçait de mettre un semblant de logique dans tout cela.

— Il est venu ici…

— Il est venu ici avec moi, dis-je. Parce que je le lui ai demandé et parce qu'il a fait le serment à Cassiel, il y a bien longtemps, de me protéger et de me servir. Jusqu'à la damnation et au-delà. Il l'a juré. Et c'est ce que je lui ai demandé.

— Un Cassilin, murmura-t-il. C'est pour cela qu'il ne sourit jamais.

Je hochai la tête ; c'était assez près de la réalité.

— Lui diras-tu tout ce que je t'ai dit ? Le soir du *vahmyâcam,* il ne doit pas boire de vin, mais uniquement de l'eau. Un quart d'heure après que le Mahrkagir se sera retiré avec moi, il devra monter à l'entrée supérieure du zénana et éliminer les gardes. S'il peut se procurer d'autres armes, tant mieux. Sinon… (Je haussai les épaules.) Nous ferons ce que nous pourrons.

— Je le lui dirai, affirma Imriel. (Ses épaules s'affaissèrent ; il leva les yeux vers moi.) Pensez-vous que nous survivrons ?

— Je ne sais pas, répondis-je d'une voix ferme. Mais nous essaierons.

Il se leva alors de son tabouret pour venir jeter ses bras autour de mon cou et enfouir sa frimousse dans mes cheveux.

— Je suis si content, dit-il d'une voix étouffée. Si content que vous soyez venue.

— Moi aussi, Imriel, répondis-je en toute sincérité. Moi aussi.

Chapitre 54

Le troisième jour avant le *vahmyâcam,* le Mahrkagir savait.

Nul besoin que quiconque m'en avertît. Je le vis à la seconde où j'entrai dans la salle des festivités. Ses yeux, perpétuellement brillants, luisaient comme deux soleils noirs. Il exultait d'une intense jubilation, littéralement transporté. Lorsqu'elles prirent les miennes, ses mains étaient tremblantes – tremblantes et glacées.

— *Ishtâ,* murmura-t-il en m'embrassant. Mon *ishtâ* adorée ! (Il recula d'un pas ; son sourire était radieux.) Je savais. Je l'ai su dès que je t'ai vue ! J'ai toujours su que tu étais spéciale. Tu m'as fait un tel présent, *ishtâ*. Un tel présent. Je cherchais et je ne savais même pas ce que je cherchais. Je ne savais pas qu'il existait un mot pour le décrire, jusqu'à ce que Daeva Gashtaham me le dise.

Je lui rendis son sourire. Mes mains étaient toujours dans les siennes.

— Tout ce que je possède est à vous, mon seigneur. Absolument tout. De quoi parlez-vous au juste ?

Il rit, tout plein d'une folle gaieté.

— Non, pas tout, pas encore ! Oh ! mais je ne peux rien te dire. C'est une surprise. La plus grande des surprises. (Il m'embrassa de nouveau, fourrant gentiment son nez dans mon cou. C'était moi qui lui avais appris ces gestes tendres et délicats.) Tu vivras éternellement, *ishtâ,* à travers moi. Pour dix mille ans ! Ce sera la plus grande des surprises, je te le promets.

Et je souris et souris encore, prétendant ne pas pouvoir attendre la grande surprise ; les Âka-Magi souriaient eux aussi, et Gashtaham tout particulièrement, tout heureux de mon plaisir innocent. Ce soir-là, j'exécutai le plus grand numéro de toute mon existence. Même Joscelin souriait, détendu et amusé,

un bras passé autour de la taille d'Imriel, tandis que Jagun le Kereyit grinçait des dents de fureur. Imriel jouait son rôle à la perfection, à la fois réservé et maussade, fuyant la main du guerrier d'Angelin à la moindre occasion.

Dans la chambre à coucher du Mahrkagir… Ah ! Elua !

Certaines choses méritent de n'être pas dites.

Si quelque chose compensait cette horreur, c'était de voir la vie sur le visage d'Imriel après sa première soirée en compagnie de Joscelin ; l'étincelle de défi s'était rallumée dans ses yeux.

— Même les Drujani ont peur de lui, dit-il avec une satisfaction méchante. Personne n'osera me toucher aussi longtemps que le Mahrkagir me donnera à lui ! Et il m'a dit qu'il ne les laisserait pas faire de toute façon.

— Lui as-tu exposé notre plan ? demandai-je.

Imriel hocha la tête, les deux pieds posés sur le barreau du tabouret.

— Il dit que vous êtes aussi folle que le Mahrkagir, et que nous avons toutes les chances de mourir.

Je ne m'étais pas attendue à autre chose.

— Le fera-t-il ?

— Oui.

Notre plan avançait donc. Le palais de Daršanga fut pris d'une activité bouillonnante. Une estrade fut construite dans la salle des festivités, derrière le puits comblé où brûlait naguère la flamme éternelle d'Ahura Mazda. De nombreux visages nouveaux étaient apparus ; des Âka-Magi, leurs acolytes et leurs apprentis et d'autres encore tout stupéfaits – parents, frères, sœurs, aimés, les victimes encore inconscientes du prochain *vahmyâcam*. Les négociations se poursuivaient par ailleurs, avec les tribus tartares et une poignée de farouches Circassiens arrivés sans prévenir.

Le Mahrkagir parvenait à peine à contenir sa joie. Si tout se déroulait comme prévu, me dit-il, le Drujan marcherait sur Nineveh dans le mois. Et quand Nineveh serait tombée… Ils fondraient sur le Sud entre les deux fleuves ; ville après ville, le Khebbel-im-Akkad tomberait entre leurs mains et serait à eux – comme il l'avait été par le passé.

— Ce n'est qu'un début, *ishtâ*, me dit-il. Uniquement un début ! (Ses yeux noirs luisaient.) De là… où irons-nous ? Les Âka-Magi ont voyagé ces neuf dernières années – en Hellas, au Menekhet, en Ephesium et même dans les Caerdiccae Unitae ! Personne ne peut se dresser contre nous. Et Terre d'Ange… (Il me caressa en souriant.) Terre d'Ange, je crois, sera notre plus belle prise. J'ai entendu des histoires sur ton pays. C'est pour cela que j'avais demandé aux Âka-Magi de chercher l'un des tiens, un spécimen incomparable, pour que tes dieux entendent parler de moi et tremblent. Pour que je plante la semence de la mort parmi eux et qu'Angra Mainyu se réjouisse. (Il rit, d'un rire léger et délicat.) Ils m'ont ramené le garçon et j'ai marqué sa chair au fouet ! Oh ! je l'ai bien marquée, mon adorée. Et ils m'ont entendu, *ishtâ*. Tes dieux m'ont entendu et se sont effrayés. Je pensais qu'il me servirait jusqu'au bout, mais j'avais tort, *ishtâ* – tellement tort. Tout est encore plus glorieux que je l'avais imaginé. Néanmoins, j'ai bien fait d'attendre, car sa douleur a transmis le message. (Il me sourit.) Tu l'as entendu, n'est-ce pas ?

Je songeai à mon cauchemar dans lequel Imriel se tenait agenouillé dans l'ombre d'un *skotophagotis*. Si nous venions à échouer, ce ne serait ni plus ni moins que la vérité. Pour notre survie à tous, je ne pouvais que prier que notre pari désespéré réussît.

— Oui, mon seigneur, répondis-je doucement. Oh ! oui ! je l'ai entendu.

— Tout comme tes dieux. (Il rit de nouveau. Ses doigts froids, si froids, caressèrent ma joue.) Et les dieux de Terre d'Ange ont déjà donné leur réponse, n'est-ce pas ?

— Oui, mon seigneur, répondis-je en frissonnant. En vérité, ils l'ont donnée.

Ainsi en allait-il dans le palais. Au sein du zénana, une humeur sombre prévalait ; nos plans avançaient à grands pas. La réserve d'opium dans le panier de Drucilla devenait de plus en plus grosse. Le cuisinier avait juré son amour à Nazneen l'Éphésienne, et promis de l'aider à confectionner l'infusion. Jamais encore je n'avais vu les effets du sevrage chez les consommateurs assidus ; je les découvrais. Elles vivaient un

enfer, le ventre tordu de crampes, fiévreuses et incapables de dormir.

— Ne t'occupe pas d'elles, me disait Kaneka lorsque la pitié entamait ma volonté. Elles ont déjà connu ces épreuves. Cette fois, elles ont choisi de les endurer. Ne t'occupe pas d'elles.

Je fis ainsi. Quant à celles qui gardaient leur opium pour elles, elles en payèrent le prix elles aussi. Le garçon éphésien, le dernier enfant encore en vie en plus d'Imriel, en mourut. Je n'eus jamais la possibilité d'en être sûre, mais je crois bien que la femme qui s'occupait de lui, celle qui soufflait la fumée dans sa bouche, l'étouffa avec un coussin aux petites heures de la nuit. Quant à elle… Je ne sais combien d'opium elle prit. Assez en tout cas pour que son rêve durât à jamais.

— Fadimah, dit Nazneen d'une voix endeuillée. (La défunte gisait immobile sur sa couche, le visage détendu, le corps sans vie du garçon contre sa poitrine.) Les choses ne doivent pas être ainsi. (Elle leva sur moi ses yeux humides sous ses longs cils.) Plus jamais. C'est pour cela que je t'aide. Tu vois ? Plus jamais.

Je voyais ; je hochai la tête. Les mots sont impuissants devant pareille mort.

Les mots me manquaient. Il n'y en a pas pour décrire le courage des femmes du zénana pendant ces jours-là. Il y avait tant de détails auxquels penser. Comme il est difficile de mettre sur pied un plan de cette ampleur, si vaste et si fragile qu'encore aujourd'hui le simple fait d'y penser m'assèche la bouche. Je ne peux m'attribuer le mérite de tout ce qui s'est passé. Une fois les choses mises en branle, ce furent quelques vaillantes qui assurèrent l'exécution de la plus grande partie. Kaneka… Drucilla… Nazneen… et Jolanta aussi. Et les autres, tant d'autres. Certaines femmes moururent, certaines dont je ne connus jamais le nom – même si je me souviens du visage de chacune d'elles – jouèrent un rôle décisif en assurant le service des pichets emplis de l'infusion d'opium. Un petit rôle, peut-être, mais ô combien essentiel !

Notre plan était prêt. Il n'y avait plus rien que nous pussions faire.

J'avais une petite idée de ce qui allait se passer ; le Mahrkagir m'avait raconté.

— Des réjouissances, *ishtâ,* telles que tu n'en as jamais vu à Daršanga ! Et tu y assisteras avec moi. Puis le *vahmyâcam* au cours duquel les apprentis seront consacrés, et les acolytes… (ses lèvres s'ourlèrent tendrement)… les acolytes présenteront leur offrande à Angra Mainyu et les Âka-Magi les jugeront aptes ou non. Je te présenterai, *ishtâ*. Je te présenterai comme mon épouse. (Il avait dit cela sans aucune ironie. En toute sincérité, c'était ainsi qu'il voyait les choses.) C'est pour toi, dit-il en me présentant une somptueuse robe rouge garnie de broderies au fil d'or. Tu aimes ? demanda-t-il d'un ton anxieux. Elle appartenait à la reine d'Hoshdar Ahzad, la première femme de mon père. Gashtaham m'a dit qu'il serait bienvenu de mettre en valeur ta beauté pour le *vahmyâcam*.

— Elle est magnifique, mon seigneur, murmurai-je.

— N'est-ce pas ? (Il rayonnait de bonheur.) Elle te mettra en valeur, *srîra*. Et cela aussi, et ceux-là avec… tu les porteras aussi. (D'un geste négligent, il déversa sur mes genoux l'équivalent de la rançon d'une reine en bijoux – des rubis en pendants d'oreilles, un collier de chaînettes d'or entrelacées, des bracelets pour les deux bras.) Moi aussi je veux que tu sois la plus belle, murmura-t-il à mon oreille.

— Je m'y efforcerai, mon seigneur, promis-je.

Je n'y serais jamais arrivée seule lorsque vint le jour – et que la peur nouait mon ventre. Malgré tous nos préparatifs, je me sentais tout sauf prête, pleine d'incertitudes et horriblement consciente du danger.

Les femmes du zénana m'aidèrent à m'habiller, mobilisant leur talent et leurs maigres possessions. À l'aide d'une aiguille d'os et de fil prélevé sur le châle de Drucilla, une couturière caerdiccine fit quelques retouches judicieuses pour que la robe épousât parfaitement ma silhouette. Une fille menekhetie autrefois coquette prépara du khôl à l'aide de la suie d'une lampe et en souligna mon regard avec la gravité d'un écuyer armant un chevalier pour le combat, tandis qu'une Aragonaise appliquait quelques gouttes d'huile de santal sur mes poignets et ma gorge. Deux des femmes de Ch'in, au magnifique visage de porcelaine, peignèrent mes cheveux en un haut chignon très

élaboré, maintenu en place par deux petits peignes – et les épingles d'ivoire de Kaneka.

Puis je fus prête.

Jolanta me présenta mon reflet dans un petit miroir à main qu'elle avait volé quelque part. Je ne pensais pas que Daeva Gashtaham et le Mahrkagir pussent être déçus. Dans la faible lumière du zénana, la robe écarlate et ses broderies dorées brillaient de mille feux. Les rubis rutilaient à mes oreilles, tout comme l'or à mon cou et mes poignets. Si mon visage était pâle, mes yeux étaient deux puits sombres ; la tache rouge dans mon œil gauche faisait écho à la robe. Les épingles d'ivoire étaient presque invisibles dans ma savante coiffure – comme une ultime touche artistique.

— Celle-là, dit l'une des femmes de Ch'in dans son zenyan hésitant et étrangement cadencé, en guidant ma main vers l'épingle à ma droite. Tu tires. Les cheveux ne tombent pas.

— Merci.

J'avais la gorge nouée par la peur.

À l'entrée du zénana, Uru-Azag marqua un temps d'arrêt en m'apercevant.

— Il est l'heure, ma dame, dit-il comme je me levais. Nariman va arriver. Vous assistez à la fête et les autres viendront plus tard, lorsque le vin sera servi.

— Je suis prête. (Je cherchai Imriel du regard. Il s'avança lentement en traînant des pieds ; la peur était peinte sur son visage.) Imriel, dis-je en prenant son visage entre mes mains. Quoi qu'il arrive, reste avec Joscelin, tu m'entends ? Le Mahrkagir t'enverra à Jagun, mais le vin fera son effet. Et, surtout, ne quitte pas la salle avec lui. Éloigne-toi le plus vite possible. Joscelin fera tout ce qu'il pourra pour te protéger.

Il hocha la tête d'un air misérable. Je l'embrassai sur le front et partis. Il n'y avait plus rien d'autre que je pusse faire.

Et je partis en direction de la salle des festivités, pour la dernière fois.

Un instant de silence se fit à mon entrée. J'eus l'impression qu'il me fallait une éternité pour traverser la pièce. Ils n'avaient guère l'habitude de voir la beauté ainsi parée à Daršanga, et il était bien rare que les femmes dînassent avec les hommes. Les

anciens Magi –, les vrais Magi – tassés au pied de l'estrade, se reculèrent avec une mine dégoûtée à mon passage. Les hommes, Drujani et Tartares, avaient les yeux fixés sur moi. Daeva Gashtaham agita les doigts et sourit.

— Ma reine, annonça le Mahrkagir, les yeux brillants. Mon adorée !

Et la fête commença. Je ne me souviens plus ce qu'on nous servit – du poisson, je crois, et du sanglier. Il y avait du sanglier en quantité depuis la chasse. Pour ce que je fus capable d'avaler, cela aurait aussi bien pu être de la sciure. Je ne me souviens plus non plus de ce que je pus dire, ni comment je supportai tout cela. À un moment, j'aperçus Rushad dans l'embrasure de la porte conduisant vers les cuisines, et mon cœur battit si fort que j'avais l'impression que le Mahrkagir devait le voir à travers ma robe. Je n'osai même pas lancer un regard à Joscelin.

Le dîner dura une éternité mais, lorsqu'il fut fini, je regrettai qu'il n'eût pas duré plus longtemps. Les serviteurs commencèrent à apporter des pichets des cuisines ; Rushad, les yeux baissés et la mine humble, était du nombre. La première tournée n'était pas allongée à l'opium. Nous étions tous convenus que ce serait plus sûr ; mieux valait que leur palais s'engourdisse avant qu'on serve les boissons droguées. On servit le vin, la bière et le kumis. Le bruit devint assourdissant à mesure que les hommes buvaient et que les femmes du zénana arrivaient.

Personne ne montrait rien ; en revanche, moi qui savais, je vis tout – la ronde prudente des pichets, orchestrée par un Rushad terrifié, et exécutée par des femmes au visage de marbre. Imriel s'occupait de Jagun, remplissant son verre à gestes prévenants. Je remerciai Elua le béni que l'attention du chef de guerre kereyit fût entièrement focalisée sur la cérémonie. Discrètement, Joscelin se tenait quelques pas en retrait – ce qu'aucun des Tartares n'avait vu. C'était un petit signe – tout petit – indiquant que la main d'Elua nous guidait, mais c'était le seul que j'avais.

Combien de temps faudrait-il avant que les effets de l'opium se manifestassent ? Une heure ; peut-être plus. Personne ne savait avec certitude. Drucilla avait établi un calcul du mieux

qu'elle pouvait, mais ce n'était qu'empirique. La drogue était diluée et certains buvaient plus que d'autres.

Et certains, beaucoup moins, au premier rang desquels Tahmuras, à la perpétuelle mine sombre.

Je me demandai quand le *vahmyâcam* allait commencer.

N'importe où ailleurs, il se serait agi d'un rite sacré, auquel toutes les personnes présentes auraient participé avec solennité. À Daršanga, les choses étaient différentes. Cette débauche immonde dans un temple profané, sous les auspices d'Angra Mainyu – voilà en quoi consistait le rituel. Tous les invités ne le savaient pas forcément ; et d'ailleurs, s'en seraient-ils souciés ? Les Âka-Magi savaient. Le Mahrkagir savait. Et moi je savais.

Et le dieu… Elua le béni ! le dieu lui-même savait. À vivre sous sa présence sombre et vorace, j'avais fini par m'y habituer à moitié. Le printemps était arrivé sur Daršanga et l'offrande s'approchait de l'autel. Angra Mainyu était éveillé, et son gosier sans fin béait, impatient de dévorer le monde. Je clignai des yeux et vis les murs de Daršanga couverts de sang. C'était écrit sur les visages des hommes, ardents et semblables à des gueules de loups. C'était visible dans les yeux magnifiques du Mahrkagir, dans le doux sourire qu'il me faisait. C'était sensible dans l'air même qu'on respirait, lourd comme un jour d'orage.

« Tuer… Mourir… Détruire. »

Elua le béni, priai-je dans le secret de mon cœur, *garde-nous dans tes mains.*

— Shahryar Mahrkagir, murmura Gashtaham en inclinant la tête en signe d'obéissance. La volonté d'Angra Mainyu s'est manifestée. Pouvons-nous commencer le *vahmyâcam ?*

— Oui ! (Le Mahrkagir rit, heureux et excité comme un garçon à sa fête d'anniversaire.) Vas-y, Gashtaham, commence ! Je suis pressé d'avoir mon cadeau.

— Qu'il en soit donc ainsi. (Le prêtre me lança un regard ; son sourire était dissimulé dans l'ombre.) Vous êtes magnifique, ce soir, ma dame.

— C'est aimable à vous.

Je forçai les mots à franchir la barrière de mes lèvres glacées. Peu importait qu'il sût que j'étais effrayée. Tout le monde était effrayé dans le zénana. Depuis Nineveh, je n'avais vécu que dans

la peur. Je ne me souvenais même plus de ce que cela faisait de vivre sans – hormis bien sûr dans le lit du Mahrkagir. Mais cela, c'était pire.

Gashtaham s'inclina devant son maître, puis remonta l'allée entre les tables en direction de l'estrade. Les autres Âka-Magi lui emboîtèrent le pas, les bras chargés de paquets enveloppés dans des linceuls. Ils étaient plus d'une dizaine. La maigre lueur des torches se reflétait sur le crâne de sanglier posé sur leur tête, leur longue tunique noire et leur ceinture d'os. Daeva Gashtaham leva les bras, son bâton d'ébène tenu dans la main gauche.

Dans la salle des festivités, le silence s'abattit comme une masse.

— Angra Mainyu, dit-il. (Le murmure de sa voix se diffusa jusque dans le moindre recoin de l'immense pièce.) Nous sommes ici devant toi pour te clamer notre foi. Nous sommes créés dans ce monde, et dans la mort nous renaissons en ton nom. Nous abjurons les œuvres d'Ahura Mazda ! Nous affamons et massacrons son bétail. Nous salons et rendons stériles ses terres. Nous embrassons les ténèbres et le mensonge. Nous abhorrons toutes les vérités. Nous suivons le chemin de tes trois voies – de mauvaises pensées, de mauvaises paroles, des actes néfastes. Que ta présence parmi nous se manifeste et que ta volonté se répande jusqu'à ce que le cœur de tous les hommes ne recherche plus que la destruction. Que les frères se retournent contre les frères et que le monde soit réduit en poussière.

Il y avait un pouvoir dans ses paroles – un terrible pouvoir. Et moi qui étais assise à côté de sa source, je me mis à trembler jusqu'à ce que les bracelets à mes poignets se missent à tinter doucement ; je les serrai sur mes genoux pour faire cesser le bruit.

— Approchez, reprit Gashtaham. Que ceux qui ont subi le *vahmyâcam* et suivi l'apprentissage viennent recevoir leur récompense.

Neuf hommes s'avancèrent, certains en cuirasse, d'autres vêtus d'une simple tunique, mais tous avec à la taille une ceinture d'os – des phalanges blanchies. Un par un, ils

s'agenouillèrent devant l'estrade, dénouant leur ceinture pour la poser devant eux. Je vis Arshaka, l'ancien grand Magus, sangloter d'horreur. Les Âka-Magi s'occupèrent tour à tour de chacun d'eux. Deux tondaient leurs cheveux, les laissant choir au sol en grosses poignées, un autre plaçait une tunique noire sur leurs épaules, et un autre encore ceignait leur taille de la ceinture d'os. Un cinquième posait un crâne de sanglier sur leur tête rasée, et un dernier enfin s'inclinait devant chaque nouvel Âka-Magus pour lui remettre un bâton d'ébène couronné d'une boule de jais. Lorsque tout fut achevé, les nouveaux membres prirent place dans les rangs de la confrérie.

Cela dura un certain temps. J'observai la salle, tentant d'évaluer le cours des événements. Fascinés par la cérémonie, les hommes regardaient ; les libations avaient ralenti. La drogue commençait-elle à faire effet ? Il était encore trop tôt pour le dire.

— *Ishtâ,* dit le Mahrkagir d'une voix chaude en me caressant la nuque. C'est pour bientôt !

Et le cérémonial de la consécration fut fini. Daeva Gashtaham leva une nouvelle fois les bras au ciel ; vingt et un Âka-Magi l'entouraient désormais.

— Angra Mainyu, dit-il. Esprit de la destruction, seigneur des ténèbres, démon de dix mille ans ! Nous avons éteint les feux de ton ancien ennemi et plongé le pays dans la terreur. Avec ta volonté pour nous guider, nous viendrons déposer plus encore, bien plus, sur ton autel. (Sa voix enfla.) Qu'approchent ici avec leur offrande ceux qui s'apprêtent à sacrifier au *vahmyâcam,* à l'exception du dernier et du plus grand d'entre nous, le bien-aimé d'Angra Mainyu !

Le Mahrkagir se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Apparemment, nous venions en dernier. Dix-sept hommes s'avancèrent, chacun escorté d'un compagnon. C'étaient les nouveaux visages que j'avais aperçus – les parents, les frères, les sœurs, les femmes et les enfants. Je n'avais pas encore vu les enfants. Quelques-uns parmi ceux qui avaient été choisis avançaient fièrement, de leur plein gré. D'autres étaient terrorisés. Chaque couple monta sur l'estrade pour se tenir devant l'Âka-Magus. Gashtaham posa ses mains sur leurs

épaules, plongeant ses yeux dans les leurs, sondant leur cœur et la volonté d'Angra Mainyu.

Trois furent refoulés, jugés indignes du sacrifice. *Il faut que l'amour les lie,* songeai-je. *Un amour sincère.* Les autres furent acceptés. À chacun on tendit une corde – de celles qui avaient été nouées à la taille des véritables Magi, les suivants d'Arshaka, les prêtres d'Ahura Mazda. Chacune des paires ainsi formées repartit – suivie d'un Âka-Magus désigné. Je ne saurais dire où ils allaient, mais ce ne pouvait être que dans les ténèbres et la mort.

C'est ainsi qu'on procède, songeai-je sombrement. *Je serai donc étranglée si j'échoue. Il y a des morts plus cruelles.*

Et tous furent partis. Gashtaham leva une nouvelle fois les bras ; son visage empourpré luisait d'une gloire triomphante sous son crâne de sanglier.

— Angra Mainyu, fredonna-t-il. Père des mensonges, j'appelle devant moi ton fils adoré sur cette Terre, celui qui est né de la mort, afin qu'il accomplisse le *vahmyâcam*. J'appelle le Shahryar Mahrkagir !

Les hommes hurlèrent de joie, cognant leurs verres sur la table. Du coin de l'œil, je vis Jolanta tressaillir et indiquer d'un coup de coude à la femme à côté d'elle d'aller resservir. Les autres femmes suivirent son exemple, et les guerriers burent, Drujani et Tartares réunis, pour chanter les louanges de leur seigneur. Jagun le Kereyit beuglait sa joie ; il en avait oublié la présence d'Imriel à ses côtés. Le Mahrkagir se leva et s'inclina, savourant l'instant. La joie rendait son sourire éclatant.

— Viens, *ishtâ,* dit-il en m'offrant son bras. L'heure est venue.

Je lui donnai le mien et me levai. Ensemble, nous descendîmes l'allée entre les tables jusqu'à l'estrade où nous attendaient Daeva Gashtaham et les autres. J'aurais défailli, je crois, sans la ferme pression de sa main glacée sur mon coude ; il me guidait tout en me souriant amoureusement.

— Tu es si belle, murmura-t-il. Si belle, ma reine.

Ensemble, nous montâmes sur l'estrade.

Gashtaham posa ses mains sur nos épaules ; son bâton d'ébène dans sa main gauche passait derrière la nuque du

Mahrkagir. Un courant invisible passa par ses doigts, et toute ma chair se cabra. La présence d'Angra Mainyu s'intensifiait. Je me sentais terriblement nue et exposée sous le regard scrutateur du prêtre ; je tremblais si fort que les rubis à mes oreilles cognaient contre la peau de mon cou. J'étais terrifiée à l'idée que les peignes des deux femmes de Ch'in pussent lâcher, que mes boucles se défissent et que les épingles d'ivoire tombassent sur le sol ; que Gashtaham vît clair dans ma tentative pathétique de dissimuler un complot encore plus pathétique.

Mais il ne vit rien. Son esprit était tout entier concentré sur le Mahrkagir, sa fierté et sa joie – le pont menant à son dieu.

— Mon seigneur, susurra-t-il de cette voix qu'emploient les amants. Est-ce votre volonté de faire de cette femme le *vahmyâcam ?*

— Oui, c'est ma volonté, répondit le Mahrkagir en me serrant la main.

— Et l'aimez-vous ?

Il tourna la tête vers mon visage levé vers lui et sourit ; ses yeux noirs brillaient d'adoration éperdue – toute la gloire d'Elua le béni.

— Oh oui ! je l'aime.

— Angra Mainyu, reprit le prêtre, intensément satisfait, est comblé. (Il se tourna vers l'un de ses pairs.) Daeva Dâdarshi, apporte-moi la ceinture sacrée d'Arshaka.

Le vieil homme se débattit – pitoyable spectacle – tandis que les Âka-Magi coupaient la corde infâme nouée à sa taille. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas compris qu'elle faisait partie intégrante de leurs insignes sacrés. Gashtaham prit la corde dans ses mains et la contempla.

— J'ai utilisé ma propre ceinture, celle dont tu m'avais ceint de tes propres mains, vieux fou, pour y enfiler les os des mains de mon père, dit-il au Magus défait et vaincu. J'ai gardé en réserve ta vie et celle des tiens en priant pour que ce jour arrive. Et aujourd'hui, ce temps est venu. (Il porta la corde à ses lèvres et l'embrassa, avant de la déposer sur les mains tendues du Mahrkagir.) Prenez-la, seigneur, et avec elle la vie de cette femme. Je vous accompagnerai moi-même et garderai votre porte. Et quand ce sera fait… Ah ! seigneur, votre vie a été un

long apprentissage menant à cet instant. Angra Mainyu n'a plus longtemps à attendre. Lorsque ce sera fait, lorsque vous aurez ouvert sa poitrine et dévoré son cœur encore chaud, vous serez pleinement devenu l'avatar incarné des ténèbres. (Gashtaham lâcha la corde et s'inclina ; son visage exprimait une profonde émotion.) Alors, le Drujan conquerra la Terre tout entière.

Un rugissement salua ses dernières paroles – celles qu'ils avaient tous entendues. Le Mahrkagir reçut la corde.

— Tu vois, *ishtâ,* dit-il, exalté, en me mettant dans la confidence de son glorieux secret. (Il prit mon visage dans ses mains ; la corde puante de crasse caressait ma joue. Il m'embrassa.) C'est un don que tu me fais. Le plus grand de tous les dons !

Mon regard aperçut Joscelin s'approchant d'Imriel, ses mains au-dessus de la poignée de ses dagues. Au bas de l'estrade, le vieux Magus Arshaka tomba à genoux, en larmes ; sa barbe balayait les dalles.

Nous étions sur le seuil ; ce fut la dernière image que j'emportai de cette salle.

Chapitre 55

Comme il l'avait annoncé, Daeva Gashtaham nous accompagna jusqu'aux appartements du Mahrkagir – ainsi que le colossal Tahmuras. Après le bruit assourdissant de la salle des festivités, le silence et les murs de pierre si familiers me parurent bien étranges. *Tout cela,* songeai-je, *pour finir ici, là où tout a commencé. Aucun apparat, aucune cérémonie. Juste cela, lui et moi, ensemble comme tant d'autres fois déjà.*

— Une seule lampe, avertit le prêtre devant les doubles portes. Suffisamment pour trouver son cœur – et rien de plus.

Tahmuras entra d'abord pour s'assurer que les choses étaient bien ainsi. Le Mahrkagir rit.

— Depuis quand ai-je besoin d'une lampe, Gashtaham ? demanda-t-il, presque taquin, en me serrant contre lui. Une lampe est bien plus qu'il m'en faut pour trouver le cœur de mon adorée. (Le prêtre s'inclina ; Tahmuras ressortit, indiquant d'un signe de tête que tout était en ordre. Le Mahrkagir me fit entrer.) Je t'appellerai, dit-il au prêtre, pour que tu voies que tout a été fait comme il convient.

Et, sur ce, il referma les portes.

Ma main vola vers mes cheveux pendant qu'il avait le dos tourné ; je retirai l'épingle d'ivoire du côté droit de mon chignon, puis la retournai pour que sa pointe effilée reposât à l'intérieur de mon avant-bras. Mes dents claquaient. Je serrai l'épingle de toutes mes forces, afin qu'elle n'émît aucun cliquetis contre mes bracelets.

Il y avait une lampe – une unique lampe – dans une alcôve. Pour lui, que la lumière blessait comme le feu, c'était suffisant. Pour moi, toute la pièce était plongée dans la pénombre. Je me retrouvai comme devait l'être tout apprenti – dans les ténèbres et toute seule.

— Tu vois ? dit le Mahrkagir avec un ample geste du bras. Il fallait que cela se passe ici, où nous avons connu tant de joie. Tant d'actes néfastes, *ishtâ* ! (Ses yeux brillaient.) Jamais je ne t'oublierai. Je me souviendrai toujours du don que tu me fais. (Il s'approcha de moi et passa la corde autour de mon cou, croisa les deux brins et serra. Le bas de son corps était collé contre le mien.) Es-tu prête ? demanda-t-il tendrement. Si tu l'es, nous pouvons commencer. Je t'accorderai la mort lorsque tu le demanderas. Ce sera le don que je te ferai, mon adorée.

— Mon seigneur, non. (Je posai ma main gauche à plat sur son torse.) Je vous supplie de ne pas faire cela. L'amour est une récompense en lui-même.

— Oui. (Il me sourit. Ses yeux sublimes et fous luisaient dans le noir. La corde se serra autour de mon cou.) Je sais, *ishtâ*. Je sais.

Sous mes doigts déployés, je sentais son cœur battre – une pulsation puissante et régulière. Je la connaissais bien. Je l'avais sentie sur ma peau tant de fois que j'en avais oublié le nombre – ce battement affolé par le désir cruel. Je levai ma main droite entre nos corps pour placer la pointe de l'épingle de Kaneka entre mon pouce et mon index gauches, pile à l'aplomb de son cœur ; pour l'heure, elle ne pesait pas plus qu'une plume. Sa vie palpitait sous mes mains. S'il avait baissé le regard, il aurait vu l'épingle. Il ne le fit pas.

— C'est Gashtaham qui le veut, murmurai-je. Vous pouvez encore dire « non ».

— Non. (Il secoua gentiment la tête, en affermissant sa prise sur la corde, sans jamais que ses yeux quittassent mon visage. Pourquoi aurait-il détourné les yeux, d'ailleurs ? Sa confiance en moi était infinie.) Angra Mainyu le veut, *ishtâ*. Et toi aussi, dans le cœur de ton cœur. (La corde commençait à bloquer l'air ; des étincelles commençaient à voleter dans la pénombre. Le monde s'estompait autour de moi. Je ne voyais plus que son sourire empli d'adoration devant mes yeux.) Tu es un tribut envoyé par tes dieux.

Il avait prononcé ces mots sur un ton d'amour absolu.

Et, sous ma main, son cœur battait.

— C'est vrai, mais à moitié seulement. (J'étais sur le point de suffoquer. De toute la force qui était en moi, je plongeai l'épingle d'ivoire au plus profond de ses chairs – qui résistaient. Sa bouche s'ouvrit toute grande ; ses yeux étaient emplis d'étonnement.) Mes dieux m'ont bien envoyée… mais pas comme tribut.

En silence, totalement choqué, le Mahrkagir du Drujan tomba à genoux. Le manche d'ivoire de l'épingle de Kaneka saillait de sa poitrine. C'était une petite chose, jolie et décorative. Mais cela suffit. La pointe avait percé son cœur.

— Je suis désolée, murmurai-je d'un ton misérable. Je suis désolée.

Ses yeux roulèrent ; sa bouche articula des mots qui ne sortirent pas. Et il mourut.

Je couvris mon visage de mes mains et fondis en larmes.

Jamais je n'ai raconté cette partie de l'histoire ; à personne, pas même à Joscelin. Elle ne dura pas longtemps. Le Mahrkagir était un monstre qui méritait de mourir. Je le savais. Mais il avait été un petit garçon aussi ; un petit garçon avec un chien. Le bâtard royal, fils d'une putain, élevé dans le zénana. C'étaient les atrocités commises par les Akkadians qui avaient fait de lui ce qu'il était devenu. Et cela, je ne pouvais l'oublier.

Et puis, il m'avait aimée.

Lorsque mes larmes eurent coulé, je me ressaisis, m'agenouillant sur le sol à côté de son corps, l'oreille aux aguets pour capter le moindre bruit. Il n'y en avait aucun. Je ne savais pas du tout ce qui allait se produire lorsque je l'aurais tué. J'avais songé que les *skotophagotis* en seraient immédiatement avertis – qu'ils sentiraient une transformation dans la présence d'Angra Mainyu. Mais non ; ils étaient devenus totalement dépendants de lui, le conquérant de la mort, au point d'être convaincus qu'il ne pouvait pas mourir.

Pas des mains d'une catin d'Angeline.

Eh bien, ils le découvriraient dès l'instant où ils chercheraient à puiser dans le pouvoir d'Angra Mainyu. La mort avait fait son office ; le pont était rompu et la source tarie. Mais l'étape à venir n'allait pas être plus aisée que la précédente. Je fouillai la chambre du Mahrkagir jusqu'à dénicher quelque

chose qui allait m'être utile – une courte lance et un fouet taché de sang séché. Selon toute probabilité, ce sang était le mien.

Depuis combien de temps avions-nous quitté la salle des divertissements ? Le quart d'une heure, au moins ; peut-être plus. J'ouvris les portes à la volée, avec sur le visage une panique que je ressentais pleinement.

— Mon seigneur, le Mahrkagir ! criai-je en montrant son corps effondré. Il se meurt.

Avec un juron étouffé, Gashtaham me poussa hors de son chemin pour se précipiter. Tahmuras le suivit. Je refermai les portes sur eux, puis passai le manche de la lance dans les poignées, avant d'attacher le tout à l'aide du long fouet.

Les portes tremblèrent sous l'impact de Tahmuras qui, à l'intérieur, s'était lancé contre elles de toute sa masse. La lance plia un peu, mais ne rompit point. Toutefois, elle ne tiendrait pas éternellement. Je m'élançai dans le passage secret du Mahrkagir jusqu'au zénana. C'était un chemin que je pouvais suivre les yeux fermés ; cette nuit-là, je le fis dans le noir.

Ils m'attendaient dans le zénana. Nariman, le chef des eunuques, gisait sur le sol, sa gorge replète ouverte comme celle d'un goret. Uru-Azag affichait un sourire lugubre et satisfait.

— C'est fait ? demanda Kaneka.

Je confirmai d'un hochement de tête, n'osant pas parler.

Si quiconque avait été aux aguets, le cri de victoire déclenché par ma confirmation aurait suffi à faire s'abattre les foudres de Daršanga sur le zénana. Mais personne n'écoutait. Tous se ruèrent sur les portes en une masse compacte, et il fallut tout le sang-froid et toute la poigne d'Erich pour les tenir momentanément à distance.

— Le prêtre de l'épée est là-haut ? demanda-t-il en skaldique en s'engageant dans l'escalier.

— Je vais voir, dis-je. C'était le plan.

Uru-Azag m'accompagna, monta les marches deux par deux ; il me traînait d'une main et brandissait sa dague dans l'autre. Derrière nous, les femmes du zénana débordèrent Erich, poussant tant et plus. Si Joscelin n'avait pas été là… Si Joscelin n'avait pas été là, je crois qu'elles auraient démembré les gardes avec leurs seules mains nues.

Mais il était là ; il nous attendait. Il avait passé une cotte de mailles sur un pourpoint de cuir.

Une horde de femmes se répandit dans le vaste hall vide. Deux eunuques akkadians s'agenouillèrent pour dépouiller les gardes morts de leurs armes et cuirasses. Je les ignorai tous pour me jeter dans les bras de Joscelin, prête à mourir dans l'instant pourvu qu'il me tînt contre lui encore une fois – cotte de mailles ou pas.

— Phèdre, murmura-t-il dans mes cheveux.

Je bredouillai quelque chose – Elua seul sait quoi. Puis, relevant la tête, je posai une question.

— Où est Imriel ?

— En sûreté, souffla-t-il. Ne t'inquiète pas. Je l'ai fait sortir pendant que le Tartare était occupé. Il croit qu'Imriel est parti remplir son pichet.

Je sentais ses bras puissants qui m'enveloppaient et j'aurais pu pleurer de soulagement. Mais nous ne pouvions pas nous éterniser ; le temps était compté et la foule grossissait. Joscelin me relâcha. Nous étions déjà exposés et vulnérables.

— Ma dame, dit Uru-Azag en s'adressant à moi. (Il avait passé un corselet un peu grand, mais avait laissé l'épée du garde à Erich.) Nous devons franchir les portes du palais et aller au port.

— Avons-nous des chances d'y arriver ? demandai-je à Joscelin.

— Non, répondit-il sombrement. Pas en étant si nombreux. Il y a un cantonnement à l'extérieur du palais, mais à l'intérieur des remparts de la ville. La garnison qui y est stationnée nous taillerait en pièces. Notre seul espoir est de prendre Daršanga et de fermer les portes.

— Joscelin !

C'était la voix d'Imriel, stridente et haut perchée, que les murailles nous renvoyaient en écho. Il déboucha à fond de train au bout du couloir.

— Tu l'avais posté comme sentinelle ? dis-je entre mes dents serrées. C'est cela que tu appelles en sûreté ?

— C'était son idée, me répondit-il, avant de se tourner vers Imriel. Que se passe-t-il ?

— C'est parti. (Il se redressa, le souffle court et le visage blême, pour nous expliquer dans un mélange de d'Angelin et de zenyan.) Jolanta… Phèdre ! Jolanta a tué un homme en bas, et ils… ils… l'un d'eux… (Il se retourna un doigt pointé vers le couloir.) Derrière moi.

Quelqu'un poussa un cri lorsque le *skotophagotis* qui poursuivait Imriel apparut au bout du couloir, pratiquement invisible sur le fond de ténèbres, n'eurent été son crâne de sanglier, sa ceinture d'os et son visage courroucé. Il leva son bâton d'ébène face à la foule massée – qui aussitôt se réfugia contre les murs.

Joscelin pivota sur lui-même. Je ne l'avais même pas vu tirer sa dague. Tout ce que j'aperçus fut les éclats métalliques de la lame tournoyante, qui alla se ficher dans la gorge du prêtre. Le *skotophagotis* s'écroula sur le sol.

Ce fut à cet instant que le chaos déferla.

Je ne sais qui commença. En revanche, je sais que personne n'aurait pu faire quoi que ce fût une fois commencé ; autant arrêter une vague. Privée de son avatar, la colère contrariée d'Angra Mainyu trouva un exutoire dans la folie ; ce furent bel et bien des instants hantés et fous. Ma vision avait dit vrai ; les murs de Daršanga se couvrirent de sang. Certains parlent des femmes comme les représentantes du « sexe faible ». Ils ne diraient jamais cela s'ils avaient été là le soir où Daršanga tomba.

Il y eut d'abord un cri, comme un hululement, bientôt repris par dix gorges, puis par vingt, trente. Je ne vis pas qui menait la charge ; j'avais l'impression qu'elles s'étaient toutes élancées en même temps, furies sans armes vêtues de haillons. Les eunuques avaient suivi et s'étaient joints à la ruée sauvage vers la salle des divertissements.

Joscelin poussa un juron et rattrapa Uru-Azag par le bras.

— Toi, dit-il en persian. Va fermer les grandes portes. Tu y arriveras seul ?

— Oui. (L'Akkadian porta sa dague courbe à ses lèvres pour l'embrasser.) Ma lame, dit-il solennellement, est vouée à Shamash. Je l'ai consacrée dans le sang, ce soir.

— Parfait. (Joscelin se tourna vers moi.) Phèdre, prends le garçon avec toi et va te cacher…

— Imriel ! (J'aperçus trop tard la lueur farouche dans les yeux du garçon, ses lèvres retroussées sur ses dents. La même folie sauvage que celle qui s'était emparée des autres, née de longs mois de haine et de violence. Il courait comme l'éclair en direction des combats.) Vas-y, criai-je à Joscelin en proie à un début de panique. Vas-y !

Il était déjà parti.

Je le suivis, glacée par l'effroi.

Chapitre 56

La salle des divertissements était le théâtre d'un véritable cauchemar. Un bain de sang. Aucune autre expression ne saurait mieux le décrire. Et c'étaient les femmes du zénana qui avaient commis l'essentiel de la tuerie.

À mon arrivée, la première vague de violence avait déjà déferlé. Plus tard, les survivantes m'en firent le récit. Les effets de l'opium étaient devenus manifestes depuis le moment où j'étais partie avec le Mahrkagir ; chaque minute, ils devenaient plus prononcés. La paupière lourde, les hommes rêvaient éveillés, tenaient des propos sans queue ni tête ou souriaient béatement. Deux d'entre eux avaient même sombré dans l'inconscience.

Et les Âka-Magi encore présents, de nouveaux initiés pour la plupart, devenaient de plus en plus nerveux.

Tout commença lorsqu'un Tartare ouïgour, la mine rêveuse et langoureuse, glissa sa main entre les cuisses de Jolanta. Ensuite, l'incident s'était déroulé comme Imriel l'avait décrit. Jolanta avait tiré la dague du guerrier de son fourreau, pour la lui planter jusqu'à la garde sous l'oreille.

Pendant un long moment, personne ne réagit. Les hommes échangeaient des regards hébétés, incapables de comprendre ce qui se passait. Les femmes échangeaient des regards elles aussi, incertaines sur la conduite à tenir. C'était à cet instant qu'Imriel, posté à la porte, s'était enfui, et que l'un des Âka-Magi, un *skotophagotis,* l'avait aperçu et pris en chasse, sans doute saisi d'un pressentiment.

Et lui, je savais déjà comment il avait fini.

Et donc, le zénana était arrivé, en proie à la plus grande des fureurs.

Combien les femmes en tuèrent-elles dans ce premier choc ? Plusieurs vingtaines au moins. L'attaque avait été aussi soudaine qu'inattendue. Arrachant dagues, couteaux, épées et même une hache aux guerriers abrutis par l'opium, elles avaient exercé une terrible vengeance. Au milieu des cris et du vacarme, les sorts hurlés par les Âka-Magi n'avaient guère eu plus d'effet que les croassements des corbeaux.

Puis les hommes du Drujan se ressaisirent quelque peu et résistèrent.

Ce fut à cet instant que j'arrivai.

C'était une vision atroce. Tout drogués qu'ils étaient, ces hommes n'en étaient pas moins des guerriers – bardés de cuir et d'acier, comme le voulait l'étiquette dans la salle des festivités du Mahrkagir. Les femmes moururent en masse… Éphésiennes, Hellènes, Jebéennes, de toutes les nations… Le sang coulait sur les peaux claires et foncées, collait indifféremment les mèches blondes et brunes, la soie noire des cheveux des femmes de Ch'in et les boucles crépues de celles du Jebe-Barkal.

Ici et là, certaines résistaient. J'aperçus Kaneka maniant la hache comme s'il se fût agi d'un marteau ; son sourire de guerrière révélait ses dents blanches. Elle avait du sang jusqu'aux coudes. Un nœud de Chowati combattait férocement. Les eunuques akkadians arrachaient armes et armures aux morts, et combattaient les vivants. De l'autre côté de la salle, Erich le Skaldique tenait le passage vers les cuisines. Rushad et une poignée de serviteurs l'appuyaient avec toute la férocité guerrière de leur nation.

Et au centre…

Joscelin.

Je peux jurer une chose : ce n'était pas la folie d'Angra Mainyu qui le menait. Je le sais. J'étais avec lui dans le couloir lorsqu'elle s'était emparée de tous les autres. Non, c'était autre chose – une rage pure, née dans la ruelle d'Amílcar où nous avions trouvé les esclavagistes, nourrie par le destin, puis contenue et affûtée jusqu'à devenir plus tranchante qu'une lame pendant tout le temps où il avait été au service du Mahrkagir.

Cela demeure la danse la plus parfaite et la plus mortelle qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Avec son épée tenue à deux mains, Joscelin exécutait ses arabesques cassilines d'une incroyable fluidité, le visage aussi serein et concentré que lorsqu'il accomplissait ses exercices matinaux dans le jardin. Un sourire flottait sur ses lèvres ; l'exaltation agrandissait ses yeux bleus. Et là où passait son épée, traçant un sillon d'argent dans la pénombre, la mort arrivait. Sa cotte de mailles se révéla bien utile, en détournant quelques coups.

Le plus souvent, les ripostes adverses passaient loin de lui.

Il était intouchable.

Et ils étaient attirés vers lui, les Drujani et les Tartares, attirés comme des papillons par une flamme. Ils oubliaient les femmes pour venir le défier au milieu de l'immense salle. Jagun, le chef de guerre kereyit, chargea dans un grand cri furieux, pour comprendre juste après la valeur de ce qu'il venait de perdre. D'un unique coup à deux mains, Joscelin l'avait abattu ; d'un coup, les tourments endurés par Imriel étaient annihilés et vengés. Le corps du Kereyit prenait de la place sur le sol, mais d'autres arrivaient encore, butant sur lui, le piétinant. C'était la folie à l'état pur. Le seigneur noir du Daršanga aurait pu découvrir, bien trop tard, quel immense guerrier il nourrissait en son sein. Et Joscelin, le servant de Cassiel, mon parfait compagnon, exécutait la danse des épées avec les protégés d'Angra Mainyu, au milieu d'un cercle de corps qui ne cessait de s'agrandir. Le sang rougissait les dalles et les rendait glissantes.

— Imriel ! criai-je en l'apercevant.

Il était là, le fils de Melisande, brandissant un couteau et montrant les dents, esquivant un coup d'estoc d'un soldat drujani, bondissant sur un banc, une table. Épée à la main, le Drujani le poursuivit, montant à son tour sur le banc. Il avait déjà un genou sur la table et s'apprêtait à frapper lorsque je saisis le banc et le retournai en un réflexe de terreur.

Le Drujani chuta lourdement, heurtant le sol de l'arrière de sa tête.

— Ma dame, dit-il en persian, en accommodant sa vision sur mon visage flottant au-dessus de lui. (Elua sait quelle quantité d'opium courait dans ses veines.) Ma dame.

— Le Shahryar Mahrkagir est mort, dis-je d'une voix douce. Messire soldat, c'est fini.

— Alors… elle est à vous ?

Il me tendit son épée par la lame, l'air hébété, toujours allongé sur le dos. Ne sachant que faire d'autre, je la pris ; l'épée était lourde et encombrante entre mes mains.

Le fracas de la bataille s'atténuait.

Comme il était étonnant ce silence qui peu à peu s'installait. Partout, tout autour de moi, des personnes gémissaient, saignaient et mouraient, mais les armes cessaient de s'entrechoquer. Si impossible que cela pût paraître, la bataille s'arrêta ; les combattants s'effondraient au sol, blessés, épuisés, l'esprit encore embrumé des vapeurs opiacées. Les survivantes du zénana se regroupèrent. Près d'un mur, j'aperçus Drucilla, boitillant de blessé en blessé pour prodiguer ses soins, les mains crispées sur son propre ventre où s'épanouissait une tache de sang. La grande salle des festivités n'était plus qu'une pagaille sans nom, les tables renversées, les décorations de l'estrade détruites ; même le remblai comblant le puits avait été jeté à la ronde. Magi et Âka-Magi erraient çà et là, hébétés et hagards, impuissants. Et au milieu, Joscelin, appuyé sur son épée, cerné d'ennemis tués, reprenait difficilement son souffle.

Parmi les vivants, plus personne n'avait encore la volonté de se battre.

Sauf un.

Personne ne cria lorsqu'il parut ; au contraire, un lourd silence s'abattit. Même les blessés retenaient leur souffle. L'ombre de Tahmuras obscurcit la pièce tout entière. Il était phénoménalement massif ; à elles seules, ses épaules paraissaient pouvoir obstruer le couloir tout entier. Même de loin, je vis les larmes et les marques du chagrin sur son visage. Dans ce lieu maudit, je crois bien qu'il était le seul à pleurer le Mahrkagir – à pleurer la mort d'un homme qu'il avait aimé. Nous avions cela en commun lui et moi ; nous seuls versions des larmes. Il fit son entrée d'un pas lourd et délibérément lent. Personne ne remua pour tenter de l'arrêter. Tout doucement, Joscelin releva la tête ; son regard las, dégoûté, se fixa sur le géant.

— Toi, lui dit Tahmuras, d'une voix rendue rauque par le chagrin, en pointant le manche de son arme. (C'était comme si une montagne venait de parler.) Tu vas mourir. (Il fit tournoyer son étoile du matin, son fléau d'armes, pour nous englober tous.) Vous allez tous mourir pour ce que vous avez fait.

Trop fatigué pour parler, Joscelin se contenta de hocher la tête. Il se redressa pour faire face ; doucement, la pointe de son épée s'éloigna de la dalle de pierre.

Ce n'est pas un souvenir que j'apprécie d'évoquer.

Ce ne fut pas une de ces batailles que chantent les poètes.

L'étoile du matin est une arme redoutable, mais difficile à manier. Rares sont les guerriers qui en maîtrisent l'usage. Tahmuras du Drujan avait un don. Plus rapide sur ses pieds que sa taille et sa masse le laissaient supposer, il s'avança en quelques bonds vifs parmi les cadavres, bas sur ses appuis. La boule d'acier hérissée de pointes jaillit en direction des jambes de Joscelin. Sa main gauche tenait une longue dague, et assenait de larges coups, tandis que Joscelin tourbillonnait sans fin pour fuir la masse qui perturbait ses savantes chorégraphies cassilines.

Gêné dans sa technique de combat, Joscelin fut contraint à la défensive ; il recula, trébuchant sur les corps de ceux dont il avait lui-même pris la vie. Ses parades perdirent de leur belle efficacité méthodique ; l'effet de fouet perturbait sa garde, et la chaîne menaçait à tout instant de s'empêtrer et de lui arracher son épée. Reculant sous les assauts, Joscelin atteignit l'estrade à pas prudents ; son adversaire le pressait, l'acculait. Ma main étreignit la poignée de l'épée drujani – que dans ma terreur j'avais oubliée. À cet instant, je sentis la main d'Imriel se poser sèchement sur mon bras, tandis qu'il s'agenouillait sur la table derrière moi.

— Phèdre ! murmura-t-il d'un ton où perçait un sentiment d'extrême urgence.

— Je sais, dis-je. (Je suivais le combat, des larmes plein les yeux.) Je sais.

— Non ! (Sa voix monta.) Regardez !

Je suivis la direction de son doigt par-dessus mon épaule, et vis le prêtre Gashtaham qui venait droit sur moi.

— Ma dame, dit-il en une hideuse parodie de courtoisie. (Il tenait son bâton d'ébène comme une arme prête à frapper. Sa démarche était incertaine, mais ses yeux sous le crâne de sanglier étaient fixes et déterminés.) Ma dame Phèdre nó Delaunay de Terre d'Ange, nous avons encore un compte à régler.

— Daeva Gashtaham. (Cette fois-ci, je n'oubliai pas l'épée. Les deux mains crispées sur la poignée, je la levai, m'efforçant de ne pas la laisser trembler.) Baissez ce bâton. C'est fini. Les portes sont fermées.

Le sourire du prêtre s'était mué en un atroce rictus.

— Peut-être bien, ma dame, peut-être bien. Mais vous étiez promise à Angra Mainyu, et il vous aura. Je vais vous fendre le crâne moi-même. Et ensuite, celui du garçon et de tous ceux qui seront encore debout. (Il recula les bras pour prendre son élan, à hauteur de ma tête, sans tenir aucunement compte de l'épée dans mes mains.) Savez-vous ce que vous avez fait ? cria-t-il. (Une écume blanchâtre empoissait les commissures de ses lèvres.) Savez-vous quel prix j'ai payé ? Avez-vous la moindre idée de ce que vous avez détruit, maudite ?

— Parfaitement, messire, dis-je sans faiblir, la pointe de mon épée dirigée droit sur son cœur, parfaitement consciente du poids de l'arme dans mes mains, consciente de la présence d'Imriel derrière, et consciente soudain d'un mouvement furtif dans les ombres de la grande salle enténébrée. (Je n'osai pas détourner les yeux pour regarder.) Je sais parfaitement ce que j'ai fait.

— Alors, meurs ! cracha Gashtaham en bandant ses muscles pour frapper.

Je me préparai à recevoir le coup ; il ne vint jamais.

Une grande main noire saisit le visage du prêtre par-derrière ; les doigts couvrirent sa bouche, tirèrent la tête en arrière pour bien découvrir la gorge, et je vis le sourire éclatant de Kaneka tandis que sa main se dressait. La lame qu'elle tenait jeta une lueur métallique.

Une gerbe de sang jaillit et je me jetai sur le côté pour l'éviter, entraînant Imriel avec moi.

— Bien joué, toute-petite, dit Kaneka d'un tort de grande satisfaction, en regardant l'Âka-Magus se tordre et mourir. (Des ruisselets de sang coulaient sur le sol, remplissant les interstices entre les dalles.) Je mourais d'envie d'en tuer un.

Sans m'attarder, je me redressai pour chercher Joscelin.

Il n'était pas en très bonne posture.

D'un pas de moins en moins sûr, il reculait désespérément, son épée brandie devant lui, repoussé toujours plus loin. Il était au-delà de l'estrade désormais, de l'autre côté de la salle. Tahmuras avançait sans s'arrêter un instant ; son étoile du matin balayait l'espace devant lui. À chaque coup, Joscelin parait plus lentement, tournant les épaules, puis reculant pour se remettre en garde. Son épée, ébréchée et couverte de sang, montait moins haut chaque fois. Je voyais ses bras trembler sous l'effort ; ses pieds étaient sans cesse à la recherche d'un appui sur les pierres rendues glissantes.

Et Tahmuras le poursuivait avec une ardeur implacable, frappant haut, frappant bas, sans jamais perdre la moindre parcelle de son élan. Et l'incident se produisit ; il ne pouvait en être autrement. La boule hérissée qui fouettait l'air sans jamais s'arrêter rencontra l'un des genoux de Joscelin. Mon consort tituba, baissa sa garde et la masse frappa de nouveau, accrochant le haut de son bras gauche.

J'entendis son cri de douleur ; sa main gauche retomba, sans force. Tahmuras, les yeux toujours rouges de son chagrin, sourit sombrement. Le fléau repartit et la chaîne s'enroula autour de l'épée.

Le Drujani tira sur le manche de son arme et Joscelin fut désarmé ; son épée tomba sur les dalles dans un fracas de métal. Je plaquai le dos d'une de mes mains sur ma bouche pour contenir un cri. Dans un ultime effort, Joscelin pivota, saisit l'une des rares torches accrochées à un flambeau et la brandit devant lui comme une lame, dans sa main droite. Et le ballet reprit. Le géant le repoussait vers le centre, tandis que Joscelin tentait de le brûler au visage. Son bras gauche pendait, inerte et inutile. Ignorant la douleur et la gêne, il parait d'une seule main ; la torche traçait des lignes de feu dans le noir, repoussant le coup fatal qui paraissait chaque seconde plus inéluctable.

J’avais oublié Imriel.

Le garçon était vif ; si vif. Au moment où je songeai à l’arrêter, il s’était déjà élancé à travers la grande salle jonchée de cadavres, pour fondre sur l’épée de mon Cassilin.

— Joscelin ! cria-t-il de sa voix claire.

Les combattants s’arrêtèrent pour se retourner. Imriel lança l’épée sur le sol ; des gerbes d’étincelles jaillirent dans son sillage. Joscelin balança la torche, flamme vers le bas, comme un guerrier fiche une lance en terre…

… directement dans l’ouverture dégagée du puits. Dans un bruit immense qui secoua le palais jusqu’au toit, une colonne de feu jaillit – le feu sacré d’Ahura Mazda, une flamme vivante et mouvante, d’or, de safran et de rubis, qui monta jusqu’au dôme au-dessus de nos têtes. Tahmuras devint une ombre gigantesque, avant de se figer de désespoir, la bouche ouverte pour un cri de repentance ou d’angoisse. Joscelin n’hésita pas une seconde. Saisissant l’épée dans sa main encore valide, il la passa d’un coup à travers le ventre du géant.

Et tout fut fini.

Chapitre 57

Personne n'aurait pu prévoir ce qui allait se passer ensuite.

Ce dont je me souviens le mieux, une fois la colonne de flammes un peu apaisée et revenue à l'état d'un simple bon feu, c'est le grand Magus Arshaka, ses yeux chassieux emplis de larmes, ses bras tendus devant lui, en train de s'agenouiller devant le feu sacré. Ses lèvres murmuraient des prières, tandis que la clarté ignée illuminait sa tunique crasseuse. L'image m'est restée, car je n'eus pas même le temps de m'y attarder.

Je fonçai directement sur Joscelin, assis à même les dalles couvertes de sang, toujours à la recherche de son souffle. Sa main droite tenait toujours la poignée de son épée ébréchée ; son bras gauche reposait sur ses genoux. Une odeur de roussi et de métal chauffé flottait sur lui.

— Le garçon ? demanda-t-il en cherchant mon regard.

— Il est vivant, répondis-je la gorge nouée. Vivant, mon amour.

— Regardez. (Imriel s'agenouilla devant lui, le visage inquiet.) Regardez, Joscelin. Je suis là.

Joscelin hocha la tête et ferma les yeux.

— Va voir les autres, murmura-t-il. Je ne mourrai pas d'un bras cassé.

Je me relevai.

— Reste avec lui, dis-je à Imriel. Tu m'entends ? Tu restes avec lui, ou je te jure que je te tuerai moi-même.

— Je ne bougerai pas. (La voix d'Imriel se brisa en prononçant ces mots. Accroupi au sol, il me regarda avec les yeux de sa mère, dans lesquels luisait un éclat que ceux de Melisande n'avaient jamais eu.) C'est promis, Phèdre. Je ne bougerai pas.

Je n'avais d'autre choix que de me contenter de cela. Je partis évaluer l'état des blessés et compter les morts, pendant que les Drujani et les Tartares survivants, hébétés par l'opium et la terreur, se rendaient – pour certains aux membres du zénana et pour d'autres aux Magi qui pleuraient ouvertement devant le feu sacré.

Au-dehors, à l'extérieur des portes de Daršanga, la révolution se propageait comme un incendie.

Je ne sais quelles histoires on raconte au Drujan. Je n'y restai pas suffisamment longtemps pour les entendre – et je n'y suis jamais retournée, et n'y retournerai jamais aussi longtemps que je vivrai. En revanche, je sais certaines choses, car elles me furent rapportées cette nuit-là : les feux allumés dans le palais diffusèrent leur lumière dans la ville et au-delà. Jahanadar, la Terre des feux, recouvra son ancien titre, et la main d'Ahura Mazda reprit ce qui lui appartenait.

Ainsi devait-il en être. Mais c'étaient des captifs et des esclaves de cent nations disparates qui en avaient payé le prix.

Un si grand nombre d'entre nous étaient morts. Un si grand nombre.

Dans les couloirs menant aux cuisines, je trouvai Erich le Skaldique agonisant d'une dizaine de blessures, une épée à la main, un air de sérénité recouvrée sur le visage. Rushad, la main serrée sur un couteau, était mort en faisant de son mieux pour défendre son ami tombé. Rushad, l'aimable Rushad, qui n'était pas plus guerrier que je l'étais moi-même. Tout ce que je pouvais faire, c'était tenir la main d'Erich et lui chanter doucement les chants de son pays, ceux que j'avais appris lorsque j'y étais esclave. Erich mourut, un sourire sur les lèvres. Sa main s'amollit dans la mienne ; c'était fini. Je passai aux suivants. Il y avait tellement de morts ; tellement. Jolanta, ses doigts crispés sur la poignée d'une épée drujani, collés par le sang. Nazneen l'Éphésienne, aussi fine et gracieuse dans la mort qu'elle l'avait été dans la vie, une hache de guerre tartare plantée dans le crâne. Des femmes du zénana, une sur trois avait péri… Erich, Rushad, deux des eunuques akkadians. Tous morts.

Mais il y avait des survivants aussi.

Uru-Azag revint en boitant des grandes portes de Daršanga, le visage gris et lugubre, pour rassembler un contingent afin d'assurer la surveillance de la forteresse. Une fois que le feu sacré avait été rallumé, toute résistance avait cessé. Avec l'aide de Kaneka et de Joscelin, qui s'était hissé sur un banc, il tenait les choses bien en main. Ici et là, un initié du *vahmyâcam* errait en état de choc ; ils avaient découvert trop tard que leurs offrandes n'avaient servi à rien. Le règne d'Angra Mainyu avait été fracassé.

Un homme avec une tache de sang sur le menton était plongé dans un indicible abattement. Je me souvenais de lui. Il était de ceux qui avaient amené leur fils sur l'estrade ; un garçon de quatre ou cinq ans à peine dans son cas. *L'âge du Mahrkagir,* songeai-je, *lorsque les Akkadians avaient pris Daršanga.* Nous avions frappé trop tard pour le garçon ; son père lui avait dévoré le cœur.

Que n'aurais-je pas donné pour que les choses fussent différentes ?

Je fis mon possible, ignorant les prières et les remerciements des Magi, faisant appel à mon expérience des batailles pour aider Drucilla. La Caerdiccine avait pansé ses propres blessures pour porter secours aux autres ; tout son corps tremblait. Elle tenait un poing pressé contre son ventre, et donnait ses instructions d'une voix hachée. La fille du charpentier carthaginois me suivait comme une ombre, apportant son aide sans rien dire, convainquant d'autres de nous prêter main-forte. La couturière caerdiccine qui avait retouché ma robe apprit à recoudre les tendons et les chairs sous la tutelle de Drucilla.

Ensemble, nous en sauvâmes beaucoup.

Jusqu'à ce que vînt finalement le tour de Joscelin. Le simple fait de lui retirer sa cotte de mailles se révéla une véritable torture.

Je n'y serais jamais parvenue sans l'aide de Drucilla. Elle m'expliqua comment réduire la fracture, comment remettre son bras dans l'axe, puis tirer jusqu'à ce que l'os brisé recouvrât son parfait alignement, avant de palper du bout des doigts pour sentir si les deux parties étaient bien bout à bout. C'était une véritable bénédiction que la peau n'eût pas été transpercée. Le

front de Joscelin se couvrit de grosses gouttes de sueur, et il poussa son lot de jurons – usant de termes que je ne lui connaissais pas. Puis ce fut fini, et j'immobilisai son bras selon les instructions de Drucilla en le bandant très serré, pris entre deux éclisses, à l'aide de bandes de tissu.

— Une écharpe pour maintenir le bras immobile, murmura Drucilla en tirant sur son châle. Prenez ceci. Je n'en aurai plus besoin.

— Non, dis-je dans un souffle en m'agenouillant à côté d'elle. Drucilla, non.

— Je n'en aurai plus besoin, répéta-t-elle faiblement. (Elle sourit et caressa mes cheveux de ses mains mutilées.) Phèdre, vous disiez vrai, n'est-ce pas ? Un nom qui porte malheur. Mais je mourrai comme j'ai vécu, en médecin jusqu'au bout, et non pas en créature des ténèbres. Vous m'avez accordé cela. C'était un don que je n'espérais plus obtenir ; pas ici.

— Non. (Les larmes me coulaient le long des joues, salées et amères. C'était si injuste qu'elle dût mourir – elle qui avait si vaillamment lutté pour préserver la vie et conserver sa raison.) Dites-nous ce qu'il faut faire… Drucilla, nous pouvons le faire. Je vous le promets !

Derrière moi, la couturière caerdiccine joignit sa voix à la mienne, et d'autres encore firent écho.

— La lame a transpercé mes entrailles, murmura Drucilla. (Sa main glissa le long de mon visage trempé de larmes.) Je le sens, ma belle. Le poison est passé dans mon sang. Si vous aviez les instruments et le savoir-faire du chirurgien… (Ses lèvres dessinèrent un sourire empreint de gentillesse et de chagrin. Elle retira son étole de laine.) Il serait quand même trop tard. Prenez le châle.

Ravagée par la tristesse, je fis comme elle demandait. Elle regarda la couturière, Helena, le plier avec soin et faire les nœuds voulus pour confectionner une écharpe pour le bras de Joscelin. Lorsque ce fut fini, elle battit des cils et ses yeux se fermèrent. Uru-Azag et deux Akkadians la portèrent doucement jusque dans le coin de la salle où nous avions établi notre infirmerie. Là, ils la posèrent sur des coussins descendus du zénana, puis entassèrent des couvertures sur son corps.

— N'oublie jamais cela, dis-je à Imriel qui regardait avec gravité. Souviens-toi toujours de son courage. Souviens-toi de chacune d'entre elles.

Il hocha la tête sans rien dire.

Drucilla mourut aux petites heures de la nuit, et le grand Magus vint me voir quelques instants plus tard, une lampe à la main.

— Venez, dit-il en persian. (Mes yeux papillotèrent pour chasser le demi-sommeil dans lequel j'avais plongé sur la couche de fortune que je m'étais confectionnée pour maintenir ma veille dans notre infirmerie. Quelqu'un avait trouvé quelque part une tunique propre pour le vieil homme, et le plus gros de la crasse avait été nettoyé de ses cheveux et sa barbe. Malgré ses rides, il avait l'air bien plus solide que je l'aurais jamais cru possible à peine quelques heures plus tôt.) Il faut que nous parlions.

— Reste avec eux, dis-je à Joscelin qui s'était instantanément dressé, sa main droite posée sur la poignée de son épée.

— Et que je te perde de vue ? Sûrement pas, murmura-t-il en se mettant debout. (Il appela l'un des Akkadians pour lui confier la garde des blessés et d'Imriel endormi.) Maintenant, dit-il à l'ancien Magus, nous pouvons y aller.

Arshaka inclina la tête.

— Comme vous voudrez, porteur de présages.

Il nous conduisit à travers le palais, puis par un escalier en colimaçon jusqu'au sommet de l'une des tours de guet. Là, dans une petite soupente, un garde drujani gisait, mort. J'ignore qui avait bien pu le tuer. Une fenêtre condamnée avait été ouverte – petit carré noir donnant sur la ville en contrebas et sur l'horizon au-delà.

— Regardez, dit le chef Magus. Jahanadar, la Terre des feux.

Dans la ville de Daršanga, le feu sacré brûlait dans le temple en ruine. Partout, des torches étaient allumées, formant des lignes de lumières mouvantes. Des chants et des prières nous parvenaient, portés par la brise. On chantait les louanges d'Ahura Mazda. Plus loin, sur la plaine de la péninsule, des bûchers flambaient, semblables à des étoiles émergeant des nuages.

— Vous ne pouvez pas rester ici, nous dit gentiment le Magus Arshaka. Le seigneur de la lumière a retrouvé son peuple. Bientôt ils viendront reprendre Daršanga, et vous n'êtes pas assez nombreux pour tenir la forteresse.

Joscelin émit un bruit de gorge qui pouvait passer pour un rire un peu froid.

— Elle est à nous, désormais, messire Magus, lui rappelai-je.

— C'est vrai, reconnut-il. Cette nuit. Vous avez des prisonniers des serviteurs, des Magi, tous soumis à votre volonté. Pour ce que vous avez fait, Ahura Mazda l'autorise. Mais à l'aube ? Les femmes du zénana se battront-elles une fois envolée la folie d'Angra Mainyu ? À moins que vous teniez les portes avec une poignée d'eunuques et de guerriers blessés ? La grâce d'Ahura Mazda durera-t-elle ? Irez-vous demander de l'aide au Khebbel-im-Akkad et planter ainsi la lance de Shamash dans notre cœur ? (Lentement, à regret, Arshaka secoua sa vénérable tête.) Cela ne se fera pas. Mieux vaut que vous ouvriez les portes de Daršanga et rentriez chez vous. Laissez-nous entre nous.

Les mains posées sur le rebord de la fenêtre, j'observai les hommes de la garnison extérieure en train de se rassembler devant les grandes portes en contrebas ; ils ne portaient pas d'armes, mais suppliaient qu'on les laissât entrer pour qu'ils pussent connaître la rédemption à la lumière du feu sacré.

— Il reste plusieurs milliers d'hommes du Mahrkagir entre Daršanga et la frontière, messire Magus. Nous envisagions de passer par la mer.

— Il y a des marins parmi vous ? des rameurs ? (Il lut la réponse sur mon visage.) S'il y avait ici un seul vaisseau capable de vous emmener tous, je descendrais moi-même au port pour ordonner qu'on vous le donne. Mais il n'y en a pas. Nous n'avons que de petites embarcations de pêcheurs. Vous finirez brisés sur les rochers si vous tentez un tel voyage. Vous n'avez d'autre choix que de passer par la terre. Le pouvoir d'Angra Mainyu n'est plus. Ceux qui le servaient répondront maintenant à la volonté du peuple du Drujan. Si vous me donnez votre parole que vous parlerez en faveur de la paix lorsque vous serez

en Akkad, alors j'ordonnerai qu'on vous laisse passer sans encombre.

— Vous avez le pouvoir d'imposer cela ? demandai-je.

À la lueur de la lampe, ses traits ridés montraient une grande dignité, sobre et hiératique.

— Par la grâce d'Ahura Mazda, j'ai ce pouvoir.

— Ahura Mazda. (Ma voix se fit plus dure.) Messire Magus, jamais encore je n'ai blasphémé les dieux d'un pays – et je ne mésestime pas ce que vous avez enduré. Mais cette nuit… cette nuit… c'est à Elua le béni et aux dieux de Terre d'Ange que vous devez d'avoir recouvré vos pouvoirs – à la compassion de Naamah, à la justice cruelle de Kushiel, et par-dessus tout à la loyauté de Cassiel.

Joscelin tressaillit ; le chef Magus demeura parfaitement immobile.

— Peut-être bien, fille d'Elua, peut-être bien, dit-il sans ciller. (Ses paroles faisaient mystérieusement écho à celles qu'avait eues l'Âka-Magus Gashtaham ; je frissonnai.) Mais c'est la volonté de vos dieux qui a libéré le seigneur de lumière – et vous êtes bien loin de Terre d'Ange. Écoutez mon conseil, acceptez ma proposition et partez.

Le sujet était bien trop grave pour que j'en décidasse seule. J'étais heureuse d'être en vie, mais épuisée jusque dans la moelle de mes os, accablée dans mon corps et dans mon âme. Jusqu'à cet instant, je n'avais jamais pensé qu'on pût ressentir un tel abattement et continuer de vivre quand même. Les dieux de Terre d'Ange avaient peut-être été miséricordieux, mais ils n'avaient pas été bien tendres avec leur élue. Ma tête me faisait souffrir de toutes les larmes que j'avais versées pour les morts ; et déjà il me fallait supporter la charge des vivants. Ah ! Elua ! quel poids sur mes épaules et celles de Joscelin ! Pour autant, ma tâche était loin d'être achevée. J'avais une dette envers le zénana – et j'avais une promesse à tenir. Et puis, il y avait Imriel. Il avait confiance en moi. Quoi qu'il pût en coûter pour garantir sa sécurité, il fallait que ce fût fait. Je ne parvenais pas à voir plus loin. Je détournai les yeux pour venir poser le front sur le montant de la fenêtre, le regard perdu sur l'immense plaine sombre trouée d'innombrables lueurs.

— Joscelin, murmurai-je. Que faisons-nous ?

Il vint derrière moi ; son bras inerte faisait écran entre nous.

— Mon amour. (La fêlure dans sa voix me fit venir les larmes aux yeux.) Je crois que nous n'avons pas le choix. Le prêtre dit vrai. Voudrais-tu que les captifs se fassent massacrer si l'on persiste à rester ici ? Et les serviteurs ? (Il secoua la tête dans la pénombre.) Moi, je ne pourrais pas. Et toi non plus. Et si, par notre attitude, nous poussions les autres à une telle extrémité… de quoi les aurions-nous libérés en les faisant devenir comme ceux qu'ils méprisaient ? Pour le meilleur ou pour le pire, Elua le béni a libéré Ahura Mazda. C'est sa volonté qui nous guide. Je crois que nous n'avons d'autre choix que de nous fier à lui et de prier pour que sa main nous conduise.

Je tentai de trouver une autre solution.

En vain.

— Je veux une aide, dis-je en me tournant vers le Magus Arshaka. Toute l'aide que vous pourrez nous apporter. Je veux des chevaux pour ceux qui peuvent monter, et des chariots pour les autres. Je veux des armures et des armes pour ceux qui peuvent en porter, et des bandages et des remèdes, des couvertures et des tentes, ainsi que des provisions en quantité suffisante pour nous permettre d'aller jusqu'à la frontière et plus loin encore. Je veux des mules pour tout transporter, et des palefreniers et des porteurs. Je veux quatre Magi pour nous accompagner. Vous choisirez ceux qui vous paraissent les plus aptes à faire le voyage. Et si vous avez des talismans ou des signes indiquant que nous sommes sous la protection d'Ahura Mazda, je les veux également.

À chacune de mes phrases, il hocha la tête. Et lorsque j'en eus fini, il ne dit qu'une phrase.

— Ce sera fait.

— Il vaudrait mieux. (Je fis un pas vers lui. Je m'étais approchée si près qu'il recula, de crainte sans doute que mon contact le souillât. Je vis dans ses yeux que pour lui je restais la putain de la mort, la favorite du Mahrkagir.) Messire Magus, je vous jure que si vous nous trompez… qu'Elua ait pitié de votre âme !

— Je ne mens pas, répondit Arshaka, l'échine raidie. Jamais.

Ainsi fut-il décidé de notre sort.

Chapitre 58

Nous partîmes avant le coucher du soleil.

Le temps nous avait manqué – ô combien ! – pour préparer comme il fallait un voyage si difficile. Mais nous sentions tous sur notre peau l'omniprésence du danger, et nous ne rêvions plus que de nous libérer de l'ombre de Daršanga.

Le grand Magus Arshaka tint parole ; les réserves et les écuries furent pillées pour nous permettre de partir avec ce que j'avais exigé. Lorsque les portes du palais s'ouvrirent, nous nous tînmes prêts à combattre ou mourir, mais les soldats qui s'engouffrèrent dans l'enceinte saluèrent les Magi comme des héros.

J'aurais pu goûter l'amère ironie de la situation, si je m'en étais souciée. Tel n'était pas le cas. Tout ce qui m'importait, c'était de nous sortir tous du Drujan, sains et saufs.

La plupart de celles qui avaient été retenues dans le zénana s'en allaient avec nous – à l'exception des femmes tartares qui rejoignirent celles de leurs tribus qui avaient survécu. Ces hordes venues de loin se préparaient elles-mêmes à une retraite en hâte ; elles n'étaient plus les bienvenues désormais. Je fus un peu surprise que ces femmes préférassent retrouver les hommes qui les avaient livrées au Mahrkagir – mais pas tant que cela finalement. La volonté qui nous avait animées et réunies commençait déjà à se lézarder. Les liens du sang – et l'appel de la patrie – restent forts.

Les autres nous accompagneraient jusqu'au Khebbel-im-Akkad, où j'entendais bien me prévaloir des appuis de la maison L'Envers et du trône d'Angelin pour obtenir de Valère L'Envers et de son époux qu'ils veillassent à ce que chacune d'elles pût regagner son pays.

Si nous parvenions jusque-là.

Les morts que nous laissions derrière seraient enterrés au Drujan – dignement et dans l'honneur. Le chef Magus Arshaka l'avait promis. Je ne pouvais que m'en remettre à sa parole. Il avait juré également de soutenir la vérité par-dessus tout et de repousser le noir mensonge. Je suppose qu'il le fit, et je m'en veux aujourd'hui de leur en avoir voulu – à lui et aux siens – après ce qu'ils avaient eu à endurer. Mais je ne suis qu'une mortelle, et je ne pouvais oublier le dégoût sur son visage lorsque je m'étais approchée de lui.

Je crois que jamais une entreprise d'une telle ampleur n'avait été menée dans un tel chaos. Le simple fait d'en décrire les détails prit pratiquement toute la matinée, dans un mélange indescriptible de langues, au milieu duquel le zenyan prévalait. La préparation des chariots pour les blessés prit le reste, et il fallut encore tout l'après-midi pour les transporter et les installer. Je supervisai moi-même cette tâche, en m'efforçant tout du long de garder un œil sur Imriel. Par trois fois, il retourna voir les morts, pour s'assurer que le Kereyit Jagun avait bel et bien quitté ce monde. Plus tard, il disparut encore pour aller chercher l'une des dagues cassilines de Joscelin – celle qui avait fini dans la gorge du *skotophagotis*. L'une des femmes s'en était emparée pendant la ruée vers la grande salle des festivités. Il la retrouva néanmoins, plongée jusqu'à la garde dans les côtes d'un soldat drujani.

— Lui as-tu demandé de faire cela ? demandai-je à Joscelin, lasse et désespérée.

Il secoua la tête.

— J'en ai juste parlé, rien d'autre. Mais c'est ma faute tout de même. Phèdre, es-tu sûre d'être en état de monter ? Tu es blanche comme un linge. On doit pouvoir trouver une place dans le troisième chariot.

— Cela va aller.

Joscelin haussa les sourcils.

— Phèdre, reprit-il gentiment. J'ai entendu… des histoires.

Je détournai les yeux.

— Oui, eh bien… peu importe… Permets-moi de… de repartir d'ici comme j'y suis arrivée. Et non pas… (Je regardai deux serviteurs drujani transportant une jeune Hellène sur une

civière, en prenant garde de ne pas la secouer.) Pas comme cela. Pas en victime.

— D'accord. (Il me gratifia d'un pauvre petit sourire pincé lorsque je retournai la tête vers lui, puis bougea son bras dans son écharpe.) Mais n'oublie pas. Si tu t'évanouis et si tu tombes de cheval, je ne pourrai pas te rattraper.

— Je ne tomberai pas. (Les mots restaient bloqués dans ma gorge serrée. Je ne parvenais même plus à me souvenir de la dernière fois où je l'avais vu sourire – hormis pendant son combat.) Je te le promets, Joscelin… (Je pressai mes doigts sur mes tempes douloureuses, luttant pour retenir mes larmes toujours si promptes à jaillir.) Nous mettrons Imri dans le chariot.

— Il ne va pas aimer cela.

— Probablement pas, dis-je. Mais c'est encore là qu'il sera le mieux. Tu étais là-bas. Tu as dû voir ce que Jagun lui a fait. Les plaies ne sont pas encore refermées.

Cette fois, ce fut Joscelin qui détourna les yeux.

— Je déteste tout cela, dit-il d'une voix calme. Je ne peux même pas dire à quel point je le vomis.

— Je sais. (Même si nous en avions eu le temps, le sujet était trop proche, trop immense pour que nous pussions en parler. Il demeurait entre nous – incompréhensible. Je posai une main sur sa main valide.) Joscelin… sortons d'ici vivants. Le reste peut attendre. Si nous nous en sortons, alors nous verrons.

Au bout d'un moment, il hocha la tête.

— Il le faudra bien.

Avec deux heures de jour encore devant nous, nous quittâmes Daršanga.

Nous formions une longue et lourde caravane de cavaliers, de chariots et de mules, avançant péniblement et jurant dans toutes les langues ; nous avancions sous l'étendard blanc immaculé d'Ahura Mazda, flanqués de quatre Magi pour le moins mécontents. Néanmoins, nous avancions, et les murailles grises et les toits noircis à la poix de la forteresse de Daršanga diminuaient derrière nous. Dans la ville, les gens nous regardèrent passer, la bouche grande ouverte, ne sachant comment se comporter ; ils ne nous firent aucun mal

néanmoins. Personne ne broncha ; personne ne s'enfuit. Dans le temple ouvert, le feu sacré brûlait. Un groupe d'ouvriers nettoyait les lieux, évacuant les gravats et redressant les bancs de marbre. Les forges avaient été désertées. Nous traversâmes toute la ville, puis gagnâmes la piste.

Joscelin avait dit vrai ; rester en selle était une épreuve. J'avais bandé ma volonté pour faire abstraction des nuits de torture, mais mon corps n'avait pas oublié ce qu'il avait subi – les ravages de la tige d'acier du Mahrkagir. J'étais brisée et à vif ; je me mordais les lèvres pour ne pas crier, pour endurer sans gémir les frottements de la selle.

Je chevauchais néanmoins.

Peut-être était-ce une punition, un moyen de me châtier pour toute la peine que j'avais causée au cours de cette quête maudite des dieux ; je ne sais pas. Mais c'était idiot, cela je le sais ; et pourtant, c'était aussi quelque chose qu'il me fallait faire. J'étais arrivée à Daršanga à cheval et de ma propre volonté, il fallait que j'en partisse de même.

Et derrière moi, à califourchon sur la selle, les bras fermement accrochés à ma taille, gémissant à chaque sursaut, se tenait Imriel. Il avait refusé de rejoindre le chariot ; sur ce point également, Joscelin avait vu juste. Je le comprenais pourtant ; je comprenais sa folie encore mieux que la mienne.

Il avait l'orgueil de sa mère, et je ne pouvais m'empêcher d'aimer cela chez lui.

Comment aurait-il pu en être autrement, quand je l'avais tant aimé chez elle ?

Ainsi débuta notre longue et absurde chevauchée à travers le Drujan – qui ne mérite guère qu'on en donne le récit. Qu'il soit dit simplement que nous parvînmes jusqu'au bout – du moins la plupart d'entre nous. De temps à autre, nous apercevions des soldats, les loups d'Angra Mainyu, hagards, désespérés et sans chef. Certains s'approchèrent, pénitents et contrits, pour recevoir la bénédiction des Magi. D'autres virent nos étendards blancs et s'enfuirent. Je ne savais même pas qui régnait à Daršanga ; peut-être était-ce le Magus Arshaka lui-même.

Malgré nos efforts, quelques-unes de nos blessées moururent, de leurs plaies infectées ou d'hémorragies internes ;

l'une d'elles, qui avait reçu un coup à la tête, s'endormit pour ne jamais se réveiller. Nous en perdîmes sept au total, ce qui ne laissait guère qu'une petite cinquantaine de survivantes du zénana.

Parmi celles qui trépassèrent, il y eut l'Hellène que j'avais vue lorsqu'on transbordait sa civière dans un chariot. Elle venait d'une petite île où elle avait été vendue à un *skotophagotis* pour une poignée de pièces. Elle s'appelait Ismène ; j'avais appris le nom de chacune d'elles. Un coup d'épée l'avait atteinte sous l'aisselle, et la plaie s'était envenimée. Je passai sa dernière nuit à ses côtés, tandis que la fièvre la rongeait. Juste avant l'aube, elle retomba et Ismène eut quelques instants de lucidité.

— *Lypiphera,* dit-elle en m'apercevant. (Un sourire monta à ses lèvres.) Je pensais bien que c'était vous.

— Chut. Ne bougez pas. (Tandis qu'elle tentait de se redresser, je retirai le linge humide sur son front pour toucher sa peau. Elle était fraîche sous ma main.) Ismène, pourquoi m'appelez-vous ainsi ? J'ai déjà entendu ce mot auparavant.

— C'est une longue histoire, répondit-elle en me regardant essorer la pièce de tissu. Une histoire que se racontent les esclaves en Hellas. Parfois, les dieux eux-mêmes trouvent l'existence trop lourde à porter. Et parce qu'ils sont des dieux, ils choisissent une mortelle pour la porter à leur place – une *lypiphera*, celle qui endure la douleur. (Elle saisit ma main pour la poser sur sa joue, puis ferma les yeux, souriant toujours.) Parfois, la *lypiphera* prend également sur elle la douleur des mortels. C'est un présent inestimable pour les esclaves.

— Ismène. (Je ravalai mes larmes pour la millième fois au moins ; je sentais sa peau douce sous ma paume.) Essayez de dormir.

Le lendemain matin, elle était morte.

J'avais cru tout danger écarté lorsque la fièvre était tombée. Assise sur un rocher, je contemplai l'aube, l'esprit empli de noires pensées. Joscelin vint me trouver lorsque le camp fut levé.

— Phèdre. (L'épuisement rendait sa voix rauque ; nous étions tous à bout de forces.) Il faut y aller. Tu as fait ce que tu as pu.

— Si j'avais étudié la médecine au lieu de…

— Oui, mais tu ne l'as pas fait. (Quelque chose dans son ton me fit lever les yeux. Joscelin soupira et passa sa main valide dans ses cheveux emmêlés, où subsistaient quelques nattes.) Phèdre, oublie. Elle est morte libre, entourée d'affection. C'est une mort bien meilleure que ce qu'elle aurait eu à subir à Daršanga. Oublie.

Comme il n'y avait rien d'autre que je pusse faire, je fis ainsi, retournant au campement. La caravane attendait. Un petit cairn avait été élevé à l'endroit où Ismène reposait. À genoux sur la selle derrière moi, Imriel se retourna tandis que nous nous éloignions.

— Souviens-toi de chacune d'entre elles, dit-il à voix haute en citant mes paroles. Souviens-toi de chacune d'entre elles.

Le matin, le temps lui manquait, mais, le soir, une fois les tentes montées, les mules et les chevaux entravés, les feux allumés, Joscelin pratiquait tant bien que mal ses exercices cassilins, d'une seule main. Toute la grâce fluide de ses mouvements, tout ce que sa discipline lui avait appris, absolument tout était fondé sur la symétrie et l'équilibre – les arabesques de ses deux dagues, ses canons d'avant-bras croisés en guise de bouclier vivant, les pivots autour de son épée tenue à deux mains. Privés de tout cela, ses mouvements devenaient hasardeux. Son bras gauche lié gênait l'arrondi de ses coups circulaires, le privant de son allonge et le laissant exposé. Chaque fois, il perdait son assise, la stabilité de ses postures – incapable d'exécuter intégralement ses séries.

Mon cœur se serrait de le voir ainsi.

Jamais il ne se plaignit ; pas une seule fois. Et jamais il ne renonça, poussant toujours plus loin son effort à mesure que l'os se ressoudait. Au cours des premiers jours, sa main enfla dans des proportions alarmantes. Je la surveillai de près, et poussai un soupir de soulagement lorsque l'enflure commença à se résorber. À partir de ce moment, il chevaucha avec une grosse pierre dans sa main gauche, qu'il serrait rythmiquement pendant des heures pour éviter que ses muscles fondissent.

Joscelin n'avait que dix ans lorsqu'il avait quitté le chaos chaleureux de Verreuil pour la sombre rigueur de la Fraternité

cassiline. Jamais encore je n'avais aussi précisément mesuré combien cette expérience l'avait formé – combien elle avait forgé son indestructible résolution. *Il était si jeune alors,* songeai-je en regardant Imriel. *Un garçon de dix ans seulement, avec encore la fragile silhouette de l'enfance.* Et moi… J'avais dix ans aussi lorsque mon seigneur Delaunay m'avait emmenée de la maison du Cereus pour commencer le long apprentissage qui allait faire de moi ce que j'étais devenue.

Imriel, lui, avait eu Daršanga.

N'oublie jamais.

Par deux fois, il eut des cauchemars, éveillant tout le campement de ses cris stridents et terribles. Les porteurs drujani faillirent s'enfuir de terreur ; les Magi courbèrent l'échine en un réflexe d'épouvante, l'esprit encore hanté du souvenir des chaînes d'Angra Mainyu. Chaque fois, Joscelin fut debout sur l'instant, l'épée à la main, cherchant d'un œil fou et sauvage d'où pouvait provenir le danger. Les Akkadians et les femmes du zénana se contentèrent de grommeler dans leur demi-sommeil. Je pris Imriel dans mes bras, pour le calmer jusqu'à ce qu'il s'éveillât et me reconnût. Ensuite vinrent les larmes, et je le tins contre moi tandis que ses frêles épaules et son petit corps tremblaient sous les assauts des sanglots.

Assis, l'épée sur les genoux, Joscelin regardait d'un air las.

Nous ne parlâmes pas de ce qui s'était passé à Daršanga. C'était trop tôt, trop immense. « Sortons d'ici vivants », avais-je dit. J'ignorais ce qu'il adviendrait de nous après. L'amour demeurait néanmoins ; et cela, je le savais. Mon cœur saignait de le voir. Et Joscelin… Je l'entendais dans sa voix ; je le voyais dans son regard blessé ; je le sentais dans sa manière de me toucher. L'amour, brisé, dont j'ignorais s'il pourrait jamais être réparé. Je priais pour qu'il n'en fût pas ainsi. Le soir, je le regardais faire ses exercices, dans la souffrance, et je sentais la peur dans mon ventre. Il avait survécu et son bras guérirait. Quant à savoir si son savoir-faire redeviendrait ce qu'il avait été… Parfois, lorsqu'elles ont été brisées, certaines choses ne peuvent jamais être recollées.

Je priais pour que nous ne fussions pas de celles-ci.

Vers le milieu de notre voyage, je retrouvai le chien de jade, la statuette que le Mahrkagir m'avait offerte, quelque part au fond de mon bagage. Je m'assis sur le sol sous ma tente, en état de choc, incapable d'en détourner les yeux. Je me souvins du plaisir qu'éprouvait le Mahrkagir à me faire des cadeaux, sa joie enfantine. Je croyais avoir tout laissé derrière moi, mais je n'avais pas oublié les nuits de plaisir veiné de souffrance et d'inquiétude, la douleur exquise, et le son de ma voix suppliante. Et je me souvenais de ses yeux noirs, brillants et fous, emplis d'adoration, son cœur qui battait sous ma main tandis que je plaçais l'épingle d'ivoire.

— Je croyais… Je croyais que vous voudriez la garder. (La tête glissée dans l'ouverture, Imriel m'observait, incertain.) Je ne savais pas.

— Oui. (Je brûlais de la jeter loin de moi. Au lieu de cela, je refermai ma main dessus. Le jade était doux au toucher, lisse et frais.) Tu avais raison. Merci, Imri.

J'avais tué un homme, assassiné sa confiance, volé sa vie. S'il me fallait le refaire, je le referais. J'en étais convaincue. Néanmoins, je ne parvenais pas à oublier.

Je ne devais pas oublier.

Pour les autres, c'était différent. Elles n'avaient pas choisi leur sort, et l'ombre de la culpabilité ne pesait pas sur leur âme. Malgré tout ce qui s'était passé, malgré les souffrances, la folie et les dizaines de morts, plus nous nous éloignions de Daršanga et plus leur humeur devenait légère. Mon cœur se réjouissait de les voir, même si je les enviais. Dans le combat, Uru-Azag et les Akkadians avaient recouvré une part de leur fierté perdue. S'ils rentraient chez eux en étant désormais moins que des hommes, ils étaient tout de même plus que des esclaves.

Et les femmes…

Au début, je crois que bon nombre d'entre elles n'osaient pas y croire. Lorsque nous atteignîmes les montagnes, la peur céda le pas à l'espoir, puis à une joie un peu timide. Elles se regroupaient selon leurs origines, reproduisant ce qui s'était produit au sein du zénana. Peu à peu l'usage du zenyan s'estompa au profit de leurs diverses langues ; celles qui avaient

une famille et des êtres chers s'en souvenaient, se demandant comment elles allaient être accueillies.

Kaneka était de celles qui n'avaient aucun doute. Pleine de vigueur et d'enthousiasme, elle accueillit la liberté comme un faucon encagé retrouve le ciel, portant la hache conquise au combat accrochée à sa selle, et une dague glissée à sa ceinture.

— Alors, toute-petite, me dit-elle le jour où nous pénétrâmes dans les premiers contreforts, à une allure ralentie par les chariots. Tu comptes toujours te rendre au Jebe-Barkal après cela ?

— Je crois bien que oui.

— Alors, peut-être irai-je avec toi. (Elle sourit, révélant la blancheur immaculée de ses dents.) Accompagne-moi à Debeho. Si ma grand-mère vit encore, elle te racontera les histoires des Melehakim.

— J'ai un guide en Iskandria qui doit me conduire à Meroë, répondis-je.

— Iskandria. (Kaneka agita une main dédaigneuse.) Un guide qui conduit des caravanes. Il te volera à coup sûr, toute-petite. Mieux vaut suivre le fleuve Majibara, puis chercher quelqu'un là-bas. Avec moi, personne ne te volera.

Notre allure s'était ralentie au point que quelques Akkadians avaient mis pied à terre pour chasser le long du chemin des bartavelles et, de temps à autre, un lièvre surpris. Je regardai Uru-Azag qui apprenait à Imriel à tirer à l'arc akkadian.

— Vous êtes sincère, Fedabin ?

— Qu'est-ce que tu crois ? (Kaneka toucha le sac de cuir à son cou qui contenait ses dés d'ambre.) Ta chance… ta folie. C'est à elles que je dois ma liberté.

— Et que d'autres doivent leur mort, répondis-je.

Elle haussa les épaules.

— Les as-tu tués toi-même ? Non. Moi, je suis vivante, et cela me suffit. Accepte mon offre ou refuse-la, peu m'importe. Je te suis reconnaissante quand même.

Je posai mes yeux sur elle et hochai la tête.

— J'accepte.

Chapitre 59

À la fin de la troisième semaine de notre lent périple, Tizrav, fils de Tizmaht, tomba sur nous dans les montagnes. Il avait établi un petit campement un peu à l'écart de la route royale, et était occupé à dépecer un daim. J'entendis les exclamations à l'avant et remontai la colonne pour aller voir ce qui se passait. Joscelin chevauchait juste derrière moi.

— Ma dame, s'exclama le mercenaire en persian, tout sourires derrière son bandeau graisseux. (Ses mains étaient pleines de sang.) Messire. Alors vous êtes revenus ?

— Tizrav ! (J'étais si heureuse de le voir que je faillis l'embrasser.) Est-ce le Lugal qui vous a envoyé ? ou messire Amaury ? Ils sont là ?

— Amaury. (Il glissa sa lame entre la chair et la peau, qu'il décolla ensuite d'un geste précis.) Il a offert une récompense. On a vu les feux depuis le fort de Demseen, mais ces maudits Akkadians étaient trop effrayés pour venir. Votre messire Amaury a offert de l'or à celui qui irait. Et je suis venu.

— Vous connaissez cet homme ?

Uru-Azag toisait Tizrav en pinçant son nez aquilin.

— C'est un guide en qui le Lugal a toute confiance, dis-je en transformant quelque peu la réalité.

— Le Lugal aura la peau de quelqu'un lorsqu'il apprendra que les Drujani vous ont laissé passer avec un convoi de femmes et d'eunuques, alors que ses hommes étaient trop effrayés pour traverser la frontière, dit Tizrav en retournant la carcasse dépecée. Alors, que s'est-il passé ?

— C'est une longue histoire, répondis-je. On nous a accordé le droit de passer. Tizrav, à quelle distance se trouve la frontière ?

— À votre allure ? Deux jours, peut-être trois. (Il lança un coup d'œil en direction d'Imriel, en croupe derrière moi, qui le regardait faire avec une fascination morbide.) Je vois que vous avez le garçon que vous cherchiez.

— Oui. La frontière est-elle gardée ?

— Par les Drujani ? (Il haussa les épaules.) Vous pourriez faire passer une armée entière sans problème. Et il y a toutes les chances que le Lugal le fasse lorsqu'il saura ce qui se passe. Je pensais attendre par ici. Sinaddan n'a pas promis d'or, lui. Pas comme votre messire Amaury.

Quelqu'un entendit ses paroles et répercuta ses propos vers l'arrière, immédiatement traduits en une dizaine de langues. Des cris de joie s'élevèrent à l'idée d'une armée conquérante. Je levai une main.

— Non ! (Le mot avait jailli de ma gorge, autoritaire et sans appel, faisant taire les vivats. Je pris une profonde inspiration et fis volter mon cheval pour leur faire face. Je m'adressai à eux en zenyan.) Le Drujan veut rechercher la paix, maintenant, et j'ai donné ma parole de porter ce message. Que personne ne vienne dire autre chose. C'est compris ?

Ils donnèrent leur accord – non sans quelques réticences.

— Et vous, fils de Tizmaht, demandai-je au mercenaire. Tiendrez-vous votre langue jusqu'à ce que j'aie parlé ?

Tizrav haussa les épaules avec son air madré.

— La guerre, la paix. Qu'est-ce que cela peut me faire ? Il y a plus d'or à prendre avec la première, et moins de risques de mourir avec la seconde. Je me tairai si c'est ce que vous voulez. Mon père serait heureux de voir les feux sacrés allumés, ce fou dévot qu'il était. Je crois que je vous dois bien ça.

Et ainsi nous repartîmes en direction de la frontière.

Le deuxième jour, Tizrav partit en éclaireur pour prévenir la garnison du fort de Demseen de notre arrivée. Mercenaire ou pas, il nous avait conduits sans encombre jusqu'à Daršanga ; j'avais confiance en sa parole. Et, en cela, je n'avais pas tort.

Lentement, à travers les montagnes, notre caravane avançait.

Après si longtemps, la forteresse grise posée sur l'horizon m'apparut comme un spectacle irréel, avec la bannière au Lion

du soleil du Shamabarsin, l'antique maison de Ur. Certains des Akkadians, dont Uru-Azag, fondirent en larmes. Les Magi qui nous avaient accompagnés jusque-là piquèrent des deux et repartirent, emmenant avec eux les porteurs drujani. Personne ne tenta de les retenir. Les pierres roulèrent sous les sabots de leurs montures.

Des trompettes sonnèrent au sommet des tourelles. Les échos roulèrent longuement dans le défilé où nous avancions. On nous avait repérés.

La garnison sortit à notre rencontre.

Messire Amaury Trente était du nombre, la joie et l'incrédulité peintes sur son visage.

— Phèdre ! s'exclama-t-il en me prenant dans ses bras pour m'embrasser sur les deux joues. (Puis il me prit aux épaules et me secoua.) Au nom d'Elua, je jure que… Joscelin Verreuil, espèce de fou cassilin… (Il donna une drôle d'accolade à Joscelin, gêné par son bras en écharpe qu'il s'efforça de ne pas toucher.) Et vous… (Apercevant Imriel qui se tenait prudemment caché parmi nous, il s'interrompit pour exécuter une profonde révérence. Sa voix se fit plus onctueuse.) Vous devez être Imriel de la Courcel. Messire prince, soyez le bienvenu.

— Quoi ? (Au milieu des effusions et du brouhaha, la voix d'Imriel, totalement ébahi, se perdit. Ses yeux allaient d'Amaury à moi, et de moi à Amaury. Un début de panique s'emparait de lui.) Quoi ?

Je fermai les yeux et me mordis l'intérieur des joues. Je n'y avais pas pensé.

— Phèdre. (La main d'Amaury sur mon bras m'obligea à me tourner vers lui.) Vous ne lui avez pas dit ?

— Non. (Je secouai la tête.) Amaury… vous ne pouvez pas savoir comment c'était là-bas.

— Quoi ? (Le ton d'Imriel grimpait dans les aigus, rendu strident par la peur. Dans sa propre expérience, l'inconnu n'était jamais porteur de bonnes nouvelles. Cette fois, je crois pouvoir dire qu'il n'avait pas tort.) Expliquez-moi !

— Imri. (Je m'agenouillai devant lui, prenant ses mains dans les miennes.) Je ne t'ai pas dit toute la vérité. Messire Amaury

dit vrai. Ton nom, ton nom complet est Imriel de la Courcel. Tu es un prince du sang, troisième dans l'ordre de succession au trône d'Angelin.

Tout son sang s'était retiré de son visage.

— Vous… Vous m'avez dit que mon père était mort.

— Et c'est le cas, répondis-je fermement. Ton père était le prince Benedict de la Courcel, le grand-oncle de la reine Ysandre. Elle est ta cousine, et elle a prié très fort pour que tu rentres sain et sauf. Messire Amaury est son émissaire. Il a fait tout ce chemin pour te ramener en Terre d'Ange.

Imriel retira ses mains des miennes et serra les poings.

— Tu m'as menti, siffla-t-il entre ses dents. (Ses yeux luisaient fiévreusement dans son visage blême.) Tu m'as dit que c'était ma mère qui t'avait envoyée !

— Votre mère ! (Amaury Trente lâcha un petit rire, avant de se reprendre bien vite.) Messire prince, votre mère… (Il se tourna soudain vers moi.) Il ne sait pas.

— Non.

Alors même que je parlais, Imriel me cracha au visage et s'enfuit, courant à la débandade en direction de la forteresse.

— Je vais m'occuper de lui, dit Joscelin, en passant directement des mots à l'action.

Avec un soupir, je me relevai, essuyant son crachat sur ma joue.

— Je suis désolé, dit messire Amaury en passant ses doigts dans ses cheveux. Phèdre, je suis désolé. Je pensais…

— J'aurais dû, dis-je en le coupant. Je sais. Amaury, le garçon vient de passer la moitié d'une année dans le sérail d'un fou. Vous voyez toutes ces femmes ? Elles reviennent de l'enfer. Chacune d'elles. Et moi aussi. Et Imriel aussi. Nous avons tous vécu le pire. Alors, non. Je ne lui ai pas dit. Et oui, sa mère m'a envoyée. Ysandre, poursuivis-je en soutenant son regard, vous a envoyé. Mais c'est Melisande qui m'a demandé d'aller le chercher.

— Melisande, répéta Amaury d'un ton dubitatif.

— Oui, insistai-je, épuisée au-delà de tout. Melisande.

Nous ne restâmes pas très longtemps au fort de Demseen – le temps néanmoins de restaurer quelque peu nos forces avant

le voyage pour Nineveh. Les installations étaient pour le moins sommaires, et en aucun cas conçues pour accueillir un si grand nombre de réfugiés. Nous dormîmes entassés sur des paillasses dans la grande salle du fort. Pendant deux nuits et un jour, Imriel m'évita, s'accrochant de toutes ses forces à son sentiment d'avoir été trahi. Je le laissai tranquille. Quelque peu épargné par l'allégation d'infamie, Joscelin le suivit comme son ombre – tout comme Kaneka et Uru-Azag, qui s'étaient tous deux entichés de cet enfant fantasque et rebelle.

Le matin où nous devions partir, Imriel avait disparu.

— Phèdre.

Joscelin vint me voir pendant que je supervisais le chargement des blessés, disposant des coussins pour caler au mieux la jambe d'Ursalina – une Aragonaise dont la cuisse avait été entamée pratiquement jusqu'à l'os. Miraculeusement, la plaie guérissait sans s'infecter. Les muscles et la peau avaient été soigneusement recousus par la main de la couturière caerdiccine, Helena.

— L'as-tu trouvé ? demandai-je.

D'un mouvement de tête, il m'indiqua le sommet de l'escarpement rocheux, au flanc duquel le fort était édifié.

— Il est là-haut. Je crois que tu devrais aller lui parler.

— Et comme cela ? demandai-je à Ursalina en zenyan, en évaluant la stabilité des coussins. C'est mieux ? (Elle confirma d'un hochement de tête reconnaissant, et je me tournai vers Joscelin.) Vas-y, toi. Il est en colère après moi, et il n'a pas vraiment tort.

Le visage de Joscelin était hâve et défait dans la lumière du petit matin.

— Il sait pour sa mère, dit-il en scrutant l'expression apparue sur mon visage. Phèdre, il ne pouvait pas faire autrement que de demander. Et, inévitablement, quelqu'un lui a parlé. Sans y mettre les formes…

— Qui lui a raconté ?

— Nicolas Vigny, répondit-il, en désignant le second d'Amaury Trente. Et Martin de Marigot. Ce n'est pas… Ce n'est pas leur faute. Ils n'ont fait que dire la vérité. Vigny a combattu à Troyes-le-Mont. Il a perdu son frère, là-bas. Il a de bonnes

raisons d'éprouver de l'amertume. Après tout, Melisande était l'unique responsable de tout cela.

— Et donc, dis-je, pourquoi devrais-je y aller ?

— Parce que, répondit Joscelin d'un ton ferme, pour le meilleur ou pour le pire, tu connais et comprends Melisande Shahrizai. Tu es la seule qui puisses dire à son fils qu'elle l'aime, sans que ces mots t'écorchent la bouche.

Il y avait tant de choses entre nous dont nous n'avions jamais parlé.

— D'accord, dis-je en repoussant les mèches trempées de sueur qui me tombaient sur le front. J'y vais.

Je retroussai le bas de ma tenue de cavalière et traversai le sentier étroit qui faisait le tour de la forteresse. Je trouvai Imriel assis sur le surplomb le plus éloigné, la mine sombre et boudeuse, occupé à lancer des cailloux dans le gouffre devant lui.

— Imriel.

Ses frêles épaules se raidirent. Ses omoplates saillaient comme de petites ailes sous sa peau fine. *Trop proéminentes*, songeai-je – mais que savais-je au juste des enfants ? Néanmoins, il me paraissait tout de même trop menu, trop frêle pour son âge. Les autres pupilles du sanctuaire d'Elua me paraissaient plus solides par comparaison. Même Alcuin, celui qui avait été comme un frère pendant mon enfance, avec sa sveltesse et sa grâce élancée, ses cheveux blancs et son gentil sourire, faisait plus vigoureux que ce garçon.

Je me frayai un chemin parmi les rochers pour le rejoindre, et m'asseoir à côté de lui sans rien dire. En contrebas, les flancs escarpés couverts d'arbres plongeaient vers le fond ; une petite brume légère étincelait dans la lumière du soleil. Imriel tenait son regard fixé sur le lointain ; ses mains jouaient avec une poignée de petits cailloux.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? demanda-t-il sans me regarder.

— J'ai eu tort, répondis-je d'un ton posé. J'allais le faire. Je voulais juste que nous soyons d'abord en sécurité, c'est tout. Je ne m'attendais pas que messire Amaury te réserve cet accueil. C'était stupide de ma part.

— Ma mère a un jour fait une chose folle et stupide. (Il prit une longue inspiration saccadée ; sa voix s'était presque brisée.) C'est ce que vous m'avez dit. Une chose folle et stupide ! Ma mère a trahi Terre d'Ange pour la livrer aux Skaldiques ! (Il releva la tête, posant sur moi ses yeux fulminants.) Elle a épousé mon père pour avoir le pouvoir, et elle m'a mis au monde pour m'utiliser comme un pion ! Elle a tenté de faire tuer la reine ! Une chose folle et stupide !

— Oui, répondis-je sans faiblir. Cela fait beaucoup à porter, n'est-ce pas ?

Les larmes qui coulaient le long de ses joues accrochaient la lumière.

— Vous m'avez dit qu'elle m'aimait. Vous m'avez dit qu'elle vous avait envoyée.

Je croisai les mains devant mes genoux.

— C'est le cas, Imri. La reine a envoyé messire Amaury. Et ta mère m'a envoyée, moi. Et je lui ai fait la promesse, au nom d'Elua le béni, de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour te retrouver et te protéger. Ce n'était pas assez. Je le sais. Mais c'était là tout ce que je pouvais faire.

— Pourquoi l'aideriez-vous ? Pourquoi vous le demanderait-elle à vous ? (Imriel détourna la tête, plongeant son regard au fond de la gorge.) C'est vous qui avez apporté le témoignage qui l'a condamnée. Nicolas Vigny me l'a dit. Et il y était.

— Oui, répondis-je. Il y était. (Je songeai à la caravane qui nous attendait. Le chargement était presque achevé. Je contemplai le fin profil d'Imriel, puis repensai à toutes les épreuves qu'il avait subies, puis à la vie qui l'attendait à la cour d'Ysandre de la Courcel, en tant que fils de Melisande – né d'une femme deux fois traîtresse.) Veux-tu entendre cette histoire ? Toute l'histoire ?

Sans me regarder, il hocha la tête.

Je pris alors une grande inspiration, puis je la lui racontai – du mieux que je pouvais. La sienne, celle de sa mère, de son père et la mienne. Je lui parlai des alliances matrimoniales qui tenaient la maison Courcel, du vœu secret de mon seigneur Delaunay, puis de mon éducation en tant que pion, que servante de Naamah marquée par Kushiel, formée dans l'art de l'action

clandestine et maintenue dans l'ignorance. Je lui parlai du rôle de mécène de sa mère lorsqu'elle avait acquitté le prix de ma marque et m'avait ainsi libérée. Et je lui racontai, sans rien omettre, sa trahison après la mort de Delaunay – en lui épargnant toutefois la manière dont sa mère m'avait questionnée – et comment Joscelin et moi nous étions réveillés dans un chariot bâché en route pour la Skaldie. Je lui fis le récit de ce que nous y avions vécu, et de ce que nous y avions appris, puis de notre fuite et notre départ pour Alba, de notre rencontre avec le Maître du détroit et du terrible sacrifice de Hyacinthe, puis de la bataille qui avait suivi.

Il connaissait déjà certains épisodes ; frère Selbert ne l'avait pas complètement tenu ignorant de l'histoire. Il avait entendu parler de l'invasion skaldique et du Maître du détroit, même s'il ignorait le nom de Hyacinthe. En revanche, du rôle de Melisande il ne savait absolument rien – y compris la tentative de renversement de la couronne à La Serenissima.

Il me fut très difficile de lui raconter ce passage. Il avait vu juste ; il était bel et bien un pion, mis au monde pour conquérir le trône d'Angelin. Je ne le niai pas, mais soulignai néanmoins comment sa mère avait cherché à le protéger en le confiant à la garde de frère Selbert. Quant à mon rôle, je l'évoquai tout juste, uniquement pour dire que j'étais arrivée à temps pour donner l'alarme.

Puis, je parlai de la découverte de sa disparition et de la demande de sa mère.

Sur ce dernier point, je ne mentis point ni ne cachai rien.

— Elle vous a achetée, dit-il doucement lorsque j'eus fini, les yeux perdus dans les dernières écharpes de brume. Elle vous a achetée contre des renseignements, aussi sûrement que si elle avait payé en or ou en diamants.

— Imriel. (Je vis ses épaules s'affaisser lorsqu'il m'entendit dire son nom.) Ta mère place la fierté et les renseignements au-dessus de tout, et elle a sacrifié les deux pour obtenir mon aide. Elle a dépensé tout ce qu'elle avait.

— Tout ce que j'ai vécu m'est arrivé à cause d'elle, murmura-t-il d'une voix amère. Pouvez-vous dire le contraire ?

— Dans le Siovale, je croyais moi aussi qu'il en était ainsi, reconnus-je. Et j'ai maudit le nom de Kushiel pour cela, estimant injuste que tu aies à souffrir pour faire expier ta mère. En Aragonia, en Amílcar, j'en étais toujours convaincue. Mais à Daršanga… Imri, le marché conclu avec ta mère et ma promesse m'ont conduite jusqu'à Nineveh. Ensuite, c'est la volonté d'Elua le béni qui m'a fait aller au Drujan pour te chercher. Et je peux te jurer que je n'y serais jamais allée pour un prix plus modique. Imriel… je ne suis pas prêtresse. Je ne sais pas reconnaître la volonté des dieux. Mais que crois-tu que le Mahrkagir aurait fait si nous ne l'avions pas arrêté ?

— Il aurait tué bien des gens, murmura-t-il en grattant le rocher avec un caillou. Il aurait conquis le monde.

— Et il aurait ri. (Je posai mon menton sur mes mains.) Il aurait trouvé cela très divertissant.

Imriel hocha la tête.

— Oui, il aurait ri.

— Eh bien… (Je pris une profonde inspiration.) Il ne rit plus, maintenant. Et c'est grâce à toi, Imri. Sans toi – sans ce que tu es, sans les choses terribles qui te sont arrivées –, le Mahrkagir serait vivant, et il rirait. Donc, je ne suis plus si prompte aujourd'hui à maudire les dieux, et en particulier Elua le béni.

Il regardait avec obstination le gouffre devant lui.

— Mais ce n'est pas juste.

— En effet. (Mon cœur saignait pour lui, pour moi, pour Joscelin, pour nous tous.) Ce n'est pas juste. Ah ! Imri ! même les dieux peuvent vaciller, et moi je ne suis qu'une mortelle. J'aurais voulu pouvoir t'épargner les souffrances que tu as endurées, mais je n'ai pas su te protéger à Daršanga. Et j'ai encore failli, ici même. Je suis désolée. J'ai fait ce que j'ai pu.

Ses épaules se crispèrent.

— Mais c'est vous qui avez le plus souffert à Daršanga.

— Peut-être. (Le souvenir m'assaillit, mais je savais qu'il ne pouvait pas le voir. Je m'efforçai de conserver un ton posé.) Mais c'était mon choix, Imri. Et le résultat en valait la peine. Le Mahrkagir n'est plus. Et toi… tu es sain et sauf, et tu seras bientôt auprès de la reine qui, pendant toutes ces années, n'a

rêvé que de t'accueillir au sein de sa maison comme un parent, comme un fils. Je ne peux rien demander de plus.

— Ce n'est quand même pas juste, murmura-t-il.

— Je sais. (Je tendis une main et caressai ses cheveux.) Ah ! mon petit chéri ! je sais.

— Je veux rester avec vous. (Imriel redressa brusquement la tête, une expression à la fois agressive et vulnérable peinte sur ses traits.) Avec vous et Joscelin. Je ne veux pas rentrer avec messire Amaury pour devenir son fils, pour être à elle, là où tout le monde me détestera ! Je n'en ai rien à faire du trône ! Je me moque de la reine ! Je veux rester avec vous !

— Ce n'est pas possible, dis-je gentiment. Que cela te plaise ou non, ce n'est pas possible. Tu es Imriel de la Courcel, prince du sang, et un avenir t'attend. En cet instant même, une caravane attend ton bon plaisir, ainsi qu'un petit cheval sélectionné rien que pour toi. Uru-Azag a lui-même choisi son harnachement. Et il y a des femmes blessées qui attendent aussi, et qui seront certainement mieux soignées par les chirurgiens de Nineveh que par ma pauvre sollicitude. Comptes-tu les faire attendre toute la journée ?

— Non. (Ma remontrance lui avait permis de se ressaisir. Imriel se leva ; il se tenait debout au bord du ravin. Je ravalai ma peur et me levai à mon tour, puis je lui tendis la main. Il la prit avec gravité et fit un pas vers moi.) Je suis désolé, Phèdre, dit-il en posant sur moi un regard empli de contrition. Vont-ils tous me détester, parce que je suis le fils de ma mère ?

— Non. (Je serrai sa main dans la mienne, le cœur bien lourd.) Je ne les laisserai pas faire.

Chapitre 60

Nous franchîmes les portes de Nineveh aux petites heures de la nuit, à l'heure où le mince croissant de lune blanc accroché au ciel baignait les rues et ruelles vides et les bâtiments d'argile d'une lumière d'argent peuplée d'ombres fantomatiques. Sinaddan-Shamabarsin préférait une arrivée sans tambours ni trompettes.

En fait, c'était l'unique solution. Une troupe d'une telle importance, composée pour l'essentiel de femmes non voilées originaires d'une dizaine de pays, n'aurait pas manqué d'attirer l'attention. Je me réjouissais de ces dispositions, car elles montraient que le Lugal avait pris au sérieux l'avertissement que je lui avais envoyé. Il n'agirait pas avant de m'avoir entendue.

La pénombre de la nuit estompait les formes et les contours – et même les traits de tous ces visages que j'avais appris à si bien connaître. C'était une sensation étrange, qui devint plus étrange encore lorsque nos chemins se séparèrent à l'intérieur du palais. Valère L'Envers, la Lugaline, avait ordonné que l'on rouvrît et préparât une aile inoccupée du quartier des femmes. C'était là qu'elles seraient toutes logées en attendant qu'on statuât sur leur sort.

Un accueil tout différent attendait les D'Angelins.

En effet, le reste d'entre nous – Amaury, Joscelin, Imriel et moi – serions traités comme des hôtes royaux, tandis que les trois compagnons d'Amaury prendraient leurs quartiers dans le palais. Et, malgré l'heure tardive, nous fûmes formellement reçus par la Lugaline elle-même.

— Comtesse Phèdre nó Delaunay de Montrève. (Les joues de Valère L'Envers étaient bien rouges lorsqu'elle prit place sur le trône de sa salle d'audience privée, semblable à une statue

dorée, mais je n'aurais su dire à cet instant si elle était heureuse de me voir ou pas.) Messire Trente, messire Cassilin. (Le diadème d'or et de pierres ornant sa coiffure savante et distinguée s'inclina, et sa voix changea.) Prince Imriel de la Courcel.

Nous exécutâmes tous une révérence. À la fois raide et empêtré, Imriel s'inclina.

— Majesté.

Dans ce nouvel environnement, je le voyais sous un nouveau jour. Je voyais ce que découvrait Valère – son incroyable beauté, ses cheveux noirs, tirant sur le bleu, de la maison Shahrizai, ses yeux de la couleur des saphirs à l'heure du crépuscule. Le visage de sa mère en miniature.

Elle se tourna vers moi, avec un sourire forcé sur les lèvres.

— Ainsi donc, déjouant une nouvelle fois toutes les prévisions, vous revoici vivante, comtesse. Il semblerait que me soit épargnée la tâche bien lourde de composer une missive annonçant votre trépas à ma cousine Ysandre.

— Il semblerait en effet que ce ne soit pas nécessaire, ma dame, répondis-je. Nous vous savons gré de votre hospitalité.

— Oui. (Valère nous considéra un long moment.) J'ai pris des dispositions pour que messire Joscelin et vous soyez logés dans les mêmes appartements. Je suppose que cela ne vous déplaira pas. Aux yeux de la noblesse akkadianne, vous êtes considérés comme un couple marié. Et le prince occupera une suite contiguë. J'ai cru comprendre que vous étiez devenus… très proches.

Indubitablement, nous étions de retour dans le vrai monde – avec tous ses méandres politiques. Je me souvenais de son élan de gentillesse sincère à mon égard, juste avant notre départ ; à l'évidence, Valère L'Envers m'aimait beaucoup plus lorsqu'elle me pensait morte. J'exécutai une gracieuse révérence, en me demandant si elle avait écrit mon panégyrique au cours des mois écoulés.

— Ma dame est trop bonne.

Elle eut un petit mouvement de la main plein de distance et de prodigalité.

— C'était bien le moins. Mon seigneur Sinaddan a grand hâte d'entendre votre récit dès que vous serez reposée. Messire Trente, des appartements ont également été préparés à votre intention. Messires, ma dame… soyez les bienvenus à Nineveh.

Et, sur ces mots, nous fûmes escortés jusqu'à nos chambres respectives. J'étais épuisée jusque dans la moelle de mes os, trop lasse pour réfléchir. Avec Joscelin et Imriel, je suivis le serviteur eunuque jusqu'à la luxueuse suite qui nous avait été attribuée. Une porte séparait nos appartements de ceux d'Imriel. La dernière chose que je vis, lorsque ma tête vint se poser sur les coussins moelleux de notre lit bas, fut la silhouette de Joscelin qui se découpait dans la lumière, sur le seuil de séparation. Il posait une question. À la seconde où je sombrai dans l'inconscience, la voix d'Imriel lui donna une réponse…

Je dormais et le monde alentour n'existait plus.

Le lendemain matin, le médecin personnel de Valère, un chirurgien eisandin qui l'avait suivie en un véritable exil au Khebbel-im-Akkad, vint nous examiner. Après si longtemps, ce fut un véritable soulagement de s'en remettre à l'expertise d'un homme de l'art. À tout petits gestes prudents, il défit les bandages autour du bras de Joscelin, examina le raccordement de l'os et grogna.

Ce fut pour le moins un choc de voir combien l'inactivité avait fait disparaître les muscles de Joscelin ; sa peau blafarde desquamait par endroits. Sur les instructions du chirurgien, Joscelin bougea son bras, serra son poing gauche. Le médecin se contenta de grogner de nouveau, puis de nettoyer le membre, avant de l'enserrer de nouveau dans des bandes de coton blanc, à l'intérieur desquelles était glissée une attelle. Il jeta dédaigneusement le châle de Drucilla, pour le remplacer par une élégante écharpe décorée de brocart.

— Recouvrera-t-il l'usage de son bras ? demandai-je.

— Sûrement, mais il devra le ménager pour le reste de ses jours. (Le chirurgien haussa les épaules.) La fracture a été bien réduite, travail de barbare ou non.

Je ramassai le châle de Drucilla, taché et abîmé par le voyage, et le tins contre mon cœur. « Travail de barbare ».

— Je l'ai réduite moi-même, messire chirurgien, dis-je. En suivant les instructions d'une femme médecin de Tiberium.

— Vous vous en êtes bien tirée, reconnut-il. Venez, maintenant, je vais vous examiner.

Joscelin quitta la pièce pendant que le médecin eisandin procédait à son examen sur moi. Malgré ses manières brusques et sans souplesse, ses doigts étaient légers et leur contact était distant et impersonnel. Il conserva la tête baissée et ne fit aucun commentaire.

— J'ai vu pis chez les autres, dit-il ensuite en se lavant les mains dans une bassine. Sa Majesté m'a fait appeler cette nuit. Je n'aurais jamais cru vous voir si bien après avoir entendu ce que vous avez subi. Consoude et huile de lavande. Je vais demander à mon assistant de vous préparer un onguent. Mais vous êtes déjà guérie là où il y a eu cicatrisation. Vos tissus… un don de Kushiel ?

— Oui. (Je repris une position assise et lissai ma robe sur mes genoux.) Si on peut appeler cela ainsi.

Il hocha la tête. Une lueur inattendue de compassion était apparue dans ses yeux gris.

— J'ai entendu les récits. Je vais vous donner un baume également, à appliquer sur le bras de votre Cassilin, lorsque le temps sera venu. Mais attention, encore trois semaines avant de retirer l'attelle. Cela favorisera la circulation du sang et l'aidera à récupérer. Ne lui dites surtout pas que je vous ai déjà donné ce baume ; il jetterait son écharpe aux orties. Je sais comment ils sont…

— Merci, murmurai-je. Messire chirurgien, merci.

— Ce n'est rien. J'ai moi aussi fait un serment – tout comme vous. (Il s'interrompit un instant.) J'ai vu le garçon également.

— Et ?

L'angoisse fit battre mon cœur un peu plus vite.

— Il guérira. (Le médecin ramassa ses affaires.) La marque laissera une cicatrice, mais ses plaies sont propres et saines, et il est jeune et son esprit est solide. En revanche, c'est l'amertume chez lui qui pourrait s'envenimer. Laissez-le en parler s'il le souhaite. Lorsqu'il entrera dans l'âge adulte… (Il se souvint

soudain de qui il parlait et sa phrase demeura en suspens.) Oui, il sera bien entouré, à n'en pas douter.

— À n'en pas douter, dis-je en écho. Merci, messire chirurgien. J'ai pris bonne note de vos conseils et je veillerai à ce qu'ils soient retransmis à ceux qui en auront besoin.

L'onguent me fut livré dans l'heure – ainsi que le baume pour Joscelin, dans un petit pot de grès bouché qui embaumait le camphre et la pyrole. Je le dissimulai dans mes affaires. Valère L'Envers me fit parvenir des vêtements, des robes somptueuses et des voiles assortis dans le style akkadian, ainsi que des crèmes, pommades et cosmétiques. Après un passage fort bienvenu aux bains, je passai une tenue d'apparat. Elua ! quelle sensation ! Ma peau me paraissait étrangère, propre et ointe d'huiles parfumées. Le contact de la soie était particulièrement exquis.

— Ma dame, dit l'un des eunuques de Valère, debout sur le seuil, les yeux baissés. (Joscelin se tenait derrière lui, exotique dans une tunique grenat à larges manches, portée sur ses chausses. De toute évidence, il ne se sentait guère à l'aise, et pas uniquement à cause de son bras retenu par une écharpe rehaussée de brocart.) Le Lugal va vous recevoir.

On ne discute pas les désirs d'un prince. Je mis mon voile et le suivis.

— Où est Imri ? demandai-je à Joscelin tandis que nous traversions salles et couloirs.

— Au zénana, répondit-il sans même y penser. (Le mot était identique en akkadian.) Le quartier des femmes. Uru-Azag veille sur lui.

— Parfait. (Je l'observai du coin de l'œil. Ses cheveux blonds, lavés de frais, étaient coiffés en une longue tresse qui lui tombait dans le dos. Ses atours somptueux faisaient ressortir son austère beauté.) Cela te va bien, tu sais.

Les coins de ses lèvres se relevèrent imperceptiblement.

— Non, cela te va bien à toi.

Puis nous arrivâmes à la salle d'audience du prince Sinaddan-Shamabarsin, et nous n'eûmes plus le temps pour la conversation. Il n'y avait que nous, son épouse et lui-même, mais l'entretien n'en fut pas moins intense. À notre entrée, il

faisait les cent pas dans la pièce ; froncés, ses épais sourcils formaient une barre sous son turban de drap d'or.

— Des rumeurs, dit-il sans ambages en venant se planter devant nous. Des rumeurs me parviennent, comtesse, au sujet du Drujan. Des rumeurs en provenance du fort de Demseen et de toute la frontière. Des rumeurs disant que le pouvoir du Mahrkagir est en lambeaux, que son armée a perdu toute volonté, que les feux sacrés ont été rallumés, et que les prêtres d'Angra Mainyu s'enfuient en hurlant devant les flammes. Et, au milieu de tout cela, vous arrivez, vivante, sans garde ni escorte, avec un convoi de femmes et d'eunuques, et vous m'envoyez un message me demandant de ne rien faire. Bien. J'ai obtempéré. Maintenant, expliquez-moi.

Je lui racontai tout.

Tous les événements qui m'avaient paru durer une éternité ne composaient pas un récit bien long. J'avais assassiné le Mahrkagir et le zénana avait pris Daršanga. Ensuite, les feux sacrés avaient été rallumés et nous avions passé un accord avec le grand Magus Arshaka. Une si petite histoire pour de si grandes souffrances.

Valère L'Envers pâlit en l'écoutant. Elle avait beau ne pas m'aimer, elle était d'Angeline ; elle devinait mieux que son royal époux ce qui s'était passé et le prix qui avait été payé.

— C'est pour cette raison, messire, que je sollicite votre aide pour que ces femmes soient raccompagnées jusque dans leur patrie. Chacune d'elles a énormément souffert et beaucoup sacrifié.

Le prince lança un coup d'œil à sa femme, qui répondit d'un hochement de tête. Apparemment, ils étaient d'accord.

— Ce sera fait, dit-il. Pour chacune d'elles. Sur la tête de mes fils, je le jure. Le Khebbel-im-Akkad les dotera toutes comme si elles étaient des filles de la maison de Ur. Mais, ma dame, qu'avez-vous à me dire au sujet du Drujan ? Votre accord a été respecté. Vous êtes revenue saine et sauve jusqu'à Nineveh. Vous êtes en terre amie et pouvez parler librement. Il ne s'écoulera guère de temps avant que la question parvienne aux oreilles de mon père – avec l'obligation de prendre rapidement

des décisions. Plaidez-vous toujours en faveur de la paix, même après ce que vous avez subi ?

Je pris une profonde inspiration et joignis les mains devant moi.

— Oui, messire, répondis-je. Cela n'a jamais été la volonté du peuple drujani – les fermiers, les pêcheurs, les tisserands, les serviteurs – de suivre la voie d'Angra Mainyu. Ils n'étaient que quelques-uns, pleins de fiel et d'amertume, prêts à s'approprier n'importe quel pouvoir, d'où qu'il puisse venir. Or, c'est précisément dans la cruauté du Khebbel-im-Akkad que ce pouvoir plonge ses racines. Ce sont les atrocités commises sur la famille de Hoshdar Ahzad qui ont donné naissance au Mahrkagir. Messire, je plaide pour la paix au nom du Drujan pour que jamais ne vienne au monde un autre Mahrkagir.

— Des hommes sont morts, dit-il d'une voix grave. Des Akkadians – deux armées entières ont été détruites. Devons-nous permettre que le Drujan se rende pacifiquement et s'en tire sans aucun châtiment ? Notre faiblesse n'encourrait que le mépris. Partout les Persians se gausseraient de nous et seraient incités à une nouvelle insurrection.

— Non. (Je secouai la tête.) Messire, pendant huit années, les Drujani ont suivi les trois voies d'Angra Mainyu – de mauvaises pensées, de mauvaises paroles, des actes néfastes. La terre est ravagée, salée et stérile en bien des lieux. Le bétail est négligé et battu. Les populations sont affamées et épuisées de vivre dans la peur. Demandez à vos guides si vous ne me croyez pas. Demandez à Tizrav qui nous a accompagnés à Daršanga. (L'image du mercenaire persian, et de sa loyauté vouée à la lumière vibrante de l'or, traversa fugacement mon esprit.) Messire, si vous entriez au Drujan avec au cœur un désir de vengeance, et que vous y commettiez un bain de sang, vous ne feriez qu'y semer les graines de la haine. En revanche, si vous y entrez pour y rétablir l'ordre et apporter votre aide, si vous distribuez des vivres et restaurez le commerce, ils verront en vous leur libérateur.

— Hmm. (Les yeux du prince Sinaddan scrutèrent Joscelin.) Qu'en dites-vous, mon guerrier silencieux ? Vous en avez vu

bien plus que la comtesse sur les rouages internes du pouvoir drujani. Diriez-vous comme elle ?

— Messire. (Joscelin inclina la tête. Il maîtrisait suffisamment bien l'akkadian désormais pour répondre au prince dans sa langue.) L'armée du Mahrkagir est en pleine déroute ; elle ne tenait que par les dons terribles des Âka-Magi. Leurs pouvoirs sont brisés et leurs alliés ont fui. Le peuple se tourne maintenant vers les anciens Magi pour être guidé. Je suis d'accord avec ma dame Phèdre. Le moment est opportun. Par la compassion, vous conquerrez le Drujan bien plus sûrement que par les armes.

Et le Lugal, en despote akkadian d'un nouveau genre, conscient des responsabilités qu'impose le pouvoir, hocha la tête pour lui-même, agitant sa barbe noire soigneusement taillée.

— Oui, ce doit être ainsi, dit-il à moitié pour lui-même. Même si mon père ne le verra peut-être pas du même œil. Néanmoins, il m'a confié la garde des frontières nord, si bien que le choix m'appartient. Je vais dicter les termes d'une reddition pacifique et envoyer une délégation à ce Magus Arshaka. Nous verrons bien ce qu'il dira.

Une vague de soulagement me submergea.

— Mon seigneur est sage.

— Nous verrons. (Sinaddan s'autorisa un sourire.) Comtesse, je suis conscient de la dette que j'ai envers vous. À vous seuls, vous et votre consort avez réussi là où deux armées akkadiannes avaient échoué. Dites-moi quelle récompense je pourrais vous accorder.

— Votre gratitude, messire, me comble amplement, répondis-je instinctivement. Pour le reste, je demande seulement que réparation soit faite aux femmes du zénana, et peut-être une place d'honneur dans votre garde pour Uru-Azag et ses camarades, pour ces braves à qui nous devons d'avoir la vie sauve.

— Ils formeront le noyau de ma garde personnelle, annonça Valère L'Envers. En tant qu'eunuques, ils ne peuvent pas servir parmi une troupe d'hommes, et je crois qu'ils seront ainsi

dûment honorés. Phèdre nó Delaunay, n'y a-t-il rien que vous voudriez pour vous-même ?

Il y avait une note d'impatience dans sa voix. Je crois pouvoir affirmer que la Lugaline du Khebbel-im-Akkad ne goûtait guère l'idée d'avoir la moindre dette envers une courtisane d'Angeline, quelles que fussent les circonstances.

— Une escorte pour Tyre ne serait pas de trop, ma dame.

— Une escorte ! s'exclama le prince en riant. Vous l'aurez, et plus encore.

Et, sur ces mots, notre audience fut levée.

Lorsqu'elle fut terminée, je me sentais aussi épuisée que si j'avais livré une deuxième guerre. Sincèrement, la politique est une activité bien épuisante, pleine de chausse-trappes et source de grandes tensions ; tant de vies reposent sur la décision d'un seul homme. De retour dans nos appartements, j'ouvris la porte de séparation pour voir si Imriel était revenu, mais sa chambre et le salon attenant étaient vides. Trop épuisée pour bouger, je demeurai là. Joscelin s'approcha derrière moi et glissa son bras valide autour de ma taille. C'était largement suffisant. Malgré tout l'amour que j'avais pour lui, je n'aurais pas été capable d'en supporter plus.

— Il me faudra un peu de temps, dis-je d'une voix posée.

— Je sais.

— Je suis désolée.

J'aurais tant voulu ne pas me sentir brisée à l'intérieur.

— Phèdre. (Gentiment, il me retourna vers lui.) Je sais. Tu as fait ce qu'il fallait. J'aurais préféré que les choses se soient passées différemment, mais je ne t'en veux pas pour cela. Ce que tu as fait était un acte… plein de courage et de noblesse. Sincèrement.

— Alors pourquoi ai-je le sentiment d'être si horrible ? demandai-je dans un murmure.

Joscelin toucha mes cheveux ; il avait l'air sur le point d'être malade.

— Veux-tu… Veux-tu que nous en parlions ?

— De ce qui s'est passé à Daršanga ? (Je posai une main sur son torse pour le tenir éloigné ; je sentais la pulsation régulière et puissante de son cœur sous mes doigts. Les larmes emplirent

mes yeux.) Oh ! Joscelin ! Si je le faisais… aurais-tu la force de m'écouter ?

Au bout d'un instant, il me répondit d'une voix devenue sourde, empreinte de la plus grande franchise.

— Je ne sais pas.

Je ravalai la boule dans ma gorge et hochai la tête.

— Alors attendons.

Chapitre 61

Le cri d'Imriel nous réveilla tous les deux, fracassant notre sommeil – un cri court, aigu et plein d'urgence, un cri poussé en réponse à un danger immédiat.

— Ce n'est pas un cauchemar.

Instantanément alerte, Joscelin roula à bas du lit, pour se retrouver debout, nu comme à son premier jour, cherchant à tâtons une arme. Luttant pour enfiler une tunique de soie, je le suivis tandis qu'il se précipitait dans la chambre d'Imriel, éclairée par la faible lueur provenant des torches du couloir.

Imriel était à genoux sur son lit, le visage blême sous le coup d'une terreur suraiguë, les mains crispées pour griffer tendues devant lui. Une silhouette enveloppée d'amples vêtements noirs, un burnous noir sur la tête dissimulant les traits de son visage, était en train de se replier vers la porte d'entrée demeurée entrouverte.

Poussant un juron, Joscelin lança sa dague.

Elle manqua sa cible et rebondit sur le sol. La silhouette se rua à l'extérieur, dans le couloir, Joscelin sur ses talons. Les mains tremblantes, j'allumai une lampe ; ensuite seulement, j'osai me tourner vers Imriel.

— Tu vas bien ?

Il hocha la tête. Peu à peu, ses mains se décrispaient. Sa maigre poitrine montait et descendait frénétiquement.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Je me suis réveillé et il y avait quelqu'un. J'ai crié et… (Il mima le geste d'assener un coup de patte.) Puis Joscelin est arrivé. Pensez-vous qu'on essayait de me tuer ?

Je m'assis au bord du lit.

— Qu'en penses-tu ?

— Oui. (Son visage restait pâle, mais il avait recouvré son calme.) Je crois bien que oui.

J'étais du même avis, mais je n'en dis rien, attendant le retour de Joscelin. Il revint, la mine sombre et les mains vides.

— Je l'ai perdu, annonça-t-il. Je ne sais même pas si c'était un homme ou une femme. Qu'en dis-tu, Imri ? Homme ou femme ?

— Je ne sais pas, répondit-il d'une voix misérable. Il faisait noir.

— Tu t'en es bien sorti. Très bien. (Joscelin récupéra sa dague et lança un regard courroucé à son bras gauche.) Et je l'aurais atteint sans ce bras. Cela me déséquilibre. Et puis je ne bouge plus aussi vite. Il n'avait que trois pas d'avance. J'aurais largement dû l'avoir.

Imriel frissonna, puis se roula en boule sur son lit en enserrant ses genoux entre ses bras. Je caressai ses cheveux.

— Tu as dû t'attirer quelques regards étonnés, dis-je à Joscelin avec un coup d'œil.

Hormis l'écharpe maintenant son bras, il était toujours splendidement nu. Imriel jeta un regard par-dessus ses genoux et gloussa.

— Quelques-uns, répondit Joscelin en haussant les sourcils. Allez, viens avec nous, toi. À partir de maintenant, tu dormiras en notre compagnie.

Cela prit presque une heure mais, pour finir, Imriel s'endormit dans notre lit. Enveloppés dans de simples tuniques, Joscelin et moi restâmes éveillés, assis dans des fauteuils, à discuter à voix base.

— Cela pourrait être n'importe qui, dis-je, dégoûtée. Un homme, une femme, un eunuque. Akkadian, d'Angelin – ou jebéen, même…

— Je n'ai vraiment rien distingué. La silhouette a plongé dans un petit hall sur le côté, et, le temps que j'y arrive, il n'y avait plus personne.

— Aucun des gardes n'a rien vu ?

Il secoua la tête.

— Aucun n'a reconnu avoir vu qui que ce soit.

— Soit ils mentent, auquel cas il y a de fortes chances qu'il s'agisse d'une conspiration akkadianne, soit ils n'ont rien vu qui sorte de l'ordinaire, ce qui pencherait une nouvelle fois pour une responsabilité akkadianne. Mais ce n'était pas une femme. À cette heure-ci, une femme sans escorte ne passerait pas inaperçue.

— Exact. (Pour lui comme pour moi, il était inutile de souligner l'évidence, à savoir que Valère L'Envers était la fille du duc Barquiel, et que celui-ci serait certainement ravi d'apprendre la nouvelle de la mort d'Imriel.) Les hommes de messire Amaury peuvent circuler librement dans le palais.

Joscelin poussa un soupir en passant sa main valide dans ses cheveux ébouriffés.

— Amaury… Tu ne soupçonnes tout de même pas Amaury ?

— Amaury, non. Mais les autres… (Je fixai un instant les yeux sur la flamme dansante de la lampe à huile.) À quel point les connais-tu bien ? Vigny, Marigot, Charves… Tu m'as bien dit que Vigny était amer. Ce serait un coup de génie de la part de quelqu'un voulant supprimer Imriel que de le faire nommer dans la mission chargée de le retrouver.

— Non, la délégation d'Amaury a été triée sur le volet, répondit-il. Valère me paraît une candidate bien plus crédible.

— Je suis d'accord. (Je resongeai à la description de messire Amaury que m'avait faite Melisande Shahrizai à La Serenissima. « Un homme capable, à ce qu'on dit, et loyal à la reine ; mais je ne crois pas qu'il soit intelligent. ») Néanmoins, c'est une possibilité que nous ne pouvons pas écarter.

— Que fait-on alors ?

— On cherche un visage marqué, répondis-je. Imri a griffé au sang. Il en avait sous les ongles. Si c'est un des hommes d'Amaury… (Je fis la grimace.) Tout ce que nous avons à faire, c'est l'amener vivant jusqu'à Tyre.

— Avec l'escorte généreusement accordée par le Lugal, observa Joscelin. Pleine de je ne sais combien d'assassins en puissance. (Il lança un coup d'œil en direction de la chambre.) Tu sais… Toute ma vie, depuis l'âge de dix ans, je me suis entraîné pour cela – pour être le garde du corps personnel d'un membre de la maison Courcel. La meilleure protection possible

contre les risques d'assassinat. Et maintenant ? (Il haussa les épaules ; sa tunique glissa sur son épaule bandée.) Je suis inutile.

— Certainement pas, dis-je d'un ton farouche. Jamais ! Je préférerais encore t'avoir manchot à mes côtés plutôt qu'une compagnie entière de Boucliers noirs !

Il sourit, mais ses yeux conservèrent leur angoisse morose.

— Je ne peux plus me battre, Phèdre. Tu l'as vu aussi bien que moi. Jusqu'à tout à l'heure… je ne m'en souciais pas tant que cela. Je pensais que j'en serais capable. Après Daršanga, je n'étais vraiment pas pressé de tuer de nouveau. Mais le garçon… (Ses yeux retournèrent se poser sur Imriel.) Il a besoin d'un Cassilin, pas d'un estropié.

— Joscelin. (J'étais sur le point de fondre en larmes.) Quiconque voudrait le tuer devrait d'abord nous éliminer tous les deux. Et cela, personne n'y est encore parvenu.

Au bout d'un moment, il hocha la tête, puis tendit sa main valide pour me caresser la joue.

— Va te coucher, murmura-t-il. Je prends le premier tour de garde. Je te réveillerai avant l'aube.

Je dormis mal, et ne me levai que lorsque Joscelin, les yeux creux, me réveilla. Pendant qu'ils dormaient, j'étudiai le rouleau jebéen – que Valère L'Envers m'avait rendu. J'avais fait bien plus de progrès en jeb'ez que je le pensais, simplement en écoutant Kaneka et les autres. J'observai, méditative, l'habillement des personnages, les bijoux pectoraux ornés de pierres, le diadème ceignant le front de Melek al'Hakim après qu'il eut reçu l'onction. J'examinai les deux silhouettes fuyant les ruines du temple, emportant sur deux perches un coffre enveloppé dans un linceul. Lentement, les mystères que j'avais étudiés pendant les longues heures auprès d'Eleazar ben Enokh et du Rebbe avant lui me revenaient en mémoire, ainsi que les innombrables textes que j'avais pu lire. Je songeai aux paroles qu'Eleazar m'avait dites juste avant mon départ. « Il faut faire de soi un réceptacle où soi n'est plus. » Et qu'était-ce donc sinon ce que j'avais vécu à Daršanga ? Sincèrement, les voies des dieux étaient impénétrables.

Un éclat de rire troubla ma concentration et, de saisissement, je relevai brusquement la tête.

— Tu vois ? dit Joscelin à Imriel. Le Lugal lui-même pourrait passer devant elle sur un tigre, elle ne le remarquerait même pas.

— Bien sûr que je le verrais, dis-je.

Mais je crois qu'aucun d'eux ne me crut.

Nous passâmes la journée à enquêter, du mieux que nous pouvions ; et ce n'était pas simple dans ce cadre qui ne nous était nullement familier. Escorté d'Imriel, Joscelin se mit en quête des hommes d'Amaury, pour leur examiner discrètement le visage. Pour ma part, je me rendis dans le quartier des femmes, où le zénana était hébergé, dans l'espoir d'y trouver Uru-Azag. Hélas ! il était déjà trop tard ; Valère avait mis à exécution son plan et l'on était en train de réaliser des livrées et des armures décoratives pour les Akkadians, adaptées à leurs nouvelles fonctions de gardes personnels de la Lugaline.

Je m'entretins donc avec Kaneka, dont j'appréciais la sagesse.

— Fais-le venir ici, toute-petite, si tu crains pour sa sécurité. Nous sommes encore assez nombreuses pour protéger un enfant. (Elle sourit en brandissant sa hache.) Je n'ai pas oublié comment on utilise cet outil !

— Je le ferai, Fedabin, répondis-je. Merci.

Kaneka haussa les épaules.

— Et plus vite on sera parties, mieux ce sera. Mes pieds me démangent de fouler la terre de mon pays.

Hormis l'ombre de mes inquiétudes, l'humeur était à la joie dans le quartier des femmes. Valère et Sinaddan s'étaient montrés généreux ; de ce point de vue-là, je n'avais rien à leur reprocher. Elles avaient reçu des vêtements et des bijoux, et des visiteurs allaient et venaient sans discontinuer, apportant de nouveaux présents. Des messagers étaient déjà partis et des négociations en vue de leur retour allaient commencer pour certaines des Persianes et des Akkadiannes.

À Daršanga, s'il y avait eu une tentative d'assassinat, quelqu'un du zénana l'aurait forcément su. Ici, elles étaient des étrangères, encore plus que moi, et Nineveh n'était rien de plus

qu'une étape sur le chemin de leur retour. Je n'avais aucun allié, aucun Rushad pour me rapporter les rumeurs de la cour. Cette pensée – teintée d'une nostalgie qui ne plongeait pas ses racines uniquement dans le chagrin suscité par l'évocation de la mémoire de Rushad – était pour le moins perturbante.

N'oublie jamais.

Il y avait des choses que je me rappelais trop bien.

Après le zénana, je rendis visite à Valère L'Envers. J'avais fini par conclure qu'il n'y avait rien à gagner à l'accuser, ou même à faire état de l'incident. De toute évidence, tout ce qu'elle pourrait faire serait d'exprimer ses plus profonds regrets et de nous proposer de nous attribuer des gardes – autant dire mettre des Akkadians encore plus près. Et cela, je préférais l'éviter à tout prix. Néanmoins, je souhaitais la voir pour lui délivrer subtilement un message.

Valère me reçut dans son petit paradis privé – que Sinaddan avait fait bâtir pour elle. À ce qu'on me dit, il n'était pas aussi magnifique que les fameux jardins suspendus de Babylone. Peut-être était-ce vrai ; ne les ayant pas vus, je ne pouvais en juger. Mais c'était tout de même un lieu magnifique – un petit coin de Terre d'Ange recréé à l'intérieur des murs d'argile rouge de Nineveh.

Sinaddan avait fait importer de la terre fertile, ainsi qu'une herbe grasse et verte. À lui tout seul, le coût du système d'irrigation avait dû être phénoménal, mais il avait permis de donner le jour à un aimable ruisseau qui serpentait par tout le jardin, enjambé ici et là par de curieux ponts voûtés. Des fleurs poussaient à profusion, sous l'effet bienfaisant du printemps akkadian – des violettes, des roses, des alysses en massifs énormes qui fleurissaient même hors saison. Valère L'Envers déjeunait sur l'herbe avec ses dames de compagnie, à l'ombre d'un cerisier. Des tapis somptueux avaient été étendus sur l'herbe piquetée de fleurettes.

— Phèdre nó Delaunay, salua-t-elle en levant un verre de vin d'Angelin frappé à point. Je vous en prie, joignez-vous à nous. Cet après-midi, nous fuyons les tracas de ce monde.

— Le monde est-il si déplaisant, ma dame ? demandai-je en m'agenouillant sur l'un des tapis et en étalant ma robe autour de moi.

— Vous n'êtes pas de cet avis ? (Le ton de Valère était léger, mais quelque chose dans sa voix me fit dresser l'oreille. Elle souriait avec une affabilité mielleuse, presque narquoise. D'un signe, elle indiqua à l'une de ses servantes de me verser un verre de vin.) Compte tenu de votre récente expérience, j'aurais pensé qu'il ne vous paraissait pas si plaisant.

Je pris une gorgée.

— Et de quelle expérience s'agit-il, ma dame ?

Valère battit des paupières.

— Mais, je parle du Drujan, bien sûr. J'ose espérer que vous n'avez eu à vivre aucune expérience désagréable à Nineveh ?

— Non, non, répondis-je en secouant la tête. Rien d'important. J'ai eu un sommeil troublé la nuit dernière, c'est tout. Je suis sûre que cela ne m'arrivera plus. Ce pauvre Joscelin a passé la moitié de la nuit éveillé.

À ces mots, l'une de ses dames rit derrière sa main, s'interrogeant sur les prouesses de mon consort, en se demandant s'il fallait interpréter son absence de barbe comme la marque de son appartenance à la confrérie des eunuques. Je la rassurai sur l'état de sa virilité, et l'une des autres dames fit observer qu'on lui avait rapporté qu'il avait été vu la nuit précédente dans les couloirs dans une tenue telle que d'aucuns pouvaient confirmer qu'il était indubitablement pourvu de ses attributs. Ces dames spéculèrent alors sur les raisons qui avaient pu pousser Joscelin Verreuil à errer dans les couloirs dans l'état de nature. De l'avis général, exception faite de la Lugaline, cela provenait de ce que tous les D'Angelins étaient fous et imprévisibles, mais fort agréables à regarder au demeurant – en particulier ceux qui se promenaient nus. Malheureusement, c'était un agrément dont ne bénéficiaient que les gardes du palais.

Pendant tout le temps que dura cet aimable badinage, le petit sourire ne quitta pas les lèvres de Valère L'Envers.

Je souriais également. Je la remerciai aimablement lorsque mon verre fut fini, puis je pris congé.

Aucun doute ne subsistait dans mon esprit – bien que j'en fusse désolée. Elle était la propre cousine de la reine, et je devais ma vie à son père. De plus, elle était aussi la cousine de Nicola – Nicola à qui j'avais offert en présent une marque de mon amour, et qui m'avait en une occasion donné une leçon bien utile sur mon inclination au doute. Valère L'Envers avait réalisé de bonnes choses au Khebbel-im-Akkad. Pendant mon court séjour à Nineveh, j'avais appris que son influence sur Sinaddan allait dans le bon sens, tempérant sa propension naturelle à la férocité et favorisant sa vision progressiste, à rebours des méthodes bien plus brutales de son père, le Khalif. Elle lui avait donné trois fils, dont l'aîné deviendrait certainement le Lugal lorsque Sinaddan monterait sur le trône du Khalifat.

Alors, pourquoi voulait-elle la mort d'Imriel ?

Par loyauté, peut-être. La maison L'Envers protégeait les siens – ce qui expliquait d'ailleurs le respect sans faille envers leur mot de passe. Quels plans Valère pouvait-elle bien avoir arrêtés pour ses deux plus jeunes fils ? Je n'en avais pas la moindre idée ; je ne connaissais d'ailleurs rien de ses enfants, qui étaient gardés hors de notre présence ici. Loyauté ou ambition ? À ma connaissance, Ysandre était le premier membre de sa maison à placer l'intérêt du royaume avant celui de sa famille… *Mais Ysandre,* songeai-je, *est un être rare à bien des égards*. Elle me manquait ; terriblement. Certes, elle était froide et calculatrice, menée par son intellect avant tout, mais à sa manière elle honorait pleinement le précepte d'Elua le béni. « Aime comme tu l'entends. » Lorsqu'il le fallait, ma glaciale et maniaque souveraine pouvait jouer sa vie au nom de l'amour. Je me souvenais d'elle fendant les rangs de l'armée de Somerville – des soldats s'écartant devant elle comme des herbes sous le vent. Et je me souvenais comment Drustan mab Necthana et elle avaient dansé ensemble à la fête donnée en notre honneur, comment leurs regards se fondaient l'un dans l'autre, révélant un amour si profond que c'était presque un sacrilège de les regarder.

J'avais vu un regard semblable dans les yeux du Mahrkagir.

Et je me demandais si Joscelin et moi pourrions de nouveau nous regarder ainsi, un jour.

Et, enfin, je me demandai si Valère L'Envers avait agi de son propre chef, ou si elle avait suivi les ordres de son père. Messire Amaury Trente avait envoyé un message du Menekhet. Si le duc Barquiel L'Envers en avait eu vent, il avait largement eu le temps, au cours des mois que nous avions passés au Drujan, de transmettre des instructions à Valère. « Je ne prétends pas que je serais désolé d'apprendre le trépas du garçon », m'avait-il dit. *Irait-il jusqu'à ourdir un meurtre ?* Le duc nourrissait des ambitions, et il avait des petits-fils pour les concrétiser. *Oui, il pourrait*. Et si tel était le cas, Imriel était en danger – et au moins autant dans la Ville d'Elua qu'à Nineveh.

« Je veux rester avec vous », avait dit Imriel. Ce souvenir me déchirait le cœur. Combien lui en avait-il coûté de nous faire confiance, à Joscelin et moi ? Comme j'aurais voulu que nous pussions rester avec lui. Ah ! Elua ! J'avais toute confiance en Amaury Trente pour ramener le garçon sain et sauf à bon port, mais Imri le connaissait à peine. Il se sentirait méprisé et trahi ; en vérité, j'aurais préféré le savoir sous la protection de l'épée de Joscelin. *Ah ! j'aimerais tant pouvoir le préserver toujours. J'aimerais tant rentrer en Terre d'Ange au lieu de partir pour le Jebe-Barkal*. Je ne pouvais même pas lui promettre que nous rentrerions un jour. Le chemin qui nous attendait était si long – si infiniment long.

Mais j'avais d'autres promesses à tenir ; et il y avait des sorts cruels que la mort.

Hyacinthe.

Chapitre 62

Rien ne se produisit cette nuit-là, ni au cours de celles qui suivirent ; mais Joscelin et moi n'en montâmes pas moins la garde à tour de rôle, inquiets et épuisés. Apparemment, mon avertissement avait été pris au sérieux ; même avec un seul bras valide, un Cassilin représentait une dissuasion suffisante.

Sinaddan ne doit pas être dans la confidence, songeai-je. Si tel avait été le cas, Valère n'aurait pas eu besoin d'agir en sous-main ; rien n'aurait été plus facile à Nineveh que de nous faire tuer, nous empoisonner tous. Non, il s'agissait d'une affaire privée, à laquelle le Lugal du Khebbel-im-Akkad n'avait pas donné son accord. D'ailleurs, il aurait été fort marri de trouver la plus célèbre courtisane de Terre d'Ange et son consort morts sous son toit, ainsi que le jeune prince tout juste arraché à son tragique destin.

Au moins, cette pensée me réchauffait le cœur, tout comme le fait que les recherches de Joscelin et Imriel eussent permis d'établir que personne dans l'entourage de messire Amaury ne portait des marques de griffures sur le visage. Cela ne signifiait pas qu'il n'y avait aucun danger de ce côté-là, mais la probabilité s'en trouvait diminuée.

Au bout du compte, nous séjournâmes une semaine à Nineveh – et cela me parut durer une éternité. Il y eut des fêtes privées, ainsi qu'une cérémonie publique, toutes pleines de pompe et d'apparat. Le prince Sinaddan déversa des présents en quantité sur nous – des épices rares, des bijoux d'or finement ouvragés à la mode akkadianne, des tapis aux motifs alambiqués. Il offrit à Imriel une dague courbe pourvue d'une poignée en or en forme de tête de bélier. Imriel le remercia en un akkadian teinté de zenyan, le visage impassible, en bon petit courtisan de dix ans.

N'ayant d'autres talents à transmettre, j'avais commencé à lui enseigner l'art de l'action clandestine, tel que mon seigneur Delaunay me l'avait appris lui-même lorsque j'étais enfant : observer, lire les expressions du visage, le ton de la voix et les postures du corps, entendre ce que les mots ne disent pas, se faire oublier et se rendre invisible, relever ce que les gens montrent lorsqu'ils pensent ne pas être vus, ainsi que les neuf signes annonciateurs du mensonge.

Même en tant que novice, il était très doué. Et pourquoi ne l'aurait-il pas été ? Après tout, il était le fils de Melisande, elle-même adepte d'exception de cet art, qu'elle complétait de ses talents en matière de manipulation et de dissimulation. Mon seigneur Delaunay l'avait formée elle aussi, en échange de leçons sur les mille et une manières de plier les autres à sa volonté.

Et moi, j'instruisais son fils non pas dans l'intention de lui permettre d'acquérir du pouvoir, mais de protéger sa vie.

Nous veillions sur Imriel la nuit, nous nous assurions qu'il était surveillé pendant les heures du jour, nous faisions attention à ce qu'il ne mangeât ni ne bût rien qui n'eût été goûté par d'autres au préalable. Telle fut la vigilance que nous maintînmes autour de lui pendant notre séjour à Nineveh ; et pourtant, pendant tout ce temps, la frayeur faisait en permanence courir des frissons sur ma peau. À la fête d'adieu, je fis aussi bonne figure que possible, remerciant Sinaddan-Shamabarsin de son hospitalité et sa générosité. En toute franchise, il s'était montré un hôte charmant, et rien ne me permettait de douter de sa franchise. Sans jamais s'être départie de son petit sourire, Valère L'Envers nous exprima sa gratitude pour nos actions, et pour lui avoir offert la possibilité de faire la connaissance de si augustes personnes.

Je n'avais qu'une hâte : quitter Nineveh.

Et nous la quittâmes enfin, avec une immense caravane en route pour l'ouest. De très nombreuses femmes du zénana partaient avec nous. Et nous avions une escorte ; le prince Sinaddan avait tenu parole. En fait, ce n'était ni plus ni moins qu'une petite armée. Avec les tentes, les provisions, les chariots emportant les présents reçus et les généreuses dots données aux

femmes, il ne fallait pas moins qu'une petite armée pour tout transporter.

Je n'aimais pas cela – vraiment pas. Il y avait des centaines de visages inconnus autour de nous ; des centaines d'occasions pour qu'un accident survînt. Et il n'y avait pas une seule chose que je pouvais faire contre cela. J'avais moi-même demandé cette escorte.

Malgré cela, ce fut un voyage agréable sur les grandes plaines fertiles entre les deux fleuves. Les crues du printemps avaient déposé leur riche limon sur le sol aride, et la terre était cultivée aussi loin que l'œil portait – des champs de blé et d'orge agités par le vent sous le chaud soleil, et des palmeraies tout autour des villages. Les journées étaient chaudes sans être insupportables et les nuits agréablement fraîches. Sans ma crainte de voir Imriel assassiné, le voyage aurait été idyllique.

Bien sûr, nous avions informé Amaury Trente ; il nous avait écoutés en silence, les épaules voûtées. Il me faisait pitié. Qu'il manquât ou non de subtilité, il n'en était pas moins un homme loyal et bon. Il avait accepté cette mission par égard pour la reine, et l'aventure s'était déjà révélée infiniment plus difficile et l'avait mené infiniment plus loin qu'il aurait jamais pu le penser. Ce que nous lui annoncions ne faisait que lui compliquer encore la tâche. Néanmoins, lorsque j'eus fini, il soupira, redressa les épaules et partit informer ceux de ses hommes en qui il avait le plus confiance. Je priai pour qu'il eût vu juste en la matière.

Joscelin et moi gardions en permanence un œil sur Imriel, sauf lorsqu'il chevauchait en compagnie de Kaneka et des Jebéennes, parfois rejointes par les Chowati. Il ne mangeait rien qui ne vînt d'un plat collectif, et ne buvait aucune eau passée par des mains inconnues.

Tout se passa bien jusqu'au jour où nous franchîmes l'Euphrate.

La décrue avait eu lieu, mais les eaux restaient grosses et le courant fort. Je n'avais pas aimé la traversée sur le radeau la première fois, et je la craignais au moins autant en cette seconde occasion. Nous embarquâmes à dix sur le radeau – Joscelin, Imriel et moi, Kaneka et quatre autres, plus deux soldats

akkadians, pas moins misérables et trempés que nous, ostensiblement affectés à notre protection par leur capitaine, Nurad-Sin.

Notre embarcation instable était ballottée en tous sens sur les vagues furieuses, halée à la main, le long d'une corde fixe tendue entre les deux rives, par les bateliers chantant et riant gaiement, tandis qu'une équipe de l'autre côté tirait une seconde corde. Cette fois encore, nos pauvres chevaux nageaient derrière et je craignais pour leur vie. Agenouillé au bord, Imriel suivait anxieusement les efforts de son petit cheval akkadian qui luttait vaillamment contre le courant.

Et moi je le regardais. J'aurais mieux fait de suivre mes propres conseils et de ne pas quitter des yeux les soldats.

Au milieu du fleuve, le radeau tanguait si fort que je ne vis même pas lorsque l'un d'eux se mit debout, pensant sans doute qu'une secousse de l'embarcation l'avait fait se dresser. D'un seul mouvement, titubant, il traversa le radeau, les bras tendus devant lui, et poussa Imriel par-dessus bord.

Un cri de désespoir resta bloqué dans ma gorge. Les eaux brunes frangées d'écume emportèrent Imriel vers l'aval, parmi les chevaux, au beau milieu de leurs jambes luttant furieusement contre le courant. Avec un pâle sourire, le soldat suivit en se laissant tomber dans l'eau. Dans les cris et la panique, l'un des bateliers lâcha la corde et la force du fleuve fit lâcher l'autre. Le radeau se cabra, envoyant bouler sur l'autre bord les deux marins.

Que se serait-il passé si Joscelin ne s'était précipité pour saisir la corde de sa main droite – sa main valide ? Je ne sais pas. Son visage grimaça de douleur ; son bras était étiré au point de démettre l'articulation. Je ne sais pas comment il put tenir ainsi sans être emporté hors du radeau, mais il y parvint. Rapidement, le second soldat saisit Joscelin aux jambes pour l'ancrer à bord. Les bateliers revinrent vers la corde en poussant des cris. Notre embarcation était stabilisée.

Pendant ce temps, Imriel avait été emporté, à vingt pas au moins ; son corps était immobile et sa tête n'était plus qu'un point à la surface des eaux.

La situation aurait pu être désespérée si Imriel n'avait pas su nager. Mais il savait ; je me souvenais qu'il avait appris aux enfants du sanctuaire. Pourquoi ne bougeait-il pas ? Pourquoi ne tentait-il rien ? Je le revis en esprit au milieu des chevaux, parmi leurs jambes et leurs sabots ; mon cœur devint glacé. À bord, Joscelin était tombé à genoux et tentait maladroitement de dénouer l'écharpe maintenant son bras, prêt à plonger à la rescousse.

— Joscelin…, murmurai-je.

Il avait l'air aussi désespéré que moi.

— Il faut que j'essaie.

Ce fut à cet instant que nous entendîmes un corps plonger, puis les cris d'encouragement des Jebéennes.

Le corps de Kaneka fendait les flots comme une lance noire ; ses longs bras passaient tour à tour au-dessus de sa tête et ses jambes battaient en cadence. Elle fendit la masse des chevaux. Là où le courant l'emportait, elle le suivait ; lorsque le reflux la repoussait et soulevait l'onde, elle épousait parfaitement la vague. Inexorablement, elle se rapprochait de son objectif.

— Tirez ! hurlai-je aux bateliers. Tirez !

Ils s'exécutèrent de toute la force de leurs bras ; ils ne riaient plus. Je crois pouvoir affirmer que nous traversâmes l'Euphrate à une vitesse encore jamais vue. Lorsque nous atteignîmes la rive, Kaneka et Imriel avaient disparu. Je sautai à terre en trébuchant, sans me soucier un instant de ma robe trempée, puis arrachai des mains d'un soldat akkadian stupéfait les rênes de son cheval.

— Surveille-le, criai-je à Joscelin en désignant le soldat qui était à notre bord. Et trouve Amaury.

Sans attendre sa réponse, je sautai sur le dos de la bête et la fis volter pour partir à fond de train vers l'aval. Le cheval était trempé, nerveux et sans selle, mais mes voyages avaient au moins fait de moi une excellente cavalière. Je m'accrochai à son encolure glissante et enfonçai mes talons dans ses flancs.

Au milieu de la deuxième courbe, je tombai sur Kaneka en train de tirer Imriel hors de l'eau.

Elle ruisselait et son souffle était court ; ses bras tremblaient sous l'effort. Imriel était un poids mort, totalement mou entre

ses bras. Je tirai si fort sur les rênes que les sabots de ma monture éclaboussèrent à la ronde, et sautai à la volée.

Ensemble, nous tirâmes Imriel sur la berge.

— Sur… le… ventre, haleta Kaneka en jeb'ez. (Elle se laissa tomber, vaincue par l'épuisement.) Fais… sortir… l'eau.

Imriel ne respirait plus. Je suivis ses instructions et le retournai sur le ventre, puis appuyai par brèves saccades entre ses épaules. Un filet d'eau coula sans force de sa bouche pour goutter sur le sol. Je continuai à appuyer. Puis, tout à coup, il prit une profonde inspiration, toussa et vomit la moitié de l'Euphrate.

Je m'assis sur mes talons et marmonnai une prière entre deux respirations.

Lorsque messire Amaury et les autres arrivèrent, Imriel s'était ressaisi, toussant et crachant, et il allait plutôt bien, même si la tête lui tournait un peu. Sous ses cheveux noirs comme l'encre plaqués sur son front, on pouvait voir la marque en croissant, bien bleue sur son teint d'ivoire, du sabot ferré qui l'avait heurté à la tempe.

— Comment va-t-il ? demanda Amaury en mettant pied à terre, pour offrir son manteau à Kaneka qui avait retiré ses vêtements avant de plonger.

— Bien, je crois. (Je repoussai vers l'arrière les cheveux mouillés d'Imriel et plaçai une main au-dessus de ses yeux pour voir si ses pupilles se contractaient ; je savais ce qu'un coup à la tête pouvait produire comme dégâts. Ses yeux réagirent.) Tu te sens bien, Imri ?

Tremblant, à la fois du choc et du froid qui le gagnait, Imriel répondit d'un hochement de tête.

— Et Kaneka ? demanda-t-il ensuite.

— Ici, tout-petit, lui répondit-elle en zenyan en enfilant le manteau d'Amaury avant de poser une main sur l'épaule du garçon. Grâce à toi, j'ai fait une sacrée pêche.

— Elua ! s'exclama Amaury avec ferveur en jetant un regard à la Jebéenne. Elle nage comme un poisson. Phèdre, lui transmettriez-vous mes compliments et mes remerciements ?

Je traduisis en jeb'ez. Kaneka rit ; des gouttelettes d'eau luisaient comme des diamants dans ses cheveux crépus.

— Ils appellent cela un grand fleuve ? dit-elle avec un air dédaigneux. Qu'ils aillent donc voir le Nahar pendant les crues, là où il passe les chutes et où les crocodiles attendent. Voilà ce que moi j'appelle un fleuve !

Quelqu'un alla récupérer le cheval que j'avais emprunté et qui divaguait non loin, puis on emmitoufla Imriel dans un autre manteau. Lorsque nous regagnâmes le reste du convoi, Imriel avait cessé de frissonner et se montrait tout excité de l'aventure. Il exhiba fièrement le bleu sur sa tempe devant Joscelin.

— Très joli, lui dit Joscelin en haussant les sourcils. Phèdre, on peut parler ?

Le corps noyé du soldat coupable avait été rejeté sur l'autre rive. Le capitaine Nurad-Sin exprima sa plus profonde désolation, jurant ses grands dieux que l'homme était un nouveau conscrit et qu'il n'était nullement averti de ses intentions, pas plus que son camarade totalement innocent. Je l'écoutai attentivement, jugeant ses explications sincères. Pour finir, je n'avais de toute façon pas d'autre choix que de les accepter. Nous étions en bien trop grande infériorité numérique pour tenter quoi que ce fût d'autre.

— Merci de votre sollicitude, capitaine, dis-je poliment. Sa Majesté la reine Ysandre de la Courcel attend avec grande impatience le retour de son jeune parent, le prince Imriel. Elle serait fort fâchée qu'il lui arrive quoi que ce soit après tant d'efforts. Et je crois que Sa Majesté le Lugal serait lui aussi très mécontent. Je vous prie de bien vouloir en informer vos hommes.

Il hocha la tête, un air sévère et sombre sur le visage.

— Soyez-en assurée, ma dame.

Sans doute le fit-il effectivement, car le reste de notre voyage se déroula sans encombre. Je passais mon temps à récupérer du papier et de l'encre aussi discrètement que possible, travaillant à plusieurs missives à la lueur de nos feux de camp la nuit ; le jour, je chevauchais parmi les femmes du zénana et conversais avec les Éphésiennes.

Elles étaient les premières à nous quitter. Elles partirent escortées par une garde d'honneur de soldats akkadians et un chariot rempli de cadeaux royaux, en direction d'Ephesium.

Nous fîmes nos adieux, et je les regardai partir avec une sombre satisfaction.

— Comptes-tu me dire ce que signifie cette expression sur ton visage ? demanda Joscelin.

— Attends jusqu'à ce que nous ayons franchi le Yehordan, dis-je.

Une fois ce fleuve franchi, je lui expliquai. Joscelin rit de bon cœur, et partit chercher Nurad-Sin. Voilée et habillée, assise à l'intérieur de ma tente tandis qu'il se tenait sur le seuil, je m'adressai une nouvelle fois au capitaine akkadian.

— Capitaine, dis-je. Vous savez que je nourris quelques… inquiétudes… pour la sécurité du prince Imriel.

Nurad-Sin s'inclina.

— Oui, ma dame. Sous le regard de Shamash, je vous assure que j'ai pris toutes les précautions pour garantir qu'aucun autre incident n'arrivera.

— Et moi aussi j'ai pris des précautions, dis-je. Chacune des femmes éphésiennes qui viennent de partir emporte une lettre avec elle, adressée en mon nom à Sa Majesté Ysandre de la Courcel, reine de Terre d'Ange. Je leur ai donné pour instruction de les remettre à l'ambassadeur d'Angelin dans la ville d'Ephesium, et, grâce à la générosité du Lugal, les femmes du zénana ont les moyens d'accomplir cette mission. Dans ces lettres, je raconte les événements qui se sont produits jusqu'à présent, ainsi que les soupçons que je nourris sur leur origine.

Le capitaine akkadian pâlit.

— Ma dame, le Lugal vous estime plus que l'or. Vous ne soupçonnez pas…

— Non. (Je prononçai ce mot avec un petit sourire narquois qui était un hommage distant à Valère L'Envers.) Pas le moins du monde. Tant que le prince Imriel vivra, mes soupçons seront tus. Mais si un accident lui arrivait… (Je haussai les épaules.) Mes instructions prévoient que les lettres seraient alors envoyées. Capitaine, vous aurez sans doute à cœur de veiller à ce que chaque homme – chaque conscrit, chaque vétéran, chaque porteur, muletier ou cuisinier, car je suppose que vous ne pouvez répondre personnellement de chacun d'eux – en sera dûment informé.

Il s’inclina profondément.

— Ma dame, ce sera fait.

— Bien, dit Joscelin lorsque le capitaine fut parti. Tu as fait tout ce que tu pouvais.

J’avais le sentiment que ce n’était pas assez.

Chapitre 63

— Pourquoi ne pouvez-vous pas rentrer avec moi ?

C'était inévitable ; le plus étonnant était encore qu'Imriel eût attendu que nous ne fussions plus qu'à une journée de cheval de Tyre pour aborder la question.

— Imri… j'ai fait une promesse, il y a longtemps. Et c'est une parole à laquelle je ne peux pas manquer.

Il leva sur moi son regard bleu empli de franchise et de candeur.

— S'il vous aime assez, il comprendra, non ?

— Peut-être, répondis-je en pensant à Hyacinthe qui n'avait sans doute jamais songé que la route sombre qu'il me faudrait emprunter se révélerait effectivement si sombre, et avec un si grand nombre d'embranchements. Mais la question n'est pas là.

Imriel resta silencieux un instant.

— L'aimez-vous plus que Joscelin ?

— Non. Imriel, écoute-moi. Si quelqu'un avait pris ta place à Daršanga, si… si Beryl avait été enlevée plutôt que toi, dis-je en me rappelant le nom de la plus âgée des filles du sanctuaire d'Elua, celle qui avait récité les vers de Kushiel. Si Beryl avait pris ta place et que tu aies la possibilité de la libérer, est-ce que tu rentrerais plutôt que d'y aller ?

Il fronça ses sourcils bruns, légèrement moins arqués que ceux de sa mère.

— Non, finit-il par dire à contrecœur. Mais…

— Mais quoi ?

— Pourquoi faut-il que vous l'aimiez à ce point ?

Je souris.

— Pourquoi ? Je ne sais pas. Je le connais depuis un temps où j'étais, oh ! plus jeune que toi encore. Chaque fois que j'étais contrariée, effrayée ou en colère… c'était toujours Hyacinthe

que j'allais voir. Il y a eu une époque de ma vie, Imri, où il était mon seul véritable ami ; c'était il y a bien longtemps.

— Était-il comme moi ? demanda-t-il. Lorsqu'il était enfant ?

Je le détaillai un moment.

— Non. Pas vraiment.

— Je veux venir avec vous. (Il avait parlé si bas que je l'avais à peine entendu.) Avec vous et Joscelin, au Jebe-Barkal.

— Ce n'est pas possible, dis-je. Imri, nous en avons déjà parlé. Il y a une vie qui t'attend en Terre d'Ange. La reine elle-même est impatiente de faire ta connaissance, de faire de toi un membre à part entière de sa famille – la maison Courcel dans laquelle tu es né.

— Parmi des gens qui veulent ma mort.

Ses lèvres s'étaient serrées, formant une ligne qui n'avait absolument rien d'enfantin.

— Oui, dis-je. Il y a cela aussi. Mais messire Amaury ne permettra pas qu'une telle chose arrive. Et la reine non plus. Pour assurer ta protection, il y a bien des gens infiniment plus qualifiés que moi.

Imriel me lança un regard qui me transperça jusqu'à l'os.

— Mais vous êtes la seule à être mon amie. Ma véritable amie.

Ce soir-là, nous établîmes notre campement à une lieue à peine de Tyre, et ce fut Joscelin qui cette fois-ci aborda la question tandis qu'Imriel dormait. Assis en tailleur sur ses couvertures devant l'ouverture de notre tente, il se massait le bras avec le baume du chirurgien eisandin. Les bandages et l'attelle avaient enfin disparu, mais, en dépit du fait qu'il serrait une grosse pierre dans sa main tout au long du jour, son bras gauche restait chétif et bien pâlot. Au mieux, sa prise sur sa dague pouvait être considérée comme faible.

— Le chemin est long, dit-il d'une voix tranquille. Et cela fait bien longtemps que nous sommes partis, Phèdre… Je ne veux pas dire par là qu'il ne faut pas que nous y allions. Mais… regarde-moi. Je ne serai guère utile en cas de problème. Et toi… Par Elua ! mon amour ! si une fois dans ta vie tu as eu besoin de te reposer et de guérir, c'est bien aujourd'hui.

— Je vais bien, dis-je.

Joscelin se contenta de me lancer un regard.

— D'accord, repris-je. Je ne suis pas au mieux de ma forme, mais je vais suffisamment bien pour voyager. Et toi aussi. Joscelin… Il y a une partie de moi – une énorme partie de moi – dont les seules envies sont de ramener Imriel sain et sauf, avertir Ysandre en personne, et rentrer à la maison. Mais si nous faisons cela… (Je frissonnai.) Je ne suis pas sûre d'avoir la force de repartir. Et je ne pourrais pas vivre en sachant qu'il existe quelque part une solution pour libérer Hyacinthe. Peut-être… (J'avalai ma salive, avec une infinie difficulté.) Peut-être serait-il préférable que tu rentres avec Imriel.

Il tressaillit.

— Tu ne penses pas ce que tu dis.

— Je ne sais pas. (Je pris ma tête entre mes mains.) C'est… C'est comme tu as dit. C'est ce pour quoi tu as été entraîné toute ta vie. Tu n'as pas été formé pour poursuivre des quêtes à moitié folles avec une catin marquée par la malchance.

— Phèdre. (Il y avait dans sa voix quelque chose qui pouvait ressembler à un rire, mais dénué de la moindre légèreté.) Si tu ne peux pas rentrer aussi longtemps que Hyacinthe demeurera prisonnier de sa malédiction, comment peux-tu imaginer que moi je pourrais te laisser aller seule au Jebe-Barkal ?

— Tu viendras donc ?

— J'ai juré – jusqu'à la damnation et au-delà. (Il fit jouer sa main gauche, éprouvant la réponse de ses muscles.) Ce sera donc « au-delà ».

Notre entrée dans Tyre se fit sous les meilleurs auspices. Le ciel était lumineux, d'un bleu immaculé, et un vent constant soufflait en direction du sud-ouest. Les messagers du Lugal nous avaient devancés, si bien que toutes les dispositions étaient prises pour nous transporter. Pour ceux d'entre nous en partance pour le Menekhet, la chose n'avait pas été bien difficile, puisque les liaisons maritimes étaient régulières. Pour les courses plus lointaines – vers Hellas, l'Illyrie, les Caerdiccae Unitae, Carthage, l'Aragonia et Terre d'Ange –, des navires avaient dû être spécialement affrétés.

Sa Majesté Sinaddan-Shamabarsin avait fait preuve d'une générosité infinie. Les bâtiments étaient déjà à quai – les

meilleurs et les plus solides. Les capitaines et les équipages accueillirent les femmes du zénana du Mahrkagir comme les plus nobles des passagères.

Pour certaines, notamment celles qui étaient nées esclaves, ce fut un choc considérable. À certains égards, elles ne comprenaient pas bien ce qui leur arrivait ; l'horreur et les dégradations subies à Daršanga étaient en quelque sorte devenues l'essence même de leur existence. Je me réjouissais pour elles de la tournure que prenait leur vie ; elles le méritaient. J'espérais que cela leur permettrait de connaître enfin le bonheur – ou à tout le moins une forme de sérénité. Il y a certaines choses que l'argent ne peut acheter – celles qu'énumèrent les philosophes qui n'ont jamais eu à se réveiller en se demandant chaque matin s'ils vivaient leur dernier jour. Au moins, j'étais heureuse que les survivantes de Daršanga n'eussent plus jamais à s'inquiéter pour savoir si elles allaient pouvoir manger à leur faim.

Pour le reste, tout dépendrait d'elles. Les vivants doivent continuer d'avancer pour la mémoire des morts.

Rushad… Drucilla… Erich. Aucun navire ne partait pour la Skaldie. Je n'avais même jamais su son histoire ; je ne savais pas comment il était devenu captif des Drujani. Tout ce que j'avais fait, c'était lui tenir la main et lui chanter des chansons pendant qu'il mourait. Du fond du cœur, j'espérais qu'il avait trouvé ses réponses auprès d'Odhinn, le père de toute chose.

Dans mon cœur, il n'y avait plus aucune haine ni aucune crainte envers les Skaldiques.

Nous pleurâmes abondamment à l'heure de nous séparer. Je n'osais pas encore laisser de traces écrites, mais je livrai mes instructions à l'oreille d'une dizaine de femmes – des sauf-conduits, des parades et mesures de sécurité, des messages à transmettre à une poignée d'ambassadeurs d'Angelins. C'était l'ultime conspiration du zénana de Daršanga, et chacune d'elles accepta de grand cœur d'y participer.

Notre navire, qui devait appareiller au milieu du jour suivant, serait le dernier à partir ; le navire pour Terre d'Ange, lui, levait l'ancre à l'aube. Nous passâmes notre dernière soirée ensemble dans une aimable auberge tyréenne que le Lugal avait

entièrement réservée pour nous, s'assurant que la présence d'hommes et de femmes dînant dans un même lieu ne suscitât aucun problème. Les festivités durèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Je crois que je déversai ce soir-là dans l'oreille d'Amaury Trente bien plus de conseils que nécessaire.

À la fin de la soirée, je fis mes adieux à Imriel qui allait passer la nuit avec les hommes de messire Amaury.

— Prends soin de toi, murmurai-je en le serrant sur mon cœur. Prends soin de toi. N'oublie pas ce que je t'ai appris.

— C'est promis. (Sa voix était étouffée dans mes cheveux ; ses bras m'enserraient très fort. Il me relâcha en reniflant, puis cligna de l'œil à l'intention de Joscelin, une main posée sur sa dague akkadianne passée à sa ceinture.) Vous m'apprendrez à m'en servir lorsque vous reviendrez ?

— Je vous le promets, mon prince. (Une note de retenue perçait dans la voix de Joscelin ; son salut approximatif ne fut qu'un pâle reflet de son ancienne grâce cassiline. Il ferma les yeux lorsque Imriel le serra contre lui, et je crus bien apercevoir une larme perler au bord de ses cils.) Gardez-vous bien, mon prince, jusqu'à ce que je puisse vous garder.

Et tout fut dit. Nous gagnâmes notre chambre – qui nous parut bien vide sans la présence d'Imriel. Nous n'avions plus besoin de prendre des tours de garde ; il était inutile désormais que Joscelin se tînt posté derrière la porte. C'est étonnant toutes ces choses auxquelles on s'habitue.

— C'est étrange, dit Joscelin en défaisant les boucles de ses canons d'avant-bras. (Son avant-bras gauche avait perdu les callosités acquises au cours de toute une vie ; les lanières de cuir avaient mis sa peau à vif.) Je n'aurais jamais cru que je finirais par l'aimer.

— Le fils de Melisande, murmurai-je.

— Exactement. (Il palpa ses chairs suintantes et grimaça.) Le fils de Melisande. Veux-tu que nous allions les voir partir demain matin ?

— Oui, répondis-je. J'aimerais bien.

Et nous l'aurions fait… si nous nous étions réveillés à temps. *Pas étonnant*, songeai-je en apercevant les premiers rayons du soleil pénétrant dans notre chambre par la fenêtre. Cela faisait

si longtemps – des semaines, peut-être – que nous n'avions pas dormi une nuit complète. Je secouai Joscelin, qui s'éveilla avec sa promptitude coutumière. Nous nous habillâmes à la hâte et courûmes en direction du port, enroulés dans nos manteaux pour nous préserver du frais du matin. Nous arrivâmes juste à temps pour voir l'ancre qu'on remontait, entendre les rameurs qui chantaient en faisant virer la galère sur les eaux immobiles, et les voiles claquer au vent.

Ils étaient tous là sur le pont ; les boucles auburn de messire Amaury, illuminées par le soleil de l'aube, étaient reconnaissables entre toutes. Il leva une main pour nous saluer, et nous agitâmes les bras depuis le quai. La petite silhouette d'Imriel, engoncée dans un manteau akkadian à capuche, était à ses côtés. Le garçon ne paraissait pas nous avoir vus. Quelqu'un – Vigny me sembla-t-il – veillait sur lui.

— Eh bien, dit Joscelin. C'est fini.

— Est-ce que tu as… ?

— Quoi ?

— Rien. (Je haussai les épaules.) L'un des hommes qui remontaient l'ancre… J'ai cru… J'ai cru voir des marques sur son visage. Comme des griffures. Des griffures cicatrisées.

Joscelin contempla la galère qui s'éloignait.

— Phèdre… tu as… Messire Amaury est prévenu, n'est-ce pas ? Tu lui as dit au sujet des lettres aux Éphésiennes, au sujet des instructions que tu as données aux autres ? Et il va prévenir le capitaine des répercussions qui s'ensuivraient si Imriel n'atteignait pas Marsilikos sain et sauf ?

— Oui, répondis-je. Amaury sait.

— Alors, oublie, dit-il fermement en me tirant par le bras. Tu poursuis des fantômes, maintenant. Valère a tenté par deux fois ; elle ne s'y risquera pas une troisième. Et quand bien même, il n'y a plus rien que nous puissions faire. C'est la mission d'Amaury désormais. Celle qu'elle lui a confiée. Laissons-le faire.

Sur un ultime coup d'œil par-dessus mon épaule, je le suivis. Il avait probablement raison ; même moi, je finissais par penser que j'imaginais des choses. Nous rentrâmes à l'auberge pour préparer notre bagage – grandement réduit par rapport à ce que

nous avions emporté de Nineveh ; une bonne part venait de partir avec messire Amaury. Ensuite, nous allâmes déjeuner avec Kaneka et les autres.

Le bâtiment à bord duquel nous embarquâmes était bien plus petit, ce qui me réjouit ; c'était un navire marchand menekheti qui faisait voile pour Iskandria. Le Lugal l'avait loué tout entier, si bien qu'il n'emportait aucune cargaison. Nous n'étions que douze à bord – Jebéennes, Menekheties, D'Angelins, plus l'équipage. Lorsque le soleil fut au zénith, le navire leva l'ancre, les voiles claquèrent et nous partîmes. Debout sur le pont, je regardai la terre du Khebbel-im-Akkad s'éloigner tandis que nous avancions sur les eaux immenses, étincelantes sous le soleil ; un étourdissant sentiment de légèreté s'empara de moi.

Voilà, songeai-je. *C'est fini. Nous laissons le Drujan derrière nous.*

Et je priai pour que l'éloignement me permît d'oublier.

Après le Khebbel-im-Akkad, c'était un plaisir de ne plus porter le voile. Je sentais les embruns salés sur mon visage. Depuis le zénana, je ne parvenais jamais à me rassasier de grands espaces – et l'océan est le plus grand de tous. Nous dînâmes dans la grande salle, servis par des marins tout heureux d'une tâche si légère pour un salaire complet, riant de voir nos assiettes et nos verres glisser sur la table fixée au sol sous l'effet du tangage, et riant plus fort encore lorsque Joscelin, la mine brouillée, s'excusa pour aller prendre l'air.

— Il n'aime pas la mer ? demanda Kaneka avec un sourire.

— C'est une vieille querelle entre eux, répondis-je.

La nuit venue, le ciel apparut constellé d'étoiles, comme de petits amas de diamants posés sur un velours noir. Malgré le frais, j'appréciai de rester sur le pont, les yeux perdus dans l'immensité, à me demander si tant de beautés avaient été créées dans une intention donnée. « La beauté inspire l'amour », dit-on en Terre d'Ange. Tout cela avait-il été créé uniquement pour que nous pussions trouver ce monde digne d'être aimé ? Peut-être. Je n'étais ni prêtresse, ni philosophe pour trouver dans les étoiles les réponses aux énigmes de ce

monde. Je ne savais qu'une chose : elles étaient somptueuses et remuaient mon âme.

J'étais heureuse que la beauté m'émût encore.

Le troisième jour, la chaleur au plus fort de la journée était devenue oppressante, lorsque le soleil tombait à l'aplomb sur le pont de bois. À l'instar de la plupart des autres passagers originaires du Sud, je gardai la cabine pendant les heures les plus chaudes. J'étais certes enfermée, mais l'ombre était préférable au soleil de plomb ; et puis, notre cabine disposait d'un petit vantail qui laissait passer la brise.

Je somnolais sur ma couchette étroite, uniquement vêtue d'une chemise légère, lorsqu'il y eut un coup frappé à la porte. Je crus que c'était Joscelin, inhabituellement formel. Comme à l'accoutumée, il avait passé le plus clair de notre premier jour penché par-dessus le bastingage à la proue, là où le roulis dans son estomac était le moins sévère.

— Oui, dis-je en entrouvrant la porte.

C'était Kaneka ; je m'étais trompée.

— Viens voir, toute-petite. Tu devrais être intéressée, dit-elle avec une expression indéchiffrable sur le visage.

J'ouvris la porte en grand et demeurai figée.

Là, en train de se tortiller entre ses bras, je vis Imriel de la Courcel.

Chapitre 64

— Comment ?

Les bras croisés, je le tenais sous le feu de mon regard, en m'efforçant de le toiser de toute ma hauteur. Les yeux d'Imriel me fuyaient, cherchant autour de lui des alliés qu'ils ne trouvaient pas. Adossé à la porte de la cabine, Joscelin était aussi sombre et stoïque que pouvait l'être un Cassilin en proie au mal de mer. Et Kaneka… Kaneka s'efforçait de ne pas rire – ce qu'Imri, à l'évidence, ne savait pas. Il n'avait pas encore appris cela ; pas encore.

— Il y avait un garçon, commença-t-il avec un air de défi. À l'auberge. Un enfant akkadian, l'un des serviteurs. Il voulait voir Terre d'Ange, là où les hommes ressemblent aux fils des dieux et où les femmes ressemblent… vous ressemblent. Je lui ai demandé de prendre ma place.

Je haussai les sourcils.

— Comment ?

— Il a pris mon manteau, murmura Imriel. Dans l'allée de service devant l'escalier. Et je lui ai donné ma dague aussi, celle que le Lugal m'a offerte. Nous avons échangé nos places lorsque tout le monde était occupé à surveiller le chargement des malles. J'ai fait semblant d'être maussade, et demandé à messire Amaury de ne pas me déranger, si bien qu'il ne s'est rendu compte de rien lorsque nous avons échangé nos rôles.

— Et d'après toi, demandai-je, combien de temps la supercherie va-t-elle tenir ?

— Suffisamment longtemps. (Il redressa le menton.) Je lui ai dit de faire comme s'il était malade, de rester couché et de garder son visage loin de la lumière.

— Et tu as fait tout cela sous le nez de messire Amaury ? demandai-je, stupéfaite.

— Messire Amaury, répondit Imriel avec entêtement, ne parle pas akkadian.

Je me tournai vers Joscelin.

— Aurais-tu la bonté de faire venir le capitaine ?

Le capitaine menekheti vint immédiatement, et nous apprit en se confondant en excuses, dans un hellène teinté d'un fort accent, qu'il n'était absolument pas question de retourner à Tyre. Le Lugal du Khebbel-im-Akkad avait loué son bateau pour aller directement jusqu'en Iskandria, et c'était ce qu'il entendait faire. Oui, il comprenait parfaitement qu'un événement inattendu s'était produit, mais le bateau tout entier était loué, si bien que la présence du garçon à bord ne posait aucun problème. Ah ! oui, bien sûr, il comprenait aussi que le garçon était un personnage éminent dans son pays, mais nous étions à bord d'un navire menekheti et les relations avec le Khebbel-im-Akkad demeuraient toujours très délicates. Sans instructions de la part du Lugal lui-même, il ne se risquerait pas à tenter de deviner ce que pourrait être sa volonté. Et puis, à notre arrivée, nous pourrions toujours trouver à nous embarquer si nous souhaitions retourner à Tyre. Le trajet n'était pas bien long.

— Eh bien, dis-je, vaincue, lorsqu'il fut reparti. C'est donc ce qu'il va nous falloir faire.

Kaneka s'éclaircit la voix.

— Toute-petite…

— Qu'y a-t-il ?

Je n'aimais pas son ton.

— Ce n'est certes pas très long, mais… si l'on tarde encore d'un mois, le temps de parvenir dans le Sud, les pluies seront arrivées. Et alors, plus question de voyager.

Je saisis mes cheveux à pleines mains ; je me sentais très proche d'Amaury Trente en cet instant.

— Par Elua ! Imri ! Pourquoi as-tu fait cela ?

Son visage était le parfait portrait d'un jeune mutin au bord des larmes.

— Vous décidez… Vous parlez d'amitié, d'honneur et du précepte d'Elua le béni ! « Aime comme tu l'entends. » (Il cracha ces mots comme une malédiction.) Pourquoi est-ce que, moi, je ne peux jamais choisir ?

Je m'assis sur ma couchette et tournai la tête vers Joscelin pour chercher de l'aide.

— Fedabin. (Il s'inclina devant Kaneka, croisant ses avant-bras en un geste encore hésitant, puis s'exprima en zenyan, l'unique langue que nous avions en commun.) À quel point notre voyage est-il dangereux ?

— Pour trouver les Melehakim ? (Kaneka haussa les épaules.) Dangereux. Il y a un fleuve plus large que l'Euphrate et des déserts mortels. Il y a des crocodiles et des lions, et des charognards entre les deux – des hyènes, des chacals et des mouches qui rendent les hommes fous. Et puis, il y a des tribus, d'innombrables tribus au Jebe-Barkal, dont certaines sont hostiles. Mais, ajouta-t-elle avec une lueur dans l'œil, aucune d'entre elles ne tentera jamais d'assassiner un enfant à cause des hasards de sa naissance. Et il pourra aussi rester à Debeho si vous voulez. Il serait très bien gardé dans mon village.

Joscelin me regarda. Et je le regardai.

— Tu n'es pas sérieux, dis-je.

— Phèdre. (Sa voix était éminemment sérieuse et son ton raisonnable.) Réfléchis. Au moins, il sera à l'abri des tentatives d'assassinat. Et puis… au nom d'Elua, ce garçon a raison ! Lui laissera-t-on jamais le choix en quoi que ce soit ?

— On ne t'a jamais laissé le choix, murmurai-je. Et à moi non plus. Pas à dix ans.

— Et regarde où cela nous a menés… Et puis, ni toi ni moi n'avons jamais eu à endurer ce qu'il a connu à Daršanga.

Certaines décisions doivent être prises rapidement, au risque sinon pour celui qui les prend d'être écrasé par le choix. J'appuyai la paume de mes mains sur mes yeux.

— D'accord, dis-je. D'accord, d'accord, d'accord ! Imriel. (Je relevai la tête.) Si nous t'autorisons à rester – si nous acceptons ce que tu as fait –, me promets-tu de nous obéir à Joscelin et moi ? À nous deux – et à Kaneka aussi. De nous obéir en tout, tout le temps, comme si Elua le béni lui-même était revenu de la Terre d'Ange qui est au-delà des perceptions mortelles pour établir un nouveau sacrement ?

Imriel ponctuait chacune de mes paroles d'un hochement de tête, sans même écouter, acceptant tout ce que je disais.

— Je le promets, dit-il le souffle court. Je le promets, je le jure, j'en fais le serment, Phèdre ! J'obéirai en tout !

Je passai le reste de notre voyage à rédiger une lettre destinée à Amaury Trente.

C'était une décision bien téméraire – une décision que je n'aurais sans doute pas prise six mois plus tôt. Mais les grandes distances et les grands événements modifient les perspectives. Si folle que notre quête pût-elle paraître, ce n'était rien en comparaison de ce qu'Imriel avait subi à Daršanga. Et Kaneka avait dit vrai : personne au Jebe-Barkal ne souhaitait sa mort. En revanche, en Terre d'Ange, avec l'ombre de la trahison de sa mère au-dessus de sa tête, ses faits et gestes seraient sans cesse épiés, et il aurait toujours des ennemis tapis dans l'ombre.

Néanmoins…

— Je n'arrive pas à croire que tu aies pris fait et cause pour lui, dis-je à Joscelin ce soir-là. (Imriel partageait la cabine de Kaneka dans laquelle une couchette était libre. Après trois jours de mer pendant lesquels il avait vécu de restes et dormi dans un coin sombre de la cale, il avait apprécié de retrouver un semblant de confort. Si Kaneka ne l'avait pas surpris en train de boire au tonneau d'eau douce, il serait demeuré clandestin jusqu'en Iskandria.) Amaury ne rêvera que de nous étriper. Quant à Ysandre… Je préfère ne pas y penser.

Joscelin haussa les épaules.

— C'est bien toi qui as cru voir un assassin à bord de la galère d'Amaury.

— Cru ! (Je baissai la voix.) J'ai admis que c'était sans doute mon imagination qui me jouait des tours. Mais toi. Honneur, loyauté, sens du devoir – toutes ces vertus cassilines devraient te pousser à le renvoyer.

— Je suis fatigué. (S'allongeant sur sa couchette, il m'observa depuis l'autre côté de la cabine.) Phèdre, j'ai passé ma vie à faire ce choix, encore et encore. Je suis fatigué.

Daršanga l'a changé lui aussi, songeai-je. *Oui, Daršanga nous a tous changés.*

— Alors l'amour est une raison suffisante ? Car c'est bien ainsi qu'il l'entend, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. Elua le béni le dit. C'est par amour qu'Imriel t'a suivie – nous a suivis. Je sais qu'il en est ainsi ; il n'y a pas d'autre raison. (Joscelin bascula sur le dos et fixa les yeux sur le plafond.) Phèdre, lui as-tu raconté comment sa mère avait fui de Troyes-le-Mont ?

Un frisson me parcourut l'échine.

— Non, répondis-je dans un souffle.

Si incroyable que cela pût paraître, je n'avais pas pensé jusqu'à cet instant à quel point les méthodes employées étaient similaires – jusqu'au détail du manteau utilisé pour tromper la vigilance dont il faisait l'objet. À Troyes-le-Mont, Melisande avait échangé sa place avec sa cousine Persia, puis s'en était allée sous le nez de ses gardes. Et son fils avait employé pratiquement la même ruse. Tout cela n'échapperait à personne, en tout cas pas à ceux qu'Imriel avait floués, et qui devaient faire voile vers Tyre à l'instant même où nous parlions, raides de fureur, avec entre leurs mains un jeune serviteur akkadian certainement dépité.

— Il l'a fait par amour, dit Joscelin. C'est ce qui fait toute la différence. Et pour cela, je ne me sens pas le cœur de le trahir. Phèdre… ce garçon pourrait devenir extrêmement dangereux. Ou il peut devenir quelqu'un d'autre. Je ne peux rien pardonner à Melisande. Mais je peux pardonner à son fils.

— Quelqu'un doit le faire, murmurai-je. Autant que ce soit nous.

— Pourquoi pas ? (Il rit et la cascade de son rire se mêla au rythme des vagues contre la coque.) D'une manière ou d'une autre, c'est ce qui semble se produire le plus souvent.

Ainsi se passa notre voyage. Le matin et le soir, son malaise s'estompait et Joscelin pratiquait ses exercices cassilins sur le gaillard d'avant, transpirant sous le soleil pour recouvrer son équilibre, ses dagues d'acier traçant leurs subtiles arabesques – mais lentement, si lentement. Un jour après avoir été découvert, Imriel se joignit à lui, utilisant deux dagues de bois, taillées pour lui par un marin désœuvré. Avec une patience infinie, tant pour son état amoindri que pour la maladresse d'Imri, Joscelin lui enseigna quelques rudiments.

Je les observais, remuée au plus profond par une émotion dont je n'aurais su dire le nom. En un temps depuis longtemps enfui, lorsque Joscelin venait tout juste d'entrer au service de Delaunay, je le regardais souvent depuis la terrasse pratiquer ses exercices, puis je m'étais émerveillée de sa patience cassiline lorsqu'il avait commencé à inculquer quelques passes d'escrime à Alcuin, mon presque frère, avec ses cheveux blancs et son doux sourire.

En ce temps-là, je méprisais Joscelin.

Et désormais…

Je l'aimais ; je l'aimais toujours. Et lorsque son sourire révélait ses dents pour excuser une erreur, lorsqu'il s'entraînait encore et encore, sans relâche jusqu'à l'épuisement, sa silhouette se découpant sur la mer éclatante ; et lorsque le rire d'Imriel – surpris et ravi – emplissait l'air, je l'aimais encore plus, jusqu'à ce que mon cœur en devînt douloureux, trop immense pour être tout entier contenu dans ma poitrine.

Nous ne nous étions même pas encore embrassés.

Trop d'ombres demeuraient entre nous – toutes nées dans la forteresse du Drujan. Je suis une *anguissette ;* je l'ai été toute ma vie. Tout comme Joscelin, j'avais appris à avancer en m'en remettant à l'équilibre – entre la gauche et la droite, entre le plaisir et la douleur, entre l'amour et tout ce qui ne l'est pas. Dans une certaine mesure, à Daršanga, j'avais été trop loin. Et quelque chose en moi s'était brisé, aussi sûrement que l'os de son bras.

Je ne savais pas comment revenir en arrière.

Et, donc, je les regardais, et mon cœur se réjouissait, volant quelques miettes de bonheur là où il les trouvait – la mer et le vent, des muscles épuisés qui recouvraient leur vigueur et se gorgeaient de sang, les spirales de l'acier tranchant le ciel, le rire d'un jeune garçon. Et je composais ma lettre à messire Amaury Trente, en m'efforçant d'expliquer toutes les raisons qui me donnaient à croire que c'était là la volonté d'Elua le béni.

Nous arrivâmes en Iskandria.

Où se trouvait Nesmut à qui je ne pensais plus.

— Gracieuse dame ! (Sa voix aiguë traversa les quais, d'une longueur pourtant considérable, et ses pieds chaussés de

sandales giflèrent le pavé lorsqu'il se précipita vers nous à toutes jambes, toute dignité oubliée.) Gracieux seigneur ! Vous êtes vivants.

— Nesmut. (Je ris, le cœur soudain empli d'une joie inattendue.) Es-tu libre pour de vieux clients ? Mais nous sommes plus nombreux cette fois-ci.

Après bien des négociations, pleines tout à la fois de légèreté et de solennité, Nesmut alla chercher des porteurs et des chariots pour nous conduire à notre logis, non pas l'auberge de Metriche cette fois-ci, mais un établissement purement menekheti, agréable et modeste. Les femmes du zénana n'étaient pas du genre à se plaindre ; après Daršanga, c'était un véritable palais.

Et je ne voulais pas qu'on pût facilement nous retrouver.

Je me procurai de l'encre et des parchemins et passai la plus grande partie de la journée à coucher sur le papier la lettre à Amaury dont j'avais médité les contours – ainsi que quelques autres. Lorsque j'en eus fini, j'envoyai un message à Ptolémée Dikaios. Au fait que mon billet put parvenir à destination sans soulever de question, je vis que le statut de Nesmut s'était considérablement élevé. Il s'en gargarisait d'ailleurs, ce dont je ne lui tenais nullement rigueur.

La convocation du pharaon me parvint presque immédiatement.

Conformément à ce que j'avais sollicité, ce fut une entrevue discrète et en aucun cas formelle. *Tout cela serait infiniment plus simple sans Imriel*, songeai-je sombrement. Mais la décision avait été prise et j'avais bien l'intention de faire tout ce qu'il fallait pour qu'elle fût appliquée sans mettre en péril sa sécurité.

Ptolémée Dikaios me reçut dans son salon de réception privé, celui où nous avions déjà conclu notre accord, sous le regard impassible de ses serviteurs agitant leurs grandes feuilles de palmier. Je lui remis une lettre du Lugal relatant les événements survenus, puis sollicitai son aide pour veiller à rendre les Menekheties libérées à leur famille, ou tout au moins à les loger décemment. Il lut la missive sans avoir à recourir à

un traducteur ; ensuite, il se laissa aller sur son divan en me considérant d'un œil méditatif.

— Une action bien téméraire, Phèdre nó Delaunay, et digne d'être honorée. Alors pourquoi avoir demandé à me voir en secret au lieu d'aller crier victoire chez votre ambassadeur de Penfars, ou auprès du seigneur Mesilim-Amurri, le consul akkadian ? Je suis certain qu'ils ne demanderaient pas mieux que d'organiser une procession triomphale s'ils vous savaient ici.

— Il y a une petite complication, messire pharaon, répondis-je.

Ses yeux aux lourdes paupières papillotèrent.

— Vraiment ? De quoi s'agit-il ?

Je lui exposai la situation, avec la présence inattendue d'Imriel parmi nous.

Lorsque j'eus fini, il rit.

— Et que voulez-vous que je fasse à ce sujet ? En toute logique, je devrais aller faire chercher l'ambassadeur de Penfars sur l'instant pour lui remettre le garçon ! Cela me gagnerait les faveurs de la reine d'Angeline.

— Certainement, dis-je. Vous gagneriez ses faveurs… jusqu'à ce que je fasse état auprès d'elle de votre alliance avec Melisande Shahrizai.

— Ah ! oui, il y a cela aussi. (Le pharaon se frotta le menton.) Que proposez-vous ?

— D'ici à quelques jours, nous serons partis, messire. À ce moment-là, si je vous faisais porter plusieurs lettres par un courrier, vous pourriez veiller à votre tour à les faire parvenir à leurs destinataires – et appliquer par ailleurs les dispositions que l'une d'elles sollicite de votre part personnelle. Celle-ci, précisai-je en désignant la lettre du Lugal qu'il tenait toujours à la main. (Je sortis trois autres missives.) Celle-ci est à destination de messire Amaury Trente à Tyre, et celle-là est à remettre à l'ambassadeur de Penfars qui la fera porter à la reine Ysandre. Toutes deux exposent le détail de mes soupçons, et expliquent pour quelles raisons j'agis comme je le fais – en précisant que vous ignoriez tout de ma présence ici et que j'ai fait appel à votre intégrité pour garantir l'envoi de ces lettres.

— Portées par un courrier, hein ? (Il réfléchit un instant sur les implications de tout cela.) De façon qu'on puisse penser que je n'ai été informé de votre présence ici qu'après votre départ.

— Exactement, messire pharaon.

Je me tenais bien droite sous le feu scrutateur de son regard.

— Vous auriez très bien pu faire cela pour de bon, dit-il.

— En effet, messire. Mais j'ai une obligation envers les femmes du zénana. C'est ma mission de veiller à ce qu'elles recouvrent une place au Menekhet, et d'obtenir votre coopération sur ce sujet. Je ne pourrai pas partir sans que cela soit fait.

Les grandes feuilles de palmier décrivaient des arcs de cercle dans l'air, agitant l'air étouffant. Le menton de Ptolémée Dikaios était toujours posé sur son poing ; il fixait ses yeux sur moi.

— Vous êtes une femme étrange, Phèdre nó Delaunay. Magnifique, mais étrange. À qui est destinée la troisième lettre ?

Ma bouche s'assécha soudain.

— Melisande Shahrizai de la Courcel.

Il émit un petit jappement de rire.

— Messire, dis-je. Ce n'est pas une faveur que je vous demande, mais un service dont je laisse l'accomplissement à votre entière discrétion. Je ne sais pas, et je n'ai pas cherché à savoir, si vos moyens de communiquer avec elle existent toujours. Si ce n'est plus le cas… (Je haussai les épaules en déposant les lettres sur la table basse entre nous.) Vous pourrez confier cette lettre aux flammes. Dans le cas contraire… Quoi qu'elle puisse être par ailleurs, elle reste une mère, messire pharaon, fort chagrinée de la perte de son fils. Elle a le droit de savoir qu'il est toujours vivant.

Le pharaon ramassa les différents plis de ses mains aux doigts couverts d'or, puis les examina.

— Très belle et très étrange. Vous avez pris un risque en venant me voir seule, ma dame.

— Oui. (Je hochai la tête.) Néanmoins, messire, si je ne suis pas rentrée au coucher du soleil, mes compagnons demanderont l'asile à l'ambassadeur de Penfars.

Une lueur amusée brillait dans ses yeux.

— Les ambassades sont vulnérables.

— Et les trônes aussi, répliquai-je. Je crois que messire Raife songerait à solliciter l'aide du général Hermodorus si son ambassade était menacée, ainsi que celle du consul akkadian. En fait, si je ne suis pas rentrée au coucher du soleil…

— Laissez-moi deviner. (Le pharaon tapota les épaisses enveloppes du bout d'un de ses doigts.) Il y a déjà des lettres prêtes à partir.

Je confirmai d'un hochement de tête.

— Effectivement, messire. Elles sont prêtes.

Il rit et jeta les lettres sur la table.

— Ah ! dame Phèdre ! Vous m'amusez. Vous m'amusez beaucoup. Qu'il en soit donc ainsi. Je vous donne deux jours. Quand viendra le troisième, j'annoncerai avoir reçu de grandes nouvelles et vos réfugiées menekheties seront reçues avec un grand cérémonial. Vos lettres seront portées à l'ambassadeur ainsi qu'à Tyre, et je présenterai mes plus plates excuses pour n'avoir pas été informé de votre duplicité. J'espère sincèrement qu'à ce moment-là vous serez déjà loin vers l'amont du fleuve.

— Nous y serons. (Je m'agenouillai et me prosternai avec une gratitude sincère au cœur.) Merci, messire pharaon.

Ptolémée Dikaios agita sa main couverte d'or.

— Allez. Vous devriez déjà être partie.

Chapitre 65

Au cours des deux jours suivants, nous prîmes toutes les dispositions pour notre périple, avec l'aide de Nesmut et sous la supervision de Kaneka. Nous remonterions le fleuve à bord d'une felouque – un navire rapide et à faible tirant d'eau – jusqu'à Majibara, le grand caravansérail qui marquait la fin du Menekhet et la frontière avec le Jebe-Barkal. Là, notre petite troupe – de sept personnes au total – se séparerait de nouveau, puisque deux des femmes mettraient alors le cap vers la province occidentale de la Nubie, tandis que nous poursuivrions vers le sud, à travers le désert.

Grâce à la générosité du Lugal, nous ne manquions pas de fonds. Sur les conseils de Kaneka, nous convertîmes un certain nombre des présents reçus en « argent de marchand », à savoir de lourdes chaînes d'or jaune pâle dont un maillon après l'autre servait de monnaie. Celles-ci furent confiées à la bonne garde de Joscelin, qui les portait à son cou, sous ses vêtements.

Nous n'achetâmes guère de provisions en Iskandria, Kaneka nous ayant assuré que nous trouverions tout moins cher à Majibara. En outre, tout le long du fleuve, on pouvait se procurer absolument tout le nécessaire. Nous fîmes l'emplette de tentes de soie huilée, de fines paillasses tressées que l'on pouvait rouler et de quelques ustensiles de cuisine. Pour ma part, j'achetai également un chapeau à large bord pour me protéger la tête, ainsi qu'un burnous de coton blanc. Pour le reste, j'avais toujours ma tenue akkadianne, ainsi que la tenue de cavalière céladon que Favrielle nó Églantine avait créée pour moi, et qui était parfaitement adaptée au climat. Sinon, je m'étais débarrassée depuis longtemps de tous les vêtements que j'avais portés au Drujan.

Un peu de linge neuf et rien de plus. Pour un peu, nous aurions pu être sur le point de partir en croisière d'agrément. Nous dînâmes tous ensemble pour notre dernière soirée en Iskandria, en compagnie de Nesmut également. Le jeune garçon coulait des regards envieux en direction d'Imriel – qui avait été au cœur d'un grand drame et s'apprêtait à vivre une grande aventure. Ils composaient un étonnant tableau ensemble, car, si Nesmut était l'aîné des deux, il paraissait plus jeune, joyeux et un peu excité.

Comme déjà par le passé, je repensai à Hyacinthe. « Était-il comme moi ? avait demandé Imriel. Lorsqu'il était enfant ? » Pas tant que cela. Et c'était vrai que le Hyacinthe enfant ne lui ressemblait guère. Mais le Hyacinthe adulte… Je voyais les ombres qui voilaient parfois les yeux d'Imriel, le souvenir de la douleur et le poids de son hérédité, l'envie aussi lorsqu'il regardait Nesmut rire, boire et manger, plein de vie et d'appétit, heureux d'être ce qu'il était. Et je me souvenais du terrible sourire de Hyacinthe et de la solitude qu'il avait connue, l'infinie solitude.

En toute sincérité, j'étais heureuse de la présence d'Imriel.

Après le dîner, nous fîmes nos adieux, car nous partions le lendemain à l'aube.

— Je suis désolée, dis-je à Kephri qui était celle des Menekheties que je connaissais le mieux, que les choses se soient passées ainsi. Vous auriez dû entrer en procession dans la ville. Vous y aviez droit.

Elle sourit et me prit la main.

— Demain sera un autre jour. Nous ne serions pas ici sans toi, et je n'ai nullement besoin d'une procession de toute façon. La paix, c'est tout ce que je demande. Et tu me l'as donnée. J'espère que tu trouveras ce que tu cherches.

— Merci. (Je serrai sa main.) Je l'espère aussi.

L'heure de la séparation était venue ; notre nombre diminuait.

Conformément à notre plan, nous partîmes à l'aube. Le lever du soleil sur le delta du puissant fleuve Nahar était un spectacle inoubliable. Kaneka avait dit vrai – il était le plus grand de tous les fleuves. En Iskandria, où il n'était guère qu'une infinie

succession de canaux et petits bras aux eaux calmes dont les méandres se perdaient dans des immensités vertes, on ne percevait pas vraiment sa véritable dimension.

Nous embarquâmes dans l'air doux et parfumé du petit matin, encore tout ouaté de silence. Il y avait deux felouques, chacune dirigée par un unique marin jebéen. Nos bagages furent rapidement embarqués et nous prîmes place – Joscelin, Kaneka, Imriel et moi à bord de la première, et Safiya et deux Nubiennes à bord de la seconde. Notre capitaine leva un doigt pour voir d'où venait le vent, à l'ancienne, puis remonta la grosse pierre qui servait d'ancre.

Alors que les rayons obliques du premier soleil transformaient la surface des eaux brunes en un immense miroir couleur bronze, nous partîmes.

Sincèrement, cette première partie du voyage jusqu'au Jebe-Barkal fut pratiquement une partie de plaisir. Avec leurs voiles latines, nos felouques tiraient des bords sur les eaux paresseuses. Nos marins se hélaient joyeusement l'un l'autre en jeb'ez. Sur les rives, la végétation était touffue et luxuriante, avec d'immenses papyrus dressés vers le ciel. Les aigrettes, les hérons et les ibis – l'oiseau sacré – qui peuplaient les berges prenaient la pose, semblables à des statues, pour nous regarder passer, avec leur tête à grand bec emmanchée au bout d'un cou immense. Une brise régulière nous poussait par l'arrière. Pour la première fois depuis de nombreux mois, je ressentis la pointe d'excitation qui me venait d'ordinaire au début d'un voyage.

Plus au sud, après quelques heures de navigation, les myriades de canaux convergèrent et le delta devint peu à peu le fleuve proprement dit, large et majestueux, frangé de vert de part et d'autre. Toutes sortes d'embarcations le sillonnaient – canots à rames et autres petits bateaux de pêche, galères, barges halées par des attelages de bœufs – mais aucune n'était aussi rapide que nos felouques légères dont les voiles triangulaires prenaient si bien le vent.

Le long des grèves se succédaient villages et champs de blé et de cannes à sucre, palmeraies et plantations de tamaris. De temps à autre, nous apercevions des caravanes d'ânes et de chameaux en longues processions. Je pris conscience de notre

vitesse en voyant avec quelle facilité nous les distancions, et je me réjouis d'avoir suivi le conseil de Kaneka.

Pendant un certain temps, je demeurai sur le qui-vive, regardant régulièrement derrière nous, de crainte que le pharaon eût manqué à sa parole et lancé une troupe à nos trousses. Cependant, personne ne venait, et je finis par ne plus m'en inquiéter. Après tout, si cela devait arriver, cela arriverait ; je ne pouvais plus rien y faire.

À mon grand regret, nous ne verrions pas depuis le fleuve quelques-unes des plus imposantes constructions du Menekhet – les grandes tombes des anciens. Notre capitaine nous proposa généreusement de faire une halte pour nous y conduire par la terre – contre un petit supplément, bien sûr – mais je jugeai plus sage d'avancer. Kaneka m'assura d'ailleurs que les temples plus loin en amont compenseraient largement.

La première nuit, nous établîmes notre campement près d'un agréable village, achetant auprès des habitants du lieu notre repas du soir – du poulet rôti que nous mangeâmes avec les doigts, accompagné de melons et de dattes. Le ciel était d'une limpidité incroyable, tout piqueté d'étoiles.

— Je dois bien l'admettre, dit Joscelin d'une voix somnolente, allongé devant le feu. Les choses ne se présentent pas si mal.

— Effectivement. (Assise en tailleur, je démêlais les cheveux d'Imriel, qui serrait les dents pour ne pas geindre.) Elles se présentent plutôt bien.

Les journées de notre remontée du fleuve forment un ensemble indistinct dans ma mémoire, exception faite des quelques surprises et merveilles qui jalonnèrent notre route. Notre premier hippopotame surgit de l'eau devant nous tel un colosse à la peau noire et ruisselante ; dans sa vaste gueule ouverte, toute rose, ses dents saillaient comme des pointes jaunes. Imriel bondit sur ses pieds, hurlant le doigt pointé. Kaneka et les autres Jebéennes se contentèrent de rire. Par la suite, nous en vîmes bien d'autres, placides et inoffensifs du moment qu'on les laissait tranquilles. Les crocodiles étaient bien plus dangereux, et particulièrement abondants. Leur corps vert foncé à l'aspect caillouteux flottait entre deux eaux,

semblable à quelque tronc ou autre bois mort ; seuls leurs yeux fendus et reptiliens les trahissaient. Kaneka nous assura qu'ils étaient capables de se déplacer avec une grande rapidité sur la terre ferme, et nous faisions toujours très attention en nous approchant de l'eau lorsque nous établissions notre campement.

Sur l'une des rives, un temple avait été édifié en l'honneur de Sebek, le dieu-crocodile menekheti, sur une langue de terre s'avançant dans l'eau ; je le jure, une dizaine au moins de spécimens s'y chauffaient au soleil. Kaneka insista pour que nous allassions le visiter. Avec mille précautions, nos deux capitaines échouèrent leurs felouques et sautèrent à terre armés de longues gaffes terminées par un crochet pour nous ouvrir la voie jusqu'à l'édifice.

Au sud, la foi menekhetie n'était pas autant hellénisée qu'en Iskandria, et les échanges avec le Jebe-Barkal contribuaient d'autant plus à tempérer cette évolution. Le temple était une belle construction, et les représentations du dieu Sebek me firent frémir. L'homme-dieu à tête de crocodile avait, disait-on, dévoré le corps coupé en morceaux d'Osiris, le dieu des Mourants, que les Hellènes avaient fusionné avec Serapis, le seigneur de la mort.

Je n'étais pas certaine de comprendre pour quelle raison ils vouaient un culte au crocodile.

— Le seigneur Sebek a sa place, toute-petite, me dit Kaneka en voyant mon expression dubitative. Et puis, si le Nahar ne sortait pas de son lit pour dévorer la terre, les champs ne renaîtraient pas à la vie. Mais, surtout, nous devons attirer sur nous son indulgence.

Sur ces paroles, elle déposa son offrande sur l'autel de Sebek – une petite figurine d'argile peinte de couleurs vives – puis recula en s'inclinant.

Nous dûmes attendre une pleine heure avant que les crocodiles dégageassent la lagune. Jurant et suant d'angoisse, les capitaines battaient le sol pour tenir les bêtes éloignées.

— Drôle d'endroit pour un temple ! remarqua Joscelin lorsque les voiles furent hissées.

— Et où serait-il mieux qu'ici ? demanda Kaneka avec une logique imparable. (Elle se tourna vers moi et sourit.) Nous

nous arrêterons à Houba, toute-petite, pour visiter le temple d'Isis. Je crois qu'il te plaira davantage.

Les jours passèrent ainsi, chacun semblable au précédent, tandis que le grand fleuve coulait entre deux rives d'un vert éclatant et dans de profondes vallées. Comme Kaneka me l'avait dit, je vis des temples et des tombeaux immenses, vestiges et témoins des temps antiques de cette terre. Le courant se fit plus fort et notre allure ralentit ; les felouques devaient tirer des bords de plus en plus courts pour remonter le cours des flots. N'ayant rien d'autre à faire, Kaneka entreprit d'enseigner quelques rudiments de jeb'ez à Joscelin et Imriel, chantant quelques comptines et autres ritournelles. Je souris en songeant à la bataille que j'avais dû livrer pour qu'elle m'autorisât à apprendre sa langue. De temps à autre, notre capitaine, Wali, apportait sa contribution et leurs voix mêlées couraient à la surface de l'eau.

Il faut que je dise que Wali s'était prodigieusement entiché de Kaneka, qu'il tenait pour la plus superbe créature qu'il eût jamais vue. À l'évidence, il la regardait comme une personne d'une qualité exceptionnelle. Je ne sais s'il en était ainsi dans son village natal de Debeho, mais cela s'était vérifié au zénana, et se vérifiait encore sur les eaux du Nahar. Vêtue de sa tunique richement brodée, elle aurait pu passer pour quelque ambassadrice en visite.

C'était une source d'amusement pour les autres Jebéennes qui observaient Wali lui faire les yeux doux autour du feu ; elles engagèrent même des paris en zenyan pour savoir si Kaneka allait céder à ses avances. Vers la fin de notre périple, elle franchit le pas un soir, posant une main sur l'épaule de Wali et lui indiquant d'un signe de la suivre sous sa tente. Tremblant d'incrédulité, refusant presque de croire à sa bonne fortune, mais un immense sourire barrant son visage, il la suivit.

Mon cœur se réjouit de cette heureuse conclusion, même si leurs cris et leurs soupirs nous tinrent éveillés la moitié de la nuit. Un petit campement n'offre aucune intimité. De ce que j'avais vu, Wali était un homme bon – simple et doux, et infiniment fier de sa felouque. En outre, il était bien bâti, avec

un visage ouvert aux traits agréables, de larges épaules et des muscles noueux sur les bras.

Et Kaneka…

Kaneka souriait le lendemain matin, avec la sérénité un peu amollie de celle dont le corps a éprouvé du plaisir. Je lui enviai cela. Il y eut quelques plaisanteries ce jour-là, mais pleines d'affection et de bonne humeur. Lorsque Wali chanta une comptine jebéenne d'une voix de tête, tout le monde rit à bord des deux bateaux et frappa en cadence dans ses mains pour l'accompagner.

— Phèdre.

Assis à la proue à côté de moi, Imriel avait passé les jambes par-dessus bord.

— Oui ? Attention, Imri. Ne fais pas cela, un crocodile pourrait t'emporter un pied.

Il releva bien vite ses jambes, enserrant ses genoux entre ses bras. Puis, il posa sur moi un regard grave.

— Pourquoi est-ce que Joscelin et vous ne faites pas comme… (D'un hochement de tête, il désigna Kaneka et Wali.) Comme eux ?

— Ah ! Imri. (Je dégageai les cheveux de son front. Le bleu sur sa tempe avait enfin disparu, après des semaines pendant lesquelles il s'était lentement estompé.) Tu sais ce que j'étais à Daršanga, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête sans me regarder en face.

— La favorite du Mahrkagir.

— La putain de la mort, dis-je sombrement. Tu peux le dire. Tu l'as déjà dit par le passé.

— Je n'avais pas compris alors. (Il releva la tête, les dents serrées, avec sur le visage cet air buté caractéristique de la maison Courcel à l'heure de l'affrontement.) C'était du courage. Je le sais maintenant.

— Ce n'était pas que du courage, dis-je d'une voix douce. Imriel, certaines des histoires qu'on colportait sur moi… certaines d'entre elles étaient vraies. Je suis une *anguissette*. Sais-tu ce que cela signifie ?

Il détourna les yeux et hocha de nouveau la tête.

— En chacun de nous, il y a certains coins, poursuivis-je en choisissant soigneusement mes mots, qui sont des lieux bien effrayants, des lieux où l'on ne devrait jamais aller. À Daršanga, il m'a fallu y aller. Et… Imri, c'est parfois difficile de retrouver son chemin. Je m'y efforce, mais ce n'est pas facile. Comprends-tu ?

— Oui. (Il déglutit et tira doucement sur le tissu de ses chausses avant de se retourner vers moi. Un voile de douleur assombrissait ses yeux bleus.) Est-ce que cela… Est-ce que cela ne vous manque jamais, ici ?

Ah ! Elua ! Les larmes me piquaient les yeux. De crainte que ma voix me trahît, je me contentai de hocher la tête. Oh ! oui ! cela me manquait. Parfois, la nuit, je m'éveillais, arrachée à des rêves peuplés d'images de sang et d'acier, pantelante et malade de désir.

— Moi pas, murmura-t-il. Seulement… parfois, c'était plus simple, je crois.

— Oui, dis-je en caressant ses cheveux. Je sais. Mais c'est mieux ainsi. Et cela ira de mieux en mieux, Imri. Pour nous tous. Et si Elua le veut, pour Joscelin et moi aussi.

Et j'écoutai alors le chant de Wali et le rire sonore de Kaneka, en m'efforçant de croire que c'était vrai.

Chapitre 66

Houba était le site du dernier grand temple du cours supérieur du Nahar, à une demi-journée de voile du caravansérail de Majibara. Il était édifié au sommet d'une petite île toute verte au milieu du fleuve, au sein de palmiers gracieux surplombant ses fines colonnes, et cerné d'énormes massifs de tamaris.

Nous débarquâmes et rejoignîmes une file de pèlerins qui attendaient d'être autorisés à pénétrer dans le temple, au prix d'un vif marchandage. À l'extérieur, sous le chaud soleil, Menekhetis et Jebéens se mêlaient dans une atmosphère de profond respect, échangeant ragots et outres d'eau, tout en lançant des regards curieux dans la direction des trois D'Angelins que nous étions. C'était une chose si habituelle que nous y étions tout à fait accoutumés, même Imriel.

À l'intérieur, les lieux étaient aussi frais et aérés que possible en ce début d'été sur le Nahar. Je contemplai les fresques peintes sur les hauts murs, suivant la quête de la déesse pour réunir les morceaux de son divin époux, afin de le ramener à la vie éternelle.

À l'extrémité du temple se dressait la grande statue de la déesse, ses bras ailés déployés et sa tête cornue penchée sur ses adorateurs. Je versai mon obole pour une offrande d'encens, puis m'agenouillai devant l'autel, les yeux levés vers la divinité enveloppée de volutes bleues. Je songeai à Naamah, qui avait couché avec le roi de Persis pour racheter la liberté d'Elua le béni, et à la douce Eisheth, la guérisseuse, à qui j'avais trop rarement adressé mes prières.

Je demandai leur bénédiction à toutes deux, ainsi qu'à Isis dont je foulais la terre. *Bienveillante déesse,* priai-je, *toi qui*

restaures la vie, fais en sorte que je redevienne moi-même, entière. Fais en sorte que nous redevenions entiers.

Je ne sais si elle m'entendit, ou même si elle pouvait entendre ma prière ; j'étais une étrangère chez elle, bien loin de ma patrie. Néanmoins, mon cœur était plus léger lorsque je repartis.

— Tu vois ? (À l'extérieur du temple, Kaneka m'attendait, avec un grand sourire.) Je t'avais dit qu'il te plairait, celui-ci.

Cette nuit-là, nous établîmes notre campement non loin des premiers faubourgs de Majibara. La brise nocturne nous apportait le bruit de la ville – le son d'instruments de musique, percé de grands éclats de rire. Le lendemain, notre petit groupe allait encore se rétrécir. Achara et Binudi, les deux Nubiennes, allaient poursuivre vers l'ouest, le long du Nahar, tandis que nous-mêmes allions descendre vers le sud, en direction de Meroë.

Native de Meroë, Safiya nous contait les splendeurs de sa ville et la gloire de sa régente – la reine Zanadakhete, qui régnait sur tout le Jebe-Barkal. Sa garde d'honneur, nous disait-elle, comprenait deux mille hommes, tous d'au moins six pieds de haut, vêtus de somptueuses capes brodées et portant l'épée, la lance et le bouclier. Résistants et légers, ces derniers étaient faits en peau ocellée de camelopard. Je n'étais pas certaine de pouvoir ajouter foi à ces histoires, mais Kaneka nous assura que c'était la vérité.

Ainsi passâmes-nous notre dernière nuit sur le fleuve.

J'allais regretter la navigation sur ses eaux paresseuses. Abstraction faite des crocodiles, c'était un mode de locomotion bien agréable. Wali broyait du noir sans discontinuer, espérant à l'évidence que Kaneka allait changer d'avis pour rester avec lui. Je crois bien que, s'il n'avait pas tant aimé sa felouque, il aurait suivi la belle Jebéenne, mais aucune embarcation ne pouvait naviguer sur les rapides du Nahar, étroits et tout hérissés de rochers, avec parfois des chutes vertigineuses.

Majibara était une vaste ville de terre jaune, rendue plus grande encore par les innombrables caravanes installées tout autour. Nous gagnâmes la ville par la voie des eaux, et prîmes des chambres dans une auberge que Wali nous certifia être de

bonne réputation, avant d'engager des porteurs pour notre bagage.

Menekhetis, Jebéens et Umaiyyati étaient les plus nombreux, car ces derniers venaient jusqu'ici commercer en passant par la mer d'Ahram. Comme de juste, nous étions les seuls D'Angelins – mais je ne vis non plus aucun Caerdiccin, Hellène ou autre ressortissant des nations qui m'étaient familières.

Et notre voyage venait tout juste de commencer.

Je ne saurais dire ce qui nous serait arrivé sans Kaneka. C'était une négociatrice avisée et largement rompue à la manière de voyager des Jebéens. Pour moi, rien ne ressemble plus à un chameau qu'un autre chameau. Ce sont des créatures étranges et disgracieuses, avec de grandes bosses poilues sur le dos, et des yeux doux frangés de cils semblables à ceux d'une femme. Ils sont capables de porter des quantités prodigieuses de choses, de marcher sur des distances phénoménales sans boire ni manger, et de traverser les déserts de sable sur leurs larges sabots fendus.

Ils sont aussi notoirement désagréables, et le rythme nonchalant de leur allure est une véritable torture ; mais cela, je le découvris plus tard.

Nous passâmes presque une journée entière à préparer le voyage d'Achara et Binudi. Tout fut fait dans les règles de l'art ; un convoi d'ânes de bât fut engagé et la transaction dûment enregistrée auprès du Maître des caravanes de Majibara. Les deux femmes étaient tout excitées, ce qui me mit du baume au cœur ; jusqu'à cet instant, je crois qu'elles n'avaient jamais vraiment eu la certitude qu'elles allaient bel et bien rentrer chez elles. Je priai pour que leur fût réservé l'accueil qu'elles méritaient. En tout état de cause, elles arrivaient chargées d'un véritable butin, et l'avidité suppléerait sans doute si la compassion venait à faire défaut.

Je ne leur demandai pas quelles histoires elles allaient raconter à leur famille.

L'organisation de notre périple prit un temps bien plus considérable. Pour commencer, il nous faudrait accomplir une marche forcée de sept jours pour rallier Meroë. Certes, cela

nous ferait gagner un bon mois, mais la perspective s'annonçait éreintante. Il n'y avait qu'un unique point d'eau sur le trajet – et d'une eau si saumâtre que seuls les chameaux étaient capables de la boire. Il nous faudrait donc emporter nos rations. De ce fait, alors que nous n'avions guère investi en Iskandria, en comptant sur les ressources des terres traversées pour nous ravitailler, nous fîmes d'amples provisions à Majibara – des outres en très grand nombre, plus deux fûts pour faire bonne mesure, et encore des sacs de sorgho pour le fourrage des chameaux. Pour nous-mêmes, nous emportions de la viande séchée découpée en lamelles, des dattes et un fromage de lait de chèvre sec et friable ; rien de particulièrement appétissant. Les Jebéens sont de grands chasseurs, et, lorsqu'ils ne trouvent pas de gibier, ils se débrouillent avec leurs maigres provisions.

Nous achetâmes aussi des couteaux à dépecer, du savon, du beurre, deux lanternes, un onguent aromatique réputé éloigner les poux et la vermine, des sacs, des couvertures de laine, des aiguilles et du fil, ainsi que des lanières et pièces de cuir pour repriser nos bottes et nos harnachements. Joscelin, qui en avait tant regretté l'absence lorsque nous naviguions sur le fleuve, fit l'acquisition de deux hameçons et d'une ligne solide. Cela me fit rire, partis comme nous étions en direction du désert.

Nous engageâmes quatre guides et louâmes douze chameaux ; je ne saurais dire combien de personnes Kaneka vit avant de trouver celles qui répondaient exactement à ses attentes. Immenses et bondés, les marchés de Majibara étaient des lieux bien difficiles à supporter, étouffants sous le soleil de plomb et empuantis par le crottin des chameaux. Je ne fus pas mécontente lorsque tout fut réglé, et que Joscelin mesura cinq maillons de chaîne, qu'il remit au chef des guides sous l'œil vigilant de Kaneka.

— Mangez bien, nous dit-elle, une fois l'accord conclu, buvez tout votre saoul et allez aux bains. Demain, nous entrons dans le désert.

Ce soir-là, il y avait de la musique à l'auberge. Un percussionniste jouait d'un tambour tendu de peau de chèvre et il y avait aussi un instrument à cordes un peu geignard, comparable à une harpe, mais avec quatre cordes uniquement,

dans une tonalité moins nettement définie. Nous prîmes place pour écouter, en sirotant un verre de bière.

— À l'auberge du *Jeune Coq,* on danserait, dit Joscelin en souriant.

— Et il y aurait du vin, répondis-je en riant. Tu te souviens de ma migraine ?

— Le jour où nous sommes partis pour Landras ? Tu avais la même mine que moi sur un navire en pleine mer.

— Nous avions bu à la santé de Hyacinthe. Du moins, Emile et moi avions bu à sa santé. Imri, je ne te l'ai jamais dit, mais, sans les Tsingani, nous ne t'aurions jamais retrouvé.

Je lui racontai alors comment j'avais demandé son aide à Emile, et comment Kristof, fils d'Oszkar, était venu nous trouver à Verreuil avec sa *kumpania*.

— Et tout cela à cause de Hyacinthe ? demanda-t-il lorsque j'eus fini mon récit.

— Oui, répondis-je. À cause de Hyacinthe.

Imriel médita la question, avec son froncement de sourcils « à la Courcel ».

— Alors ce n'est que justice que je sois ici, pour tenter à mon tour de lui venir en aide. Qu'il le sache ou non, je lui suis redevable malgré tout. Cela est juste et bon.

Cela aurait pu être de l'humour, dans la bouche de n'importe quel autre enfant de cet âge.

« Ce garçon pourrait devenir extrêmement dangereux. Ou il peut devenir quelqu'un d'autre. »

— Oui, dis-je. Cela est juste et bon.

Le lendemain matin, alors que le ciel avait tout juste pris une teinte gris un peu plombé, et que les étoiles étaient encore visibles, nous formâmes notre convoi et partîmes en direction des immenses étendues désertiques.

C'était ma première expérience sur un chameau. Malgré mes talents de cavalière si durement acquis et si souvent vantés, je dois bien reconnaître que c'était quelque chose de tout à fait différent. Au commandement du guide, ma monture s'agenouilla, en haletant prodigieusement. Non sans une certaine appréhension, je m'assis sur la selle raide à haut dossier et le chameau se remit debout en oscillant. Je me

trouvais très haut au-dessus du sol, et absolument pas en mesure de contrôler ma monture.

— Très bien ! dit Mek Timmur, notre guide jebéen. Très bien, ma dame !

Je tournai la tête vers Imriel, en train de se mettre en selle à son tour, souriant d'une oreille à l'autre. De l'autre côté, Joscelin était assis à son aise ; avec son burnous blanc sur la tête, il donnait l'impression d'avoir déjà monté au moins une centaine de chameaux dans son existence. Kaneka et Safiya étaient aussi confortablement installées que sur un divan. *Eh bien,* songeai-je, *si elles y arrivent, je ne vois pas pourquoi je n'y arriverais pas.*

Au bout de quelques lieues, je cessai de m'inquiéter à ce sujet.

Le défi du désert était bien suffisant.

C'est une épreuve qu'il est bien difficile de décrire à ceux qui ne l'ont pas connue ; là-bas, les mots tels « chaleur » et « soleil » perdaient toute signification. Le désert était une immensité de sable jaune, aussi plate qu'une planche, qui s'étirait dans toutes les directions. Lorsque le soleil passa au-dessus de l'horizon pour s'élever dans le ciel, la température commença à monter, avec toute l'implacabilité d'un marteau qui s'abat. Alors que la touffeur était immobile, je priai pour que se levât une brise. Lorsque vint la brise, elle me fit le même effet que l'haleine d'une forge, insupportable et brûlante. Perchée au sommet de mon chameau dont chaque pas produisait un roulis, je me desséchais ; ma peau, ma bouche et l'orbite de mes yeux étaient emplies de sable et se racornissaient.

De temps à autre, nous contournions un tertre minéral et aride, une pyramide de basalte noir qui saillait du sable, tout droit vers le ciel. À midi, Mek Timmur décréta une halte de deux heures à l'ombre de l'un d'eux. Les bienfaits de l'ombre étaient réduits à néant par la chaleur même de la pierre, qui irradiait les rayons du soleil. Allongée contre une saillie rocheuse, je m'éventais à l'aide de mon large chapeau, accrochée à la fraîcheur d'une outre d'eau.

— Tu vois ? dit joyeusement Kaneka. Nous sommes plus en sécurité ici qu'à Nineveh.

J'avais trop chaud pour répondre autrement que par un hochement de tête.

Le reste de la journée s'écoula de la même manière, et nous poursuivîmes notre marche lorsque vint la nuit. Le crépuscule donna naissance à une étrange féerie ; les ombres pourpres s'étiraient sur cette étendue qui paraissait n'avoir aucune limite. Nulle part ailleurs dans le monde on ne peut voir ainsi jusqu'où s'en va la lumière lorsque rien ne l'arrête ; la lumière ou l'ombre. Le soleil disparu, la température redescendit à un niveau acceptable. Sous une voûte céleste constellée d'étoiles, nous poursuivîmes notre progression ; les pieds spongieux de nos chameaux étaient étrangement silencieux sur le sol. Seuls les cliquetis produits par notre attirail et le bruit de nos respirations troublaient la tranquillité suspendue du désert.

À une heure que j'aurais été bien incapable de deviner, Mek Timmur ordonna la halte. Nos tentes furent montées en un rien de temps et les chameaux entravés. Agenouillés sous les étoiles, ils ruminaient pensivement leur ration de sorgho. Je m'écroulai sur ma paillasse et dormis comme une masse.

Le lendemain, tout recommença à l'identique.

Terre d'Ange est une terre riche et fertile. J'avais déjà voyagé dans bien des pays où j'avais soupiré après ma patrie, mais jamais encore je n'avais connu d'endroit si totalement et absolument nu, dépourvu de tous les éléments qui permettent l'éclosion de la vie. Si nous n'avions pas eu notre réserve d'eau avec nous, nous serions morts à coup sûr. La chaleur et la sécheresse étaient telles qu'elles absorbaient jusqu'à l'humidité de nos corps. Le troisième jour, nous pénétrâmes dans un océan de pierres grises, peuplé de vagues figées, sculptées par les vents. Et le simoun, le vent tueur du désert, se mit à souffler. C'était une chance que nous ne fussions plus sur le sable ; nous n'aurions eu d'autre choix alors que de nous abriter derrière nos chameaux en priant pour qu'ils nous protégeassent de la suffocation par le sable. En l'état, la situation était déjà suffisamment insupportable ; nous persévérâmes néanmoins, continuant à avancer, le visage enturbanné, pour émerger plus loin, de nouveau dans une mer de sable ocre où tout air paraissait avoir disparu.

De nous tous, je crois que ce fut Imriel qui endura le mieux l'épreuve, supportant l'atroce chaleur avec toute la résistance de son jeune âge. À la fin de la journée, lui seul avait encore suffisamment de souffle pour bavarder ; même Joscelin, malgré sa vaillance cassiline, avait l'air hagard et épuisé.

Le quatrième jour, nous atteignîmes le trou d'eau.

Je m'étais attendue à… je ne sais pas, un genre d'oasis bordée de palmiers, avec un petit campement à côté. Rien de tout cela ; juste un cratère au milieu du désert, flanqué de hautes falaises, et dans une atmosphère fantastiquement brûlante. Il n'y avait pas la moindre trace de végétation. Le puits était profond et plein, mais l'eau était bel et bien saumâtre, buvable uniquement par les chameaux. Tout autour de la vallée, nous aperçûmes les corps de bêtes que l'on avait sans doute poussées jusqu'à leurs limites et au-delà en arrivant en vue du puits. Je compris alors pour quelle raison Kaneka s'était montrée si pointilleuse dans le choix des caravaniers. Il n'y avait aucun charognard dans le désert, pas même des mouches ; les squelettes étaient parfaitement préservés, petits tertres de la couleur du sable, auxquels s'accrochaient encore des lambeaux de peau parcheminée.

Si l'eau était impropre à la consommation, on pouvait tout de même s'y baigner – ce que nous fîmes, dans une grande bassine de cuivre emportée tout exprès. Je rinçai le sable que le vent avait incrusté dans le moindre pli de mon corps, puis rinçai mes cheveux tout encroûtés ; j'eus l'impression d'être allégée de plusieurs livres. La chaleur était si intense que l'eau s'évapora de ma peau en quelques minutes seulement ; j'étais certes plus propre, mais pas moins déshydratée. Tout aussi rapidement séchés, mes cheveux crissaient, rendus comme magnétiques.

Je me souvins lugubrement du conseil que j'avais prodigué à l'épouse du pharaon – la bonne et simple Clytemne. Ah ! que n'aurais-je pas donné pour un baume au suint.

Puis nous repartîmes, de nouveau sur nos chameaux, tanguant et roulant ; nous émergeâmes de l'ombre étouffante de la vallée, sur l'immensité désertique écrasée de soleil. Mes lèvres se craquelaient, et je les humidifiais à petites gorgées parcimonieusement prélevées dans mon outre. Seuls les tas de

crottin desséché aux points d'étape indiquaient que d'autres avant nous étaient passés – cela et les restes blanchis des chameaux tombés en route.

— Vous êtes sûre, coassai-je un jour d'une voix devenue ténue en m'adressant à Kaneka, que c'est bien le chemin le plus sage pour rallier Meroë ?

— Le plus sage ? (Dans l'ombre de sa capuche, elle me regardait de ses yeux sombres et amusés.) Je n'ai jamais dit que c'était le plus sage, toute-petite. Mais c'est le plus court.

Puis le sable jaune et les tertres de basalte cédèrent le pas au granit des plaines grises et des collines accidentées veinées d'ardoise bleue ; une touche de couleur inattendue qui nourrissait l'imagination. Peu à peu, l'esprit se mettait à voir des lacs, des lacs immenses d'eau bleue et frémissante dans le lointain. La première vision s'empara de moi et m'enflamma, au point que je pressai mon chameau, imaginant déjà l'eau fraîche sur mon corps, l'eau dans laquelle j'allais plonger ma tête et m'immerger, puis boire, boire tout mon saoul, jusqu'à ce que ma gorge desséchée fût enfin détrempée et mon ventre rempli d'eau – d'autant d'eau qu'il en pouvait contenir.

— Non, ma dame, dit Mek Timmur en retenant mon chameau par ses rênes. (Il secoua la tête d'un air chagriné.) C'est une illusion. Une illusion et rien d'autre.

Je ne le croyais pas ; au début du moins. Une heure plus tard, alors que le lac vibrait toujours devant mes yeux à la même distance, je commençai à le croire un peu. Puis il infléchit notre route, appuyant légèrement vers l'est, et le lac disparut, pour n'être plus que de la roche nue. Alors, je le crus.

Nous avancions, encore et toujours. Nos outres d'eau furent vides, et il nous fallut mettre en perce l'un de nos fûts. Nous nous regroupâmes autour pour partager, de crainte d'en perdre ne fût-ce qu'une seule goutte. Le soir, ma bouche était si sèche que je parvenais à peine à mastiquer les lamelles de viande séchée. Nos chameaux avançaient péniblement dans le sable et les éboulis, glissant sur les cailloux qui roulaient. Depuis combien de temps étions-nous partis ? Kaneka avait dit une semaine. J'avais l'impression que cela faisait bien plus longtemps. Malgré les soins attentifs de nos guides – et Elua

sait qu'ils étaient bons, si je pouvais en juger d'après les histoires que j'avais entendues –, l'un de nos chameaux s'écroula sur la terre aride du désert. Amer et en colère, Imriel aurait pu en pleurer s'il avait eu encore suffisamment d'eau en lui pour produire des larmes.

Et puis, lentement, très lentement, les premiers signes de vie réapparurent.

Tout d'abord, ce furent quelques mimosas rabougris, un maigre bosquet luttant pour la vie. Nous les saluâmes par des cris de joie. L'avant-dernier jour, nous aperçûmes un couple de gazelles tout étonnées qui s'enfuirent vers le sud à notre approche.

Le dernier jour, je sentis dans l'air l'odeur du fleuve.

On pourrait s'étonner que l'eau, qui n'a pourtant pas d'odeur, puisse faire sentir son parfum si loin. Mais que l'on me croie, sur une terre aride, il en est bien ainsi. Mon seigneur Delaunay m'a formée à utiliser mon nez aussi bien que mes autres sens. Ce fut moi qui, la première, perçus dans l'air la présence de l'humidité, source de vie.

Le fleuve était différent, très différent, du large bras d'eau sur lequel avaient glissé nos felouques. Ici, il était plus proche de sa source ; les villages étaient bien plus rares sur ces berges – qui elles-mêmes étaient bien moins vertes.

Néanmoins, c'était de l'eau ; et de la vie.

Nous avions traversé le désert.

Chapitre 67

Pour rallier Meroë, à la confluence de deux grands cours d'eau – le Nahar que nous avions suivi, et la Tabara qui s'enfonçait au sud –, plusieurs journées de marche nous attendaient encore. Après notre raid dans le désert, ce tronçon le long des rives du fleuve fut quasiment une promenade. À toute heure du jour ou de la nuit, nous pouvions boire jusqu'à plus soif. Jamais je n'avais pensé que cela pût me paraître un tel luxe.

Il y avait des villages sur le chemin, mais petits et fort peu achalandés. Nous y achetions du pain plat et du lait, pour améliorer notre ordinaire ; et puis, le gibier avait reparu. Mek Timmur et les autres chassèrent, rapportant une gazelle que nous mangeâmes à moitié cuite et encore saignante.

Une chose de sûre, ce n'était vraiment pas mon goût, mais je trouvai la viande meilleure que ce à quoi je m'étais attendue. La faim et les privations sont des condiments qui relèvent et rendent savoureux tous les plats.

Avec des journées revenues à un semblant de normalité, Joscelin se remit à la pratique de ses exercices cassilins, matin et soir, infatigable et appliqué. Peut-être ne voyais-je que ce que je voulais voir, mais il me semblait qu'il recouvrait en grande partie sa fluidité d'antan. Bien évidemment, cela ne voulait rien dire sans un véritable adversaire en face, mais les arabesques et la grâce étaient de nouveau là.

Ainsi gagnâmes-nous Meroë ; à chaque pas que nous faisions, Kaneka et Safiya étaient de plus en plus excitées. Leur retour à la maison devenait enfin réalité.

Il nous fallut traverser le fleuve pour gagner la ville – un franchissement bien incertain sur un pont suspendu dans le vide au-dessus des rapides. Je le reconnais, j'étais plus que

nerveuse. Nos chameaux se mirent en file, pour passer chacun à son tour, les uns à la suite des autres ; Mek Timmur passa le premier pour aller négocier un tarif de l'autre côté. Néanmoins, nous franchîmes l'obstacle sans incident.

Nous avions atteint Meroë, la capitale du Jebe-Barkal.

Tout comme le désert nous avait révélé sa rude beauté, la ville de Meroë nous offrit ses splendeurs. Cernée de part et d'autre par une large rivière aux eaux vives, elle formait pratiquement une île, ce qui lui assurait une protection naturelle et une irrigation à volonté. Aux portes de la ville s'étalaient les cimetières royaux, avec des pyramides de brique rouge qui s'élançaient à l'assaut des cieux d'un bleu immaculé ; le voyageur fourbu en demeurait bouche bée. À l'intérieur de la ville proprement dite, bruissante d'une intense activité, d'innombrables temples étaient édifiés, aux divinités du Menekhet mais aussi, comme nous le précisa Safiya, aux dieux du Jebe-Barkal tels Apamedek, le dieu à tête de lion, et Kharkos le chasseur qui brandissait deux arcs dans ses quatre mains.

Et au cœur de Meroë se dressait le palais royal.

C'était une construction ceinte de hauts murs, dont les portes est et ouest étaient flanquées de sculptures représentant des oléphants agenouillés – des créatures massives grandes deux fois comme un homme avec leur trompe dressée. Je refusai de croire qu'un tel animal pût exister, jusqu'à ce que j'en visse un déambuler tranquillement dans les rues de Meroë, avec sur son large dos une véritable petite tourelle dans laquelle se tenaient deux soldats. Sa peau était grise et toute plissée, aussi épaisse qu'un cuir tanné, et ses pieds de la dimension d'un plateau. Stupéfaite, je le regardai passer ; jusqu'alors, je n'avais rencontré de telles merveilles que dans mes lectures. Ses vastes oreilles faseyaient comme des voiles dans le vent. Un escadron de fantassins ouvrait la marche ; resplendissants dans leur cape brodée et leur cotte de mailles légère, les hommes devisaient sans façon entre eux. À leurs bras, j'aperçus le fameux bouclier en peau de camelopard.

— Alors, me dit doucement Kaneka en les regardant passer. Tu découvres enfin mon pays.

C'était un spectacle époustouflant. Il y avait tant de choses que j'ignorais au sujet du Jebe-Barkal.

Ce fut au tour de Safiya de jouer à la guide dans la ville où elle était née ; elle conduisit notre caravane jusqu'aux meilleurs logements qu'on y pouvait trouver – et qui se révélèrent effectivement excellents. Nos chameaux furent déchargés et nous fîmes nos adieux. Mek Timmur et ses aides mettaient le cap sur un campement aux abords, pour y chercher une caravane à convoyer jusqu'à Majibara. Je leur souhaitai bonne chance, bien heureuse pour ma part de laisser le désert derrière moi. Dans le lointain, en direction du sud, j'apercevais la ligne de crête des montagnes – les hauts plateaux du Jebe-Barkal. C'était là-bas que se trouvait le village de Kaneka ; et là-bas que nous allions, toujours plus au sud. Malgré toutes ses magnificences, Meroë n'était qu'une étape supplémentaire sur notre route.

Avant toute chose, nous allions solliciter la bénédiction de la reine et nous assurer que Safiya serait rendue aux siens.

Je ne savais pas grand-chose de la reine Zanadakhete ; jusqu'à ce voyage, j'ignorais même que le Jebe-Barkal était traditionnellement gouverné par une femme, mariée ou non. Dans une certaine mesure, son pouvoir n'était guère que symbolique ; des princes – qu'on appelait là-bas des « Ras » – régnaient sur chaque province. Mais, à Meroë, son rôle était une chose sérieuse.

Tout en dînant, nous composâmes notre missive tous ensemble. Safiya la rédigea en jeb'ez sur un parchemin que je lui fournis. Même si je maîtrisais dorénavant assez bien la langue, son écriture me demeurait hermétique ; Safiya l'écrivit d'une main sûre et élégante.

— Mon père était un scribe, expliqua-t-elle modestement. J'ai appris assise à ses côtés.

Nous payâmes le tenancier de l'auberge et notre message fut porté. Il nous en coûta un maillon d'or entier – un cinquième du prix de notre traversée du désert. L'accès aux plus hautes autorités a un coût.

La réponse arriva en fin d'après-midi du lendemain ; nous étions attendus à la cour, le matin du jour suivant.

Joscelin rit – et il ne s'en priva pas, me trouvant vaniteuse – mais je m'habillai de pied en cap selon l'étiquette de l'élégance d'Angeline, exhumant de nos malles mon unique robe – celle de soie rose rehaussée de perles de cristal que j'avais mise pour me présenter au pharaon. Il n'était pas question que j'offrisse moins à la reine du Jebe-Barkal. Sous l'insistance de Kaneka, nous louâmes des serviteurs, et partîmes nous présenter à la cour à l'ombre des parasols frangés tenus par nos porteurs.

La reine Zanadakhete nous reçut dans la cour intérieure de son palais ; son auguste personne était dissimulée dans une alcôve derrière un rideau. L'air était empli des cris d'oiseaux en cage et d'un entêtant parfum d'agrumes.

— Donc, murmura en jeb'ez une silhouette entraperçue derrière un voile de gaze, que son souffle agitait doucement, vous arrivez du Khebbel-im-Akkad.

— Si Sa Majesté le permet, dis-je en m'agenouillant.

Je tendis la lettre du Lugal. Un bras à la peau foncée, orné de bracelets d'ivoire, émergea pour prendre la lettre. *Une main de femme âgée,* songeai-je en apercevant ses phalanges noueuses. Il y eut un mouvement derrière le rideau et j'entendis une deuxième voix qui traduisait le texte akkadian en jeb'ez.

— C'est bien, dit la voix de la reine, une fois la traduction achevée. (Son ton était aimable et satisfait. Sa silhouette inclina la tête.) Bien qu'ils ne soient jamais venus jusqu'ici, nous avons eu vent de ces… ces choses, ces prêtres, que même le pharaon du Menekhet craignait. C'est une bonne chose qu'ils aient été renversés et que les Jebéens ne soient plus leurs esclaves. Le fils du Khalif en est heureux. Filles du Jebe-Barkal, vous avez bien œuvré. Vous serez récompensées pour cela, et vos familles seront honorées.

Kaneka et Safiya s'inclinèrent profondément.

— Majesté. (Je pris une profonde inspiration ; l'air sentait le citron.) Mes compagnons et moi… sollicitons votre permission de voyager au sud, à la recherche des descendants de Makeda, la reine de Saba. Nous accordez-vous votre autorisation ?

Il y eut un instant de silence, un bruissement léger, puis quelques murmures échangés. Les voiles de gaze furent écartés,

et des yeux noirs et brillants sertis dans un visage ridé m'observèrent.

— Tu es l'élue de tes dieux ? demanda sa voix douce. Tu es celle qui a vaincu les prêtres ?

J'hésitai un instant, ne voulant pas m'accaparer ce mérite.

— C'est elle, Fedabin. (C'était Kaneka qui venait de parler d'une voix ferme, en s'inclinant jusqu'à terre.) J'en ai été le témoin. Elle paraît faible et peu robuste, mais le souffle de ses dieux étranges est sur elle.

Un long moment s'écoula encore. Toujours agenouillée, je demeurai parfaitement immobile, *abeyante,* selon la manière qui m'avait été inculquée dès mon plus jeune âge. La révélation de Kaneka n'était pas vraiment une nouveauté pour moi. Hyacinthe avait déjà livré cette prophétie à Melisande Shahrizai, bien longtemps auparavant, en un temps où il n'osait pas encore annoncer ouvertement mon destin. « Qui se soumet n'est pas toujours faible. »

Pas toujours, non. J'avais au moins appris cela sur moi-même.

— Qu'il en soit donc ainsi, murmura la voix douce de la reine. (Elle me présenta la paume de ses mains, traversées de lignes sombres ; ses bracelets d'ivoire tintèrent.) Au nom d'Amon-Re, au nom sacré d'Isis et d'Osiris, j'accède à ta requête. Tu recevras toute l'aide que nous pourrons t'apporter. Partout où règne le nom de Zanadakhete de Meroë, que ces personnes circulent sans que quiconque ose s'y opposer.

Je laissai filer un soupir ; voilà qui était fait.

À l'intérieur du palais, nous rencontrâmes le Ras Lijasu, l'un des petits-fils de la reine. C'était un beau jeune homme, doté du même regard inquisiteur que sa grand-mère. Sa peau d'ébène était mise en valeur par ses vêtements de drap d'or – chemise et chausses, ainsi qu'une *chamma* qui n'était pas sans évoquer une toge. En le voyant, je me félicitai d'avoir mis ma meilleure tenue d'Angeline.

— Alors ! s'exclama-t-il en frappant dans ses mains. Vous avez fait tout le chemin depuis Terre d'Ange ! Et ma grand-mère vous apprécie beaucoup. C'est fantastique ! Muni, où sont les emblèmes pour nos invités ? (L'homme qui se tenait à ses côtés

sourit et ouvrit un coffre. Le prince jebéen y prit une poignée de chaînettes d'or au bout desquelles était accroché un cylindre d'ivoire orné du sceau de Meroë – Isis sur son trône et le dieu Apamedek à tête de lion.) Avec ceci, reprit le Ras Lijasu, en prenant ma main pour nouer une chaînette à mon poignet, vous pouvez aller partout dans le Jebe-Barkal et vous déclarer sous la protection divine de la reine Zanadakhete. (Sans relâcher ma main, il me sourit en fixant ses yeux au fond des miens.) Et tous ceux dont vous croiserez la route seront tenus de vous aider, même le Ras Lijasu, si vous le lui demandez ; les étoiles et la lune pour vous si vous les lui demandez ! Parlez-vous le jeb'ez, esprit des rêves ?

— Oui, répondis-je en riant. Même s'il est plus probable que je demande des cartes et des guides, plutôt que les étoiles et la lune, messire Ras.

Il fit un pas en arrière en titubant, une main plaquée sur son cœur.

— Elle m'a blessé ! Ah ! elle m'a blessé, Muni, cette femme a la peau comme de la crème. Et vous, jolie dame ? poursuivit Lijasu en tournant son sourire éclatant vers Safiya. (Il prit sa main pour placer une chaînette à son poignet.) Allez-vous vous aussi briser mon cœur ?

Prise de court par ces attentions, Safiya se mit à bégayer, le visage empourpré. En tant que fille de scribe, je crois qu'elle n'était guère armée pour être ainsi l'objet des galanteries de son prince. Il plaisanta de même avec Kaneka – qui maintint un stoïcisme amusé – et traita Joscelin avec une courtoisie de guerrier, dont il fit également preuve envers Imriel.

Il me plaisait bien ; il était impossible de ne pas l'apprécier. Sous ses manières légères, il tenait son rôle avec sérieux. Une escorte fut rapidement mise sur pied pour Safiya. En attendant, nous allâmes dans sa salle de travail étudier des cartes.

— Ici, vous voyez, dit-il en désignant une vaste plaine le long de la rivière Tabara. C'est Debeho – votre terre natale dame Kaneka, ajouta-t-il avec une œillade espiègle. L'un des soldats de ma garde est originaire des hauts plateaux, tout près de là. C'est lui que je compte relever de ses devoirs pour qu'il vous accompagne. Et ici… (Son index suivit un tracé sinueux au cœur

des montagnes, le long de la rivière, pour s'arrêter à l'orée d'un vaste lac intérieur.) Ici se trouve la frontière. C'est là que commence le territoire des descendants de Makeda. (Le Ras Lijasu tapota la carte.) Il y a des bandits sur cette route, ma dame de Terre d'Ange. Ils ne respecteront pas le sceau de la reine. Les tribus des hautes terres ne se sont jamais soumises. Êtes-vous sûre de vouloir aller là-bas ?

— Oui, répondis-je. J'en suis sûre.

Il poussa un lourd soupir.

— Et qui sait quel accueil vous réserveront les Sabéens ? Mais bon ! (Il roula la carte et me la tendit.) Prenez-la.

Je l'acceptai – avec gratitude.

Nous accompagnâmes tous la procession escortant Safiya jusqu'à sa famille. Son père tomba à ses genoux, en pleurant ; pour tout dire, il y eut beaucoup de larmes de part et d'autre. J'avais plus ou moins appris comment elle était tombée dans les filets des Drujani. Personne ne posait ce genre de questions au zénana de Daršanga. Soit les femmes en parlaient d'elles-mêmes, soit elles se taisaient. Le père de Safiya l'avait confiée aux bons soins du guide d'une caravane en partance pour Iskandria, en la chargeant de veiller sur les comptes. C'était là-bas qu'un *skotophagotis* s'était emparé d'elle.

La reine Zanadakhete avait dit vrai ; les prêtres coiffés d'un crâne de sanglier n'avaient jamais pénétré à Meroë.

J'en savais moins au sujet de Kaneka ; elle avait des réticences à en parler.

Après la cérémonie, il y eut une fête. Le retour de Safiya avait été un événement joyeux, que nous célébrâmes jusqu'aux petites heures. Après tout ce qui s'était passé, j'étais heureuse de voir de mes propres yeux une femme du zénana du Mahrkagir accueillie chez elle au sein de sa famille. J'éprouvai un sentiment de victoire.

Le lendemain matin, le guide du Ras Lijasu vint nous voir.

C'était un natif des montagnes, nommé Tifari Amu, à la peau couleur cannelle, aux traits harmonieux et au maintien posé. Kaneka et lui conférèrent longuement, palabrant sans fin en examinant la carte, palabrant au sujet du nombre de mules nécessaires pour le transport de nos affaires, palabrant sur tout.

Kaneka y mettait de la faconde et de la conviction ; le guide du Ras lui opposait sa détermination tranquille et inflexible.

— Je crois qu'elle l'aime bien, observa Imriel.

— Oui. (Je contins un sourire. Il avait bien retenu mes leçons.) Je le crois aussi.

Pour finir, ils parvinrent à se mettre d'accord. Nous marcherions d'abord plein sud jusqu'à Debeho, pour entrer ensuite dans le territoire légendaire de Saba.

Il y avait une dimension politique dans tout cela ; il y a toujours une dimension politique. Les relations entre le Jebe-Barkal et Saba étaient inexistantes. En quelque sorte, nous allions donc tâter le terrain pour la reine Zanadakhete, notre ambassade n'ayant absolument rien d'officiel. Si besoin était, le pouvoir jebéen pourrait toujours nous désavouer, en arguant que ce n'était rien d'autre qu'une faveur consentie au Lugal du Khebbel-im-Akkad.

Peu m'importait ; ils pouvaient bien nous utiliser s'ils le voulaient. Moi, j'étais juste heureuse de partir.

Chapitre 68

Notre groupe ne se composait plus que de Joscelin, Imriel, Kaneka et moi-même, plus Tifari Amu et un autre soldat de Meroë, ainsi que nos porteurs. Comme nous laissions le désert derrière nous, nous investîmes dans un train de mules de bât et des montures pour nous – des chevaux Umaiyyati vifs et rapides, à l'encolure basse. Leurs queues s'agitaient en permanence, ce qui leur donnait des allures d'étendards dans le vent.

Autant que possible, nous suivîmes la rivière Tabara, mais nous étions souvent obligés de nous éloigner dans les terres. Faute des talents du poète, je ne saurais guère décrire en leur rendant justice les paysages que nous traversions ; mais quelle diversité ! En altitude, les flancs des montagnes n'étaient pas sans rappeler les monts du Camlach le long de la frontière avec la Skaldie, avec des à-pics et d'immenses forêts de pins et de sycomores. L'air s'était fait plus léger et les nuits étaient fraîches – si fraîches d'ailleurs que nous nous tassions sous nos tentes, tremblants et tout heureux d'avoir des couvertures de laine.

Les vallées profondes offraient un tout autre visage, vertes et tropicales, emplies de toutes sortes d'oiseaux au plumage éblouissant, qui volaient de branche en branche en poussant de grands cris rauques. Il y avait des singes aussi – des créatures rusées et agiles, aux yeux hardis et à la voix criarde, dotées de très longs membres. Là, nous avancions lentement, et j'étais bien aise de la présence de notre guide, car, avec ou sans carte, nous nous serions perdus à coup sûr.

Le onzième jour, nous atteignîmes la plaine où se nichait le village de Kaneka. Et là, le tableau était encore bien différent : une vaste steppe d'où jaillissaient ici et là des bosquets

d'eucalyptus aux troncs noueux et tordus. Nous pûmes de nouveau suivre le cours de la rivière. Dans son lit étroit, son courant était plus fort et plus rapide qu'en aval, là où elle rejoignait le Nahar.

À mesure que nous approchions de Debeho, l'humeur de Kaneka devenait maussade.

Ce soir-là, alors que nous établissions notre campement sous les vastes frondaisons d'un eucalyptus, je lui en demandai la raison.

— Je me suis querellée avec mon frère, toute-petite, répondit-elle d'une voix sombre. As-tu des frères ?

Je secouai la tête.

— Aucun dont je connaisse l'existence.

Kaneka eut un petit sourire.

— Ils sont à la fois une bénédiction et une malédiction. Nous voulions tous deux être désignés comme successeur de notre grand-mère.

— Celle qui raconte des histoires ?

— Celle-là même. (Elle hocha la tête.) Une joute fut organisée. Chacun de nous devait raconter une histoire, une histoire vraie, que personne n'aurait entendue auparavant. Et Mafud a menti. Son histoire, celle d'un anneau magique et d'un prince ensorcelé, c'était un marchand umaiyyati qui la lui avait racontée. Je le sais parce que je l'ai entendu la lui dire. Mais ma grand-mère ne savait pas, et elle a estimé qu'il avait gagné. Personne ne m'a crue et je me suis enfuie.

— Et un *skotophagotis* vous a trouvée ? Les Âka-Magi ?

— Pas au Jebe-Barkal. (Kaneka jouait avec un collier d'or posé sur ses genoux, un présent du Lugal ; la tête penchée, elle frottait le métal brillant.) Des hommes de la tribu des Tigrati m'ont trouvée. Des hommes des hautes terres, comme lui. (Du menton, elle désigna Tifari Amu.) J'étais leur captive. Ils m'ont cédée à un marchand à Meroë, qui m'a ensuite vendue à un caravanier pour que je fasse la cuisine et le nettoyage pour lui. (Un sourire amer flotta sur ses lèvres.) C'est pour cela que je connais si bien les chameaux, toute-petite. Et lui, il m'a emmenée en Iskandria, et c'est là qu'un Âka-Magus m'a trouvée. C'est comme ça que j'ai fini à Daršanga.

— Vous craignez l'accueil qui va vous être réservé ? demandai-je.

— Non, répondit-elle du tac au tac, en refermant le collier autour de son cou. (Il vint reposer contre le petit sac de cuir dans lequel elle gardait ses dés d'ambre. Ses yeux vinrent se poser sur moi.) Oui. Plus on approche et plus j'ai peur.

— Ne craignez rien. (Je posai une main sur son bras.) Fedabin, à Daršanga, vous nous avez raconté nos destinées, et vous avez dit la vérité. Sans votre courage en exemple, le zénana n'aurait jamais bougé. Vous avez vécu une histoire que votre frère ne pourrait même pas rêver dans ses plus sombres nuits, et vous vous en êtes sortie pour aller la raconter. Vous serez bien accueillie. J'en suis certaine.

Kaneka me considéra longuement sans rien dire, puis secoua la tête.

— Je voudrais raconter ton histoire, toute-petite, mais elle est écrite dans une langue que je ne connais pas. Les dieux eux-mêmes doivent lever leurs mains de désespoir.

— Ah ! bien. (Je me levai et m'étirai, contemplant le ciel pourpre du crépuscule sur la plaine. Nos porteurs avaient allumé un grand feu sur lequel mijotaient les restes de la chasse de la veille. Tifari Amu et son compagnon, Bizan, étaient allongés devant leur tente, occupés à affûter leurs lances tout en conversant. Joscelin et Imriel rentraient les mains vides de la rivière. Joscelin faisait tourner son fil de pêche au-dessus de sa tête, expliquant quelque point délicat de l'art d'attraper les poissons.) Mais j'espère qu'elle n'est pas finie, dis-je en observant rêveusement l'auréole de flammes que le soleil couchant allumait dans les cheveux blonds de Joscelin.

— Non. (Kaneka sourit.) Pas encore, je crois.

Le lendemain matin, nous fîmes notre entrée dans Debeho.

En vertu d'un accord tacite, nous avancions en procession. Tifari Amu et Bizan ouvraient la marche, vêtus de leur cape brodée sur leur *chamma* et leurs chausses d'un blanc immaculé. Leurs chevaux caracolaient comme à la parade. Kaneka, vêtue de sa tunique akkadianne, avec une dague à la ceinture et sa hache de guerre accrochée à sa selle, venait derrière. Joscelin,

Imriel et moi suivions. Enfin, nos porteurs et notre convoi muletier chargé des cadeaux du Lugal fermaient la marche.

Debeho était un petit ensemble de huttes de terre au toit de chaume, au bord de la rivière.

Mais c'était le foyer de Kaneka, et le foyer est une chose puissante.

Nous fûmes repérés bien avant d'arriver. J'aperçus les silhouettes noires d'enfants qui sautaient et trépignaient en pointant du doigt dans notre direction ; la brise portait jusqu'à nous leurs cris stridents.

Le village tout entier vint à notre rencontre, pour le meilleur ou pour le pire ; les mains tannées portaient des armes et des faux. Au commandement de Tifari, nous levâmes les bras en signe de salut, montrant le sceau royal d'ivoire et la chaînette d'or à nos poignets.

Et une immense clameur joyeuse emplit l'air.

Nous n'étions que des spectateurs ici, tous hormis Kaneka ; nous demeurâmes donc en retrait tandis qu'elle saluait les siens, majestueuse comme une reine. Les larmes baignaient son visage noir et austère lorsqu'elle ordonna qu'on ouvrît les malles de son trésor pour le distribuer. *Là, ce grand homme aux cheveux gris et aux épaules larges comme celles d'un bœuf, ce doit être son père. Et le jeune, qui pleure et embrasse sa main – son frère,* songeai-je. Je ne vis aucune femme qui pouvait être sa mère, mais la silhouette voûtée, au visage ridé empli de sagesse, qui s'avançait appuyée sur deux bâtons tordus, était très certainement sa grand-mère.

Oui, ce doit être cela. La fière Kaneka s'agenouilla. Et la vieille femme posa sa main noueuse et tremblante sur la tête penchée de sa petite-fille. Des larmes coulaient de ses yeux noirs.

Kaneka était rentrée chez elle.

Les festivités durèrent des jours, et je dois bien avouer que c'étaient les plus joyeuses auxquelles il m'avait été donné d'assister depuis bien longtemps. Debeho n'était qu'un modeste village, mais j'appris à l'aimer. Les huttes de terre que j'avais tout d'abord considérées avec un certain dédain étaient propres et bien tenues, agréablement adaptées à la chaleur de la plaine.

Les villageois cultivaient le coton et le millet, ainsi qu'une variété rustique de melons ; et ils pratiquaient l'élevage aussi. Les Jebéens récoltaient le miel d'abeilles sauvages et le faisaient fermenter pour confectionner un breuvage entêtant. Les épices étaient très appréciées ; certaines provenaient des régions montagneuses où poussait une variété de petits piments très forts, et d'autres étaient tout simplement achetées. Debeho n'était pas isolé au point de ne jamais voir de marchands. Le village comptait aussi des tisserands, des tanneurs et des artisans qui travaillaient l'ivoire – car on chassait dans les plaines.

Et puis, il y avait Shoanete, la grand-mère de Kaneka, celle qui racontait des histoires.

Si je devais la comparer à quelqu'un, ce serait à Thelesis de Mornay, qui avait été la poétesse royale et qui demeurait mon amie. Depuis quelques années, elle vivait recluse, sa mauvaise santé l'empêchant d'exercer sa charge ; c'était Gilles Lamiz, son ancien élève, qui avait repris le flambeau. Messire Lamiz était doué – il avait été le premier poète à me dédier un récit épique, ce dont je lui étais reconnaissante – mais le monde ne s'arrêtait pas de tourner en retenant son souffle lorsqu'il les récitait. Même si elle affirmait toujours que mon seigneur Delaunay lui était supérieur, Thelesis de Mornay avait cette qualité.

Et Shoanete la possédait elle aussi.

Je le sais, car je passai bien des heures assise à ses pieds à l'écouter raconter les histoires des Melehakim, les descendants de Saba, de Shalomon et Makeda et de leur fils, Melek al'Hakim, qui avait reçu l'onction et était devenu Melek-Zadok. Chacune d'elles me tenait captivée.

Certes, c'était mon propre intérêt, je le reconnais, qui rendait ce sujet si fascinant à mes yeux. Mais il n'en allait pas de même pour les enfants de Debeho – oui, les enfants, et les adultes aussi – qui se regroupaient autour d'elle pour entendre sa voix éraillée faire vivre les histoires anciennes. Et, éraillée ou pas, il y avait une vibration dans sa voix… un pouvoir, qui donnait vie à ses paroles.

— Là, dit-elle en désignant une zone le long de la mer d'Ahram sur la carte du Ras Lijasu. C'est là que se trouve

l'ancienne Saba, la Saba qui fut. Et voici le chemin le long duquel le roi Khemosh-Zadok, celui qui usurpa l'onction, mena son peuple qui pleurait et se frappait la poitrine, jusqu'au lac des Larmes. (Son doigt noueux traça un cercle autour du lac intérieur que le Ras avait indiqué.) C'est la source du Nahar lui-même, formée par les larmes de la déesse Isis lorsqu'elle cherchait les morceaux du corps de son époux bien-aimé Osiris.

— Et aujourd'hui, c'est le cœur de Saba ? demandai-je.

— Oui, répondit Shoanete. Les Melehakim détiennent un secret dérobé à leur Dieu, un secret si puissant qu'il le reprendrait s'il savait où le trouver. Mais les larmes d'Isis rendent Ses yeux aveugles, et Il ne peut pas le voir.

Mon cœur battit plus vite et les petits poils sur ma nuque se dressèrent.

— Si… S'il est si puissant, comment se fait-il que les Melehakim aient été vaincus ?

— Ah çà ! (La vieille femme sourit, faisant apparaître des rides profondes sur son visage fripé.) C'est l'histoire du roi Khemosh-Zadok, celui qui usurpa l'onction et qui rompit le Pacte de la sagesse. Car la reine Makeda elle-même, vois-tu, était la sagesse personnifiée, et son équité et ses enseignements étaient réputés de par le monde. Il revint à ses oreilles qu'un roi, quelque part au septentrion, le roi Shalomon des Habirus, était lui aussi loué pour la vertu de ses jugements. Makeda voulut donc rencontrer ce roi et fit le voyage, accompagnée d'une immense suite. Elle déposa devant lui des présents d'or, d'ivoire et d'épices, afin de pouvoir l'interroger.

— C'est ce qui est dit dans la Tanakh ! m'exclamai-je, excitée. Et il répondit à ses questions.

— En effet. (Shoanete hocha la tête, sans se laisser perturber par mon interruption.) Et Makeda lui dit alors bien des choses qu'il ignorait, et le roi Shalomon s'inclina devant sa sagesse et lui offrit en tribut l'anneau qu'il portait à son doigt. Émue par ses qualités et par sa grâce, Makeda décida de se donner à lui. « Parce que ta sagesse s'est inclinée devant la mienne, dit-elle, nous avons passé un pacte entre nous cette nuit, homme et femme. Il en résultera un fils, que j'élèverai dans mes

enseignements, et que je t'enverrai pour qu'il reçoive ton onction. Et, par cet anneau, tu le reconnaîtras. »

— Melek al'Hakim, murmurai-je songeusement. C'était donc cela le Pacte de la sagesse ?

— Oui, dit-elle. Ils s'étaient rencontrés en égaux, homme et femme, roi et reine, et la moindre sagesse s'était inclinée devant la plus grande. Et ainsi en fut-il pendant de nombreuses générations. Melek al'Hakim ne vola pas le trésor de Shalomon. Il reçut l'onction, et le trésor était sien en vertu de ses droits – le sien, et celui des descendants de Khiram l'architecte et de son peuple, qui fuirent le sac des Akkadians.

— La tribu de Dân, dis-je.

Shoanete s'interrompit.

— C'est possible, admit-elle. Je ne connaissais pas leur nom. Je l'ajouterai à l'histoire, toute-petite. Sache ensuite que, pendant d'innombrables générations, les Melehakim régnèrent sur Saba, un roi et une reine régnant ensemble, unis dans le Pacte de la sagesse. Mère et fils, mari et femme, frère et sœur… On dit que le roi Tarkhet était guidé par sa fille, mais c'est une autre histoire. Et l'ombre qu'ils projetaient sur le Jebe-Barkal était immense, et toutes les nations et les tribus écoutaient la sage et puissante Saba. Jusqu'au règne du roi Khemosh.

Elle s'interrompit et s'éclaircit la voix, et l'un des enfants présents bondit pour lui apporter un verre d'hydromel. Shoanete le but à petites gorgées et poursuivit.

— Il y eut des troubles dans la nation, car Daliah, la sœur de Khemosh, avait ravi le cœur du jeune Ras Yatani de Meroë. Khemosh n'était pas encore le roi à cette époque, mais uniquement le fils aîné de la reine veuve. Arhosh était son frère, et ce fut Arhosh que leur mère choisit pour recevoir l'onction, car il parlait juste et était sage, alors que Khemosh connaissait la colère et s'emportait. Arhosh voyait d'un œil favorable l'union du Ras Yatani et de Daliah, mais Khemosh s'y opposa, affirmant que Meroë cherchait à s'emparer du trône de Saba.

— Était-ce le cas ? demandai-je.

Une lueur amusée brilla dans les yeux de Shoanete.

— Peut-être, toute-petite. Mais si c'était le cas, c'était une manœuvre pacifique, par l'épée de chair et non pas par l'épée

d'acier. Quoi qu'il en soit, les jeunes hommes écoutèrent Khemosh, et leurs cœurs s'emplirent de colère. « Khemosh doit être le roi, disaient-ils. Non pas Arhosh, qui va laisser un étranger poser ses mains sur le trône. » Et, avec le temps, les hommes plus âgés écoutèrent les plus jeunes, et les prêtres écoutèrent les hommes âgés, et plus personne n'écouta la reine qui vantait les mérites d'une alliance par le mariage avec la plus puissante de leurs nations vassales.

— Et par l'amour, murmurai-je en pensant à Ysandre et Drustan. Une alliance par l'amour.

— Oui, dit-elle. C'est ce que cela aurait été. Mais cela ne fut pas, car les prêtres donnèrent l'onction à Khemosh pour en faire le roi, Khemosh-Zadok, contre sa mère vivante et l'héritier qu'elle avait choisi, rompant par là même le Pacte de la sagesse. Le nouveau roi décréta l'union invalide. Le cœur du Ras Yatani s'emplit d'amertume et de chagrin ; il leva son armée et de nombreux alliés et marcha sur Saba.

— Et Saba connut la défaite, dis-je.

— Saba connut la défaite, confirma-t-elle en écho. Et cette bataille est une autre histoire – une longue histoire. Sache seulement que l'esprit du dieu qui emplissait les Melehakim auparavant, qui les rendait farouches et invulnérables, qui emplissait leur bouche de grands cris mettant la peur au cœur de leur ennemi, les déserta, toute-petite. Sur le champ de bataille, ils trébuchaient et saignaient, et les seuls cris qu'ils poussaient étaient des cris de douleur. Ainsi fuirent-ils, car entre-temps la reine veuve était morte de chagrin. Arhosh était mort dans la bataille et Daliah était morte de sa propre main. Le cœur du Ras Yatani était devenu comme une pierre brûlante dans sa poitrine, et il ne connaissait plus la pitié. Sous la houlette de Khemosh-Zadok, ils fuirent jusqu'au lac des Larmes. Et le Ras Yatani, qui était devenu le roi incontesté du Jebe-Barkal… le Ras Yatani fit le serment, au nom de Daliah, que lui-même et ses descendants honoreraient le Pacte de la sagesse que Khemosh-Zadok avait rompu. On dit qu'aussi longtemps qu'une reine régnera à Meroë sa lignée subsistera. Et tel est demeuré le cas jusqu'à ce jour.

— Et les trésors de Shalomon ? demandai-je. Et le secret du Dieu unique ?

Shoanete écarta les mains.

— Ces choses-là, les Melehakim les ont emportées avec eux et les ont cachées. Personne ne les a revues depuis lors.

Telles étaient les histoires de la grand-mère de Kaneka, sur lesquelles je méditais sans fin. Eleazar ben Enokh avait espéré que la tribu de Dân eût préservé les traditions perdues des Habirus, mais je crois qu'il n'avait jamais pensé à une chose telle que ce Pacte de la sagesse. Était-ce la vérité ? L'histoire et les légendes sont cousues ensemble comme les pièces d'un manteau de Mendacant ; et lorsque les dieux eux-mêmes sont silencieux, nul mortel ne saurait dire où s'arrête la vérité et où commence le mensonge. Je ne pensais pas que le Dieu unique de la Tanakh aurait lié son peuple par un tel pacte passé avec une reine étrangère, mais ces histoires sont écrites par des scribes habirus. Le peuple de Makeda racontait une autre histoire, transmise de bouche à oreille.

« … de grands cris mettant la peur au cœur de leur ennemi… »

Elua le béni, priai-je, *faites que ce soit vrai.*

Faites que ce soit le nom de Dieu.

Chapitre 69

Si agréable notre séjour à Debeho fût-il, il ne pouvait durer éternellement. Il y eut une grande fête pour notre départ, et aucun villageois ne travailla ce jour-là, hormis pour préparer les réjouissances, puis boire et manger, et s'amuser pendant des heures en chantant et en dansant. Même Tifari Amu et Bizan y furent accueillis à bras ouverts, car c'étaient de grands chasseurs et ils avaient rapporté du gibier en abondance pour les repas. Kaneka ne parvint pas à conserver son attitude de dédain ouvert pour le soldat des hautes terres, et je pensais plus que vraisemblable qu'il revînt par la suite à Debeho pour la courtiser.

Imriel était heureux au village.

Grâce à l'oreille aiguisée de l'enfance, et à l'esprit vif hérité de sa mère, il parlait le jeb'ez couramment – à l'amusement chagriné de Joscelin qui, lui, n'avait guère dépassé le stade des comptines enfantines. Imriel se faisait facilement des amis, tant chez les enfants que chez les adultes. Personne ne savait qu'Imriel de la Courcel était le fils de la pire traîtresse que Terre d'Ange eût jamais connue ; au demeurant, personne ne s'en serait soucié. Il n'avait plus jamais eu de cauchemar depuis notre arrivée.

— Nous devrions le laisser ici, dit Joscelin, comme s'il avait lu dans mes pensées. Il serait plus en sécurité.

— Tu penses qu'il resterait ?

— Je ne sais pas. (Il haussa les épaules.) Demande-lui.

Je m'y risquai, pour obtenir en réponse ce froncement de sourcils Courcel, qui faisait apparaître deux petits sillons verticaux au-dessus du nez.

— Vous m'avez dit que les Tsingani vous avaient aidés à me retrouver à cause de Hyacinthe. Vous avez dit qu'il serait juste et bon que je vienne.

— C'est vrai, répondis-je, en me demandant pourquoi je m'étais lancée dans une initiative si stupide. Mais tu nous aiderais surtout beaucoup en restant en sécurité ici, à Debeho.

Et les choses se déroulèrent exactement comme on pouvait légitimement le craindre.

— Et c'est moi qui ai ramassé l'épée de Joscelin pour lui, à Daršanga ! rappela-t-il.

— Oui, confirmai-je en soupirant. Tu as fait cela. Et si tu tentes quoi que ce soit d'un tant soit peu dangereux en Saba, je te jure que je demande à Tifari Amu de s'asseoir sur toi.

Une lueur d'espoir brilla dans ses yeux.

— Alors vous ne me laissez pas ? demanda-t-il d'une voix où perçait une note suppliante inattendue.

— Non, répondis-je, avec un soupir – intérieur cette fois-ci. (« Aime comme tu l'entends. » À mon corps défendant, le précepte d'Elua le béni s'étendait désormais au garçon ; jamais je n'aurais eu le cœur de l'abandonner. Sa confiance avait déjà été trahie un trop grand nombre de fois.) Je te le promets, Imri. Nous ne te laisserons pas.

Après les réjouissances, Kaneka raconta son histoire au Drujan ; tout le monde l'écouta dans un immense silence.

Elle avait un peu du talent de sa grand-mère. C'était étonnant d'entendre les événements racontés de son point de vue. Tout le monde retint son souffle à l'énumération des cruautés du Mahrkagir, même si elle n'en livra pas une liste exhaustive – omettant celles que moi je connaissais. Elle ne décrivit pas non plus la misère sordide de la vie au quotidien au sein de l'atroce zénana – les factions, les mesquineries et les haines. Et moi… je n'apparaissais pas dans son récit comme une figure dédaignée, la putain de la mort, unanimement méprisée, mais au contraire comme une rouée suprêmement habile, qui avait su gagner la confiance du Mahrkagir. Cela me fit sourire – un peu. Mais l'ombre néfaste d'Angra Mainyu planait sur son histoire, terrifiante et oppressante, et en cela au moins disait-elle le vrai.

Quant au combat dans l'immense salle des festivités, avec son cortège d'horreurs, Kaneka le raconta avec talent, la voix vibrante, au grand bonheur des Jebéens. Ils regardèrent Joscelin les yeux emplis de stupéfaction lorsqu'elle décrivit comment son épée traçait des arabesques d'acier si rapides que l'œil ne parvenait même pas à les suivre, et comment les cadavres de ses ennemis s'empilaient autour de lui. Mon Cassilin souriait doucement, les mains posées sur ses genoux. Ce n'était pas quelque chose dont il était fier ; et jamais il ne le serait.

Lorsqu'elle décrivit la colonne de feu jaillissant du puits d'Ahura Mazda, ils battirent des mains et crièrent leur joie – même son frère Mafud dont la jalousie et le sentiment de culpabilité avaient été adoucis par son retour. Et ainsi s'acheva son récit, sur un véritable triomphe. Je regardai Imriel, dont l'expression trahissait un certain trouble.

— Cela ne s'est pas passé ainsi, Phèdre, dit-il. Pas exactement.

— Je sais. (Je caressai ses cheveux.) C'est pourquoi il est essentiel de ne pas oublier. Mais les histoires ont leur importance aussi.

C'est cela que nous pouvons entendre aujourd'hui, songeai-je. *Non pas toute la vérité, mais la vérité de Kaneka, celle qu'elle portera en elle, celle dont elle tressera les fils pour tisser une légende, que ses petits-enfants raconteront à leurs enfants, en brandissant une vieille hache de guerre drujani, affirmant que c'était celle de Kaneka et que cette histoire était la sienne.*

Si les choses sont ainsi, peut-être pouvons-nous apprendre à nous supporter.

Ici était sa terre, et ici étaient les siens. Je lui enviais cela. Son histoire venait de s'achever, et je priai pour qu'il en fût bien ainsi ; une chose était sûre, elle le méritait. Pour autant, la mienne continuait. Un sacrifice avait été consenti, et j'avais laissé un autre prendre ma place ; et moi, j'avais promis de suivre le *Lungo Drom,* le plus long de tous les chemins, pour sauver Hyacinthe. La fin de son histoire restait à écrire. Je formai des vœux pour qu'elle se conclût par la rémission du châtiment infligé, et d'heureuses retrouvailles.

Je priai pour que tout finît dans l'amour. Je priai pour que nous pussions tous rentrer chez nous.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route pour Saba. Kaneka me serra fort sur son cœur et je lui rendis son étreinte. Je sentis son corps chaud, ferme et solide contre le mien.

— Prends soin d'eux. Que tes dieux étranges veillent sur chacun de tes pas.

Je hochai la tête, ravalant la boule qui se formait dans ma gorge. Elle s'était montrée une amie fiable et sûre. J'étais désolée de la quitter.

— Et vous, Fedabin, après la nuit dernière, je crois qu'une longue vie de conteuse d'histoires vous attend.

— Cela se pourrait. (Kaneka me relâcha et sourit.) Oui, cela se pourrait bien !

Et nous partîmes, nous retournant sur notre selle pour agiter la main encore une dizaine de fois. Finalement, le village disparut derrière nous ; les huttes de terre étaient invisibles sur la terre ocre de la plaine. Nous étions repartis, une fois encore.

Le deuxième jour, nous pénétrâmes de nouveau dans le domaine des montagnes, le long de sentiers étroits et particulièrement traîtres, progressant en file indienne jusqu'à des hauteurs vertigineuses, loin, très loin au-dessus des vallées, qui ne nous apparaissaient plus que comme des tapis verts trompeusement lisses. Nos guides, Tifari Amu et Bizan, se détendirent dans les montagnes, discutant aimablement tandis que nous progressions. Joscelin aussi était à son aise dans les hauteurs du Jebe-Barkal, tout comme s'il avait été dans son Siovale natal – et Imriel également, dont j'avais oublié qu'il avait grandi dans les montagnes lui aussi. Le soir, je le voyais jaillir des taillis, les bras chargés de bois mort pour le feu, aussi agile qu'une jeune chèvre.

Un prince perdu élevé en secret par des prêtres d'Elua, lavé des péchés de ses aïeux. Tel avait été le plan de sa mère. En le voyant là, dans les montagnes, je regrettai presque qu'il ne pût en être ainsi. Mais il était trop tard dorénavant. L'histoire du prince berger ne deviendrait jamais réalité.

Un jour, nous rencontrâmes une troupe de Tigrati. Pendant de longues minutes, nous ne sûmes pas avec certitude si nous

étions les bienvenus ; les mains demeuraient tout près des épées, et nous nous entreregardions tous. Je gardais le bras tendu, comme Tifari me l'avait recommandé, montrant à tous l'emblème du Ras ; Imriel faisait de même. Joscelin était tendu, les mains croisées, posées sur ses dagues. Il n'avait plus eu à se battre depuis sa blessure. Puis l'un des hommes sourit et lança une plaisanterie, et Bizan répondit sur le même ton, et tout fut pour le mieux. « Faites toujours preuve de la plus grande courtoisie à leur égard, et ne montrez jamais votre peur. » Nous établîmes un campement tous ensemble ce soir-là, et partageâmes notre repas.

Ce soir-là, j'entendis pour la première fois les messagers des montagnes, les tambours qui parlaient, dont le père d'Audine Davul avait étudié les rythmes. Les chasseurs en emportaient un avec eux, un petit tronc évidé et poli sur lequel le percussionniste frappait à l'aide de maillets. Il produisait un staccato sec et complexe dont le son portait loin dans les montagnes. Au bout d'un certain temps nous parvint en réponse l'énorme son des grands tambours de leur village.

— Nous pourrons passer sans encombre, annonça Tifari Amu avec un sourire rassuré. La nouvelle de notre passage a été donnée.

Et cela devait être vrai, car nous ne rencontrâmes plus personne dans les montagnes.

Au bout d'une semaine, nous redescendîmes, le long de plateaux étagés jusqu'à la rivière au fond d'une vallée. La faune sauvage abondait dans ces régions ; je ne saurais dire combien d'espèces nous vîmes. Des antilopes et des gazelles en abondance, des créatures gracieuses au pelage roux, le front orné d'une fourche de longues cornes spiralées. Elles avaient l'étrange coutume de bondir droit dans les airs sur leurs quatre pattes tendues comme des ressorts lorsqu'on les surprenait. Bizan et Tifari Amu les chassèrent à cheval, à l'aide de leur lance. C'était un spectacle fascinant de voir les chevaux umaiyyati capables de rivaliser avec les bêtes en fuite, voltant et faisant des crochets.

Il y avait des camelopards également, des bêtes à l'existence desquelles je n'aurais jamais cru si je ne les avais vues de mes

yeux. Elles étaient immensément grandes, avec un corps tout en angles, des pattes comme des échasses avec une bosse au milieu, un cou infini capable d'atteindre la cime des arbres ; leur peau claire était constellée de taches brunes formant les motifs les plus étranges. En dépit de leur taille, ce sont des animaux placides et doux ; ils se contentèrent de nous regarder passer, avec un air étonné et songeur.

Bien entendu, d'autres habitants des lieux étaient bien moins inoffensifs. La nuit, nous entendions le rugissement des lions – un bruit effrayant. Lorsque nous le pouvions, nous coupions des branches d'acacia aux longues épines courbes, pour dresser une barricade tout autour de notre campement, histoire de décourager les animaux chasseurs qui auraient pu s'intéresser de trop près à nos montures. Des chacals au museau triangulaire, semblables à de hauts renards bruns, et leurs cousines les hyènes au corps disgracieux et au pelage tacheté, venaient rôder aux abords après que nous avions fait une chasse fructueuse. Nous entendions leurs jappements saccadés pareils à un rire dans la nuit, tandis qu'ils se battaient pour dévorer les carcasses ; les os craquaient sous les assauts de leurs mâchoires puissantes.

Et il y avait des oiseaux charognards ; le ciel s'obscurcissait soudain de leur vol lorsque Bizan et Tifari tuaient une pièce de gibier… Des balbuzards et des vautours aux ailes immenses et au cou déplumé et, plus étonnants encore, de grands marabouts dont les longues pattes pendaient sous eux lorsqu'ils étaient en vol, qui piquaient droit au milieu de la foule des oiseaux pour se frayer un passage à grands coups de bec jusqu'à la charogne nourricière.

C'était une terre magnifique ; je comprenais pourquoi le père d'Audine Davul l'avait tant aimée. Mais je comprenais aussi pourquoi elle-même s'était tant languie de retrouver Terre d'Ange. Malgré toutes les merveilles qu'offrait le Jebe-Barkal – et aujourd'hui encore je me souviens avec émotion du spectacle d'une troupe d'oléphants se baignant dans la rivière au coucher du soleil –, je ne pouvais m'empêcher de songer que la lavande devait être en fleur chez nous, embaumant l'air, et que le raisin devait commencer à mûrir dans les vignes.

Néanmoins, il y avait des endroits bien pires dans le monde.

Je le savais. Nous y avions déjà été.

Et, que nous eussions commis ou non une folie en emmenant Imriel avec nous, le garçon profitait pleinement du voyage. Même si le burnous jebéen nous préservait du plus fort de l'intensité du soleil, la pâleur du zénana avait cédé le pas à un joli hâle ; et puis, il avait perdu son indolence pleine de défiance, et les ombres qui naguère voilaient son regard s'en étaient allées. Il n'était pas encore bien solide, mais il ne paraissait plus désormais aussi frêle et vulnérable. Je peux jurer qu'il avait grandi d'un bon pouce depuis que nous avions quitté Daršanga.

— Il doit avoir onze ans, tu sais, dit Joscelin un soir, en observant Imriel qui empilait du petit bois et des branches pour le feu, suivant les instructions précises de Bizan.

— Onze ans !

La nouvelle me stupéfia quelque peu ; dans mon esprit, Imriel avait toujours dix ans.

— Tu te souviens, il est né au printemps. Il avait six mois lorsqu'il a disparu, à l'automne. (Joscelin parlait de sa disparition de la Petite Cour de La Serenissima ; lui-même avait participé aux recherches.) À un moment ou à un autre, entre le Drujan et ici, il a dû atteindre ses onze ans.

— Tu as raison, dis-je.

Joscelin l'observa un moment sans rien dire.

— Il va détester la vie à la cour, dit-il finalement. Ils le regarderont comme s'il était un faucon, chaque minute de chaque jour, attendant qu'il devienne le portrait de sa mère.

— Ysandre ne le permettra pas, protestai-je.

Il posa sur moi un regard lourd.

— Sa propre cousine a tenté de l'éliminer. Elua seul sait si Barquiel était derrière tout cela. Que va faire Ysandre ? Rappeler les frères cassilins ? Le confier à la garde personnelle de quelqu'un ?

— S'il le faut.

— Elle n'aimera pas cela. (Il secoua la tête.) Pas après La Serenissima. Et puis, cela n'empêchera pas les gens de parler.

Rien ne peut arrêter cela. Il a déjà rejoué l'un des tours de Melisande en échappant à messire Amaury par la ruse.

— Il ne savait pas, dis-je d'une voix faiblissante.

— Tu penses que cela empêchera quiconque de jaser ?

Je détournai la tête.

— Non.

— Cela fera de lui un homme dur, murmura Joscelin. Et je hais cette perspective. C'est tout.

— Je sais. (J'observai Imriel, accroupi près du feu, en train de produire des étincelles à l'aide du briquet à silex de Bizan ; ensuite, il souffla doucement sur le paquet d'herbes sèches qu'il avait glissé sous le petit bois.) Mais il est encore long le chemin qui nous attend, et plus long encore celui qui nous ramènera.

— Pas aussi long qu'à l'aller, dit Joscelin. Oh non ! pas aussi long.

Je ne savais pas au juste, à cet instant, s'il parlait du voyage ou de quelque chose d'autre.

Chapitre 70

Ce fut à un rhinocéros que nous dûmes notre répit.

C'est chose étonnante d'imaginer contracter une telle dette envers un animal si monstrueux ; et pourtant, c'est la vérité. Nous étions en vue de la rivière lorsque la créature jaillit du dense sous-bois d'acacias, pas le moins du monde gênée par les longues épines recourbées du taillis. Je demeurai tétanisée sur ma selle ; je sentis mon cheval trembler sur ses jambes. Je regardai son énorme tête semblable à l'étrave d'un navire, et ses petits yeux fous de part et d'autre de l'immense corne centrale. La première image qui me vint à l'esprit fut celle du sanglier noir du Cullach Gorrym, qui avait jailli pareillement du bois pour conduire les troupes de Drustan à la victoire en Alba. Et dire qu'alors je l'avais trouvé énorme…

Puis Tifari poussa un cri, et Bizan un autre, et les deux hommes firent volter leurs montures dans des directions opposées, cherchant à attirer la bête derrière eux. N'ayant vu ni l'un ni l'autre, elle baissa la tête et chargea, faisant un crochet à l'ultime seconde pour m'éviter, dispersant nos porteurs et nos mules, nous dispersant tous. Elle était rapide, infiniment plus rapide qu'on l'aurait imaginé ; la terre tremblait littéralement sous ses pas. J'entendis des cris de terreur, puis le glapissement de douleur de quelqu'un qui s'était fourvoyé dans les épines.

Et puis…

— Joscelin !

Comme à Daršanga, la voix d'Imriel, haute et claire, couvrit les cris et le martèlement des pieds surpuissants. Je vis alors ce qui se passait et étouffai un juron. Joscelin avait sauté de son cheval et se tenait entre moi et la bête, qui faisait demi-tour. Son épée lança des éclairs ; il la tenait à deux mains, la pointe inclinée vers le bas, bien campé sur ses jambes. Il attendait.

Le rhinocéros chargea.

En vérité, je ne vis pas exactement ce qui survint, car, à cette même seconde, je plantai mes talons dans les flancs de mon cheval, luttant pour lui faire baisser la tête, cabrée sous l'effet de la terreur, tirant de toutes mes forces sur les rênes pour le faire partir en biais. Je sais juste que Joscelin tourna sur lui-même comme un *tauriere* eisandin, les bras tendus devant lui. La pointe de sa lame ouvrit une profonde entaille dans le cuir de l'animal.

Je vais le faire, songeai-je, tout en luttant pour maîtriser ma monture. Je vis le rhinocéros se ramasser sur lui-même et baisser la tête en cherchant son adversaire. Ses épaules massives se soulevèrent comme se forme une vague à la surface de l'océan. Joscelin s'avança pour l'intercepter, gracieux et sûr de ses mouvements. Tifari et Bizan revenaient à fond de train du lointain ; le vent emportait les cris jaillissant de leur bouche grande ouverte. *Elua, aidez-moi, je vais le faire. Je vais me mettre entre lui et ce monstre, même si je dois tuer mon cheval pour cela et mourir moi-même.*

Que se passa-t-il alors dans la tête de l'animal ? Je ne le saurai jamais, mais le rhinocéros changea d'avis. Il s'ébroua comme un chien colossal, puis fit demi-tour et trotta en direction de la rivière, s'enfonçant à travers les taillis, pour nous laisser derrière lui.

Je recouvrai ma voix.

— Espèce d'idiot ! hurlai-je à Joscelin. Tu aurais pu te faire tuer ! Mais à quoi pensais-tu au nom d'Elua ?

Il partit d'un immense rire, tournoyant joyeusement sur lui-même, traçant dans l'air un sillon d'argent.

— Je l'ai touché, Phèdre ! Tu as vu cela ? J'y arrive encore. J'y arrive encore !

J'ouvris la bouche, puis la refermai.

— Tu aurais pu te faire tuer, repris-je d'une voix plus contenue. Joscelin, si tu veux t'exercer, choisis quelque chose qui n'a pas la taille d'un oléphant et une peau épaisse comme du cuir. Tu ne peux tuer une bête pareille à pied et armé d'une seule épée.

— On peut le faire en lui coupant les jarrets. (Quelque peu calmé, il remit son épée au fourreau dans son dos.) C'est Tifari Amu qui m'a expliqué cela. C'est ainsi qu'ils chassent l'oléphant. Il faut être précis, c'est tout. Je suis désolé de t'avoir effrayée.

Je lui lançai un regard noir, mais je n'eus le temps de rien d'autre, car Tifari et Bizan arrivèrent. Le cheval de Bizan boitait, un antérieur luxé, et il fallut dégager notre porteur Nkiku du taillis. Tout son corps était couvert de profondes griffures, et il tremblait sans pouvoir s'arrêter. Deux de nos mules y étaient prisonnières également, envoyées là par la charge du rhinocéros. De la longueur d'un doigt et recourbées comme un hameçon, ces épines d'acacia étaient terribles, pires que tout ce que j'avais pu voir jusqu'alors. Il y avait des blessures à panser, chez les hommes comme chez les bêtes, sans compter deux outres réduites à l'état de lambeaux, tout juste bonnes à être converties en pièces de cuir. Tifari Amu était d'avis que l'animal devait être malade et qu'il ne cherchait en fait qu'à gagner la rivière. Peut-être était-ce vrai, mais il avait tout de même provoqué bien des dégâts. Encore heureux qu'Imriel eût pensé à prendre les rênes du cheval de Joscelin, sans quoi nous en aurions été quittes pour aller le chercher au diable vauvert.

En tout état de cause, une pause s'imposait. Tifari partit donc explorer la rive, à la recherche d'un coin agréable où établir un campement jusqu'à ce que nous fussions tous de nouveau sur pied.

Il trouva un site dans une courbe où l'eau s'étalait sur un lit de cailloux, reprenant plus loin un cours plus tourmenté. Non loin, une source formait un bassin naturel, d'où sourdait un petit ru qui allait se jeter en aval dans la rivière Tabara. C'était le lieu rêvé pour se baigner et laver nos vêtements sans crainte d'une irruption de crocodiles ou d'hippopotames. Et n'eût-ce été que pour cela, je fus heureuse de cette halte. Nous plantâmes nos tentes près de l'eau, sur un tapis de verdure dont les chevaux et les mules pouvaient se repaître, puis Yedo, un autre de nos porteurs, ouvrit un chemin au coutelas dans les broussailles et les hautes herbes jusqu'au bassin.

Nous passâmes quatre jours là-bas, le temps de soigner nos blessures et courbatures, tandis que Tifari et Bizan chassaient la

gazelle – non seulement pour la viande, mais aussi pour remplacer nos outres. Ils récupéraient la peau du gibier, puis la grattaient et la tannaient en l'enterrant sous le sable chaud et dans l'argile, à l'écart des rives herbeuses. Ensuite, les peaux seraient nouées par les quatre pattes, et cousues à l'aide de cordelettes de cuir confectionnées avec les restes des outres déchirées. Tifari m'assura qu'elles nous seraient fort utiles dans la dernière partie de notre voyage, lorsque nous nous éloignerions de la rivière pour remonter dans les montagnes.

Ensuite, nous atteindrions les Grandes Chutes, pour pénétrer en territoire sabéen.

Jusqu'à ce qu'il nous fût accordé, je n'avais pas mesuré à quel point nous avions besoin de ce répit.

Grâce à la générosité du Lugal du Khebbel-im-Akkad et du Ras Lijasu de Meroë, a défaut d'être en excellente forme au moins voyagions-nous dans le confort, autant qu'il était possible dans les terres sauvages du Jebe-Barkal. Nous avions du millet en abondance, du pain spongieux des Jebéens, des épices également, ainsi que des dattes et figues sèches. Nos tentes étaient spacieuses et bien conçues, et nous avions tous adopté la coutume jebéenne consistant à dormir sur une couchette de peaux tendues montées sur un cadre facile à assembler, qui permettait de ne pas être à même le sol – et donc à l'abri des scorpions et autres insectes rampants.

Je disposais même d'un tabouret fait d'un trépied avec un plateau de cuir, ainsi que d'une ample provision d'encre et de parchemins pour consigner le récit de notre aventure. Et je m'adonnai à l'écriture, assise devant ma tente, observant rêveusement l'activité de notre camp et couchant sur le papier les histoires que Shoanete de Debeho m'avait racontées ; et, bien sûr, je rapportai notre épopée et notai aussi les chants de chasse de Tifari Amu et Bizan, ainsi que les chants de nos porteurs, que nul n'avait jamais songé à mettre par écrit. Ah ! que n'avais-je eu le même luxe en Skaldie ! Malgré sa plus grande proximité géographique, elle n'était pas moins exotique aux yeux des D'Angelins. Pendant longtemps, je n'avais souhaité qu'une chose : oublier. Mais là, repensant aux ritournelles que j'avais chantées au pauvre Erich dans le zénana, j'aurais voulu

me souvenir mieux et je regrettais de n'avoir pu les transcrire sur le papier.

Songez que j'avais apaisé le Maître du détroit en lui fredonnant l'un de ces chants-là.

Sa mère mortelle avant moi avait chanté à son oreille.

J'observais notre camp parfaitement organisé, la peau noire et les traits expressifs de nos compagnons, Joscelin et Imriel vêtus à la jebéenne, le panorama somptueux de la plaine entourée de montagnes vertes, le ciel immense et bleu au-dessus de nos têtes. Nous étions bien loin des eaux grises du détroit – de cette petite île rocheuse et solitaire.

Hyacinthe. Je n'oubliais jamais.

Ce fut au troisième jour de notre halte que Joscelin prit son poisson – même si ce n'est pas l'événement de ce jour-là qui est resté dans ma mémoire. Soyons justes, il en avait déjà attrapé auparavant, et en grand nombre, dont certains pesaient jusqu'à quinze livres. J'ignore de quelle espèce ils pouvaient bien être – les Jebéens les appelaient des « poissons-vaches ». Leur tête était petite et leur dos pourvu d'un grand nombre de nageoires rayées, avec une peau brillante comme celle des saumons. Une fois cuisinée, leur chair avait l'agréable saveur de la truite.

Mais Joscelin était après de plus grosses pièces.

Imriel et lui me montrèrent les vastes ombres tapies sur le fond caillouteux de la rivière. Je hochai la tête, écoutant poliment les explications d'Imriel qui me faisait part de leur intention d'utiliser de petits poissons comme appâts en exhibant le triple hameçon monté sur leur ligne. Puis, je me repliai vers mon tabouret pour m'absorber dans la rédaction de mon journal, surveillant d'un œil la berge de la rivière, tout en réfléchissant à la manière dont j'allais bien pouvoir convaincre les Sabéens – les Melehakim, comme les appelait Shoanete – de me révéler le nom de Dieu qu'ils tenaient dissimulé au regard d'Adonai lui-même.

Ce furent les cris qui m'alertèrent, et je n'eus alors d'autre choix que d'aller voir.

Torse nu, Joscelin se tenait dans l'eau jusqu'aux genoux au milieu du courant. Le soleil jouait dans ses cheveux dénoués et trempés ; les muscles roulaient sur ses bras et son dos, tandis

qu'il tirait sur sa ligne. Plus loin en aval, l'énorme poisson se débattait, se cabrait furieusement ; ses flancs luisants allumaient des éclairs d'argent à la surface de l'eau. Je dois bien admettre que je demeurai bouche bée en avisant la taille de la bête.

Sur un banc de sable au milieu des flots, Imriel trépignait sur place d'excitation, criant ses instructions, les mains crispées sur un bâton. Ses cheveux noirs étaient plaqués sur son front et ses joues ; lui aussi n'était plus vêtu que de ses chausses trempées.

Je ris. Ce fut plus fort que moi. D'une certaine manière, c'était un combat épique qui se livrait là, même si aucun poète n'aurait pu en faire une saga. Une fois la ligne tendue, Joscelin commença à tirer, luttant pied à pied contre le poisson. Et Elua ! que ce poisson se battait ! Je le vis lorsqu'il sortit de l'eau, farouche et vigoureux, avec ses flancs argent et son dos vert tirant sur le noir ; un géant des rivières. Imriel s'avança dans l'eau, frappant la surface de son bâton, aussi vigoureusement qu'inefficacement, et Joscelin lui cria de reculer, sans lâcher un seul instant sa ligne. J'aurais pu m'inquiéter de l'éventuelle présence de crocodiles – si je n'avais pas tant ri.

Et, quelque part au milieu de ce tumulte, je sentis mon cœur se gonfler jusqu'à me faire mal – se gonfler d'amour.

Par la puissance de sa force, Joscelin tira le poisson qui se débattait sur le banc de sable, où Imriel le reçut, le frappant de toutes ses forces de son bâton, tombant dessus, se démenant pour glisser ses doigts dans ses ouïes. La bête se cabrait furieusement sous lui, et poisson et garçon se livrèrent à un corps à corps digne de lutteurs dans l'eau peu profonde, la peau et les écailles pareillement brillantes et ruisselantes. Imriel triompha lui aussi, alors même que le poisson était presque aussi gros que lui. Lorsqu'il fut soumis, Joscelin entra dans l'eau pour aller le chercher, rapportant l'énorme chose sur ses bras. Sa prise devait bien peser ses cinquante livres. Il prit pied sur la rive en éclaboussant ; Imriel faisait jaillir des gerbes d'eau autour de lui, en proie à une joie intense et irrépressible.

— Qu'en penses-tu ? demanda Joscelin en riant.

Il laissa tomber le monstre à mes pieds, dans un petit bruit mat et sourd. Sa prise se tortillait encore sur l'herbe.

Je m'avançai de deux pas, saisis ses cheveux à pleines mains et l'embrassai.

Pendant un instant, il demeura trop stupéfait pour réagir, puis – Elua ! Ses bras m'enveloppèrent, me serrant fort, très fort, contre lui, et il me rendit mon baiser avec une fougue inouïe. Ses mains allaient et venaient le long de mon dos, épousant le dessin de ma marque. Ce fut comme l'instant où sa torche avait rallumé le feu sacré dans la grande salle des festivités.

Nous nous séparâmes, le souffle court, nos yeux rivés les uns aux autres.

— Je crois, dis-je, saisie de vertige, que tu devrais me rapporter plus souvent du poisson.

— Je crois que je vais le faire, répondit-il avec une note joyeuse dans la voix. (Son regard se porta sur Imriel.) Qu'est-ce que tu regardes ?

— Rien. (Le garçon avait serré ses bras autour de lui, mimant une embrassade ; un immense sourire barrait son visage. Il se trémoussait d'un pied sur l'autre.) Vous devriez prendre un bain, Joscelin, vous êtes couvert de poisson.

— Et toi aussi, répondit-il, avant de me regarder de nouveau en clignant des yeux. Et toi aussi. Je devrais… Je devrais peut-être m'occuper du poisson d'abord.

— Je peux faire cela. (Imriel fourra ses doigts dans les ouïes et tira la bête, avant de la faire rouler sur le dos pour exposer son ventre blanc.) Vous voyez ? (D'un doigt trempé, il traça une ligne.) Je coupe ici. Vous m'avez dit que je me débrouillais bien, vous vous souvenez. Il est juste un peu plus gros, c'est tout. Et puis, Yedo peut m'aider.

Joscelin haussa un sourcil interrogateur à mon intention.

— Eh bien, dis-je. Imri a raison, tu es couvert de poisson. Va donc prendre un bain.

Il partit prendre des vêtements secs, un morceau de savon et une serviette de coton menekheti raisonnablement propre.

Imriel, qui couvait sa précieuse prise du regard, me lança un petit coup d'œil en biais.

— Je vais prévenir Yedo de dire aux autres de ne pas aller au bassin, dit-il en toute innocence. Si vous voulez aller laver votre robe.

— Tu crois que je devrais le faire ? (Je posai une main sur ses cheveux trempés. Imriel baissa les yeux et hocha vigoureusement la tête, la question devenant subitement trop immense pour les mots. Je me demandai pourquoi cela lui importait tant.) D'accord, dis-je. J'y vais.

Le sentier jusqu'au bassin formait un véritable tunnel vert, sous les frondaisons des mimosas qui filtraient la lumière. Une sève âcre gouttait des branches fraîchement coupées ; des bouquets de petites fleurs jaunes touchèrent ma robe à mon passage, déposant sur le tissu une fine poussière de pollen. Je me sentais bizarre à l'intérieur de ma peau, sensible au moindre souffle de l'air ; mon cœur battait trop vite dans ma poitrine, en proie aux affres de l'incertitude.

Et mon cœur était encore douloureux.

Le passage débouchait directement sur le bassin, dans lequel Joscelin était entré presque jusqu'à la taille. Il ne m'avait pas vue ; j'allai m'asseoir sur les rochers chauffés par le soleil au bord de l'eau et le regardai plonger sa tête dans l'eau, puis se redresser d'un coup. Ses cheveux dessinèrent un arc de gouttelettes iridescentes. Des taches de lumière jouaient sur sa peau, sous laquelle roulaient ses muscles. Des cicatrices pâles marquaient sa chair par endroits ; les plus récentes étaient encore roses. Le bout de chacun de mes doigts connaissait les plus anciennes. Le long de ses côtes, il y avait la profonde entaille reçue en Skaldie. Celle-ci, je l'avais recousue moi-même dans une grotte ornée du sceau d'Elua le béni. Nous nous y étions réfugiés pour fuir le blizzard.

Et nous y avions fait l'amour ; pour la première fois. Le Cassilin et l'*anguissette*.

Le désir pulsait sourdement dans mes veines, semblable au fracas des tambours venu d'une montagne lointaine.

Joscelin m'aperçut et s'immobilisa. L'eau coulait sur tout son corps. Même à l'époque où je ne l'appréciais guère, il y avait de cela bien longtemps, je ne pouvais m'empêcher de le trouver magnifique. Il se tenait là, immobile sous mon regard. C'était

pour moi, et moi uniquement, que lui avait été infligée chacune des cicatrices qui ornaient son corps. Aucun mot ne me venait.

— Phèdre, dit-il finalement d'une voix douce. Me rejoindrais-tu ?

Je hochai la tête sans rien dire – et demeurai là où j'étais.

Il s'avança. Des ombres jouaient dans les creux sous son torse. Il me souleva dans ses bras comme si je n'avais pas pesé plus lourd que son énorme poisson, pour me reposer devant lui. Le bas de ma robe trempait dans l'eau ; je nouai mes bras autour de son cou comme ses lèvres s'approchaient pour m'embrasser.

Ce baiser… je serais bien incapable de le décrire.

Ce fut comme un poème, une prière, la sensation inattendue d'être revenue chez moi. Ce fut comme si les murs d'un cachot s'effondraient alentour pour me laisser voir le ciel. Ce baiser me transperça et fit trembler jusqu'aux racines de mon âme.

Je ne pouvais plus rien faire d'autre que m'accrocher à lui et haleter.

Avec une douceur infinie, Joscelin défit les boutons de ma robe, puis la fit glisser de mes épaules jusqu'à ce que je fusse dans ses replis trempés comme au cœur d'un lotus. Ses doigts parcouraient chaque carré de peau qu'il découvrait jusqu'à faire naître des frissons ; la tendresse de ses gestes et la douceur de son contact étaient presque insupportables. Il prit de l'eau dans ses mains en coupe pour la verser doucement sur ma tête, jusqu'à ce que des gouttes demeurassent accrochées à mes cils ; puis il suivit leur lent chemin de ses lèvres. Lorsqu'il embrassa mes yeux fermés, j'aurais pu me mettre à pleurer.

Je le redécouvris ce jour-là, avec mes mains, ma bouche et ma langue, suivant la ligne saillante de ses clavicules, les vastes plaines de son torse qu'aucune lame n'avait jamais marquées, comme une femme aveugle apprend à voir par le toucher. Mais plus encore, je déposai les armes et réappris l'amour. Il dénoua mes cheveux attachés à la base de ma nuque. Lorsque ses mains mouillées remontèrent pour se poser doucement sur mes seins, je soupirai ; puis, je gémis au contact de sa bouche, chaude et humide, se refermant sur leur pointe devenue presque douloureuse.

Il me souleva pour me faire sortir du nélombo flottant qu'était devenue ma robe, puis posa mes fesses sur les pierres chaudes pour me faire l'offrande du *languissement,* écartant mes lèvres intimes gorgées de désir, d'une caresse aussi légère qu'un souffle, parcourant de sa langue l'éminence dressée de ma perle de Naamah. Ce fut à cet instant que le temps lui-même parut s'étirer indéfiniment pour flotter dans l'éther infini. J'étais allongée, offerte sous le ciel, et tout ce qui avait été fait par le Mahrkagir fut défait, chacune de ses cruautés, chacun de ses coups d'acier – défait, défait, défait –, chacun de ses baisers, chacune de ses caresses, chacun de ses coups. L'amour s'imprimait au plus profond de ma chair, jusqu'à ce qu'un frisson me traversât et que mes mains saisissent les cheveux de Joscelin. Je criai son nom et l'extase me submergea avec la force et l'évidence de l'eau de la source coulant sur les rochers.

Joscelin releva la tête et sourit.

— Viens, dis-je en l'attirant à moi.

Il se hissa hors de l'eau sur ses deux bras, le gauche aussi solide que le droit, les mains à plat de part et d'autre de mes épaules. Je me mordis les lèvres et mes mains descendirent pour le guider en moi. Son phallus était dur et dressé ; l'intérieur de mon ventre vibrait encore. Tous les autres hommes que j'avais connus – n'importe lequel d'entre eux – se seraient escrimés dès cet instant.

Mais pas Joscelin. Il attendit, son front posé contre le mien, plongé jusqu'à la garde en moi, nos ventres amoureusement pressés l'un contre l'autre. Lentement, mon souffle ralentit pour s'accorder au sien, et nos cœurs se mirent à battre à l'unisson.

Après chacun des battements, je sentais la présence d'Elua le béni.

Je l'avais déjà ressentie – cette lumière dorée qui m'envahissait, le goût du miel dans ma bouche. Je la ressentis encore à cet instant. Nous nous embrassions et la bouche de Joscelin était de miel pour moi ; sa langue comme un nectar. Je sentais le parfum de la lavande dans ses cheveux mouillés qui formaient un rideau autour de mon visage. Le monde se mit à pulser en rythme avec chacun de ses mouvements en moi, et mes mouvements répondaient aux siens. Mes hanches

l'accompagnaient et je ne savais plus où je commençais ni où il se terminait ; mes doigts épousaient la ligne de son dos, le chemin de sa colonne vertébrale, les muscles sur ses flancs. Ses yeux, de la couleur bleue d'un ciel d'été, plongés au fond des miens, brillaient de la lueur d'Elua.

Et ainsi fûmes-nous reconstitués en un même tout.

Je criai à la fin, mais quel nom dis-je – Joscelin ou Elua le béni ? Je ne saurais dire. Ils ne formaient plus qu'un en cet instant. Et si j'ai appelé « extase » ce qui avait précédé, ce n'avait pourtant été qu'une fort mince chose en comparaison de ce qui suivit, remonté de quelque lieu enfoui en moi dont j'avais ignoré l'existence, jusqu'à ce que je ne pusse plus rien faire que m'accrocher à lui de tous mes membres et trembler sous la vague qui me terrassait. Et lui… Elua ! son corps s'arqua sur moi et en moi, et je sentis la vibration courir tout au long de sa colonne, et ses reins trépider tandis qu'il déversait en moi son effusion d'amour.

Ainsi fut fait.

— Je suis désolée, dis-je lorsque nous eûmes fini et que la présence se fut estompée. Joscelin, je suis tellement désolée de ce que je nous ai fait.

Il caressa mes cils.

— De quoi, mon amour ? demanda-t-il en considérant mes larmes recueillies sur le bout de ses doigts. Tu as fait ce pour quoi tu étais appelée. Et j'ai fait de même. Qu'y aurait-il là à pardonner ?

— Tu sais, dis-je doucement. Tu as entendu ce qui se racontait. Certaines choses étaient vraies, tu sais.

— Oui. (Son doigt traça une ligne en partant du coin de mon œil gauche, celui où brille une tache rouge.) Veux-tu en parler ? Je te jure que je suis capable de le supporter, maintenant.

Les souvenirs étaient à la porte de mon esprit ; je secouai la tête.

— Non. Qu'ils disparaissent avec le temps. Oublions-les. Non.

— Alors, qu'il en soit ainsi ! dit Joscelin. Nous sommes ce que nous sommes. Rien de plus, rien de moins. (Il sourit.) Mais jamais moins. Tu es d'accord ?

Je l'étais. Et je lui prouvai avec une certaine ardeur jusqu'à quel point je l'étais, jusqu'à ce qu'il reprît son souffle et rît, puis ensuite qu'il ne rît plus, mais me culbutât sous le coup du désir le plus pur. Et si la présence d'Elua le béni n'était plus avec nous, notre seule présence nous suffit.

Je ne demandai rien de plus.

Pour une fois, c'était suffisant.

Chapitre 71

Il y eut des plaisanteries, bien sûr ; les Jebéens parlent librement et avec allégresse des arts de l'amour, et il est impossible de maintenir le moindre secret dans un petit campement. Mais tout cela était fait avec bonne humeur et je ne m'en offusquai pas ; Joscelin lui-même les accepta sans broncher. Le gros poisson avait été vidé et nettoyé, puis découpé en lanières, mises à fumer au-dessus du feu. Ce soir-là, nous en mangeâmes frais, frit dans un grand plat de fer avec de la coriandre et des oignons sauvages, et je me dis que c'était le meilleur plat que j'avais jamais mangé. Sans doute n'était-ce pas le cas, mais ce fut exactement la sensation que j'eus ce soir-là.

Après le dîner, nous nous réunîmes autour du feu pour discuter de nos projets : préparation des affaires le lendemain, en prévision d'un départ le jour d'après. Bizan partagea à la ronde une outre d'hydromel qu'il avait gardée de côté ; sa saveur emplit ma bouche et y mit le feu. Je croisai le regard de Joscelin et il me sourit ; nos doigts étaient entremêlés.

— Il y a épines et épines, nota Nkiku, non sans à-propos. Certaines sont plus grosses que d'autres, mais leur piqûre est plus agréable.

Sa saillie provoqua un éclat de rire général ; telles étaient les railleries que nous avions à subir. Imriel se tenait assis, ses genoux enserrés entre ses bras ; il nous regardait entre ses jambes, avec une joie intense à peine dissimulée. Je comprenais mieux désormais.

Fais en sorte que je redevienne moi-même, entière, avais-je prié dans le temple d'Isis. *Fais en sorte que nous redevenions entiers.*

Nous étions devenus comme une famille pour lui.

Certains liens unissent les gens de manière plus complexe encore que le sang lui-même. Je le savais, moi qui avais été vendue à l'âge de quatre ans ; lorsque je pensais à la famille que j'avais perdue, c'était vers mon seigneur Anafiel Delaunay et mon frère d'adoption Alcuin que volaient mes pensées. À l'évidence, Joscelin le savait aussi, lui qui avait été un étranger adoré dans la maison de son enfance, à Verreuil.

Jusqu'alors, je n'avais pas pensé aux liens que nous avions tissés avec Imriel – ni à ce qu'ils pouvaient représenter pour lui.

Ou pour moi.

Mais nous étions encore bien loin de chez nous, quoi que Joscelin pût dire, et notre quête était encore loin d'être accomplie. Un jour, si Elua le voulait, elle serait achevée et nous rentrerions chez nous. Imriel avait un destin qui l'attendait, avec la protection d'Ysandre sur lui et les obligations propres à son statut au sein de la maison Courcel. Et puis, il y avait Melisande aussi. Que ferait-elle de tout cela ? Je n'osais pas y penser. Néanmoins, ce jour-là, je m'étais remise entre les mains d'Elua le béni, confiante en sa miséricorde. Et si cela faisait naître de l'amour, quel droit avais-je de m'en plaindre ? Je dis à Imriel de nous rejoindre et il vint s'agenouiller entre nous, près du feu. Appuyé contre le genou de Joscelin, avec un petit fumet de poisson flottant sur lui, je le vis heureux comme jamais encore je ne l'avais vu.

Et Joscelin et moi, qui avions renoué avec ce talent subtil de nous comprendre sans même nous parler, nous nous regardions l'un l'autre par-dessus la tête d'Imriel, émerveillés.

Le lendemain fut une journée d'intense activité. Il fallait coudre les peaux fraîchement tannées, rassembler les viandes séchées et fumées, emballer nos provisions reconstituées, puis les déballer, les organiser mieux, et les remballer, ravauder nos bottes et affûter nos lames. Tifari Amu m'indiqua sur la carte du Ras la direction que nous allions prendre, droit à travers les montagnes pour atteindre les Grandes Chutes.

— Que se passera-t-il lorsque nous aurons atteint Saba ? demandai-je.

Tifari haussa les épaules, calme et timide comme à l'accoutumée.

— Pour cela, dit-il, je ne sais pas.

Puis nous repartîmes, laissant derrière nous notre campement si agréable. Je me retournai sur ma selle pour le voir disparaître au loin derrière nous.

— Je n'aurais jamais cru avoir un jour de la reconnaissance envers un rhinocéros, dis-je à Joscelin.

Il sourit.

— Et moi, je n'aurais jamais cru être reconnaissant envers un poisson.

Comme de juste, les Jebéens pensaient que nous étions un petit peu fous, mais ils ne s'en souciaient pas. Je ne savais pas au juste ce que Kaneka avait pu dire à Tifari – pendant le laps de temps où elle avait daigné lui parler aimablement, ce qui avait d'ailleurs suffi à l'encourager – mais il en avait conçu que nous étions tous trois touchés par les dieux. C'était la raison pour laquelle la reine Zanadakhete avait donné sa bénédiction à la conduite de notre voyage, et le Ras Lijasu nous avait apporté son soutien. En tant que membres de sa garde, Tifari et Bizan comprenaient la dimension politique de notre aventure, mais ils ne la tenaient pas moins pour une pure folie. Et la vision de Joscelin défiant le rhinocéros n'avait rien arrangé. Matin et soir, ils l'observaient pratiquant ses exercices cassilins – et secouaient la tête.

Mais peu importait. Chaque jour nous rapprochait un peu plus de notre objectif.

Une nouvelle fois, nous gravîmes les pentes vertes, cheminant à travers les forêts. C'était une terre magnifique et libre, vide de toute habitation humaine ; trop éloignée des villes, nous avait expliqué Tifari, et trop rude pour qu'on pût y bâtir une route. Pour sûr, y voyager n'était pas chose aisée, mais les animaux y avaient tracé des sentes, que nous suivions.

— Avec qui commercent les Sabéens ? demandai-je à Tifari tandis que nous avancions.

— Personne à l'heure actuelle. (Il demeura silencieux quelques instants.) Dans cette région, il y a d'autres tribus – les Zenoë, les Shamsun – qui n'ont fait allégeance ni à Saba ni au Jebe-Barkal. Mais ce sont des chasseurs essentiellement, et des bandits aussi. Saba – les Melehakim – est isolée depuis

longtemps. Plusieurs centaines d'années. Je ne sais pas à quoi vous vous attendez, mais vous risquez de trouver autre chose.

Je ne répondis rien. À dire vrai, je ne savais pas moi-même à quoi je m'attendais.

Après plusieurs journées, nous atteignîmes les Grandes Chutes.

Tifari Amu me les avait décrites, mais il n'en connaissait que ce qu'en disaient les légendes ; rien au monde n'aurait pu me préparer à cette vision. Il n'existait rien de comparable en Terre d'Ange ; non, ni n'importe où ailleurs, dans les pays où j'avais voyagé.

Nous avions rejoint le fleuve Nahar ; là, près de sa source, il était de nouveau large et placide – jusqu'aux chutes. Bien avant de les voir, nous entendîmes le bruit terrible qu'elles produisaient. Enfin, nous débouchâmes sur elles, par au-dessus. Debout au bord d'un gouffre bordé d'arbres, nous les contemplâmes, bouche bée ; les aigles dans le ciel doivent éprouver ce que nous ressentîmes alors. Les chutes étaient aussi larges que le fleuve lui-même, bien trop larges pour qu'il fût possible de jeter un pont au-dessus, et l'eau y tombait sur une hauteur de cent pas, au moins. L'eau tombait en franchissant le bord, pour former un véritable rideau, tout blanc d'écume. Elle tombait, tombait et tombait encore, pour plonger, incroyablement loin en dessous dans les eaux vertes d'un immense bassin à son pied, avec une telle force qu'une brume s'en élevait en permanence. Les rayons du soleil y allumaient des myriades d'arcs-en-ciel.

— Au nom d'Elua ! murmura Joscelin.

Je déglutis et fis reculer Imriel, qui déjà escaladait des rochers couverts de mousse pour mieux les voir encore.

Je n'ai donné qu'une pauvre description des Grandes Chutes, mais elles forment une merveille que les mots seuls ne peuvent décrire. La puissance brute et la beauté qui s'en dégagent sont trop immenses. Nous demeurâmes là longtemps, tous, buvant la vue par nos yeux ; le rugissement des eaux emplissait nos oreilles. Même à cette hauteur, nos visages étaient trempés par les embruns portés par le vent.

Je crois que, si nous n'avions pas été si fascinés, nous aurions entendu la petite troupe de chasseurs qui nous arriva dessus.

C'étaient des Shamsun, même si je l'ignorais alors ; Tifari Amu me l'apprit plus tard. Ils étaient dix, armés d'arcs rudimentaires et de petits javelots ; agiles et solides, avec la peau de la couleur des olives mûres, et des cheveux nattés jusqu'à la racine. Des chasseurs – et des bandits. C'était une précision inutile à cet instant. Je le vis à la manière dont le regard de leur chef couvait nos montures et nos mules.

Et à la manière dont il me couvait moi, à la fois étonné et avide ; sa langue humectait ses lèvres. D'un mouvement vif et fluide, il encocha une flèche et banda son arc pour le pointer sur Joscelin – la plus grande des cibles. Les autres l'imitèrent et je plaçai Imriel derrière moi.

— Ne bougez plus, dit le chef shamsun dans un dialecte qui n'était rien d'autre qu'une variante du jeb'ez, en s'adressant à Tifari Amu et Bizan. (Les deux soldats jebéens avaient commencé à se déployer.) Laissez-nous prendre ce que nous voulons et personne ne mourra.

— Et que prendrez-vous ? demanda Tifari, l'épée à moitié tirée.

— Vos vivres. Vos armes. Tout ce que vous avez, répondit le Shamsun. *(Faites qu'il en soit ainsi,* priai-je. *Faites que cela n'aille pas plus loin. Nous sommes suffisamment près maintenant ; cela n'a plus d'importance. Il y a de l'eau et des poissons, si nous pouvons les attraper. Les lois de l'hospitalité habirus doivent toujours avoir cours en Saba.* Le regard du chef passa sur moi de nouveau, et je vis son souffle s'accélérer.) Et puis la femme aussi.

Joscelin connaissait assez de jeb'ez pour comprendre cela.

Ils furent surpris de le voir s'incliner. Ses canons d'avant-bras jetèrent des lueurs d'argent dans la lumière verte. Et ils furent plus surpris encore lorsqu'il se redressa, une dague dans chaque main, toutes deux lancées dans le même mouvement.

Celle de sa main gauche manqua sa cible ; mais pas la droite. Le chef mourut.

Les flèches volèrent. Je me jetai sur Imri juste à temps, mais je sentis une brûlure dans mon dos, comme si un tisonnier chauffé au rouge venait de déchirer mes chairs. La douleur, inattendue, s'épanouit en moi comme une vieille amie passée me rendre visite ; l'odeur de l'herbe écrasée m'emplit le nez. Imriel émit un cri de protestation étouffé et je m'écartai doucement de lui, tournant la tête pour voir la mêlée furieuse.

Ce n'était pas joli. Si les Shamsun s'étaient tenus plus éloignés, ils auraient pu exploiter leur avantage. Mais, après la première volée, le combat passa au corps à corps. Malgré une flèche plantée dans sa cuisse, Bizan se battait avec détermination, à grands coups d'épée assenés en boitillant. L'un des porteurs avait réussi à tirer le bouclier en peau de camelopard de Tifari de nos bagages, et j'eus alors un aperçu de la science du combat des Jebéens.

Et Joscelin… Du sang coulait sur le côté droit de sa tête, mais cela ne l'empêchait nullement de combattre aussi calmement qu'à l'ordinaire, tout comme s'il avait été en train de pratiquer ses exercices. Il maniait son épée tenue à deux mains avec grâce ; pas tout à fait aussi bien qu'auparavant cependant. Mais il avait dit vrai ; il pouvait toujours le faire.

Les Shamsun étaient arrivés équipés pour la chasse, pas pour la bataille. Tout fut fini en quelques minutes. Le dernier assaillant tenta de s'enfuir, mais Tifari Amu l'abattit avec l'un de ses javelots. Il arma tranquillement son bras, puis exécuta un puissant lancer. L'homme tomba, percé de part en part.

— Il serait allé prévenir sa tribu, expliqua Tifari, en réponse à ma mine choquée. (Il abaissa son bouclier pour s'essuyer le front.) Et ensuite, nous aurions eu une dette de sang à régler.

Je n'avais rien à répondre à cela. Nous étions en vie.

Au lieu de cela, j'allai voir Joscelin, qui grimaça lorsque je le touchai. Une flèche lui avait entaillé l'oreille, emportant un petit morceau de chair au niveau du lobe supérieur. Comme la blessure n'était pas dangereuse, je la lavai et appliquai dessus de la teinture de serpentaire, puis lui donnai un linge propre à appuyer dessus jusqu'à ce que cessât l'hémorragie.

— Alors ? demanda-t-il.

— Cela ne se verra pas si tu portes tes cheveux dénoués, dis-je. J'ai toujours trouvé que cela t'allait bien.

Il rit, puis cessa brusquement lorsque je me retournai pour ranger l'outre d'eau.

— Tu es blessée.

— Un peu. (Je jetai un coup d'œil derrière moi, puis haussai les épaules.) Une égratignure, rien de plus. Il faut que j'aille voir Bizan.

Sans tenir compte de ses récriminations, j'allai superviser l'extraction de la flèche ; la blessure n'était pas aussi grave qu'on aurait pu le craindre. Les flèches des Shamsun étaient superbement empennées – et comment aurait-il pu en être autrement avec autant d'oiseaux ? – mais leur pointe n'était que le bois taillé et durci au feu. S'ils avaient eu des pointes d'acier, nous n'aurions eu d'autre choix qu'ouvrir les chairs pour l'extraire. En l'espèce, Nkiku la retira d'un seul coup sec, avant de plaquer un morceau de tissu propre sur la plaie, de crainte que la flèche eût percé une artère. Mais Bizan avait eu de la chance. Je nettoyai la plaie et la bandai.

— Phèdre. (Joscelin arrivait en traînant Imriel derrière lui. Il me prit le petit pot de teinture de serpentaire des mains.) Assieds-toi, dit-il en m'asseyant de force sur un rocher. Imri, toi qui es adroit, nettoie la plaie et mets un peu de ceci dessus.

— Tu t'y connais en médecine…, commençai-je.

— Oh ! chut ! (Joscelin tendit un linge humide à Imriel, qui tamponna à gestes précautionneux l'écorchure par la déchirure de ma robe.) Veux-tu que cela s'infecte ?

— Je guéris toujours. (Puis je haletai soudain lorsque Imriel appliqua la teinture de serpentaire. Kaneka m'avait dit que c'était efficace, mais elle n'avait pas précisé que cela brûlait comme les sept enfers. Pendant un instant, une brume rouge envahit ma vision, et le bruit des Grandes Chutes fut comme celui de grandes ailes de bronze.) Ah !

Je clignai des yeux et le monde reprit ses teintes normales. L'expression sur le visage de Joscelin avait changé.

— Alors, dit-il doucement, cela non plus n'a pas changé.

— Eh non. (Je soutins son regard.) On dirait bien. En es-tu désolé ?

Après quelques instants, il secoua la tête.

— Non, dit-il en se penchant pour poser ses lèvres sur les miennes. Il faudra juste que j'attrape plus de poissons, c'est tout.

Je riais encore lorsque je les vis.

Contrairement aux Shamsun, les Sabéens étaient arrivés parés pour la bataille. Ils portaient des cuirasses d'un style archaïque, du moins me le figurai-je tel – des corselets de bronze sur des tuniques de coton, des jupes de cuir plissées et des manteaux rutilants. En y regardant mieux, je constatai que ce n'était pas le style qui était ancien, mais les cuirasses elles-mêmes – vieilles, usées et patinées par des générations de polissage, avec des restes de dorure dans les crevasses, ici et là.

Tifari Amu avait dit vrai. Cela faisait bien longtemps que personne n'avait commercé avec Saba.

Nous demeurâmes figés sur place, chacun à l'endroit où il se trouvait dans notre camp improvisé, occupé à panser ses blessures, au milieu des corps des bandits massacrés. L'un des Sabéens fit un pas en avant, sourcils froncés. Sa peau avait la même teinte d'acajou poli que celle des autres ; son visage barbu affichait une mine sévère. Il portait un casque semblable à quelque bonnet pointu de bronze ; seules les courroies de cuir étaient récentes.

— Toi, dit-il en habiru en pointant un doigt sur Tifari – qui s'était relevé pour saisir son bouclier. Que s'est-il passé ici ? Qui a tué ces hommes ?

Tifari secoua la tête pour indiquer qu'il ne comprenait pas.

Ils parlaient habiru. Après si longtemps, ils le parlaient encore.

— Baruk hatah Adonai, père, dis-je en me levant. Yeshua a'Mashiach… (Ma voix s'arrêta sur ces derniers mots. Quoi qu'ils pussent être, ces hommes n'étaient pas des Yeshuites. Je m'éclaircis la voix, puis repris, toujours en habiru.) Nous sommes venus en paix pour parler avec Saba.

Il posa les yeux sur moi, sans être le moins du monde décontenancé – ce dont je ne lui tins pas rigueur. Nous composions pourtant un tableau pour le moins étonnant, et même s'il ne me connaissait pas pour être la plus célèbre

courtisane de Terre d'Ange, je n'étais pas vraiment ce qu'on pouvait s'attendre à trouver au milieu de la forêt, entourée de cadavres.

— Toi, dit-il lentement. Tu es quoi ?

— Je suis Phèdre nó Delaunay de Montrève, de Terre d'Ange, répondis-je. Je viens d'un pays lointain, plus lointain encore que la terre de Shalomon. Et ce sont mes compagnons, ajoutai-je en les désignant d'un ample geste du bras. Nous arrivons de Meroë.

Joscelin exécuta son salut cassilin ; les Jebéens hochèrent prudemment la tête. Imriel ne bougea pas ; il s'efforçait de lire les expressions sur le visage du Sabéen.

— De Meroë. (Le capitaine sabéen fronça encore plus les sourcils.) Nous n'avons pas d'amis à Meroë.

Je traduisis son commentaire à Tifari Amu, qui se contenta de hausser les épaules.

— Vous n'y avez pas d'ennemis non plus. La querelle est ancienne. Notre sage reine pourrait aider à ce qu'elle soit définitivement enterrée, si Saba y consentait. Mais nous ne sommes pas venus pour parlementer, seulement pour aider ces personnes dans leur quête. C'est une faveur faite aux dieux, et au Lugal du Khebbel-im-Akkad, rien de plus.

Lorsque je relayai ses paroles au capitaine sabéen, celui-ci eut un petit sourire amer.

— Notre mémoire est grande, étrangère. La querelle n'est pas ancienne pour nous, et nous n'avons aucun égard pour les Akkadians. Quant aux dieux du Jebe-Barkal, ce ne sont que des monstruosités bestiales.

— Et pourtant, répondis-je, je crois savoir que vous utilisez le chagrin d'Isis pour dissimuler quelque chose aux yeux d'Adonai lui-même.

Il haleta comme si je venais de le frapper ; ses joues barbues s'empourprèrent.

— Ce ne sont pas tes affaires, étrangère ! (Je ne répondis rien. Les hommes derrière lui s'agitaient. Au bout d'un moment, il reprit la parole.) Cela fait de nombreuses journées que nous traquions ces voleurs, dit-il comme à regret, en désignant d'un coup de menton les Shamsun morts. Pour cette raison, à défaut

d’une autre, vous pouvez demander l’hospitalité autour du feu. Est-ce votre souhait ?

— C’est notre souhait, répondis-je en inclinant la tête.

— Alors qu’il en soit ainsi. (Son sourire amer reparut sur ses lèvres.) Je suis Hanoch ben Hadad. Je vais vous conduire jusqu’à la ville de Tisaar. Quelle que soit votre quête, vous pourrez toujours la présenter aux Anciens.

Et ce fut ainsi que nous pénétrâmes en Saba.

Chapitre 72

Ce ne fut pas un voyage facile, mais heureusement assez court. Les Sabéens n'étaient pas follement réjouis de notre compagnie, et se tenaient à l'écart. Pour leur part, les Jebéens étaient nerveux et restaient sur le qui-vive – ce qui était bien compréhensible. Enfin, Joscelin, Imriel et moi étions totalement subjugués.

Si le Jebe-Barkal avait été une terre fabuleuse, Saba l'était plus encore. Depuis combien de temps vivaient-ils ainsi dans l'isolement ? Dans la mesure où leur histoire s'étirait sur différentes époques et différents calendriers, le calcul n'était pas simple, mais, selon mes estimations, le roi Khemosh avait régné deux siècles environ avant la naissance d'Elua.

La querelle entre Saba et le Jebe-Barkal était donc antérieure à l'avènement de ma patrie.

C'était une pensée stupéfiante.

Sous la houlette de Hanoch ben Hadad, nous atteignîmes le lac des Larmes, qui était vaste au point de ressembler à une paisible mer intérieure, refermée sur ses mystères. Ici, au moins, il y avait des routes, si bien que nous pûmes chevaucher de front jusqu'à Tisaar, la capitale sabéenne.

Ce fut une sensation étrange, dans ces étendues vertes et sauvages, de voir soudain, dressés devant nous, les murs de pierre couleur rouille qui entourent la ville au bord du lac. Une sentinelle nous aperçut depuis la tour de la porte et sonna un long coup d'une trompe faite d'une corne de bélier. Hanoch ben Hadad leva une main pour se signaler, puis attendit que le garde interloqué parût pour s'enquérir du motif de la visite.

Je ne sais ce qu'ils se dirent, mais cela sembla suffire. Nous fûmes autorisés à entrer à l'intérieur de la ville de Tisaar.

Pendant presque douze années de ma vie, j'avais étudié l'histoire, les mœurs et les coutumes des Habirus. Là, j'eus l'impression de pénétrer directement au cœur d'un de mes rouleaux. En dépit de son isolement et de l'absence d'échanges avec d'autres nations, Tisaar était prospère ; les Sabéens tiraient pleinement parti des ressources qui abondaient ici – pierre, bois, cultures, élevage et gibier sauvage. Pour le métal, en revanche, ils n'avaient que du cuivre et de l'or. Aucun fer – et donc aucun acier ; et pas même de l'étain pour faire du bronze. Cela expliquait la vétusté de leurs armes antiques, transmises de génération en génération, rafistolées, rectifiées, et parfois fondues et forgées de nouveau – plus vénérées que l'or. Tout l'acier que contenait Tisaar était une rareté ; il en arrivait parfois en Saba à l'occasion de la capture de bandits – lors d'opérations mieux réussies qu'avec les Shamsun que nous avions rencontrés. Les hommes de Hanoch regardaient nos armes avec des yeux à la fois émerveillés et envieux. Je crois qu'ils s'en seraient emparés s'ils l'avaient osé, mais les lois de l'hospitalité le leur interdisaient.

Pour ma part, je regardais tout autour de moi, tandis que nous avancions dans les rues de Tisaar, sidérée de voir des chariots d'un style qui n'avait plus cours depuis des siècles, avec des tours de roue en cuivre. Et les gens de Tisaar, dont les visages noirs s'accordaient étrangement avec la langue habiru et leur habillement suranné, nous dévisageaient, se demandant quels étranges personnages nous pouvions bien être.

Il n'y avait pas la moindre auberge dans Tisaar. Les Sabéens de l'extérieur en visite dans la capitale résidaient chez des parents ou des amis, ou bien campaient aux abords de la ville. Tifari, Bizan et nos porteurs optèrent pour cette dernière option, et l'autorisation de circuler dans la ville pendant six jours leur fut accordée, à condition de ne pas y porter leurs armes. Pour Joscelin, Imriel et moi, Hanoch ben Hadad proposa un hébergement chez sa sœur, qui était veuve, nous jugeant suffisamment sûrs. De mauvaise grâce, il autorisa Joscelin à conserver ses armes, en lui interdisant toutefois de les porter dans la ville sans une escorte de soldats sabéens.

La grande fille de la sœur de Hanoch avait quitté la maison de sa mère pour vivre avec son mari, si bien que cette dame vivait seule dans une grande demeure, avec pour seule compagnie un cuisinier et une vieille servante. Tout l'étage était donc inoccupé – et utilisé uniquement pour le stockage.

— Étrange endroit. (Joscelin ouvrit une malle dans la chambre qui nous avait été allouée et renifla le linge qu'elle contenait.) Cela sent le moisi. On dirait que la ville tout entière est restée figée dans le temps.

— C'est pratiquement le cas. Cesse de fouiner, c'est incorrect.

La sœur de Hanoch, Yevuneh, m'avait bien plu, avec sa manière touchante de porter son chagrin.

— Pour trois maillons d'or, on devrait tout de même avoir le droit, répliqua Joscelin avec un petit haussement de sourcils.

— Tu aurais pu acheter la maison avec une seule de tes dagues.

— C'est vrai. (Il rabattit le couvercle de la malle.) Notre accueil n'augure rien de bon. Je ne les imagine pas nous dire le nom de Dieu comme cela, puis nous souhaiter bonne route.

— Effectivement, répondis-je. Je ne crois pas que les choses se passeront ainsi.

Je dormis mal cette nuit-là ; pour la première fois depuis des mois, je fis un rêve – le vieux rêve, celui qui m'avait réveillée, tremblante et pleurante, dans notre maison de la Ville d'Elua. Une fois encore, je me tenais à la proue d'un navire, vainement accrochée au bastingage, tandis que Hyacinthe enfant, debout sur la grève qui s'éloignait, les bras tendus et suppliants, criait mon nom sans relâche d'une voix emplie de désespoir. Seulement, cette fois, son cri s'amplifiait à mesure que le bateau s'éloignait, montait, montait, jusqu'à devenir un hurlement de terreur pure. Dans mon rêve, je me plaquai les mains sur les oreilles, incapable de le supporter, puis je m'effondrai sur le pont du navire.

Mais il ne diminuait pas pour autant. Il était si assourdissant qu'il me réveilla, et ce fut alors que je me rendis compte que le cri que j'entendais dans mon rêve était bel et bien réel.

— Imriel, murmurai-je en me précipitant vers sa couche dans le noir. (Derrière moi, Joscelin alluma une lampe.) Ce n'est rien. C'est juste un cauchemar.

Imriel s'arracha d'un coup à sa vision, le corps recroquevillé et raidi ; les larmes formaient des rigoles sur ses joues.

— J'ai rêvé… J'ai rêvé que j'étais à Daršanga et que vous m'y abandonniez. Vous partiez à cheval sans même vous retourner. Et Nariman riait en m'emmenant chez le Mahrkagir…

— Chut. (Je lui caressai doucement les cheveux, jusqu'à ce que je sentisse l'instant où il frissonna et où tous ses membres se détendirent.) Ce n'était qu'un rêve, rien qu'un rêve. Je ne te laisserai jamais, nulle part.

Au bout d'un moment, il sombra dans un sommeil apaisé. Lorsqu'il me parut s'être profondément endormi, j'allai à la fenêtre, par laquelle on apercevait le lac au loin. La lune, presque pleine dans le ciel, se mirait sur ses eaux noires.

— Il y a plus de quarante îles, dit Joscelin dans mon dos. Si c'est bien là qu'il est caché… L'un des hommes de Hanoch l'a laissé entendre.

— Je sais.

Quelqu'un bougea en bas de l'escalier ; les cris d'Imriel avaient réveillé la maisonnée. *Je devrais aller prévenir Yevuneh que tout va bien,* songeai-je. Au lieu de cela, je m'abîmai dans la contemplation du lac – et la méditation.

— Crois-tu que nous pourrions trouver la bonne ? demanda Joscelin. S'il faut en arriver là.

— Je ne sais pas, répondis-je. Mais, s'il faut en arriver là, nous devrons essayer.

Le lendemain matin, nous déjeunâmes tous les trois avec Yevuneh, en attendant le message du Sanhédrin des Anciens par lequel ils nous feraient savoir à quel moment nous pourrions nous présenter devant eux pour leur soumettre notre affaire. Même si elle nous avait fait demander cher pour son hébergement, Yevuneh se révéla une hôtesse charmante, bien plus heureuse de notre compagnie que son frère l'avait jamais été.

— Redites-moi où se trouve votre pays, dit-elle.

La notion lui paraissait bien difficile à intégrer. Avec l'aide de Joscelin, je transformai la table en carte. Saba, elle connaissait, ainsi que le Jebe-Barkal, le Menekhet et l'Umaiyyat et le Khebbel-im-Akkad ; Hellas, elle en avait entendu parler. Quant au reste, j'aurais aussi bien pu lui parler skaldique.

— Regardez ! Si Iskandria est ici, expliquai-je en matérialisant la capitale menekhetie par un pot de miel, et si la mer est ici… (de la main, je couvris une portion de la table)… alors, Hellas est ici, et là se trouvent les villes-États des Caerdiccae Unitae, et au-delà de cette frontière… (que je marquai d'une figue sèche)… commence le pays de Terre d'Ange.

— C'est si loin, s'ébaubit-elle. Mais pourquoi avez-vous fait tout ce chemin, mon enfant ?

— Pour trouver la tribu de Dân, répondis-je. Il se dit qu'elle détient une grande sagesse.

Yevuneh détourna la tête.

— Nous détenions une grande sagesse nous-mêmes, autrefois, dit-elle tout doucement. (Elle hocha ensuite la tête.) Mais vous avez fait un bien long chemin pour rien si c'est la sagesse que vous cherchez. Ne vous ont-ils pas raconté, au Jebe-Barkal, comment nous avons rompu le Pacte de la sagesse ?

— J'ai entendu quelque chose, dis-je. Mais je n'ai pas entendu les Melehakim raconter leur histoire.

— Les Melehakim. (Elle sourit, faisant naître de petites rides délicates au coin de sa bouche.) Nous appellent-ils encore comme cela ?

— Certains le font, répondis-je en songeant à Shoanete.

— Ah ! cela fait bien des générations que nous ne nous sommes pas appelés ainsi. Je crains que nous en ayons perdu le droit. (Son regard vint se poser sur Imriel, occupé à engloutir la figue sèche qui marquait la position de Terre d'Ange.) Que voulez-vous savoir, mon enfant ? Pour un baiser de ce petit, je vous raconterai une histoire.

Je traduisis ses paroles à Imriel qui avait bien quelques notions d'habiru, compte tenu de sa proximité avec l'akkadian, mais pas assez cependant pour suivre une conversation. Il soutint mon regard, puis hocha la tête. Ensuite, il se leva et vint

déposer un baiser sur la joue encore fraîche de Yevuneh. Pour celui qui ignorait ce qu'il lui en coûtait d'offrir son affection à une quasi-étrangère, cela composait une belle image.

— Quel bel enfant, avec une peau comme l'ivoire ! Et charmant comme tout, en plus de cela. (Yevuneh sourit de nouveau et lui caressa les cheveux.) Vous avez bien de la chance d'avoir un si beau fils.

Joscelin, qui comprenait très bien l'habiru, ne fit aucun commentaire.

— En effet, dis-je. Ma dame, comment le Pacte de la sagesse a-t-il été rompu ?

— Par l'orgueil, dit-elle. L'orgueil et la colère. Quoi d'autre, sinon ? Lorsque le royaume de Shalomon est tombé, Adonai nous a donné un foyer au Jebe-Barkal, afin que nous préservions Ses dons et les conservions en sécurité. Jamais ils ne devaient être utilisés pour servir un intérêt personnel, mais uniquement pour servir le bien de Son peuple – les descendants de ceux qui avaient reçu l'onction, les Sages, les Melehakim. La garde de Ses dons était confiée aux hommes, mais la transmission de la sagesse… Ah ! c'est entre les mains des femmes qu'elle repose. (Yevuneh retourna ses mains vides, paumes vers le ciel.) Nous ne la tenions pas suffisamment fort. Avez-vous entendu parler de Khemosh, celui qui usurpa l'onction ?

Je hochai la tête.

Elle poussa un soupir.

— Nous ne réagîmes pas. Lorsque Khemosh parlait, les hommes écoutaient et commençaient à faire écho à ses paroles. Lorsque la reine parlait, nous restions silencieuses, tétanisées par la peur. Nous avons laissé faire – nous avons accepté que la chaîne soit rompue et que soit brisé le Pacte. Khemosh, tout plein de sa colère, reçut l'onction et fut proclamé roi, sans la sagesse d'une femme pour contrebalancer ; et Khemosh fit la guerre à Meroë. Nemuel, qui était le prêtre de la lignée d'Aaron à cette époque, apporta l'Arche des tables brisées sur le champ de bataille. Auparavant, chaque fois que nous en avions eu besoin, la voix d'Adonai résonnait parmi les anges, proclamant Son nom terrible. Cette fois-là, la Voix demeura silencieuse.

— Et l'armée de Khemosh fut défaite, terminai-je. Oui, on me l'a raconté.

— Non, dit Yevuneh, ce n'est pas tout. Car lorsque la Voix se tut… (Ses yeux se posèrent sur Imriel.) Quels yeux a ce garçon ! On dirait des saphirs au crépuscule. Il y avait des saphirs également sur le pectoral d'Aaron, vous savez. Des saphirs et des jacinthes, des agates, des sardes, des topazes, des diamants… Je ne pourrais même plus les nommer toutes. Douze pierres pour les douze tribus.

Le pectoral d'Aaron, murmurai-je songeusement. Il a été pris dans le temple de Shalomon.

— Oui. (Yevuneh hocha la tête.) C'était l'un des trésors. Et, lorsque la Voix se tut, Nemuel le passa à son cou et ceignit son front de la couronne, sur laquelle était gravé « Consacré à Adonai ». Dans son orgueil – car c'était lui qui avait oint Khemosh de ses propres mains –, il revêtit ces atours dans l'intention de contraindre la volonté d'Adonai. Et, sur le champ de bataille, il ordonna qu'on levât le couvercle de l'Arche des tables brisées…

Elle se tut. J'étais suspendue à ses lèvres, et Joscelin et Imriel l'étaient eux aussi. Après plus de mille années et plus, ces événements paraissaient s'être déroulés la veille aux yeux de la veuve sabéenne.

— C'était une folie, murmura-t-elle, car Nemuel approcha de l'Arche des tables brisées plein de sa colère. Et il croyait pouvoir contenir le Nom sacré ! (Yevuneh secoua la tête.) Là où il y a de l'orgueil et de la colère, il n'y a nulle place pour Adonai. Le tenter tout de même, et c'est la mort assurée. Ce n'est que dans un état de confiance et d'amour parfaits qu'une telle grâce peut être reçue.

— Faire de soi un réceptacle où soi n'est plus, murmurai-je.

— C'est cela même. (Yevuneh hocha la tête.) Mais Adonai s'est montré miséricordieux en retenant le coup de la mort, au nom de l'amour qu'il avait porté à son peuple. Le couvercle fut levé et Nemuel regarda à l'intérieur pour voir le nom de Dieu. (Une expression sombre était apparue sur son visage.) Mais, lorsqu'il voulut le dire, il était devenu muet ; sa langue dans sa bouche était devenue semblable à une racine tourmentée par la

sécheresse. Tel fut le châtiment pour avoir brisé le Pacte de la sagesse. Ensuite, tout fut comme vous avez dit – l'armée de Khemosh fut vaincue et il y eut la fuite. Nous fuyions non seulement les forces de Meroë, mais aussi la colère d'Adonai, qui endurait tant de peine pour préserver Son peuple.

— Un lourd châtiment pour une transgression, fis-je observer.

— Non. (Yevuneh me fit un petit sourire triste.) Le poids de ce péché pesait sur nos épaules à tous, car nous avions tous failli. C'est tous ensemble que nous avions trahi le Pacte. Aujourd'hui encore, les prêtres de la lignée d'Aaron naissent sans langue, pour être les gardiens d'un trésor inutile, qu'il nous faut par ailleurs dissimuler aux yeux d'Adonai, notre Seigneur le Dieu, de crainte sinon qu'il se souvienne et que sa main s'abatte sur nous pour nous punir de nos folies. Khemosh lui-même n'eut jamais ni fils ni fille, et nous n'osons même pas nous choisir un roi, en nous en remettant aux lois anciennes gardées par les Anciens. Et nous les femmes… nous payons toujours le prix du pouvoir dont nous nous sommes dessaisies. Donc, vous voyez, c'est en vain que vous venez chercher la sagesse ici.

Joscelin laissa filer son souffle en un long filet sifflant, puis entreprit de traduire le récit à Imriel. Toujours assise, je m'abîmai dans mes réflexions en regardant les mouches tourner autour du pot de miel.

— C'est possible, dame Yevuneh, dis-je finalement. Et je suis bien désolée que les femmes melehakim ne se soient pas saisies des deux bouts brisés de la chaîne. Mais toute connaissance est bonne à prendre, et ces histoires sont une découverte pour moi. J'avais entendu parler des Tables de Moishe et de l'arche qui les renfermait. Mais cette Arche des tables brisées que vous venez d'évoquer, de quoi s'agit-il au juste ?

— C'est écrit… Vous savez que toutes ces choses ont été consignées ? demanda-t-elle.

Je répondis d'un hochement de tête, en songeant aux monceaux de textes que j'avais lus, aux heures passées aux pieds du Rebbe à apprendre les us et traditions des Habirus. Comment pouvait-elle savoir tout cela ? La plupart de ces écrits

étaient postérieurs à la fuite de Melek al'Hakim de la terre de ses pères.

— Il est écrit qu'il y avait deux jeux de tables. Le premier comprenait les tables écrites de la main même d'Adonai, murmura Yevuneh. Ce sont elles qui ont été brisées. Quant au second, ce sont les tables gravées par Moishe lui-même pour conserver la loi. Mais la première… ah ! elle contenait le nom de Dieu dans chaque syllabe.

Je sentis mes poils se dresser sur ma nuque.

— Et celles-ci sont ici.

— C'est ce qu'on dit. (Elle écarta les mains.) Je ne les ai pas vues moi-même. Mais telle est l'histoire que vous vouliez connaître. Et tout cela n'est que la somme de notre sagesse perdue. Un jour, peut-être, Adonai nous enverra un signe nous demandant d'expier. En mille ans, cela ne s'est jamais produit.

Il y eut un coup frappé à la porte. Je crois bien que nous sursautâmes tous. La servante de Yevuneh alla ouvrir, puis revint chercher sa maîtresse. Lorsque Yevuneh revint, sa mine était grave.

— Vous allez paraître devant les Anciens.

Chapitre 73

Notre entrevue avec le Sanhédrin des Anciens se révéla finalement très longue et totalement vaine.

Je leur présentai l'affaire avec éloquence, du moins le pensai-je – l'histoire de Hyacinthe, l'histoire du Maître du détroit, le fils bâtard de Rahab, l'implacable malédiction du Dieu unique et les raisons pour lesquelles j'étais venue chercher le Nom sacré. Certaines choses ne nécessitaient aucune explication ; Rahab, ils connaissaient, ainsi que le Livre de Raziel dont il tirait son pouvoir. Mais pour le reste…

Pendant mille ans et plus, les Sabéens avaient vécu coupés du monde, quelque part au sud extrême du Jebe-Barkal. Ils ne savaient donc rien de la séparation survenue entre Terre d'Ange et Alba, ni non plus de ce qu'elle signifiait. D'Elua le béni lui-même, ils ne savaient rien. Quant à sa procréation…

— Vous voulez dire, demanda l'un des Anciens, que cet homme, ce Yeshua ben Yosef, a été reconnu comme étant le Mashiach et le fils d'Adonai ?

— Oui, seigneur. (Je leur donnai toutes les marques de la plus extrême courtoisie.) C'est ce que disent les Yeshuites – c'est-à-dire les descendants des onze autres tribus. En ce moment même, ils agissent pour suivre la volonté de Yeshua en se forgeant une nouvelle patrie, très loin au nord, encore plus au nord que mon propre pays. Beaucoup affirment qu'il leur faut aller là-bas, mais tous n'y croient pas.

— Adonai ! souffla-t-il, comme si ce mot avait été un sacrement. Est-ce vraiment ainsi ?

— Nous nous sommes cachés, Bilgah, lui rappela un autre des Anciens. Jusqu'à ce qu'Adonai Lui-même se désespère des dons qu'il avait faits à Son peuple. Alors pourquoi ne serait-ce

pas ainsi ? Il nous a crus perdus. Pourquoi n'aurait-Il pas envoyé le Mashiach pour conduire ceux qui étaient restés ?

— Dites-moi qu'il n'en est pas ainsi ! (L'Ancien Bilgah se tenait les tempes à pleines mains.) Je préfère encore croire qu'Adonai a détourné son regard de nous sous le coup de la colère, plutôt que de penser qu'il nous a oubliés !

Et ainsi poursuivirent-ils leurs palabres, encore et encore, car de la situation de Hyacinthe ils ne se souciaient guère. La nouvelle que nous venions de leur apporter, et qui était pourtant déjà vieille de dix siècles, éclipsait tout le reste. Pour ma part, je le confesse, j'en étais ébranlée. Se pouvait-il vraiment que la venue au monde de Yeshua résultât de la folie des Melehakim, qui n'avaient pas su maintenir leur Pacte ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je ne le savais pas à cet instant-là, et je ne l'ai jamais appris depuis. La politique des dieux échappe à la compréhension des mortels. Au bout du compte, je ne pouvais que m'accrocher à ce que je savais être vrai – que j'étais d'Angeline, descendante d'Elua le béni. Et peu importe qui raconte l'histoire et la manière dont il la raconte, mais sa procréation avait été une chose inédite, car l'amour mortel – l'amour entre Yeshua ben Yosef et Magdalene – y avait tenu un rôle. Et cela, c'était une chose, je crois, qu'aucun dieu ne pouvait contrôler.

« Aime comme tu l'entends. »

J'attendis que les Anciens de Saba marquassent une petite pause dans leur querelle, puis j'exécutai une profonde révérence devant eux, tandis que Joscelin s'inclinait à côté de moi.

— Seigneurs, dis-je doucement. Vous avez entendu mon espoir et ma supplique. Sachez une chose. Mon ami, celui qui a pris sur lui ce sacrifice, vieillit un peu plus chaque journée qui passe ; il vieillit, mais il ne meurt pas. Pour l'heure, il est jeune encore – si tant est qu'on puisse détenir un tel pouvoir et être jeune. Mais un jour, cependant, il ne le sera plus ; et un jour encore, la folie viendra le prendre. Vous tenez entre vos mains les clés de sa liberté. Ne consentiriez-vous pas à me les prêter ?

Il y eut un long silence.

— Ce n'est pas si simple, ma dame, dit l'un des Anciens d'une voix posée. Si ce que vous dites est vrai… et si, admettons, je

vous accordais quelque chose… il se trouve qu'Adonai Lui-même a oublié notre existence pour ne se préoccuper que de son fils. Qu'adviendra-t-il de nous s'il se souvient soudain ? (Il secoua la tête.) Non, mieux vaut rester oubliés.

— Pendant combien de temps ? demandai-je. Encore mille ans ? Ce que je vous demande, seigneurs… si ce n'est pas la sagesse, alors appelez cela de la compassion, et forgez un nouveau Pacte.

— Ce n'est pas si simple, dit un autre Ancien. (Il me sourit, avec sur le visage une grande douceur désolée.) Voyez-vous, ma dame, lorsque Adonai – le Dieu unique, comme vous l'appelez – a détourné Son visage de nous, nous avons perdu ce qui était sacré pour nous. Cette chose que vous cherchez – cette clé, ce nom –, aucun d'entre nous ici n'a la grâce voulue pour la contenir, la langue pour la prononcer. Combien de temps, demandez-vous… Mais combien de temps dure la colère d'Adonai ? Et à cette question, nous avons une réponse. Elle dure à jamais. Mille ans, dix siècles ne sont qu'un début.

Je songeai aux reflets de la lune sur le lac des Larmes, à l'histoire de Shoanete, à l'histoire de Yevuneh. Et je songeai à mon rêve – à la supplique de Hyacinthe se mêlant aux cris d'Imriel.

— Néanmoins, je pourrais examiner l'Arche des tables brisées, la découvrir et en prendre connaissance pour moi-même uniquement.

Les Anciens de Saba votèrent. Et, malgré tout ce que je leur avais raconté, malgré tout ce que j'avais enduré, malgré tout ce que nous avions tous souffert, ils votèrent « non ». À contrecœur pour certains, à en juger par quelques regards chargés de sympathie, mais ainsi en fut-il néanmoins décidé.

— Nous n'avons aucun moyen de savoir si votre histoire est vraie ou non, dit Abiram, le plus ancien des Anciens. Peut-être est-ce le cas, et peut-être est-ce quelque chose que nous découvrirons au prix de longs, très longs moments consacrés à l'étude et à la prière. Mais hélas ! nous avons déjà une certitude. Ce dieu que vous dites servir – cet Elua né de la Terre – n'a jamais reçu l'onction d'Adonai. Non. (Il secoua la tête.) Je suis désolé. Mais vous autoriser à approcher du Saint des Saints…

Non. Même pour l'un des nôtres, nous refuserions. C'est chose permise uniquement aux prêtres de la lignée d'Aaron. Ce que vous demandez peut se révéler un blasphème plus grand encore que la rupture du Pacte – et vous pourriez en mourir.

— Qu'il en soit donc ainsi, murmurai-je, vaincue. Je vous remercie de m'avoir entendue.

J'étais en colère lorsque nous regagnâmes la maison de Yevuneh. Je bouillais ; c'était plus fort que moi.

— C'est bien ce à quoi tu t'attendais, dit Joscelin. Ni plus ni moins. Tu as été suffisamment prévenue, Phèdre. En tout cas, maintenant c'est fait. Les Melehakim ont mis la sagesse de côté, et la compassion avec elle. Néanmoins, pour ce que nous en savons, ils disent vrai – ta langue se recroquevillerait dans ta bouche, à moins que tu tombes raide… (Sa voix resta en suspens tandis que son regard était fixé sur la maison de Yevuneh.) Au nom d'Elua ! a-t-elle organisé une fête ?

Des silhouettes noires allaient et venaient devant la fenêtre ; des silhouettes de femmes vêtues de grands châles. On nous fit entrer et nous découvrîmes une bonne dizaine de solides matrones sabéennes, qui avaient depuis longtemps passé l'âge de porter des enfants, en train d'apporter des plats dans la modeste cour à l'arrière de la maison.

— Vous voilà revenus. (Yevuneh frappa dans ses mains et nous désigna du doigt. Sa sérénité un peu chagrine avait cédé le pas à une excitation contenue.) Ah ! parfait ! Nous sommes presque prêts.

— Excusez-nous, ma dame, dis-je poliment. Nous n'avions aucune intention de perturber votre réunion. Nous allons nous retirer et vous laisser tranquilles.

— Non, non, mon enfant. Surtout pas ! Elles sont venues pour vous voir.

Elle me prit par le bras pour me faire faire le tour de l'assemblée et me présenter à toutes – Ranit, Dinah, Semira, Yaffit, et une demi-douzaine d'autres encore. Stupéfaite, je notai le visage et le nom de chacune d'elles dans ma mémoire, selon la technique que Delaunay m'avait enseignée, pendant qu'elles se regroupaient autour de moi tout excitées, murmurant des salutations polies, touchant ma peau et mes cheveux, et

s'extasiant sur Joscelin. Non seulement étions-nous les premiers D'Angelins qu'elles voyaient, mais surtout les premières personnes à venir de si loin au nord. Une sacrée nouveauté !

— Et attendez de voir le garçon ! s'exclama Yevuneh. Ah ! un bijou en miniature !

— Où est-il ? demandai-je, subitement alarmée. Il était censé rester dans notre chambre.

— Oh ! tssss ! (Yevuneh fit claquer sa langue.) Écoutez-moi la jeune maman s'inquiéter pour son petit poussin. L'avez-vous fait venir de si loin pour craindre qu'il lui arrive quoi que ce soit dans la maison de Yevuneh ? Oui, mon enfant, il est là-haut, à attendre votre retour. (Son expression se fit soudain madrée.) Même si celui-ci n'est pas porteur de bonne nouvelle. Alors, dites-moi, les Anciens ont-ils refusé d'entendre votre requête ?

— Oui. (Les femmes assemblées s'étaient soudain tues pour me scruter de leurs yeux pleins d'expérience et de compréhension, sertis dans leurs visages ridés. Je commençai à comprendre qu'il s'agissait là de quelque pendant féminin du conseil des Anciens.) Ma dame Yevuneh, que se passe-t-il au juste ?

— Je vous ai dit qu'en mille ans aucun signe ne nous avait été envoyé nous indiquant qu'était venu le temps d'expier. (Yevuneh me fit son sourire simple et bon, celui d'une veuve portant sa part du chagrin vieux de dix siècles de son peuple.) J'avais tort. Il y a vous. Et c'est la raison pour laquelle, mon enfant, nous nous sommes réunies pour parler.

C'était donc cela. Je racontai l'histoire une seconde fois ce jour-là.

Seulement, cette fois-ci, je me tenais non pas dans une salle d'audience, mais dans une cour des plus agréables, à l'ombre de treillages verdoyants, assise sur un coussin moelleux posé sur un banc de pierre. Des assiettes de douceurs au miel et au melon, ainsi que des boules de sésame circulaient, et l'on but cette boisson forte qu'ils appelaient *kavah,* faite à partir de petites baies délicatement mises à griller au-dessus du feu, puis réduites en poudre et mélangées à de l'eau chaude. On la servait cérémonieusement, pour déguster ensuite sa chaude saveur

légèrement amère. Yevuneh leur avait déjà rapporté tout ce que j'avais dit au sujet de Terre d'Ange, du Mashiach et de la naissance d'Elua le béni.

Je ne saurais dire au juste ce qu'elles en pensaient. Ces informations étaient tombées comme une pierre dans les profondeurs de leur histoire commune, et je n'avais pas la moindre idée des changements qui pouvaient en résulter. Mais il y a une chose dont je suis sûre : elles étaient avides d'en savoir plus.

Je leur racontai donc de nouveau le destin de Hyacinthe, en commençant cette fois par le petit garçon tsingano dont j'avais fait la connaissance sur le marché – mon prince des voyageurs aux yeux joyeux et aux boucles brunes, qui n'avait pas dédaigné l'amitié d'une jeune fugueuse de la Cour de nuit. Elles soupirèrent lorsque j'évoquai l'éclat de son sourire, gloussèrent au récit de ses exploits, et hochèrent vigoureusement la tête lorsque j'expliquai qu'il avait consacré son premier argent durement gagné à l'achat d'une maison pour sa mère.

Quant aux Tsingani eux-mêmes et à la folie prophétique qui leur fait parcourir sans fin le long chemin – le *Lungo Drom* –, elles comprenaient parfaitement de quoi il retournait.

Pendant que je parlais, Imriel se mêla aux femmes de Tisaar, circula parmi elles pour faire le service, proposant le plat avec un geste quasiment aussi parfait que si je le lui avais enseigné moi-même. Fort heureusement, certains enseignements essentiels n'avaient pas été négligés au sanctuaire d'Elua. Et toutes les femmes soupirèrent, s'extasiant à leur tour sur son teint clair et ses yeux de crépuscule, voyant dans ses cheveux noirs, tirant sur le bleu, un reflet du Hyacinthe que je venais de leur décrire.

Je ne dis pas grand-chose de la Skaldie, hormis la menace pesant sur notre patrie et l'embarquement de Hyacinthe avec nous pour aller chercher l'aide du promis assiégé de notre jeune reine – le prince cruithne en exil dont elle était follement éprise. Cela aussi elles le comprenaient ; tout comme elles comprenaient l'angoissante malédiction du Maître du détroit, damné par l'orgueil de son père immortel.

— L'orgueil, murmura Yevuneh. L'orgueil et la colère. Encore et toujours.

J'évoquai le premier sacrifice de Hyacinthe, lorsqu'il avait renoncé à sa place parmi les Tsingani, au rôle d'héritier qui lui revenait de droit en tant que petit-fils du *Tsingan Kralis,* uniquement pour dire le *dromonde* pour moi. Je pris bien soin de ne pas mentionner le nom de Melisande, de crainte qu'Imriel l'entendît et comprît. Mais peu importait en fait. Les femmes de Tisaar comprirent très bien que Hyacinthe l'avait fait en l'honneur de sa mère – dont il ne voulait pas renier l'héritage.

C'étaient des mères pour la plupart : des mères, des grands-mères, des femmes et des veuves. Je vis les larmes briller dans leurs yeux lorsque mon histoire – l'histoire de Hyacinthe – s'approcha des rives de l'îlot rocheux et solitaire. Une boule se forma dans ma gorge et il me fallut lutter pour pouvoir continuer.

« Sais-tu que le *dromonde* peut lire en arrière aussi bien qu'en avant ? »

Et je leur racontai ensuite comment le prince des voyageurs avait utilisé son don pour prendre ma place, en s'offrant lui-même en sacrifice, puis ce qui était arrivé depuis.

Je pensais avoir fait preuve d'éloquence la première fois ; j'avais tort.

Il ne restait plus un œil de sec dans la cour lorsque j'eus fini – les miens y compris. Si j'étais parvenue à conserver la maîtrise de ma voix, j'avais dû renoncer pour ce qui était des larmes ; elles coulaient le long de mes joues. Cela aurait dû être moi. Cela n'aurait jamais dû être un autre.

— Oh ! Adonai ! (Yevuneh tira un mouchoir brodé de sa manche pour se moucher bruyamment.) Ah ! mon enfant, quelle histoire ! Et vous croyez – vraiment ? – que le Nom sacré pourrait briser cette malédiction ?

— Oui, ma dame. (Assise en tailleur sur un coussin, j'inclinai la tête.) Pendant dix ans et plus, j'ai étudié la question. Je crois qu'il en est ainsi. Le nom de Dieu peut contraindre Rahab à renoncer à venger son orgueil blessé. Je ne vois pas d'autre solution.

— Vos propres dieux sont-ils si faibles ? demanda finement une autre des femmes, Ranit. Pourquoi n'oubliez-vous pas vos rites païens pour solliciter l'Éternel céleste avec un cœur pur ? Au lieu de venir comme une mendiante qui n'ose pas s'approcher et qui demande l'aumône à la porte.

— Adonai lui-même utilise des mains mortelles pour accomplir Sa volonté, ma dame, répondis-je.

— Vous voulez dire que vos dieux vous ont envoyée ?

J'écartai les mains.

— Je n'ai pas ce droit – pas ici. Mais je suis l'Élue de Kushiel, et Kushiel était jadis le Punisseur de Dieu. C'est de justice qu'il s'agit ici, et la justice est son domaine. Mes dames, je suis d'Angeline. Cette vérité coule dans mes veines et est inscrite dans ma chair. Pendant qu'Adonai pleurait son fils, Elua le béni cheminait dans le vaste monde, ignoré de tous, aidé uniquement de ses Compagnons. Nous sommes son peuple, leur peuple, né de leur semence. Lorsque enfin l'attention d'Adonai se porta sur Elua, un nouveau pacte se fit, entre l'Éternel céleste et notre mère la Terre, qui scella nos vies. Je ne saurais être autre que ce que je suis.

Une autre femme prit la parole – Semira au regard aigu, semblable à celui d'un oiseau, et au visage tout parcheminé.

— Dites-vous alors que cet Elua serait le Mashiach ?

— Le Mashiach. (La question me désarçonnait.) Non, mère. Aucun D'Angelin n'a jamais prétendu chose pareille. Elua est… Elua.

— Ah ! mais votre peuple était barbare. Comment aurait-il pu savoir ? (Machinalement, elle mordilla sa lèvre inférieure.) Certains affirment que Melek-Zadok était le Mashiach, et que le Pacte de la sagesse constituait la première étape vers le grand apaisement de la Terre que Son règne allait apporter, lorsque la guerre aurait disparu et que la sagesse habiterait tous les cœurs.

— Et d'autres, intervint une autre voix, à la fois douce et hésitante, disent qu'Adonai lui-même sera réuni avec son épouse éternelle lorsque viendra le Mashiach, et que l'union de Shalomon et Makeda était un signe avant-coureur de cette célébration.

Un instant de silence suivit sa déclaration, et je perçus qu'il s'agissait d'un mystère de femmes nulle part écrit dans les chroniques habirus ou yeshuites.

— Cela n'est pas arrivé, dit Samira d'un ton sans appel. Nous le savons toutes. Peut-être sommes-nous coupables nous aussi d'avoir rompu le Pacte qui nous donnait voix au chapitre. Peut-être était-ce un faux présage, l'ombre uniquement de choses plus grandes à venir ? Car même au temps de Melek-Zadok, il y avait la guerre. Ce Yeshua ben Yosef dont vous nous parlez… Je ne crois pas que la paix ait accompagné son règne.

— Effectivement. (Je secouai la tête.) Les Yeshuites se sont unis en son nom, et les Habirus ont cessé de se quereller entre eux. Mais la paix… non. Actuellement, ils se divisent de nouveau, et les Enfants d'Ysra-el veulent se tailler un royaume à la pointe de l'épée.

Joscelin tressaillit en entendant mes paroles, et nous échangeâmes un regard. Lui-même avait joué un rôle sur cette question, même si bien rares étaient ceux qui en étaient informés, et plus rares encore ceux qui le seraient jamais.

— Vous êtes quoi ? (C'était Ranit qui venait de poser la question, les sourcils froncés sous le coup de la frustration. C'était d'ailleurs la même question que nous avait posée Hanoch ben Hadad la première fois qu'il nous avait vus.) Aucune prophétie ne vous annonce, vous n'êtes pas attendue… vous ne cadrez pas ! Elua ! Qui est cet Elua pour être né de sang et de larmes ? Qui sont ces anges, ces Compagnons pour défier la volonté d'Adonai, et se faire vénérer comme des dieux ? C'est mal, voilà ce que je dis ; ignoble et infâme. Qui peut dire le contraire ?

— Ma dame. (La voix de Joscelin suivit immédiatement la sienne, calme et posée. Il exécuta un petit salut cassilin.) Je peux parler de cela, si vous le permettez. Je suis un servant de Cassiel – le seul de tous les Compagnons à suivre Elua par pureté de cœur. (Il marqua une pause.) Cassiel cherchait à incarner l'amour et la compassion qu'Adonai, dans Sa colère, avait abjurés. Et cela, je le crois vrai.

— C'est une dangereuse hérésie. (La voix de Ranit tremblait.) Dangereuse, vraiment.

— Peut-être, répondis-je. Mais pouvez-vous en être sûres, vous qui êtes séquestrées ici depuis si longtemps ? Je ne demande pas le Nom sacré lui-même ; uniquement la possibilité d'approcher l'autel. Si je meurs ou si je deviens muette d'avoir été trop présomptueuse, qu'il en soit ainsi. Quoi qu'il en soit, je dois demander et essayer.

— Et alors, nous serons révélés aux yeux d'Adonai, murmura Yevuneh.

— Peut-être, répondis-je sans me troubler. Dame Ranit nous accuse d'hérésie. Mais est-ce normal que les Enfants d'Ysra-el dissimulent leurs trésors derrière le chagrin d'Isis ? Je n'ai pas de réponse à cette question, car les D'Angelins estiment tous les dieux dignes de respect – les enfants d'Elua étant les derniers venus sur cette Terre. C'est une question, mes dames, que la sagesse seule doit trancher. Non pas la sagesse des Anciens, mais celle de la lignée de Makeda, celle à laquelle Shalomon lui-même s'est soumis. C'est une sagesse que vous toutes détenez. Est-ce une chose qu'il y a lieu d'employer pour servir des objectifs médiocres ? (Je secouai la tête.) Je ne crois pas.

— « Car la sagesse est plus mobile que le mouvement, et s'étire et se déplace partout par sa seule pureté, murmura Semira en citant le *Chokmah al-Shalomon,* car elle est un souffle de la puissance d'Adonai et une émanation de la gloire parfaite du tout-puissant. Et, par ce fait, aucune corruption ne peut s'infiltrer en elle. »

— « Car elle est l'éclat de la lumière éternelle, poursuivis-je en écho, et une image immaculée de la pitié d'Adonai et une image de Sa bonté. » Ainsi ai-je appris, poursuivis-je. (Je songeai à Eleazar ben Enokh qui m'avait enseigné ces vers, et à mon seigneur Delaunay, qui m'avait toujours dit : « Toute vérité est bonne à prendre. ») Et ainsi est ce que je crois.

Un nouveau silence se fit – plus long que le premier. Yevuneh et les autres femmes se tournèrent vers Semira, la doyenne d'entre toutes. Elle mâchonnait sa lèvre inférieure, plongée dans ses réflexions. Son regard d'aigle ne me lâchait pas.

— C'est une question importante. Elle doit être débattue, et pas seulement entre nous. Pas seulement entre les anciennes,

mais avec les jeunes également, car la sagesse prend bien des visages.

— Bien sûr, ma dame, dis-je en inclinant la tête.

— Trois jours. (Elle hocha la tête, puis la hocha encore, satisfaite.) Nous répondrons à votre requête dans trois jours, après la fête de la nouvelle lune.

Chapitre 74

Pendant trois jours, nous attendîmes à Tisaar.

Nous nous risquâmes à l'extérieur des murs de la ville pour prendre des nouvelles de Tifari Amu et des autres. En dépit d'un premier accueil glacial qui les avait laissés mal à l'aise, ils avaient finalement constaté que le petit peuple de la ville était bien plus accommodant que Hanoch ben Hadad et les gardes. Pour quelques morceaux d'acier – une tête de lance et une boucle abîmées qui avaient fait plus que leur temps –, ils avaient pu s'approvisionner amplement. En fait, ils pouvaient maintenant aller rendre compte au Ras Lijasu de l'enthousiasme avec lequel les Sabéens accepteraient sans doute de s'ouvrir au monde.

— Kaneka pourrait bien m'accueillir à bras ouverts si je deviens un diplomate, dit Tifari avec une note de triomphe modeste dans la voix.

— Oh ! certainement, répondis-je en espérant de tout mon cœur que les choses finissent ainsi – et n'osant pas lui avouer que, si le Conseil des femmes refusait de nous aider, nous étions prêts à risquer le plus horrible des blasphèmes et la haine de tous les Sabéens pour obtenir le nom de Dieu.

J'étais résolue à une telle extrémité, et Joscelin aussi. Que notre tentative aboutît ou non, nous étions venus de trop loin pour repartir sans rien tenter. Et tout ce qui avait été guéri, apaisé et réparé entre nous… tout cela serait perdu si nous abandonnions Hyacinthe à son sort.

Nous étions donc prêts à faire l'impossible, quel qu'en pût être le prix.

Pendant ces trois jours-là, je regrettai la présence d'Imriel parmi nous ; et, en même temps, j'étais heureuse qu'il fût là, tant son charme agissait puissamment sur les femmes de Saba.

De cela, je lui étais reconnaissante. Il supporta l'épreuve avec stoïcisme. Je crois que personne ne vit le frisson qui l'agitait lorsqu'une main étrangère caressait sa joue. Moi, je voyais, et j'en étais attristée. Je ne sais comment mon seigneur Delaunay pouvait lui-même endurer cette tristesse ; je ne le saurai jamais.

— Tu sais, Imri, tu n'es pas obligé de supporter cela, dis-je. Tu n'as pas à te forcer.

— Non. (Son regard prit ce froncement de sourcils que je connaissais bien ; Ysandre avait le même lors de ses querelles avec Amaury Trente.) Ce n'est pas si grave. Elles ne pensent pas à mal, et puis cela ne peut pas nuire à notre cause. Même moi, je le vois, Phèdre.

Il voyait juste. Je déposai un baiser sur son front.

— Tu as trop de courage pour ton propre bien, Imriel de la Courcel. Lorsque cela deviendra trop lourd à porter, dis-le-moi.

— Ne m'appelez pas comme ça ! s'exclama Imriel en s'écartant vivement de moi, le visage soudain durci.

— Mais c'est ton nom, dis-je d'une voix douce.

Il détourna la tête.

— Elles pensent que je suis votre fils, à Joscelin et vous.

Nous n'avions pas pris la peine de rectifier. Cette idée erronée était infiniment plus simple que la vérité, et elle suscitait une bienveillance positive. Je comprenais maintenant pourquoi frère Selbert affirmait qu'un mensonge incident ne contrevenait pas aux désirs d'Elua.

— Effectivement, c'est ce qu'elles pensent. Mais cela ne change ni ton nom, ni la personne que tu es.

— Et je le regrette, murmura-t-il. J'aimerais être votre fils – et pas le sien.

— Au bout du compte, ce que tu es est une question entre Elua et toi, dis-je. Et il serait fier de te considérer comme sien pour tout ce que tu as fait.

Ses yeux bleu foncé brillèrent d'une lueur affamée ; il désirait plus que tout croire en sa propre bonté. Et moi, j'étais terrifiée de voir quel poids il accordait à mes paroles. Qui étais-je pour parler ? Tout bien pesé, je n'étais toujours que le fruit non désiré des amours d'une catin, luttant de toutes ses forces pour mettre un semblant de raison dans ce monde et faire ce qui est

juste. *Être mère,* songeai-je, *doit être la chose la plus terrifiante au monde*. Je faisais de mon mieux, en priant pour que cela fût suffisant.

Un par un, les jours passèrent.

Le troisième jour était celui de la fête de la nouvelle lune. J'ignorais tout de ce rite que les Yeshuites ne suivaient plus ; l'avènement de Yeshua ben Yosef avait mis à bas bien des traditions anciennes. Néanmoins, sur la terre de Saba, il avait toujours cours. Tisaar jeûna toute la journée, et nous jeûnâmes aussi, par respect. Au cours des deux dernières journées, il y avait eu des réunions, furtives et discrètes. Cela, au moins, je le savais ; en revanche, ce qui en était sorti, je l'ignorais.

Les cornes de bélier résonnèrent lorsque le bord inférieur du cercle solaire toucha l'horizon, appelant les Sabéens à la prière. Les temples sabéens étaient circulaires, avec une pièce carrée au centre – le Saint des Saints – entourée de deux aires concentriques, et d'une alcôve servant d'autel. Nous ne fûmes pas autorisés à pénétrer dans le temple, mais pûmes néanmoins accéder au cercle le plus extérieur, la cour des sacrifices.

Une longue procession se dirigeait vers le temple à travers les rues de Tisaar. Des parasols très élaborés étaient tenus au-dessus de la tête des prêtres, projetant de longues ombres dans le soleil couchant. La plainte des cornes de bélier retentissait dans toute la ville, et lui répondait alors le rythme lancinant des tambourins en peau de chèvre et des clochettes que portaient les femmes à la main. Une génisse rousse était menée en tête de la procession ; elle mugissait doucement, ajoutant sa voix aux chœurs des suppliants.

— Mettez-vous pieds nus, nous dit Yevuneh à l'entrée du temple. Et restez dans cette partie-ci, mais pas plus loin. Vous pouvez vous tenir ici.

Nous ne vîmes pas grand-chose de la cérémonie, bloqués que nous étions derrière une mer de corps vêtus de vêtements habirus, et recouverts de longs châles frangés teints de bleu. J'entendais les prières et les meuglements de la génisse rousse. Puis, soudain, ses cris se turent et je compris, à l'odeur de sang et de viande crue qui emplit l'air, que le sacrifice avait été accompli. Imriel en eut le cœur au bord des lèvres. Il y eut

ensuite d'autres prières chantées, et le martèlement sur le sol des pieds nus des hommes et des femmes dansant tour à tour, en contrepoint. Eleazar avait vu juste ; ici étaient encore préservées des traditions oubliées des Yeshuites.

Le ciel était violet lorsqu'ils quittèrent le temple en nous emportant dans leur sillage ; nous dûmes lutter pour retrouver nos chaussures dans la foule. La nouvelle lune était accrochée au ciel, au sud-ouest – mince croissant à peine visible sur la voûte encore éclairée. Les Sabéens levèrent les mains, suppliant Adonai de revenir à eux.

Et je songeai alors… Qu'Elua me pardonne, mais je songeai alors à Asherat de la mer et à sa couronne d'étoiles. Asherat qui m'avait sauvé la vie une fois ; Asherat sous la protection de laquelle Melisande Shahrizai s'était placée… Et j'élevai une prière dans ce crépuscule, à la déesse Asherat, à Elua le béni et ses Compagnons, à Isis en train de recoller le corps découpé de son Osiris bien-aimé, et à Adonai Lui-même, le Dieu unique des Habirus.

Je ne sais lequel d'entre eux répondit.

Tout ce que je sais, c'est que, lorsque nous rentrâmes à la demeure de la veuve Yevuneh, le Conseil des femmes s'y était réuni, et une grande fête avait été organisée pour rompre le jeûne et célébrer la nouvelle lune. Cette fois-ci, jeunes et vieilles étaient rassemblées ; la plus jeune avait six semaines à peine – petit poupon dans les bras d'Ardath, la fille de Yevuneh. Ce fut néanmoins à la plus ancienne d'entre toutes – Semira – qu'échut la tâche de nous faire part de leur décision.

— Il a été déterminé, dit-elle dans la cour éclairée par des lampes, convoquant sur elle-même toute sa dignité en resserrant son châle autour de ses épaules voûtées, que votre présence parmi nous constituait un signe. Et il a été déterminé également que l'humilité était la meilleure partie de la sagesse. Votre cause est juste. Il n'est pas normal que cet homme mortel – cet ami que vous appelez Hyacinthe – ait à souffrir à cause de la transgression de Rahab. Cette question doit donc être soumise à Adonai Lui-même. C'est ce que nous vous aiderons à faire, dans toute la mesure de nos possibilités.

Je sentais la tête me tourner au-dessus de mes épaules. Je tombai à genoux sur le sol de la cour de Yevuneh, et pris la main de Semira dans la mienne pour la baiser.

— Merci, ma dame, dis-je en habiru, osant à peine y croire encore. Merci !

— Oh ! attendez ! poursuivit-elle avec humeur en retirant sa main. Vous n'avez pas encore entendu comment nous allons procéder.

Il apparut alors que la manière allait être fort compliquée.

Cette nuit-là, nous demeurâmes de longues heures assis dans la cuisine de la veuve, penchés sur des cartes du ciel nocturne ; c'était l'unique manière semblait-il de trouver l'île de Kapporeth, la légendaire émergence sur le lac des Larmes sur laquelle était cachée l'Arche des tables brisées.

— Vous voyez, ici, dit Morit, une jeune femme dans la confidence, en désignant un rouleau. Nemuel quitta les rives de ce qui allait devenir Tisaar. (Le visage grave et le maintien sérieux, Morit venait d'une famille qui depuis des temps immémoriaux pratiquait les arts de la *Mazzalah,* par lesquels on calculait le passage du temps en fonction de la configuration des ciels nocturnes.) Et là, il écrit : « La planète rouge de la guerre était bas sur l'horizon, dans le dixième degré en partant du lion de Judah, et c'est dans cette direction que je me dirigeai, avec le Trône de Shalomon derrière mon épaule gauche comme un présage. Nous avançâmes à la rame pendant cinq heures pour arriver, au point du jour, sur cette île que j'ai nommée Kapporeth, qui est le trône de Dieu de la *Luvakh Shabab,* qu'Adonai ait pitié de nous tous. Et ici, je demeurerai jusqu'à la fin de mes jours. » (Morit releva la tête.) Il fait référence aux Tables brisées, vous comprenez, ainsi qu'au temple édifié pour les abriter. L'emplacement de l'île de Kapporeth est un secret connu uniquement de la lignée d'Aaron et du Sanhédrin des Anciens, mais une copie de ce document a été confiée à la garde d'une de mes aïeules, il y a de cela bien longtemps, pour les archives de la *Mazzalah.*

— Il nous suffit de suivre l'étoile rouge, dit Joscelin. Et de ramer pendant cinq heures – mais cela je veux bien m'en charger.

— Non. (Morit eut un petit sourire gentiment indulgent.) Seule la distance est constante. Nemuel a fait son voyage à la fin de la saison des pluies, messire le D'Angelin, et la position de toutes les étoiles au ciel a considérablement changé depuis cette nuit-là, il y a plusieurs centaines d'années. J'ai passé deux jours à étudier les archives, et voici… (elle désigna un parchemin)… un relevé du ciel nocturne que Nemuel a suivi, et là… (elle en désigna un autre)… c'est le ciel tel que nous l'avons observé ce soir.

J'observai les cercles tracés sur le document – les étoiles et les constellations dessinées d'une main légère et sûre.

— Ils sont complètement différents, dites !

— Oui, confirma-t-elle. Complètement.

Morit consacra le reste de la nuit, jusqu'aux petites heures du matin, à nous apprendre à lire une carte stellaire, afin d'établir une trajectoire aussi proche que possible de celle qu'avait dû suivre Nemuel.

Semira avait raison ; les choses n'allaient pas être simples.

— L'aigle de Dân est ascendant, observa Morit. Vous voyez, ici, cette étoile brillante marque son passage. Partez lorsqu'elle se trouvera dans le dixième degré et cap sur le plus petit bâton de la Roue ; vous devriez alors plus ou moins être dans l'axe. Gardez la constellation du Bâton de Moishe derrière votre épaule gauche, à la place du Trône de Shalomon. Vous voyez, ici ? (Du doigt, elle dessina une forme sur le parchemin.) Moishe tient ici son bâton – celui qui se transforme en serpent lorsqu'il en frappe le sol, et qu'il attrape ensuite par la queue.

— Ou-ui, dis-je d'un ton incertain.

— Vous verrez, dit Morit, avec un sourire. Je vous montrerai.

Et c'est ce qu'elle fit, car nous sortîmes alors dans la cour de Yevuneh où elle nous montra des myriades d'amas d'étoiles, désignant des constellations, traçant de son doigt tendu vers l'immensité céleste ces formes suspendues dans le vide noir dont les contours étaient reproduits en miniature sur ses parchemins. Elle nous instruisit, encore et encore, infatigable pédagogue, jusqu'à ce que nous fussions tous capables de les citer par cœur.

— Et maintenant, venez voir, nous dit-elle en nous conduisant jusqu'à l'étage de la maison où nous nous penchâmes à la fenêtre pour regarder l'horizon, et Morit m'indiqua comment mesurer la distance de l'horizon à son zénith, degré par degré.

— Donc, lorsque l'aigle de Dân sera ici, dis-je en louchant jusqu'à l'angle voulu par rapport à mon bras levé, c'est là que nous devrons partir.

— Exactement, dit sa voix dans mon dos. Je vous donnerais bien un astrolabe si j'osais. Mais nous avons pris notre décision : la sagesse et rien d'autre. Qu'Adonai et la sagesse rendent leur verdict. Si cela doit être, vous trouverez Kapporeth. Et, si cela arrive, qu'Adonai vous vienne en aide !

— Ce sera suffisant. (Je rabaissai le bras ; l'angle était fixé dans ma mémoire. Ces choses-là n'ont rien d'étonnant pour qui a été servante de Naamah. Certaines poses décrites dans le célèbre ouvrage des *Trois Mille Joies*, et qu'il faut mémoriser, imposent de tenir un angle précis au degré près. Au cours de ma vie, j'avais eu des clients qui l'exigeaient de moi.) Nous vous sommes infiniment reconnaissants, dame Morit.

Ses yeux luisaient dans la pénombre, noirs et lumineux ; ils me rappelaient ceux des filles de Necthana dont j'avais fait la connaissance si longtemps auparavant sur les rives d'Alba. Morit. Moiread. Tel était le nom de la plus jeune, qui nous avait accueillis à notre arrivée. Moiread, la sœur de Sibeal, que Hyacinthe aurait pu aimer si elle avait vécu. Il y a des signes pour qui choisit de les voir.

— Ce n'est pas pour la reconnaissance que nous faisons cela, D'Angeline.

— Peu importe, dis-je. Je vous suis reconnaissante quand même.

Morit s'inclina légèrement.

— La nuit prochaine, si le ciel est dégagé, vous pourrez y aller. Je ne peux rien dire de plus. Qu'Adonai vous accorde un voyage sans encombre – et une langue pour le raconter à votre retour. Nous prierons, nous prierons toutes, pour ne pas nous être fourvoyées sur les traces de notre ancienne folie.

Et sur ces mots, elle nous laissa.

Je tombai de fatigue sur notre lit cette nuit-là, l'esprit empli des étoiles et des immenses espaces entre elles. Je dormis d'un sommeil agité, peuplé de rêves dans lesquels je pilotais un bateau sur un océan de ténèbres. Lorsque je m'éveillai, je n'avais plus que des morceaux de souvenirs, des fragments de nuit cloutée d'étoiles – et un interminable voyage qui m'attendait.

Plus qu'une journée, et l'heure du départ sonnerait.

Chapitre 75

Au matin, lorsque nous nous réunîmes à table pour discuter de la nuit précédente, une autre des femmes de Tisaar vint nous rendre visite de la part de la veuve Yevuneh, pour mentionner incidemment le fait que le bateau de son neveu était bien mal arrimé et pas du tout gardé le long de la jetée sud-est du port, pratiquement en plein dans l'ombre projetée des murs de la ville, tandis que ledit neveu était mobilisé au sein d'une patrouille partie aux trousses de bandits.

De crainte sans doute que nous ne manquassions son propos, elle toussa plusieurs fois, très fort.

— Merci, ma dame, dis-je. Voilà une belle preuve de sagesse.

Ensuite, nous quittâmes la ville pour rendre une dernière visite au campement jebéen. Et, cette fois, je racontai la vérité, toute la vérité, à Tifari Amu et aux autres. Ils m'écoutèrent courtoisement.

— Que se passera-t-il si vous échouez ? demanda Tifari. Ou si vous êtes capturés pendant votre tentative ?

— Je ne sais pas, répondis-je en toute honnêteté. Hormis qu'il ne sera sans doute pas sûr pour vous d'être encore ici. Je ne sais même pas ce qui arrivera si nous réussissons. Si vous partez avant le coucher du soleil, messire soldat, vous aurez une journée d'avance sur d'éventuels poursuivants.

— Et vos chevaux ? demanda-t-il en esquissant un geste vers nos bêtes. Et les mules ?

— Ils sont à vous, répondit Joscelin dans son jeb'ez hésitant. C'est le moins que nous puissions faire.

Tifari fronça les sourcils.

— Vous nous demandez de vous abandonner ?

— Non. (Je secouai la tête.) Nous vous demandons de sauver votre peau. Si tout va bien, nous serons derrière vous, et nous

vous retrouverons à l'endroit où nous avions établi un campement près de la source et du bassin. (Nkiku rit, et je rosis légèrement.) C'est un endroit que nous saurons retrouver – et il se trouve sur le sol jebéen.

— Vous allez faire de nous des lâches, dit Bizan d'un air dédaigneux. Fuir dans la nuit !

— La reine Zanadakhete et le Ras Lijasu ne vous ont pas envoyés ici mourir pour une cause d'Angeline, dis-je.

— D'accord, répondit Tifari, l'air pensif. Mais notre honneur nous appartient. Et le garçon ? À la garde de qui allez-vous le confier ?

Il se tourna vers Imriel ; puis nous nous tournâmes tous vers Imriel.

— Quoi ? (La voix d'Imriel était subitement montée dans les aigus.) Qu'y a-t-il ?

— Imri. (Je pris soin d'éviter tout ton qui se serait voulu conciliant.) Réfléchis bien. Je t'ai promis que je ne t'abandonnerais pas, et c'est une promesse que j'entends honorer – et Joscelin aussi. Mais notre chemin est semé d'embûches et plein de dangers. Tu as déjà beaucoup fait à Tisaar. La dette que tu pouvais avoir envers Hyacinthe et les Tsingani est maintenant soldée. Si tu pars avec Tifari Amu, tu as de plus grandes chances de t'en sortir. Je peux te remettre des lettres à porter au Ras Lijasu, qui fera en sorte que notre promesse soit honorée. Et moi, je serai tranquillisée.

— Vous m'offrez toujours le même choix ! (Les yeux bleus d'Imriel étaient emplis de larmes, qu'il ignora.) Vous n'écoutez donc jamais ?

Joscelin, occupé à ajuster ses canons d'avant-bras, tressaillit. Il me lança un regard sans rien dire.

— J'écoute, répondis-je à Imri. Mais toi, comprends-tu ce qui est en jeu, mon grand ?

Il hocha la tête.

— Hyacinthe était votre ami, votre unique véritable ami.

— Ce n'est pas si simple…, commençai-je, avant de me taire. (C'était effectivement aussi simple que cela.) Imriel.

— Lui n'en avait rien à faire de ce que vous étiez, dit-il. De qui vous étiez. C'est ce que vous m'avez dit. C'est ce que vous avez dit aux femmes. « Aime comme tu l'entends. »

— Oui, dis-je prudemment, en lançant un regard en direction de Joscelin.

— Imriel, dit-il en parlant doucement en d'Angelin. Phèdre a raison. Le choix t'appartient, mais choisis judicieusement, car ta vie est précieuse pour nous.

— La sagesse ! (Imriel inspira brutalement, eut un hoquet, puis toussa.) Vous parlez encore et encore de la sagesse ! Regardez les risques que les femmes sabéennes ont accepté de courir pour la sagesse. Je sais, Phèdre. J'ai observé leurs visages, exactement comme vous m'avez appris ; j'écoute lorsqu'elles ne parlent pas. Leur peuple, tout leur peuple ! Et vous, que risquez-vous ?

Joscelin haussa les sourcils en me regardant.

— Il discute comme un sophiste.

— Il discute comme sa mère, dis-je, résignée.

— Certainement pas ! s'exclama Imriel en tremblant de fureur.

— Certainement que si, confirmai-je. Messire Tifari, il semble bien que le garçon va nous accompagner. Qu'Elua le béni ait pitié de nous tous ! Votre décision vous appartient. Nous en prendrons connaissance à notre retour – d'une manière ou d'une autre. Je prierai pour qu'Amon-Re vous protège.

— Merci, ma dame. (Tifari Amu s'inclina profondément.) Je ferai de même pour vous. Si vous ne nous retrouvez pas ici… je prierai pour que nos chemins se croisent de nouveau.

Ainsi nous séparâmes-nous des Jebéens pour entrer de nouveau dans la ville et nous y promener un peu sous le soleil de la mi-journée. L'étrange petit port sur le lac était en train de s'installer dans la torpeur ; les bateaux de pêche étaient à quai et les prises gardées dans les filets et dûment pesées. Les étals du marché étaient fermés et il n'y avait aucune cliente en vue. Quelques enfants jouaient au bord de l'eau et des hommes assis buvaient du *kavah* et de la bière dans la pénombre des boutiques, tout en nous regardant avec curiosité tandis que

nous déambulions. Nous trouvâmes le canot du neveu, un petit navire à fond plat et faible tirant d'eau, équipé d'une unique paire de rames, et reconnaissable à la bande rouge sur sa coque. Il était amarré à un palmier un peu chétif, rabougri par l'excès d'eau. Nous passâmes tranquillement devant, puis revînmes par les ruelles à l'ombre des murs de la ville, jusqu'à la demeure de Yevuneh.

Son frère, le capitaine Hanoch ben Hadad, nous y attendait.

À notre entrée, il se leva pour s'incliner ; ses yeux noirs nous scrutaient.

— Je me réjouis que vous ayez pu assister à la fête de la nouvelle lune, ma dame. Pensez-vous repartir sous peu, maintenant que celle-ci est passée ? Les pluies seront sur nous avant que la lune ait atteint la moitié de sa course.

— Êtes-vous donc si pressé de nous voir partis, messire capitaine ? demandai-je en laissant sciemment une trace d'amertume percer dans ma voix. C'est un long chemin qui nous attend, d'autant plus long que nous n'avons plus l'espoir pour hâter notre pas.

Je l'avais quelque peu déconcerté.

— C'est pour vous que je demandais cela. Uniquement pour vous.

Je soupirai.

— Nos guides jebéens réparent notre matériel qui a besoin de l'être et reconstituent notre approvisionnement pour notre voyage. Dans deux ou trois jours, nous serons partis.

— Alors tout est bien. (Hanoch hocha la tête, deux fois, passant sans y penser un doigt sur la poignée garnie de cuir de son épée de bronze.) Vous ne voudriez certainement pas être surprise par les pluies.

— C'est ce qui m'a déjà été dit. (Je lançai un regard à Yevuneh, qui avait l'air à la fois épuisée et nerveuse.) Y a-t-il un problème messire capitaine ? Votre sœur avait l'air plutôt satisfaite du prix que nous avons acquitté pour le gîte et le couvert.

— Non. (Sa peau foncée fonça encore sous le coup de la gêne.) Non, bien sûr que non. Vous êtes des étrangers ici, et vous êtes les bienvenus. Nous n'oublions pas, nous qui fûmes

étrangers au Menekhet autrefois. Y a-t-il… (Hanoch s'éclaircit la voix.) Y a-t-il quoi que ce soit dont vous ayez besoin pour votre voyage ? J'étais venu proposer mon aide.

— Non, messire, répondis-je d'un ton neutre. Nous aurons tout le nécessaire dans deux ou trois jours.

— Je suis désolé que votre voyage n'ait servi à rien, dit-il maladroitement. J'en suis désolé.

— Merci, dis-je. Nous vous savons gré de votre sympathie.

Après un autre moment embarrassé, Hanoch ben Hadad prit congé, non sans glisser quelques mots à sa sœur. Yevuneh soupira lorsqu'il fut parti ; elle était sur des charbons ardents.

— Il se doute de quelque chose, dit-elle. Je sais qu'il se doute. Oh ! je prie pour que nous ayons choisi la voie de la sagesse !

— C'est ce que nous faisons tous, ma dame, dis-je en lançant un regard à Imriel. C'est ce que nous faisons tous.

Nous allâmes nous coucher tôt cette nuit-là, et dormîmes à tour de rôle. J'eus l'impression que ma tête venait à peine de toucher l'oreiller lorsque Joscelin me réveilla, un doigt posé sur ses lèvres, l'autre pointé vers le ciel nocturne qu'on apercevait par la fenêtre.

L'heure était venue.

Nous nous habillâmes en silence et nous glissâmes comme des ombres dans les rues tranquilles. Les étoiles brillaient au-dessus de nos têtes dans le noir du ciel. Je me souvenais de l'avertissement de Kaneka au sujet de la saison des pluies, dans l'hypothèse où nous aurions ramené Imriel à Tyre. Elle avait dit vrai – ce dont je n'avais jamais douté ; néanmoins je ne savais pas alors à quel point la clarté du ciel allait être déterminante. Nous progressâmes au long des ruelles sinueuses jusqu'au port, nous arrêtant chaque fois que nous entendions une sentinelle signaler que tout allait bien. Même là-bas, les Sabéens patrouillaient dans leurs rues, mais plutôt superficiellement, rassurés par l'épaisseur de leurs murailles et leur long isolement.

Le port était calme et plongé dans la pénombre ; les étoiles et le croissant de lune se reflétaient sur les eaux tranquilles. Imriel et moi montâmes à bord du canot, puis opérâmes un repérage pendant que Joscelin défaisait l'amarre. Il ne portait pas

d'armes ; ses dagues, son épée et ses canons d'avant-bras étaient roulés dans une toile cirée glissée à mes pieds. Une nuit à manier les rames l'attendait, et ces choses-là ne pouvaient que l'encombrer.

Une fois l'amarre défaite, il poussa le canot pour l'éloigner de la rive, les pieds plongés dans la boue. Je retins ma respiration lorsqu'il monta à bord ; l'un des avirons avait grincé sur sa platine et le son portait loin sur les eaux calmes. Le canot tangua lorsque Joscelin prit place sur le banc, face à l'arrière où je me tenais assise, en train d'effectuer mes relevés dans le ciel. L'aigle de Dân était là, dans l'ascendant et au dixième degré. Le bras levé, je vérifiai l'alignement. Notre départ s'opérait au moment parfait. Joscelin plongea les avirons dans l'eau, éclaboussant légèrement ; il manœuvra pour nous éloigner du bord. Imriel s'agenouilla à la proue.

— Là, murmurai-je en pointant la Roue, bas sur l'horizon. (J'alignai mon bras sur le plus petit rayon.) Par là.

Les rames s'enfoncèrent et le canot glissa sur l'eau. Puis une nouvelle fois, et encore, et encore. Sur la rive, Tisaar s'éloignait derrière nous. Lorsque nous fûmes au large, je me tournai pour chercher par-dessus mon épaule la constellation du Bâton de Moishe. Elle était là – avec la queue du serpent qui disparaissait hors de mon champ de vision.

— Nous sommes dans l'axe, murmurai-je. En avant !

Joscelin ne perdit pas une seconde en vaine parole ; il hocha la tête et commença à ramer. Plonger les rames, tirer, entendre le susurrement de l'eau. Plonger les rames, tirer, entendre le susurrement de l'eau. Encore et encore. Les bruits d'une véritable litanie. Combien de temps ? Cinq heures, avait estimé Nemuel, en se fondant uniquement sur la position des étoiles. Son bateau était probablement plus grand et plus lourd, mais Nemuel avait six rameurs – deux pour chaque aviron – qui se relayaient au travail.

Nous, nous étions trois au total.

Sincèrement, le lac était immense. Au bout de une heure, nous avions perdu la terre de vue, du moins autant que je pusse en juger à la seule lueur des étoiles – qui d'ailleurs n'est guère utile pour évaluer les distances. De temps à autre, nous

apercevions une île, quelque part au nord ou au sud. Nous la passions, avançant toujours en direction du grand large. Les cieux tournaient au-dessus de nos têtes. Je gardai le Bâton de Moishe derrière mon épaule gauche, le bras tendu inexorablement pointé vers l'ouest. Imriel n'était plus qu'une ombre à la proue. Les étoiles étaient d'un éclat incomparable ; leur lumière nimbait d'argent les cheveux blonds de Joscelin nattés dans son dos. Je distinguais la forme ciselée de son oreille blessée.

Et, au cours de la deuxième heure, j'entendis son souffle se faire plus lourd.

Plonger les rames, tirer, entendre le susurrement de l'eau. Plonger les rames, tirer, entendre le susurrement de l'eau. Le rythme se faisait un peu moins mécanique. Au début de la troisième heure, le canot avançait par saccades régulières et non plus en un glissement feutré, dérivant systématiquement vers le sud.

— Gauche, murmurais-je régulièrement à Joscelin pour corriger notre trajectoire. Gauche.

Il fit une pause entre deux coups de rames, le souffle court.

— Mon bras, murmura-t-il sur un ton d'excuses. Il n'est pas aussi fort que le droit. Pas encore.

À un moment au cours de la troisième heure, nous changeâmes de place. Ce fut une manœuvre bien hasardeuse, dans le noir, au milieu des eaux. Je lui montrai notre cap – le plus petit rayon de la Roue – puis comment le tenir sans dévier en gardant le Bâton de Moishe par-dessus l'épaule gauche. J'aperçus les ampoules sur ses paumes tandis qu'il faisait son relevé.

Et je pris mon quart aux avirons.

C'était dur, aussi dur au moins que tout ce que j'avais connu jusqu'alors. Tout d'abord, le bois usé m'avait paru comme de la soie sous la paume de mes mains, doux et inoffensif. Je poussai les poignées vers l'avant, plongeai les rames, poussai sur les jambes et tirai sur les poignées de toutes mes forces pour vaincre la résistance de l'eau. Le canot bondit vers l'avant. Puis encore une fois, et encore, et encore, jusqu'à ce que je sentisse les muscles de mes épaules devenir brûlants.

— À gauche, corrigea Joscelin. À gauche… trop loin ! Phèdre, tire à droite…

Jusqu'à ce que je sentisse le grain de ce bois doux comme la soie frotter et frotter encore contre mes paumes trempées de sueur. Cela brûlait atrocement. Tout en ramant, je repensais à tout ce que Joscelin avait enduré pour moi – pour protéger et servir – et à l'effort physique que cela lui avait demandé ; le prix immense qu'il avait payé.

S'il n'y avait eu que la douleur… s'il n'y avait eu que cela ; je savais pouvoir l'endurer. Je ramais au milieu d'un océan de douleur ; je sentais les ampoules sur mes mains gonfler, puis éclater – une douleur si aiguë qu'elle faisait venir une brume écarlate. Cela éveilla tous mes nerfs et, pendant un moment, mes forces s'en trouvèrent décuplées. Mais cela finit aussi par passer et la fatigue, peu à peu, envahit tous mes muscles.

Plonger les rames, tirer, entendre le susurrement de l'eau.

Les avirons effleuraient la surface de l'eau. Le lac des Larmes ; le chagrin d'Isis. Pourquoi fallait-il toujours que ce fussent les déesses qui pleurent ? « Plonger les rames. » J'enfonçais les rames plus profondément, en tirant fort. Mes mains tremblaient. « Tirer. » L'eau me paraissait aussi épaisse que du miel ; le canot avançait toujours par à-coups.

— Phèdre. Phèdre !

Je m'appuyai sur les rames. Je distinguais le visage de Joscelin à travers un brouillard ; ce n'était que l'épuisement qui brouillait ma vision. L'expression de son visage trahissait l'inquiétude.

— Cela suffit, dit-il doucement. Laisse-moi faire.

— Je peux ramer. (Imriel s'était retourné à la proue. Son visage irradiait à la lueur des étoiles.) Pendant un moment au moins. Laissez-moi essayer.

Nous échangeâmes donc une nouvelle fois nos places, et je repris la mienne à l'arrière, tandis que Joscelin se mettait à l'avant. L'eau clapotait autour de la coque de notre esquif ballotté. Imriel s'installa sur le banc ; son visage était grave et soudainement mature lorsqu'il régla le cap sur mon bras. J'avais cru qu'il s'épuiserait en jetant immédiatement toutes ses forces dans la bataille ; mais, au contraire, il démarra tout doucement,

à coups réguliers, éprouvant la sensation de la rame, avec une patience qu'aucun garçon de son âge ne montrait normalement. À la proue, Joscelin déchirait le bord de sa chemise pour panser ses mains à vif.

Plonger les rames, tirer, entendre le susurrement de l'eau. Plonger les rames, tirer, entendre le susurrement de l'eau.

Il se débrouillait bien, Imriel de la Courcel. Il ménageait ses forces, ramant à un rythme régulier bien plus longtemps que je l'aurais pensé. Cependant, le canot était fait pour emporter deux personnes, et pas une de plus ; c'était une tâche bien rude de le faire avancer. Je ne saurais dire combien de temps il tint avant que ses forces fussent épuisées. À nous deux, je crois que nous avions tenu deux heures.

Joscelin reprit les rames.

Moins d'une heure encore, selon les relevés de Nemuel ; mais nous n'avions sans doute pas avancé aussi rapidement que lui. Joscelin reprit sa place et se remit à tirer sur les rames avec force.

— Gauche, murmurais-je lorsque son bras droit tirait plus fort que l'autre. Gauche.

Il serrait les dents et corrigeait, tirant toujours plus fort. Ses bandages improvisés autour de ses mains se teintèrent de rouge. Je songeai à Kapporeth en me demandant si nous l'atteindrions dans les temps, et ce qui se passerait alors dans cette éventualité. Qui étais-je pour chercher le nom de Dieu ? « Faire de soi un réceptacle où soi n'est plus », m'avait dit Eleazar ; dans un état d'amour parfait. L'amour, je connaissais ; mais était-ce la perfection ? Mon seigneur Delaunay, je l'avais aimé avec un cœur reconnaissant, et Hyacinthe avec la joie de la jeunesse et le chagrin de l'âge adulte. J'avais aimé Joscelin et l'aimais encore, avec une profondeur et une passion que les mots étaient incapables de décrire. Qu'Elua me pardonne ! mais j'avais aimé Melisande Shahrizai – et il y avait une part de moi-même qui jamais ne cesserait de l'aimer.

Et, au milieu de tout cela, il y avait « moi », inextricablement prise dans les filets de l'amour – par gratitude, par amitié, par culpabilité, par passion, par le défaut fatal de mon appartenance à Kushiel. Comment faisait-on pour mettre son moi de côté ? Je

ne connaissais qu'un chemin – celui que j'avais trouvé dans les heures les plus sombres de Daršanga. Je ne pensais pas cependant qu'il pouvait mener au nom de Dieu ; et, tout au fond de mon cœur, j'étais effrayée.

— Phèdre. (Imriel m'appela de la proue, un bras tendu.) L'aube arrive.

C'était donc l'horizon ouest que je voyais dans sa teinte gris plombé, contre lequel pâlissait la Roue. Et, dans la lumière naissante, j'aperçus une petite masse de terre posée sur l'eau au nord de notre position.

— Regardez, murmurai-je. Croyez-vous… ?

Joscelin reposa les rames et contempla l'île.

— Kapporeth ? dit-il sombrement. Cela se pourrait. Mais cela signifierait aussi que nous avons dévié. Mais avec mon bras…

— C'est possible. (Je frissonnai.) Je ne sais pas. Je ne sais pas ! Au mieux, Morit ne faisait que conjecturer. Allons voir.

C'est ce que nous fîmes ; Joscelin rama avec une détermination farouche. L'île émergea, verdoyante sous le premier soleil, exubérante du cri des oiseaux – aigles et milans pêcheurs, ibis. Les berges n'offraient qu'un rideau de fougères denses agitées par le vent et de hautes frondes qu'aucun pied humain n'avait jamais foulées. Notre canot longea la rive ; debout en équilibre à la proue, Imriel cherchait à repérer la moindre trace.

— Rien, dit-il, les yeux toujours fixés vers l'intérieur de l'île. Aucun chemin, aucun site où prendre pied… (Il se tourna vers moi et pâlit d'un coup.) Au nom d'Elua !

Je me retournai pour voir.

C'était un bateau, bien sûr ; quoi d'autre ? Il semblait sortir d'une brume dans le lointain, prenant corps et consistance à mesure que l'aube pointait. Je distinguais difficilement les doubles bancs de nage, les quatre paires d'avirons, montant et descendant en cadence. Quelqu'un nous avait trahis ; la foi de quelqu'un avait flanché. Les soupçons de Hanoch ben Hadad avaient été confirmés… Qui pouvait savoir ? Peu importait désormais. Seul comptait le fait qu'on venait nous chercher.

— Nous pouvons nous cacher ! s'exclama Imriel, une lueur farouche dans les yeux. Allons à terre et cachons-nous ! Dans cette végétation, ils ne nous trouveront jamais !

— Non, murmurai-je. Ce n'est pas Kapporeth. (Joscelin leva les rames de ses mains ensanglantées, et attendit en me regardant tranquillement.) Ah ! Elua ! (Je pressai la paume de mes mains sur mes yeux, réfléchissant et priant.) Ce n'est pas Kapporeth, répétai-je en les retirant. J'avais tort, je n'aurais pas dû douter. Nous étions sur la bonne trajectoire, mais nous avons avancé plus lentement. Joscelin, peux-tu ramer encore ?

— Oui. (La tache rouge imbibant le tissu s'élargit encore.) Phèdre, les étoiles ont pâli.

Je regardai le ciel, qui allait s'éclaircissant. C'était vrai : les étoiles qui nous avaient servi de guide toute la nuit s'estompaient avec l'apparition de la lumière du soleil. La Roue disparaissait ; son rayon avait déjà disparu. Le Bâton de Moishe devenait invisible. Je refermai les yeux, en m'efforçant d'évoquer en esprit la direction dans laquelle nous avancions. Mon presque frère Alcuin était très fort avec les cartes. Moi, je ne l'avais jamais été ; certainement pas autant que lui en tout cas. Mais c'était Anafiel Delaunay qui avait exercé nos mémoires, à tous les deux.

La mienne se souviendrait ; il le fallait.

— Cette direction, affirmai-je en tendant un bras, sans même oser rouvrir les yeux.

Plonger les rames, tirer, entendre le susurrement de l'eau…

Nous dûmes contourner l'îlot inconnu. Je sentis notre course qui s'infléchissait et je corrigeai l'axe de mon bras en conséquence. Je n'osais toujours pas regarder, de crainte de perdre sinon le point magnétique ancré dans ma mémoire ; puis je sentis la brise sur mon visage, le large devant nous, notre canot lancé dans la direction de mon bras. Alors, je rouvris les yeux.

Nous étions au milieu de l'immensité et notre esquif bondissait vers l'avant à chaque puissant coup de rames de Joscelin, droit sur une destination inconnue, un point flou posé sur l'horizon. Plonger les rames, tirer, entendre le susurrement de l'eau. Les bandages autour de ses mains étaient écarlates

désormais ; les manches des rames étaient imprégnés de son sang.

C'était un point flou sur l'horizon ; c'était la terre.

— Vas-y ! criai-je. Vas-y, vas-y, vas-y !

Le visage de Joscelin était hermétiquement clos sous l'effet de la concentration ; ses bras bougeaient avec une infatigable précision. Je voyais monter et descendre les muscles de ses épaules ; ses jambes se pliaient et poussaient. Le canot glissait sur l'eau comme une hirondelle portée par le vent. Agenouillé à la proue, Imriel regardait vers l'arrière, derrière Joscelin, derrière moi, surveillant la progression de nos poursuivants. Je voyais l'angoisse s'installer sur son visage. Je n'osai pas me retourner pour voir pourquoi.

Devant nous, le petit point flou sur l'horizon avait grandi. C'était une île, une petite île peu engageante, que l'on aurait facilement pu rater au milieu de l'immense lac des Larmes. Elle aussi était verdoyante, couverte de végétation, mais j'y vis également les marques du passage des hommes, la petite plage où la végétation avait été dégagée, le canot sur la grève, et la construction sur la colline au-dessus, circulaire comme le temple de Tisaar. Je vis le chemin, pareil à une cicatrice dans la verdure, et puis la présence d'un jardin, un champ semé aux formes trop régulières pour n'être pas de la main de l'homme.

— Kapporeth, murmurai-je. Nous l'avons trouvée.

Chapitre 76

Nous ne devançâmes guère nos poursuivants.

Imriel bondit du canot à la seconde même où son étrave toucha la terre. À tâtons, je récupérai les armes de Joscelin, sans plus m'inquiéter de l'instabilité de notre embarcation. Le temps que je les rejoignisse à terre, lançant le paquet enveloppé dans sa toile cirée à Joscelin, le navire sabéen touchait terre à son tour.

Ensuite, la course se poursuivit, mais à pied.

Tandis que nous courions en direction du chemin, j'aperçus les soldats jaillissant du bateau. Certes, leurs armures et leurs armes étaient anciennes, de bronze et non pas d'acier, mais celles-ci n'en étaient pas moins tranchantes ; et ils étaient une bonne vingtaine.

Nous, nous avions de l'acier. Et nous avions Joscelin.

Tout en courant, il glissa ses dagues dans leurs fourreaux vides à sa ceinture, puis ouvrit son baudrier pour l'enfiler sur ses épaules ; l'épée ballottait dans son dos. La toile cirée tomba au sol ; il avait fourré un canon d'avant-bras sous un bras, et luttait pour glisser sa main gauche dans le gantelet de mailles de l'autre canon. Les lanières de cuir flottaient à chaque pas ; c'était une opération impossible à réaliser en courant.

Puis nous débouchâmes dans la clairière au sommet de la colline. Le temple était comme assoupi dans la lumière matinale, et hermétiquement clos. La vingtaine de soldats sabéens se déploya autour de nous ; les épées de bronze qu'ils avaient tirées jetaient des lueurs.

— Je le savais, dit Hanoch ben Hadad en faisant saillir sa barbe noire. Je le savais ! Il y avait trop de femmes qui rendaient visite à ma sœur. Je l'ai dit au Sanhédrin.

— Mais comment cela, messire capitaine ? demandai-je doucement en regardant du coin de l'œil Joscelin achevant de boucler ses canons d'avant-bras. Vous voulez dire que votre sœur n'est pas d'agréable compagnie ? Moi, j'ai trouvé que c'était une hôtesse charmante.

— Folie des femmes, dit Hanoch d'une voix dure. Prêtes à se laisser séduire par des manières sucrées et une histoire triste. Elle vieillit et elle est seule. Heureusement pour vous que ma nièce Ardath a eu plus de bon sens. Elle s'est confessée à son mari Japhet juste à temps pour qu'on puisse vous rattraper. Les choses auraient été bien pires si vous étiez parvenus à profaner le temple.

Ardath. La fille de Yevuneh – avec son bébé dans ses bras. J'en fus malade ; le sang me battait aux oreilles. Après tant d'efforts et tout ce chemin parcouru.

— Ardath ne sait pas ce qu'elle fait, dis-je. (Ma voix sonnait étrangement à mes oreilles, comme venue de très loin.) C'est la peur qui la fait agir ainsi.

— Bien sûr que c'est la peur. (Il hocha la tête.) Elle a peur pour ses enfants si nous commettons la folie d'éveiller la colère d'Adonai. Voilà ce qu'est la sagesse – la véritable sagesse des femmes. C'est la peur d'une mère. C'est pitié que vous n'ayez pas fait de même. Votre fils aura à souffrir de vos actes. Remerciez Adonai que nous vous ayons interceptés à temps. Si le Sanhédrin se montre miséricordieux, il ne vous condamnera peut-être pas à la mort – seulement à l'esclavage.

— Et comment serez-vous remercié, Hanoch ben Hadad, pour avoir trouvé Kapporeth où est cachée la honte de Nemuel ? demandai-je, la voix vibrante de colère. Laissez-moi vous dire ceci : c'est la volonté d'Elua le béni qui nous a conduits jusqu'ici, à travers déserts, montagnes et rivières, en bravant des dangers dont le simple récit vous ferait défaillir ! Il ne vous appartient pas de décider quoi que ce soit, et pas même au Sanhédrin des Anciens. C'est à Adonai lui-même de parler, et c'est la sagesse des femmes de Tisaar de le savoir. Il n'est plus utile de se cacher de la volonté du Dieu unique, qui vous a oubliés pendant tous ces siècles.

Ma tirade désarçonna Hanoch. Ses paupières sombres battirent et ses hommes s'entre-regardèrent, mal à l'aise.

— Peu importe, reprit-il en se ressaisissant. (De la pointe de l'épée, il désigna la porte fermée du temple derrière nous.) Là-bas se trouve le Saint des Saints, et le chemin est barré pour vous. Je me réjouis que le silence d'Adonai soit si éloquent. Vous allez revenir avec nous à Tisaar pour y subir votre jugement.

Joscelin croisa ses avant-bras et s'inclina ; l'acier jeta des lueurs dans le soleil levant. Ses dagues étaient à sa taille ; son épée dépassait entre ses deux épaules. Impeccable discipline cassiline ; personne n'aurait pu deviner l'état de ses mains, l'épuisement qu'il ressentait dans tout son corps jusque dans la moelle de ses os.

— Messire capitaine, dit-il en habiru. Ne faites pas cela. Je détesterais faire couler le sang en un tel lieu. Laissez au moins ma dame Phèdre demander une audience au prêtre de la lignée d'Aaron.

Hanoch ben Hadad hésita une nouvelle fois, puis secoua la tête.

— Non, dit-il en agitant son épée. (La ligne de soldats sabéens avança d'un pas ; les hommes levèrent leurs boucliers de peau cloutés de bronze.) Je suis désolé, D'Angelin. Vous êtes un vaillant guerrier si j'en juge à votre combat contre les Shamsun. Mais le chemin vous est barré. La volonté d'Adonai est claire.

Je lançai un regard par-dessus mon épaule ; la porte du temple demeurait hermétiquement close.

— Comme vous dites, murmura Joscelin. (Ses dagues jaillirent en sifflant de leur fourreau ; il les tint croisées devant lui, semblables à une étoile dans la lumière du matin. Du sang avait coulé jusqu'à l'intérieur de ses poignets.) Néanmoins, j'ai fait un serment.

— Pas à Adonai, répliqua le capitaine sabéen. Pas au Seigneur éternel, mon ami.

— En effet. (Joscelin sourit. Dans les lueurs de l'aube naissante, ses yeux avaient la teinte d'un ciel d'été au-dessus des champs de Terre d'Ange.) Mais à son serviteur fidèle, Cassiel,

dont la mémoire est plus exacte que celle du Dieu unique. Et je… je protège et je sers.

Hanoch ben Hadad secoua sa tête casquée de bronze.

— Cela sera ta mort, D'Angelin.

— Qu'il en soit ainsi. (Devant la porte close du temple, au milieu du chant des oiseaux, dans l'air empli des senteurs de la nature chauffée par le soleil, Joscelin adopta sa posture de défense.) C'est une mort que j'ai passé une vie à préparer, ajouta-t-il d'une voix suprêmement détachée.

Quelque chose comme une ombre de regret voila le visage de Hanoch ben Hadad, avant qu'il brandît son bouclier et levât son épée au fil de bronze aiguisé comme un rasoir.

— Saisissez-les !

Bien répartis pour cerner Joscelin, les Sabéens avancèrent à son ordre.

Si près. Si près ! Je sentais la présence toute proche d'un immense mystère, presque à portée de main. Presque. Je me retournai face à la porte du temple, pour frapper dessus de toute la force de mes mains mises à vif par les ampoules. En vain.

— Je vous en prie, suppliai-je, en habiru, en d'Angelin, dans toutes les langues que je connaissais. Par la miséricorde ! laissez-moi au moins demander !

Mais les portes demeuraient obstinément closes, verrouillées. Et aucune réponse ne venait. Dans mon dos s'éleva un terrible fracas lorsque Joscelin engagea le combat avec les hommes de Hanoch ben Hadad. Je n'avais plus aucune carte à abattre. C'était une douleur indicible d'être parvenue si près du but et d'échouer. Ah ! Elua ! quelle douleur. Je tombai à genoux, refusant de croire à mon propre échec.

— Ma dame. (Une main se referma sur mon épaule. Un soldat sabéen me montra l'épée qu'il tenait.) Ceci est une terre sacrée où la violence n'a pas sa place. Tout est fini. Venez avec nous.

— Non, dis-je dans un souffle. Je vous en prie, non.

Et Imriel de la Courcel se mit à crier.

C'était exactement le bruit qui avait déchiré la nuit dans le zénana, sur les plaines du Drujan, dans la demeure de Yevuneh – le son de la plus pure des terreurs, perçant et

insupportable, qui glaçait jusqu'à la moelle des os. Son visage était blanc comme un linge ; ses pupilles intégralement noires et dilatées. À une vitesse stupéfiante, il s'interposa entre nous, arracha l'épée des mains du soldat stupéfait, et le frappa de toutes ses forces en tenant l'arme à deux mains.

— Laissez-la !

— Adonai.

Le soldat recula, les mains plaquées sur sa cuisse à l'endroit où la lame d'Imriel avait pénétré. D'autres s'arrêtèrent pour regarder, échangeant des regards. Joscelin était figé sur place, au centre du cercle que ses dagues avaient dégagé ; son visage exprimait la plus intense des horreurs.

Hanoch ben Hadad grimaça.

— Tenez-le à distance, ordonna-t-il à ses hommes groupés autour de Joscelin. (Il s'avança vers nous ; le soleil jouait sur le tranchant de son épée de bronze. La fureur avait déclenché une tempête sur son visage.) Garçon, dit-il d'une voix lugubre en pointant sa lame sur Imriel. La mort est le prix à payer pour le sang que tu as versé au seuil du temple.

J'étais comme dans un rêve ; un terrible rêve.

J'avais cette même sensation d'être à la fois présente et absente, moi-même et une autre. Sans même réfléchir, je me remis debout, poussai Imriel derrière moi, et plantai mon regard dans celui du capitaine.

— C'est moi qui l'ai amené ici, dis-je, avec l'impression qu'une étrangère venait de parler à ma place. C'est moi qui suis responsable. (Je perçus le tumulte des efforts renouvelés de Joscelin pour briser le cercle des soldats qui le cernaient. Tout cela me paraissait si loin. Dans toutes mes méditations sur l'amour, il y en avait une forme que j'avais omise. Je n'avais pas pensé à Imriel. Pourtant, aucun dieu n'exigeait quoi que ce fût ; ce n'était que l'amour, dans la plus simple et la plus dépouillée de ses formes. Je comprenais, trop tard, ce que cela signifiait de s'abstraire de soi. Néanmoins, une voie demeurait ouverte – celle qui n'est jamais fermée. Elle ne m'apporterait pas le nom de Dieu, mais épargnerait la vie d'Imriel.) Si le prix à payer est la mort, je paierai.

Pendant un instant, il demeura la tête baissée, puis il se redressa et leva son épée.

— C'est vous qui êtes la cause de ce blasphème. C'est une horrible transgression que vous avez commise. Mieux vaut que vous mouriez pour en être lavée. J'accepte.

J'observai la lumière du soleil jouant sur la lame.

— Et vous épargnerez le garçon ?

Hanoch ben Hadad réfléchit un instant, puis hocha la tête.

— Par la miséricorde d'Adonai, je le ferai.

C'est donc ainsi que tout finit, songeai-je. *Hyacinthe, pardonne-moi. J'ai fait de mon mieux.*

— Phèdre, non !

— Phèdre !

Joscelin avait poussé le premier cri, d'une voix rauque d'angoisse ; mon cœur le reçut comme un fer chauffé au rouge. Ce fut presque – presque – suffisant pour vaincre ma détermination. Le second cri y parvint – celui d'Imriel. Ce n'était pas un cri terrifié, mais un appel des plus pressants. Derrière moi, j'entendis le bruit d'épées tombant au sol. Imriel me saisit par le coude ; ses doigts s'enfoncèrent dans ma chair. Du doigt, il montrait la porte du temple derrière moi.

Elle était ouverte.

Le prêtre de la lignée d'Aaron se tenait dans l'entrée, silencieux et attentif, les pieds nus, vêtu d'une tunique de lin blanc rayée de bleu, d'écarlate et de pourpre, que des fils d'or faisaient chatoyer. Hanoch ben Hadad releva son épée et tituba de deux pas en arrière, le visage blême de confusion. Dans le silence qui s'ensuivit, le combat cessa. Joscelin quitta le lieu où il se battait, passa devant les soldats tétanisés, pour nous rejoindre. Nous échangeâmes un regard, lui et moi.

— D'accord, dit-il simplement. Va lui parler, Phèdre.

Je laissai filer un soupir saccadé.

— Je vais y aller.

Personne ne bougea lorsque je m'approchai du prêtre. Il n'était ni jeune ni vieux, mais quelque part entre les deux. Sa bouche fermée souriait au milieu de sa barbe noire indisciplinée. Un homme mortel, ni plus ni moins ; un vaisseau bien fragile pour garder un pouvoir céleste et perpétuer la lignée

ininterrompue des prêtres frappés par la colère du Dieu unique. Ses yeux étaient noirs, comme ceux de tous les Sabéens ; la chaleur du matin avait déposé une fine pellicule de sueur sur sa peau acajou.

— Je suis Phèdre nó Delaunay de Montrève, de Terre d'Ange, dis-je en habiru. Et je voudrais connaître le nom de Dieu.

Le sourire du prêtre s'élargit et sa bouche esquissa une parole. « Là-bas », sembla-t-il dire sans prononcer une parole, en désignant un point dans la pénombre au fond du temple. Dans la cavité de sa bouche, je vis la réalité de la légende sabéenne – un moignon de langue tout tordu, comme une racine d'arbre desséchée. Une sensation étrange courait à la surface de ma peau, embrasée par les nerfs de mon corps et par autre chose encore. Je me retournai face à Hanoch ben Hadad.

— Messire capitaine, me nierez-vous le droit d'entrer ? demandai-je.

Il était tombé à genoux ; tous les Sabéens étaient agenouillés. Ils marmonnaient des prières la tête inclinée, en se balançant en avant et en arrière ; leurs armes gisaient sur le sol. Seuls Joscelin et Imriel étaient encore debout ; ils me regardaient. Joscelin avait remis ses dagues au fourreau ; il avait passé un bras autour des épaules d'Imri et le tenait contre lui.

— Eh bien, dis-je en d'Angelin, infiniment consciente de la manière dont ma langue et mes lèvres œuvraient ensemble pour donner forme à mes mots. (S'il fallait que ceux-là fussent mes derniers mots, je les aurais préférés moins triviaux.) Je ferais mieux d'avancer.

Joscelin s'éclaircit la voix.

— Je suppose… Je suppose que tu ferais mieux, en effet.

Je hochai la tête comme une idiote.

— Au cas où je ne pourrais plus te le dire après… Je t'aime.

— Je sais, répondit-il. Je t'aime.

— Et toi aussi, dis-je à Imriel. Toi aussi… Eh bien, dis-je au prêtre. Allons-y.

Et le prêtre de la lignée d'Aaron sourit et s'inclina, puis me montra le chemin. Je franchis le seuil du temple pour m'enfoncer dans la pénombre. J'entendis la porte se refermer derrière nous, masquant d'un coup le soleil du dehors. Je

demeurais dans les ténèbres, le temps qu'il allumât une chandelle à l'unique lampe, pour en allumer d'autres ensuite. Peu à peu, mes yeux s'accoutumèrent à la pénombre.

C'était un temple dont la structure ne différait en rien de celle du temple de la ville, mais en plus modeste, construit de briques de terre sèche. Seules les ornementations en étaient splendides – avec des lampes sculptées et des chandeliers dorés dont les chaudes lueurs révélaient un intérieur des plus simples. Le prêtre pointa un doigt sur mes pieds, et je me déchaussai. Le sol du temple était de terre battue, sèche et friable par endroits.

— Est-ce convenable ? demandai-je. Je n'ai… Je n'ai apporté aucune offrande, messire prêtre.

« Toi », esquissa sa bouche ; il me montra du doigt, tandis que son moignon de langue s'agitait dans la caverne de sa bouche. « Toi. » Ensuite, il se désigna, un doigt posé sur son torse. « Moi. »

— Oui, dis-je doucement. Il y a cela.

Et je le suivis alors, dans le deuxième cercle du temple de Kapporeth, comprenant qu'il était comme moi – mortel et marqué sans l'avoir voulu par un dieu. Kushiel, Adonai ; est-ce vraiment important au bout du compte ? Nous payons le prix de péchés dont nous n'avons pas le souvenir ; nous nous efforçons d'accomplir une volonté que nous ne discernons pas. Voilà ce que c'est que d'être l'élu d'un dieu.

Dans le deuxième cercle, il y avait des trésors, d'autres trésors, entassés à même le sol – des plats d'or et d'argent et d'autres tributs encore qui remontaient à l'époque de Shalomon. Et au-delà… Ah ! Elua ! le Saint des Saints, comme Hanoch ben Hadad l'avait appelé. Je fixai les yeux sur l'ouverture donnant sur le sanctuaire intérieur, voilée par un rideau de bleu, d'écarlate et de pourpre, et je frissonnai.

C'est là, songeai-je. *L'Arche des tables brisées.*

Le nom de Dieu.

Préservé dans le silence pendant tout ce temps, un millier d'années et plus, enveloppé dans le chagrin d'une déesse. Qui étais-je pour briser cela ?

Hyacinthe.

Repoussant ma peur, je suivis le prêtre dans le dédale du sanctuaire intérieur ; il s'approcha de l'autel dans son alcôve. L'autel était en or massif ; une lampe allumée trônait dessus – la *Ur Tamid,* la lumière qui ne s'éteint jamais. Aujourd'hui encore, elle brûle dans les temples yeshuites. Un lourd encensoir était posé sur l'autel – or sur or ; le bol intérieur était noirci par des générations d'offrandes. Le prêtre murmura une prière silencieuse, puis alluma une généreuse poignée d'encens à l'aide d'une chandelle ; les volutes de la résine odorante s'élevèrent pour aller former un nuage bleu tout près du plafond.

Il se tourna vers moi et désigna du doigt le sanctuaire, haussant les sourcils pour m'interroger.

— Que va-t-il se passer, messire prêtre ? demandai-je avec un frisson, malgré la chaleur du matin. (Les lampes allumées contenaient les ténèbres du temple.) Que se passera-t-il, si je le fais ?

Il secoua la tête ; sa bouche demeurait scellée sur les mystères de la colère d'Adonai.

Hyacinthe.

— Allons-y, dis-je.

Le prêtre de la lignée d'Aaron écarta le rideau du Saint des Saints.

Chapitre 77

À l'intérieur de la petite pièce obscure, l'Arche des tables brisées luisait comme un soleil subtil.

Le prêtre se déplaçait sans bruit sur ses pieds nus, allumant les flambeaux répartis çà et là, jusqu'à ce que les flammes se reflétassent sur l'or, envoyant sur les murs de brique une mosaïque mouvante de chaudes lueurs orangées. Parfaitement immobile, je la contemplai. Elle était en bois d'acacia, disait la Tanakh, et recouverte d'or ; et ainsi était-elle, telle que je la voyais de mes yeux, toujours posée sur les deux perches qui avaient servi à la transporter. Un lourd coffre assurément, qui avait dû nécessiter au moins quatre solides porteurs.

Et un couvercle d'or la refermait, le Kapporeth – qui avait donné son nom à l'île –, le trône de Dieu, sur lequel deux chérubins se faisaient face. Étranges créatures que ces chérubins, pourvues de l'arrière-train d'un taureau, de l'avant d'un lion, de deux ailes comme un aigle, et des visages… Ah, Elua ! Des visages tels que j'en avais vu dans les temples de Terre d'Ange – humains et plus ; sévères et sereins. Ils exprimaient tout à la fois la justice de Kushiel, la passion de Naamah, l'orgueil d'Azza, l'intelligence de Shemhazai, la férocité de Camael, la bonté d'Anael, la loyauté de Cassiel.

Tout cela figurait dans leurs visages sculptés.

Le prêtre s'inclina profondément devant l'Arche, et prit sur un socle un pectoral double d'or martelé, dont les parties avant et arrière étaient reliées entre elles par deux chaînes aux maillons entremêlés. Il l'enfila par-dessus sa tunique ; sur son torse luisaient quatre lignes de trois gemmes chacune : sarde, topaze et grenat ; émeraude, saphir et diamant ; jacinthe, agate et améthyste ; béryl, onyx et jaspe. Sur chacune d'elles, un nom

était inscrit – le nom de chacune des douze tribus des Enfants de Ysra-el.

Et moi, enfant d'Elua, je regardais et je tremblais.

Il prit ensuite une couronne entre ses mains, sur laquelle était gravée l'inscription « Consacré à Adonai » ; il s'en ceignit le front en la nouant avec des liens de soie bleue. *Ainsi fit sans doute Nemuel,* songeai-je, *sur les plaines du Jebe-Barkal.* Le prêtre attendait, debout, plus sévère et plus grand dans ses atours. Je me sentais infiniment petite et épuisée. Tous mes muscles étaient douloureux de la véritable ordalie que j'avais subie en ramant ; mes mains étaient couvertes d'ampoules et d'écorchures. Aucune voix ne s'élevait entre les chérubins ; je ne sentais pas la présence d'Elua. Même Kushiel ne me guidait pas avec sa brume rouge.

— Je ne sais comment procéder, seigneur, dis-je humblement. Je ne suis qu'une suppliante ici. Tout ce que je veux, c'est libérer mon ami.

Le prêtre posa ses deux mains sur deux angles opposés du couvercle massif, puis me regarda fixement, m'indiquant d'un signe de tête l'autre côté de l'Arche. Je fis le tour pour venir face au prêtre, puis tendis les mains en tremblant pour glisser l'extrémité de mes doigts sous les rebords. C'était la transgression qui avait tant coûté à Nemuel et à tous ses descendants.

— J'ai peur, seigneur prêtre.

Il ne me répondit rien, mais attendit sans me quitter du regard ; ses yeux n'étaient pas dénués d'une certaine gentillesse. Les gemmes sur son pectoral luisaient ; elles nommaient les douze tribus, comme autant de prières silencieuses élevées à un dieu qui ne répondait plus. Si cet acte était une transgression, c'en était une pour laquelle la vie du prêtre avait déjà été frappée du sceau du châtiment. Avait-il déjà essayé ? Je n'aurais su dire. J'avais la bouche desséchée. Étais-je en train de commettre une transgression ? Si Adonai était miséricordieux, je n'aurais à souffrir que la même sentence. Je passais la langue sur mes lèvres toutes sèches, en songeant à toutes les langues que j'avais appris à maîtriser – le d'Angelin, le caerdicci, l'hellène, le skaldique, le cruithne, toutes sous la houlette de

Delaunay ; l'habiru, l'illyrien, l'akkadian, le persian, le jeb'ez, et même le zenyan. L'argot des Tsingani et le dialecte des Dalriada.

Et, tout cela, j'étais sur le point de le perdre.

Et les arts de Naamah, les arts de l'amour. Je me souvenais du baiser de Joscelin dans le petit bassin sous la source, à côté de notre campement. La simple idée d'en perdre ne serait-ce que le souvenir m'était insupportable.

Oh ! Hyacinthe, songeai-je, *tout cela est tellement, tellement peu au regard de ce que toi tu as sacrifié. Pardonne-moi les craintes qui s'emparent si facilement de moi. Mais je ne peux pas m'en empêcher ; tout cela fait tellement partie de moi, de ce que je suis devenue. Je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi si j'échoue.* Sur une ultime prière silencieuse, je serrai les dents et commençai à tirer de toutes mes forces – terrifiée à l'idée de réussir ; terrifiée à celle de ne pas y parvenir. Je forçai pour soulever le couvercle massif, mes ongles incrustés dans le rebord, ployant sous le poids. De l'autre côté, le prêtre d'Aaron, le dos arqué, la tête baissée, les tendons de ses bras tendus à se rompre, tirait lui aussi. L'inscription « Consacré à Adonai » luisait sur son front emperlé de sueur.

Nous halâmes de conserve et le couvercle se souleva. Lentement, un pouce après l'autre, il montait. Mes bras tremblaient. L'espace entre les deux chérubins demeurait silencieux.

Le couvercle d'or, le trône de Dieu, se soulevait dans la pénombre.

Malgré le poids qui me rendait à la fois maladroite et gênée, je jetai un coup d'œil à l'intérieur de l'Arche.

Et j'y vis les *Luvakh Shabab,* les Tables brisées – des tessons, les fragments gris des grandes pierres fracassées, réduites en infimes morceaux, sur lesquels plus un seul mot n'était lisible. Étaient-ce vraiment les tables gravées de la main d'Adonai ? J'aurais pu me mettre à pleurer, si j'avais eu encore des forces à gaspiller. Un coffre à moitié vide, ne contenant guère plus qu'un tas de gravats – voilà comment s'achevait ma quête. Tel était le mystère que le chagrin d'Isis avait si longtemps gardé. Tel était le secret que les Sabéens avaient dissimulé à l'œil de Dieu pendant plus de mille ans.

Les gravats bougèrent tout seuls.

Je retins mon souffle.

La douleur me vrillait les bras, les épaules et le dos de porter tout ce poids. Pourquoi Joscelin n'était-il pas avec moi ? Sincèrement, je n'avais pas apprécié ses efforts à leur juste mesure. Une poussière vieille de deux mille ans se mit à tournoyer dans les profondeurs dorées. Les débris s'animèrent, les antiques fragments de pierre s'alignèrent et des lettres apparurent ; l'alphabet habiru se formait devant mes yeux pour épeler le Nom… Yod, Alef, Quf, Lamed… Nun ? Et, ah ! Elua ! d'autres encore que je ne reconnaissais pas ! Kaf, Alef, et encore d'autres – bien trop nombreuses, bien trop rapides. Même ma mémoire entraînée par Delaunay ne pouvait toutes les retenir ; ma langue d'ordinaire si vive ne parvenait pas à les prononcer au fur et à mesure – trop lente. Tous mes muscles me faisaient souffrir. *C'est injuste ! Un alphabet perdu de lettres que je ne connais pas, jamais tracées par une main humaine.* Douze années d'étude ne m'avaient servi à rien. Comment pouvais-je même prononcer un son que je n'avais pas entendu ? Je tentai de me souvenir de leur forme, mais elles avaient fui avant même que je pusse les distinguer. Les lettres qui émergeaient de l'ombre mordorée du coffre épelaient un Nom imprononçable que mes yeux n'avaient pas le temps d'apercevoir. Des larmes de désespoir me piquaient les yeux ; je clignais des paupières dans l'espoir futile de clarifier ma vision.

La poussière et les fragments parlèrent ; puis la poussière et les fragments redevinrent silencieux, redevenant ce qu'ils étaient depuis tant de siècles. Le bout de mes doigts glissa sur le rebord du couvercle et le prêtre perdit sa prise. Le couvercle retomba sur le coffre dans un fracas d'or massif. Et puis ? L'or n'allait pas libérer Hyacinthe de son île, et je n'avais nul besoin que me soit remis en mémoire le fait que je venais de gâcher ma seule et unique chance. Je baissai la tête et commençai à goûter le fruit amer de l'échec. La voix entre les chérubins était demeurée silencieuse, mais les *Luvakh Shabab* avaient parlé. Adonai avait parlé ; et il ne répéterait pas. Les connaissances m'avaient fait défaut, et le goût en était amer – extrêmement amer.

Je devrais me réjouir, songeai-je, *d'avoir encore une langue pour goûter toute cette amertume.*

Je pris une profonde inspiration et relevai la tête pour examiner mon échec en face.

De l'autre côté de l'Arche, le visage encadré par les deux chérubins, le prêtre souriait. Il souriait, lui qui m'avait aidé à soulever le Kapporeth, pour rien. Je le regardai en silence, sans comprendre. Un homme, un homme mortel, avec une barbe échevelée et un regard doux, irradiant de joie. Pourquoi ? Ses dents blanches et fortes encadraient la grotte où sa langue s'était recroquevillée. Son regard sombre exprimait une telle compassion, une telle joie… une joie insupportable. Je voulus lui en demander la raison, mais la peur scella ma bouche ; l'espoir était trop douloureux désormais.

Le silence emplit le Saint des Saints. Aucun bruit, aucun écho, pas le plus petit souffle d'un son.

Même les flammes étaient silencieuses – et immobiles, comme figées au-dessus des lampes d'or.

Et, dans le silence assourdissant…

Le prêtre sans langue et sans voix dit l'imprononçable nom de Dieu.

« ..... ! »

Comment supporter un son qui n'a pas été fait pour l'oreille humaine ? Il éclata aux confins de mon crâne comme un coup de tonnerre dans les montagnes, roulant sa clameur d'airain, éveillant un vacarme d'échos. Un mot, un seul mot, marqué au fer rouge dans ma mémoire. Il me brûlait comme un vin fort, comme la première goutte de *joie* que j'avais goûtée enfant, comme la main de Melisande sur ma peau. Et je sus tout à cet instant, en une vision embrassant tout le cours de ma vie, en passant par tous les tours et détours, de la seconde où j'aperçus Anafiel Delaunay jusqu'à celle que je vivais là – ici, dans un humble temple caché sur une île cernée par le chagrin d'une déesse. Qui pouvait bien avoir conçu pareil cours ? Les innombrables embranchements de ma vie étaient tout à la fois écrits à l'avance et impossibles à connaître. Le long de bien noirs chemins, ils m'avaient conduite ici. Ici. Je compris tout et saisis, enfin, la trame dans son ensemble. Je haletai ; j'avais

l'impression que ma cage thoracique allait éclater, pour expulser des flammes. Le Nom sacré ! J'étais trop petite pour le contenir tout entier. Mes genoux cédèrent et je m'écroulai sur le sol de terre, enroulant mon corps autour de l'espace qu'il creusait en moi.

Le nom de Dieu.

Le nom de Dieu.

Oh ! *Hyacinthe !*

Combien de temps restai-je ainsi allongée par terre ? Je ne saurais dire. Et je crois que j'y serais demeurée à jamais si le prêtre ne m'avait pas relevée. Ses mains secouaient mes épaules, gentiment, mais avec insistance. Ses yeux étaient empreints d'amabilité. Je sentais le sol poussiéreux du temple et les vapeurs d'encens. Je sentais les poivrons qu'il avait mangés. J'étais vivante – et lourde du Nom sacré. Mon propre corps me parut étrange lorsque le prêtre m'aida à me remettre debout. Tout l'espace de mon esprit était occupé par le Nom. Il avait envahi ma gorge et je dus serrer les dents pour ne pas le dire.

Il m'aurait détruite si je n'avais pas alors trouvé une place en moi où l'amour seul résidait, simple et sans rien d'autre pour l'encombrer. Et ce fut à cet instant-là seulement que le prêtre, dans sa sagesse, ouvrit la porte. Je m'émerveillai de la symétrie des processus. Si je n'avais pas tiré Imri des ténèbres de Daršanga, jamais une telle lumière n'aurait pu m'être donnée. Sincèrement, maintenant que j'en voyais les mécanismes complexes à l'œuvre, je mesurais quelle force prodigieuse l'amour pouvait être.

Chaque chose dans le temple m'apparaissait comme un élément distinct ; les objets se détachaient nettement contre l'obscurité. J'avais du mal à évaluer les distances. Libérée de la stase, la flamme dansait dans son bol comme un petit animal, jetant à la ronde des lueurs safran. J'en approchai les doigts, sentant sa chaleur brûlante. Je l'aurais touchée aussi si le prêtre n'avait pas posé une main sur mon poignet, pour me tirer en secouant gentiment la tête. Il désigna la porte du doigt, avec un regard interrogateur. Étais-je prête à sortir ?

Je hochai la tête sans oser répondre. Le Nom était insistant sur ma langue.

Il me conduisit jusqu'au cercle extérieur, où je m'assis sur un banc de marbre pour renfiler mes chaussures. Je sentais la surface fraîche du marbre, ses veines et ses infimes irrégularités. Je contemplai mes pieds nus, minces et blancs, salis par le sol. Des os si fins et si délicats, si subtilement articulés ! Et tout cela, uniquement pour marcher à la surface de la Terre. Je remis mes chaussures à regret, et le prêtre dut m'aider pour les boucles, sur la complexité desquelles je ne cessais de m'extasier. Je regardai ensuite ses doigts habiles, les cordons de soie bleue qui maintenaient la couronne contre son front et ses cheveux noirs bouclés serrés. « Consacré à Adonai. » Quels contrastes de couleurs. Et de textures !

À la porte du temple, il s'arrêta et prit entre ses mains mon visage tourné vers le haut. Je fermai les yeux lorsqu'il m'embrassa sur le front, pour saluer notre parenté, pour me bénir et pour me pardonner. Je n'étais pas à ma place, ici ; Adonai n'était pas mon dieu. Je savais tout cela.

C'était une grande marque de confiance qui venait de m'être donnée.

Je priai pour m'en montrer digne.

Sur ce, le prêtre me libéra et ouvrit la porte du temple. La lumière du soleil illuminait le seuil, et le Nom bondit en moi de voir tant de clarté, résonnant haut et fort dans ma tête comme des trompettes. Je serrai les dents encore plus fort et m'avançai dans le soleil aveuglant. Le ciel, si bleu ! Et les arbres ! Jamais encore je n'avais vu pareil vert. Je distinguais chaque feuille, chaque découpe. Je pouvais sentir leurs racines, frémissantes dans le sol sec.

Et les hommes. Oh ! Elua ! les hommes !

Joscelin, les yeux fous, bondit sur ses pieds. Tout ce que j'étais capable de faire, c'était le regarder sans rien dire, comme frappée de stupeur. Chaque ligne, chaque plan de son être m'apparaissait écrit dans un alphabet de chair et de sang, épelant le mot « amour ». Comment avais-je pu ne jamais voir cela ? Et Imriel à ses côtés – un nœud embrouillé de peur et d'espérance angoissée, douloureusement vulnérable. Mon cœur eut mal.

— L'as-tu ? demanda Joscelin, redoutant à moitié ma réponse. As-tu réussi ?

Je hochai la tête ; le nom de Dieu était calé dans ma gorge comme une pierre.

— Peux-tu… Peux-tu parler ? demanda-t-il.

— Je n'en suis pas sûre, murmurai-je.

En trois enjambées, Joscelin fut sur moi, m'enserrant dans ses bras plus fort que jamais auparavant, et couvrant mon visage de baisers. Je m'accrochai à lui, puis l'embrassai très fort, pour m'assurer que je le pouvais encore. La peur s'envola de lui dans un frisson lorsque je le relâchai. Je m'agenouillai ensuite et ouvris les bras pour recevoir Imriel. Il s'y jeta, passa les siens autour de mon cou et serra à m'en étouffer, enfouissant son visage dans mes cheveux.

— J'avais peur, Phèdre, je ne savais pas ce qui allait arriver.

— Moi non plus, Imri, murmurai-je. Moi non plus.

— Que va-t-il se passer maintenant ?

C'était Joscelin qui venait de parler, en s'adressant aux Sabéens ; il y avait une note dure dans sa voix. Je me redressai à ses côtés.

Ils avaient retiré leur casque et mis leur bouclier de côté pendant la longue attente – et elle avait dû être longue, effectivement, car le soleil était presque au-dessus de nos têtes. Hanoch ben Hadad me regardait avec un mélange de crainte et d'incrédulité.

— Vous avez contemplé le Nom sacré ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je.

— Comment pouvons-nous savoir si c'est vrai ?

Je n'avais aucune réponse à lui donner. Je me contentais de le regarder, tandis que le nom de Dieu roulait comme le tonnerre dans mes pensées, emplissant ma bouche au point que je n'osais même plus prononcer un mot. De l'autre côté de la clairière, le prêtre de la lignée d'Aaron nous observait avec gravité depuis l'entrée du temple ; les gemmes luisaient sur son pectoral d'or, et l'or encore ceignait son front. Ses pieds étaient nus sur le sol.

— Hanoch, dit l'un des soldats en tremblant. Hanoch, son visage paraît comme brillant. J'en ai peur. Ne demandez plus rien.

— Pourquoi ? (La voix du capitaine sabéen montait sous l'effet de la rage.) Après si longtemps, pourquoi vous ?

À cette question-là non plus je n'avais aucune réponse. Si je l'avais osé, j'aurais pu dire que ce n'était ni une malédiction ni la colère de Dieu qui les avaient retenus pendant des siècles, mais la peur et la culpabilité. Le prêtre le savait. Combien d'autres avant lui l'avaient su ? Mais personne n'avait jamais osé demander à ceux qui n'avaient plus de voix. Et moi… Ce n'était pas ma patrie, et Adonai n'était pas mon dieu. Je ne pouvais pas répondre à Sa place aux Sabéens. Ils devaient Lui poser la question eux-mêmes. Ce qui m'avait été remis ne devait servir qu'un but. Toute autre chose constituerait une transgression.

— Ma dame. (C'était un jeune soldat qui venait de s'avancer, son casque de bronze sous le bras, le regard doux et émerveillé.) Je suis Eshkol ben Avidan, et je ne suis pas effrayé. Je suis désolé que nous ayons cherché à vous arrêter. Si vous le voulez, nous vous ramènerons à Tisaar. Et là, je crois que vous pourrez partir librement, même s'il ne m'appartient pas de vous le promettre.

— Eshkol ! siffla Hanoch ben Hadad. C'est de l'insubordination !

— Non capitaine, répondit le soldat poliment. Je crois que c'est de la sagesse.

Sur le seuil du temple, le prêtre sourit.

— Oui, messire soldat, dis-je en ravalant la pression insistante du Nom. Si vous nous emmenez, nous irons avec vous.

Chapitre 78

Le voyage fut long jusqu'à Tisaar – long et étrange. J'en passai la plus grande partie silencieuse, assise dans un coin, occupée à maîtriser ma respiration et mes pensées avec la présence à la fois terrifiante et imposante du nom de Dieu occupant tous les recoins de mon esprit. Hormis Hanoch ben Hadad, toujours maussade et incertain, les Sabéens ramèrent avec cœur en se relayant, échangeant des plaisanteries à voix basse, comme le font des hommes qui ont été témoins d'événements qui les dépassent. Même le soldat qu'Imriel avait blessé semblait ne pas nourrir de rancœur.

Le courage d'Eshkol ben Avidan les avait stimulés, et je voyais sur leur visage, et j'entendais dans leur voix l'avènement de l'émerveillement. Des graines avaient été semées ce jour-là, qui donneraient des fruits bien après notre départ. *De qui suis-je l'instrument ?* me demandai-je. Pendant si longtemps, j'étais restée concentrée sur ma propre quête : libérer Hyacinthe.

Mais ce jour-là, en cet endroit-là, il s'agissait d'un peuple tout entier, dont l'isolement avait duré plus longtemps que la vie tout entière du Maître du détroit. De qui servais-je les objectifs ? Après tout, peut-être n'étais-je qu'un petit levier dans le plan d'Adonai, destiné à mettre en branle quelque chose d'immense au moment où l'attention d'Adonai revenait sur la tribu de Dân, si longtemps négligée. Qui pouvait savoir ?

Mais, au bout du compte, peu importait.

Nous avions ce que nous étions venus chercher.

Ce qui arriverait après notre départ ne regardait au fond que les Sabéens eux-mêmes et Adonai, le Dieu unique, leur Seigneur éternel. Quant à nous… je frissonnai.

Jusqu'alors, je n'avais jamais vraiment pensé à ce qui s'ensuivrait – au-delà de ce point. Ce qui nous attendait

désormais – hormis les conséquences liées au fait que nous avions emmené Imriel de la Courcel avec nous, contre la volonté de la reine et au milieu d'incroyables dangers, sur une terre qui était déjà à moitié légendaire dans un pays aussi lointain que le Jebe-Barkal…

Ce qui m'attendait désormais… était une affaire entre Rahab et moi.

Fort bien, songeai-je. *Cette tâche m'incombe, à moi et à moi seule. Pas question de m'en décharger sur quelqu'un d'autre. C'est moi qui ai le nom de Dieu gravé dans la tête. Et les choses sont bien ainsi, car c'est ma place que Hyacinthe a prise. Néanmoins, par deux fois aujourd'hui, je suis allée volontairement au-devant de la mort, et nous sommes bien loin de chez nous, et des lions, des bandits et des crocodiles nous attendent tout au long du chemin, ainsi que des voyages sur la mer, et la colère d'Ysandre à l'arrivée – qui ne sera sans doute pas petite. Donc, je m'inquiéterai plus tard de mon entretien avec cet ange connu comme étant l'Orgueil et l'Insolence, parce que, pour l'instant, c'est trop difficile à concevoir.*

La soirée débutait à peine lorsque nous atteignîmes Tisaar ; le port était bondé – d'hommes, de femmes et d'enfants qui guettaient et attendaient notre retour dans le plus grand silence. Semira et Yevuneh et d'autres femmes encore étaient rassemblées sous l'œil sévère des Anciens du Sanhédrin, avec sur le visage un air à la fois buté et effrayé.

— Peuple de Tisaar ! cria Eshkol ben Avidan en sautant lestement sur le quai. Frères et sœurs. Melehakim ! Nous avons été témoins d'un mystère, aujourd'hui.

Il leur raconta alors ce qui s'était passé, pendant qu'on amarrait le bateau et que nous descendions tous à terre. La tête me tournait sous l'effet des terribles syllabes du Nom. J'étais heureuse de n'avoir pas à parler. Aucun d'entre nous n'était guère plus vaillant. Après sa longue épreuve de la nuit, Joscelin avait l'air épuisé, perclus de douleurs, avec des coulées de sang séché passées sous ses canons qui lui remontaient jusqu'au creux du coude. Les yeux d'Imriel étaient soulignés de profonds cernes violets. Je me demandais si le prêtre aurait tout de même ouvert la porte si Imri n'avait pas crié. Était-ce son hurlement,

né dans la terreur et la douleur de Daršanga, qui avait ému le cœur d'Adonai ? Peut-être. Si tel était le cas, Imriel avait joué un rôle qu'aucun de nous n'avait jamais reconnu à sa juste valeur.

Telles étaient mes réflexions intérieures, incapable que j'étais de prêter au récit d'Eshkol l'attention qu'il méritait ; j'étais prise dans les filets des mystères prisonniers à l'intérieur de ma tête. Mais, lorsque Eshkol eut fini, tous les Anciens du Sanhédrin s'assemblèrent autour de moi pour me presser de questions, tous plus anxieux et plus excités les uns que les autres.

— La voix d'Adonai a-t-elle parlé entre les chérubins ?

— Quelle est la nature du Nom sacré ?

— Avez-vous eu le cran de soulever le Kapporeth ?

— Seigneurs. (Ma voix n'était plus qu'un murmure un peu rauque.) Il ne m'appartient pas de répondre à ces questions.

— Qui alors ? demanda Bilgah l'Ancien, sa barbe blanche tressautant farouchement. Tu as défié notre autorité pour aller là où nous t'avions défendu d'aller ! Tu as propagé la violence sur un sol sacré ! À qui devrions-nous demander si ce n'est à toi ?

— Demande à Adonai, vieux fou ! s'exclama Semira depuis le lieu où les femmes étaient regroupées. Ou bien demande au prêtre lui-même, descendant d'Aaron et de Nemuel, dont la tâche est précisément de parler pour le Seigneur éternel. As-tu donc tellement oublié qui nous sommes ? Pas étonnant qu'Adonai soit resté silencieux ! (Secouant la tête, elle se fraya un chemin parmi les Anciens. La compassion était inscrite dans les rides profondes de son visage, ainsi que la sagesse conquise à travers le chagrin.) Ah ! mon enfant. C'est une chose immense à porter, non ?

Je hochai la tête.

— C'est ce qu'ils disent, murmura-t-elle. C'est ce qu'ils disent.

Après cela, il y eut d'autres discussions et disputes, bien d'autres, auxquelles participèrent hommes et femmes, jeunes et vieux. Je fermai les yeux et écoutai, distinguant nettement les notes profondes de la peur et du doute, en conflit ouvert avec les tonalités claironnantes de l'espoir et de la foi. Les querelles ne

seraient pas réglées ce jour-là – ni dans les temps à venir. Mais c'était suffisant ; tant qu'ils discutaient du sens à donner à l'événement, cela signifiait qu'ils étaient suffisamment à y croire. Le mystère incompréhensible d'Adonai était manifeste aux yeux de tous ; et nous, nous n'avions aucune rétorsion à craindre de leur part.

— Phèdre. (La main de Joscelin s'était glissée sous mon coude pour me remettre d'aplomb ; je n'avais même pas remarqué que je titubais.) Viens. Semira recommande de les laisser discuter. Il faut que tu te reposes et que tu manges. Nous en avons tous besoin, du reste.

Yevuneh nous attendait ; Imriel était à ses côtés.

— Et Tifari Amu et les autres ? demandai-je, non sans quelques difficultés.

— Ils sont vivants mais emprisonnés. (Il m'accorda une ombre de petit sourire, mi-figue mi-raisin.) Ils ne sont pas partis – la fierté jebéenne, je suppose. Eshkol a parlé au chef du détachement qui est allé les arrêter. Il semblerait qu'ils se soient rendus plus ou moins pacifiquement pour attendre notre retour.

— Peut-on les faire relâcher ?

— Eshkol y travaille.

— Parfait. (J'avais vu la flamme du courage briller chez ce jeune soldat, ainsi que le rôle éminent qu'il jouerait dans l'avenir de Saba.) Allons-y avant que je défaille.

Avancer dans la foule ne fut pas chose aisée. On se bousculait tout autour pour m'apercevoir. Épuisée, la tête lourde, je me concentrai sur la nécessité de mettre un pied devant l'autre ; les syllabes du Nom retentissaient dans ma tête à chaque pas. Yevuneh s'occupait de protéger Imriel – ce dont je me réjouissais. Joscelin, tout bardé d'acier, parvenait à maintenir l'essentiel de la presse à distance par ses regards. Personne ne trouva à redire au fait qu'il pénétrât armé dans la ville de Tisaar.

À un moment, toutefois, il s'arrêta, indécis.

Une femme en sanglots nous barrait la route – sciemment installée devant nous. Même Yevuneh marqua un temps d'arrêt, baissant la tête.

— Ardath, dit-elle la voix pleine de chagrin en reconnaissant sa fille.

— Pardonnez-moi, supplia Ardath, des larmes plein les yeux. J'avais peur. J'avais si peur ! (Elle leva son enfant entre ses mains.) Faites retomber la faute sur moi s'il le faut, mais, je vous en conjure, épargnez ma fille et donnez-lui votre bénédiction !

— Ma bénédiction ? (Un rire étranglé resta bloqué dans ma gorge, là où le nom de Dieu était tapi.) Ardath… il n'y a ni faute, ni malédiction. Si votre peur était une folie, elle était née de l'amour néanmoins. Je suis d'Angeline ; mon cœur ne saurait vous en blâmer. Qui sait comment les choses se seraient passées si vous ne nous aviez pas trahis ? Peut-être n'aurions-nous jamais trouvé Kapporeth.

Ses lèvres tremblaient.

— Alors vous ne voulez pas bénir mon enfant ?

Je regardai le bébé qu'elle me fourrait sous le nez, dont le visage hésitait entre le rire et les pleurs.

— Ardath, ce n'est pas mon rôle. Je ne suis pas une prêtresse pour parler au nom d'Adonai. Je suis Phèdre nó Delaunay de Montrève, servante de Naamah et Élue de Kushiel, *anguissette* de Delaunay et première courtisane de Terre d'Ange. Est-ce vraiment la bénédiction que vous voulez pour votre fille ?

— Oui, murmura-t-elle. (Et je sus qu'elle n'avait pas compris un traître mot de ce que je venais de dire.) Je vous en prie, ma dame !

Je lançai un regard à Joscelin, qui haussa les épaules.

— Aime comme tu l'entends, dis-je en d'Angelin en plaçant une main sur le crâne de l'enfant. Et puisses-tu y trouver la sagesse.

Le visage d'Ardath s'en trouva transfiguré.

— Merci, ma dame, merci, dit-elle avec une joie exubérante. (Elle tint son bébé sur un bras, tandis que son autre main saisissait la mienne pour la porter à ses lèvres.) Merci.

Elle serra ensuite sa fille sur son sein, s'inclina et battit en retraite. Yevuneh marmonna quelque chose pour excuser l'interruption de sa fille, puis nous hâtâmes le pas. Nous ne parlâmes plus de l'incident avant d'être parvenus en sûreté chez

elle, où son cuisinier nous attendait avec impatience ; il avait préparé des monceaux de nourriture. Aucun d'entre nous n'avait mangé de la journée. Le goût du poulet mijoté avec des petits piments était une pure merveille ; chaque bouchée emplissait ma bouche de ses riches saveurs. J'avalais, consciente du trajet des aliments vers mon ventre, et des forces qui regagnaient mes membres. Quelles merveilles ces œuvres de la Terre, ainsi que les âmes mortelles vivant dessus – nous !

Ensuite, pendant qu'Imriel prenait un bain et que Yevuneh s'activait dans la maison, je détrempai les bandages des mains de Joscelin et entrepris de les défaire, grimaçant en découvrant les plaies à vif. Il supporta l'épreuve sans rien dire, sifflant entre ses dents lorsque je nettoyai les blessures et y appliquai de la teinture de serpentaire, avant de les bander de nouveau.

— Il faudrait que je fasse la même chose pour toi, murmura-t-il. À condition que tu ne frétilles pas trop.

J'examinai les ampoules sur mes paumes.

— Ce n'est pas dramatique. Après tout, il me reste encore de la peau.

Joscelin rit, mais son visage restait grave.

— Sincèrement, comment te sens-tu ?

— Sincèrement ? (J'inclinai la tête sur le côté pour examiner la question.) Voyons voir… Étrange. Je me sens étrange. Toujours moi-même, mais augmentée. Mon être est un réceptacle, et le Nom pèse lourdement en moi. Cela va mieux maintenant par rapport au début. Je peux apprendre à le contenir.

Il hocha la tête.

— Peux-tu me dire ce qui s'est passé à l'intérieur du temple ?

J'ouvris la bouche, puis la refermai en secouant la tête.

— Non. C'est trop près.

— Je ne pensais pas que ce serait si effrayant. Je pensais que nous en avions ressenti le pire à l'extérieur. Sans doute avais-je tort. (Joscelin eut un petit sourire désapprobateur.) C'est étonnant, non ? Toi, partie d'un côté pour arracher le nom de Dieu au Seigneur éternel, et moi de l'autre, qui ne savais pas quoi faire.

— Je ne savais pas non plus. (Je repensai à quel point j'avais été près d'échouer.) Tu sais, c'était essentiellement un don.

— Vraiment ? demanda-t-il en me lançant un regard. Eh bien, nous ferions mieux de l'utiliser avec sagesse.

— Avec sagesse, oui. (Je fis une grimace.) J'ai sorti quelques paroles ronflantes aujourd'hui sur la nature de la peur. N'oublie pas de me les rappeler le moment venu.

— Lorsque tu iras te colleter avec Rahab.

Je hochai la tête.

— Quoi que cela puisse être, nous irons l'affronter ensemble. (Il prit mes mains pleines d'ampoules dans ses mains bandées.) Tu sais cela, au moins.

Je tournai la tête vers l'arrière de la maison où se trouvait la pièce des bains.

— Tous ensemble ?

— Tu crois que nous pourrions le laisser ? Tu as failli donner ta vie pour la sienne aujourd'hui, Phèdre. S'il est quelque part chez lui, c'est avec nous. (Joscelin prit une profonde inspiration ; ses doigts se resserrèrent sur les miens.) Des paroles ronflantes, je sais. N'oublie pas de me les rappeler le moment venu.

— Lorsqu'il faudra se colleter avec Ysandre ? demandai-je.

— Hmm, hmm.

Et nous ne pûmes plus rien dire d'autre, car Yevuneh s'en revint alors, la mine fatiguée et tendue, mais satisfaite.

— Le garçon s'est endormi. Le bain l'a achevé et je l'ai fait monter. Ah ! mon enfant ! c'est une voie bien dangereuse que celle que vous suivez, pour quelqu'un de si jeune.

— Je sais, dame Yevuneh, dis-je. Mais, croyez-moi, la question n'est pas simple.

— Non, je m'en doute bien. (Une lueur perspicace était apparue dans son doux regard.) Ce n'est pas votre fils, n'est-ce pas ?

— En effet, répondis-je. Nous ne sommes pas ses parents.

— Je m'en doutais, dit la veuve en hochant la tête pour elle-même. Il vous appelle par vos noms, et non pas « père » ou « mère ». Il m'a fallu un peu de temps pour l'entendre, mais cela

m'est apparu lorsqu'il a demandé après vous. De qui est-il le fils alors ?

— Peu importe, dit doucement Joscelin. En tout cas, ici, peu importe. Laissons-lui cela.

— Il est né du péché et de la folie, n'est-ce pas ?

— Il est né, dis-je. Sa nature ne regarde que lui.

— Comme Ardath, murmura Yevuneh. Comme tous nos enfants lorsqu'ils sont grands. Ah ! mon enfant, je ne voulais pas me montrer inquisitrice. C'était vraiment infiniment gentil, ce que vous avez fait pour Ardath. Vous aviez parfaitement raison. Le plus souvent, nous forgeons nous-mêmes nos propres chaînes. Et de celles-ci, même Adonai lui-même ne peut nous libérer. Nous devons le faire nous-mêmes. Vous avez été très bonne de l'encourager.

Et, sur ce, elle nous invita à profiter d'un bon bain, puis nous souhaita un bon repos. Et nous ne parlâmes plus cette nuit-là, épuisés comme nous l'étions.

Néanmoins, je restai longtemps éveillée, écoutant la calme respiration de Joscelin à mes côtés, et d'Imriel sur le lit voisin – fort heureusement trop épuisé pour faire des cauchemars. Mes muscles étaient douloureux et les ampoules sur mes mains me brûlaient. S'il n'y avait eu que cela, j'aurais pu dormir ; j'avais connu pis. Je demeurai éveillée, écoutant le nom de Dieu pulser dans mon esprit à chacun des battements de mon cœur, écoutant les débats qui agitaient Tisaar.

Certaines chaînes sont forgées pour nous.

Ce sont les plus lourdes à porter.

Chapitre 79

Le lendemain matin, Tifari Amu et ses compagnons furent libérés.

Ils avaient été un peu maltraités, mais c'étaient leurs vêtements essentiellement qui avaient souffert. Tifari sourit jusqu'aux oreilles lorsque je lui donnai l'accolade.

— Kaneka m'avait bien averti que j'aurais grand tort de vous laisser tomber, dit-il en m'embrassant à son tour. Heureusement pour moi, Bizan et les autres étaient d'accord ! Rentrons-nous à la maison, ma dame ?

La maison.

Lui pensait à Meroë, je le savais ; mais moi, c'était à Terre d'Ange que je pensais.

— À la maison, répondis-je avec ferveur. Oui, messire Tifari. Rentrons à la maison.

Comme toujours, ce fut plus facile à dire qu'à faire. Tout ce que nous possédions – nos chevaux, nos ânes, nos équipements et nos vivres –, tout avait été saisi par les forces sabéennes lorsqu'elles avaient arrêté les Jebéens. Il fallut une bonne journée pour les récupérer, une opération menée par des soldats honteux sous le commandement d'Eshkol ben Avidan. Et il fallut une autre journée encore pour tout inspecter, s'assurer de l'état de nos montures, de l'étanchéité de nos outres et du volume de nos réserves.

Dans Tisaar, l'humeur était incertaine, flottante, partagée entre l'optimisme et la peur. Avec moi comme interprète, Tifari Amu parla devant le Sanhédrin des Anciens, les assurant qu'il ne gardait aucune rancune pour le petit malentendu, et leur transmettant le salut cordial du Ras Lijasu de Meroë, petit-fils de la reine Zanadakhete. Le Sanhédrin l'écouta sans me lâcher du regard un seul instant.

Puis, Bizan et lui parlèrent également au Conseil des femmes que Yevuneh avait convoqué, et qui se révéla bien plus joyeux, car Bizan conta fleurette à toutes les femmes non mariées, en des termes qui n'avaient aucunement besoin d'être traduits.

Quoi qu'il pût survenir par la suite, Saba ne serait plus jamais la même. Le Pacte de la sagesse avait été restauré, et les femmes sabéennes avaient recouvré une part de leur pouvoir perdu. J'avais la conviction qu'elles n'allaient pas prendre cela à la légère. J'ignorais comment elles allaient bien pouvoir trouver un équilibre avec l'autorité du Sanhédrin qui prévalait depuis si longtemps, mais, si des relations et des échanges étaient effectivement mis en place avec le Jebe-Barkal, le Conseil des femmes avait bien l'intention d'avoir voix au chapitre.

— Vous dites que ces Jebéens ne sont pas nos ennemis ? demanda Semira, sourcils froncés.

— Je dis que Meroë a depuis longtemps oublié sa querelle avec Saba, mère, répondis-je prudemment. Pour le reste, il appartient à vos deux nations de s'entendre.

— Ce serait agréable, dit-elle songeusement, d'avoir des aiguilles en acier comme celui-ci. Oui, ce serait vraiment très agréable.

Nous avions des aiguilles dans notre barda ; j'envoyai Imriel les chercher à toutes jambes, dût-il retourner tout notre bagage. Elua savait que je n'en avais guère l'usage. Je suis aussi adroite avec du fil et une aiguille que peut l'être un chameau, et peut-être même moins.

— Dame Semira, dis-je en lui présentant trois aiguilles de tailles différentes. Acceptez-les, je vous prie, comme marques de ma gratitude.

— Oh ! Adonai ! (Elle les saisit délicatement du bout de ses doigts ridés, pour les tourner comme ceci, puis comme cela à la lumière. L'acier jeta des lueurs à la ronde. Je dus cligner des paupières pour ne pas voir le nom de Dieu réfracté dans les éclats iridescents. Puis Semira éprouva la solidité de l'une d'elles.) D'excellente qualité, vraiment. Elles pourront percer le coton épais sans plier. Merci mille fois, mon enfant. C'est un cadeau très généreux.

— Non, dis-je en hochant la tête. Ce n'est rien par rapport à ce que vous nous avez donné.

— Et qu'est-ce donc ? (La vieille femme eut un petit sourire.) Une chance ? Chacun d'entre nous se crée ses propres chances, mon enfant. Nous avons eu la sagesse de laisser Adonai parler en Son nom. Prions pour nous souvenir toujours de cette leçon. Vous nous avez donné un signe à votre tour – et un présage aussi. (Elle leva les aiguilles.) Pas une épée pour fendre et tailler, pas une armure pour détourner une lame, pas une charrue pour labourer, mais des aiguilles pour coudre et lier. Que celles-ci marquent le retour de Saba dans le vaste monde.

— Elua fasse qu'il en soit ainsi, murmurai-je.

— Elua ! (Elle rit.) Un jour, nous parlerons peut-être plus de cet Elua, et de Yeshua ben Yosef, que les Enfants d'Ysra-el appellent le Mashiach. Pour ma part, je trouve que cet Elua né de la Terre et capable d'enjôler les anges de l'éden d'Adonai est le plus intéressant des deux – mais peut-être est-ce un blasphème. Je ne sais pas. Peut-être est-ce une question à laquelle répondront les petits-enfants de mes arrière-petits-enfants. (Semira me donna un petit coup de coude.) Faites-nous une faveur, mon enfant. Si les échanges reprennent, si des routes mènent en Saba de votre vivant, faites-nous savoir comment se termine cette histoire.

— L'histoire ? demandai-je, confuse. Pardonnez-moi, ma dame…

— L'histoire ! Votre histoire, celle du garçon sur l'île, que la malédiction oblige à vivre éternellement.

— Hyacinthe, dis-je en inspirant profondément.

— C'est cela même. Le prince des voyageurs, précisa encore Semira. J'ai pleuré en entendant cette histoire. Elle est vraie, au moins, non ?

— Oui, dis-je. Tout est vrai.

— Et il vous reste donc à aller affronter l'ange Rahab ? demanda-t-elle, non sans perspicacité.

Le Nom sacré bondit sur le bout de ma langue. Je gardai la bouche fermée et hochai la tête, trop effrayée pour parler.

— Bien. (Elle me tapota la joue.) Nous prierons pour vous et nous raconterons votre histoire.

Je ne m'y attendais pas, mais Hanoch ben Hadad rendit une visite à la maison de sa sœur avant notre départ. Ce fut une entrevue délicate, placée sous le signe de la gêne. Nous étions assis face à face de part et d'autre de la table de Yevuneh ; Joscelin se tenait debout derrière moi, les mains posées sur ses dagues. Désormais, plus personne ne lui parlait de l'obligation d'aller sans armes dans la ville. Hanoch me considérait de ses yeux injectés de sang. Les dernières journées n'avaient pas été simples pour lui. J'attendis qu'il parlât, prise d'une bouffée de pitié qui allait croissant.

Lorsqu'il rompit le silence, sa voix était empreinte de raideur.

— J'ai agi en accord avec nos lois.

Je hochai la tête.

— Je comprends tout à fait, messire capitaine.

— Vous n'aviez aucun droit de faire ce que vous avez fait. (La colère bouillait en lui, mêlée de frustration incrédule.) Aucun droit !

— Je sais, dis-je sur un ton aimable et conciliant. Mais la situation l'exigeait de moi.

Il détourna la tête ; des larmes perlaient aux coins de ses yeux.

— Savez-vous combien de temps nous avons perdu ? combien de temps nous sommes demeurés inutilement cachés ?

— Oui. (Je déglutis.) Hanoch…

Hanoch secoua la tête.

— La miséricorde d'Adonai nous a été révélée, mais je… je me suis dressé contre Sa volonté, à cause de vous, dit-il. Je ne comprends pas.

À cela, je n'avais aucune réponse à lui donner, du moins aucune qu'il accepterait d'entendre.

— Je suis désolée.

Au bout d'un moment, il se leva, puis exécuta une courbette pleine de raideur. Son armure de bronze luisait faiblement à la lueur des lampes de Yevuneh.

— Que votre voyage se passe sans encombre, et que vos dieux vous protègent, dit-il d'une voix détimbrée. Vous avez dit vrai, ma dame. Je serai heureux de vous voir partir.

— Au nom d'Elua ! murmura Joscelin lorsqu'il fut parti. Si c'était une manière d'excuses, cela manquait singulièrement de repentir.

— Non. (Je me souvenais de la configuration que j'avais vue dans le temple, et je savais avec la plus absolue des certitudes que, si Hanoch n'avait pas cherché à nous arrêter, si je n'avais pas été saisie de terreur pour Imriel, alors jamais je n'aurais trouvé en moi ce lieu où ce moi n'était pas. Même dans leur miséricorde, les dieux peuvent être bien cruels. Hanoch avait fait ce qu'il croyait juste ; ni plus ni moins.) Ah ! le pauvre. Il a bien des motifs de se sentir amer.

— J'éprouverais plus de sympathie pour lui si je ne l'avais pas vu avec son épée pointée sur ta gorge, répliqua sèchement Joscelin en s'asseyant à la table. Il a raison sur un point, néanmoins. Il est grand temps que nous nous en allions.

Ainsi s'écoulèrent nos dernières journées à Tisaar, la ville au bord du lac des Larmes dans la légendaire Saba. Le lendemain matin, le Conseil des femmes se réunit aux portes de la ville pour nous faire ses adieux. Des cadeaux furent échangés de part et d'autre et Yevuneh serra Imriel dans ses bras une ultime fois, en pleurant ouvertement ; Imriel lui rendit son embrassade, sans la moindre trace de peur, sa joue posée contre la sienne. Malgré la tristesse de l'instant, je fus heureuse de le voir ainsi.

Puis tout fut fini et nous tournâmes nos visages en direction de la maison – la nôtre. Nous franchîmes les lourdes portes, et, bientôt, la ville de Tisaar disparut derrière nous. Hormis le tonnerre incessant dans ma tête, notre départ ressemblait fort à notre arrivée ; cette fois-ci, cependant, ce fut Eshkol ben Avidan et une section de soldats qui nous escortèrent jusqu'aux Grandes Chutes ; ils se révélèrent aussi agréables que Hanoch avait été revêche. Cela semblait presque miraculeux que nous fussions toujours tous ensemble, sans qu'aucune vie eût été perdue.

Pour ma part, j'en étais toujours à lutter pour apprendre à vivre avec le nom de Dieu en moi.

Par moments, il se tenait tranquille, petite graine endormie dans mon esprit ; j'en oubliais presque sa présence. Puis il se réveillait, stimulé par l'odeur du sol, le vol d'un oiseau ou la vue

des chutes. Elua le béni ! les chutes ! Alors, il m'emplissait comme un chœur vibrant de trompettes, et je m'abîmais dans d'infinies rêveries, contemplant le monde et redécouvrant la vie, comme si chaque chose venait d'être créée à l'instant, encore et encore. Lorsque nous atteignîmes les Grandes Chutes, je restai au bord de la falaise – de l'autre côté par rapport à la fois précédente –, les yeux perdus pendant un temps infini dans l'abysse enveloppé de brume, observant les tonnes d'eau qui s'écoulaient sans heurt, voyant le Nom écrit dans la moindre forme prise par les eaux écumantes.

— Phèdre.

Imriel me tira vers l'arrière et je vis dans ses yeux bleu foncé qu'il était alarmé. Par la suite, je m'efforçai de garder une meilleure maîtrise afin d'éviter que le Nom ne m'emplît tout entière, mais ce n'était pas facile.

Une demi-journée de cheval après les chutes, nous fîmes nos adieux à Eshkol et ses hommes. Lui aussi pleura à l'idée de nous quitter. Je regardai les larmes emplir ses yeux et déborder la rangée inférieure de ses cils, pour couler le long de ses joues d'acajou comme des gouttes de pluie qui auraient murmuré le nom de Dieu dans leur sillage.

— Vous m'avez donné un rêve, dit-il. Je ne sais pas au juste ce qu'il est, mais c'est un rêve. Je n'en avais jamais eu avant cela.

— Vous trouverez, dis-je, catégorique. (C'était écrit dans la géométrie de ses os, la saillie de ses pommettes et ses mains éloquentes. Je l'entendais dans sa voix et dans la passion qui l'animait.) Quoi que Saba devienne désormais, vous contribuerez à lui donner forme, avec courage et sagesse.

— Je prie pour qu'il en soit ainsi, dit-il en s'inclinant. Qu'Adonai vous guide !

— Et vous aussi, dis-je en les regardant s'éloigner. Vous aussi.

Lieue après lieue, nous commençâmes à refaire à l'envers le chemin que nous avions parcouru.

Et il nous fallut un certain temps dans les terres hautes, sur les pics des montagnes où le tapis vert des forêts s'étire très loin en contrebas. Je regardai les aigles et les busards qui volaient en

décrivant de larges cercles dans le ciel au-dessus des vallées, et la grâce des imperceptibles mouvements de leurs ailes me plongea dans un vertige. Si les Jebéens avaient déjà pensé qu'un dieu m'avait touchée, ils en étaient désormais sûrs ; à moitié folle et bénie par là même, mais tout à fait capable de me mettre en danger. L'étais-je ? Je ne sais pas ; je n'en suis pas sûre. Semira avait dit vrai – c'était une chose infiniment lourde à porter.

Le mystique yeshuite Eleazar ben Enokh m'avait dit que le nom de Dieu était le Premier Mot prononcé – celui qui avait donné naissance à la Création. Que cela fût vrai ou non, je n'en savais rien ; il n'y a pas deux nations au monde qui aient la même version de la manière dont les choses se sont passées. Nous sommes les enfants d'Elua, les derniers-nés, et nous avons pris le monde comme nous l'avions trouvé. Mais je savais néanmoins que le Nom était porteur d'un grand pouvoir, et, lorsqu'il irradiait dans mes pensées, je voyais le monde à travers des yeux différents.

Imriel n'aimait pas cela.

J'appris pourquoi une semaine après notre départ de Tisaar.

C'était la vision du feu de camp qui m'avait saisie ce soir-là, les grottes orange au cœur des braises luisantes, sous les branches empilées, les flammes au-dessus et les colonnes d'étincelles qui s'élevaient dans le ciel noir, tout noir. Combien de temps demeurai-je ainsi, fascinée ? *Quelques secondes*, songeai-je, même si je dois bien avouer qu'un bien plus long moment avait dû s'écouler avant que mon esprit s'aperçût qu'on me secouait le bras.

— Phèdre !

— Oui ? Désolée, je réfléchissais.

Imriel secoua la tête et détourna les yeux.

— Non, vous ne réfléchissiez pas, marmonna-t-il.

— Imri. (J'attendis quelques secondes, jusqu'à ce qu'il me regardât de nouveau.) J'essaie, dis-je. Mais c'est comme si quelqu'un me criait aux oreilles. Tu comprends ? Lorsque cela se produit, je n'entends rien d'autre. J'ignorais qu'il en serait ainsi. Sans cela, je te l'aurais dit. Mais il n'y avait personne à qui demander ni aucun moyen de savoir.

— Vous avez le même air qu'à Daršanga, dit-il, d'une voix devenue sourde.

— Quoi ?

— Vous avez le même air qu'à Daršanga ! (Sa voix avait pris du volume, à la fois pleine de défi et de frayeur.) Lorsque vous étiez assise avec le Mahrkagir dans la grande salle des festivités. Votre visage… Vous avez le même air, exactement le même !

— Vraiment ? demandai-je à Joscelin.

Il haussa d'abord un sourcil, puis ensuite les épaules.

Cela me fit rire. Elua seul sait pourquoi, mais je ris, et, une fois lancée, j'eus bien du mal à m'arrêter. Toute l'absurdité de notre interminable voyage, l'immensité de notre tâche, le chaos que nous laissions dans notre sillage, les infinies variations de la trame que je paraissais condamnée à suivre – tout cela m'arriva dessus d'un coup.

— Ah ! Elua ! (Je haletai en m'essuyant les yeux.) Eh bien, on dirait que les dieux sont comme des clients. La forme de leurs désirs peut varier, mais leur manière de posséder finit toujours par être la même au bout du compte !

Imriel considérait ma joie avec appréhension.

— Elle va bien, lui dit Joscelin.

Mais le jeune garçon restait dubitatif.

— Oh ! Imri. (Non sans difficulté, je parvins à reprendre le contrôle de mon hilarité.) Cela n'a rien à voir avec Daršanga, je te le promets. Écoute, je vais t'expliquer ce qui s'est passé.

Et je leur fis le récit à tous deux du fil des événements après mon entrée dans le temple sur Kapporeth ; apparemment, mon rire avait libéré ma voix. Je leur dis que tous les meubles étaient exactement ceux décrits dans les écritures anciennes de la Tanakh, puis leur racontai l'offrande d'encens par le prêtre et l'entrée dans le Saint des Saints. Je décrivis l'Arche des tables brisées et les chérubins posés dessus dont le visage était semblable à celui des Compagnons d'Elua. Je dis comment le prêtre et moi avions soulevé le couvercle, et les gravats qui formèrent en silence un Nom que je fus incapable de lire.

Puis je leur dis comment le prêtre qui n'avait pas de langue le prononça, et ce qu'il advint ensuite.

Ils m'écoutèrent, tous les deux ; les yeux d'Imriel étaient écarquillés comme le sont ceux des enfants qui écoutent une histoire. Que pouvait bien penser Joscelin ? Je ne saurais dire.

— Ai-je vraiment l'air que j'avais avec le Mahrkagir ? lui demandai-je un peu plus tard cette nuit-là, couchée contre lui, sur nos deux couchettes montées l'une contre l'autre.

— Hmm, hmm. (Il dormait à moitié, les bras passés autour de moi.) Et l'air que tu avais aussi dans le bassin près de la source après que j'avais attrapé cet énorme poisson.

— Là où nous avons fait l'amour ?

Je me redressai sur un coude pour le regarder.

— Oui. (Il ouvrit les yeux ; une lueur amusée y brillait dans la pénombre.) Et encore lorsqu'une flèche t'a écorché le dos et qu'Imri a mis de la teinture de serpentaire sur la blessure, ou à Nineveh lorsque tu m'as dit que nous devions aller au Drujan. Phèdre, je commence à être habitué. Daršanga était quelque chose à part, mais… cette balade avec toi qui as le nom de Dieu dans la tête… c'est juste encore une chose à laquelle il faut s'habituer.

— Suis-je vraiment si difficile à vivre ? demandai-je.

— Oui. (Ses bras m'enlacèrent plus fort.) Mais cela en vaut la peine.

Les choses auraient pu se conclure différemment cette nuit-là, si Imriel n'avait pas dormi avec nous sous la tente. En l'état, cela me fit réfléchir – et suggérer dès le lendemain à Imri, sans mettre particulièrement de gants, qu'il pourrait avoir envie d'aller dormir en compagnie de Bizan et Nkiku la nuit suivante. Et c'est ce qu'il fit – et de fort bonne grâce encore, car toute manifestation d'affection entre Joscelin et moi l'enchantait. Et que ce fût l'effet salvateur de mon rire ou le fait que nous fîmes l'amour, toujours est-il que la présence insistante du Nom sacré devint plus facile à supporter dans les jours qui suivirent.

Mais, comme de juste, les pluies arrivèrent.

Elles débutèrent deux jours après notre conversation.

Après notre épopée au Khebbel-im-Akkad, je pensais savoir ce qu'était une grosse pluie. Je me trompais. Les pluies du Jebe-Barkal sont sans rivales ; personne ne voyage lorsqu'elles tombent. Nous le fîmes cependant. Si je n'avais pas vu le

paysage auparavant, je n'aurais pas été en mesure de le décrire, car nous avancions cernés par un hermétique rideau de pluie. Nous chevauchions lorsque c'était possible, et marchions lorsque cela ne l'était plus, faisant passer nos bêtes dans des ornières pleines de pièges et de traîtrises ou sur des éboulis déclenchés par les pluies. Dans les plaines, nous pataugions sur les rives détrempées de la rivière Tabara, la tête baissée, tandis que l'eau tombait à verse.

Au début de la journée, la pluie s'arrêtait pendant un moment.

Les mouches arrivaient alors.

Les mouches suceuses de sang, comme les appelait Kaneka ; je me souvenais de ce détail. Elles étaient petites, noires et vicieuses, et leur piqûre brûlait comme l'enfer. Nos bêtes en devenaient à moitié folles ; et nous, humains, n'étions guère mieux lotis. Les choses devenaient telles qu'on saluait le retour de la pluie. Le soir, la pluie et la fumée les tenaient éloignées – quand nous parvenions à allumer un feu. Parfois, le bois était si trempé que même Bizan ne parvenait pas à produire une flamme. Nous prîmes tous l'habitude de transporter du petit bois protégé dans de la toile cirée.

— Nous pourrions établir un campement, ma dame, et attendre que passent les pluies, dit Tifari Amu, après cinq jours de noire misère. Dans les hauteurs, ce n'est pas si mal. Nous pouvons construire des abris solides. Et il y a du gibier.

— Combien de temps ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

— Trois mois, peut-être.

Ce serait alors l'hiver lorsque nous arriverions au Menekhet ; trop tard pour trouver un navire. Je regardais Imriel, enveloppé dans un burnous ; Joscelin, les épaules voûtées contre la pluie. Nos porteurs juraient et suppliaient les ânes, dont les pattes s'enfonçaient dans la boue.

— Qu'en pensez-vous, Tifari ?

— Que seuls les fous voyagent à la saison des pluies. (Ses yeux remontèrent la file dépenaillée que nous formions.) Les fous – et nous. Vous voulez mon avis ? Je veux rentrer à la

maison, ma dame. Si vous avez le cœur qu'il faut pour cela, je dirais que nous devrions continuer à aller de l'avant.

— Alors, en avant ! dis-je.

Et je pensais : « À la maison. »

Chapitre 80

Ce fut un voyage épouvantable.

Il n'y a pas de mots pour le décrire. Nous nous mettions en route dès les petites heures, lorsque les pluies avaient cessé. À son lever, le soleil chauffait la boue détrempée jusqu'à ce que nous eussions l'impression d'avancer dans un bain de vapeur, sur un sol marécageux, dans un air empli des miasmes putrides de la végétation en pleine décomposition. Il était rigoureusement impossible de garder quoi que ce fût de sec. Nos réserves de grains pourrissaient et germaient à l'intérieur des sacs.

Pour l'essentiel, nous vivions du gibier chassé.

Et, lorsque nous n'attrapions rien, nous jeûnions, puisque l'essentiel de ce que nous avions emporté était devenu immangeable. Fort heureusement, il y avait de l'eau en abondance et de l'herbe à profusion pour nos montures. Ah ! si seulement nous avions pu manger la même chose ! Néanmoins, à eux deux, Bizan et Tifari abattaient suffisamment de gibier pour nous permettre de nous remplir le ventre deux jours sur trois. Et, lorsque nous suivions la rivière, Joscelin péchait. Au moins, le poisson, lui, ne se souciait pas de la pluie…

Les mouches continuaient à nous ruiner l'existence ; et il y eut des maladies aussi. Yedo, l'un de nos porteurs, contracta une fièvre qui nous retint trois jours. Aux pires instants, il divaguait totalement, et son front sous ma main était chaud et sec malgré la moiteur ambiante. De l'écorce de saule nous aurait été d'un grand secours si nous en avions eu ; mais nous n'en avions point. Je passais les nuits à son chevet, épongeant son front ; cela me rappelait Ismène, la jeune Hellène morte peu de temps après notre départ de Daršanga.

Ismène était morte ; Yedo survécut. Sa fièvre tomba avant l'aube, le laissant totalement vidé et en nage dans l'air humide. Qui aurait seulement pu dire pourquoi ?

Nous levâmes le camp une nouvelle fois et reprîmes notre exténuante marche dans la boue collante, notre lente progression vers Meroë. Les selles irritaient le dos de nos chevaux ; leurs fières têtes umaiyyati étaient bien basses, avec leur crinière trempée plaquée sur leur cou. La situation n'était pas plus brillante pour les ânes, lourdement bâtés. Nous traitions les écorchures au soufre réduit en poudre, qui devenait pâteux dans l'air humide. Cela n'était guère efficace ; rien ne l'était d'ailleurs. Le soir venu, les mouches suceuses de sang pondaient leurs œufs dans les blessures à vif. Grâce à nos doigts plus fins, Imriel et moi devînmes très adroits dans l'art de les retirer.

— Tu pourrais être à la cour, lui rappelai-je un jour. En train de manger des œufs de caille pochés et des pétales de violette confits au sucre, le tout servi sur un plateau d'argent.

Il me fit une grimace sous son burnous dégouttant d'eau.

— Je préfère encore être ici.

Justice lui soit rendue, Imriel ne se plaignait jamais – et il nous suivait sans difficulté, ses mains d'enfant étant passées maîtresses dans l'art de mener un cheval. Sa frêle apparence, héritée des ravages de Daršanga, cachait en réalité une puissance toute en sécheresse noueuse. Et puis, Elua merci ! il avait une robuste constitution. Tandis que nous toussions, nous grattions, souffrions ou étions piqués, assaillis par les mouches, les fièvres et les épines, Imri, lui, restait parfaitement sain. La pire affection qu'il eut à endurer fut un sérieux coup de soleil, lorsqu'il chevaucha tête nue aux petites heures de la matinée, pour faire sécher son burnous accroché à sa selle.

Qu'il me soit permis de répéter que, sans Tifari Amu et les autres, nous nous serions irrémédiablement perdus au moins une dizaine de fois, condamnés à errer sur les hauteurs pour repérer la rivière aux eaux rugissantes dans quelque gorge en contrebas. Malgré mes efforts pour la protéger, la carte du Ras Lijasu finit mouillée sous les pluies incessantes. L'encre coula et les relevés devinrent illisibles. Dans les montagnes, Tifari

prenait la tête ; dans les plaines, c'était Bizan. Et les porteurs – Nkiku, Yedo, Bomani et Najja – ne contribuèrent pas qu'un peu.

Ainsi progressâmes-nous vers le nord, à travers le Jebe-Barkal, lieue après lieue. Nous n'aperçûmes aucun être vivant, ce qui était tout aussi bien ; les insignes royaux que nous avait remis le Ras Lijasu à Meroë étaient abîmés, crottés et fort peu reconnaissables. Nous aperçûmes des lions dans le lointain et mon cœur bondit dans ma poitrine à cette vision. C'était très tôt le matin sur la plaine battue par la pluie ; une vapeur dorée par le soleil montait du sol sous les assauts des premières chaleurs de la journée. Ils avaient une proie, abattue par eux-mêmes ou trouvée là – car les lions se faisaient volontiers charognards, nous apprit Bizan – et ils l'entouraient. Cinq femelles et un unique mâle.

— Regardez, dit-il en pointant un doigt en direction de l'autre rive.

Nous fîmes ralentir nos montures pour les observer en train de tourmenter une carcasse d'antilope, bien à l'abri de l'autre côté de la rivière Tabara. Je vis l'impressionnante puissance qui émanait d'eux, les muscles jouant sous leur peau de la couleur du sable. Les syllabes du nom de Dieu tintèrent dans mon esprit, énumérant toutes les parties du lion. L'une des femelles releva son museau barbouillé de sang pour nous regarder. Le mâle s'avança jusqu'au bord de la rivière, marchant de long en large, secouant sa massive crinière.

Pas étonnant, songeai-je en croisant son regard jaune par-dessus les eaux. *Ah ! Elua ! pas étonnant que tant d'hommes aient vu le visage de Dieu dans une telle bête !*

— Ils sont paresseux, dit Nkiku en souriant. Dans le cœur de son cœur, il est bien content que nous soyons de l'autre côté. Ce sont les femelles qui font tout le travail, n'est-ce pas ?

Après cela, la pluie reprit et nous ne parlâmes plus, avançant péniblement dans un bourbier qui paraissait ne pas avoir de fin, montant une nouvelle fois aux flancs boisés de la montagne, le long du lit de la rivière au fond d'une gorge. Le cheval de Tifari subit un échauffement de la fourchette du sabot, et nous dûmes attendre encore une journée pendant que Najja préparait une décoction de racines qui, jura-t-il, soignerait l'infection. Nos

tentes fuyaient, les mouches suceuses de sang arrivaient par nuages entiers et l'humeur vira à l'aigre. Que dire d'autre ? C'était un épouvantable voyage.

Mais, comme tous les voyages, il eut une fin.

Je ne reconnus pas les eucalyptus lorsque nous descendîmes d'une montagne pour déboucher pour la énième fois sur une plaine. C'était l'après-midi et il pleuvait ; les nuages bourgeonnaient dans le ciel aussi loin que l'œil pouvait voir. Nous établîmes le camp pour la nuit et dînâmes de lamelles de viande de gazelle plus ou moins bien fumées, provenant d'une chasse deux jours plus tôt.

Et, le lendemain matin, nous atteignîmes un endroit où était installé un solide village de huttes de terre, le long des eaux gonflées de la rivière Tabara.

— Debeho, annonça Tifari Amu, avec un sourire discret.

Il va sans dire que la réception qui nous fut réservée fut des plus joyeuses.

Ce fut une réception trempée aussi, bien sûr ; aucun endroit n'échappe à la pluie au Jebe-Barkal. Mais tout le village parut, comme si nous étions ses fils et sa fille. Shoanete elle-même vint à notre rencontre, courbée sur ses cannes. Et Kaneka ! Elle avait l'air d'une véritable reine, tandis que l'eau coulait le long de sa tunique d'apparat akkadianne. Je jetai mes deux bras autour de son cou, heureuse de la sentir grande et forte, heureuse de la revoir – au-delà de ce que peuvent dire les mots.

— Ah ! toute-petite. (Sa voix rocailleuse roulait dans sa poitrine ; elle m'écarta d'elle pour pouvoir m'observer.) Tu l'as trouvé, n'est-ce pas ?

— Oui. (J'avais envie de rire et de pleurer en même temps.) Je l'ai trouvé.

— Eh bien ! (Ses dents rendaient son sourire lumineux, elle leva une main pour la poser sur le sac de cuir à son cou.) Mes dés disent toujours vrai. Je savais que tu étais à part. Tu vas avoir des histoires à raconter à ma grand-mère, non ? C'est que j'ai des intérêts en la matière maintenant.

— Nous avons des histoires, Fedabin. (Je l'agrippais par les avant-bras, tout sourires.) Oh oui ! vous pouvez en être sûre. Nous avons des histoires.

Et nous les racontâmes, pendant toute la journée, puis toute la nuit, pendant que les gens de Debeho nous fêtaient et que la pluie tambourinait sur le chaume de leur grande hutte centrale, une construction sans mur enduite de terre séchée par le soleil. Sous le toit, nous étions quasiment au sec. Tandis que des plats communs de ragoût épicé circulaient, avec du pain spongieux pour tremper dedans, nous mangeâmes avec les doigts tout en racontant l'histoire des Melehakim et des événements survenus en terre de Saba. Et la vieille Shoanete écouta en hochant la tête pour marquer son approbation, surveillant du coin de son œil jauni Tifari Amu venu s'asseoir avec modestie à côté de sa bien grande petite-fille. Je vantai la bravoure du guide jebéen. Kaneka renifla, feignant de ne pas être impressionnée, mais je vis comment elle le regardait avec considération.

« Aime comme tu l'entends. » Je murmurai le précepte d'Elua, tandis que le nom de Dieu vibrait sur le bout de ma langue.

Imriel renoua avec ses anciennes connaissances, saluant les enfants de son âge du village, instantanément à l'aise. Avant la fin de la nuit, il finit à moitié dévêtu, torse nu comme la plupart, avec des zones de couleur bien tranchées. Son visage et ses bras étaient hâlés – même s'il avait pelé comme un serpent après son récent coup de soleil – et son torse avait la blancheur du lait. Ils couraient en tous sens, entrant et sortant à volonté de la grande construction sans mur, s'éclaboussant mutuellement, jouant à chat avec le rideau de pluie, les plus grands raillant les plus petits, et les garçons harcelant les filles. Et c'était un véritable bonheur – ah ! Elua ! un enchantement ! – de voir Imriel de la Courcel s'adonner à des jeux en criant et en riant, comme n'importe quel autre garçon de son âge.

— Je voudrais que les choses puissent toujours rester ainsi, murmura Joscelin à mon oreille.

— Je sais, répondis-je en me laissant aller entre ses bras pour l'embrasser. Je sais, mon amour.

Kaneka entendit et se pencha vers nous.

— Le garçon a l'air d'aller bien, observa-t-elle. Ta compagnie lui fait du bien, toute-petite. Qui aurait cru cela le jour où il t'a

craché au visage ? J'avais moi-même parié qu'il ne tiendrait pas au-delà des prochaines attentions du Mahrkagir pour lui.

— Vous ne m'aviez jamais dit cela, Fedabin, dis-je en me raidissant.

Elle rit et me tapota la joue.

— Ne sois pas si prompte à la colère ! Qui aurait pu deviner ce que tu étais à Daršanga ? Les signes étaient là, mais moi, j'avais perdu la volonté de les lire. (Elle tâta le bras de Joscelin, avec une mimique admirative.) Et vous, messire Joscelin. Un léopard parmi les loups. Vous êtes guéri.

— À peu près, dame Kaneka. (Il sourit doucement.) Ce n'est plus tout à fait comme avant, mais je peux encore servir.

— Et alors, t'a-t-il bien servie, toute-petite ? (Elle me poussa du coude, de crainte sans doute que le double sens de sa question se fût perdu. Nous D'Angelins pratiquons l'allusion et l'ironie avec bien plus de subtilité. Sa grand-mère Shoanete gloussa de rire, courbée en deux sur ses bâtons.) J'espère que tu n'as pas à te plaindre ?

Je rougis jusqu'aux oreilles.

— Je n'ai pas à me plaindre, Fedabin.

— Bien. (Kaneka se redressa sur son tabouret, hochant la tête pour elle-même.) Bien, tout est bien alors. L'histoire finira peut-être bien, finalement. C'est important pour une telle histoire.

— Il y a de l'espoir, dis-je. Pour nous, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Mais d'autres ont payé le prix de notre espoir. Le prix de nos vies.

— Drucilla, murmura Kaneka. Jolanta, Nazneen, Erich, Rushad… oui, et d'autres encore, tant d'autres. Sois sans crainte, toute-petite, je n'ai pas oublié. Je raconterai leur histoire également – leur sacrifice ne sera pas oublié. Le zénana de Daršanga continuera de vivre dans mes histoires, avec tout son courage désespéré. Et si Amon-Re le permet, ces histoires feront qu'une telle chose ne pourra jamais se produire au Jebe-Barkal. Mais il est important, toute-petite, que l'espoir demeure. Car, lorsqu'il vient à manquer, alors s'ouvrent les portes du désespoir et s'engouffre un être tel que le seigneur de la mort. Tu comprends ?

— Oui, répondis-je en plongeant mes yeux dans les siens. Oui, Fedabin. Je comprends.

Nous demeurâmes plusieurs jours à Debeho et, lorsque vint l'heure de notre départ, elle me fit aussi mal que la fois précédente. Cela peut paraître idiot, mais il y a quelques endroits où je fus plus heureuse qu'en d'autres. Là où un œil superficiel n'aurait vu que de la boue et de la saleté résidait en fait une communauté dont la richesse provenait de ses trésors de bonté et de connaissance. Ils firent preuve d'une immense générosité à notre égard, nous offrant spontanément ce qu'ils avaient. Nous quittâmes Debeho vêtus de propre et de sec, avec des tentes ravaudées et cirées et des provisions non périssables, sur des montures bien soignées.

Et, pendant tout ce temps, je ne cessais de contempler le nom de Dieu écrit dans des lettres inconnues.

— C'est la dernière fois que nous nous séparons, dit Kaneka en m'embrassant à l'instant du départ. Je savais que tu reviendrais. Ah ! prends soin de toi, toute-petite, prends soin de toi ! Tu vas me manquer.

— Et vous me manquerez aussi. (Je lui souris.) Portez-vous bien, Kaneka. (Je lançai un coup d'œil en direction de notre convoi, où Tifari Amu surveillait nos adieux avec la patience d'un chasseur à l'affût.) Et, si l'un des nôtres venait à revenir, je prie pour que vous le traitiez avec la gentillesse qu'il mérite.

Kaneka rit.

— Tu ne cesseras donc jamais de te mêler des affaires des autres ?

— Probablement pas, reconnus-je.

— Ah ! bien. (Elle lança un regard en coin en direction de Tifari.) Si le guide des montagnes du Ras souhaite revenir, il ne sera pas mal accueilli à Debeho. Cela te satisfait-il, toute-petite ?

— Oui, répondis-je avec un sourire. Cela me satisfait.

Nous partîmes rapidement, ensuite, avant que la pluie tombât – avant que le chagrin pût s'insinuer en nous. Il est toujours difficile de faire ses adieux. Quelles histoires Kaneka allait-elle raconter à mesure que le temps passerait ? Je ne le saurai sans doute jamais, car Debeho est bien loin, et les

histoires de Kaneka ne seront certainement jamais consignées par écrit, mais transmises uniquement de bouche à oreille.

Un jour peut-être parviendront-elles jusqu'en Terre d'Ange, apportées par les lèvres de quelque poète voyageur, mêlées de vérité et de fiction, aussi fabuleuses qu'un manteau de Mendacant – romance, tragédie et aventure cousues ensemble par le fil brillant de l'espoir, rappelant à ceux qui l'écouteront d'aimer sincèrement, d'honorer les morts, de respecter le Pacte de la sagesse et de ne jamais céder au désespoir, même aux heures les plus sombres.

J'espérais de tout cœur que les choses pussent être ainsi.

Chapitre 81

Nous parvînmes à Meroë.

Le voyage en lui-même ne mérite guère d'être raconté – il ne se passa strictement rien ; à moins bien sûr de considérer qu'une pluie incessante constitue une anecdote qui vaut d'être relatée.

Tifari Amu avait la joie au cœur ; je lui avais rapporté les paroles de Kaneka. Il nous faisait tenir un train aussi élevé que possible. Néanmoins, l'heure restait à la pluie et à l'épuisement ; je n'avais qu'une hâte : être arrivée.

— Tu te souviens, demanda Joscelin en essorant sa *chamma* détrempée. Tu te souviens de l'air sec du désert ?

Lorsque nous ralliâmes Meroë, les pluies s'étaient quelque peu calmées. Au fil de la rivière, sur les berges inondées, les villageois surveillaient la hauteur de l'eau, attendant la décrue. Une fois l'eau retirée, ils planteraient le coton et le millet. Le soleil brillait chaque jour un peu plus, et une brume flottait au-dessus de la terre gorgée d'eau.

Meroë.

La ville m'apparut presque comme une vieille amie. Tout ce sur quoi mes yeux se posaient – les grandes constructions pyramidales funéraires, les caravanes de marchands avec leurs longues files de chameaux, les murs intérieurs du palais royal, les capes brodées des soldats, et même les oléphants dont les pieds immenses s'arrachaient à la boue avec un bruit de succion –, tout cela m'apparut familier et accueillant. Tifari Amu nous escorta jusqu'à l'auberge où nous avions déjà séjourné, et négocia avec l'aubergiste pour obtenir que nous fussent accordées les meilleures chambres.

— Reposez-vous, dit-il, et profitez de toutes les commodités. Je dois d'abord aller faire mon rapport au Ras Lijasu, mais il voudra certainement vous voir demain.

Après tant de temps passé ensemble, ce fut une sensation étrange de se séparer ; encore des adieux ! Nous aurions très probablement l'occasion de revoir Tifari et Bizan, mais pas nos porteurs, qui allaient recevoir le paiement promis par le Ras et repartir dans leur famille. J'embrassai chacun d'eux à l'heure de nous séparer, submergée par l'émotion. Joscelin tira la chaîne considérablement raccourcie de sous sa *chamma,* et donna un maillon à chacun d'eux.

— Ce n'est pas grand-chose, s'excusa-t-il dans son jeb'ez hésitant. Mais c'est pour vous dire toute notre gratitude.

Le plus posé des porteurs, Bomani, voulut refuser.

— Ce n'est pas nécessaire, seigneur, dit-il. Le Ras nous a payés et vous avez encore beaucoup de chemin à faire.

— Si, c'est nécessaire, répondit fermement Joscelin.

— Je garderai le mien, dit Nkiku en tapant dans le dos de Joscelin. En souvenir de l'homme qui voulait danser avec le rhinocéros. Pas étonnant que je sois tombé dans les épines !

Il y eut encore un certain nombre de plaisanteries – Nkiku me prodigua un ultime conseil sur les serpents qu'on pouvait rencontrer en se baignant dans un bassin au pied d'une source – puis ils partirent. Chacun d'eux prit soin de faire ses adieux à Imriel en le traitant en égal.

Et pourquoi pas après tout, songeai-je. *Il l'a bien mérité.*

Nos chambres étaient spacieuses et agréables – et sèches. Je ne saurais exprimer combien cela parut un luxe aux yeux de celle qui avait passé des journées sans nombre trempée jusqu'aux os. Pour la première fois de ma vie, je détestai presque l'idée d'aller aux bains, tant j'avais envie que ma peau demeurât sèche. Après le bain, je me sentis bien mieux néanmoins, et encore mieux après avoir passé une robe de coton épais, propre et – Elua merci ! – parfaitement sèche.

Malheureusement, l'essentiel de notre garde-robe était ravagé, hormis les tuniques de paysan qui nous avaient été données à Debeho. Les présents du Lugal, la tenue de cavalière que Favrielle nó Églantine avait dessinée pour moi, la robe de

soie rose aux petites billes de cristal – tout cela était gâté, mangé par l'humidité et les moisissures. Je contemplai l'étendue des dégâts d'un œil affligé.

— Ce ne sont que des vêtements, dit Joscelin en haussant les épaules. Phèdre, tu portes en toi le nom de Dieu. Quelle importance peuvent avoir les vêtements sur ton dos ?

Une réplique cinglante me piquait déjà le bout de la langue, lorsqu'on frappa un coup à la porte. C'était un long cortège de serviteurs envoyés par le Ras Lijasu, averti de notre retour. Ils apportaient avec eux tout un éventail de cadeaux – des douceurs, des huiles parfumées, des fruits séchés et des pièces de toile, avec un tailleur plein de déférence pour prendre nos mesures.

Lorsqu'ils furent repartis, je pus enfin donner ma réponse à Joscelin.

— À Meroë, c'est important.

Nous dînâmes bien ce soir-là, puis dormîmes sur un vrai lit, dans des draps secs et propres parfumés à la fleur d'oranger, avec un toit solide au-dessus de nos têtes pour nous protéger de la pluie. Le déluge s'abattait sur la ville avec la même constance que sur les plaines et les montagnes.

Et je dormis comme une souche – jusqu'à ce qu'un cauchemar d'Imriel m'éveillât en sursaut.

C'était différent cette fois-ci. Ce ne fut pas le hurlement inhumain des fois précédentes, mais une complainte effrayée entrecoupée de sanglots.

— J'y vais, dis-je à Joscelin en me levant pour enfiler à tâtons une tunique. (Je gagnai la petite chambre que nous avions attribuée à Imriel, trébuchant sur un tabouret dans le noir. La faible lueur des étoiles pénétrait par la fenêtre ouverte. Il se battait contre son songe, emmêlé dans son drap. Je m'assis au bord du lit, puis parlai d'une voix aussi douce que possible.) Imri. Imri, tout va bien. Ce n'est qu'un cauchemar, rien d'autre.

Il s'éveilla lorsque je le touchai, le souffle court.

— J'ai rêvé, dit-il en se passant les mains sur le visage.

— Je sais. (Je lissai ses cheveux du plat de la main, puis m'installai commodément en repliant une jambe sous moi.) Daršanga ?

Il hocha la tête.

— Le Daršanga d'avant.

Je le libérai du drap qui l'emmaillotait.

— D'avant quoi ?

— D'avant votre arrivée.

Son visage était blafard dans la lumière blême.

— Ah ! (Je parvins à le libérer du drap. Le regard d'Imriel était fixé sur moi ; ses yeux étaient comme deux trous sombres.) C'est fini maintenant, tu sais. Cela n'arrivera plus jamais.

— Je sais. (Il déglutit.) Il m'a fait des choses.

Mes mains s'immobilisèrent.

— Le Mahrkagir.

Imri hocha la tête.

— Veux-tu m'en parler ?

Il hocha de nouveau la tête ; son visage était comme figé par la peur.

— D'accord, dis-je gentiment, alors que mon cœur n'était qu'une plaie vive dans ma poitrine. Je t'écoute.

Et il me raconta.

Et je l'écoutai pendant qu'il me parlait, caressant son front lorsque sa voix se brisait, fermant les yeux de douleur lorsqu'il reprenait. Si le Mahrkagir lui avait épargné le pire, il avait fait preuve d'ingéniosité dans ses tourments. Et certains péchés commis contre l'esprit sont plus douloureux encore que ceux contre la chair. Bien des punitions et des humiliations qu'il me décrivit, je les avais déjà subies des mains de mes clients, en les appelant « plaisirs ». Mais, Elua ! c'était à Imriel qu'elles avaient été imposées. Imri ! Un garçon de dix ans, réduit en esclavage et terrifié. J'écoutai donc, tandis que des larmes silencieuses me piquaient les yeux. C'était tout ce que je craignais dans la perspective d'avoir un enfant de ma chair et de mon sang ; j'étais capable d'endurer toutes les peines et les humiliations, je le savais, mais pas d'en être le témoin.

Enfin, il acheva son récit.

— Imriel. (Je pris son visage entre mes mains en coupe et le scrutai intensément.) Ce n'est pas ta faute, tu comprends ? Rien de tout cela n'est ta faute. Ce que le Mahrkagir t'a fait subir, il l'a

fait contre ta volonté. C'est lui qui a très mal agi. Toi, tu n'as rien à te reprocher.

— Mais il a fait pis à d'autres. (Il avait l'air sur le point d'être malade.) À cause de moi. Il me l'a dit.

— Non. (Je secouai la tête.) Il t'a menti, Imri. Ce n'étaient que des mots, des mots mauvais. Uniquement dits pour te faire du mal.

— Il m'a obligé à faire des choses. (Sa voix s'était réduite jusqu'à n'être plus qu'un mince filet.) Il me disait que si je ne… (Il déglutit.) Il m'a obligé à le supplier de les épargner. Il m'a promis de leur laisser la vie sauve, mais il ne l'a pas fait. Et moi… moi, j'ai fait ce qu'il m'a demandé.

— Et tu as survécu, m'exclamai-je. N'aie jamais honte de cela ! Kaneka a raison – là où il y a de la vie, il y a de l'espoir. Tu as bien agi, tu as survécu. Tu n'as rien fait de mal, Imri. Tu as fait de ton mieux pour en protéger d'autres. Ce n'est pas ta faute s'il a menti. Le Mahrkagir agissait mal. Et il en a payé le prix.

— Vous l'avez tué.

Ce n'était pas une question ; pas tout à fait.

— Oui. (Je hochai la tête.) Elua le béni a mis sa vie entre mes mains – et je l'ai prise. Il est mort, Imri. Personne ne te fera plus jamais de mal.

— Vous me le promettez ?

Je plongeai mon regard dans ses yeux hantés, et je songeai alors au vœu qu'Anafiel Delaunay avait dédié au prince Roland, bien des années plus tôt, et au serment de Joscelin aussi qui avait façonné toute sa vie – des vœux impossibles qui pesaient sur le destin de tous autour d'eux. Et je pensai à cet Imriel de la Courcel qui craignait plus que tout qu'on le vît en train de pleurer et pour qui la nuit recélait tant de terreurs. À la lumière du jour, jamais il ne me demanderait pareille chose.

— Je te le promets, dis-je en déposant un baiser sur son front humide. Je te le promets.

Imriel soupira et une part de ses frayeurs s'envola. Je le tins serré contre moi.

— Imri, dis-je. (Il leva sa frimousse ensommeillée de mon sein, pour me regarder avec les yeux de sa mère.) Si tu n'avais

pas agi comme tu l'as fait sur Kapporeth, les choses ne se seraient pas passées ainsi. Je voulais que tu le saches.

Il sourit – d'un sourire qui était bien à lui.

— Je ne voulais pas qu'ils vous fassent du mal.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. (Je haussai les sourcils.) Mais attention, si tu recommences cela un jour, je demanderai à Joscelin de s'asseoir sur toi. (Ma remarque le fit rire ; je l'embrassai de nouveau.) C'était un geste magnifique, mon chéri. C'était le plus somptueux des cadeaux que j'aie jamais reçus. Et je prie pour n'avoir jamais plus à recevoir le même. Et maintenant, rendors-toi. Le Ras nous donne audience demain matin.

Il se rendormit presque tout de suite ; sa respiration ralentit et devint régulière et tous ses membres se détendirent. Pour ma part, je demeurai longtemps éveillée, les yeux ouverts, perdue dans mes réflexions. Mon intention était de quitter le lit d'Imriel pour regagner le mien, mais, à un moment, je passai sans transition de la veille au sommeil. La conscience ne me revint que le lendemain matin, lorsque Joscelin me secoua gentiment par le bras. Imriel était à côté de moi, parfaitement réveillé et tout sourires, sans plus aucune trace sur le visage de ses terreurs de la nuit.

— Phèdre, dit Joscelin avec une lueur d'amusement dans les yeux. Tu as peut-être envie de te lever : le tailleur arrive.

Ainsi donc, nous fîmes notre retour à la cour royale de Meroë vêtus d'atours jebéens somptueux. Joscelin et Imriel portaient sur leurs chausses une *chamma* d'un blanc immaculé, avec un court manteau jeté par-dessus. Joscelin n'aimait pas ce dernier, qui le gênait dans ses mouvements, disait-il. En l'espèce, je n'éprouvai aucune compassion pour lui, car ce qui tenait lieu de robe aux femmes jebéennes était une pièce de tissu portée serrée autour du corps et maintenue en place par des épingles d'or. Une épaule était laissée dégagée et des motifs complexes de larges bandes de couleur festonnaient les bords.

Néanmoins, le Ras Lijasu apprécia beaucoup.

— Ah ! ma dame ! dit-il en frappant dans ses mains, le visage radieux. Quel plaisir de vous voir vêtue à la manière jebéenne ! Nathifa, n'est-elle pas magnifique ?

— Oui, mon frère.

La sœur du Ras nous sourit. Elle lui ressemblait beaucoup, avec les mêmes pommettes hautes et la même peau d'ébène absolument parfaite – mais avec un maintien plus solennel.

— Vous êtes trop généreux, seigneur, dis-je en m'inclinant.

— Oh ! ce n'est rien, vraiment. Muni, où sont les présents ? Où es-tu allé te fourrer ? (Le Ras regarda autour de lui.) Ah ! te voilà ! Tu traînes la jambe comme un vieillard, Muni. Viens, donne-les-moi. (Avec un grand cérémonial, il s'inclina et me présenta un coffret de bois de santal. Il ouvrit le couvercle, révélant six bracelets d'ivoire et six d'or finement ouvragés, ornés de représentations de la faune et de la flore jebéennes.) De la part de notre grand-mère, comme marque de sa reconnaissance. La reine Zanadakhete a entendu le rapport fait par mes hommes, et elle est satisfaite.

— Ils sont magnifiques, messire. Merci, dis-je.

— Alors mettez-les ! Nathifa, l'aiderais-tu, s'il te plaît ? Ce n'est pas n'importe quel ivoire, esprit des rêves. Ces bracelets ont été sculptés dans les défenses du vieux Mlima, l'oléphant sur lequel mon arrière-arrière-grand-père est parti combattre l'insurrection tigrati. Muni, cesse donc de lambiner ! Où est-elle ?… Ah ! la voici. (Le Ras Lijasu prit alors un objet des plus étranges sur le coussin que lui présentait son assistant souriant : un grand collier réalisé à l'aide d'une crinière de lion tout entière. Il le posa sur les épaules de Joscelin en se mettant sur la pointe des pieds pour faciliter l'opération.) Voilà ! s'exclama-t-il en admirant le résultat. L'insigne approprié pour un puissant guerrier. Tifari Amu m'a raconté comment vous vous êtes battu face aux Shamsun – et d'autres histoires me sont également parvenues du Khebbel-im-Akkad à votre sujet.

Joscelin exécuta son salut cassilin et je dus lutter pour ne pas rire en voyant son visage encadré par la fourrure couleur sable.

— Très joli ! s'exclama le Ras en battant des mains. Parfait. Et pour le jeune seigneur… (Il présenta une ceinture assortie d'un fourreau de dague rehaussé de pièces d'or martelé.) De la peau de rhinocéros, jeune homme ! Elle ne s'use ni ne se corrompt jamais. Et voyez, ajouta-t-il en dépliant la ceinture sur toute sa longueur, vous pouvez encore grandir et grossir. (Il

hocha la tête d'un air approbateur tandis qu'Imriel la passait à sa taille.) Elle vous durera bien des années, je crois. Parfait, voilà qui est fait ! Et maintenant, buvons ensemble, et parlez-nous de Saba.

Ce que nous fîmes, assis sur des coussins autour de tables basses, picorant de petites bouchées de poulet épicé et de melon, ainsi que des boulettes de millet relevées de citron et de sésame, le tout accompagné d'hydromel et d'eau citronnée. Les serviteurs étaient adroits sans être trop cérémonieux ; j'avais le sentiment que tout le monde au sein du palais royal appréciait beaucoup le jeune prince. En dépit de son incessant babil, le Ras Lijasu nous écouta attentivement. Lorsqu'il nous interrompit, ce fut pour poser des questions pertinentes.

— Alors, le changement commence avec les femmes, hein ? (Il lança un regard à sa sœur.) Voilà qui ne devrait guère être une surprise pour notre grand-mère, n'est-ce pas ?

— Effectivement. (Une lueur joyeuse brillait dans les yeux de Nathifa ; la ressemblance avec son frère n'en était que plus frappante.) La reine Zanadakhete était très attentive à votre sujet, à tous les trois. Elle souhaite maintenant savoir si les Sabéens sont susceptibles d'accueillir une délégation commerciale – mais aussi si le grand, là, accepterait de rester pour rejoindre sa garde d'honneur. Elle pense qu'il pourrait en devenir un élément de choix.

Joscelin toussa pour masquer sa surprise, puis se tourna vers moi pour s'assurer qu'il avait bien compris ce qui venait d'être dit en jeb'ez. Lorsque je lui eus confirmé la chose d'un hochement de tête amusé, il s'inclina devant Nathifa.

— Dites à la reine, je vous prie, qu'elle me fait un grand honneur, mais que j'ai déjà des devoirs envers ma propre souveraine.

Nathifa rit.

— Je le lui dirai. Et pour le commerce. Qu'en pensez-vous, mes amis ?

Nous devisâmes assez longuement de la question. Avec en tête le souvenir des aiguilles offertes à Semira, je suggérai d'envoyer une modeste délégation, légèrement armée afin de ne pas représenter une menace sur le plan militaire, avec en guise

de présents des petites choses et des objets utiles que Saba ne pouvait pas produire.

— Cela les mettra en appétit, dis-je, et ouvrira les portes à des échanges commerciaux pacifiques.

— Et ont-ils des biens en nature à offrir en échange ? demanda le Ras Lijasu. Des choses qui peuvent nous intéresser ?

Je n'avais pas oublié combien l'or était tenu pour quantité presque négligeable en Saba, ni l'abondance des ressources naturelles.

— Oh oui ! messire. Ils ont tout cela.

— Mais pas d'acier. (Un air méditatif parut sur son beau visage.) Leur armée serait donc bien mal équipée face à la nôtre, s'il fallait en arriver là…

— Messire. (J'avais soudain la bouche totalement sèche ; je sentais mon cœur battre fort dans ma poitrine, et le nom de Dieu résonner dans tout mon corps.) Vous connaissez l'histoire ancienne des Melehakim ? Comment de grands cris jaillissaient de leur bouche et mettaient la terreur au cœur de leurs ennemis ?

Le Ras hocha lentement la tête.

— Alors, il ne faudrait pas prendre Saba pour une proie facile.

Il me considéra un long moment sans rien dire.

— Tifari et Bizan m'ont dit que vous étiez touchée par les dieux, ma dame l'esprit des rêves. J'écouterai donc votre mise en garde. Mais n'oubliez pas que c'est Saba qui prit les armes contre Meroë, il y a de cela bien longtemps. Moi, je ne songe qu'à protéger mon peuple.

— Tout comme Khemosh le maudit, intervint sa sœur d'un ton acéré. Ne craignez rien, mes amis. La reine Zanadakhete est plus sage que son impulsif petit-fils. Aussi longtemps que Saba laissera de côté l'ancienne querelle, le Jebe-Barkal fera de même. Il n'y aura aucune agression de notre part.

— Ah ! (Lijasu leva les mains en l'air.) Un homme doit-il être insulté pour avoir pensé ? Je n'ai jamais envisagé la guerre ; je n'ai fait qu'examiner ce que pourraient en être les

conséquences. Muni, remplis mon verre ! Je suis assiégé par les jolies femmes.

Ainsi se passa cet instant et mon cœur s'apaisa. Nous parlâmes de Saba encore et d'autres sujets également, puis le Ras nous invita à rester à Meroë. Nous déclinâmes son offre et il insista alors pour s'occuper de notre transport jusqu'à Majibara. Je lui fus reconnaissante de cette proposition-ci, car l'étiage de nos ressources commençait à être bien bas, et nous serions en outre privés de l'expertise de Kaneka pour choisir une caravane. Au bout du compte, ce fut une bien plaisante journée. Avant que nous partissions, Nathifa nous conduisit dans la cour intérieure pour une ultime audience avec la reine Zanadakhete.

La pluie s'était mise à tomber, mais déjà moins fort que les temps précédents. Nous nous agenouillâmes devant l'alcôve, tandis que des serviteurs sur les côtés tenaient des parasols de coton ciré au-dessus de nos têtes.

— Grand-mère, dit Nathifa, les D'Angelins voudraient te remercier.

Les rideaux bougèrent et j'aperçus une nouvelle fois fugacement un visage dans lequel brillaient deux yeux noirs. Je m'inclinai jusqu'au sol ; mes bracelets d'or et d'ivoire tintèrent. Imriel fit tourner sa nouvelle ceinture autour de sa taille avant de s'incliner à son tour, et la crinière de lion qui faisait comme une fraise au cou de Joscelin balaya les dalles mouillées.

— Acceptez l'expression de notre gratitude, Majesté, dis-je.

— Vous nous avez rendu un grand service, dit la voix de Zanadakhete de Meroë. Nous vous prions de bien vouloir nous en rendre un second. (Une main émergea de derrière le rideau pour, d'un signe, convoquer Nathifa. La sœur du Ras s'approcha et s'inclina, puis reçut un coffret semblable à celui que son frère m'avait remis, mais plus somptueux encore.) Notre petit-fils nous a dit que vous rentriez dans votre patrie. Nous feriez-vous le plaisir de remettre ceci à votre reine, avec nos compliments ? Et dites-lui que nous accueillerions volontiers une ambassade à Meroë si elle souhaitait en envoyer une.

— Je ferai cela, Majesté, dis-je en m'inclinant de nouveau, avant de prendre le coffret.

— C'est bien. Vous pouvez partir, avec ma bénédiction.

Le rideau retomba, dissimulant la silhouette. Nous nous inclinâmes une ultime fois, puis nous relevâmes pour suivre Nathifa. Derrière nous, j'entendis le murmure d'une voix douce.

— C'est bien ce que je pensais. Le grand est magnifique dans sa tenue de guerrier.

— Alors, nous dit Nathifa, de retour à l'intérieur du palais. Voici de vieux amis pour vous escorter jusqu'à votre auberge. (D'un geste, elle désigna Tifari Amu et Bizan, tous deux resplendissants dans leur tenue d'apparat.) Quelques précautions s'imposent avec un pareil présent à transporter.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Voyez par vous-même, répondit-elle avec un haussement d'épaules.

J'ouvris le coffret pour découvrir un somptueux collier d'or et de gemmes. Le pendant représentait Isis agenouillée, ses bras ailés déployés ; une énorme émeraude était sertie entre les pointes des cornes ceignant son front.

Bizan laissa filer un sifflement.

Je refermai le coffret.

— Vous voulez que nous transportions ceci sur plus de mille lieues jusqu'à la reine Ysandre ?

— D'une reine à une autre reine, c'est ce qui convient, non ? Alors pourquoi pas ? (Nathifa sourit et posa un doigt sur mon front.) Vous transportez quelque chose de plus précieux ici, non ?

— Oui, répondis-je en soutenant son regard.

— Cela… (Nathifa tapota le coffret.) Ce ne sont que des cailloux et du métal joliment ouvragés. Si vous pouvez transporter l'autre chose, alors il n'y aura aucun problème pour celle-ci.

— Nous ferons de notre mieux.

— Je sais, dit-elle en souriant de nouveau. Et ne craignez rien pour Saba, ma dame. Mon frère pense comme un homme, mais il peut charmer les oiseaux du ciel lorsqu'il le veut. Nous avons maintenu le Pacte de la sagesse, ici. Nous veillerons à ce qu'il use de son charme plutôt que d'une épée.

— Fassent les dieux qu'il en soit ainsi, dis-je.

— Il en sera ainsi, promit Nathifa.

Le nez chatouillé par sa crinière de lion, Joscelin émit un éternuement surpuissant.

Chapitre 82

Ce soir-là, nous fîmes nos adieux à Tifari et Bizan.

— Prenez bien soin de Kaneka, dis-je à notre guide des montagnes, après l'avoir serré dans mes bras. C'est une femme très forte, dotée d'une grande volonté.

— Je sais. (Il me fit la grâce d'un de ses rares sourires.) C'est cela qui m'attire vers elle.

— Elle est aussi très adroite avec une hache.

Il hocha la tête. C'était un très bel homme, Tifari Amu, avec sa peau couleur cannelle et ses yeux noirs empreints d'une infinie patience.

— J'ai entendu l'histoire, dame Phèdre. J'ai écouté ce qui était dit – et ce qui ne l'était pas. Je comprends un peu ce qu'est son courage. Et je l'honore.

— Bien, dis-je en le prenant par le bras. J'en suis heureuse.

Bizan offrit à Imriel son briquet à silex – une pierre montée sur un morceau de métal courbe conçu pour tenir dans la main – rangé dans un petit sac étanche avec un compartiment où mettre du petit bois.

— Tu étais un bon compagnon. Tu te souviens comment je t'ai appris à faire du feu ?

Imriel hocha la tête, les yeux écarquillés, serrant le petit sac contre son cœur.

— Merci Bizan.

— Regarde, tu peux l'attacher à ta magnifique nouvelle ceinture. Comme ça. (Bizan joignit le geste à la parole, puis ébouriffa les cheveux d'Imriel. Imri supporta l'épreuve et rougit même de fierté.) Tu ferais un excellent soldat de la garde de la reine, mon garçon.

Ils refusèrent toutes les gratifications que nous leur proposâmes, en nous assurant que leur accord avec le Ras

l'interdisait. Je ne sais si c'était vrai mais, en tout cas, c'était fait avec élégance. Bizan offrit de s'occuper de la vente de nos chevaux umaiyyati et de nos ânes, son cousin étant précisément de la partie ; j'acceptai de grand cœur. Je crois qu'il prit une commission, mais le prix fut néanmoins supérieur à ce que nous en aurions tiré sans son intermédiaire.

Entre l'aide de Bizan et la générosité du Ras Lijasu, nous ne restâmes qu'une seule journée encore à Meroë pour préparer notre départ. Une nouvelle fois, comme tant d'autres fois auparavant, nous fîmes nos bagages – les cadeaux de valeur au fond des malles et les articles nécessaires sur le dessus. Je dissimulai le coffret du collier de la reine Zanadakhete tout au fond de la mienne.

— Qu'est-ce que je vais faire de cela ? se plaignit Joscelin en brandissant son collier en crinière de lion.

— Tu pourrais le porter, répondis-je, le visage impassible. Les Jebéens croient qu'ainsi tu deviens un lion.

— Et toi ? demanda-t-il en me lançant un coup d'œil.

— Sincèrement ? (Je renversai la tête en arrière pour le regarder.) Joscelin Verreuil, avec ou sans morceau d'oreille en moins, tu es l'un des hommes les plus beaux qu'il m'ait été donné de voir. Mais tu as quand même l'air un peu idiot avec une crinière de lion à ton cou.

L'objet atterrit dans sa malle, au grand dam d'Imriel.

Nous partîmes comme nous étions arrivés – par le pont suspendu et au milieu d'un convoi de chameaux. Mek Gamal, le chef de notre caravane, était un homme taciturne, réputé pour être l'un des meilleurs dans son domaine. Il prit très à cœur la mission que le Ras lui avait confiée, et s'il n'était pas le plus loquace des compagnons, il était assurément le plus compétent.

Tandis que nous suivions le cours du Nahar, je me retournai de très nombreuses fois au sommet de mon chameau pour voir Meroë s'évanouir dans notre sillage, jusqu'à ce que seul le sommet des pyramides funéraires fût encore visible. Un autre départ, un autre voyage.

Un autre pas vers chez nous.

Cette fois-ci, nous trouvâmes le désert en pleine éclosion, dans cette période qui suivait immédiatement la saison des

pluies. Et s'il existait quelque chose de plus étrange et fantastique que cet immense espace aride et désolé, c'était bien de le voir tout chamarré de fleurs poussant dans les endroits les plus inattendus. *Comment est-ce possible,* m'extasiai-je, *que quoi que ce soit puisse pousser en un endroit pareil ?* Et pourtant, la vie poussait. Aux portes même du désert, nous vîmes des mimosas en fleur – des bosquets couverts de fleurs jaunes, éclatants sous le chaud soleil.

Mais, même à l'intérieur, il y avait de la vie. Dans l'ombre d'une petite formation basaltique, nous trouvâmes des melons qui poussaient au cœur du désert, mûrissant sur la vrille à une vitesse inimaginable. Mek Gamal ordonna une halte et nous mangeâmes les fruits, à la chair un peu astringente mais divinement gorgée d'eau. Suivant l'exemple des Jebéens, nous recrachâmes les pépins dans le sable.

Les pluies avaient cessé et, la nuit, les étoiles au ciel étaient aussi nombreuses et lumineuses que dans mon souvenir. Je les connaissais mieux maintenant. Si personne ne venait me rappeler qu'il fallait dormir, je restais des heures à les contempler, en me remémorant les noms que Morit m'avait si assidûment appris. Aujourd'hui encore, il y a des constellations que je ne peux nommer qu'en habiru. Lentement, d'heure en heure, elles tournaient dans le ciel en une lente danse majestueuse. Je les contemplais et songeais au nom de Dieu.

Il faisait chaud, oui ; chaud comme dans une fournaise. Et c'était aussi éprouvant que la première fois. Ma peau ne se parchemina pas moins, et ma bouche ne fut pas moins racornie. Le tangage perpétuel des chameaux n'était pas plus confortable. Mais, dans le désert, on peut observer la danse des étoiles, la course régulière du soleil dans le ciel et les variations de la lumière tout au long de son cheminement sur la terre desséchée. L'air était clair, si vif qu'il tranchait comme une lame. *C'est dans un lieu comme celui-ci,* songeai-je, *dénudé jusqu'à la plus simple expression de l'existence, que le Nom sacré a dû être prononcé pour la première fois.*

Nous atteignîmes le puits saumâtre qui marquait la moitié du parcours ; je n'avais pas vu le temps passer.

Assise sur un rocher dans la vallée surchauffée, j'observai les chameaux en train de boire ; ils étaient conscients de la chaleur, mais n'y prêtaient pas attention. Quelle merveille étonnante qu'il existât de telles créatures capables de supporter pareilles conditions ! Et comme il était étrange que nous, humains, ne pussions vivre sans sel et mourions cependant d'en absorber trop. Le sel préserve la chair, mais la tue également. Dans les entrailles de nos mères, c'est une eau salée qui nous nourrit, et le sel court dans le sang de nos veines.

— Phèdre. (La voix de Joscelin était rauque. Il me tendit une outre d'eau.) Il faut que tu boives. (Je m'exécutai ; l'eau plate et chaude emplit ma bouche. Je la sentis humecter mes tissus, et songeai à l'étrangeté de tout cela – l'eau était indispensable à la vie et pourtant il fallait la mort pour la transporter. La peau tannée d'un animal dont était faite l'outre permettait d'emporter la vie partout. Quel fonctionnement complexe que celui de notre monde !) Mek Gamal attend, reprit Joscelin. Et Imriel est inquiet de te voir comme cela.

Je remontai sur le dos de mon chameau et notre voyage reprit. Nous pénétrâmes dans la mer de pierre grise, où le vent avait sculpté le paysage pour donner naissance aux formations les plus étranges. Aucun vent ne soufflait cette fois-ci ; sur une cinquantaine de lieues, nous n'entendîmes rien d'autre que le son des cailloux qui roulaient sous les pieds de nos chameaux. Pas étonnant que les prophètes habirus eussent fui dans le désert pour méditer ! C'est exactement ce que je fis au cours de ce périple. Je songeai au Ras Lijasu, si débonnaire de nature, qui s'était pourtant montré si prompt à envisager la guerre comme une possibilité. Était-ce une tendance naturellement consubstantielle à l'homme mortel que d'envisager toujours de tuer son prochain ? Je priai pour que cela ne fût pas le cas. J'avais vu bien trop de morts – infiniment trop de cruautés.

Et pourtant, n'est-ce pas ce que nous faisons, encore et encore ? Et moi… j'étais complice de tout cela, car, au fond, si je n'avais prévenu Ysandre de l'imminence de l'invasion skaldique tant d'années auparavant ? Si je ne m'étais pas rendue en Alba pour les supplier d'intervenir ?

Quel est donc le but que nous poursuivons, si ce n'est tuer et mourir ?

« Aime comme tu l'entends. »

Tout cela est bel et bon pour un dieu ; mais infiniment moins facile pour un simple mortel. Ah ! pourquoi l'amour et uniquement l'amour ne régnait-il pas sur la Terre ? Mon seigneur Delaunay serait encore vivant, et moi… Elua seul savait où je pourrais bien être. S'il y avait eu assez d'amour, si ma mère et mon père avaient pu vivre de lui comme Elua le béni, m'auraient-ils gardée avec eux ? J'espérais que oui.

Mais même Elua le béni avait ses Compagnons. Comment aurait-il fini si Naamah ne s'était pas donnée au roi de Persis pour obtenir sa liberté, si elle n'avait pas couché avec des étrangers dans les bouges du Bhodistan pour qu'il pût manger à sa faim ? Où serait-il si l'épée de Camael ne lui avait pas apporté sa protection ? Et Terre d'Ange ? Qu'en serait-il d'elle si l'orgueil d'Azza ne l'avait pas poussée à en tracer les frontières, si l'esprit de Shemhazai n'avait pas permis d'y édifier des villes ? Où serions-nous sans les connaissances d'Eisheth pour nous guérir, sans les connaissances d'Anael en matière d'agriculture et d'élevage ? Et comment pourrions-nous expier sans la pitié de Kushiel ?

Comment Elua aurait-il pu répondre au Dieu unique si Cassiel ne lui avait pas donné sa dague ?

Nous sommes tout cela à la fois, songeai-je tandis que le soleil enflammait le ciel et que le sable de couleur ocre reflétait sa chaleur. Orgueil, désir, compassion, intelligence, belligérance, fécondité, loyauté… et culpabilité. Mais, au-dessus de tout, il y avait l'amour. Et si nous voulions nous élever au-dessus de notre humaine condition, l'amour était l'étoile sur laquelle nous devions régler notre cap.

C'est tout ce que nous pouvons tenter de faire. Et c'est assez.

Telles furent mes pensées dans le désert, et le voyage passa bien plus vite que je l'aurais cru possible. Ce fut seulement lorsque nous eûmes atteint Majibara et que le silence des vastes espaces eut cédé la place à la clameur du marché le long du fleuve Nahar aux eaux gonflées par les pluies, bruissant du babil indistinct d'une demi-douzaine de langues mêlées, que je

mesurai le prix qu'il m'en avait coûté. J'étais épuisée, à moitié saisie de fièvre à cause de la soif, hâve, brisée jusqu'à la moelle et en quelque sorte purgée par cette traversée de l'immensité désertique.

Nous étions parvenus au Menekhet.

— Parfois, même moi tu m'inquiètes, me dit Joscelin ce soir-là à l'auberge au moment de nous coucher, tandis que nous écoutions la musique et les chants des caravanes dans le lointain. À certains moments, j'avais l'impression que tu aurais pu nous quitter pour partir divaguer dans le désert si je ne te surveillais pas.

— Non. (J'entortillai une mèche de ses cheveux autour d'un doigt.) Je réfléchissais, c'est tout.

— Pendant toute la semaine qu'a duré notre traversée ? (Il eut un mince sourire.) À quoi réfléchissais-tu donc ?

— À la vie, répondis-je. À la mort, à la guerre, à l'amour… à la nature de l'homme.

— Et es-tu parvenue à certaines conclusions ? demanda-t-il.

— Non, dis-je, avant de lever la tête pour l'embrasser. Aucune que je ne connaissais pas déjà.

Et, sur ce, je les lui exposai toutes, non pas en mots, mais dans le langage de la chair, des lèvres, de la langue et des mains, du souffle qui s'accélère et du sang qui roule dans nos veines – la suprême habileté du désir. Ce sont toujours les mêmes questions que nous posons à nos existences, et les réponses sont toujours les mêmes. Le mystère réside non pas dans la question ou dans la réponse, mais dans le processus par lequel nous nous interrogeons et trouvons des réponses, encore et encore, alors que le début lui-même engendre la fin.

Voilà une chose que j'avais apprise.

Nous n'eûmes aucune difficulté à trouver une felouque pour nous conduire en Iskandria. La décrue était amorcée et l'activité était intense sur le grand fleuve. Nous passâmes une demi-journée sur le port pour y louer une solide embarcation, ainsi que les services d'un marin menekheti d'allure franche et ouverte, répondant au nom d'Inherit, qui ne parlait guère que quelques bribes de jeb'ez et d'hellène. Rien d'extraordinaire, mais cela serait suffisant.

Après tant d'adieux, ce fut presque étrange de quitter Majibara où nous ne connaissions personne et n'avions aucun ami. Avec Mek Gamal, nos routes s'étaient séparées de manière très sobre ; le chef de la caravane, qui ne devait des comptes qu'au Ras Lijasu, était heureux de sa traversée sans encombre et déjà à la recherche d'une autre qui se révélerait profitable.

À l'aube, nous nous mîmes en route vers le port et engageâmes des porteurs pour mettre nos malles dans la cale de la felouque. Le soleil levant alluma d'or le port, qui était vaste comme un lac accroché au fleuve. Nous patientâmes sur la jetée pendant qu'Inherit élevait des prières aux dieux du Menekhet, et en particulier Sebek, le dieu-crocodile du fleuve Nahar.

Lorsqu'il eut fini, il nous invita d'un signe à monter à bord, avec un grand sourire. Nous nous répartîmes sur le pont, pendant qu'il hissait la voile latine. Sur le quai, deux marins qui flânaient l'aidèrent, dénouant les amarres pour les lancer à bord. En aval sur le fleuve, les rives bourgeonnantes de tamaris et de papyrus nous attendaient.

Nous étions en route.

Chapitre 83

Notre retour en Iskandria fut plus rapide que l'avait été l'aller, puisque nous descendions avec le courant ; et même si le Nahar était placide dans son cours supérieur, les pluies l'avaient considérablement gonflé. Inherit bordait sa voile de façon à tirer le meilleur du vent, mais qu'il y parvînt ou pas, le courant nous entraînait de toute façon à une allure soutenue et régulière. Lorsque la brise arrondissait la toile, la felouque fonçait comme une hirondelle à la surface de l'immense fleuve – et Imriel hurlait de joie.

Nous passâmes l'île du temple de Houba, où j'avais élevé une prière à Isis. Nous longeâmes d'innombrables champs et plantations, où les Menekhetis s'activaient déjà pour profiter au mieux de la saison féconde.

Nous vîmes des crocodiles et des hippopotames, ainsi que bon nombre des oiseaux que nous avions déjà découverts à l'aller – lorsque Kaneka nous avait appris leurs noms en jeb'ez. Cette fois-ci, Inherit nous indiqua leurs noms menekhetis, en nous les désignant au fur et à mesure qu'ils s'offraient à notre vue. Imriel joua avec moi à les reconnaître et les nommer ; son esprit agile retenait facilement et rapidement les mots nouveaux. Pour sa part, Joscelin roula des yeux, puis sortit son matériel de pêche, mais nous allions tellement vite que bien rares furent les poissons à mordre à ses appâts. Le soir, nous campions aux abords de villages et troquions quelques produits avec les habitants, comme nous l'avions fait à l'aller.

Ce fut après notre arrêt au temple de Sebek – sur l'insistance d'Inherit, car je me serais volontiers passée de ce plaisir une seconde fois – que nous prîmes conscience de la vitesse à laquelle cette partie du voyage allait arriver à son terme.

— Phèdre. (À la proue de la felouque, Joscelin rangeait sa ligne parfaitement enroulée sur elle-même.) Que va-t-il se passer lorsque nous serons en Iskandria ?

Je lançai un regard vers l'arrière où Inherit montrait à Imriel comment diriger le navire ; tous deux étaient totalement absorbés.

— Nous nous présenterons à l'ambassadeur de Penfars, je suppose. Si nous ne sommes pas arrêtés dès notre arrivée.

— Tu crois qu'Ysandre est fâchée à ce point-là ? demanda-t-il en haussant les sourcils.

— Non. Je ne sais pas. Elle aura sans doute eu plus de mal à digérer une trahison venant de notre part. (Je réfléchis un instant.) Nous n'avons enfreint aucune loi du Menekhet, mais elle serait sûrement fondée à demander une telle faveur au pharaon.

— Et risquer d'exposer Imriel ?

— Probablement pas, concédai-je.

— Je ne crois pas non plus, dit-il. Donc, si nous sommes condamnés à être reconduits en Terre d'Ange en disgrâce, il est fort probable qu'une délégation nous attende à l'ambassade.

— Très probable en effet. (Je posai les yeux sur lui.) Je suis désolée.

Joscelin haussa les épaules.

— C'est moi qui ai pris la décision en premier, Phèdre. As-tu pensé à ce que tu vas dire à Ysandre ?

— Oui.

Je déglutis.

— Elle te doit une faveur, dit-il. L'étoile du compagnon.

Je confirmai d'un hochement de tête.

— Tout ce qui est en son pouvoir et qu'elle est en droit d'accorder, dit-il songeusement. Cela pourrait bien être la solution – mais je suis sûr qu'elle détestera cette idée-là. Quoi qu'il en soit, le choix t'appartient, mon amour. Cela vaut-il la peine, de perdre à jamais l'appui de notre souveraine ?

Je me tournai pour regarder Imriel ; nous nous tournâmes tous les deux. Sous la conduite d'Inherit, il tenait la barre à deux mains, les phalanges blanches, les yeux brillants dans son visage

hâlé. Il nous vit en train de le regarder ; un grand sourire de fierté apparut sur son visage.

— Oui, dis-je. Cela en vaut la peine.

En une poignée de journées, nous atteignîmes le bout du vaste fleuve, pour entrer dans les méandres du réseau de petits bras et canaux au sud de la ville. Après les pluies, la végétation était plus luxuriante que jamais. L'air était empli d'humidité et d'odeurs fortes. Là, notre allure se ralentit et il nous fallut la plus grande partie d'une journée pour traverser le delta marécageux. L'air était immobile ; la voile de la felouque pendait mollement. Nous dérivions lentement sur le courant paresseux. Inherit dirigeait notre embarcation à l'aide d'une longue perche, humant joyeusement l'air et pointant les ibis à tête noire et les aigrettes couronnées d'une huppe blanche en nous expliquant en quoi ils différaient de leurs congénères plus haut en amont.

— Au quai du marché, kyria ? demanda-t-il dans un mélange de menekheti et d'hellène. (Nous étions en vue de la ville où des bosquets de palmiers étendaient leurs frondaisons au-dessus des bâtiments.) Vous pourrez y louer un chariot, mais, si vous descendez avant le quai, il n'y aura aucun droit à payer.

— Non, dis-je. Conduis-nous au quai, Inherit.

Il s'activa sur la perche, puis bondit pour border la voile dès que souffla un petit ris de vent. Lentement, la ville d'Iskandria s'offrit à nos regards, avec ses rues larges et agréables et ses bâtiments élégants, et tout au fond l'immanquable silhouette du phare. Tout luisait d'or dans la lumière du soir ; je sentais dans l'air les odeurs et les parfums qui m'avaient paru si exotiques à notre première arrivée – les épices, les oranges et la viande en train de griller pour le repas du soir.

Le quai du marché, qui donnait sur un canal bondé d'embarcations de toutes sortes, bruissait d'une activité grouillante ; des paysans y vendaient les premiers produits de la saison et rembarquaient leurs invendus pour repartir, des pêcheurs et chasseurs de gibier d'eau rentraient avec leurs prises. Bien plus rares étaient les voyageurs comme nous, la plupart se déplaçant généralement par caravane, ou sur de plus grandes barges en partance du port sud de la ville. Il nous fallut

donc patienter et quasiment jouer des coudes pour atteindre la jetée et débarquer. Le collecteur de taxes s'approcha tandis que Joscelin et Inherit déchargeaient nos bagages ; il ne nous prêta guère attention, mais inspecta scrupuleusement nos malles.

— Vous parlez menekheti ? demanda-t-il en désignant l'une de mes robes jebéennes.

— Un peu seulement, répondis-je. Comprenez-vous l'hellène ?

— Vous me prenez pour un paysan ou un pêcheur ? Évidemment que je parle hellène. (Il m'accorda un signe de tête des plus secs.) Est-ce pour commercer, kyria, ou bien sont-ce des effets personnels… Par Serapis !

Le visage du collecteur pâlit soudain ; il venait de me regarder en face pour la première fois.

— Messire ? demandai-je, interloquée.

Il saisit mon poignet et se pencha pour me scruter de près.

— Kyria, êtes-vous… l'amie de Nesmut ?

Je me reculai ; Joscelin prit Imriel contre lui.

— Et si je le suis ?

— Excusez-moi. (Le collecteur de taxes relâcha mon poignet et s'inclina, surveillant du coin de l'œil Joscelin qui approchait, les mains posées sur la poignée de ses dagues.) Je suis chargé de vous transmettre un message, kyria. Tous ceux qui gardent les points d'accès à la ville ont le même message à vous transmettre. « Une femme d'Angeline d'une insurpassable beauté, aux cheveux foncés et à la peau claire, avec une marque rouge comme l'hibiscus dans son œil gauche. »

— Nesmut a dit cela ? demandai-je.

— Non, kyria. (Il secoua la tête.) Cela, c'était uniquement la description de la personne à chercher. Mes ordres viennent du pharaon.

— Et quel est le message du pharaon ? demandai-je.

— Il veut vous voir, répondit le collecteur de taxes. Immédiatement.

« Immédiatement » se révéla un terme bien relatif ; il nous fallut un certain temps pour solder nos comptes avec Inherit, et encore du temps pour que Joscelin et moi pussions débattre à loisir de la question, sous l'œil attentif d'Imriel, assis sur une

malle. Néanmoins, la conclusion était jouée d'avance. En Iskandria, une demande du pharaon équivalait à un ordre. Le collecteur de taxes envoya un message au palais par des canaux discrets, annonçant que « l'amie de Nesmut » était arrivée. Un chariot couvert plus une escorte de deux gardes royaux arrivèrent bien vite.

Pendant tout ce temps, nous demeurâmes sur la place du marché, exposés à la vue de tous, entourés de quidams tous plus curieux les uns que les autres. Dans n'importe quelle autre ville, je crois pouvoir dire que la nouvelle de notre arrivée serait parvenue à l'ambassade d'Angeline avant que nous eussions le temps de repartir. Mais ceux qui allaient et venaient autour de nous n'étaient que des pêcheurs, des paysans, des chasseurs et le petit peuple de la ville. Or, l'ambassadeur de Penfars n'avait jamais pris la peine de s'intéresser aux Menekhetis, mais uniquement aux hauts personnages de lignée hellène.

Sa perte, songeai-je – en espérant que cela ne fût pas la nôtre.

Nos bagages furent chargés dans le chariot, puis nous y prîmes place à notre tour, non sans une certaine appréhension, derrière les rideaux tirés.

— Phèdre ? (La voix d'Imriel était inquiète.) Sommes-nous dans les ennuis ?

Je secouai la tête.

— Je ne crois pas, mon grand. Ptolémée Dikaios est… non pas un ami à proprement parler, mais un genre d'allié. Je ne crois pas qu'il nous ferait du tort. Il n'a rien à y gagner.

— Il y a des chances qu'il veuille nous livrer lui-même à l'ambassadeur de Penfars, annonça Joscelin d'une voix tranquille. S'il a un peu perdu la face pour nous avoir laissé passer par Iskandria, cela lui permettra de redorer son blason.

— Oh !

Imriel avait toujours l'air aussi peu rassuré ; je ne pouvais lui en vouloir.

Aux portes du palais, les gardes du pharaon fouillèrent nos affaires, s'intéressant tout particulièrement au collier d'or serti de gemmes magnifiques qu'ils trouvèrent au fond de ma malle.

— C'est un cadeau, leur dis-je. De la reine Zanadakhete du Jebe-Barkal à la reine Ysandre de Terre d'Ange. Et je crois que ni l'une ni l'autre n'apprécierait de le savoir égaré quelque part dans le palais du pharaon.

— Vous récupérerez vos affaires, kyria, dit l'un d'eux. N'ayez crainte. Kyrios, vos armes s'il vous plaît.

Joscelin se défit de ses armes à contrecœur, mais tendit néanmoins ses dagues et son épée. Les gardes les prirent et nous fûmes conduits à travers l'immense édifice jusqu'à une petite entrée latérale, par laquelle j'étais déjà passée. Les serviteurs déchargèrent nos malles, et je ne peux dire où elles furent emportées, car on nous fit alors entrer dans le petit salon de réception que j'avais déjà visité par deux fois auparavant. Cette fois-ci, il n'y avait personne, pas même ceux qui agitaient les immenses feuilles de palmier en silence.

Et on nous laissa là.

Combien de temps ? Cela me parut durer des heures. Par les hautes fenêtres, nous vîmes tomber le crépuscule ; les ombres s'étirèrent et devinrent plus foncées. Puis la nuit arriva. Imriel tira le briquet à silex que lui avait donné Bizan et alluma les lampes à huile. Les murs couverts de fresques s'animèrent d'ombres et de lumière ; ils racontaient les hauts faits de la dynastie ptolémaïque. Un serviteur vint déposer un plateau avec des verres et un pichet d'eau dans lequel baignait une fleur d'hibiscus. Puis il se retira, sans avoir prononcé un mot.

— Qu'en penses-tu ? demanda Joscelin à voix basse.

— Je pense que Ptolémée Dikaios nous rend la monnaie de notre pièce pour lui avoir forcé la main. (Je me servis un verre d'eau et la goûtai.) S'il voulait nous tuer, il n'aurait pas besoin de recourir au poison.

— Je parlais de l'attente.

Je haussai les épaules.

— Il est pharaon, Joscelin ; et il veut que nous ne l'oubliions pas. Nous attendons donc son bon plaisir.

Une heure s'écoula encore avant que Ptolémée Dikaios parût ; nous étions alors aussi fatigués qu'affamés. Quatre gardes l'escortèrent dans le salon de réception et demeurèrent là lorsque nous exécutâmes une profonde révérence,

agenouillés, le front par terre, avant de nous relever en veillant toutefois à conserver le regard baissé. Imriel nous imita en tout point ; il avait pris la précaution de se tenir légèrement en retrait derrière nous. Je voyais les lampes se refléter sur les bijoux ornant le bas de la tunique du pharaon. Celui-ci attendit que ses gardes fussent repartis avant de nous parler.

— Je crois que nous pouvons faire l'économie du cérémonial, Phèdre nó Delaunay.

Je relevai la tête ; mes yeux croisèrent son regard intelligent.

— Comme il vous plaira, messire pharaon.

Il s'approcha de la table basse et porta le pichet sous son nez pour le renifler.

— Quoi ? Même pas de bière ? J'espère au moins que vous avez mangé à votre faim.

— Non, messire, dis-je sans le quitter des yeux. Nous n'avons pas eu à manger.

Ptolémée Dikaios fit claquer sa langue.

— Mes serviteurs auront mal compris. Je vous prie de bien vouloir les excuser. Eh bien, il faudra y remédier plus tard. Messire Verreuil, c'est un plaisir de vous revoir.

— Messire.

Joscelin exécuta son salut cassilin.

— Et vous. (Le pharaon se tourna vers Imriel et lui accorda courtoisement une amorce d'inclinaison du buste.) Je suppose que j'ai le plaisir de faire la connaissance du prince Imriel de la Courcel.

« J'ai cru comprendre que son fils est troisième dans l'ordre de succession au trône d'Angelin. »

Imriel me lança un regard incertain. Je hochai la tête.

— Messire pharaon, murmura-t-il dans son hellène d'écolier, en rendant au pharaon la politesse de sa légère courbette.

— Un garçon magnifique, me dit Ptolémée Dikaios.

— Oui, messire, répondis-je poliment. Messire, si vous voulez bien me pardonner mon audace importune, il est de notre devoir d'aller nous présenter sans délai à la demeure du comte Raife Laniol de Penfars, ambassadeur de Terre d'Ange. Est-il dans votre intention de nous y faire conduire ?

— Couverts de chaînes d'or, peut-être ? (Le pharaon émit un gloussement à cette idée.) Promenés par toutes les rues d'Iskandria, avec le prince d'Angelin sauvé porté sur une litière couverte de pierreries. Oui, cela aurait de l'allure pour moi, n'est-ce pas ? Et je crois pouvoir dire que votre ambassadeur n'en serait pas mécontent. Il a le sentiment que vous vous êtes moqués de lui à plus d'un titre.

Je me sentis pâlir, mais je parvins à conserver une voix ferme.

— C'est le privilège du pharaon de faire cela. Est-ce sa volonté ?

Ptolémée Dikaios passa une main sur son menton.

— Je n'ai pas pris de décision. En fait, je crois que votre reine n'en serait pas si heureuse, surtout après l'attentat sur la vie du garçon à Nineveh. Sans doute aucun, elle préférerait que l'on n'aille pas crier son identité sur les toits, en particulier avec la présence massive d'Akkadians dans la ville – plus le fait qu'aucun navire n'est annoncé en partance pour Terre d'Ange avant le printemps. (Il sourit devant mon expression.) Bien sûr, je dispose maintenant de mes propres informateurs au Khebbel-im-Akkad, ma chère. N'ayez donc pas l'air si surprise.

— On peut toujours trouver un navire, dis-je. Messire pharaon, si vous ne nous remettez pas à l'ambassade, je dois vous demander de nous laisser partir.

— Pour aller voir l'ambassadeur de Penfars ? (Il haussa les sourcils.) Il vous couvrira de chaînes, vous savez. Il est d'avis que la reine devrait vous faire juger pour trahison pour avoir enlevé et dissimulé un membre de la maison royale.

— C'était ma décision…, commença Joscelin, à l'instant même où Imriel intervenait farouchement.

— Personne n'a été enlevé.

— Suffit ! dit le pharaon en levant une de ses mains couvertes de bagues. Il ne m'appartient pas de juger de votre culpabilité.

— Avec tout le respect que je vous dois, messire, dis-je, il ne vous appartient pas non plus de nous garder en détention. Nous sommes des D'Angelins, et, quoi que nous ayons pu commettre par ailleurs, nous n'avons violé aucune loi menekhetie.

— Toujours en train de réfléchir, dit-il avec une note d'amusement dans la voix. Toujours en train de discuter, Phèdre nó Delaunay. Discutez-vous ainsi avec votre souveraine ?

— Non, messire, répondis-je en soutenant son regard. Mais Ysandre de la Courcel ne joue pas aux mêmes jeux que vous.

Il rit.

— Elle le ferait si elle régnait sur le Menekhet et non pas sur Terre d'Ange. Ceux d'entre nous qui n'ont que la seule puissance de leurs capacités à réfléchir pour préserver le fragile équilibre de leur pouvoir, ceux-là apprennent très tôt à y jouer. Mais vous m'avez mal compris. Je ne joue à aucun jeu ; je fais une faveur à une vieille amie qui m'est très chère. Quant à savoir où vous allez en sortant de mon palais, le choix vous appartient entièrement. Mais, si je puis me permettre, je crois savoir qu'il y a un magnifique navire de commerce qui fait voile demain pour La Serenissima. Et il se trouve que je suis informé qu'il y a des couchettes libres à bord.

— Messire ?

Ptolémée Dikaios tira une lettre cachetée des plis de sa tunique.

— La dernière fois, vous m'avez remis des lettres que je devais nier avoir reçu de votre main propre. Cette fois, c'est moi qui en ai une de ce genre pour vous, dit-il en la lançant sur la table.

Je n'avais nul besoin de voir le sceau ; j'avais reconnu l'écriture.

Elle venait de Melisande Shahrizai.

Chapitre 84

— Tu as écrit à Melisande ? (Le ton de Joscelin était outragé.) Et tu ne me l'as pas dit !

— Tu n'avais pas besoin de le savoir, murmurai-je tout en prenant connaissance du contenu de la lettre.

Le parchemin n'était peut-être pas parfumé, mais je jure que je pouvais sentir son odeur. Combinée à la faim et à la fatigue, cette seule pensée me fit tourner la tête. Et, malgré tout cela, ses mots mirent en branle les rouages de mon esprit.

Joscelin prit une profonde inspiration et serra les dents, bien conscient de la présence du pharaon.

— Que veut-elle ? demanda-t-il entre ses dents serrées.

Je lui tendis la lettre.

— Voir Imriel.

Pâle comme un linge, Imri ne dit rien.

— Bien. (Joscelin parcourut les quelques lignes avant de jeter la lettre sur la table en secouant la tête.) Même si c'était possible… Elua. Mais c'est impossible, avec nous deux déjà accusés de trahison.

— Personne ne sait que nous sommes ici ? demandai-je à Ptolémée Dikaios.

— Non, répondit-il. Il aurait fallu pour cela que votre ambassadeur ait eu l'intuition de chercher des informateurs chez les Menekhetis – ce qui n'a pas été le cas.

— Phèdre.

— Imri, dis-je, ignorant les suppliques de Joscelin. J'ai une idée. Et si elle fonctionne… Si elle fonctionne, elle rendra un grand service à Terre d'Ange. Es-tu prêt à m'aider ?

Imriel hocha la tête, des larmes plein les yeux.

— Que dois-je faire ?

— Voir ta mère, répondis-je gentiment. C'est tout.

— Est-ce que cela évitera que Joscelin et vous finissiez accusés de trahison ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, dis-je. Mais cela pourrait protéger la reine Ysandre et tes jeunes cousines d'une mort prématurée.

— Je vais le faire, dit-il en déglutissant avec difficulté. Mais parce que vous me le demandez.

Joscelin se prit la tête à deux mains.

— Phèdre. Que prépares-tu encore ?

— Je me prépare à passer un marché avec Melisande Shahrizai, dis-je, avant de me tourner vers le pharaon. Messire, nous en avons pour quelques heures de discussion. Pouvons-nous prendre congé maintenant ?

Ptolémée Dikaios désigna la porte d'un coup de menton.

— Vous allez être escortés jusqu'à des appartements à l'intérieur du palais, puis vous serez réveillés à l'aube. Vous communiquerez alors votre décision au garde à votre porte – un capitaine en qui j'ai toute confiance. Il vous escortera jusqu'à un chariot couvert contenant vos malles et vos bagages. Ensuite, vous serez conduits au port ou à l'ambassade d'Angeline, selon ce que vous aurez choisi. Si vous optez pour la seconde solution, j'aurai le plaisir d'entendre les remerciements dégoulinants de bassesse de Penfars. Si c'est l'autre…

— J'ai compris, dis-je. Jamais il n'en aura été fait mention ailleurs qu'entre ces murs.

— C'est cela même. (Le pharaon du Menekhet tendit une main couverte de bagues pour tapoter la joue d'Imriel.) Quel dommage, dit-il. J'espérais que le jeune prince m'aurait été redevable d'une faveur, mais il semble que sa gratitude aille ailleurs.

Imriel montra les dents ; ses yeux brillaient d'une fureur que je ne lui avais plus vue depuis Daršanga.

— Imri, murmurai-je.

Le pharaon retira vivement sa main.

— Mord-il ? demanda-t-il sèchement.

— Cela peut arriver, dis-je. Sa mère le fait. Mais je suppose que vous le saviez déjà, messire pharaon.

Ainsi s'acheva notre ultime audience avec Ptolémée Dikaios, dont la ruse me donnait la chair de poule. Nous fûmes escortés

jusqu'à des appartements des plus confortables, où nous retrouvâmes nos malles dans l'état où nous les avions laissées. Des serviteurs, qui se confondirent d'abord en excuses, nous apportèrent un repas composé de gâteaux de haricots froids et d'un ragoût de mouton réchauffé. Pour le reste, j'avais vu juste, car Joscelin et moi passâmes la nuit entière à discuter de la question à voix basse, pendant qu'Imriel dormait d'un sommeil des plus troublés. Toutes les objections soulevées par Joscelin étaient parfaitement recevables, et notamment le fait que nous étions peut-être en train de nous jeter tête baissée dans un piège.

— Ce n'est pas le cas, dis-je.

— Comment peux-tu en être si sûre ?

À cela, je n'avais aucune réponse, hormis quelques lignes jetées sur le papier.

« Je n'ai aucun droit de le voir, ni aucun droit de te demander cela. Je le sais. Je ne peux dire qu'une chose : je suis disposée à devenir ton obligée, et je jure au nom de Kushiel que personne n'aura à en souffrir – ni toi ni lui. »

Je connaissais Melisande Shahrizai.

Pour finir, Joscelin capitula, mais cela parut le rendre malade.

— Tu sais que personne ne t'en saura jamais gré, dit-il. À supposer déjà que cela marche.

— Oui, dis-je. Je sais.

— Melisande n'a pas le pouvoir de mettre en péril la vie d'Ysandre. (Son ton n'était pas tout à fait catégorique.) Plus maintenant.

Je haussai les sourcils.

— Elle en a assez pour convaincre le pharaon du Menekhet de jouer les garçons de course. Et Elua seul sait combien d'agents elle a lancés sur la piste d'Imriel avant de faire appel à nous. Te souviens-tu de ce qu'elle a dit à Ysandre à La Serenissima ?

— Oui, dit Joscelin. Je m'en souviens.

— « Pour moi, si ce n'est pour vous, il a toujours été entendu que nous jouions un jeu, citai-je de mémoire. Mais risquez-vous à prendre mon fils, et nous serons ennemies. Croyez-moi,

Majesté, vous n'avez certainement pas envie que je sois votre ennemie. »

— Je m'en souviens.

— Il est troisième dans l'ordre de succession.

Il lança un coup d'œil en direction de la petite silhouette d'Imriel endormi.

— Et tu penses pouvoir le maintenir à cette place ? avec une simple promesse… de Melisande Shahrizai ?

Je hochai la tête.

Joscelin soupira.

— Dis-moi au moins que c'est Kushiel qui te pousse à faire cela, ou Elua le béni, ou le nom de Dieu qui s'agite en toi.

— J'aimerais, murmurai-je. Oh ! Joscelin ! Nous sommes déjà dans les ennuis jusqu'au cou avec Ysandre. Pour autant qu'elle sache, nous pourrions aussi bien être morts au fin fond du Jebe-Barkal, assassinés par des bandits – et Imriel avec nous. Est-ce que cela empirera vraiment les choses si nous rentrons par La Serenissima plutôt que par Iskandria ? Pour le meilleur ou pour le pire, Melisande aime son fils et c'est l'unique corde capable de la tenir. Nous n'aurons jamais une autre chance d'essayer.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Pourquoi une seule fois ? Pourquoi maintenant ?

Je lui dis alors quelle carte j'entendais jouer.

Il poussa un soupir et massa ses tempes douloureuses.

— D'accord, d'accord. À ce stade, pendus pour pendus, allons-y. Ah ! Elua ! Et si cela se trouve, nous irons encore plus vite comme cela, à condition de ne finir ni tués ni enlevés. J'espère que Ricciardo Stregazza s'est bien occupé de nos chevaux et qu'ils sont prêts à voyager.

— Tu vois ? dis-je. Nous serions obligés d'aller à La Serenissima dans tous les cas.

L'un des esclaves du palais nous réveilla à l'aube et je transmis notre message au garde de faction devant la porte. Il hocha la tête, totalement impassible, puis partit. Il revint bientôt avec des porteurs pour convoyer nos affaires jusqu'au chariot couvert. Personne ne nous remarqua dans le palais tandis que nous nous glissions à l'extérieur. C'était une

sensation étrange. Nous dûmes même hâter le pas pour ne pas manquer le bateau qui était déjà prêt à partir à notre arrivée au port.

— La Serenissima ? cria l'un des gardes à un marin à bord.

— Oui !

— Attendez ! Il y a encore trois passagers.

Ils patientèrent, pendant que nous nous précipitions sur la passerelle et qu'on chargeait nos malles. Joscelin prit ses armes des mains d'un garde, enfila son baudrier sur une épaule et passa sa ceinture à la taille.

— Allez, on se dépêche ! dit le capitaine en caerdicci, les mains sur les hanches. Il faut partir maintenant si on veut prendre les derniers vents d'automne.

— L'automne, murmurai-je. Nous sommes en automne ?

— Oui. Et presque en hiver. (Il me lança un coup d'œil curieux – ce qui était bien compréhensible au fond, car je portais l'une de mes robes jebéennes, tenue par une épingle sur la poitrine, et des bracelets d'or et d'ivoire à chaque poignet. J'avais pensé me faire faire des vêtements en Iskandria ou, au moins, en emprunter à Juliette Laniol, la femme de l'ambassadeur.) Vous êtes d'Angeline, ma dame ?

— C'est la comtesse Phèdre nó Delaunay de Montrève, de Terre d'Ange, précisa Joscelin en ajustant son baudrier.

— Eh bien, dans cette tenue, elle a toutes les chances de prendre un coup de froid lorsque nous serons au large, dit le capitaine. (Il me détailla une nouvelle fois.) Non pas que je m'en plaigne, notez bien. Ne bougez plus, on lève l'ancre !

Et, sur ce, nous partîmes.

Chapitre 85

La traversée nous coûta notre dernier maillon d'or – et les couchettes étaient pour le moins exiguës. Dès que la terre ne fut plus qu'une indéfinissable brume dans le lointain derrière nous, le vent devint très nettement frais et je dus négocier un épais manteau de grosse laine à l'un des marins sérénitiens. Il voulait me le troquer contre un baiser – que Joscelin n'aurait pas vu, occupé qu'il était à régulariser sa situation avec son mal de mer habituel – mais je le payai plutôt en perles de cristal récupérées sur l'une de mes robes ravagée par les épreuves. Autant dire qu'il fit une bonne affaire.

Au moins, à bord, nous eûmes du temps pour parler, ce qui tombait bien, car nous avions beaucoup à nous dire – dont une bonne partie à Imriel. Au bout du compte, mon plan reposait entièrement sur la décision qu'il allait prendre – et j'insistai bien sur le fait qu'elle lui appartiendrait en propre.

— Pourquoi la reine Ysandre est-elle si fâchée après vous ? voulut-il savoir. À cause de moi ? Mais tout est ma faute : c'est moi qui vous ai suivis.

— Je sais, dis-je. Mais nous aurions pu te renvoyer là-bas, et nous avons choisi de ne pas le faire. (Une nouvelle fois, je lui racontai l'histoire de sa famille, la maison Courcel, avec les querelles mortelles qui l'avaient déchirée, et comment Ysandre voulait maintenant y mettre fin en le réintégrant dans le giron royal.) C'est un noble but qu'elle poursuit, Imri. Tu l'aimeras beaucoup. C'est la personne que j'admire le plus au monde.

Il fronça les sourcils, assis en tailleur sur le pont, vêtu de ses chausses jebéennes et de sa *chamma*. Au soleil, il faisait encore bon, pour peu que l'on restât à l'abri du vent derrière le bastingage.

— Valère L'Envers veut m'éliminer.

— C'est une probabilité, dis-je. Mais Nineveh est bien loin de la Ville d'Elua.

— Où son père commande l'armée royale.

— Oui, répondis-je. Il y a cela.

Imriel examina la question ; son visage n'avait plus rien d'enfantin.

— La maison L'Envers ne va pas apprécier la décision de la reine. Et elle est puissante.

— Pas plus puissante que la reine, dis-je.

Il pencha la tête et joua avec le petit sac de cuir à sa ceinture ; sa voix était devenue pratiquement inaudible.

— Vous m'avez dit que vous ne m'abandonneriez pas.

— Et je ne le ferai pas, dis-je doucement en touchant son bras. Imri, écoute-moi. Tu nous aimes beaucoup, Joscelin et moi, parce que nous t'avons trouvé dans le plus abominable des endroits.

— Non. (Imriel releva la tête ; l'expression de son visage montrait tout à la fois le désespoir et l'entêtement.) Vous ne m'avez pas trouvé. Vous êtes venus me chercher. Alors que les hommes de la reine n'osaient pas, alors que le Lugal du Khebbel-im-Akkad n'osait pas – vous, vous avez osé ! D'autres nobles adoptent des enfants pour les élever, je le sais. Pourquoi ne pourrais-je pas être élevé chez vous et Joscelin ? Parce que la reine est fâchée ? Parce que… (la voix lui manqua)… Parce que vous ne voulez pas de moi ? Je vous ai causé du souci, je le sais…

— Non ! (Le son jaillit de ma gorge bien plus dur et bien plus fort que je l'avais escompté. Je poussai un soupir et passai une main dans mes cheveux emmêlés par le vent. Cette conversation m'échappait complètement.) Imriel, nous t'aimons, Joscelin et moi, tous les deux. S'il n'y avait que cela, nous t'adopterions sur-le-champ.

Il leva sur moi un regard où luisait cette insatiable faim que seul un enfant abandonné peut éprouver.

Qu'il en soit donc ainsi. Je ne supportais plus de le laisser ainsi dans l'angoisse. Mais il fallait que je sois sûre d'abord.

— Tu te souviens à quel point tu me détestais à Daršanga ? demandai-je.

Imriel hocha la tête.

— Et comment je t'ai effrayé, après Saba ?

Il opina de nouveau du chef.

— Bien. (Je pris une profonde inspiration.) Cela fait partie de qui je suis, Imri. De ce que je suis. Et cela… cela ne changera jamais, aussi longtemps que je vivrai. La manière change parfois, mais la nature demeure. Je suis une *anguissette*, l'Élue de Kushiel. Certaines des pires choses que tu aies eu à endurer, moi, je les ai vécues par choix. Comprends-tu ?

— Oui, dit-il dans un murmure.

— Toi, tu as le sang de Kushiel qui coule dans tes veines. (Je pris ses mains dans les miennes et les retournai, paumes vers le haut, pour lui montrer les petites veines bleues qui couraient sous la peau blanche de ses poignets.) Un jour ou l'autre, tu le découvriras. Et cela ne fera que rendre les choses encore plus difficiles.

— Non ! (Il retira ses mains.) Jamais ! Je ne suis pas comme cela. Comme lui. (Son visage se tordit de haine.) Comme elle.

Comme le Mahrkagir.

Comme sa mère.

— Effectivement, tu n'es pas comme eux, dis-je. Tu es toi-même. Mais tu es à moitié kushelin, Imriel, issu de l'une des plus anciennes et des plus pures lignées du royaume. Parfois, ce sang se réveillera. Et parfois, tu me mépriseras comme à Daršanga. Rien de ce qui a été dit sur moi, là-bas, n'était faux. Et, parfois, tu mépriseras Joscelin qui le sait et a choisi de rester quand même. C'est un grand mystère – la miséricorde de Kushiel. La part qui est la mienne est celle de la soumission. Toi, c'est l'autre part qui est la tienne, par ta naissance.

Son visage trahissait ses luttes intérieures.

— Je ne veux pas. Je ne veux pas ! Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que c'est vrai, dis-je doucement. Et ce sont des choses que tu dois savoir, si tu veux – vraiment et sincèrement – être adopté dans ma maison.

Imriel retint son souffle ; il n'osait plus respirer. Il n'osait pas espérer. Je connaissais ce sentiment également.

— Vous parlez sérieusement ?

Les mots avaient jailli d'un coup.

Je hochai la tête.

— Cela ne sera pas facile, dis-je. Même si mon plan fonctionne – ce dont je ne suis absolument pas sûre – nous ne serons pas vraiment en odeur de sainteté, Joscelin et moi. Mais si cela signifie que nous pourrons te garder avec nous, alors cela en vaut la peine, mon petit Imri chéri. Et cela, vois-tu, c'est une chose que je peux te promettre, car la reine me doit une faveur, une immense faveur…

Et je ne pus en dire plus, car Imriel se jeta dans mes bras, enserrant les siens autour de mon cou. Tout ce que je pouvais faire, c'était le tenir contre moi ; je ne comprenais pas un traître mot des syllabes incompréhensibles qu'il marmonnait contre mes cheveux. Toutes les craintes que je pouvais nourrir, toutes les chausse-trappes que j'entrevoyais devant nous lorsqu'il arriverait à l'âge adulte – tout cela n'était rien comparé à cet instant. Je le serrais contre moi et battais des paupières pour chasser les larmes qui me piquaient les yeux ; en vain.

— Qu'est-ce que j'ai manqué ? Quelqu'un est mort ?

C'était Joscelin qui émergeait enfin de son accès de nausée ; debout sur le pont, il nous considérait avec perplexité. Imriel relâcha l'étau dans lequel il me tenait pour accueillir Joscelin par un immense cri de joie ; ensuite, il lui sauta dans les bras. Joscelin le reçut contre son torse et tituba.

— J'en conclus que tu lui as dit, me dit-il par-dessus la tête d'Imriel.

— Hmm-hmm.

— Bien. (Joscelin se pencha pour déposer un baiser sur la joue du garçon.) J'espère que tu ne vas pas t'imaginer que ce sera toujours la fête comme cela dans notre maison, mon grand.

Et Imriel fondit en larmes.

Il fallut un certain temps pour le calmer, et encore plus longtemps pour lui expliquer les procédures nécessaires à la concrétisation d'une adoption. Je lui expliquai aussi, la mine grave, que cela ne signifiait pas non plus qu'il perdrait son statut de membre de la maison Courcel. S'il le voulait, à sa majorité à dix-huit ans, il aurait le droit de répudier sa maison, mais je ne pensais pas qu'il le ferait, ni qu'il voudrait le faire. Joscelin et moi, nous deux – et j'insistai sur ce point –

escomptions bien qu'il acceptât sa lignée et se familiarisât avec sa famille et son histoire. Lorsque sa présence serait requise au palais, nous obtempérerions. Si Ysandre de la Courcel souhaitait imposer des conditions de ce point de vue, nous y accéderions bien sûr, pour le compte d'Imriel.

— Mais je pourrai vivre avec vous ? demanda Imri.

— Oui, répondis-je. (Mon cœur se gonflait dans ma poitrine, de manière totalement absurde.) Bien sûr.

Une fois passée sa réaction délirante, Imriel se fit plus calme ; mais il était radieux cependant. Une joie intérieure et solennelle mettait comme une lumière sur son visage. Je le regardais aller et venir sur le bateau ; je voyais comment les marins lui montraient bien volontiers leur savoir-faire, comment les autres passagers – des marchands pour la plupart – souriaient à son passage. Une peur profonde et continue venait de le quitter – une réserve qui le laissait en permanence sur la défensive, avec en lui quelque chose prêt à frapper, à jaillir au moindre mot, à la plus petite marque de cruauté.

— Nous avons bien fait, murmura Joscelin, son bras passé autour de mes épaules.

— Je sais, dis-je.

— Cela ne sera pas facile.

— Je sais.

Et Elua savait à quel point cela n'allait pas être facile.

— Nous ferons en sorte que cela fonctionne. (Joscelin me tourna le visage pour me regarder en face.) C'est ce que nous faisons toujours.

— Je sais, dis-je pour la troisième fois – avant de l'embrasser. Je sais.

Il y avait encore bien des choses dont nous devions parler avant d'atteindre La Serenissima ; et nous le fîmes. Imriel écouta mon plan avec gravité, puis hocha la tête pour signifier son accord. Je n'avais aucune inquiétude quant à sa discrétion. Il avait su garder le silence pendant la rébellion à Daršanga, sans rien révéler. Après pareille mise à l'épreuve, ce qui l'attendait n'était qu'une formalité.

Sauf que cela impliquait Melisande.

Nous faisions voile vers le nord et le vent devint froid et mordant, la mer grise et agitée ; quelques orages nous tombèrent dessus par surprise. Les passagers finirent par rester sur leur couchette pendant la remontée de la côte caerdiccine, toujours plus près de La Serenissima.

Nous atteignîmes la Dolorosa, l'île noire.

Joscelin et moi la regardâmes depuis le pont.

Elle était bien différente désormais. La forteresse où j'avais été emprisonnée était abandonnée et tombait en ruine. Comme nous la contournions, les marins sifflèrent sans même y penser, vaquant naturellement à leurs occupations, comme s'ils reconnaissaient l'immense chagrin de la déesse Asherat pour son fils assassiné, bien plus par habitude que par peur véritable. On racontait toujours des histoires sur la Dolorosa ; je le savais, je les avais entendues. Je fais partie de ces histoires. Néanmoins, cette fois-ci, il n'y avait personne pour les raconter, ce dont j'étais reconnaissante.

Un bout de corde, auquel étaient attachés des morceaux de planches grisés par les embruns salés et le temps, pendait dans le vide, ballotté par le vent, donnant contre la falaise de basalte. Cela avait été un pont autrefois, suspendu au-dessus de la mer déchaînée et du gouffre tout en bas. Nous avions traversé ce pont, Joscelin et moi. Moi, en marchant dessus, en tant que prisonnière de Melisande. Et lui… en progressant lentement, au-dessus du vide, agrippé par-dessous.

Joscelin me saisit la main et nos doigts s'emmêlèrent.

Nous avions épargné certaines choses à Imriel, et celle-ci était l'une d'elles. En fait, il avait déjà bien assez de raisons de détester sa mère ; il n'avait pas besoin des nôtres en plus. Mon emprisonnement à la Dolorosa, le massacre de mes loyaux chevaliers, Fortun et Rémy… Ce n'étaient pas des secrets, et il en entendrait parler un jour. Mais, pour l'heure, il était encore trop tôt.

Tout est toujours trop tôt avec les enfants.

— La « lance de Bellone » ! cria la vigie. La Serenissima, droit devant.

Et il en était bien ainsi.

Nous entrâmes dans La Serenissima.

Chapitre 86

Cesare Stregazza, l'ancien Doge, était mort.

Ce n'était pas vraiment une surprise, puisqu'il avait survécu plus de dix années aux pronostics les plus optimistes. En revanche, la nouvelle que son fils Ricciardo ne lui avait pas succédé m'apparut bien plus surprenante.

— Oh ! je crois qu'il aurait pu, nous dit sa femme Allegra à la Villa Gaudio après les formules de bienvenue d'usage. (Des dizaines de questions lui brûlaient les lèvres, mais, outre la curiosité, il brillait dans son regard bien trop de courtoisie pour oser les poser.) Mais cela aurait été une élection particulièrement crapoteuse, et la source de bien des divisions. Le *sestieri* Navis jouit d'une immense influence dans la ville, et, après que Lorenzo Pescaro a conclu un accord des plus lucratifs avec le commandant de la flotte marchande illyrienne, le nombre de ses partisans a doublé. Pour finir, Ricciardo a estimé qu'il serait bien heureux de continuer à siéger au Consiglio Maggiore pour y représenter les Scholae. Après tout, il n'en a jamais demandé plus.

— La flotte marchande illyrienne ? demandai-je. Les restrictions commerciales ont donc été levées ?

Allegra hocha la tête.

— Totalement, depuis le printemps dernier. Le Ban d'Illyrie a immédiatement nommé un commandant, qui dispose d'une réelle autonomie. Un homme intelligent – et hardi avec cela. Il semblerait bien que les pirates aient plus ou moins disparu depuis sa nomination.

— Ce n'est quand même pas… (Je plongeai mon regard dans ses yeux pétillants.) Non !

— Kazan Atrabiades ? (Allegra rit devant mon expression.) Mais si, lui-même. Je vois que vous vous souvenez de lui, ma chère.

Ainsi renouâmes-nous, et Allegra nous fit part des nouvelles qui lui étaient parvenues de Terre d'Ange et dont aucune, à mon grand soulagement, ne sortait particulièrement de l'ordinaire. Ce ne fut que le soir, après avoir dîné et envoyé Imriel se coucher dans l'une des innombrables chambres d'amis de la villa, que nous pûmes aborder plus spécifiquement les motifs de notre présence à La Serenissima.

— Vous devez vous demander…, commençai-je.

— Phèdre, me coupa Allegra. Il y a douze ans, votre mise en garde a sauvé la vie de Ricciardo. Ne serait-ce que pour cela… (Elle secoua la tête.) Nous sommes vos débiteurs. Si Ricciardo était ici, il vous dirait la même chose. Quelle que soit l'aide dont vous avez besoin, elle vous est acquise. Je n'ai pas besoin de savoir quels objectifs vous poursuivez.

— Je crois pourtant que si, ma dame, intervint Joscelin de sa voix posée. Nous avons déplu à notre reine et elle risque de ne pas considérer d'un bon œil tous ceux qui nous seront venus en aide.

Allegra Stregazza haussa les épaules.

— Et depuis quand Ysandre de la Courcel a-t-elle jamais considéré la famille Stregazza d'un bon œil ? Non pas d'ailleurs que nous ne lui ayons jamais donné quelque motif. Quoi qu'il en soit, l'influence de Terre d'Ange à La Serenissima n'est plus ce qu'elle était et Ysandre m'a tout l'air d'être une personne juste. Je ne crois pas que nous ayons à encourir son déplaisir pour avoir répondu à une dette d'honneur.

— Néanmoins, Joscelin a raison, dis-je. Et si les choses tournent mal, autant que vous en soyez informée, Allegra.

Elle lança un coup d'œil en direction de l'escalier qui montait à l'étage.

— Cela a trait au garçon, n'est-ce pas ? Il est le fils du prince Benedict.

— Vous saviez ?

— Uniquement parce que Ricciardo a vu sa mère sans voile dans le temple d'Asherat lorsque vous avez… interrompu… la

cérémonie d'investiture. Il me l'a décrite. (Elle eut un petit sourire.) Il m'a dit que c'était aussi bien que la beauté féminine ait si peu d'empire sur lui, sans quoi il aurait craint cette femme encore plus. Voilà au moins une chose dont je peux lui être reconnaissante. Envisagez-vous… (Allegra marqua une hésitation)… de le lui rendre ?

— Non !

Joscelin et moi avions parlé à l'unisson.

— Asherat soit louée ! soupira-t-elle. Je craignais la réponse à cette question.

Nous lui exposâmes alors une partie de notre plan, puis lui fîmes le récit de nos aventures depuis notre départ de La Serenissima un peu plus d'un an plus tôt pour partir à la recherche du nom de Dieu au Menekhet. Ce n'était qu'un résumé, bien sûr, mais ce fut suffisant pour que ses yeux s'arrondissent comme des soucoupes. Au cours de mon existence, très rares ont été les personnes envers qui j'ai instantanément et implicitement nourri un sentiment de confiance ; Allegra Stregazza ne fut pas tout à fait de celles-ci, mais elle en a été tout près.

— Vous faites bien de redouter l'influence de Melisande, dit-elle d'une voix sombre, lorsque nous eûmes fini. Cesare ne s'en est jamais méfié, et Lorenzo Pescara… eh bien, il n'y a à peu près que le commerce et les bateaux qui l'intéressent. Personne ne sait vraiment ce qui se passe dans le temple d'Asherat de la mer ; personne hormis les prêtresses et les eunuques, mais les unes comme les autres ne sont guère bavards. Néanmoins, certaines rumeurs me sont revenues cette dernière année. Vous savez que je continue d'œuvrer auprès des Scholae des courtisanes ? Et elles entendent des choses que personne d'autre n'entend – même si je suppose que vous le savez déjà.

— Des rumeurs ? demandai-je.

Un serviteur entra dans la pièce pour remplir nos verres d'un vin rouge caerdiccin, généreux et corsé. Allegra le remercia aimablement, puis attendit qu'il fût ressorti.

— Des rumeurs, reprit-elle, au sujet d'un culte qui serait voué en secret.

— À Melisande ? demandai-je d'une voix à l'agonie.

Joscelin se contenta d'un juron.

— Elle a pris le voile d'Asherat à la minute même de son arrivée à La Serenissima, expliqua Allegra. Elle a demandé l'asile au temple, et celui-ci est son sanctuaire depuis douze ans. C'est une mère dépossédée de son enfant, et si bien rares sont ceux qui ont vu son visage, sa beauté est célèbre. Il n'en faut guère plus pour donner naissance à une légende.

— Elle est aussi, ajoutai-je, une traîtresse deux fois condamnée à mort.

— C'est ce qu'affirme Terre d'Ange. Ici, rien de plus simple que de croire autre chose. Quelles qu'aient pu être les accusations portées contre elle, rien n'a jamais été prouvé à La Serenissima. (L'expression sur le visage d'Allegra était grave.) Ce ne sont que des rumeurs, rien de plus. Mais vous avez raison de vous inquiéter.

— Merveilleux ! dit Joscelin avec aigreur en se prenant la tête à pleines mains. Nous devons donc nous attendre maintenant que quelques Sérénitiens fanatiques déclarent Melisande Shahrizai comme étant l'avatar terrestre d'Asherat de la mer et se donnent pour mission sacrée de détruire ses ennemis.

— Non, mon amour. (Je lui souris.) C'est exactement pour cela que nous sommes venus ici.

Nous parlâmes jusqu'à une heure avancée de la nuit, tous les trois ensemble, et Allegra donna son accord à toutes les dispositions que je demandai. Je dormis mal et me réveillai tôt, puis passai un moment à rédiger une réponse à la lettre de Melisande. Ce n'était pas un exercice facile. Pour finir, je restai simple, centrée sur l'essentiel.

« Jurez-moi au nom de Kushiel que je n'aurai jamais à le regretter, et vous pourrez voir votre fils. »

Appelé par Allegra, Ricciardo Stregazza arriva à la Villa Gaudio dans la matinée, et nous fîmes de nouveau un récit complet de tout ce qui s'était passé. Cette fois-ci, Imriel était présent, les yeux battus et la mine éplorée, une fois encore peiné par le rappel de la trahison de ses parents. Son humeur demeura sombre jusqu'à ce que Lucio, le fils de Ricciardo et Allegra, maintenant âgé de seize ans et plein d'une mâle

désinvolture, liante et agréable, l'amenât aux écuries y choisir une monture.

— C'est un bon garçon, n'est-ce pas ? dit Ricciardo en les regardant s'éloigner.

— Oui, dis-je. Il est tout cela et plus encore.

Ma missive fut portée par un messager anonyme – un maçon de l'une des Scholae que Ricciardo représentait. Nous attendîmes son retour à la Villa Gaudio. Allegra nous fit faire le tour de son jardin où quelques fleurs s'attardaient encore.

— Je suis désolée, messire Cassilin, s'excusa-t-elle auprès de Joscelin. Cela doit vous paraître terriblement ennuyeux.

— Non. (Il lui offrit son meilleur salut de moine-guerrier.) En fait, j'aime beaucoup les jardins.

Je me souvins des circonstances dans lesquelles nous y étions venus la première fois, à une époque où Joscelin et moi nous parlions à peine. Quel havre nous avait-il paru ! Nous avions des jardins à Montrève également, mais il y poussait autant d'herbes aromatiques que de fleurs. Richeline Friote, la femme de mon intendant, s'en occupait avec soin et passion. Le jour où j'avais annoncé à Joscelin mon intention de retourner au service de Naamah pour répondre au défi de Melisande, Joscelin y avait passé des heures agenouillé, à contempler l'étendue de son angoisse et de ses serments cassilins piétinés.

Cela me paraissait si loin désormais.

Le maçon de Ricciardo reparut un peu avant le crépuscule, porteur d'une lettre qui ne contenait qu'une unique phrase.

« Je le jure. »

L'écriture n'était pas parfaite. C'était presque indécelable pour quiconque ne connaissait pas parfaitement celle qui avait écrit – et n'était pas en outre versé dans l'art subtil de l'élégante calligraphie d'Angeline telle que pratiquée au sein de la noblesse et de la Cour de nuit. Moi, je le décelai.

La main de Melisande avait tremblé.

Mon cœur bondit dans ma poitrine et mon souffle se fit court. Le sang me battait aux oreilles, clamant le nom de Dieu, tandis qu'un autre nom puisait dans mes veines. *Elua, oh ! Elua !* priai-je. *Faites que je sois forte.*

Le repas fut assez terne ce soir-là, et en grande partie à cause de ma distraction. Sabrina, la fille de Ricciardo et Allegra, se joignit à nous, avec son mari. Au cours de l'année écoulée depuis notre dernier passage, leur fille, studieuse et d'humeur toujours égale, leur avait fait la surprise de tomber amoureuse d'un poète – le fils de l'une des cent familles les plus riches, mais d'importance mineure. Ils étaient mariés désormais, et le ventre de la jeune femme s'arrondissait. Je remarquai la fierté attendrie qu'elle mettait dans tous ses gestes, et méditai sur les mystères de la vie.

— Tu le sens ? demanda-t-elle à Imriel en l'invitant à poser une main sur son ventre. Il ne va pas tarder à bouger.

Son visage était tout empreint de solennité.

— Un jour, j'ai aidé Liliane à mettre au monde un chevreau, lui dit-il. Il se présentait par l'arrière, mais tout s'est bien passé grâce à elle. Frère Selbert fait toujours appel à elle lorsqu'une chèvre va mettre bas.

— Eh bien, dit Sabrina, je saurai qui appeler si la sage-femme a des problèmes.

Le prince parmi les pâtres. Je n'avais pas oublié les histoires qu'ils nous avaient racontées à son sujet au sanctuaire d'Elua, ni non plus l'acolyte Liliane, simple et bonne, à qui les animaux vouaient une confiance immédiate et absolue. Mon cœur se serra de les évoquer. C'était la vie qu'il aurait dû mener. Il aurait dû grandir dans les montagnes du Siovale, libre et heureux, à courir dans les rochers et bondir par-dessus les crevasses.

Oui, c'était ainsi que les choses auraient dû se passer.

Mais il y aurait tout de même eu Melisande.

Le lendemain matin, nous partîmes pour le temple à bord d'une gondoline louée. Ricciardo et Allegra auraient volontiers mis leur embarcation et l'escorte de leurs gardes à notre disposition, mais je préférais qu'il en fût ainsi. Si quelque chose tournait mal, ils ne pourraient en aucun cas en être éclaboussés. Nous remontâmes les canaux du continent, puis traversâmes la lagune jusqu'à la ville édifiée sur une île ; je frissonnai dans l'air frais. J'avais envisagé de me procurer de nouveaux vêtements, mais, pour finir, un caprice m'avait fait garder sur moi ma robe jebéenne, le cadeau du Ras Lijasu, avec un manteau d'emprunt

sur mes épaules, et des bracelets d'or et d'ivoire aux poignets. *Que Melisande sache jusqu'où nous avons voyagé,* songeai-je.

Le ciel était clair malgré le froid, et La Serenissima resplendissait sous le pâle soleil d'hiver. Avec ses dômes dorés, le temple d'Asherat de la mer brillait de mille feux. Nous débarquâmes sur le Campo Grande grouillant d'activité – où personne ne se retournait sur trois D'Angelins vêtus à la jebéenne. J'écoutais les cris des marchands qui vantaient leurs produits dans un invraisemblable mélange de langues métissées ; je comprenais tout comme jamais encore je n'avais compris. Devant le temple, les eunuques montaient une garde impassible, armés de leur lance d'apparat. C'étaient eux qui avaient fait le choix d'être châtrés, du moins le disait-on. Je repensai à Rushad et Erich le Skaldique, puis me demandai comment Uru-Azag s'en sortait dans la ville de Nineveh.

— Alors ? (Joscelin posa une main sur mon épaule. Imriel se tenait à ses côtés, absolument hermétique aux merveilles de la Grand-Place. L'ombre de la peur était de retour dans ses yeux.) Es-tu prête ?

— Tu es sûr de toi ? demandai-je à Imri.

Il hocha lentement la tête malgré la peur ; ses mâchoires contractées lui donnaient son air entêté habituel.

— Oui, répondis-je à Joscelin. Nous sommes prêts.

Chapitre 87

— Imriel.

Un mot, un seul, prononcé dans un demi-soupir, comme une supplique – une prière involontaire. Si j'avais pu, j'aurais clos mes oreilles pour ne pas entendre toutes les émotions qu'il contenait – la peine, le chagrin, le remords, et un soulagement si intense que mon cœur se serra.

Sa vue m'était insupportable.

Le visage blême sous son hâle, Imriel se tenait debout au milieu de la pièce, immobile et raide.

— Mère.

Melisande me lança un coup d'œil, et je n'eus d'autre choix que de la regarder.

— Il sait, dis-je. Les hommes d'Ysandre lui ont tout dit. L'un d'eux a perdu son frère à Troyes-le-Mont.

C'était une nouvelle amère pour elle. Je l'observai tandis qu'elle l'encaissait comme un coup ; ses yeux papillotèrent. Pourquoi fallait-il que rien ne parût pouvoir entamer son incroyable beauté ? Le temps n'avait fait que la patiner – et le chagrin la rehausser.

— Je suis désolée, dit-elle. Crois-moi lorsque je te dis que je suis vraiment, infiniment désolée pour tout ce que tu as eu à endurer.

— Pourquoi ? (Il fit un pas en avant, tremblant de rage, des larmes plein les yeux.) Pourquoi ?

C'était l'éternelle question – celle que posent toujours les enfants – mais, pour une fois, elle était adressée à quelqu'un qui avait des réponses à y apporter. Melisande la reçut sans broncher.

— Oh ! Imriel, dit-elle doucement. Il y a tellement de raisons – et si peu à la fois. Veux-tu toutes les connaître ? Il faudrait bien du temps pour cela.

— Des gens sont morts à cause de vous ! cracha-t-il.

— Oui. (Sa voix était parfaitement posée.) Et des gens sont également morts à cause d'Ysandre de la Courcel et à cause de Phèdre nó Delaunay. Messire Verreuil que voici en a lui-même envoyé un grand nombre de l'autre côté. Les méprises-tu pour cela ?

— Non. (La voix d'Imriel paraissait avoir perdu de sa fermeté. Joscelin me lança un regard inquiet ; je secouai imperceptiblement la tête.) Mais c'est différent.

— C'est différent parce que tu connais leur histoire – leur versant de l'histoire. (Le visage de Melisande demeurait effroyablement calme.) Tu ne connais pas la mienne. Tu m'as posé une question. M'écouteras-tu ?

Nous nous tenions tous debout, et nous maintenions une distance entre nous, à la fois mal à l'aise et figés. Le pâle soleil d'hiver pénétrait dans la pièce, à laquelle deux braseros conféraient une douce chaleur. Dans le fond, la fontaine invisible faisait entendre son murmure. Imriel se tourna vers moi, des larmes plein les yeux.

— Je ne veux pas savoir, dit-il en jeb'ez. Je n'aurais pas dû demander. Faut-il que j'écoute ?

— Non, répondis-je en secouant la tête. Le choix t'appartient.

— Dit-elle vrai ?

Mes yeux allèrent se poser sur Melisande dont le regard s'était étréci lorsqu'elle avait entendu son fils s'exprimer dans une langue qu'elle ne comprenait pas.

— Oui, répondis-je en d'Angelin. C'est vrai. Chaque histoire a deux faces. Même celle de ta mère.

Joscelin tressaillit, mais ne dit rien.

Imriel fixa son regard sur sa mère.

Nul n'aurait pu manquer leur ressemblance ; elle était aveuglante et le demeurerait à jamais. La forme de son menton, il la tenait de son père, tout comme la ligne de ses sourcils, mais, pour le reste, tout lui venait de sa mère – les pommettes hautes, le front haut, la bouche sensuelle et généreuse, les

cheveux noirs, tirant sur le bleu, plus ondulés que véritablement bouclés. Et les yeux. Ah ! Elua. Les yeux !

— Non, dit-il finalement d'une voix dure. J'en sais assez. Je ne veux plus rien entendre.

Melisande inclina la tête.

— Comme tu voudras, Imriel. Mais n'oublie pas que cette histoire est ici.

Il se retourna vers moi.

— On peut y aller maintenant ?

— Oui, répondis-je, si c'est ce que tu veux.

Il hocha la tête, le visage défait et suppliant.

— Alors accompagne Joscelin, dis-je gentiment. Et tu peux faire une offrande à Asherat de la mer qui m'a un jour sauvé la vie. Moi, je vais rester un moment pour parler avec ta mère.

Ils partirent ; Imriel glissa une main pleine de confiance dans celle de Joscelin. Mon consort me lança un regard d'avertissement sévère ; il n'avait pas desserré les dents. Melisande les regarda quitter la pièce, et je sentis sur ma peau l'intensité amère de ses espérances. Lorsqu'ils furent sortis, elle poussa un soupir, s'assit sur un divan et se passa les mains sur le visage.

— Comment est-il en réalité ? demanda-t-elle.

Je restai debout.

— Coincé dans son corps, ma dame. Il a des cauchemars.

Melisande leva la tête.

— Pourrais-je avoir envie de savoir pourquoi ?

— Non. (Je secouai la tête.) Vous n'avez aucune envie de savoir.

Elle détourna les yeux.

— Et je te suis doublement redevable. Pourrais-je avoir envie de savoir ce que tu as enduré pour le retrouver, Phèdre ?

— Non. (Je ne parvenais pas à me défaire d'une terrible compassion.) Non, ma dame, vous n'en avez pas envie.

— Le royaume mort et qui vit encore. (Elle eut un petit rire sans joie.) Le Drujan, le Jahanadar, la Terre des feux. Ptolémée Dikaios en avait peur, je le sais. Et c'est pourtant un homme cultivé. Savais-tu que le Drujan est maintenant passé sous la tutelle du Khebbel-im-Akkad ?

— Non.

— Apparemment, ils se sont rendus pacifiquement. (Elle me lança un regard.) C'est étonnant, quand on songe que même la formidable armée du Khalif craignait de passer la frontière. Et, à ce que j'ai compris, c'était la même chose pour les hommes d'Amaury Trente.

Je ne répondis rien.

Melisande soupira.

— Et les hommes qui ont fait du mal à mon fils ?

— Ils sont morts.

Son visage se durcit.

— Tu le jures ?

— Oui. (Je songeai à Imriel, retourné plusieurs fois s'assurer que le chef de guerre des Tartares kereyits nommé Jagun était bien mort. Puis je pensai au cœur du Mahrkagir sous ma main, et à ses yeux confiants tandis que je plaçais l'épingle mortelle sur sa poitrine.) Je le jure.

— Tu as emmené mon fils au Jebe-Barkal.

— Oui. (Je traversai la pièce jusqu'à une petite table sur laquelle était posé un plateau avec des verres et des bouteilles. Je me servis un verre de vin ; la peur asséchait ma bouche.) J'ai fait cela.

— Pourquoi ?

Son regard était encore plus aigu et pénétrant que les épingles de Kaneka. Je conservai un visage lisse et impénétrable et m'assis sur le divan en face d'elle, avant de prendre une gorgée.

— Vous ne savez pas ? Il nous a suivis. Il a utilisé un de vos tours, ma dame, et échangé son manteau et sa place avec un jeune serviteur de Tyre. Elua seul sait ce que messire Amaury a pu faire du garçon lorsqu'il a découvert la supercherie.

— Tu aurais pu le renvoyer.

— Sommes-nous en train de jouer à un jeu ? demandai-je en me coulant à une extrémité du divan. Oui, ma dame, nous aurions pu le faire. Mais cela m'aurait fait perdre une saison entière dans mes recherches – une saison pendant laquelle mon ami Hyacinthe, mon seul et unique véritable ami, aurait continué à s'enfoncer dans la folie. À l'origine, c'est pour cela

que j'ai entrepris ce voyage, vous vous souvenez ? C'est pour cette raison que j'ai accepté votre marché. Et, pour finir, Imriel y a lui aussi joué un rôle.

— Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

Mes yeux étaient fixés sur Melisande ; je sentais le nom de Dieu vibrer sur le bout de ma langue, pulser dans mes veines. Il était écrit dans la géométrie immaculée de ses traits, dans la structure de ses os, dans la chair qui les enveloppait – une beauté insoutenable et effrayante.

— Oui, répondis-je. J'ai trouvé.

Ne jamais révéler son jeu ; telle est la première des règles du négociateur. Ce n'est pas mon point fort, qui consisterait plutôt à me soumettre. Comme il était difficile d'attendre, de soutenir son regard. Mais je le fis – et ce fut Melisande qui, la première, détourna les yeux.

— Et maintenant, tu vas donner mon fils à Ysandre, murmura-t-elle.

Je bus une autre gorgée de vin.

— Cela, ma dame, dépend uniquement de vous.

Ses yeux lancèrent des éclairs et ses joues se colorèrent.

— Que veux-tu dire ?

— Je vais vous expliquer mon offre, dis-je. Et je vais vous expliquer ce que je veux en échange. En fait, ma dame, je voudrais adopter Imriel au sein de ma maison. Et à titre… (Ma voix resta bloquée dans ma gorge.) Ah ! Melisande ! Je ne peux pas l'obliger à vous aimer. Vous avez vous-même empoisonné le puits, bien avant sa naissance. Mais je peux vous promettre qu'il restera libre de ses choix et que je ne le monterai pas contre vous – du moins, pas consciemment. Si vous voulez correspondre avec lui, je veillerai à ce que vos lettres lui parviennent. Ensuite, ce sera à lui de décider s'il veut les lire ou non. Un jour, il aura peut-être envie d'entendre votre histoire. Si ce jour arrive, je le laisserai faire ; je lui laisserai le choix. Voilà ce que je vous offre.

— Ysandre n'acceptera jamais.

— Elle acceptera, dis-je, si je dis que c'est la faveur qu'elle me doit. Elle m'a remis l'étoile du compagnon, ma dame, devant la

fine fleur de la noblesse d'Angeline réunie. C'est une chose qu'Ysandre ne pourra pas me refuser.

Melisande me scruta intensément.

— Pourquoi ?

Ma main vint se poser sur ma gorge nue, à l'endroit où son diamant se trouvait naguère.

— Pourquoi avez-vous payé le prix de ma marque, il y a si longtemps maintenant ? Pourquoi m'avez-vous libérée ?

Un petit sourire passa fugacement sur ses lèvres.

— Pour voir ce que tu ferais. Ce que tu pourrais devenir.

— D'accord. (Je hochai la tête.) Je vais donc voir ce qu'Imriel va faire, ce qu'il va devenir si le choix lui est offert. Après ce qu'il a eu à endurer, c'est bien le moins qu'il mérite. Mais je dois aussi songer à ma propre sécurité – et à celle de ceux qui me sont dévoués.

— Le Cassilin, dit Melisande d'un ton sec.

— Entre autres, répondis-je. Oui, Joscelin d'abord, mais il y en a d'autres. Ti-Philippe, mon chevalier… vous vous souvenez de lui, ma dame ? Ses compagnons ont été assassinés sur ordre du prince Benedict. Et puis, il y a Eugénie, celle qui régit ma maison à la Ville, et d'autres encore à Montrève… mon intendant, Purnell Friote, et sa femme Richeline, et d'autres, trop nombreux pour que je puisse les compter. J'adore votre fils, Melisande, vraiment. Mais, aussi longtemps que vous conspirerez contre le trône, nous courrons toujours le risque d'être accusés de trahison. Je ne veux exposer aucun d'eux ; j'exige des garanties.

Là était mon mensonge – mon coup de bluff. Je le présentai sans ciller ; Melisande scruta mon visage.

— Tu m'as dit qu'il y avait un prix, dit-elle finalement.

Je brandis deux doigts, et me mis à parler. C'était tout ce que je pouvais faire pour ne pas pousser un immense soupir de soulagement.

— Deux choses, dis-je. Premièrement, vous jurez au nom de Kushiel que vous ne tenterez rien pour compromettre la vie d'Ysandre de la Courcel et de ses filles. Deuxièmement, que vous ne tenterez rien pour vous échapper d'ici, mais passerez au

contraire vos jours dans ce sanctuaire, à faire pénitence, sans chercher à ce que votre nom soit révéré.

Melisande rit.

J'attendis.

— Ah ! Phèdre ! (Elle se pencha en avant pour me caresser la joue du bout des doigts. Leur contact me fit l'effet d'un coup de fouet, et je dus fermer les yeux pour résister.) Une seule, dit tendrement Melisande. (Sa voix m'évoqua le miel et la fumée.) Tu m'as fixé deux conditions, Phèdre. Si tu prends mon fils pour l'élever sans lui apprendre à me haïr plus qu'il me hait déjà, je t'en accorde une. Une seule. Le choix t'appartient.

C'était difficile de ne pas se laisser aller contre sa main. Cela me remuait ; remuait des choses en moi que je n'avais plus ressenties depuis Daršanga. Après ce que j'y avais vécu, je m'étais dit que jamais plus je ne désirerais une tendre cruauté. J'avais tort. Le parfum de Melisande m'enveloppait, embrumant mon esprit. Même le nom de Dieu se brouillait sous ses doigts, pour devenir une suite informe de syllabes ; ma langue épaississait sous l'effet du désir. Je brûlais de la toucher, de la goûter, de m'agenouiller à ses pieds.

— La première, dis-je. (Un battement lourd et puissant puisait entre mes cuisses.) Au nom de Kushiel, jurez que vous ne lèverez pas la main, ni la vôtre ni celle d'aucun autre, sur Ysandre et ses filles.

— Je le jure. (Melisande retira sa main.) Au nom de Kushiel, je le jure.

Je me levai ; la tête me tournait.

— Alors j'élèverai votre fils comme le mien.

— Qu'il en soit ainsi.

J'étais à mi-chemin en direction de la porte lorsque sa voix m'arrêta.

— Pourquoi l'as-tu fait ? demanda Melisande en m'obligeant à demeurer sur place par la seule puissance de son regard. Je suis sûre que tu as fait tout ce qui était en ton pouvoir, et plus encore. Ta promesse n'exigeait pas de toi d'aller jusqu'aux portes de la mort. Tu avais ta propre quête, plus la clé pour parvenir jusqu'au nom de Dieu. Pourquoi l'avoir abandonnée pour aller seule sur une terre que craignait même le plus

farouche des guerriers akkadians, avec seulement ce Cassilin fou pour te protéger ? Était-ce seulement pour sauver mon fils ?

Je ne dis rien pendant un moment, puis secouai la tête.

— Non, ma dame. Mon serment m'imposait d'aller jusqu'au Khebbel-im-Akkad. Pour le reste, je ne peux dire qu'une chose : c'était la volonté d'Elua et d'une trame infiniment plus grande que ce que j'aurais jamais pu imaginer. Il y avait… quelque chose au Drujan que Ptolémée Dikaios avait bien raison de craindre – une ombre qui serait tombée sur nous tous si elle avait pu vivre. Mais elle est partie maintenant. Un malheur absolument terrible a été évité. Et cela n'aurait pas pu être si je n'y avais pas été.

Le visage de Melisande était aussi figé que celui d'une statue.

— Alors Imriel n'a pas souffert en vain.

— Non. (Je secouai de nouveau la tête, éprouvant contre mon gré une bouffée de pitié envers elle.) Pas complètement en vain, et pas uniquement en expiation de vos crimes. Il y avait un but plus vaste encore que la seule justice de Kushiel.

Elle ferma les yeux et ses lèvres remuèrent pour murmurer une prière. Ce n'était pas quelque chose qu'il m'appartenait de voir ; je me tournai de nouveau pour partir.

— Phèdre.

Après toutes ces années, et tout ce que je savais d'elle, mon nom sur ses lèvres suffisait encore à m'arrêter. Melisande aurait tout aussi bien pu me tenir en laisse. Désespérée, je la regardai se lever du divan pour s'approcher de moi. Des flaques de soleil tombaient sur les dalles de marbre ; les rayons jouèrent sur le voile d'Asherat qu'elle avait relevé sur ses cheveux et qui prit des allures de résille iridescente. Ses mains, pâles comme l'ivoire, aux longs doigts effilés, vinrent se poser en coupe autour de mon visage ; ses gestes étaient empreints d'une douceur infinie comme la promesse d'une cruauté immaculée. Tétanisée entre le désir de fuir et celui de rester, je retins mon souffle. Mon cœur battait trop vite – bien trop vite.

— Phèdre. (Melisande sourit. Ses yeux avait ce bleu profond et indéchiffrable du ciel à l'orée du crépuscule.) Tu fais une menteuse épouvantable.

Je pris une inspiration erratique, toute tremblante sous sa main.

— Je ne vous ai jamais menti.

— Non ? (L'amusement retroussa les commissures de ses jolies lèvres.) Disons alors qu'il y a certaines choses que tu as omis de préciser, telles que les tentatives d'assassinat contre Imriel au Khebbel-im-Akkad. Pour le reste, je ne dirai qu'une seule chose. Un jour – pas demain, mais un jour –, dis à mon fils que cet accord que j'ai passé avec toi aujourd'hui était un cadeau que je lui ai fait, le seul qu'il pouvait accepter de ma part. Et moi, je serai plus tranquille de le savoir davantage en sûreté avec toi et ton Cassilin que n'importe où ailleurs dans la Ville d'Elua – car, bien sûr, tu ne toléreras aucune intrigue dangereuse sous ton toit, et vous le défendrez jusqu'à la mort. (Elle considéra l'expression sur mon visage et rit.) Allons, Phèdre ! Tu croyais vraiment que je n'allais pas voir qu'il t'aimait et qu'il était aimé en retour ? Même Joscelin a cherché à le protéger de moi. Et toi… ma chère, tu ne peux pas plus échapper à l'amour que faire disparaître la tache rouge de Kushiel dans ton œil.

Tremblante de désir et de peur, je luttai de toutes mes forces pour concevoir une réponse.

Melisande ignora mes efforts – et m'embrassa.

Le nom de Dieu s'alluma dans mon crâne, littéralement embrasé par le contact de ses lèvres, de sa langue. Je vis nos chemins traverser et retraverser les myriades de voies de ce qui aurait pu être. Tous les possibles qui auraient pu survenir si les choses avaient été différentes. Toujours, nos destins étaient indissociablement mêlés. Dans l'un d'eux, elle unissait ses forces à Anafiel Delaunay et devenait ma *loco parentis* – une relation marquée par des tensions qui étaient exactement l'expression de mes pires craintes avec Imriel. Dans un autre, elle épousait Baudoin de Trevalion, et je devenais leur chose à tous deux. Dans un autre encore, je me tenais à ses côtés, et nous contemplions le corps empoisonné de Waldemar Selig – et je savais avoir été l'agent de sa mort.

Tout cela et plus encore.

Tout ce qui aurait pu être.

Melisande recula son visage et me relâcha.

— Prends soin de mon fils.

— Je le ferai.

Comment les mots avaient-ils pu franchir ma gorge, nouée par le désir et la vision du nom de Dieu ? Je ne le saurai jamais. Mais ils le firent, et Melisande hocha la tête.

Elle m'avait toujours – toujours – connue mieux que quiconque.

— Au revoir, Phèdre.

Chapitre 88

Lorsque j'entrai dans le temple d'Asherat, je trouvai Joscelin en train de décrire à Imriel les événements qui s'y étaient produits quelque douze années plus tôt ; debout dans un coin, Joscelin murmurait son histoire en montrant du doigt le petit balcon en face du visage de l'immense statue. Les prêtresses d'Asherat fronçaient ostensiblement les sourcils derrière leur voile et marmottaient des paroles agacées.

Immortelle et infiniment plus stoïque, Asherat de la mer, la tête couronnée d'étoiles, maintenait son regard fixé vers l'infini des cieux. Comme le mystère du Nom sacré du Dieu unique, le mystère d'Asherat avait duré infiniment plus longtemps que n'importe quelle mémoire mortelle ; et il durerait encore, longtemps après notre passage sur la véritable Terre d'Ange qui est au-delà des perceptions mortelles.

Et, comme je savais qu'il en était ainsi, je ris.

Joscelin releva la tête et me sourit. Il n'y avait aucun message caché dans ce sourire, aucune connaissance douloureuse ; uniquement le bonheur de ma présence.

— A-t-elle donné son accord ?

Je hochai la tête et tendis une main à Imriel.

Il s'approcha à petits pas craintifs ; sa vieille peur s'était de nouveau insinuée en lui.

— Elle a promis ?

— Oui, dis-je. Mais pas tout. Uniquement le plus important.

— Tiendra-t-elle sa promesse ?

Ses yeux cernés scrutaient mon visage.

— Elle tiendra sa promesse, dis-je. Et nous rentrerons chez nous.

Du temple, nous allâmes au Banco Tribuno, où je détenais encore en compte des lettres de change transmises par mon

agent de la Ville d'Elua, messire Brenin. Son correspondant sérénitien se souvenait parfaitement de moi, et s'abstint de tout commentaire sur ma tenue jebéenne. Je récupérai les fonds nécessaires à l'exécution de nos plans. De là, nous nous rendîmes ensuite dans le quartier des tailleurs et commandâmes des tenues de voyage dans le style sérénitien, en velours dans des tons vifs, complétées par de lourdes capes rayées à col d'hermine. L'ensemble était un peu chargé à mon goût, mais infiniment mieux adapté à l'hiver caerdiccin.

— Tu n'étais pas obligée de prendre le col d'hermine, dit Joscelin.

Je le regardai par-dessus la fourrure ornant l'encolure de mon nouveau manteau.

— Après tout, je suis la comtesse de Montrève. Ne crois-tu pas que je doive être habillée en conséquence ?

Comme toujours, il y avait des dispositions à prendre. S'il n'y avait eu que Joscelin et moi, nous aurions voyagé comme par le passé, juste nous deux. Mais il y avait Imriel désormais, et je n'avais pas oublié l'attaque la dernière fois que nous avions voyagé entre Terre d'Ange et les Caerdiccae Unitae. Ricciardo nous trouva une escorte composée de mercenaires qu'il entendait engager pour son propre usage, et de marins sans embarquement jusqu'au printemps. Sans compter les autres détails dont nous eûmes à nous occuper – vivres, itinéraires, eau, fourrage et le reste.

Et puis, il y avait une autre question encore.

J'y réfléchis longuement, avant de me résoudre à envoyer une lettre à Severio Stregazza, seigneur de la Petite Cour – renommée par ses soins le « Palazzo Immortali ». Il en avait hérité peu de temps après la mort de son grand-père, qui n'était autre que le prince Benedict de la Courcel.

J'avais bien connu Severio autrefois ; il avait été de mes clients. Il restait le seul homme à avoir jamais demandé ma main – une perspective que j'avais même envisagée pendant… un instant. Il était certainement préférable pour nous deux que j'eusse décliné sa proposition. Cela étant, c'était aussi l'unique parent sérénitien d'Imriel à n'avoir commis ni meurtre ni trahison.

La tante de Severio, Thérèse, avait participé à l'assassinat d'Isabel L'Envers de la Courcel, la mère d'Ysandre. Je n'oublierais jamais ce détail, car c'était une information pour laquelle mon frère d'adoption – Alcuin – avait risqué sa vie, et que Delaunay avait ensuite utilisée pour forger une alliance douteuse avec le duc Barquiel L'Envers.

Barquiel avait ensuite fait assassiner Dominic, l'époux de Thérèse, l'oncle de Severio. Je ne l'oubliais pas non plus.

Et la mère de Severio, Marie-Celeste, par ailleurs fille aînée du prince Benedict, avait ourdi le complot visant à jeter le vieux Cesare à bas de son fauteuil de Doge, pour y installer son époux Marco à la place. Du moins était-ce ce qui se disait à La Serenissima. C'était Marie-Celeste qui avait suborné le temple d'Asherat. De cela j'étais certaine ; Melisande avait toujours veillé à ne pas blasphémer.

Et c'était pour cette même raison que je savais qu'elle respecterait son serment.

Même alors qu'un culte était en train de naître autour de son exil, j'avais la certitude qu'elle choisissait ses mots avec le plus grand soin, et ne demandait jamais rien qui pût offenser les dieux, sachant pertinemment l'effet que cela pouvait produire sur les mortels adorateurs d'Asherat. Je ne doutais pas que son génie fût aussi à l'origine de la trahison de Marie-Celeste.

En l'état, Severio était donc, au même titre que son oncle Ricciardo, l'un des « bons » de la famille – avec des scrupules dont tant d'autres membres ignoraient tout. Je lui envoyai un message de la Villa Gaudio, en insistant sur la nécessité de faire preuve de la plus grande discrétion.

Le messager de Ricciardo revint bien vite, raccompagné en toute hâte dans une élégante bissone aux armes des Stregazza – une caraque et la tour de l'Arsenal – encadrées par les deux cygnes de la maison Courcel. Une demi-douzaine de nobles des Immortali, le cercle de Severio, l'accompagnaient. Je reconnus leur chef, vêtu d'un long manteau de velours bleu, rehaussé d'un feston jaune safran.

— Contessa ! cria-t-il, tandis que l'homme à la perche manœuvrait pour amener l'embarcation couverte de dorures le

long du quai de la Villa Gaudio. Contessa, vous êtes revenue pour me briser une nouvelle fois le cœur !

— Benito Dandi, dis-je avec un sourire.

Il sourit à son tour et exécuta une révérence.

— Vous vous souvenez !

Je m'en souvenais. Les Immortali m'avaient sauvé la vie dans le temple d'Asherat. Et c'était Severio Stregazza qui les avait conduits là, alors que je tenais une dague pointée sur ma propre gorge, soumise à la volonté de Melisande et déterminée à l'arrêter à tout prix.

— Bien sûr, répondis-je tandis que Joscelin haussait les sourcils. Messire Benito… Severio vous a sans doute précisé que je sollicitais la plus grande discrétion ?

— Oh ! bien sûr. (Le sourire de Benito s'élargit encore ; du doigt, il désigna le dais de soie couvrant la bissone.) Là-dessous, personne ne pourra vous reconnaître, mais les Immortali auront certainement le plaisir de voir votre visage. C'est l'unique récompense que nous demandons. Messire Cassilin, vous pouvez bien entendu garder vos armes, dit-il avec une certaine déférence. (Le duel de Joscelin avec le Cassilin renégat David de Rocaille était demeuré légendaire chez ceux qui en avaient été les témoins.) Et vous… (Il s'inclina de nouveau, cette fois devant Imriel ; son visage exprimait sans fard la plus vive curiosité.) Vous devez être le parent. Soyez le bienvenu, mon jeune seigneur.

Nous nous rendîmes donc jusqu'à l'ancienne Petite Cour où nous pénétrâmes par les portes donnant sur le Grand Canal. Benito Dandi sauta sur le quai pour nous faire ensuite débarquer, puis les gardes nous firent signe d'entrer. Ce fut une sensation étrange après tant de temps. L'air était vif et piquant ; la lumière jouait sur les eaux du canal pour allumer des myriades de taches lumineuses sur le marbre. Imriel regardait tout cela, les yeux écarquillés et émerveillés à la fois.

— C'est ici que tu es né, lui dis-je.

Il déglutit.

— Je ne… Je ne me sens pas à ma place ici.

— Non. (Je lui caressai les cheveux.) Je suppose que non. Et ton père y était demeuré un étranger lui aussi. D'ailleurs, il

voulait un fils de pure lignée d'Angeline. Tout cela fait partie de ton histoire, et ce sont des choses que tu dois connaître.

— Et puis, Severio pourrait être un allié…, ajouta-t-il.

Je détestais voir le visage d'Imriel perdre sa note enfantine ; je hochai la tête néanmoins.

— La politique…

Voilà qui promettait d'être toujours une réalité dans sa vie – comme elle l'était dans la nôtre.

La Petite Cour avait changé. Les petites touches d'élégance d'Angeline étaient toujours là – les vases dans les niches, les tapis sur le marbre glacé ; mais une couche de décorum sérénitien était venue l'enrichir – moulures de bois profusément chantournées et mosaïques contant les exploits de la lignée Stregazza depuis Marcellus Aurelius Strega.

Severio nous reçut discrètement dans ses appartements, ce dont je lui fus reconnaissante ; je ne conservais pas que d'excellents souvenirs de la salle du trône où Fortun et Rémy avaient trouvé la mort.

— Phèdre ! s'exclama-t-il en caerdicci en m'ouvrant grands les bras. (Il me donna ensuite le baiser de bienvenue d'Angelin.) Cela fait bien trop longtemps.

Je lui rendis son embrassade. Fabuleusement riche grâce à son héritage, Severio avait, sous le double effet de la satisfaction et de la reconnaissance, quelque peu épaissi. La première fois que je l'avais vu, il avait le visage d'un jeune homme. Depuis, il était devenu un homme fait, avec des rides aux coins de la bouche, et d'autres encore cachées sous les boucles brunes qui se répandaient sur son front.

— Severio, dis-je. Je suis heureuse de vous voir.

— Et moi donc ! (Il me frappa dans la main, avec un grand sourire.) Ah ! Phèdre ! Le temps a été bien trop bon avec vous. Combien d'années cela fait-il ? Dix ? Douze peut-être. C'est à n'y pas croire en vous regardant. Et vous, messire Cassilin. (Severio saisit fermement Joscelin par un bras.) Mon maître d'armes m'oblige à lui raconter votre combat dans le temple au moins une fois par an. Il ne m'a jamais pardonné d'en avoir manqué la fin.

— Prince Severio, murmura Joscelin en s'inclinant.

— Et vous. (Severio se tourna vers Imriel, qu'il salua de la courte révérence formelle en usage entre Sérénitiens de même rang.) Vous êtes mon parent, je crois. Mon demi-oncle si je ne me trompe pas.

Imriel lui rendit son salut en rougissant.

— Messire, je suis Imriel. Juste Imriel.

Severio me lança un regard interrogateur.

— C'est pourtant vrai, dis-je à Imri. Ton père, le prince Benedict, était le grand-père de messire Severio. Sa mère est ta demi-sœur, même si bien des années vous séparent.

— Je suis désolé, murmura Imriel. Je suis désolé, messire.

— Peu importe, mon jeune cousin, dit Severio d'un ton inhabituellement aimable. (Il avait mûri à bien des égards depuis notre dernière rencontre.) Pouvons-nous nous dire « cousins » ? Et peu fiers, l'un comme l'autre, de notre ascendance. Vous n'avez pas choisi les conditions et le milieu de votre naissance et moi… moi, j'ai fini par en profiter à la fin. M'en voudriez-vous d'avoir eu la Petite Cour – le Palazzo Immortali ? Votre père voulait qu'elle vous revienne, vous savez. Il y a de cela bien longtemps…

— Non. (Imriel leva la tête, étonné.) C'est… (Il promena son regard autour de lui et fit un geste incertain.) C'est un endroit sérénitien. Il est fait pour être à vous, messire. Pas à moi.

— Bien. (Severio sourit.) Alors nous sommes d'accord, mon cousin. Pouvons-nous devenir amis ? Votre mère d'adoption, Phèdre, semble penser que c'est une bonne idée.

Quand bien même n'étais-je pas à proprement parler la mère adoptive d'Imriel, Severio n'aurait rien pu dire pour lui faire plus plaisir. Nous passâmes quelques heures en aimables conversations, avec une nouvelle fois un récit abrégé de nos aventures ; même Joscelin finit par se détendre, oubliant ses vieux ressentiments. Leurs relations n'avaient pas été au beau fixe lorsque Severio était devenu mon client. En fait, cela avait été la pire des époques. Mais nous avions réussi à y survivre et à avancer. Et personne n'aurait pu nier que Severio lui-même avait progressé ; le jeune seigneur sérénitien mal dégrossi avec du sang royal d'Angelin dans les veines était devenu un homme dont le mérite valait d'être reconnu.

J'aurais aimé faire la connaissance de sa femme, mais La Serenissima demeurait La Serenissima ; la ville avait beau être placée sous la protection d'une déesse, le rôle des femmes était loin d'y être égal à celui des hommes. *Et puis,* songeai-je, *peut-être n'a-t-elle pas très envie de faire ma connaissance.* Dans la Ville d'Elua, on parlait encore avec admiration de la somme versée par Severio Stregazza pour le premier rendez-vous de mon retour au service de Naamah.

Malgré tout, Severio percevait bien les différences de mœurs entre La Serenissima et Terre d'Ange.

— Et qu'en est-il de sa mère ? demanda Severio en désignant Imri d'un signe de la tête, lorsque nous eûmes achevé notre récit. Elle a déjà tenté une fois de le mettre sur le trône de Terre d'Ange. Essaiera-t-elle de nouveau ?

— Pas comme la fois précédente, répondis-je. Pas de la même manière.

— Fasse Asherat de la mer qu'il en soit ainsi ! dit-il.

Ainsi se passa notre entrevue avec Severio Stregazza ; j'étais heureuse que nous fussions passés le voir. Lorsque nous partîmes de La Serenissima, Imriel était plus à l'aise avec l'idée qu'il était effectivement un prince du sang, issu d'une grande famille, dont tous les membres n'étaient pas des traîtres et des conspirateurs. À cause de ma folie, les mystères de sa lignée lui avaient été brutalement révélés ; et, à cela, il fallait ajouter le fait que les attentats contre sa vie au Khebbel-im-Akkad n'avaient guère œuvré à lui rendre les siens plus sympathiques.

Severio avait contribué à gommer cette impression – lui et ses Immortali à l'humeur toujours au beau fixe. Ils nous avaient raccompagnés jusqu'à la Villa Gaudio en nous chantant la sérénade tout du long, ou plus exactement en me la chantant à moi avec des paroles sans cesse plus absurdes et entreprenantes, jusqu'à ce que Joscelin se mît à rouler des yeux pour mimer le désespoir ; Imri en avait ri à gorge déployée.

Rien que pour cela, la visite valait la peine.

Chapitre 89

Absolument aucun incident ne vint perturber notre retour jusque chez nous – ce dont je me réjouis.

Chez nous. Chez nous !

Combien de temps s'était-il écoulé ? Cela ferait deux années au printemps que je m'étais éveillée au milieu de la nuit, tremblante et en larmes, d'un rêve où j'avais vu Hyacinthe. Cela me paraissait plus long parfois ; et, parfois, j'avais l'impression qu'il ne s'était écoulé que le temps d'un battement de paupières.

Un an auparavant, nous étions à Daršanga.

Imriel avait grandi – trois centimètres au moins depuis que nous étions arrivés au Jebe-Barkal. Au printemps, il aurait douze ans. Ce qui restait de son enfance, ce que le Mahrkagir lui en avait laissé – allait s'enfuir rapidement, maintenant. Chaque jour venait me le rappeler un peu plus.

Les hommes de notre escorte faisaient preuve d'une attitude affable teintée d'affection à son endroit ; cela lui convenait très bien – bien plus que d'être traité comme un représentant de la haute noblesse. Le prince des pâtres, l'esclave du barbare ; il connaissait tout cela. Ils lui apprirent à jurer en caerdicci, lorsqu'ils pensaient que je n'entendais pas. Cela me faisait rire et je laissais faire.

La nuit, mon sommeil était peuplé de rêves.

Je rêvais que j'étais seule sur une île nue et désolée, plongée dans les brumes, et quelque part au milieu de l'île se trouvait Hyacinthe. Je ne le voyais jamais, mais j'entendais sa voix qui m'appelait : « Phèdre, Phèdre. » Et je dansais sur cette île, en un long mouvement circulaire qui me faisait repasser exactement par chacun des endroits que je venais de fouler. Lorsque je serais revenue à mon point de départ, je savais que la brume

allait se déchirer et qu'au centre du cercle je découvrirais la tour du Maître du détroit.

Hyacinthe.

Mais jamais je ne parvins au terme de mon rêve. Je m'éveillai chaque fois, le cœur battant à tout rompre, le nom de Dieu vibrant au bout de ma langue.

À travers toute la péninsule des Caerdiccae Unitae, nous repassâmes dans chacune des villes où nous étions déjà passés. Combien de fois avais-je fait ce voyage ? Une fois avec Ysandre et Amaury Trente – celui au sujet duquel on racontait encore tant d'histoires. Puis encore une fois avec Joscelin, dans un sens et dans l'autre. Ensuite, nous avions pris la mer pour le Menekhet.

Et là, nous rentrions ; étape par étape. Pavento, Milazza… Nous séjournions dans des auberges lorsque cela était possible, et les marins sérénitiens buvaient, chantaient et faisaient la fête ; je réglais la note sans faire le moindre commentaire. Loin des villes, nous établissions un campement près d'un cours d'eau. Ce fut lors d'une de ces occasions que je prévins Joscelin, alors que nous étions assis devant le feu. Imriel était déjà couché ; les Sérénitiens faisaient circuler des outres de vin.

— Elle sait, dis-je, les yeux perdus au cœur des flammes.

— Quoi ? (Il eut un petit peu de mal à renouer le fil, mes pensées lui étant inconnues.) Melisande ?

Je hochai la tête.

— Elle savait ce que j'allais demander et pour quelle raison j'allais le faire. Mais elle a conclu le marché néanmoins, et ensuite elle m'a prévenue.

Joscelin demeura silencieux un moment.

— Pourquoi aurait-elle fait cela ?

— C'était son cadeau, répondis-je en relevant la tête. Son cadeau à Imriel, m'a-t-elle dit. Par amour.

— Par amour…, répéta-t-il en tisonnant le feu à l'aide d'une longue branche.

— Par amour, confirmai-je.

Au cœur du brasier, une bûche s'effondra, envoyant vers le ciel un long serpentin de flammèches orangées.

— « Pouvez-vous prétendre connaître complètement la volonté d'Elua ? » murmura Joscelin. Ainsi a parlé le prêtre dans le Siovale. S'il m'avait dit alors que je défierais ma souveraine pour le bien du fils de Melisande Shahrizai, je lui aurais ri au nez.

Je souris.

— Cet amour est une chose bien dangereuse.

L'un des coins de la bouche de Joscelin se releva.

— En effet.

Nous franchîmes la frontière au sud de Milazza par une journée morne et glacée. Pendant que nous attendions que les gardes frontières eisandins nous donnassent l'autorisation d'entrer sur le territoire de notre patrie, nos chevaux piétinaient sur place le sol gelé et leurs flancs se refroidissaient. Si nous étions passés par le Camlach, nous serions tombés sur les Boucliers noirs, les Impardonnés, mais là, plus au sud, c'était aux hommes de la dame de Marsilikos, vêtus de mailles sous de lourds manteaux de laine bleue, que nous avions affaire. Sur la poitrine, ils arboraient l'emblème d'Eisheth – deux poissons tête-bêche formant un cercle.

— Comtesse, dit le capitaine en s'approchant. (Il s'inclina profondément devant moi. Son visage paraissait pour le moins troublé.) Nous ne vous attendions pas par ici.

Je haussai les sourcils.

— Avez-vous ordre de ne pas nous laisser entrer ?

— Non. Non, bien sûr que non, ma dame. C'est juste que… des rumeurs affirmaient que vous aviez disparu dans quelque pays lointain. (Son regard dériva en direction d'Imriel.) Et qui est ce garçon ?

C'était difficile de deviner précisément ce qu'il savait. *Pas grand-chose,* songeai-je, *sans quoi nous aurions été arrêtés dès notre arrivée.* Ysandre avait évité d'ébruiter l'affaire, par crainte de compromettre la sécurité d'Imriel. Mais ce n'était un secret pour personne que le prince Imriel de la Courcel avait disparu de la Petite Cour de La Serenissima, quelque dix années auparavant. Et Imri… Imri ressemblait trait pour trait à ce qu'il était – le fils de sa mère.

Les gardes tout au long de la frontière avec les Caerdiccae Unitae auraient eu toutes les raisons du monde de reconnaître la marque de la lignée Shahrizai.

— Il est sous ma garde pour l'instant. (Je posai les mains sur le pommeau de ma selle.) Et nous rentrons effectivement d'une terre lointaine, bien plus lointaine encore que vous pourriez l'imaginer. C'est tout ce qu'il vous faut savoir, capitaine – et tout ce que la reine souhaite apprendre de ma bouche. Si cela ne vous suffit pas, nous pouvons remonter au nord et passer par Sudfort dans le Camlach. Je suis certaine que la parole de la comtesse Phèdre nó Delaunay de Montrève sera suffisante pour les Impardonnés…

— Non ! (Le capitaine grimaça, imaginant déjà les répercussions s'il venait à refouler la favorite et confidente de la reine – ainsi que le prince Courcel disparu.) Vous êtes bien évidemment autorisée à passer, vous et vos compagnons. Toutes mes excuses, comtesse.

Ainsi fîmes-nous notre entrée en Terre d'Ange.

Cela ne différait guère du territoire caerdiccin que nous venions de quitter – paysage de collines et montagnes basses, qui allaient en s'adoucissant à mesure que nous avancions. Les champs étaient en jachère au milieu de l'hiver, bien mornes sous un ciel bas. Seuls les cèdres au flanc des montagnes venaient mettre une note de vert dans toute cette grisaille. Mais nous étions chez nous, et j'emplis mes poumons de l'air d'Angelin. Dans les villes et les villages, je n'entendais rien d'autre que ma langue. Après si longtemps, c'était une note étrange à mes oreilles. Désormais, c'étaient les hommes de notre escorte sérénitienne qui étaient étrangers ; en riant, ils s'efforçaient de se faire comprendre dans un sabir mélangeant la langue d'oc et leur argot de marin.

Imriel regardait tout autour de lui avec de grands yeux étonnés ; c'était la première fois qu'il voyait ce pays en étant à la fois l'un des prétendants à son trône et un exilé de retour. Il y avait du chagrin et de l'envie dans son regard ; il ne dit rien de ce qu'étaient ses pensées, et je ne le pressai pas pour qu'il se confiât.

Dans les auberges où nous séjournâmes, nous fûmes reconnus ; moi à la tache rouge dans mon œil gauche et Joscelin à ses armes cassilines. Chaque fois, nous fûmes fêtés, car notre longue absence avait effectivement donné naissance à des rumeurs de décès ou de disparition. Le vin alors coulait à flots, et j'avais bien du mal à leur faire accepter quelques pièces ; les meilleurs poètes des villages venaient concourir pour le titre de celui qui chanterait le mieux les couplets contant nos exploits.

Certains étaient héroïques et d'autres grivois.

Imriel écouta les uns comme les autres, silencieux et stupéfait. Elua merci ! aucun villageois ne mit jamais un nom sur son visage. Dans les campagnes, la nature précise de la beauté de Melisande avait été oubliée ; et tous les poèmes où son nom figurait avaient été modifiés. À condition de ne pas regarder de trop près, Imriel pouvait passer pour notre fils à Joscelin et moi – le produit de nos deux sangs mêlés. En Saba, c'était ce qu'ils avaient pensé sans se poser la moindre question. Et pourquoi pas, après tout ? Ma propre apparence était bien différente de celle de mes parents ; brune était ma mère et blond mon père.

De cela, je me souvenais.

— Ils écrivent des poèmes sur vous, dit Imriel après la première de ces fêtes. Des poèmes ! Pourquoi ne m'avez-vous rien dit à Daršanga ?

— Quelle importance cela aurait-il pu avoir ? demandai-je.

Au bout d'un moment, il secoua la tête.

— Aucune. Là-bas… aucune.

— C'est ce que j'ai pensé également. De toute façon, ajoutai-je, il existe des poèmes sur d'autres personnes encore. Lorsque nous serons rentrés à la Ville, il faudra que tu entendes le Cycle ysandrin – le chef-d'œuvre de Thelesis de Mornay. Voilà une histoire digne d'être écoutée. Elle raconte comment Ysandre est montée sur le trône, puis comment elle a sauvé le royaume des Skaldiques.

— Vous étiez là.

— Uniquement à la fin, répondis-je avec un haussement d'épaules.

— Mais c'est vous qui avez fait venir l'armée albane, Joscelin et vous.

— Eh bien, dis-je en songeant à Drustan mab Necthana, ainsi qu'à Grainne et Eamonn des Dalriada, nous avons porté la supplique de la reine, oui. Pour le reste, je crois que les Albans sont venus d'eux-mêmes. Et, ajoutai-je encore d'un ton qui s'était soudain assombri, c'est Hyacinthe qui a payé le prix de cette traversée.

— Hyacinthe, murmura Imriel.

— Oui, dis-je. Hyacinthe.

On ne raconte pas son histoire dans les villages de Terre d'Ange. Hyacinthe, fils d'Anasztaizia – une note de bas de page dans le Cycle ysandrin. Hormis les Tsingani et les gardes qui surveillent les côtes de l'Azzalle, personne ne se souvient de lui. Un marché fut conclu avec le Maître du détroit et un prix fut payé. Le mystère du Maître du détroit, vieux de plus de huit siècles, dure toujours. Un apprenti fut choisi ; et le cycle se perpétua sans être rompu. De moi, on parlait, car j'étais restée, avec ma tache rouge et tout le reste, pour devenir la comtesse de Montrève, la confidente de la reine, la plus célèbre des servantes de Naamah depuis bien des générations, celle enfin qui s'était tenue sur un balcon dans le temple d'Asherat de la mer pour dénoncer une immense conspiration.

De Hyacinthe – de son sourire si facile, de son charme irrésistible, de son talent avec les chevaux, de son don du *dromonde –,* de Hyacinthe, les poètes ne disaient rien.

Un jour, songeai-je, *ils le feront*.

J'espérais que Hyacinthe aurait encore envie de rire lorsque ce jour viendrait.

Chapitre 90

Il neigeait le jour où nous arrivâmes en vue des murailles blanches de la Ville d'Elua.

Notre escorte sérénitienne insista pour nous accompagner jusqu'à l'intérieur de l'enceinte – quand moi, je les aurais volontiers tous remerciés bien avant.

— Ah non ! ma dame ! me dit leur chef d'un ton joyeux. Messire Ricciardo nous a payés pour que nous veillions sur vous jusqu'à chez vous, et nous vous conduirons jusqu'au seuil de votre demeure.

Le ciel était plombé ; des flocons de neige voletaient dans l'air, puis tombaient au sol sans former encore un tapis neigeux. Dans les vignes, les sarments desséchés montraient leurs tiges brunes. À la porte sud, deux gardes vêtus de la livrée de la Ville allaient et venaient autour d'un brasero, retirant par instants leurs gants pour se réchauffer les mains devant les braises. Les autres gardes se tenaient à l'abri dans le casernement.

Joscelin s'avança pour nous annoncer.

— La comtesse Phèdre nó Delaunay de Montrève est de retour ! clama-t-il de son ton le plus neutre.

Il y eut un instant de silence stupéfait.

— Ma dame ! (L'un des gardes s'avança et s'inclina très bas.) Soyez la bienvenue dans votre patrie.

— Merci. (Par la porte ouverte, je jetai un coup d'œil sur les rues que je connaissais bien, et à l'architecture élégante parfaitement proportionnée à son environnement. Les gens marchaient emmitouflés dans de lourds manteaux pour se protéger du froid ; certains remarquaient la neige et riaient. Un élégant attelage tiré par une paire de bais passa ; je reconnus le blason ornant la portière – la herse d'argent du marquis d'Arguil. La dernière fois que je l'avais rencontré, il nous avait

sermonnés Joscelin et moi pour n'avoir pas participé à sa fête des cerisiers en fleur ; ensuite, il nous avait fait promettre de venir chez lui à sa prochaine soirée. Tout cela me paraissait remonter à si loin.) Messire garde, dis-je en prenant une profonde inspiration. Je vous prie de faire prévenir Sa Majesté la reine Ysandre que je suis revenue. Nous passons d'abord à ma demeure, puis nous nous rendrons immédiatement au palais pour y attendre son bon plaisir.

— Ma dame. (Il s'inclina de nouveau ; son ton avait changé. Il avait vu Imriel et, tout comme le garde-frontière, il avait dû deviner.) Ce sera fait, dit-il.

— Ces hommes, dis-je en désignant notre escorte sérénitienne, sont au service de messire Ricciardo Stregazza, de La Serenissima. Ils peuvent circuler librement dans la Ville en vertu de l'accord que nous avons passé.

— Accordé.

Il s'écarta pour nous libérer le passage ; son regard pensif ne nous lâchait pas. La moitié de la garnison sortit pour nous regarder passer ; l'autre moitié se bousculait dans le couloir de la casemate pour atteindre l'extérieur.

Entendant les murmures, Imriel rabattit la capuche de son manteau et baissa la tête.

— Tu n'as rien à cacher, dis-je.

Il me regarda depuis l'ombre du tissu rabattu mais ne répondit rien ; les phalanges de ses mains sur les rênes étaient blanches.

De derrière nous parvint le bruit du cavalier parti au galop porter la nouvelle au palais.

Joscelin ouvrit la marche à travers la Ville, totalement insensible aux chuchotis et aux regards insistants. Bien évidemment, on le reconnaissait. À part lui, personne ne se risquerait à porter les canons d'avant-bras d'acier, les dagues à la ceinture et l'épée dans le dos sans être un membre juré de la Fraternité cassiline. Et puis, tout le monde me connaissait. Quant à Imriel, il n'était qu'une mince silhouette engoncée dans un manteau, le visage dissimulé sous sa capuche. Nos gardes sérénitiens faisaient écran autour de nous, lançant des regards

farouches à la ronde. Finalement, j'étais heureuse qu'ils fussent restés.

Les murmures nous suivirent. « Phèdre. » J'entendais mon nom, comme dans mon rêve. « Phèdre. » Et, comme dans mon rêve, nous refaisions notre trajet à l'envers, traversant la Ville d'Elua en une longue et majestueuse farandole.

Dans la petite cour sur l'avant de ma demeure, mon palefrenier Benoît nous aperçut et demeura bouche bée ; deux baquets d'eau se balançaient de part et d'autre d'une perche passée en travers de ses épaules.

— Benoît, dis-je. Nous sommes revenus. Peux-tu préparer… ?

Je ne pus aller plus loin, car la porte s'ouvrit et un jeune homme aux joues rouges et aux épaules larges comme celles d'un bœuf jaillit. Il nous regarda de ses yeux écarquillés, avant de se mettre à crier en usant pleinement de sa fantastique capacité pulmonaire.

— Philippe ! Philippe !

J'avais enjambé ma selle et ma mémoire avait pratiquement exhumé le nom du jeune homme lorsque Ti-Philippe jaillit à son tour, une épée à moitié tirée de son fourreau qu'il tenait dans sa main libre. Il glissa sur les pavés luisants de gel en poussant un grand cri de pure joie, parvint à s'arrêter sans encombre et jeta son épée à terre.

— Phèdre ! (Il m'attrapa par la taille, il m'arracha de ma selle et se mit à tournoyer sur lui-même en me faisant voler autour de lui.) Vous êtes vivante !

— Tu en doutais ? demandai-je, un peu étourdie, lorsqu'il me reposa.

— Je n'aurais pas dû, dit-il en souriant. Je n'aurais pas dû ! Cassilin, poursuivit-il en se tournant vers Joscelin qui venait de mettre pied à terre. (Il le serra dans ses bras en lui tapant sur les épaules.) Par les couilles d'Elua ! comme je suis content de vous voir !

— Et moi donc, marin. Et moi donc !

Même Joscelin rayonnait de bonheur.

— Et qu'avez-vous ramené cette fois-ci, ma dame ? demanda Ti-Philippe en considérant le reste de notre troupe, toujours en

selle. Un sage yeshuite ? Une garde d'honneur jebéenne ? Ils n'ont pas vraiment l'air jebéens… (Sa voix demeura en suspens ; Imriel venait de repousser en arrière la capuche de son manteau.) Par Elua !

— Philippe Dumont, dis-je en procédant à des présentations formelles. Voici…

— Imriel de la Courcel, finit-il à ma place. Ah ! ma dame ! Vous l'avez fait.

À partir de cet instant, un formidable chaos s'abattit sur ma maison, en commençant par l'irruption d'Eugénie qui poussa tout le monde pour me serrer dans ses bras, avant de me saisir aux épaules pour me secouer, le tout en pleurant, puis de me serrer de nouveau sur son cœur. Imriel regarda tout cela avec des yeux ronds. Ti-Philippe s'occupa de congédier les Sérénitiens, dûment remerciés et défrayés. Il parlait le caerdicci, aussi bien que l'argot des marins, et je ne doutai pas un instant qu'il sût leur indiquer où aller dépenser judicieusement leur argent en jeu, vin et plaisir dans la Ville d'Elua. Je les remerciai moi aussi avant leur départ et promis de les recommander à Ricciardo Stregazza. Pendant tout ce temps, Hugues – son nom m'était revenu – avait charrié nos malles à l'intérieur ; Benoît s'occupait de nos chevaux et Eugénie entreprit de mettre toute la maison sens dessus dessous pour nous accueillir.

— Ne te donne pas cette peine, ma bonne Eugénie, dis-je gentiment. Nous sommes attendus immédiatement au palais. L'heure n'est pas encore venue de fêter notre retour. Pour l'heure, ce sera un bain et un petit quelque chose à grignoter. Rien de plus.

Ses épaules s'affaissèrent, avant de se redresser d'un coup.

— Ah ! mon enfant. C'est à cause du garçon, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête.

Eugénie me tapota la joue.

— Il faut s'occuper de lui, n'est-ce pas ? et avec doigté encore, je suppose. Le ramènerez-vous du palais, ma dame ?

— Tu sais qui c'est ?

— Devrais-je l'ignorer ? (Il y avait de la tendresse et de la sagesse dans son sourire.) Je vous l'ai dit une fois – l'amour,

c'est aussi un foyer, une maison. Et si jamais un garçon a eu besoin des deux, c'est bien lui.

Je trouvai Imriel dans le salon, abîmé dans la contemplation du buste de Delaunay posé sur son socle de marbre. Je m'assis sur le divan et le regardai. C'était très étrange d'être là. Parfaitement tenue et d'une propreté immaculée, la maison embaumait le citron et la cire d'abeille ; tous les objets étaient à l'endroit exact où je les avais laissés, même les plus insignifiants – la pomme d'ambre sur la table basse, le pare-feu devant l'âtre, le grand vase dans un coin avec des fleurs sèches qui produisaient un petit bruit étrange quand on les secouait. C'était un cadeau reçu il y a bien longtemps d'un client qui s'intéressait à la botanique.

— Qui est-ce ? demanda Imriel sans tourner autour du pot.

— C'est mon seigneur Anafiel Delaunay de Montrève, dont j'ai déjà parlé. Il a racheté ma marque, puis m'a adoptée au sein de sa maison. Et il m'a formée aux arts de l'action clandestine.

— Il a fait de vous une espionne.

— Oui, répondis-je. Il a fait cela. Mais il m'a demandé mon avis, à chacune des étapes. Il m'a demandé, encore et encore, de confirmer que c'était bien mon envie. Pourquoi me posait-il sans cesse cette question, alors que ma réponse ne variait jamais ? Je m'interrogeais à cette époque ; je comprends mieux aujourd'hui.

Imriel s'assit près de moi.

— C'est comme lorsque vous me demandez sans arrêt si je suis sûr de mon choix.

Sur son socle, le buste de Delaunay nous regardait tous deux ; son austère visage de marbre rendait fidèlement l'ironie et la tendresse de l'homme que j'avais connu. Le menton posé sur mes mains, je lui rendis son regard, m'interrogeant sur ce qu'il aurait fait face à une situation si inattendue. J'aurais tant voulu qu'il fût là en cet instant – tout comme je l'avais déjà souhaité des milliers de fois depuis sa mort.

— Oui, répondis-je. Comme cela.

— Vous est-il arrivé de regretter ?

Je tournai la tête vers Imriel, pour découvrir qu'il souriait, les yeux pétillants ; il connaissait déjà la réponse.

— Non. (Je lui rendis son sourire.) Je l'ai sûrement maudit en deux ou trois occasions, mais je n'ai jamais regretté. Jamais.

— Je ne regretterai rien moi non plus, vous savez, dit-il. Je ne regretterai rien.

— Je te rappellerai peut-être ce que tu viens de me dire à l'occasion. (Je me penchai pour l'embrasser sur le front.) Allez viens ! Je vais te montrer où tu peux prendre un bain, pour être présentable pour aller à la cour.

— Puis-je porter ma *chamma* et la ceinture du Ras Lijasu ?

— Hmm, il ne vaudrait mieux pas. D'ailleurs, il fait trop froid. Et puis, je préfère ne pas rappeler à Ysandre… (Un coup sourd et violent frappé à la porte d'entrée m'interrompit.) Imriel, va dans la cuisine avec Eugénie. Va !

Il partit ; l'ombre de la peur avait reparu dans ses yeux. Ti-Philippe, Joscelin et Hugues se tenaient déjà dans l'entrée lorsque j'y arrivai. Ti-Philippe fit signe à tout le monde de faire silence, puis entrouvrit le judas dans la porte, en veillant à se tenir sur le côté.

— Qui demande la comtesse de Montrève ?

— La garde de la reine, répondit une voix grave.

Ti-Philippe risqua un œil au judas, avant de se retirer vivement, un sombre sourire sur les lèvres.

— Il y a un escadron tout entier sur le seuil, ma dame.

Je poussai un soupir.

— Fais-les entrer.

Ils étaient une vingtaine, l'épée rutilante au côté, les bottes parfaitement cirées, avec sur les épaules un manteau bleu nuit orné du cygne de la maison Courcel brodé au fil d'argent. Le lieutenant s'inclina devant moi.

— Comtesse Phèdre nó Delaunay de Montrève ?

— Oui, répondis-je en sentant la fatigue du voyage s'emparer de tout mon corps.

— Par ordre de Sa Majesté la reine Ysandre de la Courcel, vous êtes placée en détention sous mon autorité, annonça-t-il d'un ton des plus formels. J'ai ordre de vous conduire vous, messire Joscelin Verreuil et votre jeune… compagnon… jusqu'à la salle du trône. Immédiatement. (Quelque chose vacilla dans

son expression et il reprit sur un ton totalement différent.) Je suis désolé, ma dame.

— Je comprends, dis-je. Puis-je prendre quelques instants pour me changer ? Cela fait plusieurs jours que nous chevauchons.

Le lieutenant hésita, puis secoua la tête.

— J'ai ordre de vous ramener immédiatement.

J'inclinai la tête.

— Je vais chercher le garçon.

Une fois hors de vue, je me précipitai vers ma chambre et pris deux choses, retournant littéralement l'intérieur de ma malle qu'Hugues venait de monter ; l'ordre si nettement préservé venait d'être renvoyé au rang de souvenir. Le premier objet, je le rangeai dans la bourse de voyage toujours accrochée à ma ceinture ; et l'autre, je me le glissai sous le bras. Ensuite, je passai à la cuisine, récupérer Imriel.

Il était en détention sous l'autorité d'Eugénie, le visage fermé et prudent.

— La reine a envoyé une escorte, dis-je. Elle réclame notre présence.

— Doit-on vraiment y aller ?

Je hochai la tête.

— Tu te souviens de ce que tu dois dire ?

— Je m'en souviens. (Imriel déglutit.) Et… Et je suis désolé de vous créer autant de soucis.

— Ne le sois pas. (Je lui touchai la joue et souris.) C'était notre choix, tu sais cela. Et si tu n'étais pas venu avec nous… je serais sûrement encore en train d'essayer de faire du charme aux femmes de Tisaar ou, au mieux, de frapper à la porte du temple de Kapporeth, suppliant le prêtre de me laisser entrer. Tu te souviens ? (Trop tendu pour parler, il se contenta de hocher la tête.) Bien, dis-je. Aujourd'hui, évite juste de crier comme ce jour-là. Je ne crois pas que cela ferait bonne impression sur Ysandre de la Courcel.

Cela le fit rire – ce qui était précisément le but recherché. Il avait l'air un peu moins anxieux lorsque nous partîmes nous remettre entre les mains des gardes de la reine – du moins, jusqu'à ce qu'ils fissent une révérence devant lui.

— Prince Imriel de la Courcel, dit le lieutenant en se relevant. (La courtoisie dont il avait fait preuve à mon égard s'était envolée à la seconde où ses yeux s'étaient posés sur Imriel. Son visage n'était plus qu'un masque, impassible et formel. Seul un léger tremblement au coin d'un de ses yeux indiquait qu'il était perturbé.) Je vous apporte les chaleureuses salutations de votre parente, Sa Majesté la reine Ysandre de la Courcel.

— Merci.

Imriel étudia le tremblement de l'homme qui lui faisait face.

— Messires, ma dame, veuillez nous suivre, s'il vous plaît, dit le lieutenant, en s'efforçant d'ignorer le regard scrutateur d'Imriel sur lui. (Il leva une main à l'instant où Joscelin s'avança.) Pardonnez-moi, messire Verreuil, mais vous n'êtes pas autorisé à porter d'armes en présence de la reine. Elles doivent rester ici.

Joscelin haussa les sourcils.

— Je bénéficie d'une dispense accordée par la reine elle-même.

— Plus maintenant.

Quelqu'un parmi les gardes murmura, tandis que Joscelin retirait méthodiquement son attirail. Tous connaissaient la légende. Joscelin obtempéra sans rien dire ; Hugues s'avança pour recevoir avec révérence l'équipement parfaitement entretenu de mon consort.

— Puis-je vous demander ce que vous portez, ma dame ? demanda le lieutenant en désignant le coffret sous mon bras.

— Des cailloux et du métal, répondis-je. Agencés ensemble de manière plaisante.

Il m'obligea à le lui montrer néanmoins ; il rougit lorsque je m'exécutai.

— Je suis désolé, ma dame. Le devoir.

— Je sais, dis-je. Irions-nous maintenant ?

Chapitre 91

Nous nous rendîmes au palais à bord de l'un des carrosses royaux, aux flancs ornés des armes Courcel. Deux gardes avaient pris place à l'intérieur avec nous ; les autres constituaient une escorte montée. Les rideaux étaient tirés. De la rue, à l'extérieur, ne me parvenait aucun autre bruit que celui de la curiosité suscitée par un attelage du palais royal ; les passants s'arrêtaient pour s'incliner ou faire une révérence, en se demandant quel membre de la famille Courcel pouvait ainsi être transporté.

Tout cela prit fin lorsque nous atteignîmes notre destination.

Je ne m'en faisais pas pour moi-même. Cela faisait de nombreuses années que j'étais une servante de Naamah ; j'étais accoutumée aux murmures et aux regards. Et Joscelin… Eh bien, Joscelin avait déjà connu cela.

Non, c'était pour Imriel que mon cœur saignait.

De toute évidence, Ysandre en avait fini avec le secret. Nous traversâmes les vastes halls du palais au su et au vu de tous, encadrés par ses gardes. Six d'entre eux flanquaient Imriel, la main sur la poignée de leur épée, tendus et alertes, les autres gardaient un œil sur Joscelin et moi, plusieurs pas en arrière. Tout ce que je pouvais voir d'Imri, c'était l'étroitesse de son dos et le fait qu'il ne regardait ni à droite, ni à gauche.

Dans la campagne, on ne l'avait pas reconnu.

Il n'en avait pas été de même à l'intérieur de la Ville d'Elua. Alors, au palais…

Les nobles en promenade s'arrêtèrent. Une femme serra si fort le chien qu'elle tenait sur ses genoux que la pauvre bête glapit. L'assistant d'un petit seigneur s'élança dans un couloir latéral – *en direction de la halle des jeux,* supposai-je – là où les invités du palais pouvaient agréablement tuer le temps.

Tous les couloirs et les grandes salles se remplirent de spectateurs ; un indéfinissable venin commençait à teinter leurs murmures. Le chemin jusqu'à la salle du trône me parut d'une inconcevable longueur. Les portes se refermèrent derrière nous, et les spectateurs repartirent.

Deux autres escadrons de la garde de la reine se tenaient contre les murs, parés à toute éventualité. De l'autre côté de l'immense pièce, j'aperçus Ysandre de la Courcel, reine de Terre d'Ange, assise en majesté. La dernière fois que je l'avais vue ainsi, j'étais à ses côtés. Elle portait une robe d'un violet foncé, ornée d'une ceinture constellée de joyaux, et un lourd manteau, vert comme une forêt, doublé de drap d'or. Ses cheveux blonds étaient artistement coiffés, retenus par une simple résille dorée. À sa gauche se tenait le duc Barquiel L'Envers, magnifique et indéchiffrable ; à sa droite, ses filles, Sidonie et Alais. Elles avaient bien grandi depuis que j'avais fait leur connaissance.

Une affaire de famille, donc ; et une affaire d'État également, à en juger par le visage des nobles et des représentants du Parlement que je reconnaissais dans l'assistance. L'entrevue à venir devait se dérouler devant témoins.

On nous fit nous arrêter, Joscelin et moi, presque à l'entrée de la pièce, tandis qu'Imriel fut conduit jusqu'au trône. Personne ne parlait. Ysandre, le visage grave, le laissa approcher ; cela faisait si longtemps qu'elle attendait cet instant. Les gardes le conduisirent aux pieds d'Ysandre, puis s'écartèrent, le laissant seul devant elle. Imriel s'inclina avec raideur.

— Imriel de la Courcel, dit Ysandre. (Elle sourit et son visage en fut transformé.) Soyez le bienvenu chez vous. (Elle se leva et descendit la marche de l'estrade pour venir poser les mains sur ses épaules.) Nous attendions depuis longtemps de pouvoir vous accueillir au sein de votre famille, mon cousin.

— Merci, Majesté.

Il parvint à parler sans que sa voix tremblât ; j'en ressentis de la fierté. Ysandre se tourna pour faire face à l'auguste assemblée de ses pairs, parents et alliés. Sa main était toujours sur l'épaule d'Imri.

— Voici Imriel de la Courcel, prince du sang, fils de mon grand-oncle le prince Benedict de la Courcel et Melisande Shahrizai du Kusheth, dit-elle d'une voix forte et ferme. Devant vous tous assemblés, nous lui reconnaissons ses droits ancestraux et le déclarons innocent de tous les crimes commis par sa famille. Est-ce bien entendu et enregistré par vous tous ?

Une dizaine de voix répondirent – plus ou moins à l'unisson.

— C'est entendu et enregistré.

J'observai leurs traits pendant qu'ils répondaient. La plupart étaient entraînés à conserver un visage impassible en présence de la reine. Barquiel L'Envers affichait un air amusé. Amaury Trente, qui était présent, avait le visage figé comme la pierre. Dame Denise Grosmaine, secrétaire des présences – et qui à ce titre assistait à toutes les manifestations auxquelles la reine prenait part pour y consigner ce qui s'y passait – avait peut-être un petit quelque chose d'aimable sur le visage. Sidonie, la jeune Dauphine, regardait Imriel avec la même gravité composée que sa mère – mais absolument rien de sa chaleur sous-jacente. Seule la princesse Alais, la cadette des deux filles d'Ysandre, l'examinait avec une curiosité affichée sans fard, intriguée par cette idée d'un nouveau cousin, suffisamment proche en âge pour faire un frère parfait.

— Nous nous en réjouissons. (Ysandre inclina la tête.) N'oubliez pas cet instant et accueillez Imriel de la Courcel dans votre cœur, comme nous l'accueillons au sein de notre famille. Et, ajouta-t-elle encore, sachez également que tout crime commis contre le prince Imriel sera considéré comme un crime contre la maison Courcel.

— Autrement dit, n'assassinez pas ce petit saligaud, murmura Barquiel L'Envers.

Quelqu'un retint son souffle.

Quelqu'un d'autre lâcha un rire hystérique.

Aujourd'hui encore, j'ignore si L'Envers avait vraiment eu l'intention de parler pour être entendu. Il avait marmonné dans sa barbe, mais l'acoustique de la salle du trône était extraordinaire – conçue par les meilleurs ingénieurs du Siovale. Barquiel L'Envers devait le savoir. Peut-être parla-t-il sous le

coup du dépit, ou pris d'un caprice ; mais peut-être poursuivait-il un objectif plus profond encore. Je ne sais pas.

Ysandre devint blanche de fureur. Elle s'en serait alors prise à lui sur-le-champ si Imriel n'avait pas parlé. Ce n'était pas exactement comme cela que nous l'avions préparé, mais il avait hérité de sa mère cette aptitude inouïe à saisir l'instant et l'occasion lorsqu'ils se présentent.

— Majesté ! (Sa voix haute et claire résonna dans la salle du trône.) Une offre de double honneur a été faite. Je vous demande la permission de l'accepter.

C'était la déclaration rituelle ouvrant les négociations en vue de l'adoption formelle d'un enfant au sein de la famille d'un pair d'Angelin – honneur pour la maison qui proposait, honneur pour celle qui acceptait.

Ysandre fixa son regard sur Imriel, ainsi que toutes les personnes présentes.

— Quoi ?

Il rougit mais ne faiblit pas, serrant les dents.

— Une offre de double honneur…

— Majesté ! dis-je en m'avançant d'un pas, ignorant les gardes, qui s'entre-regardaient, indécis, tout en lançant des regards anxieux en direction de Joscelin. (Quand bien même était-il désarmé, sa réputation suffisait à inquiéter. J'exécutai une profonde révérence.) Majesté, au nom de la maison de Montrève, je fais cette offre de double honneur à l'intention d'Imriel de la Courcel.

— La maison de Montrève ? demanda Ysandre, incrédule. Vous plaisantez.

Je secouai la tête.

— Pas du tout, Majesté. Je suis absolument sincère.

Barquiel L'Envers rit très fort, puis un grand silence s'établit.

Dans le calme retombé, Ysandre respirait lentement et profondément, luttant pour garder son tempérament sous contrôle. Lorsqu'elle reprit la parole, sa voix était posée.

— Si je ne me trompe pas, la maison de Montrève se compose d'une servante de Naamah aux prix exorbitants, d'un frère cassilin défroqué et d'une poignée de serviteurs excentriques. Même si vous n'étiez pas sur le point d'être

accusée de trahison pour avoir enlevé un membre de ma maison, un prince du sang, contre ma volonté explicite, et tout cela pour l'exposer à d'incroyables dangers, quel intérêt pourrait-il y avoir pour la maison Courcel, héritière du trône d'Angelin, unie par voie de mariage au Cruarch d'Alba et au Khalif du Khebbel-im-Akkad, à accepter votre offre ? (Elle s'approcha de moi, sourcils froncés, en proie à une authentique perplexité.) Avez-vous perdu la raison au cours de vos pérégrinations ? Quel honneur pourrait-il bien y avoir dans un pareil échange ? Phèdre, au nom d'Elua, qu'est-ce qui vous donne à penser que je pourrais donner mon accord à pareille demande ?

Je tins mon regard fixé sur elle sans rien dire, pendant que mes mains sortaient de la bourse à ma ceinture l'étoile du compagnon. Je la lui présentai sur la paume de ma main tendue.

Ysandre fut tétanisée.

— Vous ne feriez pas cela ?

— Vous me devez une faveur, Ysandre, dis-je doucement. Tout ce qui est en votre pouvoir et que vous êtes en droit d'accorder. Cette demande satisfait à ces deux conditions.

— Non. (Le menton d'Ysandre exprimait exactement le même entêtement que celui d'Imriel.) Non, répéta-t-elle. Cela est une affaire d'État qui touche à la couronne elle-même. Le prince Imriel est troisième dans l'ordre de succession. En tant que souveraine régnante, je n'ai pas le droit d'exposer sa vie au danger. Comme vous le signalez vous-même, le prince a des ennemis qui en veulent à sa vie. Comment pouvez-vous prétendre qu'il serait aussi bien protégé dans votre maison que dans la mienne ?

— Bénéficiera-t-il dans votre maison de la garde d'un Cassilin dévoué en qui vous auriez confiance jusqu'à la mort ? demandai-je. Dans la mienne, il l'aura. Et, défroqué ou pas, je parle d'un Cassilin à qui vous aviez un jour remis les lauriers de « champion de la reine ». Je peux me porter garante de la loyauté de tous ceux vivant sous mon toit – hommes, femmes et enfants. Pouvez-vous en dire autant, ma dame ?

Je laissai mon regard peser sur Barquiel L'Envers, qui me salua d'un signe de tête mi-figue mi-raisin.

— Peu importe, dit Ysandre en ignorant délibérément le sens de ma remarque. Montrève est une petite maison qui pourrait très facilement être submergée.

— Pas si facilement que cela. (Je souris.) La puissance que Montrève n'a pas par ses possessions propres est compensée par ses amis et alliés. Combien de grandes maisons de Terre d'Ange peuvent se targuer d'une relation remontant à l'enfance avec le Maître du détroit ?

Le coup porta ; je ne m'étais pas décidée à la légère à l'utiliser. Je me tenais debout devant la reine, mon étoile du compagnon posée sur ma main tendue, faisant un effort terrible pour qu'elle ne tremblât pas.

Les yeux d'Ysandre cherchèrent mon regard.

— Phèdre, pourquoi ?

Je songeai à Imriel à Daršanga – à la nuit où il avait pleuré pour la première fois. Je me souvins de lui pataugeant dans l'eau devant la petite langue de sable, aux prises avec l'énorme poisson, luttant de toutes ses forces pendant que Joscelin lui criait ses instructions. Puis de sa joie et sa fierté sans mélange lorsque Bizan lui avait offert son briquet à silex. Mais, plus que tout, je le revis s'interposer pour me protéger sur l'île de Kapporeth.

— Toutes les familles ne naissent pas de la semence et du sang, ma dame. Vous devriez le savoir. Si Anafiel Delaunay n'avait pas aimé votre père, vous seriez morte aujourd'hui.

Son visage se figea.

— Vous utilisez cela contre moi ? Vraiment ?

— Non, dis-je en secouant la tête. (Un immense sentiment de tristesse s'abattait sur moi.) Je ne fais qu'en demander le prix.

— Et vous, Cassilin ? demanda Ysandre en se tournant vers Joscelin – qui s'était approché pour se tenir derrière moi. Êtes-vous aussi partie prenante dans cette folie ?

Il s'inclina, avec son inimitable grâce cassiline.

— Pardonnez-moi, Majesté, mais je le suis.

— Qu'il en soit donc ainsi. (Elle prit l'étoile du compagnon sur ma main et referma son poing dessus. Puis elle s'adressa à

l'assemblée médusée.) Une offre de double honneur a été faite, dit-elle d'une voix lugubre, et une faveur a été demandée – que notre propre parole nous oblige à honorer. (Elle se tourna vers Imriel.) Est-ce votre souhait d'accepter cette offre ?

— Oui. (Il se trémoussait d'excitation. Ses yeux brillaient comme des soleils.) Oui, Majesté.

Ysandre poussa un soupir.

— Que les registres témoignent donc que ce membre de notre maison sera dorénavant connu sous le nom d'Imriel nó Montrève de la Courcel, qu'il sera confié aux soins et à la garde de la maison de Montrève jusqu'à ce que les deux parties en décident autrement – à condition bien sûr que nous ne couvrions pas de chaînes sa mère adoptive et son très estimé consort Joscelin Verreuil, au terme du jugement de l'affaire que nous allons examiner maintenant. Comtesse, nous sommes en possession d'une lettre dans laquelle vous-même et votre consort admettez librement votre intention d'ignorer mes instructions concernant le retour du prince Imriel. Le niez-vous ?

— Pas du tout, Majesté, dis-je.

— Vous vous engagiez à revenir le plus vite possible vous mettre sous l'autorité de notre ambassadeur en Iskandria, le comte Raife Laniol de Penfars, et vous ne l'avez pas fait. Pourquoi ?

Je toussai pour m'éclaircir la voix.

— Parce qu'il m'est apparu que je pourrais plutôt rentrer par La Serenissima et y conclure un accord avec Melisande Shahrizai.

L'expression sur le visage d'Ysandre était glacée.

— Et quelle est la teneur de cet accord ?

Oh ! comme il était difficile de soutenir son regard… Mais je parvins à ne pas flancher.

— Que je m'engage à élever son fils plutôt que ce soit vous, en échange de quoi elle promet de ne pas lever la main, directement ou indirectement, sur vous-même ou vos filles.

Je ne sais à quoi Ysandre s'était attendue, mais ce n'était sûrement pas à cela.

— D'où cette offre de double honneur.

— Non, répondis-je. Je l'aurais faite de toute façon. Tout ce que j'ai dit précédemment demeure exact, mais c'était l'unique moment où je pouvais utiliser cette décision comme levier pour contraindre Melisande. Je suis désolée, ma dame. Sincèrement désolée.

— Vous pensez vraiment qu'elle va tenir sa parole, *anguissette ?* (C'était Barquiel L'Envers qui venait de parler, nonchalamment appuyé contre le trône d'Ysandre, aussi dangereux qu'un léopard musardant au soleil.) Quelle idée amusante ! Vous êtes toujours entichée d'elle, ma chère.

Je ne lui répondis pas ; je maintins mon regard sur Ysandre. Elle m'avait appelée « folle » une fois à cause de ce que je lui disais au sujet de Melisande. Après La Serenissima, elle avait juré de ne plus jamais douter de moi. Je savais que j'avais raison. J'ignorais en revanche si Ysandre le savait elle aussi, ou même si elle s'en souciait.

Elle me lança un regard.

— Avez-vous autre chose à ajouter ?

— Oui, Majesté. Je m'agenouillai pour lui tendre le coffret que j'avais glissé sous mon bras gauche. (J'en ouvris le couvercle.) Sa Majesté la reine Zanadakhete de Meroë, souveraine du Jebe-Barkal, m'a chargée de vous transmettre ses salutations et de vous informer qu'elle accueillerait favorablement une ambassade d'Angeline à Meroë si votre souhait était d'y en envoyer une.

Ysandre sortit le collier du coffret et le porta devant ses yeux pour l'examiner. Il se balançait doucement sous le poids de son or ; l'énorme émeraude entre les cornes d'Isis jetait des lueurs vertes tout autour de la salle du trône.

Il représentait au moins une rançon de roi.

— La reine Zanadakhete de Meroë, dit Ysandre en écho.

— Oui, Majesté.

J'avais baissé la tête après lui avoir remis le bijou ; je restai dans cette posture.

— Phèdre. (Son ton m'étonna au point de m'obliger à la regarder. Le visage d'Ysandre était indéchiffrable.) Avez-vous trouvé l'objet de votre quête ?

Nous aurions tout aussi bien pu être seules dans la pièce, elle et moi. Au bout du compte, et une fois tout bien pesé, nous avions traversé bien des épreuves ensemble, Ysandre de la Courcel et moi. Mon seigneur Delaunay avait juré sur sa vie de protéger la sienne, au nom de l'amour voué à son père. La plupart des batailles que j'avais livrées étaient avant tout ses batailles à elle ; si j'avais pu nourrir des regrets, c'était pour les moyens employés, pas pour la cause en elle-même.

Nos vies étaient inextricablement liées.

Et tout cela faisait partie du nom de Dieu.

— Oui, Majesté, dis-je en levant mon regard sur elle. (Je sentis les larmes me piquer les yeux.) J'ai trouvé ce que je cherchais.

Ysandre hocha lentement la tête, puis parcourut lentement la salle du trône des yeux. L'étoile du compagnon était dans l'une de ses mains, et le collier de la reine Zanadakhete dans l'autre. Personne ne disait rien ; même Barquiel L'Envers ne souriait plus.

— Dans la lettre dans laquelle vous admettiez votre culpabilité, vous arguiez de la saison des pluies du Jebe-Barkal comme motif pour retarder la remise du prince Imriel à messire Amaury Trente. Est-ce exact ?

— Oui, ma dame, murmurai-je. C'est exact.

— Bien. (Ysandre laissa choir le collier dans le coffret ouvert que je tenais toujours devant moi, puis rabattit le couvercle et ordonna d'un signe à un serviteur de l'emporter.) Puisque vous reconnaissez librement les faits qui vous sont reprochés, voici quelle est ma sentence. Pendant la durée d'une saison – cette saison pendant laquelle vous avez différé le retour de mon parent –, vous et les vôtres devrez demeurer ici, dans la Ville d'Elua.

Hyacinthe.

— Majesté ! m'exclamai-je. Vous ne pouvez pas…

— Assez ! (Les yeux d'Ysandre fulminèrent.) Combien d'indulgences exigerez-vous de moi encore, Phèdre nó Delaunay ? Vous avez été prompte à faire valoir votre amitié avec le Maître du détroit. Est-elle si fragile, cette amitié, que trois mois pourraient suffire à la mettre en péril ? Vous

demeurerez dans la Ville pendant toute la durée de l'hiver. Et, si vous vous avisiez de mettre ne serait-ce qu'un pied hors de ses murailles, vous seriez jugée pour trahison. Est-ce bien compris ?

— Hyacinthe a donné sa vie pour vous, ma dame ! dis-je. Pour vous et pour Terre d'Ange – pour que Drustan mab Necthana puisse venir à votre secours et à vos côtés.

— Non. (Quelque chose s'adoucit dans le visage d'Ysandre.) Il l'a donnée pour vous, Phèdre – même si je ne mésestime pas le sacrifice qu'il a usurpé. Cela étant, vous avez ouvertement défié mon autorité et votre transgression ne va pas sans un prix à payer. Je regrette que Hyacinthe, fils d'Anasztaizia, ait à en supporter le coût mais c'est sur vous que retombe la faute, pas sur moi. Demeurerez-vous ici ainsi que je le demande ?

Je baissai la tête ; le marbre était froid sous mes genoux. C'était une décision bien amère – amère, mais juste aussi.

— Oui, murmurai-je. Je demeurerai ici.

Chapitre 92

Lorsque les poètes évoquent « le plus amer des hivers » en Terre d'Ange, ils parlent de celui qui précéda l'invasion skaldique – l'hiver où la maladie ravageait le pays, où Melisande Shahrizai et Isidore d'Aiglemort trahissaient leur patrie, et où mourut Ganelon de la Courcel, le vieux roi.

Pour moi, le plus amer des hivers fut celui qui vint.

Cela commença dès l'instant où Ysandre me congédia et où il me fallut traverser la grande salle du trône jusqu'au hall d'entrée du palais. Je m'étais trop vite vantée de ma capacité à conserver mon maintien sous le regard de mes pairs. Leurs œillades assassines me brûlaient ; les murmures étaient devenus cruels.

— Phèdre. Phèdre.

Pas étonnant que je ne fusse jamais parvenue à trouver Hyacinthe dans mes rêves. Le chemin du retour était plus long encore que je l'avais imaginé ; j'avais encore bien des pas à faire. Pour Imriel, je parvins à conserver le dos droit, les épaules dégagées et la tête haute ; pour la millième fois au moins, je remerciai Elua de la présence de Joscelin à mes côtés. Les chuchotis couraient avec la désagréable insistance d'une petite pluie, mais il soutenait les regards méprisants avec un désintérêt tranquille. Il avait déjà traversé tout entier son enfer personnel. Il n'y avait rien dont la noblesse de Terre d'Ange pût le menacer.

J'aurais pu refuser.

Certes, Ysandre aurait alors pu me couvrir de chaînes, mais elle ne l'aurait pas fait. Je le savais – aussi sûrement que je savais que Melisande respecterait sa parole. Si j'étais partie sur-le-champ jusqu'à Hyacinthe, Ysandre aurait laissé faire.

J'aurais payé après.

Et je ne pouvais l'en blâmer. Je l'avais doublement défiée – dans son dos et en face aussi, en lui forçant la main devant une assemblée publique. Elle était la reine de Terre d'Ange. De telles actions ne pouvaient pas demeurer impunies, au risque sinon de sécréter un venin qui empoisonnerait son règne. Aux yeux du royaume, la sanction était légère. Si j'avais refusé de me soumettre, si je l'avais défiée une fois encore, les choses seraient devenues plus sérieuses.

J'aurais pu être déchue de mon titre et de mes possessions.

Et j'aurais à coup sûr perdu la garde d'Imri.

C'était amer, mais juste ; j'avais fait mes choix en toute connaissance de cause. Je me demandai si elle savait que rien ne pouvait m'atteindre plus que le fait de savoir que Hyacinthe endurait une souffrance inutile – dont j'étais moi-même la cause. Peut-être bien, après tout. Il y a du sang kushelin dans la lignée L'Envers – et avec lui une parfaite perception de la douleur et de ses arcanes. Peut-être était-ce la volonté de Kushiel, pour que je pusse moi aussi savoir ce que c'était que faire souffrir un innocent par mes propres transgressions. Même l'Élue de Kushiel n'est pas insensible à sa justice.

Je ne sais pas.

Ce fut un hiver bien long et bien amer.

Mais heureusement certaines choses y mirent un peu de lumière, et en particulier Imriel. Il prospérait et s'épanouissait au sein de notre demeure dans la Ville d'Elua. Eugénie l'adorait, comme toutes les personnes employées à mon service. Il étudiait la discipline cassiline en compagnie de Joscelin dans le jardin gelé, imitant chacun de ses mouvements. Pour ne pas être en reste, Ti-Philippe lui enseigna l'escrime classique. À l'amusement de tous, le jeune Hugues se décréta gardien personnel d'Imriel. Le jeune homme n'était pas particulièrement doué avec les lames, mais il maniait très efficacement le bâton de berger ; je le vis un jour en assener un coup à Joscelin qui le surprit et lui fit effectivement mal. Hugues apprit à Imriel à jouer de la flûte et découvrit à cette occasion qu'il en connaissait déjà les rudiments.

Mon prince, mon petit pâtre.

Pour ma part, je lui enseignai bien d'autres choses – comme Anafiel Delaunay l'avait fait avec Alcuin et moi. Il lisait bien en d'Angelin comme en caerdicci ; je lui donnai des ouvrages d'histoire et de philosophie, empruntant aux archives de l'académie d'Angeline ceux que je ne possédais pas moi-même. Je lui enseignai le cruithne – dont il avait déjà commencé l'étude au sanctuaire d'Elua. À une certaine époque, c'était une langue que personne n'étudiait, uniquement parlée par les barbares au visage bleu de l'autre côté du bras de mer gardé par le Maître du détroit. Depuis, c'était devenu la langue maternelle de l'époux de la reine, le Cruarch d'Alba, et les enfants d'Angelins l'apprenaient dans les écoles.

Et pourquoi ?

Parce que Hyacinthe avait rendu cela possible.

Mais personne ne le disait.

Je présentai Imriel à Emile du quartier du Seuil de la nuit – et à travers lui à tous les Tsingani de Terre d'Ange. Ils ne se souciaient guère de savoir de qui il pouvait être le fils ; seul comptait le fait qu'il avait joué un rôle dans la quête de la clé qui permettrait de libérer le fils d'Anasztaizia, le *Tsingan Kralis,* le prince des voyageurs.

Tout comme moi, les Tsingani attendaient le printemps.

Et je le présentai à Eleazar ben Enokh, le mystique yeshuite. Cela me chagrinait de ne pouvoir partager le nom de Dieu avec lui – lui qui l'avait cherché pendant si longtemps. Mais je ne pouvais pas le faire. Lorsque j'y songeais, ma gorge enflait au point de se fermer, et je savais que le Nom sacré m'avait été donné pour un but – et un but seulement.

— Adonai fait comme Il l'entend, et personne ne peut saisir Ses desseins dans toute leur dimension. (Les paroles d'Eleazar étaient emplies de gentillesse.) Mon cœur se réjouit pour toi, Phèdre nó Delaunay.

Si je ne pouvais pas partager le nom de Dieu avec lui, au moins pouvais-je lui parler de la tribu de Dân, ce que je fis à satiété – l'union de Shalomon et Makeda et le Pacte de la sagesse, la folie de Khemosh et la fuite jusqu'à Tisaar, puis le lac des Larmes et l'Arche des tables brisées sur l'île de Kapporeth. Il

enregistra tout cela avidement, sous l'œil à la fois indulgent et intéressé de son épouse.

Ainsi s'écoula mon plus amer des hivers.

Je passais de longues heures à rédiger des lettres ; j'avais une année de retard à combler dans ma correspondance. Quand bien même mes missives ne partiraient avant le printemps au-delà des mers, j'écrivis à Nicola L'Envers y Aragon en Amílcar, à Kazan Atrabiades en Epidauro – qui m'avait d'ailleurs lui-même envoyé un message m'informant de sa nomination –, ainsi qu'à Pasiphae Asterius, la Kore de Temenos. J'étudiai avec une obsession maniaque tout ce que ma bibliothèque pouvait contenir sur l'ange Rahab. J'avais passé dix années à compiler ces ouvrages ; je n'y appris rien qui ne me fût déjà connu. Je pensais à la confrontation à venir. Au cours de cette saison, bien rares furent les visiteurs à venir me voir ; et rares aussi ceux qui m'invitèrent chez eux. Je reçus plusieurs propositions de rendez-vous émanant de personnes qui ne se seraient jamais risquées naguère à demander – des marchands à la réputation douteuse et un petit seigneur pitoyable suspecté de mauvais traitements sur ses serviteurs. Je les brûlai sans prendre la peine d'y répondre.

La Ville d'Elua attendait de voir si Ysandre allait me pardonner.

Chaque semaine, un émissaire de la reine venait s'assurer de la bonne forme d'Imriel, tant physique que morale. C'était un jeune noble eisandin, Cuillen Baphinol, qui avait étudié la médecine dans l'un des sanctuaires d'Eisheth. Je le traitai avec une politesse jamais prise en défaut. Tout d'abord, il inspecta la maison, la mine grave et le geste théâtral, s'assurant de son confort et de la solidité des portes et des verrous. Joscelin suivit tout cela avec amusement ; Imriel avec un ressentiment croissant. Bien que petite, ma demeure était aussi sûre que n'importe quel manoir à l'intérieur de la Ville. Je me suis toujours montrée vigilante sur ce point, depuis que mon seigneur Delaunay et mon frère adoptif Alcuin avaient été assassinés dans leur propre maison. Puis, au fil du temps, Cuillen se montra de plus en plus chaleureux et je le consultai sur quelques points de botanique glanés lors de mes voyages.

Néanmoins, jamais il ne laissa rien filtrer quant à l'humeur d'Ysandre.

Parmi les personnes que je connaissais, toutes ne me tournèrent pas le dos. Dès lors que les ragots lui parvinrent aux oreilles, j'entretins une correspondance nourrie avec Cecilie Laveau-Perrin, mon ancien mentor dans les arts de Naamah. Quelques années auparavant, elle avait fermé son salon pour de bon, pour se retirer dans sa demeure campagnarde de Perrinwolde qui, hélas ! était à une journée de cheval à l'extérieur des murs de la Ville d'Elua. J'étais ravie de recevoir ses lettres.

Je reçus également une invitation pour nous tous, de la part de Thelesis de Mornay, la poétesse de la reine ; je l'acceptai avec joie, car elle vivait à demeure au sein du palais, si bien que je pouvais lui rendre visite sans violer mon serment.

Cela faisait peut-être trois ans que je ne l'avais pas vue, et la découverte de son état me causa un choc. Touchée par la fièvre du plus amer des hivers – le premier –, Thelesis n'avait jamais pleinement recouvré sa santé. Ses appartements étaient toujours chauffés à un niveau pratiquement insupportable ; un feu flambait dans l'âtre de chacune des pièces, mais il y avait aussi des braseros disséminés un peu partout, ainsi que des pots d'eau mise à bouillir sur les feux pour maintenir l'humidité de l'air. Il y régnait donc une touffeur moite tout à fait comparable à ce que nous avions connu sur les plaines du Jebe-Barkal pendant la saison des pluies. Un serviteur revêtu de la livrée Courcel s'occupait de les entretenir avec un soin attentif et tranquille.

Thelesis avait l'air plus âgée qu'elle l'était en réalité ; ses cheveux bruns étaient mêlés de gris et sa peau, devenue jaunâtre, pendait quelque peu sur son corps frêle. Mais, si ses yeux noirs étaient désormais profondément enfoncés dans leurs orbites, ils n'en demeuraient pas moins vifs et brillants ; sa voix aussi conservait comme un écho lointain de sa riche musicalité.

— Phèdre nó Delaunay, murmura-t-elle en me donnant le baiser de bienvenue. Comme je suis heureuse de vous voir de nouveau.

Je me penchai pour poser ma joue contre la sienne ; par ce contact, je sentis toute sa fragilité.

— Vous êtes bien bonne de nous recevoir, Thelesis. Ne nous laissez surtout pas vous épuiser inutilement.

— Balivernes. (Elle m'écarta d'elle en souriant.) Et Joscelin Verreuil ! Venez ici que je sente votre force, champion de la reine.

— Je ne le suis plus, dit-il en lui rendant son baiser. Mais je suis heureux de vous voir, poétesse de la reine. J'espère que vous vous portez aussi bien que possible.

— Comme vous voyez, dit-elle en désignant les feux, les braseros et l'éternel capharnaüm autour d'elle. (J'avais toujours vu ses appartements envahis de livres et de rouleaux, et de fragments d'œuvres entamées et à moitié finies. À la table de travail la plus éloignée, une toute jeune fille vêtue d'un sarrau couleur terre pilait des galles de chêne dans un mortier ; autour d'elle, le sol était jonché de morceaux de coques. Depuis que je la connaissais – soit un certain nombre d'années –, jamais Thelesis de Mornay ne m'avait paru en mesure de vivre et travailler au milieu de l'ordre. De ses yeux noirs de poétesse, elle vit Imriel qui prenait la mesure de tout cela.) Un sacré désordre, n'est-ce pas ? lui dit-elle.

— Phèdre aussi sème le désordre dans son bureau lorsqu'elle cherche quelque chose, répondit-il prudemment, guettant sa réaction. Elle ne le croit pas, mais c'est vrai.

— Vraiment ? (Thelesis sourit.) Je n'aurais jamais cru cela d'elle. Je suis Thelesis de Mornay. Vous devez être Imriel.

Il inclina les épaules devant elle.

— Imriel nó Montrève.

— Je sais. (Elle passa une main légère sur sa joue.) Un beau nom que vous portez – un nom noble. Anafiel Delaunay de Montrève était de mes amis, et je le pleure toujours aujourd'hui. Il serait fier de ce que Phèdre a fait de son nom – et deux fois plus fier de savoir que vous le portez. Lui-même ne l'a jamais porté, jamais au temps de sa vie adulte. Connaissez-vous son histoire ?

— Oui. (Imriel se détendit, rendant son sourire à Thelesis.) Nous avons un buste de Delaunay, vous savez.

— Je sais. (C'était elle qui me l'avait offert.) J'aimerais entendre votre histoire, Imriel, si vous voulez bien me la raconter. Votre histoire et celle de Phèdre et de Joscelin.

Ainsi racontâmes-nous notre épopée à la poétesse de la reine, du début jusqu'à la fin ; et cela dura bien longtemps. Le serviteur, plein de prévenance et de calme, apporta du thé sucré au miel, accompagné d'un plat de petits gâteaux, ainsi qu'une couverture de laine blanche finement peignée qu'il déposa doucement sur les épaules de sa maîtresse. Thelesis se redressa dans son fauteuil sans cesser d'écouter ni nous interrompre, et but une gorgée pour calmer la toux qui lui venait. De temps à autre, ses yeux s'embuaient de larmes. Nous racontions à tour de rôle, et l'unique bruit que l'on entendait en plus de nos voix était celui des galles réduites en poudre pour fabriquer de l'encre. Mais, bientôt, même ce bruit cessa ; la jeune apprentie interrompit son travail pour écouter, assise sur son tabouret, le menton posé sur les mains.

— Oh ! Elua ! murmura Thelesis lorsque nous eûmes fini. Oh ! mes enfants !

Il n'y avait pas grand-chose d'autre qu'elle aurait pu dire. À sa table, l'apprentie reprit son ouvrage.

— Ce n'est pas une histoire faite pour la poésie, dis-je. Pas Daršanga.

— En effet. (Son regard restait posé sur Imri, empli de compassion.) Mais c'est une histoire qu'il faut raconter, pour que nous nous souvenions et que pareille chose ne puisse plus jamais arriver. Je vais réfléchir à la meilleure manière de procéder. Je ne vivrai peut-être pas pour voir cette œuvre achevée, mais je crois pouvoir dire que j'en verrai au moins les débuts.

— Ne dites pas des choses comme cela, dis-je.

Sincèrement, je n'avais pas envie de les entendre. Le chagrin estompa son sourire.

— Ah ! Phèdre ! vous n'avez jamais fui la vérité. J'ai vécu toutes ces années d'une manière dont rêvent tous les poètes ; je n'ai aucun regret. Mais n'ayez crainte, ma chère, je ne suis pas encore partie. Manquer la fin de l'histoire… ah ! voilà qui me

chagrinerait. (Son ton changea subitement.) Cela doit être terrible pour vous d'attendre ainsi.

Je pris une profonde inspiration, mais ne répondis rien.

— Ysandre vous pardonnera, vous savez. (Thelesis lut l'expression sur mon visage.) Vous ne lui avez pas laissé le choix, Phèdre. Et je crois pouvoir dire que cela lui a été d'autant plus douloureux venant de votre part. Mais je me souviens également de votre jeune ami tsingano ; je m'en souviens très bien, même. Je crois qu'il doit avoir en lui des ressources morales insoupçonnées. Il y a deux ans, vous lui avez fait le don de l'espoir. Je crois qu'il attendrait trente ans encore s'il le fallait ; trois mois ne sont rien pour celui qui est confronté à l'éternité.

Mon cœur soudain se gonfla.

— Sibeal a porté mon message ?

— Personne ne vous a prévenue ? (Elle secoua la tête.) Évidemment non ; qui prendrait cette peine ? Oui, ma chère, Sibeal l'a porté. Il a autorisé le vaisseau du Cruarch à pénétrer dans le port, et elle lui a parlé. Et puis, n'oubliez pas que Hyacinthe a le don du *dromonde,* n'est-ce pas ? Maintenant que votre chemin s'est tracé et que bien des choses imprévisibles se sont produites, je dirais que la voie des possibles doit paraître plus claire désormais.

— Pour Rahab, dis-je avec un frisson.

— Pour l'ange connu comme étant l'Orgueil et l'Insolence, précisa Thelesis, d'une voix douce. Savez-vous ce que vous ferez lorsque vous arriverez sur place ?

— Non, dis-je. Pas vraiment.

— Elle aura un plan d'ici là, dit Joscelin à Imriel. Il faudra sans doute que je nage trois fois autour de l'île en te portant sur mon dos, et que toi tu portes ma crinière de lion sur la tête et que tu cries en brandissant une épée. Cela devrait attirer l'attention de Rahab, tu ne crois pas ?

Imriel sourit.

— Parce que vous pouvez nager en ayant le mal de mer ?

— Chut ! (Joscelin tira gentiment sur une boucle de ses cheveux.) Tu n'es pas censé révéler ces choses-là. Surtout devant la poétesse de la reine.

Je surpris Thelesis en train de suivre leur échange. Elle sourit en sentant mon regard sur elle.

— Qu'avez-vous dit à Ysandre, déjà ? « Toutes les familles ne naissent pas de la semence et du sang. »

— Elle vous a dit cela ? demandai-je, surprise.

— Même une reine peut reconnaître l'œuvre de la main d'Elua, Phèdre nó Delaunay. Laissez-lui du temps. (Thelesis tourna la tête pour tousser, en plaquant sur sa bouche un fin mouchoir brodé aux armes de la maison Courcel. Dans le fond de la pièce, la jeune apprentie reposa son pilon et descendit de son tabouret ; elle apporta le mortier à Thelesis pour lui faire inspecter la galle finement moulue.) C'est parfait, dit Thelesis en recouvrant sa voix. Merci Alais.

Alais ? Je tressaillis, ne reconnaissant qu'à cet instant la cadette des filles d'Ysandre dans cette apprentie vêtue d'un sarrau couleur terre. *Bravo pour mes prétendus talents d'observation,* songeai-je.

— Princesse Alais, dis-je avec empressement, en me levant pour exécuter une révérence.

Elle me considéra avec les yeux violets de la maison L'Envers et fronça le bout de son nez.

— Je ne suis qu'Alais ici. Thelesis me permet de l'aider de temps en temps.

— Et précisément aujourd'hui ? dis-je en haussant mes sourcils à l'intention de Thelesis.

— Elle voulait connaître l'histoire de son cousin, dit-elle. Ysandre n'y a pas vu d'objection. Son grand-père Ganelon avait cherché à la protéger des vérités déplaisantes lorsqu'elle était enfant. Elle ne commettrait pas la même erreur avec ses filles. Autant qu'elles connaissent le pire dès le début, qu'elles puissent ensuite régler leur vie en conséquence.

— Sidonie n'a pas voulu venir écouter, dit Alais avec un petit air suffisant. Et puis, elle n'aime pas se salir. Me raconterez-vous comment vous avez vu des lions, mon cousin ? demanda-t-elle en s'adressant directement à Imriel. Moi, je vous montrerai comment faire de l'encre.

Imriel me lança un regard indécis. Je haussai les épaules.

— Vas-y, si tu veux.

— Alais, ne touchez pas au vitriol, dit Thelesis. Souvenez-vous de la dernière fois.

— Je n'y toucherai pas.

Joscelin, qui s'était levé pour s'incliner devant la jeune princesse, rit de bon cœur tandis qu'Alais emmenait Imri avec elle jusqu'à sa table de travail.

— Un sacré numéro ! Je me souviens qu'elle voulait jouer avec mes dagues. Quel âge a-t-elle maintenant ? Sept ans ? Huit ans ?

— Huit, confirma Thelesis. Elle fait des rêves prémonitoires parfois. Des petites choses, mais qui se révèlent toujours exactes. Drustan pense qu'elle pourrait avoir hérité le don de sa mère, Necthana.

Nous les contemplâmes sans rien dire – leurs petites têtes penchées sur la table, tandis qu'Alais détaillait le mélange de la poudre de galle au vitriol allongé de gomme arabique. On obtenait ainsi une encre des plus résistantes, qui ne coulait ni ne bavait, même exposée à l'humidité. De loin, on aurait pu les croire frère et sœur. *Elle a des rêves et lui des cauchemars,* songeai-je. *Et moi, j'ai les deux. Mais, si Elua le béni le veut, tout cela sera bientôt fini. Et, pour ces deux-là, la vie n'est encore faite que de commencements.*

— Nous parlons d'histoires qui s'achèvent, murmura doucement Thelesis de Mornay. Mais, en vérité, c'est nous qui arrivons à notre fin. Les histoires continuent à jamais.

Je priai en silence qu'elles ne se poursuivissent pas sans moi.

Pas déjà.

Hyacinthe.

Chapitre 93

Le vent du début du printemps soufflait en rafales capricieuses. Sur tout le territoire de Terre d'Ange, les champs commençaient à verdir. Les premières pousses sortaient du sol pour monter en direction du soleil. Les crocus déployaient leurs corolles pourpres, blanches et jaunes, et les bourgeons avaient fait leur apparition dans les arbres. Dans les montagnes, les bergers se tenaient prêts pour l'agnelage. Dans les campagnes, les fermiers surveillaient le ciel et semaient. Sur les côtes, les marins étudiaient les vents et se tenaient prêts à partir.

Et, dans la Ville d'Elua, les paris étaient engagés sur la date de l'arrivée du Cruarch.

Je crois pouvoir affirmer que jamais je ne l'avais attendu moi-même avec une telle impatience ; et Elua sait pourtant en quelle estime je tenais Drustan mab Necthana. Car tels étaient les termes de la sentence d'Ysandre : lorsque le Cruarch franchirait les portes de la Ville, je serais, moi, autorisée à la quitter.

Ce fut Cuillen Baphinol qui nous apporta la nouvelle. Prétendument, il s'agissait d'une visite officielle, mais son cheval était couvert d'écume à son arrivée dans la cour et ses cris firent sortir Joscelin en courant, l'épée déjà à la main. Les Cassilins ne tirent l'épée que pour tuer, mais, lorsqu'il s'agissait de la protection d'Imriel, Joscelin ne s'embarrassait plus de ses dagues.

— Je viens en paix, dit Cuillen hors d'haleine en levant les mains au ciel. En paix, messire Verreuil. J'ai des nouvelles ! Le vaisseau amiral du Cruarch a été aperçu !

Joscelin fixa un instant ses yeux sur lui, puis lâcha un cri de pure joie et serra le seigneur eisandin dans ses bras.

Cuillen Baphinol sourit en lui tapant dans le dos.

— Je pensais bien que cela vous ferait plaisir, messire !

Nous fîmes une petite fête ce soir-là, et la maisonnée entière prit part à la liesse. Lorsque tout fut organisé, je donnai à tout le monde, d'Eugénie au palefrenier Benoît, quartier libre pour la nuit. L'attente avait lourdement pesé sur nous tous – et jeté un voile sombre de trois mois sur ce qui aurait dû être un retour joyeux à la maison. Nous le fêtâmes cette nuit-là. Dans les grandes maisons de Terre d'Ange, on aurait sûrement été stupéfaits d'apprendre que, dans la maison de Montrève, la servante dînait avec le chevalier, et que le palefrenier était assis à la table, de la paille dans les cheveux. Mais c'était ma maison, et eux tous étaient ceux qui l'avaient tenue à bout de bras pendant les plus noires périodes. Moi, j'avais déjà été pair du royaume et l'esclave d'un barbare ; ma fierté ne m'interdisait pas de dîner à côté de quelqu'un aux ongles noirs.

Et Elua fasse que je ne sois jamais ainsi, priai-je.

Néanmoins, je dois admettre qu'il sentait quand même fort l'écurie.

Le lendemain matin, nous avions tous la tête un peu lourde. Les réjouissances s'étaient poursuivies jusque tard dans la nuit, et le fût que nous avions mis en perce était vide. J'avais autorisé deux verres à Imriel, et ses yeux en étaient devenus tout brillants ; sous sa peau claire, le rouge lui était monté aux joues. Il avait chanté une romance de berger de sa voix haute et claire, accompagné par Hugues à la flûte. *Combien de temps,* m'étais-je demandé, *combien de temps avant que sa voix mue ?* Peu, certainement. Sa croissance s'était ralentie à Daršanga, mais il rattrapait le temps perdu.

— Il va en briser des cœurs, celui-là, prédit Eugénie.

Ce jour-là, j'envoyai un Hugues aux yeux battus porter la nouvelle de l'arrivée imminente du Cruarch à Emile dans le Seuil de la nuit, ainsi qu'à Eleazar dans le quartier yeshuite. C'était plus à titre de courtoisie qu'autre chose, puisque tous deux l'auraient certainement déjà appris par d'autres sources, mais je leur avais promis de les tenir informés lorsqu'arriverait l'heure de mon départ. Il y eut un coup frappé à la porte, et je crus que c'était Hugues qui rentrait.

C'était un courrier royal, porteur d'une convocation de la reine.

— Que veut-elle ? demanda Joscelin, les sourcils froncés. Elle ne va tout de même pas changer d'avis maintenant.

— Sa Majesté vous a-t-elle donné la moindre indication ? demandai-je.

Le messager secoua la tête.

— Uniquement que votre présence est souhaitée ma dame. La vôtre, celle de votre consort et celle du prince.

Nous nous rendîmes de nouveau au palais, mais à bord de notre propre attelage cette fois-ci. Dans toute la Ville, les gens fêtaient la nouvelle. Les auberges et les marchands de vin étaient ouverts ; on se pressait sur les marchés. De nouveaux paris étaient engagés. Les étudiants, à qui l'académie avait accordé la journée, avaient envahi les rues, buvant à la santé du Cruarch, imaginant à l'avance les trois jours et trois nuits de réjouissances qui salueraient son arrivée. Le retour de Drustan était devenu un véritable rite du printemps. J'aurais voulu pouvoir partager leur liesse ; l'ordre transmis par Ysandre avait instillé la peur dans mon ventre et toute ma belle humeur s'en était allée.

Je gardai néanmoins bonne figure en suivant le majordome qui nous ouvrait la voie ; deux gardes nous escortaient également. Je me demandai si nous allions être reçus dans la salle du trône ou en audience privée. *S'il s'agit d'une affaire d'État, ce sera la salle du trône ou la salle des audiences,* songeai-je. Je craignais ce qu'elle pourrait déclarer en préambule d'une audience publique. Quant à ce qu'elle pourrait m'annoncer en privé, je n'en avais pas la moindre idée – et cela m'inquiétait encore plus.

Pour finir, ce ne fut ni l'un ni l'autre.

Ysandre nous reçut dans le salon dit « de la harpe d'Eisheth », une vaste pièce aux murs décorés de fresques dépeignant la romance funeste entre Eisheth et un *tauriere* eisandin. C'était un lieu où les nobles d'Angelins se réunissaient pour discuter ou écouter de la musique. Une petite foule était présente ; manifestement, un flûtiste et un joueur de luth venaient de donner un concert. Assise sur un divan, Ysandre

occupait le centre ; autour d'elle se massaient ministres, secrétaires et courtisans… et une autre personne que je reconnus.

— Le prince Imriel nó Montrève de la Courcel, la comtesse Phèdre nó Delaunay de Montrève, messire Joscelin Verreuil, annonça le majordome.

Il y eut une demi-seconde de silence dans le salon de la harpe d'Eisheth.

— Par les couilles d'Elua ! viens ici que je te voie, ma belle ! rugit l'inimitable voix de Quintilius Rousse. (Il se leva de son divan et m'ouvrit grand les bras.) Eh bien, qu'attends-tu ? Un carton d'invitation ?

Je franchis la distance qui me séparait de lui avec l'impression d'avancer dans une brume, pour me retrouver avalée dans une embrassade à me faire craquer les os.

— Messire amiral, bafouillai-je lorsqu'il me relâcha. Que faites-vous ici ?

Rousse sourit. Si du blanc était apparu dans ses cheveux, il était aussi sain et vigoureux qu'à l'ordinaire. Ses yeux bleus brillaient dans son visage couturé et buriné.

— Oh ! j'ai cru comprendre qu'il fallait récupérer ton ami tsingano qui voit l'invisible dès l'arrivée de messire Drustan. Est-ce que cela te va ?

Mes yeux papillotèrent, puis je tournai la tête vers Ysandre et exécutai une bien piètre révérence.

— Majesté.

Ysandre haussa les sourcils.

— Vous n'avez quand même pas pensé que j'allais vous laisser partir seule et sans aide dans cette quête, Phèdre ? Le bien-être de Hyacinthe, fils d'Anasztaizia, nous tient à cœur. Tout a été arrangé au cours de l'hiver. Un vaisseau amiral attend messire Rousse à la Pointe des Sœurs en Azzalle. Pour tout ce dont vous auriez besoin, voyez avec messire Rousse qui a bourse ouverte auprès du secrétaire du Petit Sceau. Je pense que vous serez tous prêts à partir dès l'arrivée de Drustan.

— Oui. (Je ravalai les larmes qui menaçaient de m'obstruer complètement la gorge. Perdre l'amitié d'Ysandre avait signifié

bien plus que je l'avais pensé ; j'aurais donné beaucoup pour la recouvrer.) Oui, Majesté. Nous serons prêts.

— Parfait. (Le regard d'Ysandre vint se poser sur Imriel.) Et je suppose que vous insisterez pour en être aussi, mon jeune cousin ?

— Majesté. (Imriel s'inclina, le visage impassible.) Si vous l'interdisez, je resterai.

— Et quel ressentiment en résulterait-il ? (Ysandre eut un petit sourire, mi-figue mi-raisin. Elle regarda Quintilius Rousse et Joscelin tomber dans les bras l'un de l'autre.) Non, mon jeune cousin, je ne l'interdirai pas, malgré toute l'envie que j'en ai. J'ai appris à distinguer les moments où il faut s'interposer de ceux où il faut s'écarter. Messire Verreuil ! appela-t-elle. (Joscelin se libéra de l'étreinte du marin pour s'approcher d'elle et s'incliner.) À l'avenir, j'apprécierais que vous n'accompagniez plus le prince Imriel sans vos armes. Ne m'avait-on pas promis un Cassilin pour le protéger ? le champion de la reine ?

— Majesté. (Joscelin s'inclina une nouvelle fois, pour se redresser, tout sourires.) Jamais plus je ne paraîtrai devant vous désarmé.

— Parfait. (Ysandre promena son regard autour d'elle, sur les courtisans bouche bée.) Y a-t-il ici quelqu'un qui aurait quelque chose à dire ? Non ? Alors tout est parfait. Messire Rousse, vous pouvez vous retirer afin de prendre vos dispositions. Je compte sur vous pour me communiquer le détail complet de vos plans.

Et, sur ce, nous fûmes congédiés.

Nous passâmes l'essentiel de la journée à discuter avec Quintilius Rousse qui nous accompagna chez moi. Eugénie se mit littéralement la rate au court-bouillon pour composer une réception digne de l'amiral royal ; sa cuisine n'avait pas encore été remise en état après les festivités de la veille. Je crois bien que Rousse ne remarqua rien, buvant et mangeant tout ce qu'on lui présentait avec autant d'appétit que de bonne humeur.

— Alors comme ça, tu as le nom de Dieu gravé dans ta jolie tête, ma belle ? demanda-t-il en posant sur moi son regard aiguisé. Oui, peut-être est-ce vrai, peut-être non, mais, quoi qu'il en soit, je t'emmène où tu veux. Je te l'avais déjà promis il

y a bien longtemps. La question est plutôt de savoir ce que nous ferons une fois là-bas.

Je haussai les épaules.

— On essaie d'invoquer Rahab.

— Et s'il vient ?

— Je prononce le nom de Dieu, et il est renvoyé à son bannissement. (Je serrai mes mains l'une contre l'autre ; elles étaient froides.) Messire Rousse, en dix années, je n'ai rien appris de plus. Je suis incapable de vous dire ce qui se passera s'il vient, ni même si le bannissement sera efficace. Ce qui est sûr, c'est que ce sera dangereux. À quel point ? Je n'en sais rien.

— Le seigneur des profondeurs, murmura songeusement Quintilius Rousse. Naguère, je pensais que voir le Maître du détroit serait un exploit. Là, cela va vraiment être quelque chose, Phèdre nó Delaunay, comme aucun marin n'en a jamais rêvé, que nous survivions ou non. (Il tendit le bras pour poser sa main tannée sur un genou de Ti-Philippe et le secouer.) Tu en es, mon garçon, pas vrai ? J'espère que tu n'as pas oublié comment on manœuvre une aiguillette ?

— Non, amiral ! (Ti-Philippe lui sourit.) Pas question que je reste à la traîne, cette fois-ci !

— Et toi, mon Cassilin à moitié fou ? (Rousse lança un regard à Joscelin.) Toujours à vomir par-dessus bord ?

— Tout du long. (Joscelin sourit.) Mais cela ne m'a jamais arrêté.

— Et toi, le louveteau de Melisande. (Il regarda Imriel, puis secoua la tête.) Par les couilles d'Elua ! mon garçon, qu'est-ce que tu ressembles à ta mère ! Mais Phèdre me dit que tu sais te débrouiller à bord d'un bateau et que tu sais ne pas rester dans les jambes des hommes. Alors, tu es des nôtres, hein ?

— Oui, messire amiral. (Imriel était trop fasciné pour prendre offense. Il faut dire qu'avec son verbe haut en couleur, sa taille colossale et la cicatrice laissée par un chalut qui avait failli lui emporter la moitié du visage Quintilius Rousse était un personnage des plus impressionnants. Il était aussi l'un des plus anciens amis de mon seigneur Delaunay et l'une des rares personnes au monde envers qui je nourrissais une confiance aveugle, sans la moindre arrière-pensée.) Les Tsingani ont aidé

Phèdre et Joscelin à me retrouver, et tout cela grâce à Hyacinthe. C'est une question d'honneur, ajouta-t-il avec une note de défi.

— Question d'honneur, hein ? (Rousse lui lança un regard en biais.) Ce ne sont pas vraiment des mots qui rappellent ta mère.

Imriel serra les dents ; ses narines se pincèrent.

— Je ne suis pas ma mère, messire Rousse.

Quintilius Rousse rugit de rire.

— Ha ! mon garçon, mais j'espère bien ! Un seul essai est bien suffisant. Le monde n'est pas fait pour en supporter deux de ce calibre. En tout cas, si elle a un talent incroyable pour aller chercher les ennuis les plus improbables, Phèdre nó Delaunay a aussi le don de choisir ses amis. Donc, si elle a décidé de faire de toi son fils, je suis sûr que tu seras à la hauteur.

Avec l'aide de Rousse, nous établîmes un plan. Cette excursion-ci s'annonçait plus longue que la précédente. Après notre entrevue dans le salon de la harpe d'Eisheth, le mot s'était répandu comme une traînée de poudre dans la ville. Les lettres d'invitation commencèrent à arriver chez moi, en petits paquets d'abord, puis par sacs entiers. Je les déclinai toutes avec courtoisie. Les choses seraient différentes plus tard… s'il y avait un plus tard. J'ai beau détester l'hypocrisie de la politique de la cour, elle fait intrinsèquement partie de la vie des nobles d'Angelins. Pour le bien d'Imriel, cela s'avérerait un mal nécessaire.

Pour l'heure, il fallait que je me concentrasse sur Rahab.

Par des moyens que je ne cherchai même pas à connaître, Eleazar ben Enokh mit la main sur un traité interdit consacré à l'invocation des anges – qu'il me remit contre la promesse de faire preuve de discrétion. J'étudiai les invocations et les appris par cœur. N'ayant pas entendu dire qu'une pareille chose eût jamais fonctionné de mémoire d'homme, je doutais de leur efficacité. Néanmoins, cela valait la peine d'essayer.

Joscelin avait raison.

Un plan était en train de prendre forme dans mon esprit.

Ce plan, je n'en dis rien – n'en parlai à personne. J'avais la conviction que si je l'avais ne fût-ce qu'évoqué, ils auraient essayé de m'en dissuader. J'espérais que nous n'irions pas

jusque-là. Mais, si cela devait arriver… eh bien… Il n'y avait aucun moyen de savoir avant d'arriver aux Trois Sœurs. Pour me guider, je n'avais que le nom de Dieu, dont les syllabes puisaient dans mon esprit aussi régulièrement et aussi sûrement que mon cœur dans ma poitrine.

Les jours passaient à une lenteur d'escargot. Chaque jour, un cavalier arrivait de l'Azzalle – ultime maillon de la chaîne de communication – pour faire état de la progression du convoi du Cruarch. Un corps de marins de Rousse formés au combat en mer et sur terre nous accompagnerait. Je me félicitai que ce fussent des marins de Rousse et pas des soldats de l'armée royale qui eussent été choisis ; l'idée d'Imriel voyageant au milieu de soldats dont l'allégeance allait au duc Barquiel L'Envers ne me plaisait pas du tout.

Notre caravane fut formée et équipée, et nos vivres et provisions préparés ; les chevaux étaient ferrés, le train de bagages paré.

Nous attendions.

Et Drustan mab Necthana fit son entrée dans la Ville d'Elua.

Chapitre 94

Ce jour-là, Ysandre organisa une rencontre sur la place d'Elua au centre de la ville, où quatre fontaines faisaient entendre leur murmure sous un chêne très ancien – dont la légende disait qu'il avait été planté par Elua le béni lui-même. C'était là qu'on nous avait demandé de nous réunir, pour attendre le passage de la procession du Cruarch. Nous les entendîmes arriver bien avant de les voir – précédés du son des clochettes agitées et des cris de joie qui allaient croissant.

Tout était magnifique – Drustan dans son manteau écarlate et avec son torque de Cruarch autour du cou, et Ysandre à ses côtés, dans une robe de soie verte rehaussée d'innombrables broderies au fil d'or. Ses épaules étaient dénudées et elle arborait le collier de la reine Zanadakhete ; l'énorme émeraude scintillait sur sa gorge. La bannière d'Elua, le cygne Courcel et le sanglier noir du Cullach Gorrym flottaient au-dessus de leurs têtes. Alais chevauchait assise sur le pommeau de la selle de son père, rayonnante ; la Dauphine, Sidonie, affichait un maintien grave, montée sur un cheval qui était quasiment la réplique de celui de sa mère. Deux rangées de gardes de la reine rutilants dans la livrée Courcel les flanquaient de part et d'autre et la foule massée jetait des fleurs.

Les pétales retombaient, pareils à une pluie parfumée.

À l'ombre du grand chêne, nous vînmes à leur rencontre, Quintilius Rousse dans ses plus beaux atours, solidement campé sur ses jambes pour recevoir le commandement de la reine. Pour ma part, je portais une tenue de cavalière d'un velours vert « sous-bois », la couleur de Montrève. Hugues portait notre bannière, solennel comme tout dans sa nouvelle livrée. Imriel aurait voulu porter des vêtements aux couleurs de Montrève, mais j'avais jugé plus avisé de l'habiller de bleu nuit – chausses

et pourpoint –, manière de rendre hommage à son ascendance Courcel.

Comme de juste, Joscelin avait réussi à se procurer une tenue d'un gris d'une nuance absolument impossible à remarquer ; seules ses armes cassilines permettaient de le reconnaître dans la foule. Depuis le temps, je m'étais résignée.

— Seigneurs et gentes dames, messires et mes dames ! (Ysandre attendit que tout son entourage se fût arrêté. Puis elle parla d'une voix forte et claire, s'adressant à la foule.) En ce jour, non seulement nous accueillons dans la Ville d'Elua mon époux, l'auguste souverain d'Alba, Drustan mab Necthana, mais nous souhaitons aussi au revoir et bon vent à l'amiral de la flotte royale Quintilius Rousse qui va mener une expédition vers les Trois Sœurs, dans l'espoir de briser à jamais la malédiction du Maître du détroit. Sachez que nos meilleurs vœux l'accompagnent. (Sa jument fit un pas de côté, mais Ysandre la maîtrisa d'une main ferme. Ses yeux se portèrent sur moi.) Phèdre nó Delaunay, poursuivit-elle d'un ton adouci, en ce jour, votre condamnation est levée et vous êtes libre de mener à son terme ce que vous avez entrepris voici plus de dix ans. Sachez que nos vœux vous accompagnent et que nous prions pour votre succès.

Debout à côté de ma monture, je fis une profonde révérence, immédiatement imitée par l'ensemble de ma maison.

Drustan mab Necthana mit pied à terre et donna les rênes à sa fille Alais. Sans plus se soucier des usages, il vint jusqu'à nous pour nous saluer, tapant dans les mains de Quintilius Rousse et embrassant Joscelin comme un frère. Le Cruarch serra avec gravité la main d'un Imriel impressionné par les complexes motifs bleus tatoués sur son visage.

— Phèdre. (Drustan posa les mains sur mes épaules. Nous nous étions toujours fort bien entendus lui et moi.) Vous pensez vraiment avoir le moyen de le libérer ?

Je hochai la tête, incapable de répondre ; le nom de Dieu avait envahi ma bouche. Tout ce que je pouvais faire, c'était regarder Drustan, et voir dans ses yeux noirs la connaissance du sacrifice de Hyacinthe et la culpabilité qui le tourmentait depuis tant d'années. Comme moi, il aurait pris le fardeau sur lui-

même s'il l'avait pu. Il était présent là-bas. Il savait. J'entendis dans mon esprit la stridulation d'un criquet et me souvins de nouveau de ce qui était en jeu.

L'immortalité sans la jeunesse ; une éternité à vieillir.

C'était cela que Hyacinthe endurait – tandis que le reste d'entre nous s'aimait, se battait, se reproduisait. Nous poursuivions nos histoires, mais sans lui.

— Je prie pour qu'il en soit ainsi. (Drustan se pencha pour embrasser mon front.) L'honneur du Cullach Gorrym vous accompagne dans votre combat pour notre frère Hyacinthe. Sibeal vous attend à la Pointe des Sœurs, Phèdre. Elle porte mon espoir dans son cœur.

Ainsi fut fait ; Drustan remonta en selle et cala Alais dans le creux de son coude. La foule hurla son bonheur et les inonda de pétales et de fleurs, les invitant à se presser. Dans la Ville d'Elua, les réjouissances commenceraient pour de bon ce jour-là. Au crépuscule, tous les salons des maisons de la Cour des floraisons nocturnes seraient pris d'assaut – les D'Angelins fêtant à leur manière les retrouvailles de leur souveraine et de son mari.

Je regardai Ysandre s'éloigner, le dos bien droit sur sa selle, et poussai un soupir.

— Allons-y ! (Déjà remonté en selle, Quintilius Rousse secouait ses troupes.) Plus vite nous serons partis, plus vite nous serons sur l'eau ! Ma dame, êtes-vous prête ? Oui ? Alors allons-y. Le seigneur des profondeurs nous attend. Et moi, je dis qu'il a déjà attendu bien trop longtemps !

Ainsi démarra notre voyage.

La première chose que nous remarquâmes fut la présence de Tsingani. Au début, cela ne parut étrange à personne ; il y a toujours des Tsingani sur les routes au printemps, lorsqu'ils se rendent à la grande foire aux chevaux. Ce fut Imriel qui constata qu'en fait ils nous suivaient. Avec un escadron entier d'hommes de Rousse, nous n'étions pas particulièrement discrets. Pour la plupart, ils étaient issus d'un corps spécialisé qui avait toujours pour nom « les hommes de la Section de Phèdre » ; ils chantaient des chansons qui me donnaient envie de couvrir les oreilles d'Imriel. Dans les villes et les villages jalonnant notre

route, la présence des Tsingani ne se remarquait pratiquement pas, mais, lorsque nous campions au grand air, elle devenait évidente.

Les Tsingani nous suivaient.

Et ils n'étaient pas les seuls.

La présence des Yeshuites était plus subtile que celle des Tsingani, dont nul n'aurait pu manquer les chariots rutilants aux couleurs brillantes. Néanmoins, au fur et à mesure de notre progression, il devint manifeste que des Yeshuites nous suivaient – à pied pour certains, et pour d'autres dans des chariots tout simples qui contrastaient singulièrement avec les *kumpanias* de roulottes exubérantes et chamarrées.

— Par les couilles d'Elua ! s'exclama Quintilius Rousse lorsqu'il prit conscience de ce qui se passait. Mais que veulent-ils ?

— Ils veulent savoir ce qui se passe, dis-je. Ils veulent entendre le nom de Dieu.

Qu'allait-il se produire lorsque je le dirais ? Je l'ignorais. C'était une question trop vaste pour que je pusse l'appréhender. Ce que je savais et comprenais se révélait déjà une épreuve suffisamment grande. Or donc, nous avancions à travers les terres d'Angelines verdissantes, en direction de la Pointe des Sœurs, avec dans notre sillage une cohorte improbable de suiveurs. Et, tout en avançant, je pensais au nom de Dieu, et tout ce que j'apercevais autour de moi me devenait infiniment précieux – d'une feuille minuscule et d'un vert encore tendre en train de se déployer sur une vigne, jusqu'à mes propres compagnons, Rousse le bourru, Ti-Philippe le loyal, Hugues le zélé et, ah ! Elua ! Joscelin, avec sa terne tenue cassiline dissimulant ses innombrables cicatrices, toutes reçues pour moi. Unique concession à la vanité, il n'attachait plus ses cheveux pour couvrir son oreille entaillée par une flèche.

Et Imriel. Imriel.

Mon cœur se serrait de le voir, heureux et fier de se retrouver embarqué encore une fois dans une quête héroïque. Il chevauchait la tête droite, attentif et concentré, les mains fermes sur les rênes.

« Une question d'honneur. »

Il le croyait.

Oh ! Melisande, songeai-je. *Tu ne connais pas celui qui est ton fils ; notre fils. Frère Selbert a vu juste – il pourrait bien nous surprendre tous au bout du compte. Notre prince berger, notre esclave des barbares. Ai-je tort de l'exposer ainsi ? Et, pourtant, Ysandre a dit vrai elle aussi. Si je le lui interdisais… quel ressentiment cela ferait-il naître en lui ? La colère ne demande qu'à s'épanouir chez lui. Je ne peux que m'efforcer de la compenser, de lui enseigner la compassion.*

Elua le béni, accordez-moi de vivre pour le faire.

Je les contemplais tous, et je ne disais rien de mon plan qui demeurait un secret. Nous traversions Terre d'Ange et les rangs de notre escorte silencieuse s'étoffaient toujours.

À la Pointe des Sœurs, nous ne retrouvâmes pas la garnison isolée et solitaire que nous avions vue, à cinq lieues du premier village. Au cours des deux années écoulées, un campement de la taille d'une petite ville avait poussé tout autour et bruissait d'une intense activité. Évrilac Duré, qui relevait du duché de Trevalion, nous accueillit et nous guida jusqu'à la forteresse. C'était lui qui, deux années plus tôt, nous avait apporté la nouvelle de la mort de l'ancien Maître du détroit – sans savoir précisément que c'était de cela qu'il s'agissait.

— Cela a commencé dès cet hiver, expliqua-t-il en réponse à la question que je venais de lui poser au sujet du campement. Des Tsingani essentiellement. Ils regardent et attendent. J'ignore dans quelle intention au juste, mais j'ai une liste de demandes de personnes qui supplient d'être embarquées à bord du vaisseau de l'amiral. Je leur ai dit que c'était à messire Rousse de décider.

— Il est leur *Tsingan Kralis,* murmurai-je. Hyacinthe. Ils disent son nom sur les chemins. Ils attendent son retour.

— Eh bien. (Évrilac Duré me lança un regard.) Il ne sera peut-être pas ce qu'ils attendent, s'il revient. J'ai entendu des histoires, ma dame. Et j'ai vu ce que j'ai vu. Quiconque a été le Maître du détroit en a plus dans la tête qu'une bande de Tsingani dépenaillés. Ah ! la sœur du Cruarch attend ici, elle aussi.

— Dame Sibeal, dis-je.

— Elle-même. (D'un geste, il ordonna à ses gardes de lever la herse pour nous laisser entrer.) Et je peux vous dire que nous avons beaucoup réfléchi à tout cela, ici, en Azzalle.

Il n'en dit pas plus ; c'était inutile. J'ai au moins appris cela pendant mon plus amer des hivers, recluse dans la Ville d'Elua. La question de la succession de Drustan n'était toujours pas réglée. Selon les anciennes coutumes de la succession par ligne maternelle, aucun descendant de Drustan mab Necthana ne pourrait jamais monter sur le trône d'Alba. Il fallait que cela fût un fils d'une de ses sœurs.

Breidaia, l'aînée, avait des enfants.

Sibeal n'en avait pas.

Ils avaient mis à sa disposition les meilleurs appartements de la forteresse, et logé par ailleurs sa garde d'honneur de guerriers cruithnes. Ghislain nó Trevalion avait fait venir son propre chef de cuisine et son chambellan en second pour veiller au confort de Sibeal – et au nôtre. Tout cela aussi avait été préparé pendant les mois d'hiver. En fait, Ysandre n'avait pas chômé pendant que je broyais du noir.

— Phèdre nó Delaunay. (L'accent de Sibeal s'était amélioré. Elle prit mes mains dans les siennes.) Vous êtes venue comme je l'avais vu dans mes rêves. Le voyage a-t-il été long ?

— Oui, ma dame, répondis-je. Très long.

Elle hocha gravement la tête, puis se tourna vers Joscelin.

— Je suis heureuse de vous voir, mon frère.

— Dame Sibeal. (Joscelin s'inclina ; l'acier de ses canons d'avant-bras jeta des lueurs dans la grande salle à manger où brûlaient des lampes.) Vous m'honorez.

— Non. (Elle secoua la tête.) Je dis vrai. Ainsi vous a nommé mon frère, et c'est ce que vous êtes désormais. Quant à moi… je ne mérite pas d'être ici, moi qui n'ai rien fait d'autre qu'attendre pendant que d'autres allaient sur les chemins enténébrés. Mais c'est ici que mes rêves m'ont conduite, et je vous sais gré de votre indulgence.

Les choses auraient été bien plus simples si j'avais pu détester Sibeal au moins un petit peu, si j'avais pu trouver en moi de quoi nourrir mon ressentiment. Mais, en toute sincérité, c'était impossible. Elle était bien trop comme son frère Drustan,

avec les mêmes yeux noirs et graves, la même dignité calme et sereine. Et elle aimait Hyacinthe. Pouvais-je lui en vouloir pour cela ? Je l'aimais moi aussi. Certes, j'avais suivi une route bien longue et bien douloureuse pour lui, mais je ne l'avais pas fait seule.

Nous dînâmes donc tous ensemble, dans la grande salle, traversée de courants d'air, de la forteresse de la Pointe des Sœurs, puis Quintilius Rousse conféra avec ses hommes pour établir la meilleure route en mer. Évrilac Duré lui apporta les demandes qu'il avait reçues pour une petite place à bord du vaisseau amiral. Rousse les survola, sourcils froncés, avant de me les transmettre.

— Des Tsingani et des Yeshuites qui me supplient de leur donner une couchette ! Qu'est-ce qu'ils s'imaginent ? Que c'est un navire de plaisance ? Je n'ai pas la place pour prendre à mon bord des piétons. Si le seigneur des profondeurs se retourne contre nous, nous aurons besoin de bras experts à bord. Ne nous y trompons surtout pas.

Je jetai un coup d'œil à mon tour sur les lettres.

— Ils sont concernés à un titre ou à un autre, amiral.

— Eh bien, qu'ils affrètent leurs propres bateaux s'ils ont tant envie de venir. (Il me lança un regard noir, particulièrement effrayant.) Deux. Je t'accorde deux places, Phèdre nó Delaunay. Pas une de plus. Et à toi de les choisir. Tu les préviendras à l'aube et nous ferons voile peu après.

— Messire, dis-je en inclinant la tête, indiquant par là même que je prenais bonne note de sa décision.

Chapitre 95

Je restai éveillée jusqu'aux petites heures de la nuit. Ce ne furent pas tant les demandes en elles-mêmes qui m'empêchèrent de dormir – car elles étaient simples, finalement ; non, le plus difficile fut de déchiffrer les pattes de mouche des gardes qui les avaient reçues, griffonnant à la hâte de vagues renseignements sur du mauvais papier. Pour la plupart, les Tsingani étaient illettrés, dépourvus du bagage élémentaire dont on était généralement doté dans la société d'Angeline. En Terre d'Ange, même les familles les plus humbles veillaient à donner à leurs enfants des rudiments d'instruction. C'était un don qu'Elua et ses Compagnons nous avaient transmis.

Et nous ne l'avions pas bien partagé.

Kristof, fils d'Oszkar ; je me souvenais de son nom. Il avait pris le risque de mettre sa *kumpania* en péril uniquement pour venir nous avertir du passage des esclavagistes carthaginois.

Et pour les Yeshuites…

Eleazar était venu. J'étais chagrinée qu'il n'eût pas cherché à faire appel à moi pour obtenir une telle faveur. Nous avions étudié ensemble, pendant des années, lui et moi. Depuis la mort du Rebbe Nahum ben Isaac, il était mon plus proche allié au sein de la communauté yeshuite. Mais moi, que je fusse ou non dans les bonnes grâces de la reine, j'étais la comtesse de Montrève. J'avais bien peur qu'il n'eût pas osé me demander.

Eh bien, pour finir, il aurait sa chance d'entendre le nom de Dieu. Il l'avait bien mérité, depuis le temps qu'il le cherchait. J'espérais toutefois qu'avec ce choix c'était bien une bonté que je lui faisais – et que je n'étais pas plutôt en train de signer sa condamnation à mort.

Tout cela, je le saurais le lendemain matin à l'aube.

Joscelin resta avec moi, bien longtemps encore après qu'Imriel eut été vaincu par la fatigue et le grand air et qu'il se fut endormi sur un lit. Je lui exposai longuement les choix que j'avais arrêtés, jusqu'à ce que la mèche de la lampe à huile fût bien basse. Puis, il n'y eut plus qu'un seul sujet à aborder.

— Que va-t-il se passer pour nous ? demanda doucement Joscelin en s'allongeant à côté de moi. Phèdre, si… Lorsque… tu auras réussi à libérer Hyacinthe, qu'adviendra-t-il de nous ? de toi et moi ?

— Je ne sais pas, murmurai-je. (Une mèche de ses cheveux reposait sur son épaule ; je passai mes doigts dedans. C'était plus facile que de le regarder dans les yeux.) Joscelin, tu sais que je t'aime plus que ma propre vie. Rien de ce qui peut arriver ne changera jamais cela. Nous sommes une famille, toi et moi… et Imri. Jamais je ne briserai ce lien.

— Mais tu l'aimes également.

Je le regardai à cet instant ; il m'aurait été impossible de faire autrement.

— Pourrais-tu me demander de ne pas l'aimer ?

— Non. (Il frissonna et m'enveloppa dans ses bras.) Cela me terrifie, c'est tout.

Je sentais sa force autour de moi, le battement régulier de son cœur contre le mien ; le nom de Dieu résonnait dans chaque pulsation.

— Mon parfait compagnon, dis-je en lui souriant. Joscelin. Te souviens-tu de nos paroles ronflantes sur la peur ? Tu es unique. Absolument unique. Nous nous sommes remis entre les mains d'Elua en entrant au Drujan. Nous y sommes toujours – et à jamais.

— Je prie pour que tu aies raison.

Puis il m'embrassa et ne dit plus rien.

Il n'y avait plus rien d'autre à dire.

Au bout d'un moment, Joscelin s'endormit ; j'étais la seule à n'avoir pas sombré – à veiller encore sur eux. J'écoutais Imriel murmurer des mots indistincts dans son sommeil – des mots trop tranquilles cependant pour que ce fût un véritable cauchemar. Je contemplai le bras de Joscelin, étendu dans une flaque de lumière tombée de la lune. Sa main était ouverte, ses

doigts étaient légèrement recourbés. Combien de fois ce bras puissant m'avait-il protégée ? Je ne pouvais même plus les compter. La lune traversa le ciel, tandis que les vagues venaient se briser au pied de la forteresse.

Je me demandai ce qui allait bien pouvoir se passer le lendemain.

Pour finir, je dormis et, dans mon sommeil, je rêvai que j'étais encore éveillée, à attendre le matin. Ce ne fut que lorsque j'ouvris les yeux dans la petite lumière grise de l'aube, lorsque j'entendis le cri des mouettes, que je compris que j'avais dormi. Les hommes de Rousse s'activaient, se préparant pour le départ. Dans la forteresse, les cuisines étaient en pleine effervescence. Je laissai Imriel aux bons soins de Joscelin pour rejoindre le campement, en compagnie d'Évrilac Duré et d'une escorte de ses hommes. Là aussi, les hommes, les femmes, les enfants et les bêtes revenaient à la vie. Les feux étaient allumés ; les Tsingani et les Yeshuites interrompirent ce qu'ils faisaient. Ils avaient vu notre petite escouade. Ils comprirent que le jour était venu.

— Il y a de la place à bord du vaisseau amiral de la flotte royale, dis-je d'une voix forte, mais pour deux personnes – et deux personnes uniquement. Ceux d'entre vous qui ont demandé à en être, sachez que le voyage est dangereux et l'issue incertaine. Y en a-t-il qui voudraient renoncer ?

Je me tus, tandis qu'on répercutait mes paroles à la ronde. Puis il y eut un lourd silence. Un bébé tsingano poussa un vagissement, bien vite calmé par sa mère. Ce fut l'unique intervention.

— Qu'il en soit donc ainsi, dis-je. Pour les Tsingani, auxquels le Maître du détroit appartient par sa naissance, j'accorde une place à Kristof, fils d'Oszkar, qui m'a apporté son aide sans même que je la lui aie demandée. Pour les Yeshuites, j'appelle Eleazar ben Enokh, qui a passé sa vie entière à chercher le nom de Dieu.

Et ils s'approchèrent, tous les deux. Le *tseroman* tsingano, vêtu d'une chemise d'un jaune éclatant, dit adieu à sa *kumpania* et s'approcha de nous, le visage fermé. Juché sur un petit âne, les pieds pendouillant de part et d'autre, Eleazar s'approcha lui

aussi, un sourire de pur ravissement barrant son visage au milieu de sa barbe échevelée.

— Vous auriez dû me demander, dis-je.

— Il ne t'appartenait pas de donner jusqu'alors. (Son sourire s'agrandit encore.) Maintenant, si.

Je soupirai et m'adressai à eux deux.

— Vous comprenez bien que nous ne sommes pas sûrs de revenir ?

Eleazar, rayonnant et extatique, hocha simplement la tête. Je ressentis une pointe de chagrin pour Adara qui avait laissé partir son époux à la poursuite de son rêve. Pour sa part, Kristof inclina sèchement la tête.

— Vous avez parcouru le *Lungo Drom* pour lui, ma dame, dit-il. Il est juste que l'un de nous voie comment se termine le chemin. Quoi qu'il puisse arriver.

Nous revînmes donc ainsi à la forteresse de la Pointe des Sœurs, sous les regards anxieux et avides de ceux qui restaient derrière nous. Quintilius Rousse n'avait pas parlé en l'air. Son navire amiral, *Promesse d'Elua,* était à quai, prêt à partir. Une demi-douzaine d'étendards flottaient à son mât – le lys et les étoiles d'or d'Elua et ses Compagnons, le cygne d'argent de la maison Courcel, le sanglier noir du Cullach Gorrym, le rocher et la lune de Montrève, l'étoile du navigateur de Trevalion, et… une bannière sable avec en son centre un cercle écarlate barré d'un aiguillon d'or.

L'aiguillon de Kushiel.

— C'est tout à fait de circonstance, dit Quintilius Rousse d'une voix sombre. Ma dame Phèdre.

Nous montâmes tous à bord. Le soleil levant parut de derrière un banc de nuages, jetant une lumière dorée sur les eaux grises. L'ancre fut hissée et les voiles furent larguées ; chacune était ornée d'un cygne d'argent sur champ bleu. Les rameurs s'arc-boutèrent sur leurs rames, et leurs efforts nous firent sortir du port de la Pointe des Sœurs.

Sur la rive, Évrilac Duré et ses hommes nous saluèrent. Étaient-ils heureux de rester derrière cette fois-ci ? Plus loin, une autre foule s'était massée sur les falaises surplombant le port. Je vis Kristof agiter la main ; je me demandai combien de

personnes il laissait derrière lui dans sa *kumpania*. J'avais peur de l'interroger. Eleazar tourna son visage vers le large, l'offrant au vent avec le même désir affamé qu'un amoureux. Sa barbe volait autour de lui.

Sibeal se tenait à la proue, seule. Elle oscillait en suivant les mouvements du bateau. Derrière elle, en retrait, deux guerriers cruithnes montaient une garde vigilante. Dans mes rêves, c'était toujours moi qui me tenais là.

Mais moi… j'avais Joscelin, le teint soudain devenu vert et qui serrait les dents contre la nausée pour rester à tout prix à côté d'Imriel. Et puis aussi Ti-Philippe heureux et comme chez lui sur la mer, et Hugues aussi vif et ardent qu'un chien de chasse sur la piste de l'aventure.

Je n'étais pas seule.

Pas encore.

Le vent était soutenu et régulier ; comme un appel. Je me demandais si Hyacinthe savait, si en cet instant il usait de ses sorts de Maître du détroit pour nous amener jusqu'à lui. Le ciel était dégagé, semblable à une immense coupole outremer au-dessus de nos têtes, avec juste quelques flocons échevelés, tout en haut. Le soleil faisait naître des lueurs d'argent à la surface moutonnante des vagues ; les mouettes tournaient en poussant de grands cris, espérant certainement que nous ne fussions rien d'autre qu'un bateau de pêche, toutes prêtes à se goberger de ce que nous aurions renvoyé par-dessus bord. Après si longtemps, la confrontation à venir m'apparaissait totalement irréelle. C'était une journée pour se réjouir, certainement pas pour finir.

Pendant quelques heures, nous volâmes littéralement au-dessus de l'eau. Ce fut presque trop tôt que nous parvint le cri de la vigie, annonçant les Trois Sœurs. Le soleil n'était pas encore au zénith lorsque nous fûmes en vue des hautes falaises ; si proches de la terre et du continent, et pourtant si éloignées du monde ! Pour cette simple balade sur l'eau, j'avais été jusqu'en Saba et j'en étais revenue. Je retins mon souffle lorsque Quintilius Rousse prit la barre et cria ses ordres, manœuvrant pour contourner une pointe en avancée sur la mer et engager son bâtiment dans l'étroit défilé marquant l'entrée du port.

Entre les deux parois verticales, il n'y eut soudain plus aucun vent.

— Sortez les rames ! cria Rousse comme les voiles devenaient flasques et les bannières s'affalaient sans vie. Ramez !

La première fois que j'avais pénétré dans le domaine du Maître du détroit, c'était portée par une vague ; la deuxième fois, poussée par le vent. Cette fois-ci, nous fîmes notre entrée à la rame dans le petit havre intérieur, au prix de l'effort de mortels faits de muscles, de tendons, d'os et de sueur.

L'eau était aussi calme et lisse qu'un miroir. Le promontoire rocheux s'y reflétait, de même que les marches taillées à flanc, si bien qu'on avait l'impression qu'un second escalier conduisait au fond du port, à la fois à portée de main et plongé à des profondeurs impossibles, au milieu de nuages posés sur le plancher de la mer. Notre proue faisait naître des vaguelettes, dont les rides venaient lentement brouiller le reflet et dénoncer l'illusion. L'image de la silhouette solitaire sur le promontoire fut soudain brisée et tordue en tous sens.

Hyacinthe.

Le nom de Dieu bondit dans ma bouche et je dus lutter contre l'envie de le hurler au ciel.

Il était vêtu comme la fois précédente, de velours brun à l'ancienne mode, avec de la dentelle qui lui faisait comme de l'écume à la gorge et aux manches. Cette fois-ci, un manteau de couleur indéterminée doublé de satin était posé sur ses épaules. Sans doute avait-il été violet, naguère. Le temps, le soleil et le sel l'avaient délavé pour n'en faire plus qu'une teinte argent terni, comme en allume le crépuscule sur l'océan. Alors que notre navire approchait du bord, à quelques pas seulement de la jetée, Hyacinthe plaça ses mains l'une contre l'autre à la hauteur des hanches, puis les écarta avant de les tenir à plat devant lui, paumes vers le bas.

J'entendis Sibeal murmurer son nom.

Le vaisseau s'arrêta sur les eaux limpides et les rames furent bloquées net. Les rameurs tirèrent en vain dessus, les tendons tendus à craquer. Je ne quittais pas Hyacinthe des yeux. Je ne disais rien ; le Nom sacré était bloqué dans ma gorge.

Il soutenait mon regard. Des couleurs incroyables jouaient sur ses yeux indéchiffrables, au fond desquels, tout au fond, étaient tapis la crainte et l'espoir, aussi ténus que le reflet du temple.

— Vous êtes venus, dit-il enfin, d'une voix étrange qui à l'évidence était rarement utilisée. (Ce n'était pas du tout la voix de mes rêves.) Je vous ai vus faire voile, dans le miroir du temple.

— Oui. (Je déglutis.) Hyacinthe, j'ai la clé.

La crainte et l'espoir s'emparèrent de ses yeux trop noirs, et le visage du garçon que j'avais aimé transparut sur celui du Maître du détroit. Il pencha la tête pour le dissimuler, appuyant ses doigts sur ses tempes.

— Vieux Frère ! (Quintilius Rousse s'approcha du bastingage, s'adressant à lui en employant la formule rituelle des marins pour désigner le Maître du détroit.) Je suis ici au nom de Sa Majesté la reine Ysandre de la Courcel, Tsingano. Es-tu devenu fier au point de ne pas laisser de vieux amis venir à terre ? Nous œuvrons sur ordre de la reine pour briser la malédiction qui te tient prisonnier.

— Messire amiral. (Hyacinthe redressa la tête ; un sourire torve flottait sur ses lèvres.) Excusez mes manières. C'est un plaisir de vous revoir. Ma dame… ma dame Sibeal. (Ses yeux demeurèrent sur elle un moment ; je ne saurais dire ce qui s'échangea alors.) Et vous, Cassilin.

— Tsingano. (Joscelin s'inclina, les avant-bras croisés.) *Tsingan Kralis*.

Hyacinthe resta figé soudain en apercevant Kristof.

— Que fait-il ici ? Pourquoi l'avez-vous amené ?

— Les Tsingani attendent ton retour, prince des voyageurs, dis-je. Kristof, fils d'Oszkar, est leur représentant parmi nous. Et Eleazar ben Enokh est ici pour les Yeshuites qui cherchent le nom de Dieu. Nous laisserais-tu débarquer ?

— Je ne peux pas, Phèdre. Je n'ose pas. (Sa voix s'adoucit.) Cela invoquerait la Geis.

— Et nous la romprons, affirmai-je. C'est pour cela que nous sommes venus.

— Non. (Son visage était redevenu dur.) Ce n'est pas possible.

— Alors, viens jusqu'à nous !

Quelque chose bougea dans les profondeurs de ses yeux.

— Tu as vu ce qui s'est passé la dernière fois ?

Je hochai la tête.

— Rahab est venu – ou une invocation de Rahab. Hyacinthe, cela doit se passer ainsi. Rahab doit se manifester pour être banni. J'essaierai de l'invoquer, si tu tentes de venir jusqu'à nous. Peux-tu essayer cela ?

Son sourire était plein d'amertume.

— Je risquerais tout de moi pour vaincre la malédiction. Mais je ne peux pas risquer le sang d'innocents. Invoque-le si tu penses y parvenir.

— Qu'il en soit ainsi.

Je demandai à Imriel d'aller me chercher ma petite écritoire dans la cabine. À bord, tout le monde attendit en silence son retour.

Perplexe, Hyacinthe fronça les sourcils ; ses pupilles se dilataient et se contractaient tour à tour.

— Le fils de Melisande ?

— Le nôtre désormais.

Je regardai en direction de Joscelin, qui souriait tranquillement. Imriel revint avec mon coffret de cuir contenant des parchemins, des plumes et de l'encre. De sa propre initiative, Ti-Philippe libéra un tonneau d'eau vide et le fit rouler jusqu'à moi pour me permettre d'écrire dessus. J'ouvris mon nécessaire et éprouvai la pointe d'une plume, après quoi je fis le vide absolu dans mon esprit. J'ouvris l'encrier et y plongeai ma plume. Ensuite, je traçai de grandes lettres sur un parchemin vierge selon la calligraphie que j'avais apprise dans le traité interdit d'Eleazar.

RAHAB
ABARA
HABAH
ARABA
BAHAR

Quand j'eus fini, le nom de Rahab encadrait le palindrome cruciforme de Haba – Hu Habah, celui qui viendra, l'un des noms secrets du Mashiach. Je reposai la plume de ma main tremblante, rebouchai l'encrier, puis m'inclinai en direction des quatre coins du monde pour affirmer la suprématie du Dieu unique.

— Rahab, je t'invoque, clamai-je selon l'incantation habiru. Comme le nom caché du Mashiach t'habite et t'appelle, Rahab, seigneur des profondeurs, présente-toi et réponds-moi, comme tous les esprits sont soumis à Yeshua ben Yosef, que chaque esprit au firmament et dans l'éther, sur la terre et sous la terre, sur le sol sec et dans les eaux, de l'air tourbillonnant et du feu, obéisse à la volonté d'Adonai. (Je me penchai par-dessus bord et laissai le parchemin tomber dans l'eau.) Rahab, je t'invoque !

Dans les profondeurs du port, quelque chose remua. Le navire trembla sur l'eau.

— Maintenant, Tsingano ! cria Joscelin.

Hyacinthe essaya ; oh oui ! il tenta de passer comme il l'avait déjà fait. Confiant, hanté, il fit un pas au-dessus des eaux en furie, sans même se préoccuper des abysses. Et, comme la fois précédente, le monde bascula. Un maelström s'ouvrit et quelque chose bougea dedans, quelque chose de brillant, luisant et terrible. Je plissai les yeux et vis l'eau qui s'avançait, arquée comme une aile gigantesque, verte avec de l'écume sur le bord – un œil. J'ouvris la bouche ; le nom de Dieu était là, sur ma langue. Mais là il resta, collé, bloqué sur l'instant où la manifestation tremblait en équilibre sur le point de passer dans l'existence. Le navire se cabra comme un cheval rétif chevauchant la vague. Je tombai à genoux et me mordis la langue ; le goût du sang m'envahit la bouche. Quelqu'un cria quelque part ; un marin de Rousse qui tentait de stabiliser le navire.

Puis tout fut fini ; nous étions toujours à bord. Le moment était passé, l'invocation avait échoué. Sur la grève, Hyacinthe était plié en deux, pantelant ; chacune de ses inspirations lui arrachait une grimace de douleur.

— Pas… si… facile…, dit-il en luttant pour arracher chaque mot à sa gorge.

Il se redressa au prix d'un immense effort.

À la proue, Sibeal pleurait pour la première fois.

Qu'il en soit donc ainsi, songeai-je.

— Je suis désolée, dis-je à Eleazar ben Enokh. J'aurais aimé que cela fonctionne. (Je me tournai vers Imriel.) Souviens-toi de ma promesse, dis-je. Je ne partirais pas si je n'étais pas certaine de revenir.

Il avait les yeux de sa mère. Imri hocha la tête avec gravité ; il comprenait. Joscelin aussi venait de comprendre ; il s'élança de toute sa puissance pour m'intercepter.

— Phèdre, non !

Je mis une main sur le bastingage et bondis par-dessus bord ; ma robe fit comme une traîne derrière moi. À la seconde où je sautai, je sentis Joscelin qui arrivait ; sa main tendue tenta de saisir le moindre bout de tissu, d'arrêter mon mouvement.

Trop tard.

Je chutai.

Chapitre 96

Un puissant souffle d'air m'attrapa et me tint en l'air.

J'étais suspendue dans le vide, battue par d'incroyables rafales, mes cheveux s'agitant comme un furieux nid de vipères, ma robe claquant, des larmes plein les yeux, plissés pour contenir l'effroyable pression, tandis que le vent emportait jusqu'au souffle sur mes lèvres.

Derrière moi, couvrant les rugissements du vent, j'entendis les cris d'alarme et la complainte du navire – les bouts arrachés, les voiles ballottées par les échos de la bourrasque furieuse qui me maintenait en l'air. Sous moi, j'apercevais Hyacinthe, un bras tendu. Le pouvoir terrible et mortel du Maître du détroit s'était entièrement emparé de lui ; je ne distinguais plus la moindre parcelle de lui-même à laquelle j'eusse pu m'adresser.

Pareil à un poing immense, le vent commença à me repousser vers le navire.

— Idiot ! criai-je, mais mon mot se perdit dans le vent. (Maître du détroit ou pas, j'avais passé ces deux dernières années avec la voix de Hyacinthe hantant mes rêves.) Amène-moi au sol ! J'ai la clé ! Laisse-moi une chance de l'utiliser.

Le doute apparut dans ses yeux inhumains. D'une manière ou d'une autre, au cœur du rugissement dément de son pouvoir élémentaire, il avait entendu mon cri.

— Tu en es sûre ?

Les mots paraissaient sourdre tout autour de moi, comme si le vent lui-même venait de parler. Je ris. Combien de fois avais-je moi-même posé cette question à Imriel ? Et voilà que la question me revenait.

— Oui, répondis-je, piégée au centre de mon propre tourbillon d'air. (J'avais le sentiment que Hyacinthe m'entendrait.) J'en suis sûre.

Ses lèvres et ses mains bougèrent, et le vent cessa.

Je tombai comme une pierre sur le promontoire désolé, en me réceptionnant sur les mains et les genoux, bien secouée sous l'impact.

— TSINGANO !

La voix de Joscelin fut la première chose que j'entendis lorsque cessa le vent ; il hurlait de fureur. Je levai la tête et le vis en train d'enjamber le bastingage, prêt à sauter à son tour, malgré les mains qui tentaient de le retenir. Le navire s'était éloigné de plusieurs pas et se trouvait assez loin du bord.

— Joscelin, non ! criai-je en me relevant. (Il fixa sur moi son regard fou et désespéré ; le vent ébouriffait ses longs cheveux blonds.) Ne fais pas cela, suppliai-je. Il n'est pas nécessaire que d'autres viennent à terre. Moi seule suffis. Moi seule. Et si je me trompe… inutile d'en exposer d'autres.

— Tu savais. (Ses poings serraient le bastingage à en briser la lisse.) Tu avais tout prévu depuis le début.

— J'avais pensé qu'on pourrait en arriver là, répondis-je doucement. Rien d'autre.

— Joscelin. Joscelin ! (C'était la voix d'Imriel ; le garçon tirait sur la manche de Joscelin pour obtenir son attention.) Ne faites pas cela ! dit-il d'une voix brisée par la peur. Pas vous deux. Vous avez promis.

L'instant était tendu. Quintilius Rousse observait tout cela les sourcils froncés ; les autres, avec un mélange de crainte et de curiosité. Ti-Philippe et Hugues, l'un à côté de l'autre, se tenaient prêts à s'attaquer à Joscelin pour l'empêcher de sauter. Je n'aurais pas donné lourd de leurs chances s'il en avait conservé l'intention, mais la supplique d'Imriel l'avait touché. Joscelin poussa un soupir, vaincu, et s'affaissa contre le bastingage.

— Alors fais-le, murmura-t-il. Et qu'on en finisse.

Pour la première fois, à cet instant, je vis que je me tenais sur un rocher des Trois Sœurs, l'île du Maître du détroit. Je levai la tête pour chercher le regard de Hyacinthe, si proche de moi que je pouvais le toucher.

— Phèdre, murmura-t-il.

Je nouai mes bras autour de son cou et fondis en sanglots.

Mon contact lui fit le même effet. Quels que pussent être les changements que sa longue ordalie avait apportés en lui, quels que pussent être ses pouvoirs, il demeurait Hyacinthe, mon ami d'enfance, mon prince des voyageurs. L'odeur de sa peau fit remonter d'autres souvenirs en moi – tant d'autres que je n'aurais pu les compter. Avant Joscelin, avant la reine, avant Thelesis de Mornay et Cecilie Laveau-Perrin, avant mon seigneur Delaunay lui-même… avant tout le monde, j'avais connu Hyacinthe.

— Phèdre, dit-il de nouveau en ravalant son souffle haletant, mon corps tenu serré contre le sien. Tu m'as dit que tu étais sûre. Tu m'as dit que tu étais sûre !

Je levai mon visage inondé de larmes vers lui.

— Je le suis, Hyacinthe – aussi sûre qu'il m'est possible de l'être. Tu ne risquerais pas la vie d'un seul d'entre eux. Pourquoi devrais-je risquer la leur lorsque seule la mienne est nécessaire ?

Son sourire m'évoqua comme une apparition de l'ancien Hyacinthe ; il me relâcha.

— Tu es sacrément entêtée pour une *anguissette,* tu sais ? Une maladie dans ton sang, comme disait ma mère.

Je ris malgré mes larmes.

— Je me souviens.

Hyacinthe eut un frisson et posa ses mains sur mes épaules.

— Tu sais que je n'ai d'autre choix maintenant que de te demander ?

Je hochai la tête.

— Ce qui doit être demandé pour briser cette malédiction. Je sais. Je prendrai ta place.

— Je pourrais demander plus, me rappela-t-il.

— Faut-il que je le dise ? (J'essuyai les larmes d'un revers de la main et raffermis ma voix.) Je connais la source de ton pouvoir. Ce sont les pages du *Sefer Raziel,* le Livre perdu de Raziel, remonté des abysses par Rahab. Je sais que Rahab aima une femme d'Angeline qui en aimait un autre, et ainsi naquit la malédiction. En veux-tu encore ? Je sais bien d'autres choses. Je peux te raconter l'histoire de Rahab lui-même, te dire comment il avait été puni une fois déjà, pour n'avoir pas ouvert les eaux

des mers à l'injonction du Dieu unique. La Geis est réalisée, Hyacinthe. Tu en es libéré.

— Le livre. (Il lança un regard en direction de l'escalier.) Je ne devrais pas partir sans lui.

— Alors allons le chercher.

Hyacinthe hocha la tête et s'approcha du promontoire pour parler au bateau. Une dizaine de visages étaient massés le long du bastingage, leurs yeux braqués sur lui.

— Messire Rousse, dit-il de sa voix terrible qui paraissait sourdre de nulle part et de partout. Nous allons chercher le seul objet de valeur sur cette île maudite. Ensuite, nous reviendrons et tenterons de nouveau de vous rejoindre. Pardonnez-moi, mais je dois au préalable m'assurer qu'aucun d'entre vous ne mettra pied à terre.

Sur ces mots, il souffla en avançant doucement les mains, tout en murmurant des mots inaudibles. Ensuite, il fit des cercles dans les airs avec trois doigts. Les eaux tranquilles du port se déchaînèrent soudain, soulevant le navire sur une colline liquide, pour le cerner d'un mur d'eau qui tourbillonnait tout autour. Des poissons nageaient dans la barrière transparente aux reflets gris-vert.

J'entendis des cris de désespoir et de consternation. Même à distance, je distinguais certaines réactions. Quintilius Rousse ordonnait à ses hommes de gréer le bâtiment en voiles tempêtes pour se préparer au pire, Sibeal restait à la proue, accrochée à son espoir. Eleazar, radieux, regardait tout autour, s'exclamant de joie devant ces miracles et merveilles. Bras croisés sur le torse, Joscelin ne bougeait pas d'un pouce ; son visage exprimait le plus intense sentiment de trahison. Et Imri… Imri était penché par-dessus bord, une main tendue pour essayer de toucher l'un des poissons pris dans le maelström, tandis qu'Hugues lui tenait solidement les jambes et que Ti-Philippe dirigeait ses efforts.

Il n'a même pas peur, songeai-je. *Ah ! Imriel ! Elua le béni, merci de votre miséricorde.*

— Le fils de Melisande ! (Hyacinthe secoua la tête, en proie au plus grand étonnement.) J'ai bien essayé de te suivre dans le miroir de la mer, mais, dès que tu as franchi l'océan qui borde

Terre d'Ange, je n'ai plus rien vu. Le pouvoir du Maître du détroit a ses limites.

— Et le *dromonde* ? demandai-je.

Il ne répondit pas immédiatement, s'élançant dans l'ascension de l'interminable escalier.

— J'ai regardé, dit-il lorsque nous eûmes atteint le palier intermédiaire. La dernière fois que je m'y suis risqué, c'était il y a un peu plus d'une année. J'ai alors vu des ténèbres si profondes que je n'ai plus osé recommencer par la suite.

— Daršanga, dis-je. Nous étions à Daršanga.

Hyacinthe inclina la tête.

— Tu as survécu. Pendant longtemps je n'en ai pas été sûr. Après les atroces perspectives que j'avais vues, plutôt qu'au *dromonde,* j'ai préféré m'en remettre à l'incertitude qui ronge les mortels, ainsi qu'à l'espoir qui les ranime. Puis, il y a quelques mois, tu as reparu dans le miroir – même si je ne comprenais rien à ce que je voyais, à commencer par le garçon.

— Nous sommes rentrés, dis-je. Et c'est une longue histoire.

— J'imagine.

Hyacinthe reprit son ascension ; son manteau de couleur indéterminée flottait derrière lui. J'avais le souffle court et mes muscles étaient à la peine. J'avais oublié combien cet escalier était long et raide jusqu'au sommet. J'étais pratiquement exténuée lorsque nous parvînmes au temple ouvert aux quatre vents.

Il n'avait pas changé sous le règne de mon ami tsingano, toujours avec ses dalles de marbre blanc et ses colonnes de marbre tendues vers le ciel, semblables à quelque prière sans réponse. Très loin en dessous de nous, la *Promesse d'Elua* avait des allures de jouet d'enfant flottant au centre d'un carrousel d'eau. Au cœur du temple, la grande vasque de bronze était posée sur son trépied – le « miroir de la mer », comme l'avait appelée Hyacinthe. Et, à côté, deux silhouettes en tunique s'inclinèrent profondément devant le Maître du détroit.

— Tilian, Gildas, dit Hyacinthe en les appelant par leur nom. Vous vous souvenez de Phèdre nó Delaunay.

Moi, je me souvenais d'eux. Gildas, le plus âgé, avait déjà les cheveux blancs lors de notre première rencontre ; désormais,

c'était un vieil homme. Il s'approcha en tremblant et tendit une main noueuse.

— Vous avez au sacrifice consenti ? demanda-t-il dans une forme ancienne de d'Angelin aux tournures surannées. Au sacrifice, ma dame ?

— Pas tout à fait. (Je pris sa vieille main dans les deux miennes. Ses os me parurent aussi frêles que ceux d'un oiseau, sous une peau semblable à du parchemin.) Je suis venue pour briser la malédiction, messire Gildas. Vos longues années de service ici vont toucher à leur fin.

Il retira sa main avec un gémissement plaintif. Hyacinthe nous regardait, les couleurs mouvantes jouaient dans ses yeux noirs. Tilian, le plus jeune, s'inclina devant lui.

— Avant le coucher du soleil, seigneur, de la vasque remplie de nouveau aurez-vous besoin ? demanda-t-il.

— Tu as entendu ce qu'elle a dit, répondit Hyacinthe. Bientôt, tout sera fini ici, d'une manière ou d'une autre. Je n'ai plus besoin de rien.

Ils restèrent en arrière, les yeux fixés sur nous, emplis de consternation. Hyacinthe me conduisit jusqu'à un second escalier menant à la tour solitaire qui avait été sa demeure pendant si longtemps. Elle se dressait, grise et pierreuse, au sommet de la Troisième Sœur ; ses fenêtres à encorbellement luisaient sous le soleil – ambre, rubis, émeraude et un cobalt qui rappelait la couleur des yeux d'Imriel. J'eus le souffle coupé en l'apercevant, bien plus que je l'avais eu la première fois – mais Hyacinthe n'y prêta pas attention. C'était sa prison, aussi familière pour lui désormais que l'était sa propre peau.

J'avais oublié combien des habitants des îles étaient au service du Maître du détroit. Ils s'inclinèrent à son entrée, puis nous suivirent de leurs regards emplis de curiosité lorsque nous nous engageâmes dans l'escalier en colimaçon menant au sommet de la tour. Ses serviteurs ; ses geôliers. Ils avaient été bons avec nous bien des années plus tôt. Ils le traitaient désormais avec un mélange d'admiration et de crainte.

Nous montâmes jusqu'au sommet de la tour – un niveau que l'on ne devinait pas depuis le bas. Et là, la pièce ne comportait pas d'encorbellements de couleur, mais des fenêtres donnant

directement sur le ciel et la mer dans toutes les directions. Des trésors fabuleux remontés des abysses étaient amassés là – un casque d'or incrusté de corail, un œuf moucheté de la taille d'un nouveau-né, un sphinx de marbre, une harpe sans cordes faite dans la mâchoire d'une baleine – des choses fabuleuses et étranges, anciennes et piquées par le sel. Hyacinthe se tint au milieu de la pièce et promena son regard tout autour.

— C'est ici qu'il m'a instruit, dit-il doucement. Ce que je suis devenu, c'est dans cette pièce que je l'ai appris. Il n'était pas mauvais, tu sais ; désespéré uniquement. S'il était là, c'était à cause de ce qu'il était – pas à cause de ce qu'il avait fait.

— Je sais, murmurai-je.

— C'est étonnant. (Hyacinthe alla se poster devant un lutrin pour y feuilleter les pages de l'ouvrage posé devant lui – des pages contenant un pouvoir indicible.) Je n'ai jamais vraiment eu de père. Pendant un moment, à l'Hippochamp, j'ai cru que Manoj pourrait me reconnaître. Mais… (Il haussa les épaules.) Il y avait le *dromonde*. Et puis, pour finir, il y eut cela. Et ce fut l'expérience la plus proche que j'aie jamais connue – la plus proche du fait d'avoir un père.

Je le regardai envelopper les pages dans de la toile cirée, avant de les ranger dans un antique coffre de cuir fermé par des boucles de bronze.

— Es-tu triste de quitter cet endroit ?

— Non. (Il ferma le coffre et me regarda ; il déglutit.) Oui. (Il s'assit sur un petit tabouret d'ivoire qui datait de l'Empire tibérien.) Bien du temps s'est écoulé, Phèdre. Au début, je m'étais dit que je pourrais transformer ce rôle, cet endroit… y apporter une touche de lumière et de gaieté, à ma manière plutôt qu'à la sienne. (Il secoua la tête.) J'avais tort. C'était trop dur, trop long, trop solitaire. Et le pouvoir… il isole. Il m'a changé. Et maintenant ? (Il eut un petit rire amer.) Je suis devenu comme lui. Tous les serviteurs dont je pensais me faire des amis s'inclinent devant moi, sans oser croiser mon regard. Moi, Hyacinthe, qui tins une écurie et dis la bonne aventure dans le Seuil de la nuit aux petits seigneurs ivres ! Qui aurait pu croire cela, hein ? Mais je suis quand même devenu le Maître du détroit et je ne sais pas comment être autre chose.

— Emile a toujours l'écurie, dis-je en m'agenouillant à côté de lui pour prendre ses mains dans les miennes. Ainsi que la maison de ta mère et bien d'autres choses encore. Il en a fait une sacrée affaire.

— Je sais. (Ses doigts bougèrent entre les miens.) Je l'ai vu dans le miroir de la mer. Tu sais, je ne peux pas revenir à cela.

— Les Tsingani t'ont désigné…

— *Tsingan Kralis*. (La bouche de Hyacinthe se tordit.) Un *Didikani* à moitié bâtard, banni pour avoir dit le *dromonde*. Ils ont laissé Manoj me bannir et laissé ma mère vivre et mourir en *vrajna,* marquée pour la perte de son honneur, alors que tout était la faute des siens. Penses-tu qu'ils me voudraient pour roi s'ils ne convoitaient pas le pouvoir que je porte ?

— Peut-être pas, dis-je d'une voix ferme. Leur en veux-tu ? Pendant un millier d'années, ils ont été des proscrits eux-mêmes, je te le rappelle. Même en Terre d'Ange, ils n'étaient que tolérés, méprisés parfois, condamnés à errer, à se débrouiller par eux-mêmes. Mais ils veulent changer tout cela – pour toi. Déjà, le *Didikani* est bien plus respecté qu'auparavant. Sous ta houlette, toutes ces lois qui ont condamné ta mère et fait de toi un paria peuvent être changées.

Hyacinthe retira ses mains des miennes, pour y enfouir son visage.

— C'est trop, dit-il d'une voix étouffée. Tu ne sais pas ce que sont les responsabilités du Maître du détroit. Pendant huit cents ans, nous avons protégé Alba et Terre d'Ange. Oui. (Je ne répondis rien et il releva la tête. Ses yeux luisaient d'une lueur surnaturelle.) Protégé, parfaitement ! Pendant tout le temps où la séparation a été maintenue, nous vous avons protégés ! Maintenant encore, je continue à appliquer les règles d'exclusion. Aucun navire skaldique ne peut venir du nord sans que je l'aie autorisé. Et pareil au sud avec les bateaux aragonais ou carthaginois. Penses-tu que mes responsabilités disparaîtront une fois la malédiction disparue ? Aussi longtemps que je vivrai, elles demeureront miennes, car elles sont nécessaires. Crois-tu que je pourrais faire tout cela et être en même temps le souverain des Tsingani ?

— Non. (Sous son regard, j'avais envie de me soumettre et de défaillir. Au lieu de cela, je bandai toute ma volonté.) Est-ce pour cette raison que tu as peur de quitter l'île ?

Il détourna la tête.

— Qui a dit que j'avais peur ?

Je lui répondis par une autre question.

— Est-ce Rahab que tu crains, ou bien l'idée de partir ?

À l'extérieur, j'apercevais les mouettes planant dans le vent ; Hyacinthe les observa qui tournaient dans le ciel.

— Les deux, dit-il enfin. Oh ! Phèdre ! J'en ai tellement envie, tellement. J'en sens le goût dans ma bouche. J'en rêve. Dans le miroir, je vois le temps qui flétrit mon visage et je ne pense à rien d'autre. Mais cela m'effraie à en mourir. (Ses yeux revinrent sur moi.) J'ai failli. J'étais effrayé. L'invocation aurait-elle fonctionné si je ne l'avais pas été ?

— Je ne sais pas. (Je m'assis sur mes talons et fixai mon regard sur lui.) Cette fois, cela va fonctionner. La Geis est sur moi, maintenant.

— Et que se passera-t-il si tu échoues ?

Mon ricanement resta bloqué dans ma gorge.

— Je suppose que je deviendrai ton apprentie…

— Et moi, je mourrai pendant que tu te dessécheras pour l'éternité. (Des larmes, des larmes mortelles étaient apparues dans les yeux de Hyacinthe.) Jamais je n'aurais dû te laisser venir à terre.

Je dissimulai mes mains pour qu'il ne vît pas qu'elles tremblaient.

— Je n'échouerai pas.

Il sourit tristement.

— En es-tu vraiment sûre ?

— Non. (Je luttais pour que ma voix ne trahît rien.) Mais ceux que j'aime le plus au monde, hormis toi, sont sur ce bateau que tu retiens prisonnier au milieu du port. Et je n'ai pas eu douze années pour les oublier. Hyacinthe, quel sacrifice faut-il consentir pour contraindre Rahab à se manifester tout entier ? La douleur ? La peur ? Je suis une *anguissette*. Je suis née pour endurer certaines choses.

Hyacinthe secoua la tête.

— Tu n'abandonnes jamais, n'est-ce pas ?

— Pas maintenant, en tout cas. (Je me mis debout et tendis une main vers lui.) Allez, Maître du détroit. Il y a un bateau avec à son bord une pleine cargaison de personnes inquiètes, qui attendent pour savoir si nous allons tous vivre ou mourir. Allons découvrir ce qu'il en est. Tu auras tout le temps de t'inquiéter ensuite de ce qu'il faut faire avec les Tsingani. (Je l'aidai à se relever, puis aperçus à cet instant mon reflet dans un miroir de bronze. Je m'arrêtai net. Le vent qui m'avait tenue en suspension dans l'air avait fait de ma chevelure un amas de mèches serpentines. Désemparée, je levai une main vers une boucle tordue comme une racine ; mes doigts ne parvenaient même pas à la démêler.) Au nom d'Elua, Hyacinthe ! Regarde ce que tu as fait à mes cheveux !

— Et tu crois que cela va perturber Rahab ? demanda Hyacinthe.

Je lui lançai un regard en biais et j'eus la surprise de le voir qui souriait ; aussi bienvenu que la lumière dans les ténèbres, son ancien sourire, irrésistible et joyeux, d'un blanc immaculé qui contrastait contre sa peau sombre. Il rit de mon ire, esquiva un coup pourtant précis, puis me prit dans ses bras.

— Ah ! Phèdre ! Tu n'as pas changé.

— Et toi non plus, murmurai-je en laissant aller ma tête sur son torse. Pas vraiment, pas au fond de toi-même. Je te reconnais encore, Hyacinthe.

— Tu m'as fait un cadeau, dit-il. (Son souffle était chaud dans mes cheveux emmêlés.) La dernière nuit sur cette île, avant de partir pour m'y laisser seul… (Sa bouche esquissa un sourire.) Cela m'a laissé un souvenir merveilleux. Parfois, cette image a été l'unique chose à me maintenir debout.

— Ce n'était pas un cadeau, murmurai-je. Je m'en souviens également.

— Phèdre. (Hyacinthe prit mon visage entre ses mains en coupe.) Tu vas me manquer.

Je croisai son regard noir, mouvant comme la mer. J'y décelai comme une infime transformation.

— Tu vas partir avec Sibeal.

Il hocha la tête.

— Elle a vu dans ses rêves une part de ce que je suis devenu. Et je l'ai observée également dans le miroir de la mer. Nous nous sommes compris dès le début, Phèdre, les filles de Necthana et moi. Sibeal n'est pas toi, mais c'est quelqu'un que je peux aimer. Et toi… je t'ai vue aussi.

— Joscelin, dis-je.

— Joscelin. (Son sourire s'était fait désabusé.) Ce maudit Cassilin, oui. Même en Alba, je l'avais vu chez chacun de vous. Je te l'avais dit d'ailleurs. Elua a dû bien rire lorsqu'il a lié vos cœurs l'un à l'autre. Quel que soit le pouvoir que je détiens, il n'est rien comparé à cela. Je n'affronterai ni ne mépriserai ce lien qui vous unit.

— Alors, c'est un au revoir ? Toi et moi ? demandai-je.

— La reine des courtisanes et le prince des voyageurs. (Hyacinthe suivit du doigt la courbe de mon œil gauche – celui avec une tache rouge.) C'est bien ce que tu as fini par devenir après tout, n'est-ce pas ? Et moi… moi, il va falloir que j'entende l'appel des Tsingani. Si je ne peux pas régner en tant que *Tsingan Kralis,* j'aurai mon mot à dire au sujet de la succession et de ce qu'il adviendra de mon peuple. Voilà au moins une chose que je dois faire.

— Donc c'est bien un au revoir.

— Peut-être. (Quelque chose bougea dans les profondeurs de ses yeux enténébrés, quelque chose qui avait à la fois la joie de Hyacinthe et le pouvoir du Maître du détroit.) S'il arrivait, toutes les deux ou trois années, que la brise de la nuit murmure ton nom avec ma voix, Phèdre nó Delaunay, l'entendrais-tu ?

Pour toute réponse, je nouai mes bras à son cou et l'embrassai avec fougue.

C'était un baiser à la fois familier et des plus étranges. J'y retrouvai le goût de ma propre enfance disparue, l'héritage du fruit non désiré des amours d'une catin, élevée par une Cour de nuit réticente, qui rencontrait l'amitié pour la première fois. Toute notre histoire s'y trouvait concentrée – les incidents et les écorchures, les confidences partagées et les ombres angoissantes de l'âge adulte ; les pertes subies à la bataille de Bryn Gorrydum où j'avais appris que les arts de Naamah pouvaient apporter l'apaisement, puis le terrible sacrifice que

Hyacinthe avait consenti, ici sur cette île. J'y trouvai aussi la saveur de l'étrangeté de sa vie, la connaissance surnaturelle des forces élémentaires, les élans salés de la mer, les profondeurs abyssales, les nuages dans le ciel et la violence des tempêtes, la musique parfaite des vents.

— J'avais tort. (Hyacinthe éclata d'un grand rire joyeux et libéré. La lumière dansait dans ses yeux noirs.) Tu as changé. Est-ce que c'est cela qui arrive lorsqu'on porte le nom de Dieu en soi ?

— Oui, répondis-je, avant de l'embrasser de nouveau.

Lorsque je m'arrêtai, il avait un sourire de pure perversité ; un pur sourire de Hyacinthe.

— Et qu'est-ce que Melisande Shahrizai en a fait ?

Peut-être avait-il deviné parce qu'il était le Maître du détroit, et qu'il avait accès à certains arcanes ; peut-être était-ce parce qu'il était le fils d'Anasztaizia, détenteur du don du *dromonde*. Mais, plus sûrement, c'était parce qu'il était Hyacinthe et qu'il me connaissait depuis plus longtemps que n'importe qui en ce monde.

— Oh ! tais-toi ! (Je ris et enfouis mes deux mains dans ses boucles brunes pour ramener son visage vers le mien.) J'essaie de dire adieu, puisque ce n'est pas un au revoir.

Cette fois-ci, il m'accompagna.

Ce ne fut pas plus qu'un baiser, une promesse informulée, un adieu doux-amer. Et je ne me serais pas repentie si cela avait été plus. Lorsque nous étions plus jeunes, sans doute aurions-nous été plus loin ; mais il y avait trop de choses en suspension dans l'air autour de nous, et nous en étions infiniment trop conscients. Je le relâchai et observai le manteau solennel du pouvoir qui revint l'envelopper lorsqu'il prit le coffre contenant les pages du Livre perdu de Raziel.

— Y a-t-il autre chose que tu voudrais emporter de cet endroit ? demandai-je en regardant à la ronde.

— Non. (Hyacinthe secoua la tête.) Laissons cela pour les gens des îles, s'ils le veulent. À cause de la malédiction, les natifs des Trois Sœurs ont souffert autant que lui et moi. (Il marqua une hésitation.) Et toi, y a-t-il quelque chose que tu désires ici, Phèdre ? Il y a des trésors à foison. Choisis.

— La bibliothèque, dis-je. (Je me souvenais des heures que j'avais passées dans la tour, plongée dans la lecture des œuvres d'une poétesse hellène dont on pensait depuis longtemps qu'elles avaient toutes disparu.) Elle contient des histoires oubliées. J'aimerais les rappeler au monde.

— Des histoires oubliées. (Il sourit.) Elles sont à toi, si nous survivons. Je vais donner des ordres. Eh bien, nous y voilà. Es-tu prête ?

— Et toi ?

Je scrutai son visage.

— Oui. (Il prit ma main dans la sienne et serra fort. La couleur de ses yeux était mouvante, semblable à la mer dans la nuit lorsque passe un nuage devant la lune.) Si tu ne faillis pas, je ne faillirai pas.

Il était le Maître du détroit. Il avait le pouvoir de commander aux vagues et aux vents.

Et il avait peur.

— Je tiendrai bon, dis-je.

Et je priai pour qu'il en fût ainsi.

Chapitre 97

Hyacinthe convoqua les habitants des îles dans la grande salle de réception de la tour. Ils s'y massèrent tous – ceux qui le servaient, cuisiniers, femmes de chambre, serviteurs, blanchisseuses, valets de toutes sortes, eux dont la vie depuis des générations était tout entière dévolue à satisfaire les désirs du Maître du détroit, à entretenir la tour, à fournir l'approvisionnement, à nettoyer et restaurer les trésors remontés du fond de la mer.

Ils échangeaient des murmures dans une forme très ancienne du d'Angelin, oubliée depuis plus de huit siècles sur le continent, et jetaient des coups d'œil anxieux à Hyacinthe, debout sur l'escalier au-dessus d'eux. Gildas l'ancien et Tilian qui n'était plus tout jeune lui-même étaient parmi eux. Pendant des jours en nombre incalculable, ils avaient accompli le harassant périple le long de l'escalier de pierre, au lever et au coucher du soleil, pour aller remplir la vasque du miroir de la mer. Depuis combien d'années ? On aurait pu penser que la perspective de recouvrer leur liberté les aurait emplis de joie ; en fait, ils avaient l'air en proie au plus grand désarroi.

— Mon peuple. (Hyacinthe parlait doucement, mais sa voix portait dans toute la tour.) Aujourd'hui, je m'apprête à briser la Geis et à quitter l'île. Si nous y parvenons, je ne reviendrai pas. Sachez que tout le contenu de cette tour vous appartient. Vous pouvez vous le répartir comme bon vous semble, hormis celui de la bibliothèque qui devra être conservé pour Phèdre nó Delaunay de Montrève. Bien que cet exil ait été pour moi bien amer, vous m'avez servi fidèlement, et je vous en sais gré. Recevez mes remerciements.

— Mon bon seigneur ! s'exclama le vieux Gildas d'une voix enrouée. De votre miroir de la mer vous avez besoin, hein ? et de vos acolytes aussi, pour le remplir et vous assister !

— Non, Gildas ! répondit Hyacinthe en secouant la tête. Ce miroir a été fait sur la Troisième Sœur. Nulle part ailleurs dans le monde il ne pourrait ouvrir son œil. Peut-être me faudra-t-il en créer un autre ailleurs. Laissons celui-là ici. En souvenir…

— Seigneur, dites-nous ce que nous devons faire. Comment devons-nous nous comporter ? demanda quelqu'un, ouvrant la porte à un torrent d'interrogations angoissées. Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous devenir ?

Les questions fusèrent, volant dans les airs comme des oiseaux effrayés, se cognant aux murs de pierre. Le front de Hyacinthe s'assombrit ; des nuages de tempête envahirent ses yeux.

— Vivre ! (Le mot s'abattit sur eux comme un coup de tonnerre ; ils se turent instantanément. Le pouvoir que je sentais émaner de lui en vagues d'ondes me fit frissonner. L'air était empli de l'odeur qui y flotte après que la foudre a frappé.) Vivre, répéta-t-il d'un ton apaisé. Vivre libres – enfin délivrés de cette malédiction, pêcher et chasser, cultiver la terre et élever vos bêtes. Construire des bateaux et naviguer jusqu'au continent, commercer, prospérer. Jouer de la musique, écrire des poèmes, danser. Vous découvrir et vous trouver dans l'amour partagé. Éprouver du chagrin lorsque disparaît un être cher. Vivre.

Personne ne dit rien. Dans un silence de plomb, Hyacinthe descendit l'escalier et ils s'écartèrent tous devant lui. Je vis leurs yeux qui le suivaient – tour à tour craintifs, calculateurs, avides et désespérés. Ce ne fut que lorsque nous atteignîmes la porte que quelqu'un se risqua à parler.

— Seigneur ! (C'était Tilian qui nous appelait d'un ton de défi.) Et si vous veniez à échouer, seigneur ? Ce n'est nullement secret, vous avez déjà essayé. Pas plus tard qu'aujourd'hui encore. Nous, à votre service depuis tant d'années, nous connaissons la vérité. Pourquoi devriez-vous réussir aujourd'hui ?

Hyacinthe vint fixer son regard sur lui, jusqu'à ce qu'il devînt pâle comme un spectre.

— Parce que cette fois, dit-il, je ne suis pas seul. Tu sers le pouvoir depuis bien longtemps, Tilian ; tu en connais le goût. Écoutez-moi bien, tous – ne priez pas pour que j'échoue. Car, cette fois-ci, c'est Rahab tout entier qui va venir, avec toute sa puissance et sa colère sans âge. Et mon pouvoir à côté du sien n'est guère plus qu'un baquet d'eau dans la mer. Si nous échouions, sa colère pourrait bien faire se lever les eaux et noyer les Trois Sœurs. Et alors, lorsque les poissons auront mangé votre chair et que les crabes se promèneront sur vos os, vous n'aurez plus à vous soucier d'apprendre à vivre sans Maître du détroit à servir.

Il n'y eut aucune autre protestation.

J'attendis que nous eussions gagné l'extérieur et que le soleil eût chassé le froid sur ma peau pour lui demander s'il croyait ce qu'il venait de dire.

— Oui, répondit Hyacinthe. Pourquoi crois-tu que je sois terrifié à ce point ?

Bien. La vie de centaines d'innocents reposait donc entre mes mains. Je serrai ma robe autour de moi et entrepris la longue descente jusqu'au bas de l'escalier. Peu à peu, mon souffle se fit court, non pas tant à cause de l'effort, cette fois-ci, que de la peur. En dessous, la *Promesse d'Elua,* à l'ancre, était ballottée au centre de son tourbillon dompté par le pouvoir du Vieux Frère ; ce qu'il contenait était plus précieux qu'aucun mot aurait pu dire.

Il aurait été préférable, songeai-je, *qu'ils fussent repartis loin d'ici.*

— Peux-tu les éloigner ? demandai-je.

— Hors de portée de Rahab ? (Sa bouche se tordit.) Je ne crois pas qu'il existe un tel lieu à la surface de la mer.

— Hors de sa vue, alors. Ils y seront sûrement plus en sécurité.

Nous étions sur le promontoire. Hyacinthe regarda le bateau, puis me regarda, et transféra le coffre de cuir d'une hanche sur l'autre.

— Cela peut se faire. Mais je ne pense pas qu'ils t'en remercieront.

— Je sais, répondis-je. Fais-le.

— Quintilius Rousse ! (La voix de Hyacinthe rebondissait sur les falaises, pour éclater sur toute la surface du petit port fermé.) Levez l'ancre ! Vous partez hors de la vue de Rahab !

À travers le rideau d'eau me parvinrent leurs protestations et cris de désespoir. *Pauvre Eleazar,* songeai-je. *Il a fait tout ce chemin pour entendre le nom de Dieu et voilà que je l'envoie au loin.*

— Tu es sûre ? me demanda Hyacinthe.

Je hochai la tête.

— Maintenant, avant que je perde mon sang-froid.

Hyacinthe se pencha, posa son coffre sur un rocher, puis murmura quelque chose en soufflant. Une brise forte et soutenue naquit subitement pour gonfler les voiles de la *Promesse d'Elua* mises en piteux état par la tempête. Rousse prit au sérieux l'avertissement de Hyacinthe. J'entendis le cliquetis métallique de la chaîne de l'ancre, tandis que deux marins s'activaient furieusement sur les manivelles commandant la remontée. Les voiles se gonflèrent et claquèrent ; le vaisseau pivota sur lui-même, la proue en direction de l'étroit goulet entre les falaises. Hyacinthe fit tourner trois doigts dans le sens inverse de la fois précédente, et le tourbillon s'effondra, retournant se fondre dans le calme des eaux vertes.

Quelques vagues vinrent se fracasser contre la jetée sous l'effet du ressac et des courants sous-marins. Une nouvelle fois, Hyacinthe poussa ses deux mains vers l'avant, toujours psalmodiant. La vague surnaturelle bondit vers l'avant, prit de la vitesse et saisit le navire aussi facilement que s'il s'était agi d'un bouchon. Ses voiles tendues à craquer, dansant au sommet de l'immense crête, le bateau se rua dans la passe et disparut à notre vue derrière les hautes falaises.

Ils étaient partis.

Je m'assis sur la grève, hébétée et comme engourdie.

— Joscelin sera furieux.

Hyacinthe restait concentré ; ses grands yeux noirs étaient devenus flous, en prise avec des images au-delà des limites de la vision mortelle.

— Non. Il faut qu'il s'occupe du garçon. Il comprendra.

Satisfait de sa manœuvre, il reprit son coffre.

Le port était aussi calme et tranquille qu'à notre arrivée. De petites silhouettes s'étaient rassemblées, mais sans oser s'avancer. Nous n'étions que tous les deux.

— Et maintenant ? demanda doucement Hyacinthe. On essaie de passer ?

Toujours assise, je hochai la tête.

— Tu peux faire en sorte que les eaux nous portent à la surface ?

— Oui. (Il s'assit en tailleur à côté de moi, serrant le coffre dans ses bras. Il composait une silhouette étonnante, avec son costume de velours et ses dentelles à l'ancienne, un visage qui était l'un de mes plus anciens et plus doux souvenirs, et des yeux comme le fond de la mer.) À moins que nous échouions.

Cela ne m'avait pas paru aussi effrayant lorsque le bateau était à l'ancre juste au bord. Je levai les yeux vers le ciel limpide où tournoyaient des mouettes. Un jour pour commencer, pas pour finir.

— Nous n'échouerons pas.

Il eut un tout petit sourire.

— Me raconteras-tu après comment tu es sortie des ténèbres et comment tu as trouvé le nom de Dieu ?

— Si tu veux. (Nos épaules se frôlèrent sans se toucher vraiment. Nous avions pour habitude de nous asseoir ainsi, pour manger des tartelettes sous le viaduc au carrefour de Tertius dans la Ville d'Elua.) Et toi, me diras-tu ce que cela fait de commander aux vents et à la mer ?

— Oui. (Hyacinthe regarda le port, vide.) Cela ne sert à rien de retarder l'échéance, n'est-ce pas ?

L'heure était venue, mais j'aurais voulu qu'il y eût un motif pour la retarder. Il n'y en avait pas.

— Non. À rien.

— Alors, allons-y !

Il se leva, se fourra le coffre sous un bras ; cette fois-ci, ce fut lui qui m'aida à me remettre debout. Je gardai sa main dans la mienne tandis que nous nous rendions au bout de la jetée. L'eau léchait les rochers, claire et calme – et aucunement solide, de toute évidence. Hyacinthe lâcha ma main pour lancer un nouveau sort, dans une langue que je ne reconnus pas, puis serra sa main pour former un poing, paume vers le haut, avant de la rouvrir.

Les eaux continuaient à aller et venir nonchalamment ; elles n'avaient absolument pas changé.

Mon souffle resta bloqué dans ma gorge ; je n'avais pas pensé que je serais si effrayée à l'instant de faire le premier pas.

— T'ai-je raconté comment j'ai bien failli me noyer au large de La Serenissima ?

— Phèdre. (Hyacinthe toucha ma joue.) Je suis le Maître du détroit, et j'ai passé le plus clair de ma jeunesse prisonnier ici à cause de la vengeance de Rahab contre une femme morte depuis bien longtemps, qui avait commis le crime de ne pas l'aimer. Tu es mon plus grand et mon unique espoir. Aussi longtemps que ton courage ne vacillera pas, je ne te laisserai pas sombrer. Me fais-tu confiance ?

— Oui, murmurai-je. Je te fais confiance.

Je fermai les yeux et fis un pas en avant pour marcher sur l'eau.

Chapitre 98

Ce fut dur, bien plus dur que je l'avais imaginé, de faire ce premier pas pour quitter la terre ferme. La Geis qui désormais me liait à l'île me frappa comme un coup à l'estomac à la seconde même où mes pieds quittaient le rocher pour l'eau ; tout l'air fut expulsé de mes poumons et je tombai pliée en deux par la douleur. Un vide béant s'ouvrit dans l'eau devant nous, profond comme un océan, noir et tournoyant ; mon ventre se tordit de terreur. Et, au fond de ce puits, quelque chose bougeait, quelque chose de brillant et d'atroce.

Toutes mes belles paroles s'envolèrent.

Je me forçai à me mettre debout, puis à faire un nouveau pas en avant.

Les eaux bouillonnaient et je n'osai même pas imaginer ce sur quoi je pouvais bien me tenir. Tout autour de moi, le port si calme et tranquille entrait dans une rage effrayante, au milieu des vents furieux. Je voulais être sur l'île et nulle part ailleurs au monde ; je le voulais si fort que j'en avais mal. La peur me fouaillait les entrailles comme l'aurait fait une lame.

Je me retournai alors et vis Hyacinthe derrière moi, debout sur les eaux, son coffre serré dans ses bras. Son visage était blême de terreur ; dans ses yeux, il n'y avait plus qu'un pouvoir impuissant. Seule la promesse qu'il m'avait faite le faisait rester.

La peur.

La douleur.

Qu'elles viennent, alors. La douleur et la peur. Je les regardai en face et les laissai me traverser ; mes nerfs se mirent à chanter l'ineffable chœur de l'agonie, teintant peu à peu ma vision d'une nuance couleur sang. J'étais une *anguissette*. Qu'était-ce donc comparé à la tige d'acier du Mahrkagir ou aux

fléchettes de Melisande ? Certainement pas pire. La douleur et rien de plus. La peur et rien d'autre.

Noyée dans une brume écarlate, je fis un nouveau pas.

Devant moi, le maelström s'élargit comme la gueule d'un animal ; la brillance dans les eaux chassait la présence de Kushiel, me privant de tout ce qui pouvait raffermir mon courage. Qu'était-ce donc ce qui bougeait au fond de l'abysse ? Un ange ou un monstre ? Les descriptions de Rahab que j'avais lues dans les écrits yeshuites le présentaient à la fois comme un messager et un léviathan. Quelque chose remua, un long tentacule de chair, luisant et vert comme le jade. La douleur mettait mes os au supplice comme une fièvre foudroyante. Je me mordis les lèvres et, sur mes jambes tremblantes, je fis encore un pas. Les vents se mirent à hurler à mes oreilles ; je n'osais plus regarder derrière moi. Peu importait désormais que Hyacinthe marquât le pas ; du moment que j'avançais, il ne me laisserait pas sombrer.

« Aussi longtemps que ton courage ne vacillera pas… »

Je fis un nouveau pas.

Les profondeurs du maelström regimbèrent, révélant des visions d'une chose mouvante et innommable, née dans quelque recoin du monde souterrain protéiforme. Un tentacule, un œil fendu incroyable, un cou arqué et pourvu d'une crinière, des nageoires de baleine, une omoplate immense, une aile puissante… une beauté terrible, informe et mouvante, plus vaste que ce que l'esprit pouvait embrasser. Je ne saurais dire pourquoi, mais j'en fus secouée jusqu'au fond de mon âme, emplie de crainte et d'horreur.

Malgré tout, je forçai mes jambes flageolantes à bouger, un pas douloureux après l'autre, jusqu'au bord de la gueule béante. Et, alors que le contrôle de Hyacinthe sur les éléments faiblissait, alors que les vagues rugissaient autour de moi et venaient se fracasser contre les rochers, alors que le vent me giflait et trempait mes vêtements, l'eau continua à me porter.

— Rahab ! (Ma voix était inaudible. Je pris une profonde inspiration, toussai d'avoir avalé du sel et des embruns, puis appelai de nouveau au fond du puits en furie.) Rahab ! par les chaînes de ta propre malédiction, je t'invoque ici !

Le maelström tremblota et une forme en sortit – une nageoire d'eau verte piquetée d'écume pointée vers la sortie. Puis l'immense chose retomba dans le port, envoyant des gerbes immenses dans les airs. Je regardai dans la direction montrée et étouffai un cri de désespoir.

Là-bas, entre les deux falaises, la *Promesse d'Elua* revenait, poussée par une tempête, toutes voiles gonflées, lancée comme un faucon en piqué. Le regard de Rahab allait encore plus loin que nous l'avions pensé. Quelque part derrière moi, j'entendis le cri de frayeur de Hyacinthe ; l'eau qui me portait s'amollit. Je m'enfonçai jusqu'aux genoux et perdis l'équilibre, ballottée par les vagues ; je tentai de mettre les mains par terre pour me rattraper, mais je m'enfonçai jusqu'aux coudes. Les parois immenses du tourbillon s'inclinèrent vers moi, menaçant de m'avaler dans sa gueule. L'eau salée me battait le visage et je luttai pour seulement respirer, terrifiée à l'idée de me noyer.

Si je revenais en arrière tout irait bien.

Si je revenais en arrière, tous ceux que j'aimais seraient épargnés.

Ah ! Elua ! comme cela était injuste. Je voulais retourner sur l'île, je le voulais plus que tout ce que j'avais jamais connu au monde. J'avais peur, pour moi, pour Joscelin, pour Imriel – pour nous tous. *Mais tous mes clients,* songeai-je, *ont toujours cherché à m'obliger à donner mon* signal. *C'est la même chose ici. Si je fais demi-tour, que se passera-t-il ? Je me serai rendue, finalement*. Et, quelque part derrière moi, trop près pour qu'il fût sur la terre, j'entendis la voix de Hyacinthe, déchirée, en train de murmurer son incantation qu'il avait déjà faite ; il tenait sa promesse. L'eau devint plus ferme sous mes pieds. Je parvins à me redresser tant bien que mal, puis repoussai les cheveux trempés qui me tombaient sur le visage. J'inspirai un grand coup.

— Rahab, murmurai-je.

Le maelström s'arrêta d'un coup ; sa houle se figea, comme pour attendre. Un surnaturel puits sans fond occupait tout le centre du petit havre. Les vagues furieuses s'étalèrent et les vents tombèrent comme chute une pierre. À quelque trente pas de distance, la *Promesse d'Elua* dérivait, courant sur son erre.

La surface de la mer montait et descendait comme le flanc d'un cheval.

Je pris une nouvelle inspiration et fis un pas le long du bord de la béance.

— Rahab.

Dans les profondeurs insondables, quelque chose bougea et scintilla – une brillance opalescente. J'inspirai de nouveau ; la tête me tournait et je me sentais étrange, marchant sur les eaux comme sur la terre sèche. Je n'avais donné mon *signal* qu'une seule fois et je n'avais aucune intention de le donner de nouveau – pas à ce serviteur dévoyé du Dieu unique, qui avait infligé tant de douleur à quelqu'un que j'aimais.

— Rahab ! par les chaînes de ta propre malédiction, je t'invoque ici !

La brillance jaillit de la mer comme une éruption, projetant des gouttes jusque dans le ciel, retombant en cascades étincelantes pour donner naissance à une forme si sublime que j'en eus envie de pleurer – plus immense et plus noble que tout ce que put jamais rêver chair mortelle. Le visage d'eau du Maître du détroit n'était qu'un pâle écho de cette forme-là qui s'élevait plus haut encore que les falaises. Le soleil jouait sur ses épaules translucides lorsqu'il inclina sa tête massive, des boucles d'eau verte tombèrent tout autour de son visage, semblables à des rivières.

Ce n'était pas sa véritable forme ; pas encore.

Je déglutis.

— Rahab ! par les chaînes de ta propre malédiction, je t'invoque ici !

Et le monde… bascula.

On dit que, de la centaine d'artistes qui les virent de leur vivant, pas un seul ne sut capter la beauté d'Elua le béni et de ses Compagnons. Avant cet instant, je n'avais jamais compris comment cela pouvait être. J'avais connu les descendants d'Elua. J'avais passé les premières années de ma vie au sein de la Cour des floraisons nocturnes où l'on a élevé un millier de leurs générations pour leur grâce et leur beauté. Mais, à cet instant, je compris.

L'ange Rahab était apparu sur les eaux.

Sa beauté était comme une épée hors de son fourreau, brillante comme l'acier frappé par le soleil, et deux fois plus dure. La contempler était une douleur. Chacun de ses os, chacune de ses articulations était pensée et créée avec une précision terrible. Les plaines de son front avaient la grâce de la courbe de la lune lorsqu'elle se lève sur la mer au-dessus de l'horizon. Dans l'orbite de ses yeux, il y avait des ombres de grottes qu'aucun œil mortel ne contemplerait jamais. Je ne saurais dire s'il était blond ou brun, car sa chair flamboyait d'un éclat qui n'avait rien à voir avec notre compréhension limitée de la nature de la lumière ; ses cheveux étaient tout à la fois de la nuance de l'eau ternie, du varech ou de la couronne d'une éclipse solaire.

— Tu m'as invoqué.

Ses paroles résonnaient comme des carillons d'argent, transperçant mes tympans. Si une voix pouvait tinter comme les éclats du soleil sur les eaux – sur toutes les eaux du monde –, se réfractant et se multipliant à l'infini, alors c'était la voix de Rahab.

Si Hyacinthe n'avait pas été derrière moi, j'aurais fui à toutes jambes vers la terre.

— Rahab. (Je me passai la langue sur les lèvres ; j'y trouvai le goût du sel et de la peur.) Je te demande de lever ta malédiction.

Avec lenteur, sa tête à nulle autre pareille se dressa comme se lève une étoile au ciel à l'heure du crépuscule, le menton dressé en signe de défi. La ligne de ses lèvres était impitoyable et cruelle : elle lui venait des derniers mots prononcés par tous les marins morts noyés en mer. Et ses yeux – ah ! Elua ! Ils étaient blancs comme un os, et pourtant ils voyaient, et voyaient, et voyaient. Lorsque le Dieu unique avait demandé que les mers fussent ouvertes pour Moishe, lorsque la baleine avait avalé Yehonah, ces yeux-là étaient déjà anciens. Dans ces yeux, Elua n'était qu'un bébé à peine né.

— Ma malédiction…

L'ange Rahab tendit les bras devant lui. Des menottes enserraient ses poignets ; une lourde chaîne passait entre eux, qui me parut de granit. Ou d'autre chose encore, quelque chose de plus adamantin que la pierre, plus dense que n'importe quel

matériau que des mains humaines pourraient travailler. Chacun des maillons était forgé et scellé par le divin alphabet. Roulant et ondoyant, la chair immortelle de Rahab rutilait au contact de ces liens – l'unique contrainte imposée à son pouvoir, qui le confinait cependant à demeurer au fond de la mer, soumis à la volonté du Dieu unique. Il tendit ses mains vers moi pour me montrer ses chaînes. Sa bouche cruelle forma des mots qui sonnèrent avec beauté.

— Aussi longtemps que durera la sentence de D. durera ma malédiction. Je l'ai juré.

L'eau se ramollit sous mes pieds et je pataugeai de nouveau. Les vagues reprirent du volume, de plus en plus rageuses ; l'eau emplit ma bouche. Le sel était comme le sang, mais plus amer. Je perdis pied et une grande lame passa sur moi, me retournant en tous sens jusqu'à ce que je ne pusse plus dire où étaient le haut ou le bas. J'avais l'impression que l'océan allait m'emporter en tirant sur les plis gorgés d'eau de ma robe avec une puissance incroyable. Je luttai de toutes mes forces, mais la force de l'eau était plus grande. Les poumons me brûlaient et je ne parvenais plus à respirer.

De très loin, j'entendis une voix qui criait mon nom – une voix haute et claire, et pleine d'un sentiment d'urgence.

— Phèdre ! Phèdre !

Imriel.

Jeune et vibrante, sa voix portait sur l'eau – tout comme elle avait porté à travers toute la salle des festivités du Mahrkagir au plus fort de la bataille, sur la plaine du Jebe-Barkal lorsque le rhinocéros avait chargé, et plus tard devant la porte du temple. Et je sus alors de quel côté se trouvaient la vie et l'amour. Mes pieds retrouvèrent leur appui sur l'eau solide qui s'enfonçait, et j'entendis Hyacinthe qui répétait son sort comme un juron, avec toute la fureur des années perdues de sa vie.

Au prix d'un incommensurable effort, je me relevai, dégoulinante.

— Sous peine de bannissement, haletai-je, je te demande de lever ta malédiction !

Les flots chatoyèrent autour de Rahab, avant de s'élancer vers le ciel en colonnes, en tours, emportant plus d'eau que le

port en contenait, plus haut encore que les falaises. Le vaisseau de Quintilius Rousse était au sommet de la crête, fortement incliné, entraîné vers l'épicentre qui n'était autre que Rahab. Son regard d'une blancheur d'os cherchait le mien ; il avait l'air à la fois pas plus grand qu'un homme et plus immense qu'une montagne.

— Tu oses ? demanda-t-il en tirant sur ses chaînes dans un fracas de tonnerre. Tu oses, fille bâtarde d'Elua ?

Il y a une certaine force dans le fait de se soumettre. J'avais dépassé toutes mes peurs.

— Elua comprenait l'amour, dis-je. Le monde aurait été mieux servi, Rahab, si tu avais fait de même ! Partiras-tu en paix ? Je te laisse ce choix.

Les eaux tourbillonnaient et s'élançaient droit vers le ciel ; Rahab brillait comme une étoile enchaînée au milieu de cette furie – noir d'argent, blancheur d'os, vert de lichen –, drapé dans ses haillons liquides, habité par un feu intérieur qui n'avait rien à voir avec ce monde d'argile mortel.

— Mon cœur ne connaît pas la paix ; le tien ne la connaîtra pas non plus !

Il devait donc en être ainsi.

Subitement, et fort étrangement, je me sentis calme. Le Nom sacré s'épanouissait comme une rose en moi, emplissait jusqu'au moindre recoin de mon âme, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucune place pour la peur. Je vis alors en Rahab défiler le cours des siècles – les anciens conflits, la rébellion née de la vanité, la servilité née de l'adoration. Je vis la haine et l'amère envie qu'il nourrissait envers Elua et ses Compagnons. Je vis la joie et les splendeurs du fond des océans ; je vis tout cela en lui, et je vis aussi la solitude. Et l'amour ! Ah ! Elua ! Cela avait été une brûlure, une douleur jusqu'à l'os. Rien, absolument rien au cours des siècles passés au service du Dieu unique n'avait préparé Rahab aux caprices de l'amour mortel – à la douleur d'être rejeté.

— Au nom de Dieu, dis-je avec au cœur un sentiment de pitié, je te bannis, Rahab !

Pour toute réponse, les vagues se ruèrent à l'assaut, et Rahab se gonfla d'une terrible colère ; la fureur s'empara de lui,

allumant des éclairs bleu-blanc dans les boucles de ses cheveux, et sa voix tonna.

— Tu n'en as pas le droit, fille d'Elua !

Mais il était là, partout en moi, dans toutes les fibres de mon être, montant avec la force inexorable d'une marée jusqu'à me submerger, et j'aurais ri alors s'il n'avait pas empli ma gorge ; j'aurais pu pleurer aussi si j'en avais été encore capable. J'avais été jusqu'aux plus lointaines extrémités du monde connu pour trouver le nom de Dieu, et j'avais parcouru des chemins plus noirs que je l'avais rêvé.

Il ne me restait plus qu'une seule chose à faire : le dire.

Et je le dis.

— ..... !

Si le monde entier était une cloche d'airain et si l'on frappait cette cloche, on produirait le son de ces syllabes imprononçables qui roulaient sur ma langue et jaillissaient de ma bouche pour résonner sur les eaux, roulant sans début ni fin ; et c'était comme s'il n'y avait jamais rien eu d'autre, ni mer, ni terre, ni ciel, mais uniquement ce Mot sans fin qui existait avant le commencement du temps. Pendant la fraction temporelle où il sortit de ma bouche, plus rien n'exista. Puis, ensuite… tout exista, et moi j'étais au centre, creuse et emplie de son écho, ma langue comme un battant à l'intérieur de ma bouche. Je titubais sous son poids, stupéfaite et vide ; j'étais un vaisseau de passage dont le temps était achevé.

Je venais de dire le nom de Dieu. Ah ! Elua !

C'était fini.

Sans un bruit, la tête de Rahab s'affaissa, comme à l'aube s'éteint la dernière étoile au firmament. Dans le chagrin et la défaite. Un bras se leva, entraînant dans son sillage une aile emplumée d'eau et d'écume ; les chaînes adamantines bougèrent et une main passa devant son visage. Quelle fin amère. Même la colère d'un cœur empli de mépris comportait en elle-même une part de miséricorde. La malédiction qui avait séparé Terre d'Ange et Alba avant le sacrifice de Hyacinthe, celle qui avait enchaîné le Tsingano à l'île une fois les deux royaumes réunis, nous avait préservés et avait protégé nos côtes. Là où le Dieu unique avait abandonné Elua, son petit-fils bâtard, Rahab

ne l'avait pas oublié, dans toute l'angoisse de son cœur immortel.

Et, maintenant, tout était fini.

La brillance à l'éclat insoutenable qui était Rahab s'enfonça dans les eaux, les vents retombèrent, les colonnes d'eau se fondirent dans la mer, jusqu'à ce qu'il ne subsistât plus que quelques rides à la surface de l'onde. Et puis… plus rien. Il était parti, et moi je n'étais plus rien qu'un réceptacle vide ; les parois de mon être avaient perdu jusqu'au souvenir de ce qu'elles avaient contenu. La *Promesse d'Elua* dansait tout doucement sur l'onde apaisée, à la dérive, semblait-il ; quelques cris s'élevèrent. Dans le port, au-dessus des abysses translucides qui me portaient, je tombai à genoux ; ma robe trempée s'étala tout autour de moi, portée par la petite houle.

— Phèdre.

La voix de Hyacinthe ; sa main sur mon épaule. Je levai la tête vers lui, reconnaissante qu'il me rappelât ainsi qui j'étais. Oui, Phèdre ; c'était bien moi. Phèdre, Phèdre nó Delaunay, l'*anguissette* de Delaunay, l'Élue de Kushiel, la servante de Naamah. Et son amie, la véritable amie de Hyacinthe. Son visage était doux et aimable ; il y avait de la compassion dans ses yeux mouvants où se mêlaient toutes les couleurs. C'étaient les yeux noirs du Maître du détroit qui avait hérité du manteau de la douleur de Rahab et de son amour étrange pour nos deux pays.

— Regarde ! (Hyacinthe désigna l'endroit dans le port où le navire venait vers nous, ses voiles dévastées battant dans le vent ; les rames dégoulinantes d'eau plongeaient en cadence, tandis que les rameurs tiraient fort pour approcher le bâtiment.) Ils viennent.

Avec une difficulté infinie, je me relevai pour la troisième fois sur cette eau.

Je n'avais pas failli.

Je vis leurs visages, tandis que le navire venait se mettre à l'ancre juste à côté de nous ; l'émotion qui m'étreignait était telle que je ne parvenais même plus à parler. Le visage de Quintilius Rousse – encore sous le coup de la crainte de marin qui l'avait saisi en voyant le seigneur des profondeurs. Celui de

Kristof, fils d'Oszkar, qui avait été le témoin de la fin du long chemin du Tsingano. Celui d'Eleazar ben Enokh, rayonnant d'avoir enfin entendu le nom de Dieu.

Et les autres ; les autres ! Oh ! Elua ! les autres.

Les marins de Rousse ; les hommes de la Section de Phèdre. Eux garderaient le souvenir de ce nom jusqu'au jour de leur mort.

À coup sûr, Hugues allait en composer quelques mauvais vers ; je le vis sur ses traits transportés par l'extase. Et Ti-Philippe à ses côtés. Étaient-ils amants alors ? Je pensais que oui, mais je n'avais pas pris la peine de demander. J'aurais dû le faire. Ils étaient de mes gens ; j'aurais dû savoir ces choses-là.

Joscelin.

Là, il y avait de la colère, dans ses yeux bleus de la couleur d'un ciel d'été ; de la colère que j'eusse osé les écarter, lui, et tous les autres avec lui. Et il y avait du discernement aussi ; il savait pourquoi je l'avais fait – et combien il m'en avait coûté. Au moins, il n'y avait aucun reproche ; juste un peu d'orgueil froissé et un soulagement plus grand que la mer. Nous avions déjà été bien plus loin que cela, lui et moi.

Au bout du compte et tout bien pesé, Joscelin comprenait.

Ses mains étaient posées sur les épaules d'Imriel ; et ce qu'Imri savait, il le savait vraiment. Je le vis au plus profond de ses yeux – ses yeux de la teinte du crépuscule, les yeux de sa mère, d'une beauté aussi impossible à décrire que le chant d'un rossignol, et dans lesquels brillait une foi comme jamais je n'en avais vu dans ceux de Melisande.

Imri n'avait jamais douté.

Chapitre 99

Comment parvins-je à monter à bord du bateau ? Je ne saurais le dire avec certitude, car tout se produisit au milieu d'un ensemble embrouillé et confus d'efforts ; des vagues et du vent me hissèrent tout d'abord, en réponse aux ordres murmurés par Hyacinthe, puis une demi-douzaine de mains agrippèrent avidement ma robe trempée, et je fus tout à la fois poussée et hissée, pour finir, misérable et dégoulinante, entre les bras de Joscelin.

Là, j'étais dans un lieu bien agréable.

Si le monde avait alors cessé de tourner, je serais moi aussi restée immobile, jusqu'à ce que le temps lui-même s'arrêtât. Mais, comme il ne le fit pas, je me tournai vers Imriel, une boule énorme dans la gorge. Avec un cri qui était à moitié un sanglot, il se jeta contre moi. Je le tins serré, très fort, ma joue contre ses cheveux trempés ; les larmes me piquaient les yeux.

— Phèdre nó Delaunay de Montrève. (La voix de Quintilius Rousse était grave et inhabituellement solennelle. Je tournai la tête pour le voir mettre un genou en terre devant moi, puis incliner le chef.) Je salue votre courage, ma dame de Montrève.

— Oh ! ne faites pas cela, amiral, dis-je, embarrassée. Je vous en prie, je déteste cela.

Un rire courut à la surface de l'eau, un rire libre et joyeux ; toutes les personnes à bord tournèrent la tête d'un bloc vers Hyacinthe debout sur la mer. Une vague obéissante l'avait hissé jusqu'à la hauteur du bastingage ; il donnait l'impression de se tenir sur une petite estrade.

— Accepte-le, Phèdre, dit-il, son coffre toujours serré sous un bras. Tu le mérites. (Ses yeux rencontrèrent les miens.) Merci.

Je hochai la tête, incapable de parler. La vague s'incurva par-dessus la lisse et, léger comme une hirondelle, Hyacinthe

descendit sur le pont, accueilli dans le silence par des regards pleins d'une respectueuse crainte. Tout était fini, et plus personne ne savait comment s'adresser à lui.

Ce fut Joscelin qui le rompit.

— Sois le bienvenu, Tsingano, dit-il.

— Cassilin. (Avec un sourire un peu forcé, Hyacinthe tendit la main. Ils se saisirent par les poignets pour se saluer.) Je te remercie.

— J'avais une promesse à tenir, répondit Joscelin avec un petit haussement d'épaules.

— Je me souviens.

Ils ne se dirent rien d'autre ; je crois que c'était suffisant pour eux deux. Parfois, certains hommes qui connaissent leur cœur et leur esprit respectifs n'ont plus besoin de mots pour communiquer. Ce qu'ils échangèrent en cet instant suffit à les satisfaire tous deux. Ensuite, Rousse s'approcha pour s'incliner profondément devant le Maître du détroit et l'accueillir à son bord. D'autres se pressèrent alors, poussés par la curiosité, tendant la main pour toucher sa manche ou le bas de son manteau, et s'assurer que Hyacinthe n'était pas une apparition mais un être de chair et de sang. Imriel se tenait à côté de moi, un peu à l'écart. Kristof s'approcha.

— *Tsingan Kralis,* dit-il d'une voix rauque. Tu es revenu.

Les yeux ondoyants de Hyacinthe étaient froids et sombres.

— Depuis quand les Tsingani reconnaissent-ils les droits d'un *Didikani* né en dehors d'un mariage, fils d'Oszkar ? Mon grand-père Manoj n'avait-il pas assez de neveux de son sang ? N'a-t-il pas choisi d'héritier parmi eux ?

— Les quatre familles de la *baro kumpai* t'ont choisi, fils d'Anasztaizia. (La sueur perlait sur son front, mais il ne fléchit pas un instant.) Il y a eu des changements. On parle du nom de ta mère et on s'en souvient.

Quelque chose s'adoucit dans le visage de Hyacinthe.

— Vraiment ? C'est bien.

— Alors tu nous guideras ?

La voix du *tseroman* était vibrante d'espoir.

— Non. (Hyacinthe secoua la tête, non sans regret.) Si la *baro kumpai* le souhaite, je pourrai m'entretenir avec ses

membres pour leur donner des conseils. S'ils les suivent, j'accorderai ma protection à celui qui sera choisi pour régner. Mais Manoj m'a rejeté, et il est trop tard désormais pour que je devienne son petit-fils par les actes autant que par le nom. Je suis devenu autre chose.

Kristof baissa la tête, vaincu.

— Que vas-tu faire, *Kralis* de la mer ? Où iras-tu ?

Hyacinthe parcourut le navire du regard sans rien répondre.

Dans toute cette agitation, j'en avais presque oublié Sibeal – petite silhouette à la proue, si frêle qu'on pouvait presque ne pas la voir. Elle tenait les mains serrées devant elle. Ils restèrent un très long moment à se regarder ; l'air était devenu immobile comme si le vent lui-même retenait son souffle – et nous tous avec lui, pleinement conscients de la tension soudaine. Les yeux de Sibeal étaient immenses et sombres ; seule une ride au milieu de son front trahissait son angoisse. Les muscles bougèrent sur la gorge de Hyacinthe lorsqu'il déglutit, cherchant sa voix.

— Dame Sibeal. (Il traversa le pont pour venir jusqu'à elle ; avec une révérence un peu raide, il déposa devant lui, entre eux, le coffre contenant les pages du Livre perdu de Raziel.) Partagerez-vous avec moi la charge de ce fardeau ?

— Oui. (Les lignes de pointillés bleus sur les joues de Sibeal s'illuminèrent littéralement sous l'effet d'une joie subite.) Je le ferai.

Une petite brise se leva, agitant les voiles, faisant voler les pans du manteau usé de Hyacinthe ; lorsqu'il prit sa main, les mèches brunes de Sibeal ébouriffées par le vent les masquèrent à ma vue un instant. Je ne sais ce qu'ils se dirent alors, car le vent emporta leurs paroles. Je détournai la tête pour que personne ne pût voir les larmes qui venaient de monter à mes grands yeux. C'était une peine inédite qui dévastait mon cœur, une peine comme jamais encore je n'en avais ressenti. Sur la berge, les gens de l'île s'étaient approchés, s'étageant encore jusqu'au milieu de l'immense escalier ; en proie à la confusion et à l'étonnement, ils pointaient du doigt et observaient bouche ouverte ce bateau tenu par les vagues sur lequel se tenait le

Maître du détroit. *Oh ! ils raconteront des histoires sur cette journée-là,* songeai-je.

— Phèdre. (Joscelin s'était accoudé au bastingage à côté de moi, tranquille et discret ; sa présence m'était aussi familière que celle de mon ombre.) Es-tu prête à rentrer chez nous ?

Il y avait une autre question dans sa question – que j'entendis sans qu'il eût à la dire. Après si longtemps, c'était une torture de laisser partir Hyacinthe, de le voir unir son destin à celui de Sibeal pour suivre un chemin qui s'écartait du mien. Mais j'étais une *anguissette*, et je comprenais la douleur. C'est toujours le prix à payer pour vivre et aimer bien, et je ne doutai pas une seconde, pas plus en cet instant qu'à aucun autre moment, que j'avais fait un choix sage. Je saisis la lisse à pleines mains et pris une profonde inspiration.

— Oui, dis-je en levant les yeux vers Joscelin, puis en souriant de voir son visage tant aimé. Je suis prête.

— Bien. (Il me rendit mon sourire, puis haussa la voix pour interpeller Hyacinthe.) Hé ! Tsingano ! tu comptes rester ici ? Tu ne pourrais pas plutôt lever une petite brise pour nous ramener chez nous ?

— Comme tu veux, Cassilin. (Il s'écarta de Sibeal et exécuta une petite courbette.) Avec votre permission, messire amiral ?

Quintilius Rousse lui fit un sourire qui fendit son visage avenant d'une oreille à l'autre.

— Tous les hommes à leur poste ! rugit-il. Le Vieux Frère quitte ses Trois Sœurs et nous ramène chez nous !

Il y eut des cris de joie. Les marins de Rousse – les hommes de la Section de Phèdre – laissaient enfin libre cours à un soulagement exubérant et sauvage. Par la suite, j'entendis des histoires qui donnaient l'exacte mesure de la terreur qu'ils avaient éprouvée ce jour-là, lorsque les vents de Rahab étaient venus les chercher en pleine mer pour les ramener au port, pareils à des fétus chahutés par le vent, lorsque les eaux s'étaient dressées autour d'eux en tours immenses, menaçant de les projeter dans les profondeurs du maelström. J'entendis bien des histoires par la suite. Mais, là, ils se contentèrent de s'égosiller de bonheur jusqu'à se déchirer la gorge ; la voix d'Imriel glissait par-dessus leurs cris, et il poussa même un

joyeux hurlement lorsque Hughes le jucha sur ses épaules pour lui permettre de voir le Maître du détroit à l'œuvre.

Dans un tourbillon de son manteau élimé, Hyacinthe fit exactement ce qu'on attendait de lui. Ses mains se déplacèrent dans l'air, ses lèvres bougèrent doucement, et le vent vint à lui comme un chien fidèle à son maître, gonflant nos voiles et faisant moutonner l'eau étale. Titubant sous le poids d'Imriel, Hugues le remit bien vite à terre. Rousse prit la barre et la *Promesse d'Elua* pivota pour mettre son étrave en direction du goulet. Et notre navire bondit en avant pour filer aussi juste et droit qu'un javelot lancé par un bras sûr.

Nous rentrions chez nous.

Enfin. Les lueurs de cette belle journée étaient enfin à l'unisson de l'humeur. Je ressentis l'ivresse du bonheur lorsque le navire jaillit de la passe, avant de gîter bas sur l'eau lorsque nous virâmes pour suivre le vent, puis encore une fois au bout de l'île pour mettre le cap sur le continent. Hyacinthe traversa le pont, nullement gêné ou impressionné par la vitesse de notre course.

— Il y en a un ici que je n'ai pas encore salué, dit-il en inclinant la tête devant Imriel.

Je me tenais derrière Imri, les mains sur ses épaules.

— Hyacinthe, fils d'Anasztaizia, Maître du détroit, voici notre fils adoptif, à Joscelin et moi, le prince Imriel nó Montrève de la Courcel.

— Courcel ?

Le miroir de la mer du Maître du détroit ne voyait pas au-delà des eaux de Terre d'Ange. Je l'avais oublié.

— Le fils du prince Benedict, dis-je. (Je sentis Imriel se raidir sous mes mains.) Né à La Serenissima de Melisande Shahrizai. Oh ! Hyacinthe, il y a tellement de choses à te raconter !

— On dirait bien. (Il s'inclina, la mine songeuse.) Enchanté, prince Imriel.

Imriel sourit de toutes ses dents.

— Imriel nó Montrève, reprit-il, avant d'enchaîner sur un mode plus aimable. Messire.

Un éclat de son ancienne joie reparut dans les yeux fluctuants de Hyacinthe.

— Excusez-moi, Imriel nó Montrève, dit-il, avant de poursuivre à mon intention. Je suppose que tu sais ce que tu fais ?

Je haussai les épaules et ébouriffai Imriel.

— Sans ce jeune homme, tu serais encore sur ton île et moi en train de frapper jusqu'à en avoir les mains en sang sur la porte d'un temple du Dieu unique au fin fond du Jebe-Barkal. Je crois pouvoir dire que nous devons beaucoup à son courage.

Imriel avait l'air ravi ; et Hyacinthe, l'air interloqué.

— Tu as vraiment beaucoup de choses à me raconter, dit-il.

— Encore plus que tu crois, répondis-je. Viendras-tu au moins jusqu'à la Ville d'Elua avant d'aller t'installer en Alba ? Cela nous donnerait l'occasion de repasser ensemble le fil des événements de ces douze dernières années.

— J'ai bien peur que les miennes n'aient guère été passionnantes. (Hyacinthe tendit ses mains devant lui, pour les contempler avec un triste sourire.) Tu as vu le résultat. Cela ne vaut pas la peine d'être raconté, à moins d'avoir envie d'entendre le récit d'interminables heures d'étude. Mais oui, je vais venir à la Ville d'Elua. Sibeal va y rejoindre Drustan et nous passerons l'été là-bas avant de repartir en Alba à l'automne. Et je parlerai à la reine et au Cruarch de la sécurité de nos eaux littorales, puis à la *baro kumpai* des Tsingani également, au sujet du successeur de Manoj. Et, oui, ajouta-t-il encore, j'entendrai volontiers le récit de ta quête pour trouver le nom de Dieu, et de tout ce qui a pu t'arriver en chemin, grands et petits événements, et puis aussi tout ce qui est arrivé dans ta vie depuis que j'ai mis le pied sur ce rocher maudit.

— Parfait, dis-je. J'avais précisément dans l'idée de tout te raconter.

Avec le vent de Hyacinthe dans nos voiles, notre retour à la Pointe des Sœurs passa en un rien de temps. Et ce fut tant mieux, car à peine les Trois Sœurs disparurent-elles derrière nous qu'une fatigue immense s'abattit sur moi. Je me mis à l'abri du vent, tranquillement allongée sur des coussins contre le mur de la cabine, ma robe mise à sécher au soleil de la fin d'après-midi. Je me demandai pour quelle raison je n'avais pas pensé à prendre des vêtements de rechange. Je ne parvenais pas

à croire que moins d'une journée s'était écoulée depuis que j'étais venue à cheval, à l'aube, dans le camp des Yeshuites et des Tsingani.

Je me sentais totalement autre – vide de la confiance sacrée que j'avais portée en moi pendant des mois, de la présence obsédante du nom de Dieu qui envahissait mon esprit, emplissait ma gorge et jouait en permanence sur le bout de ma langue. Il demeurait en moi, néanmoins, gravé au plus profond de la plus profonde couche de ma mémoire, celle que l'on ne peut convoquer éveillé, imprimé dans mes os, mes tendons et mon sang. Je le savais ; et je n'entendais plus dans mon crâne son écho qui m'expulsait hors de moi-même et me plongeait dans un ébahissement émerveillé et craintif. À sa place, sous l'inquiétude, sous les préoccupations humaines au sujet des amis et des êtres aimés, il y avait quelque chose qui était peut-être de la satisfaction – peut-être, car c'était une chose que je n'avais jamais éprouvée.

C'était fini.

Pendant douze années, chaque plaisir, chaque joie, chaque bonheur – et, malgré tout, j'en avais eu beaucoup – avait été terni par l'ombre du destin funeste de Hyacinthe. Et cela n'était plus. Et s'il n'était plus celui qu'il était naguère, qui parmi nous pouvait prétendre être encore celui qu'il avait été ? Pas moi en tout cas – moi qui avais vu dans la chambre du Mahrkagir jusqu'à quelles profondeurs je pouvais sombrer. Pas Joscelin qui avait enduré des géhennes pires que toutes celles qu'il avait pu imaginer, contraint d'être là et de tout voir sans rien pouvoir faire. Et ah ! Elua ! sûrement pas Imriel dont l'enfance avait été fracassée à Daršanga, et qui se retrouvait méprisé et craint dans sa propre patrie, à cause de l'accident de sa naissance. J'éprouvais du chagrin pour les années perdues de Hyacinthe, pour la partie de son être qui avait disparu. Mais il survivrait, enfin libéré d'un sort pire que la mort. Si le fardeau lui demeurait, au moins la malédiction était-elle brisée.

Il n'y avait rien d'autre que je pusse faire.

— Tu as bien mérité de te reposer, Phèdre nó Delaunay.

J'ouvris les yeux pour découvrir Eleazar ben Enokh assis devant moi, radieux comme s'il avait su qu'il venait de répondre à mes pensées silencieuses. Je lui souris.

— Eleazar, êtes-vous heureux de ce que vous avez vécu aujourd'hui ?

— Voir un serviteur d'Adonai Lui-même dans son incarnation immortelle ? Entendre le Nom sacré résonner sur les eaux, tel que plus personne ne l'avait entendu depuis un millier de générations ? (Il rit de plaisir.) Oui, Phèdre nó Delaunay. Je suis bien heureux.

— Vous l'avez donc entendu. (Curieuse, je m'assis.) Dites-moi, père, qu'avez-vous entendu lorsque j'ai dit le nom de Dieu ?

— Ah ! (Eleazar tira sur sa barbe échevelée ; ses yeux pétillaient.) J'ai entendu un mot dont les syllabes sont si puissantes que je n'aurais pu les imaginer. Des sons tels que je n'en avais jamais entendu de semblables franchir des lèvres humaines. Même à distance, chacun d'eux a frappé mes oreilles comme un coup, et mes os sont devenus faibles, mes jambes comme de l'eau, jusqu'à ce que je ne puisse rien faire d'autre que tomber à genoux sur le bois de ce pont. Mon esprit était devenu trop vaste pour être contenu dans mon corps, attisé comme un feu miraculeux. Et j'ai crié de joie de l'avoir entendu. Et pourtant…

— Oui, dis-je pour l'inciter à poursuivre.

— Et pourtant, j'ai eu l'impression que sous cet incompréhensible Mot existait un mot socle dont l'écho retentissait dans chaque syllabe – la fondation sur laquelle était édifié le Nom sacré. Et ce mot, je le connaissais. (Il croisa ses mains sur ses genoux, inondé d'une irradiante joie contenue.) Ne devines-tu pas ?

Au bout d'un instant, je secouai la tête. Le nom de Dieu était trop vaste.

— *Awhab* est le mot que j'ai entendu, mais… (Eleazar leva un index)… moi seul l'ai entendu. J'ai demandé aux autres. Kristof le Tsingano a entendu l'écho d'un mot, lui aussi, mais ce mot était *madahn,* et les Cruithnes qui accompagnent dame Sibeal ont entendu le mot *gràdh*. Tu parles bien des langues, Phèdre

nó Delaunay. (Son sourire s'agrandit encore.) Ne devines-tu pas quel mot les marins d'Angelins ont entendu ?

— Amour, murmurai-je.

— Amour ! (Eleazar rit à tue-tête ; sa joie faisait trembler sa barbe.) Amour ! (Ses genoux cagneux craquèrent lorsqu'il se remit debout ; puis il se pencha pour m'embrasser sur le front avec une tendresse étonnante et inattendue.) Même s'il est un peu lent à l'admettre, je crois qu'Adonai Lui-même est fier de Son fils Elua, bâtard ou pas, dit-il. Peut-être a-t-il fallu l'intervention d'une mortelle extrêmement entêtée pour lui ouvrir les yeux.

Prise entre la stupéfaction et l'incrédulité, je suivis des yeux la silhouette dépenaillée d'Eleazar ben Enokh qui s'éloignait d'une démarche chaloupée qui aurait pu faire croire qu'il avait été marin toute sa vie. Je secouai la tête, ébaubie de l'exultation qu'il trouvait dans sa foi ; une ivresse si puissante qu'il aurait pu accueillir l'hérésie à bras ouverts. Peut-être en était-il ainsi, après tout. Qui peut savoir ? C'est une question qu'il appartient aux prêtres et aux prêtresses de discuter – et dont les dieux seuls connaissent la réponse. J'avais tenu ma promesse de libérer mon ami, et nous étions tous en vie pour nous en réjouir.

C'était assez.

J'étais heureuse.

Un cri suraigu me perça l'oreille ; je bondis sur mes pieds pour regarder à la ronde. Je trouvai la source ; c'était Imriel qui désignait la terre depuis le point de vue unique de la nacelle de vigie du grand mât où Ti-Philippe le retenait d'un bras passé autour de lui.

— Il va nous faire vieillir plus vite, tu sais.

La voix de Joscelin, basse et amusée, tout contre mon oreille.

— Je sais.

Je tendis la main derrière moi sans même regarder pour prendre son bras et le passer autour de ma taille. Quintilius Rousse hurla des ordres, et ses hommes réagirent sur-le-champ pour les exécuter ; la côte de Terre d'Ange était en vue. Hyacinthe exécuta quelques gestes, avec sur le visage l'expression d'une concentration surnaturelle ; il ordonnait aux vents de lui obéir, et Sibeal le regardait faire avec la tranquille

certitude d'une femme amoureuse. Les Cruithnes tatoués de sa garde d'honneur veillaient sur le coffre – à la fois fiers et un peu anxieux de la mission qui leur avait été confiée. Au pied du mât, un Hugues angoissé suppliait Ti-Philippe et Imriel de redescendre, ce qui me fit rire.

— Le regrettes-tu ?

— Non. (Les bras de Joscelin se resserrèrent autour de moi et je le sentis sourire dans mes cheveux.) Je ne regrette rien, absolument rien. Pas une seule seconde d'un seul instant.

Et je pensais exactement comme lui.

Chapitre 100

La nouvelle nous précéda.

Cette nuit-là, il y eut des fêtes partout à la Pointe des Sœurs, dans la forteresse comme dans le campement. Le temps que nous battions le rappel pour nous mettre en route en direction de la Ville d'Elua, toute la campagne d'Angeline bruissait déjà de cette histoire, qui allait de bouche à oreille presque aussi vite que les courriers royaux dépêchés par Quintilius Rousse pour prévenir Ysandre.

Une légende vieille de huit siècles venait d'être abattue.

Hyacinthe supporta avec dignité les foules massées dans les villages et les hameaux que nous traversions, qui l'observaient bouche bée et murmuraient… Un jeune homme tsingano modeste et réservé, vêtu de velours défraîchi. Seules l'aura qui l'enveloppait et les couleurs mouvantes dans ses yeux révélaient l'étendue de son pouvoir.

Naguère, il aurait adoré être l'objet d'une pareille attention – Hyacinthe, mon prince des voyageurs, lui qui portait des tenues plus voyantes et criardes que la moitié des nobles de la Ville, et dont les prédictions faisaient tomber les pièces de leur bourse et monter le rouge à leurs joues. Désormais, il se contentait de supporter. Je me souvenais de notre dernier voyage ensemble – Joscelin, Hyacinthe et moi – et de la manière dont Hyacinthe jouait du tambourin et faisait du charme à toutes les femmes tsingana non mariées croisées sur les routes. Et puis, aussi, des heures qu'il avait passées à enseigner à un Cassilin récalcitrant les arts et artifices du bon Mendacant.

Tout cela n'était plus.

Nous ne payâmes dans aucune auberge, et les gargotiers s'ingénièrent en outre à concocter les plats les plus extravagants, sortant les dernières provisions de l'hiver et les

premiers fruits du printemps. Même les Tsingani qui suivaient notre convoi furent les bienvenus aux portes des villes, et les villageois qui, il y avait peu encore, auraient eu tôt fait de cacher leurs richesses, leur offraient de la nourriture. Les salles communes étaient bondées de poètes l'oreille aux aguets, prêts à entendre les histoires que les marins de Rousse leur racontaient avec un bonheur sans mélange.

Je n'étais pas tenue à l'écart de cette agitation – moi, l'*anguissette* qui avait banni un ange. Jamais une telle chose ne s'était produite dans toute l'histoire de Terre d'Ange. Les gens murmuraient entre eux en me lançant des coups d'œil obliques, se désespérant de ne pas trouver sur moi de marque magique et surnaturelle aussi patente que celle de Hyacinthe. Il n'y avait que la touche rouge dans mon œil, mais elle était déjà tellement connue qu'elle en avait perdu presque tout intérêt. Et ils parlaient tout doucement, à la fois étonnés et pleins de doute.

J'en souris. Il n'y avait rien eu de magique dans ce que j'avais fait – hormis le mot que le Dieu unique avait remis à ma garde. Non, Eleazar avait dit vrai – c'était l'entêtement plus qu'autre chose qui avait tout fait, cet étrange héritage venu avec le don de Kushiel, qui apprend à se soumettre sans pour autant se rendre. L'endurance et l'amour, voilà les deux seules puissances que j'avais jamais possédées.

Jour après jour, nous nous rapprochions de notre but. Jamais encore je n'avais vu un temps si clément, avec un ciel bleu et sans le moindre nuage, et un climat des plus agréables. Mais comment aurait-il pu en être autrement alors que nous voyagions en compagnie du Maître du détroit ? Sur la terre comme sur la mer, l'eau et le vent obéissaient à ses commandements, plus loin encore que l'œil pouvait porter. *Un pouvoir bien effrayant,* songeai-je en avisant l'or et le vert dont les champs commençaient à se parer en prévision de l'été – et plus dangereux encore en liberté que confiné sur les Trois Sœurs. Il était capable d'anéantir la terre si l'envie lui en prenait. Cela avait été une folie d'imaginer que Hyacinthe pourrait jamais reprendre son ancienne vie.

Les pages du Livre de Raziel n'étaient jamais loin de ses regards vigilants ; la garde d'honneur albane de Sibeal était de

plus en plus consciente de la suprême importance de ce qui lui était confié. Les guerriers cruithnes avaient organisé des tours de garde pour surveiller le coffre – qu'ils transportaient toujours comme s'il avait pu leur brûler les doigts.

— Que se passerait-il si quelqu'un parvenait à s'en emparer ? demandai-je un jour à Hyacinthe.

— Qui oserait ? répondit-il avec un sourire lugubre. (Une petite pointe de vent ébouriffa la crinière de nos chevaux, comme en guise d'avertissement.) Sérieusement, cela ne lui ferait aucun bien. Personne ne peut déchiffrer une écriture qu'il n'a pas appris à lire, et cela a pris la plus grande partie de mon apprentissage. J'ai passé sept années à travailler dessus, car il contient des caractères que nul n'a jamais vus, et des sons qu'aucune langue mortelle ne contient.

Mon cœur se mit soudain à battre plus vite.

— Comme avec le nom de Dieu.

— Oui. (Il posa sur moi ses yeux changeants comme la surface de la mer.) Mais je pense que ce mot n'a jamais été écrit, hormis une unique fois. Et ce qui est sûr, c'est qu'il n'avait jamais été entendu sur cette île maudite jusqu'à ce que tu le dises. Comment l'as-tu appris ? Voilà ce que je ne parviens pas à imaginer.

— C'est un homme sans langue qui me l'a dit, racontai-je. (Hyacinthe rit doucement ; il n'était pas entièrement dubitatif.) Hyacinthe, que vas-tu faire de ces pages ? Prendras-tu un apprenti ou laisseras-tu ce savoir disparaître avec toi ?

Il demeura silencieux pendant un grand moment.

— Je ne sais pas, dit-il finalement. Phèdre… je commence tout juste à m'habituer à l'idée que je suis libre d'aller où bon me semble à la surface de la Terre, libre de vivre et d'aimer, d'avoir des enfants, de vieillir et de mourir… Mourir comme n'importe quel mortel, et non pas sombrer indéfiniment dans une folie desséchée. Cela fait trop de décisions d'un coup. (Il me lança un regard.) Voudrais-tu apprendre ?

— Non ! (Un rire étonné m'échappa.) Par Elua ! non !

Un écho de son ancien sourire apparut dans un coin retroussé de ses lèvres.

— Ta curiosité a donc une limite.

— Oui, dis-je. Je crois qu'elle en a une.

Hyacinthe tendit une main pour toucher l'une des miennes, tandis que nous chevauchions de front.

— Je ne te le souhaite pas, d'ailleurs, dit-il posément. Car tu es suffisamment sage pour savoir que des pouvoirs de cette nature sont plus des fardeaux que des bénédictions. Mais sache une chose : jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi, toi et Joscelin… et le garçon. Aussi longtemps que je vivrai, vous pourrez être assurés que ma protection sera sur vous. Si besoin est, tu pourras toujours compter sur toute l'aide que je serai en mesure de t'apporter.

— Merci, dis-je en serrant sa main.

Il ne m'en dit pas plus. Je ne lui avais pas encore raconté l'intégralité de notre histoire, ni ce qui s'était passé à Nineveh où la lame d'un assassin avait cherché la gorge d'Imriel. Mais Hyacinthe était à même de deviner que le fils de Melisande Shahrizai ne manquerait pas d'avoir des ennemis ; je lui étais donc particulièrement reconnaissante de nous avoir accordé spontanément la protection dont j'avais été si prompte à me prévaloir auprès d'Ysandre de la Courcel. Bien sûr, rien n'était garanti, car les côtes d'Alba sont bien loin de la Ville d'Elua ou de mon domaine de Montrève, mais l'amitié du Maître du détroit demeurerait une puissante dissuasion.

Imriel.

Il chevauchait au milieu de la troupe des marins de Rousse, les hommes de la Section de Phèdre ; l'un d'eux lui avait confié la mission de porter l'étendard de la compagnie, celui avec l'aiguillon de Kushiel. Imriel souriait fièrement de l'honneur qui lui était fait. Mais les hommes avaient agi sous le coup d'un véritable engouement pour le garçon qui les avait impressionnés par son courage inébranlable à bord de la *Promesse d'Elua*. Je le jure, j'avais l'impression qu'il avait grandi de quelques centimètres au cours de ce voyage. Je songeai avec nostalgie à la proposition de Hyacinthe. En vérité, j'étais tentée… au moins un tout petit peu. Ce n'était pas pour le pouvoir, non, mais pour la connaissance. Maîtriser la langue de l'Éden ! Ah ! Elua ! voilà qui en vaudrait la peine. Peut-être reconnaîtrais-je dans les étranges caractères ceux que j'avais vus se former dans la

poussière de l'Arche des tables brisées ; et, alors, je serais en mesure de les noter pour écrire pour la postérité le nom imprononçable de Dieu.

« Toute connaissance est bonne à prendre. »

C'était ce que mon seigneur Delaunay disait toujours – et ce que j'avais toujours pensé. Sept années, voilà ce qu'il avait fallu à Hyacinthe pour l'apprendre – la langue et son écriture. Combien de temps me faudrait-il ? *Moins*, songeai-je. J'avais l'avantage de dix années de pratique de l'habiru derrière moi, qui devraient me permettre d'aller au moins deux fois plus vite.

Dans trois ans, Imriel en aurait quinze.

Et pour rien au monde, pas même la connaissance des secrets du Dieu unique, je n'avais l'intention de manquer ces années-là. L'enfant furieux et terrifié que j'avais trouvé à Daršanga était devenu un garçon déjà presque à la lisière de l'âge adulte – fier, susceptible et profondément abîmé, mais avec une dose de courage qui stupéfiait les hommes, et un cœur capable d'aimer et de consentir d'immenses sacrifices. Lorsque Imri deviendrait adulte, tout serait toujours incertain – son esprit généreux perpétuellement en conflit ouvert avec l'amertume provoquée par l'injustice, les horreurs subies et les cicatrices. L'amour seul pouvait rééquilibrer la balance.

Je touchai ma gorge à l'endroit où le diamant de Melisande se trouvait naguère.

J'avais une promesse à tenir.

Tout en chevauchant sous le ciel d'Angelin d'une limpidité absolue, je songeai que Hyacinthe pourrait accepter de m'enseigner l'alphabet, et peut-être quelques rudiments de prononciation des caractères inconnus. Après tout, je ne m'en étais pas si mal tirée pour ce qui était d'apprendre par moi-même le jeb'ez à partir des indications d'Audine Davul. Kaneka avait peut-être ri de moi dans le zénana, mais elle me comprenait assez bien, alors que je n'avais glané que quelques éléments de sa langue en étudiant à bord de la felouque et autour des feux de camp. Quelques heures par-ci par-là… Je n'avais pas envie de passer les dernières années de ma jeunesse plongée dans un apprentissage qui m'aurait pris tout mon temps, mais, avec de la détermination, on peut faire beaucoup

en volant quelques heures au fil du temps. Qui pouvait savoir quels textes allaient être mis au jour si d'aventure des relations étaient établies entre Saba et Terre d'Ange ? Eleazar ben Enokh serait heureux de ces efforts – sur ce point, je n'avais aucun doute. Alors que le schisme creusait des fossés toujours plus profonds entre les Enfants d'Ysra-el, les Yeshuites partisans de la paix étaient de plus en plus susceptibles de s'orienter vers son mode de pensée ; leur présence parmi nous au cours de ce voyage en était d'ailleurs une preuve manifeste.

— Qu'es-tu donc en train de mijoter encore ? demanda Joscelin en amenant son hongre noir à ma hauteur.

— Rien, répondis-je avec un sourire. Je réfléchissais.

À une grosse lieue environ de la Ville d'Elua, nous rencontrâmes les premiers émissaires – une section conjointe de gardes de la reine Ysandre, resplendissants dans leur livrée bleu et argent de la maison Courcel, et d'hommes du Cruarch, le torse nu, vêtus en tout et pour tout d'un kilt alban, dont les tatouages bleus et le torque de cuivre à leur cou indiquaient que chacun d'eux était fils d'un noble. Ils formèrent une escorte autour de nous, pour nous conduire à travers la première d'une très longue série d'arches florales édifiées le long du chemin. Un héraut de la cour clamait la nouvelle du jour d'une voix de stentor, à l'intention de ceux qui ne l'auraient pas encore entendue – autrement dit, quasiment personne.

À partir de là, notre progression devint très, très lente.

J'avais déjà pris part à un triomphe une fois, lors du retour d'Ysandre à la Ville, après la bataille de Troyes-le-Mont où nous avions vaincu l'armée skaldique. Je me souvenais parfaitement de cette occasion, car elle était particulièrement douce-amère pour moi ; autant notre victoire me réjouissait, autant je ne parvenais pas à oublier les morts et tout le chagrin qui en avait résulté.

Cette fois-ci était toute différente. Malgré les terreurs atroces que nous avions éprouvées sur l'eau, aucune perte humaine n'était à déplorer. Hyacinthe était libre et personne n'était mort. Le voyage avait été bien ardu, mais personne n'avait eu à en payer le prix. Si, en cet instant précis, j'étais entrée dans la grotte de Temenos pour y subir le rituel du *thetalos,* mes

chaînes de la culpabilité du sang n'auraient pas été alourdies en quoi que ce fût.

Jusque-là, je n'avais pas mesuré à quel point j'étais reconnaissante.

Bien sûr, il y avait Daršanga ; il y aurait toujours Daršanga. Aucun de ceux qui y avaient été ne serait jamais libéré de son ombre. Mais cela… c'était quelque chose d'autre, et en aucun cas le triomphe que nous fêtions ce jour-là.

Ysandre et Drustan nous accueillirent aux portes de la Ville.

Combien de fois avais-je été au milieu de la foule pour accueillir Drustan ? Presque autant que le nombre d'années qu'avait duré leur union. Et là, je contemplais un même spectacle, mais vu depuis l'autre côté, en avançant à une allure d'escargot le long des rues bondées, tandis que les spectateurs criaient et jetaient une pluie de fleurs, et que les gardes de la Ville luttaient pour contenir la foule et éviter qu'elle envahît les rues. Les murailles blanches de la Ville étaient devenues noires de monde. Un contingent de dames de compagnie d'Ysandre jetaient des friandises et des piécettes aux enfants qui hurlaient leur joie.

Comme l'exigeait leur rang, Hyacinthe et Sibeal marchaient en tête, flanqués de guerriers cruithnes. Derrière Quintilius Rousse, assise sur ma jument, je les regardai mettre pied à terre.

— Maître du détroit, le salua Ysandre de sa haute voix claire. Hyacinthe, fils d'Anasztaizia, soyez le bienvenu dans la Ville d'Elua.

Et elle fit alors une profonde et longue révérence, accordant à un Tsingano métis, le fils d'une lavandière sorti des ruisseaux du Seuil de la nuit, la marque normalement due à une autorité supérieure – ce que, de mémoire d'homme, aucun monarque régnant de Terre d'Ange n'avait jamais accordé à quiconque.

La foule retint son souffle collectif, avant de le lâcher dans un rugissement d'acclamations.

— Au nom d'Alba, dit Drustan à son tour, je te souhaite également la bienvenue. (Lui aussi s'inclina profondément, avant de se redresser, tout sourires.) Et je t'accueille aussi au sein de ma famille, mon frère, en te remerciant d'avoir ramené à bon port ma sœur, dame Sibeal.

Un nouveau tonnerre salua cette annonce.

Sibeal offrit son sourire tranquille, avant d'aller accorder le baiser de bienvenue à Drustan et Ysandre, ainsi qu'à ses jeunes nièces, Alais et Sidonie. Tous les regards restaient fixés sur Hyacinthe, debout, seul, face aux deux monarques. Il s'inclina profondément – et suffisamment longuement pour que nul ne pût douter qu'il reconnaissait bien leur suzeraineté. Son manteau de couleur indéterminée tomba en plis parfaits lorsqu'il se releva. Ses boucles noires croulaient sur son col.

— Majestés, dit-il. (Il n'avait pas parlé fort, mais sa voix semblait sourdre de partout à la fois, passant sur toute la foule, rebondissant sur les murailles.) Ma reine, messire Cruarch. Je suis heureux d'être ici.

Il ne put aller plus loin, car les cris couvrirent absolument tout. Je crois pouvoir dire que la foule aurait crié sa joie pour n'importe qui, bâtard de Rahab ou fils de lavandière, pour le seul plaisir de l'instant dramatique où le Maître du détroit franchirait les portes. Mais tout en haut des murs était perchée une délégation d'une petite trentaine d'hommes, tsingani, bâtards et d'Angelins, à coup sûr venus des coins les moins bien famés du Seuil de la nuit. Ils frappaient le sol du talon en cadence, en criant : « Hya-cin-the ! Hya-cin-the ! »

Il regarda autour de lui et, si j'avais pu à un moment me demander si le Maître du détroit était encore capable de pleurer, j'avais ma réponse. Les larmes brillaient sur ses joues ; il s'inclina une nouvelle fois dans leur direction, faisant voler son manteau autour de lui en se relevant, avec comme un écho du charisme de l'ancien prince des voyageurs, puis leva les bras au ciel et frappa les paumes de ses mains l'une contre l'autre.

Un éclair zébra le ciel tandis que roulait le tonnerre.

Hyacinthe était de retour chez lui, même si c'était pour un temps très court.

Le vacarme de la foule couvrit les salutations de Quintilius Rousse à la reine et au Cruarch. Je n'entendis rien de ce qu'ils se dirent mais je vis Ysandre le relever de ses deux mains, pour l'embrasser sur la joue. Ensuite, Drustan et lui s'étreignirent en se saisissant aux poignets, souriant de plaisir. Puis ce fut notre tour, et je me rendis compte en descendant de selle que mes

jambes tremblaient. Je m'approchai des deux souverains. Un tel accueil après des mois de méfiance… Je ne trouvais pas de mots pour exprimer la gratitude dans mon cœur.

C'était de la politique, bien sûr, mais il y avait un petit quelque chose en plus aussi.

Joscelin exécuta son salut cassilin, fluide et précis. Le soleil joua sur l'acier battu de ses canons d'avant-bras, et la foule apprécia beaucoup. Après tout, la reine n'avait nommé aucun autre champion. Ici et là, quelques voix appelèrent Imriel, qui portait toujours l'étendard « à l'aiguillon de Kushiel », mon étendard, celui de la Section de Phèdre, mis à son avantage par les cris des hommes de Rousse et la fierté affichée d'Imri. Il exécuta une révérence parfaite, sans même incliner la bannière, et conquit certainement quelques admirateurs ce jour-là, par la seule qualité de sa présence.

Je vis ses yeux briller et sus qu'il l'avait fait pour moi.

Et puis…

— N'y pensez même pas, murmura Ysandre entre ses lèvres serrées, tandis que j'exécutais ma révérence. (Je luttai de toutes mes forces contre le désir de me jeter à ses pieds pour la supplier de pardonner l'énormité de ma transgression envers le trône.) Je le jure, Phèdre nó Delaunay, si vous…

— Je suis désolée, murmurai-je. (Alors que les mots sortaient de ma bouche, elle me tenait par le coude, enfonçant ses doigts dans ma chair pour me maintenir debout.) Ysandre, je suis tellement désolée.

— Je sais. (Malgré sa main durement crochée sur mon bras, Ysandre de la Courcel secoua la tête, son regard violet adouci.) Idiote, va ! dit-elle tendrement, avant de me donner le baiser de bienvenue, devant dix mille personnes rassemblées, me restaurant pleinement dans mon statut de confidente et favorite, et prenant tout son temps pour le faire.

Cette initiative aussi suscita une vague assourdissante de vivats.

Après tout, nous étions en Terre d'Ange.

J'avais les joues en feu lorsque je m'inclinai devant Drustan mab Necthana, le Cruarch d'Alba. Ses yeux luisaient d'amusement et de joie.

— Alors, tu l'as fait, finalement.

— Oui. (Je savais ce qu'il voulait dire. Drustan était là lorsque Hyacinthe avait payé le prix que lui comme moi aurions pris sur nous si nous l'avions pu. Je pris une profonde inspiration qui ressortit en une petite cascade de rire. Je me sentais tout étrange, emplie de cette joie entière que rien ne venait tempérer.) Nous l'avons fait.

Et Drustan m'embrassa à son tour. Puis nous franchîmes la porte pour que la procession pût continuer à avancer, sous un ciel immaculé, au milieu des vagues de cris de joie, libérés de la rancune et de l'envie, goûtant l'air vif et frais de la Ville d'Elua qui, pour une fois, célébrait une victoire qui n'avait aucunement le goût d'une défaite.

J'étais heureuse.

Nous étions chez nous, enfin tous réunis.

Chapitre 101

L'été passa bien vite.

J'étais visiblement et sans aucun conteste de retour en grâce, et les mêmes nobles qui m'avaient battu froid pendant mon hiver long et amer se mirent à m'envoyer de petits présents et des invitations enjouées à tel ou tel événement – que je déclinais généralement en invoquant un emploi du temps par trop chargé, ce qui était d'ailleurs exact. Sur instruction de Hyacinthe, Ghislain nó Trevalion envoya une galère récupérer la bibliothèque de la tour du Maître du détroit, et j'eus alors de quoi m'occuper pour recenser et cataloguer plus de quatre cents volumes et rouleaux, dont une bonne part étaient donnés pour disparus. Il y avait eu des fuites à ce sujet, et je reçus une demi-douzaine d'offres d'académies et d'universités du royaume tout entier qui souhaitaient augmenter leurs fonds d'archives.

Bien évidemment, j'entendais au préalable examiner le contenu de ces ouvrages et en faire faire de bonnes copies.

Pour sa part, Hyacinthe était logé au palais où il passait de longues journées enfermé avec la reine et le Cruarch, ainsi que sa promise Sibeal. Que se disait-il dans ces séances ? Je ne sais au juste, hormis qu'un accord fut trouvé, aux termes duquel Drustan mab Necthana leur concédait un territoire côtier en Alba, au nord de Bryn Gorrydum, où l'ancien Maître du détroit pourrait maintenir sa surveillance. Ce serait donc là-bas qu'ils partiraient s'établir à l'automne, après s'être mutuellement donné leur foi, devant la mère du Cruarch et sa famille en Alba.

Il rencontra aussi la *baro kumpai* des Tsingani – les quatre familles les plus importantes au sein de la communauté –, et un successeur fut désigné. Cette rencontre se tint à l'extérieur des murs de la Ville d'Elua, car les Tsingani qui suivaient le long chemin n'avaient jamais été à l'aise enfermés dans un lieu clos.

J'appris par la suite que cela avait été le plus grand rassemblement de Tsingani jamais organisé à l'ombre des murailles de la Ville.

Je manquai cet événement, car nous étions à Montrève à ce moment-là, de retour dans mon domaine depuis longtemps négligé.

Notre séjour là-bas fut un enchantement ; Imriel s'y plut énormément. Je n'y avais pas pensé, mais j'aurais dû – élevé qu'il avait été dans les montagnes du Siovale. Le rythme de la vie y était plus tranquille. Nous trouvâmes tout parfaitement en ordre, malgré nos deux années d'absence ; Purnell Friote et sa femme Richeline formaient un couple d'intendants des plus capables, maintenant la demeure dans un état impeccable, prête à nous recevoir. Ils s'en tiraient admirablement bien même en notre absence. Ils avaient trois enfants, plus ou moins de l'âge d'Imri. Notre fils trouva tout naturellement à s'insérer dans la fratrie, pour courir, escalader et sauter du haut des bottes de foin, comme doivent le faire les garçons de son âge. Je veillai tout particulièrement à ce qu'il en fût ainsi.

Ensemble, Joscelin et Ti-Philippe assuraient la sécurité du domaine, patrouillant sur ses limites à cheval, vérifiant que les métayers et petits fermiers établis dans les coins les plus éloignés connussent bien la valeur des terres qu'ils occupaient. Un système de guetteurs et de messagers fut même mis en place pour surveiller les frontières. Les gens du Siovale sont rusés et adroits, et nous gagnâmes leur loyauté essentiellement en les laissant faire à leur guise. On n'aimait guère par là-bas être constamment sous le joug du seigneur du lieu ; sur ce plan-là, je leur donnais de bons motifs de satisfaction. S'ils s'étaient montrés dubitatifs à mon endroit au début, ils avaient fini par accepter, au fil des ans, ma prise de possession de Montrève. Depuis lors, c'était même devenu un motif de fierté, et bien des familles m'envoyaient leurs fils et leurs filles au manoir pour y demander une place au sein de ma maison. La garnison, restée vide pendant des années, comptait désormais une vingtaine de jeunes recrues pleines d'allant ; Joscelin et Ti-Philippe entreprirent même de les former. Lorsqu'ils en eurent fini, j'étais certaine que bien rares en Terre d'Ange devaient être les

lieux plus sûrs que le domaine de Montrève où mon seigneur Delaunay avait passé toute son enfance.

Ensuite, Joscelin entreprit de construire une volière.

Je le lui avais promis, mais j'avais oublié. Elua sait que lui s'en souvenait. « Tout un bestiaire, à condition de revenir en un seul morceau », voilà ce que j'avais dit. Finalement, je pouvais m'estimer heureuse qu'il se contentât d'une volière. Puis d'un chenil, car, après avoir été averti de notre retour, son frère Luc nous envoya une longue lettre truffée de ragots, accompagnée d'une chienne de Verreuil sur le point de mettre bas. Imri en était ravi et tout excité. Pour la volière, Ysandre nous envoya son propre maître fauconnier pour en superviser la construction. Je n'eus d'autre choix alors que de me résigner à affecter une part de mon domaine aux activités toutes masculines de la chasse et de la pêche.

Si cela ne leur avait pas tant plu, sans doute y aurais-je accordé une plus grande attention.

Tout au long de l'été, une correspondance animée tint Montrève informée de la marche du monde dans la Ville d'Elua et ailleurs encore. Nicola L'Envers y Aragon m'envoya une longue réponse à ma propre lettre, me narrant par le menu tout ce qui s'était passé en Aragonia depuis notre dernière visite. La mise au jour et l'éradication du réseau des esclavagistes carthaginois n'avaient pas été de minces affaires, et son époux Ramiro s'était distingué à cette occasion – à la grande surprise de ceux qui ne le croyaient bon qu'à boire et à jouer. J'étais ravie de l'apprendre, mais désolée aussi dans la mesure où cela signifiait que Nicola ne voyagerait pas cette année-là. Cela aurait été bien agréable de la voir.

Néanmoins, peut-être était-ce pour le mieux, tant il y avait à faire. Quand bien même l'environnement était idyllique, mes journées étaient rarement inactives. En plus de suivre les modifications apportées à Montrève, et de poursuivre l'instruction d'Imriel – lorsque je parvenais à le tenir à l'intérieur, ce qui n'était pas si souvent –, je travaillais à cataloguer mes nouveautés littéraires, m'absorbant souvent plus que prévu dans un texte ou un autre. Des visiteurs vinrent et

repartirent – et notre réseau de guetteurs s'avéra efficace puisque aucun n'arriva sans avoir été repéré.

Un seul excepté.

Hyacinthe.

Il apparut au crépuscule, un soir que des nuages d'orage avaient déclaré la guerre au soleil couchant. Le cri de Richeline dans le jardin des herbes aromatiques m'alerta et je sortis du manoir à temps pour le voir arriver, silhouette indistincte sur un cheval gris qui émergea doucement de la brume flottant à mi-hauteur dans l'oliveraie. Un ultime rai de soleil l'éclaira, juste avant sa descente derrière la colline. Pas étonnant qu'il fût arrivé sans être remarqué, emmitouflé dans les éléments auxquels il commandait.

— Phèdre.

Il me sourit tandis que la brume s'évanouissait ; soudain, il fut là, bien présent, et Richeline plaqua ses deux mains sur sa bouche, répandant au sol les herbes qu'elle avait ramassées pour le dîner. Des gouttelettes étaient encore accrochées à ses boucles brunes.

— Hyacinthe. (Je déglutis.) Je croyais que la brume de la nuit était venue pour murmurer mon nom.

— Il n'est pas encore temps, dit-il en descendant de son cheval. (Pendant un instant, il ne fut rien d'autre qu'un homme, le dos en miettes, épuisé d'être resté en selle.) Pas encore. En fait, j'ai traversé le coin pour prendre mes repères. Et puis, je voulais… je voulais voir comment vous alliez avant mon départ.

Il y eut des cris à l'intérieur et Hugues jaillit par la porte de derrière avec son gourdin brandi ; il s'arrêta net, bouche bée devant le Maître du détroit à la porte de notre jardin.

— Hugues, dis-je. Veux-tu t'occuper du cheval de Hyacinthe, s'il te plaît ?

Le tonnerre gronda à cet instant et Hyacinthe fit un geste sans y penser, murmurant une incantation pour disperser les nuages.

— Oh non ! intervins-je spontanément. On manque de pluie en ce moment.

Il eut un petit sourire en biais, puis murmura des syllabes incompréhensibles. Une pluie fine et régulière se mit à tomber,

produisant un doux bruit argentin dans les branches d'oliviers. Une odeur de terre mouillée nous enveloppa tous. Tel était le pouvoir de celui qui était le Maître du détroit.

Je m'éclaircis la voix.

— Veux-tu entrer ?

— Oui, répondit-il doucement. J'adorerais cela.

Nous étions dans le salon lorsque Joscelin et Imriel rentrèrent de leur longue journée de marche, trempés jusqu'à la moelle et d'excellente humeur malgré tout. Ils avaient trouvé la prairie parfaite pour entraîner les faucons. Ils se figèrent sur place en découvrant Hyacinthe.

Comme c'était étonnant de les voir ici, tous réunis dans un même endroit.

Nous gagnâmes la salle à manger et passâmes un instant délicieux à table tous ensemble. Hyacinthe nous raconta la rencontre de la *baro kumpai,* puis le choix qu'il avait opéré parmi les candidats pressentis. Il les avait tous questionnés, leur demandant comment ils auraient réglé la question du sort fait à sa mère – Anasztaizia, bannie des Tsingani pour avoir cédé sa vertu à un D'Angelin, le prix amer payé à cause d'une gageure stupide perdue par l'un de ses cousins. Tous connaissaient la réponse qu'il attendait, mais seul Bexhet, fils de Nadja, la donna d'une voix ferme, avec les trémolos sincères de fière indignation d'un fils élevé par une veuve. Il était prêt à remettre en question l'ancien code des Tsingani qui accordait un poids immense à des codes d'honneur dépassés, plaçant la virginité de la femme au-dessus de la personne elle-même.

— Tu aurais pu choisir une femme pour les guider, dis-je pour le taquiner.

Hyacinthe me retourna un spectre de sourire.

— Oui, j'aurais pu, dit-il. Mais, quand on force la croissance, on tue la plante. Laissons les Tsingani pousser à leur propre rythme. Qui sait ? Peut-être trouveront-ils le bout du long chemin en route.

Ensuite, nous revînmes au salon, et Imriel servit des alcools sur un plateau d'argent, fier du rôle qu'il tenait, aussi habile et précis qu'un adepte de la Cour de nuit, attentif et concentré, exactement comme je le lui avais appris.

— Le fils de Melisande, murmura Hyacinthe, stupéfait, tandis qu'Imri quittait la pièce.

— Non, Tsingano, le corrigea Joscelin. Notre fils. (Il vida son verre et le reposa avec un petit bruit métallique. Il fronça les sourcils.) Pardonne ma brutalité, car je suis heureux de ta présence ici, mais il y a une question qu'il faut que je te pose – pourquoi es-tu venu ?

— Cassilin. (Il y avait une douleur dans la voix de Hyacinthe.) Pardonne-moi, mais je dois savoir – quel prix avez-vous payé pour ma liberté ?

J'envoyai Imri se coucher avant de donner le récit complet de tout ce que nous avions vécu. Bien sûr, c'était une histoire qui appartenait aussi à Imri, et je ne l'aurais spolié d'aucun de ses épisodes ; mais il n'était encore qu'un enfant. Avec le temps, il la raconterait lui-même dans son intégralité à ceux à qui il choisirait de parler. D'ici là, j'entendais l'en protéger, le préserver des parties qu'il était trop jeune pour comprendre, de celles qui pourraient faire resurgir ses cauchemars.

À Hyacinthe, nous racontâmes tout.

À partir du premier marché passé avec Melisande, jusqu'au long chemin – notre propre *Lungo Drom* – qui s'était ensuivi. Nous détaillâmes tout. Il y eut des moments où Joscelin flancha, incapable de décrire ce qui avait été. Je parlai du zénana et de la cruauté du Mahrkagir, du palais d'Angra Mainyu ; ma voix me paraissait celle d'une étrangère. Et Hyacinthe se mit à pleurer, en silence ; les larmes coulèrent lentement le long de ses joues brunes, tandis que se dévidait devant lui le fil des horreurs de Daršanga. Ce que j'avais enduré, ce qu'Imri avait subi et que Joscelin avait supporté, lui à qui avait échu sans doute le plus dur des rôles.

De mauvaises pensées, de mauvaises paroles, des actes néfastes.

Même à Hyacinthe je ne dis pas toute la vérité.

Nous lui parlâmes ensuite du Jebe-Barkal, puis de l'étrangeté de Saba, confite dans toute sa gloire et ses terreurs, de notre difficile périple jusqu'au lac des Larmes, de la crainte qui s'empara de moi sur Kapporeth et de l'Arche des tables brisées. Nous évoquâmes ensuite le Dieu unique, les Yeshuites

et les Enfants d'Ysra-el, Rahab et le Maître du détroit, Elua le béni et ses Compagnons et les points où leurs chemins entremêlés divergeaient. À un certain stade, Joscelin, épuisé, se leva pour me souhaiter bonne nuit, d'un baiser tendre sur la joue. Je le laissai partir et restai de longues heures encore éveillée avec Hyacinthe, à nous quereller sur des étymologies, traçant d'improbables lettres dans la lie de nos verres renversée sur la table, discutant sans fin du nom de Dieu et de l'alphabet de l'Éden.

Je ne saurais dire à quel moment j'oubliai ses yeux aux couleurs mouvantes, à quel moment il cessa d'être le Maître du détroit pour n'être plus que Hyacinthe de nouveau, mon plus vieil ami, entêté et intelligent comme l'était mon seigneur – et comme je l'étais devenue moi-même, en toute sincérité.

Quelque part.

Nous savions tous deux. Hyacinthe baissa la tête et sourit d'un air désabusé ; il passa une main sur la table de marbre, effaçant les gribouillis que nous y avions tracés.

— J'ai fait comme tu m'as demandé, dit-il. (Ses boucles brunes lui cachaient presque le visage.) L'alphabet sera à toi dès que… dès que nous serons installés en Alba.

Une peine inattendue serra mon cœur.

— Sibeal et toi.

Il hocha la tête sans lever les yeux.

— Elle te voit dans mes rêves, tu sais, murmura-t-il. Elle comprend.

— Quand partiras-tu ?

— Dans un mois. (Il releva la tête et me regarda avec les yeux du petit garçon tsingano que j'avais aimé.) Six semaines, peut-être, mais pas plus.

— Partiras-tu comme tu es arrivé ici ? demandai-je, détestant cette idée-là. Une ombre enveloppée de brumes qui traverse le pays, et dont ni les hommes ni les bêtes ne repèrent le passage.

— Peut-être. (Hyacinthe haussa les épaules.) C'est plus simple ainsi. Est-ce important ?

— Oui, répondis-je. (J'avais une idée.) Oui, c'est important.

Hyacinthe s'en alla le lendemain matin, alors que la brume matinale flottait encore au-dessus des champs. Il s'enveloppa dedans au moment de partir. Toute la maisonnée se leva pour le voir ; sa silhouette se fondit dans le décor et disparut. La pluie de la nuit avait laissé des gouttes accrochées aux branches des oliviers ; leurs feuilles argentées soupirèrent à son passage.

— Qu'est-ce que tu mijotes, maintenant ? demanda Joscelin. Il lisait les expressions sur mon visage avec la facilité que confère une longue expérience.

— Rien, répondis-je, avant de me reprendre. Une fête. J'envisage de donner une fête.

Chapitre 102

On en parle toujours aujourd'hui dans la Ville d'Elua.

Je dois tout de même avouer que je ne serais pas parvenue à tout mettre en branle sans l'aide d'un grand nombre de personnes – au premier rang desquelles mon ancien mentor, Cecilie Laveau-Perrin, qui m'offrit des conseils inestimables. Il y eut mon agent aussi, Jacques Brenin, qui négocia la vente de plusieurs textes, sans quoi je n'aurais pas eu les moyens de cette entreprise. Ce fut son idée également de solliciter des dons de la part des nombreux nobles, hommes et femmes, qui recherchaient mes faveurs, dans l'intention d'honorer le Maître du détroit.

À l'évidence, j'avais besoin de l'aide d'Emile – mais je savais d'avance pouvoir compter dessus. Là où il irait, tout le Seuil de la nuit suivrait. Le retour de Hyacinthe n'avait fait qu'accroître cette tendance. Et, pour une fois, la Ville allait suivre le Seuil de la nuit et non pas le palais.

C'était mon hommage à Hyacinthe. Au cours de ma vie, je n'ai vu qu'une seule chose arrêter totalement la Ville d'Elua. La fièvre ne l'avait pas fait – du moins me l'avait-on rapporté ; j'étais en Skaldie lorsqu'elle était arrivée. Même l'invasion de Waldemar Selig n'y était pas parvenue, car elle n'était jamais allée si loin au sud. La Ville s'était figée, disait-on, lorsque Percy de Somerville était parti à l'assaut de ses murailles et que l'oncle d'Ysandre, Barquiel L'Envers, lui avait fermé les portes. Tout était resté suspendu pendant une journée, puis les jeux et les paris avaient repris et la Cour des floraisons nocturnes avait rouvert ses portes.

Eh bien, la Ville d'Elua s'arrêta pour ma fête.

Je pris mon temps pour tout préparer pour cette nuit-là – une nuit d'automne étonnamment chaude, le frais de l'hiver

tenu à distance. Joscelin entra dans ma pièce de bains, la pièce de la maison que je tenais pour sacro-sainte. Il sourit en m'apercevant plongée jusqu'au cou dans l'eau chaude et les huiles parfumées. Ma femme de chambre, Clory, la nièce d'Eugénie, recula en rougissant devant lui.

— Cela sent comme dans une maison de bains, ici, dit Joscelin en s'asseyant sur un rebord du cuveau.

Il plongea ses doigts dans l'eau chaude et odorante.

— Et ? (Je haussai les sourcils.) Tu préférerais peut-être être à Montrève dans les odeurs de mouton ?

— Pas exactement. (Joscelin me lança un regard.) Je préfère sans doute la campagne à la ville, mais quand je te vois comme ça… (Il haussa les épaules.) Cela me donne envie d'avoir un plus gros poisson à jeter à tes pieds.

Je ris et bougeai dans le cuveau pour lui faire de la place.

— Viens là, dis-je, tandis qu'il ôtait ses vêtements et entrait dans l'eau. (La lueur des myriades de chandelles disposées dans la pièce laissait dans l'ombre les cicatrices qui constellaient son corps. Des cicatrices qu'il avait récoltées à cause de moi – pour moi. Il se glissa sous moi et j'entourai son cou de mes bras dégoulinants d'eau.) Oui, là.

— Imriel, murmura Joscelin, en remuant pour se caler sous mes cuisses ouvertes, tandis que ses mains passaient sous mes fesses, est de l'avis que je devrais porter la crinière de lion offerte par le Ras Lijasu.

— Vraiment ?

Je me mordis la lèvre inférieure à l'instant où le phallus dressé de Joscelin darda à l'entrée de mes lèvres intimes.

— Oui.

— Eh bien. (L'eau passa par-dessus les rebords du cuveau au moment où je m'empalai tout doucement, très délicieusement, sur lui.) Peut-être a-t-il raison.

— N'as-tu pas dit que j'avais l'air ridicule avec ?

— J'ai dit cela ? (Je nouai mes jambes dans son dos. Je me sentais impudique et rassasiée, totalement inondée.) Je ne me souviens pas.

— Si. (Joscelin bougea légèrement ; le bout de ses doigts s'insinuait entre mes fesses. Je haletai et un peu d'eau franchit encore le rebord.) Tu l'as dit.

— Je devais avoir perdu l'esprit, murmurai-je en levant la tête pour l'embrasser.

Finalement, j'avais bien fait de démarrer mes préparatifs à l'avance.

Tout commença au coucher du soleil, lorsque des boutefeux parcoururent toute la Ville par groupes pour allumer les torches et les innombrables petites lampes à huile et lumignons de verre, alignés d'arbre en arbre le long des rues. À chaque coin de rue, sur chaque place, des musiciens s'étaient rassemblés, accordant leurs instruments. Des ouvriers engagés par des marchands du Namarre conduisaient des files de charrois halant d'énormes fûts qu'ils empilaient çà et là.

Les gens de la Ville s'écoulaient au long des rues, se demandant si tout cela était vrai.

Et c'était vrai.

J'avais prévu une fête pour la Ville d'Elua tout entière, la Ville où Hyacinthe était né, celle où il avait grandi. J'avais obtenu la permission d'Ysandre, bien sûr. Elle me l'avait accordée, convaincue cependant que j'étais devenue folle. Drustan me comprit. La garde de la Ville fut triplée cette nuit-là, en partie pour éviter les émeutes, mais aussi pour permettre aux hommes de travailler en rotation, donnant à chacun le temps de participer. La préparation était en cours depuis des semaines, et un certain nombre de personnes étaient dans la confidence, mais le gros de l'installation avait été réalisé dans la journée. Je voulais prendre la Ville par surprise.

Je voulais surprendre Hyacinthe.

Le Seuil de la nuit serait l'épicentre de la fête.

Tant de souvenirs ! J'avais sept ans lorsque j'avais escaladé un poirier pour franchir le mur d'enceinte de la maison du Cereus et m'enfuir vers le Seuil de la nuit, où un petit garçon tsingano m'avait appris à chiper des gâteaux sur la place du marché. C'était le premier geste de défi que j'avais fait dans ma toute jeune existence. Et peu importait qui me ramenait à la maison, les gardes de la Dowayne ou bien Guy, l'homme de

Delaunay, j'y retournais encore et toujours. C'était là que Hyacinthe était passé du stade de garnement des rues à celui de jeune homme à la tête d'une activité florissante de commerce d'informations, d'une écurie et d'une pension de famille, le prince autoproclamé des voyageurs qui avait le don du *dromonde,* mon premier véritable ami.

Tout ce à quoi il avait dû renoncer.

On ne l'avait pas oublié dans le Seuil de la nuit. On se souvenait de lui, non pas du personnage de légende qu'il était devenu – et, de fait, son histoire prenait des allures de mythe qu'on colportait et embellissait depuis les côtes de l'Azzalle jusqu'à la Ville – mais du véritable Hyacinthe, prompt à la plaisanterie, madré en affaires, généreux avec tous, un fils aimant qui avait veillé au confort de sa mère jusqu'à ses derniers jours. Tous méritaient de pouvoir lui faire leurs adieux.

Et tous les lui firent.

— Tu es rayonnante, murmura Joscelin tandis que nous allions le long des rues déjà bondées à bord d'une voiture découverte.

Il pencha la tête pour que ses lèvres frôlassent mon oreille. Des fêtards précoces levaient déjà leur verre, criant leur joie.

Je m'appuyai contre lui et souris.

— Tu y es peut-être pour quelque chose !

Finalement, il portait la crinière de lion ; mais, plus encore, il avait conspiré avec Favrielle nó Églantine dans mon dos pour l'intégrer dans un projet plus vaste. La crinière avait été cousue sur le col d'un somptueux manteau, d'un rouge d'une nuance un soupçon moins soutenue que le *sangoire,* de façon que l'ensemble complétât parfaitement ma propre tenue. Les cheveux blonds de Joscelin, aussi clairs que le blé, se répandaient sur la fourrure et le velours rouge. Avec ses inséparables armes cassilines rutilantes comme de l'argenterie, il avait, pour une fois, une allure folle et éblouissante.

Pour ma part, je portais également une tenue jebéenne – le style de Meroë réinterprété par Favrielle. Elle évoquait notre folle épopée ; les meilleurs moments que nous y avions vécus. J'avais donc choisi une robe jebéenne de la teinte du sang à l'heure de minuit, le *sangoire,* que moi seule étais autorisée à

porter en tant qu'unique *anguissette* de mémoire de personne vivante. Ajustée très près du corps, elle laissait mes épaules dénudées. Elle tenait grâce à des épingles d'or joliment dessinées en forme d'aiguillon. J'avais coiffé mes cheveux en une couronne de tresses au sommet de la tête, si bien que la tache écarlate en haut de ma marque était dégagée à la base de ma nuque. Des bracelets d'or et d'ivoire – autres présents du Ras Lijasu – ornaient mes poignets.

Et, si je portais une unique épingle d'ivoire fichée dans mon chignon, qui étais-je pour m'en étonner ?

Oh oui ! je l'avais gardée ! L'épingle de Kaneka, l'unique survivante d'une paire. J'avais laissé l'autre à Daršanga, fichée dans le cœur du Mahrkagir. Ne jamais oublier ; pas même là ; pas même en cet instant. Je la conservais – tout comme je conservais la statuette de jade représentant un chien aux yeux fixes. Le Mahrkagir m'avait fait confiance. Même quand il avait serré sa corde autour de mon cou, fixant sur moi ses yeux éperdus d'amour pour le présent qu'il croyait que j'allais lui faire ; oui, il m'avait fait confiance. Et je l'avais assassiné pour cela.

Je me souvenais.

Et je me disais que cela en valait la peine.

Elua merci ! Imriel avait commencé à oublier, au moins un petit peu.

Il avait toujours des cauchemars, mais ils étaient bien moins nombreux et beaucoup plus espacés. Elua sait combien j'en étais reconnaissante. Imriel portait ses plus beaux atours jebéens, lui aussi ; il avait beaucoup insisté et je l'avais laissé faire. Les chausses et la *chamma* d'un blanc immaculé. D'ici à six mois, elles ne lui iraient plus. Il avait passé à la taille sa ceinture en peau de rhinocéros – celle que le Ras Lijasu lui avait offerte. Ce présent-là lui laissait encore un peu de marge pour grossir. Son visage était radieux d'excitation ; mon cœur se serrait de le voir si heureux.

Un cordon de jeunes hommes du Siovale, vêtus de la livrée de Montrève, entourait notre landau. Ils parlaient entre eux, mais n'en oubliaient pas moins de se montrer vigilants sous l'œil implacable de Ti-Philippe. Notre arrivée fut saluée par des

vivats ; des fûts avaient déjà été mis en perce et les rues du Seuil de la nuit vibraient déjà d'une joie intense. Le Seuil de la nuit avait beau être l'un des quartiers les plus clinquants de la Ville, il était magnifique ce soir-là, plein de lumière et d'allégresse. Emile nous accueillit par une révérence, dans la rue devant le *Jeune Coq,* tout suant dans un pourpoint de velours à l'élégance ostentatoire.

— Comtesse ! s'écria-t-il en ouvrant grand les bras pendant qu'il se redressait. Élue de Kushiel, *anguissette* de Delaunay ! Bienvenue à votre fête !

Ce fut une soirée absolument glorieuse. Je peux le dire, quand bien même j'en avais été l'instigatrice, car la somme de toutes ses parties aboutissait à un résultat plus extraordinaire que tout ce que j'avais pu imaginer. De très nombreux nobles, pairs du royaume, étaient déjà là, ainsi que de plus petits seigneurs, hommes et femmes d'Angelins, vêtus de soie et de damasseries, étincelants de bijoux, alors même qu'ils se mêlaient aux artisans et aux manœuvres, aux marchands et aux aubergistes, tout heureux de cette nouveauté. Certains des plus aventureux avaient déjà été se perdre en goguette dans le Seuil de la nuit, titillés par son charme crapoteux, en route pour une virée vers les maisons de la Cour de nuit ; mais bien d'autres n'y étaient jamais venus. Aucun en tout cas n'aurait un jour eu l'idée d'y organiser une fête.

Ils jugèrent cela follement drôle et audacieux de ma part, me le disant à qui mieux mieux pendant que je circulais parmi eux, échangeant des saluts. Après tout, que m'importait ? J'avais choisi le Seuil de la nuit parce que c'était le véritable foyer de Hyacinthe – et mon sanctuaire. Ils pouvaient bien croire ce qu'ils voulaient, du moment qu'ils s'amusaient. Et ils s'amusèrent, oh oui ! avec une insatiable envie. Le vin était riche et entêtant ; je n'avais pas regardé à la dépense, l'important directement du Namarre – bien trop méfiante à l'égard de la piquette d'Emile. Les musiciens enchaînaient morceau sur morceau, passant de lieu en lieu. Une troupe de Tsingani s'attira les applaudissements les plus nourris. Les places furent vidées pour qu'on y pût danser, et nobles et gens du commun s'attrapèrent par le coude pour dégager la piste, la soie frottant

la futaine grossière. Les serviteurs engagés pour la nuit, empourprés et joyeux d'avoir goûté le vin, circulaient dans la foule avec des plateaux, proposant des mets d'une demi-douzaine de pays : crevettes épicées d'Aragonia, kebobs menekhetis, riz roulé dans des feuilles de vigne en provenance d'Hellas, pâtisseries akkadiannes au miel, cuillerées de ragoût jebéen sur des morceaux de pain mou. Des choses en quantité trop grande pour qu'on pût les compter.

Lorsque l'invité d'honneur parut, le Seuil de la nuit tout entier devint silencieux, car Hyacinthe n'était pas venu seul. Nous les entendîmes arriver ; à mi-chemin du palais, les cris et les vivats les accompagnèrent. Je doutais qu'un monarque régnant de Terre d'Ange eût déjà daigné visiter le Seuil de la nuit. En revanche, jamais le Cruarch d'Alba n'était venu ; de cela, j'étais sûre.

Ils arrivèrent à bord du chariot de cérémonie alban que Drustan mab Necthana conduisait lui-même. Les muscles de ses avant-bras roulaient sous sa peau tandis qu'il tenait les rênes ; son torque d'or luisait à son cou. À ses côtés, Ysandre étincelait comme une flamme, grande et brillante ; son visage montrait sa stupéfaction, bien rare chez elle, devant tout l'amour qu'elle recevait. La troupe armée qui les escortait était inutile ; le peuple de la Ville les adorait.

— Ils sont venus, murmura Imriel. Je ne l'aurais jamais cru.

— Ni moi non plus, répondis-je.

Derrière à bord du chariot se tenaient Sibeal et Hyacinthe. La jeune femme avait les yeux écarquillés de voir l'accueil qu'ils recevaient ; stupéfaite et grave, elle tenait sa main.

Et Hyacinthe…

— Tu as fait cela, dit-il doucement lorsque je vins le long du chariot. (Imri se tenait à côté de moi et Joscelin en couverture, un pas en retrait. Quelque part, la foule avait de nouveau entonné son nom. Hya-cin-the ! Hya-cin-the ! Son nom. Mon signal – que je n'avais donné qu'une fois.) Pourquoi ?

J'agrippai la portière et levai les yeux vers lui.

— Je voulais te dire au revoir.

Quelqu'un – un acteur effronté d'une troupe à la réputation douteuse – s'approcha pour offrir une chope de vin à Drustan,

avec une révérence et un toast. Le Cruarch l'accepta en riant et but une grande gorgée avant de la passer à la reine. Le vin aurait tout aussi bien pu être empoisonné pour ce qu'ils en savaient. Ysandre versa une goutte propitiatoire avant de boire. Les fêtards hurlèrent leur approbation et quelques dizaines de mains renversèrent ce que contenait leur verre.

Des D'Angelins, des Tsingani ; il y avait même des Yeshuites parmi eux.

— Le Mont de la nuit ! cria quelqu'un. Regardez !

Sur les hauteurs de la colline où étaient regroupées les treize maisons de la Cour des floraisons nocturnes, une procession descendait à la lueur de flambeaux en direction du Seuil de la nuit. Toutes les maisons… toutes ! Je retins mon souffle. La Cour de nuit avait fermé ses portes et venait participer à la fête pour rendre hommage. Tous les servants de Naamah. Et la maison du Cereus, qui est la première et la plus ancienne d'entre elles, ouvrait la voie, fragile et somptueuse, suivie de près par les adeptes fantasques de la maison de l'Églantine, chantant et dansant ; les joueurs de tambourin exécutaient des sauts périlleux tout en avançant. Ah ! Elua ! elles étaient toutes là – le modeste Alysse, l'aimable Baume, le fier Dahlia, la Gentiane rêveuse, l'Orchis joyeux, l'Héliotrope amoureux, la Bryone madrée, le parfait Camélia, le Jasmin sensuel – la maison de ma propre mère – et puis la Mandragore, avec sa délicieuse perversité, et la Valériane, avec sa douce soumission. Elles entrèrent dans la fête comme un ruisseau mêlant ses eaux à celles d'un puissant fleuve.

— Avais-tu prévu cela ? demanda Hyacinthe d'une voix tremblante.

— Non. (La mienne aussi tremblait.) C'est un cadeau.

— Oh ! Phèdre ! (Les larmes brillaient dans ses yeux – ses yeux mouvants – qui étaient encore ceux de Hyacinthe en dessous, mon prince des voyageurs.) Tu vas tellement me manquer. Tout cela va tellement me manquer.

Une joueuse de tambourin de l'Églantine, le visage doux et joyeux, échappa à la surveillance de la garde pour bondir dans le chariot et voler un baiser à un Drustan mab Necthana hilare. Elle lui glissa ensuite un ruban vert autour du cou. Une fois, en

ce même endroit, une troupe d'adeptes de l'Églantine avait tourmenté Joscelin, tandis que Hyacinthe et moi nous tenions sur des tonneaux vides pour voir son désarroi en étouffant nos rires. L'acrobate attrapa la main d'Ysandre pour y planter un baiser, bondissant hors du chariot en un salto arrière avant que la garde de la reine pût l'arrêter. Ysandre riait. Dans l'avant-garde des suiveurs, j'aperçus le duc Barquiel L'Envers, les yeux étrécis par un amusement calculé. Il vit que je le regardais et me salua d'un signe. La Dowayne de la maison de l'Orchis convainquit un joueur tsingano de jouer un air entraînant. La voix d'Emile résonnait par-dessus le bruit de la foule, rugissant au sujet de quelque chose que personne n'écoutait.

— Nous te manquerons plus tard, dis-je à Hyacinthe. Cette nuit est pour toi.

Il hocha la tête. Il comprenait.

— Merci.

Au revoir, voulus-je dire, mais d'autres mots sortirent à la place.

— Je t'en prie.

Et la fête – ma fête – se poursuivit dans toute la Ville d'Elua. Elle dura jusqu'aux petites heures de la nuit. Encore aujourd'hui, on raconte bien des histoires à son sujet, car jamais la Ville n'en avait vu de semblable. Il y avait de la joie en elle, mais aussi du chagrin, car elle était à la fois une fête de célébration et une fête d'adieu. Le lendemain, bien des têtes seraient douloureuses, et je m'inquiéterais de nouveau pour la sécurité d'Imriel, m'interrogeant sur le sens caché du salut de Barquiel L'Envers et sur le temps pendant lequel Melisande Shahrizai demeurerait encore dans le temple d'Asherat de la mer.

Mais, pour l'instant, c'était suffisant.

Si je n'avais pas tout, au moins en avais-je assez. J'avais tous ceux qui m'entouraient pour me soutenir – Eugénie au milieu de la foule, ses jupons retroussés pour une danse endiablée, étonnamment agile. J'avais l'affection du Cruarch d'Alba, que j'estimais plus que l'or, et puis aussi le pardon de ma reine, Ysandre de la Courcel, qui signifiait bien plus pour moi que je l'avais pensé.

Mon seigneur Anafiel Delaunay me manquait, bien plus que je pouvais le dire. Et mon frère adoptif aussi me manquait, Alcuin – dont l'âme était bien trop bonne pour qu'il mourût ainsi. Et Kaneka me manquait, elle pour qui je nourrissais un grand respect et dont j'étais séparée par une immense distance. Et Kazan Atrabiades me manquait, mon pirate illyrien. J'aurais voulu pouvoir parler à Pasiphae Asterius, la Kore de Temenos. Et j'évoquais aussi et pleurais tous ceux qui me manquaient, ceux qui étaient morts pour servir mes objectifs – Eamonn des Dalriada, Rémy et Fortun, mes deux chevaliers, et toutes ces femmes courageuses et maudites du zénana. Je touchai l'épingle d'ivoire fichée dans mes cheveux et mes pensées volèrent vers Drucilla, la farouche Jolanta et tant d'autres encore. Et pas les femmes uniquement, non ; il y avait Rushad aussi, qui me rappelait tant Alcuin, et Erich le Skaldique qui était mort en tentant de le protéger.

Tant de morts.

Et tant de vivants.

Hyacinthe, mon seul véritable ami. Je lui avais rendu sa vie, et, si ce n'était pas celle qu'il avait eue, au moins était-ce la sienne. Et puis, il avait Sibeal avec lui, que j'aimais et admirais, et qui comprenait ses rêves. Et moi… j'avais des amis partout, maintenant. Des amis, des compagnons, des clients et des amants.

J'avais Joscelin, mon parfait compagnon, l'aiguille sur laquelle je réglais mon cœur.

Personne ne pouvait demander plus.

Moi-même, je n'avais rien demandé, et pourtant j'avais reçu. De la part de Kushiel qui avait utilisé sa dernière Élue plus durement qu'aucune autre dont on eût gardé le souvenir ? De Naamah que j'avais servie longtemps et fidèlement ? D'Elua le béni lui-même, dont la miséricorde est infinie ? Je ne sais pas. Et après tout qu'importe.

J'avais Imriel.

Imri, qui m'avait craché au visage la première fois qu'il m'avait vue et qui maintenant m'accordait une confiance au-delà du raisonnable. Le fils de Melisande, le descendant de ma pire ennemie, mon plus sombre désir. Qui aurait pu deviner ce

qui allait arriver ? Pas même les prêtres d'Elua, je crois. Mon garçon fier et blessé, dont le cœur était aussi vaste que les plaines du Jebe-Barkal – et deux fois plus farouche. Je l'aimais tant que la tête m'en tournait, et, s'il m'avait fallu défier deux fois plus Melisande pour lui, je l'aurais fait.

Elua le béni était bon.

La fête – ma fête – se poursuivait dans la Ville d'Elua.

Je touchai ma gorge nue et souris. Je me souvenais.

« Aime comme tu l'entends. »

Fin du tome 3